NOUVELLE SÉRIE — 3e ANNÉE

1er SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1898

Droits de traduction et de reproduction réservés.

- Fermer -

ATHÈNES : MANIFESTATION DEVANT LE PALAIS-ROYAL (PAGE 3). — DESSIN DE JOUAS.

COMMUNE DE COLOMBES BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE 6415

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

I

Quelques mots de préambule. — Trois heures à Corfou. — Au Pirée. — Les manifestations à Athènes. — En route pour la Crète. — Du Pirée à la Canée. — Arrêt à Milo. — Une promenade à la Canée. — La question de l'autonomie. — L'incendie du konak.

ATHENA MÉLANCOLIQUE.
MARBRE DU MUSÉE D'ATHÈNES.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il ne saurait entrer dans ma pensée d'écrire ici l'histoire de la guerre gréco-turque : d'autres plus qualifiés pourront entreprendre pareille tâche. Mon rôle, infiniment plus modeste, doit se borner à mettre sous les yeux du lecteur les notes et impressions recueillies çà et là pendant les quelques mois où il me fut donné de suivre sur place, tantôt en Crète, tantôt en Macédoine, en Thessalie, en Epire, à Athènes, les douloureux événements dont la Grèce supporte aujourd'hui les écrasantes conséquences.

Il importe donc, sans rappeler les causes plus ou moins lointaines du conflit, d'aborder sans plus tarder notre récit, avec la résolution bien arrêtée de nous en tenir à l'exposé des faits sans nous laisser entraîner à des considérations d'ordre politique, qui seraient déplacées dans la publication où nous recevons l'hospitalité.

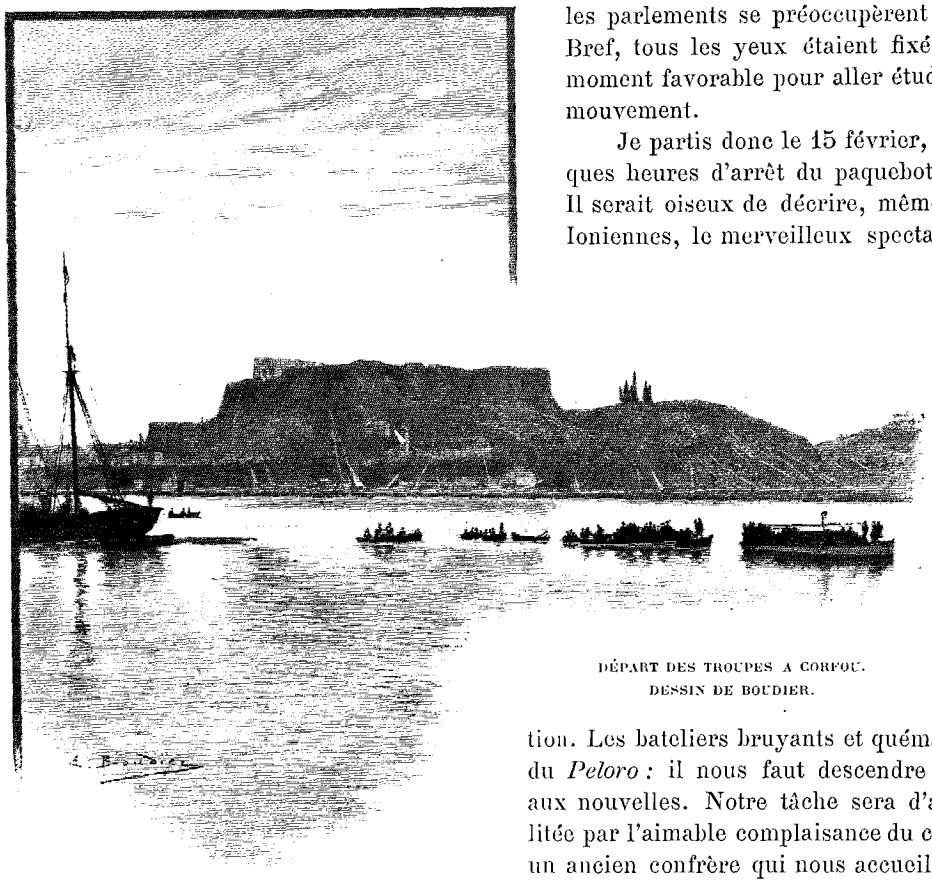
C'est au commencement de février 1897 que la Crète, tant de fois déjà mise à feu et à sang par de périodiques insurrections, fut de nouveau agitée par des troubles graves dans les villes et dans les campagnes.

Coup sur coup on apprend que des rixes sanglantes ont éclaté à Retimo et à la Canée, que les musulmans et les chrétiens sont aux prises sur plusieurs points et que la Grèce, trouvant le moment opportun pour s'annexer l'île, a envoyé des vaisseaux dans les eaux crétoises et des troupes de débarquement destinées à appuyer les efforts des insurgés.

Tous ces faits causèrent en Europe une émotion profonde, car on y vit justement le prélude d'une guerre en Orient dont il était difficile de prévoir les répercussions : en France, en Angleterre, en Italie et en Autriche

[1] *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



DÉPART DES TROUPES A CORFOU.
DESSIN DE BOUDIER.

les parlements se préoccupèrent aussitôt de cette question. Bref, tous les yeux étaient fixés sur la Crète. C'était le moment favorable pour aller étudier là-bas l'importance du mouvement.

Je partis donc le 15 février, et le 18 je profitai de quelques heures d'arrêt du paquebot pour descendre à Corfou. Il serait oiseux de décrire, même brièvement, la perle des Ioniennes, le merveilleux spectacle de la rade, la transparence exquise de l'air, la douceur paisible d'un climat incomparable. A droite, les montagnes se profilent en masses sombres dont les cimes diminuent de plus en plus dans le lointain pour aller enfin s'accroupir dans l'azur de la mer. A gauche, c'est l'éclatante blancheur des cimes neigeuses de l'Albanie.

Mais, arrachons-nous à notre contemplation. Les bateliers bruyants et quémandeurs envahissent le pont du *Peloro :* il nous faut descendre à terre et faire la chasse aux nouvelles. Notre tâche sera d'ailleurs singulièrement facilitée par l'aimable complaisance du consul de France, M. Pollio, un ancien confrère qui nous accueille à bras ouverts.

Tout de suite une information: Berovitch-Pacha est à Corfou; l'ancien gouverneur de Crète est venu se réfugier là, fuyant les amertumes du pouvoir, les méfiances des chrétiens, les exigences des musulmans.

Belle occasion en vérité de commencer le voyage par une intéressante entrevue. Je me fais donc annoncer à Berovitch par un des gendarmes albanais qui l'ont suivi, superbe gaillard revêtu d'un élégant costume de drap blanc, brodé de noir, serré à la taille par une ceinture rouge où reluisent des armes luxueuses.

Berovitch-Pacha est chrétien et parle admirablement le français. C'est un grand bel homme, très distingué avec son fez, sa redingote noire et son pardessus gris. Il était prince de Samos quand il fut choisi par le sultan pour gouverner la Crète.

Poignées de mains échangées, la conversation s'engage :

— Votre qualité de chrétien, dis-je, ne vous a donc point permis, monsieur le gouverneur, d'aplanir bien des difficultés ?

— Mais non ! au contraire. Comme chrétien j'étais suspect aux musulmans, et comme fonctionnaire turc, je ne pouvais inspirer confiance aux chrétiens.

— Quelle est donc la cause du soulèvement?

— C'est l'application des réformes. Les musulmans ne voulaient point en entendre parler et les chrétiens les réclamaient avec impatience. Ajoutez à cela que là-bas tout est désorganisé. Il n'y a ni justice, ni tribunaux. La gendarmerie qui devait être créée par les grandes puissances n'existe pas davantage, et la situation financière est déplorable !

— Mais comment cela a-t-il commencé?

— Par des rixes. Un des chefs de l'insurrection de l'an dernier était venu à la Canée. Il fut injurié et attaqué par les musulmans, riposta et blessa quelques-uns de ses agresseurs. Les représailles furent terribles et les massacres commencèrent, véritable guerre d'extermination où les gens étaient tués, les habitations pillées et incendiées, les arbres même arrachés et brûlés.

— Vous avez alors quitté l'île, monsieur le gouverneur?

— Oh oui! j'étais fatigué, écœuré, impuissant à rétablir l'ordre. Comme je regrette Samos et sa tranquillité !

Sur ces mots, je pris congé de cet homme épris de calme et désireux d'oubli. Sa conversation était utile à rapporter, car elle précise assez exactement les causes de l'insurrection.

Dans la rue, c'est une extraordinaire animation. Plusieurs compagnies d'infanterie doivent s'embarquer pour Athènes, précisément à bord du *Peloro*, et parcourent la ville avant le départ, saluées par des acclamations enthousiastes tandis que les cloches des diverses églises sonnent à toute volée.

L'embarquement est vite fait à l'aide d'une chaloupe à vapeur qui entraîne derrière elle une foule de chalands et d'embarcations dont la sinuosité se déroule aux pieds de la vieille et majestueuse forteresse.

Le pont de notre bateau est envahi par une foule grouillante de soldats et de civils, d'officiers et de fonctionnaires. On croit à la guerre prochaine, on s'embrasse, on se dit adieu, on prononce des mots héroïques.

Un pharmacien, me sachant journaliste, s'approche de moi et, avec un geste imposant, me sert cette phrase qu'il espère sans doute faire passer à la postérité :

« Les Grecs demandent où sont les ennemis ; ils n'en demandent jamais le nombre ! »

Brave homme, va ! mais comme les Grecs auraient mieux fait de s'informer de ce détail !

Puis on me présente de futurs héros, porteurs de noms illustres, des Botzaris, des Canaris, très fiers de leurs ancêtres qui doivent, eux, être moins enthousiasmés de leurs descendants.

Mais nous sommes déjà en Orient : il faut s'habituer à la jactance, à la vantardise, et le *Peloro* lève l'ancre au milieu des vivats, des chants, des fanfares, tandis que les navires voisins nous saluent du drapeau.

Le 20 février, vers sept heures du matin, nous entrons lentement dans la passe du Pirée, nous glissant entre les cuirassés de toutes nations qui encombrent le port.

Sauter dans une petite barque, remplir sans difficultés les formalités de la douane, tout cela est l'affaire de quelques minutes, et nous voilà roulant sur le chemin d'Athènes, étouffés par des nuages épais de poussière attique.

La capitale hellénique est fiévreuse : on est bien vite convaincu que, malgré les menaces des puissances, malgré les prudences gouvernementales, l'opinion publique sera la plus forte et que la guerre est inévitable.

Les manifestations succèdent aux manifestations. Aujourd'hui c'est sur la place du palais royal que la foule se porte, réclamant à grands cris le roi et la famille royale. Les princes apparaissent au balcon et une immense acclamation de « Vive la guerre ! » s'élève de milliers de poitrines.

Devant l'université, les étudiants organisent des meetings, et les orateurs prononcent de violents discours interrompus par les cris mille fois répétés de : *Zito Hellas ! Zito Polemos !*

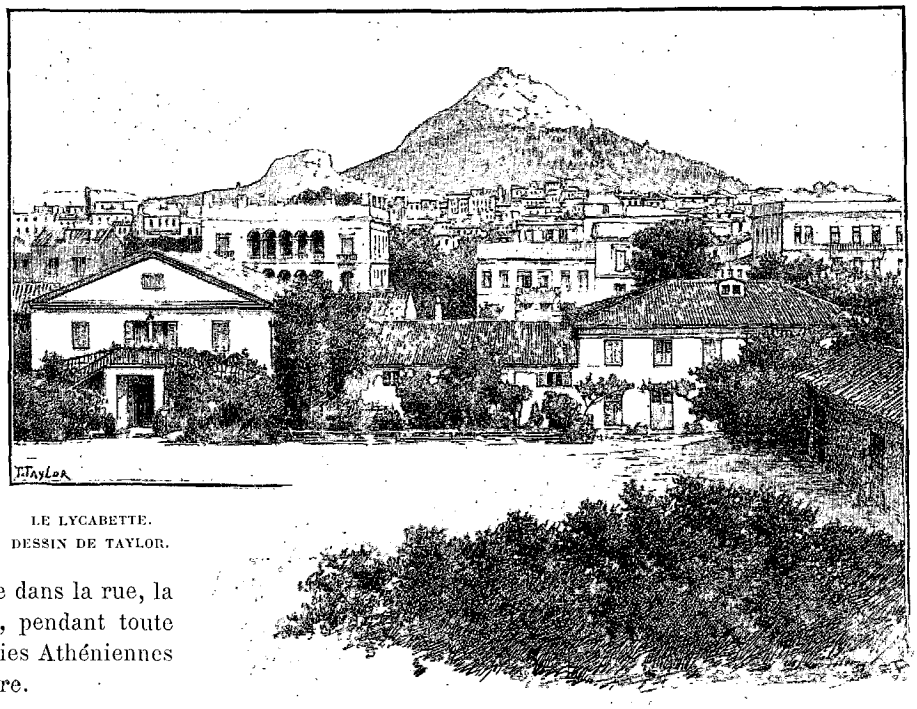
Il est évident que devant une telle agitation les ministres gardent difficilement leur sang-froid.

Pourtant M Skouzès, ministre des affaires étrangères, est un homme fort calme et comprenant toutes les responsabilités qui lui incombent. Il me reçoit et m'affirme que toutes les provocations, en Crète, sont venues des musulmans.

— Dans les rues de la Canée, me dit-il, plusieurs chrétiens furent molestés, frappés, tués. Et les soldats turcs du haut des remparts tiraient sur ceux qui passaient à portée. Or les Crétois ne sont pas si résignés que les Arméniens ; ils ont fini par faire leur devoir : résister et riposter ! Qui oserait les en blâmer ?

— Mais, monsieur le ministre, les troubles sont-ils purement locaux et ont-ils éclaté spontanément, pour ainsi dire ?

— Non ! non ! et c'est le plus grave Je sais de façon certaine, je suis sûr, absolument sûr, que les provocations ont commencé sur un mot d'ordre venu de Constantinople. C'est cela qu'il faut dire et proclamer bien haut, je ne crains pas de démenti. Les rapports de tous les consuls en font foi.



LE LYCABETTE.
DESSIN DE TAYLOR.

Ainsi parla M. Skouzès, et je dois à la vérité de reconnaître que les renseignements recueillis dans la suite confirmeront absolument ces déclarations. Dans les salons, comme dans la rue, la surexcitation est extrême et, pendant toute une soirée, j'entendis de jolies Athéniennes souhaiter ardemment la guerre.

A la Chambre hellénique les incidents étaient presque quotidiens. Le jour de mon arrivée à Athènes, on disait que M. Delyannis avait l'intention de déposer un projet de loi donnant au gouvernement le droit de nommer, en Crète, les fonctionnaires de tous ordres.

Il n'en fallait pas davantage pour me donner envie d'assister à la séance, et, grâce à l'obligeance d'un confrère, je fus installé dans une tribune confortable.

Le projet de loi en question ne fut pas déposé : mais j'eus l'occasion de constater avec admiration les mœurs démocratiques du peuple grec.

La Chambre est une petite salle où sont installées, en gradins, des banquettes modestement recouvertes

LES INCENDIES DE LA CANÉE (PAGE 8). — DESSIN DE BOUDIER.

d'une sorte de toile grise. La tribune, toute petite, en bois très simple, est placée entre deux hautes colonnes.

Le président Zaïmis arrive en jaquette noire sans aucun apparat. Ni huissiers, ni haies de soldats, ni tambours, ni parade d'aucune sorte. Il va s'asseoir paisiblement à son fauteuil, tandis que messieurs les députés, dont quelques-uns ont encore le costume national, entrent en séance chapeau sur la tête, avec leur canne et leur pardessus.

La séance commence alors : rarement les députés montent à la tribune, qui ne sert que pour les grands et importants discours : la discussion se produit plutôt sous forme de dialogues engagés entre les membres de l'opposition et M. Delyannis, président du conseil, vieillard chauve avec des favoris très blancs coupés à l'autrichienne et dont l'œil intelligent pétille, très enfoncé sous l'arcade sourcilière.

Même simplicité, très séduisante, dans les ministères, qui sont infiniment moins luxueux que les maisons particulières. Les ministres sont d'un abord extraordinairement facile. On pénètre jusqu'à la porte de leur cabinet sans rencontrer le moindre garçon de bureau.

On frappe. Entrez! répond une voix.

— Bonjour, monsieur le ministre, y a-t-il quelque chose de nouveau aujourd'hui?

— Non! mais asseyez-vous donc!

Et la conversation s'engage.

Il est assez curieux de noter cette simplicité, qui contraste si profondément avec le caractère incontestablement vaniteux des Grecs en général.

Mais cette vanité ne s'exerce point sur des choses mesquines. Ainsi, vous ne rencontrerez pas en Grèce un seul porteur de décorations. Celui qui sortirait avec une boutonnière enrubannée deviendrait l'objet de la risée publique. Notre ordre de la Légion d'honneur, qui pourtant est fort apprécié, n'échappe pas à la règle commune. Beaucoup de gens en sollicitent le brevet : aucun ne porte la décoration.

Non! tout l'orgueil des Grecs se manifeste presque exclusivement par l'idée d'une sorte de rôle providentiel qu'ils pensent avoir à jouer.

Ils ne croient pas pouvoir être battus!

Et si on leur objecte les catastrophes à craindre, ils répondent : « Nous avons envisagé les éventualités les plus pessimistes, le bombardement de nos ports, la victoire des Turcs, l'écrasement enfin : mais tout vaut mieux qu'une reculade, pour l'honneur de l'*hellénisme*, nous devons combattre à outrance! »

Et ces paroles ne sont pas seulement prononcées par de jeunes exaltés, mais par des personnes graves et réfléchies, que dis-je? par des hommes d'État.

Si on s'étonne d'une semblable tournure d'esprit, qu'on lise cette définition de l'hellénisme que nous trouvons dans le remarquable ouvrage de M. Bérard et qui explique bien des choses :

« L'hellénisme n'est pas l'ensemble des fustanelles, ni des nez droits, ni des orthodoxes. En somme, un Hellène ne porte aucun signe apparent de sa nationalité et le seul criterium que j'ai pu découvrir encore est la réponse : « Je suis Hellène », qu'aux premières questions un Hellène ne manquera pas de faire.

« Le Bulgare et le Serbe fondent leurs nations sur des théories de race et de religion : l'Hellène n'en appelle qu'à sa libre adhésion.

« C'est d'une étude toute moderne que cette nation en croissance, s'agrandissant, non d'après les usages anciens par les violences des guerres et les coups d'épée des hommes providentiels, ou par l'apport mécanique des hasards, du voisinage et des circonstances, mais suivant la dernière formule philosophique en quelque sorte, par la conquête des esprits et le libre consentement des individus.

« L'hellénisme mérite bien le nom de *grande idée*, en ce qu'il n'est que la résultante des idées individuelles et que pour être Hellène, il suffit, par-dessus toutes les différences matérielles, de croire en l'idée, d'espérer en l'idée, de vivre en l'idée! »

Mais cette fois les Hellènes, au lieu de compter sur la seule force de pénétration de l'idée qui leur est chère, ont voulu se servir de leurs armes pour augmenter leur prestige.

Hélas! la fortune les a trahis et la *grande idée* a trouvé pour la défendre des bras vraiment trop débiles!

Cependant les nouvelles de Crète arrivent plus alarmantes : on apprend successivement que les troupes de Vassos et les régiments turcs ont eu de sérieux engagements, que les insurgés de l'Akrotiri ont été bombardés par les canons des escadres européennes.

A la légation française on communique un télégramme des plus alarmants de l'amiral Pottier. Il est ainsi conçu :

« Les amiraux commandant les escadres européennes en Crète ont fait connaître à leurs gouvernements, le 22 au soir, que l'anarchie ne cesse de croître dans l'île. Ils ont déclaré qu'ils ne répondaient plus d'éviter les conflits, s'ils n'étaient pas autorisés à empêcher le débarquement de tout approvisionnement et si les puissances n'obtenaient pas de la Grèce le rappel de ses troupes et de sa flotte.

« Dans la journée, en dépit des protestations réitérées des amiraux, les avant-postes des insurgés ont continué

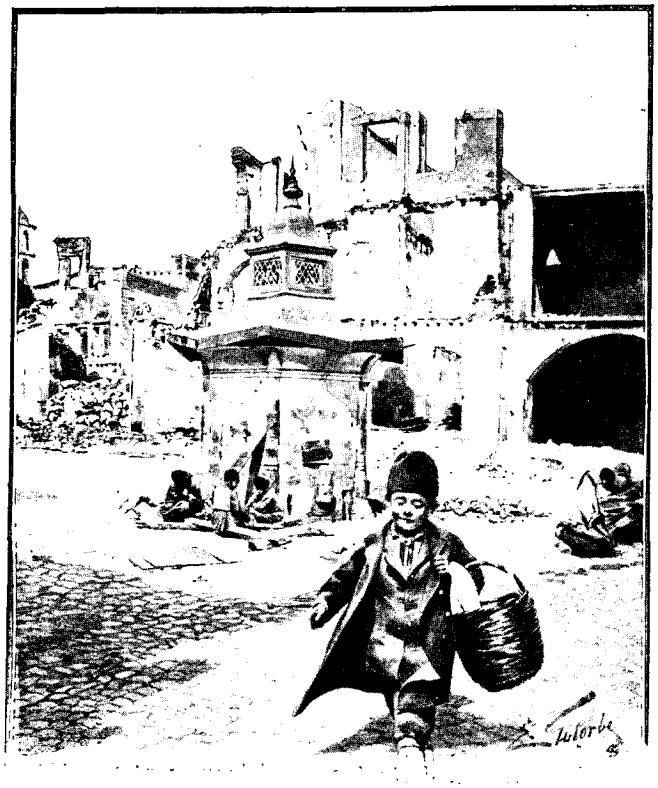
LE PORT DE LA CANÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

leur mouvement en avant et engagé une fusillade avec les avant-postes turcs de la Canée. Après entente entre les amiraux, les navires anglais, autrichiens, allemands et russes, mouillés dans l'est de la baie, ont ouvert le feu sur les insurgés, et l'ont fait cesser seulement après que le pavillon hellénique eut été amené.

« Contre-amiral POTTIER. »

Les colères grandissent et la population se presse continuellement sur les places publiques; les journaux arrivent avec des éditions d'heure en heure, immédiatement enlevées.

Il me faut citer ici un trait de caractère tout à la louange des Grecs. Très souvent nous aurons occasion d'être sévères pour eux; il serait injuste de passer sous silence les qualités qui les honorent.



UN COIN DU QUARTIER CHRÉTIEN. — DESSIN DE GOTORBE.

Dans cette ville enfiévrée de patriotisme, exaspérée par le récit des massacres de la Canée, la légation turque n'est pas gardée. Pas un factionnaire à la porte. « Il ne viendrait à personne, me dit-on, l'idée d'attaquer ou seulement d'injurier l'ambassadeur du sultan; il est encore notre hôte et nous lui devons le respect. »

Est-ce reconnaissance pour de tels procédés, ou méfiance contre la sincérité de si beaux sentiments? Toujours est-il que le représentant de la Turquie a, depuis quelques jours, abandonné le fez pour adopter le chapeau mou des chiens de chrétiens, et cela fait beaucoup rire les Athéniens entre deux accès d'indignation.

Mais, je le répète, la gravité des événements ne nous permet point de séjourner plus longtemps à Athènes. Le ministre de la Marine nous autorise à prendre passage à bord de l'*Eurotas*, un petit bâtiment de guerre qui va tenter d'aller porter au colonel Vassos des provisions et des munitions.

Et nous nous embarquons avec empressement, quittant avec un peu de regret la cité antique, mais curieux d'assister bientôt à des événements sur lesquels toute l'Europe a les yeux fixés.

Quittons donc notre petite chambre où chaque matin nous contemplons, en face de nous, le Lycabette, éclatant de blancheur, sous un ciel éperdument bleu.

Oublions les profondes émotions qui nous agitaient lorsque nous gravissions l'escalier sacré de l'Acropole pour pénétrer à traver les imposantes Propylées, dans l'enceinte merveilleuse où se dressent le Parthénon et l'Erechtheion. Ne nous laissons point distraire par les rêveries de la promenade du Stade, quand les derniers rayons du soleil couchant viennent éclairer l'Hymette de tons étranges, indéfinissables, roses, violets, mauves et cuivrés. Fermons les yeux pour ne plus revoir cette baie de Phalère et de Salamine devenue le soir d'un bleu si intense et si sombre, décor fantastique pour quelque terrible scène de l'Enfer du Dante.

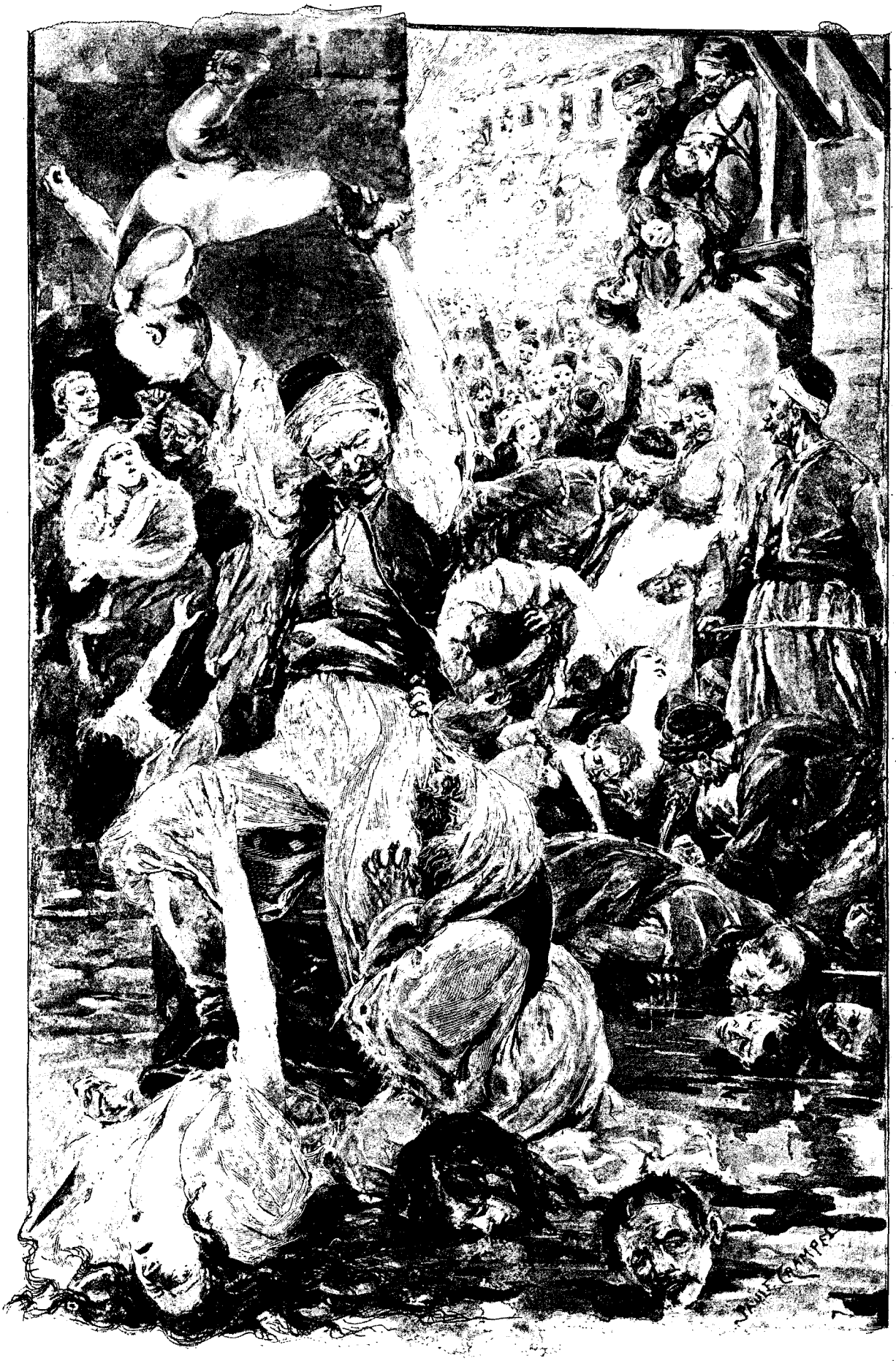
La splendeur des choses fait sentir plus vivement encore la sottise et la méchanceté des hommes : ceux-ci sont aux prises dans l'Ile de Minos, de Pasiphaé, d'Ariane et de Thésée. Allons, puisque telle est notre tâche, assister à leurs méfaits.

L'*Eurotas* est un petit aviso qui, outre son équipage, donne l'hospitalité à trois députés grecs, à quelques confrères d'Athènes, au correspondant du *Daily News* et à moi. Inutile de dire que les installations à bord sont plutôt sommaires. Nous ferons le voyage de nuit, roulé dans une couverture, couché sur la table de la salle à manger.

Au réveil, nous sommes déjà presque dans la rade de Milo : il fait un temps superbe et nos compagnons de route sont en train de s'équiper de façon martiale. Députés et journalistes se complaisent à manier fusils et revolvers; ils se passent à la ceinture des poignards terrifiants. Un d'eux, même, brandit une hache.

Grands enfants, en vérité, que ces Orientaux! Comme ils aiment jouer au soldat et se griser de paroles!

Ah! les déclarations héroïques ne font jamais défaut! Ainsi, comme on prévoit que les amiraux étrangers voudraient empêcher l'*Eurotas* d'aborder au camp de Vassos, on parle, avec les deux canons qui sont à bord, de résister à toute la flotte mouillée devant Crète.



MASSACRES A LA CANÉE (PAGE 9.) — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

On sautera ! soit ! mais nos noms seront légués à la postérité et notre gloire rendra jalouse celle déjà un peu vieillie de Léonidas !

Au fond, chacun est persuadé qu'il faudra céder à la première sommation, et que l'*Eurotas* restera parfaitement pacifique. Mais le bavardage est inévitable entre Athéniens. Et puis, cela donne l'occasion d'astiquer les canons et de se croire encore à la veille de Navarin !

Dans le port de Milo, sont mouillés deux croiseurs et cinq torpilleurs grecs, sous les ordres du prince Georges. Au moment de notre arrivée, la petite escadre est sur le point de partir, pour une destination inconnue, me dit-on d'un air mystérieux !

Destination inconnue ! Hélas, ce fut la même pendant toute la durée de cette guerre lamentable, où pas un coup de canon ne fut tiré par la flotte hellénique dont l'intervention eût pourtant été si efficace.

Nous allons profiter de quelques heures de séjour dans les eaux de Milo pour faire une courte excursion à terre, grimper jusqu'à la petite ville, à travers un pays d'une excessive aridité et saluer, en passant, les ruines d'un antique théâtre près duquel fut trouvé, par M. Brest, la fameuse Vénus dont s'enorgueillit le Musée du Louvre.

Mais le temps passe rapidement et la sirène du bord nous rappelle : nous repartons bientôt après un dernier coup d'œil admirateur sur le spectacle féerique que nous offre le coucher du soleil dont les rayons pourpres donnent aux nuages épars d'incomparables tons inconnus en Occident.

C'est le 23 février, de grand matin, que nous arrivons en vue de la Canée.

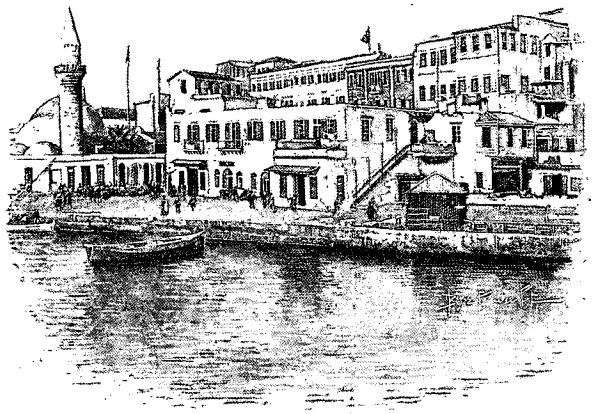
Bien longtemps avant de distinguer les détails de la côte et tandis que l'aurore teinte, d'un rose très tendre, les cimes neigeuses de l'Ida, nous apercevons les lueurs rougeâtres de l'incendie, et des torrents de fumée. C'est la Canée dont certains quartiers sont encore en feu !

Le jour se lève peu à peu, et l'agitation commence à bord des énormes cuirassés anglais et allemands, italiens, français et russes, près desquels nous passons lentement pour aller jeter l'ancre à côté de l'*Hydra*, le croiseur grec qui porte à son bord le commandant Reineck, faisant fonction d'amiral.

Nous pouvons alors contempler à notre aise le port de la Canée, fermé par une digue et dont les quais en demi-circonférence présentent une vive animation. Le coup d'œil est charmant, les hauts sommets qui se dressent devant nous sont d'un grandiose effet, et les coteaux plus rapprochés et très verdoyants offrent un gracieux contraste avec la blancheur immaculée des neiges qui les dominent.

Bien que je sois surtout désireux de rejoindre le plus tôt possible le camp du colonel Vassos, je ne résiste pas au désir d'aller juger par moi-même de l'importance des incendies et des pillages. Remettant donc au lendemain le souci des formalités qu'il me faudra remplir pour pénétrer chez les insurgés, je me fais conduire à terre par un canot de l'*Eurotas*.

Nous abordons devant une riante petite mosquée, toute blanche, dont le minaret, comme un immense cierge, pointe vers l'azur du ciel.



LE KONAK AVANT L'INCENDIE. — DESSIN DE BERTEAULT.

Derrière les soldats anglais, sanglés dans leur uniforme rouge, qui gardent le débarcadère, une foule bigarrée s'agite et bourdonne. Des Turcs, au teint foncé, correctement vêtus de redingotes noires et coiffés du fez national, coudoient des Arabes couverts de haillons étranges, des négrillons à moitié nus et des Européens de toutes nations. Çà et là, des derviches s'avancent gravement, dans leurs robes brunes, portant la tête immobile sous le haut bonnet gris brodé de vert.

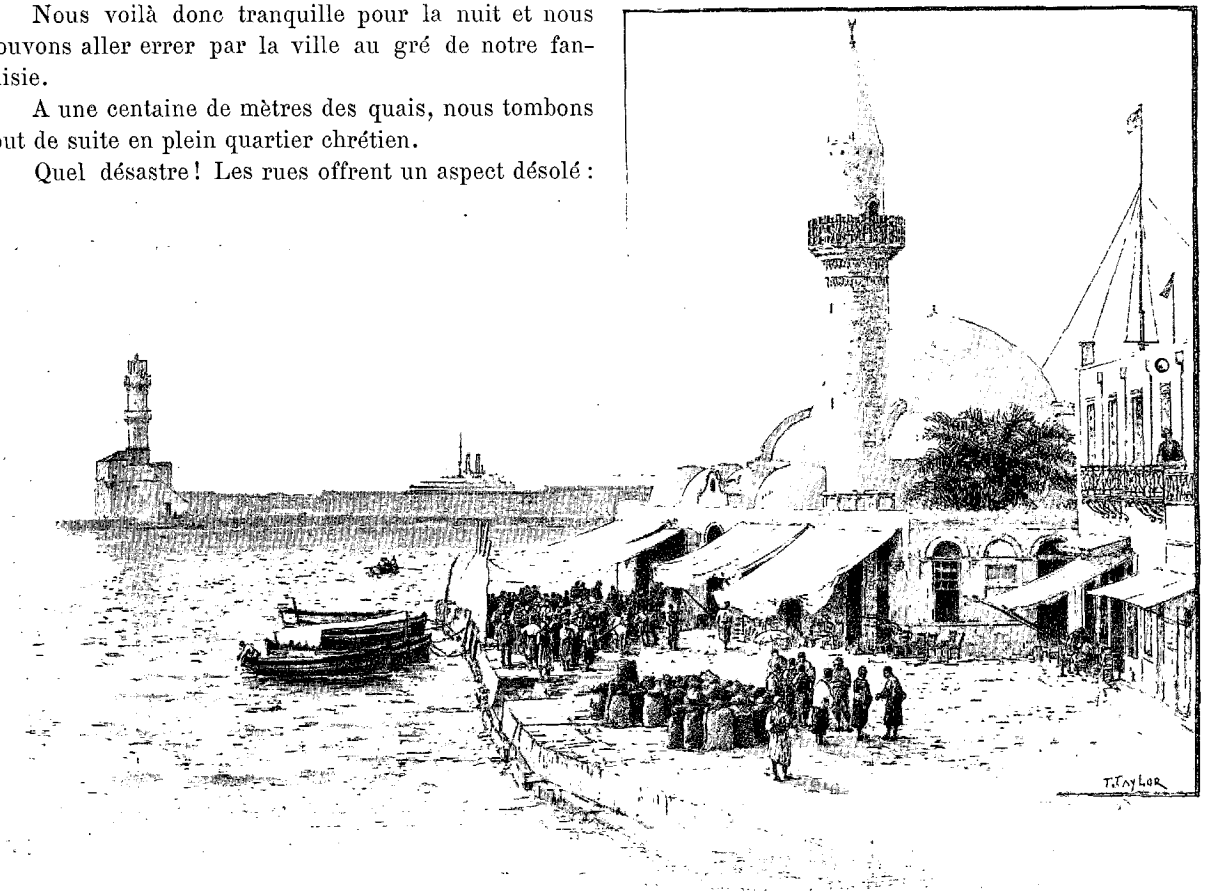
Mais ce n'est point le moment de s'attarder en de minutieuses observations : il faut, avant tout, se préoccuper d'un gîte pour la nuit, et on nous a prévenu que cela ne se trouvait pas aisément.

Effectivement, les deux hôtels de la Canée où nous nous présentons successivement sont hermétiquement clos. Les propriétaires étaient Grecs et ont fui précipitamment lors des massacres. Force nous est donc d'aller frapper à la porte du consulat de France. Nous y recevons, d'ailleurs, le plus aimable accueil de la part du consul général, M. Blanc, qui nous offre l'hospitalité de la table. Le chancelier, M. Leca, ancien confrère, dont nous ne saurions assez reconnaître l'inépuisable complaisance, nous offre un des deux matelas sur lesquels il couche depuis que le corps consulaire a dû abandonner Halépa pour venir plus près, sous la protection des navires stationnaires.

Nous voilà donc tranquille pour la nuit et nous pouvons aller errer par la ville au gré de notre fantaisie.

A une centaine de mètres des quais, nous tombons tout de suite en plein quartier chrétien.

Quel désastre! Les rues offrent un aspect désolé :



UNE MOSQUÉE DE LA CANÉE. — DESSIN DE TAYLOR.

partout des ruines, des murs écroulés; une odeur insupportable vous prend à la gorge: ce sont des tonneaux d'huile qui brûlent encore, et sur la chaussée déserte, nous marchons, écœuré, dans une sorte de boue noirâtre faite de sang, de cendre et d'huile répandue.

Il n'est plus possible de douter, en présence d'un pareil spectacle, de la façon dont ont commencé les troubles. Les dépêches étaient mensongères qui racontaient des rixes entre chrétiens et musulmans, des pillages réciproques, des massacres de part et d'autre.

Non! la vérité, c'est que sans la moindre provocation, les musulmans fanatiques envahirent la nuit le quartier chrétien, assassinant et torturant les hommes, les femmes, les enfants, dévalisant toutes les maisons qu'ils incendièrent ensuite : on me montre un ancien four de boulangerie, où sept Crétois furent enfermés et étouffés.

Impossible de dire que les chrétiens usèrent de représailles; les pauvres gens ne songeaient qu'à se réfugier sur les vaisseaux qui leur donnaient abri, ou à gagner la montagne: et la meilleure preuve, c'est que le quartier musulman est absolument intact, et qu'on ne saurait relever sur aucune maison turque des traces d'incendie ou de pillage.

Continuant notre promenade, nous passons successivement devant la caserne turque, un beau monument moderne, devant la mosquée principale qui émerge gracieusement d'une place ombragée, et enfin devant la forteresse où sont plantés les pavillons des six grandes puissances. La population est manifestement hostile aux étrangers et les regards sont haineux : mais les formidables canons des escadres rendent les musulmans très sages et nous pouvons errer ainsi sans le moindre danger.

Il est maintenant l'heure de rentrer au consulat. Nous y trouvons M. Blanc, et, profitant des dernières heures du jour, nous nous installons au balcon pour regarder l'animation du port sillonné par quantité de petites chaloupes à vapeur qui vont et viennent, prenant à terre des provisions pour les porter à bord des navires mouillés en dehors de la digue.

Nous avons le plaisir de faire la connaissance du colonel de Vialar, attaché militaire à Constantinople, venu en Crète pour organiser les réformes et qui nous donne sur les massacres d'Arménie d'effroyables détails. Le colonel de Vialar fut, on se le rappelle, chargé de l'enquête sur l'assassinat du Père Salvator. C'est dire s'il est renseigné sur les mœurs turques.

Le colonel de Vialar parle avec colère des massacres d'Arménie, des atrocités dont il fut témoin.

Il confirme les récits qui furent faits des effroyables tortures que savaient imaginer les Turcs pour leurs victimes : les femmes violées, les enfants découpés en morceaux sur les genoux de leur mère, les hommes égorgés ou assommés, certains trépanés légèrement, afin que sur le cerveau mis à nu puissent s'acharner de répugnants insectes, d'autres écorchés vifs, la peau découpée en minces lanières, les ongles arrachés, les parties sexuelles comprimées et tordues.

Le chiffre de trois cent mille victimes, qui fut donné par M. Bérard, n'est point exagéré. Le colonel l'affirme. Et le plus abominable, c'est que ces massacres ne furent point spontanés, causés par un déchaînement soudain du fanatisme religieux. Ils furent organisés administrativement sur un ordre venu de Constantinople, transmis par les hauts fonctionnaires, exécutés par les soldats en service régulier.

Et comme je m'étonne que les Arméniens n'aient pas davantage résisté à leurs égorgeurs, le colonel de Vialar me raconte un curieux épisode des massacres et qui prouve la singulière résignation de la plupart des Arméniens.

« Dans une rue de Constantinople, j'ai vu, dit-il, cinq soldats turcs organiser seuls la tuerie. Deux se mirent à un bout de la rue très étroite, deux à l'autre extrémité. Le cinquième pourchassait des Arméniens massés au milieu de la chaussée.

« Les infortunés, au nombre d'une centaine, furent successivement assommés à coups de bâton ! Ils n'eurent même pas l'idée de se servir, comme défense, des armes qu'ils avaient pourtant entre leurs mains ! »

Et le colonel de Vialar a fini de parler, encore tout ému par les terribles scènes qu'il vient de nous retracer.

La conversation s'engage ensuite avec cinq ou six personnes fort documentées sur la Crète, les populations diverses qui s'y heurtent. Et tous sont d'avis que l'autonomie promise par les grandes puissances serait bien difficile à établir, en tous cas impossible à maintenir longtemps.

Les arguments sont importants à retenir : l'avenir nous dira si nos interlocuteurs étaient bons observateurs et bons prophètes.

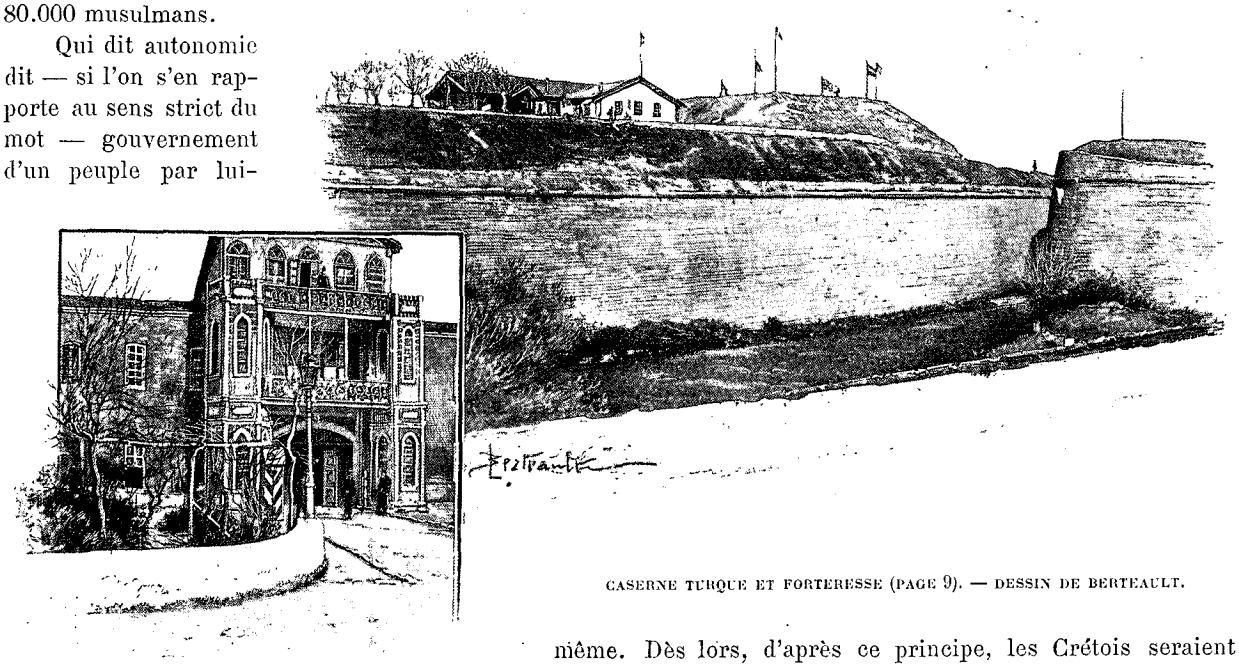
— Pourquoi donc, demandai-je, l'autonomie rencontre-t-elle de pareilles résistances ?

— Mais d'abord, me répond-on, il faudrait qu'elle fût clairement définie ! Or, les grandes puissances se sont bien gardées de nous dire ce qu'elles entendaient par l'autonomie. On n'a pas pu s'entendre sur le choix du gouverneur, homme politique ou prince quelconque, qui devra présider aux destinées de l'île ; on oublie de nous dire qui devra rétablir l'ordre, quelle armée sera chargée de le maintenir !

Comment dès lors les consuls des différentes nations peuvent-ils agir efficacement sur la population ?

Cette population est formée d'environ 250.000 chrétiens et 80.000 musulmans.

Qui dit autonomie dit — si l'on s'en rapporte au sens strict du mot — gouvernement d'un peuple par lui-même. Dès lors, d'après ce principe, les Crétois seraient appelés à choisir leur prince ou leur gouverneur, et à se donner des lois.



CASERNE TURQUE ET FORTERESSE (PAGE 9). — DESSIN DE BERTEAULT.

Mais l'immense majorité des habitants est chrétienne.

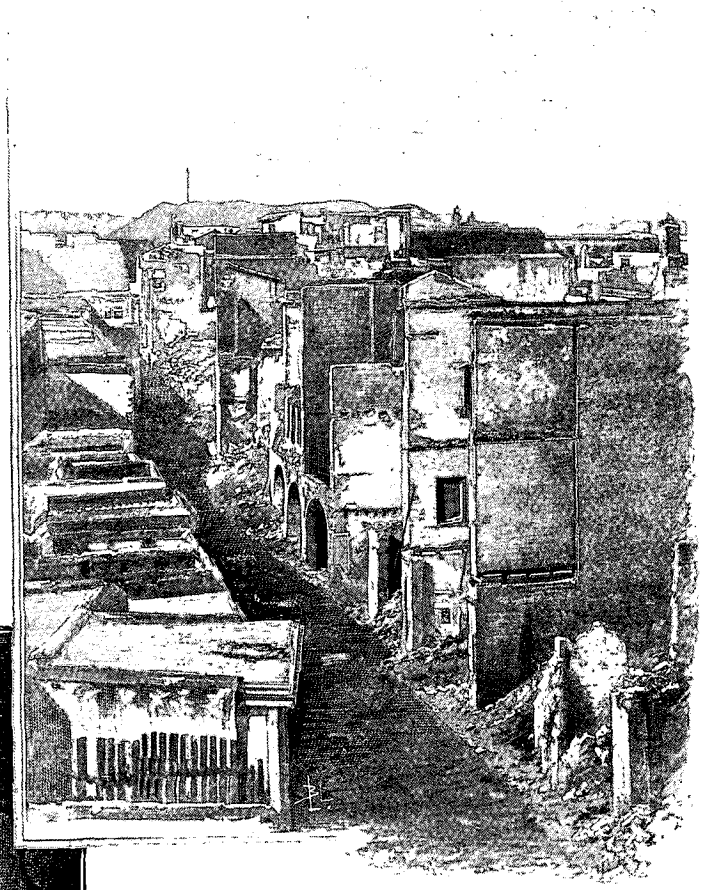
Que deviendraient donc, en telle occurrence, les intérêts musulmans, la sécurité des personnes, la sauvegarde des propriétés ?

Pensez-vous que les chrétiens, maîtres de l'île, maîtres du gouvernement, avec une armée et des fonctionnaires indigènes, vont respecter la vie et les biens de leurs ennemis ?

Oubliez-vous qu'entre la population musulmane et la population chrétienne il y a des haines effroyables, héréditaires, indestructibles. Des deux côtés on se reproche des meurtres, des exactions, des pillages; pas une famille qui n'ait à venger un de ses membres.

Et vous espérez que ces hommes vont faire taire leurs rancunes et renoncer à leurs vengeances ?

Allons donc, les musulmans, maîtres dans les villes, continueraient les massacres s'ils n'étaient point complètement réduits à l'impuissance ; et les chrétiens, en plus grand nombre dans les campagnes, n'hésiteraient point devant les pires représailles.



UNE RUE DE LA CANÉE AVANT ET APRÈS LES INCENDIES (PAGE 9). DESSIN DE BERTEAULT.

Dès lors vous serez obligés d'intervenir sans cesse : ce qui revient à dire que l'autonomie ne saurait avoir d'existence, si éphémère soit-elle, qu'avec une occupation perpétuelle des troupes étrangères.

Oui, perpétuelle ! car ces haines séculaires ne sont point de celles qui peuvent s'amoindrir par le temps. Dans dix ans, dans vingt ans, dans cinquante ans, quand les troupes débarquées dans l'île partiraient, laissant les indigènes maîtres de leur destinée, les massacres et les pillages recommenceraient de part et d'autre.

Et cette armée d'occupation ! sera-t-elle internationale ? Ce serait folie de penser que les nations peuvent songer à collaborer indéfiniment les unes et les autres au maintien de l'ordre en Crète !

Et si vous chargez une seule nation de former l'armée d'occupation, qui donc choisirez-vous ? Savez-vous pas que la nation qui prendrait une telle charge voudrait des compensations et ne songerait à rien moins qu'à s'annexer la Crète ? Car cette armée d'occupation devrait être considérable. Il n'est pas question ici d'une population paisible et désarmée, que quelques bataillons peuvent tenir en respect. Si l'île possède près de 330.000 habitants, chrétiens et musulmans, cela représente environ 90.000 hommes valides. Eh bien ! sur ce chiffre vous pouvez hardiment calculer que plus de 80.000 ont des fusils et des cartouches !

« Voilà ceux qu'on veut obliger à se gouverner eux-mêmes, alors qu'ils ne songent qu'à s'entre-tuer ! »

Telles furent les déclarations que nous croyons curieux de rapporter : elles sont, certes, inquiétantes pour l'avenir de la Crète et la solution pacifique de la question d'Orient.

Comme je me promettais une bonne nuit de sommeil et comme le matelas de M. Leca me paraissait confortable, dans son immobilité, après les trépidations des trains et les roulis des bateaux! La fatigue bienfaisante parvenait même à me faire endurer, sans trop de révolte, les assauts opiniâtres des punaises gourmandes qui, en Crète, se livrent à de nocturnes festins, et prouvent leur impartialité en s'attaquant, sans préférence marquée, aux peaux musulmanes et chrétiennes.

Hélas! hélas! ce repos réparateur fut de bien courte durée. A quatre heures et demie du matin, on frappe à notre porte des coups redoublés : ce sont les marins qui gardent le consulat et qui nous préviennent. Le feu est au konak, le palais du gouverneur est en flammes!

Vite, nous nous précipitons à la fenêtre. C'est vrai! Une lueur immense, d'un rouge intense, s'étend au-dessus de la ville et illumine le port. De hautes flammes crépitantes apparaissent au-dessus du télégraphe et éclairent de reflets blanchâtres et scintillants la petite mosquée, la mer houleuse; dans le lointain, on aperçoit les masses énormes des cuirassés qui échangent entre eux des signaux électriques. Le spectacle est fantastique, surtout lorsque apparaissent au levant les pâles clartés de l'aurore qui vont jeter encore des tons étranges sur cette scène inouïe.

Sur le quai, des gens s'empressent, avec des cris sinistres; des galops de chevaux font étinceler les pavés; des embarcations arrivent, apportant les pompes des navires; les commandements se croisent; on entend des ordres en allemand, en anglais, en français, en italien; des matelots se hâtent en des manœuvres méthodiques, et bientôt, c'est un roulement de tous les appareils de secours vers le palais en feu.

Tous les efforts sont inutiles : à chaque instant, des murailles s'écroulent avec fracas, faisant jaillir des myriades d'étincelles. Un marin italien est écrasé sous les décombres.

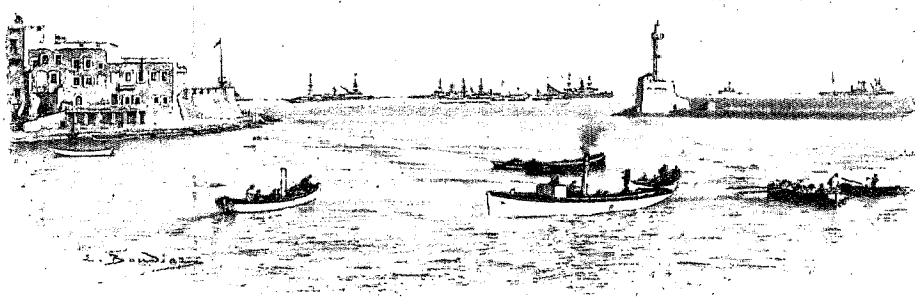
Vers huit heures du matin, l'œuvre de destruction est accomplie : le palais est complètement détruit, il ne reste plus qu'à noyer, sous des torrents d'eau, les décombres fumeux.

Il se passe là des scènes intéressantes : on sait que de lourdes caisses de fer contenant le trésor du palais ont été jetées par les fenêtres, et se sont brisées, laissant rouler autour d'elles pour plus de cent cinquante mille francs de livres turques. Le feu a fait fondre une grande partie de l'or: pourtant, il reste de nombreuses pièces qui sont intactes. Un détachement de marins italiens est chargé de garder l'endroit où elles se trouvent, en attendant que des fonctionnaires qualifiés viennent les ramasser: le capitaine italien qui commande est en petite tenue. Passe un officier turc qui, brusquement, déclare avoir vu un marin italien se baisser et prendre une pièce; il parle grossièrement au capitaine italien, qui s'échauffe et finit par sauter à la gorge du Turc. On a grand'peine à lui arracher des mains le serviteur du Prophète, plus qu'à moitié étranglé.

Et puis on discute fort sur les causes du sinistre ; les uns accusent les Grecs, hypothèse bien invraisemblable, puisque tous ont quitté la ville. Les autres disent que les marins italiens logés dans le palais ont mis le feu par imprudence; mais on fait observer que l'incendie s'est déclaré sur plusieurs points en même temps et qu'on doit, par conséquent, repousser cette explication.

Plus tard, seulement, on connaîtra les motifs qui poussèrent les musulmans à détruire le konak. Les voici : en Crète, toute ou presque toute la fortune immobilière appartient aux musulmans; au contraire, les chrétiens sont détenteurs de l'argent. Les sujets du sultan, très dépensiers, empruntèrent sur hypothèque à leurs irréconciliables ennemis; et le bureau des hypothèques était précisément installé au konak. Les musulmans, en incendiant le palais, faisaient disparaître les inscriptions prises sur leurs propriétés: ingénieux moyen, comme on voit, de se libérer de leurs dettes!

(A suivre.) Henri TUROT.



LES ESCADRES A LA CANÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES INSURGÉS SUR L'AKROTIRI (PAGE 15). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

II

Chez les insurgés. — Excursion à l'Akrotiri. — Le camp de Vassos à Platania. — L'imagination d'Ismaïl-Bey. — La bataille de Sikalaia. — L'émeute des gendarmes. — Promenade à la baie de la Sude. — Un sauvetage à Kalépa. — Retournons à Athènes. — L'ultimatum des puissances. — Le départ. — Retimo. — Candie. — Syra.

Le séjour à la Canée est loin d'être ennuyeux : les événements s'y succèdent avec une telle rapidité que les heures passent vite. Mais nous sommes surtout pressé de prendre contact avec les insurgés.

Nous retournons donc à bord de l'*Eurotas*, où nous retrouvons nos compagnons de route qui se disposent à aller présenter leurs hommages au commodore Reineck et demander l'autorisation de débarquer à Platania, au camp de Vassos. Le meilleur est de nous joindre à eux.

En quelques minutes un canot nous conduit à l'*Hydra* et nous sommes immédiatement introduit auprès du chef de l'escadre grecque.

Le commodore Reineck est très affecté : il nous dit sa fâcheuse situation, réduit à l'impuissance par les amiraux étrangers qui lui interdisent toute communication avec Vassos : il lui faut user de ruse pour correspondre avec les insurgés !

Avec des larmes dans les yeux il raconte son désespoir à la vue du bombardement de l'Akrotiri par les bâtiments anglais, allemands et russes :

« Heureusement, dit-il, les canons français sont restés muets ; c'eût été trop douloureux de voir l'amiral Pottier se joindre à ses collègues ! Nous aimons tant la France ! »

LE CAWAS DU CONSULAT (PAGE 18). DESSIN D'OULEVAY.

M. Reineck était évidemment intéressant à écouter et nous eût même paru touchant si auparavant certains officiers ne s'étaient amèrement plaints à nous de son incapacité et de sa faiblesse.

« N'est-il pas honteux, s'exclamaient-ils, que nous ayons assisté les bras croisés au bombardement de

1. *Suite. Voyez p. 1.*

nos nationaux? Notre devoir était de riposter en tirant sur le camp turc. Reineck en se soumettant aux ordres des amiraux nous a tous déshonorés ! »

Ce sentiment était d'ailleurs partagé par l'opinion publique à Athènes. Plus tard, nous entendrons faire les mêmes reproches au commodore qui, destitué quelques semaines après, dut aller se cacher à Paros pour éviter les huées qu'on lui ménageait au Pirée.

Pour l'instant nous n'avions point à discuter, mais à trouver le rapide moyen de nous faire conduire à Platania.

Sur ce point, M. Reineck nous dit qu'il ne peut prendre la responsabilité de nous y débarquer. « C'est à l'amiral italien Canevaro qu'il faut vous adresser », ajoute-t-il.

Vite, nous rédigeons une demande qu'une chaloupe à vapeur va porter à l'amiral. Une heure après la réponse nous était rapportée : refus absolu de communiquer avec les insurgés.

Est-il besoin de dire que cette décision était bien faite pour redoubler notre désir de nous rendre à Platania!

Et sans plus nous soucier des défenses officielles, nous décidons de tenter l'aventure : nous nous embarquons sur un petit bateau avec M. Papamichalopoulo, député hellénique, patriote fervent, un des chefs du mouvement insurrectionnel, venant se documenter pour la préparation d'un grand discours qu'il doit prononcer à la Chambre. Nous essayerons de forcer le blocus et d'échapper à la surveillance des torpilleurs anglais.

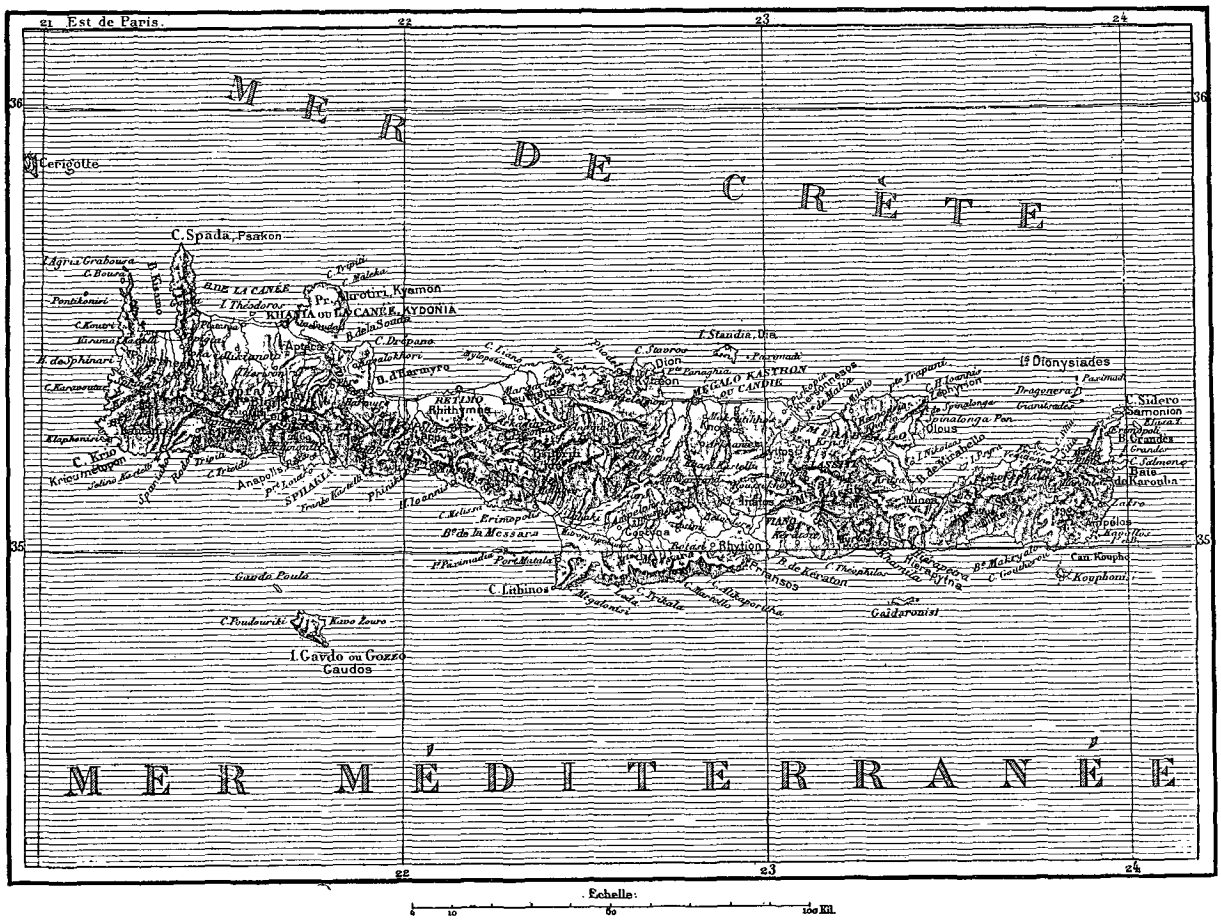
Les deux principales positions des insurgés, du côté de la Canée, sont l'Akrotiri et Platania.

L'Akrotiri est une presqu'île à l'est de la Canée.

Les insurgés y sont commandés par Pappas Maleko.

Platania est une petite ville à l'ouest : insurgés et troupes régulières helléniques y sont sous les ordres du colonel Vassos. Une première fois, nous voulons aborder sur le rivage de Platania, mais la mer est démontée, une sorte de barre redoutable empêche d'atterrir et nous sommes forcés de rebrousser chemin.

Nous commencerons donc notre excursion par l'Akrotiri. Il est plus facile d'aborder dans une des petites criques de la côte, et nous nous dirigeons vers l'anse de Terséna. Vers 2 heures de l'après-midi nous y arrivons.



CARTE DE L'ILE DE CRÈTE.

A peine notre barque, où est arboré le pavillon grec, approche-t-elle du rivage qu'une cinquantaine d'insurgés surgissent brusquement de derrière les rochers et nous débarquons au milieu de l'enthousiasme général.

Papamichalopoulo est vite entouré : on l'embrasse, on lui serre les mains. Et lorsque ma qualité de journaliste français est connue, je reçois mille marques de sympathie.

Immédiatement, je lie conversation avec un jeune insurgé qui parle admirablement le français. C'est Jean Penesis, le fils d'un riche industriel athénien, qui est venu s'engager pour faire le coup de feu.

C'est sous sa conduite que nous grimpons, à travers des sentiers rocailleux, jusqu'au petit village de Khoraflaki, qui fut, il y a quelques semaines, dévasté, pillé, brûlé par les Turcs. Partout des ruines près desquelles campent des groupes d'habitants sans abri.

De temps en temps, on passe auprès d'un des nombreux couvents qui peuplent l'Akrotiri : l'incendie les a épargnés presque tous.

Rien de pittoresque comme notre cortège. Penesis, Papamichalopoulo et moi marchons en tête suivis de la troupe des insurgés tous armés de fusils, de poignards, de revolvers, avec des multitudes de cartouches à la ceinture et en bandoulière.

Sur la tête, presque tous portent un mouchoir noir roulé en forme de mince turban. Ce mouchoir est l'emblème de la révolte, le signe de ralliement qui s'oppose au fez rouge.

PAPPAS MALEKO. — DESSIN DE GOTÔRBE.

Bientôt nous pénétrons dans une petite maison à peu près intacte, de la terrasse de laquelle la vue s'étend sur la magnifique baie de la Sude, éclairée à cette heure par les rayons pourpres du soleil couchant.

Là, on nous apporte une petite collation : de l'agneau, des olives et du vin. Pas de pain, les insurgés en manquent absolument et depuis longtemps.

Et alors on cause, on s'exalte. Chacun dit ses colères, ses enthousiasmes, ses espoirs.

On me montre les poignards : sur la lame est gravée cette devise : « L'union (avec la Grèce) ou la mort ». Et tous ont dans les yeux la résolution qui prouve que cette devise n'est point une fanfaronnade, mais l'expression même de leur volonté.

Ces insurgés sont d'ailleurs des hommes superbes, véritables montagnards très différents des dégénérés de l'Attique ; ils sont grands, bien découplés, agiles, nerveux, avec des cheveux un peu crépus et des yeux très noirs : vraiment ils représentent une race forte et d'avenir.

Dès qu'un enfant a la force nécessaire pour porter un fusil, on l'exerce au maniement de l'arme qui lui permettra de défendre plus tard sa vie et sa liberté. Voici un jeune gamin de onze ans qui, avec une lueur de fierté dans les yeux, raconte la part qu'il a prise à la dernière bataille.

— « Je suis certain d'avoir tué au moins un Turc ! » dit-il.

Et les vieux combattants qui sont là approuvent avec des gestes caressants et paternels la vaillance du jeune héros.

— « Celui-là sera plus heureux que nous, ajoutent-ils, car l'heure de la délivrance a sonné : il ne connaîtra plus l'esclavage qui fut toujours notre sort. »

Penesis se lève et dit :

— « Il y a des siècles que nous luttons pour l'indépendance et la liberté. Nous achèterons l'une et l'autre avec notre sang. Mais pas un peuple n'a fait preuve d'autant d'héroïsme et de persistance dans la révolte. N'avons-nous point mérité un sort plus heureux ? »

Puis, on parle de la France ! de l'ancienne France surtout, de celle qui fut l'amie et la protectrice de la Grèce.

Et Pappas Maleko, qui est arrivé depuis quelques instants, se lève à son tour.

Il est merveilleux ce chef, ce prêtre qui a quitté la soutane noire pour la veste courte et les culottes bouffantes des insurgés. Avec ses yeux très bleus, son nez droit, son teint mat, ses longs cheveux roulés en chignon sous le mouchoir noir, sa grande barbe brune qui tombe sur la poitrine, il apparaît comme un prophète inspiré d'un fanatisme fougueux.

— « Je ne puis comprendre, dit-il, comment le drapeau français se trouve mêlé à tout ce qui se fait contre nous. En 1870, par reconnaissance, un grand nombre d'entre nous se sont engagés pour porter secours à la France. C'était notre devoir et nous ne le regrettons pas. Mais pourquoi faut-il que nous assistions à ce douloureux spectacle : des Français alliés avec des Allemands contre nous ! »

C'eût été trop long d'expliquer les raisons compliquées de notre politique : mieux valait garder le silence.

Mais les toasts succèdent aux toasts et l'enthousiasme grandit. Alors ce sont des salves de coups de fusil qui éclatent autour de nous, tandis que nous buvons à l'affranchissement des peuples.

Puis, l'heure étant avancée, nous retournons, accompagnés de tous, vers le rivage où attend notre barque, et dans la nuit qui tombe, nous suivons au retour le même sentier qu'à l'aller.

Encore des poignées de mains, des salves, des vivats, et le silence se rétablit, seulement troublé par les grincements rythmés de nos avirons !

Le lendemain matin, nous décidons, Papamichalopoulo et moi, de faire une nouvelle tentative pour pénétrer au camp de Vassos.

Cette fois, nous sommes décidés à aborder, coûte que coûte. La mer est encore très forte et des lames énormes se brisent sur le rivage avec fracas, dans un tourbillon d'écume neigeuse. Dix fois nous essayons d'atterrir, dix fois nous manquons de chavirer et nous sommes entraînés au large par le reflux. Enfin, une manœuvre savante de l'officier de marine qui gouverne nous jette sur le sable ; un coup de mer nous inonde, mais des mains vigoureuses nous saisissent et nous voilà au milieu d'une foule d'officiers, de soldats, d'insurgés, qui suivaient depuis une heure, avec beaucoup d'attention, toutes les péripéties de notre navigation.

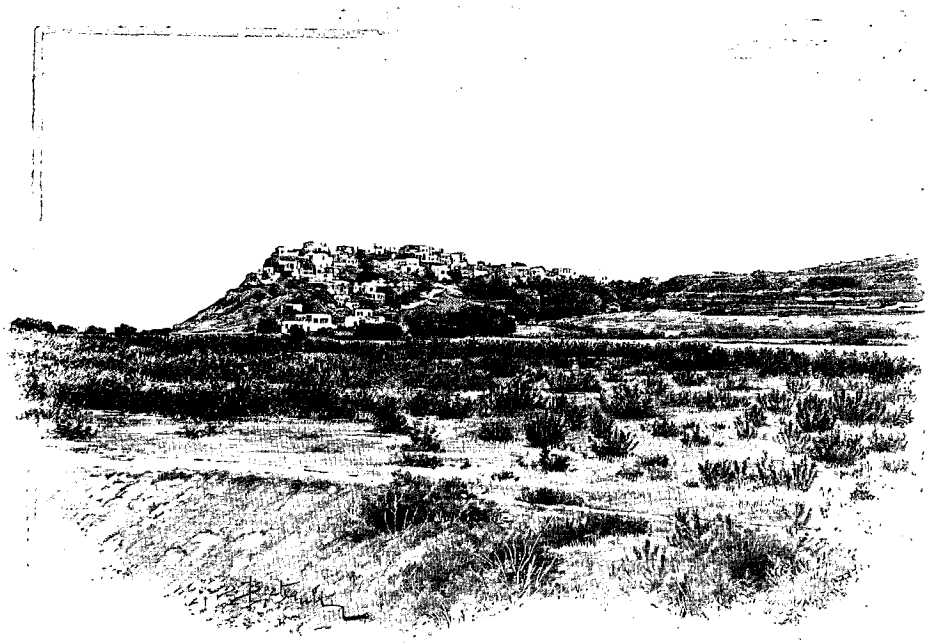
La plage est éloignée d'environ deux kilomètres du village de Platania, étagé sur le revers d'une petite colline. Nous nous hâtons d'y monter pour aller saluer le colonel Vassos, un homme de haute taille, à physionomie énergique, qui semble disposé à bien faire son devoir.

L'état moral des troupes paraît excellent. Soldats et insurgés sont en bonne santé et semblent pleins d'ardeur. Mais ils sont bien mal équipés, manquent de pain, de chaussures, de tentes, de médicaments. Ils souhaitent ardemment s'enfoncer dans l'intérieur où ils espèrent trouver des vivres. Vassos a grand'peine à les retenir, car il veut éviter de nouveaux massacres.

Il importe, ici, de rendre justice aux sentiments humanitaires dont fit preuve le colonel grec pendant tout son séjour en Crète.

Dans la visite que je fis au camp de Platania, je pus me convaincre de la vigilance de Vassos à éviter l'effusion du sang.

Quelques jours à peine venaient de s'écouler depuis la dernière bataille de Boukolies qui avait été particulièrement meurtrière des deux côtés. Cent six prisonniers musulmans étaient aux mains de Vassos, et les insurgés en réclamaient la mort.



LATANIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Le colonel était obligé de faire garder avec énergie la maison où logeaient les prisonniers. Ayant manifesté le désir de voir comment ils étaient traités, on me conduisit aussitôt auprès d'eux, et je les interrogeai. Ils m'ont tous affirmé n'avoir pas à se plaindre et être suffisamment nourris ; les malades et les blessés recevaient, deux fois par jour, la visite du médecin. J'ai su, depuis, que ces prisonniers avaient été conduits à l'île

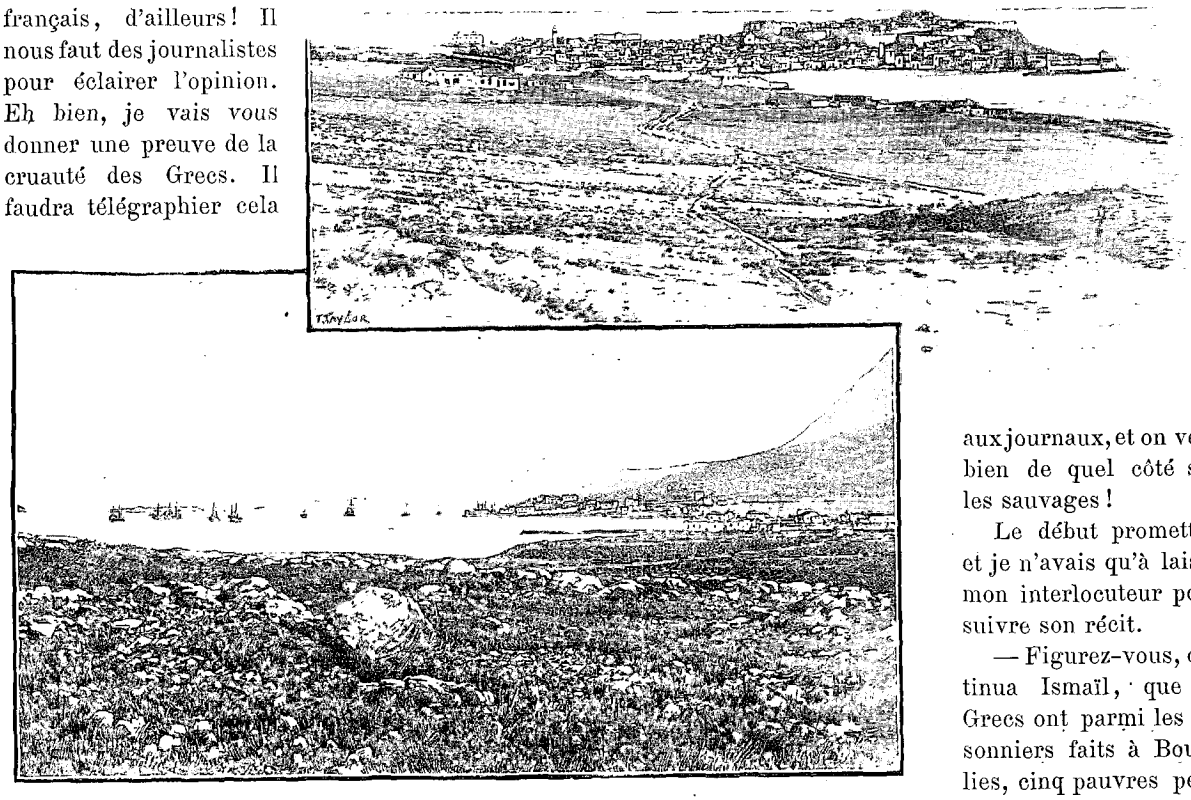
de Samos et remis simplement en liberté. Ces choses sont bonnes à dire, car l'opinion publique fut souvent égarée par des télégrammes qui racontaient, à la charge des chrétiens, des cruautés imaginaires. C'est que les fonctionnaires turcs travaillaient de leur mieux à répandre contre leurs ennemis d'odieuses accusations.

La petite anecdote suivante en fait preuve.

Au retour de Platania, revenu à la Canée, je rencontrai tout de suite M. Leca, chancelier de France, qui me proposa de l'accompagner dans une visite au gouverneur Ismaïl-Bey, successeur de Berovitch-Pacha.

Ismaïl est un affreux petit homme, très roux, très sale, au regard fuyant, au geste obséquieux. Il nous reçoit sans façon, en chemise de nuit et en robe de chambre; il ignorait, bien entendu, mon excursion à Platania.

— Comme je suis heureux de vous voir, s'écrie-t-il en excellent français, d'ailleurs! Il nous faut des journalistes pour éclairer l'opinion. Eh bien, je vais vous donner une preuve de la cruauté des Grecs. Il faudra télégraphier cela aux journaux, et on verra bien de quel côté sont les sauvages!



BAIE DE LA SUDE (PAGES 20 ET 23). — RETIMO. — DESSIN DE TAYLOR.

Le début promettait, et je n'avais qu'à laisser mon interlocuteur poursuivre son récit.

— Figurez-vous, continua Ismaïl, que les Grecs ont parmi les prisonniers faits à Boukolies, cinq pauvres petits enfants dont l'aîné n'a pas dix ans. On s'est acharné sur ces infortunés. L'un d'eux a reçu trois balles dans la jambe, l'autre a le nez coupé, un troisième les oreilles arrachées, tous enfin sont absolument mutilés.

Ce disant, Ismaïl avait les larmes aux yeux; en des gestes éplorés il montrait la place des blessures, des mutilations.

Quand il eut terminé :

— Pardon, lui dis-je, monsieur le gouverneur! votre historiette est fort intéressante, mais elle a l'inconvénient d'être un peu inexacte.

— Comment, inexacte! sursaute Ismaïl, avec une indignation admirablement jouée.

— Hélas, oui! Excellence. Les cinq enfants dont vous parlez, je les ai vus à Platania, d'où j'arrive. Mieux que cela, je les ai ramenés avec un député hellène et un officier de marine grecque. Ils étaient sur nos genoux, enveloppés dans nos manteaux, dans la barque qui vient de les déposer à bord de l'*Hydra*. Avant une heure ou deux ils seront entre vos mains, car Vassos vous les renvoie dans l'espoir qu'ils pourront ici retrouver leurs parents disparus à Boukolies. Je vous jure qu'ils se portent comme vous et moi et qu'ils n'ont pas subi la moindre violence!

De fait, les cinq enfants avaient été l'objet de soins tout particuliers, et je vois encore un matelot berçant dans ses bras le plus petit qui souffrait du mal de mer et pleurait à chaudes larmes.

Ne croyez pas, au moins, qu'Ismaïl parût gêné parce qu'il était pris en flagrant délit de mensonge.

— Ah ! je supposais ! répliqua-t-il paisiblement, avec une belle insouciance d'Oriental qui a manqué son coup !

Ce matin-là, 1er mars, nous fûmes réveillés de bonne heure par le cawas du consul, le majestueux Mustapha-aga, un personnage imposant, de tenue fort correcte dans son costume bleu, brodé de noir, serré à la taille par une ceinture de cuir rouge, véritable arsenal de couteaux ciselés et de poignards à manches d'ivoire.

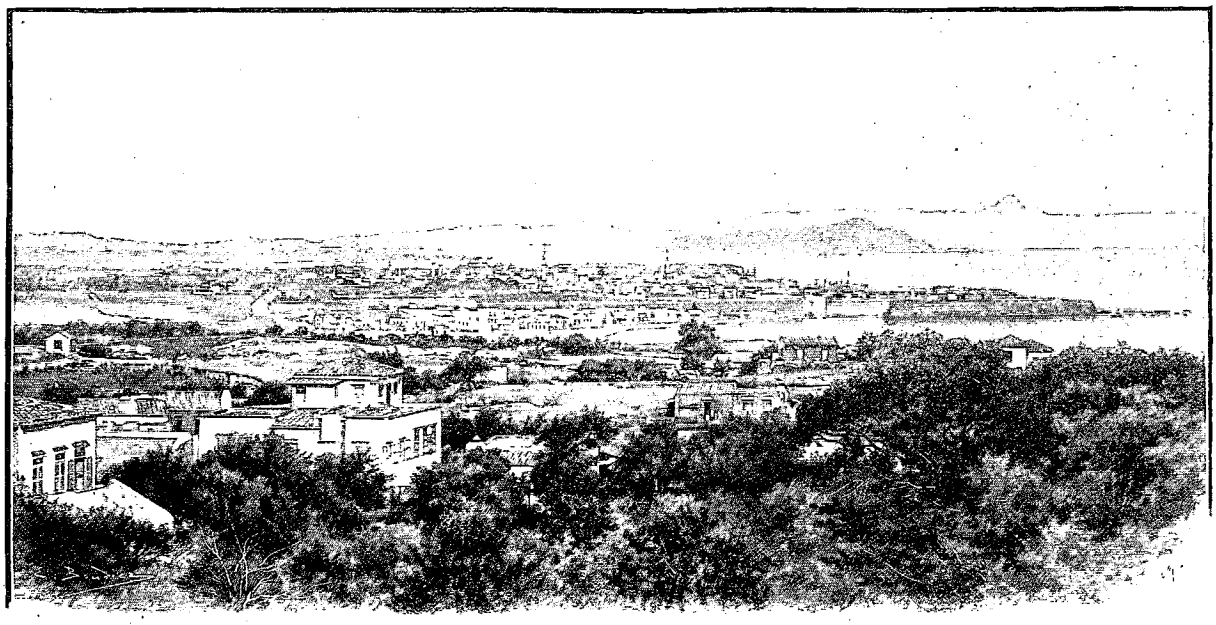
Que voulait Mustapha à cette heure matinale !

— Effendi ! prononça-t-il, on se bat à Sikalaia.

Vite, enfilons nos bottes et allons voir cela !

Sikalaia est à 3 kilomètres de la Canée : en pressant le pas, nous y serons bien vite arrivés. Et nous voilà partis, guidés par le crépitement de la fusillade.

Mais voilà les deux troupes aux prises que nous apercevons au sortir de la ville. Il s'agit maintenant de



LA CANÉE, VUE DE HALEPA. — DESSIN DE BOUDIER.

trouver un abri d'où nous pourrons sans trop de risques suivre les péripéties du combat. Précisément une petite éminence est là, dans un champ. Quelques minutes désagréables sont vite passées à traverser un endroit découvert. Ouf ! nous sommes maintenant relativement protégés et nous pouvons regarder à notre aise.

Le ciel est étonnamment pur, de ce bleu clair, limpide, qu'on connaît seulement en Orient. En face, les montagnes de Crète, toutes couronnées de neige.

A mi-côte sont trois villages qui brûlent : les flammes jaillissent et la fumée blanche monte lentement.

C'est autour de cet immense incendie que se livre la bataille : la fusillade est incessante ; Grecs et Musulmans ne ménagent point la poudre.

Ils ne sont point rangés en troupes compactes : chaque combattant cherche à se dissimuler derrière un arbre, un mur, un rocher. De temps en temps un homme, avec mille précautions, s'avance, tire et s'enfuit en courant : véritable guerre d'embuscade où excellent les Crétois, montagnards souples et agiles.

De pareilles rencontres sont d'ailleurs peu meurtrières : commencée à 7 heures du matin, la fusillade ne cesse qu'à 2 heures de l'après-midi. Du côté turc, on accuse sept ou huit morts et une quinzaine de blessés qu'on rapporte en grande pompe, drapeaux en tête. Du côté chrétien, les pertes sont inconnues, mais sans doute peu considérables.

En rentrant en ville, nous trouvons la population en émoi. Les gendarmes turcs viennent de se mutiner. Ils sont là, dans la cour du konak, et depuis le matin tiennent prisonnier, sous menace de mort, leur colonel, Suliman-Bey.

Depuis dix-huit mois, ils n'ont pas touché leur solde : ils déclarent qu'ils meurent de faim, eux et leur famille, et qu'ils veulent être payés aujourd'hui même.

Plusieurs fois dans la journée, le commandant anglais Bor avait sommé les mutins de mettre bas les armes et toujours les gendarmes avaient refusé.

Enfin, vers 4 heures et demie, Bor prend la résolution de mettre fin à cette situation critique : sur un

LA RÉVOLTE DES GENDARMES TURCS. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

signal, il s'élance en avant, ayant à sa droite Suliman-Bey, à sa gauche un capitaine italien, derrière, une compagnie de marins italiens et russes.

Les gendarmes, pour repousser cette charge, tirent aussitôt trois coups de fusil, dont l'un tue net le colonel et blesse à la main un marin italien. Les marins ripostent et cinq gendarmes tombent, deux morts et trois blessés. Les autres, affolés, se rendent et jettent leurs armes; ils sont immédiatement entourés et réduits à l'impuissance.

La cour du konak présente à ce moment un spectacle extraordinaire. Çà et là sont massées des compagnies de toutes les nations, l'arme au bras. Il est étrange, ce coudoiement des uniformes français, anglais, italiens, russes et allemands. Des commandements en toutes langues se croisent, ce pendant que le soleil qui se couche éclaire la scène de nuances cuivrées et mauves.

Le long des ruines encore fumantes du dernier incendie, les prisonniers sont adossés. A un moment, on les fait ranger contre un mur et ils s'imaginent qu'on va les fusiller. C'est alors une scène pitoyable : les malheureux se jettent à genoux, crient, pleurent, demandent grâce.

On parvient à les rassurer après un étourdissant charivari. Il est convenu qu'une enquête sera faite et que les meneurs seuls seront conduits à Constantinople pour être jugés. Les autres seront frappés d'une peine disciplinaire. Dès lors tout se calme, et nous n'entendons plus que les hurlements de douleur qui s'échappent des bâtiments voisins où furent transportés les blessés et où les amis du colonel poussent de longs sanglots à la mode turque!

2 mars, journée bien remplie! Depuis mon arrivée en Crète, j'entendais parler de la baie de la Sude qui est, de l'avis de tous, la clef de la question crétoise. Il était donc intéressant de la visiter, d'autant plus que, pour s'y rendre, il fallait passer sur la route où, la veille, se livrait la bataille de Sikalaia. M. Leca voulut bien m'accompagner et nous partîmes de bon matin, montés sur deux petits chevaux d'allure débonnaire.

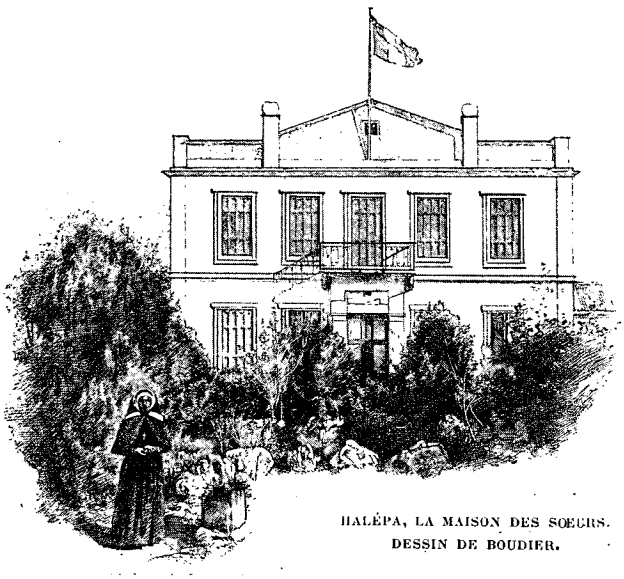
De la Canée à la Sude, il faut environ une heure et demie à cheval. Le pays est magnifique et d'une grande fertilité. Mais, quelle désolation! Pas une maison qui ne soit incendiée, ruinée, encore fumante. Les fenêtres qui restent sont transformées en meurtrières et dans les villages que nous traversons, les rues sont encombrées de barricades. Nous sommes en plein pays turc et les visages sont plutôt menaçants. Pourtant, on n'oserait pas toucher à des Européens.

Que de ravages! les oliviers sont brisés et des milliers de branches gisent à terre; la haine s'en prend aux arbres et les abat pour faire durer plus longtemps les traces de la vengeance.

Nous arrivons enfin à la baie de la Sude et nous comprenons alors toutes les ambitions qui s'agitent autour de cette merveilleuse rade naturelle, entourée au midi, à l'est et à l'ouest de hautes collines et garantie contre les vents du nord par une petite île qui en masque l'entrée. Très vaste, elle pourrait abriter toutes les escadres du monde qui, par les plus gros temps, y seraient comme sur un lac.

Il est évident que, pour une Puissance, la possession d'une baie comme celle-là pourrait lui assurer définitivement la suprématie dans la Méditerranée; le consul anglais, sir Billiotti, le sait mieux que personne et d'aucuns prétendent, avec quelque apparence de raison, qu'il joua, dans les événements crétois, un rôle très suspect.

Revenus, sans encombre, déjeuner à la Canée, nous organisons, pour l'après-midi, une petite expédition à Halépa.



HALÉPA, LA MAISON DES SŒURS.
DESSIN DE BOUDIER.

Halépa (ou *Khalépa*) est comme un faubourg de la Canée; c'est une assez importante bourgade qui s'élève sur une hauteur d'où on découvre la ville, la mer, la campagne environnante.

Le climat en est délicieux et le corps consulaire y est habituellement installé. Mais, pour l'instant, tous les consuls ont abandonné Halépa, où les musulmans se livrent sans cesse au pillage, pour venir à la Canée sous la protection des troupes débarquées.

Avant l'insurrection, des sœurs françaises avaient aussi à Halépa une maison de campagne qu'elles durent quitter précipitamment; grande est maintenant leur inquiétude, car elles ont laissé là-bas un cheval, quelques poules, un cochon, une chèvre, etc., etc. Que sont devenues les pauvres bêtes? La supérieure du couvent a bien chargé un habitant de Halépa de leur donner à manger. Mais à qui se fier, Seigneur?

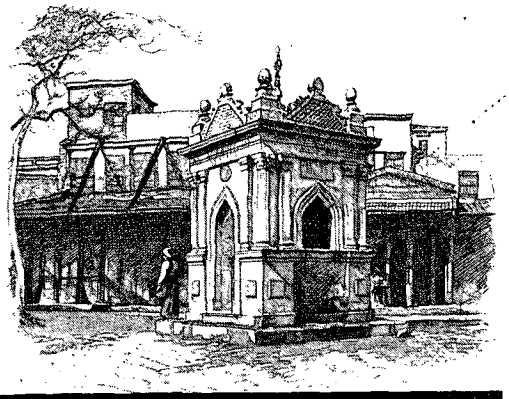
Mon confrère Laroche, de l'agence Havas, et moi nous décidons, pour calmer les angoisses de cette religieuse éplorée, d'aller délivrer tous ces animaux.

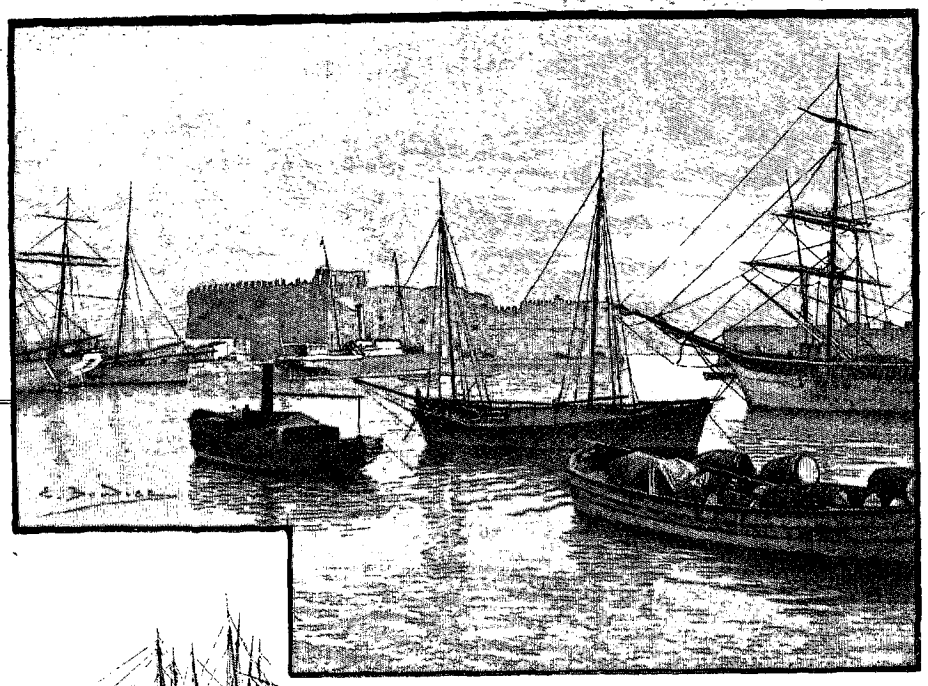
Et nous voilà partis avec la supérieure et une bonne vieille tourière.

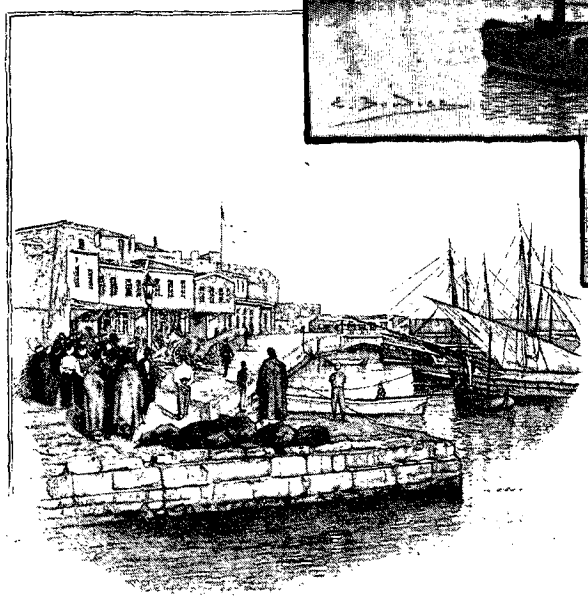
Après trois quarts d'heure de marche, nous arrivons en face de la maison, les sœurs poussent une exclamation de joie: tout paraît tranquille, la porte n'est pas brisée, le jardin n'a pas souffert!

Nous entrons bien vite et nous dirigeons vers l'écurie.

O bonheur! le vieux cheval est à sa place, très maigre, très sale, mais en bon état relatif; le cochon grogne, la chèvre fait des sauts, tandis que le coq s'égosille triomphant. Dans la maison, pas la moindre trace de pillage. Les sœurs sont si contentes qu'elles m'obligent à me mettre au piano, et à jouer la *Marseillaise*, qu'elles entonnent avec plus d'enthousiasme que le plus pieux cantique







VUES DE CANDIE (PAGE 23). — DESSIN DE BOUDIER.

Rouget de l'Isle, lorsqu'il composa son hymne, n'espérait point, sans doute, trouver plus tard de si ferventes interprètes parmi des nonnes françaises.

Mais il faut songer au retour; tant bien que mal, nous étrillons le cheval, nous l'attelons à la voiture avec l'aide de deux gendarmes survenus fort à propos.

Puis dans cette guimbarde s'installent les deux sœurs retenant tant bien que mal sur leurs genoux ou à côté d'elles, des poules qui protestent, la chèvre qui réclame, le cochon qui s'indigne, un petit chien trop joyeux et fort bruyant.

Le cheval, ayant perdu l'habitude du travail, se rebiffe. Nous devons, pour avancer, pousser aux roues, jurer, crier, tirer, fouetter! C'est dans cet étrange équipage que nous ferons notre entrée à la Canée, bravant les huées et les rires moqueurs des indigènes peu habitués à ce spectacle d'une arche de Noé à quatre roues, d'où s'échappent les cris les plus discordants!

Certes, il y a encore bien des incidents à prévoir en Crète et le séjour à la Canée est loin d'être banal.

La ville est sans cesse agitée par les nouvelles qui arrivent des différents points de l'île. On dit que 1.500 musulmans ont été massacrés à Sitia. Les chiffres sont fort exagérés, mais ils sont tenus pour exacts par la population musulmane, qui profère des menaces continuelles contre les chrétiens et tous les Européens.

Les consuls sont aussi fort préoccupés du sort des musulmans qui sont assiégés à Selino par les insurgés.

Si des massacres se produisent là-bas, il sera impossible de maintenir l'ordre parmi les Turcs de la

Canée. Aussi, les amiraux, avisés par les consuls, ont-ils fait une démarche auprès des insurgés pour les prier de ne point massacrer les assiégés.

La réponse étant défavorable, on s'adresse alors au colonel Vassos, qu'on prie d'intervenir. Le commandant des troupes régulières helléniques ne se fait pas prier, et envoie aussitôt un aide de camp pour conseiller aux insurgés d'épargner les habitants de Selino.

A l'heure où nous sommes, on ne connaît point encore le résultat de cette démarche; mais il faut avouer que la situation est vraiment incohérente.

C'est au jour même où les amiraux sont obligés, pour éviter de nouvelles complications, de recourir à l'intervention du colonel Vassos, que les grandes puissances adressent au gouvernement hellénique un ultimatum comminatoire pour l'obliger à rappeler ses troupes de Crète !

L'ultimatum des grandes puissances, remis le 2 mars à M. Skouzès, ministre des affaires étrangères, était ainsi conçu :

« Sur l'ordre de mon gouvernement, je porte à la connaissance de Votre Excellence que les grandes puissances se sont entendues pour arrêter la ligne de conduite destinée à mettre fin à une situation qu'il ne dépendait pas d'elles de prévenir, mais dont la prolongation serait de nature à compromettre la paix de l'Europe.

« Les puissances sont tombées d'accord sur les deux points suivants :

« 1° La Crète ne pourra en aucun cas, dans les conjonctures actuelles, être annexée à la Grèce ;

« 2° Vu les retards apportés par la Turquie à l'application des réformes arrêtées avec elles, les puissances sont résolues, tout en maintenant l'intégrité de l'empire ottoman, à doter la Crète d'un régime d'autonomie absolument effectif, destiné à lui assurer un gouvernement absolument séparé sous la haute suzeraineté du sultan.

« La réalisation de ces vues ne saurait, selon les puissances, être obtenue que par le retrait des navires et des troupes helléniques. Elles attendent avec confiance cette détermination de la sagesse du gouvernement hellénique, qui ne voudra pas persister dans une voie contraire aux résolutions des puissances.

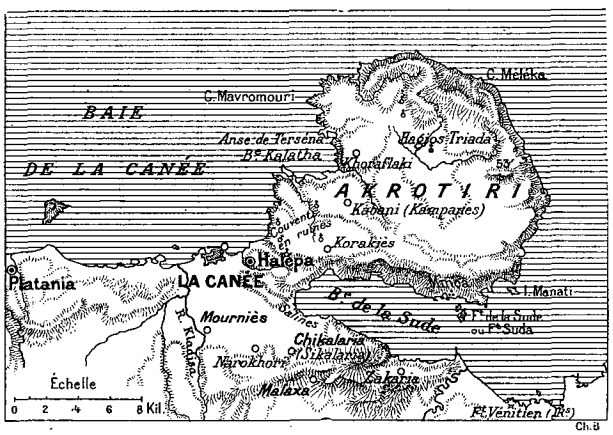
« Les ministres ne dissimulent pas que leurs instructions leur prescrivent de prévenir le gouvernement hellénique qu'en cas de refus, les puissances sont irrévocablement déterminées à ne reculer devant aucun moyen de contrainte si à l'expiration du délai de six jours le rappel des navires et des troupes n'est pas effectué. »

Les Athéniens furent indignés de cet ultimatum, et de nombreux meetings de protestation ne manquèrent pas d'être organisés jusqu'au moment où le gouvernement hellénique publia sa réponse, dont nous extrayons les passages principaux :

« Nous croyons que le nouveau régime autonome, que les grandes puissances viennent d'adopter, ne pourra pas malheureusement répondre aux nobles intentions qui l'inspirent, et qu'il subira le sort des différents systèmes administratifs qui furent à différentes reprises expérimentés sans succès en Crète.

« Ce n'est pas la première fois que la Crète se trouve dans cet état de soulèvement. Dans ces derniers temps, plus de six fois les horreurs de l'anarchie ont ébranlé et mis en péril son existence.

« Si donc le nouveau régime dont il s'agit de doter l'île n'est pas de nature à y rétablir l'ordre d'une manière définitive, le gouvernement hellénique n'a aucun doute sur l'impossibilité de mettre un terme à l'état révolutionnaire actuel. L'anarchie continuera à ravager le pays. Le fer et le feu, dans la main d'un fanatisme aveugle, continueront leur œuvre de destruction et d'extermination d'un peuple qui assurément ne mérite pas un tel sort.



CARTE DE L'AKROTIRI.

« Devant une telle perspective, notre responsabilité serait énorme si nous ne venions pas prier les grandes puissances de ne pas insister instamment sur le système d'autonomie proposé, mais de rendre à la Crète ce qui lui avait déjà été accordé, lors de l'affranchissement des autres provinces formant l'organisme hellénique, et de la réunir à la Grèce à laquelle elle a déjà appartenu au temps de la présidence de Capo d'Istria.

« Si par suite de la présence des escadres réunies des grandes puissances dans les eaux crétoises, et sur la conviction que ces flottes ne permettront pas le débarquement des troupes ottomanes, la présence de tous les navires de la flotte hellénique qui se trouvent en Crète peut n'être pas jugée nécessaire; au contraire, le séjour dans l'île de l'armée hellénique est

indiqué par les sentiments d'humanité, ainsi que par l'intérêt même du rétablissement définitif de l'ordre. Notre devoir, notamment, nous impose de ne pas abandonner le peuple crétois à la merci du fanatisme musulman et à celui de l'armée turque, qui, de tout temps, a participé sciemment aux actes d'agression de la populace contre les chrétiens. »

Il nous a paru indispensable de publier ces deux documents. A l'heure où paraîtront ces lignes, près d'un an après les événements que nous racontons, la question crétoise n'est pas résolue. Il faut que le lecteur puisse comprendre les raisons du retard apporté à la solution. Il est bon de rappeler les engagements pris par les grandes puissances, les objections faites par la Grèce. Cela servira à établir les responsabilités encourues par les unes et par l'autre dans les douloureuses conséquences des décisions prises. En tous cas, après un tel échange de notes diplomatiques, il devenait évident que l'intérêt n'était plus seulement en Crète, mais que les choses allaient se gâter et dans la capitale hellénique, et sur la frontière de Macédoine.

INSURGÉS ET RUINES SUR L'AKROTIRI (PAGE 15). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je partis donc sur l'*Halcyon*, petit vapeur anglais, détestable sabot qui sent mauvais et roule à plaisir. Quelle traversée! Parti de la Canée le jeudi à 4 heures du soir, c'est seulement le dimanche matin que nous arrivons à Syra.

En temps ordinaire, la traversée est de 18 heures!

Le vendredi matin, de très bonne heure, nous jetons l'ancre devant Retimo, où nous avons quelques marchandises à débarquer et à embarquer.

De la dunette, où nous sommes installés, nous entendons de continuelles décharges de coups de fusil. Et, avec la jumelle, nous pouvons même apercevoir les combattants.

Derrière les dernières maisons de la ville, les Turcs sont embusqués et tirent sur les insurgés qui, de tous côtés, les cernent. On voit le fusil s'abaisser, le coup partir: rarement d'ailleurs la balle atteint son but.

Dès notre mise en route, nous sommes assaillis par une formidable tempête. Le vent est terrible, les lames menaçantes, et le petit navire pousse des gémissements de mauvais augure. Si bien que le capitaine renonce à tenter de pénétrer dans le port de Candie, dont l'entrée est fort difficile. Il prend la résolution d'aller se mettre à l'abri dans une petite anse très sûre qu'offre l'île dénudée et déserte de Standia. Nous y arrivons tant bien que mal et nous voilà enfin délivrés de l'abominable roulis qui nous secoue depuis douze heures.

Là, nous allons passer une journée mortelle à parcourir des rochers, à chercher, mais en vain, le plus petit coin de verdure, à peine distrait par les propos incohérents d'un poète extravagant, qui s'intitule pompeusement le capitaine Nicolas, parle d'Homère, comme d'un confrère de talent, et passe son temps à réciter d'une voix nasillarde des vers patriotiques!

Enfin, la mer est devenue plus calme et nous pouvons nous remettre en route. Quelques heures de traversée et nous entrons dans le port de Candie, protégé par deux môles vénitiens et très ensablé.

A peine débarqué sur les quais, très animés, je suis accosté par un gendarme turc qui, dans un charabia surprenant, avec des gestes forcenés, me fait une longue démonstration naturellement incompréhensible pour moi.

Je veux lui tourner le dos, il me suit; je me fâche, il sourit; je lui offre de l'argent, il secoue la tête; j'insiste, il prend la monnaie, mais ne manifeste pas l'intention de me lâcher.

Enfin, je parviens heureusement, grâce à une ingénieuse mimique, à lui faire comprendre mon désir d'être conduit au consulat français, où je suis reçu à merveille et où on m'explique que le gendarme n'avait d'autre but que de m'offrir ses services pour la visite de la ville.

Elle est d'ailleurs fort curieuse, cette ville entourée d'une enceinte bastionnée, et dont les fortifications imposantes datent de l'occupation vénitienne. A chaque pas, on rencontre des souvenirs de cette occupation, et j'admire surtout, près du quartier juif, une délicieuse fontaine admirablement conservée.

A Candie, comme à la Canée, la situation est critique et quelques heures suffisent pour se convaincre que les haines ne sont pas près de s'éteindre et que longtemps encore, les meurtres, les incendies désoleront la ville.

Mais il nous faut à la hâte retourner sur le déplorable *Halcyon*, avec la pénible perspective d'être de nouveau secoué pendant huit heures avant d'arriver à Syra.

On est d'ailleurs bien récompensé de ses peines par le magnifique panorama qu'offre la petite ville d'Hermopolis toute éclatante de la blancheur de ses marbres et qui s'étage le plus harmonieusement du monde sur les flancs de deux hautes collines.

Syra, c'est la reine des Cyclades, l'île enchantée au climat exquis où l'on voudrait longtemps séjourner.

Hélas! je dus à peine y rester quelques heures, juste le temps d'aller serrer la main de notre ancien confrère, Gaston Lemay, explorateur hardi, devenu prudent et sage consul, à l'accueil hospitalier.

Ici, comme à Athènes, c'est l'exaltation perpétuelle, la résolution proclamée avec emphase de tout supporter plutôt que d'abandonner la cause crétoise, l'indignation contre la trahison européenne, la tristesse quand il s'agit du rôle de la France.

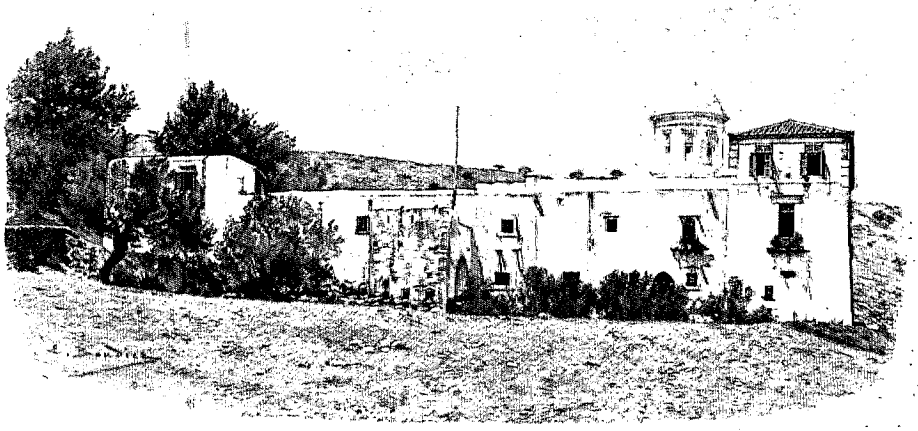
Le soir est vite arrivé, en longues et intéressantes conversations, et en courses à travers la curieuse ville.

Dès sept heures et demie, on n'entend plus que des chants patriotiques, des cris d'enthousiasme, des acclamations. Les manifestations se succèdent sans interruption, et toutes vont se mêler sur le quai devant le bateau où je dois m'embarquer pour le Pirée et où 500 hommes vont prendre passage à destination de la Thessalie. Tous les jours, il y a des départs semblables, car c'est à Syra que sont concentrés tous les hommes appelés par la mobilisation.

Sur le bateau, les manifestations continuent; sur les quais, aux fenêtres des maisons, des feux de bengale s'allument et sous les reflets rouges et verts qui illuminent la nuit très sombre les soldats chantent et dansent au son d'une modeste cornemuse.

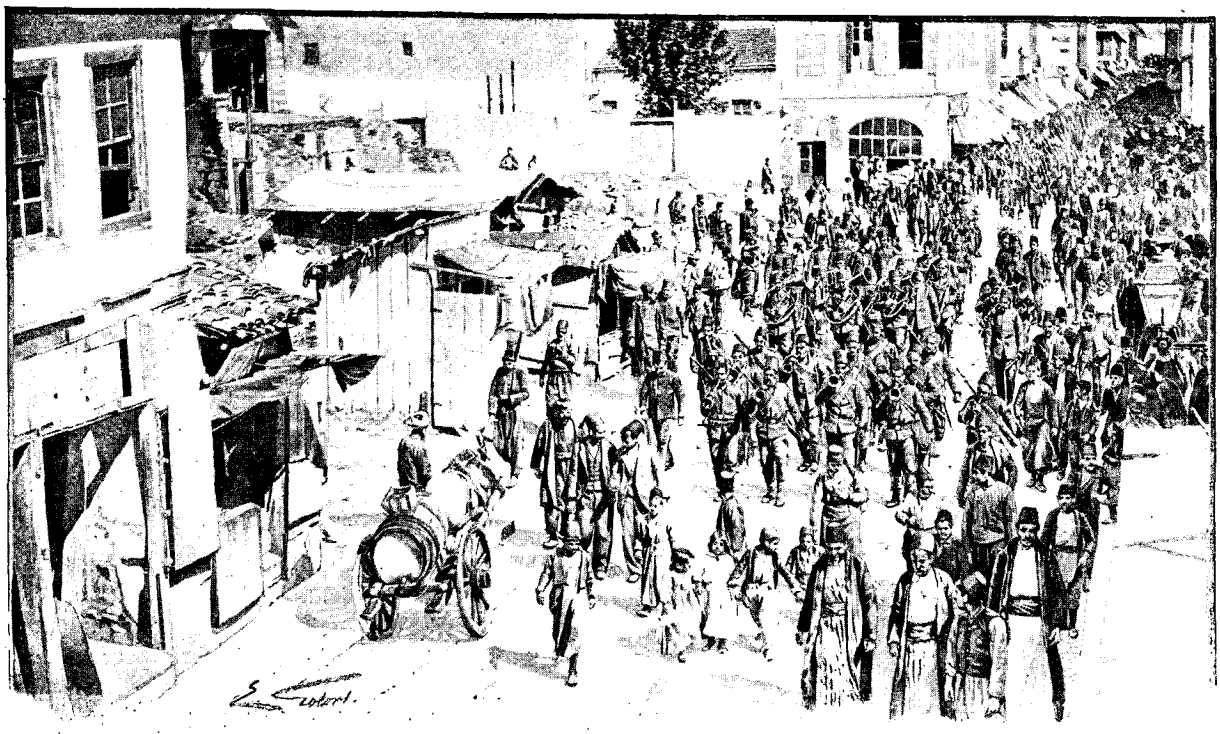
Joie bien douloureuse, pour le voyageur clairvoyant qui prévoit les désastres et songe aux tristesses de la guerre prochaine!

(A suivre.) Henri TUROT.



CLOITRE DE GONIA. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉFILÉ DE TROUPES TURQUES A SALONIQUE (PAGE 36) — DESSIN DE GOTORBE.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

III

L'opinion à Athènes. — Le monde officiel. — L'Ethniki hetairia. — A la frontière de Thessalie. — Du Pirée à Volo. — Postes grecs et postes turcs. — Système de défense. — A Sofia. — Le programme macédonien. — De Sofia à Salonique.

LE PALIKARE KARAVELOS (PAGE 29). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous voici de retour à Athènes. Toujours de l'animation et de l'enthousiasme : sur la place de la Constitution les groupes sont toute la journée en permanence et discutent longuement l'ultimatum des grandes puissances et la réponse du gouvernement hellénique.

« Nous ne céderons qu'à la force, disent les plus modérés! Que les grandes puissances viennent donc bombarder l'Acropole ! »

« Il faut faire immédiatement la guerre, clament les exaltés; commençons les hostilités en Macédoine et emparons-nous de Janina en Albanie ! »

Pour retrouver un peu de calme dans la discussion, il faut s'adresser au monde officiel. Les ministres sont évidemment entraînés par la pression de l'opinion publique; mais pourtant ils essayent de contenir l'emballement général.

Tandis que le colonel Metaxas, ministre de la guerre, organise, tente d'organiser plutôt, la mobilisation, son collègue des affaires étrangères, M. Skouzès, fait de son mieux pour trouver une solution pacifique : il compte surtout sur l'intervention de la Chambre française, et, dans une conversation, nous fait part de la combinaison qui lui apparaît la plus pratique.

« Avant de prendre son attitude définitive, déclarait M. Skouzès, la France doit être mise au courant de nos desseins : la Grèce continue à demander l'annexion de la Crète.

« Mais, devant les difficultés que soulève cette prétention, pourtant légitime, nous nous résignerions à accepter pour la Crète le régime de la Bosnie et de l'Herzégovine; de même que le sultan garde sa suzeraineté nominale sur ces deux provinces, dont l'Autriche-Hongrie a l'administration et qu'elle occupe militairement, de même Abd-ul-Hamid

1. *Suite. Voyez p. 1 et 13.*

resterait le suzerain de la Crète, mais la Grèce serait chargée d'administrer l'île et d'en assurer la pacification.

« Cette solution présenterait pour les puissances l'avantage de sauvegarder les deux principes de la non-annexion et de l'intégrité de l'empire ottoman énoncés dans leur note. A nous, ministres, elle nous permettrait de donner satisfaction à l'opinion publique, qui sans cela nous obligera à déclarer la guerre. »

LE PRINCE GEORGES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (CLICHÉ MERLIN, À ATHÈNES).

Interrogé sur le même sujet, M. Zaïmis, alors président de la Chambre et maintenant président du Conseil, confirme absolument les déclarations de M. Skouzès.

M. Delyannis, chef du cabinet, est moins formel dans ses déclarations. Visiblement il souhaite la guerre. Quelle lourde responsabilité il assumera dans l'histoire !

Non moins lourde sera celle de l'*Ethniki hetairia* (Association nationale), qui joua dans cette mésaventure un rôle prépondérant.

L'Ethniki hetairia est un État dans l'État, un pouvoir qui s'impose au roi comme au gouvernement, qui menace et ordonne.

D'abord ce fut un comité très secret, composé d'officiers aventureux, de Macédoniens audacieux, de financiers habiles : on citait les noms de Braiphas, de Papademos, de Takis, de Romanos, boursier et député qui, chargé de l'administration de la caisse, ne parvint jamais à justifier l'emploi des fonds.

A la veille de la guerre, l'association était toute-puissante : elle comptait 1.300 officiers sur 2.000 ; encore secrète dans son organisation intérieure, elle s'affirmait publiquement par de nombreuses brochures et proclamations.

Le roi la redoutait fort et n'osa point protester quand un membre de l'Ethniki hetairia vint lui dire textuellement :

« Sire, tant que vous suivrez le sentiment national et que vous marcherez à la tête de votre peuple, nous resterons à vos côtés, mais le jour où vous n'accepteriez plus de suivre l'impulsion de l'Ethniki, nous serions obligés de vous demander de partir ! » Sous cette poussée de l'*Ethniki hetairia*, l'agitation augmente ; nuit et jour des régiments partent à la frontière avec un entrain endiablé : de tous les points où l'hellénisme a des représentants, arrivent des volontaires ; il en vient d'Alexandrie, de Smyrne, de Salonique, de Philippopolis, de Pyrgos, de Varna.

C'est ainsi que se croisent, dans les rues d'Athènes, des costumes divers du plus pittoresque effet ; et tout ce monde défile, musique et drapeau en tête, accompagné de manifestants en délire patriotique.

La manifestation la plus grandiose a lieu le soir du départ pour la frontière du 1er régiment, dont le prince royal est le chef.

Tout le long de la rue Kephesia, une foule compacte acclame avec frénésie les soldats qui défilent aux lueurs éclatantes des feux de bengale.

Aux fenêtres et sur les balcons, hommes et femmes agitent des drapeaux en hurlant des chants patriotiques. Et les soldats répondent par des *zitos !* et des salves de coups de fusil.

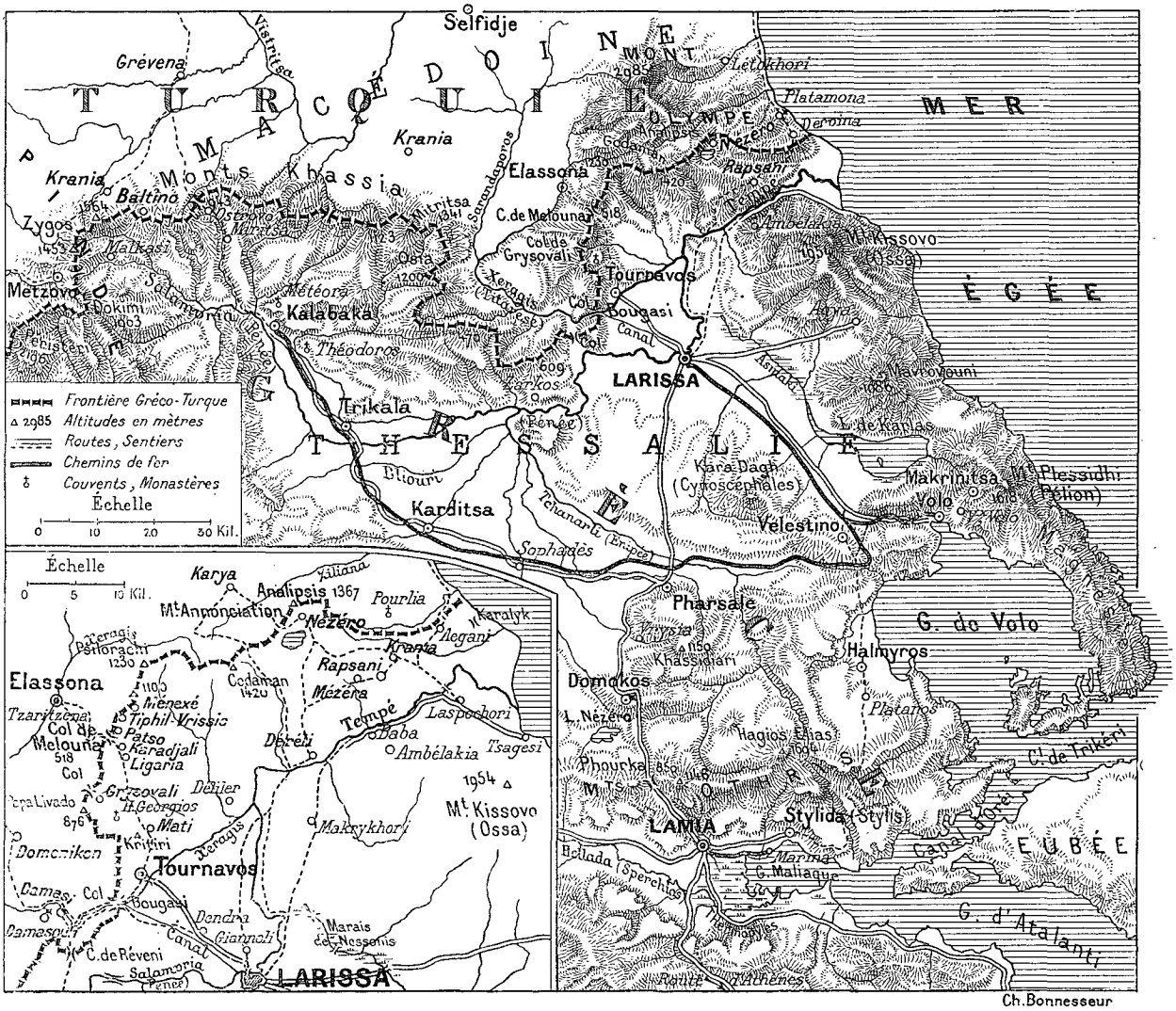
Le prince royal n'est pas parti avec son régiment ; c'est quelques jours après seulement qu'il le rejoindra à Larissa, où il est accompagné par sa femme, la princesse Sophie.

Il était temps, après avoir étudié l'état de l'opinion à Athènes, d'aller se rendre compte de la situation et des dispositions des troupes à la frontière.

C'est le mardi 23 mars que je m'embarque au Pirée pour cette excursion.

LE PRINCE CONSTANTIN. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (CLICHÉ MERLIN, À ATHÈNES).

Du Pirée à Volo, le voyage est charmant. Après être sorti du golfe d'Égine et avoir doublé le cap Sounion, en saluant au passage les colonnes de marbre du temple d'Athéna, nous pénétrons dans le long canal naturel qui sépare l'Attique de l'île d'Eubée. Les rives, élégantes dans leur aridité, se profilent avec une netteté incomparable sur le ciel azuré. Aucune végétation ne vient amoindrir la précision des lignes



CARTE DE LA THESSALIE.

et gêner les effets de lumière si prestigieux, quand les rayons du soleil couchant tombent ainsi directement sur le sol dénudé.

Les vertes prairies, les collines boisées, les forêts profondes ont leur charme, fait de douceur et de tranquillité. Les montagnes sévères et rocheuses qui, sans le plus petit brin d'herbe, sans le moindre arbrisseau, s'étendent paresseusement au soleil, baignées par les flots paisibles et bleus de la mer Egée, ont leur beauté particulière qu'on apprend bientôt à aimer.

La traversée, qui dure trente heures, est d'autant moins ennuyeuse que plus de mille volontaires encombrent le pont. Ils arrivent de tous les coins de l'Orient et présentent une variété de costumes du plus pittoresque effet. Et puis la gaieté est exubérante ; rien ne met en joie des volontaires hellènes comme la combinaison de la fièvre patriotique et du petit vin blanc résiné qu'on boit à même des bouteilles énormes au ventre confortable.

Certes, l'ivrognerie n'est point un vice de ce pays : la sobriété est au contraire une des qualités maîtresses de toute la région. Mais, que voulez-vous ? on ne part pas tous les jours en guerre, et il est fort prudent de chanter d'avance les futurs exploits ; les balles turques pourraient bien empêcher de les célébrer plus tard.

Quelles délicieuses trouvailles ont les ivrognes ! Sur le pont titube un volontaire atrocement gris, toujours en tête à tête avec une bouteille de koniak à laquelle il fait de fréquentes politesses. Je m'approche et tâche de lui faire comprendre qu'il exagère ses rasades et qu'il sera bientôt ivre-mort.

Notre homme tire alors de sa poche une petite fiole d'ammoniaque et me la montre triomphalement ; je dus m'incliner devant la sagesse de cet héritier du prudent Ulysse, qui tenait d'une main la liqueur enivrante, et de l'autre le liquide sauveur, et se promenait ainsi, de groupe en groupe, avec ses deux bouteilles : avec une louable ardeur philanthropique, il voulait même ingurgiter de force quelques gouttes d'ammoniaque dans la bouche de ceux qu'il jugeait aussi gris que lui-même. Les uns se laissaient faire, mais les autres résistaient

et cela dégénérait en disputes et en bourrades; si bien qu'un officier dut intervenir, paternellement d'ailleurs, pour enlever au volontaire ses instruments de désordre : koniak et ammoniaque.

Plus loin, quelques volontaires dansent, se tenant par la main et formant une sorte de farandole qui avance lentement avec le balancement souple des reins : une musette aux sons fluets et nasillards règle le mouvement.

Là, dans un groupe, un chanteur assis par terre, les jambes croisées, nous fait entendre une chanson klephte, mélopée plaintive, au rythme indéfinissable, aux variations étranges, analogue aux singulières mais plus élémentaires modulations que j'écoutai jadis dans les lointains villages des Rivières du Sud.

Mais voici Chalcis, une petite ville très gaie, qui s'élève à l'endroit où le chenal se resserre tellement que les deux rives sont reliées par un pont tournant, dominé par le Kastro ou forteresse, dont les murailles crénelées se détachent en blanc intense sur l'horizon bleu.

Bientôt, notre bateau se remet en marche, ce pendant que, dans la rue, la population manifeste et que, grimpés dans la mâture, nos volontaires agitent leurs chapeaux : encore des *zitos*, des coups de fusil, des cris et des chants et nous perdons rapidement de vue Chalcis et sa blanche forteresse. Le lendemain matin, de très bonne heure, nous entrons dans le majestueux golfe de Volo, formé à l'Ouest par les plaines de Halmyro, à l'Est par la haute presqu'île de Magnésie, et au fond duquel s'élève, superbe et élégant, le mont Pélion, aux flancs couverts de bois et de villages qui paraissent inaccessibles.

M. DELYANNIS.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (CLICHÉ PIROU).

Nous ne faisons que traverser Volo : une voiture rapide nous conduit du port à la gare et, trois heures après, nous arrivons à Larissa, la capitale de la Thessalie.

La petite ville de Larissa est très curieuse : elle a gardé l'aspect turc et luit au soleil, lançant vers le ciel clair les pointes aiguës de ses minarets; nous admirons les rives du Pénée, sur lesquelles s'étagent de riantes maisons avec de beaux jardins, et le pont, très pittoresque, et la gracieuse mosquée construite à son extrémité.

Vous pensez quelle animation donnait à la ville la présence de dix mille hommes de troupes, l'arrivée continuelle des volontaires, le passage des palikares qui se disposent, disent-ils, à passer la frontière pour soulever une insurrection en Macédoine.

Les hôtels sont encombrés comme les rues, et j'aurais été dans l'impossibilité de me loger, sans l'amabilité du général Makris, qui me fait le plus bienveillant accueil.

Je lui dis mon désir de partir à la frontière et de visiter les avant-postes : un lieutenant d'artillerie, M. Litzika, s'offre de m'accompagner dans l'excursion projetée, et, comme le général donne la permission, je suis, dès lors, certain de prendre une idée très nette des préparatifs de guerre.

Deux heures après, nous étions en route avec, comme compagnons de voyage, M. de Roujoux, consul de France à Volo, et sa très charmante jeune femme, qui, tous deux, avaient désiré se joindre pendant vingt-quatre heures à notre petite expédition.

Expliquons tout de suite la situation de l'armée grecque dans cette partie de la frontière.

Entre les plaines de la Macédoine et les plaines de la Thessalie s'étend une chaîne de montagnes dont les hauteurs varient entre 1.200 et 1.500 mètres : cette chaîne forme frontière, et les divers sommets sont alternativement grecs et turcs; mais les plus élevés sont turcs.

Pour passer de Macédoine en Thessalie, il y a trois défilés principaux, ceux de Bougazi, où coule la rivière de Xeragis (ancienne Europos), de Gryzovali et de Melouna.

Dès lors, l'armée grecque est divisée en sections, dont chacune a pour mission de défendre un défilé.

Entre les défilés, à la cime des montagnes, des postes sont placés de proche en proche, chargés de surveiller les mouvements de l'ennemi, de donner l'alarme et de commencer l'attaque au besoin.

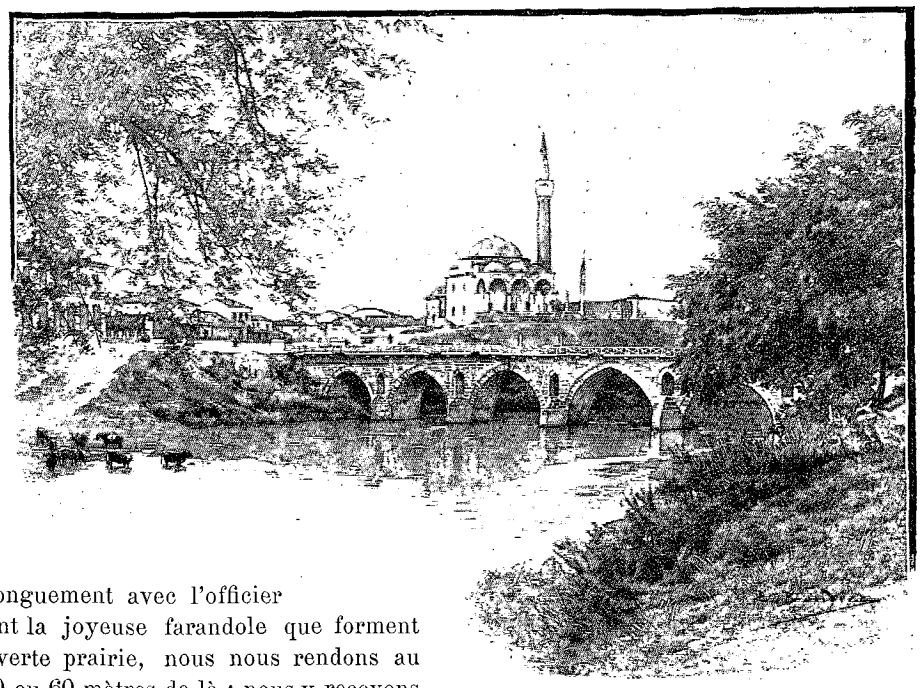
Naturellement les Turcs ont été amenés à prendre à peu près les mêmes dispositions, mais avec des troupes d'une supériorité numérique trois fois plus grande. Elassona est, de ce côté, le centre des opérations, et de là rayonne, comme de Tyrnavo (Tournavas) chez les Grecs, le même système de défense; à chaque poste grec s'oppose un poste turc.

La disposition des troupes, telle qu'elle vient d'être décrite, avait été adoptée malgré de vives résistances. Certains officiers — les plus intelligents et les plus audacieux — n'étaient point d'avis d'échelonner ainsi les forces tout le long de la frontière. Ils proposaient, au contraire, de masser toute l'armée sur un point déterminé, en face d'un défilé, et d'envahir brusquement la Macédoine. En prenant une pareille offensive,

disaient-ils, nous obligerons les Turcs à se défendre, et ils n'auront point la possibilité de passer à leur tour en Thessalie par d'autres défilés.

Ce plan fut repoussé. On verra plus tard ce que l'autre a coûté à la Grèce.

Quant à l'état des troupes grecques, il paraissait excellent à cette époque : les soldats étaient gais et pleins d'entrain; ils étaient alors bien nourris; à les entendre, ils ne feraient qu'une bouchée des Turcs. Les officiers rivalisaient de faconde et de vantardise. L'un d'eux m'invitait pour « la semaine prochaine » déjeuner à Elassona; l'autre me retenait pour dîner à Salonique! Belles illusions qui s'évanouirent bien vite aux premiers coups de canon.



LARISSA. — MOSQUÉE ET PONT SUR LE PÉNÉE. DESSIN DE BOUDIER.

Le premier poste que nous visitons est celui de Bougazi, installé à l'entrée du défilé du même nom sur les bords du Xeragis. Après avoir causé longuement avec l'officier grec, et regardé curieusement la joyeuse farandole que forment les soldats dansant sur la verte prairie, nous nous rendons au poste turc qui se trouve à 50 ou 60 mètres de là : nous y recevons excellent accueil et l'officier grec qui nous accompagne est aussi très courtoisement traité. Entre les ennemis de demain, la plus grande cordialité règne, et dans tous les postes, nous avons constaté les relations presque amicales qui se sont établies entre les officiers grecs et turcs. Que voulez-vous? on est tout là-haut, très isolé, à 15 ou 20 kilomètres du plus prochain village. Dès lors, les distractions sont rares et le confortable problématique. L'officier grec reçoit-il d'en bas un morceau de choix, une bouteille d'excellent raki, du tabac parfumé, il s'empresse d'inviter son collègue turc à partager sa bonne aubaine, et réciproquement.

De Bougazi, la voiture nous conduit à Karadjali, un assez gros village, tout contre la frontière, au pied de hautes montagnes, dans un très beau site.

Karadjali, ce soir-là, est particulièrement animé, car des manœuvres ont eu lieu dans la journée, et il y a là de l'infanterie, de la cavalerie et des evzones.

Le capitaine Paiko, chef de poste, nous offre l'hospitalité de la façon la plus aimable : nous sommes vingt-quatre à table, le consul de France et sa femme, des officiers de toutes armes, des chefs insurgés, Bellos et Karavelos.

Qu'il me soit permis, à propos de ces derniers, d'ouvrir une courte parenthèse.

Lorsque l'*Ethniki hetairia* poussait à la guerre, elle faisait valoir, comme élément de la victoire certaine, les petites armées irrégulières qu'elle avait, affirmait-elle, équipées et armées à ses frais. Nous avons à la frontière, disaient les chefs de l'Ethniki, plus de 12.000 hommes prêts à entrer en campagne : ce sont des héros, des tireurs redoutables, des gens audacieux qui soulèveront toute la Macédoine!

Ah! nous les avons vus plus tard à l'œuvre, ces héros-là! Jamais ils n'affrontèrent le feu des Turcs, mais on les retrouvait toujours dans les villes au moment des paniques. Pillards éhontés, ils profitaient, avec une merveilleuse habileté, de la terreur des habitants qui abandonnaient leurs maisons, pour tout dévaliser. Aussi les populations de Thessalie les redoutaient-elles plus encore que les Turcs!

Mais revenons à notre dîner; le menu ne laisse rien à désirer : les vins sont excellents et versés en abondance, si bien qu'une franche gaieté ne tarde point à se manifester parmi tous les convives. Au dessert, les toasts commencent : le consul de France débute, les officiers répondent; on boit à la Grèce, à la France, à la presse, à la guerre! Puis, voici l'heure des chansons : la chanson klephte, bizarre et triste, alterne avec la chanson française, alerte et enlevante, et aussi avec des mélodies scandinaves, d'un charme délicieusement mélancolique, que chante avec un goût exquis Mme de Roujoux, blonde et gracieuse Norvégienne.

C'est seulement fort avant dans la nuit qu'on se sépare, et nous allons ensuite dormir par terre, roulés dans nos couvertures : il n'y a pas de lits disponibles à Karadjali.

Le lendemain matin, M. Litzika et moi prenons congé du consul et de sa femme, qui retournent à Volo. Nous autres, nous nous juchons sur les selles monumentales de microscopiques mulets pour aller faire le tour des postes qui dominent tout là-haut les plaines de la Macédoine. D'un poste à l'autre les sentiers paraissent impraticables : mais nos mulets sont surprenants, et ces braves petites bêtes infatigables passent partout avec une merveilleuse adresse, accrochant leurs sabots étroits à la plus petite anfractuosité de la montagne.

Nous traversons, dans cet équipage, le col de Melouna, où évoluent les evzones. Ces soldats montagnards ont les jambes serrées dans des maillots blancs, la taille bien dessinée par la tunique bleue qui recouvre la fustanelle élégante; sur la tête, une sorte de toque rouge; aux pieds la curieuse chaussure à pointe recourbée garnie d'une touffe de laine noire.

Ces hommes-là ont une agilité extraordinaire ; ils passent dans des sentiers où seules les chèvres se hasardent, et escaladent une montagne, fusil en main et sac au dos, avec une rapidité vertigineuse.

Nous arrivons pour déjeuner au poste de Tiphil-Vrissis. Je fus frappé, en examinant les evzones, de l'allure distinguée d'un simple soldat, à la physionomie intelligente, à la fine moustache brune, portant l'uniforme avec élégance.

— Quel est donc ce soldat? dis-je aux officiers; il a l'air bien intelligent.

— Ah! me répondit-on avec un peu d'embarras, c'est un jeune avocat, un réserviste qui vient de nous arriver; d'ailleurs il a fait ses études à Paris. Voulez-vous que nous vous le présentions?

Bien entendu j'accepte, et les présentations sont faites.

— Si vous voulez, me dit un officier, le réserviste déjeunera à notre table.

— Comment donc! cela me fera plaisir.

Et nous voilà installés autour d'un frugal repas. J'étais fort intrigué par l'aisance du jeune soldat, que la présence de ses chefs ne semblait nullement intimider. A certain moment, l'ordonnance qui nous servait lui présente le plat le premier.

Cela m'étonne. Quelques minutes après arrive un evzone porteur d'un message. On l'introduit, et il se dirige immédiatement vers mon extraordinaire soldat en lui présentant la lettre avec le salut militaire. Je remarque de nouveau autour de la table une nuance d'embarras, et un des officiers saisit la lettre au passage, tandis que le soldat plonge la tête dans son assiette.

Décidément il y avait quelque chose ! Enfin, en sortant de table je vais me promener un instant pour voir le paysage, et quand je reviens, caché par un rideau d'arbres, j'aperçois le soldat en question causant avec des camarades : mais ceux-ci étaient au port d'armes et l'écoutaient respectueusement.

Je fis semblant de n'avoir rien vu; mais quand nous eûmes quitté le poste, j'entamai la conversation avec mon guide, le lieutenant Litzika.

— Parbleu! mon cher, lui dis-je, le soldat que vous m'avez présenté me paraît être un garçon d'avenir.

— Vous croyez? dit Litzika, qui me regarde avec étonnement.

— J'en suis certain, répliquai-je, et, sans être sorcier, je vous affirme qu'avant peu il aura trois galons sur la manche.

— Voyons, soyez franc, répond Litzika, et cessez vos énigmes.

— Ma foi, mon cher ami, fis-je en riant, je vois bien qu'on a joué une petite comédie devant moi.

Mon interlocuteur alors me prend par le bras.

— Ecoutez, dit-il, je vais tout vous expliquer, mais donnez-moi votre parole d'honneur de garder le secret jusqu'à la déclaration de guerre?

— Entendu!

— Eh bien, vous avez deviné : le soldat que vous avez remarqué n'est ni avocat ni réserviste : c'est un capitaine d'artillerie ! La semaine dernière, pendant une nuit obscure, nous avons monté, à dos de mulet, six pièces de canon qui sont enterrées à Tiphil-Vrissis. Et pour ne pas donner l'éveil au poste turc voisin du nôtre, le capitaine qui commande la batterie s'est habillé en simple soldat avec un uniforme d'evzone : tous

CHALCIS ET VOLO (PAGE 28). — DESSIN DE BOUDIER.

EMBARQUEMENT DES BACHI-BOUZOUKS (PAGE 36) — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

les artilleurs ont fait de même. A la première alerte, les Turcs, qui croient avoir cinquante fusils en face d'eux, se trouveront nez à nez avec six canons : la surprise pourra leur être désagréable !

On verra plus tard que le stratagème réussit : le poste de Tiphil-Vrissis resta maître de la position, alors que presque partout les Turcs triomphèrent sans grande résistance.

UN POSTE D'EVZONES (PAGE 30). — DESSIN D'A. PARIS.

Deux jours nous suffisent pour terminer notre tournée, et nous rentrons à Larissa, très documentés sur la situation et l'état moral de l'armée grecque, à la veille des hostilités.

Il nous reste à faire la même enquête en passant quelques jours de l'autre côté de la frontière.

Sur quels appuis les Grecs pouvaient-ils compter pour la formidable lutte qu'ils allaient soutenir? C'est la question qu'il me paraît intéressant de résoudre, en allant me renseigner sur place, sans tenir compte des racontars de la place de la Constitution. A entendre les Athéniens, les Balkans devaient se soulever au premier coup de canon. Bulgares, Serbes, Macédoniens, n'attendaient qu'un signal pour secouer le joug du sultan !

Après quelques heures passées à Sofia, j'étais fixé sur les intentions des Bulgares.

Les Grecs n'ont d'ailleurs pas même pris la précaution de s'informer de l'état d'esprit du comité macédonien. Et la fameuse *Ethniki hetairia,* qui annonçait tant de troubles en Macédoine, n'a pas daigné consulter l'élément bulgare, pourtant si puissant, sur le point de savoir si des secours seraient accordés à la cause hellénique.

Aussi personne à Sofia ne semble disposé à agir en faveur des Grecs. Cela m'est affirmé par des hommes appartenant à tous les partis : gouvernementaux, démocrates, libéraux et socialistes sont d'accord pour déclarer inopportune toute intervention de la Bulgarie dans le conflit prochain

M. de Petiteville, ministre de France à Sofia, confirme absolument ces renseignements, et les événements ont depuis prouvé que les Hellènes ne devaient compter que sur eux-mêmes.

Et cela se comprend ! les revendications helléniques en Macédoine sont absolument en contradiction avec les réclamations du comité macédonien bulgare. Les Grecs demandent le démembrement de la Macédoine et l'annexion d'une partie de cette province. Les Bulgares, qui ont la prétention d'être les plus nombreux en Macédoine, veulent, au contraire, l'autonomie.

Voici, du reste, un document fort important qui résume, de façon très nette, les visées politiques de la Bulgarie en ce qui concerne la Macédoine. C'est, pour ainsi dire, le programme d'action du comité macédonien de Sofia.

Le document est ainsi intitulé :

NOTICE SUR LES RÉFORMES A INTRODUIRE EN MACÉDOINE POUR ARRIVER A LA PACIFICATION DE LA POPULATION CHRÉTIENNE RÉVOLTÉE.

ARTICLE PREMIER. — Formation d'un seul vilayet, chef-lieu Salonique, contenant les vilayets déjà existants de Salonique, Monastir et Uskub, dans les limites ci-dessous indiquées :

Au nord, la frontière serbe près Vrania; au nord-ouest, les limites des kazas de Prechova, Kaïmanova, Katchanik et Tetovo, les sommets de Lioubo et sur la crête de Char arrivant à Korab, point culminant des montagnes Dechat. De Korab, les limites couperaient la vallée de la Velechtitza, près du village Radomir, jusqu'à l'embouchure de la même rivière dans le Drin noir. De ce point, la ligne suivra le thalweg du Drin jusqu'au village Nolret, et de là, touchant la ligne occidentale des kazas d'Okhrida et de Goritza, au sommet du Grammos, pour prendre la ligne séparative des kazas de Kastoria, Kailari, Vodena et Karaferia, jusqu'au point d'intersection de cette ligne par le fleuve de Bistritza ; de ce point elle continuera le courant de l'eau jusqu'à l'Archipel, pour faire un tour sur les rives de la mer, en englobant la Chalcidique jusqu'à l'embouchure du Kara-Sou. De là, la frontière du vilayet continuera la même rivière jusqu'au torrent, près du village Rodibok, pour suivre ce dernier cours d'eau jusqu'à la frontière de l'ex-Roumélie Orientale, d'où elle prendra les frontières des principautés de Bulgarie et du royaume de Serbie.

Art. 2. — Nomination au poste de gouverneur général (vali), pour une période de cinq ans, d'une personne juste et tolérante appartenant à la *nationalité prédominante dans le vilayet.*

Art. 3. — Le vali administrera le vilayet, aidé d'une assemblée générale des représentants élus directement par le peuple lui-même, tout en garantissant les droits des minorités.

Cette assemblée aura à se prononcer sur toutes les questions touchant l'administration intérieure du vilayet.

Art. 4. — Garantie efficace et suffisante de la liberté personnelle et de l'inviolabilité du domicile pour tous les habitants du vilayet, sans distinction. Suppression de la censure sur la presse.

Art. 5. — Nomination de tous les fonctionnaires pris au sein de la population prédominante au lieu de leurs services. Les fonctionnaires supérieurs seront nommés par le sultan, sur la proposition du vali ; les fonctionnaires inférieurs seront nommés par le vali directement.

Art. 6. — Admission des principales langues du vilayet, à l'égal de la langue turque, dans toutes les institutions du vilayet, en laissant aux unités administratives le libre choix d'employer, dans leurs relations officielles, une de ces langues quelconque.

Art. 7. — Organisation de l'instruction publique par chaque communauté (nationale ou religieuse) séparément.

Art. 8. — Création, pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité du vilayet, d'un corps de milice formé par le recrutement général directement soumis au vali. L'ensemble de cette milice sera formé proportionnellement au nombre des habitants de diverses nationalités ; un pour cent sur le total de la population. Les officiers supérieurs seront nommés par le sultan, les inférieurs par le vali directement.

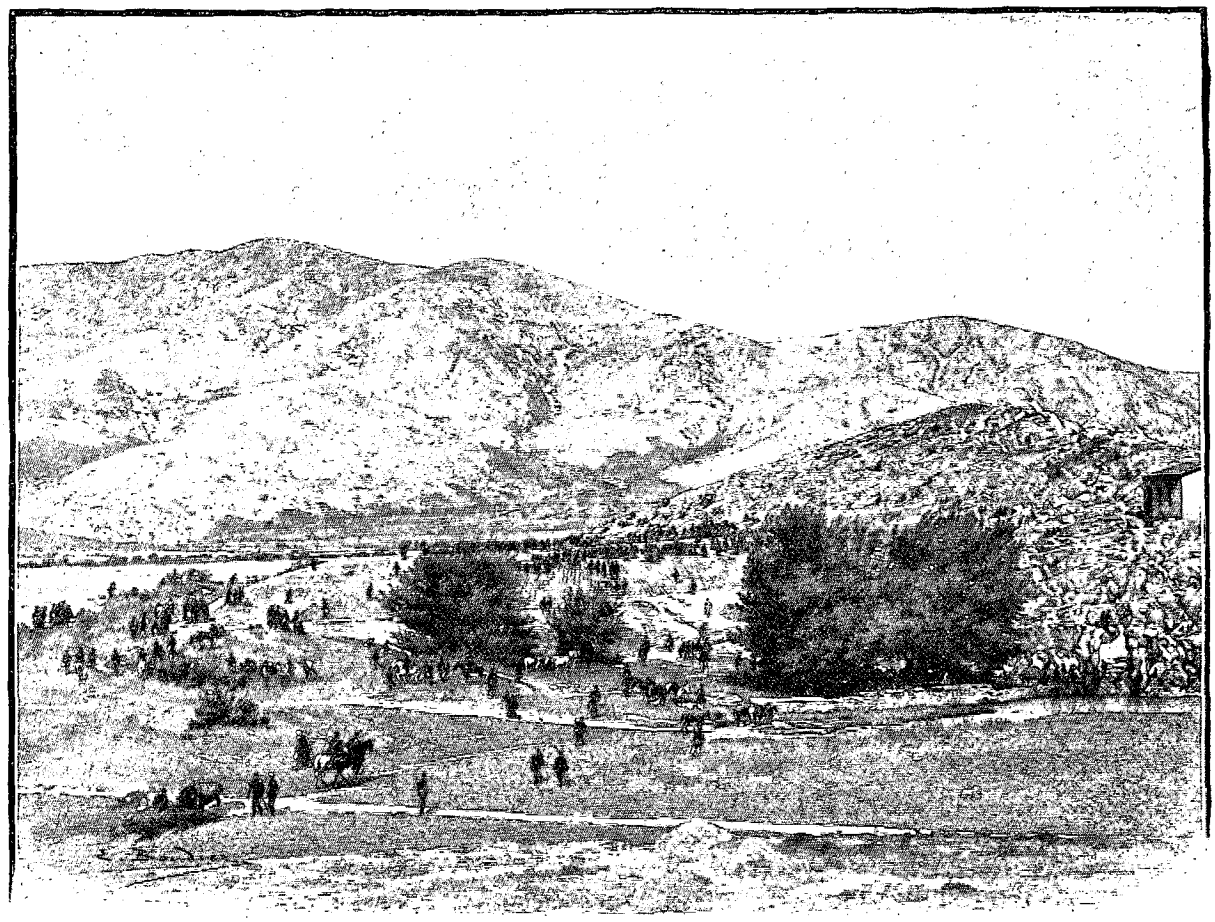
Art. 9. — Fixation d'un budget et organisation des finances du vilayet par l'Assemblée générale. 25 p. 0/0 des revenus seront versés à la caisse commune de l'État. Le reste sera employé pour les besoins locaux.

Art. 10. — Nomination immédiate par le vali d'une commission *ad hoc*, où les populations indigènes seront largement représentées, pour élaborer les détails des réformes à accomplir.

Art. 11. — Amnistie générale pour tous les détenus politiques et émigrés.

Art. 12. — Introduction des mêmes réformes dans le vilayet d'Andrinople.

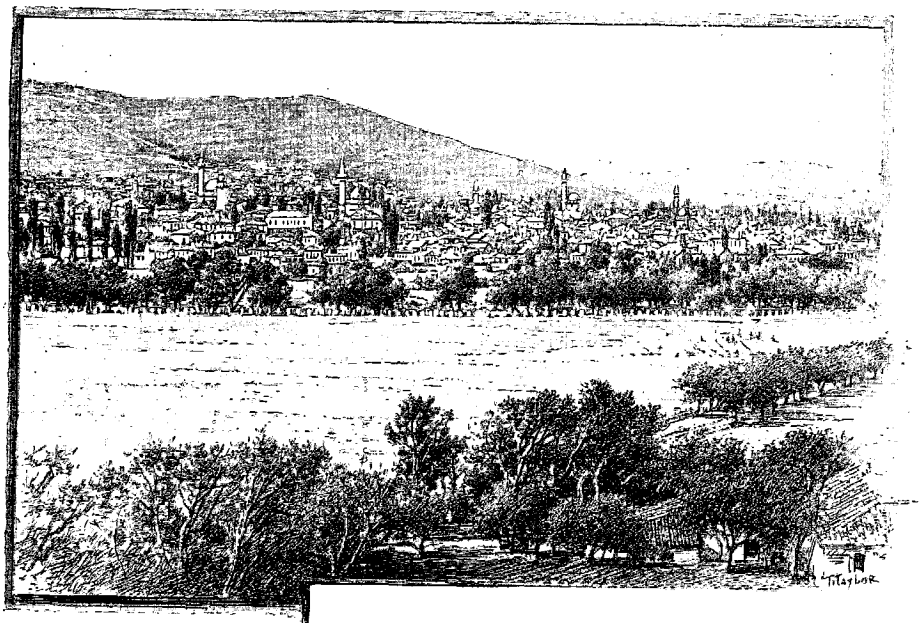
Nous avons tenu à reproduire en entier ce document, qui ne peut manquer d'intéresser vivement tous



AUTOUR DE KARADJALI (PAGE 29). — DESSIN DE BOUDIER.

ceux qui suivent avec attention les différentes phases de la question d'Orient. Il est clair que l'autonomie réclamée par les patriotes bulgares n'est qu'une annexion dissimulée, car ils ont la conviction que la nationalité prédominante est la nationalité bulgare, que, par conséquent, le vali serait un Bulgare. Le sort de la Macédoine ainsi organisée ne manquerait point de devenir, à bref délai celui de la Roumélie Orientale. Mais il est aussi fort curieux de trouver dans le document en question des préoccupations libérales qui démontrent que, bientôt, aux querelles de nationalités se mêleront dans les Balkans des revendications politiques.

Certes, cela ne sera pas fait pour simplifier les choses! Mais à l'heure où la Bulgarie donne des signes manifestes de son impatience, il est important de noter que, à côté des questions de religion et de nationalité, se dressent déjà des problèmes d'un autre ordre.



MONASTIR. — USKUB. — DESSIN DE TAYLOR.

Que le lecteur nous excuse d'avoir interrompu le récit de notre voyage, par d'aussi longues digressions. Elles étaient indispensables pour expliquer comment les Grecs furent ainsi abandonnés par ceux-là mêmes qui semblaient, en apparence, les plus intéressés à ne pas laisser grandir la puissance du sultan.

Dans le train qui m'emporte vers Salonique, j'ai la bonne fortune de lier conversation avec le consul serbe d'Uskub et j'acquiers la conviction que les Serbes, comme les Bulgares, se disposent à suivre, en simples observateurs, les événements qui se préparent.

Comme les Bulgares, les Serbes ont la prétention d'obtenir un jour la prédominance en Macédoine.

Mais ils veulent déjà se débarrasser de l'influence hellénique, et, visiblement, ils souhaitent la défaite de la Grèce.

Après, on verra!

Cela veut-il dire que les Serbes avaient une sympathie quelconque pour le sultan? Point!

Mais, à leur avis, les progrès de l'hellénisme ne pouvaient qu'entraver l'alliance qui devait être faite contre les Turcs par les Monténégrins, les Bulgares et les Serbes.

Longuement le consul d'Uskub développe les idées qui lui sont chères, et je l'écoute, comme on pense, avec un vif intérêt. N'est-il pas presque impossible, à moins d'être ainsi sur place mis au courant de ces questions si compliquées, de comprendre tous les conflits de races et de religions qui agitent sans cesse les États balkaniques?

De Nich à Salonique, le trajet est long et pénible surtout en cette période où les trains de voyageurs sont continuellement arrêtés par le passage des trains militaires qui viennent de tous côtés.

A Zibetche, frontière turque, nous sentons immédiatement que nous pénétrons dans un pays où la police est un des rouages les plus importants du système gouvernemental : derrière la politesse obséquieuse, on découvre trop vite la surveillance dont on est l'objet.

Un commissaire de police, après force salutations et compliments, tient absolument à monter dans mon compartiment pour m'éviter, dit-il, tout désagrément.

Je lui exprime ma reconnaissance, sans lui cacher toutefois mon désir de voyager seul, et le digne homme se contente alors du compartiment voisin.

Et maintenant, jusqu'à Salonique, nous allons trouver à chaque station des bandes de bachi-bouzouks qui partent pour la frontière.

Ces gens-là sont vêtus de costumes extraordinaires, de loques bigarrées, avec sur le dos ou à la main des paquets de toutes formes et de toute nature.

Ce sont de vrais sauvages qui se bousculent, se battent, s'écrasent pour pénétrer dans les wagons, où ils s'empilent les uns sur les autres.

A Ramanavo, le spectacle est particulièrement curieux ; sur le quai de la petite gare, la foule des parents et des amis venus pour assister au départ pousse des cris, agite les bras, tire des coups de fusil, tandis qu'un orchestre étrange composé de quatre grosses caisses et de trois fifres fait un épouvantable charivari. Et le train s'ébranle au milieu de tout ce vacarme, tandis que flotte, à la portière d'un wagon, le drapeau rouge orné du croissant.

Les bachi-bouzouks sont dirigés vers Uskub pour être équipés et armés : de là ils iront à Elassona, en traversant Monastir, la pittoresque petite ville macédonienne.

A Uskub, tandis que je regarde le gracieux panorama que j'ai sous les yeux et que j'assiste à la bruyante sortie des bachi-bouzouks qui s'éloignent, drapeau en tête, je suis abordé respectueusement par trois personnages qui me saluent très bas en déclinant leurs titres : ce sont le directeur de l'instruction publique du vilayet, le chef de la police et le chef de la municipalité.

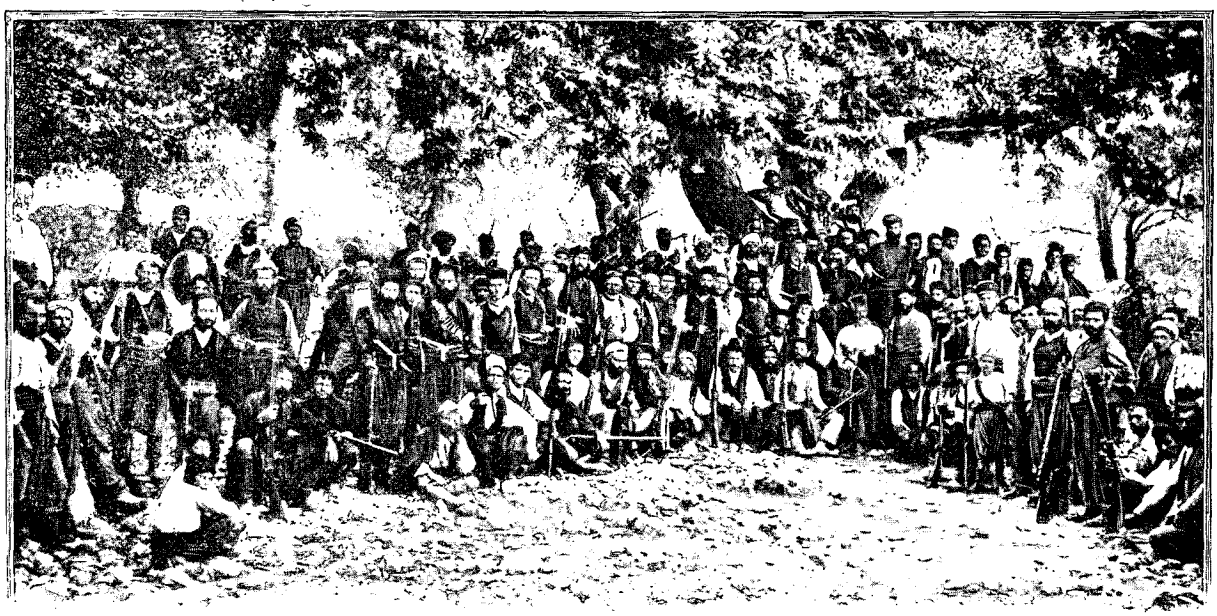
A ma grande stupéfaction, ils me disent que le gouverneur général, prévenu par télégramme du passage d'un journaliste français, les a envoyés pour me souhaiter la bienvenue.

Je charge ces estimables personnages de remercier Son Excellence et je veux remonter en wagon, mais la cérémonie n'est point terminée ; au buffet, une collation est préparée, et je dois subir en outre quelques toasts bien sentis ; puis on me reconduit cérémonieusement à mon compartiment où je trouve un volumineux paquet de tabac que ces messieurs me prient d'accepter.

Visiblement, on veut me prouver que la civilisation musulmane vaut mieux que sa réputation. Et les prévenances ne me manqueront jamais, tant que je serai sur le territoire turc.

A Salonique, où j'arrive le soir, après avoir suivi les rives souriantes du Vardar, sur les bords duquel s'étagent de gracieuses petites villes, je trouve encore un haut policier, prévenu par dépêche et chargé de me procurer une voiture et de me faire conduire à l'hôtel.

Salonique, la grande ville commerciale, mouvementée et grouillante, est extraordinairement calme,



LES PALIKARES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

malgré le passage continuel des troupes qui partent à la frontière. Pas un cri, pas un chant, aucun désordre dans ces rues où défilent des régiments disciplinés.

De temps en temps, il y a bien quelques paniques : beaucoup de Grecs redoutent les représailles des musulmans, au cas où la ville serait bombardée par la flotte hellénique.

Crainte bien inutile : le prince Georges ne songea jamais à prendre l'offensive. Il est pourtant certain, — les gens les plus compétents le proclamaient hautement, — qu'au début des hostilités, le golfe de Salonique n'était point suffisamment défendu et que les cuirassés grecs pouvaient faire le siège de la ville, brûler les gares, faire sauter certains travaux d'art de la ligne et retarder considérablement la mobilisation. Mais la flotte n'est pas sortie de Chalcis : les eaux sont si tranquilles et le climat si enchanteur! Aussi les Turcs purent-ils paisiblement, sans jamais être troublés, faire passer par Salonique les milliers de soldats qui allaient, chaque jour, rendre plus formidables les forces accumulées à la frontière de Thessalie et en Épire.

TOUR BLANCHE À SALONIQUE.
DESSIN DE BERTEAULT.

Et, devant cette activité fiévreuse, il n'était point difficile de prévoir l'écrasement dont la Grèce allait être victime.

A peine quarante mille hommes gardent les défilés du côté de Larissa! Et voilà qu'on envoie contre eux près de deux cent mille soldats, bien entraînés, fanatiques, avides d'envahir des contrées fertiles, impatients de pillages et de rapines.

Et sur le pont du bateau qui devait me ramener à Volo, je contemplai, mélancoliquement, le drapeau du Prophète flottant sur la Tour Blanche. Sans doute, je le retrouverai bientôt triomphant dans les plaines de Thessalie.

Pauvre Grèce! que de désastres, que d'humiliations se préparent ici pour toi!

(A suivre.) Henri TUROT.

FARANDOLE DE SOLDATS GRECS (PAGE 29). — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ENTRÉE DES TURCS À LARISSA (PAGE 41). — DESSIN D'A. PARIS.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

IV

Les hostilités commencent. — Premières batailles. — La bataille de Mati. — La débâcle de Tyrnavo. — Abandon de Larissa. — Nouvelles d'Athènes. — Les batailles de Velestino. — La bataille de Pharsale. — La panique de Volo.

LE GÉNÉRAL SMOLENSKI. DESSIN D'OULEVAY.

C'EST le 17 avril que furent rompues officiellement les relations diplomatiques entre la Turquie et la Grèce. Le prince Mavrocordato en reçut notification à Constantinople, et les écussons furent aussitôt enlevés de la légation de Grèce.

A la même heure, à Athènes, Assim-Bey remettait à M. Skouzès, ministre des affaires étrangères, la note suivante :

« Par suite de l'attitude agressive de la Grèce, les relations diplomatiques sont rompues entre les deux pays. »

Quelques jours auparavant, le gouvernement ottoman avait adressé aux grandes puissances une déclaration dont nous détachons les passages suivants :

« Par la réserve dont il n'a cessé de faire preuve et l'attitude patiente qu'il a observée, malgré son droit évident de se défendre, le gouvernement impérial a prouvé au monde entier combien il avait à cœur le maintien de la paix.

« Néanmoins, des troupes régulières helléniques, en nombre considérable, avec des canons, ont franchi la frontière et ouvert les hostilités, qui continuent encore.

« En présence de ces attaques, le gouvernement impérial s'est vu dans l'obligation de donner au commandant en chef de ses troupes l'ordre formel d'aviser à toutes les mesures militaires propres à assurer la défense de ses droits et de son territoire contre les empiétements des Hellènes.

« Vous savez que, soit dans la question crétoise, soit dans les événements qui en ont été la conséquence, le gouvernement impérial a fait, jusqu'au dernier moment, tout ce qui dépendait de lui pour le maintien de la

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13 *et* 25.

paix et ne s'est jamais écarté des vues et dispositions pacifiques manifestées, en cette occasion, par les grandes puissances.

« Mais, au mépris du droit international, la Grèce, après avoir expédié les troupes en Crète et fait de grands préparatifs militaires sur la frontière, ayant commencé les hostilités, le gouvernement impérial ne pouvait faire autrement que d'appeler sous les armes une grande partie de ses rédifs, en s'imposant de très lourds sacrifices pour leur mobilisation et en portant une grave atteinte à son agriculture et à son commerce. Aussi avons-nous la ferme conviction qu'eu égard aux considérations qui précèdent, les cabinets européens voudront bien reconnaître, dans leurs sentiments de justice, que toute la responsabilité de la guerre doit exclusivement retomber sur la Grèce.

« Comme je vous l'ai répété à maintes reprises, le gouvernement impérial ne nourrit aucune idée de conquête contre la Grèce, et s'il est aujourd'hui dans l'obligation d'accepter la guerre, se trouvant dans le cas de légitime défense par suite des hostilités ouvertes par les Hellènes, c'est simplement pour la sauvegarde de ses droits les plus sacrés et de son intégrité.

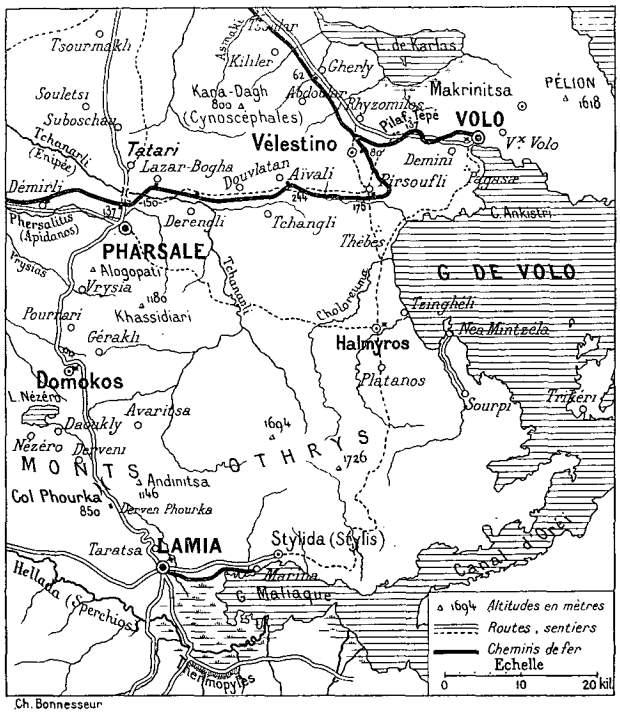
« Si dans un bref délai le gouvernement hellénique retire ses troupes de la Crète et des frontières, le gouvernement impérial, pour donner au monde une nouvelle preuve de ses intentions pacifiques, ne manquera pas, de son côté, d'arrêter ses mouvements militaires. »

Par cette note, le gouvernement ottoman entendait, comme on le voit, rendre la Grèce responsable du conflit. M. Skouzès riposta par un document où il voulut prouver aux grandes puissances que les Turcs furent les agresseurs.

« En voulant faire peser sur la Grèce, disait le ministre, la responsabilité de la rupture, le gouvernement impérial semble perdre de vue que la Grèce, loin de procéder à des actes d'hostilité contre la Turquie, a eu au contraire à subir, ces jours derniers, sur plusieurs points de la ligne frontière, les agressions répétées de l'armée turque, à la suite du conflit armé qui s'est produit dans la journée du 28 mars (9 avril) sur le point Prophète-Elie. »

La vérité, c'est que des incidents de frontière se multipliaient depuis plusieurs semaines, et qu'il est impossible de dire lequel des belligérants tira le premier coup de fusil.

Des bandes d'irréguliers grecs avaient franchi la frontière du côté de Kalabaka, sous les ordres de Gousios, et l'étendard portant l'inscription : « *In hoc signo vinces* », avait été béni par les moines d'un monastère voisin. Aussitôt, les Turcs attaquèrent simultanément les insurgés et les troupes régulières des postes. Le chef du poste de Prophète-Elie fut blessé, et une vive fusillade éclata brusquement, tandis que, de Kalabaka, partait un bataillon d'evzones.



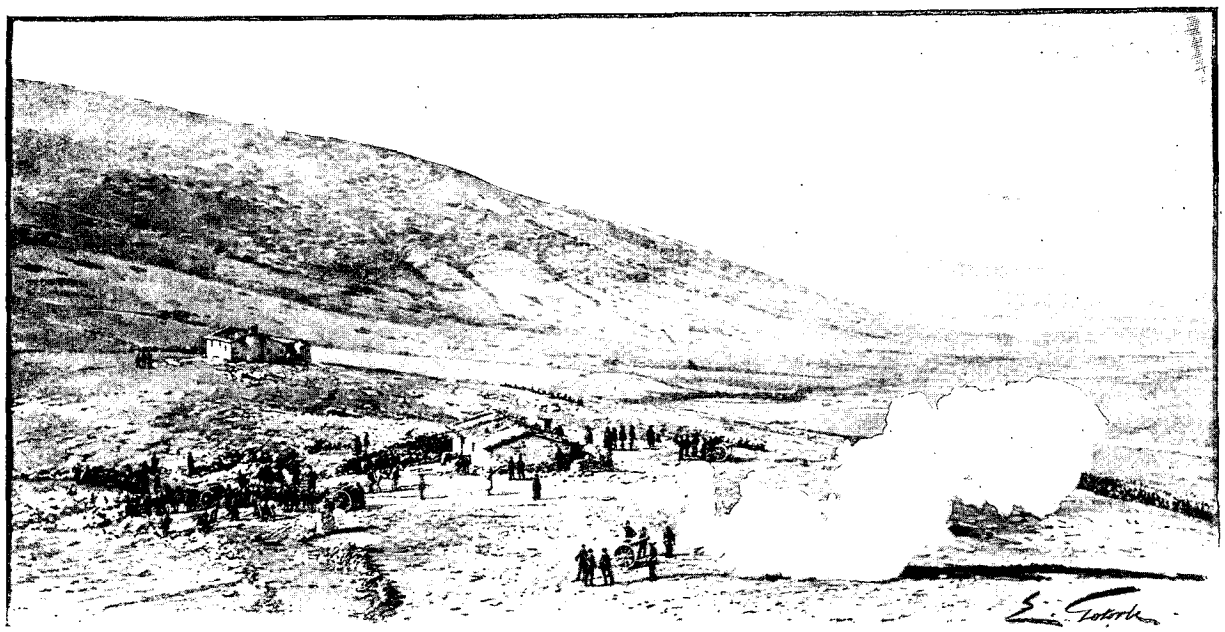
RÉGION DE VELESTINO, DOMOKOS, PHARSALE.

Le combat fut, d'ailleurs, de courte durée, mais il suffit à envenimer d'irrémédiable façon les choses. Edhem-Pacha, général en chef de l'armée de Thessalie, télégraphia aussitôt à Constantinople pour demander des instructions.

La réponse ne se fit pas longtemps attendre, et, le 17 avril, un engagement sérieux eut lieu à Nezero.

La journée avait commencé, sur ce point, par une tentative des Turcs, qui voulaient occuper une partie du territoire contesté, d'Analipsis, du côté sud du mont Olympe. Ce territoire se compose d'une ligne de petites collines escarpées du côté du lac Nezero et séparées de l'Olympe par un profond ravin; la plus élevée de ces collines porte le nom de mont Annonciation. Les Grecs s'en sont toujours considérés comme les maîtres; mais les Turcs n'ont jamais voulu admettre cette prétention.

Une troupe de soldats turcs, quittant Analipsis, se dirigea vers le mont Annonciation; les sentinelles grecques leur ordonnèrent de s'arrêter, mais les Turcs firent feu. Les evzones, dont l'un avait été blessé, ripostèrent et forcèrent les Turcs à repasser la frontière, après avoir fait cinq prisonniers. Le lendemain, ayant reçu des renforts, les Grecs reprirent le feu avec des canons apportés dans la nuit et firent sauter le poste de Krotoni. C'est à la suite de ces incidents que la guerre fut officiellement déclarée. Et le 18, dans la soirée, la fusillade éclata sur toute la ligne



COMBAT DE PROPHÈTE-ÉLIE. — DESSIN DE GOTORBE.

de frontières. Au col de Melouna, surtout, le combat s'engage avec une violence inouïe, car Albanais et evzones sont aux prises, et ce sont de rudes soldats. Les premiers sont d'une bravoure folle, d'une intrépidité farouche : les seconds ont une surprenante agilité et tirent avec une merveilleuse précision. Deux régiments albanais s'emparent, après une lutte acharnée, d'une position grecque, et poursuivent l'ennemi jusque sur les contreforts d'une montagne, tout près de la plaine, malgré les ordres des officiers impuissants à retenir un tel élan. Ils restent sur leur position, déclarant qu'un soldat turc ne bat pas en retraite. Oh! oui, merveilleux soldats, mais aussi indisciplinés qu'ardents à la bataille. Plus tard ils deviendront très embarrassants pour Edhem-Pacha, car, emportés par leur instinct et leurs passions barbares, ils dévastent, pillent, brûlent tout sur leur passage. Lorsque l'armistice fut signé, on dut les éloigner immédiatement, car il était impossible de les retenir.

Cependant la bataille continue : les deux blockhaus qui sont sur une crête voisine du col sont le centre de l'action : les Turcs font des efforts inouïs et leur artillerie fait merveille. Les Grecs résistent avec opiniâtreté.

Et la nuit tombe sans que la situation se soit beaucoup modifiée : pourtant des cadavres sont couchés sur les flancs des collines, et, tandis que les coups de feu deviennent de plus en plus rares dans l'obscurité croissante, on entend, de loin en loin, les cris d'appel d'un blessé, les gémissements d'un agonisant.

Oh! la lamentable tristesse des soirs de bataille, le calme écrasant de la nature en sommeil après les sauvages tueries d'une journée sanglante!

La fusillade recommence avec le jour : du côté de Tiphil-Vrissis les Grecs sont victorieux, et le stratagème dont j'ai précédemment parlé a complètement réussi.

Mais à Melouna même, les Turcs prennent l'avantage. La veille au soir, un des officiers les plus populaires de l'armée ottomane, Junes-Effendi, avait occupé, à la pointe de la baïonnette, une colline, aux cris de : « Qui aime Dieu me suive! » Il s'y fortifia pendant la nuit. Sept bataillons et des batteries de renfort étaient arrivés, entre temps, d'Elassona. A l'aube on commença à canonner les régiments grecs, et trois batteries furent mises en position devant le dernier blockhaus occupé par un bataillon grec qui formait l'arrière-garde.

Les Hellènes résistèrent six heures avec un grand courage; mais à une heure le général de division Hairi-Pacha donna l'ordre de l'assaut, et les Turcs franchirent les ouvrages en terre d'un élan forcené. Au blockhaus ils ne rencontrèrent d'ailleurs pas une résistance considérable, car les défenseurs étaient épuisés de fatigue, et beaucoup se rendirent.

A la vue de la plaine s'étendant à leurs pieds et de Tyrnavo déployant ses maisons blanches sur les rives du fleuve Europe, les Turcs se mirent à chanter et à danser : le soir ils couchaient dans les tentes des Grecs abandonnées au pied du versant thessalien du col de Melouna.

Le poste de Menexe, plusieurs fois pris et repris à tour de rôle par les Turcs et les Grecs, finissait par rester aux mains des premiers.

Au mont Kritiri la lutte continue, car les Grecs sont défendus par des ouvrages en terre très solides; mais leur position est critique : les Turcs s'avancent à gauche et à droite, et peuvent bientôt les cerner.

A Grysovali, le colonel Mastrapa, commandant l'artillerie, interprétant mal, dit-on, un ordre reçu, battait en retraite sans avoir combattu et se retirait sur Mati, poursuivi par les Turcs, qui tuèrent peu de monde, mais firent deux ou trois cents prisonniers.

Par contre, Smolenski à Reveni et Dimopoulo à Boughazi faisaient plus qu'opposer une résistance opiniâtre: ils finissaient par prendre l'offensive et par menacer Damasi.

Si bien qu'à Constantinople on prit peur, on trouva que les défilés de Thessalie n'étaient point assez vite abandonnés, et, pour donner satisfaction à l'opinion publique, le sultan fit appel au héros de Plevna, au ghazi Osman-Pacha, qui, d'ailleurs, n'alla guère plus loin que Salonique.

A Athènes, il faut peu de chose pour enthousiasmer les bavards, et la joie est débordante ; on oublie volontiers les défaites de Melouna et de Grysovali, pour célébrer les hauts faits d'armes de Raveni et de Boughazi.

Pourtant, hélas! les désastres, les déroutes, les paniques, allaient se précipiter. En vain le général Smolenski faisait d'héroïques efforts vers la gauche ; l'abandon du passage de Grysovali par le colonel Mastrapa devait avoir de désastreuses conséquences, car le col de Melouna était complètement libre, et, par cette brèche, l'armée turque tout entière pouvait passer et envahir la Thessalie par la droite. Nous sommes au 23 avril, et le centre de l'armée grecque occupe Mati. C'est là que va éclater la bataille décisive !

OSMAN-PACHA. — PHOTOGRAPHIE.

A une heure les Turcs commencent le feu et rencontrent chez les Grecs, commandés par Mastrapa, une courageuse résistance. A certain moment, vers 5 heures du soir, nous crûmes bien que l'avantage allait rester aux troupes hellènes. Mais, tout à coup, on vit vers la droite s'avancer rapidement des bataillons turcs de renfort, dont les hommes reposés et pleins d'entrain avaient une supériorité écrasante sur les soldats grecs complètement exténués. Vers 6 heures et demie, ceux-ci lâchent pied, et la retraite s'opère vers Tyrnavo, où nous arrivons vers 8 heures du soir. Avec surprise nous constatons que la plupart des maisons sont déjà abandonnées; dans les rues, nous rencontrons quantité de voitures, des canons, des munitions, et tous ces véhicules se dirigent vers Larissa.

Cela nous étonne d'autant plus que, d'après l'assurance qu'on nous avait donnée, la bataille devait reprendre le lendemain matin et qu'on devait faire un suprême effort pour défendre Tyrnavo.

Mais le prince héritier commençait à inaugurer son système de retraite perpétuelle : il avait donné l'ordre d'évacuer la ville et de se replier sur Larissa. Dès lors, il nous reste à trouver le moyen de regagner, nous aussi, la capitale de la Thessalie ; tant bien que mal nous parvenons à louer fort cher un maigre mulet, et nous voilà sur la route de Larissa, encombrée et lugubre. Aux alentours, des villages sont en feu, et les lueurs rougeâtres de l'incendie éclairent le troupeau lamentable de soldats de toutes armes confondus avec des hommes en loques, des femmes, des enfants. Les caissons, les pièces d'artillerie, sont pêle-mêle avec des chariots où sont entassés des meubles, des matelas, des paquets de toute sorte.

Pourtant le calme était relatif: on avançait lentement, mais sans trop de désordre.

Soudain, à la jonction des routes de Tyrnavo et de Boughazi, une masse d'hommes se précipite et vient jeter la perturbation dans la retraite; le tumulte grandit : on entend des cris de colère, des disputes, des menaces. Les officiers qui sont là sont impuissants à établir une discipline quelconque; on les accuse déjà de trahison, et beaucoup de soldats les injurient.

Tout à coup un grand bruit s'élève derrière nous, et un cri formidable éclate: « Voilà les Turcs ! »

L'effet fut instantané.

Soldats, paysans, femmes et enfants se précipitent en avant dans une effroyable mêlée; des chevaux s'emportent, des véhicules sont renversés, abandonnés, brisés, et barrent la route. La foule, aveugle et brutale, est en proie à une terreur folle. Sans qu'on sache pourquoi, des coups de fusil éclatent soudain, et des balles sifflent à nos oreilles. Le désarroi augmente, et c'est bientôt une course insensée à travers les terres labourées. Enfin, après une demi-heure de fusillade dans cette nuit sombre, où dans le lointain crépitent encore les flammes des incendies, les coups de feu deviennent plus rares et nous revenons vers la route. Hélas! elle est encombrée de cadavres contre lesquels on trébuche à chaque pas. On se heurte à des blessés, à des agonisants qui gémissent; on se cogne contre des munitions abandonnées, des caisses, des vieux lits, des paquets de vêtements, des chevaux embarrassés dans leurs traits.

Les fuyards se battent entre eux; ceux qui sont à cheval ont à se défendre contre les piétons qui veulent prendre leurs montures. Quelques officiers essayent d'être énergiques et réclament le calme; mais la plupart ont

perdu la tête et sont hors d'état de prendre une autorité quelconque sur ces bandes indisciplinées. Enfin nous voilà au pont de Larissa, plus encombré encore que la route ; il faut des heures et des heures pour le traverser. Heureusement le jour qui se lève met fin peu à peu à cette effroyable panique, et nous pénétrons dans la ville, où la nuit, nous dit-on, avait été aussi fort mouvementée.

Les rues étaient remplies de soldats de toutes armes dans une confusion inextricable, qui finissaient par tomber d'épuisement, sourds à tous les ordres des officiers.

Vers 2 heures du matin les habitants avaient aussi pris peur et s'étaient répandus dans les rues avec des cris de frayeur.

Tant à Larissa que sur la route de Tyrnavo, on peut estimer à 500 ou 600 les victimes de cette panique. Ce n'était, hélas! pas la dernière.

Larissa pouvait être défendue de longs jours. Le pont sur le Pénée une fois coupé, les Grecs pouvaient supporter un siège dans la ville, défendue par des forts qui dominaient la plaine et sur lesquels étaient installés des canons de gros calibre. En tout cas, la résistance pouvait durer suffisamment pour donner à la population le temps d'émigrer paisiblement, pour permettre aux services d'ambulance d'évacuer les blessés sur Volo, pour enlever la plus grosse partie des munitions et des approvisionnements de toute nature. Le diadoque eut une autre conception de son devoir : nous n'avons pas ici à sonder cette conscience et à rechercher les mobiles d'une retraite précipitée, sévèrement jugée par tous les témoins de cette douloureuse campagne.

C'est le 24 au matin, vers quatre heures, que le prince héritier donna l'ordre de la retraite, et que l'abandon de la place forte fut décidé. Aussitôt que cette décision est connue, la population s'affole et se précipite vers la gare pour envahir les trains en partance. A cinq heures, un train rempli de femmes, d'enfants, de blessés est sous vapeur : le signal du départ va être donné, quand un nuage de poussière apparaît sur la route. C'est le diadoque qui arrive avec son état-major, ses valets et ses chevaux.

Une scène inouïe se produit alors. Brutalement des officiers font descendre du train les malheureux qui y sont empilés. A leur place on installe le prince Constantin, sa suite et ses chevaux ! Un coup de sifflet, et la locomotive est en marche, entraînant vers Volo le chef de l'armée.

Toute la matinée, des scènes de même nature se produisent et portent au comble l'exaspération de la population. A 11 heures, un autre train où sont des femmes est encore sur le point de s'ébranler, quand arrivent des officiers retardataires qui brutalement font évacuer les wagons pour y prendre place.

EDHEM-PACHA. — PHOTOGRAPHIE.

Alors, sur le quai de la gare, des cris menaçants se font entendre. Il y a là des volontaires italiens qui invectivent les officiers grecs, et quand le train se met en marche, une salve de coups de fusils éclate, et les balles viennent cribler les compartiments des fuyards dont plusieurs sont blessés.

Enfin, vers midi, il ne reste plus un seul soldat à Larissa. Toutes les troupes sont parties, abandonnant de la poudre, des canons, des vivres, tout le matériel de la Croix-Rouge et une population terrorisée.

Les Turcs ne voulaient pas croire à cette inexplicable retraite, et c'est seulement trente-six heures après qu'ils firent leur entrée dans la capitale de la Thessalie.

Edhem-Pacha faisait part à tout son entourage de sa surprise : le général turc ne pouvait comprendre qu'on lui livrât ainsi la Thessalie sans coup férir.

Laissons les Turcs à Larissa. Il paraît que l'occupation se produisit assez paisiblement : le drapeau musulman y fut aussitôt arboré, et l'ordre ne fut pas troublé. Un confrère m'écrivit après quelques jours que des sentinelles furent placées à chaque coin de rue, tandis que des patrouilles faisaient des rondes continuelles.

Peu à peu les petits cafés se rouvrirent, et les pillards furent relativement peu nombreux.

Leur meilleure besogne avait été faite, d'ailleurs, par les fameuses troupes de l'*Ethniki hetairia*, par ces héroïques Palikares dont on attendait des merveilles, et qui se bornèrent à profiter des paniques pour dévaliser les habitants, dépouiller les blessés, voler tous ceux qui leur tombaient sous la main.

A l'heure où nous sommes, toute la partie ouest de la Thessalie est occupée par les Turcs. Kalabaka, Trikala ont été prises sans difficulté.

Le gros de l'armée grecque, sous les ordres du diadoque, s'est retiré à Pharsale, tandis que vingt mille hommes environ, commandés par Smolenski, sont campés dans les défilés de Velestino pour essayer de défendre Volo.

C'est dans cette dernière ville que nous nous sommes réfugiés après les désolantes journées de Tyrnavo et de Larissa.

Nous y retrouvons un peu de tranquillité relative. Dans le port sont mouillés des cuirassés français, italiens, autrichiens, et aussi une partie de l'escadre grecque. Voici l'*Hydra*, que nous n'avions plus revu depuis notre départ de la Canée.

Nous apprenons ici les événements qui se sont produits à Athènes, le renversement du ministère Delyannis remplacé par le cabinet Ralli : nous entendons l'écho des violentes polémiques qui se sont élevées à propos de l'*Ethniki hetairia*, la fameuse ligue nationale autrefois tant prônée, qui est maintenant devenue le bouc émissaire de toutes les fautes et de toutes les défaillances.

N'est-il pas certain, en effet, que cette société contribua à échauffer les esprits et à rendre la guerre inévitable? Chaque jour les organes de cette ligue insistaient pour l'entrée immédiate en campagne. Et quand de rares personnes clairvoyantes faisaient des objections et recommandaient la prudence, les membres de l'*Ethniki hetairia*, avec leur jactance coutumière, prétendaient que les mesures prises par la Société suffiraient seules à assurer la victoire.

A les entendre, au premier signal, la Macédoine et l'Epire devaient se soulever et prendre parti pour la Grèce ; les îles de l'Archipel n'attendaient que les premières hostilités pour imiter cet exemple ; à Salonique et à Smyrne, les Grecs devaient fomenter l'émeute, et à Constantinople même, 80.000 Hellènes, armés de fusils Gras, étaient prêts à marcher sur Yildiz-Kiosk et à faire prisonnier le sultan.

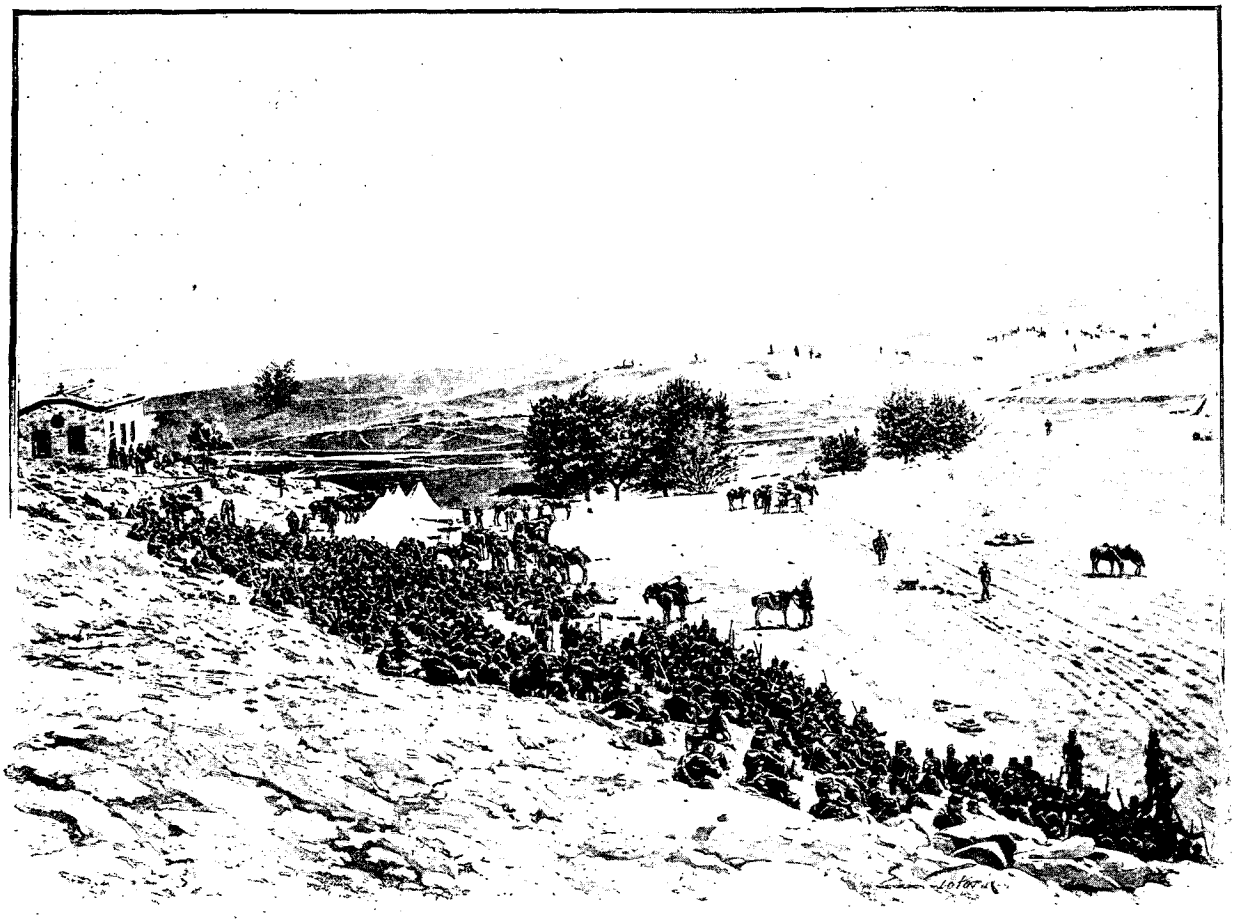
Dès maintenant nous pouvons apprécier la valeur de toutes ces rodomontades. M. Delyannis, tombé du pouvoir, est le premier à les dénoncer à l'opinion publique. Il dit avoir la preuve de l'action néfaste de l'*Ethniki hetairia*.

Fort bien ! Mais n'est-ce pas quand il était président du conseil qu'il devait protester contre la pression de la Société nationale, au lieu de la subir pour récriminer ensuite ?

Voilà ce qu'on dit à Volo, où pourtant, malgré les désastres déjà subis, les Grecs n'ont rien perdu de leur belle assurance : à les entendre, Smolenski barrera la route à Velestino, et les Turcs viendront se heurter à une résistance invincible.

Nous allons voir comment, encore une fois, la fortune trahira les défenseurs du vieux sol hellénique.

Après quelques jours de répit, les hostilités reprirent le 5 mai. Ce jour-là, de grand matin, nous entendîmes le canon tonner du côté de Velestino. Comme j'étais encore harassé de fatigue, je me dispensai d'assister à



BATAILLE DE MATI (PAGE 40). — DESSIN DE GOTORBE.

DÉBÂCLE DE TYRNAVO. — DESSIN DE MADAME PAUL LE CRAMPEL.

l'action, me bornant à attendre les nouvelles. Elles arrivèrent bientôt, très optimistes. La première attaque des Turcs était repoussée; Smolenski inspirait confiance à ses troupes, qui toute la journée combattirent sans lâcher prise. Et le soir, ce fut une joie générale à Volo. Le bruit se répandit que plus de cinq mille musulmans avaient été laissés sur le champ de bataille, tandis que deux cents Grecs à peine avaient succombé : aussitôt des bulletins de victoire furent envoyés à Athènes, dont la population commence à se reprendre.

La vérité, c'est que les Turcs n'avaient tenté aucun effort sérieux et qu'ils se réservaient pour le lendemain, attendant des troupes fraîches et les canons laissés en arrière.

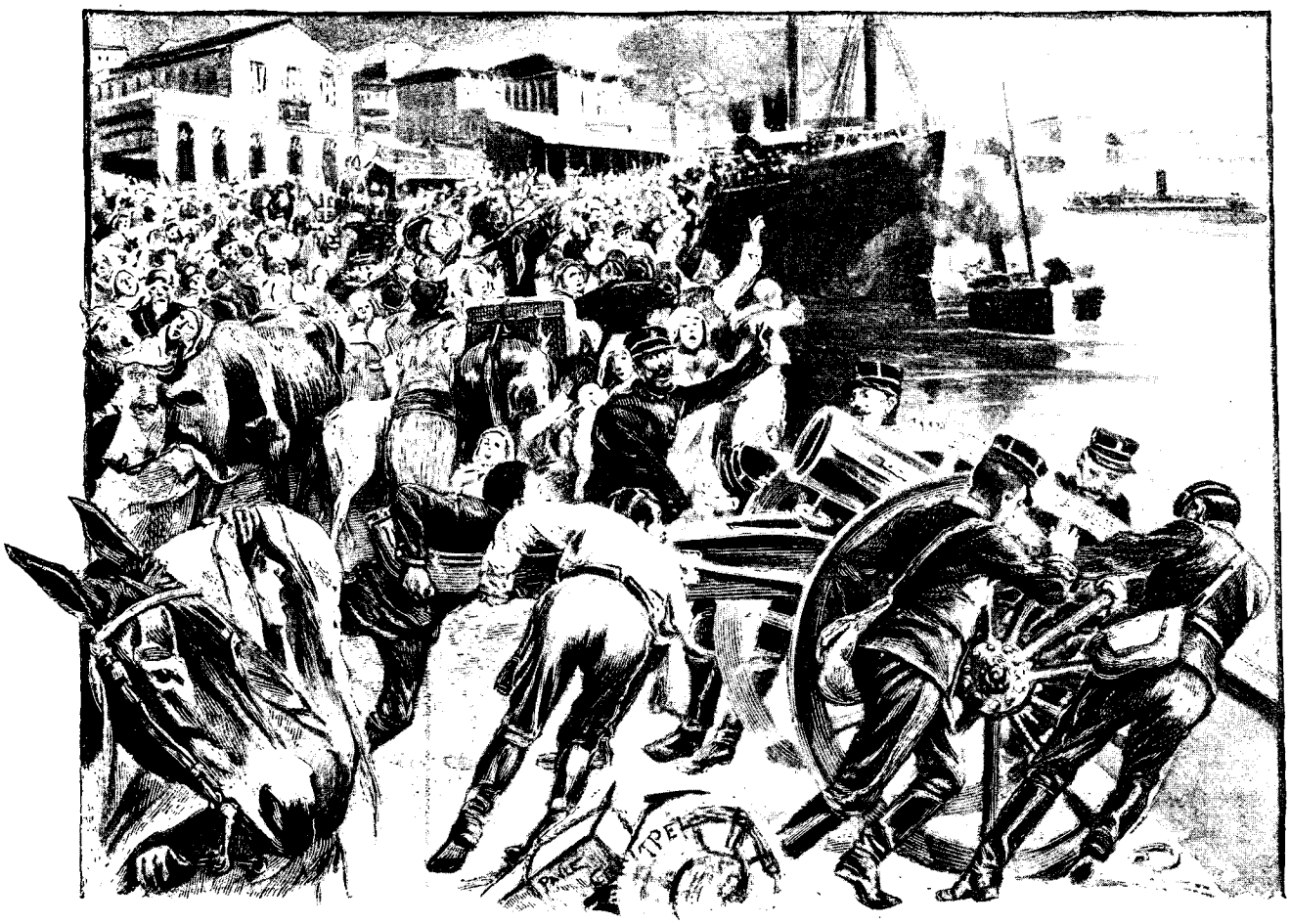
Le 6, à 5 heures 1/2 du matin, nous entendons la canonnade recommencer par delà les hautes montagnes qui dominent Volo. C'est assez d'avoir lézardé la veille : cette fois, il faut assister à la bataille, et à 8 heures je prends un train qui se rend à Velestino. Les wagons sont bondés de jeunes gens armés des pieds à la tête, portant fusil, revolver, couteau, ceinturon où brillent les cartouches de cuivre. Ils ont l'air martial et la parole héroïque, se disant tout à fait décidés à sauver la patrie. Pour cela, ils vont faire le coup de feu à côté des soldats.

Je ne reverrai d'ailleurs pas ces matamores de toute la journée.

Dans le train, il y a aussi quantités d'infirmiers, d'infirmières, et aussi de nombreux curieux qui vont voir massacrer les Turcs : spectacle inédit, en vérité!

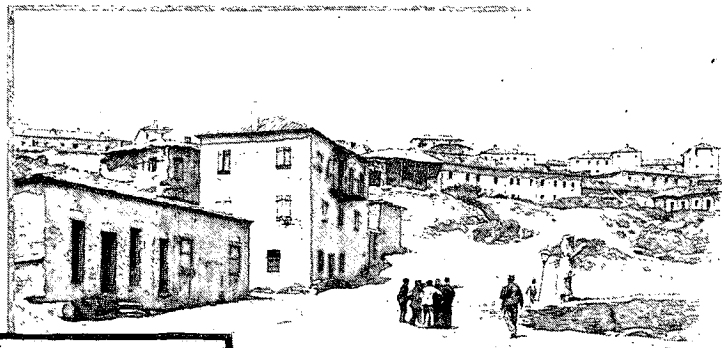
A 9 heures du matin, nous débarquons à Velestino. Un joli chemin, très ombragé, nous conduit rapidement à la petite ville, désertée complètement déjà par ses habitants. Après un coup d'œil sur la place gracieuse où dort un petit étang, nous montons bien vite sur la hauteur voisine, d'où nous pouvons observer la situation des troupes et la marche des opérations. Les positions grecques paraissent excellentes.

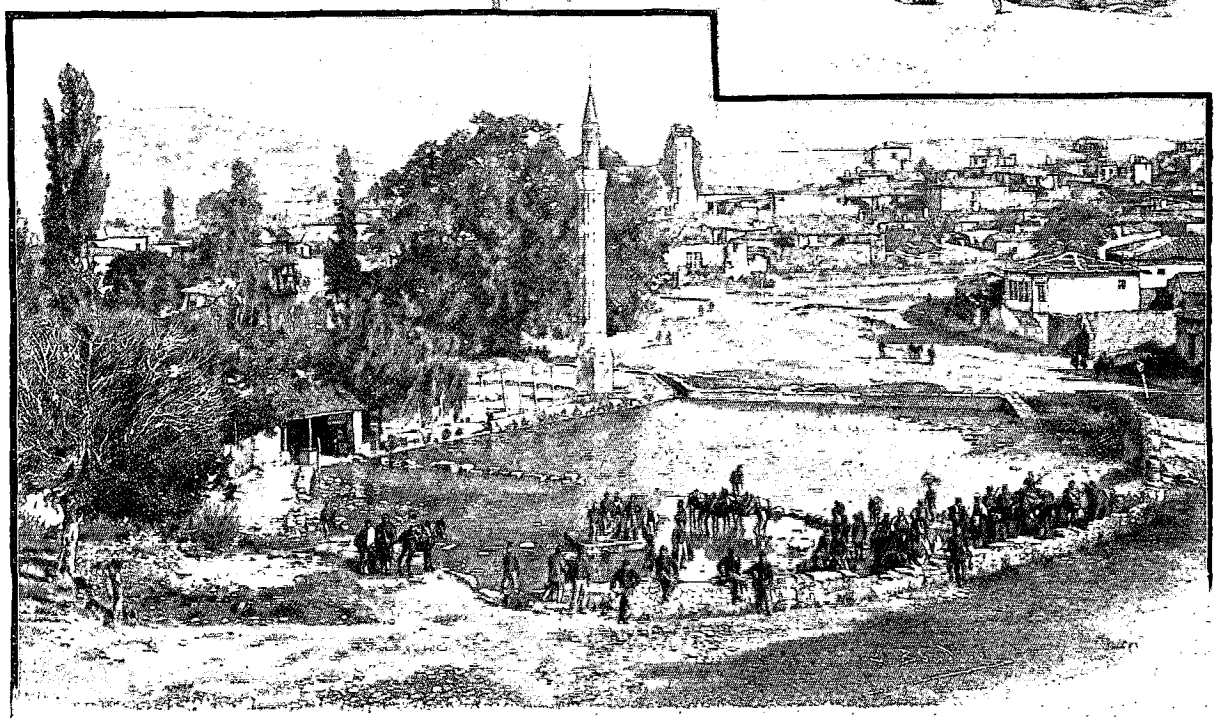
Les batteries grecques dominent toute la plaine où est massée l'armée turque, et le défilé qui conduit vers Volo est étroit et bien défendu. D'ailleurs, ce défilé une fois franchi, il resterait environ vingt kilomètres de montagnes d'accès difficile à occuper avant de parvenir au port thessalien. En somme, il paraît impossible que Volo soit investie... à moins que Velestino ne soit abandonné. C'est, hélas! ce qui va se produire. A l'heure où nous sommes, la bataille est dans son plein et se déroule sous nos yeux, sans qu'il soit possible d'en prévoir l'issue. Les armées ne prennent d'ailleurs pas contact : c'est surtout un duel d'artillerie



PANIQUE À VOLO (PAGE 47). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

auquel nous assistons, duel inégal, du reste, car les canons turcs portent à plus de 6.000 mètres, tandis que les canons grecs sont inoffensifs au delà de trois kilomètres. Pourtant, tout va bien de dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, et les batteries grecques tirent sans discontinuer. Je les visite toutes successivement, en constatant que les hommes se tiennent très bien au feu. Malgré une grêle de balles et les obus qui sifflent à toute seconde, les artilleurs chargent méthodiquement les pièces et pointent avec soin. Oh! ce bruit des balles et des obus, je n'avais pas encore eu, depuis





VUES DE VELESTINO. — DESSIN DE BOUDIER.

le commencement de la campagne, l'occasion de l'entendre de si près. Au début, l'impression est vraiment fort pénible : on salue involontairement de la tête chaque projectile qui passe. Puis au bout d'une heure ou deux, l'accoutumance fait oublier le danger ; l'habitude est prise, et les nerfs se détendent. J'avoue pourtant qu'à certain moment j'éprouvais une bien vive sensation de soulagement en me trouvant à l'abri derrière le mur d'un petit couvent, après avoir suivi pendant deux ou trois cents mètres certain chemin découvert où crépitaient les balles et où je dus passer en rampant dans un fossé rempli d'orties.

Les obus qui éclatent après avoir heurté le sol ne font pas extrêmement d'impression. On se jette à plat ventre, on attend l'explosion avec une certaine anxiété, mais il n'y a pas la même sensation réellement très désagréable qu'on éprouve lorsqu'il s'agit des obus qui éclatent en l'air, au-dessus de la tête. Ceux-là arrivent en sifflant, puis font explosion en une suite de détonations brèves et violentes, tandis qu'une pluie de balles, de petits cubes en fer, de mitraille de toute sorte, tombe autour de vous. Instinctivement, on cherche à se couvrir la tête d'un bras ! Précaution d'ailleurs bien inutile, mais à laquelle on ne renonce qu'après quelques heures d'expérience. Les nerfs sont d'autant plus difficiles à dominer qu'on est plus inactif. Le spectateur d'une bataille est évidemment plus sensible à la menace du danger que le soldat occupé à décharger et à recharger son arme.

A deux heures, je remarque un mouvement inaccoutumé dans le service des estafettes, et je m'aperçois que les troupes de réserve, massées du côté de la gare, se mettent en marche vers Volo, au lieu de venir remplacer les combattants épuisés par neuf heures de lutte.

Bien vite je retourne à Velestino, plus morne encore qu'à mon arrivée, et je cours aux informations. Un

confrère anglais, heureusement rencontré, me renseigne en quelques mots. Il paraît que le diadoque s'est fait battre à Pharsale et qu'il vient de donner l'ordre à Smolenski d'abandonner Velestino, pour se replier sur Halmyro et Domokos.

Effectivement le mouvement de retraite est déjà commencé, et de nombreux bataillons abandonnent le champ de bataille, tandis que les premières lignes continuent le feu.

Il ne me reste plus qu'à essayer de trouver place dans un des trains de blessés qui sont en partance.

A peine installé, assis sur l'impériale d'un wagon, j'entends au-dessus de ma tête le sifflement déjà très familier d'un obus. Mais celui-là vraiment est passé bien près. En effet, il tombe à moins de dix mètres du train et éclate.

Heureusement nous ne recevons que des éclaboussures de la terre labourée qui a jailli sous le coup.

Une minute après, un second obus éclate du côté opposé, mais toujours aussi près, puis un troisième et un quatrième.

Plus de doute, les Turcs tirent sur notre train, qu'ils ont aperçu.

Alors, le mécanicien, pris de peur, met le train en marche et, malgré les cris et signaux du chef de gare, file à toute vapeur vers Volo, tandis qu'un dernier obus nous rase à quelques mètres. La vitesse est prodigieuse, et nous ne sommes pas sans inquiétude, car évidemment, les disques ne fonctionnent plus. Si nous allions rencontrer un convoi venant en sens inverse!

Tout en faisant ces mélancoliques réflexions, nous pouvons voir le long de la voie de nombreux fuyards qui se hâtent, des compagnies entières marchant sans ordre et sans discipline. Les officiers, d'ailleurs pour la plupart, sont dans le train des blessés. Même j'assistai, avant le départ, à certaine scène répugnante que je ne puis passer sous silence. Deux capitaines, grands et très bien portants, firent lever de force et prirent la place de deux soldats dont l'un était blessé à la tête et l'autre au bras. Je ne pus, à ce spectacle, retenir mon indignation et laissai échapper quelques injures, que les deux gaillards firent semblant de ne point comprendre.

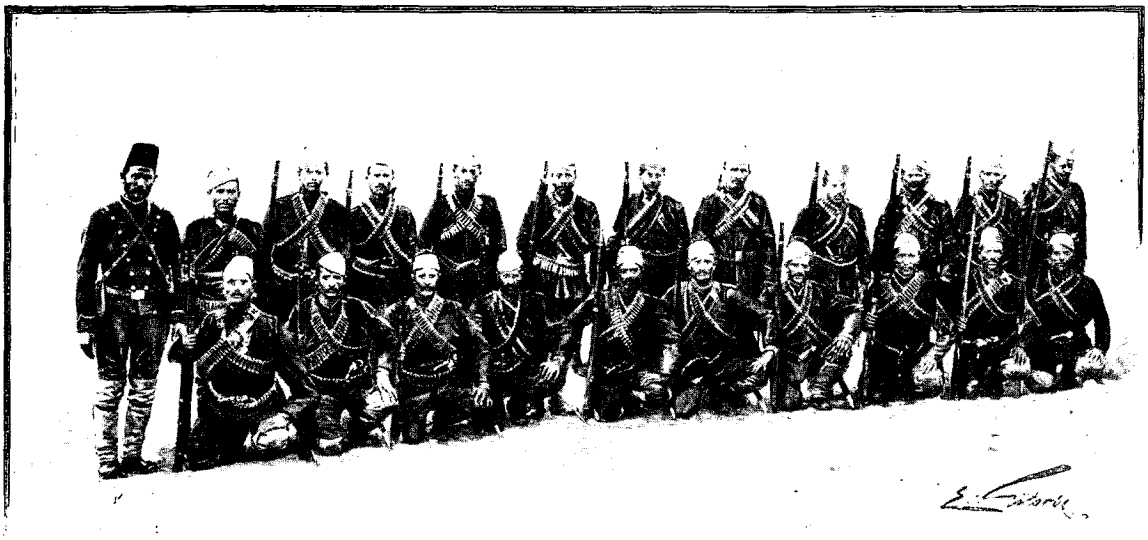
Ce sont là des défaillances qui se produisirent trop fréquemment, et qui expliquent les paniques et les débâcles. Les soldats grecs se sont bien comportés partout où les officiers ont montré l'exemple. Mais peut-on demander à des hommes de faire face à l'ennemi, quand leurs chefs abandonnent le commandement?

Enfin, vers 6 heures, nous arrivons à Volo, où nous apportons la mauvaise nouvelle de l'abandon de Velestino.

Chez M. de Roujoux, le consul de France, nous apprenons ce qui s'est passé à Pharsale.

Suivant sa tactique ordinaire, Edhem-Pacha, profitant de la très grande supériorité numérique de ses troupes, a attaqué Pharsale de trois côtés à la fois. Son aile droite est arrivée sur le théâtre des opérations en longeant la ligne du chemin de fer de Trikala, tandis que l'aile gauche se glissait entre Velestino et Pharsale et s'efforçait de tourner cette ville.

Lorsque ses ailes eurent suffisamment préparé ce mouvement enveloppant, Edhem-Pacha fit marcher au centre le gros de ses troupes. Dès le matin, les Turcs commencent le feu du côté de Tatari. Aussitôt les divisions helléniques se rangent en bataille et tentent un mouvement offensif. Mais bientôt plus de 30.000 Turcs s'avancent rapidement, s'emparent des collines prochaines, y installent des batteries et bombardent violemment



SOLDATS ALBANAIS. — DESSIN DE GOTORBE.

l'armée du prince héritier. Du côté de la gare, les Turcs s'avancent si près que les soldats en viennent aux mains; en même temps, les boulets turcs commencent à tomber sur la ville. La retraite est, dès lors, ordonnée, et le diadoque, qui la veille télégraphiait orgueilleusement à Athènes qu'il s'apprêtait à remporter d'éclatantes victoires, est le premier à partir pour aller se réfugier sur les hauteurs de Domokos. Nous avons vu plus haut comment cette défaite de Pharsale eut de lamentables conséquences à Velestino.

Enfin, pour l'instant, nous voici à Volo, dans une ville affolée où pas un fonctionnaire grec n'est capable de maintenir l'ordre. Le maire est déjà parti, et le gouverneur militaire répond aux habitants qui viennent l'interroger : « Faites ce que vous voudrez; moi, je n'ai pas d'ordre. » Et sur cette belle parole, ledit gouverneur s'enfuit à son tour. Heureusement, un homme est là, dont on ne saurait trop faire l'éloge, c'est M. de Roujoux, le consul de France. Avec un merveilleux sang-froid, une présence d'esprit admirable et une énergie indomptable, il prend véritablement en main la direction de la ville, réunit les notables, organise des patrouilles, afin de défendre les habitations contre les pillards déjà menaçants, et fait de son mieux pour diminuer la panique. Malgré ses efforts, la population prend peur; on se raconte les atrocités dont sont capables les musulmans, et voilà que de plus en plus grandit la terreur.

Le télégraphe ne fonctionne plus, la poste est abandonnée, tous les magasins sont fermés, les hôtels renvoient les voyageurs : plus de bouchers, plus de boulangers ! Et toujours circulent des nouvelles alarmantes. Les Turcs ont brûlé Velestino; les Turcs s'avancent; dans quelques heures, ils seront là !

SCÈNES PRISES À VOLO. — DESSIN DE BOUDIER.

Alors, de tous les coins de la ville, la foule se rue sur les quais. Des pauvres gens sont là, avec des meubles pitoyables, quelques malles délabrées, des paquets de couvertures multicolores : quelques-uns ont avec eux de maigres animaux, un baudet qui brait lamentablement, une vache étique, un mouton maigre au plaintif bêlement.

Comment pourra-t-on embarquer tant de monde?

De temps en temps, un bateau arrive à quai. Il est immédiatement pris d'assaut par la foule : des batailles, des rixes sans fin se produisent sur l'escalier où les pauvres gens grimpent avec leurs bagages. On entend les

enfants qui pleurent, les femmes qui crient, les hommes qui s'injurient. Des blessés sont amenés ; longtemps ils restent étendus par terre, exposés au soleil brûlant. Puis, tant bien que mal, on les transporte sur un bateau spécialement aménagé par la Croix-Rouge anglaise. Quant au service des ambulances militaires, jamais on n'en a trouvé trace.

Voici maintenant de gros canons de forteresse traînés par les soldats : on voudrait bien les embarquer, mais il n'y a pas de grues assez puissantes, et on les jette à la mer. Seuls, les petits canons de campagne sont transportés à bord.

Et tout cela constitue le plus navrant spectacle qu'on puisse imaginer.

Que de douleurs, que de misères sur ces transports qui partent lentement, emportant des milliers d'êtres humains entassés sur le pont!

Des scènes semblables se répètent pendant toute la journée.

Le soir, après dîner, arrivent dans la ville deux officiers musulmans qui viennent s'entendre avec les autorités, au sujet de l'entrée prochaine des troupes turques. Comme tous les fonctionnaires grecs ont disparu, les envoyés d'Edhem-Pacha sont obligés de s'adresser aux consuls européens.

Il est décidé que le lendemain, à 6 heures, les consuls de France et d'Angleterre, délégués par la population de Volo, iront au-devant d'Edhem-Pacha pour lui annoncer la soumission de la ville et le prier d'épargner à la malheureuse cité le pillage et l'incendie.

Edhem-Pacha répond qu'il veillera au salut de la ville. Dès lors, le quartier général quitte Velestino et s'avance sur Volo, suivi de la division Hakhi. Celle-ci, après quatre heures de marche, arrive aux portes de la ville : mais deux bataillons seulement, commandés par un aide de camp du sultan, entrent à Volo, vers 11 heures du matin, au son des clairons.

De nombreuses maisons sont pavoisées aux couleurs françaises; les propriétaires se mettent ainsi sous notre protection.

Tous les consulats ont arboré leurs pavillons. Une escouade de marins, se trouvant à terre au moment du passage des bataillons turcs, salue le drapeau musulman.

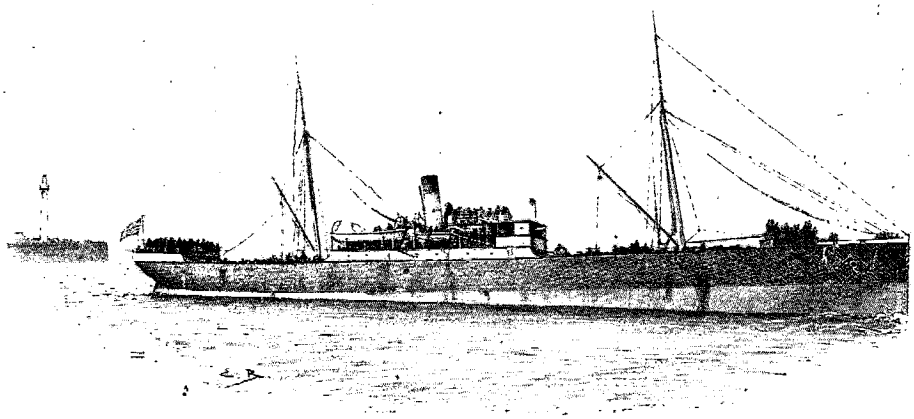
Aussitôt arrivé à Volo, Hakhi-Pacha adresse une proclamation à ce qui reste de population et prie les commerçants de rouvrir les magasins. Tous ceux qui n'ont point encore quitté la ville s'empressent d'obéir à l'injonction. De plus, quelques notables sont envoyés dans les environs de la ville, afin d'avertir les nombreux habitants réfugiés aux alentours qu'ils pouvaient revenir à Volo, sans crainte d'être molestés.

Enfin, pour éviter toute complication, les consuls étrangers se joignent à Hakhi-Pacha pour demander au commandant du cuirassé grec *Psara* de quitter le port avec les deux torpilleurs qui sont encore là.

L'officier grec ne se fait d'ailleurs pas prier, et, quelques heures après, le bleu pavillon hellénique a disparu à l'horizon!

Quand rentrera-t-il à Volo? Pas de longtemps, sans doute!

(A suivre.) Henri TUROT.



LE TRANSPORT. — DESSIN DE BOUDIER

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BATTERIE D'ARTILLERIE DANS LE DÉFILÉ DE LA PHOURKA (PAGE 51). — DESSIN D'A. PARIS.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

V

De Volo à Domokos. — La physionomie d'Athènes. — La bataille de Domokos. — L'armistice. — En Épire. — Conclusion.

VASILIKA KAMATOPOULO (PAGE 59). — DESSIN D'OULEVAY.

On se souvient sans doute qu'après la retraite de Velestino, l'armée de Thessalie s'était divisée en deux tronçons : une partie des troupes avait été rejoindre le diadoque réfugié à Domokos; l'autre était allée camper à Halmyros, sous les ordres du colonel Smolenski.

Je venais de voir opérer ce dernier : il me parut plus curieux d'aller retrouver le prince héritier à Domokos. Non sans de grandes difficultés, je trouvai passage sur un bateau grec emportant de Volo les derniers fuyards. Il ne faut guère plus de douze heures pour aller du port thessalien à Stylida. Heureusement! car le pont du navire est tellement encombré de bagages et d'émigrants qu'on ne peut s'y mouvoir et qu'on y respire une odeur insupportable de graisse et d'huile.

Enfin le 12 mai, vers neuf heures du matin, le bateau jette l'ancre devant Stylida.

C'est une jolie et gracieuse petite ville installée sur le golfe de Lamia et qui, pour l'instant, est fort animée. Sur le port, des centaines d'émigrants sont campés ; dans les rues, des soldats de toutes armes se croisent en causant bruyamment. Ce sont, pour la plupart, des isolés qui ont abandonné Velestino et qui vont rejoindre leur régiment à Domokos.

Ne me souciant pas d'y aller, comme eux, à pied, je m'occupe bien vite de trouver une voiture pour Lamia. C'est seulement vers midi que je parviens à dénicher une affreuse berline, attelée de deux chevaux clopinant, où je m'installe pourtant avec quelque satisfaction.

Il fait un temps superbe et le coup d'œil est merveilleux. Rapidement la route s'élève et domine le golfe.

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25 *et* 37.

Derrière nous, s'allonge très bleu et très calme, le canal de Trikeri, resserré entre des rives aux pentes douces et boisées. A notre gauche, c'est le canal d'Atalanti, qui se faufile entre l'Eubée et la Locride : presque en face, le fameux défilé des Thermopyles, où nous apercevons une route qui monte en lacets jusqu'à un col neigeux.

Nous avons tout loisir de contempler ce panorama enchanteur, car nos chevaux marchent lentement tant la route est encombrée de troupeaux de bœufs et de moutons.

Heureuse excuse pour les pauvres bêtes, qui auraient grand'peine à trotter même sur une route déserte.

Le trajet d'ailleurs est court : trois heures après avoir quitté Stylida nous approchons de Lamia, dominée par une vieille citadelle imposante qui date du moyen âge et dont les murs épais semblent défier les ans.

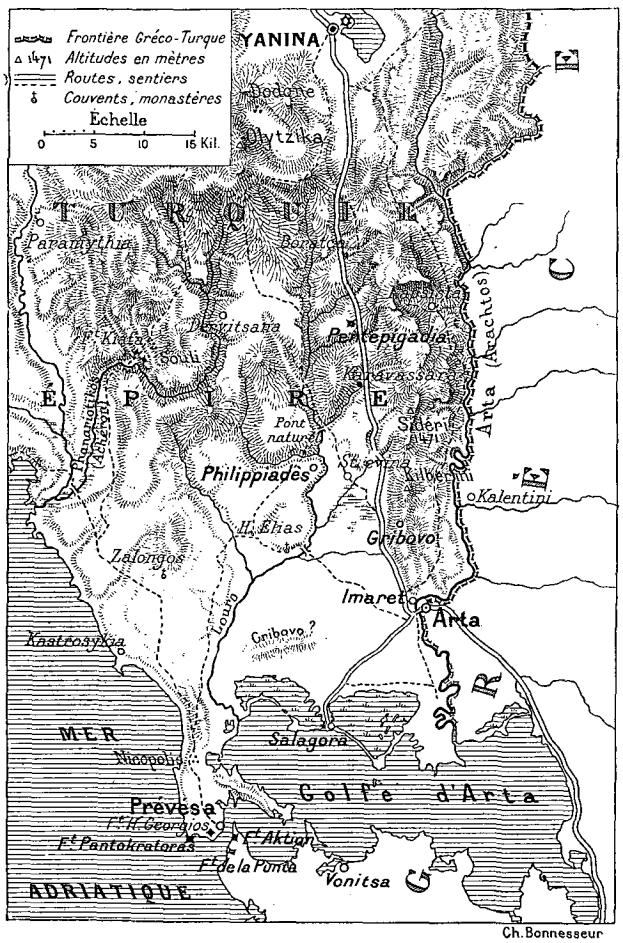
Plus encore que Stylida, la petite ville de Lamia est fiévreuse, bruyante et animée. Sur la place qui est au centre de la ville, les cafés regorgent d'officiers et de soldats. Les officiers surtout sont en grand nombre et discutent avec des gestes forcenés. On se demande s'ils ne seraient pas mieux à leur place à la tête des troupes qui sont en face de l'ennemi.

La journée est déjà très avancée ; nous occupons notre temps à parcourir les rues étroites, qui ont conservé tout à fait le cachet turc, avec leurs boutiques sales et empuanties, les innombrables savetiers, les répugnants étalages où cuisent dans des casseroles graisseuses de gros quartiers d'agneaux !

Oh ! ces quartiers d'agneaux ! quel dégoût nous monte aux lèvres en songeant que pendant toute la durée de la guerre nous n'eûmes point autre chose à nous mettre sous la dent !

Nous sortons bientôt des ruelles obscures pour nous diriger vers les faubourgs, où l'air est plus respirable.

Ici, un coin pittoresque, une vieille mosquée en ruine dont les pierres mal jointes sont couvertes de feuillage. En face, une antique fontaine où viennent se désaltérer de paisibles baudets, aux yeux résignés et doux. Plus loin, presque au sortir de la ville, nous rencontrons un groupe singulier : c'est une femme, en vêtements masculins, accompagnée de deux hommes. Nous nous informons, et le drogman qui nous accompagne les interroge et nous traduit les réponses. La femme à l'allure martiale n'est autre que Vasilika Kamatopoulo, accompagnée de son mari et de son frère.



CARTE DE L'ÉPIRE.

Vasilika commande une troupe de palikares qui, dit-elle, ont déjà fait des prodiges de valeur, ont massacré d'innombrables Turcs et sont disposés à faire mieux encore. Elle paraît pleine d'ardeur ; à l'entendre, elle aurait autour d'elle une poignée de héros. Qui sait si la pauvre femme ne s'abuse pas ? Maintenant il faut rentrer au centre de la ville et se préoccuper des moyens d'aller le lendemain à Domokos. Et je sais, par expérience, combien il est difficile de se procurer chevaux et voiture. Presque tous les véhicules sont réquisitionnés pour le transport des blessés et des munitions. Les quelques voitures qui restent sont depuis longtemps retenues par les correspondants des journaux anglais et américains, qui jettent l'or à pleines mains et contre les ressources desquels ne saurait lutter le modeste budget d'un publiciste français.

Pourtant, à force de démarches et d'intrigues, je parviens à trouver un étrange carrosse traîné par de malheureuses bêtes étiques dont la peau tout écorchée révèle une fantastique anatomie. Il est convenu que le cocher me prendra le lendemain à première heure devant la porte de l'horrible auberge où, pendant la nuit, je serai livré à une invasion de puces, de punaises et de moustiques.

De Lamia à Domokos il y a environ quarante kilomètres ; il faut environ huit heures pour les franchir, car il s'agit de traverser le col de la Phourka.

Presqu'au sortir de Lamia, la route monte rapidement à travers les gorges des monts Othrys pour arriver au défilé, qui est d'ailleurs d'une médiocre altitude, 8 à 900 mètres seulement. On a tout de suite l'impression que ce ne sont pas les monts Othrys qui pourront opposer une barrière infranchissable à la

marche envahissante des Turcs. La route est détestable, détrempée par la pluie, ravinée par des ornières profondes. Nos chevaux font des efforts inouïs pour traîner la voiture, d'où nous avons dû descendre.

Cette marche déjà si lente est encore retardée par la rencontre des longs convois d'émigrants qui se dirigent vers Lamia. Rien de plus triste, mais aussi rien de plus pittoresque que ces lamentables troupes de pauvres gens qui fuient devant les Turcs.

Les chariots, de forme antique, aux roues pleines plutôt ovales que rondes, portent aux quatre coins des morceaux de bois dressés auxquels sont accrochés des ustensiles de toute nature, des marmites qui ressemblent à des boucliers, des berceaux multicolores, des oripeaux extraordinaires. Sur le sommet des couvertures empilées, des marmots sont juchés qui regardent avec un étonnement inconscient ces pays nouveaux pour eux.

Des bœufs noirs et gris, avec de longues cornes retournées vers l'arrière, ressemblant à des buffles, traînent cet équipage d'un pas lent. Autour des chars, des hommes, des femmes vont à pied ; ils paraissent exténués. La plupart boitent péniblement, et pourtant ils n'ont pas l'air désespéré mais plutôt résigné. En véritables Orientaux, ces gens-là s'inclinent devant la fatalité.

COMBAT DE DOMOKOS (PAGE 56). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

En contemplant ces étranges convois, nous nous demandons si nous sommes bien au dix-neuvième siècle, ou plutôt si nous ne subissons point la magie de quelque rêve fantastique. N'est-ce point là une scène biblique, une page de l'Exode ? N'assistons-nous pas à la fuite des Hébreux à travers l'Égypte ?

Un claquement de fouet, un cri de colère de notre cocher qui jure, nous ramènent à la réalité.

Un chariot vient de se briser au milieu de la route, barrant le passage. Il va falloir pendant une demi-heure aider au déblayement, tandis que se lamentent les malheureux ainsi obligés de renoncer à suivre leurs compagnons.

Nous voilà repartis ! mais bientôt nouvel arrêt. Il faut nous ranger pour laisser passer une batterie d'artillerie qui vient derrière nous.

Les mulets qui la traînent sont à bout de forces, ruisselant de sueur sous les coups impitoyables des artilleurs, stimulés par les criailleries des officiers.

Enfin les canons sont passés. A notre tour nous pouvons franchir le col.

Le plus dur de la route est fait maintenant : il ne nous reste plus qu'à redescendre dans la plaine par un chemin en zigzag, traverser la vallée où dort le lac Nezero, et remonter un peu pour arriver enfin à Domokos.

Le long du chemin, à quelques kilomètres de la petite ville, des soldats grecs sont campés sans ordre, sans discipline : quelle triste organisation !

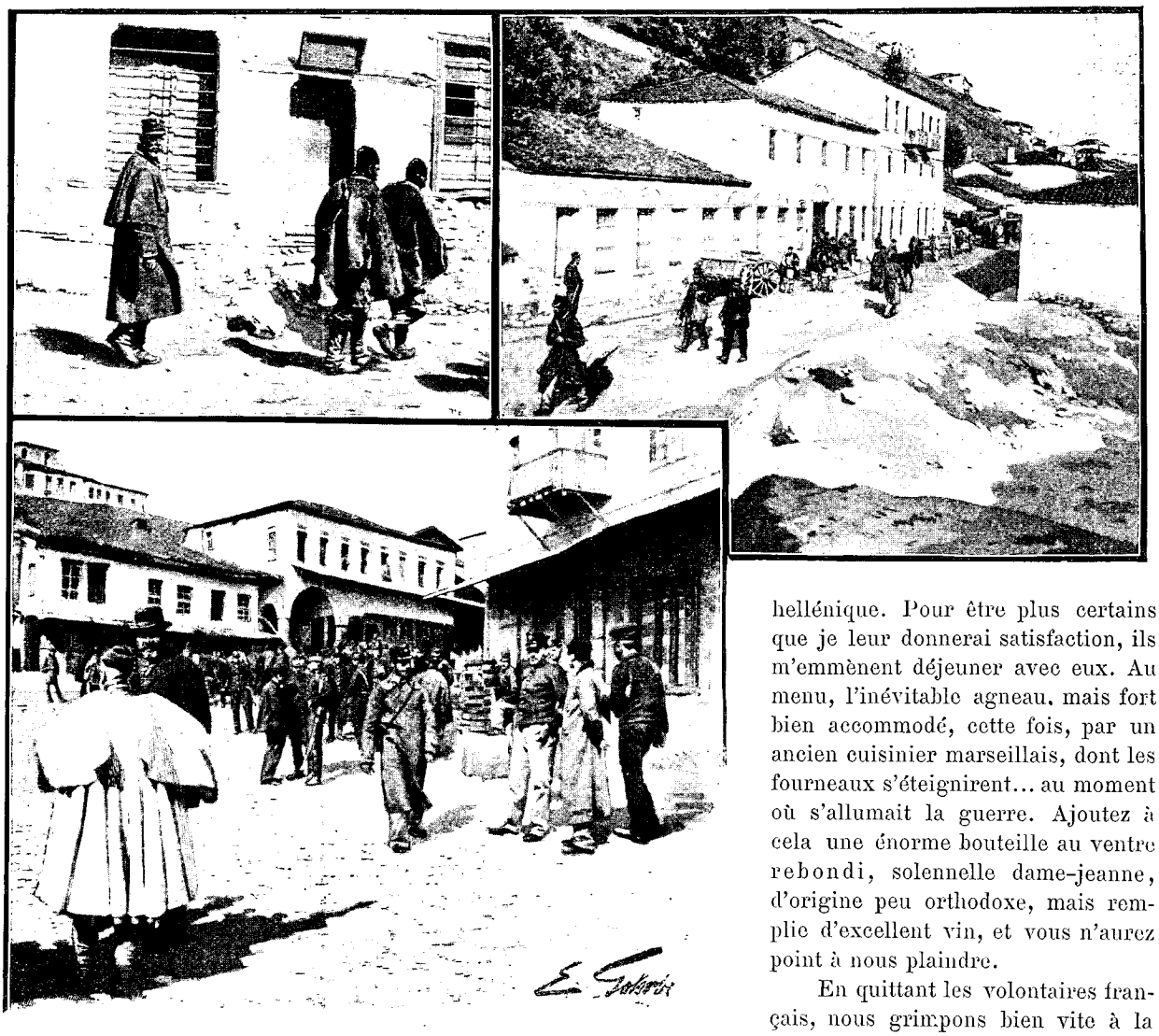
Mais voici la ville qui devant nous s'étage tout autour de la vieille forteresse bien conservée. Avant de pénétrer dans le centre de Domokos nous passons d'abord devant une grande maison, de modeste apparence, gardée par de nombreux factionnaires.

Nous nous informons, et on nous répond que c'est là le quartier général du diadoque.

Le prince héritier est là, très enfermé, ne sortant jamais, car les troupes sont irritées contre lui. Le commandant en chef de l'armée hellénique serait insulté par ses soldats, s'il se montrait à eux !

Poursuivons notre chemin. Nous arrivons bientôt sur la place centrale de Domokos, où règne une agitation extrême. Officiers, soldats, journalistes, palikares s'y croisent, y stationnent, discutent et font de la stratégie à leur façon. Un mouvement se produit. Ce sont deux prisonniers turcs qu'on mène à la forteresse. Nous nous hâtons de les photographier, car rarement nous retrouverons pareille occasion.

Mon appareil a, du reste, un vif succès, car je suis rapidement entouré des soldats de la légion étrangère, section française, qui manifestent un ardent désir de poser devant l'objectif. Ces braves garçons, qui se sont fort bien battus à Pharsale et à Tatari, ont l'inoffensive ambition de passer à la postérité revêtus de l'uniforme hellénique. Pour être plus certains que je leur donnerai satisfaction, ils m'emmènent déjeuner avec eux. Au menu, l'inévitable agneau, mais fort bien accommodé, cette fois, par un ancien cuisinier marseillais, dont les fourneaux s'éteignirent... au moment où s'allumait la guerre. Ajoutez à cela une énorme bouteille au ventre rebondi, solennelle dame-jeanne, d'origine peu orthodoxe, mais remplie d'excellent vin, et vous n'aurez point à nous plaindre.



PRISONNIERS TURCS. — MAISON DU DIADOQUE. — LA PLACE DE DOMOKOS.
DESSIN DE GOTORBE.

En quittant les volontaires français, nous grimpons bien vite à la citadelle pour nous rendre compte de la position stratégique de Domokos. En elle-même, la place paraît imprenable. Mais à droite et à gauche, il y a deux défilés qui conduisent de la plaine de Pharsale à la plaine du lac Nezero. Or, si les armées du sultan parviennent à franchir ces défilés, la route de Lamia est ouverte et

les troupes enfermées à Domokos sont irrémédiablement cernées. En vain dix-huit mille hommes et quelques batteries d'artillerie occupent les défilés : les Turcs disposent de troupes si nombreuses qu'ils parviendront vraisemblablement à faire lâcher pied aux Hellènes.

Ceux-ci, d'ailleurs, ont assez de la guerre : ils sentent l'inutilité de l'effort. Surtout ils ont perdu confiance dans leurs chefs, qu'ils rendent responsables des malheurs de la patrie. Les mots de lâcheté et de trahison

CAMPEMENT DE SOLDATS GRECS À DOMOKOS. — DESSIN D'A. PARIS.

sont dans toutes les bouches ! Et puis la discipline n'existe plus, l'organisation est nulle, le diadoque n'a plus la moindre autorité, les aides de camp qui l'entourent sont tenus en suspects par les officiers professionnels.

Quant à la légion étrangère, elle renferme de bons éléments : mais elle est sans cesse divisée par des querelles violentes ; il y à des Anglais, des Français, des Allemands, des Russes, des Suédois, des Italiens, qui forment des groupes animés les uns contre les autres de haines nationales. Détail curieux à noter : les Français fraternisent volontiers avec les Suédois ; même ils s'entendent assez bien avec les Allemands. Mais ils sont en perpétuel conflit avec les Italiens, qui d'ailleurs sont aussi fort mal avec les Allemands !

Il est impossible de n'être point frappé, dans ce milieu où n'ont aucune influence les alliances diplomatiques, de la solidarité qui s'établit entre gens du Nord contre les Méridionaux.

Après deux jours passés à Domokos, les renseignements recueillis me font croire que les Turcs attendront encore près d'une semaine avant d'attaquer de nouveau l'armée grecque.

Le moment me paraît donc opportun d'aller passer, ne fût-ce que vingt-quatre heures, à Athènes, pour étudier l'état des esprits, la situation morale qui résulte de cette suite ininterrompue de défaites.

Je repasse par Lamia, où je rencontre les bandes garibaldiennes qui se rendent à Domokos. Parmi les officiers qui portent la chemise rouge, le député français Antide Boyer paraît plein d'ardeur et nous dit quelle est sa hâte de prendre un fusil.

Le voyage est rapidement fait entre Stylida et le Pirée.

Pendant la traversée, j'ai déjà un avant-goût des sentiments populaires. Sur le pont, un poète — ils sont nombreux en Grèce — déclamait des vers injurieux contre le roi ; les trois ou quatre cents passagers présents, depuis les officiers jusqu'aux plus humbles émigrants, applaudissaient avec enthousiasme.

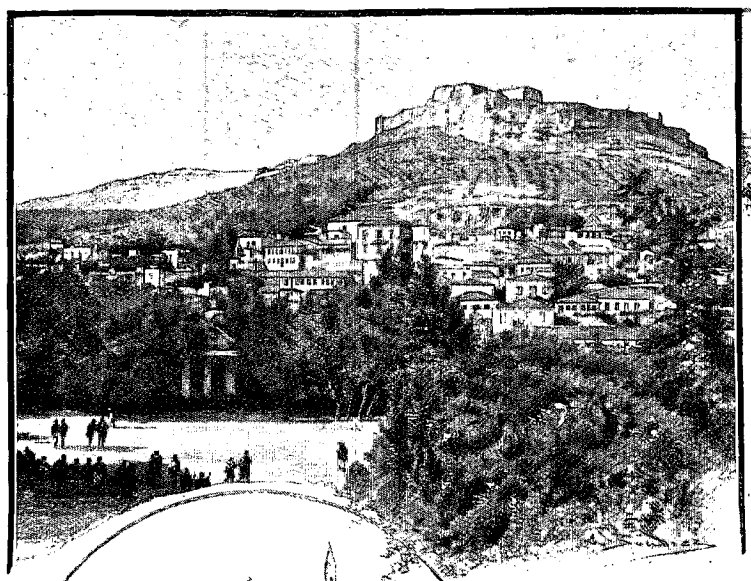
En arrivant à Athènes, la physionomie de la capitale nous impressionne péniblement, nous qui venions d'assister à tant de débâcles, à tant de défaillances. Les cafés regorgent de monde, les rues sont encombrées de gens qui discutent en attendant des nouvelles.

Mais alors que je croyais trouver seulement ici des vieillards et des enfants, je constate que la ville est encore pleine d'hommes jeunes, valides, fort capables de porter un fusil, et qui estiment pourtant préférable de bavarder sur la place de la Constitution.

Profondément philhellène, car je crois sincèrement que la Grèce représente la civilisation en Orient, je suis douloureusement affligé de constater que ce peuple ne fait pas tout son devoir. On ne voit point ici une

nation décidée à sauver la patrie à force d'héroïsme. A Athènes, comme en province, ce n'est point contre le Turc que se déchaînent les passions, mais contre le roi et la famille royale.

Est-ce à dire qu'une révolution est probable à Athènes? Les uns disent oui, les autres, non. « Nous sommes maintenant tous républicains! disait un ancien ministré. — Oui, répondaient d'autres interlocuteurs,



LA CITADELLE.

UNE PLACE.

FONTAINE TURQUE

VUES DE LAMIA (PAGE 50). — DESSIN DE BOUDIER.

mais nous n'avons point les hommes qu'il faut pour fonder la République. »

Et sans doute la dynastie profitera, pour se maintenir, de la querelle des partis d'opposition qui luttent entre eux, non point sur des programmes, mais uniquement sur des questions personnelles.

Quoi qu'il en soit, le roi, la reine et les princesses passent de vilains moments. Ils veulent visiter les hôpitaux. A la porte de quelques-unes des salles, on prie les princesses de s'abstenir, tant est grande l'excitation parmi les blessés.

Dans d'autres salles, le roi est accueilli par des murmures; souvent des réponses injurieuses ou sarcastiques sont faites à ses questions.

Quant au diadoque, inutile de dire qu'il est, parmi les princes, le plus impopulaire. Ses amis eux-mêmes reconnaissent qu'il lui sera impossible, avant de longs mois, de rentrer à Athènes.

Le héros du jour, c'est Smolenski : ses portraits s'étalent à toutes les devantures ; des centaines de chansons célèbrent ses exploits, tous les journaux font son apologie. On réclame pour lui le commandement suprême des armées; on affirme que, s'il eût été généralissime, la victoire était assurée. Cette popularité ne manque pas d'inquiéter quelques sages esprits qui redoutent une dictature militaire. Heureusement, me dit-on, Smolenski est un excellent soldat, tout entier à son devoir et peu désireux de jouer un rôle quelconque comme homme politique.

C'est sans doute pour cela que depuis on en a fait un ministre de la guerre!

Mais voici qu'arrive à Athènes la nouvelle de la prochaine bataille de Domokos. Bien vite nous devons rejoindre l'armée hellénique, où nous arrivons à temps pour assister aux dernières hostilités de cette guerre lamentable.

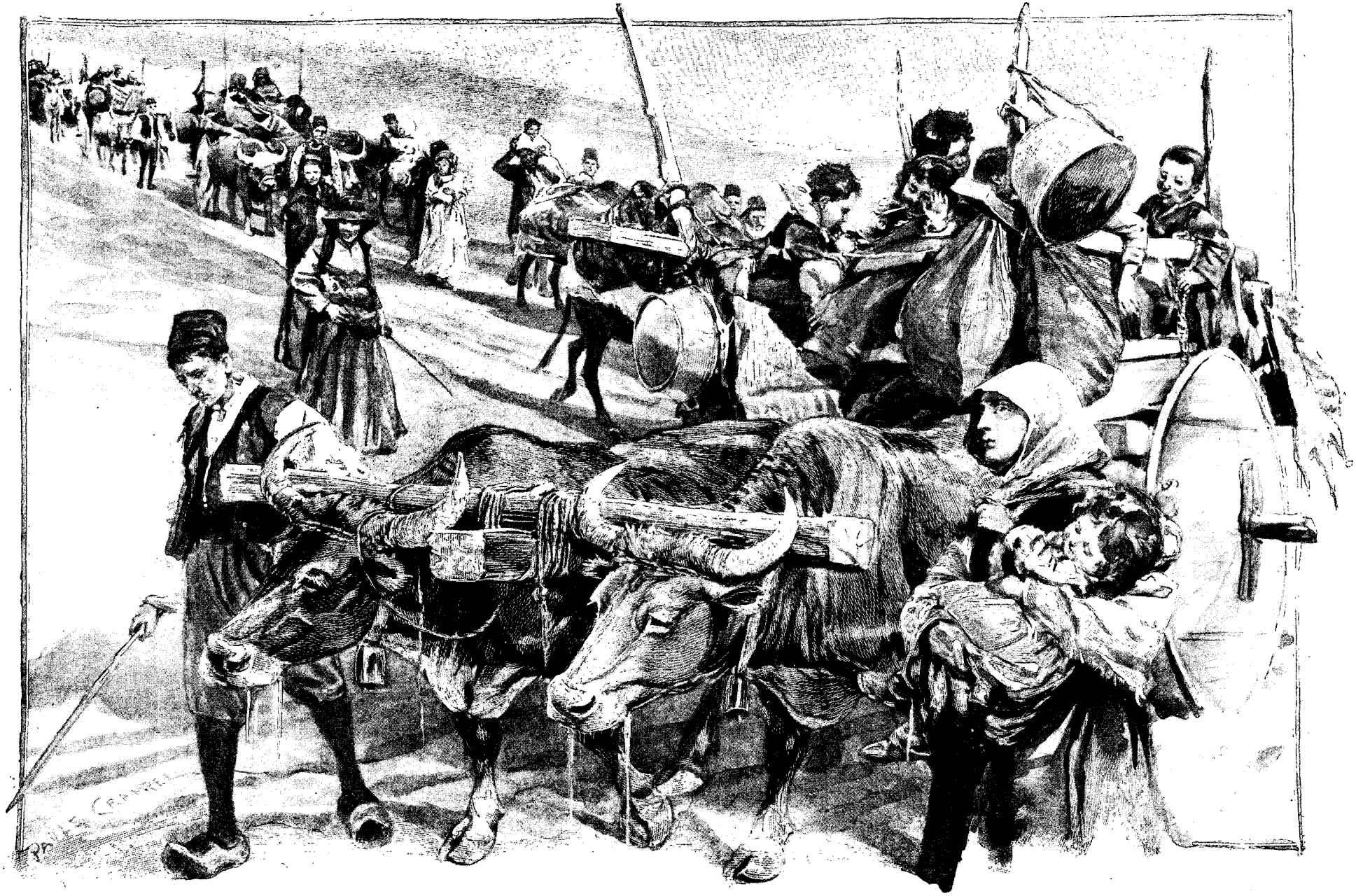
Le 10 mai, le prince héritier avait adressé à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Soldats de l'armée grecque,

« L'armée s'est retirée sur Domokos, parce que les positions de Pharsale n'étaient pas assez fortes, et que l'ennemi nous était de beaucoup supérieur en nombre; mais les positions que vous occupez sont si fortes, qu'on peut considérer notre armée comme invincible.

« J'ai pleine confiance que vous pourrez non seulement repousser avec succès les attaques d'un ennemi, même s'il nous est supérieur en nombre, mais qu'encore vous pourrez sous peu prendre l'offensive et l'obliger à abandonner le territoire grec.

« Souvenez-vous que vous défendez ici le sol sacré de la patrie, l'honneur du roi et de la nation, et qu'il ne faut pas permettre à l'ennemi de faire un pas de plus sur le sol de la Grèce. »



CONVOI D'ÉMIGRANTS (PAGE 51). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Après de si nobles paroles, nous allons voir les actes! Malgré l'inaction apparente de l'armée ottomane, le plan d'opérations adopté par Edhem-Pacha se poursuivait avec activité. Des conciliabules fréquents avaient lieu entre le général en chef et ses officiers.

De nombreux bataillons arrivaient chaque jour de Larissa.

Les troupes étaient sans cesse entraînées par des exercices quotidiens. La reconnaissance des positions grecques, les mouvements préparatoires étaient méthodiquement exécutés, malgré le temps pluvieux et le mauvais état des chemins.

Les Turcs n'allaient point tarder à recueillir le fruit de leur énergie et de leur prudence.

Le 17 mai, dès cinq heures du matin, les troupes de Pharsale et des environs commencent leur marche en avant : six divisions vont attaquer les Grecs.

C'est contre l'aile gauche hellénique que commence la bataille. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, les batteries turques et grecques sont aux prises, et le feu ne cesse pas. Nous assistons au combat du haut de la forteresse.

Vers midi, la route de Pharsale apparaît, au lointain, couverte de troupes musulmanes qui s'avancent jusqu'à une distance de 6 kilomètres environ et commencent à envoyer des projectiles. Mais de ce côté le feu n'est point très vif. Ce n'est, en tout cas, qu'un duel d'artillerie.

A deux heures seulement, l'attaque commence, très violente, contre l'aile droite de l'armée grecque. Ici la parole n'est plus au canon, c'est l'infanterie qui donne des deux côtés.

Tout à fait en avant, l'héroïque Cipriani, le fameux révolutionnaire italien, est à la tête de 120 hommes : onze sont tués, vingt-neuf sont blessés. Cipriani reçoit une balle dans le genou, mais n'en continue pas moins à commander le feu.

Pas loin de là, les garibaldiens et la légion philhellénique se battent merveilleusement. Le député italien Fratti tombe frappé d'une balle en plein cœur, Antide Boyer tire sans arrêter, le capitaine Varassas reçoit une blessure mortelle.

Enfin la nuit tombe; peu à peu la fusillade cesse, et la grande voix des canons se tait autour de nous. La bataille est terminée, et Domokos reste encore entre les mains des Grecs. En somme, la journée est glorieuse et la bataille pourrait recommencer le lendemain.

Mais non! la tactique habituelle va être encore suivie, et le diadoque, qui lançait quelques jours auparavant la fière proclamation qu'on a lue, prend vers onze heures du soir la résolution... de se retirer!

Et de nouveau nous voici en pleine retraite! Encore une débâcle, encore une panique! Tout le monde se précipite hors de la ville, et c'est le long de la route de Lamia le recommencement des scènes effroyables et humiliantes que nous avons déjà vues à Tyrnavo et à Larissa.

Cette fois la défaite est complète, irrémédiable. On ne cherche même pas à se maintenir à Lamia. L'armée se retire précipitamment aux Thermopyles, qu'elle ne serait même plus d'ailleurs en état de défendre.

LES VOLONTAIRES FRANÇAIS. — DESSIN DE GOTORBE.

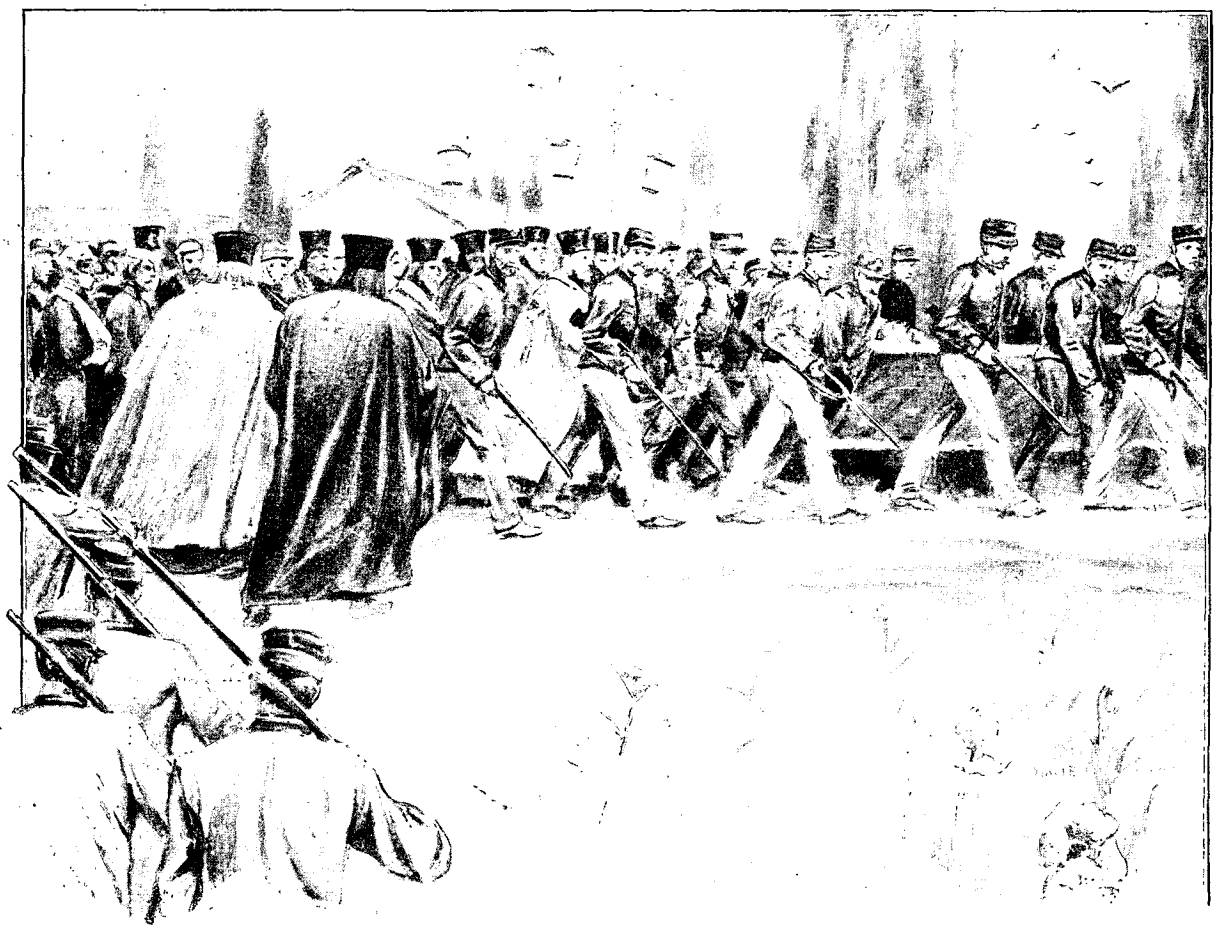
Heureusement, le 20 mai, l'armistice est signé, sans quoi les Turcs nous poursuivaient jusqu'au Parthénon!

A peine les derniers coups de canon étaient-ils tirés à Domokos, que je partais bien vite pour Athènes et de là pour l'Épire, où je n'avais pas encore eu l'occasion d'étudier la marche des événements.

Dans cette course rapide, ce m'est un repos de me trouver quelques heures en chemin de fer, sur cette voie ravissante qui longe successivement les golfes de Salamine, de Corinthe et de Patras.

Puis une courte traversée en bateau nous conduit à la petite ligne qui, par Missolonghi, nous mène jusqu'à Agrinion. Ah! ce nom de Missolonghi, comme il sonne tristement à nos oreilles, évoquant brusquement tout un passé de gloire et d'héroïsme! Où sont-ils donc, maintenant, ces vaillants défenseurs de l'indépendance hellénique!

D'Agrinion à Arta il faut deux grands jours de voiture. Mais la route est superbe : ce ne sont plus les



À KARAVASSARA : ENTERREMENT D'UN OFFICIER (PAGE 58). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

rochers arides de l'Attique, ni les plaines ennuyeuses de Thessalie. Ici le paysage est magnifique : des collines verdoyantes, des forêts d'oliviers et de grasses prairies.

Le temps est mauvais, mais pourtant il y a des éclaircies, et le soir nous voyons se coucher le soleil derrière des montagnes d'un bleu intense, tandis que les derniers rayons viennent jeter une lumière violacée sur les eaux dormantes d'un lac paisible.

Et tandis que la nature se fait ainsi très belle, nous rencontrons à chaque pas des voitures où gémissent des blessés, des chariots qui ramènent des officiers morts. Puis ce sont des déserteurs qui passent, traînant la jambe, des fuyards qui se sauvent et qui, le soir venu, pilleront les habitations isolées des populations qui émigrent.

A moitié route entre Agrinion et Karavassara, nous nous arrêtons pour laisser souffler nos chevaux et nous pénétrons dans une misérable auberge où, sur un grabat, gémissent des officiers blessés. Puis, dans une salle basse, enfumée, à peine éclairée par la flamme vacillante d'une chandelle, des hommes grelottants se pressent autour d'un pauvre foyer où quelques branches mouillées se consument.

Dieu ! que tout cela est triste, et quelle pitoyable organisation ! Pas d'autre service d'ambulance que quelques voitures de la Croix-Rouge. Ici, comme en Thessalie, il n'y a pas trace d'ambulance militaire.

Mais continuons notre route, cahotés dans une berline qui roule par miracle et craque lugubrement.

Voici Karavassara ; la petite ville est pleine de volontaires du corps de Botzaris qui retournent à Athènes en proférant des menaces. Ils disent qu'ils ont été trahis et que, s'ils n'ont pas eu l'occasion de verser leur sang à la frontière, ils le verseront à Athènes pour châtier les criminels qui gouvernent.

Ce sont ceux-là qui passèrent à Patras quelques jours après. On voulut les désarmer, mais ils mirent bien vite des cartouches dans les fusils et, couchant en joue les autorités et les gendarmes : « Venez prendre nos fusils ! » criaient-ils. Et on dut les laisser partir avec leurs armes.

Partout, et très haut, les soldats et les habitants de la frontière crient à la trahison et accusent avec une violence inouïe le commandant en chef de l'armée d'Épire, le général Manos, qui d'ailleurs fut révoqué quelques jours avant la fin des hostilités et remplacé par le frère de Smolenski. A son retour à Athènes, Manos fut l'objet de violentes manifestations. A Mondoughi, le général fut hué et attaqué à coups de pierres. A Titolico, une foule furieuse brisa les vitres de son wagon. Manos n'osa pas débarquer à Patras et vint

directement à Corinthe, sur un petit schooner. Pendant les quelques heures que je passe à Karavassara, j'assiste à une scène pittoresque et poignante : l'enterrement d'un officier. Dans une rue étroite et montueuse, pavée de cailloux pointus et disjoints, le cortège grimpe vers l'église. Le cercueil où le mort est couché, figure découverte, est porté à bras par des soldats ; il est suivi par des popes en robes noires, portant de hautes lanternes voilées de crêpe, et derrière s'avance un détachement de garibaldiens.

Dans l'église où nous pénétrons, on voit à peine clair, et la lueur tremblotante de petits cierges projette sur les visages des assistants d'étranges effets de lumière : il y a là quantité de blessés, la tête ou les bras enveloppés de linges sanglants, et tout ce monde est fort recueilli, tandis que les chants nasillards de l'office augmentent encore le caractère lugubre de la cérémonie.

Pourtant il nous faut continuer notre voyage vers Arta. Malgré notre fatigue, nous sommes bien vite saisis par les beautés de la route de corniche qui domine le golfe d'Ambracie et offre des coups d'œil prestigieux.

Une heure d'arrêt à Mélina, où nous assistons à l'arrivée d'une voiture de blessés, et à la cuisson des agneaux ! Puis nous repartons bien vite, car nous avons hâte d'arriver à Arta, dans l'espoir d'être là à temps pour les derniers combats.

Malheureusement nous arrivons trop tard, et le drapeau blanc vient d'être hissé. Ici comme à Lamia les hostilités sont terminées et l'armistice est proclamé. Nous ne pouvons mieux faire alors que nous promener dans la ville en nous faisant raconter les dernières péripéties de la lutte.

Arta est une ville fort curieuse, toujours animée d'ordinaire, mais qui à l'heure présente est plus mouvementée que jamais, car elle regorge de soldats de toutes armes : on y rencontre beaucoup de garibaldiens, ceux qui se battent ! les autres ont déjà fui et pratiquent le brigandage dans les montagnes.

Notre promenade nous conduit successivement à la vieille forteresse, énorme bâtisse très majestueuse qui est bâtie sur le bord de l'Arakhtos, à la curieuse église byzantine, malheureusement très mutilée, mais encore fort intéressante, à un ancien cimetière où se dresse une mosquée presque croulante et quelques ruines d'un gracieux style.

Enfin nous arrivons à l'Arakhtos, le fleuve frontière sur lequel est jeté un pont bizarre, de l'époque romaine et en forme de dos d'âne.

LA FORTERESSE.

RUINES ANTIQUES.

ÉGLISE BYZANTINE.

UNE MOSQUÉE.

VUES D'ARTA. — DESSIN DE BOUDIER.

Et là, sous l'ombrage d'un énorme chêne, nous devisons avec quelques officiers qui veulent bien nous renseigner.

Dès le commencement de la guerre, les Grecs avaient pris l'offensive, et quelques succès importants avaient récompensé leurs efforts.

Philippiadès était tombée entre leurs mains, et la bataille de Pente-Pigadia pouvait être considérée comme une victoire. Mais brusquement, et sans qu'on puisse se l'expliquer, Manos avait donné l'ordre de battre en retraite, et ce ne fut plus ensuite qu'une lamentable et incohérente série de fautes successives.

D'abord, on ne put, ou plutôt on ne voulut pas prendre Préveza, qui pourtant n'aurait pas résisté vingt-quatre heures à un bombardement sérieux. Des scandales

PONT SUR L'ARACHTOS. — CAMPEMENT AUX PORTES D'ARTA. DESSIN DE BOUDIER.

récents nous ont instruits, il est vrai, du rôle que pouvait jouer une marine dont les torpilles n'étaient point munies de détonateurs ! Certes la faute la plus lourde, la plus extravagante et la plus désastreuse, fut la bataille de Grébovo, qui termina la campagne d'Épire. Le mercredi 12 mai, les Grecs occupaient les hauteurs de Grébovo, tandis que les Turcs étaient dans la plaine. Cette position avantageuse fut abandonnée, sans combat, par l'armée hellénique.

Et le lendemain on engagea une formidable bataille pour la reprendre !

Les Grecs firent alors des prodiges de valeur, mais en vain : des hauteurs où ils étaient dès lors établis, les Turcs repoussaient tous les assauts. Pendant trente-six heures les troupes de Manos multiplièrent les efforts, et ce fut assurément le plus meurtrier des engagements. Il fallut rentrer à Arta : plus de quarante officiers tués ou blessés et près de mille soldats sont hors de combat. Trop souvent nous avons eu à signaler des défaillances pour ne pas ici rendre hommage à l'héroïsme des troupes et des officiers. Le commandant Papaïanopoulo avait eu la cuisse cassée par un éclat d'obus. On l'avait emporté sans connaissance à l'hôpital.

Lorsqu'il reprend ses sens, il demande où en est la bataille : on lui dit que les Grecs sont en fâcheuse position. Alors il manifeste la volonté de retourner au milieu de ses soldats.

— Impossible, mon commandant, lui répond-on. Vous ne pourriez pas vous tenir à cheval.

— Qu'on m'attache ! réplique Papaïanopoulo.

Et comme on refuse, il saisit son revolver et, se l'appuyant sur le front : « Je me brûle la cervelle, si vous ne me donnez pas un cheval », s'écrie-t-il.

GARIBALDIENS À ARTA. — DESSIN DE GOTORBE.

Il faut bien céder : le malheureux est mis en selle et s'élance en avant. Une demi-heure après il recevait une balle en pleine poitrine et tombait mort. Le colonel Manessis, lui aussi, est mortellement frappé au côté ; quatre hommes ont peine à le maintenir, car il veut se relever, et ne cesse de crier « En avant ! » que lorsqu'il est à bout de forces.

Mais malgré ces hauts faits de leurs chefs, les soldats ne peuvent plus avoir confiance et rentrent à Arta démoralisés et furieux. Dès lors, plus de discipline pour résister aux paniques comme celle qui se produisit le

samedi matin. Tout à coup on entendit les cris : « Les Turcs arrivent! Sauvons-nous! » Ce fut un désordre indescriptible: la population se précipitant sur la route; les soldats refusant d'obéir aux ordres des officiers et renversant même ceux qui voulaient les arrêter; les prisonniers profitant de l'affolement pour briser les portes de la prison et s'enfuir ; bref, une débandade générale.

Heureusement, la cavalerie parvint à arrêter le mouvement, et, moitié par persuasion, moitié par force, les fuyards rentrèrent dans la ville.

Le dimanche, la journée fut calme, le lundi également.

Le mardi matin, 18, les canons de la forteresse d'Arta commencèrent à tirer sur le mont Imaret, où les Turcs se fortifiaient. C'est alors que ceux-ci hissèrent le drapeau blanc : enfin l'ordre de cesser le feu était arrivé, et l'armistice commençait.

Vraiment il était temps, car le désordre qui régnait à Arta aurait rendu possible un coup de main des Musulmans.

Ici se termine la tâche que je me suis imposée. D'aucuns trouveront sans doute qu'il y a bien des lacunes dans cette rapide étude. Qu'il me suffise de faire observer que je n'ai point eu la prétention d'écrire une histoire complète de l'insurrection crétoise et de la guerre gréco-turque, mais que j'ai seulement voulu transcrire, ainsi que le titre l'indique, des notes et des impressions personnelles de mon séjour là-bas pendant ces douloureux événements.

Il appartient à d'autres de tirer les conclusions stratégiques, politiques, économiques et sociales que comporte la navrante aventure dont nous avons tracé une rapide esquisse.

Au point de vue militaire, les attachés qui suivirent les opérations ne manqueront point de tirer profit des enseignements que les diverses péripéties de la guerre purent leur donner. Ils auront pu voir quel rôle prépondérant, décisif, joua l'artillerie, et combien fut effacé celui de l'infanterie, presque nul celui de la cavalerie.

Et encore les deux belligérants n'avaient à leur disposition qu'un matériel très imparfait, des canons de petit calibre, des artilleurs relativement inexpérimentés. On en peut conclure, avec la force de l'évidence, que si, à l'heure actuelle, un conflit éclatait entre les grandes puissances formidablement armées d'engins puissants, ce serait plus encore que dans la guerre turco-grecque un duel effroyable d'artillerie qui s'engagerait.

Au point de vue politique, il faudrait un volume pour montrer les conséquences incalculables de l'abaissement de la Grèce, de sa ruine financière, de la perte de tout son prestige en Orient.

Et cela, je le répète, sortirait du cadre de cette publication. Je souhaite seulement que ces quelques pages d'un témoin impartial fournissent aux lecteurs une partie des éléments dont ils ont besoin pour se faire un jugement raisonné.

Henri TUROT.

LA GARDE DU PONT, À ARTA (PAGE 58). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BARILLERO À RIO-HACHA (PAGE 65). — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

ENFANTS À RIO-HACHA.
DESSIN D'OULEVAY.

Après de longues années de missions dans d'autres parties de l'Amérique du Sud, je fus chargé, en 1890, par le Gouvernement français, d'un voyage dans le nord de la Colombie. Cette région n'avait pas encore été l'objet d'une étude géographique sérieuse. Le littoral et les rives des fleuves étaient seuls connus, et à peine, des civilisés. Les Espagnols qui se sont fixés là n'ont jamais eu d'explorateurs : c'étaient des conquérants, non des géographes.

Le seul homme qui ait dressé la carte de la Colombie, Godazzi, allait du Sud au Nord, et mourut à Espiritu-Santo, vers le dixième parallèle. Du dixième au douzième et demi, y compris le territoire goagire, la Colombie septentrionale resta inexplorée.

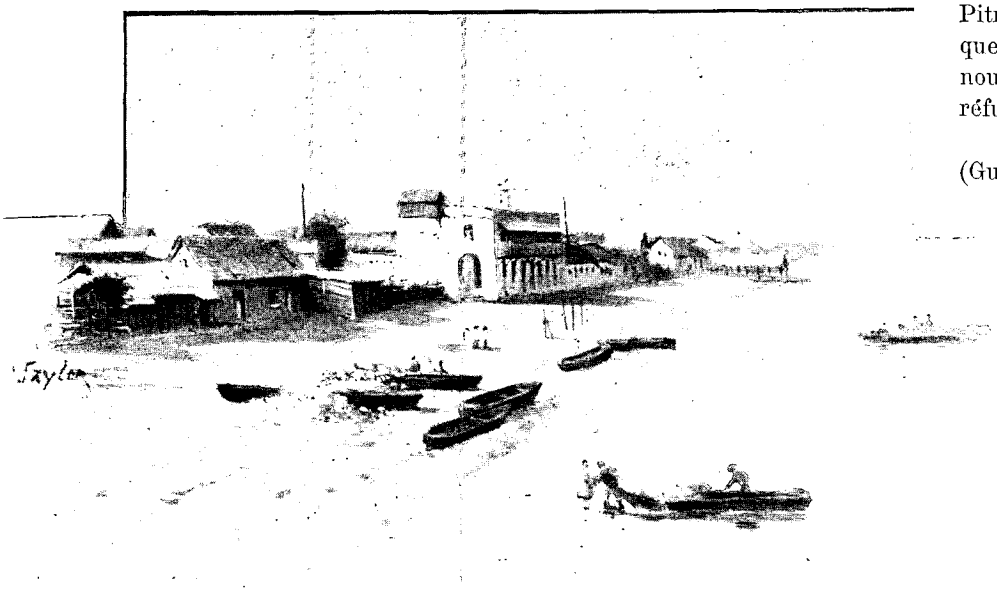
On ne saurait prendre, en effet, au sérieux l'anglais Simons, qui a dessiné, au hasard, des rivières et des montagnes sur une carte fantaisiste. Je ne critiquerai pas cependant la partie de son travail qui comprend les rivières du nord de la Nevada. Ces rivières, M. Simons les a surtout découvertes dans des pièces particulières officiellement communiquées par moi au Gouvernement colombien.

Avant d'entrer en matière, il ne sera pas inutile de donner une impression générale du pays que j'ai parcouru, de dire quelles races l'habitent, et quelle est la physionomie des civilisés. Les zones indigènes et civilisées sont tellement enchevêtrées les unes dans les autres, qu'un aperçu général s'impose avant d'aborder la description détaillée des Indiens.

C'est le 9 décembre 1890 que je partis de Saint-Nazaire, à bord du paquebot *la France*. Sortis du port à une heure et demie du matin, l'épaisseur du brouillard nous obligea à mouiller. Le lendemain seulement s'effectua notre départ. Nous ne devions revoir la terre que dix jours après. Dans l'après-midi du 21 décembre, par tribord, nous apercevons un rocher qui émerge de l'Océan : c'est la Désirade, la première vision de la terre après laquelle soupirent les navigateurs venant d'Europe. Puis, nous arrivons à Pointe-à-Pitre, ville sale et mal construite, toute grouillante de nègres auxquels on devrait apprendre à respecter les blancs. Je les vois encore prendre d'assaut notre bord et essayer de nous entraîner de force dans

1. *Voyage exécuté en* 1890-1896. — *Texte et dessins inédits.*

leurs embarcations. C'est d'un ton presque menaçant que l'un d'entre eux, s'adressant à une dame, lui criait : « Toi, madame, viens à terre dans ma barque! » La France est tellement généreuse, elle respecte à tel point la liberté humaine qu'elle ne songe pas assez à refréner l'impertinence de ces grands enfants que sont les noirs.

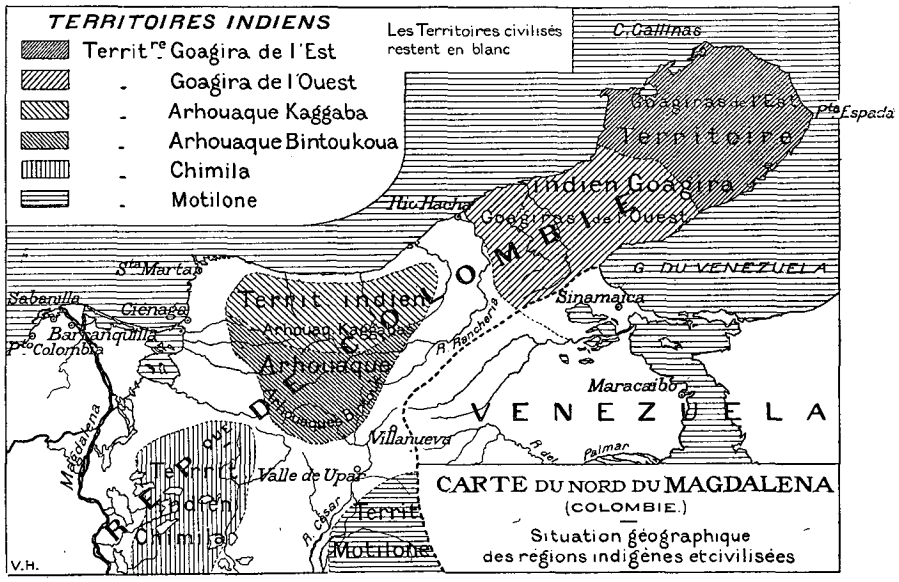


RIO-HACHA (VUE PRISE DU PORT) (PAGE 64). — DESSIN DE TAYLOR.

J'appris, à mon passage à Pointe-à-Pitre, la mésaventure d'un médecin que leurs sottises, trop souvent renouvelées, avaient contraint de se réfugier dans une colonie anglaise.

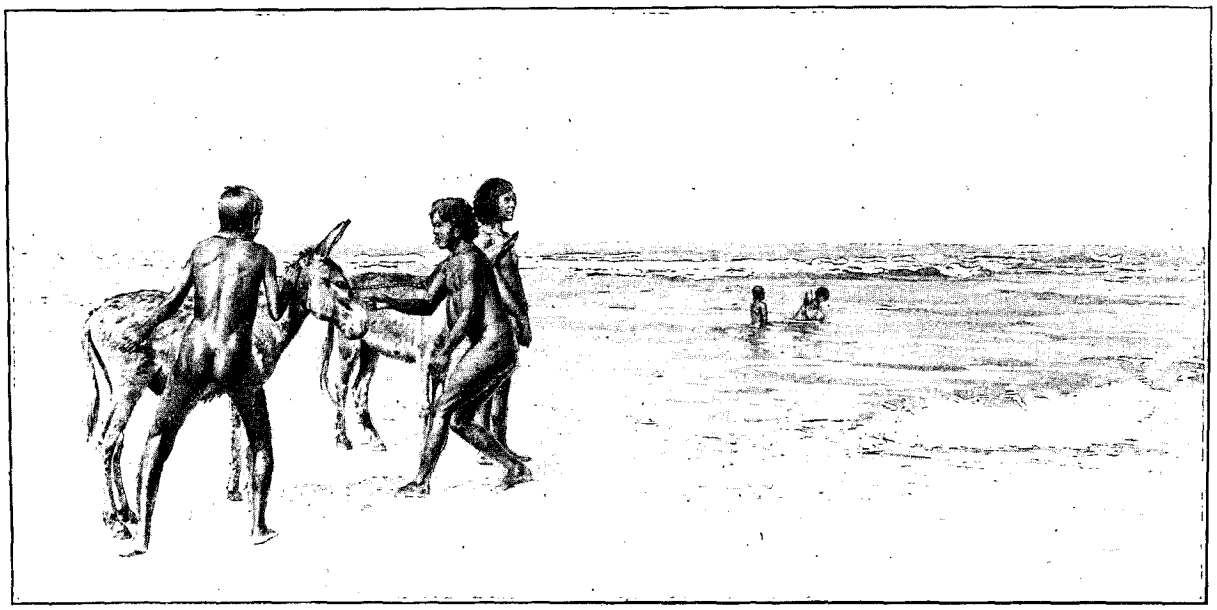
Nous passons à la Basse-Terre (Guadeloupe), et le 22, à neuf heures du matin, nous arrivons à Saint-Pierre. La Martinique est un agréable séjour : les prairies sont fertiles, et jolies les forêts. Le 23, nous sommes à Fort-de-France. On me montre, dans la savane, la statue de Joséphine de Beauharnais, une des femmes pour lesquelles les négresses ont le plus de vénération; et, de l'autre côté de la baie, une vallée minuscule où naquit celle qui devait devenir impératrice des Français. La ville est petite, plantée de jolies maisons et de baraquements. Le fort de Balata la domine, dans un site merveilleux d'où la vue s'étend au loin sur la mer. Pendant mon séjour à Fort-de-France, un accident, très banal en lui-même, faillit me coûter la vie : par mégarde, j'avalai un verre d'hyposulfite de soude que mes travaux de photographie avaient mis à portée de ma main. Je fus sauvé par le docteur Poussié, un charmant compagnon de voyage, auteur d'un dictionnaire en trente langues.

Le grand air acheva de me guérir. Nous reprenons la mer, et apercevons dans le lointain Sainte-Lucie. La joie régnait à bord, et, toute la nuit du 24, le pont se transforma en une salle où l'on dansa. A trois heures du matin, la terre ferme était en vue. Douze heures après, nous faisions notre entrée dans le port de la Guaira. — Les bains de Macuto, le Biarritz des Vénézuéliens, m'attiraient; mais je me décidai pour un voyage à Caracas.



En quatre heures, le chemin de fer me conduisit à la capitale du Venezuela. Effrayante cette voie ferrée qui enroule, à l'infini, son ruban dans l'enchevêtrement des montagnes. On me raconta que l'ingénieur qui l'avait construite était devenu fou : la complication des calculs auxquels il avait dû se livrer en était la cause.

La machine monte libre, sans crémaillère, au bord de gouffres et de torrents, sur des pics d'où la vue s'étend vers l'immensité. Quant à la ville de Caracas, elle est très avancée, et peuplée de gens de belle humeur. Un peintre, M. Tovar, me conduisit au Capitole, dont il avait décoré les murs. Un autre de mes compagnons, Mgr Sabatucci, nonce du Pape en



INDIENS GOAGIRES PASSANT LE GUÉ DU RIO RANCHERIA. — DESSIN DE GOTORBE.

Colombie, fut reçu en grande pompe par un cortège qui vint le chercher à bord. Le 26, à sept heures et demie du soir, nous appareillons, et le lendemain matin à sept heures nous arrivons à Puerto-Cabello. La ville s'élève dans un pays plat qu'environnent des forêts de cocotiers. Les maisons, bien construites, n'ont qu'un étage. Le commerce est très florissant.

Ce fut à Puerto-Cabello que nous abandonna le paquebot *la France*. Je pris le steamer *Philadelphia*, de l'United States Mail, dont les cabines étaient admirablement aménagées pour un voyage dans les pays chauds.

Le 28, à sept heures du matin, j'étais à Curaçao. Cette ville, dont le sous-sol serait, paraît-il, madréporique, semble une perle de Hollande enchâssée dans la mer des Antilles. Pas un arbre, des maisons à pignon, blanches, rose clair, jaune tendre, avec des fenêtres à guillotine. La différence de climat se fait sentir à l'absence des cheminées et des vitres; mais il y a des canaux, dont le service est fait par des *ponchos*, sortes de bacs conduits à la godille. Il y a même un pont de bateaux qui s'ouvre pour livrer passage aux navires. Les noms des rues sont hollandais. La population, Hollandais et métis, se distingue par une certaine gentilhommerie de caractère. A noter l'orgueil des domestiques, dont vous n'obtenez pas de réponse si vous oubliez de les appeler *señor*.

Grâce à un de mes compagnons, parti avec moi de Saint-Nazaire, M. Laborde, fils d'un capitaine français au long cours et marié à une Colombienne, je fus présenté dans la meilleure société, et je trouvai l'occasion de noter quelques particularités intéressantes. C'est ainsi que les rapports entre gens de religion ou de pensée différente sont assez bizarres. Leurs églises se trouvent côte à côte. S'agit-il d'aller au cirque, catholiques, protestants, juifs, francs-maçons font bande à part. Le haut du pavé semble appartenir aux juifs, bijoutiers, commerçants, commissionnaires. Ce sont eux qui exportent le plus d'écorces d'oranges. Quelques-uns d'entre eux sont hôteliers; ce qui me permit de descendre chez un juif, brave homme auquel on ne pouvait adresser qu'un reproche : il portait au compte de chacun de nous les consommations prises par tous les autres.

Dans cet hôtel était descendue toute la troupe du grand cirque oriental : des clowns anglais, des acrobates italiens, et des équilibristes du Japon, qui se firent un plaisir de me faire assister à leurs répétitions; je les vis apprendre leurs rôles, et je fus mis au courant de leurs coutumes. Celle-ci me parut particulièrement frappante : deux clowns devaient exécuter sans filet, sur un trapèze volant, un exercice périlleux qu'ils appelaient le pont de la mort. Comme ils étaient fâchés, ils se réconcilièrent en ma présence. L'exercice achevé, ils reprirent leur querelle. Ils jouaient, chaque jour, très sérieusement, cette petite comédie du repentir intermittent. Ils voulaient bien vivre, mais non pas mourir, ennemis.

J'ai conservé l'affiche de la première représentation, à cause de cette mention finale : « Les spectateurs sont avisés que le cirque ne possède ni banquettes ni fauteuils, et que chacun doit apporter son siège. » Personne que moi ne songea à rire, et même, à un certain moment, un dandy de l'endroit me glissa à l'oreille : « En avez-vous autant à Paris? »

La chaleur est accablante, puisqu'au milieu du jour le thermomètre marque trente degrés à l'ombre.

Est-ce la chaleur qui éloigne de Curaçao les Français? Je ne rencontrai que deux de mes compatriotes : l'un était ingénieur, l'autre tenait le câble transatlantique.

Par contre, toutes les monnaies du monde se trouvent dans la cité hollandaise, même des pièces espagnoles de la conquête. Toutes les pièces ont cours.

Les femmes ne manquent pas de beauté, mais leur costume déroute un peu l'œil du voyageur arrivant d'Europe.

J'attendais à Curaçao la goélette qui devait m'emporter à Rio-Hacha. Elle arriva le 6 janvier. Son nom était *Columbia*. Le 12 janvier, je partis. Le bateau était chargé à couler, et, sans doute pour rendre présente aux passagers la pensée de la mort, le capitaine ne pouvait mettre à leur disposition que deux boîtes allongées de chaque côté de la barre, deux sortes de cercueils décorés du nom de cabines. Mais comment nous plaindre, alors que sous nos yeux les matelots, les mousses dormaient pêle-mêle sur le pont, exposés aux lames qui embarquaient. Notre équipage était composé de noirs. La traversée était mauvaise, et nous étions inondés dans nos cercueils. Vers quatre heures, nous laissons par tribord l'île d'Oruba, où des pétroglyphes ont été découvertes, datant probablement du temps des Caraïbes, et le lendemain nous passons près de la côte indienne goagire. C'était la première fois que j'apercevais cette contrée, que je devais plus tard parcourir en tous sens.

DON JOSÉ LABORDE,
PRÉFET DE LA PROVINCE DE PADILLA,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Qu'on se figure un ciel immobile, sans nuages, un ciel dont le bleu foncé rejoignait, par les grands fonds, celui de la mer, ou bien, par les fonds de sable, lui donnait une coloration verdâtre, et là-bas, des plages sablonneuses très légèrement boisées de cactus et de tunas, plantes grasses dont la rigidité de cierges rappelle les figuiers de Barbarie. Le lointain profilait avec indécision des découpures de montagnes. Côte inhospitalière qui jadis était peuplée de pillards toujours prêts à massacrer les naufragés. A une heure, nous passons en vue de Bahia-Honda, port qui deviendrait superbe, n'était le manque d'eau. Notre passage fut salué d'un coup de canon. Cet honneur s'adressait à mon compagnon de voyage, M. Laborde, qui, récemment nommé par le Gouvernement colombien préfet de la province de Padilla, venait prendre possession de son poste. M. Laborde était un homme d'une quarantaine d'années, très affable, d'une grande courtoisie. Il avait été consul de France en Colombie, et de Colombie en France (Saint-Nazaire); il n'avait partout laissé que d'excellents souvenirs.

Le 14, à deux heures du matin, nous apercevons le feu de Rio-Hacha, capitale de la province.

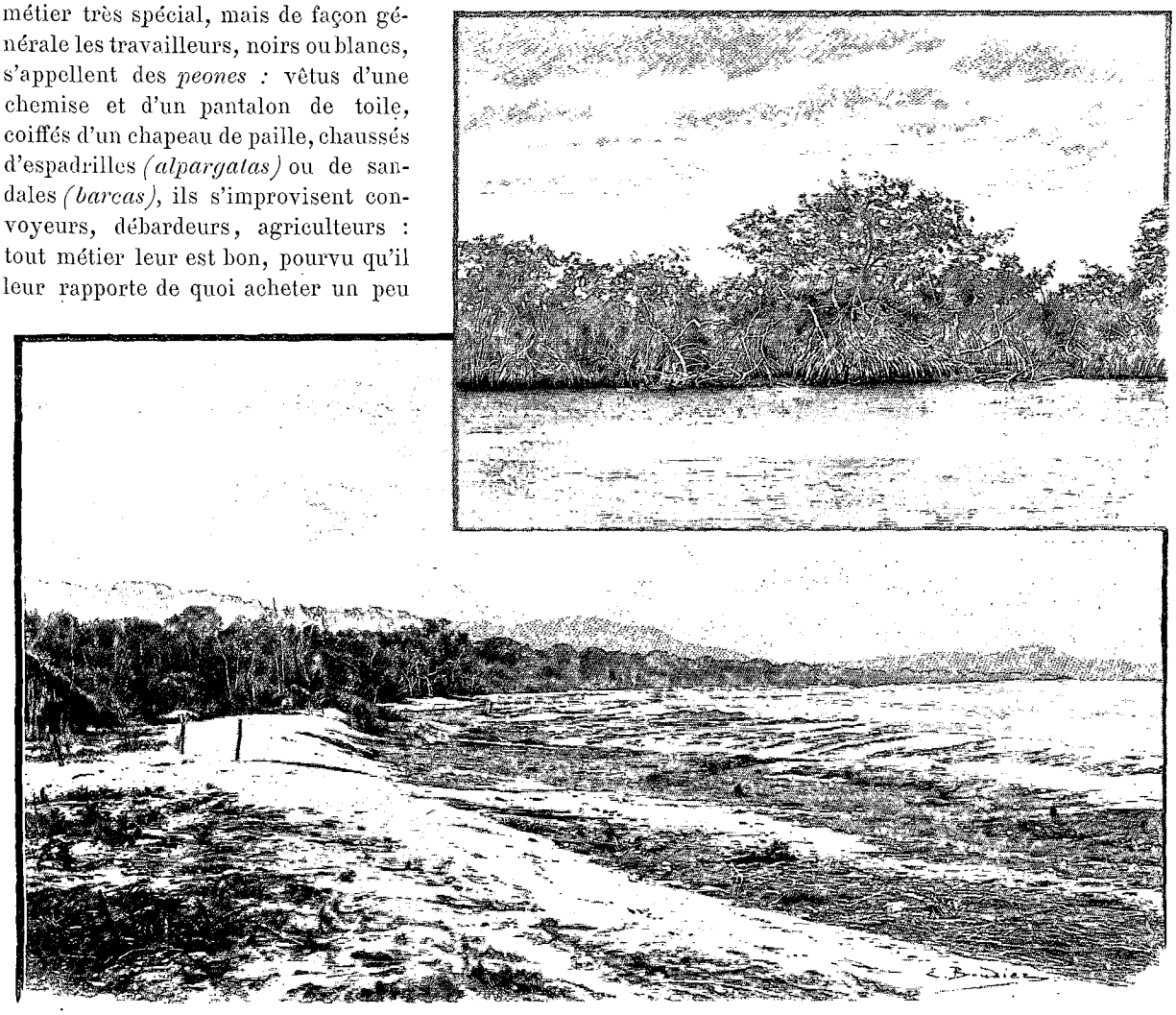
La ville doit son nom à un incident de la visite des premiers conquérants espagnols : arrêtés par la rivière qui coule au nord-est, ils promirent une hache à l'Indien qui leur indiquerait un passage guéable. Brûlée neuf fois par les Indiens, depuis la conquête, elle fut renommée dès les premiers temps pour ses pêcheries de perles. Aujourd'hui elle est le centre commercial le plus actif de la province de Padilla. Ses pêcheries de perles ont été abandonnées, quoique quelques Indiens continuent à s'en occuper. Des commerçants étrangers, établis dans le pays, déprécient autant qu'ils peuvent le produit de leur travail, sans doute pour s'en réserver le monopole.

Rio-Hacha exporte des bois d'ébénisterie, et le *dividivi*, arbuste dont je décrirai bientôt les fruits précieux.

La ville compte six mille habitants. Parfois, lorsque les Goagires ont commis quelque meurtre sur la frontière, elle reçoit une garnison temporaire de cent hommes. Elle réunit trois types de maisons : les *casas* espagnoles, avec arcades, véranda, balcon couvert et terrasse ; les *ranchos*, en pierres ou briques, avec une couverture de tuiles ou de planchettes ; les maisons *en pisé*, simple assemblage de pieux dont les intervalles sont remplis de terre gâchée que recouvrent des feuilles de palmier. On fait subir parfois aux murs en pisé une opération qui consiste à encastrer *(encascar)* dans la boue encore fraîche, de petits morceaux de brique, de pierre, de verre, de coquillages. Cette sorte de mosaïque est ensuite recouverte de mortier que l'on blanchit avec du lait de chaux. La maison se transforme alors en *casa*. Sur la rive gauche du rio Rancheria, en un point appelé *Los dos Rios*, je me suis fait construire une habitation de ce genre. Les cheminées sont inconnues. Les cuisines sont indépendantes des habitations et laissent échapper la fumée par les interstices des palmes qui les abritent. Toutes les bâtisses sont rangées selon des lignes droites dont l'ensemble donne l'idée d'un damier *(cuadras)*. Le clocher de la cathédrale porte un phare qui suffit aux besoins de la rade.

Une des difficultés de la vie, à Rio-Hacha, consiste à se procurer de l'eau potable. On ne peut songer à creuser des puits, le sol étant au niveau de la mer ; et d'autre part l'eau de la rivière est salée jusqu'à une certaine distance, bien que, sur cette partie de la côte américaine, le flux et le reflux soient insensibles. Cette rareté de l'eau a donné naissance à l'industrie des barilleros.

Le barillero opère le plus souvent la nuit. Voici son instrument de travail : un baril qu'il traîne de façon spéciale. Au centre de chaque côté de son tonneau il fixe un long clou ; à ce clou il adapte un morceau de cuir qui se continue par un cordage. Le porteur s'attelle et tire quelquefois deux et trois barils à la fois. Le baril vaut jusqu'à douze sous. C'est là un métier très spécial, mais de façon générale les travailleurs, noirs ou blancs, s'appellent des *peones :* vêtus d'une chemise et d'un pantalon de toile, coiffés d'un chapeau de paille, chaussés d'espadrilles *(alpargatas)* ou de sandales *(barcas)*, ils s'improvisent convoyeurs, débardeurs, agriculteurs : tout métier leur est bon, pourvu qu'il leur rapporte de quoi acheter un peu



PALÉTUVIERS. — LA CÔTE PRISE DE DIBULLA (PAGE 66). — DESSIN DE BOUDIER.

de poisson, de viande et de maïs. Sans souci du lendemain, ils traitent d'égal à égal celui qui les emploie. « Je ne suis pas, lui disent-ils, ton serviteur. Je ne travaille que pour assurer ma vie ».

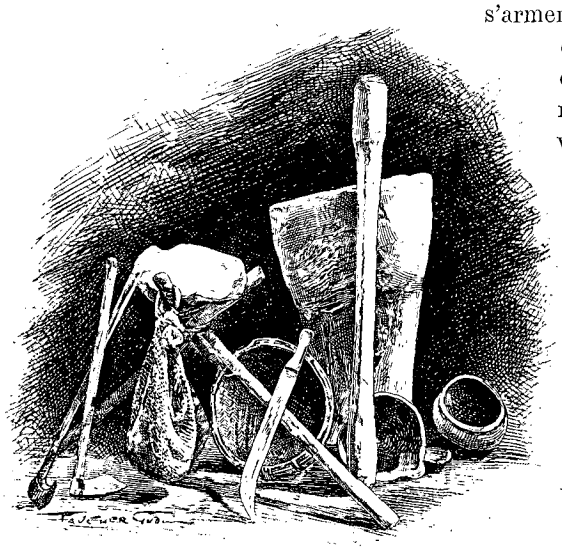
Un peu au nord-est de la ville se trouve l'embouchure d'une rivière que l'on désigne sous les trois noms de : rio Hacha, Rancheria, Calancala.

J'ai expliqué l'origine du premier de ces noms, qui est celui de la ville. Le second vient des premières habitations *(ranchos)* élevées par les Espagnols sur les bords de la rivière. Le troisième est la traduction indienne du mot *pou*. C'était dans la rivière que les Indiens venaient, jadis, procéder aux soins de leur toilette. On traverse le rio Hacha de deux manières : soit en embarcation, à deux cents mètres de l'embouchure, soit à gué, en marchant sur le banc de sable apporté par la rivière au milieu de la mer.

Les civilisés, les seuls dont il soit question en ce moment, vont nu-pieds (nous voulons parler de la basse classe); leur garde-robe se compose d'une chemise et d'un pantalon. Encore, pour les longues courses, se défont-ils de ce dernier vêtement. En bandoulière ils portent un sac en fibres d'agave ou de coton *(muchila)* qui leur tient lieu de poches. Ces petits sacs proviennent de la Sierra-Nevada. Ils sont fabriqués par les Arhouaques du versant oriental. On s'en procure aussi auprès des Indiens des anciennes missions espagnoles de San Antonio, San Miguel, etc., sur le flanc nord de la Sierra.

Hommes et femmes sont grands fumeurs de cigares longs et minces qu'ils appellent : *un tabaco*. Le tabac se vend par paquets de huit ou dix feuilles *(un maso)*, que les femmes roulent en forme de cigare. Le péon ne quitte pas son briquet *(estabon)*, sorte de boîte en écorce de courge qui contient un chiffon brûlé, un

morceau de fer et une pierre à fusil. Pour allumer du feu, il se sert parfois de feuilles sèches. Sa nourriture consiste en viande de mouton, de chèvre et de bœuf. Le plat le plus répandu est le bœuf bouilli *(sancocho)*. La banane, longue, pas sucrée, se mange grillée ou bouillie. Dans chaque maison se trouve une pierre sur laquelle on écrase le maïs. Pour ce travail, les femmes s'assoient à terre, s'arment d'une seconde pierre, et par un mouvement de va-et-vient produisent la farine. Cette farine est convertie en *boyos*, petits pains enroulés dans des feuilles de maïs. Les ustensiles de cuisine se réduisent à un tamis pour enlever le son de la farine, et à quelques vases de terre. Parfois un mortier et un pilon remplissent l'office de la pierre, qui est d'origine indienne. L'instrument unique de travail, qui remplace la pioche et la charrue, est le *machete*, sabre court employé à ouvrir un passage dans la forêt, à défricher la terre, à creuser, d'un coup de pointe, les trous dans lesquels est semé le maïs. Le machete se porte généralement suspendu à la ceinture, dans une gaine de cuir.

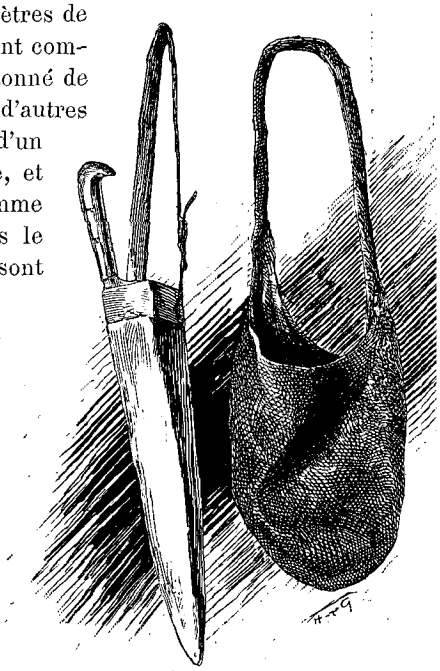


INSTRUMENTS DES PEONES.
DESSIN DE FAUCHER GUDIN.

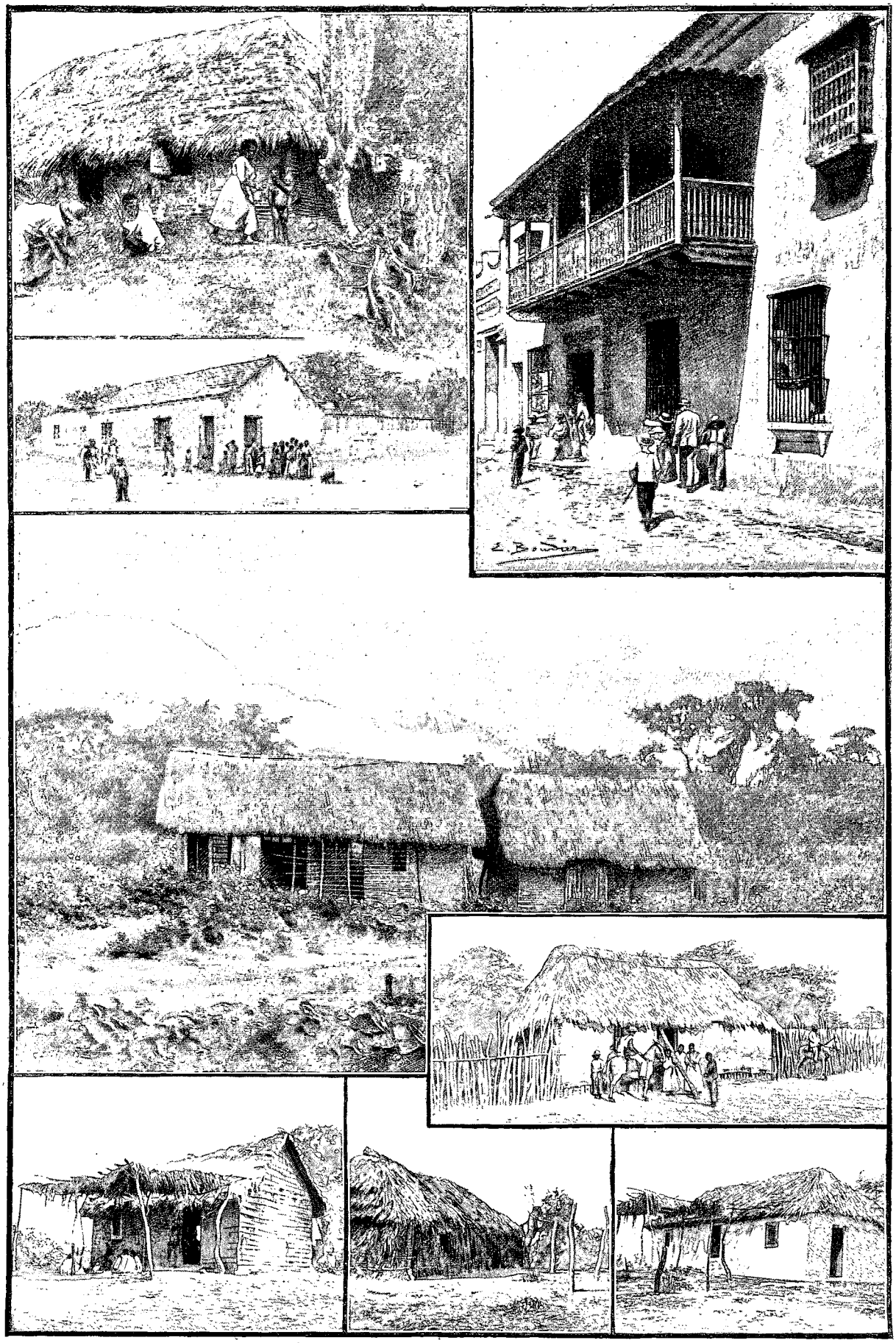
Rien n'égale la tristesse de la côte, avec ses sables et ses arbustes rachitiques, l'ébène, le dividivi. Ce dernier, qui n'atteint jamais plus de cinq mètres de haut, porte un fruit que l'on emploie pour tanner le cuir et pour donner à la soie une teinte noire indélébile. A signaler aussi le palétuvier, dont les racines broussailleuses affleurent le rivage.

Depuis Rio-Hacha jusqu'à Dibulla, la monotonie, l'aridité du sable continue, sous le maigre décor des mêmes arbustes, auxquels il faut ajouter le mancenillier, dont l'ombre est très dangereuse, dont les feuilles et le fruit (une petite pomme verte) sont mortels. Quand on passe à cheval à proximité, il est prudent de mettre une *muchila* au nez de sa monture, pour qu'elle ne touche pas à cet arbuste. La plage est le seul chemin qui longe la côte. Au loin apparaît la forêt vierge, plus luxuriante qu'au Brésil, mais jamais en Colombie l'œil n'est réjoui par la vue d'une fleur : les fleurs se cachent au sommet des arbres, dans l'épaisseur du feuillage.

A partir de Dibulla jusqu'au cap Saint-Jean de Guia, la mer bat des falaises aux roches contorsionnées, fantastiques. Entre ces deux points extrêmes la végétation atteint une puissance extraordinaire, qui donne sa mesure dans les sambos-cèdres et les caracolis, arbres géants de soixante mètres de haut. Cette côte limite les territoires habités par une population actuellement composite et qui dut être à l'origine très dense. Le voyageur est souvent étonné de retrouver, dans le Magdalena, les vestiges d'immenses cités. Ici, comme en d'autres endroits du globe, le culte des morts a sauvé les antiques civilisations d'un éternel oubli : les morts étaient enterrés au milieu de la case de la famille, et quand on découvre une sépulture, il faut presque toujours la considérer comme le centre d'un cercle dont le périmètre était celui d'une habitation. Parfois le périmètre est lui-même indiqué par une rangée de pierres : c'est là que sont venues s'asseoir, pendant des siècles peut-être, des générations d'hommes dont rien, ou presque rien, n'a survécu. A l'époque de la conquête, ce qui devait être plus tard le département du Magdalena fut envahi par des Basques et des Sévillans. D'Europe en Amérique le voyage était long et périlleux, et les hommes qui le tentaient étaient doués d'une force de résistance, d'un esprit d'initiative, qui les mettaient au-dessus du commun. Les frais de l'expédition voulaient également qu'ils fussent riches. Ils ne pouvaient eux-mêmes travailler la terre, et ils cherchèrent des ouvriers dont la main-d'œuvre leur était nécessaire. Les Indiens étaient trop fiers ou trop indolents pour se plier au joug, et les conquérants se virent obligés d'aller puiser, de l'autre côté de l'Océan, dans l'immense réserve des noirs du Gabon. Du mélange des Espagnols et des noirs naquirent des mulâtres. Plus tard les Indiens entrèrent en relation avec les civilisés, auxquels ils apprirent l'usage des plantes médicinales de leur pays. Des unions en résultèrent. Les Indiens s'unirent également avec les noirs et donnèrent naissance à une race de métis appelés Zambos. En résumé, trois races se trouvent à l'origine de la population actuelle : les Indiens, les blancs et les noirs, et toutes les trois ont engendré des métis. Dans cette fusion, la race blanche a été la première absorbée ; l'Indien s'est conservé davantage ; le noir s'est maintenu le plus

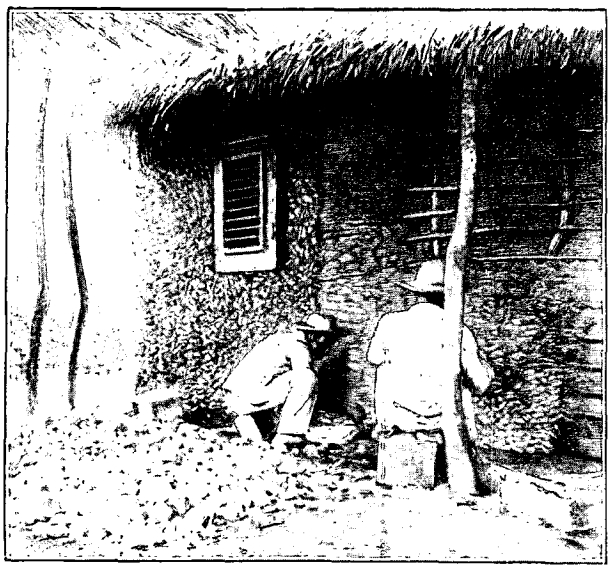


« MACHETE ET MUCHILA. »
DESSIN DE FAUCHER GUDIN.



SPÉCIMENS DES DIFFÉRENTS GENRES DE MAISONS EN COLOMBIE. — DESSIN DE BOUDIER

longtemps : ses caractères distinctifs se reconnaissent à travers dix générations. La terre habitée par ces peuples de différente origine est d'une fertilité remarquable, parce qu'elle n'a jamais été épuisée. Ceux qui veulent se créer un domaine pratiquent une clairière en pleine forêt et laissent pendant deux mois les arbres abattus se dessécher aux ardeurs du soleil. Les deux mois révolus, on met le feu à l'amoncellement des troncs et des branches : la terre, couverte d'une épaisse couche de cendres, produit par an trois récoltes de maïs. De même, dans la savane, l'incendie prépare une herbe plus tendre. Le feu, dans cet heureux pays, ne cause jamais les ravages qui parfois désolent d'autres contrées : on ne voit pas de forêts entières dévorées par les flammes qui devaient seulement fertiliser une clairière. L'abondance de leur sève met à l'abri du feu les arbres qui n'ont pas été abattus.



OPÉRATION D' « ENCASCAR » (PAGE 64). — DESSIN D'OLLEVAY.

Les plus beaux de ces arbres sont le caracoli, dont le bois tendre se transforme facilement en des *cayucos*, sortes de pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre et qui mesurent douze et quatorze mètres de long, sur deux mètres cinquante de large. La cargaison de ces embarcations atteint parfois cinq tonnes.

Outre le cèdre et le mamey, il y a l'arbre à lait, le *copéi*, dont l'écorce distille une liqueur blanche. Cet arbre s'élève rigide et porte à son sommet une touffe de branches à la naissance desquelles se trouve un fruit. Le tronc est armé d'épines. Le cocotier est cultivé en grand, de même le bananier, dont il suffit de replanter les jeunes pousses enfouies à demi à l'entour de son pied robuste. Dans l'ouest de la Sierra-Nevada, le bananier est extrêmement productif, et ses fruits ont trouvé, ces temps derniers, un débouché inattendu : ils tendent à remplacer le pain dans les classes pauvres de la Nouvelle-Orléans. Huit fois par mois, des vapeurs viennent de cette ville en prendre des cargaisons énormes.

Il convient de signaler, parmi les productions les plus considérables de la Colombie, le café, qui croît dans la plaine aussi bien que sur la montagne, mais qui cependant ne possède un arome agréable qu'à partir de huit cents mètres d'altitude. A douze cents mètres, il est exquis. Le tabac d'Ambalema est justement renommé dans toute l'Amérique du Sud, et se vend bien des fois pour du Havane. La culture du cacao est très rémunératrice, mais on ne peut songer à exploiter le cacao sylvestre ; il faut le planter en pays humide, au niveau de la mer, c'est-à-dire dans un pays de moustiques et de fièvres. De plus, il ne produit qu'au bout de sept ans. On cultive aussi la canne à sucre ; l'ananas (plante grasse qui offre l'aspect du cactus) ; l'agave, dont les fibres servent à fabriquer des cordes ; le manioc (sorte de longue carotte blanche qui est la pomme de terre du pays) ; le maïs, la seule plante européenne. Dans les forêts croissent le caoutchouc, le quinquina, la coca, et d'innombrables plantes médicinales que connaissent surtout les Indiens. Avec des soins spéciaux, l'indigo, la vanille, la ramie, donneraient de bons résultats.

La faune ne le cède pas en richesse à la flore. La mer est tellement poissonneuse qu'elle a toujours exempté les Indiens de l'anthropophagie, la dernière ressource des peuples affamés. Sur ce point les anciennes chroniques espagnoles sont unanimes. Parmi les poissons je ne citerai que le *mero* et le *pargo*. Les requins abondent et sont d'une extrême voracité. De plus, chaque rivière a ses espèces particulières de poissons. Le Muséum de Paris, pourtant si riche, trouverait là de quoi compléter ses collections. Les caïmans pullulent, longs au plus de deux mètres, sauf dans le rio Magdalena, où ils atteignent de plus grandes dimensions. Sur terre ils sont inoffensifs, et rien n'est plus facile que de les tuer d'une balle dans l'œil. Dans la rivière, ils sont dangereux. Immobiles, ne montrant au-dessus de l'eau que leur mâchoire supérieure, ils attendent leur proie. Un bœuf vient-il s'abreuver, ils lui happent le museau et le noient. Jamais ils n'engloutissent leur proie ; ils la gardent, la couvent, jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture, et alors seulement ils s'en repaissent. Chez les hommes ils attaquent la partie la moins protégée, le ventre. C'est ainsi que fut happé par un d'entre eux le consul de France à Sainte-Marthe, M. Joachim de Mier. Ces renseignements me furent donnés, dès mon arrivée à Rio-Hacha, par des Espagnols qui me virent me baigner en rivière. Mon précédent séjour au Paraguay m'avait familiarisé avec des caïmans qui atteignaient quatre mètres de long et qui n'avaient jamais interrompu mes ébats.

Les forêts du Magdalena sont peuplées d'aras au plumage éclatant, bleu, rouge et jaune ; ils voisinent avec les perroquets et les diminutifs de ces derniers, les *pericos*. A noter aussi le vampire, chauve-souris

qui suce le sang des animaux et cause quelquefois leur mort : gros au plus comme une poule, le vampire ne saurait absorber une grande quantité de liquide, mais les blessures qu'il cause et qui continuent à saigner après son départ affaiblissent l'animal sur lequel il s'est abattu.

Le cormoran et l'albatros sont connus. Plus rares sont les *paugils,* sorte de dindons au plumage noir, aux pattes jaunes, chez lesquels le mâle est couronné d'un véritable bonnet de plumes jaunes.

Ils ont à se défendre de quatorze ou quinze espèces de serpents, dont la plus terrible est celle du *boca dorada,* serpent noir aux lèvres jaunes, le seul qui ose attaquer l'homme. Son venin amène la mort en vingt minutes. Les autres serpents fuient l'approche de l'homme; ils ne se redressent que si, par inadvertance, on pose le pied sur eux; ils piquent l'imprudent au mollet, jamais plus haut. Pour se garantir de leurs atteintes, on ne doit voyager dans la forêt qu'avec des bottes. C'est faute d'avoir pris cette précaution que je fus mordu une fois par un mapana, une autre fois par un coralle.

Dans la savane, les moustiques vous affolent de leurs piqûres; les fourmis sont la plaie de la forêt; partout il faut craindre les scorpions, les araignées, les niguas, qui pondent leurs œufs sous les ongles de vos pieds; les *gusanos zancudos,* insectes microscopiques qui s'introduisent sous votre peau et deviennent alors comme des grains de maïs. Pour s'en débarrasser, on fait une application de nicotine; le lendemain, on presse, et l'animal jaillit.

Les animaux féroces sont représentés par le puma, lion d'Amérique, sorte de gros chien rouge, et le jaguar, diminutif du tigre, qui fuit toujours devant l'homme. Pumas et jaguars donnent la chasse aux tapirs, porcs de grande taille couverts de soies noires; aux *saïnos,* sangliers du pays; aux pécaris, porcs de petite taille qui se précipitent par bandes de cent à deux cents, avec un bruit de tonnerre, à travers les feuilles sèches et les branches mortes. Tous ces animaux sont comestibles; le pécari est même d'un goût délicieux.

Les autres animaux que l'on rencontre le plus fréquemment sont : le rat, l'iguane, grand lézard dont la chair est bonne à manger, le lapin, le chien, le cerf. Le cheval, l'âne, le mulet et le bœuf n'étaient pas connus avant la conquête.

Parmi les singes notons l'atèle, le singe rouge, haut de quarante à cinquante centimètres, le singe vulgairement appelé belzébuth, qui a cinq doigts aux pieds et quatre seulement aux mains, et dont la robe noire donne l'idée d'un diable fantastique, enfin le singe hurleur, qui chaque soir, au crépuscule, pousse des cris d'une infinie désespérance : on se croirait, à l'entendre, sur la lisière d'une forêt secouée par l'ouragan.

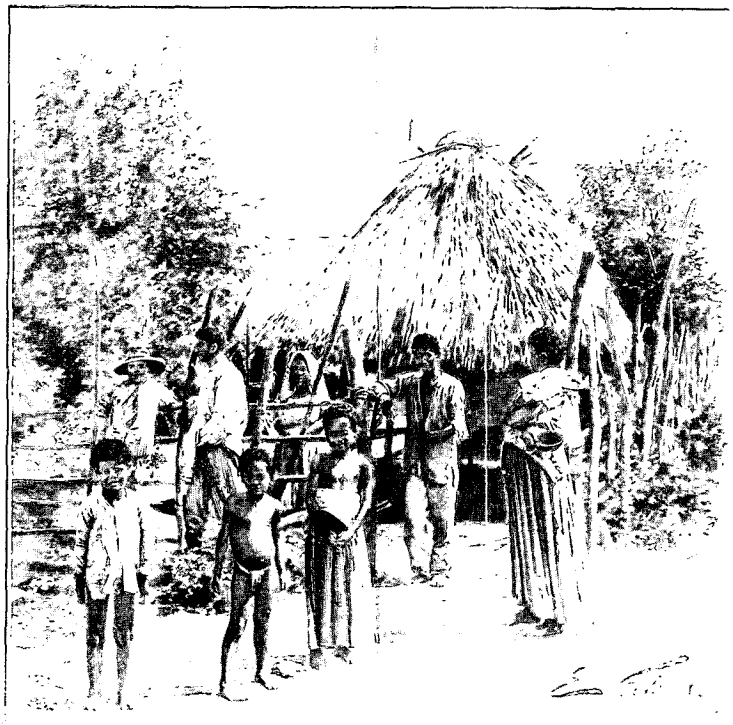
Telles sont les données principales qu'un premier séjour dans le département du Magdalena me permit de réunir. Des observations ultérieures, des conversations avec les personnes les plus éclairées de ce pays m'ont mis à même d'apprécier l'avenir du département, et en particulier celui de la vallée du rio Rancheria, — vallée qui fut, à une époque préhistorique, le lit du Magdalena ou de l'un de ses principaux affluents. La partie orientale de cette vallée est parsemée d'excellents terrains d'élevage et de mines inépuisables de charbon. Le sol est couvert à sa surface d'une foule de produits d'une exploitation facile et lucrative, tels que bois du Brésil, dividivi de qualité supérieure.

DESCENDANTS D'ESPAGNOLS. — DESSIN DE GOTORBE.

La partie occidentale, qui comprend les flancs orientaux du massif névadéen, s'offre à toutes les grandes cultures : cacao dans les régions basses, canne à sucre et café à une altitude plus élevée. Ces terrains, également propres à l'élevage et à l'acclimatation intelligente de la plupart des plantes potagères et céréales d'Europe, se trouvent dans des conditions vraiment uniques.

Il existe une voie de communication directe, libre d'obstacles, avec Rio-Hacha. De nombreux convois de mules parcourent la contrée et facilitent les transports. Enfin, des ressources de tout genre sont à la portée

des nombreux centres de population de la vallée, San Juan, Barrancas, Fonseca, Villanueva, Atanquez, etc. Tant de richesses n'attendent pour être mises en œuvre que la création d'une voix ferrée reliant la ville de Rio-Hacha, d'une part à la ville et au lac de Maracaibo, et de l'autre au rio Magdalena. Le jour où la locomotive traversera ce pays fertile, ce ne sera pas seulement cette partie du Magdalena qui en recueillera les bienfaits, mais la république de Colombie tout entière. Avec le bien-être et les progrès de tout genre qu'apporterait la mise en valeur de cette contrée disparaîtraient certainement certaines infirmités, telles que la lèpre et l'éléphantiasis, qui affligent les populations de la côte, et en particulier celle de Dibulla. Il n'est pas rare actuellement de rencontrer des difformités physiques à peine connues dans d'autres parties du globe : peaux tachées de noir, de jaune ou de violet, mains tridigitales ou munies de doigts collés les uns aux autres. Je me rappelle qu'en 1894 une femme vint me demander une place de cuisinière : cette malheureuse était un véritable phénomène, borgne, une jambe tordue et un bras articulé à rebours. Je lui demandai de quelle besogne elle était capable. Cette question, cependant posée avec douceur, provoqua chez elle une crise d'épilepsie! Lorsqu'elle fut revenue à son état normal, je la priai de chercher ailleurs un emploi, et la congédiai avec une piastre. Mon opinion personnelle est que la plupart des maladies, causes de cette dégénérescence, proviennent des piqûres des moustiques et de l'absorption des eaux empoisonnées par les feuilles des mancenilliers. Le développement de la civilisation aurait aussi pour effet de faire disparaître certaines coutumes qui dénotent une effrayante barbarie. On a peine à comprendre les faits suivants, qui se produisent encore à Sarragosa et à Remedios, dans l'Antioquia, dès qu'un enfant est mort, on fait bouillir son cadavre et on l'expose dans la maison même où il est décédé. Cela s'appelle un *velorio*, c'est-à-dire une fête, une exhibition à l'occasion d'un trépas. Tant que dure la cérémonie, le rhum ne cesse de couler, amenant des rixes parfois mortelles. Il arrive que le cadavre bouilli est successivement loué par tous les débitants de boisson *(pulperos)* de l'endroit, qui se font avec cette exposition une macabre réclame.



DESCENDANTS DE NOIRS D'AFRIQUE. — DESSIN DE GOTORBE.

Plus dangereuse, sinon plus répugnante, est la coutume suivante : lorsqu'il y a bal à la campagne, cinq ou six individus s'entendent pour éteindre subitement les lumières. Ils traversent ensuite la salle, un rasoir à la main, et tailladent à droite et à gauche, au hasard. Quand ils ont terminé ce charmant exercice, on rallume, on emporte les blessés, et les danses recommencent. Quelques précautions que prenne la police locale, jamais elle n'a pu empêcher ces monstruosités.

On est stupéfait de constater une telle barbarie dans un pays qui compte des personnalités éminentes, telles que le président Nuñez auquel j'eus l'honneur d'être présenté, au mois d'août 1894, à Carthagène.

Une muraille énorme entoure l'ancienne Cartagena de las Indias, muraille percée d'embrasures de canons et de meurtrières. La ville — une vraie ville avec des rues, des maisons, des jardins à l'européenne — est tout entière symbolisée en un de ses édifices, le palais de la Sainte-Inquisition, monument aux murs épais, aux fenêtres grillées de fer, lourd, imposant avec sa porte surmontée des armes d'Espagne, mais en même temps dénué de son antique épouvante, maintenant que sa façade a été blanchie à la chaux, que ses salles et ses cours s'illuminent de globes électriques. Il m'arriva même d'entendre un piano égrener la gaieté de ses notes en cet antre qui, jadis, avait retenti des cris désespérés des malheureux soumis à la torture.

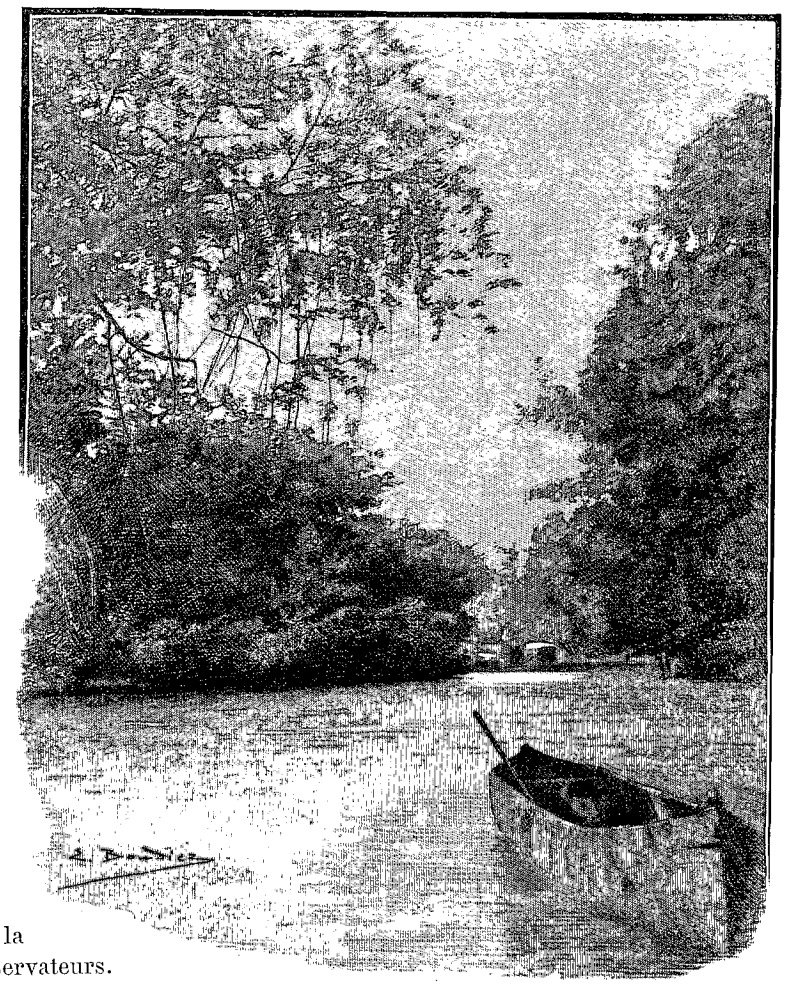
Les alentours de la ville sont charmants, tous peuplés de villas enfouies dans la verdure et les fleurs. C'est dans une délicieuse forêt de cocotiers, tout près d'un antique village de pêcheurs, que s'élevait le *Cabrero*, cottage du président Nuñez. Une simple barrière en bois clôturait la propriété du chef de l'État. Tout en cet endroit respirait le calme, la simplicité. La mer n'était jamais agitée, les flots venaient mourir à l'abri de la montagne qui les protégeait contre le vent du large. Resplendissante comme un miroir d'argent,

l'eau reflétait la blancheur des villas, la verdure des cocotiers et des palmiers, tout constellés, pendant la nuit, de feux électriques. Au cours d'une promenade, je rencontrai le président : c'était un homme d'une taille élevée, dont la physionomie énergique se tempérait d'une immense bonté. Quelques jours après, je fus reçu au Cabrero, et pendant une heure le président me tint sous le charme de sa conversation, à la fois érudite et empreinte de la plus noble philosophie. Après m'avoir entretenu de la Sierra-Nevada et de l'altitude des neiges, M. Nuñez voulut bien me demander des renseignements sur l'antique civilisation des Taïronas. Il me prouva que les plus hautes questions de la géologie lui étaient familières; il termina en me donnant un témoignage de son amour de la solitude, favorable aux longues méditations. Dès qu'il était venu s'établir au *Cabrero*, toute la population élégante de Carthagène l'avait suivi, et il me disait, non sans mélancolie : « J'ai parfois désiré vivre en pleine mer, sur un ponton ».

Sa demeure était d'une simplicité charmante; à l'entrée, un jeune officier montait la garde. Un escalier conduisait à l'unique étage : d'une galerie à véranda protégée par une tenture bleue et blanche, on entrait dans un salon de dimensions moyennes, meublé à la nord-américaine, avec piano, fauteuils à bascule, et quelques portraits aux murs. L'intérieur, confortable et gai, paraissait plutôt la demeure d'un paisible rentier que celle d'un chef d'État chargé des soucis des affaires publiques. Madame Nuñez, señora Soledad, animait le salon du rayonnement de son intelligence et de sa grâce. Elle était encore jeune et d'une grande beauté. La bienveillance du président me fut, dans mes voyages en Colombie, d'une réelle utilité.

On ne saurait quitter le nord du Magdalena, et particulièrement la ville de Rio-Hacha, sans dire quelques mots des terribles voisins, les Goagires, qui jadis brûlèrent la cité espagnole. Je devais, plus tard, apprendre à les connaître à fond; mais dès les premiers jours de mon arrivée à Rio-Hacha, mon attention fut attirée par leur présence. Je n'en dirai, en ce moment, que ce qu'un coup d'œil rapide me révéla. Les Goagires, qui se nomment entre eux *Guayus* ou *Gouayous*, appellent les Espagnols *Arihounas* et comprennent sous le nom de *Parensis* tous les autres étrangers, quels qu'ils soient. L'analogie de cette dénomination avec le mot *Parisiens*, ne fut pas sans m'intriguer. J'en demandai l'explication, et diverses personnnes me donnèrent celle-ci, que je suis loin de prendre sous ma responsabilité.

« Pendant une des guerres qu'ils soutenaient contre les conquérants, les Goagires reçurent l'aide de quelques flibustiers d'origine française. L'expédition heureusement terminée pour eux, ils voulurent connaître le nom de leurs frères d'armes. Ceux-ci se déclarèrent Parisiens; et ce serait ce nom qui, en se dénaturant, serait devenu le Parensis d'aujourd'hui. » Si elle n'est pas vraie, cette étymologie offre l'avantage de présenter quelque vraisemblance. Quoi qu'il en soit, tout individu qui n'est ni Espagnol, ni métis, ni nègre, jouit, auprès des Goagires, du titre de Parensis et d'une considération sans limite. N'ayant d'autre distraction que de contempler les phénomènes de la nature, les Goagires sont d'excellents observateurs. Ils savent très bien, par exemple, que les éclairs n'affectent pas la forme classique en zigzag des foudres de Jupiter; ils ont fort bien noté que la trace lumineuse suit une courbe assez allongée et composée d'une infinité de petits angles droits qui imitent approximativement des marches d'escalier. Pendant un orage épouvantable qui ébranlait la maison où je m'abritais, l'un d'eux me narra la légende qui, pour eux, explique la forme des éclairs. « Des Indiens, me



PASSAGE DU RIO RANCHERIA (PAGE 65). — DESSIN DE BOUDIER.

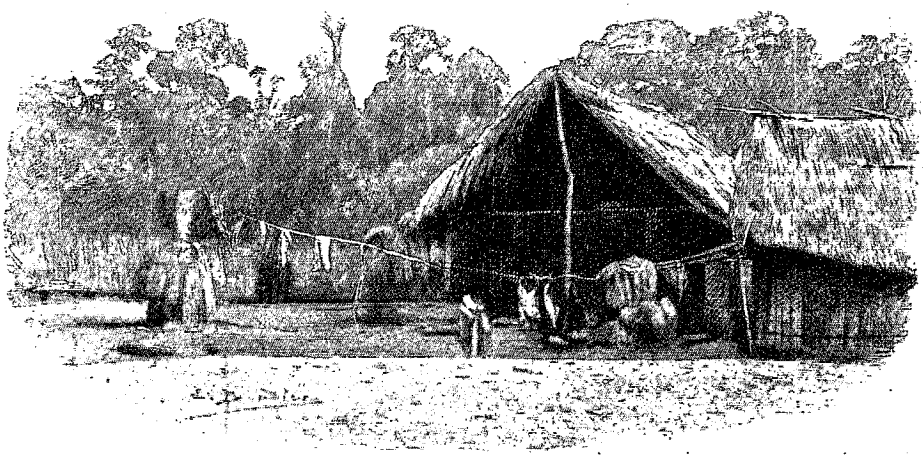
dit-il, essayent d'escalader le ciel, et la foudre est le bruit des échelles qui se brisent sous leurs pas. » J'eus beau demander quels étaient ces Indiens et quel était leur but en cette audacieuse aventure ; on ne put me satisfaire. Il est certain, en tout cas, que cette légende est très ancienne. En effet, l'échelle dont se servent actuellement les Goagires consiste en une simple perche taillée, à des distances égales, de coches qui servent d'échelons. La comparaison a dû être inspirée jadis aux Indiens par la vue des escaliers qui conduisaient aux demeures de leurs chefs, aux temples construits sur de petites collines, et dont les vestiges se voient encore dans le pays des Taïronas.

Leurs grandes facultés d'observation fait des Goagires de remarquables chercheurs de traces. L'anecdote suivante prouve jusqu'à quel point ils sont habiles en la matière. Deux chevreaux avaient disparu de la cour d'un habitant de Rio-Hacha : un jeune Goagire fut chargé de les retrouver. La disparition remontait à une semaine. Pour sauvegarder son amour-propre en cas d'insuccès, l'Indien commença par émettre l'opinion que les chevreaux avaient dû être dévorés par des caïmans ; puis, à l'aube, il se mit en campagne, inspecta soigneusement les abords de la maison et, après mille détours, parvint à distinguer les empreintes laissées sur le sable par des pieds humains voisinant avec des pattes de chevreau. La forme des pieds lui révéla que les traces étaient celles de deux nègres. Il continua son enquête et aboutit à un endroit où les pattes des chevreaux disparaissaient. C'était près d'un reste de bois brûlé. L'Indien en conclut que les ravisseurs avaient égorgé leur butin et l'avaient fait cuire ; il remua la terre de droite et de gauche et trouva, enfouies, les peaux des chevreaux. Dès lors il triomphait, et il ne lui fallut pas de longues démarches pour découvrir les voleurs, dont il se chargea de tirer une vengeance exemplaire.

Ces relations de police ne sont pas les seules qui existent entre les Indiens dont je parle et les civilisés. Les Goagires sont curieux comme des enfants, et ils cherchent à s'introduire dans les maisons des Parensis, non pour voler, mais pour admirer. Je vois encore un groupe d'entre eux qui étaient venus tout près de Rio-Hacha, jusqu'à la porte d'un étranger, et qui regardaient, bouche bée, le modeste mobilier de l'habitation. Ils ne cessaient de s'exclamer : « *Anatchouss ! anatchouss !* Cela est beau ! que cela est beau ! » L'aventure eut une suite assez romanesque. Une jeune Indienne qui se trouvait parmi les curieux ne parla plus que de « se faire acheter par le Parensis ». Deux fois elle s'échappa du logis maternel et vint, muette d'extase, solliciter l'honneur d'être esclave dans la maison rêvée. Ses compatriotes la suivirent chaque fois à la trace, la retrouvèrent, la fustigèrent, lui coupèrent les cheveux et la suspendirent dans un hamac attaché immédiatement sous les palmes du toit. Rien n'y fit. Un jeune Indien de son village tenta vainement de l'avoir pour épouse : il s'épuisa sans succès à battre du tambour à la porte de la case où elle était recluse — le tambour remplace, en goagire, les mandolines d'Andalousie ; — rien n'y fit. Elle s'échappa de nouveau. Cette fois, les Indiens l'attachèrent à la queue d'un cheval indompté !

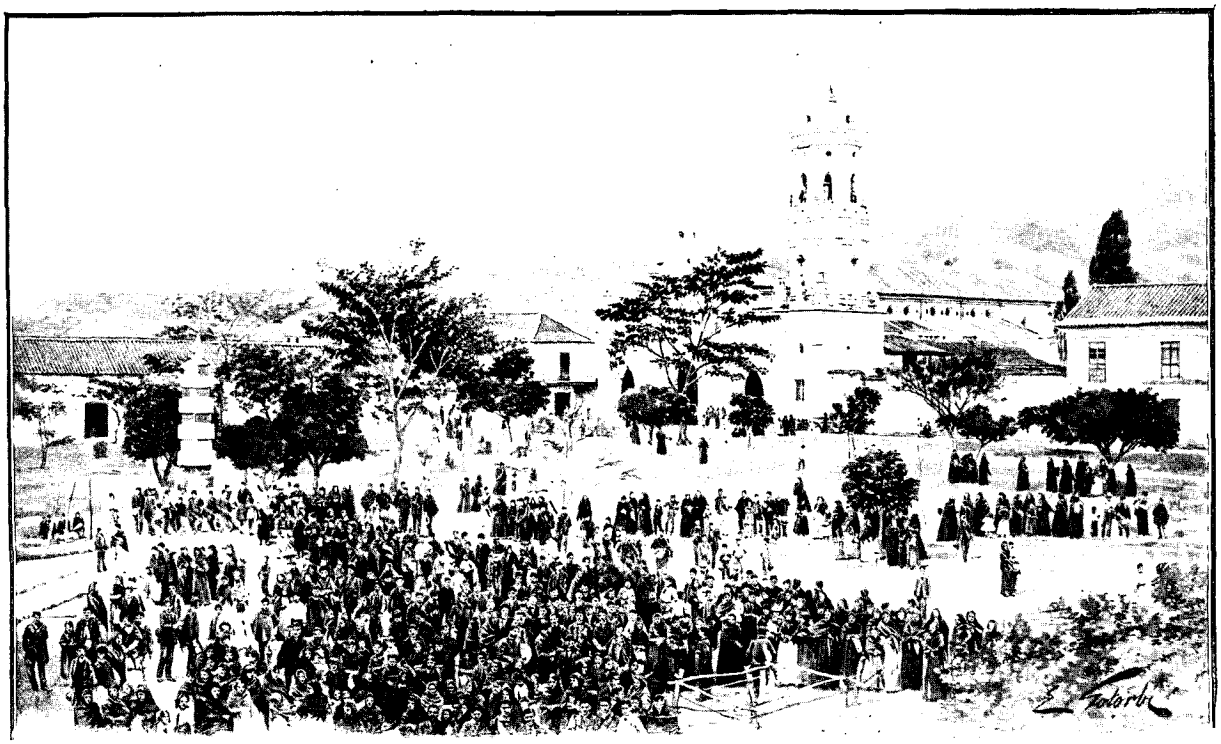
Tels sont les poétiques voisins de Rio-Hacha. C'est dire qu'en ce pays les sujets d'étude ne manquent pas et que les six ans de mon séjour en Colombie — ou plus exactement dans le seul département du Magdalena, — ont été pour moi féconds en remarques de toute espèce.

(A suivre.) Comte Joseph DE BRETTES.



UN « HATO ». — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE D'OCANA (PAGE 84). — DESSIN DE GOTORBE.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

ENFANT À BROTARÉ (PAGE 84). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le massif de la sierra Nevada de Santa-Marta (département de Magdalena, république de Colombie) occupe la superficie considérable de 14.089 kilomètres carrés. C'est une sorte d'îlot de montagnes complètement indépendant du système orographique des Andes, dont il n'est séparé que par quelques lieues à peine sur divers points de sa partie orientale. La formation géologique de la Nevada est plus ancienne que celle des Andes. Dans le centre, le granit et le quartz dominent, dans le Nord-Ouest, le mica schiste. La ligne des hauts sommets s'étend en un demi-cercle dont la concavité est tournée vers le nord : cette bande est aurifère ; pas une rivière qui ne charrie de l'or. Du reste, avant les Espagnols, ces richesses avaient été exploitées par les Indiens, et, dans leurs sépultures, on trouve des objets d'or massif travaillé dans le pays même. La plus haute cime s'élève à peu près au milieu de l'arc de cercle que nous venons de décrire. Émergeant au-dessus de sept ou huit pics, il s'élève non pas à 5.187 mètres, comme on l'a dit de tous côtés, en se trompant sur le résultat de mon ascension, mais à 5.887 mètres. Jusqu'en 1893, il porta le nom de Picacho. Le jour du centenaire de la découverte, le gouvernement colombien lui donna le nom glorieux de Christophe Colomb. La détermination de son altitude a été le plus beau résultat de mon voyage. Le chiffre le plus approchant de la vérité avait été donné auparavant par M. de Humboldt : ce savant avait indiqué une hauteur de 5.833 mètres, inférieure de 1/108 à la réalité. Les diverses régions du massif de la Nevada ont été parcourues, mais rapidement, par Fane, Karsten, Nicholas, Acosta, Tetens, Goenaga, Celedon, Sievers, Simons. Ce dernier, en trois ans, a accompli deux voyages, et, comme je devais le faire après lui, il a abordé par le sud la région des hauts sommets. De ce côté l'inclinaison est trois fois moindre

1. *Suite. Voyez p.* 61.

que du côté du nord, et les neiges éternelles ne règnent que sur une hauteur de trois cents mètres; mais Simons s'est arrêté à cent cinquante mètres du dernier sommet.

Du côté nord, les neiges commencent à partir de 4.000 mètres; du côté sud, elles ne commencent qu'à 4.800 mètres. En descendant de la région des neiges, on rencontre le lit d'anciens glaciers dont le sable craque sous les pieds du voyageur, puis des terrains rocailleux, puis des champs de fougères et des arbustes rabougris. La base de la Nevada est entourée d'une bande immense de forêt vierge depuis l'altitude de 1.000 mètres jusqu'au niveau de la mer. Dans un carré de cent mètres de côté pris au hasard dans cette forêt, j'ai relevé 299 arbres de 32 espèces différentes, soit un arbre par carré de six mètres de côté.

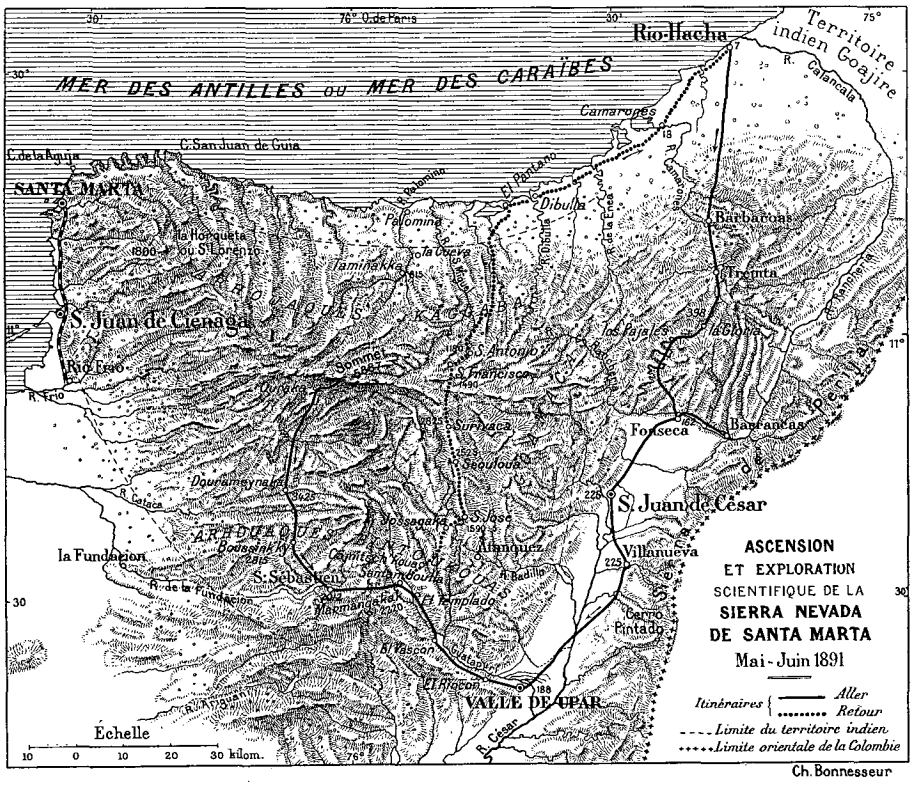
Le but premier de mon voyage devait être de rechercher des forêts d'arbres à cire. Ces arbres devaient, au dire des Indiens, se trouver entre San-Antonio, au nord, et San-Sébastien, au sud, c'est-à-dire dans la région des hauts sommets. Sur ces hauteurs, il n'y a plus de fièvres, mais la température est très basse; une humidité pénétrante se transforme à chaque instant en pluie fine, surtout après le coucher du soleil.

Ayant été, de plus, chargé de missions géographiques, je me proposais de profiter de ce voyage pour tenter l'ascension du principal sommet de la sierra. De ce sommet, j'espérais compléter facilement la topographie du grand massif, à peine connu des géographes, en reliant sa triangulation à celle que, trente ans plus tôt, avait établie Codazzi.

Le 8 mai 1891, avant de me mettre en route, je crus bon de faire part de mon projet à M. José Laborde, préfet du département de Padilla. Il me répondit, le lendemain, de la façon la plus aimable, en faisant des vœux pour le succès de mon expédition.

Je m'adjoignis un journaliste colombien, M. Nuñez, homme intelligent, courageux et bien entraîné, et je le chargeai de la relation anecdotique du voyage. Je me réservais la partie scientifique, observations et calculs. Nous avions à nos ordres un domestique noir nommé Frantz, dont les reparties naïves devaient nous égayer. Des mulets nous servaient de montures.

Le 10 mai 1891, à quatre heures du soir, nous nous mîmes en route : le chemin était plat, sans accidents notables; le terrain stérile, couvert à peine d'une maigre végétation. Brûlés par le soleil, nous traversions des solitudes animées seulement du passage de quelques bandes de renards. Un seul visage humain se montra, celui d'une Indienne, barbouillée de rouge et montée sur un âne.



LA SIERRA NEVADA (CARTE).

A huit heures et demie du soir, nous atteignons Barbacoas, et, assis à même la terre, près d'une cabane en pisé, nous faisons un dîner champêtre. Le lendemain à neuf heures, nous atteignons Treinta, où le corregidor Octavio Cotes nous fait un excellent accueil. Une heure après, nous partons pour la Gloria. C'est près du premier passage du rio de Treinta que le terrain se relève, en ondulations de plus en plus marquées, jusqu'aux *comparticiones*, point terminus où les chemins cessent d'être relativement bons. Le 13, nous avions franchi la sierra de Treinta. Notre passage à Fonseca et à Barrancas nous permit d'admirer l'abondance de leurs bois d'ébénisterie et de construction.

A Villanueva, les crêtes neigeuses de la Nevada nous apparurent dans le lointain. Les véritables difficultés de l'ascension commencèrent à Valle de Upar, au pied des premières ondulations du massif central.

Là, nous prîmes à notre service un péon et deux bœufs, l'un de charge, l'autre de selle. C'est dans cet

équipage que nous arrivâmes, le 26 mai, au village indien de San-Sébastien, à 2.012 mètres d'altitude. La civilisation, représentée encore, en cet endroit, par quelques traitants, cessa ensuite complètement, et nous ne rencontrâmes plus que des villages indiens aux noms étranges : Bouzinoutch'kouak, Kariouk'ka, Boussink'ky et Dourameynaka, à 3.425 mètres. A San-Sébastien, nous avions renvoyé notre péon et nos bœufs, et pour transporter nos vivres nous avions pris quatre Indiens Arhouaques. Ce n'avait pas été sans de très vives appréhensions que ces hommes avaient consenti à nous suivre. Selon la coutume de leur pays, ils avaient consulté le *mama* (sorcier), et le mama avait répondu que notre entreprise ne pourrait aboutir.

INDIENS ARHOUAQUES-BINTOUKOUAS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

La vallée de San-Sébastien, large d'un kilomètre, longue d'une lieue et demie, donne l'impression d'un calme absolu : très fertile, elle est semée de maisons qui escaladent également la montagne. Dans la partie orientale coule le rio Fundacion. La ville est entourée d'une muraille. Ancienne mission espagnole, San-Sébastien possède un clocher des plus primitifs : un cube de maçonnerie sert de support à deux poutres terminées elles-mêmes par un toit en herbe qui affecte la forme d'un parapluie.

Après deux jours employés à nous procurer des vivres et des porteurs, nous quittons San-Sébastien et nous arrivons à Dourameynaka. A 7 h. 45 du matin, le 29 mai, nous quittons ce refuge, et nous nous engageons parmi d'énormes blocs de granit. A 9 heures, nous atteignons le sommet du cerro Mokon, que domine une pierre levée, monument de la religion indienne.

Au sud-ouest, dans le lointain, nous apercevions le cône parfait du cerro Guirkanou ; à nos pieds mugissait le torrent Marabakajoukoua, ou fuite vers le sud. Enfin apparut à nos regards le sommet radieux de la Nevada, que, depuis Villanueva et Valle de Upar, nous cachait l'échelonnement des montagnes. A midi quatorze, nous atteignions, sur un terrain sablonneux, le rio Mamankana, qui entoure, dans les parties est et sud-est, les dernières crêtes. Là s'élève la dernière des huttes indiennes, le refuge d'Ouraka (3.208 mètres).

L'humanité nous quittait, comme nous avait abandonnés la civilisation. Le samedi 30 mai, nous laissons la hutte, notre dernier refuge. Nous suivons le lit d'un ancien glacier. La végétation n'est plus représentée que par des massifs de puña, arbustes de deux mètres de hauteur, au tronc grisâtre, aux feuilles lancéolées d'un vert pâle en dessus, d'un blanc cotonneux en dessous. A 9 heures, nous arrivons à un endroit où le glacier se partage en deux bras ; nous remontons le lit nord. A 9 h. 20, à un coude du sentier, la cime neigeuse de la Nevada nous apparaît de nouveau. Nous côtoyons alors un ravin granitique au fond duquel dorment des lacs aux eaux noirâtres. Quelques condors tournoient au-dessus de nos têtes. Les pieds de puña deviennent de plus en plus rares et rachitiques.

A 4.200 mètres, au pied d'un formidable rempart de roches convulsées dont le granit se craquèle et s'effrite, nous faisons halte. Là devait commencer la partie véritablement pénible de notre ascension. Mes hommes marchaient devant; moi, je prenais des notes. Tout à coup la tête me tourne, je mets pied à terre, je m'assieds; je suis pris d'une violente hémorragie nasale. Nuñez arrive à mon secours et me frotte les tempes avec de la neige; les Arhouaques me regardent bouche bée. Je finis par secouer ma torpeur, mais je suis brisé et ne puis remonter à dos de mule. Je venais d'être pris du mal des montagnes Un peu plus tard, ce fut Frantz, puis Nuñez qui en furent atteints Nos pieds enfonçaient dans l'immense coulée sablonneuse; au-dessus

de nos têtes, des nuages épais laissaient tomber une pluie fine. Tous secoués par la fièvre, nous cherchons un campement ; le vent nous glace et nous oblige à établir un peu plus loin notre bivouac, à côté d'une grosse pierre, entre deux tiges de punas. Nous étions sur une crête rocheuse (4.208 mètres), d'où nos regards plongeaient sur les eaux noires de deux lacs.

Dimanche 31 mai. — Pendant la nuit, le thermomètre descend à six degrés au-dessous de zéro. A notre réveil, il a remonté de cinq degrés. A six heures un quart, nous nous mettons en route. Nous contournons la crête rocheuse et, à 6 h. 57, nous arrivons au pied de la dernière pente. A 4.800 mètres nous atteignons la limite des neiges éternelles sur le versant méridional de la sierra. A 11 h. 45, la fatigue nous oblige à une nouvelle halte. Je me couche un instant sur la neige. A midi quarante-trois, je me remets en marche; mais c'est le calvaire; mes compagnons m'abandonnent : seul l'Indien Norberto consent à me suivre. Du courage! Nous atteindrons le sommet qu'aucun homme ne foula avant nous. Encore un effort! De nouveau mes forces me trahissent, et je reste une heure presque sans connaissance. Mes poumons manquent d'air. Il ne me reste plus qu'une quarantaine de mètres à gravir presque verticalement. Je me raidis, et, à 2 h. 25, j'atteins la cime de la sierra! 5.887 mètres au-dessus du niveau de la mer!

Au nord, j'aperçois un amoncellement de montagnes escarpées ; les nuages me dérobent le nord-est et l'est; dans le Nord-Ouest, aussi loin que ma vue peut s'étendre, j'ai devant moi des névés, des champs de neige, des sommets effrités que couronnent des crêtes à stratification généralement verticale. Je compte quatre-vingt-dix-neuf sommets dont la teinte ferrugineuse m'explique la couleur noirâtre des lacs. Le sommet de la Nevada est creusé de onze ravins ou gorges profondes; six lacs lui forment une ceinture; une chute mugit et bouillonne à ses pieds. Les principaux sommets sont au nombre de dix-huit; il y en a peu de très aigus; la plupart sont à versants inégaux, l'un en pente relativement douce, l'autre très raide, parfois vertical.

Le chemin qui nous avait conduits nous ramena à San-Sébastien. Là, nous prîmes comme guide un Indien, Hermenegildo, qui nous accompagna à travers la ligne des hauts sommets jusqu'à San-Francisco. Pays étrange, plein de mystère, où le silence est de rigueur. Le voyageur ne doit ni crier, ni chanter, ni faire usage d'une arme à feu : une vibration trop forte détruirait la condensation atmosphérique et provoquerait la pluie. A chaque instant, du reste, des blocs de rochers se détachent et roulent au fond des précipices. Les Espagnols appellent cela des « volcans ».

C'est en traversant les villages de Santambouilla, Camitsch'koua, Djounoudjoui, Djuimeïrona, Jossagaka, que je rencontrai les forêts de palmiers à cire, but pratique de mon voyage. Ce sont des arbres sveltes, très hauts, que terminent des grappes de fruits rouges et des bouquets de palmes. Leur écorce distille de la cire qui colore en blanc leur tige. Il suffirait de gratter l'écorce pour obtenir une abondante moisson ; mais la cire est, paraît-il, d'une qualité inférieure.

Le 10 juin, après trois rudes journées de marche, nous atteignîmes San-Francisco; le 12, nous étions sur le rivage de la mer des Caraïbes, et le surlendemain nous revoyions Rio-Hacha. Notre voyage avait duré trente-quatre jours. J'avais la satisfaction d'avoir accompli une ascension utile à la science, et j'avais fixé la topographie et l'ethnographie du massif de la Nevada de Santa-Marta.

Trois races d'Indiens montagnards vivent sur la sierra : les Kaggabas, au nord; les Bintoukouas, au sud; les Goamacas, à l'est. J'ai rencontré fréquemment des Goamacas au cours de mes voyages, mais n'ayant jamais séjourné chez eux, je m'abstiendrai de les décrire. Je ne m'occuperai que des Bintoukouas, que j'ai rencontrés en allant du sud au nord, depuis les premiers contreforts de la Nevada jusqu'à la ligne des hauts sommets, et qui m'ont fourni des guides à San-Sébastien.

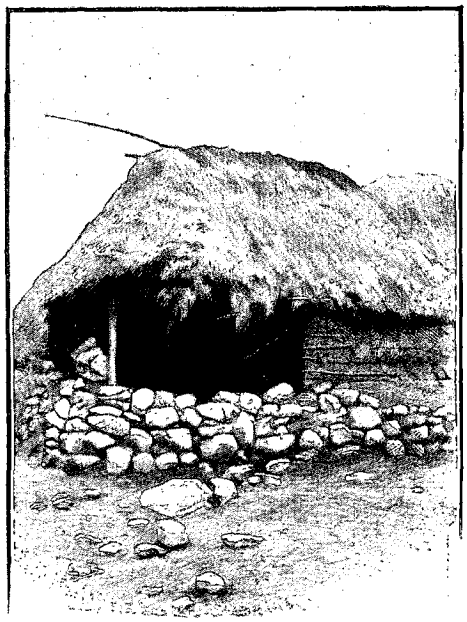
Tandis qu'en général les Arhouaques sont de très petite taille, presque des nains, les Bintoukouas sont presque tous grands. Leur langue diffère aussi, comme vocabulaire et comme syntaxe, de celle des Indiens du Nord. Ce qui caractérise leurs mots, c'est la longueur. A titre de curiosité, en voici quelques-uns : s'arrêter se dit *messassanaouanangouani;* saigner, *jouametchounaounangouani.* Ils chantent en parlant, et c'est parfois assez agréable de les entendre prononcer certains mots, harmonieux sur leurs lèvres : chemin, *ingouna;* froid, *kinaten;* rocher, *hâmm ;* neige, *djam.*

La femme est chez eux une simple bête de somme condamnée aux plus durs travaux : la femme mariée est l'esclave de son mari; la veuve devient l'esclave du village tout entier. N'importe qui peut l'envoyer dans les plantations de coca ou de canne à sucre. Jamais une femme n'habite avec son mari. Chaque ménage possède deux cases protégées contre les incursions du bétail par une palissade : la femme loge d'un côté, le mari de l'autre. Entre les deux cases se trouve une pierre sur laquelle l'épouse place les objets qu'elle veut faire parvenir à son mari.

Le vêtement de la femme se compose de deux grands rectangles d'étoffe attachés sur chaque épaule au moyen de cordons. Les Indiens prétendent qu'avant la conquête ce costume était également porté par les hommes; mais, après l'arrivée des Espagnols, les hommes se sont vêtus d'une sorte de dalmatique dont les larges manches s'arrêtent aux coudes et dont les pans tombent jusqu'aux genoux. Sous ce vêtement, ils portent un pantalon très large qui dépasse la dalmatique d'un travers de main. Dans le Sud, ces habits sont en laine,

dans le Nord en coton. Le costume des Indiens du nord est complété par une ceinture. La coiffure consiste en un bonnet, de coton dans le Nord, de fibres d'agave dans le Sud.

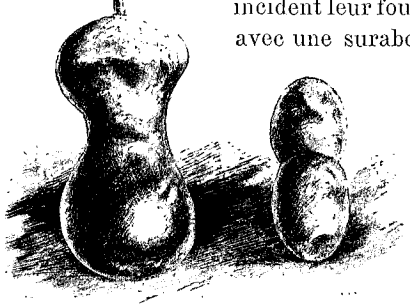
L'accessoire indispensable de la toilette d'un Indien Arhouaque est un sac de coton historié qui se porte en bandoulière. Dans ce sac sont placés le *poporo*, le *nouaï*, et les feuilles de coca. La passion des Indiens pour les feuilles de coca ne peut se comparer qu'à celle des fumeurs d'opium. Ils n'entreprennent jamais un voyage, ils ne se mettent pas au travail sans une provision de feuilles. Quant au poporo, il ne les quitte jamais, on les enterre avec ce précieux ustensile.



SAN-ANTONIO. — CASE D'ÉLISÉE RECLUS (PAGE 80). DESSIN DE BOUDIER.

La coca est trop connue en France pour qu'il soit nécessaire de la décrire longuement : l'arbrisseau qui la fournit donne trois récoltes par an. Longues de quatre centimètres, larges de trois, les feuilles affectent la forme d'une ellipse, toujours terminée par une petite pointe molle. Ses propriétés furent connues des conquérants espagnols : grâce à elles, il leur fut possible d'endurer la faim, de supporter ou de vaincre le mal des montagnes ; mais ce ne fut que vers le milieu de ce siècle que les chimistes européens parvinrent à isoler la cocaïne. En ces dernières années, la feuille chère aux Indiens a conquis droit de cité parmi nous. Les Indiens la recueillent une à une dans les champs qu'ils nomment *janou*, et la mettent dans un vase de terre *(oulourha)* uniquement affecté à cet usage. Ce vase est placé sur un feu très vif, et c'est seulement lorsque la terre a atteint le degré de chaleur voulu qu'on jette dans le vase les feuilles de coca. Celles-ci sont remuées au moyen d'un bâton, de telle sorte qu'elles se dessèchent sans brûler. Cette opération se fait avec une grande rapidité. Lorsqu'elle est terminée, les feuilles sont sèches, tout en gardant leur couleur verte. L'Arhouaque passe sa vie à mâcher ces feuilles ; à chaque instant on le voit en prendre une poignée dans une de ses *gamas*. Lorsque sa chique est bien imbibée de salive, il la frotte d'un peu de chaux qu'il prend au moyen d'un bâtonnet dans une courge appelée *poporo*. La chaux en question provient de coquillages marins calcinés. L'Indien mouille de salive l'extrémité de son bâtonnet pour prendre de la chaux. Lorsque la chique est suffisamment saupoudrée, il a soin d'essuyer le bâtonnet sur le col de la courge. Une stratification *(kalamoutsa)* se forme à la longue au bord de l'ouverture du *poporo*. L'Indien met sa fierté à posséder une kalamoutsa régulièrement stratifiée. Il repose ensuite sa baguette dans la courge, et cache le tout dans son sac de coton, sans se préoccuper des réactions chimiques dont il vient d'être l'inconscient auteur. Il est certain que l'acide de la plante se combine à la chaux, et que la cocaïne, l'alcaloïde actif est libre. L'usage du poporo fait, en quelque sorte, partie de la religion arhouaque.

Un second instrument inséparable de l'Arhouaque et qu'on pourrait appeler « machine à saluer » consiste en deux petites courges entrant l'une dans l'autre, de manière que l'une serve à l'autre de couvercle et la ferme hermétiquement. Cet étui, qui se nomme *noaï* ou *nouaï*, contient une sorte de miel à base de nicotine. Lorsque deux Indiens se rencontrent, ils se racontent d'abord toutes les nouvelles vraies ou fausses qu'ils savent ou qu'ils ont rêvées, car ce sont gens de grande imagination et très bavards. Pour qui ne les connaît pas ils semblent taciturnes ; mais entre eux, ils ne cessent de raconter ; le moindre incident leur fournit un thème à de très longs développements, et, à défaut d'événements, ils narrent, avec une surabondance de détails, ce qu'ils ont pensé la nuit. C'est pendant cette conversation que se fait le salut : il consiste dans les cérémonies suivantes : les deux interlocuteurs prennent chacun le nouaï de l'autre, l'ouvrent et font semblant de prendre un peu de pâte avec le bout du doigt. C'est surtout après cet échange de civilités qu'ils se racontent les nouvelles.



LE « POPORO » ET LE « NOUAÏ ». DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Dans le Sud, ils ont toujours en main un bâton ; dans le Nord, jamais ils ne portent cet accessoire. Nulle part ils ne sont armés. Leurs défauts sont les défauts des faibles : l'hypocrisie, la lâcheté, le mensonge. Pendant mon séjour à San-Sébastien je fus témoin de quelques scènes qui m'éclairèrent sur la psychologie des Bintoukouas. Voici une scène d'enterrement qui me révéla leur indifférence devant la mort. Un jeune homme d'une vingtaine d'années était malade, et devant lui on s'entretenait de sa fin prochaine. Lorsque ses gémissements eurent cessé, lorsque sa mort fut certaine, on le roula dans plusieurs vêtements, on fit de son cadavre une sorte de paquet qui fut ficelé et suspendu transversalement à une longue perche. Des gens

ENTERREMENT ARHOUAQUE. — DESSIN D'A. PARIS

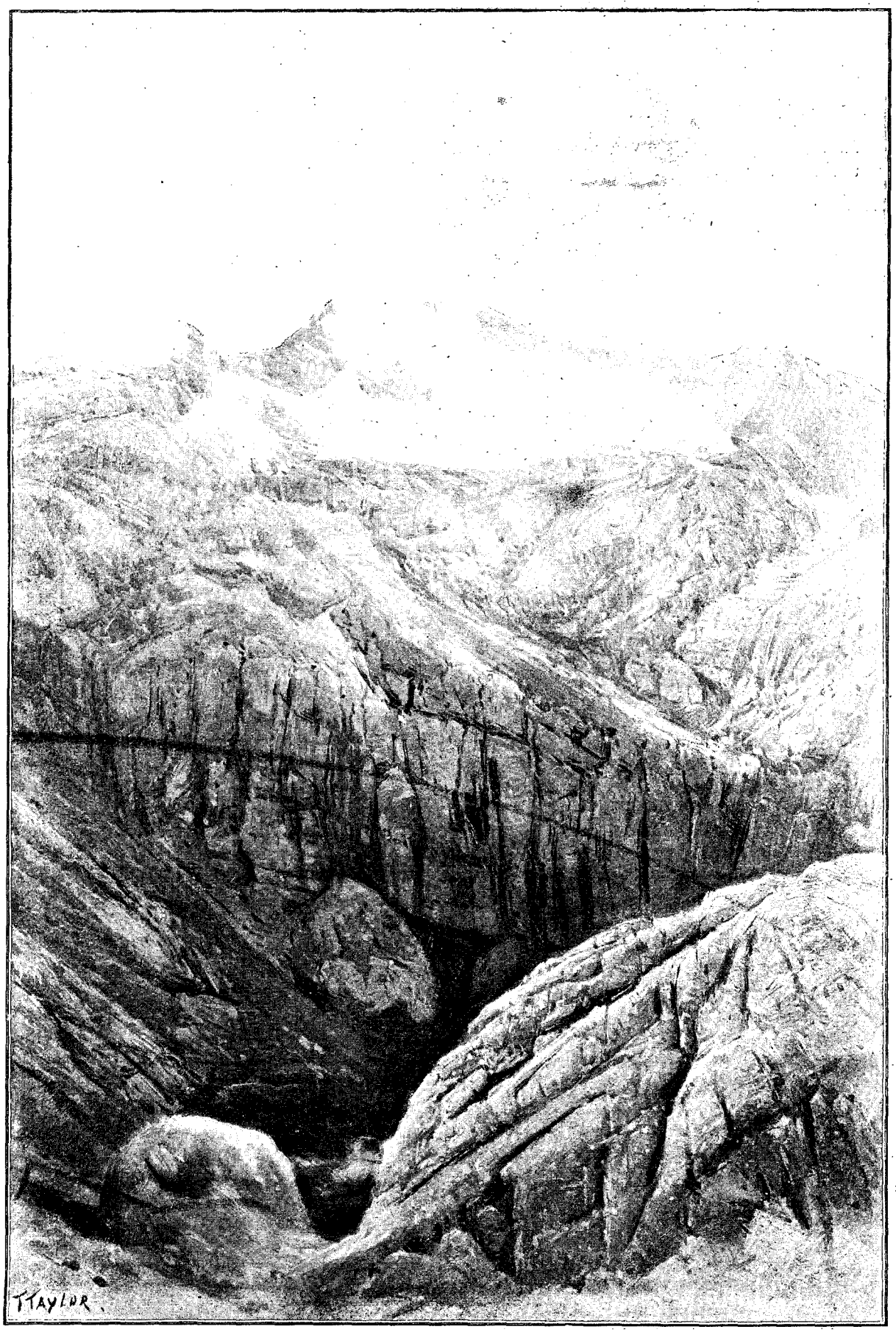
se mirent en devoir de gratter la terre avec des morceaux de bois. Pendant ces funèbres préparatifs, seule la mère du défunt pleurait, la tête dans ses mains. Le père, abominablement ivre, causait avec une amie. Les voisins s'entretenaient de choses et autres. Au-dessus de la fosse, enfin creusée, la perche fut apportée : on détacha la corde, et le cadavre tomba au fond du trou, et chacun de ramener la terre avec le pied. Le mama, les bras croisés, en une attitude indifférente, dominait la scène. Les sépultures se trouvent presque toujours sur le bord des rivières. Elles sont souvent marquées par des amas de pierres dont peuvent servir d'exemples ceux que j'ai vus le long du rio Boukouja, lors de mon ascension de la sierra Nevada.

Témoin de la douleur des Bintoukouas, je l'ai été aussi de leurs plaisirs. Leur danse consiste en une simple ronde : hommes et femmes se tiennent par la main et vont alternativement de droite à gauche et de gauche à droite en frappant du pied la terre et en balançant leurs bras en cadence. L'orchestre se compose de trois instruments : la flûte femelle percée de cinq trous, la flûte mâle à un seul trou, et la *maraka,* noix de coco ou calebasse munie d'un manche et remplie au quart de petites pierres.

La toilette des femmes bintoukouas est rudimentaire : ni coiffures, ni chaussures; elles s'emmaillotent littéralement dans le coton et l'attachent avec une telle solidité qu'il épouse — surtout lorsqu'il est mouillé — la forme du corps. On dirait un maillot. La démarche se trouve gênée, les mouvements prennent une allure des plus disgracieuses. Les effets de plastique auxquels on pourrait s'attendre en Europe font totalement défaut : les femmes bintoukouas ont les jambes maigres et le bassin très peu développé.

Lorsque la femme est devenue mère, elle porte son enfant derrière le dos dans une sorte de sac de forme particulière qui rappelle une chaise, et dont l'anse ou bretelle se porte sur le front. Un lambeau d'étoffe retient la tête de l'enfant et l'empêche de retomber en arrière. Ce sac-chaise est appelé *boussaah*. Chargées, outre le boussaah, de deux ou trois *gamas* ou petits sacs remplis de vivres et d'effets, les femmes gravissent les sommets en apparence les plus inaccessibles, côtoient les précipices, passent des cours d'eau souvent très profonds, tout cela avec une agilité, une aisance stupéfiantes.

Rien n'est plus intéressant que de mettre en parallèle l'Indien arhouaque avec son voisin du Magdalena, le Goagire. Ce dernier, drapé à la légère dans des mantes de couleur tissées par ses femmes, orne sa tête et sa poitrine des plumes les plus brillantes et de colliers de dents de caïman ; il vit dans la plaine, au milieu de



SOMMET DE LA SIERRA NEVADA (PAGE 76). — DESSIN DE TAYLOR.

ses troupeaux et de ses esclaves. Il est vraiment beau, redoutable, lorsqu'il s'élance sur son cheval de course, les cheveux au vent, la main pleine de flèches empoisonnées. Tout autre est l'Arhouaque : vêtu lourdement, d'un costume sombre, il est sédentaire dans ses montagnes, paresseux, soumis jusqu'à la bassesse; jamais il ne fait la guerre, jamais il ne touche une arme ; le symbole de son caractère est le poporo. Le Goagire, brave, belliqueux, est hospitalier. L'Arhouaque, lâche, n'aime pas recevoir; mais il tremble devant le carquois et l'arc de son voisin. De son côté, le Goagire, superstitieux, craint toujours que quelque crapaud ne sorte de la *muchila* de l'Arhouaque et ne vienne se loger dans ses entrailles. De là vient que l'un et l'autre se traitent avec une certaine affabilité; ils se parlent en un mauvais espagnol accompagné d'une mimique souvent très réjouissante. La vie sociale est peu développée chez les Bintoukouas ; quand ils ont à traiter d'affaires graves qui concernent tout un village, ils se réunissent dans la case d'un notable, des braseros sont allumés, et immédiatement au-dessus on suspend des hamacs en fibres d'agave. Les Indiens se tiennent dans ces hamacs pendant de longues heures, parlant chacun à leur tour, mâchant des feuilles de coca.

UN « MAMA » (SORCIER). — DESSIN D'OULEVAY.

Ce n'est pas toujours dans la case d'un notable que se tiennent les palabres; c'est aussi, et très souvent, chez le *mama* ou sorcier. Le *mama* est, en effet, pour eux, l'homme indispensable, le maître de la vie et de la mort, à la fois médecin et prêtre. Comme médecin, il a des recettes vraiment peu compliquées. Lui amène-t-on un malade, il se contente de lui donner des feuilles de maïs dans lesquelles il a préalablement enroulé de petites pierres. Quant à la préparation de ces petites pierres, elle est très simple : le *mama* les a tenues quelque temps dans sa bouche ! S'agit-il de prédire les événements futurs, il fait apporter une calebasse pleine d'eau, la place sur un support formé de trois pierres, et laisse tomber dans l'eau de petites pierres ou des quartzites. Suivant le plus ou moins grand nombre de bulles d'air qui montent, la réponse est affirmative ou négative. Le *mama*, qui peut guérir, peut aussi envoyer des maladies à ses ennemis : il peut — ou du moins il s'en vante — leur faire entrer dans le corps des crapauds, des grenouilles, des lézards, des araignées. C'est même ce qui rend les Goagires respectueux de leurs faibles voisins.

Comme prêtre, le *mama* baptise les enfants, avec des cérémonies bien antérieures à l'arrivée des Espagnols. C'est, du reste, une opération assez longue. Le prêtre commence par jeûner, ensuite il amène l'enfant sur le bord d'une rivière et lui met sur la langue une parcelle des mets qu'il pourra manger plus tard. La cérémonie se répète cinq ou six jours de suite. C'est également comme prêtres, que les *mamas* assistent aux mariages et aux enterrements.

Le mariage, qui dans presque tous les pays est accompagné de cérémonies et de réjouissances, ne donne lieu ici à rien de semblable ; le *mama* se contente de faire comparaître devant lui les futurs époux et de leur adresser un discours plein de sages recommandations ; on ne peut pousser plus loin la simplicité.

Les hommes passent leur temps libre en commun, dans des cases plus grandes, lieux de réunion appelés *nuchéis*, que le voyageur reconnaît facilement à la décoration qui orne leur sommet. Tandis que les autres habitations se terminent par un simple trapèze formé de l'intersection d'un branchage horizontal avec les deux montants qui sortent de l'extrémité de la toiture, la pointe des *nuchéis* est, en outre, couronnée d'une douzaine de bâtons réunis par des lianes.

Les cases ordinaires n'ont jamais qu'une seule pièce ; si la maison est carrée, deux trous, pratiqués des deux côtés du toit, donnent passage à la fumée ; si la case est ronde, la fumée filtre simplement à travers la paille de la toiture, toujours élevée, dans ce cas, de sept ou huit mètres. Le feu est allumé sur le sol, en n'importe quel endroit de la maison.

C'est dans une de ces primitives habitations que le grand géographe Élisée Reclus avait habité à San-Antonio, et ce ne fut pas une des moindres émotions de mon voyage de retrouver vivant dans le pays le souvenir de son séjour.

Il est certain, du reste, qu'avant les Bintoukouas, des peuples plus forts avaient vécu dans la région qu'ils occupent actuellement. Leur civilisation a péri, mais il reste de leur existence des traces certaines, telles que les pierres levées du sommet du mont Djounoud'jouï et les assises circulaires qui subsistent au bord du rio Boukouja.

Un vapeur me ramena de Rio-Hacha à Savanilla, puis en France, où je restai seulement vingt-sept jours. En octobre 1891 je me trouvais de nouveau à Rio-Hacha. De cette ville je me rendis à Sainte-Marthe, avec

l'intention de me mettre à la disposition du gouverneur, Don Ramon Goenaga, actuellement consul général à Londres, après avoir été successivement consul à Curaçao, Saint-Nazaire et Southampton. Le gouverneur me nomma chef de la Commission d'exploration géographique du Magdalena. Je m'engageai à parcourir le département sur les points suivants : je devais visiter le territoire indien arhouaque, et étudier la possibilité d'une voie ferrée, de Rio-Hacha jusqu'à Tamalamèque, sur les bords du rio Magdalena, en laissant la sierra Nevada à l'ouest et en côtoyant, à l'est, les Andes Colombiano-Vénézuéliennes. Je devais franchir les Andes, redescendre les rivières Zulia et Catatumbo, qui se jettent dans le lac de Maracaïbo, atteindre Maracaïbo, et de là gagner Rio-Hacha en traversant la partie sud-ouest de la Goagire.

Ce voyage devait avoir une préface : il me fallait, en quittant Sainte-Marthe, franchir les contreforts occidentaux de la sierra Nevada et la ligne des hauts sommets, tomber sur le rivage de la mer en un point appelé Palomino, et arriver à Rio-Hacha. Mais un accident arrivé à mes bagages me fit renoncer à cette route, et je m'embarquai simplement sur la première goélette en partance pour Rio-Hacha.

Le 11 avril 1892, je quittai Rio-Hacha en compagnie d'un péon noir, Rafael Ximenes, ancien courrier de la poste. J'avais pu me procurer un cheval de cette excellente race goagire qui participe de l'andalou par la beauté de ses formes et de l'arabe par sa résistance à la fatigue.

La route que nous suivions s'enfonçait à travers la Goagire, pays où les civilisés ne jouissent jamais d'une entière sécurité.

La contrée que je traversais ne m'était pas inconnue : je l'avais déjà visitée en 1891, lors de mon ascension de la sierra Nevada. Entre les dernières ondulations des Andes à ma gauche et les extrêmes contreforts de la Nevada à ma droite, le sol était ferrugineux, couvert d'une végétation rabougrie ; puis la vallée s'élargissait, révélant de riches plaines où la végétation tropicale s'épanouissait dans toute sa splendeur.

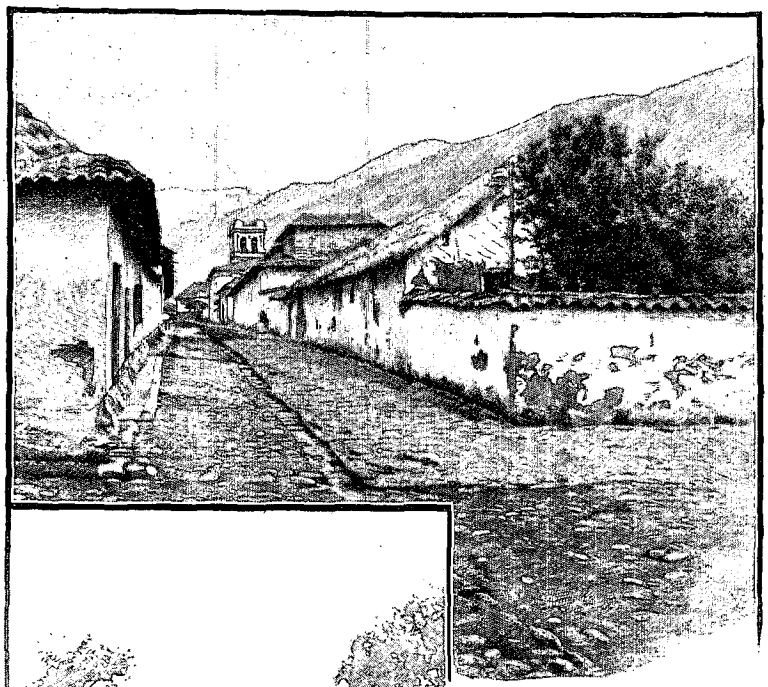
La population se compose d'Espagnols, descendants des premiers colons, et des fils des nègres africains amenés par les conquistadores. Il y a aussi des métis d'Espagnols, de nègres et d'Indiens. Il est à remarquer cependant que les Indiens se mélangent peu aux autres races. L'existence de ces peuples est paisible, consacrée à l'agriculture et à l'élevage ; mais le manque de perfectionnements agricoles et de voies de communication empêche ce magnifique pays de produire ce qu'on serait en droit d'espérer de sa fécondité. Je passai à Barrancas, Fonseca, San-Juan. Le

INDIENNE MOTILONE (PAGE 82). — DESSIN DE J. LAVÉE.

18 avril, je trouvai à Villanueva le fils d'un charpentier français, M. Dangon, corregidor de l'endroit, homme d'une aménité parfaite.

Je passai les journées du 21 et du 22 à Valle de Upar, où le préfet, M. Bernardo Araujo, me fit le meilleur accueil. La ville, qui porte actuellement le nom du cacique Upar, s'appelait primitivement Ciudad de los Reyes (cité des Rois), à cause sans doute d'un panneau sculpté représentant les Rois Mages, qui se voit encore dans la cathédrale. Une autre église, celle de San-Francisco, presque abandonnée aujourd'hui, possède des bénitiers en bronze ornés de ciselures d'un beau travail. J'arrivai enfin à Diégopata, sur le territoire des Motilones, que je parcourus sur une étendue de 111 kilomètres.

Jusqu'en 1832, les Motilones apportaient aux civilisés des plantes médicinales qu'ils récoltaient sur leurs montagnes. Un jour, leur cacique vint trouver un habitant d'Espiritu-Santo et lui confia sa fille, qu'il voulait faire élever comme une jeune personne civilisée. Le civilisé accepta ; mais bientôt il eut lieu de s'en repentir : son fils séduisit sa pensionnaire. Le cacique exigea le mariage, et se heurta à un refus. Il retourna à sa montagne et se tint sur le pied de guerre. Pour conjurer le danger qui les menaçait, les civilisés eurent alors recours à une ruse : ils proposèrent aux Indiens de réparer leur précédente injustice. Les Indiens jurèrent de leur côté d'oublier leur rancune, et des deux côtés on convint de célébrer dans un banquet la réconciliation. Les civilisés firent couler à flots le rhum. Lorsque les Indiens se furent enivrés, ils les massacrèrent.



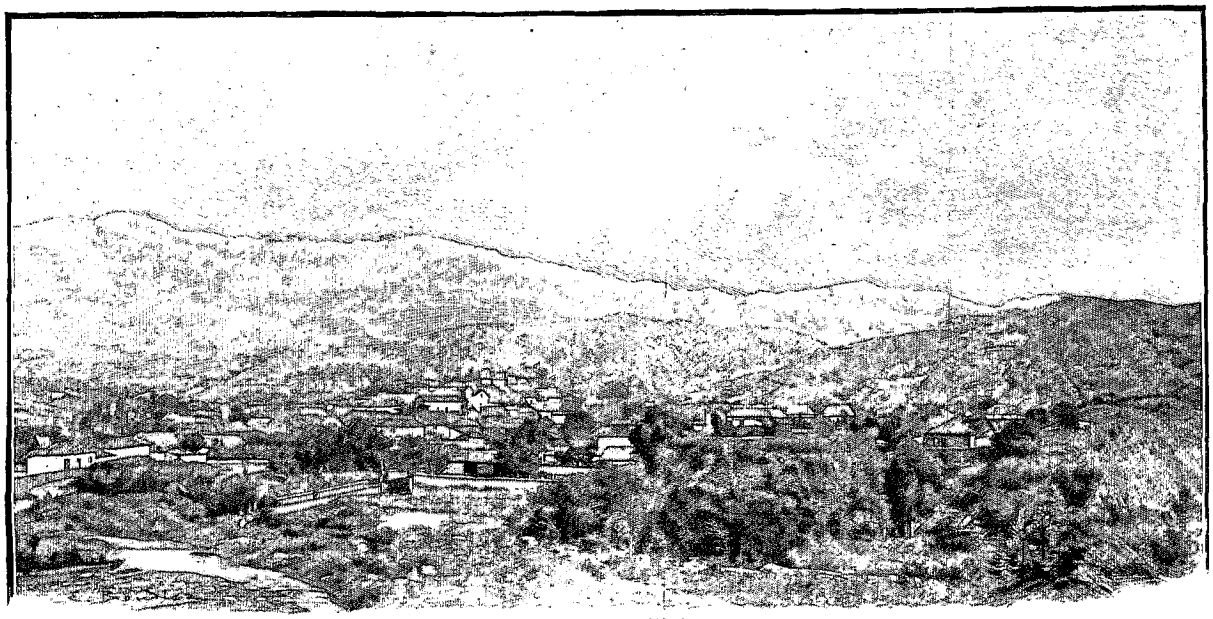
A partir de cette époque (1840), les Motilones vouèrent une haine farouche aux civilisés et ne quittèrent plus les montagnes, laissant la plaine à leurs ennemis. Tapis dans les fourrés, ils épient le passant solitaire et le tuent à coups de flèches; ils volent le bétail des ranchos et coupent les jarrets des bœufs qu'ils ne peuvent emmener. Ils tiennent dans un perpétuel état de siège les quatre ou cinq villages disséminés sur leur territoire.

Espiritu-Santo a pris dernièrement le nom du célèbre géographe italien Codazzi, qui vint y mourir des fièvres paludéennes. De Codazzi, j'allai à Casacava, village situé au milieu de fourrés, véritables îlots de verdure perdus dans la savane. Puis vinrent Hatillo et Becerril, dans une riante plaine toute parsemée de palmiers.

A Becerril, on me présenta une jeune fille motilone que le hasard des combats avait réduite en captivité; elle était au service d'une des autorités de l'endroit. Elle accepta de se laisser photographier dans un bois de palmiers. Le mot « accepter » n'est, du reste, qu'une manière très imparfaite d'exprimer sa soumission : elle croyait, en réalité, que sa dernière heure était venue, mais telle est l'impassibilité de ces êtres primitifs en face de la mort qu'elle ne broncha pas devant le terrible appareil, pas plus qu'elle ne manifesta de joie de se trouver ensuite vivante. Quelques menus cadeaux, une boussole cassée et un mouchoir rouge furent la récompense de son courage et de sa bonne volonté.

UNE RUE DE SALAZAR (PAGE 84). DESSIN DE BOUDIER.

Les Motilones diffèrent complètement des Goagires : ils ont la peau couleur de feuille sèche, et s'enduisent le visage d'une épaisse couche de peinture rouge qui les défigure. Leurs cheveux sont généralement coupés court, et ils portent une barbiche, mais peu fournie. Le 26 avril, je me dirigeai sur Chiriguana. Les environs de cette ville sont charmants : à deux lieues à l'est, les Andes, d'un bleu de cobalt clair, ferment l'horizon; de tous les autres côtés se déroule la savane à l'herbe courte, parsemée de bouquets d'arbres, en général peu élevés, et de palmiers corruas. Cette plaine est



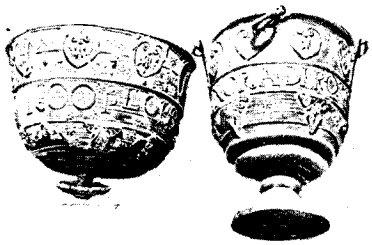
RIO DE ORO (PAGE 84). — DESSIN DE BOUDIER.

généralement couverte de monticules de terre qui varient entre un mètre cinquante et trois mètres de hauteur : ce sont des fourmilières (*comejenes*, ou nids de fourmis). Leurs contours affectent parfois des formes très tourmentées.

La petite ville de Chiriguana, qui doit également son nom à un ancien cacique, est peuplée d'Espagnols et de noirs descendants d'esclaves africains. Elle est le centre de l'industrie des *esteras* (nattes) et des chapeaux dits de panama *(palmita* et *jipijapa)*.

La palme qui sert à fabriquer les nattes ne dépasse pas cinq mètres. L'ouvrier commence par couper l'enveloppe de la tige qui a poussé l'année même, enlève soigneusement les petites épines qui hérissent les feuilles ; il détache également les fibres de l'enveloppe et les réduit en lanières qu'il fait sécher au soleil. Les lanières perdent alors leur couleur verte et deviennent blanches. Pour les teindre en noir, il suffit de les laisser deux ou trois jours dans la boue du pays, de les laver, et de les faire bouillir dans une olla avec des feuilles de bija. Si l'on emploie seule la bija comme teinture, elle donne la couleur rose. Le bleu s'obtient avec le fruit vert de la jagua, pilé. Pour le jaune d'or, on fait bouillir les fibres avec les racines pilées de la batatilla. Les chapeaux de palmita sont fabriqués avec l'enveloppe du jonc *cana brava :* la partie intérieure de ce jonc divisée donne une sorte de paille qui se tresse, et qui blanchit au soleil. Les chapeaux de jipijapa sont les plus fins. Pour les fabriquer, on enlève la partie verte de l'enveloppe de la iraca (sorte de palme qui ne dépasse pas deux mètres), on choisit la partie blanche, qui se cuit dans l'eau et le jus de citron.

L'examen de l'itinéraire que j'avais suivi depuis Rio-Hacha me démontra que rien ne s'opposait à la construction d'une voie ferrée. La conformation physique du sol se prête admirablement, au contraire, à l'établissement de la grande ligne qui développerait les innombrables richesses dont cette région est abondamment dotée.



BÉNITIERS EN BRONZE.
DESSIN DE GOTORBE.

Le 7 mai, malgré le désir de mes hôtes de me faire passer par le lac Zapatosa, je m'engageai dans la forêt. Il était évident qu'un chemin de fer était possible dans la région, mais plus à l'est ; le pays boisé que nous traversions était complètement inondé.

Un ou deux pieds d'eau avaient fait disparaître tous les sentiers. Mon péon ouvrait la marche en consultant les marques gravées sur les arbres. A chaque instant, il fallait se baisser pour éviter d'avoir la figure cinglée par les branches, et, pour ne pas avoir les pieds dans l'eau, relever les jambes sur la croupe de nos chevaux. La forêt cessa enfin, pour faire place à une savane parsemée de palmiers corruas et d'arbres peralejos.

A une heure et demie de l'après-midi, j'atteignis Tamalamèque, un des plus jolis villages du Magdalena, riant comme le Sud-Algérien, avec ses palmiers corruas et ses chingalès. Et quelle bonne réception ! L'alcade, M. Pantaja, me fit conduire à l'école, alors déserte. Je m'installai parmi les bancs et les pupitres.

Le 10 mai, je repris mon chemin, dans un terrain bas et inondé, à travers une interminable forêt à laquelle faisaient suite des terres ferrugineuses et une immense savane, à deux lieues à l'est de la chaîne des Andes. J'arrivai ainsi à Simana, où le secrétaire de l'alcade me conduisit à la maison du gouvernement.

La suite de mon voyage devait me mener à Aguachica ; le chemin était terrible, défiant toute description. A un certain moment, les marques elles-mêmes manquèrent sur les arbres de la forêt inondée, et, sans notre boussole, nous étions égarés. Nous finîmes cependant par atteindre une clairière où vivait, comme dans un îlot, toute une famille.

Nous sortîmes enfin de la forêt de Norian, que traversait autrefois un chemin, abandonné depuis une vingtaine d'années. Ensuite commencèrent les premières ondulations des Andes. Bientôt, du sommet d'un promontoire, notre vue s'étendit sur la Cordillère et ses pics innombrables, tandis que du côté opposé la Magdalena déroulait les rubans argentés de ses méandres. Après de fatigantes alternatives de montées et de descentes, nous arrivâmes à Aguachica.

Le 13 mai, je commençai la traversée des Andes ; c'était la première fois, depuis Rio-Hacha, que je quittais la direction du sud pour aller à l'est. La sierra, d'abord en pente douce, se rapproche très vite de la verticale. Sur la route, on rencontre Santa-Rita, San-Pablo (où se trouve une mine d'or d'alluvion), le petit village de Santo-Domingo, et enfin los Saïnos (les Porcs), où je m'arrêtai sur un promontoire entouré de montagnes.

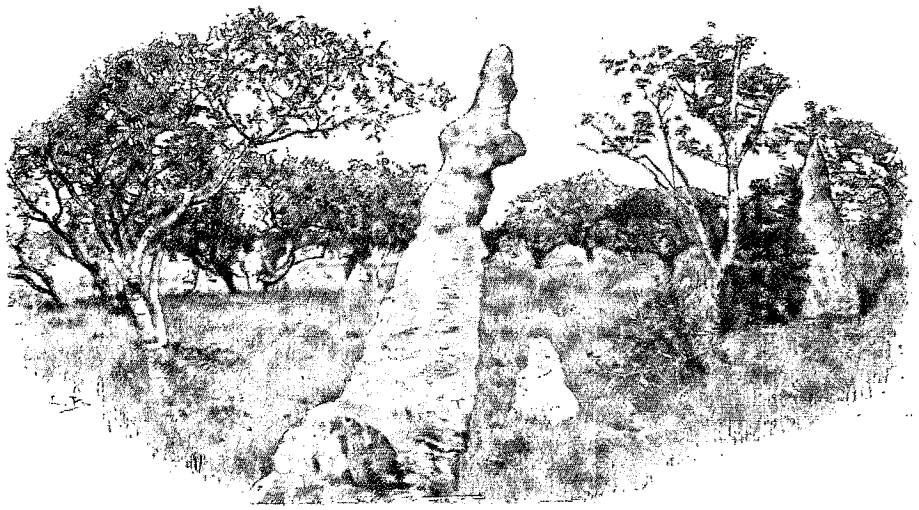
Le 14, à onze heures, nous avions atteint le sommet du mont Corredor. De là, le panorama était grandiose, sur un océan de montagnes bleues. Les flancs des hauteurs les moins abruptes étaient plantés de caféiers.

A midi, nous étions à Brotaré, sur une croupe montagneuse, en face d'une autre croupe qui portait le village de San-Antonio. Là, je mis en pension mon cheval et mon mulet, fatigués tous les deux, le mulet surtout.

Le 19, j'avais repris ma course à travers les Andes, et j'arrivais à Rio de Oro. Le lendemain, la pluie nous obligea à chercher abri dans un rancho : parmi les personnes qui s'étaient réfugiées en cet endroit, pendant que je m'y trouvais, se rencontra M. Risso, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Cette lettre m'introduisit à Ocaña, joli centre de population où les Allemands sont en très grand nombre. La ville est très propre, charmante.

Le 31 mai, départ de San-Pedro et traversée de la rivière Sardinata ; puis passage en un défilé que sa disposition dangereuse a fait appeler « sépulture ». Le 1er juin, j'atteignis la ville de Salazar, située dans une plaine, au delà des derniers contreforts des Andes. La traversée de la Cordillère avait duré vingt jours. Aussitôt descendu à l'hôtel, le télégraphe m'apprit que, le lendemain, partait de Bonaventura, sur le fleuve Zulia, un paquebot à destination de Maracaïbo.

(A suivre.) Comte Joseph DE BRETTES.



FOURMILIÈRES. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

FEMMES GOAGIRES AU BORD DE LA MER. — DESSIN DE J. LAVÉE.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

III

Cucuta. — Maracaïbo. — Le village de Taminakka. — Dans la forêt. — Arrivée à Rio-Frio. — Mœurs et coutumes des Goagires.

La mission du gouvernement colombien me faisait un devoir de regagner Santa-Marta — mon point de départ — en traversant le lac de Maracaïbo, le pays des Goagires et la ligne des hauts sommets de la Nevada. Mon plan fut vite dressé : de Salazar, où je me trouvais, je me rendrais sans retard, à dos de mule, à Cucuta, d'où le chemin de fer me mènerait à Bonaventura. Mais ce plan si simple se trouva impraticable. Lorsque je parlai de Cucuta, on me regarda avec terreur : Cucuta, c'était le foyer de la fièvre jaune, depuis qu'un tremblement de terre avait changé le sol et le climat de cette ville. Le fils de Moncada me déclara net qu'il n'irait pas, et il retourna effectivement à San-Pedro. Tous les gens que je voulus intéresser à mon voyage levèrent les bras au ciel : ni pour argent, ni pour or, ils ne voulaient mettre le pied dans une ville où l'air était empesté. Triste, je pris le parti d'attendre une occasion et je me promenai par les rues. Mon attention fut bientôt attirée par les sons d'une guitare accompagnant la voix d'un chanteur. Je m'approchai. Le chanteur était un homme habitué à se contenter de peu : sa veste était confectionnée d'un morceau d'étoffe qui lui plaquait dans le milieu du dos la marque de fabrique de la pièce : un soleil et ses rayons. De l'air détaché d'un Diogène, il gémissait cette ironique complainte :

JEUNE FEMME GOAGIRE.
DESSIN DE GOTORBE.

Gracias a Dios que tengo dos camisas que lavar,
La una que me ofrecieron y la otra que me van a dar.

« Grâce à Dieu, j'ai deux chemises à laver — L'une qu'on m'a promise — L'autre qu'on va me donner. » Un homme qui tournait ainsi en moquerie son propre dénuement devait être prêt à tout ; je l'abordai. — « D'où

1. *Suite. Voyez p.* 61 *et* 73.

viennent, lui demandai-je, les chants que vous dites si bien sur la guitare? — De Cucuta, répondit-il. — De Cucuta? Vous ne craignez donc pas la fièvre jaune? — Je suis de Cucuta, répliqua-t-il; ma femme et mes enfants y sont morts de la fièvre, mais moi je ne crains rien. »

Nos conventions furent bientôt faites, et nous nous mîmes en route à la minute. La nuit nous obligea de nous arrêter à La Tinta (L'Encre).

Le 3 juin, à quatre heures du matin, nous fîmes de nouveau diligence, mais la distance était trop grande, et lorsqu'à deux heures de l'après-midi nous atteignîmes Cucuta, il était inutile de continuer le voyage: le bateau de Bonaventura était parti. Cucuta regorgeait alors d'officiers, la Colombie étant en guerre avec le Venezuela. La ville possédait un théâtre, une plazza, et le préfet m'invitait à une course de taureaux. Je me décidai à rester. Le docteur Sojo, qui avait fait ses études de médecine à Paris, voulut d'abord m'en détourner, mais lorsqu'il eut appris que j'avais déjà eu les fièvres, il fut le premier à me prédire que je serais cette fois indemne. Il existe pour la fièvre jaune une vaccine peu agréable, mais infaillible, dit-on : il suffirait, aux Européens qui viennent s'établir à Cucuta de passer par Maracaïbo, où la fièvre est bénigne. Le séjour de Cucuta n'offrirait plus pour eux de danger. J'avais été malade, je ne pouvais plus l'être. Mon séjour à Cucuta fut un repos.

Le 8 juin, j'arrivai par le chemin de fer à Bonaventura, où je m'embarquai sur le vapeur *Colombia* jusqu'en un point appelé Encontrados, au confluent du Zulia et du Catatumbo. Là je montai à bord du vapeur *Progresso* qui, le 11 juin, me conduisit à Maracaïbo.

Le docteur Sojo, qui faisait le voyage avec moi, me soigna : j'avais le typhus. Un incident grotesque se produisit à l'hôtel où j'étais descendu. Pendant que je claquais des dents, un officier vénézuélien pénétra dans ma chambre et me demanda, sans autre explication, où j'avais caché le général... Croyant à une mauvaise plaisanterie, je priai le militaire de ne pas troubler mon repos. Il me raconta alors qu'un général du parti contraire s'était réfugié dans l'hôtel. Je le laissai inspecter mes meubles, sans résultat du reste. Mais peu après on vint m'annoncer que le général venait d'être découvert dans la cuisine et emmené en prison avec la cuisinière, coupable de l'avoir dérobé aux recherches !

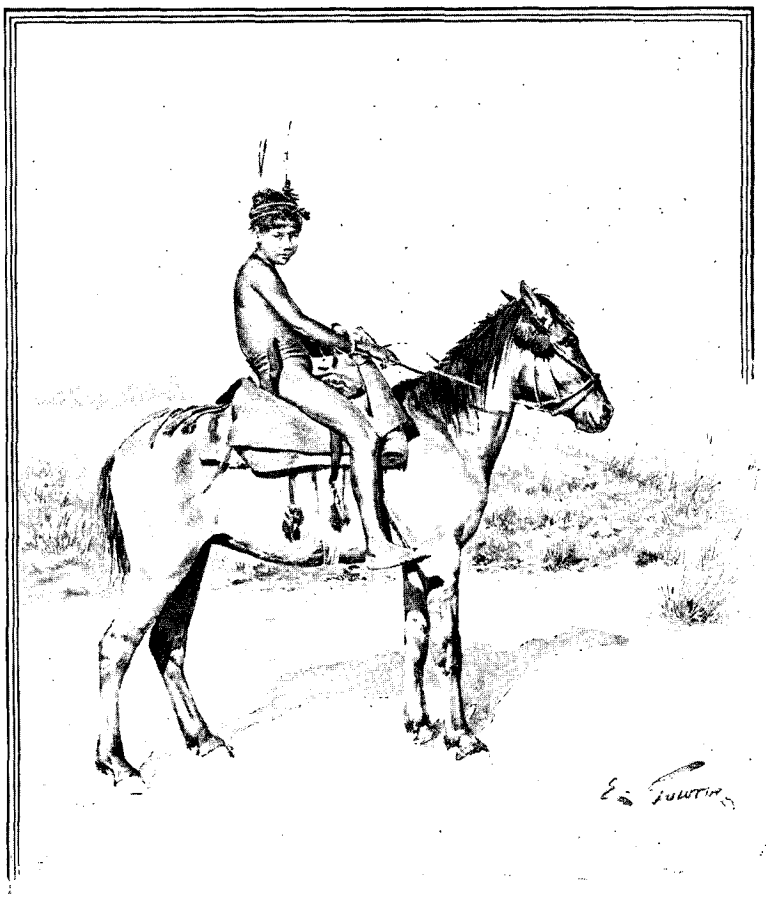
Le 21 juin, je m'embarquai sur une goélette, à destination de Sinamaïca, et le lendemain je louai des mules qui me menèrent à Las Guardias, sur la frontière du territoire goagire. Un général vénézuélien qui commandait ce poste me vendit un cheval et m'accompagna jusqu'à Paraguaïpoa. Là, il me remit aux mains d'un homme de confiance qui me conduisit jusqu'à un endroit dont je connaissais déjà les habitants. Il y avait cent vingt-six jours que j'étais en voyage; les fièvres et la fatigue avaient anéanti mes forces : de quart d'heure en quart d'heure, j'étais obligé de descendre de cheval et de m'étendre à même la terre. C'est ainsi que j'atteignis le village de Kasouto. Les Indiens, me voyant miné par la maladie, me volèrent mon cheval pendant la nuit. Sans me décourager, j'envoyai mon péon prévenir mes amis les Indiens du Nord et en particulier un médecin indigène qui se hâta d'accourir avec des hommes. Le médecin trouva sans beaucoup de peine le cheval et le voleur, et je lui en fus reconnaissant, mais lorsqu'il prétendit me guérir, je dus presque me fâcher.

ENFANT GOAGIRE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je partis seul avec un jeune Indien pour traverser le territoire des Apchanas. Cette tribu était alors en mauvais termes avec mes amis les Oulianas. A la nuit tombante, j'atteignis un de leurs villages nommé Paoutâgn. Je me présentai hardiment, croyant n'être pas connu. Mais il se trouva que deux femmes de Rio-Hacha, venues en cet endroit vendre des colliers de corail, me désignèrent comme un ami des Oulianas, et à mon réveil je vis autour du rancho où j'avais gréé mon hamac une foule hostile. Tant que je restais dans l'habitation, j'étais protégé par les lois de l'hospitalité, mais si je commettais l'imprudence de mettre le pied dehors, j'étais destiné à être percé de flèches. Une ruse me sauva. Je sortis, les mains pleines de *quartillos* que je distribuai aux femmes et aux enfants. De tous côtés on chantait mes louanges. Les hommes, interdits, se consultèrent. Pendant qu'ils délibéraient, j'enfourchai mon cheval et je disparus. J'appris, quelques jours après, qu'ils s'étaient rejeté les uns sur les autres la responsabilité de ma fuite, qu'ils s'étaient battus, et que six morts avaient jonché le sol. Je venais en quelques jours de traverser la base de la péninsule goagire que mes itinéraires ultérieurs devaient sillonner en tous sens. Mais avant de décrire les

mœurs de ses habitants, il me fallait mener à bonne fin ma mission présente. La dernière partie de mon voyage, non la plus dangereuse, mais la plus pénible peut-être à cause de l'humidité persistante des forêts et des brouillards glacés des montagnes, consistait à aller de Rio-Hacha à Palomino en côtoyant la mer, puis à Rio-Frio, en traversant la ligne des hauts sommets de la sierra Nevada de Santa-Marta.

La sierra Nevada, qui s'élève, ainsi que nous l'avons dit, des rivages de la mer Caraïbe jusqu'à l'altitude de 5.887 mètres et occupe un million d'hectares, est habitée par les Arhouaques. Ce n'est pas le moment de décrire les quatre tribus dont se compose ce peuple et qui parlent chacune une langue différente ; nous n'avons en vue que le voyage lui-même.



JEUNE INDIEN À CHEVAL. — DESSIN DE GOTORBE.

Le 15 août, je quittai Rio-Hacha, et, le soir même, je couchai au village de Dibulla, qui jadis, sous le nom de San-Sebastian de la Ramada, fut une ville des plus opulentes, grâce au voisinage des mines d'or des Taïronas. De Dibulla, j'emmenai quelques péones, et je côtoyai le rio Palomino, en le remontant. Ce rio doit son nom au conquistador Palomino, qui, en 1527, s'y noya, alors qu'il tentait de s'emparer des trésors de Pocigüena, capitale des Taïronas. Ma marche se trouvait retardée par le passage de neuf rios qu'avaient grossis les orages.

Je m'engageai cependant dans la forêt par une pica, trouée qui conduisait jusqu'au village indien de Taminakka. Nous avions dû abandonner nos bêtes de somme, pour lesquelles les pentes abruptes étaient impraticables, et nous allions à pied. En arrivant sur les bords de la rivière Kaoutcheïji, une blessure que je m'étais faite au pied m'empêcha d'aller plus loin. Que faire? J'envoyai en avant, à Taminakka, le métis Cecilio, un de mes compagnons, pour essayer de décider les habitants de ce village à m'amener un bœuf de selle. Taminakka avait alors pour chef un certain Noïvita, dont l'histoire tient du roman. Le gouvernement colombien avait, il y a quelques années, pris dans chacune des tribus du Magdalena deux ou trois jeunes Indiens que leur intelligence désignait comme susceptibles d'éducation, et les avait fait élever à Santa-Marta. Noïvita avait été un de ces élus : il était resté dans la ville jusqu'à l'âge de seize ans. Mais le long séjour qu'il avait fait dans un milieu civilisé avait changé ses habitudes : de retour à son village, il fut en butte à toutes sortes de moqueries : le malheureux avait fait couper ses cheveux, et, chose plus grave encore, il avait presque oublié sa langue maternelle.

Avant d'oser paraître en public, il lui fallut réapprendre l'arhouaque et laisser pousser ses cheveux. Sa supériorité intellectuelle avait éclaté alors : seul de tout le village il savait lire! Cette particularité, connue de moi, me permit de lui envoyer un écrit dans lequel je lui demandais un bœuf, des vivres et quatre hommes. — Le péon noir qui seul restait à me tenir compagnie me construisit un toit de palmes soutenu par quatre piquets; il étendit sur le sol un lit de feuilles, et je crus pouvoir me reposer. Mais il fallut bientôt y renoncer : les moustiques ne me laissaient pas un instant de répit, et, pour comble de malheur, les trois allumettes que je possédais se refusèrent à s'enflammer. Impossible d'avoir un brasier, de la fumée qui éloignerait les redoutables insectes. Une soif ardente me dévorait; ma seule ressource fut de me traîner jusqu'au bord de la rivière.

19 août. — Je n'avais pas mangé depuis la veille au matin et j'étais moi-même la pâture des moustiques serrés principalement autour de mon cou. Malgré la chaleur, je finis par rouler autour de moi une couverture de laine. Quelle position pour un homme qui, le 1er septembre, devait arriver au terme de son voyage, qui était attendu par les autorités!

A midi et demi, je me décide à me séparer de mon compagnon et l'envoie vers la côte chercher des

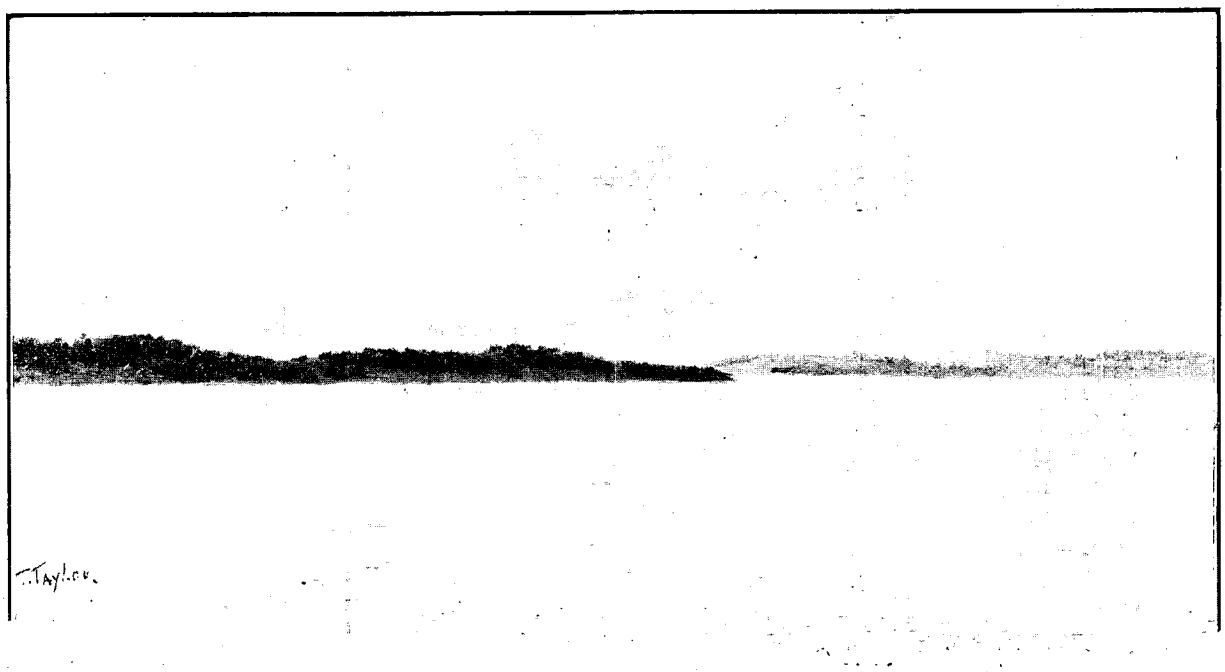
vivres. Dans la soirée, il m'envoie un autre noir, Augustin Peralto, manchot et lépreux. Pour me rassurer sans doute, moi qui venais de passer seul une demi-journée, le lépreux m'annonce qu'il a relevé tout le long du chemin des traces de jaguar. Heureusement, s'il apporte de mauvaises nouvelles, il a eu soin de se munir de quelques provisions : il a des allumettes et fait un grand feu sur lequel des feuilles et des herbes se dessèchent en produisant des nuages de fumée. Nous voilà à demi asphyxiés; mais tout plutôt que d'être encore dévorés par les moustiques! Le lépreux apporte aussi des cigares du pays, et des bananes que nous faisons cuire. Il m'est possible de manger, enfin! La nuit est marquée par un orage épouvantable. Entre les éclairs, des lueurs persistantes attirent mes regards : ce sont, paraît-il, des phosphorescences émanées de la décomposition de certains arbres.

20 août. — Cette fois, c'est bien la famine, les bananes sont épuisées, et, pour comble de malheur, je me brûle cruellement une main en tisonnant. Augustin m'apprend que les brûlures se guérissent en approchant du feu la partie entamée : j'expérimente ce conseil homéopathique, et je m'en trouve bien. Se trouver bien est une manière de parler pour un homme qui manque de tout. La position était critique. Tout à coup, le lépreux se lève et, comme s'il eût été inspiré, prononce : « Des voyageurs vont venir ». Je lui demande d'où lui vient cette assurance. Il me fait signe d'écouter le chant d'un oiseau caché dans la ramure d'un arbre dont vingt bras n'eussent pas suffi à entourer la base. J'écoutai : l'oiseau répétait pour la dixième fois la première phrase de la *Marseillaise*. En tout autre endroit de la terre, j'eusse pu croire à une supercherie; mais sur les bords du Palomino, il fallait prendre la chose au sérieux. Augustin m'expliqua que l'oiseau chanteur, le *monteador*, ne se faisait entendre qu'à la vue d'êtres humains dont il annonçait ainsi l'approche.

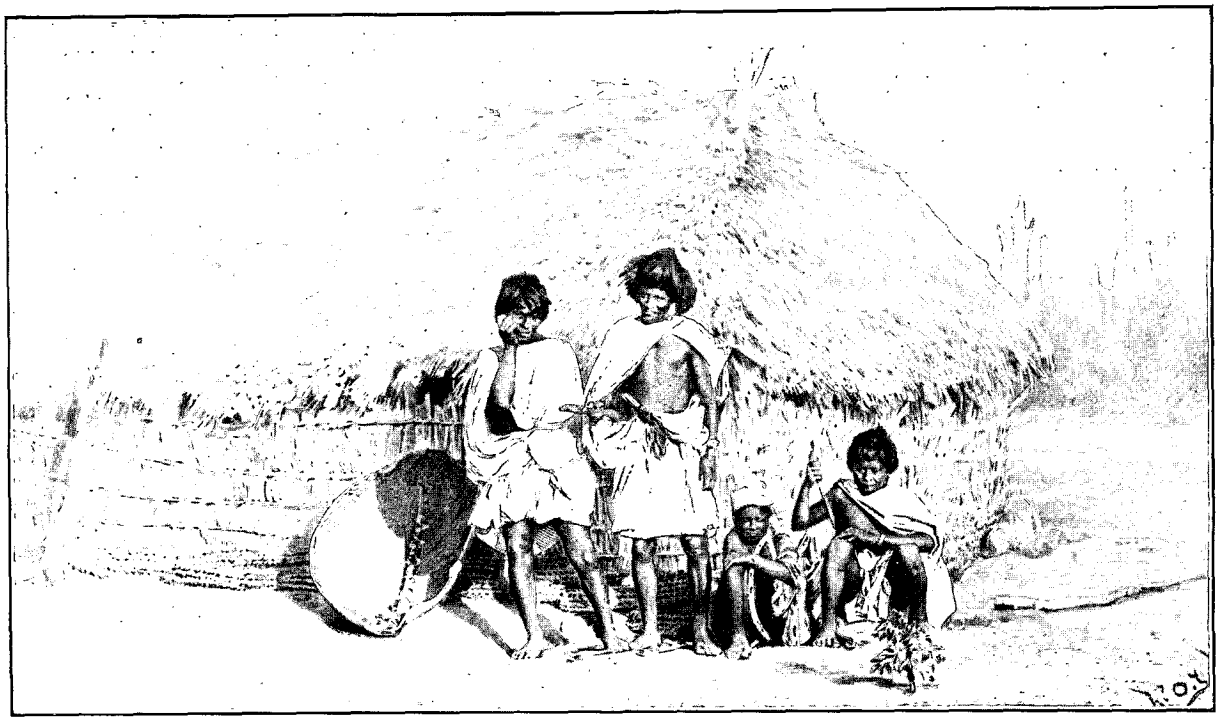
Le fait est qu'après quelques heures d'attente nous vîmes revenir mon péon noir, en compagnie de deux Arhouaques. Le monteador aurait bien dû chanter plus tôt. L'un des Arhouaques, Pinto, avait de grands yeux largement fendus et relevés vers les tempes, de longs cheveux, pas de barbe. Il était remarquable par la finesse de ses pieds et de ses mains. L'autre, Zudengama, avait l'air d'une jeune fille, avec le front haut, le nez aquilin, les cheveux très longs. Il paraissait plus intelligent que son compagnon. Tous les deux étaient vêtus d'un pantalon court et très large, facile à retrousser au passage des rivières, et d'une sorte de dalmatique dont les manches, très amples, s'arrêtaient au-dessus du coude. Deux muchilas et un vieux fusil à piston complétaient leur accoutrement. Ils nous apportaient des vivres, surtout des poules et des bananes, et un chat-tigre qu'ils avaient tué dans la forêt.

Un feu énorme fut allumé, et les deux Kaggabas plantèrent des piquets auxquels ils suspendirent leurs hamacs. Lorsque leur faim et la nôtre se fut apaisée, je les questionnai, ou du moins j'essayai de les questionner : ni l'un ni l'autre ne savait son âge, comme presque tous les Indiens, du reste. Cela me rappela qu'en parcourant le Chaco, entre la Bolivie et le Paraguay, j'avais rencontré des peuplades entières où les hommes ne portaient pas de nom. Lorsqu'ils voulaient se désigner ils se montraient du doigt.

21 août. — Le monteador chante de nouveau la *Marseillaise*, mais impossible d'apercevoir les voyageurs qu'il nous annonce; nous sommes campés au fond d'une gorge. En attendant, les Indiens font rôtir deux



EN VUE DE LA CÔTE GOAGIRE. — DESSIN DE TAYLOR.



ESCLAVES GOAGIRES. — DESSIN D'OULEVAY.

dindes sauvages qu'ils ont dépouillées de leur peau; le plat ne serait pas mauvais, n'était la boue dans laquelle il a été traîné et qui semble fort peu gêner le palais et les dents des convives indigènes.

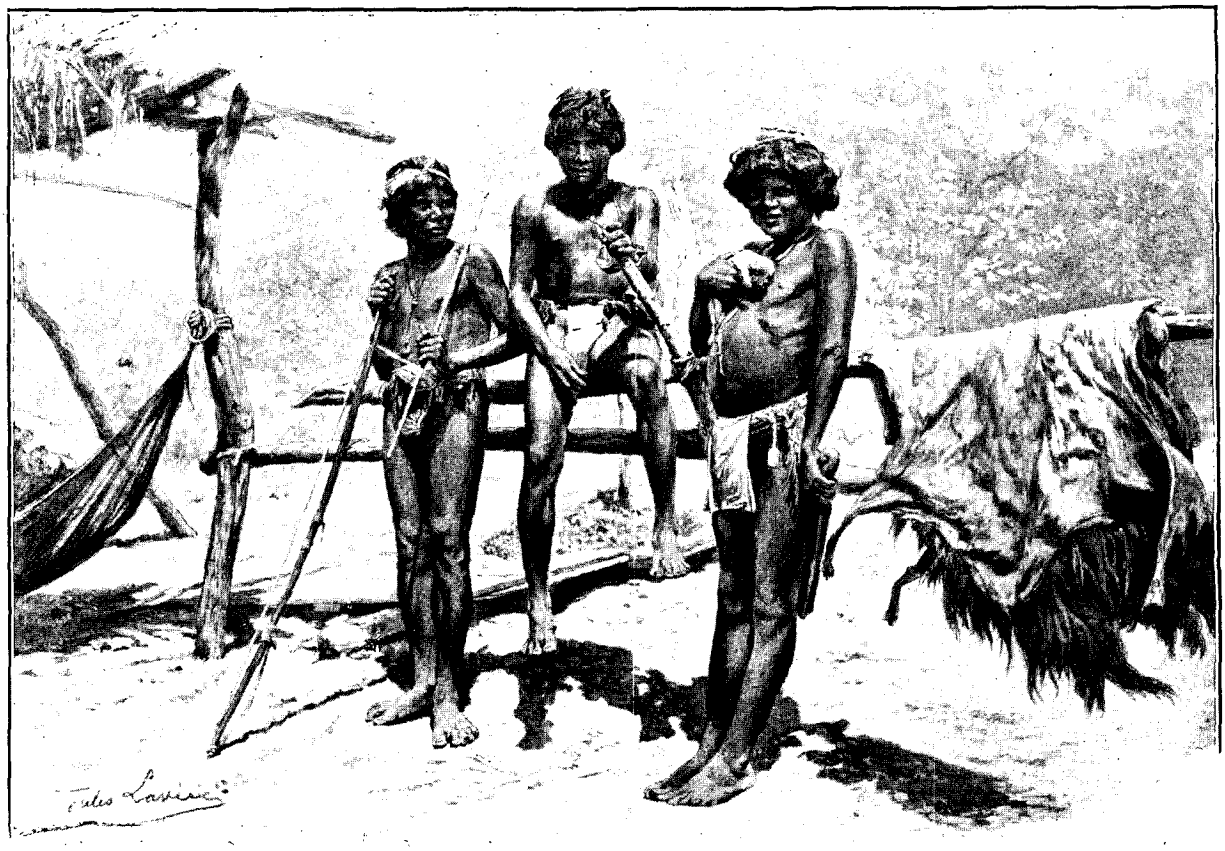
A midi, Cecilio revient avec deux Arhouaques : il m'explique son retard : la route n'existe pas à travers la forêt et à chaque instant le machete devait intervenir pour frayer un passage au bœuf qu'il m'amenait. A cinq heures un orage diluvien s'abat sur nous ; je fais creuser deux rigoles autour de notre campement; les Indiens jettent un toit de palmes sur leurs piquets. A six heures, le rio déborde et enlève le tout. Les malheureux viennent se réfugier vers moi et comprennent enfin que j'avais eu raison de m'établir sur une petite éminence.

Le lendemain, Augustin le lépreux me fait ses adieux. Je plie aussi bagage, mais avant de quitter cet endroit où j'ai tant souffert, je grave mon nom sur un arbre penché vers le rio. Rien n'attache comme la douleur à un pays. A cinq heures, j'arrive au rancho de la Coueva, pierre taillée en forme de grotte et qui nous servit d'abri.

23 août. — J'arrive enfin à Taminakka et suis fort étonné de ne pas voir paraître le chef du village, Noïvita : serait-il malade, ou dédaignerait-il de venir à ma rencontre? Soudain je vois venir un homme vêtu d'un veston et d'un pantalon, chaussé d'une paire de bottines; c'est Noïvita ! Ayant à recevoir un civilisé, il a voulu se mettre lui-même en tenue de civilisé; il n'a réussi qu'à se rendre grotesque. Il s'avance cependant majestueux, escomptant l'effet que doit produire sa toilette, et tout à coup il s'écrie en français : « Bonjour, monsieur ! » Je réponds à sa politesse. Les Indiens qui font la haie ne peuvent en croire leurs oreilles : Noïvita n'est pas seulement instruit dans la langue espagnole, il peut aussi converser avec un Français; Noïvita est un savant universel ! De tous côtés des marques d'admiration accueillent les deux mots que le chef a prononcés. Le chef, en Indien à l'œil exercé, se rend compte de l'effet produit, et, pour augmenter encore la surprise de ses administrés, il répète sans discontinuer : « Bonjour, monsieur! bonjour, monsieur! » C'était à cela que se bornaient ses connaissances en français. M. Céledon, aujourd'hui évêque de Santa-Marta, et à qui l'on doit des grammaires de plusieurs idiomes indigènes du nord de la Colombie, avait été chargé, lorsqu'il était simple prêtre, de l'éducation des jeunes Indiens choisis par le gouvernement, et il leur avait appris quelques mots d'anglais et de français. Comme Noïvita parlait très vite, ses compatriotes crurent qu'il me faisait un long discours. Dans cinquante ans on parlera encore de son génie.

Le pays était charmant et pouvait devenir un centre de colonisation très important. Je marquai, près d'un monolithe gigantesque, l'emplacement d'une case. Ensuite j'avertis Noïvita d'avoir à tenir quatre hommes à ma disposition pour le lendemain au matin. A quatre heures du matin, je me levai : rien n'était prêt. Pendant la nuit, les Indiens avaient tenu conseil et avaient été d'avis de ne pas m'obéir. J'appelai Noïvita; il arriva avec un sourire niais. Du doigt je lui montrai la cime d'une montagne : « Lorsque le soleil, lui dis-je, paraîtra au-dessus de ce rocher, je veux que les hommes soient prêts à partir ». Il continua à sourire, confiant en sa force

d'inertie. A l'heure où le soleil commença à teinter la cime de la montagne, je secouai rudement Noïvita : « Tu ne m'as point désigné d'hommes ; moi-même je vais les choisir. Sers-moi d'interprète. » Et du doigt j'indiquai les plus moqueurs. « Celui-ci, par exemple. — Celui-ci, répondit Noïvita, veut aller à son champ ». J'appelai Cecilio. « Cecilio, emmène-le ! — Il n'a pas mangé! observa le chef du village ! — Cecilio, emmène-le ! » L'Indien fut gardé à vue, et bientôt quatre hommes ainsi embauchés — si toutefois le mot d'embauchage n'est pas ici déplacé — formèrent une escorte suffisante. Nous partîmes, en froid avec le village. Le soir, nous



BERGERS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

arrivions à la pierre de Magniji, roche énorme qui surplombe le rio de même nom et se creuse en une caverne haute de huit mètres, longue et large de vingt-deux. Nous décidâmes d'y passer la nuit. Après avoir fait rôtir un petit cochon que j'avais eu soin de faire emporter de Taminakka, nous prîmes nos dispositions pour ne pas laisser fuir les Indiens. Sur mon ordre, tous les quatre se rangèrent au fond de la caverne, et je me plaçai moi-même à l'entrée, prêt à la moindre alerte. Il était convenu qu'à minuit Cecilio viendrait me relever et prendre la garde à son tour. Vers onze heures, un bruit d'abord confus me fit dresser l'oreille : une troupe en marche s'avançait dans notre direction. Je réveillai Cecilio : il était évident que les habitants de Taminakka venaient venger l'injure faite le matin à leur chef. Bientôt Noïvita lui-même parut, mais ses intentions étaient pacifiques : il craignait d'avoir méprisé les ordres du gouverneur, qui mettait à ma disposition une escorte partout où je le jugerais nécessaire à ma mission, et il m'amenait six hommes et quatre veuves, ces dernières chargées de vivres. Le 26 août, nous entrons dans la zone glacée : de trente degrés, la température tombe à neuf. Deux de mes hommes sont arrêtés par la fatigue, et aussi probablement par l'imprudence avec laquelle, tout ruisselants de sueur, ils se baignent dans tous les rios que nous rencontrons. C'est du reste l'usage des Indiens de chercher dans l'eau glacée des rivières un soulagement au poids de la chaleur : cette coutume doit être pour beaucoup dans la brièveté de leur existence. Il est rare de rencontrer chez eux des vieillards. — Nous continuons notre route à travers l'épaisseur de la forêt, sous un soleil pâle qui filtre à peine dans les interstices des feuilles et des branches. Vers neuf heures et demie, nous nous préparons pour une halte à la montée presque verticale qui nous attend. A onze heures, nous découvrons, du côté de l'Est, le mont Oulourloué, dont la masse bizarre est couverte de palmiers alounkas. Ces arbres produisent de petits fruits très durs utilisés par les rares Indiens qui possèdent des fusils, en guise de balles et de plomb, dans la chasse au sanglier. A midi, nouvelle halte au sommet du Magniji, puis marche jusqu'à Oulouéji, village auquel on accède par un pont de lianes.

BAL GOAGIRE (PAGE 95). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Le 28 août, à six heures et demie, nous quittons Oulouéji, où notre escorte laisse deux femmes et un jeune garçon à bout de forces. Un antique chemin de pierre nous mène brusquement au cerro Oulouéjighéka, dont nous faisons l'ascension. Mes Indiens se plaignent de douleurs à la tête et au côté. A une heure et demie, nous arrivons à Oulouéjissak. Là je constate que les sources du rio Frio et du Palomino, rapprochées l'une de l'autre sur toutes les cartes géographiques, sont en réalité séparées par une assez grande distance. Au contraire, la source du rio Frio voisine avec celle de l'Oulouéji. Nous côtoyons cette dernière rivière jusqu'à une cascade appelée depuis, au moment du centenaire, Los Pinsones, du nom des compagnons de Christophe Colomb.

Le 29 août, nous sommes à une altitude de 4.676 mètres. La nuit est glaciale. Peu après, sur la montagne Ghékassankala (5.210 mètres), nous jouissons d'un panorama grandiose, puis nous entrons dans la zone des lagunes (lacs de montagnes), et nous arrivons à la ligne qui sépare les eaux de la mer des Caraïbes du bassin de la Cienega. Des puits laissaient couler une eau noirâtre : c'étaient les sources du rio Oulouéji, connu des Espagnols sous le nom de Don Diego. Autour de nous, des roches élevaient leurs cônes, leurs pyramides, en un chaos indescriptible. Plus d'arbres, plus de fleurs ; de loin en loin seulement des touffes d'herbe fine, et une plante parasite, le *malbouet'ti*, dont les feuilles imbriquées retenaient, comme en une sorte d'entonnoir, l'eau tombée du ciel. Tout semblait mystérieux en ces parages d'où la vie était absente, et nos paroles étaient répétées, grossies par un écho long et sonore ; la marche était à ce point pénible que mon guide fidèle Cecilio abandonna la tête de la colonne et ne nous suivit qu'à distance. S'il ne renonça pas à pousser plus loin cette aventure dont le terme fuyait toujours, ce fut sans doute par amour-propre. A midi et demi, une lagune immense s'étala devant nous ; à deux heures vingt, une autre lagune, jolie avec ses eaux de cristal, réjouit nos yeux : les Indiens la nomment Maébankoukoui ; elle est située à 4.985 mètres d'altitude.

A trois heures et demie, un refuge se présenta, nommé par les Indiens Nounkouamalakéka. Entre les roches, le terrain détrempé par les neiges était boueux ; le sol, formé de sable en d'autres endroits, craquait sous nos pieds, rendant la marche pénible. Les dix-sept kilomètres parcourus dans la journée nous firent apprécier les deux ranchos rencontrés en ce pays perdu. Une des deux cases, de forme carrée, fut aménagée à mon usage. L'aménagement consistait en un brasier dont la fumée, ne trouvant d'issue que par l'unique porte, ne me réchauffa qu'en me procurant un violent mal de tête. C'est là que Cecilio, tremblant de fièvre, nous rejoignit : il était temps pour lui. Le froid, de quatre degrés au-dessous de zéro, tomba, vers huit heures du soir, à huit degrés. Un vent épouvantable balaya la montagne, accompagné de grêle.

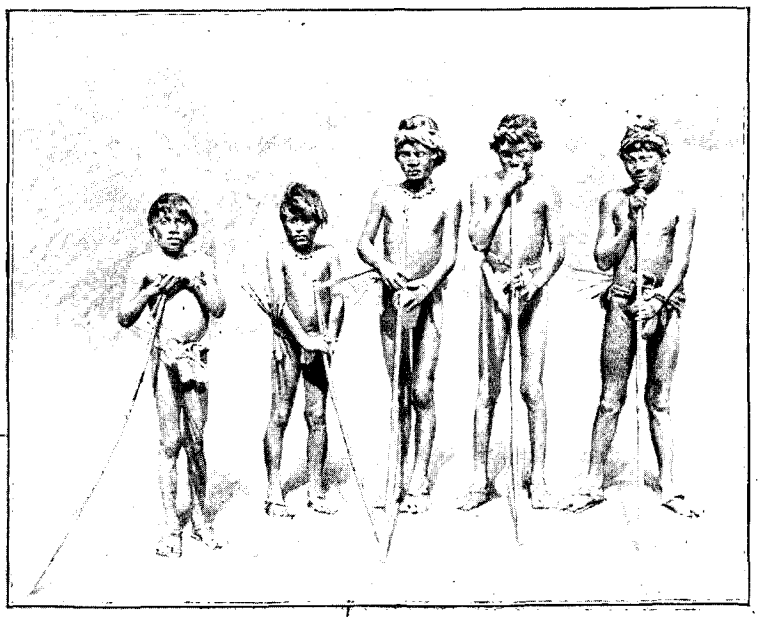
Le 30 août, le bavardage ininterrompu des Indiens me réveilla à deux heures du matin ; mais il fallut attendre jusqu'à six heures la fin de l'orage. Nous nous mîmes alors en marche, et une heure après nous arrivions à un rocher creusé en forme de grotte. De ce rocher l'œil découvrait la mer des Caraïbes. Aussitôt les femmes qui portaient nos fardeaux s'arrêtèrent comme saisies d'un effroi sacré, et me déclarèrent qu'elles ne pouvaient aller plus loin : pour une Indienne de leur tribu, voir la mer serait s'exposer aux plus grands malheurs ! Respectueuses de la tradition, elles déposèrent leurs charges et nous tournèrent le dos.

UN GOAGIRE. — DESSIN DE P. THIRIAT.

Notre marche continua par un chemin dont la présence m'étonna en cet endroit, que les habitants de Taminakka m'avaient représenté comme absolument sans route. Le chemin avait été ouvert, il y a une dizaine d'années, par un Indien, Dingoula, voyageant au hasard, « montagnant » sans but, ainsi qu'il arrive souvent à ses compatriotes. C'était à ces nomades bénévoles que nous devions d'avoir trouvé un refuge à Nounkouamalakéka ; c'était à eux que nous étions actuellement redevables du sentier inconnu des géographes, et dont les Indiens de Taminakka m'avaient caché l'existence. Le terrain tremblant, à chaque instant effondré sous nos pas, nous ramenait vers la végétation vers neuf heures, à 3.838 mètres d'altitude. Après avoir traversé le village de Nounkoualakla', nous rentrâmes en forêt.

Le 31 août, la descente nous amenait à 2.150 mètres, au village d'Evicklak. Les premières personnes qui

se trouvèrent sur notre chemin furent la femme et les fils de Lemako, un de mes compagnons de voyage. Il y avait neuf mois que les deux époux ne s'étaient vus, et en tout autre endroit de la terre on eût pu s'attendre à des effusions de tendresse. Les choses se passèrent, entre Indiens, avec le plus grand calme : Lemako ne parut ni heureux ni malheureux de rencontrer sa femme; il lui parla comme on se parle entre inconnus. Il n'y avait là, de la part de mon compagnon, qu'une habitude de race. Lemako avait très bon cœur, et personnellement je lui devais la vie. Il m'avait un jour empêché de tomber dans une rivière, en escaladant une paroi de rocher qui la dominait. A Evieklak, le fils de Daza, un des grands mamas de la Nevada, salua notre arrivée. Le sorcier local avait tenu à l'accompagner. Ces braves gens nous souhaitèrent la bienvenue en nous offrant des poules, des œufs, du maïs et des bananes. La soirée nous parut exquise dans une large case en palmier, réjouie par un énorme brasier autour duquel avaient été gréés des hamacs. Les *poporo* allaient bon train, comme de coutume; les langues aussi : les péripéties de notre voyage faisaient les frais de la conversation. Interrompue par cette exhibition, la causerie des Indiens reprit et se prolongea tellement qu'il fallut se fâcher pour leur imposer silence : l'un d'entre eux, nommé Labata, désirait être nommé chef de son village et prononçait un discours électoral. Allez donc à l'autre bout du monde chercher de l'inédit !



TIR À L'ARC. — DESSIN D'OULEVAY.

Le 1er septembre, des arbres à fruit, des palmiers aux troncs frêles, apparurent sur notre route. La végétation s'accrut ensuite rapidement, pour devenir luxuriante à Akka-Arloughinka, à 1.840 mètres d'altitude. Une soif ardente nous dévorait, et du sommet d'une montagne le rio Frio nous apparaissait dans le lointain. Il était alors onze heures du matin, et ce fut seulement à quatre heures de l'après-midi qu'il nous fut donné de nous baigner dans le fleuve. Quelques instants après, nous faisions notre entrée dans la ville de Rio-Frio, dont le corregidor nous faisait un accueil des plus aimables. Dans la soirée, j'avais pu parler français, — la langue bénie de la patrie; — il est vrai que c'était avec un Suédois.

Le gouverneur du Magdalena, M. Ramon Goenaga, averti de mon retour, m'honora de la lettre suivante, dont le texte et la traduction française furent insérés au journal officiel de la Colombie :

« *Gouvernement du département du Magdalena. — Santa-Marta, le 26 septembre 1892.*

« M. le vicomte Joseph de Brettes, explorateur français, ayant rempli d'une manière complètement satisfaisante pour le gouvernement la mission d'exploration géographique et économique dont il avait été chargé dans le Magdalena (territoire civilisé et région des Indiens Goagires, Motilones et Arhouaques), il en est établi la constatation officielle. Plus spécialement encore il est constaté :

« Que ledit M. de Brettes a pratiqué quatre-vingt-deux (82) observations astronomiques et trigonomé-

triques pour déterminer la position de divers cours d'eau et lieux importants inconnus jusqu'à ce jour dans la géographie du Magdalena;

« Que, durant l'exploration qu'il vient d'accomplir, ayant eu à franchir un contrefort de la sierra Nevada, à cinq mille deux cent dix mètres (5.210) au-dessus du niveau de la mer [partie nord-ouest de la Nevada entre Hukuméji (Palomino) et Rio-Frio, région dans laquelle aucun autre civilisé, *pas même les conquérants*, n'avait pénétré avant lui], il y a découvert : cinq (5) lacs, trente-sept (37) cours d'eau et huit noyaux de populations indigènes arhouaques : Mañiji, Ghéka, Oulouéji, Oulouéjissac, sur le versant septentrional, et Nunukouamala-Kéka, Nunualaklak, Eviéklak et Ak'ka-Arluginka sur le versant occidental. »

Le moment est venu de décrire en détail les peuples visités au cours de ce long voyage. Nous commencerons par les Goagires de l'Ouest.

La Goagire, partie la plus septentrionale du continent sud américain, occupe au nord-est du Magdalena, une immense plaine, sillonnée, surtout à l'est, de quelques chaînes de montagnes. Ses habitants appartiennent à la race rouge; ce sont les descendants des Caraïbes qui, neuf fois depuis la conquête, brûlèrent la ville de Rio-Hacha. Le premier qui découvrit leur terre fut Christophe Colomb, à son troisième voyage, lorsqu'il aperçut le cap de la Voile, promontoire dont la blancheur offre, en effet, l'aspect et la forme d'une voile de navire. Celui qui le premier débarqua en ce pays fut Alonzo de Hojeda (16 mai 1499). Longtemps revendiquée par la Colombie et le Venezuela, la péninsule fut définitivement attribuée, en 1891, par l'arbitrage de l'Espagne, à la première de ces puissances.

Le nombre des Goagires est actuellement évalué à 70.000, partagés en dix-huit tribus indépendantes les unes des autres, et réunies par la seule communauté de la langue, dont les différences au Nord et au Sud sont pourtant sensibles. Quelques familles dans chaque tribu sont prépondérantes; le commandement appartient au chef de la plus influente de ces familles. L'esclavage existe, mais l'esclave fait partie de la famille, tout en restant un être inférieur que l'on peut tuer s'il refuse d'obéir.

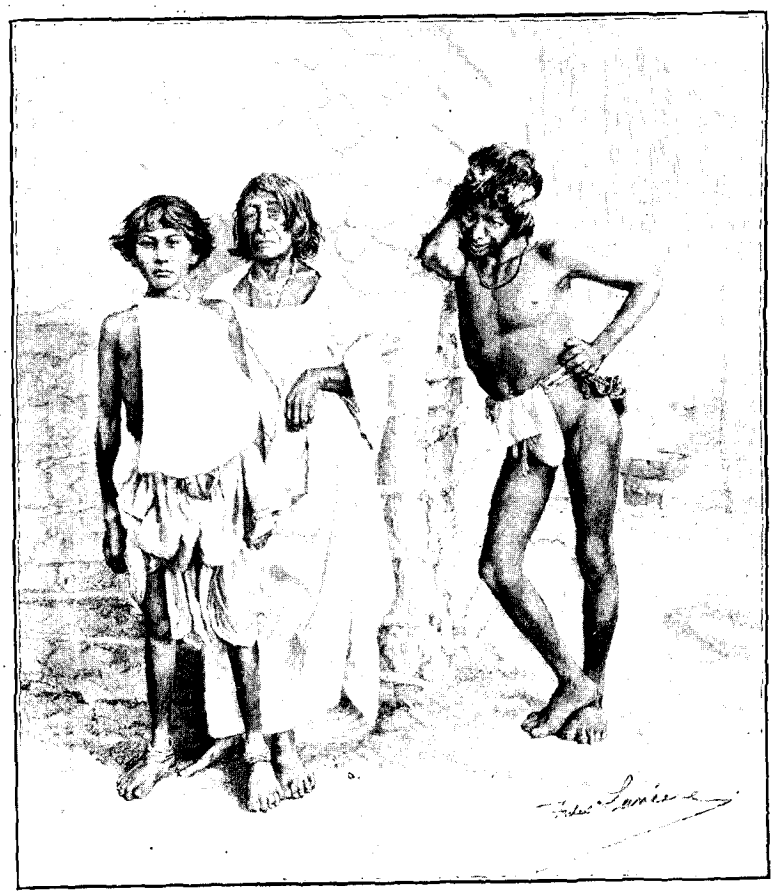
Les Goagires sont des hommes de haute stature, aux membres bien proportionnés, à la démarche fière. Ils n'ont jamais été soumis, ni par les conquérants espagnols, ni par les civilisés qui habitent actuellement le pays. C'est avant tout un peuple de pasteurs, propriétaires d'immenses troupeaux de bœufs, chevaux, ânes, mules, moutons et chèvres. Hommes et femmes montent beaucoup à cheval. A certaines époques de l'année, ils ont aussi, dans l'Ouest, des courses de chevaux. Dans quelques montagnes du Nord, ils se sont faits cultivateurs. Le fond de leur alimentation est plutôt animal que végétal. Ils complètent par des échanges avec la Colombie et le Venezuela ce qui leur manque de maïs et de manioc. Le maïs leur sert à préparer une boisson fermentée, une sorte d'eau-de-vie appelée *chicha* en espagnol. Ils achètent aussi beaucoup de rhum. Avoir du rhum est, pour eux, le comble du bonheur : ils se couchent à côté du baril, boivent jusqu'à l'ivresse, s'endorment et ne se réveillent que pour s'enivrer de nouveau. Après boire, ils sont très dangereux, et tant que les civilisés leur fourniront de l'alcool, des fusils et des cartouches, on devra renoncer à les conquérir.

UNE CRIQUE. — DESSIN DE BOUDIER.

En tout temps, ils n'ont pas d'heures fixes pour leurs repas : comme tous les Indiens de l'Amérique du Sud, ils mangent quand ils ont des provisions, et alors ils se gorgent; mais il leur arrive, en revanche, de passer de longues heures sans nourriture. Leur habileté dans la recherche des pistes est vraiment surprenante, et tout ce que les romanciers ont imaginé à ce sujet reste au-dessous de la réalité. Un nommé Pentico, que j'ai connu aux environs de Rio-Hacha, en un endroit appelé Macurutu, fut un jour prié de rechercher une mule qu'un voleur avait dérobée quelques jours auparavant. Souffrant d'une blessure au pied, il se fit amener un âne et parcourut

en tous sens les rues sablonneuses de Rio-Hacha. Après de longues allées et venues, il s'arrêta devant une porte. Sur son ordre, on ouvrit : la mule était dans le patio.

Les femmes ont un goût très vif pour les bijoux. Elles possédaient jadis des objets d'or, et l'on trouve encore chez elles des souvenirs d'avant la conquête; mais, depuis longtemps, on ne sait plus travailler le métal dans le pays, et l'on se procure, par voie d'échange avec les civilisés, des boucles d'oreilles, des colliers de beau corail. Le luxe suprême consiste à posséder un collier de quartzites rouges, taillées en forme d'olives, que l'on trouve dans les antiques sépultures. Une de ces *tumas*, grosse comme la phalangette du petit doigt, vaut parfois une mule.



FEMMES GOAGIRES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Pour garantir leur visage des ardeurs du soleil, les femmes se barbouillent les pommettes de graisse sur laquelle elles étalent de l'ocre en poudre. Les hommes se noircissent la figure et la poitrine avec le jus d'une plante nommée *majagua*. Hommes et femmes ont les cheveux très épais, durs, coupés à la hauteur des épaules, et parfois sur le front.

Le vêtement consiste en une mante large ou chemise longue, simple pièce d'étoffe dans laquelle le Goagire se drape de mille manières ; en marche, il la relève au-dessus des jambes ; au repos, il la laisse tomber; le soir, il la ramène sur ses épaules. Une ceinture de coton, où dominent le rouge et le blanc, complète l'habillement. La tête est ornée d'une couronne de paille, *tékiara*. Les pieds, nus le plus souvent, prennent des sandales pour marcher dans les broussailles épineuses. Autour du cou, un collier de tumas, de petits fruits, ou même un simple fil de coton. Ils ont toujours à la main un arc et des flèches, et parfois un remington. Chez les Indiens, comme du reste chez les Arabes de l'Algérie, le chant proprement dit n'existe pas; il n'y a que des émissions de voix qui se rapprochent plus ou moins de la tyrolienne et se terminent sur un hoquet, à l'expiration du souffle. Les instruments de musique sont au nombre de trois : la *maraca* ou *yssir*, comparable au hochet des enfants, simple calebasse traversée par un morceau de bois qui sert de manche. A ses deux passages, le manche est fixé avec de la cire. La calebasse contient de petites pierres et est percée d'un grand nombre de trous. Cet instrument ne sert qu'aux *piatché* (médecins-sorciers). Le soir, dans leur hamac, les Indiens jouent d'interminables airs de flûte.

L'instrument de la danse est le tambour, tronc d'arbre évidé et recouvert d'une peau de chèvre que retiennent des cercles de bois reliés entre eux par des lanières en cuir de bœuf. La danse est très gracieuse. Aux jours de fête, ils nettoient un espace de vingt mètres de côté, à l'intérieur duquel ils tracent un certain nombre de circonférences. Une Indienne se place sur une de ces circonférences, prend dans ses mains tendues les deux extrémités de sa mante, et tourne tout en exécutant sur elle-même un perpétuel mouvement de rotation. Devant elle, un Indien s'enfuit en reculant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. L'habileté de la danseuse consiste à se retourner vivement et à donner un croc-en-jambe à son danseur. La plus renommée est celle qui fait tomber le plus d'hommes. Pendant cet exercice, les tambours ne cessent de marquer la mesure par des ra, des fla, des roulements merveilleux.

Les Goagires ont un sens artistique qu'on retrouve jusque dans les plus petits détails de leur existence : leurs plus vulgaires ustensiles sont ornés de sculptures. Dans leurs dessins, quelques traces reparaissent avec une persistance qui intrigue l'observateur : ce sont des lignes droites qui symbolisent peut-être les formes du crapaud, des circonvolutions destinées à représenter sans doute une oreille, et des rangées sinueuses de points dans lesquelles on a cru découvrir des souvenirs de migrations de peuples. On me permettra de hasarder

à mon tour une hypothèse : je pense que les marques en question étaient, à l'origine, des marques de tribus. Aujourd'hui encore on trouve dans chaque tribu une marque distinctive appliquée au fer rouge sur les animaux, tatouée sur les hommes. Il y a plus : quand les Goagires creusent une citerne, ils inscrivent, à temps perdu, sans but pratique, leurs marques sur les parois.

Les citernes consistent le plus souvent en de vastes excavations souterraines taillées en forme de cuvette. Le fond se remplit d'eau, et, comme les pompes sont inconnues, on a recours, pour la faire monter, à un procédé assez fatigant. Un escalier est taillé dans le sol, sur les marches duquel les Indiens se tiennent, formant la chaîne. Celui qui est au fond du puits remplit d'eau une calebasse, et celle-ci passe de main en main jusqu'à ce qu'elle arrive à fleur de terre : elle est vidée dans un bac où viennent s'abreuver les troupeaux.

Une longue fréquentation des Goagires me permet de décrire leur caractère. Ils sont d'une bravoure à toute épreuve et ne reculent pas devant la mort volontaire : leur mode le plus commun de suicide est la pendaison à une branche d'arbre ou la strangulation au moyen d'une corde qu'ils tirent avec le pied. Victime d'une insulte dont il ne peut se venger, un Goagire ne manque pas de se pendre, certain que sa famille fera payer sa mort. Tout se paye, chez eux, parce que l'instinct de la propriété prime tous les autres. Le meurtre se paye, ou sinon les parents de votre victime vous mettent à mort. J'ai vu une centenaire briser à coups de bâton la tête d'un jeune esclave et parcourir ensuite le village pour ramasser le prix du sang. Quand elle vint me trouver, il lui manquait encore une chèvre.

Les coutumes ont une très grande puissance, et malheur à qui les enfreint; c'est ainsi que vous pouvez vous faire tuer si vous prononcez le nom d'un mort devant ses parents. Cet acte est contraire à la coutume! Les Goagires n'entendent rien à la pitié, à la compassion, à une foule de sentiments qui nous semblent faire partie de la nature humaine : dans les basses classes, les parents vendent très bien leurs enfants pour deux ou trois chèvres, ou un sac de maïs. Ils comprennent si peu les condoléances que, chez eux, à l'enterrement des gens riches, les assistants sont payés, selon leur rang, pour les pleurs qu'ils ont versés.

Chez les gens du commun, la femme est l'esclave, la bête de somme. Chez les riches, elle est respectée. Jeune fille, elle trait les vaches, reste à la maison, ne monte à cheval ou à âne que pour accompagner sa famille. Nubile, on l'enferme, l'espace de deux à cinq lunes, dans une petite maison dont la porte est ensuite murée. Une fenêtre reste seule ouverte, pour permettre à une vieille femme de prendre soin de la recluse. Celle-ci consacre ses loisirs à se perfectionner dans l'art de tisser. Cela s'appelle être en *coïma*. Plus est longue la claustration d'une jeune fille, plus sera grande la dot que devra payer son mari. Ce sont les oncles maternels qui disposent de la main d'une jeune fille et qui reçoivent du fiancé la dot convenable : quelques chèvres, une vingtaine de bœufs ou des mules. Mariée, la femme s'occupe du laitage, elle fait tisser des étoffes à ses esclaves, elle prend soin de sa maison, de ses enfants. L'adultère est très rare et expose la coupable aux mauvais traitements de sa famille, obligée de rendre au mari trompé la dot qu'il avait fournie.

Ainsi qu'on le voit, l'intérêt joue, en Goagire, un rôle capital. Par ce côté, du moins, ce pays se rapproche de la civilisation.

(A suivre.) Comte Joseph DE BRETTES.

PIROGUE. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

RÉCRÉATION DE MINEURS DANS LE COMPOUND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AU PAYS DES BA-ROTSI.

(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND[1].

UN DE NOS DÎNERS.
DESSIN DE THIRIAT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

I

De Southampton au Cap et à Maféking. — De Maféking à Palapye (capitale de Kama, roi des ba-Mangwato) par Kanyé (tribu des ba-Rnaketsé) à Molépololé (tribu des ba-Kuéna) et la « piste de la soif », près du désert de Kalahari. — A travers le Béchuanaland. — Le grand lac salé Makarikari. « Land of the thousand vleys ». — Sur les bords du Zambèze, Kazoungoula. — Pays des ba-Rotsi.

Après avoir visité plusieurs des principales parties du monde, j'éprouvais depuis longtemps un vif désir de faire connaissance personnelle avec le mystérieux continent d'Afrique. Ce plan prit corps lorsque M. Percy-C. Reid (ex-officier au 15e hussards et neveu de Sir Henry Barclay, ancien gouverneur du Cap, avec lequel j'avais fait, quelques années auparavant, un voyage au Cachemire et dans l'Himalaya, me proposa de me joindre à une expédition qui avait comme objectif de pénétrer dans le pays des ba-Rotsi[2] (Haut Zambèze, seuil de l'Afrique centrale), puis d'explorer une partie de cette contrée encore si peu connue. L'organisateur de cette expédition était le capitaine A. Saint-Hill Gibbons (3e Yorkshire regiment); un Écossais, M. F.-D. Pirie, complétait notre état-major.

Le capitaine Gibbons et Pirie nous ont précédés de plusieurs semaines en Afrique pour acheter les bœufs, chevaux, chariot, engager le personnel, etc. Nous les retrouverons à Maféking (ouest du Transvaal, terminus actuel du chemin de fer, 1.400 kilomètres du Cap), où, aussitôt débarqués nous nous rendrons, Reid et moi, directement. C'est de Maféking que notre expédition partira. Pour atteindre le pays des ba-Rotsi, nous suivrons approximativement la direction suivante : Molépololé, Palapye (Béchuanaland), et,

1. *Voyage exécuté en* 1895-1896. — *Texte inédit.*

2. L'orthographe, différant de l'usage ordinaire, du mot *ba-rotsi*, et de quelques autres noms africains peu connus, a été établie d'après les principes du missionnaire M. Coillard.

laissant à l'ouest le désert de Kalahari, nous longerons la partie Est du grand lac salé Makarikari pour franchir à son Nord le *Land of the thousand Vleys.*

Nous espérons traverser le Zambèze à la jonction de la rivière Tchobé au commencement de juillet, et nous ne tarderons pas alors à nous trouver dans une région vierge.

Nous nous embarquons le 23 mars 1895 à Southampton, à bord du *Norham Castle*, et le 11 avril, après une traversée sans incidents, nous arrivons au Cap.

La première impression que donne le Cap est celle d'une ville dont le plan a été bien conçu, mais dont l'extension laisse peut-être à désirer. Les rues, qui se coupent en général à angle droit, sont bordées de maisons aux toits plats. Quoiqu'elle ait deux cent cinquante années d'existence, elle a plutôt un cachet moderne. Avec ses faubourgs, elle compte actuellement 85.000 habitants, blancs et noirs, où l'on voit des représentants de presque toutes les races de l'Afrique méridionale; en outre, passablement de Malais.

12 avril. — Jour férié. Nous ne pouvons pas retirer nos colis de la douane. L'après-midi, course en voiture de trente kilomètres dans les environs de Vynberg, véritable parc coupé par des avenues d'une grande beauté, plantées de chênes, d'eucalyptus, de pins parasols, etc., avec échappées sur la mer et les montagnes. De nombreuses habitations de campagne, entourées de jardins fleuris, se détachent sur ce fond de verdure.

13 avril. — Il pleut; pluie désirée par les gens du pays. Souvenons-nous que, au Cap, nous sommes à la fin de l'automne; l'hiver est à la porte.

Reid, qui avait affaire à Johannesburg, est parti hier. Nous nous sommes donné rendez-vous à Maféking pour mercredi prochain. Je prendrai le train ce soir, et, en trente-six heures, je pense arriver à Kimberley, la ville des diamants.

AVENUE À WIMBERG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

14 avril. — Nous voici en route depuis la veille au soir; d'après ce que je lis, nous avons accompli la nuit dernière l'une des plus belles parties du trajet en chemin de fer : montagnes remarquables; districts qui produisent du vin, du blé, des chevaux, des moutons, des bœufs; fermes où sont élevées des autruches, etc.; en un mot un pays d'abondance.

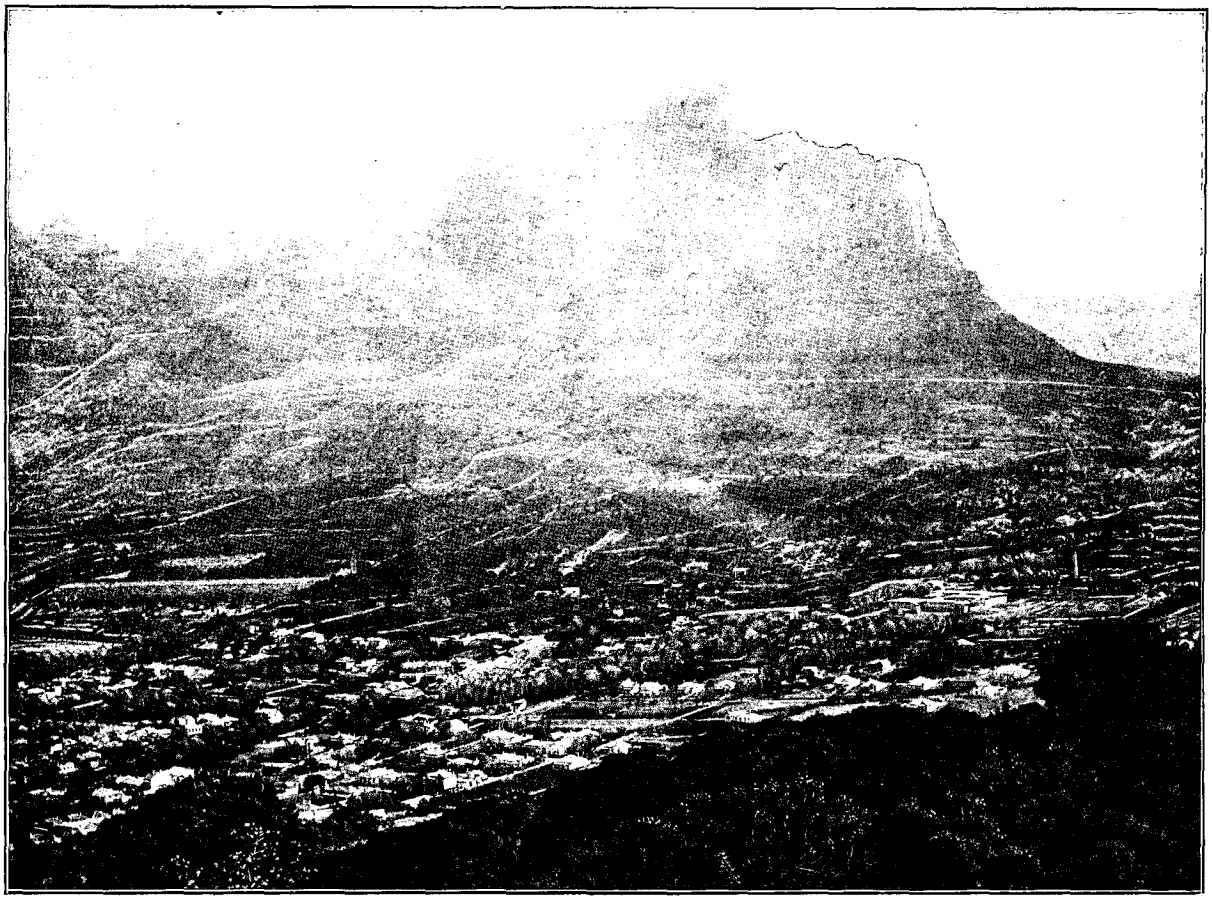
Ce matin, nous nous réveillons à Matjesfontein, à l'entrée du plateau de Karroo, que nous traverserons pendant toute la journée et la nuit pour arriver demain à Kimberley.

Ce plateau, malgré son aridité, est coupé ici et là par des oasis; il ne manque pas d'une certaine grandeur.

15 avril. — Avec une lettre d'introduction du capitaine W... je me rends au siège de la *De Beers Consolidated Mines Limited.* Le secrétaire, M. W.-H. C..., me remet une carte avec laquelle je peux visiter en détail cette mine de diamants renommée.

A midi, nous montons en chemin de fer; en dix-huit heures nous arrivons à Maféking, le terminus de la ligne. Pays d'herbe où paissent et s'engraissent de nombreux troupeaux de bœufs, moutons, etc.

Pendant ce trajet, nous traversons la rivière Hart, l'un des affluents de l'Orange; nous entrons dans le Béchuanaland. Nous nous éloignons de la civilisation; les huttes arrondies des villages indigènes deviennent de plus en plus fréquentes; les stations se réduisent à de simples cabanes en tôle, et les gens qui montent en voiture sont d'un aspect toujours plus pittoresque.



LA VILLE DU CAP ET LA MONTAGNE DE LA TABLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

21 avril. — Maféking a, avec les fermes environnantes, 2.000 à 3.000 habitants. C'est le point de départ des caravanes pour l'intérieur. L'endroit donne l'impression d'un vaste campement (fort mouvement de chariots attelés de longues files de bœufs).

A l'entrée de Maféking se détachent, sur la prairie, les tentes qu'habitent pour le moment 150 cavaliers, qui font partie de la petite armée coloniale du Béchuanaland. Très caractéristique cet uniforme clair; le feutre brun, entouré de blanc, crânement redressé sur le côté.

Que d'occupations ces derniers temps! Il est difficile de se rendre compte des préparatifs que comporte une expédition du genre de la nôtre. Nous avons comme matériel quatorze chevaux ou poneys uniquement destinés à la selle, trente-quatre bœufs de trait, dix-sept ânes de bât, plusieurs chiens, en particulier une superbe paire de bouledogues pour la garde. Un grand wagon ou chariot à quatre roues, lequel chargé pèse près de 7.000 livres; deux wagons à deux roues *(scotch cart)*, dont l'ensemble forme une charge de 5.000 livres (l'un de ces derniers sous la conduite du capitaine Gibbons a déjà pris les devants).

23 avril. — Nous donnons la dernière main aux préparatifs de départ. Les bœufs sont attelés et essayés; les chevaux et les ânes arrivent au point de rassemblement. Nos hommes sont à leurs postes respectifs. Pour le moment, le personnel se compose d'Adam, de Jacobus, conducteurs en chef *(drivers)* des chariots; ils sont armés de leurs immenses fouets (le manche a $3^{m},50$ et la lanière plus de 6 mètres de longueur); ils ont la responsabilité des attelages. Ils sont secondés par deux aides *(leaders)*, Franz et son camarade. Une de leurs principales fonctions est de se mettre à la tête de la première paire de bœufs, dans les passages difficiles. Enfin, George et Pony ont la charge des chevaux et des ânes; ce dernier doit en outre, lorsqu'il en aura le temps, nous aider pour faire la cuisine, laver, etc.

A trois heures le signal du départ est donné.

Voici notre ordre de marche : le grand wagon qui, avec ses huit paires de bœufs, forme à lui seul une colonne de 22 mètres; le petit chariot attelé de quatre paires de bœufs; puis le troupeau, pour le moment plus ou moins bien discipliné, des chevaux et des ânes, ainsi que des bœufs de renfort. Les chiens gambadent à droite et à gauche de la colonne.

Les difficultés ne nous ont pas manqué, pour tenir cet ensemble dans la bonne ligne. La grande affaire est d'aller toujours de l'avant sans se laisser désarçonner, quoi qu'il arrive, puis de savoir tirer le meilleur parti

des circonstances. Reid, qui a une longue expérience de l'Afrique, nous est d'une grande utilité. Enfin, nous sommes en marche; la direction suivie est le Nord.

A la tombée de la nuit, le wagon de tête s'embourbe en traversant une plaine marécageuse. Nous doublons les attelages; malgré tous les efforts, impossible de l'en sortir; force nous est d'établir notre premier campement pour la nuit, à l'endroit où nous sommes échoués. Il faut aller dans l'obscurité couper du bois aux buissons voisins et préparer le repas du soir, dételer les bœufs, attacher les chevaux autour des wagons, leur distribuer leurs rations de maïs, etc. Pendant cette marche, le second *leader*, ainsi que l'un des bœufs de rechange, disparaissent; nous ne les avons plus revus.

23 avril. — Levés à l'aube; nous voyons les bœufs qui paissent déjà. Comme hier soir et les jours qui vont suivre, il faut fourrager les chevaux, couper du bois pour cuire notre repas, puis mettre tout en ordre pour le départ, ensuite, pelle en main, dégager la roue enlisée. Les attelages sont reposés, et, après un vigoureux effort, nous nous remettons en route; nous longeons la frontière ouest du Transvaal.

A dix heures et demie, halte! fin du premier *trek* ou étape pour laisser paître nos animaux jusqu'à trois heures de l'après-midi, heure à laquelle nous attelons pour fournir le second *trek*, qui nous mène à Ramatlaban (délimitation de la colonie et du protectorat du Béchuanaland). La pièce de résistance de notre repas du soir se compose de deux canards, tués et plumés en route. Troisième et dernier *trek* de la journée jusqu'à dix heures du soir.

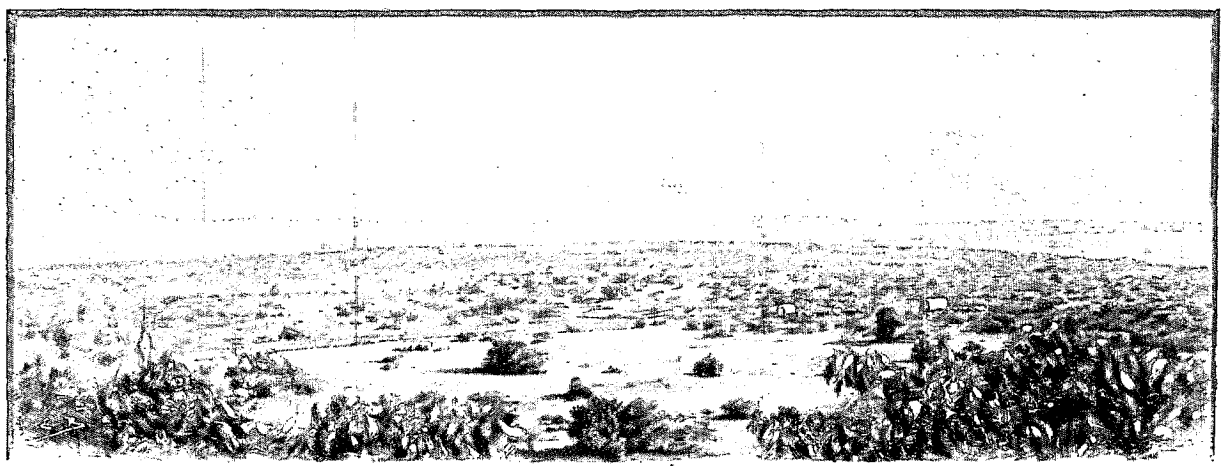
24 avril. — Il a fait assez froid la nuit dernière; rosée abondante. Nous nous réchauffons en vaquant à nos différentes occupations. Pendant le premier *trek*, la flèche du wagon de tête se casse net au moment où le chariot passait sur une énorme pierre, car pierres et ornières sont les deux éléments dont est formée la « route » que nous suivons.

Nous réparons le dégât tant bien que mal avec une grosse chaîne. Comme hier, nous traversons un pays d'herbes, légèrement ondulé, planté de mimosas et qui nous donne l'impression d'un parc immense. Ici et là, faisans et perdrix; nous avons vu des *steinbuck (Nanotragus tragulus)*.

25 avril. — Deux chevaux et deux ânes se sont échappés la nuit dernière; ils sont heureusement ramenés au campement. Forte journée, trois *treks;* le dernier nous a menés ce soir jusqu'à dix heures et demie; ces marches de nuit sont propices aux attelages, mais difficiles et fatigantes pour nous, car, arrivés à l'étape, bien du temps s'écoule avant que tout soit en ordre et que nous puissions aller nous reposer.

27 avril. — Arrivés à Kanyé dans la matinée; les huttes rondes de cette ville indigène, construites en terre rouge avec toits en chaume, sont parsemées au pied et au sommet de la colline. Grande animation; nombreux chariots employés par les trafiquants du pays. Accompagnés par l'un des rares Européens qui habitent Kanyé, nous montons à la demeure du chef Bathoin pour lui demander l'autorisation de prendre à notre service deux de ses sujets. Il est malheureusement absent pour un certain temps. La demeure du chef, située devant la « place des assemblées », diffère de celles de ses vassaux. Elle ressemble à un cottage; une véranda rudimentaire longe une de ses faces. C'est là que nous saluons la princesse, drapée dans des couvertures aux couleurs voyantes et la tête entourée d'un turban rouge. Elle ne peut pas faire droit à notre requête sans l'autorisation de son époux. Nous pénétrons dans la pièce d'honneur, où je vois sur une étagère une Bible traduite dans la langue du pays; Bathoin est, nous dit-on, un chrétien pratiquant.

Sur ma demande, la princesse consent à se laisser photographier par moi, mais elle veut être vêtue de ses plus beaux atours; je dois repasser plus tard. A l'heure dite, je trouve la princesse affublée d'une robe de soie crème taillée à l'européenne et d'une coiffure bleue traversée par une énorme rose jaune; tout cela lui sied

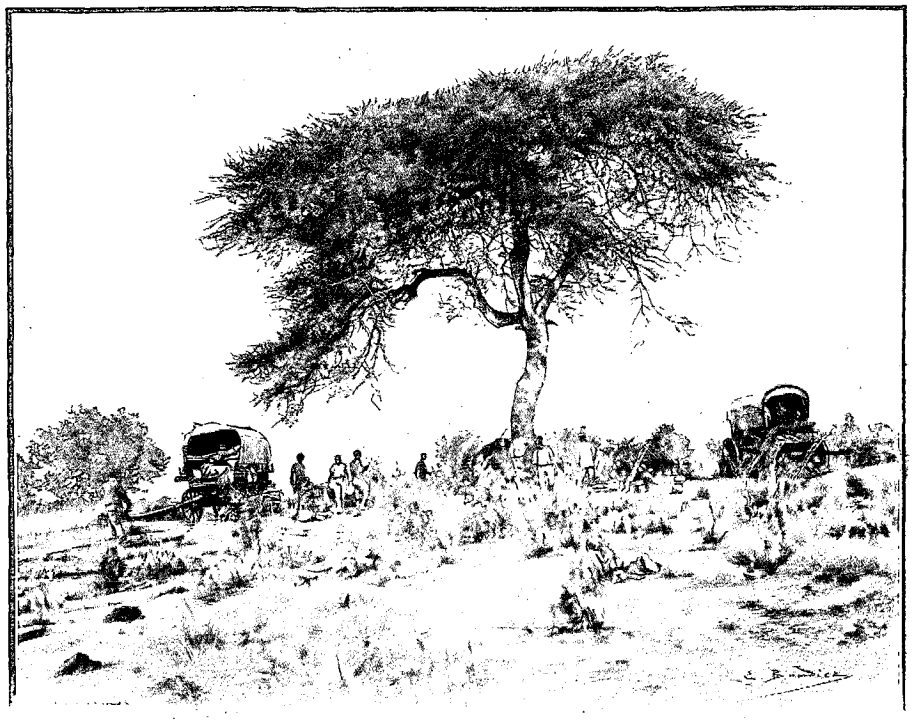


ASPECT DU PAYS PRÈS DU LAC MAKARIKARI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

mal, combien je regrette le pittoresque costume de tout à l'heure! Sa belle-mère, en bleu, et sa belle-sœur, en rouge, veulent aussi faire partie du groupe. Ensuite l'exécuteur des haute sœuvres me demande la même faveur, puis d'autres. Je crois que toutes mes plaques y auraient passé.

Nous visitons la nouvelle église que le missionnaire Rev. Good fait construire près de la demeure du chef.

28 et 29 avril. — Nous traversons les ramifications des monts Makarupa. Le pays est pittoresque, montagneux et boisé; nous avons eu ce matin, de bonne heure, la visite de natifs qui nous apportent du lait caillé dans une outre. Cette contrée est parsemée de *cattle posts* où, pendant la saison favorable, les propriétaires envoient leurs bestiaux paître sous la garde d'esclaves; ces derniers rappellent les serfs russes de l'ancien régime. Malgré la grande abondance de bétail, il est impossible d'obtenir de ces gens du lait frais; le croirait-on! ils le considèrent comme malsain. Tout leur lait est caillé; cette opération se fait naturellement car, par principe, ils ne nettoient pas les ustensiles où ils déposent ledit liquide. Nous rencontrons des indigènes montés sur des taureaux; une lanière passée dans les naseaux leur sert de bride; ils les font marcher grand train. Un vaste nuage de sauterelles passe à notre droite; nous l'avons pris au premier abord pour une épaisse fumée. Enfin nous avons en vue la petite ville indigène de Machupa (Gattin), où nous devons faire une halte; nous n'avons plus qu'une plaine à traverser pour l'atteindre et gagner notre repas bien mérité. Elle est presque franchie, lorsque nous nous arrêtons subitement de nouveau : cette fois nous nous sommes ensablés! Les attelages sont doublés, mais rien n'y fait. Il nous faut dételer, laisser nos bêtes brouter et se reposer; entourés de nombreux indigènes curieux et sous un ciel brûlant, nous allumons notre feu, nous faisons cuire notre déjeuner, puis nous déchargeons l'arrière du wagon, le remettons à flot, le rechargeons, et nous partons, non sans avoir dit son fait à Adam, le conducteur...; ce qui ne l'empêche pas de nous ensabler une seconde fois dans la soirée, en passant le lit d'une rivière desséchée.



CAMPEMENT SOUS UN MIMOSA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

30 avril. — Adam s'est enfui pendant la nuit; nous élevons Jacobus, dont nous sommes contents, à la dignité de conducteur du grand wagon.

1er mai. — La contrée est plus ouverte; nous marchons dans une longue vallée; au milieu de la journée nous arrivons à Molépololé, situé au sommet d'une colline, chef-lieu de la tribu des ba-Kuéna (crocodiles), qui a pour chef Sébélé. Nous avons eu une audience cet après-midi sur la « place des délibérations ».

Au moment de notre arrivée, Son Altesse, entourée d'une vingtaine de ses sujets, se prélasse sur une peau d'antilope. Après les présentations d'usage, nous lui demandons l'autorisation de prendre à notre service quelques-uns de ses sujets; tout fait prévoir une réponse favorable. Son Altesse n'a pas la bonne réputation de son voisin de Kanyé; il n'a fait aucune objection à ce que je le photographie, lui et son épouse.

3 mai. — Nous quittons Molépololé après avoir décidé de suivre, pour atteindre Palapye, une piste qui n'est pas ordinairement parcourue; elle est appelée la *Thirst route* (route de la soif), car elle n'est pas loin du désert de Kalahari, et l'eau y est rare.

Sébélé, chef de la tribu des ba-Kuéna, a donné l'ordre à trois de ses sujets, Johann, Jeromea et Jim, de nous accompagner jusqu'à Palapye; la direction prise est le Nord-Est. Halte de plusieurs heures à Klippan, village où l'un des frères de Sébélé, qui lui fait opposition, s'est réfugié avec ses partisans.

4 et 5 mai. — Nous traversons un pays boisé et légèrement ondulé.

Les attelages enfoncent dans le sable; ils ont peine à avancer. La proximité du désert de Kalahari se fait sentir.

6 mai. — Dans le courant de la journée, nous partons à cheval, Reid et moi, en reconnaissance pour le puits de Boaténama, qui ne doit pas être très éloigné. Après avoir rencontré trois chasseurs indigènes qui ne nous donnent que de vagues renseignements, nous finissons par découvrir le puits, ombragé par des mimosas; nous abreuvons les bêtes par escouades; elles ont été privées d'eau pendant vingt-huit heures, et nous restons deux jours en cet endroit pour refaire gens et attelages. Ce puits, très ancien, a été réparé par Sébélé. Il est composé de grosses pierres simplement posées les unes sur les autres; il a environ deux mètres de diamètre sur huit de profondeur.

LES PRINCESSES DE KANYÉ. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

9 mai. — Après avoir traversé une jolie contrée boisée, peuplée de faisans et de perdrix, qui forment le menu de nos repas, et parsemée de fourmilières coniques énormes (nous en mesurons une de trois mètres de hauteur), nous arrivons à l'étang de Selinia, où nous trouvons de l'eau bourbeuse, dont il faut bien se contenter; nous découvrons sur le sable l'empreinte de trois girafes.

10 mai. — L'eau est rationnée; pas une goutte du précieux liquide ne doit être perdue; à la tombée de la nuit, les chevaux prennent subitement le grand trot; ils nous conduisent à une mare que l'instinct de ces pauvres animaux, qui avaient été de nouveau vingt-quatre heures sans eau, leur avait fait pressentir.

11 mai. — Changement de tableau complet; nous voyageons dans un pays montagneux, boisé, pittoresque. Avant le déjeuner, nous grimpons en reconnaissance au sommet d'une colline composée d'énormes blocs de rochers rougeâtres cachés dans la verdure; nous découvrons de là d'autres rangées de collines élevées, les Mangwato Hills. Le silence n'est rompu que par le rappel des perdrix et le cri rauque des babouins.

14-18 mai. — Nous arrivons à Palapye ou Palapchwé, après avoir opéré la veille notre jonction avec le capitaine Saint-Hill Gibbons. Pour donner du repos à notre caravane, nous sommes restés quelques jours dans cette capitale de Khama, le roi de la tribu des ba-Mangwato. Nous en profitons pour changer une partie de notre personnel qui, vu les idiomes et usages différents, ne nous serait pas utile plus au nord. Les wagons et le matériel sont réparés, nous nous sommes fournis d'un complément de provisions et les démarches nécessaires ont été faites pour aller de l'avant.

Palapye (25.000 habitants), capitale de la tribu des ba-Mangwato, est située dans une contrée fertile, au pied des collines de Choping (Choping Hills); ses habitants font le commerce des grains et des peaux.

Le puissant chef Khama a été élevé par les missionnaires, successeurs de Robert Moffat et de Livingstone, qui, comme chacun le sait, ont travaillé pendant de longues années dans le Béchuanaland. C'est un chrétien convaincu et pratiquant. Il exerce une forte et bienfaisante influence sur son peuple, dont il est chéri; un grand nombre de ses sujets ont embrassé la foi chrétienne. Au dire de tous, blancs et noirs, Khama est le plus sage, le plus éclairé des princes africains; la meilleure preuve en est qu'il ne permet l'introduction d'aucune boisson alcoolique dans son royaume[1].

Il nous a fait une visite à notre campement, le matin même de notre arrivée, visite que nous lui avons rendue quelques heures après. Nous avons trouvé le roi au *lékhotla*, assemblée délibérative qui ici se réunit dans un grand enclos entouré de branchages, de plusieurs centaines de mètres de circonférence, où il administre tous les matins la justice. Khama, qui est entouré d'une trentaine de ses sujets, vient à notre ren-

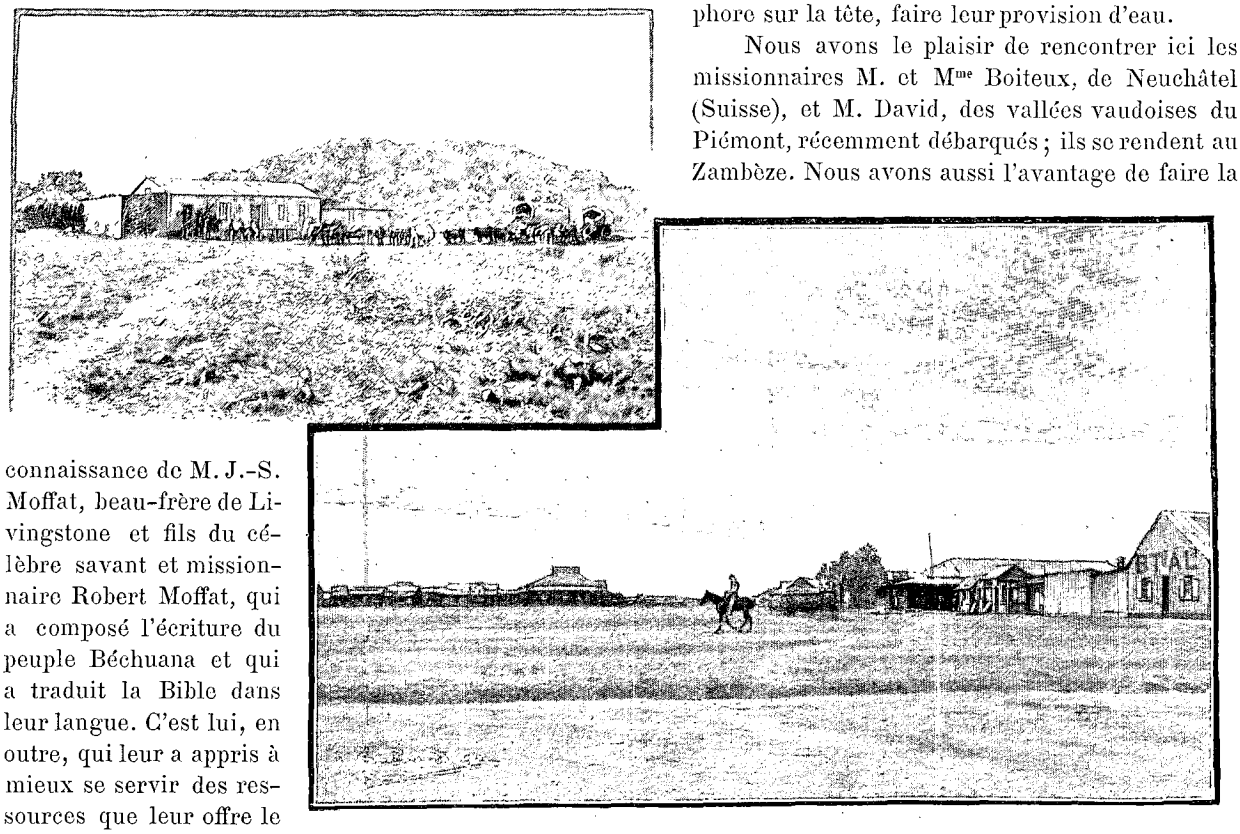
1. Le roi Khama est venu lui-même en Europe dans le courant de l'année 1895, pour exposer cette question à la reine Victoria et lui demander son autorisation ainsi que son appui, afin qu'aucune espèce d'alcool ne puisse pénétrer dans son pays. Il a obtenu gain de cause. Cet exemple suffit pour montrer les transformations que peut opérer le christianisme.

L'EXPÉDITION. — DESSIN DE VAN MUYDEN.

contre. Il nous fait asseoir sous un arbre, puis, après les formalités d'usage, par l'intermédiaire d'un interprète l'entretien commence. Nous lui demandons l'autorisation de voyager à travers son territoire et de prendre un certain nombre de ses sujets à notre service. Ces deux demandes sont accordées séance tenante.

Khama est vêtu d'un costume européen; il a dépassé cinquante ans. Expression ouverte et bienveillante; fin et distingué dans toute sa manière d'être. La conversation se prolonge pendant une vingtaine de minutes; puis, lorsque nous prenons congé, il nous serre la main à chacun et nous retournons au campement en suivant les grandes routes, non rues, de la capitale, bordées de huttes en terre coniques, aux toits de chaume, qui toutes sont protégées par de hautes clôtures. Ici et là, des enfants rieurs jouent par groupes. Des mères de famille qui se suivent à la file, gracieusement enveloppées dans leurs cotonnades et dont plusieurs portent leur dernier-né sur le dos, comme dans un sac, vont, l'amphore sur la tête, faire leur provision d'eau.

Nous avons le plaisir de rencontrer ici les missionnaires M. et Mme Boiteux, de Neuchâtel (Suisse), et M. David, des vallées vaudoises du Piémont, récemment débarqués; ils se rendent au Zambèze. Nous avons aussi l'avantage de faire la connaissance de M. J.-S. Moffat, beau-frère de Livingstone et fils du célèbre savant et missionnaire Robert Moffat, qui a composé l'écriture du peuple Béchuana et qui a traduit la Bible dans leur langue. C'est lui, en outre, qui leur a appris à mieux se servir des ressources que leur offre le pays, au point de vue de l'agriculture, à capter les sources, à irriguer, etc. De tout temps, les Béchuanas ont été riches en bœufs et vaches, moutons et chèvres. Ils se rassemblent auprès de leurs chefs dans les villages où ils ont leurs champs et leurs jardins. Au delà, de vastes pâturages où paissent les bestiaux; plus loin encore, sur les confins du Kalahari ou dans l'intérieur de celui-là, des stations de chasse.



NOTRE ARRIVÉE À KANYÉ. — MAFÉKING. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Tout est prêt, et nous partons demain, 18 mai, pour le Zambèze, où nous espérons arriver dans six ou sept semaines. Direction suivie: Nord-Ouest. Le personnel se compose actuellement de treize hommes; nous avons, à l'heure qu'il est, trente-huit bœufs d'attelage, douze chevaux de selle, dix-sept ânes de bât, dix chiens, deux tentes, un canot démontable, etc., un grand wagon à quatre roues, deux plus petits à deux roues, plus un wagon de transport loué jusqu'au Zambèze.

19 mai. — Notre caravane, bien reposée et au complet, a quitté Palapye hier au soir. Il semble que nos wagons vont se briser en descendant le versant des Choping Hills, tellement les pierres sur lesquelles les roues doivent passer, sont grosses et rapprochées.

21 mai. — Après une halte d'un jour et demi sur les bords de la rivière Lotsané (Lotsani), pour donner le temps de rechercher cinq bœufs qui se sont égarés, nous reprenons notre marche. La direction suivie sera, dorénavant et d'une manière générale, le nord-ouest. De plus ou moins près, nous aurons à longer le désert de Kalahari. C'est au campement de Kabeer que nous avons perdu notre premier cheval, Mork, qui a péri de la *horse sickness*, inhérente à cette partie de l'Afrique, maladie qui semble affecter les poumons et occasionner un empoisonnement du sang. La veille déjà, ses flancs battaient avec violence; fièvre et prostration; grâce à une forte dose de quinine, il semblait mieux, lorsque quelques heures après, il est tombé mort pendant qu'il était promené à la main. Première victime de l'expédition!

22 mai. — A Mabelu Pudi, nous trouvons de l'eau ; nous y restons deux jours ; des bergers viennent nous offrir, cette fois-ci, non seulement du lait caillé, mais du lait frais dont nous faisons une ample provision.

Nous déterminons notre position, par rapport à Palapye ; la chaîne des montagnes sur le versant de laquelle la capitale est adossée porte mes pensées du côté du Jura. Entre les Choping Hills et nous, s'étend une grande plaine boisée, légèrement ondulée, d'où s'élève ici et là un mamelon. Au sommet de la colline où nous sommes postés, superbe position tactique qui découvre la contrée avoisinante, nous trouvons les restes d'une muraille, qui date probablement du temps où les Béchuanas se sont emparés de ce pays.

FEMMES CONSTRUISANT DES HUTTES À PALAPYE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

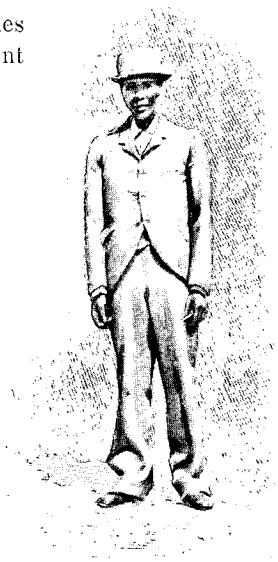
Nous sommes rejoints ici par un second contingent de sujets de Khama, appartenant à une caste supérieure ; ce qui porte notre personnel à seize hommes, nombre qui s'augmentera dans la suite.

24 mai. — En quittant Mabelu Pudi, nous tombons sur un vol de sauterelles ; les arbrisseaux en sont garnis ; véritables grappes vivantes, elles détruisent toute verdure sur leur passage. Nous traversons une immense plaine accidentée, boisée, égayée par les gazons, actuellement jaunis de l'hiver, et coupée par des collines. Au nord-est, aucun obstacle ne borne l'horizon, les buées du matin nous donnent l'illusion de la mer. Les paysages africains, pour qui sait voir, varient à l'infini.

25 mai. — Un fort vent froid du sud-ouest a soufflé pendant la nuit ; aussi nous n'avons guère dormi. A cinq heures et demie, nous sommes debout, et peu après à cheval. Nous marchons, la carabine en main, l'œil aux aguets, tantôt à travers le *bush* (broussailles), tantôt à travers les grandes plaines brûlées. Nous galopons une gazelle qui nous échappe ; puis, dans le courant de la matinée, un gnou *(Catoblepas gorgon)*[1] pesant 300 à 400 livres et qui, de loin, ressemble à s'y méprendre à un bœuf de petite taille ; superbe dans son galop, la tête entre les jambes. La bête a été rejetée du côté de Reid, qui l'a tuée ; fameuse addition à notre cuisine.

26 mai. — Quoique nous soyons sous les tropiques et que nous ayons depuis longtemps passé le Capricorne, il a fait très froid la nuit dernière, et le thé que nous avons laissé hier soir dehors, forme un bloc de glace dans chaque tasse ; différence extrême avec la température du milieu du jour, où l'ombre est avidement recherchée. Nous ne réussissons pas à avaler notre traditionnelle bouillie d'avoine du matin, car la boue y entre dans une trop forte proportion ; il nous faut aussi renoncer aux ablutions les plus élémentaires.

27 mai. — A la halte du déjeuner, les biftecks de gnou sont déclarés excellents. Nous rencontrons une caravane de Zambéziens qui retournent dans leur pays après avoir travaillé aux mines de diamants de Kimberley. Très pittoresques dans leur accoutrement ; un mélange de hardes européennes et de vêtements indigènes ; chacun d'eux est armé d'un fusil, et ils ont un air de prospérité qui fait plaisir. Le danseur de la bande, coiffé d'un chapeau pointu surmonté d'une longue plume, vient égayer notre repas. Il danse sur place tout en chantant et en sifflant ; il agite une calebasse de la main droite ; une clochette pend à son côté.



LE ROI KHAMA. DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGR. DE L'AUTEUR.

28 mai. — Puits de Tlalamabélé, où nous sommes heureux de pouvoir abreuver les attelages, qui ont été privés de tout liquide pendant trente-neuf heures ! Nous continuons notre route le long d'une piste sablonneuse,

1. Gnou bleu, *blue wildebeeste.*

à travers un pays où les arbres deviennent plus nombreux et plus grands, pour arriver dans la journée au campement de Linokaneng, où nous nous réjouissions à la pensée de trouver de l'eau pure en abondance. Il faut en rabattre! Ce n'est plus, il est vrai, de la boue liquide, mais, hélas! de l'eau grise dont nous sommes encore heureux de nous servir.

Nous sommes environnés de beaux arbres, et les *sand grouses*, l'un des meilleurs gibiers à plume de cette partie de l'Afrique, ne manquent pas dans les environs.

L'aspect des contrées que nous traversons change continuellement; la marche suivante nous a conduits dans une vallée boisée, entourée de collines à sommets plats, véritable océan de verdure teinté de vert et jaune. La plupart de ces arbres sont des *mopane* ou *mopani*, dont chaque feuille — séparée en deux parties — a la forme d'une paire d'ailes de papillon. Ils sont entremêlés de ces terribles buissons d'épines d'espèces différentes, dont la plus redoutée est le *wachten bitchie*, nommée à juste titre par les Anglais *wait-a-bit* « attends un peu »; acérée, recourbée, véritable hameçon qui arrête, déchire tout ce qui se trouve sur son passage. Il m'est arrivé d'être presque désarçonné par l'un de ces buissons de *wait a bit!*

30 mai. — Nous voyageons en pays ouvert et atteignons la partie sud-est du Makarikari.

Le Makarikari est un lac salé d'environ cent kilomètres de longueur, en grande partie desséché dans cette saison. Les indigènes viennent s'approvisionner de sel sur le bord de ses rives. A cheval, nous chassons l'antilope sur sa surface saline et crevassée. Nous y sommes aussi les jouets du mirage : il nous semble apercevoir dans le lointain de grandes nappes d'eau claire qui s'éloignent à mesure que nous approchons.

Du milieu des herbes où nous campons, sortent des fourmilières arrondies, habitées par des fourmis à tête rouge armées d'un dard. L'intérieur de ces fourmilières est admirablement travaillé; nos hommes en creusent l'intérieur et s'en servent comme de four à pain.

31 mai. — Nous arrivons au puits de Kariba, où les bêtes, qui n'ont eu que de l'eau salée hier au soir, peuvent être abreuvées.

2 juin. — Nous avons campé la nuit dernière sur les bords de la rivière Simoané, dont malheureusement l'eau est salée et qui, comme beaucoup d'autres rivières, est absorbée par le Makarikari.

Nous avons la bonne fortune de rencontrer le campement de Sekhomi, fils unique de Khama, lequel, avec une nombreuse suite, revient du Nord. Il nous assure avoir tué onze girafes. Ses six chariots sont rangés sur une file le long de la rivière; nous descendons de cheval pour lui serrer la main; homme de vingt-cinq à trente ans, grand, élancé; il parle quelques mots d'anglais.

3 juin. — Hier au soir, nous avons franchi, par une belle nuit claire, l'angle nord-est du grand lac salé Makarikari, dans cette saison en partie à sec. Sous nos pieds, une vaste étendue blanchâtre; sur nos têtes le bleu du ciel. Dans la soirée, nous faisons halte non loin du confluent de la rivière Shua et de la rivière Nata, qui, elle aussi, est absorbée par le Makarikari; nous y resterons un ou deux jours.

4 juin. — Nous sommes en selle à six heures du matin et partons pour la chasse; le soleil est déjà chaud lorsque nous arrivons à un village de ma-Saroua, soit quelques huttes en branchages, recouvertes d'herbes sèches, disséminées entre les arbres et qui ressemblent à s'y méprendre à des tas de foin; ici et là un *skerm* (abri fait de branchages). Justement dans l'un de ceux-là nous trouvons groupés autour du feu huit ma-Saroua, probablement les notables de l'endroit. L'un d'eux, le chef, homme jeune encore, semble être tenu en grande estime par ses compagnons.

STATION MISSIONNAIRE DE M. LOUIS JALLA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Ces ma-Saroua sont à peine recouverts de quelques peaux de bêtes sauvages, et tous ont pourtant des ornements divers, en perles de verre ou en métal : boucles d'oreilles, bracelets, colliers, etc. Aux oreilles de l'un des plus âgés pendent deux boutons en cuivre de fabrication européenne, tandis qu'un autre s'est confectionné un bracelet avec une quantité de petits boutons blancs. Plusieurs portent suspendues au cou des amulettes, ainsi qu'une longue alène renfermée dans un étui en bois pour extraire les épines de leurs pieds.

6 juin. — Nous traversons la rivière Nata; les bœufs ont à peine de l'eau jusqu'aux genoux; mais, à en juger par la hauteur et la largeur des berges, elle ne doit pas être commode à franchir à la saison des pluies.

7 juin. — Nous passons toute la journée à la mare de Horns-Vley et établissons le campement sous un grand arbre *(Acacia giraffa)*. L'un des bœufs d'attelage, qui s'était démis l'épaule, a dû être abattu; les

LE ZAMBÈZE PRÈS DU CONFLUENT DE LA RIVIÈRE LINYANTI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

hommes sont activement occupés à préparer du *beltong*, autrement dit à découper la viande en minces lanières qui sont saupoudrées de sel puis séchées à l'air ; elles peuvent se conserver fort longtemps.

13 juin. — Nous voici à la mare de Tamasetsé (Tamasetsie). Une girafe a été tuée hier ; nous resterons ici jusqu'à demain. Depuis quelques jours déjà nous ne sommes plus à court d'eau ; nous traversons la contrée appelée *the Land of the thousand Vleys* (pays des mille mares ou étangs), dépressions de terrain où le précieux liquide, de qualité plus ou moins bonne, est dans cette saison rencontré en quantité suffisante. Depuis Horns-Vley nous suivons une piste de sable épais qui fait beaucoup tirer les attelages. Cette piste est en grande partie bordée de taillis où les wagons ont souvent juste la place de passer ; ici et là il faut couper un arbre.

16 juin. — Nous faisons une halte à la « mare du Baobab ». Un superbe arbre de ce nom, dont le tronc mesure près de huit mètres de circonférence, se dresse sur les bords.

Nous passons la ligne du faîte des eaux entre le Zambèze, qui est à une altitude de 900 à 1.000 mètres.

En observant l'aspect de cette contrée, on se demande si elle n'est pas fondée, l'opinion émise, je crois, par Livingstone, que le pays situé entre le Zambèze et Shoshong[1] formait primitivement un grand lac ou mer intérieure qui a été réduit au Makarikari actuel, lorsque cette masse d'eau s'est ouvert un passage du côté de l'océan Indien, à l'endroit appelé aujourd'hui les Chutes de Victoria *(Victoria Falls)*.

17 juin. — En arrivant à la rivière Daka, réduite pour le moment à sa plus simple expression, nous tombons sur le campement de trois Anglais ; avant d'avoir décliné nos noms et qualités réciproques, nous nous trouvons partageant leur déjeuner. Combien les cœurs s'ouvrent et comme les mains se tendent lorsque, d'une façon imprévue, des Européens se rencontrent dans ces solitudes immenses !

18 juin. — Depuis Daka, nous cheminons au nord-ouest, à travers une rangée de collines ; puis le long d'une vallée qui nous amène, peu après avoir passé le lit de la rivière Matetsi, à Panda-Matenga. De ce plateau, nous avons dans la direction du Zambèze une vue étendue sur la contrée environnante, plaine immense coupée par des ondulations de terrain boisées dont la verdure sombre se détache sur les tons clairs de la prairie. Depuis notre départ de Palapye, c'est à Panda-Matenga que nous revoyons pour la première fois des huttes en terre ; pendant tout ce trajet nous n'avons rencontré que quelques misérables abris, faits avec des branchages, des herbes séchées, et qu'habitent les Bushmen, les ma-Saroua, etc.

19 juin. — Nous campons dans ladite prairie à Gazouma-Vley, où nous faisons établir des « kraals » ; c'est l'emplacement que nous avons choisi pour renvoyer, une fois arrivés sur les bords du Zambèze, les bœufs et une partie des chevaux, que nous laisserons, ainsi que les chariots, sous la garde de quelques hommes de confiance, pendant que, après avoir traversé le fleuve, nous pénétrerons dans le pays des ba-Rotsi.

22 juin. — Nous décidons, Reid et moi, de partir à cheval en reconnaissance du côté du Zambèze. Reid se charge de la carabine, moi de la théière et du sac aux provisions. Peu après minuit, nous sommes en selle. Nous descendons insensiblement pour arriver à Leshoma, dans la vallée. La nuit est sans lune. Rien n'est moins commode, équipé de la sorte, que de galoper dans cette obscurité sur un terrain aussi accidenté.

1. Ancienne capitale, maintenant délaissée, de Khama, chef des ba-Mangwato ; elle se trouvait non loin de Palapye.

Au point du jour, nous sommes salués par les cris peu harmonieux d'une colonie de singes qui ont élu domicile dans le feuillage d'un superbe mimosa, et, à six heures, nous sommes sur les bords du grand fleuve. Pour le moment, une forte buée couvre ses eaux, et nous entrevoyons seulement sur l'autre rive la station missionnaire et la ville indigène de Kazoungoula (pays du ba-Rotsi) avec ses huttes en chaume.

Après nous être réchauffés à un feu allumé avec peine, vu la rosée abondante, nous tirons des coups de fusil pour attirer l'attention d'un batelier indigène qui nous passera sur l'autre rive. Il finit par répondre à notre appel; nous le voyons arriver pagayant et debout dans son canot d'une seule pièce, creusé dans un tronc d'arbre, long, mince effilé. Nous avons juste la place de nous y accroupir et ne tardons pas à aborder au pays des ba-Rotsi. Nous frappons à la porte des missionnaires, M. et Mme Louis Jalla (originaires des vallées vaudoises du Piémont), qui nous font un accueil très cordial, et séance tenante nous nous asseyons à leur table. Ils veulent bien nous donner des renseignements qui nous sont précieux; c'est à regret que tard dans l'après-midi nous les quittons et passons de nouveau sur la rive droite du Zambèze, pour seller nos chevaux et aller à la rencontre de nos wagons, que nous rejoignons dans la soirée à Leshoma.

23-24 juin. — Deux journées consacrées à faire l'inventaire du matériel, à le diviser en charges facilement transportables qui doivent être pesées; nous laissons en arrière tout ce qui pourrait nous encombrer, ainsi que des provisions que nous trouverons au retour. Les attelages disponibles et la plupart des chevaux sont envoyés de suite à Gazouma-Vley; puis, avec ce qui nous est nécessaire, nous effectuons notre dernière étape pour arriver au fleuve, de nuit, de manière à préserver les bœufs de la mouche *tsé-tsé*, qui fréquente ces parages.

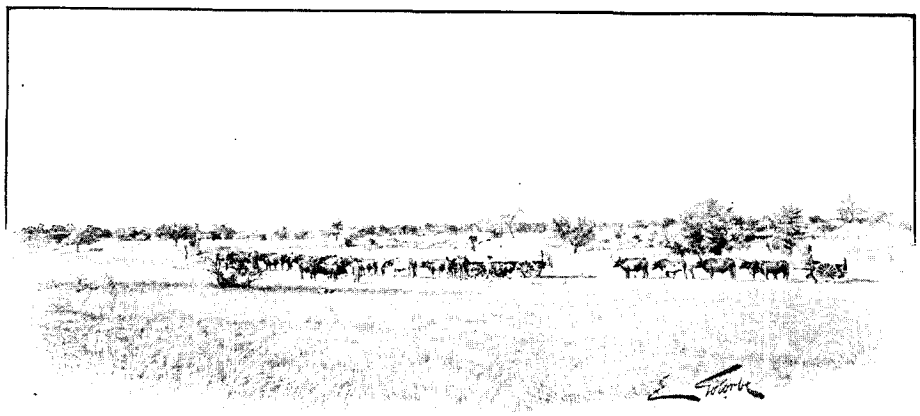
Dernière nuit passée dans le chariot; de bonne heure le lendemain matin, nous établissons nos tentes sur la rive droite du Zambèze. Pendant deux jours, tout en travaillant fortement, nous avons pu admirer le spectacle que nous avons sous les yeux. Ce beau fleuve, qui à l'endroit où nous sommes mesure entre quatre cents et cinq cents mètres de largeur, roule à cette époque de l'année des eaux aussi bleues que celles du lac Léman. Toujours sur la rive droite, un peu en amont, la rivière Tchobé opère sa jonction avec le Zambèze (les indigènes l'appellent *Liambaé*), et le fleuve est parsemé de plusieurs îles; ici et là un palmier élancé donne la note tropicale; de noirs cormorans, ou des oies au vol plus lourd, cinglent de temps à autre dans les airs. Vis-à-vis de nous, sur la rive gauche, Kazoungoula (Kazungula) se détache sur un fond de verdure.

25 juin. — Après le déjeuner, nous mettons pour la première fois notre canot à l'eau (toile à voile enduite de caoutchouc, démontable, pesant 160 livres) et nous traversons le Zambèze. Grâce à la bonté de M. et Mme Louis Jalla, nous pouvons acheter de suite treize ou quatorze cents livres de sorgho, maïs, millet, arachides, etc.; mais il nous faut transporter toute cette cargaison de l'autre côté de l'eau. Malheureusement, le vent s'est levé, le fleuve est houleux, les bateliers indigènes refusent de travailler dans ces conditions; d'un autre côté, il est urgent, à cause de la *tsé-tsé*, que les bœufs retournent ce soir même à Gazouma-Vley.

Comme notre embarcation, la *Zambezia*, s'est bien comportée, nous décidons dans la matinée, ce qui certes n'était pas sans danger, d'effectuer nous-mêmes ce transport en ramant à tour de rôle. Tout s'est bien passé, et, au moment fixé, notre dernier wagon reprenait la route de Gazouma-Vley, avec la nourriture des trois hommes formant notre arrière-garde; ils doivent attendre là notre retour et prendre soin des bœufs et des chevaux.

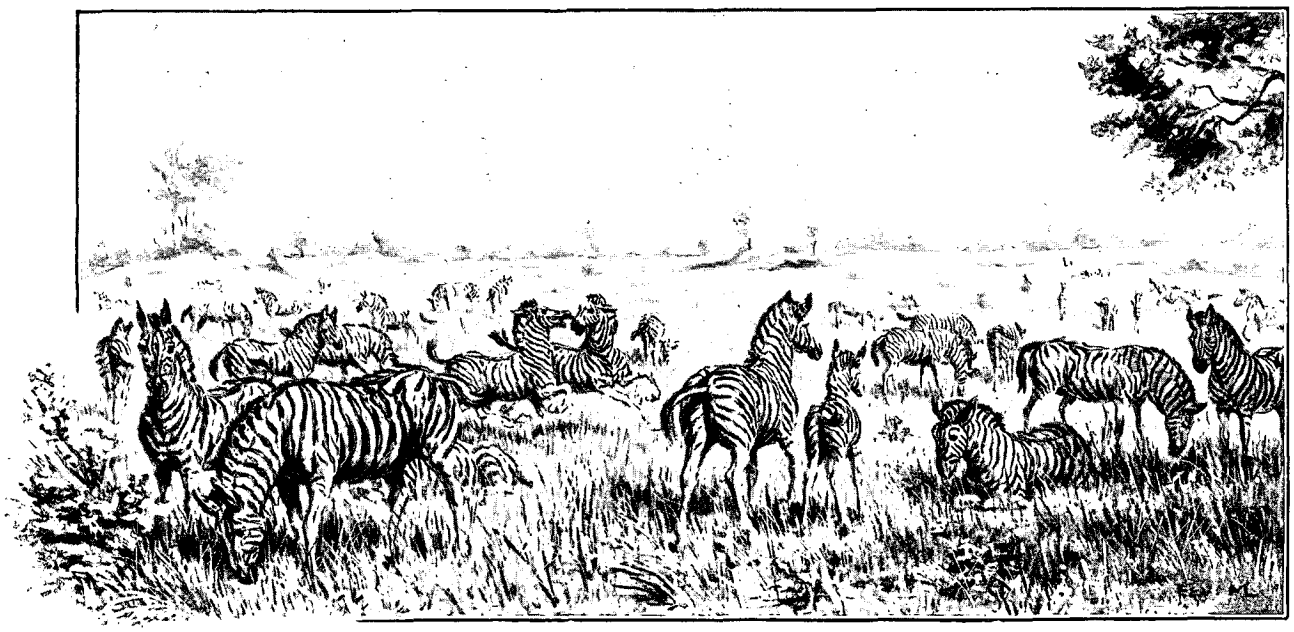
M. L. Jalla nous transmet la bonne nouvelle que, suivant la demande qui lui en a été faite il y a plusieurs mois, le roi Lewanika nous envoie de sa capitale, Léalouyi (Lialui), l'autorisation de pénétrer avec armes et bagages dans son royaume du ba-Rotsi.

(A suivre.) Alfred BERTRAND.



EN ROUTE. — DESSIN DE GOTOREE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TROUPEAU DE ZÈBRES PRÈS DE LA RIVIÈRE MACHILÉ (PAGE 112). — DESSIN DE VAN MUYDEN.

AU PAYS DES BA-ROTSI[1]

(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND.

II

Nous remontons le cours de la rivière Machilé. — Arrivée à la source de la rivière Machilé. — Territoire de la tribu des Na-Nkoya. — Traversée du pays des ba-Rotsi jusqu'à Léalouyi. — La rivière Njoko, territoire de la tribu des ma-Totéla. — La rivière Loumbé (Lumbi). — La rivière Louyi (Lui), territoire de la tribu des ma-Kuangoa (Makwenga) Séfoula.

Le Zambèze a repris sa physionomie habituelle (26 juin). De bonne heure, le prince Litia met à notre disposition quatre pirogues avec leurs équipages et un chef zambézien; ce dernier a en main un court bâton noir, insigne de son autorité. La besogne de la journée consiste à faire passer notre matériel sur la rive gauche du Zambèze, ainsi que les ânes, au nombre d'une vingtaine, et les quatre chevaux que nous emmenons avec nous dans cette partie du voyage.

27 juin. — Le transbordement a été terminé sans encombre hier au soir, et nous avons campé pour la première fois sur le territoire de Léwanika, roi des ba-Rotsi. « Tob » lui seul, notre chien favori, manque à l'appel, et nous présumons qu'en allant boire au fleuve, il aura été happé par un crocodile.

Le prince héréditaire Litia, qui a sa résidence à Kazoungoula, vient, accompagné de M. L. Jalla, nous visiter à notre campement, établi non loin de la station missionnaire. Litia attire de suite la sympathie par son bon sourire et sa simplicité. C'est un homme d'une grande valeur morale ; il s'est ouvertement converti au christianisme. Cette victoire est le résultat du travail de MM. Coillard et Louis Jalla, qui ont été les intermédiaires dont Dieu s'est servi pour faire l'éducation de cet homme, actuellement à la fleur de l'âge et sur lequel, étant donné sa haute position, repose en grande partie l'espoir de la Mission. D'après les sources certaines auxquelles nous puisons nos renseignements, nous apprenons que sa conduite est en parfait accord avec ses convictions chrétiennes. Homme actif et intelligent, il aime aussi à se délasser en travaillant de ses mains le bois et le fer; il se construit une nouvelle résidence dont il dirige lui-même les travaux. Dans une visite faite presque immédiatement après notre arrivée, j'avais admiré l'extrême propreté du palais en chaume de ce prince ; la Bible, bien en évidence occupait la place d'honneur.

SIBETTE (PAGE 117), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

J'ai aussi eu l'avantage d'assister à l'école des indigènes, organisée par Mme Jalla et Mlle Kiener. Celle-ci

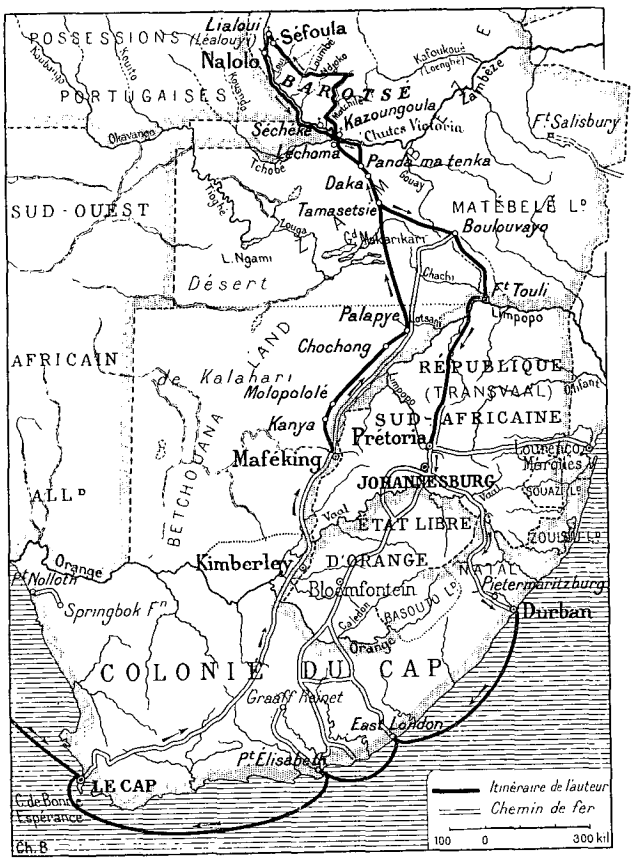
1. *Suite. Voyez p.* 97.

originaire de Dombresson (Neuchâtel), est le bras droit de M. et Mme Louis Jalla. D'emblée j'ai été frappé de l'ordre et de la discipline parfaits qui règnent dans cette école : ordre et discipline d'autant plus remarquables que, par la force des choses, les élèves sont d'âges très mélangés. Voici un grand jeune homme barbu à côté de petits enfants; il n'en est pas moins avide de s'instruire ; ses yeux suivent attentivement les tableaux muraux. Il est évident que ce n'est que par une grande patience, fruit de leur haute piété, et grâce à un don tout spécial d'éducation, que ces dames peuvent arriver à des résultats pareils et tenir tout ce monde aussi bien en main. J'ai entendu là des cantiques qui, par leur justesse et l'entrain avec lesquels ils étaient chantés, n'auraient été déplacés dans aucune école du dimanche européenne.

SORTIE DE L'ÉCOLE À KAZOUNGOULA, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

28 juin. — Pendant plusieurs jours, tout est animation et travail au campement, en vue de la continuation du voyage. Celui-ci, suivant les contrées à traverser, va se faire d'une manière fort différente. Nous avons vingt-cinq ânes de bât avec nous, et l'excédent du matériel devra être transporté à dos d'homme, en lots qui n'excèdent pas cinquante livres ; il faut donc calculer, diviser et peser. Puis nous devons nous munir de provisions nécessaires pour notre personnel, qui sera augmenté.

Dimanche 30 juin. — Assisté ce matin, à l'église de la Mission, au service fait pour les indigènes par M. Jalla. J'ai été frappé de la tranquillité et de l'attention soutenue de cet auditoire d'environ deux cent cinquante hommes, femmes et enfants, ainsi que de la manière dont les cantiques sont bien chantés. L'histoire de la station missionnaire, intimement liée à la naissance du village de Kazoungoula, est remarquable. En 1889, M. et Mme Louis Jalla (qui avaient déjà travaillé depuis plusieurs années à Séshéké, quelques lieues en amont) vinrent fonder cette station, aujourd'hui si florissante. L'emplacement où elle se trouve n'était alors qu'un champ de maïs. C'est en 1892 que le roi Lewanika a ordonné à l'un de ses chefs, Makoumba, de commencer l'établissement d'un village à côté de la station missionnaire. Les huttes rondes en chaume s'ajoutent aux huttes ; elle compte aujourd'hui une population approximative de six cents âmes (sur lesquelles cent quinze hommes et femmes ont déjà déclaré vouloir renoncer aux pratiques du paganisme). Selon toute probabilité, elle aura d'ici à peu de temps un millier d'habitants. Après Léalouyi, la capitale, elle est considérée comme le centre le plus important du royaume, celui d'où viennent les nouvelles ; Kazoungoula est aussi la clef du territoire des ba-Rotsi.



ITINÉRAIRE DE M. ALFRED BERTRAND.

Mme Jalla a dans sa maison, entièrement construite, ainsi que l'église, par son mari, dix jeunes filles indigènes qu'elle forme de manière à en faire pour l'avenir des mères de famille qui soient capables d'élever leurs enfants et d'avoir un intérieur Il en est de même, paraît-il, dans les autres stations.

Lundi 1er juillet. — Nous avons eu le plaisir de recevoir aujourd'hui pour le lunch, à notre campement, M. et Mme Louis Jalla, Mlle Kiener et le Rev. Buckenham (ce dernier, missionnaire dans le pays des

ma-Shoukouloumboué)[1]. Le lunch, de l'invention de Reid, a été déclaré excellent, c'est un repas d'adieux. Le menu se compose d'un ragoût d'antilope, relevé par des carottes et des fèves conservées, de pommes séchées en marmelade et d'un prétendu pudding au riz; les crus généreux, d'usage en pareille occasion, sont remplacés par l'eau relativement fraîche du Zambèze, ainsi que par du thé et du café.

Nos préparatifs de départ sont terminés; il faut se remettre en route.

Il nous sera difficile d'oublier ces quelques jours passés à Kazoungoula, près de la station missionnaire, son aspect gracieux, l'excellent accueil reçu et la bonne atmosphère respirée. Une véritable oasis dans le désert! Nous partons demain, direction Nord, à destination de la rivière Machilé (Machili), dont nous voulons atteindre la source. Notre personnel se compose de vingt-cinq hommes; nous le renforcerons à mesure que nous avancerons. Nous avons en outre vingt-cinq ânes de bât, six chiens et quatre chevaux de selle; selon toutes probabilités, ces derniers devront être sacrifiés.

UN MARCHÉ AU PAYS DES BA-ROTSI. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le capitaine Gibbons, pour une exploration différente de la nôtre, se dirige à l'Ouest en remontant le cours du Zambèze. Nous espérons nous rencontrer plus tard.

2 juillet. — A deux heures de l'après-midi, dernière inspection passée avant le départ de Kazoungoula. Les porteurs prennent leurs charges, les ânes sont bâtés, nous montons à cheval, et la caravane serpente bientôt dans la plaine.

3 juillet. — Sur pied avant le soleil, nous levons le camp immédiatement. Deux chevaux se sont égarés pendant la nuit; Pirie et moi nous attendrons le retour des hommes envoyés sur leurs traces. Après ce retard nous passons près du village de Mombava, composé de quelques huttes; nous en voyons de loin les habitants. Grande chaleur; nous campons près de la rivière Ntengué (Intangwi).

4 à 5 juillet. — Après avoir expérimenté les mêmes difficultés que les jours précédents, nous passons la nuit sur les bords de la rivière Nguézi (Umgwezi). Le lendemain, levés de nuit, nous partons de bonne heure; nous voulons atteindre aujourd'hui la rivière Kasaia; nous traversons alternativement grandes plaines et espaces boisés, d'où surgissent quelques superbes baobabs. Nous arrivons à destination dans le courant de l'après-midi, le dernier des hommes à 7 heures du soir, et décidons de faire là une halte de deux jours.

6 juillet. — Nous tuons un zèbre, un gnou, et pour ma part j'ajoute à notre garde-manger deux *reedbuck* (*Cervicapra arundinacea*), antilopes aux formes élégantes, dont la chair est excellente. Toutes les mains disponibles sont activement occupées à préparer du *beltong* et à confectionner des lanières. Nous sommes dans la patrie des lions; d'après ce que l'on nous dit, il y a dans les environs une lionne avec lionceaux qui jouit d'une mauvaise réputation; un nègre, la veille de notre arrivée, a failli être sa victime.

7 à 8 juillet. — Dimanche, jour de repos. Les chiens n'ont pas eu un instant de tranquillité la nuit dernière; les chevaux et les ânes, renfermés dans leur enceinte de branchages habituelle, soit le *kraal*, ont manifesté une grande inquiétude; preuve que les fauves rôdaient autour de notre campement. Le lendemain, après une nuit aussi agitée que la précédente, nous faisons, aux premières heures du jour, transporter à dos d'hommes les charges des ânes, sur la rive droite de la rivière Kasaia, dont les berges sont assez escarpées; à cette époque, il est facile de la traverser à gué.

9 juillet. — Nous campons sur la rive droite de la rivière Machilé, affluent du Zambèze, dont nous avons projeté, comme nous l'avons dit, de remonter le cours jusqu'à sa source. Cette rivière n'est que pointillée sur les meilleures cartes géographiques; nous sommes donc en région non explorée.

Nos hommes font des lanières avec le cuir du gros gibier tué récemment. Pour suppléer à l'opération du

1. Le Rev. Buckenham est mort à Kazoungoula, le 11 juillet 1896.

tannage, ils procèdent ainsi : après avoir découpé, sur le corps de l'animal des bandes de quelques centimètres de largeur et aussi longues que possible, ils font passer cette lanière par-dessus une branche d'arbre élevé, puis ils relient les deux extrémités avec une pierre surmontée d'une traverse de bois. Tout en chantant et par le moyen de ladite traverse, ils tordent ces lanières autant que faire se peut. Ils les laissent se détendre d'elles-mêmes et recommencent l'opération jusqu'à ce que le cuir arrive au degré de flexibilité voulu.

A l'endroit où nous sommes, la rivière Machilé peut avoir, à en juger par ses berges, entre 250 à 300 mètres de largeur ; son volume d'eau, actuellement très faible, doit être considérable pendant la saison des pluies.

Jusqu'à maintenant, nous avons eu en vue des animaux sauvages isolés, ou par petits groupes. Ensuite, et pendant quelques jours, nous traversons une zone où, magnifique spectacle, nous rencontrons par centaines gnous et zèbres. Ces deux espèces d'animaux semblent avoir une prédilection marquée l'une pour l'autre et sont fréquemment en compagnie. Rien de plus intéressant que d'observer, prise sur le vif, leur manière d'être. Les zèbres m'ont semblé faire le service de garde avec beaucoup de sagacité ; dès qu'ils aperçoivent quelque chose d'insolite, ou au moindre bruit, ils se placent en terrain ouvert comme de véritables sentinelles.

En remontant cette portion de la Machilé, la vue du terrain fait penser qu'une bonne partie du pays contigu à la rivière doit être plus ou moins envahie par les eaux, pendant la saison des pluies.

12 juillet. — Après nous être remis en route et au moment de faire une nouvelle halte, nos hommes tuent à quelques pas de la tente un serpent venimeux paraît-il, de $2^{m},40$ de long. Ils nous apportent des poissons ainsi que des tortues d'eau. Nous avons établi notre campement sur une éminence de terrain entourée de palmiers nains ; cet emplacement doit être une île pendant les pluies. Nous apercevons des *lechwe (Cobus leche)*, ces antilopes aux longs pieds qui vivent volontiers dans les endroits humides. Je vois en longeant la rivière un hippopotame (nous entendons le grognement de ces animaux depuis plusieurs jours) qui disparaît ; il est remplacé à quelques minutes d'intervalle par un crocodile dont la tête hideuse seule émerge de l'onde. Ici et là de grands et graves échassiers qui n'ont pas l'air d'être gênés le moins du monde par notre présence.

16 juillet. — Nous campons au-dessus de la grande plaine, autrement dit le lit de la rivière, où, à cette époque de saison sèche, l'eau peu profonde ne fait que serpenter. Il faut pourtant s'en méfier, car des roseaux et des herbes aquatiques masquent souvent des endroits où il est facile de s'embourber.

Klass Africa, ancien chasseur d'éléphants, que nous avons engagé pour un certain temps, nous rejoint ici. Il remplira les fonctions de sous-officier auprès de nos hommes. Comme le cuisinier Jonnes, il est d'origine hottentote, un *yellow man* (homme jaune). Il est accompagné de trois serviteurs indigènes qui, chaque soir, lui construisent un *skerm* où il a toujours sa carabine à portée de la main.

Nous jouissions dans l'après-midi d'un moment de repos, lorsque soudain une paire de lions est signalée dans les environs du campement ; nous sautons sur nos rifles et les poursuivons dans la brousse épineuse. Reid a la bonne fortune d'abattre la lionne presque à bout portant ; la bête agonisante trouve encore le moyen de mordre Swat, un épagneul, le plus courageux des chiens.

17 juillet. — La victoire de la veille a été chèrement achetée. Pendant la nuit, deux de nos chevaux, celui de Reid et le mien, ont été égorgés par le compagnon de la lionne. Pauvre *Help*, si vif et si gai, je ne croyais

INDIGÈNES ASSISTANT AU PASSAGE DU NJOKO (PAGE 116). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

pas te monter hier pour la dernière fois ! Les traces du lion nous permettent de le poursuivre, mais la brousse est tellement épaisse que nous ne pouvons pas l'atteindre. Ce massacre nous est sensible. Il est probable que le fauve viendra à la tombée de la nuit se repaître de la chair de ses victimes; aussi tirons-nous au sort pour désigner celui d'entre nous trois qui devra se mettre à l'affût ; je suis désigné. Je monte sur un arbre au bord de la rivière ; mais, après plusieurs heures d'attente vaine, je dois descendre de mon poste, sans que le fauve ait paru.

18 juillet. — Cette nuit, hyènes ou chacals ont fait rage, et nous avons été réveillés plusieurs fois. Ce matin, il ne reste rien du cadavre de la lionne, tout a disparu. Nous confions nos brides et selles à des indigènes qui doivent les transporter à Kazoungoula, et puis... en route ! Désormais, la marche sera notre unique ressource; il ne nous reste plus qu'un cheval.

DUIKER, « CEPHALOPUS MERGENS ».

WATERBUCK, « COBUS ELLIPSIPRYMNUS ».

19 juillet. — Nous sommes obligés d'abréger les souffrances du dernier cheval ; il n'y a plus d'espoir pour le pauvre « Tomy », qui a été piqué par la *tsé-tsé*, cette mouche meurtrière. Elle provoque, à échéance plus ou moins longue, la mort de presque tous les animaux domestiques. Chevaux et bœufs, une fois piqués, meurent rapidement, tandis que les ânes peuvent vivre encore pendant des mois. Fait vraiment curieux, cet insecte se trouve surtout dans les parages fréquentés par les buffles ; le gibier ne semble pas être affecté par sa piqûre.

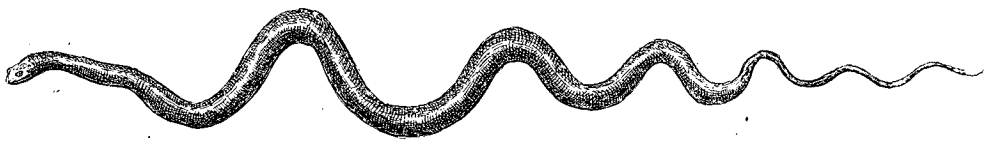
20 juillet. — Le paysage change continuellement d'aspect. A l'endroit où nous nous trouvons aujourd'hui, la rivière coule au fond d'une vallée surplombée par des collines basses, dont le sommet seul est couronné d'arbres. Un coude accentué la fait remonter dans la direction Nord, et le pays, surtout sur la rive droite, ne tarde pas à s'ouvrir de nouveau ; nous distinguons dans le lointain une série d'ondulations de terrain boisé ; c'est là que j'eus encore la bonne chance de tuer un *reedbuck (Cervicapra arundinacea)*, et que Reid abattit un *oribi (Nanotragus scoparius)*, l'une des plus petites antilopes connues.

LIVINGSTONE'S ELAND, « OREAS CANNA ».

ANTILOPES. — DESSINS DE VAN MUYDEN, D'APRÈS LES SPÉCIMENS RAPPORTÉS PAR L'AUTEUR.

23 juillet. — Nous traversons à gué deux affluents de la Machilé qui ne sont pas indiqués sur nos cartes et que les indigènes appellent Kanimba et Kamakara. Nous passons près de quelques huttes ; elles sont en chaume et entourées, probablement par crainte des fauves, d'un haute clôture. J'observe près de là un forgeron indigène. Il confectionne ce qui semble être une hache ; une grosse pierre lui sert d'enclume, son aide attise le feu en faisant fonctionner un soufflet plus que rudimentaire. Le minerai de fer doit donc exister dans le pays. Nous avons parmi nos porteurs seulement deux ba-Rotsi (tribu régnante); les autres appartiennent aux peuplades soumises : ma-Totéla, ba-Toka, etc., etc. Nous avons même un ma-Shoukouloumboué (Nord-Est); il est privé de ses quatre incisives centrales et latérales supérieures. Suivant l'usage, un jeune homme de cette région ne pourrait pas songer à prendre femme, s'il ne procédait pas au préalable à cette opération, car, disent les ma-Shoukouloumboué (Mashikolumbwe), ces dents ressemblent à celles du zèbre.

Si, au point de vue physique, les types varient beaucoup entre eux, il n'en est pas de même de l'habillement, dont la pièce principale est un pagne retenu à la ceinture par une peau de serpent. Les plus fortunés y ajoutent une dépouille de bête sauvage; ils se parent volontiers de colliers, boucles d'oreilles, bracelets, etc. N'oublions pas l'une des particularités, unique en son genre, de la toilette, cependant si simplifiée, des ba-Rotsi: le mouchoir de poche. Celui-ci consiste en une mince lamelle de fer finement travaillée avec manche du même métal. Le tout peut avoir $0^m,12$ à $0^m,15$ de longueur sur $0^m,3$ à $0^m,4$ de largeur. Cet objet est suspendu au cou par des fibres végétales ou animales. En cas de besoin, ils s'en servent comme d'une catapulte avec une extrême dextérité, ce qui, au feu de bivouac, j'en puis parler *de visu*, n'est réellement pas chose plaisante! Nous voyons par là que ces



SERPENT TUÉ SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE MACHILÉ. — DESSIN DE VAN MUYDEN.

sauvages ont su perfectionner le mode de se moucher, pratiqué encore en pays civilisés par certains habitants des campagnes reculées. Presque tous sont armés de longues lances plus ou moins barbelées.

24 à 26 juillet. — Sur les deux rives de la Machilé s'étendent des collines basses; elles laissent entre elles et la rivière un espace ouvert assez étendu. Le 24, campement non loin de l'embouchure de la rivière Ramaroba (Wamaroba), l'un des principaux affluents de la rive droite de la Machilé. Nous sommes sur le territoire de la tribu des ma-Nkoya, soumise par les ba-Rotsi, et nous recevons la visite d'un certain nombre d'entre eux. Ils nous vendent sorgho, miel sauvage, etc.; ils acceptent comme payement les perles de verre blanches et opaques. Ces ma-Nkoya ont un type spécial; nous sommes étonnés en particulier de leur abondante coiffure crépue et luisante, due à l'usage fréquent de l'huile de ricin, dont ils cultivent la plante près de leurs huttes. Leurs dents sont souvent limées et très pointues. Quelques-uns, chose rare pour des nègres, ont des moustaches et même de la barbe.

VILLAGE MA-TOTÉLA ET GRENIERS À GRAINS. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOG. DE L'AUTEUR.

Pour la première fois nous voyons des indigènes qui se servent de cauris (coquillages) comme ornements, ce qui montre que les métis portugais arrivent ici; les gens du pays les appellent *mombari*. Après conseil tenu, comme les ânes retardent notre marche en avant, nous décidons de les laisser à l'endroit où nous sommes sous la garde de Mokelou, un Béchuana, et de quelques hommes.

27 juillet. — Direction Nord-Est. Afin de couper un coude prononcé de la rivière Machilé, nous traversons une rangée de collines et nous nous arrêtons près d'un cours d'eau que les indigènes désignent sous le nom de Citapo (il ne faut le chercher sur aucune carte). Voici quelques huttes abandonnées, au milieu desquelles se trouve un tumulus recouvert de chaume et entouré de dépouilles de chasse. Nous présumons que c'est le tombeau d'un chef et que ces huttes lui appartenaient.

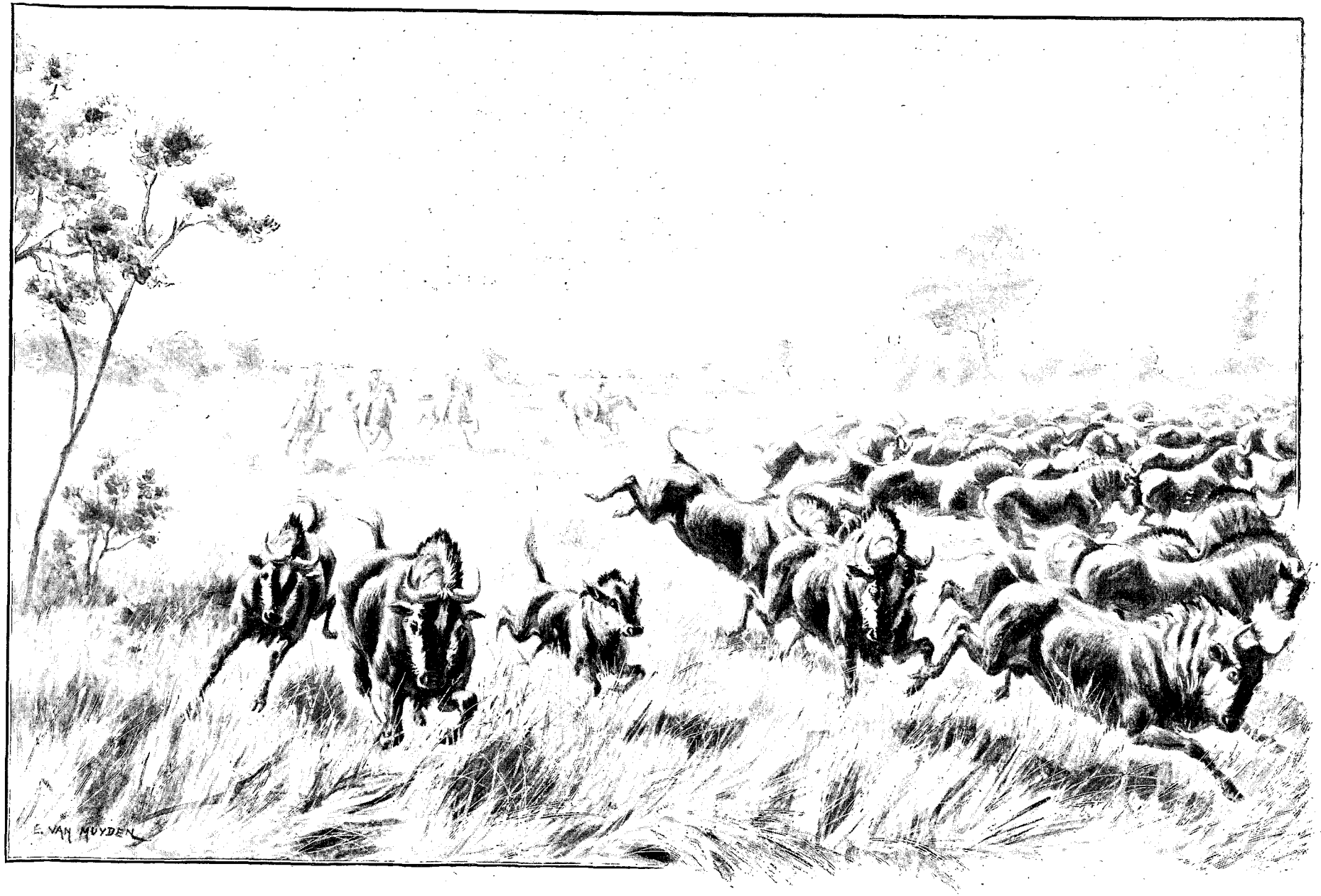
30 juillet. — Après un jour de repos, nous reprenons notre marche. Quatre ma-Nkoya s'engagent pendant quelque temps à notre service. Nous remontons un marécage (dans cette saison en partie à sec); il est entrecoupé de mares dont l'eau est souvent traîtreusement cachée par d'épais roseaux; sur la rive droite, affluent nommé Kakoma par les natifs. Puis le paysage change à son avantage : vallon aux versants boisés, courbes gracieuses, en un mot, ensemble dont les lignes ne manquent pas de grandeur, étant donné l'horizon.

31 juillet. — Froid la nuit dernière et blanche gelée. La nature du pays nous fait présager que nous approchons du but. Nous nous élevons rapidement, les ravines sur les deux rives diminuent en importance, les mares deviennent de plus en plus rares, la dépression formée par la rivière se nivelle peu à peu, jusqu'au moment où, dans le courant de la journée, nous arrivons sur un terrain entrecoupé de bouquets d'arbres où toute trace de la rivière disparaît. Nous sommes à la source proprement dite, qui est formée de deux embranchements distincts, tous deux asséchés à cette époque de l'année. L'aspect de la contrée environnante nous montre que pendant la saison des pluies la Machilé reçoit un volume d'eau considérable.

Nous touchons la ligne locale du faîte des eaux des rivières qui rejoignent le Zambèze au Sud, et de celles qui, se dirigeant au Nord-Est, se jettent dans la rivière Kafoukué (Kafukwe), qui elle-même opère sa jonction avec le Zambèze 300 ou 400 kilomètres plus à l'Est.

La position de la source de la rivière Machilé n'a été, à notre connaissance, relevée encore par aucun Européen. Nous sommes d'autant plus heureux de la réussite de notre projet que, lors de deux précédentes expéditions en Afrique, Reid a été arrêté une première fois par la désertion en masse de ses porteurs, et, la seconde fois, cloué par la fièvre, trois jours sans connaissance; il a vu la mort de bien près.

Reid, pourvu d'excellents instruments, a pris sur le parcours un grand nombre d'observations concernant



CHASSE AUX GNOUS. — DESSIN DE VAN MUYDEN.

la latitude des points importants. Il considère la tâche qu'il s'était imposée en grande partie comme terminée ; aussi, tout en chassant et accompagné de Pirie, il retournera plus ou moins directement dans les environs de Kazoungoula, où nous nous donnons rendez-vous pour plus tard.

Pour ce qui me concerne, je suis décidé à traverser le pays des ba-Rotsi, direction Nord-Ouest, jusqu'à Léalouyi (Lialui), la capitale, résidence du roi Léwanika et de M. Coillard, le missionnaire bien connu ; puis de descendre le Zambèze en canot jusqu'à Kazoungoula et de visiter aussi les stations missionnaires. Dix-neuf porteurs indigènes sont mis à ma disposition ; je prends en outre avec moi Klass Africa, le chasseur d'éléphants hottentot déjà mentionné, accompagné de ses serviteurs, ainsi que Watcher et Koudoumann, deux Béchuanas.

1er août. — Forte gelée blanche la nuit dernière et abondante rosée ce matin. Dernier repas pris ensemble et dernière poignée de main à Reid et à Pirie ; je pars à la tête de mes vingt-cinq hommes, chiffre qui, suivant les circonstances, flottera plus ou moins. Le même soir, je campe sur les bords de la rivière Kakoma, affluent de la rive droite de la Machilé. Une fois pour toutes je dirai que dorénavant, d'une manière générale, la direction suivie sera le Nord-Ouest.

Je traverse, dans la matinée, la rivière Ramaroba (Wamaroba), affluent de la rive droite de la Machilé. Actuellement elle forme un marécage qui nous donne passablement de peine et où nous enfonçons dans la boue jusqu'au genou.

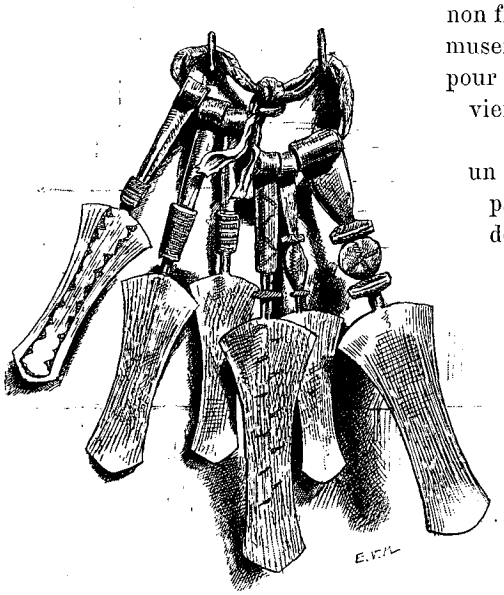
La marche de l'après-midi nous mène au vallon où devrait couler le Kamitué (Kamitwe), marécage qui n'offre pas les mêmes difficultés que celles rencontrées ce matin. Puis nous faisons la connaissance d'un autre cours d'eau, la Kamanga, qui rejoint probablement le Njoko, direction Sud-Ouest. Après avoir gravi la sixième colline de la journée, nous sommes dans le bassin hydrographique du Njoko, et, à la nuit tombante, le campement est établi sur le versant de la ravine qui sert de lit à la Mania, affluent de la rive gauche du Njoko.

3 août. — Nous suivons la Mania et nous arrivons à un rassemblement de huttes appelé Méori (ces villages sont désignés par le nom de leur chef), vue qui charme mes hommes.

Nous passons la limite qui sépare la tribu des ma-Nkoya de celle des ma-Totéla. Actuellemment, ces derniers vont encore chez leurs voisins les ma-Nkoya échanger des houes contre des esclaves ou serfs. Sept houes sont, en général, considérées comme l'équivalent d'un être humain! Le campement est établi pour le lendemain, jour de repos, sur la rive gauche du Njoko, en aval du confluent de la Mania, au milieu de superbes *motsaoli* ou *massivi*, arbres de port majestueux, au feuillage vert foncé, qui rappelle le chêne. Cet arbre porte un fruit rouge, de la forme d'un haricot aplati, fort goûté des indigènes.

4 août. — Paysage gracieux que celui offert par la vallée où coule le Njoko, entourée de collines boisées sur les flancs desquelles se détachent, comme de larges taches brunes, de nombreux villages.

Forte affluence de visiteurs qui nous offrent de la farine de sorgho et du lait caillé; ils désignent celui-ci sous le nom de *mafi*. Il faut se passer de viande, car l'on n'apporte au campement que poulets étiques, œufs non frais et chèvres sans chair. Quelques-uns de ces indigènes peuvent rester là à muser pendant des heures; décidément, le temps ne doit pas avoir la même valeur pour eux que pour nous. Très observateurs, grande mobilité d'expression, le rire vient facilement sur leurs lèvres.



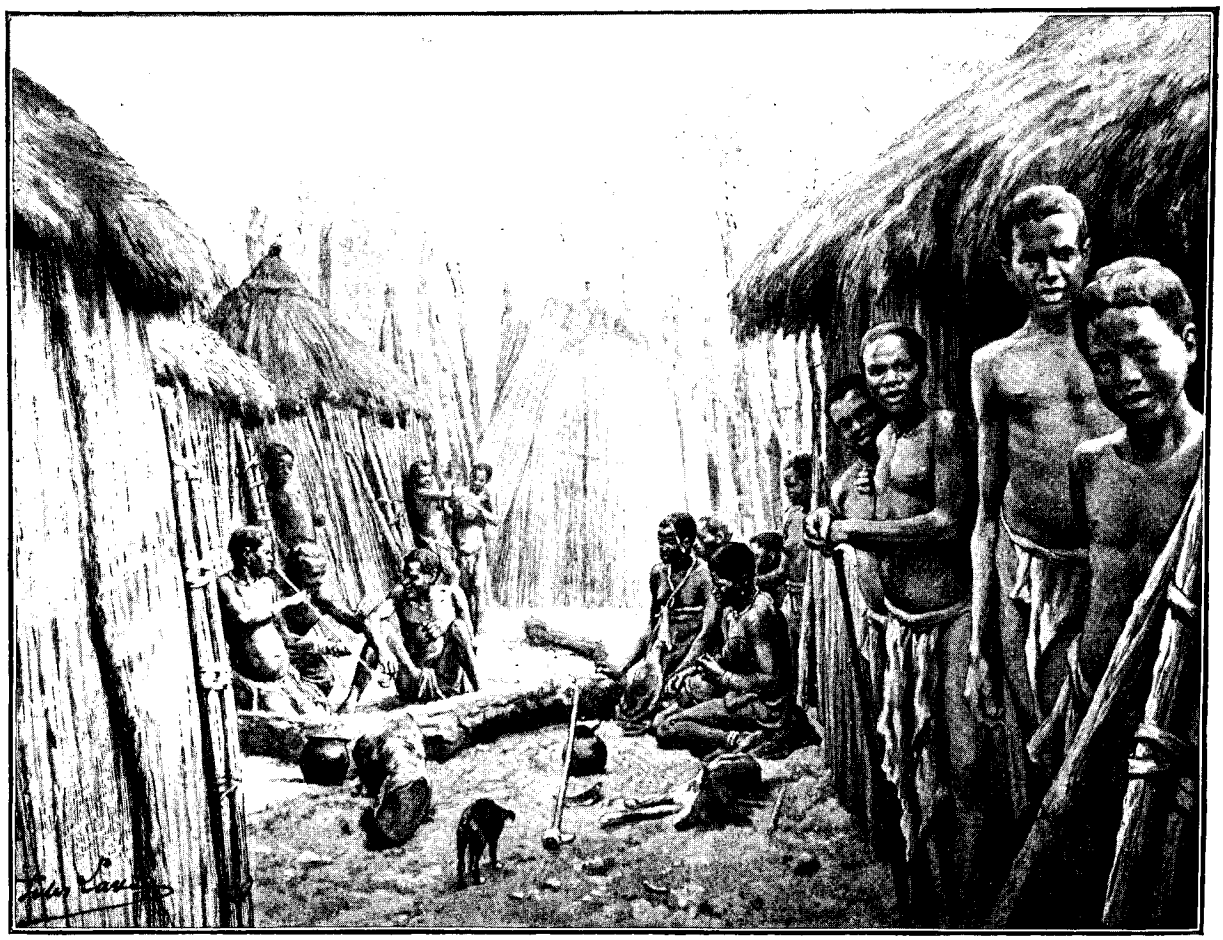
MOUCHOIRS DE POCHE DES BA-ROTSI (PAGE 113). DESSIN DE VAN MUYDEN. D'APRÈS LES COLLECTIONS DE L'AUTEUR

Voici, près de moi, des hommes dont chaque touffe de cheveux est terminée par un cône régulier de pâte brune composée d'arachides écrasées. C'est un moyen, paraît-il, de faire pousser leur chevelure; la préparation de cette coiffure demande deux jours.

Cet après-midi, visite à la demeure du chef Siboupa. Une enceinte, formée de troncs d'arbres et haute de 2 ou 3 mètres, renferme une grande hutte centrale, entourée de onze plus petites; elles sont rondes, construites en roseaux et recouvertes de chaume. Un tambour long et évasé est suspendu à un arbre, tout près d'un paquet de lances.

5 août. — Nous passons sur la rive droite du Njoko; l'eau nous effleure à peine les genoux. Pendant la saison des pluies, il est navigable jusqu'au Zambèze. La population des environs vient assister à notre passage, ainsi que les deux chefs Manimboula et Maioia.

Visite à un chef nommé Souroukouroukourou, qui habite non loin de là; en l'attendant, car il est dans la forêt, nous nous asseyons près de ses greniers à grains et voyons, suspendus à des perches, trois gros rouleaux de sorgho ingénieusement enlacés de lianes. C'est le tribut qui sera envoyé au roi Lewanika. Enfin, voici Souroukouroukourou lui-même. C'est un vieillard, et il est escorté de trois jeunes hommes; il nous donne un guide. Dans l'après-midi, nous marchons à travers une forêt de haute futaie. Sans avoir trop à souffrir de la boue liquide, nous passons la rivière Kambona (affluent de la rive droite du Njoko) et campons sur ses bords.



INTÉRIEUR DE LA HUTTE DU CHEF SIBOUPA SUR LES BORDS DU NJOKO. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

6 août. — Nous arrivons à un ravissant petit lac d'environ un demi-kilomètre de longueur, aux eaux d'azur et entouré de verdure. Je lui donne le nom de Blue Water; c'est dans ce lac que la rivière Ikué (Ikwe), affluent de la rive droite du Njoko, doit prendre sa source. Le paysage, sauf l'absence des sapins, rappelle certains sites du Jura. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que ce lac ne figure encore sur aucune carte géographique.

Privé de viande depuis plusieurs jours, j'appréciais fort une pintade tuée hier au soir, lorsque arrive de la part du chef Souroukouroukourou, homme prévoyant, un second guide qui doit servir de compagnon de route au premier; son nom est Damousiba. Ses cheveux, entrelacés de fibres végétales, forment une infinité de petites tresses, tandis que le sommet de la tête de son camarade est modestement orné d'une touffe de plumes.

Accompagnés de ces nouvelles recrues, nous longeons une longue colline et nous rejoignons le vallon où coule la Kuemba (Kwemba), autre affluent de la rive droite du Njoko. Après avoir enfoncé dans un terrain mouvant, spongieux, avec le sentiment désagréable qu'il serait possible d'y disparaître en entier, nous pensions pouvoir franchir aisément la Kuemba; nous devons en rabattre, car l'eau approche des épaules.

7 août. — Froid la nuit dernière. A 6 h. 30, ce matin, le thermomètre marquait seulement + 2°,5 c.

Pendant la marche, deux hommes sont spécialement attachés à mon service : Picaniné, un mo-Rotsi, solide gaillard... il porte mes fusils de rechange, ma cartouchière, etc. Outre une peau de bête sauvage fixée sur ses épaules, il s'affuble d'un long chapeau pointu orné sur les côtés de deux plumes plus longues encore. Puis Sibetté, garçon déluré et intelligent, toujours gai et content, qui ne s'embarrasse ni d'une peau de bête sauvage, ni d'un chapeau; un morceau de cotonnade retenu à la ceinture par une dépouille de serpent lui suffit; ma-Shoukouloumboué de naissance, il a été tout jeune enlevé dans une razzia de son pays natal. Il a la responsabilité de mon appareil photographique, lequel, malgré toutes les péripéties endurées, est encore intact.

Ce matin, autre colline étendue à traverser qui nous mène à la vallée du Njonjo, affluent probable de la rive gauche de la rivière Loumbé (Lumbi).

Voici quelques-uns des noms donnés par les indigènes aux arbres de leurs forêts : le majestueux *motsaoli* ou *massivi*, déjà nommé, dont le bois est très dur; le *moboula;* son bois rappelle l'érable ou le charme; bon pour la menuiserie, il porte un fruit comestible à noyaux; le *motondo*, au feuillage clair; il est à fibres droites

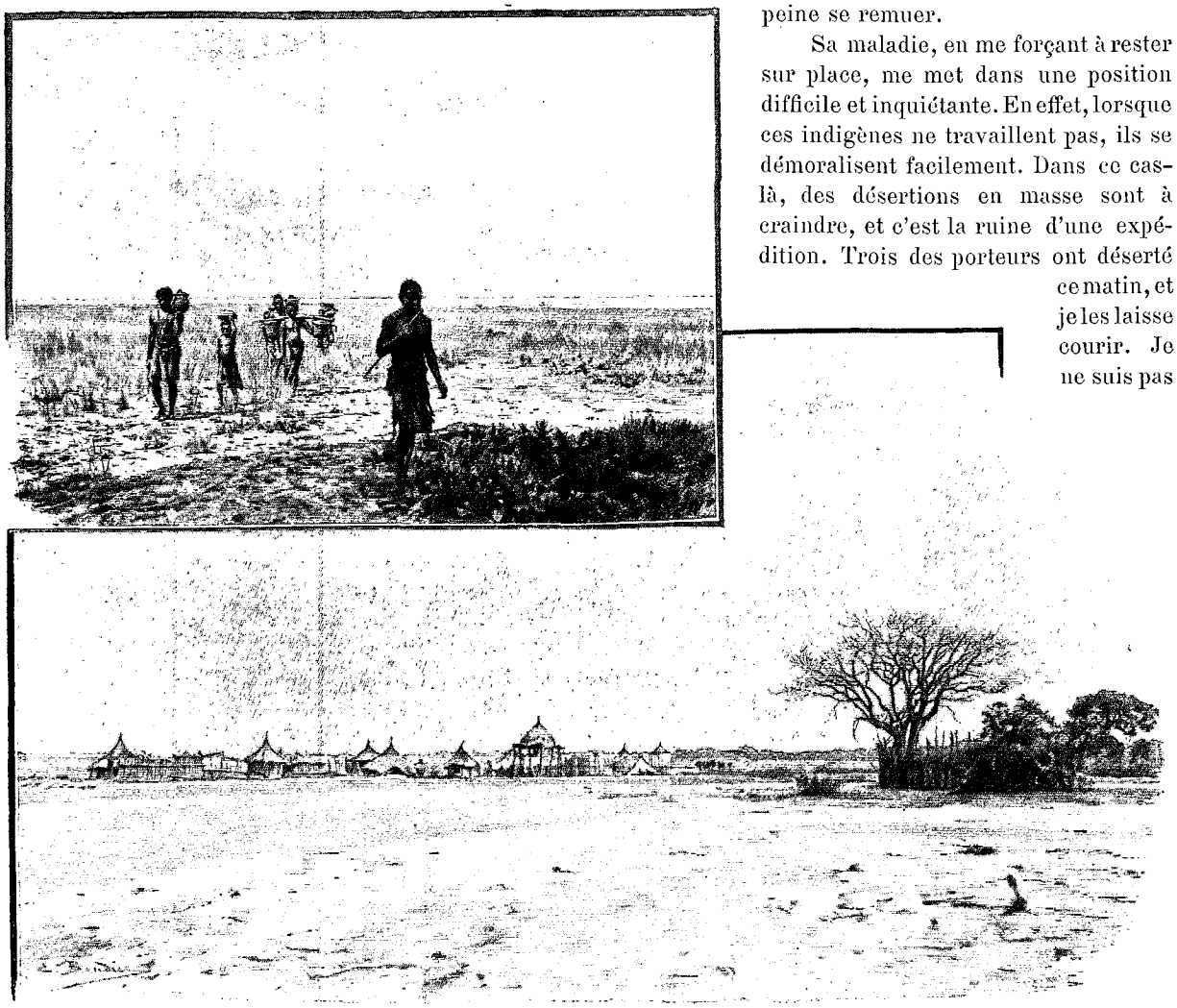
LE CHEF SOUROUKOUROUKOUROU (PAGE 116).
DESSIN DE THIRIAT,
D'APRÈS UNE PHOTO. DE L'AUTEUR.

et employé pour la fabrication des manches de houes, haches, etc. Le *mokoa*, moins beau que les précédents, ne porte pas de fruit; les indigènes s'en servent pour la fabrication des rames et ustensiles de ménage. Puis vient le *majongolo*, qui sert à confectionner des cuillers, etc.; fruits comestibles. Nombreux *moholouholou*; cet arbuste, qui a l'apparence du prunier, porte de gros fruits ronds, à écorce dure, dont les indigènes font une grande consommation dans le pays; les Européens devront s'en méfier, crainte de la dysenterie.

8 août. — La nuit dernière, des termites ont commencé à attaquer l'une des couvertures posées dans la tente. Nous traversons au milieu de la journée le marécage formé par le Masetti, non loin de son confluent avec la rivière Loumbé; cette dernière coule au milieu d'une large vallée, laquelle, à cet endroit, n'est pas aussi riante que celle du Njoko, mais dont les lignes sont plus grandes. Nous entrons au village du chef Mayoumba (Naiumbo), où il faut tenir un marché afin de me procurer de la nourriture. Nous avons vu dans ces parages la piste que suivent lesmissionnaires du Zambèze, lorsqu'ils se rendent, par voie de terre, de Kazoungoula à Léalouyi, piste que nous traverserons dorénavant à plusieurs reprises

9 août. — Il faut renoncer à la marche. Klass Africa, qui souffrait hier de la fièvre, est aujourd'hui très malade; je lui administre de fortes doses de quinine et de calomel. Il passe la journée étendu, dans un état de torpeur, semi-inconscient et pouvant à peine se remuer.

Sa maladie, en me forçant à rester sur place, me met dans une position difficile et inquiétante. En effet, lorsque ces indigènes ne travaillent pas, ils se démoralisent facilement. Dans ce cas-là, des désertions en masse sont à craindre, et c'est la ruine d'une expédition. Trois des porteurs ont déserté ce matin, et je les laisse courir. Je ne suis pas



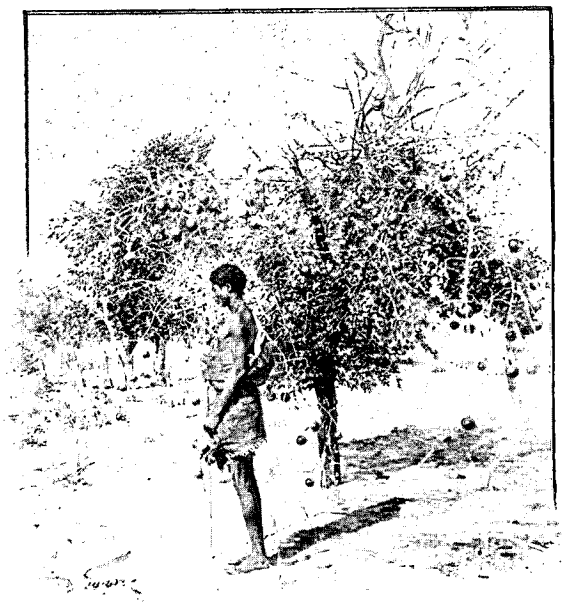
GRANDE PLAINE DU BA-ROTSI ET VILLAGE MA-TOTÉLA — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

fâché d'être débarrassé de Mabenga et de Liboué, dont j'étais loin d'être satisfait; quant au troisième, le petit Liponé, doux et tranquille, il était trop faible pour ce genre de travail. Au retour d'une chasse infructueuse, j'apprends qu'un autre des porteurs, Jacob, ainsi que les deux guides donnés par Souroukouroukourou, ont profité de cette courte absence pour déguerpir de leur côté.

10 août. — A 6 heures ce matin, le thermomètre placé sur une caisse, devant ma tente, indiquait + 1° c. Au même emplacement et exposé au soleil, il marquait hier après-midi + 42° c.

Il y a un peu de mieux dans l'état de Klass Africa; après une sérieuse conversation avec lui et puisqu'il ne veut pas entendre parler, comme je le lui ai proposé, d'aller seul au Sud avec quelques hommes, il comprend qu'il y a urgence à marcher de l'avant, car nous ne pourrons pas nous ravitailler avant deux ou trois jours. J'ai strictement le nombre d'hommes nécessaire. Tout compris, nous formons une colonne de vingt-trois hommes.

Après avoir traversé une plaine boisée, campement sous un beau *motsaoli*. Klass est de nouveau peu bien ce soir! il ne peut plus avaler de quinine, qui lui occasionne des troubles nerveux; j'essaye, suivant un conseil qui m'avait été donné avant mon départ, des frictions de sulfate de quinine en poudre sous les aisselles; je le réconforte aussi avec ce que j'ai de mieux comme nourriture.



MABONA ET L'ARBUSTE MOHOUOUHOLOU. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

11 août. — Le sulfate de quinine a produit un bon effet, et nous pouvons continuer la marche; alternatives de grandes plaines et d'espaces boisés; nous avons en vue deux lagunes et nous passons la nuit non loin de la dernière.

12 août. — Je touche à midi le bord de la rivière Motondo, où j'attends mes hommes, qui arrivent peu à peu. Deux ma-Nkoya, Gonéna et Malia, me font perdre l'après-midi; ils n'arrivent qu'après cinq heures du soir, et comme l'un d'eux portait ce qui était indispensable pour cuire, mon repas du milieu du jour n'est prêt qu'à six heures.

Puis, en marche! Le soleil est déjà bas à l'horizon, le crépuscule s'évanouit bien vite, et nous aurons juste le temps avant la nuit de passer sur la rive droite du Motondo, affluent du Louyi (Lui). Au départ, demain matin, l'eau serait trop froide. Nous foulons bientôt les herbes marécageuses, ensuite la boue et les flaques

LE LAC BLUE WATER, SOURCE PRÉSUMÉE DE LA RIVIÈRE IKUÉ (PAGE 117). DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

d'eau; celle-ci finit par arriver à la ceinture. Le tout peut avoir sept ou huit cents mètres de largeur.

13 août. — De bonne heure nous arrivons au vallon où coule la rivière Louyi (Lui); là encore il faut renouveler connaissance avec la boue visqueuse, glissante, et traverser des mares où l'eau arrive aux genoux. Nous sommes sur le territoire de la tribu des ma-Kuangoa (Makwenga), qui possèdent du gros bétail; ils travaillent aussi le fer.

14 à 15 août. — Le pays se peuple de plus en plus; dans la matinée, nous longeons un village où, avec des perles blanches, nous avons en abondance patates séchées et manioc *(mangia)*.

16 août. — Nous aboutissons dans la matinée au vallon de Séfoula (Sefula), où coule la rivière du même nom. Nombreux villages et grande activité dans les champs. C'est M. le missionnaire Coillard qui, en apprenant aux habitants à corrigerts les eaux de ce vallon, a rendu beaucoup de terrain à la culture.

Au milieu du jour, nous arrivons à la station missionnaire de Séfoula, elle-même située au sommet du coteau et fondée en 1886 par M. Coillard. C'est là que se trouve la tombe de Mme Coillard, la fidèle et intrépide compagne de cet héroïque missionnaire. Cette station sera occupée par M. Davit, récemment arrivé d'Europe et que nous avons eu le plaisir de voir à Palapye. M. Coillard a continué sa marche en avant; il est actuellement à Léalouyi même, la capitale du royaume des ba-Rotsi et résidence du roi Lewanika. Il est secondé par M. et Mme Adolphe Jalla.

Une scierie a été établie à Séfoula pour les besoins de la mission; c'est sur cette station que M. Coillard désirerait fonder une école pour former des évangélistes indigènes, ainsi qu'une école industrielle.

Les évangélistes noirs du lé-Souto que nous rencontrons à Séfoula nous facilitent toutes choses.

17 août. — Réveil à trois heures et quart. Une heure plus tard, nous sommes en route et foulons bientôt la grande plaine qui sépare Séfoula de Léalouyi; elle est sous l'eau pendant la saison des pluies. Pour cette raison, les villages sont tous construits sur des éminences de terrain. Enfin nous apercevons la station missionnaire, dont l'église apparaît au loin comme un phare; les grandes huttes de Léalouyi (Lialui) se dessinent de plus en plus distinctement. La partie est gagnée; une dernière halte pour remettre toutes choses en ordre et nous touchons à la station missionnaire, où je reçois de M. Coillard, actuellement malade, ainsi que de M. et Mme Adolphe Jalla, un accueil qui me fait bientôt oublier les difficultés passées.

Après être arrivé à la source de la rivière Machilé, premier but que je me proposais, le second, à savoir de traverser le pays des ba-Rotsi pour aboutir à Léalouyi, la résidence du roi Lewanika, ce but-là est aussi heureusement atteint. Pour résumer cette partie de l'exploration, je dirai que cette dernière traversée peut se diviser en deux sections distinctes :

a. La contrée, à cette latitude encore inexplorée, située entre la rivière Machilé et la rivière Loumbé, se compose d'une succession de collines boisées, entrecoupées de vallées et vallons où coulent les affluents des trois rivières Machilé, Njoko et Loumbé, qui, d'une manière générale, vont elles-mêmes du Nord au Sud se jeter dans le grand fleuve.

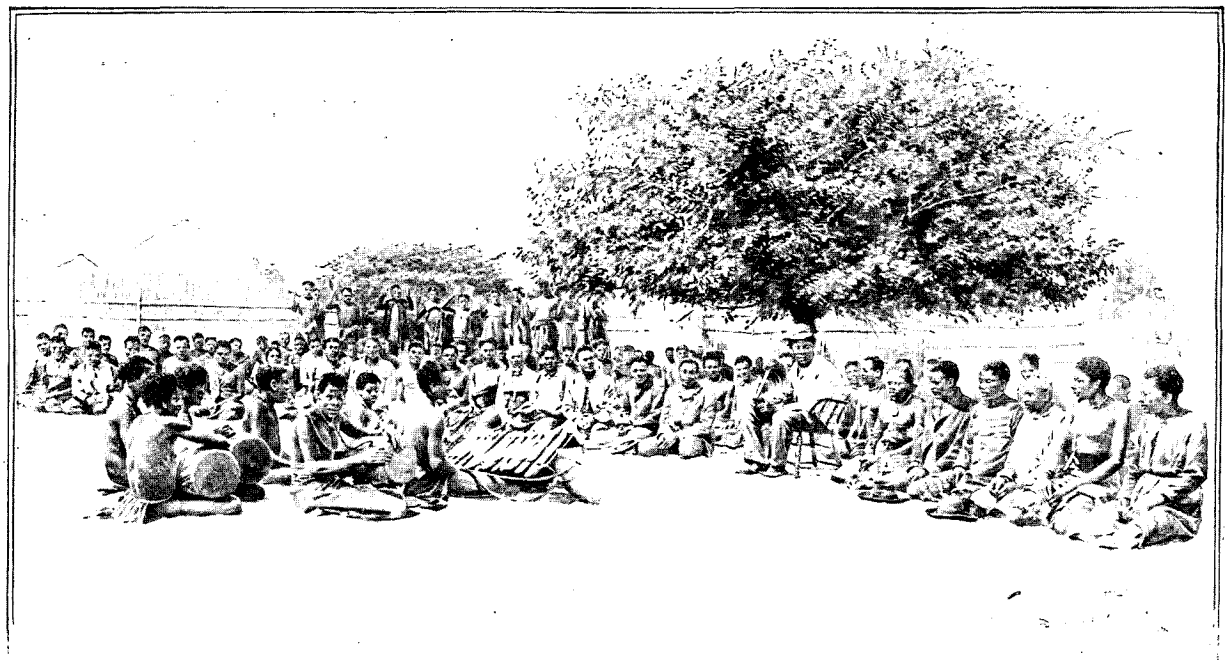
b. Parvenus sur les bords du Loumbé, je m'étais rapproché du Zambèze (lequel, ainsi qu'il est facile de le voir sur la carte, forme une grande courbe de Kazoungoula à Léalouyi), et j'avais croisé la piste que suivent les missionnaires, lorsqu'ils se rendent par voie de terre de l'une à l'autre de ces stations.

La nature de la contrée est différente, les mouvements de terrain sont plus espacés, les rivières sont moins nombreuses. L'une des plus importantes est le Motondo, ainsi que le Louyi (Lui), dont les eaux se réunissent plus au Sud pour aboutir bientôt au fleuve. Ici et là, de grandes lagunes parsèment cette région. Quelques-unes d'entre elles communiquent, paraît-il, avec le Zambèze dans la saison des inondations; elles en reçoivent alors l'excédent.

(A suivre.) Alfred BERTRAND.

FORGERONS MA-TOTÉLA. — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE ROI LÉWANIKA RENDANT LA JUSTICE AU LÉKHOTLA (PAGE 125). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

AU PAYS DES BA-ROTSI[1]

(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND.

III

A Léalouyi, capitale du roi Léwanika. — Nalolo, résidence de la reine Mokouaé. — Descente du Zambèze. — La région des rapides. Séshéké. — Retour à Kazoungoula. — Visite aux chutes du Zambèze (Victoria Falls).

DIMANCHE (18 août). — Je suis réveillé au son joyeux d'une cloche. Point de longues marches aujourd'hui et point de marécages. Ce matin j'assiste à l'école du dimanche, tenue à la chapelle par Mme Jalla, qui, aidée des évangélistes noirs, instruit quatre-vingt-dix à cent enfants et adultes ; beaucoup de discipline et d'attention. Plus tard, M. Adolphe Jalla fait le service proprement dit, et, quoiqu'il n'ait pas encore accompli le pas décisif, le roi Léwanika prend place à la droite de l'estrade... Quel contraste ! C'est lui qui, il y a peu d'années encore, autorisait dans une seule journée l'égorgement de sept de ses chefs ! Trois cent cinquante à quatre cents personnes composent l'auditoire, y compris le premier ministre et plusieurs des dignitaires du royaume. A sa sortie du temple, selon l'usage du pays, les sujets du roi s'accroupissent et frappent lentement des mains. Le roi est aussi présent au culte de l'après-midi.

LA REINE MOKOUAÉ (PAGE 124), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

19 août. — Aujourd'hui lundi, accompagné de M. Ad. Jalla, qui veut bien m'introduire, je me rends à Léalouyi pour remettre au roi les cadeaux que je suis chargé de lui offrir au nom de l'expédition et qui, selon l'étiquette, doivent être présentés lors de la première visite. Ils consistent en un mousqueton de cavalerie dernier modèle (Mannlicher) avec cartouches ; des couvertures, des mouchoirs de couleur, des objets d'habillement, etc. Nous suivons la grande chaussée conçue par M. Coillard ; elle est partagée par un pont de bois au-dessous duquel passe le canal ; elle relie la station missionnaire à la capitale ; cette chaussée seule permet une communication suivie avec Léalouyi, lors de la saison des inondations (*mounda*), époque à laquelle il faut traverser en canot la plaine qui se trouve sous l'eau. Nous laissons sur notre droite un groupe de huttes, les greniers du roi. Nous approchons et traversons la place publique, parsemée d'arbres à caoutchouc. Le roi y rend la justice lui-même ; nous sommes à l'entrée de

1. *Suite. Voyez p.* 97 *et* 109.

la résidence, entourée d'une haute palissade en roseaux ; elle est située au milieu de Léalouyi et séparée des huttes des chefs et des sujets par une large allée circulaire.

Une ouverture étroite, pratiquée dans le rideau de roseaux, nous mène à une cour intérieure située au centre. Voici la demeure de Léwanika ; contrairement aux usages du pays, elle est rectangulaire ; les murs consistent en un mélange de terre et de bouse de vache ; cette dernière tient lieu de chaux. Dix-huit piliers de bois soutiennent un toit de chaume qui forme un auvent. Vis-à-vis et de l'autre côté de la cour, le *hachandi* (chambre privée du roi). Autour de la maison royale proprement dite, le harem, grandes huttes rondes, hautes d'une dizaine de mètres et admirablement construites ; quoique comprises dans l'enceinte de la résidence, chacune est entourée d'une palissade élevée ; beaucoup de propreté.

LE ROI LÉWANIKA AUTREFOIS,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

Le roi est polygame ; cet état de choses ne lui a pas permis jusqu'à maintenant de se convertir au christianisme, quoiqu'il le protège dans son pays et qu'il fréquente assidûment le culte.

Au point de vue politique, chacune de ses femmes représente un groupe de serfs ou une tribu.

Nous sommes reçus par Léwanika dans un hall couvert et tapissé de nattes ; il nous fait asseoir à ses côtés. Homme dans la force de l'âge, grand et corpulent ; sa figure est rasée, sauf une petite barbe noire. Il est vêtu pour la circonstance d'un habillement quadrillé ; il tient à la main, en guise de chasse-mouches, une queue de gnou ornée de perles de verre. Grande mobilité d'expression. Les cadeaux sont disposés devant lui ; puis, toujours par l'obligeant intermédiaire de M. Ad. Jalla, je le remercie, au nom de l'expédition, de nous avoir laissé pénétrer sur son territoire. Il me pose des questions sur l'itinéraire parcouru et me dit qu'il est disposé à me donner, au point de vue géographique, des indications sur son pays. Léwanika donne libre accès dans sa résidence à M. Coillard, ainsi qu'à M. et à Mme Ad. Jalla. J'ai le privilège d'accompagner ces derniers dans la tournée missionnaire qu'ils font régulièrement à Léalouyi. Nous entrons dans la demeure de plusieurs des femmes du roi, en particulier dans celle de la reine Longa, qui nous reçoit, accroupie sur ses nattes, dans un pavillon très bas. Elle est drapée de cotonnades aux couleurs voyantes ; ses bras sont ornés de superbes bracelets d'ivoire. Ses servantes (ou plutôt serves, elles sont loin d'être libres) travaillent aux fourrures de leur maîtresse, près de la grande hutte. Longa veut bien elle-même nous faire les honneurs de son habitation. Toutes les huttes du harem se ressemblent : au centre la chambre principale, couverte de nattes ; elle est haute de plus de cinq mètres et entourée d'un corridor circulaire.

LE ROI LÉWANIKA AUJOURD'HUI,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

Autre visite à Katoka, sœur cadette du roi ; son mari occupe le troisième rang dans le royaume. Parmi ses suivantes, Mme Jalla trouve l'une de ses jeunes élèves fort occupée à un ouvrage de couture... contraste avec son costume pittoresque.

Puis nous entrons dans un autre intérieur, chez la princesse Mokena ; ses yeux sont entourés de grands cercles noirs faits artificiellement, ils se détachent sur le brun très foncé de la peau ; une raie noire aussi traverse le front et partage le nez en deux parties égales.

En revenant à la station missionnaire, nous rencontrons sur la chaussée l'un des rameurs de la barque royale ; il est coiffé d'un couvre-chef rouge. L'honneur de faire glisser le roi sur les ondes n'est pas sans inconvénients. Si la promenade est trop longue et qu'un batelier montre des signes d'épuisement, car ils doivent ramer très vite, il est jeté à l'eau et recueilli par un canot qui suit à cet effet.

21 août. — Le roi m'envoie un bœuf gras ; c'est un beau présent. Katoka me fait aussi parvenir une grande

jarre de maïs. J'ai le privilège d'avoir presque chaque jour des entretiens fort intéressants avec M. Coillard, quoiqu'il soit très souffrant et qu'il ne puisse pas quitter sa hutte.

22 août. — Léwanika n'a pas tardé à indiquer un après-midi où il consentirait à me donner les renseignements demandés. Malgré ses occupations de chaque instant, M. Ad. Jalla, avec son obligeance habituelle, veut bien m'accompagner et me servir encore d'interprète. Nous trouvons le roi dans le *hachandi* dont le local est construit d'après l'ancien modèle des habitations des ba-Rotsi, très usité avant que les ma-Kololo aient envahi le pays ; les ba-Rotsi, conservateurs, continuent à construire des demeures de ce genre-là. Cette construction peut être comparée à une coque de bateau renversée, qui serait coupée au-dessous des bastingages. Sauf les soubassements, les parois du *hachandi* royal sont faites en roseaux ; pour les consolider on emploie aussi des roseaux noirs et blancs tressés en gros faisceaux; un auvent supporté par des piliers de bois en fait le tour. Deux petites portes basses, parallèles, y donnent accès. Léwanika nous fait asseoir à sa droite et à sa gauche ; le long de la paroi principale, plusieurs dignitaires sont accroupis sur des nattes, en particulier *gambéla* Séopi, le premier ministre, personnage replet dont la tête grisonnante est recouverte d'un bonnet de couleur. Les cartes sont déposées devant Léwanika; la boussole l'intéresse. Après plusieurs questions, le roi me confirme ce qu'il avait déjà dit auparavant, c'est que, à sa connaissance, le pays que j'ai suivi entre les rivières Machilé et Loumbé n'a pas encore été exploré à cette latitude.

MADAME ADOLPHE JALLA ET SES ÉLÈVES A LEALOUYI. — DESSIN D'OULEVAY. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Nous sommes au commencement du *mboumbi* (saison chaude); novembre est le mois le plus chaud de l'année; à cette époque, le thermomètre a enregistré, paraît-il, jusqu'à + 48° C. à l'ombre. Les nuits sont fraîches, et la différence moyenne entre le jour et la nuit est d'environ 20° C.

Une autre fois, j'assiste à la chapelle au service du soir pour les catéchumènes, présidé par M. Jalla. Parmi les assistants se trouve la jeune ex-reine Nolianga, qui vient volontairement de quitter le harem, afin d'embrasser la foi chrétienne; elle perd de ce chef la plupart de ses serfs et autres avantages matériels.

Les catéchumènes indigènes se sont divisé Léalouyi en deux parties, où ils vont régulièrement évangéliser, pénétrant, malgré les mauvais traitements, dans les milieux les plus hostiles.

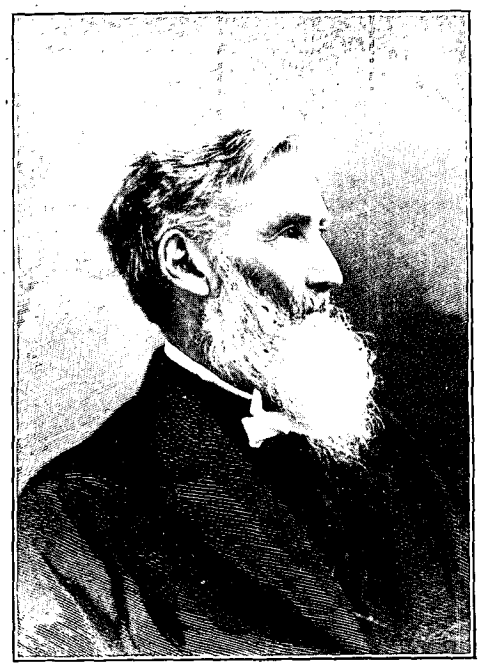
Que de progrès déjà accomplis (il faudrait des pages pour les citer), grâce à l'influence bienfaisante du christianisme, qui, peu à peu, pénètre et modifie toutes choses! M. le missionnaire Coillard, ce courageux champion de la bonne cause, a ouvert le pays, il y a une dizaine d'années, et c'est lui qui a fondé, en 1892, cette station aux portes de Léalouyi, forteresse du paganisme dans cette partie de l'Afrique. Il est admirablement secondé par ses collaborateurs.

L'infanticide, qui se pratiquait alors ouvertement à la capitale, se cache aujourd'hui. De deux jumeaux, l'un était mis à mort; il en était de même des enfants de faible constitution, etc. M. Coillard est aussi parvenu à supprimer le supplice terrible de l'eau bouillante. Un malheureux accusé d'avoir jeté un mauvais sort à l'un de ses semblables devait tremper ses mains dans de l'eau en ébullition. Une fois échaudées, il était placé de force sur un chevalet, et un violent poison lui était administré; puis, après d'horribles souffrances, il était brûlé vif au milieu des imprécations de la foule qui l'entourait.

Le roi Léwanika était très superstitieux. A l'endroit où se trouvait le temple dans lequel il consultait les oracles, existe maintenant un atelier où il travaille lui-même de ses mains. A son arrivée, M. Coillard a encore vu des lianes tendues depuis la résidence royale jusqu'au dehors de Léalouyi, dans le but d'arrêter les mauvais esprits.

Lorsque mon séjour sera terminé, je descendrai le Zambèze en canot jusqu'à Kazoungoula, voyage dont j'entends dire des merveilles; je visiterai aussi les stations missionnaires de Nalolo et Séshéké.

3 septembre. — Le roi Léwanika a mis à ma disposition un léger canot de chasse, monté par de vigoureux bateliers qui font voler mon embarcation. De cette manière, pour répondre à l'aimable invitation que m'ont faite M. et Mme Béguin, je puis franchir en un jour la distance qui sépare Léalouyi de Nalolo.



M. COILLARD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. BOISSONNAS, À GENÈVE.

Nalolo, station dépendant de la mission du Zambèze, a été fondée en 1894 par M. et Mme Béguin, de Neuchâtel (Suisse). Je suis confondu en pensant qu'une année à peine s'est écoulée depuis que M. Béguin dressait sa tente sur la grève du grand fleuve. Aujourd'hui, il habite une maison construite de ses mains, et, dans peu de temps, il inaugurera son église, dont la construction avance rapidement.

Un superbe drapeau fédéral orne la muraille principale de la pièce qui sert de salle à manger, et, à maintes reprises, des chants patriotiques se sont fait entendre dans cette enceinte. Combien, à des milliers de lieues de la patrie, l'on est agréablement surpris par ces mélodies connues et aimées!

Nalolo est l'un des centres les plus importants du royaume des ba-Rotsi, résidence de la reine Mokouaé, sœur aînée du roi Léwanika. Anomalie bizarre : dans cette contrée où, comme dans tous les pays non chrétiens, la femme occupe une position très dépendante et inférieure à celle de l'homme, la sœur aînée du roi a les mêmes prérogatives que son frère; les mêmes tributs lui sont payés.

Comme le veulent les usages du pays, M. Béguin m'a conduit ce matin auprès de la reine Mokouaé; nous la trouvons au *lékhotla*, où elle préside en plein air les délibérations et où elle rend la justice. Accroupie sur une natte, elle nous fait asseoir près d'elle; après les salutations, elle me fait savoir qu'elle est de cinq années plus âgée que son frère, le roi Léwanika. De même que ce dernier, son expression est très mobile. Elle est vêtue de cotonnade, et une grosse épingle d'ivoire sculpté est fixée dans ses cheveux crépus. A droite, son premier ministre et d'autres dignitaires; à gauche et à distance, des hommes réparent le filet dont on se sert aux pêches royales; il est immense. Devant la reine, ses joueurs d'instruments; elle éternue, aussitôt, suivant l'étiquette, on joue des instruments et tout le monde frappe des mains.

UNE DENT D'ÉLÉPHANT. DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTO. DE L'AUTEUR.

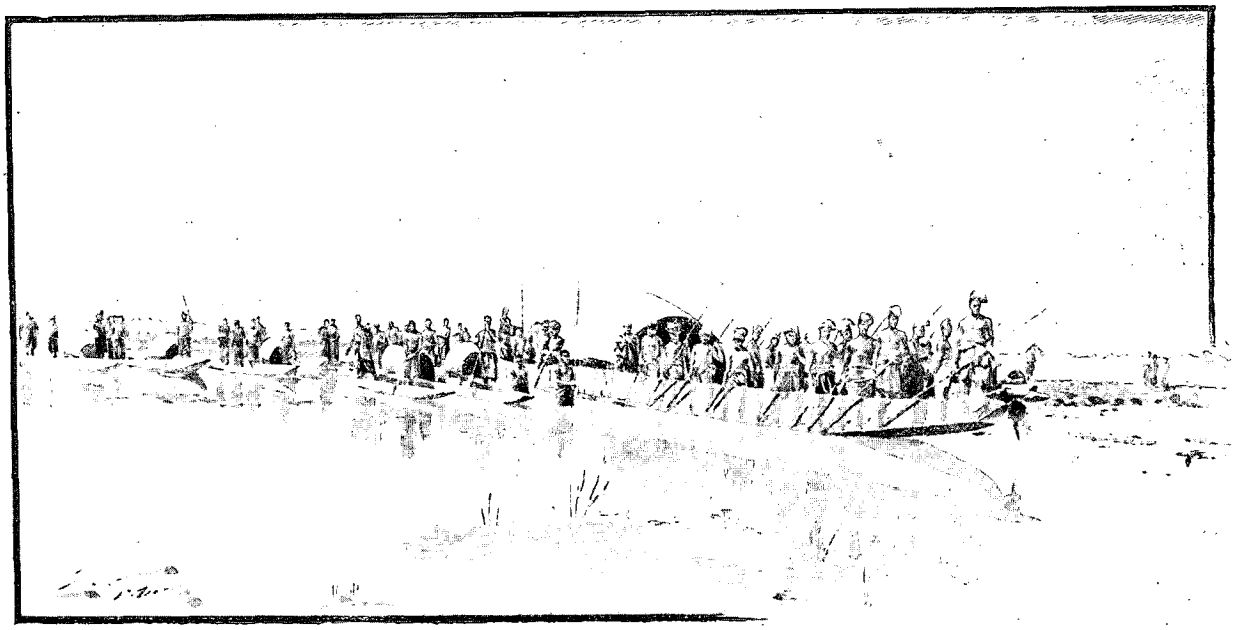
Puis nous visitons sa résidence, qui ressemble à celle de Léwanika; la salle d'honneur est couverte et tapissée de nattes de jonc. La reine, à l'occasion, ne dédaigne pas de fabriquer elle-même des nattes et de faire de la poterie; nous voyons là des fourrures splendides.

Ensuite un mélange de maïs et de lait nous est apporté, boisson légèrement acidulée. Elle nous est servie avec soin par l'une des suivantes de la reine, qui, avant de nous la présenter, enlève avec un petit bâton les moindres parcelles de grain qui pourraient s'y trouver.

Après avoir pris congé, nous visitons les greniers royaux, grands récipients en terre isolés du sol au moyen de pieux et recouverts de chaume.

En revenant, nous entrons à l'école qui dépend de la station et où une cinquantaine d'enfants, parmi lesquels les petites filles de Mokouaé, chantent des cantiques à gorge déployée.

La reine m'envoie dans la journée un présent de maïs. Le lendemain, elle vient chez M. et Mme Béguin prendre part au repas du milieu du jour. Elle a un vêtement clair; elle est, en outre, drapée dans une large pièce d'étoffe aux couleurs voyantes; autour de sa tête un turban rouge. On dit que cette reine, que je vois aujourd'hui s'agenouiller pour la prière, a tué de sa propre main, il y a quelques années, son premier ministre, dont elle n'était pas satisfaite. Elle me fait demander si, lorsque je retournerai dans mon pays, je me servirai du chariot de feu (chemin de fer) et du bateau de feu (steamer). Après le repas, la reine monte dans son canot pour se rendre compte par elle-même du travail de ses servantes qui cultivent les champs. Le mari de Mokouaé, qui est absent, porte le titre de Mokuentounga; il est l'intermédiaire entre elle et la nation.



LA BARQUE ROYALE (PAGE 122). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

J'ai beaucoup joui de mon séjour à Nalolo et du bon accueil que m'ont réservé M. et Mme Béguin.

9 septembre. — J'étais de retour à Léalouyi depuis quelques jours, lorsqu'a eu lieu une conférence des missionnaires du Zambèze, à laquelle assistaient M. et Mme Adolphe Jalla, qui résident ici, M. Davit, récemment arrivé d'Europe, M. et Mme Béguin (Nalolo), M. et Mme Goy (Séshéké), M. et Mme Louis Jalla (Kazoungoula), qui n'ont pas craint d'affronter les dangers de la navigation du Zambèze pour venir, pendant quelque temps, se grouper autour de M. Coillard, afin de discuter les besoins de la mission. Celui-ci, quoique gravement malade, a pu, grâce à son énergie, faire ici et là acte de présence.

Impossible de donner un résumé de tout ce que j'ai vu et entendu d'intéressant. Mais, à ma place, je crois que chacun serait frappé, malgré les difficultés et les privations de toute espèce qui sont leur pain quotidien, du dévouement entier et complet à leur œuvre de chacun de ces missionnaires, ainsi que des résultats que cette poignée d'Européens, animés par l'esprit qui les a fait agir, ont déjà obtenus. Avant leur arrivée, cette contrée pouvait être appelée à juste titre un pays de sang. Le roi Léwanika lui-même en donnait l'exemple.

Le roi Léwanika et sa sœur aînée, la reine Mokouaé, représentent le règne de l'absolutisme le plus complet. En principe, le sol et tout ce qu'il renferme, y compris les habitants, leur appartiennent ; pas un de leurs sujets n'est libre de ses mouvements. C'est pour cela que, accompagné de M. Jalla, j'ai été rappeler à Léwanika la promesse qu'il m'a faite de me donner trois pirogues et leurs équipages pour descendre, suivant mon projet, le Zambèze jusqu'à Kazoungoula. Le roi nous reçoit très bien au *hachandi*, et il nous présente séance tenante Boumoé son neveu, tout jeune homme qui accompagnera les canots jusqu'à destination.

En revenant à la station, nous apercevons dans le lointain un groupe d'indigènes chargés de défenses d'éléphant ; ils les portent au roi ; c'est l'un de ses principaux revenus. On peut calculer qu'à Léalouyi la livre d'ivoire vaudrait de six à sept francs.

Les bateliers, qui ont reçu l'ordre d'avoir à se tenir prêts pour le départ, sont venus se présenter aujourd'hui, et nous pourrons nous embarquer demain. Il faut nourrir ces hommes ; or, comme les sauterelles dévastent la contrée, cela me serait fort difficile, sans le secours de mes hôtes, qui veulent bien me remettre deux cents livres de millet et de maïs.

11 septembre. — Accompagné de M. Jalla, je vais prendre congé de Léwanika. Il rend la justice au *lékhotla*. Accroupi sur une natte, il nous serre la main ; je le remercie de tout ce qu'il a fait pour moi pendant mon séjour dans son pays. Il me répond qu'il sera heureux d'apprendre que je suis arrivé à bon port à Kazoungoula. Il me dit, en outre, qu'il a envoyé un messager dans ses postes de bétail le long du fleuve, afin d'avertir ses bergers d'avoir à me donner du lait.

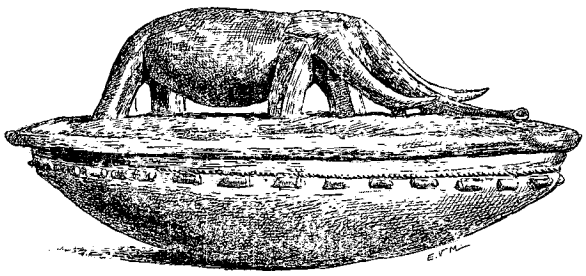
Je vais prendre congé de Katoka, sœur cadette du roi, et de son mari, Mamoiumba ; puis nous prenons, chez le vénéré M. Coillard, un dernier repas auquel le roi assiste en personne. Je dois ajouter que Léwanika a adressé à ses bateliers une allocution, où il leur a dit que celui sur lequel il recevrait un rapport fâcheux serait un homme mort ! Les embarcations sont chargées, les bateliers attendent, c'est le moment du départ... Image de la vie. Comment remercier M. Coillard, M. et Mme A. Jalla et leurs amis, qui ont été si bons pour moi ?

12 septembre. — La flottille est composée de six pirogues ou canots, dont trois sont à ma disposition. Outre le mien, Klass Africa et son aide Sibouzenga sont installés dans l'un, Watcher, Sibette et le chien Punch dans l'autre. Matériel et bagages sont répartis entre ces trois bateaux. Les trois autres sont envoyés par le roi Léwanika à Kazoungoula; ils renferment des peaux de girafe, des défenses d'éléphant, etc. Le jeune chef Boumoé, neveu de Léwanika, monte l'un de ces canots, puisqu'il doit accompagner la flottille.

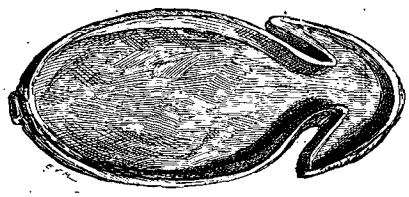
Chaque embarcation est creusée dans un tronc d'arbre, pas un assemblage et pas un clou. Pour toutes, la construction est la même; elles varient seulement comme taille et vitesse.

Siabousiou, le pilote de mon canot, se tient à la poupe; c'est lui qui, par le maniement de sa pagaie, doit diriger l'embarcation. Son uniforme, outre son pagne, consiste en un collier de cuir et un chapeau de paille conique. Le second en dignité se nomme Simaciko, il est à la proue; c'est lui qui, l'œil toujours aux aguets, doit éviter les écueils, les bancs de sable, et ne pas se laisser surprendre par les hippopotames; à côté de lui, trois lances. Les autres bateliers, Moukoudou et Witchimbamtcha, sont un peu en arrière du centre du bateau; ils doivent régler leurs coups de pagaie d'après ceux de l'homme de proue.

TUBANA (BOIS)
CÉDÉ PAR LE ROI LÉWANIKA.



PLAT ROYAL EN BOIS SCULPTÉ



PLAT À POISSON, EN BOIS.

COUPE EN TERRE CUITE DU CHEF BOUMOÉ,
NEVEU DU ROI LÉWANIKA.

DESSINS DE VAN MUYDEN, D'APRÈS LES COLLECTIONS DE L'AUTEUR.

Nous suivons le canal Liaboa[1]; les eaux sont basses, et les bateliers, à différentes reprises, doivent sauter par-dessus bord pour se dégager des bancs de sable.

13 septembre. — Nous naviguons toujours sur le canal; un grand nombre d'oiseaux aquatiques de toutes les tailles et aux formes de bec les plus diverses, habitent ses bords. J'admire une colonie de ravissants oiseaux au plumage étincelant, où la pourpre et l'azur dominent; une quantité de trous creusés régulièrement dans la terre de la berge leur servent de nids.

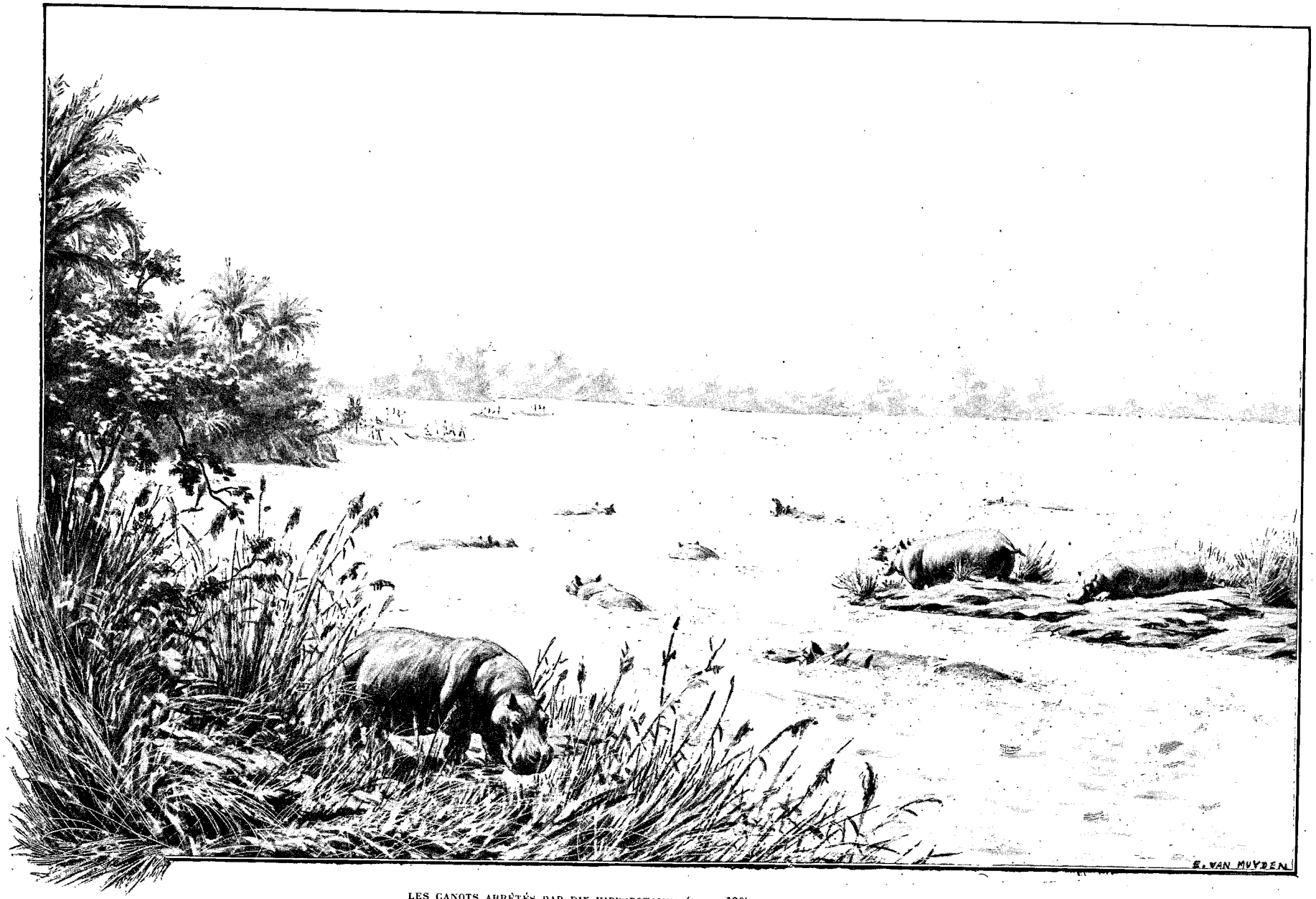
Dans le courant de la matinée, nous arrivons au Zambèze proprement dit. A l'endroit où nous sommes, le fleuve, superbe par le volume de ses eaux, coule avec lenteur et majesté; à peu de distance nous apercevons deux hippopotames. Après quelques heures nous abordons à Nalolo; nous avons une grande avance sur les autres canots, qui ne rallient que plus tard.

La reine Mokouaé m'envoie du lait frais et du lait caillé; je vais la remercier. Au retour elle me fait escorter par l'un de ses serviteurs qui me présente un bœuf. Je vais chercher un repos bien mérité dans l'une des chambres de la station missionnaire, que M. Béguin, actuellement à Léalouyi, a bien voulu mettre à ma disposition. J'allais dormir, lorsqu'une irruption de fourmis me force à déguerpir au plus vite!

14 septembre. — Ce matin, nous reprenons la navigation; la largeur du fleuve varie entre 300 et 400 mètres; berges dénudées; plusieurs villages composés de huttes rondes en chaume se confondent avec la teinte du paysage; pas un arbre. Beaucoup de bestiaux; grâce aux ordres donnés par Léwanika au chef Boumoé, j'ai du lait en abondance. Nous avons vu une vingtaine d'hippopotames; ils ne montrent en général leurs têtes monstrueuses hors de l'eau que pendant quelques minutes pour respirer bruyamment, puis ils plongent pour reparaître de nouveau. Les bateliers les craignent beaucoup; ils font de nombreux détours pour les éviter, et, si cela n'est pas possible, ils avancent très rapidement. J'ai aussi vu plusieurs crocodiles et beaucoup d'oiseaux aquatiques, en particulier un superbe vol de canards.

L'après-midi était déjà sur son déclin, lorsque nous apercevons tout à coup un canot monté par un blanc; il vient dans notre direction. C'est le capitaine Gibbons. Une bonne poignée de main; puis, malgré le soleil qui nous brûle, la théière chante bientôt sur la rive. Il me raconte qu'il s'est laissé attarder dans son itinéraire; il fait force de rames pour atteindre Léalouyi, où il doit rendre ses hommages au roi, après avoir

1. Creusé sur les ordres du roi Léwanika pour suivre l'exemple de M. Coillard qui, au prix de grandes difficultés, avait lui-même établi un canal reliant Séfoula au Zambèze.



LES CANOTS ARRÊTÉS PAR DIX HIPPOPOTAMES (PAGE 130). — DESSIN DE VAN MUYDEN.

fait un travail spécial sur ces régions; il tâchera de revenir au plus vite, afin de ne pas manquer le rendez-vous général fixé à Kazoungoula.

15 septembre. — Dimanche, jour de repos. A midi, + 38° C. dans l'intérieur de ma tente.

Lundi 16 septembre. — Nous n'avions pas fait trois heures de marche lorsque, à mon étonnement, les pirogues s'arrêtent sur la rive gauche et, sans ordre, les bateliers descendent à terre. J'en demande la raison au chef Boumoé, qui me répond que nous sommes près de Matongo, endroit où se trouve le tombeau de Monambi, le célèbre chef des ba-Rotsi; ses hommes doivent s'arrêter pour leurs dévotions, sans cela le voyage ne serait pas heureux. Ils ne vont pas jusqu'au tombeau, qui est à une certaine distance ; Boumoé se met à leur tête, et ils se rendent devant une petite hutte en roseaux située au bord du fleuve, occupée par le gardien du tombeau de Monambi, ou plutôt par son chargé de procuration. Ils s'accroupissent devant lui et commencent leurs dévotions; ils frappent des mains, jettent des cris, tout en s'inclinant profondément.

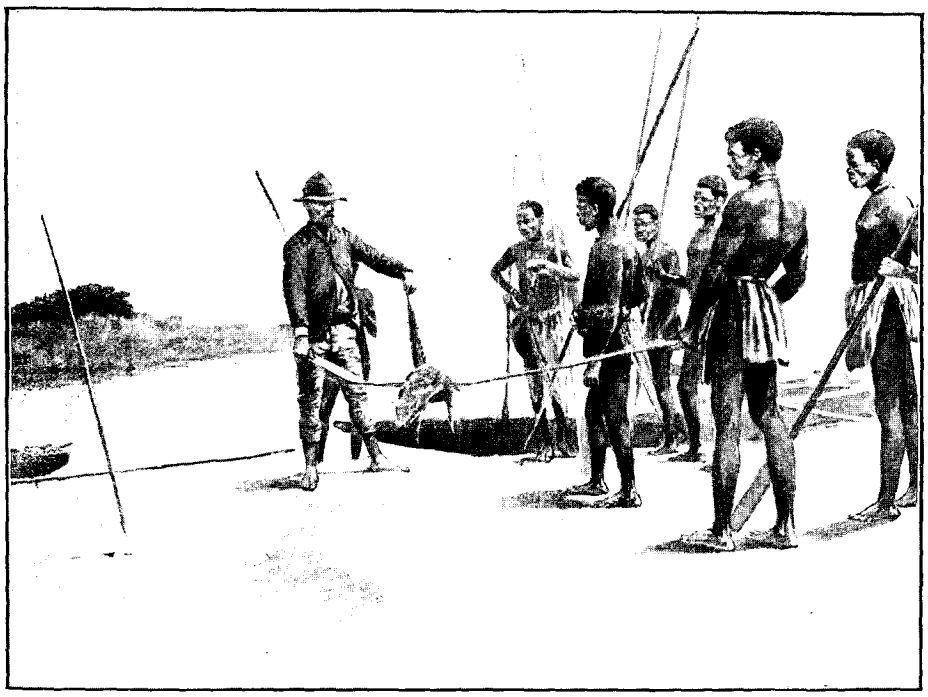
Le fleuve coule superbe; 400 à 500 mètres de largeur. Le paysage change, les rives se boisent; nous doublons la grande île Matanda, qui est habitée, et, au milieu du jour, nous faisons une halte non loin du village de Sénanga, sur la rive gauche du fleuve; groupe de cocotiers. A cet endroit, le Zambèze donne l'illusion d'un lac avec de nombreuses îles boisées.

Plus de bétail ! La mouche *tsé-tsé* reprend son empire; nous espérons donc voir bientôt des buffles, car, comme nous l'avons déjà observé, ce terrible insecte se rencontre dans les parages fréquentés par ces animaux-là; est-il nécessaire de répéter, fait bizarre, que les bêtes sauvages, ainsi que les hommes, sont réfractaires à sa piqûre, mortelle seulement pour les animaux domestiques ?

Jusqu'à Sénanga, nous étions dans la plaine du ba-Rotsi. Les rives du fleuve sont plus ou moins dénudées ; grande plaine avec nombreux villages et postes de bétail. A partir de Sénanga, nous sommes dans les gorges du ba-Rotsi. Sur les deux rives les deux chaînes de collines se resserrent; le fleuve, partagé par de nombreuses îles plus ou moins boisées, se divise en plusieurs bras; paysage pittoresque ; quelques petits rapides.

17 septembre. — Nous ne tardons pas à naviguer le long d'un véritable canal de verdure qui retombe gracieusement dans l'eau, et nous passons à gauche de la grande île boisée de Mbeta. Suivant les exigences de cette navigation fort difficile, nous serons forcés de passer souvent d'une rive à l'autre.

Au milieu du jour, nous arrivons à l'embouchure de la rivière Katengué (Limanika) ; elle prend sa source, si je ne me trompe, à la lagune Kamba, près de laquelle j'ai passé lorsque je me dirigeai vers Léalouyi. Pendant l'après-midi, nous franchissons les rapides de Mouloungou, après lesquels le fleuve s'élargit et forme un lac aux courbes gracieuses.



CAPTURE D'UN CROCODILE. — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

18 septembre. — De bonne heure, nous abordons à Séoma (rive gauche). Nous sommes à l'entrée de la région des rapides proprement dits. Pour éviter les chutes infranchissables de Ngonyé (Gonye), les canots doivent être déchargés, mis à terre et traînés à bras d'hommes sur un espace de près de 5 kilomètres ; ils sont ensuite remis à flot et chargés à nouveau. Afin d'opérer le transbordement des canots, le roi Léwanika a établi à cet endroit deux chefs, Sékomé et Mokuala. Ceux-ci font leur apparition au bout de deux heures. Chose très rare chez un indigène, Sékomé est chauve. Il m'informe que je serai obligé de rester quatre ou cinq jours à Séoma. Mais cela ne rentre absolument pas dans mes plans; j'use d'autorité, et il finit par me promettre que les canots seront tirés sur la grève dès demain.

BUFFLES EN FUITE. — DESSIN DE VAN MUYDEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le campement est établi sous un beau *mochaba*, espèce de figuier à l'écorce claire et au bois très tendre. Il a 12 mètres de circonférence ; il est enlacé par une plante grimpante avec fleurs blanches dont la forme et le parfum rappellent le jasmin ; des palmiers nains croissent à sa base. Une fois toutes choses en ordre et l'esprit en repos, je tiens à examiner de plus près cette admirable vue.

Devant nous, le Zambèze se divise en plusieurs ramifications, au milieu desquelles se trouvent des îles. Il tourne brusquement au Sud-Est pour former les chutes de Ngonyé (Gonye), vers lesquelles nous nous dirigeons. Nous traversons l'un de ses bras en sautant de pierre en pierre, et nous arrivons à la chute elle-même. Après les énormes blocs de la rive gauche sur lesquels nous nous trouvons, le fleuve tourbillonne au milieu des rochers ; au centre, il forme un vaste entonnoir où tout est écume et bouillonnement ; sur la rive droite, chute verticale de 70 mètres de hauteur ; l'ensemble doit avoir une largeur de 200 mètres.

19 septembre. — Sékomé a tenu parole ; au jour fixé, ses hommes arrivent pour tirer les canots sur terre ferme. Les environs de Séoma sont malsains ; la fièvre y fait beaucoup de victimes.

20 septembre. — J'ai payé au chef trois *setsiba* (une brasse ou une demi-brasse de calicot blanc) pour le passage de mes canots, et tout est prêt pour le départ ; nous nous embarquons dans la matinée. Après quelques heures de navigation, nous doublons l'embouchure de la rivière Loumbé (Lumbi), qui opère sa jonction avec le Zambèze d'une manière assez tumultueuse.

21 septembre. — Le soleil se lève à l'horizon ; Klass et moi nous descendons sur la rive gauche, afin de suivre les traces d'un buffle blessé la veille ; nous rejoignons les canots après qu'ils ont passé les rapides de Kalé (Kali). Nous franchissons les rapides de Bomboé (Bumbui), les plus importants que nous ayons rencontrés sur notre route jusqu'à maintenant. Le Zambèze se retient et gronde en se brisant contre les rochers. Les bateliers se mettent eux-mêmes à l'eau et, dans les endroits les plus difficiles, ils passent les pirogues une à une, en les maintenant avec beaucoup d'adresse à l'aide de cordes, faites de feuilles de palmier, fixées à la proue et à la poupe. Peu à peu le Zambèze s'élargit (environ un demi-kilomètre), et il nous donne de nouveau l'illusion d'un lac enchanteur, aux ondes tranquilles parsemées de nombreux îlots.

Au coucher du soleil, des buffles sont signalés ; nous débarquons, Klass et moi, sur la rive droite. Nous approchons à portée d'un buffle qui est à moitié caché dans les taillis. Je fais feu ! Prompte comme l'éclair, la bête, blessée, opère un demi-tour et, tête baissée, queue en l'air, nous charge à fond de train. Klass, à quelques pas derrière moi, me crie : *Look out, the yare coming !* « Attention, ils viennent ». Trois autres buffles, que nous n'avions pas vus et qui, paraît-il, paissaient dans un repli de terrain à notre gauche, attirés par la décharge, arrivent au galop, passant à angle vif à quelques pas de moi, et entraînent avec eux la bête furieuse sur le point de m'atteindre. Pas un passereau ne tombe à terre sans la volonté de Celui qui tient notre vie entre ses mains !

23 septembre. — Nous reprenons nos canots ce matin de bonne heure et nous passons sur les ondes bleues du beau fleuve, entre des îles et des îlots verdoyants. Nous traversons plusieurs rapides ; les plus importants sont ceux de Loushou (Lusu), que les indigènes appellent « rapides de la mort ». Un Européen s'y est noyé, il y a quelques années. Mes hommes sont admirables d'adresse et de sang-froid ; les muscles tendus, ils évitent les récifs et les remous.

24 septembre. — Le paysage est pittoresque aux chutes de Ngamboé ; d'énormes rochers forment un barrage naturel aux eaux qui viennent s'y briser en écumant. Le fleuve, très large, est zébré d'une quantité d'îlots couverts de végétation ; ici et là des palmiers.

Avant midi, tout est terminé, et nous franchissons une succession de rapides où les hommes luttent d'adresse ; ils se servent de leurs longues rames comme de véritables balanciers. Les rapides les plus sérieux sont ceux de Manyekanga. Nous campons sur une île sablonneuse qui fait partie du groupe de Katima-Molilo.

25 septembre. — Pour éviter les grands rapides de Katima-Molilo, nous nous engageons dans un chenal où les canots restent pris sur les galets ; les hommes n'ont pas une tâche facile. Nous retrouvons l'eau profonde et nous naviguons sous des ombrages épais. Nous rencontrons bientôt huit hippopotames. La région des rapides est franchie ; le paysage est moins pittoresque, les berges se dénudent et s'abaissent ; la grande plaine s'étend sur les deux rives ; en un mot, la contrée ressemble à celle que nous avons vue en amont de Séoma.

A neuf heures, nous sommes arrêtés par une bande de dix hippopotames qui nous barrent le passage ; nous sommes obligés, Klass et moi, de descendre sur un banc de sable et de faire feu afin de nous ouvrir un chemin, ce qui ne fut pas chose facile ; ils s'inquiétaient autant de nos balles que si elles eussent été des prunes.

A trois heures nous arrivons à Séshéké. Watcher, mon cuisinier, me raconte qu'il se souvient fort bien, étant enfant, d'y avoir vu Livingstone.

26 septembre. — M. le missionnaire et Mme Goy (Vevey), dont j'ai eu le plaisir de faire récemment la connaissance à la capitale Léalouyi, où ils s'étaient rendus pour le meeting dont j'ai parlé, m'ont aimablement engagé à m'arrêter à leur station, quoiqu'ils ne dussent y revenir que dans quelques jours. J'y fus très bien reçu par l'évangéliste mo-Souto Aarone. Le pauvre Klass Africa a appris une terrible nouvelle en arrivant ici ; pendant son absence, sa femme est morte, ainsi que son beau-frère.

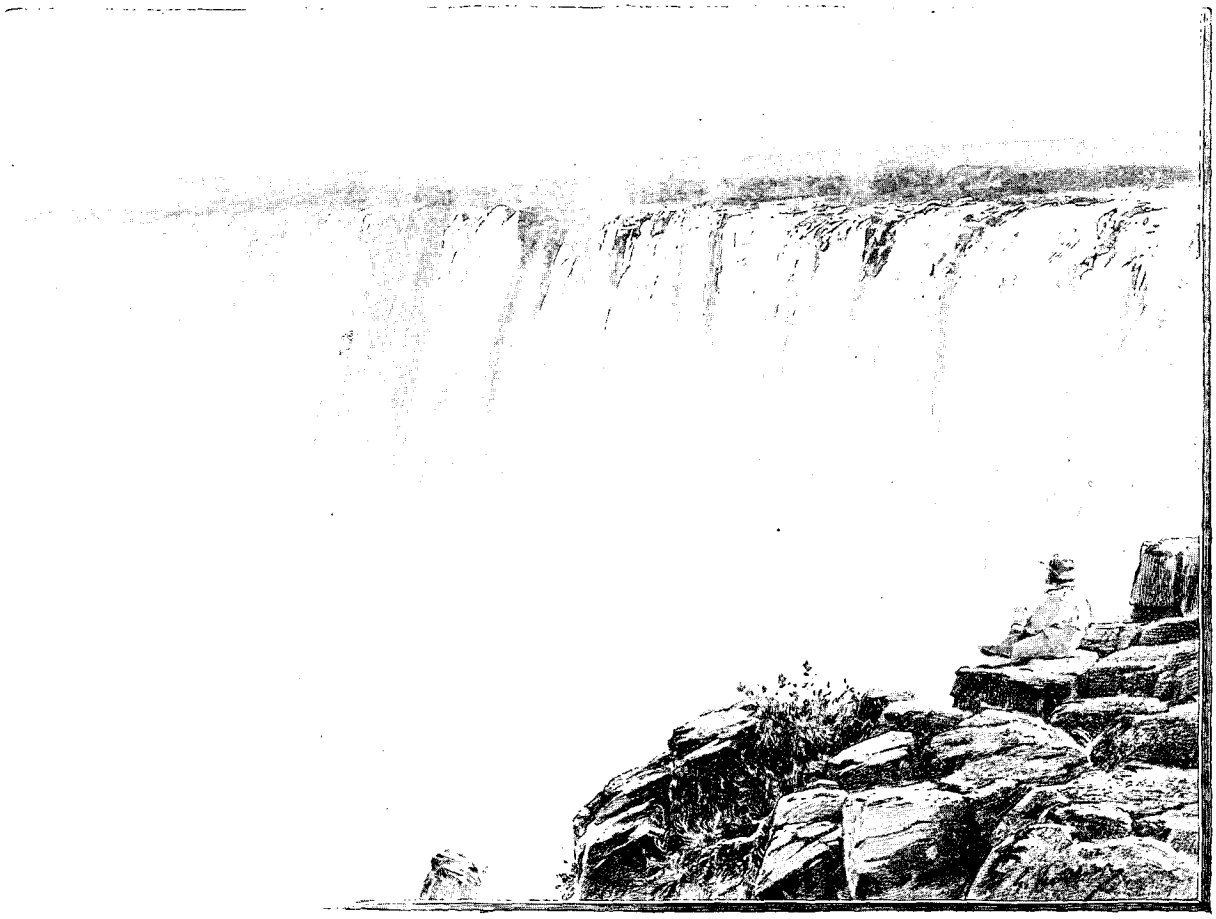
Séshéké a été de tout temps un centre important ; une quinzaine de chefs y ont leur résidence. La princesse de Séshéké est Akanangisa, fille de Mokouaé de Nalolo et nièce du roi Léwanika. Comme le veulent les usages, je vais me présenter à elle ainsi qu'à son mari Mokua.

27 septembre. — Ce matin, je reçois un grand récipient de lait caillé ; Akanangisa ainsi que son mari Mokua viennent me rendre ma visite. Le temps est plutôt frais, et ils sont tous les deux enveloppés de pèlerines de fourrures splendides.

Séshéké est situé sur la berge du Zambèze, assez élevée à cet endroit. Les crocodiles y sont une véritable peste. La localité est comprise dans le territoire de la tribu soumise des ma-Soubia, qui va de Sékhosé jusqu'en amont de Kazoungoula, y compris le pays qui s'étend dans le triangle formé par le Zambèze et la rivière que

RAPIDES DE KALÉ (ZAMBÈZE) (PAGE 129). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

plusieurs cartes géographiques désignent à tort sous le nom de Chobé. Elle est appelée Kuando dans son cours supérieur, et Linyanti depuis l'ancienne capitale des ma-Kololo jusqu'à son confluent dans le Zambèze, près de Kazoungoula. M. Coillard arriva pour la première fois, en 1878, à Séshéké ; il y rencontra le voyageur portugais Serpa Pinto, alors malade de la fièvre ; il l'emmena à Leshoma, où il le soigna, et il le conduisit à Mangwato (Béchuanaland). Aussi le major Serpa Pinto a-t-il dédié à M. et à Mme Coillard, en souvenir de toutes leurs



CHUTES DE VICTORIA (VICTORIA FALLS) (PAGE 132). — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

bontés à son égard, l'un des volumes concernant son exploration. M. Coillard et M. Jeanmairet fondèrent la station missionnaire de Séshéké, en 1885; M. le missionnaire Goy [1], arrivé en 1889 sur terre africaine, prit quelque temps après la direction de ce poste.

28 septembre. — Au matin, nous reprenons nos canots ; Rhatô, chef influent de Séshéké, vient assister à notre départ. A onze heures, hourra ! nous arrivons à l'embouchure de la rivière Machilé, dont nous avons remonté le cours jusqu'à sa source.

29 septembre. — Les collines se sont de nouveau resserrées, et nous arrivons aux rapides de Mambova, les derniers avant d'atteindre Kazoungoula. Nous nous engageons ; soudain, mon canot, qui tenait la tête, touche de flanc un gros récif. En quelques secondes cette coquille de noix sombre et l'eau coule à flots par-dessus ses bords. Il faut opérer le sauvetage de mes effets personnels et consacrer la journée à un séchage général sur la rive voisine, qui se trouve bientôt émaillée des objets les plus disparates.

30 septembre. — Le fleuve est de nouveau calme et majestueux. Tôt dans la matinée, j'aperçois les toits de chaume de la station missionnaire de Kazoungoula ; me voici donc arrivé à l'endroit où nous sommes entrés dans le pays des ba-Rotsi et d'où nous en sortirons.

M. et Mme Louis Jalla sont encore à Léalouyi, mais j'ai le plaisir de retrouver à Kazoungoula M. et Mme Boiteux (Neuchâtel), missionnaires tout nouvellement arrivés. Nous avons fait bonne connaissance à Palapye, alors qu'eux aussi étaient en route sur le Zambèze. Ils m'installent confortablement dans leur grand chariot. J'apprends que Pirie a eu la dysenterie; il a précédé Reid de quelques jours, et il a établi son campement sur la rive droite. Je lui fais porter immédiatement un billet, afin de savoir si je puis lui être de quelque utilité. Une heure ne s'était pas écoulée, lorsque j'entends deux voix connues ; Reid a rallié ce matin le lieu de rassemblement et traversé le fleuve, accompagné de Pirie (qui va beaucoup mieux), pour me serrer la main ; elle a été chaude, cette poignée de main !

M. et Mme Boiteux nous font le plaisir de nous réunir tous les trois pour le repas du milieu du jour. Nous décidons, Reid, Pirie et moi, de partir à pied à la fin de la semaine, pour aller visiter les célèbres Chutes de

1. Le 25 mars 1896, M. Goy tombait au champ d'honneur, enlevé à l'âge de trente-trois ans par les fièvres du pays.

Victoria (Victoria Falls). De là, nous passerons par Panda-Matenga, et nous trouverons à Gazuma-Vley nos chevaux, bœufs et chariots ; nous pensons être rejoints à bref délai par le capitaine Saint-Hill Gibbons [1].

5 à 6 octobre. — Nous franchissons à pied la distance qui sépare Kazoungoula des Chutes Victoria (Victoria Falls), en suivant plus ou moins le cours du Zambèze à travers une contrée rocailleuse, souvent couverte de taillis, ondulée et coupée par des cours d'eau qui vont se jeter dans le fleuve.

Le 7 octobre au matin, nous apercevons les vapeurs qui se dégagent des chutes et nous en entendons le grondement. Pour se faire une idée des Victoria Falls, il faut se représenter le Zambèze, très large et roulant ses eaux d'une manière normale, au milieu d'îles plantées de palmiers, lorsque, soudain, sur sa route se présente une paroi de rochers plus ou moins à pic, d'un profil d'environ seize cents mètres et haute de cent à cent vingt. C'est dans ce gouffre, dont la largeur varie approximativement de quarante à quatre-vingts mètres, que le fleuve se précipite en faisant, presque à angle droit, un coude au Sud-Est. Pour admirer dans toute sa majesté cette merveille de la nature, nous nous plaçons sur l'autre rive du gouffre, par conséquent en face même des chutes. Nous marchons au milieu de grands arbres reliés entre eux par des lianes flexibles, peuplées de nombreux singes. Ici et là, des massifs de fougères aux teintes claires se détachent du sol.

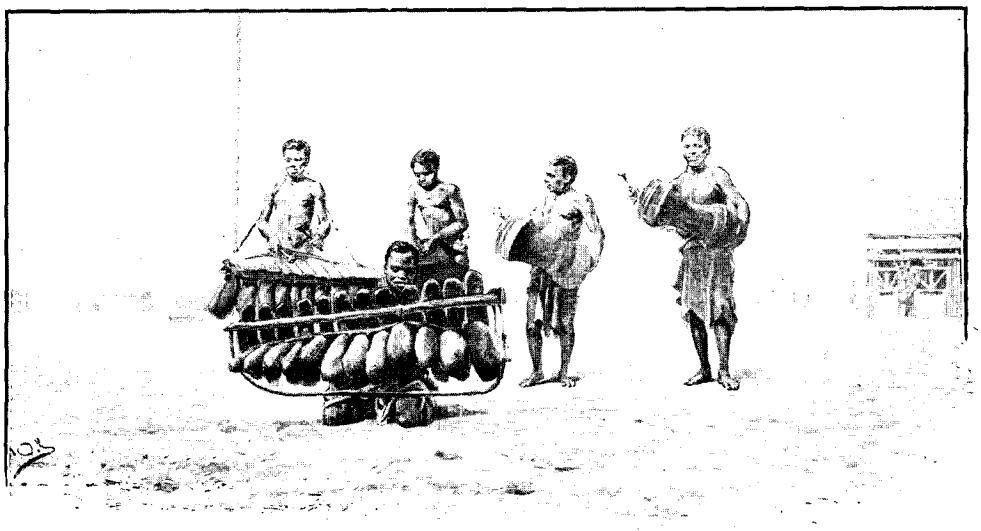
En partant de l'Ouest, nous voyons la première chute, la moins abondante. Contrairement aux autres, ses ondes frémissantes se dévalent des rochers en suivant un plan incliné. Elle est séparée de la seconde par l'île Livingstone, ainsi nommée en souvenir de l'illustre voyageur qui, le premier, aborda ces parages. Cette seconde chute est verticale. Une île la sépare aussi de celle qui suit; mais, à cet endroit, la vapeur qui se dégage du tourbillonnement de cette avalanche liquide est telle qu'il n'est pas possible de la distinguer ; les deux chutes semblent n'en former qu'une seule. C'est, à notre avis, la partie la plus grandiose des Victoria Falls. Il est impossible de ne pas être fasciné par cette énorme masse d'eau qui tombe avec fracas, rebondit très haut, et qui constitue l'atmosphère opaque que nous avons sous les yeux ; le soleil s'y joue et forme des arcs-en-ciel superposés d'une grande beauté.

Cependant, pour ne pas prendre un bain trop prolongé, nous devons nous arracher à notre contemplation et continuer notre promenade. En effet, quoique le ciel soit d'un bleu intense, nous sommes imprégnés d'humidité; à de certains moments, la pluie ne pourrait pas mieux faire ; véritable température de serre chaude. Encore une île, cette fois-ci bien visible, et nous sommes en vue de la quatrième et dernière chute. Elle s'étend sur un long parcours, et si, à cette époque de l'année, elle n'impressionne pas comme ses sœurs, son cachet spécial n'en frappe pas moins le spectateur : ses eaux, divisées par les rochers, forment une succession de gerbes qui affectent des formes diverses.

Il m'est difficile d'établir une comparaison entre le Niagara, que j'ai visité il y a quelques années, et les Victoria Falls. Leur caractère n'est pas le même. Grâce à leur volume d'eau très considérable, les chutes américaines sont peut-être plus imposantes, tandis que les chutes africaines l'emportent en tout cas au point de vue du pittoresque. Mais qui dira l'impression produite au moment de la saison des pluies par ce spectacle grandiose!

1. Il n'a pas pu rejoindre à temps, car, à lui non plus les péripéties émouvantes n'ont pas manqué. Sans parler de la fièvre et de la dysenterie qui l'ont terrassé, il a failli, au retour, tomber entre les mains des cruels ma-Tébélés alors en pleine révolte. Bref, nous ne nous sommes retrouvés qu'à Londres et nous avons pu échanger nos impressions au dîner que nous a offert le *Geographical Club*.

(A suivre.) Alfred BERTRAND.



INSTRUMENTS DE MUSIQUE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés

LE MARCHÉ À JOHANNESBURG (PAGE 141). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AU PAYS DES BA-ROTSI[1].

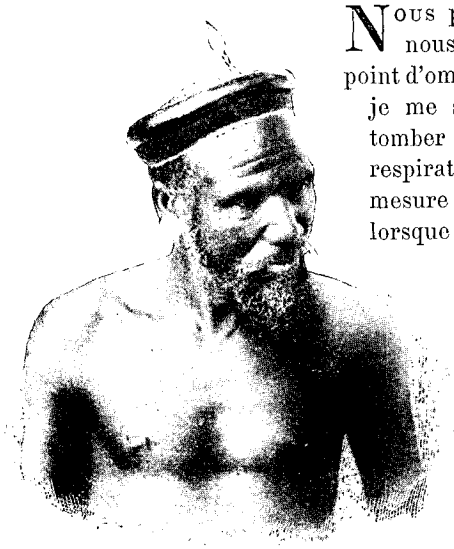
(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND[2].

IV

Des Chutes Victoria à Panda-Malenga. — Daka. — La grande piste de la Soif. — La rivière Gway (frontière du Matébéléland). — A Boulouwayo. — Le Transvaal. — Le Natal. — Une plantation de thé. — Durban. — East-London. — Port-Elizabeth. — Retour au Cap.

Nous partons le 8 octobre; pendant les jours qui suivent, la chaleur est terrible : nous sommes dans une véritable fournaise, et les taillis qui bordent la piste n'offrent point d'ombrage. Le 10, tandis que Reid et Pirie se sont portés en avant, en quête d'eau, je me sens rapidement faiblir. Je suis obligé à plusieurs reprises de me laisser tomber sur le sable brûlant. Je souffre sans doute d'insolation ou de fièvres. Ma respiration se précipite, ma langue s'épaissit, puis viennent les troubles de la vue. A mesure que j'avance, il me semble voir Reid ou Pirie devant moi..... Ils disparaissent lorsque j'approche... Mirage trompeur !



UN GUERRIER ZOULOU (PAGE 142), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Autre mirage : je crois voir notre tente dressée à quelque distance..... Nouvelle déception intense! Tous ces symptômes fâcheux vont s'accentuant; je me sens perdu. Je demande à Dieu son secours, et j'ai encore la force de me traîner péniblement une heure durant. Puis, mes membres me refusent tout service ; c'en est fait de moi. Mais, véritable exaucement de prière : à ce moment-là, j'aperçois à quelques mètres un baobab de grande dimension, le seul vu de la journée, et, couché à l'ombre de son tronc, l'homme qui avait la charge du sac contenant mes effets personnels ! Fatigué, il se reposait là, comptant rejoindre la colonne plus tard. Quelle délivrance ! Je m'affale derrière le tronc et je me couvre de vêtements renfermés dans ledit sac, pour me garantir autant que possible, des rayons perfides du soleil. En attendant le secours désormais assuré, je tourne autour du tronc à mesure que le soleil avance. Enfin à cinq heures arrivent Reid et Pirie ; soutenu par eux, je puis rejoindre le campement établi près d'une mare, à quelques kilomètres de là. Une fois installé sous la tente, Reid m'administre de l'eau bouillante aux pieds, ainsi que des aspersions froides sur la tête et l'épine dorsale, ce qui me soulage. Il en était temps.

1. *Suite. Voyez p.* 97, 109 *et* 121.

2. *Les lecteurs du* Tour du Monde *pourront trouver la relation complète du voyage de M. Alfred Bertrand, dont nous leur avons donné des extraits, dans un volume in-8° qui paraîtra prochainement à la librairie Hachette et Cie.*

Vendredi 11 octobre. — Grâce à la médication énergique de Reid, j'ai passé une assez bonne nuit et crois pouvoir, au matin, me mettre en selle.

Dans l'intervalle, Reid avait fait chercher les chevaux à Gazouma-Vley, où nous avions laissé notre arrière-garde, avant de traverser le Zambèze.

Nous arrivons de bonne heure à Panda-Matenga. C'est là que la British Chartered Company a, dans cette partie du pays, son poste le plus avancé. Il se compose de quelques huttes en terre, dont la principale est habitée par B..., le *field coronet*. Ce dernier, voyant mon triste état, m'offre l'hospitalité. La hutte est divisée en deux parties ; je suis couché dans celle qui sert d'entrepôt aux marchandises. Celles-ci se composent principalement de dépouilles de bêtes sauvages. En guise de lit, un soubassement adossé à la muraille, de deux ou trois pieds de hauteur, sur lequel des perches posées transversalement soutiennent de la paille. Pendant la journée, c'est un va-et-vient continuel de moricauds ; je suis trop malade et trop faible pour y faire attention. Après une commotion aussi forte que celle dont j'avais souffert la veille, me remettre en selle dès le lendemain matin n'était sans doute pas de saison. Je ne tardai pas à m'en rendre compte, car, du 11 au 15 octobre, une crise aiguë se déclara. Je fus pendant plusieurs jours dans une situation très critique. Cependant je ne perdis jamais connaissance, ce qui, entre autres, me permit un jour d'entendre B... dire à Reid : « *I thought he was a dead man* » (J'ai cru qu'il était un homme mort).

CUEILLETTE DU THÉ PAR LES COULIS INDOUS (PAGE 142). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tout mon sang semblait se transporter à la tête ; il s'ensuivait des bourdonnements peu agréables. Je souffrais aussi de transpirations excessives qui réduisaient mon corps à sa plus simple expression ; ma langue, paraît-il, devint noire à plusieurs reprises. J'ajouterai que B..., et Reid, se rendant compte de la gravité du mal, me soignèrent de leur mieux et selon le peu de moyens qu'ils avaient à leur disposition. Une nuit, B... qui veillait dans le réduit séparé du mien par une large ouverture, se précipite chez moi armé de son fusil. « *Take this lantern* » (prenez cette lanterne), me dit-il vivement : ce que je fis avec peine. Un coup de feu retentit à mon oreille, mais, vu mon état de prostration, j'étais indifférent à ce qui se passait autour de moi. Or, il venait de tuer à bout portant un serpent venimeux qu'il avait entendu s'introduire en sifflant dans ma hutte.

A BOULOUWAYO (PAGE 137). — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

15 octobre. — Aussitôt que je peux me tenir debout, soit le cinquième jour depuis l'accident, les chariots sont attelés ; bientôt tout est prêt pour le départ dans la direction du Sud. Dans cette première période de ma convalescence, chaque effort représente pour moi une souffrance ; le cahotement du chariot, ainsi que les privations de toute espèce, ne sont guère de nature à hâter ma convalescence. Moins de vingt-quatre heures après notre départ, nous arrivons sans encombre à la mare de Daka, que nous trouvons dans un état satisfaisant.

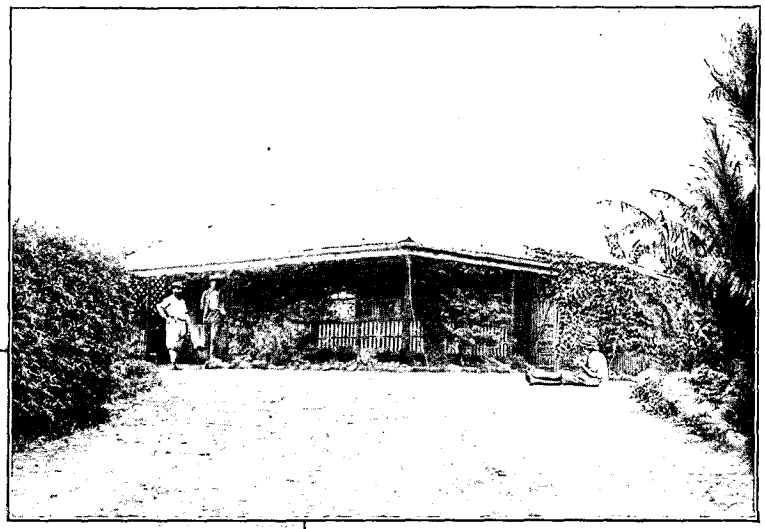
En ce qui concerne l'eau, les difficultés vont recommencer ; la première mare que nous rencontrerons sera

celle de Tamasetsie. Pour y arriver, nous devons franchir environ quatre-vingts kilomètres à travers un sable épais et pénible pour les attelages; c'est le *thirst track* (piste de la Soif) tant redouté des voyageurs.

18 octobre. — Quelle journée ! nous sommes en panne dans le sable, par une chaleur torride. Les bœufs du grand chariot, dont les roues sont actuellement presque hors de service, ne peuvent, malgré tous les efforts, faire un pas de plus.

Nous avons heureusement derrière nous M. S..., un Irlandais qui vient des Chutes Victoria et avec lequel nous avons fait bonne connaissance à Panda-Matenga. Sa caravane se compose de trois grands wagons et d'une cinquantaine de bœufs. Ces derniers sont plus petits, moins vigoureux que les nôtres, et il aura aussi de la peine à traverser le *thirst*.

Vers le soir, il arrive. Nous lui soumettons le plan suivant, qu'il accepte : comme une épave en pleine mer, nous abandonnerons notre grand chariot au milieu des sables (jamais nous ne l'avons revu). Nous lui offrons une partie de nos attelages comme renfort, et ceux de nos colis qui ne trouveront pas place dans notre petit chariot seront chargés sur l'un de ses wagons. C'est là que je dus, hélas! laisser la peau du buffle qui avait failli m'éventrer.



LA RIVIÈRE DE MÉRINDOL (NATAL) (PAGE 141). — MAISON DE PLANTEUR, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Je l'avais préparée avec soin et transportée à grand'peine jusqu'ici; elle pesait 75 livres. Je me faisais un plaisir de pouvoir l'offrir au musée de Genève. Aussitôt dit, aussitôt fait, et les attelages ainsi combinés fournissent encore une longue marche de nuit.

19 octobre. — Quoique la journée soit déjà avancée, entre quatre et cinq heures du soir, le thermomètre, à l'ombre du chariot, indique plus de 35 degrés centigrades. Les ombrages manquent totalement; il nous faut, lors des haltes, chercher un abri sous les véhicules. Dans la nuit du 19 au 20, les attelages sont en détresse, épuisés par la fatigue et surtout par la soif; sous peine de les perdre et de nous trouver dans une position désespérée, nous devons, quitte à les faire chercher plus tard, laisser de nouveau sur place trois des chariots, puis diriger le plus rapidement possible les hommes et animaux vers la mare de Tamasetsie. Au bout de quelques heures, il faut agir de la même manière avec le seul attelage qui nous reste, composé des trente bêtes les plus valides.

20 octobre. — A l'aube, Pirie et Reid partent à cheval pour la mare de Tamasetsie, où nous espérons que nos gens sont arrivés. S... et moi nous restons au wagon jusqu'à la fin de la journée.

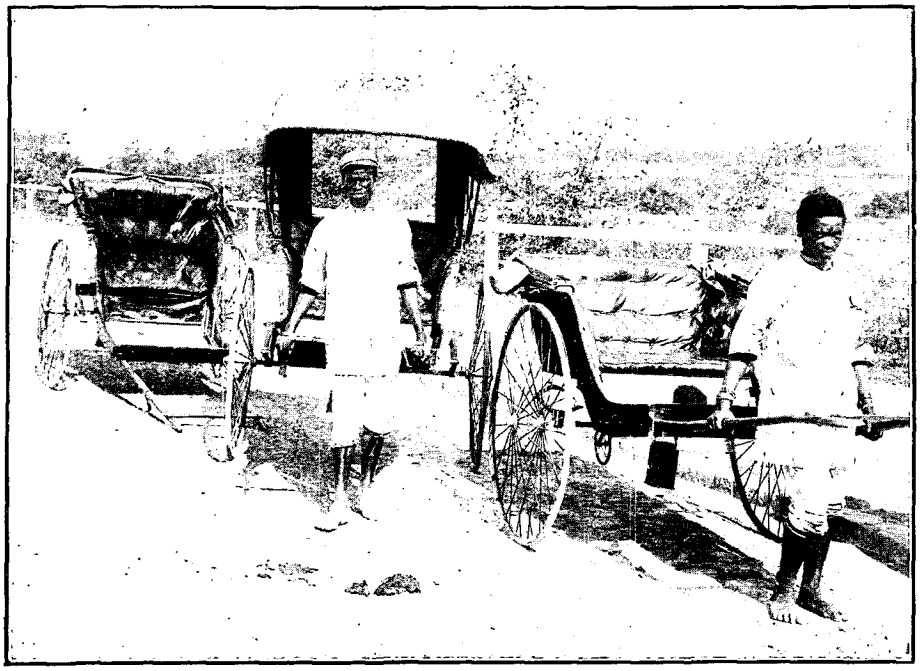
Nous avons là sous les yeux une scène navrante, soit le triste défilé des bœufs de S..., les plus faibles laissés en arrière, et dont plusieurs n'atteindront pas Tamasetsie. Leurs naseaux parcheminés ne subiront plus le contact bienfaisant de l'eau. Ils tournent autour de nous et semblent nous implorer de leurs grands yeux humides; mais, hélas! nous ne pouvons rien faire pour eux. Avant le coucher du soleil, bien que très souffrant, je monte à cheval avec S... ; à la nuit noire nous nous trouvons tous réunis à Tamasetsie avec de l'eau en abondance. Il était temps d'arriver, car les bœufs qui ont survécu sont restés en moyenne trois jours et trois nuits sans être abreuvés.

21 octobre. — La nuit dernière, un lion, par de magnifiques rugissements, nous informe de sa présence dans les environs, et, à son réveil, S... peut se rendre compte que cet hôte non invité lui a égorgé l'une de ses plus

belles bêtes. Il en a déjà perdu dix à travers le *thirst*. L'un de ses meilleurs bœufs est devenu fou furieux lorsque, après de nombreuses privations, il a été de nouveau en vue de l'eau ; il est mort au bout de quelques heures sans avoir pu boire. Notre expédition dans le *thirst* a eu la bonne fortune de ne pas en laisser un seul en arrière.

Nous trouvons à la mare de Tamasetsie un Allemand, M. H..., qui a charge de l'arrière-garde du Dr Penther, le voyageur autrichien que nous avons rencontré aux chutes du Zambèze.

Vu mon état toujours très grave, il me recueille dans son campement, alors que Reid, Pirie et S... procèdent au sauvetage des chariots laissés en arrière. Le souvenir de cet homme de bien ne s'effacera pas de sitôt de mon esprit ; pendant toute une semaine, il me soigna comme un frère. Extrêmement faible, je passai toutes mes journées dans son campement, étendu à terre, enveloppé de couvertures, la tête entourée d'une épaisse serviette continuellement imbibée d'eau ; cette précaution est indispensable en pareil cas, dès qu'on peut enfin user à discrétion de ce précieux liquide.



LES VOITURES DE DURBAN (PAGE 142). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

26 octobre. — Nous décidons, Reid et moi, de partir demain soir pour Boulouwayo, ville principale du Matébéléland.

27 octobre. — Après avoir pris congé de H..., nous nous mettons en route. Nous voyageons dans le *scotch cart* (petit chariot à deux roues) attelé de dix bœufs. Cinq hommes nous accompagnent, plus deux chevaux de selle. Puis nous congédions le reste de notre caravane, qui doit réintégrer ses pénates dans le Béchuanaland. Pirie et S... suivront notre piste plus tard, lorsque les attelages de ce dernier seront en bon état ; nous lui donnerons l'usage du surplus de nos bœufs, et il nous amènera une partie de notre bagage.

13 novembre. — Je ne veux pas entrer dans les détails de notre vie ainsi que du chemin parcouru entre Tamasetsie et Boulouwayo (direction générale Sud-Est), ce qui me mènerait trop loin.

Nous avons franchi cette distance, en ne perdant qu'un seul animal, en dix-sept jours, trajet pour lequel on compte ordinairement trois ou quatre semaines. Cela a nécessité de nombreuses marches de jour et de nuit, avec des alternatives de sable et de terrain plus ou moins rocailleux.

Le 7 novembre, enfin, nous apercevons dans le lointain la ligne bleue des collines derrière lesquelles se trouve Boulouwayo. Nous recevons la visite de plusieurs ma-Kalakas, ces anciens esclaves des cruels ma-Tébélés ; en somme, ce sont de beaux hommes, bien découplés, et qui, eux aussi, ne dédaignent pas de se parer de verroteries.

La physionomie de la contrée change. Adieu les plaines ! nous sommes dans la région des collines, sur les pierres desquelles notre chariot, dont la caisse repose directement sur les essieux, fait des bonds désordonnés. Passages souvent difficiles, en particulier les lits encaissés des rivières, comme celui du Gway, dont les berges très escarpées semblent défier la traversée pour quelque véhicule que ce soit.

Le 10 novembre, nous foulons le sol du Matébéléland ; des kraals apparaissent ici et là ; les arbres sont feuillés et l'air est plus vif ; en outre, la piste devient meilleure. Il en est temps : quelques-uns des bœufs, les plus faibles, réduits à l'état de squelettes, se couchent pendant les marches ; il faut alors les remettre sur leurs jambes, et suivant les cas, leur donner une autre place dans l'attelage. Il est douloureux de voir souffrir et d'entendre gémir ces pauvres animaux, sans qu'il soit possible de les soulager ; mais il faut aller de l'avant, toujours de l'avant ! Il y va de la vie. Un jour, Reid a dû en abattre un qui, décidément, ne pouvait plus avancer.

13 novembre. — Vers le soir, nous sommes en vue de Boulouwayo[1].

1. En pays français, on a pris l'habitude d'écrire *Boulouwayo ;* en anglais, *Buluwayo ;* je conserverai l'orthographe française. D'après la langue du pays, on devrait écrire, paraît-il, *Bolavayo* ou *Boulaouayo*.

Quel contraste, après notre vie passée, de nous trouver, au bout de quelques heures, assis devant une table relativement bien garnie, puis de pouvoir dormir tranquillement dans de vrais lits !...

Jeudi 14 novembre. — Lorsque, au retour des pays sauvages et après toutes les privations endurées, après tous les dangers courus, le voyageur se trouve pour la première fois en contact avec les bienfaits de la civilisation — même à leur état rudimentaire, comme c'est actuellement le cas pour nous à Boulouwayo, — le voyageur, dis-je, habitué à se tirer d'affaire en toutes choses par lui-même, se trouve tout d'abord désorienté. Quoi ! sans parler de tout le reste, ces dangers continuellement courus... ces anxiétés, ces inquiétudes au sujet de l'orientation, de la nourriture et surtout de l'eau... qui forment la trame quotidienne de cette rude vie africaine, laquelle cependant a tant de charmes, car elle répond à la vraie nature de l'homme... tout cela n'est plus qu'un rêve !

Quel changement, et comme tout est facilité, lorsque, pour ainsi dire sans effort, l'homme peut se procure ce qui est nécessaire à la vie ! Combien d'Européens qui n'ont jamais quitté le sol natal, et qui se plaignent des petites imperfections et contrariétés de la vie civilisée, se doutent peu de tous les avantages dont ils jouissent !

Ici, à Boulouwayo, comme de l'autre côté des mers, tout homme, même le plus misérable, peut user à discrétion de ces deux bienfaits dont il faut avoir été privé pour les apprécier à leur juste valeur : de l'eau fraîche et pure, ainsi que du bon pain.

15 novembre. — Suivant ce qui a été convenu, c'est à Boulouwayo que notre expédition a pris fin. Sur ce marché favorable, les derniers chevaux, bœufs, chariots, etc., ont été vendus. De plus, ceux de nos hommes que nous avions fait marcher jusqu'ici sont soldés et licenciés.

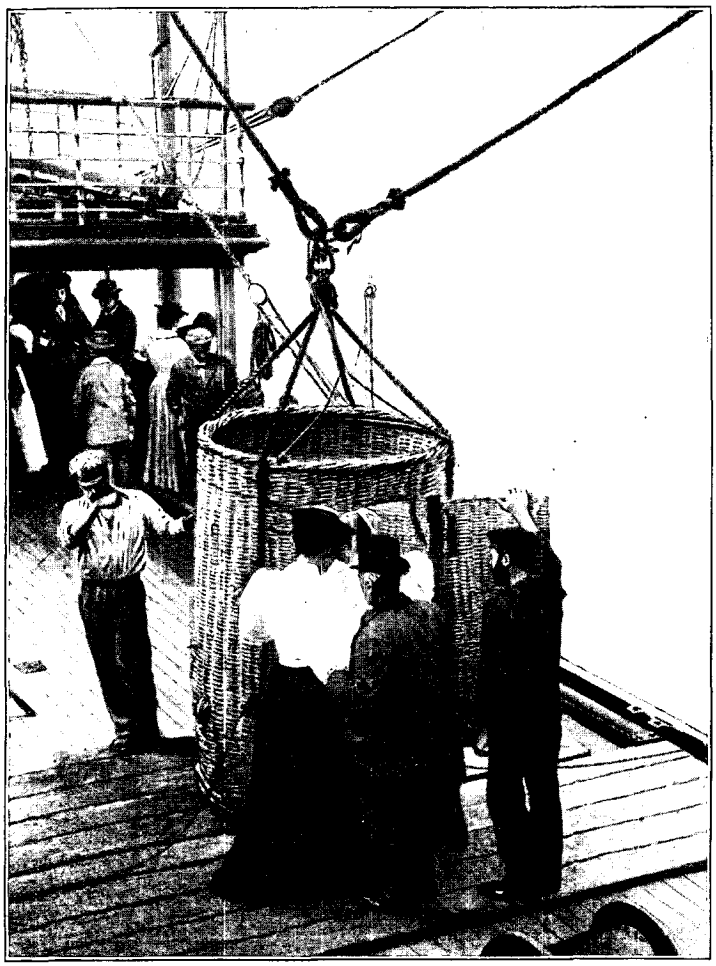
Kanyé, le brave cheval sur lequel l'autre jour j'avais effectué la dernière traite, a péri subitement aujourd'hui pendant qu'on le promenait à la main... suite d'épuisement et des privations endurées.

16 novembre. — Une fois que tout est terminé, Reid, qui connaît déjà la partie Sud-Est de l'Afrique, se rend directement au Cap *via* Maféking. Pour ce qui me concerne, je me propose d'effectuer plus tard le retour par le centre du Matébéléland et le Transvaal. Après avoir visité Johannesburg « la ville de l'or », je m'embarquerai à Natal, sur l'océan Indien.

Quelle preuve de l'énergie de la race anglo-saxonne que la vitalité de Boulouwayo, cette ville née d'hier ! Elle n'a pas deux années d'existence, et déjà elle a la prétention de se considérer comme la capitale de cette contrée nouvelle appelée Matébéléland. Si nous remontons à deux années en arrière, nous voyons que ce pays appartenait au roi Lobengoula. Grâce à une convention conclue avec lui, la Chartered Company occupait déjà depuis un certain temps la région située à l'Est, soit Mashonaland, lorsque, date néfaste pour le sort de sa nation, un parti de ses sujets y pénétra à l'improviste et massacra quelques-uns des blancs qui habitaient la petite ville ou le campement de Victoria. En 1893, trois colonnes anglaises composées en grande partie de volontaires partirent de trois points de rassemblement différents, et ils infligèrent une sévère leçon aux ma-Tébélés. Dès lors, leur pays a passé sous la juridiction de la Chartered Company. Le gouvernement central de la Rhodesia, désignation collective du Matébéléland et du Mashonaland, siège à

VUE DE DURBAN (PAGE 142). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Salisbury, capitale de cette dernière contrée. Le voyageur fraichement débarqué de son chariot à bœufs, seul moyen, pour le moment, d'atteindre cette oasis, ne peut pas s'empêcher de penser que Boulouwayo, l'une des créations de M. Cecil Rhodes, a de grandes ambitions. Tout y a été conçu sur une large échelle; les rues de cette ville embryonnaire se coupent à angle droit, comme aux États-Unis, et, sans compter les trottoirs, elles ont une largeur moyenne de 30 mètres. Les terrains qui les bordent sont fractionnés en *stands*, parcelles de 90 mètres de profondeur sur 45 de largeur, qui sont vendues aux enchères; ils atteignent souvent des prix très élevés.



COMMENT ON DÉBARQUE À EAST-LONDON (PAGE 143). — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A l'heure qu'il est, Boulouwayo offre encore l'aspect d'un immense campement. A côté de maisons en briques rouges bien construites et alignées, nous voyons beaucoup de huttes en tôle galvanisée et de tentes blanches pittoresquement groupées. Les services s'organisent rapidement; des travaux sont exécutés pour fournir la ville d'eau potable tirée des collines environnantes et l'éclairer à l'électricité. Sans parler des édifices réservés à l'administration, elle possède quatre lieux de culte, un hôpital admirablement tenu et organisé (une salle de tempérance est aussi projetée), postes et télégraphes, un marché couvert, une Bourse, quatre maisons de banque, trois écoles, une prison, une station de police centrale. En outre, un large emplacement est réservé aux sports athlétiques; ici et là, nous voyons aussi de grands *stores*, véritables bazars où les marchandises et les produits les plus disparates se trouvent mélangés, etc. Il ne faut pas omettre non plus un club, dont j'ai eu l'honneur d'être membre honoraire pendant mon séjour.

La presse est représentée par trois journaux imprimés dans la ville même.

Boulouwayo sera bientôt dotée d'un conseil municipal. Elle est administrée pour le moment par un *Sanitary Board*, commission sanitaire composée de six membres, dont trois sont choisis par la Chartered Company et trois sont élus par la population. Ont droit de vote tous les résidents qui ont une propriété ou qui payent 12 liv. sterl. (300 fr.) par mois pour leur pension et logement.

La population, sans compter les noirs, dont il serait difficile d'évaluer le nombre, car il varie beaucoup, se monte à environ deux mille Européens, la plupart Anglo-Saxons. Ordre parfait, de jour comme de nuit; la justice est peut-être rendue plus impartialement dans ce coin perdu du monde que dans maint pays civilisé de notre vieille Europe. Sans parler de la ténacité, du respect de la loi inhérent à la race anglo-saxonne, ainsi que de la grande liberté laissée à l'effort individuel, l'une des causes principales du succès de sa puissance colonisatrice consiste, à mon sens, dans le fait que, en Angleterre, contrairement à ce qui souvent se passe ailleurs, les meilleurs éléments de la nation ne craignent pas de s'expatrier, jetant ainsi les bases de colonies futures prospères et ajoutant de nouveaux fleurons à cette couronne déjà si bien garnie.

Le côté pittoresque de cette ville en formation est aussi intéressant à observer. Les hommes aux figures énergiques, bronzées, circulent dans les rues et vaquent à leurs affaires, en culotte de cheval et les bras nus; ils sont coiffés d'un feutre aux vastes ailes. Montés, ils vont presque toujours au galop. Et que dire de ces types de *prospectors* (chercheurs d'or) qui, après avoir, avec plus ou moins de succès, creusé de nouveaux sillons, arrivent de l'intérieur du pays bronzés, tannés par le soleil ardent et aguerris par toutes les privations endurées? Les *desperados* ou bandits de profession sont rares; ils trouveraient à qui parler.

Il paraît que, dans un rayon de près de 100 kilomètres autour de Boulouwayo, tous les terrains susceptibles de culture sont déjà vendus. Ces fermes ont en moyenne une superficie de 3.000 acres ou 1.200 hectares.

SIMULACRE D'UN COMBAT ENTRE DEUX ZOULOUS. — GUERRIERS ZOULOUS. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

En ce qui concerne les mines, chaque résident a droit à dix claims mesurant 120 mètres de longueur sur 180 de largeur. La première formalité à remplir est de se rendre à l'office des mines et de demander une autorisation *for prospecting* (pour chercher) ; elle est accordée moyennant une redevance de timbre qui vaut un shilling (1 fr. 25). Ce prospecteur a désormais le droit de parcourir le Matébéléland ; lorsqu'il croit avoir trouvé un *reef* (filon de quartz aurifère), il doit retourner à l'office des mines et faire enregistrer son claim. Il en devient alors le propriétaire (*owner prospector*) ; il lui faut aussi, en trois mois, y creuser un puits (*shaft*), d'une certaine profondeur. Si le puits a été creusé dans le temps désigné avec les dimensions voulues, le commissaire des mines remet au nouveau propriétaire un certificat de protection valable douze mois. L'activité déployée par ces hardis pionniers leur amènera-t-elle une rémunération proportionnelle à l'immense travail accompli ? C'est ce que l'avenir démontrera. A l'heure qu'il est, la grande difficulté gît dans le fait du transport ; les pionniers du Matébéléland ont la ferme espérance que la ligne du chemin de fer de Maféking aboutira dans trois ans à Boulouwayo[1]. Le 13 décembre, je quitte Boulouwayo sur un *coach* attelé de huit paires de mules. Le 15, nous franchissons le Limpopo et nous foulons le sol du pays des Boers, de la république du Transvaal.

PRÉTORIA. — MAISON DU PRÉSIDENT KRÜGER. — PALAIS DU GOUVERNEMENT, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

L'après-midi nous avons en vue devant nous, à l'Ouest, la chaîne du Zoutpansberg, et à l'Est les Blaunberg ou montagnes Bleues. Ces dernières sont bien nommées, et au coucher du soleil, après avoir passé par des colorations diverses, nous les voyons teintées du bleu le plus intense. Nous apercevons, au loin, des autruches en quête de leur repas du soir.

Le 18 décembre, à cinq heures de l'après-midi, nous entrons à Prétoria.

J'ai donc parcouru en *coach*, pendant six jours et cinq nuits, sauf quelques heures de sommeil, les 800 kilomètres — 170 lieues — qui séparent Boulouwayo de Prétoria, la capitale du Transvaal, cela en traversant au galop de huit ou dix mules, fréquemment relayées, le Centre et le Sud du Matébéléland ainsi que le pays des Boers, ce dernier dans presque toute sa longueur. Ce mode de locomotion et cette manière de voyager, que beaucoup de personnes regardent comme un épouvantail, peuvent, après nos expériences passées, être envisagés comme très confortables.

Ce qui n'empêche qu'en descendant du *coach*, le voyageur se trouve tellement imprégné de poussière, que

1. Les travaux de cette ligne ont été menés avec une rare énergie par M. Cecil Rhodes ; le 15 octobre 1897, la première locomotive arrivait à Boulouwayo, où quelques jours plus tard, soit le 4 novembre, eurent lieu les fêtes d'inauguration.

ce n'est pas après un seul bain qu'il peut revenir à l'état normal et se présenter au milieu de ses semblables. Ce service de *coach* est bien organisé ; il reçoit une subvention du gouvernement. En temps ordinaire il y a, de Boulouwayo pour Prétoria, deux départs par semaine.

28 décembre. — Prétoria, reliée à la ligne des chemins de fer du Sud, jouit de tous les avantages de la civilisation. J'occupe une chambre dans un hôtel confortablement situé sur la Kerckplatz, grande place dominée par une église hollandaise et sur les bords de laquelle s'élèvent le palais du gouvernement, le bâtiment des postes, télégraphes, etc. ; c'est de là aussi que part la rue principale, Kerck Street, qui contient de nombreux magasins.

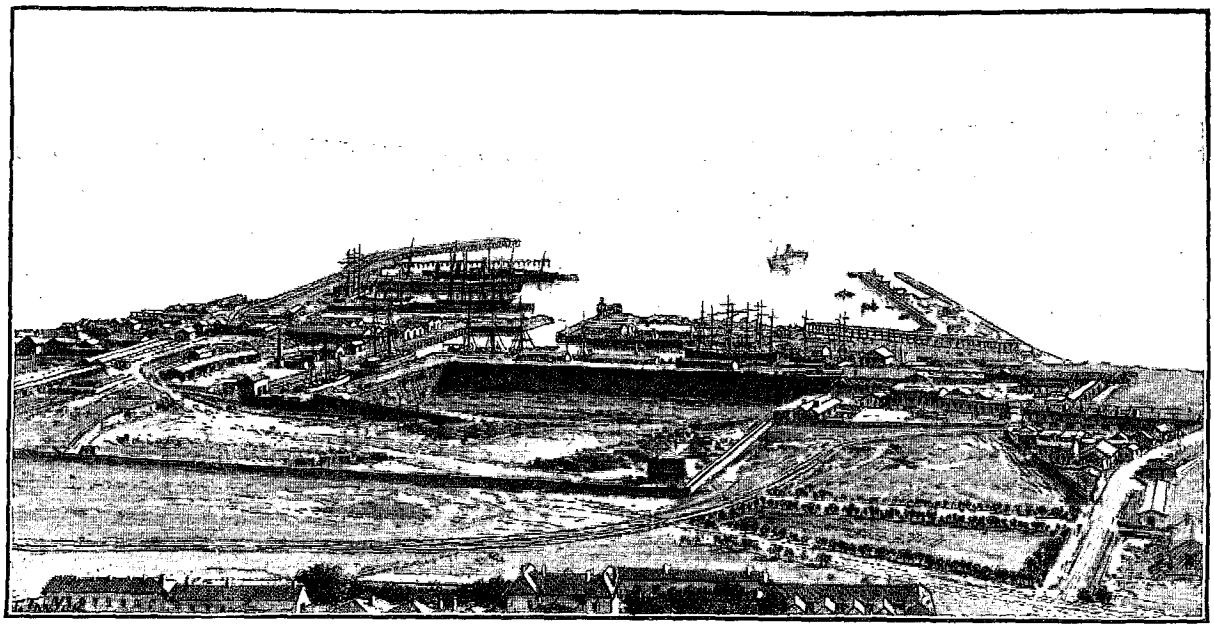
Un Transvaalien, le Dr B..., directeur du musée, a rendu mon séjour ici très agréable en m'introduisant auprès de plusieurs des notabilités de la ville. Mes habits de cérémonie étant au Cap, soit à quelques centaines de lieues de là, force me fut d'assister à ces réceptions en tenue de voyage, pour ne pas dire de chasse, c'est-à-dire en veston court, gilet de flanelle et knicker-bokers, ce qui ne laisse pas de contraster fort avec les élégantes toilettes des dames et les habits noirs des messieurs. Grande bienveillance dans la manière de recevoir ; il faudrait des pages et des pages pour faire un résumé de toutes les conversations intéressantes que j'ai entendues.

Le 29 décembre, je pars pour Johannesburg, et je m'y trouve au moment du *raid* Jameson. On trouvera notées, dans le volume que je vais publier, mes impressions pendant ce curieux épisode de l'histoire du Transvaal.

Je quitte Johannesburg le 13 janvier ; après une nuit passée en wagon, je me réveille à la frontière du Natal. Cette nouvelle ligne, qui relie Johannesburg à Durban, soit à l'océan Indien, a été inaugurée il y a quelques jours seulement. Nous traversons différentes ramifications de la chaîne de montagnes Drakensberg. Ici et là, la voie se développe en de nombreux lacets, et nous jouissons d'aperçus pittoresques sur la contrée environnante, qui est plus ou moins coupée et boisée. Dans le courant de la matinée aussi, nous croisons sept voitures chargées des débris du train dont j'ai parlé et qui a déraillé le 31 décembre dernier, non loin de Glencoe Junction ; un grand nombre de personnes ont été tuées ou blessées.

Tard dans la soirée nous arrivons à Durban, le principal port de mer du pays ; de là je vais visiter un cousin, M. C. M..., d'origine genevoise, ancien officier de la marine de guerre anglaise, qui a depuis quelques années établi une plantation de thé dans la province de Victoria. Pour s'y rendre il faut prendre la voie du *North Coast Railway*, qui franchit plusieurs jolies collines et vallons où la vue est réjouie par des fleurs nombreuses, des plantations de cannes à sucre, etc., jusqu'à son terminus, soit la petite ville de Verulam. Là, un *coach* à deux roues, attelé de six chevaux, conduit le voyageur en quelques heures et par monts et vallées jusqu'à Stanger. Arrivé à cet endroit, j'enfourche un poney envoyé à mon intention ; une chevauchée de quatorze ou quinze kilomètres à travers un pays montagneux et boisé m'amène rapidement à Mérindol, le domaine en question. Un accueil très chaud m'y attend.

Il y a six années que M. C. M... a créé cette propriété, qui est admirablement située. Elle comprend trois collines ; la maison, entourée de bananiers, d'eucalyptus, de bambous, etc., domine la contrée environnante. De



PORT-ELIZABETH (PAGE 143). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la véranda enguirlandée de chèvrefeuilles et de rosiers, l'horizon se développe à l'Est sur un espace de vingt kilomètres jusqu'à l'océan Indien, visible à l'œil nu.

L'industrie du thé a commencé à Natal en 1877, époque où quelques acres furent plantés à titre d'expérience. Aujourd'hui, ce pays possède 1.200 hectares d'arbrisseaux en plein rapport, qui produisent annuellement un million de livres de thé. Le thé de Natal se répand rapidement sur les marchés de l'Afrique du Sud et de l'Angleterre. Il a été comparé avec avantage aux autres produits du même genre. Le climat et la nature du sol donnent à Natal un thé moins âcre et moins fort que ceux de l'Inde et de Ceylan, tout en ayant une combinaison de corps et de parfum qui lui permet d'être consommé pur, sans être mélangé à d'autres thés.

Ce séjour plein de paix, dans cette maison amie où l'hospitalité est si cordiale, et au milieu de ce pays tellement bien partagé au point de vue de la nature et du climat, offre un grand contraste avec les journées passées dernièrement à Johannesburg en pleine ébullition.

Nous sommes en été ; à cette altitude (330 mètres) la température n'a jusqu'à présent rien d'excessif, rafraîchie qu'elle est par des brises de mer. Les ananas, semblables à de grosses boules d'or, sont mûrs, et nous allons en cueillir pour le déjeuner. Des millions de sauterelles viennent de faire irruption à Natal. Leurs cohortes nombreuses se jettent un peu partout et font beaucoup de dégâts. Fait précieux, elles ne s'attaquent heureusement pas au thé. Pour les écarter, de grands feux sont allumés dans les campagnes et les coulis parcourent les diverses plantations en faisant le plus de bruit possible.

Nous avons récemment joui, du sommet du Red Hill, d'une vue splendide sur la contrée environnante : un véritable dédale de collines boisées et de verts vallons, bornés à l'Est par l'océan Indien et au Nord par la chaîne de hautes montagnes qui court à travers le pays des Zoulous, dont nous voyons la frontière à vingt kilomètres environ, les Zoulous, ces fameux guerriers, les plus vaillants de cette partie de l'Afrique.

24 janvier. — Au moment de monter en selle pour nous y rendre, nous apprenons que les places disponibles ont été retenues par les soldats de la garnison d'Eschowe à la frontière du Zoulouland, distante de quelques kilomètres. Comme les soldats ont toujours la préférence sur les autres voyageurs, il n'y a qu'à accepter le fait accompli. Mais je ne me décourageai pas pour si peu, et bien m'en prit; car, arrivé à Stanger, un habitant me loue une voiture légère attelée d'un cheval vigoureux ; prenant les rênes en main, j'ai bientôt franchi les quarante-cinq kilomètres qui séparent cette localité du terminus du chemin de fer, soit Verulam, et j'arrive à temps pour profiter du train de l'après-midi.

Durban (population, 30.000 habitants), le port de Natal, est non seulement une place commerçante d'une grande importance, mais aussi la plus jolie ville de cette partie de l'Afrique. Elle est bien construite et d'une grande propreté. Le meilleur moyen pour la parcourir consiste à monter dans l'une de ces nombreuses petites voitures tirées à bras d'homme qui circulent sans cesse; c'est le mode de locomotion le plus pratique : il rappelle les *djinrikichas* en usage au Japon.

INDIGÈNES FAISANT DU FEU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il ne faut pas oublier non plus d'aller voir le marché, qui donne une idée de la richesse et de la variété des fruits qui croissent dans cet heureux pays. Suivant la saison, l'on y trouve les différents fruits européens mêlés aux bananes, ananas, *naatjes* (mandarines), citrons, oranges, mangoustes, guavas, etc.

La ville s'étend le long de la baie, puis elle s'étage sur les flancs de la colline Béréa, où les plus gracieuses résidences se cachent au milieu des arbres et des fleurs des tropiques. De la Béréa, le point de vue est admirable ; la baie, semblable à un lac tranquille, est reliée à la mer par un canal qui baigne la base d'une falaise couverte de verdure, à l'extrémité de laquelle se trouve un phare ; au delà, l'océan Indien, d'un bleu intense. Les vagues qui rident sa surface semblent le franger d'argent, et plusieurs grands navires à l'ancre sont balancés doucement sur ses flots.

Durban fait honneur à Natal, l'une des colonies anglaises les plus favorisées de l'Afrique. Vasco de Gama a découvert ce pays le jour de Noël 1497; il l'a baptisé *Terra Natalis*. Sa superficie est d'environ 48.000 kilomètres carrés; elle est habitée par 45.000 Anglais, Hollandais et Allemands, 40.000 coulis indous et 450.000 à 500.000 noirs.

Natal est, depuis le 23 juillet 1893, une *self governing colony*; le pouvoir législatif se compose de deux Chambres. Le pouvoir exécutif est confié à un ministère responsable.

UN JOLI COIN PRÈS DE KEARSNEY (NATAL). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

26 janvier. — En mer! Quelle jouissance de respirer encore la bonne brise salée!

Les sujets d'intérêt ne manquent pas à bord du *Roslyn-Castle*, steamer sur lequel je m'embarque à destination du Cap, ville où j'ai de nombreux bagages à réclamer ainsi que d'autres formalités à remplir. Nous avons, parmi les passagers, quatre-vingt-dix des hommes de Jameson qui ont pris part à la récente invasion du Transvaal, y compris trois officiers, prisonniers sur parole, sous la responsabilité de notre commandant. Ils seront débarqués dans les différents ports. Quelques heures après le départ, nous avons en vue les côtes découpées et montueuses du Pondoland, l'une des récentes acquisitions de l'Angleterre. Voici en particulier la pittoresque embouchure de la rivière Saint-John (Umzimvubo), qui se jette dans la mer, enclavée par de hautes falaises couvertes d'arbres.

Cet après-midi j'ai assisté à un incident caractéristique : un commandant Boer et un groupe d'officiers qui ont pris part au raid de Jameson sont fraternellement assis à la poupe et conversent courtoisement, tout en discutant les fautes de tactique qui ont été faites de part et d'autre, lors de la dernière campagne.

27 janvier. — De bonne heure, nous stoppons près d'East-London, située sur les bords de la rivière Buffalo. Elle se dessine bien avec ses maisons aux toits rouges, gracieusement disséminées sur les flancs de la colline. Les steamers sont obligés d'amarrer à une certaine distance du rivage. La barre d'East-London a une mauvaise réputation et les passagers qui veulent aller à terre sont descendus à bord du *tug* dans un grand panier fermé, mis en mouvement par le truc à vapeur; la mer houleuse ne rend pas cette opération facile à exécuter. Les vagues déferlent avec violence lorsque nous franchissons la barre, et une épave nous montre que les naufrages n'y sont pas rares. Nous remontons la rivière Buffalo sur un espace de 2 ou 3 kilomètres; nous sommes bientôt à East-London, le troisième en importance des ports de la colonie du Cap, ville bien construite, dont les vastes rues sont bordées de larges maisons à un étage. La baie non abordable, située à l'Est de la ville, tapissée d'un sable aussi blanc que la neige, sur lequel viennent mourir les vagues de l'Océan, est superbe.

29 janvier. — Au matin, nous arrivons à Port-Elizabeth qui, quoique bien posé au Nord-Est du golfe d'Algoa, est loin d'offrir l'aspect séduisant d'East-London. C'est un bon ancrage protégé des vents; le steamer doit y compléter sa cargaison et nous devons y rester quelques jours. L'un des passagers, M. G. Halkett, de Londres, correspondant politique de la *Pall Mall Gazette*, homme des plus aimables et dans la compagnie duquel chacun peut être assuré d'apprendre des choses intéressantes, m'engage à l'accompagner aux montagnes du Zuurberg. Bientôt nous foulons une jetée surmontée de nombreuses machines à vapeur, signe de l'activité commerciale de la ville, et nous sommes dans Main Street, la rue principale, à l'extrémité de laquelle se trouve l'hôtel de ville, paré d'une fontaine monumentale en forme d'obélisque, ainsi qu'un grand marché couvert où les plumes d'autruches se vendent chaque semaine.

Une ligne ferrée nous mène en quelques heures, direction Nord, à Coerney, où nous arrivons à la nuit et où nous trouvons un gîte dans l'unique petit hôtel de l'endroit. Coerney est fréquemment visité par des éléphants sauvages. Il y a en outre dans les environs plusieurs fermes pour l'élevage des autruches.

30 janvier. — Au milieu de l'après-midi, nous montons dans un *cart* attelé de deux chevaux conduits par un nègre, à destination du col de Zuurberg. Nous ne tardons pas à traverser l'une des fermes dont je viens de parler, où nous croisons de nombreuses autruches, noires, blanches, grises; vues de près, leur corps donne l'idée d'une grande puissance. Leurs pattes bien musclées doivent être une arme redoutable; leurs longs cous sont surmontés d'une tête très petite. De toutes jeunes autruches, habillées de duvet clair, et qui ont déjà la taille d'un dindon, circulent gravement autour de leurs parents.

Nous ne tardons pas à attaquer le flanc de la montagne couvert d'une belle végétation, émaillée elle-même par de ravissantes plantes grimpantes, dont les milliers de fleurs bleues ont la forme de celles du jasmin; ici et là nous voyons encore des groupes de palmiers et d'euphorbes.

Nous admirons plusieurs beaux points de vue; en arrivant au sommet du col, nous embrassons toute la vaste contrée qui s'étend jusqu'à l'océan Indien.

Le propriétaire de l'hôtel du Zuurberg Pass, M. S.-D. B..., est un naturaliste; entre autres curiosités, il nous montre des œufs de l'*Achatina zebra*, grand escargot de terre, qui peut atteindre une longueur de trois quarts de pied.

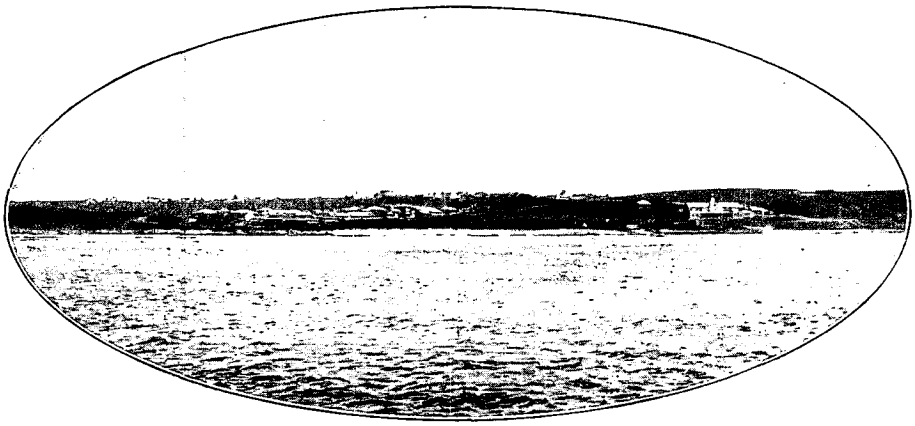
La chaîne de montagnes où nous nous trouvons nous sépare du plateau de Karroo, distant d'environ 30 kilomètres; si nous suivions la route que nous avons sous les yeux, nous arriverions à Kimberley. A cette altitude (2.300 p.) les montagnes sont dépourvues de grands arbres; elles sont couvertes d'une herbe fine, et leur configuration rappelle celle des *moors* de l'Ecosse.

1er février. — Nous reprenons la vie de mer à bord du *Roslyn-Castle*. Port-Élizabeth disparaît bientôt à l'horizon; elle est appelée, vu son grand commerce, le Liverpool de cette partie de l'Afrique.

La mer nous est propice; le 2 février nous mouillons non loin de Mossel-Bay, port excellent préservé des vents de l'Ouest, à moitié chemin entre le Cap et son énergique rivale Port-Elizabeth. Dans la nuit du 3 février, nous franchissons le cap Agulhas, l'extrémité géographique du continent noir; comme on le sait, il partage, par le vingtième méridien de longitude Est, les eaux des deux grands océans, soit l'Atlantique et l'océan Indien. Au matin, nous doublons le cap de Bonne-Espérance, immortalisé dans les *Lusiades* par le poète portugais Camoëns.

Quelques heures plus tard, les belles montagnes la Tête de Lion, la Table, le Pic du Diable, au pied desquelles Capetown s'étage coquettement, sont en vue, et je me retrouve dans cette ville de la colonie que j'avais quittée au mois d'avril 1895.

Alfred BERTRAND.



EAST-LONDON VU DE LA MER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

KIBITKA D'AVCHARS (PAGE 155). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN ASIE MINEURE[1].

CILICIE.

PAR Mme B. CHANTRE.

I

Sur le tell de Kara-Euyuk. — Expulsés du territoire turc par iradé impérial. — Départ de Sourp-Garabet. — Tomardza. — Adieu au vilayet d'Angora ! — Anti-Taurus. — Le Kuru-Bel. — Campements avchars. — Les belles forêts du Taurus. — Vandalisme des bergers turcs. — Rencontre de paysans qui nous mettent de force en quarantaine. — Dans le Tekké-Déressi. — Notre campement. — Attente d'un médecin. — Ennui d'une quarantaine. — Les caravaniers ont faim. — Arrivée d'un soi-disant médecin et d'une garde de police. — Cordon sanitaire. — Le Tekké-Déressi et sa mauvaise réputation. — Départ. — On nous désinfecte. — Arrivée à Chehr.

ARMÉNIENNE DE TOMARDZA (PAGE 148). DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

C'EST sur le tell de Kara-Euyuk où nous venions pour la seconde fois poursuivre nos fouilles, comme je l'ai dit en terminant la relation de notre voyage en Cappadoce[2], que la nouvelle de l'iradé impérial lancé contre nous et ordonnant notre expulsion du territoire turc nous était parvenue, nouvelle stupéfiante, car nous nous étions dûment munis — avant de nous mettre en route — de tout ce qui devait nous faciliter nos travaux, en fait de passeports, de lettres des ministres, de tous les parafes enfin ayant don d'aplanir les difficultés faites aux voyageurs en pays ottoman. Il fallait pourtant s'incliner, car les ordres étaient brefs et durs, et notre ambassadeur nous disait, lui aussi, de ne pas résister et d'effectuer notre retour.

C'est dans ce triste désarroi de notre travail et de nos projets que nous dûmes nous acheminer vers notre asile hospitalier du séminaire de Sourp-Garabet. Une fois encore les lourdes portes du fier couvent s'ouvrirent devant les voyageurs français, et une fois encore cette paisible demeure leur procura la paix et le repos dont ils avaient tant besoin dans leur détresse. Notre présence dans le couvent ne fut pas pourtant sans créer à Mgr l'évêque Balian des difficultés ennuyeuses de la part des habitants de Césarée, qui avaient espéré trouver auprès de lui un asile et un abri dans leur fuite affolée devant le choléra. Mgr Balian, désireux de préserver les élèves du séminaire

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*
2. *Voyez Tour du Monde*, 1896, *p.* 409, 421, 433, 445, 457 *et* 469.

qui n'étaient pas encore en vacances, avait refusé énergiquement jusque-là de se rendre aux prières des Kaïsariotes, en dépit des sommes que certains d'entre eux offraient pour être logés ainsi que leur famille dans les bâtiments réservés aux pèlerins. Ils menacèrent d'enfoncer les portes, et des scènes pénibles se passèrent au pied des hautes murailles du couvent lorsqu'ils surent qu'une exception avait été faite en notre faveur.

A Césarée, le mutessarif Fekham-Pacha, malade de peur, avait — dès leur arrivée — accaparé pour le soigner les médecins venus de Constantinople pour constater l'étendue du fléau et apporter des secours. Les rues désertes ne renfermaient plus que les pauvres et les malades dans l'impossibilité de s'enfuir dans les campagnes voisines. Les boutiques du bazar étant closes, les chiens affamés de ce quartier devinrent une inquiétude de plus pour les édiles. Il fut décidé qu'on leur ferait des distributions régulières de nourriture, afin qu'ils ne mourussent pas de faim et qu'ils n'ajoutassent pas un élément de plus à l'infection régnante. On fit des sacrifices d'animaux tels que bœufs, chameaux, moutons, devant les mosquées, et pour tranquilliser les esprits terrifiés, les mollahs racontaient que le cheik ul Islam avait eu un songe durant lequel il avait appris que le choléra s'en irait vers le Sud, et que tout serait bientôt fini ici. Les Sœurs et les Pères s'ingéniaient de leur côté pour rassurer les pauvres chrétiens, également frappés de terreur.

L'arrivée des médecins eut, il est vrai, un effet assez prompt. Les pharmaciens se décidèrent à ouvrir leurs boutiques et après les jours sombres que nous avions traversés, l'épidémie alla en diminuant.

Les précautions de Mgr Balian ne furent pas inutiles, car parmi les gens réfugiés autour du couvent dans les nombreuses grottes naturelles de cette région, quelques décès survinrent. L'ensevelissement des cholériques soulevait parfois des difficultés : on vit des musulmans enterrer précipitamment des chrétiens que leurs coreligionnaires refusaient de toucher, et réciproquement! Tristes jours et tristes souvenirs! Nous assistions, muets et navrés, du haut de nos remparts, à ce désolant spectacle. Enfin, nous décidâmes d'effectuer notre retour, comme nous l'avions projeté tout d'abord, c'est-à-dire par le Taurus et la Cilicie, en dépit des difficultés qui pourraient se présenter. Le mutessarif voulait que nous prissions la route plus directe, mais beaucoup moins intéressante, pour Mersina par Bor et Nigdeh : c'était assez de voir nos fouilles interrompues, et nous tînmes bon pour notre itinéraire. Les passes de l'Anti-Taurus, le Khozan, Comana, leurs populations montagnardes si intéressantes, l'espoir de quelque trouvaille archéologique, tout nous décidait à partir par Chehr, Hadjin, Sis, Adana.

NOTRE CHEF D'ESCORTE. — DESSIN DE GOTORBE.

. . . . . .

. . . . . .

En 1894, nous avions emmené avec nous un compagnon de voyage, M. Alfred Boissier, jeune et distingué assyriologue genevois que l'attrait d'une visite aux antiques sanctuaires de l'Asie Mineure avait entraîné à se joindre à nous.

Mitcho, notre cher et fidèle drogman de l'année précédente, ne pouvait nous accompagner cette fois encore, car il avait repris son emploi de tâcheron dans la Compagnie Vittalis. Il fallut nous résigner à accepter pour cet emploi un certain Nicolas, de Constantinople, soi-disant Croate, mais surtout Levantin élégant et efféminé qui ne comprit jamais bien ses fonctions. Il s'imaginait volontiers voyager en amateur, prétendait monter le plus joli cheval, se chaussait de souliers à nœuds de ruban durant nos séjours, et affectionnait particulièrement les ceintures de flanelle blanche : un bellâtre doublé d'un ignorant, telle fut notre triste acquisition dans ce genre.

Le cuisinier Pierre, un vrai Monténégrin, celui-là, jeune homme ne parlant guère que le slave et un peu de français, était honnête, mais, à notre grande surprise, il se révéla au bout de peu de temps si malade de la poitrine que nous faillîmes le perdre plusieurs fois durant le voyage. Notre escorte comprenait deux zaptiés dont un, le fameux Hassan de l'année précédente, que le gouverneur d'Angora avait consenti à nous donner de nouveau. Décrire la joie de Hassan, à la nouvelle de notre arrivée, est impossible. Ce nous fut une grande satisfaction, en même temps qu'une

DÉBOISEMENT DU TAURUS (PAGE 150). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tranquillité d'esprit, d'avoir ce garçon si dévoué avec nous. Les caravaniers, pris à Angora, étaient honnêtes et bons, vrais types des villageois turcs de l'intérieur. Ils ne cessèrent de nous témoigner leur attachement de mille façons touchantes, sans jamais se laisser rebuter par les ennuis de notre marche, dans un pays en prise au choléra. Au lieu de louer nos chevaux, comme dans les précédents voyages, nous avions préféré les acheter et les choisir à notre gré; aussi avions-nous quitté Angora, munis d'excellentes bêtes. Le cheval est un élément d'une telle importance dans ces voyages, que l'on ne saurait trop bien se pourvoir. Nous fûmes pleinement satisfaits, d'autant plus que nous avons toujours avec nous nos selles et nos harnais, très différents de l'équipement asiatique.

La présentation de notre caravane étant faite et le lecteur connaissant ses membres, revenons à notre départ de Sourp-Garabet, départ assombri par la menace des quarantaines que les vilayets non contaminés avaient établies pour se garantir.

Nous venons, hélas! du foyer même du fléau, et cela est une déplorable recommandation pour notre nombreuse bande. En effet, sur notre passage, les paysans prennent une attitude menaçante, et, véritables parias, nous devons éviter les villages et passer au loin, car nous venons de Césarée; nous avons peut-être le choléra parmi nous, et à aucun prix les pays non encore contaminés ne veulent notre approche. Nous allons ainsi sous la menace de fusils braqués par des gaillards résolus à se protéger, car c'est l'arme au poing que la garde de chaque village est faite. Ils n'ont pas tort, assurément, mais ce soir, demain, qui sait? peut-être aujourd'hui même, ils l'ont reçu le choléra, sous la forme d'un piéton, d'un pâtre, d'un mendiant qui, lui, entre sans bruit et cause tout le mal..... Une touchante preuve de la sollicitude de l'administration pour les gens du pays, c'est cette visite d'un mudir des environs de l'Argée, bon Turc qui avait ouï parler du microbe du choléra et qui, ayant conçu des doutes à l'égard de la pureté des eaux de son village, s'arma d'une forte loupe avec laquelle il les examina longuement. Le résultat obtenu fut la constatation de beaucoup de microbes et la recommandation paternelle de ne pas boire ces eaux! . . . . . .

. . . . . .

Après une nuit passée à 1.340 mètres d'altitude au-dessus de Tallas, nous prenons la route de Tomardza, marquée sur notre itinéraire. C'est une étape de huit heures, fatigante, avec, sans cesse, la crainte de voir se dresser une quarantaine devant nous. En effet, le mudir refuse de nous laisser entrer et prétend même nous faire retourner à Césarée. Il a reçu l'ordre, dit-il, de ne laisser passer personne sur son territoire!

Fort heureusement, nous avons une lettre de recommandation pour l'évêque du couvent de Tomardza, dépendance de celui de Sourp-Garabet, et nous la lui faisons porter par un de nos cavaliers. Une réponse favorable nous parvient bientôt, et nous laissons là le mudir et ses criailleries, pour aller décharger nos bêtes et

prendre gîte dans le couvent. Pour de pauvres pestiférés que nous sommes, cet accueil nous fait grand bien. Nos hommes semblent peu désireux de courir, avec nous, les aventures du Taurus. On nous assure que nous ne quitterons pas le vilayet d'Angora sans faire une quarantaine de onze jours avant d'entrer dans celui d'Adana. Comme on le voit, notre avenir était assombri par bien des points noirs, et ce fut un triste repas que celui que nous prîmes le soir, dans une chambre délabrée du vieux monastère. Quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas à ces saints asiles arméniens, toujours ouverts devant nous et si largement hospitaliers! Aussi avec quel serrement de cœur avons-nous appris leur pillage, leur destruction par le feu, et le meurtre de ces vieux vartabeds à barbe blanche, lapidés, écartelés par la farouche soldatesque qui a récemment mis à feu et à sang tant de villages arméniens!... Quel chagrin pour nous de lire les navrantes nouvelles qu'apportaient les journaux, et les détails circonstanciés venus de là-bas plus directement, écrits à nous dans les larmes et le deuil! Il faut avoir vécu sous le toit de ces Arméniens, connu la douceur de leurs mœurs, leur valeur morale et intellectuelle, pour bien comprendre ce que ces massacres ont d'odieux, d'intolérable. Les Grecs, chrétiens eux aussi et vivant côte à côte avec eux, n'ont jamais été troublés, parce qu'ils ont leurs défenseurs en Europe, tandis que les Arméniens, qui ont-ils? Personne, absolument personne. Anciens maîtres du pays, ils sont devenus les esclaves d'un vainqueur puissant. En vain leurs plaintes s'élèvent vers le ciel; en vain la victime implore-t-elle la pitié humaine. Personne ne veut les connaître; personne n'est leur proche; personne ne s'émeut. Il faut être vraiment philanthrope pour s'attendrir sur de tels maux, et les masses humaines ne sont pas philanthropes. Il a fallu des voix autorisées, des cœurs vibrants qui, du haut de la tribune parlementaire ou du haut de la chaire, ont essayé de faire comprendre le douloureux martyre de la nation arménienne. J'ai vu les sourires amers, et les larmes de ces hommes, aujourd'hui morts, — et de quelle mort! — nous demandant, il y a deux ans à peine, pourquoi la France généreuse et chevaleresque ne prenait pas, elle, leur défense. Ils sentaient le moment proche pour eux où les Turcs, las de les sentir en perpétuelle rébellion contre leur traitement indigne, les briseraient afin d'en finir une fois pour toutes avec eux.

NOMADES DU TAURUS. — DESSIN DE GOTORBE.

. . . . . .

. . . . . .

Un homme du pays est venu s'offrir pour nous guider dans les montagnes; nous l'avons accepté, et nous nous levons à l'aube, avec le projet bien arrêté de sortir du vilayet d'Angora. Il suffit pour cela de traverser le Zamanlia-Sou. Au moment de partir, un second guide, jeune homme d'Everek, nous propose de nous accompagner dans les défilés du Taurus. Ce n'est pas trop de deux hommes, et nous l'acceptons. Nos zaptiés ont repris courage; l'un d'eux, Ali, est décidé à nous accompagner au bout du monde!

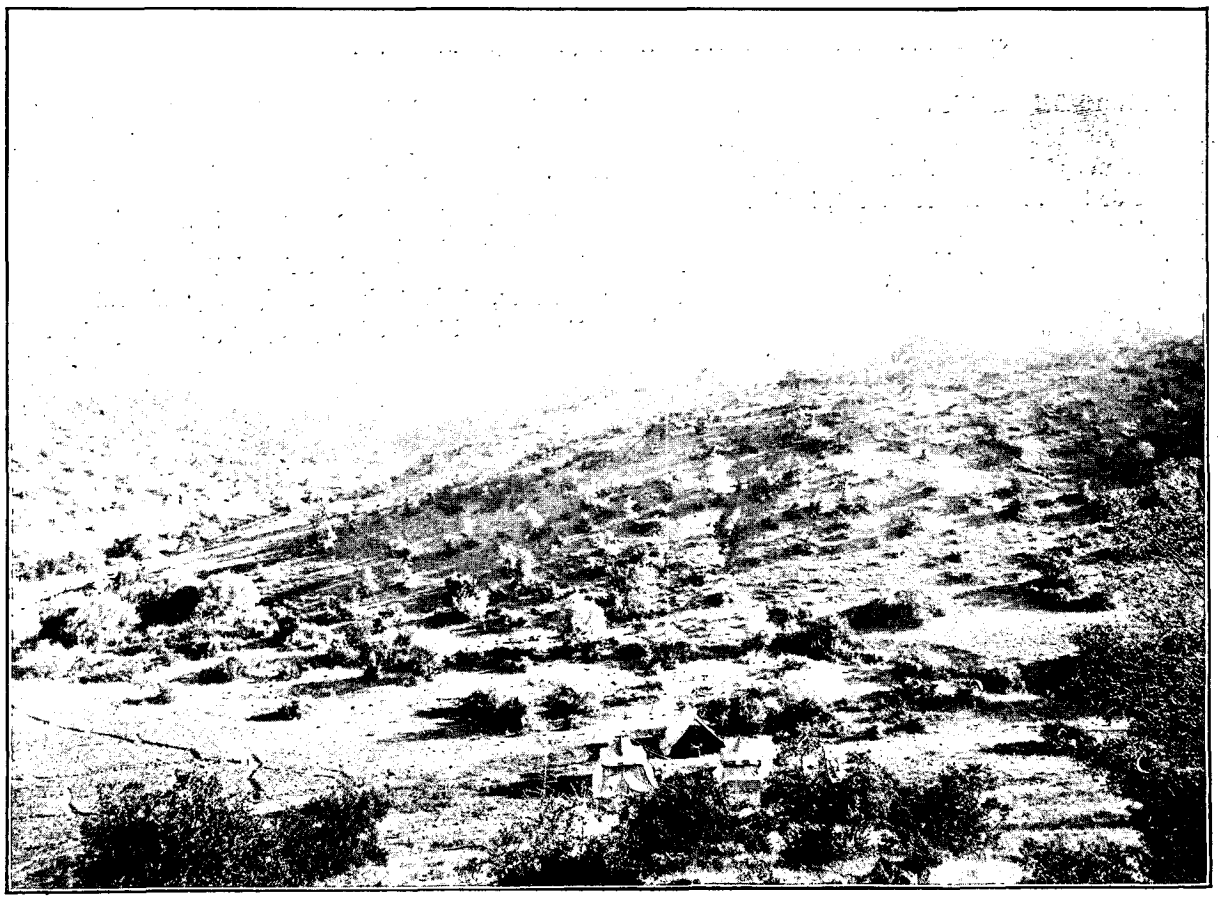
C'est au pont du Zamanlia que doit se tenir la quarantaine redoutée. En deux heures nous arrivons à la rivière. Nous traversons un méchant pont, non gardé; nos yeux ne voient nul être humain préposé à la surveillance de ce passage. Nous sommes sauvés, quelle chance! Adieu au vilayet d'Angora! Adieu aux misères que nous y avons subies! Adieu à Fekham-Pacha!... Une joie folle m'envahit et se communique à mes compagnons. Un beau rideau de montagnes bleues se déroule devant nos yeux. C'est l'Anti-Taurus, dont les vallées et les gorges seront désormais nos seules routes. C'est à une vive allure que nous gravissons ses premiers contreforts et que nous nous engageons dans un vallon semé de bouquets de genévriers, ainsi que d'autres conifères dont la vue et les âcres senteurs nous remplissent d'allégresse.

Nos guides nous conduisent jusqu'à une magnifique fontaine près de laquelle nous décidons de camper. Cette source, appelée Yedi-Oluk, coule dans un vallon placé à l'entrée du Dede-Bel. Le mot de *bel* signifie ici « défilé » ; il y en a sept pour cette partie du Taurus, mais trois seulement sont fréquentés.

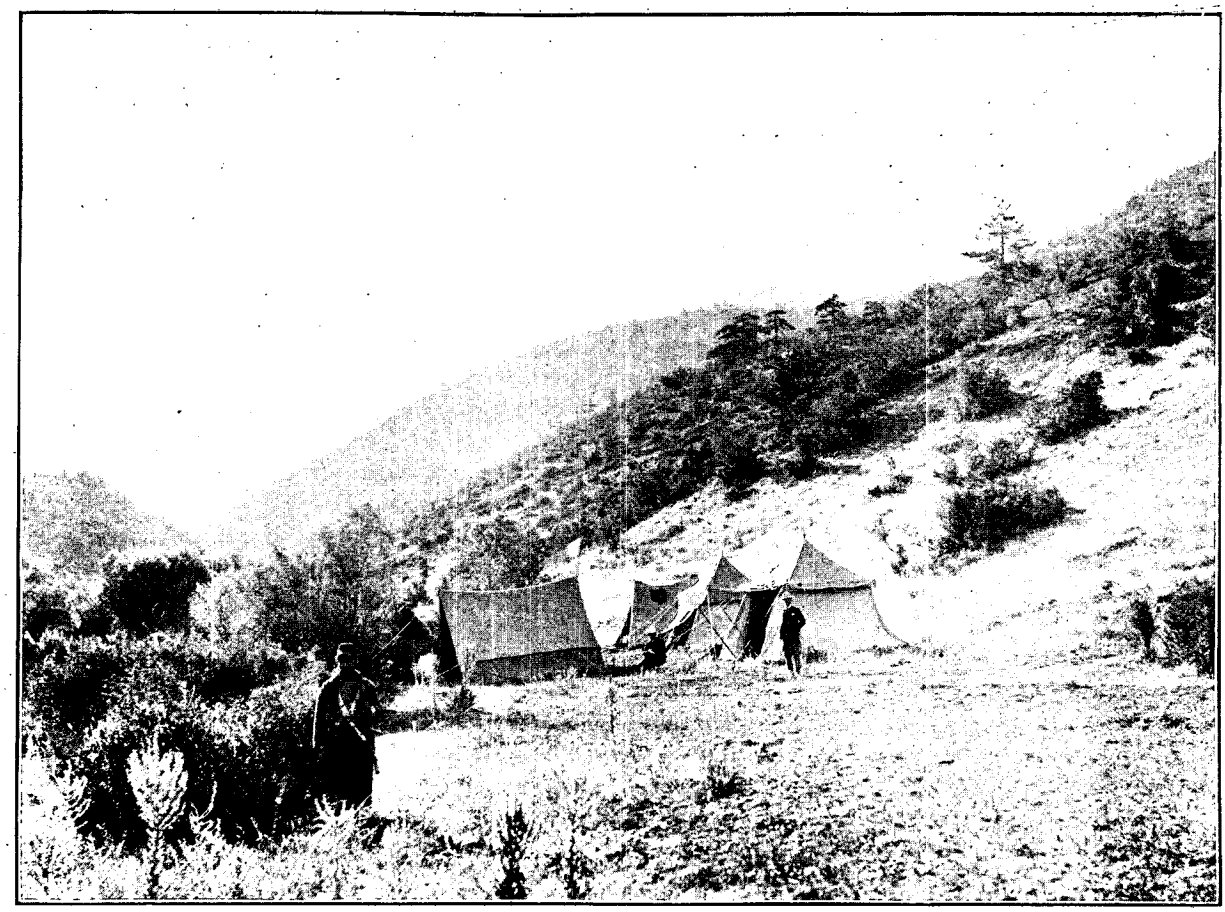
Sterret ayant pris quelque temps avant nous le défilé dit Dede-Bel, nous résolûmes de faire un trajet nouveau en nous rendant à Chehr, c'est-à-dire à Comana, par le Kuru-bel, l'une des passes du Taurus les plus importantes, bien qu'elle ne soit pas des plus faciles.

Après le froid pénétrant de la nuit, dont le calme était quelque peu troublé par le bruit grondant de la source de Yedi-Oluk, la caravane se remet en marche, et l'on est heureux de sentir courir sur son épiderme la chaleur déjà sensible du soleil levant. Nous suivons le vallon et avançons au milieu d'un paysage d'une sauvage grandeur. Il faut avoir parcouru les solitudes et les plateaux nus de la Cappadoce pour comprendre la joie que nous éprouvons à la vue d'un changement de décor aussi complet que celui auquel nous assistons depuis Tomardza. Au loin, devant nous, le Soani-Dagh dresse ses cimes blanches de neige. Tout change d'aspect dans cette région splendide de l'Anti-Taurus, dont les vallées boisées donnent asile à des populations semi-nomades qui viennent y dresser leurs campements d'été. Notre première halte a lieu précisément dans l'un de ces campements pittoresques dont les huttes, en forme de kibitkas, annoncent des Avchars. Ceux-ci, d'aspect méfiant, et — à tort ou à raison — redoutés pour leurs brigandages et leurs rapines, nous font un accueil des plus froids, tandis que leurs chiens féroces semblent très décidés à nous dévorer. Ce campement est trop pauvre pour que nous songions à nous y arrêter longuement, aussi le quittons-nous assez vite. Alors commence le défilé du Kuru-Bel, dans lequel nous entrons. A 1.800 mètres, nous déjeunons près d'une fontaine. Le chemin est horriblement mauvais; des roches glissantes rendent la marche de la caravane très pénible et nous obligent d'aller à pied. Nous en profitons pour herboriser le long du chemin, car une flore intéressante et variée s'épanouit au milieu de ces roches. En cueillant des immortelles dorées, des *sedum* à fleurs rouge vif, de grandes campanules violettes, nous atteignons 2.000 mètres d'altitude.

Cahin caha, tantôt à pied, tantôt à cheval, nous cheminons dans l'étroit passage. Les gens du pays appellent le Kuru-Bel le « chemin des chiens ». C'est l'avis de mon jeune cheval, qui a des airs très dégoûtés au milieu de ce chaos de pierres. Aussi la vue d'un tapis d'herbe lui paraît quelque chose de si agréable que, oubliant ma présence sur son dos, il se jette par terre, essaye de se rouler, et me met dans une position fort critique!



LE TEKKÉ-DÉRESSI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



CAMPEMENT DE LA MISSION DANS LE TEKKÉ-DÉRESSI(PAGE 152). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au Kuru-Bel succède une petite vallée appelée Ak-Déressi, parce qu'elle est arrosée par l'Ak-Sou. Partout les montagnes portent des restes de forêts qui ont dû être fort belles. Les genévriers de cette région méritent une mention spéciale, car ils atteignent des proportions rares. Certains d'entre eux ont des troncs qui mesurent 4 mètres de tour. Malheureusement, les hommes, dans ce pays, n'ont aucun respect pour les arbres. Le berger qui veut se réchauffer ne se baissera pas pour ramasser une poignée de bois mort, mais il mettra le feu à un arbre entier : pin, abiès quelconque, genévrier, fût-il superbe et centenaire. Aussi l'aspect de ces bois est-il lamentable! C'est en respirant l'air pur et vif de ces hauteurs, où des taches de neige apparaissent çà et là, que nous voyons défiler ces pauvres forêts massacrées, brûlées, parmi lesquelles quelques grands squelettes de vieux arbres agitent désespérément leurs longs branchages blancs et lisses comme des ossements. Ils sont sinistres et semblent en appeler à la justice et au bon sens des hommes. Mais, hélas! ni la justice ni le bon sens ne sont de règle dans ce triste pays. La dévastation, la tristesse des villages, des plaines, se retrouve jusque sur ces hauteurs où la forêt, jadis verte, frissonnante de vie, tout embaumée, n'est plus, elle aussi, qu'un séjour morne, figée qu'elle paraît dans sa douleur de voir massacrer ses enfants. Nous regrettons un tel vandalisme, et pendant ce temps la caravane prend sur nous une petite avance, qui nous la fait bientôt perdre de vue.

Nous songeons à la rejoindre et hâtons le pas dans les lacets de la fatigante descente de l'Ak-Déressi, lorsque, ô surprise! ou plutôt, ô douleur! nous voyons nos bêtes déchargées paître paisiblement, tandis que nos cantines sont éparses dans une prairie, entourées de nos hommes en proie à un morne désespoir. Ce tableau imprévu nous plonge dans une juste stupeur, mais la vue d'une rangée de gaillards — au nombre de trente — alignés au fond du pré et tous armés de fusils, nous fait craindre une attaque à main armée, aucun village ne se trouvant à proximité. Nicolas, notre vaillant interprète, devient vert, et il faut le secouer vigoureusement pour l'obliger à entrer — tout tremblant — en pourparlers et à nous faire expliquer la situation.

Après de longues criailleries, des gestes à n'en plus finir, nous apprenons enfin que nous sommes en présence, non de brigands, mais de paysans arméniens venus du village de Chehr, où la nouvelle de notre passage leur est parvenue, Dieu sait comment. Ces paysans savent que nous venons de Césarée, que nous avons quitté le vilayet d'Angora sans faire de quarantaine, et ils refusent avec une énergie sans pareille de nous laisser aller plus avant sans que nous ayons accompli auparavant la quarantaine réglementaire ici, sur place,

CHEZ LES AVCHARS (PAGE 155). — DESSIN DE J. LAVÉE.

là même où ils ont obligé nos caravaniers à décharger! Ils veulent à tout prix se préserver du choléra, et se chargent de faire eux-mêmes la police de leur pays, le gouvernement n'y ayant pas encore pourvu.

La fureur de mon mari, celle de M. Boissier et la mienne sont indescriptibles. Bien portants comme nous le sommes tous, nous nous révoltons à l'idée d'être immobilisés ici. Ces paysans qui nous arrêtent avouent, entre temps, que nous sommes les premiers Européens qu'ils aient vus dans ces lieux. Ils vieillissent sans voir d'étrangers. C'est en vain que nous leur faisons comprendre qu'ils n'ont rien à craindre de notre passage. En vain on leur affirme que M. Chantre est médecin, et qu'il serait le premier à soigner et à surveiller son monde. C'est inutile. Isolés, abandonnés comme ils le sont au cœur de ces montagnes, ils répètent qu'ils sont résolus de faire eux-mêmes la garde de leur pays et de le défendre du choléra. Ils expliquent, d'ailleurs, très clairement et intelligemment que, puisque ailleurs nous aurions dû faire onze jours de quarantaine, nous devons les faire ici avant d'entrer à Chehr.

Chaque fois que nous ordonnons à nos caravaniers de charger leurs bêtes et de se mettre en route, chaque fois les trente fusils nous couchent en joue, et les caravaniers, à demi morts de peur, lâchent caisses et chevaux. Pourtant, un argument excellent nous empêche de nous arrêter ici : il n'y a pas d'autre eau qu'une source qui sourd goutte à goutte, et nous sommes seize personnes, et avons, en outre, besoin d'un abondant pâturage pour vingt chevaux. Un des guides a déclaré qu'à une demi-heure de là, dans le Tekké-Déressi, il connaissait un endroit où l'eau coule abondante, où les tentes pourront être dressées facilement, et où enfin nos chevaux auront un excellent pâturage.

M. Chantre déclare alors aux paysans qu'à aucun prix il ne s'arrêtera dans un endroit sans eau, et qu'il veut aller sur le point que notre guide indique. Les paysans obstinés menacent, arment leurs fusils, mais cette fois c'est en vain. Nous sautons à cheval, revolver au poing, prêts à nous en servir s'il est nécessaire, et leur déclarons que nous voulons aller dans le Tekké-Déressi, peu éloigné de Chehr, que nous sommes des Français et que jamais, dans aucun pays, on n'a impunément touché à un « casque blanc », car c'est sous ce nom qu'on nous désigne : *beyaz chapka*. Puis nous éperonnons nos chevaux et nous nous acheminons vivement, suivis des paysans qui — tous sont montés aussi — ont couru détacher leurs bêtes. Nous avions affaire à des chrétiens, à ces Arméniens fiers et indépendants du Khozan qui ont fait leurs preuves, il y a peu de temps encore, dans les derniers massacres en Asie Mineure. Ils se sont défendus comme des lions contre la soldatesque turque et kurde lâchée contre eux, et étaient aussi disposés à se défendre contre l'importation du choléra dans leurs villages. Leur physionomie hardie, leur costume pittoresque, les différenciaient complètement des Arméniens vus jusque-là.

HADJINLI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Avec cette importante et imposante escorte, nous avançons assez rapidement et atteignons le Tekké-Déressi-Sou, bordé de gros saules. Le vallon étroit et sauvage est très boisé. A 1.550 mètres, notre guide s'arrête sur le point choisi, et nous installons notre campement au confluent de deux ruisseaux tributaires du Sarus.

Une certaine détente s'est produite parmi nos gardiens. Les jeunes gens les plus farouches, ceux qui, tout à l'heure, parlaient de nous tuer, viennent me faire leurs protestations de dévouement et parlent de m'accompagner où je voudrais. Mais j'attache aussi peu d'importance à leur soumission qu'à leurs bravades, et ils s'en vont, dépités de leur peu de succès. Un seul d'entre eux, un superbe Hadjinli, pittoresque au possible dans son vêtement bariolé et avec ses longues moustaches noires, est laissé avec nous. Il subira nos dix jours de quarantaine, et devra s'occuper de pourvoir à nos besoins en servant d'intermédiaire avec les gens du pays. Nous ne sommes pas abandonnés malgré cela : nos paysans, n'ayant en nos intentions qu'une médiocre confiance, vont s'établir par groupes de six à huit en face de nous, de l'autre côté du vallon, à droite, à gauche, sur les

montagnes environnantes, si bien qu'à peine le soleil était-il couché, que de grands feux illuminèrent soudain le Tekké-Déressi, feux énormes, étant donné le procédé de brûler des arbres entiers. Le froid vif de la nuit exige un grand brasier pour entretenir un peu de chaleur autour de nos inflexibles cerbères. Nous nous voyons, nous aussi, bientôt obligés de faire un feu de bivouac que nos caravaniers et zaptiés installent au bord du ruisseau. Le ciel est clair et scintille d'étoiles. Cette nuit de juillet est si pleine de charme et de sérénité dans ce cadre sauvage, qu'en dépit de notre emprisonnement, nous en jouissons pleinement.

Malheureusement, la sécurité, sinon pour nous, du moins pour nos chevaux, n'est pas des plus grandes, car la présence d'un village tcherkesse, que l'on nous a signalé dans le voisinage, tient déjà nos hommes en éveil. Ils ne pourront jamais dormir que d'un œil.

Dès le premier soir, un autre ennui plus grave de notre situation isolée nous apparaît : il s'agit de donner à manger à seize personnes; or, comme aucune provision n'a pu encore nous être fournie, on vivra sur les restes du déjeuner, et aussi sur les réserves de nos cantines de provision. Néanmoins, soldats et caravaniers n'ont pas mangé à leur faim, et tout le monde est allé se coucher avec un reste d'appétit. La journée avait été si rude et si pleine d'émotions que ni les énormes araignées rouges et velues que j'ai vues courir sur les tentes, ni la crainte des Tcherkesses, ni le froid piquant de la nuit ne m'empêchèrent de bien dormir.

. . . . . .

. . . . . .

5 juillet. — Nos tentes, rapprochées les unes des autres, sont au nombre de quatre. Celle de M. Boissier, très grande et très confortable, sert le jour de salle à manger et de cabinet de travail; la nôtre, occupée par nos caisses, qui en protègent les murailles de toile et nos couchettes, n'est qu'une chambre à coucher. La troisième est laissée à l'interprète et au cuisinier, lesquels, à titre de compatriotes, se battent toute la journée, le pauvre Pierre étant indignement exploité par le beau Nicolas. Enfin, une grande tente-abri reçoit le gros bagage, les caravaniers et les zaptiés; bien qu'ils préfèrent presque toujours dormir à la belle étoile, ils peuvent voir de là les allées et venues de leurs chevaux parqués tout près d'eux. Les nôtres sont gardés par un palefrenier qui ne les quitte jamais.

HADJINLI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En attendant l'arrivée de quelque fonctionnaire, mudir, médecin ou autre, qui viendra nous dire ce que l'on compte faire de nous, nous dormons tard, et, grâce à quelques vivres que l'on est allé chercher chez les Tcherkesses, nous pouvons déjeuner d'œufs frais et mettre du lait dans notre thé. Le village est trop pauvre pour nous fournir en poulets et moutons, fond de la nourriture quotidienne, et nos pauvres caravaniers se pressent mélancoliquement les côtes pour me montrer qu'ils ont l'estomac vide. Je plains le vieil Hassan-Baba et l'exhorte à la patience. « Cela ne fait rien, madame, me répond-il; si tu es contente, je le suis aussi. »

Un Tcherkesse détaché du cordon principal établi sur la frontière des trois vilayets d'Angora, de Sivas et d'Adana, nous a été expédié pour nous montrer que l'on s'occupe de nous. Il nous promet de nous faire envoyer des vivres, seule chose qui nous préoccupe sérieusement pour l'instant.

Les horribles araignées velues me causent un grand tourment. Je souffre en plus d'un coup de soleil sur le visage. Mon mari voit une perspective de quarantaines indéfinies devant son horizon; mais, fort heureusement, nos hommes, même à jeun, sont pleins d'entrain et s'efforcent de nous témoigner leur attachement. Un autre tracas, c'est la santé de Pierre, qui tousse, crache le sang, et nous donne les plus grandes inquiétudes. Il exige beaucoup de soins, et ce repos forcé lui sera certainement utile. A part la visite du Tcherkesse, aucun événement ne marque cette seconde journée d'attente. Comme la veille, nos gardiens s'établissent dans leurs postes haut perchés, où ils chantent pour se donner du courage.

Le froid de la nuit se fait vivement sentir : on se rapproche de l'énorme feu de bivouac, dont les étincelles jaillissent vers le ciel.

Le thermomètre, ce jour-là, avait marqué 42° à 2 heures de l'après-midi et 8° seulement à 2 heures du matin.

Il y a pourtant des malades parmi ces corps roulés dans des couvertures tout autour de nous. Un des guides, le zaptié Ali et Nicolas, sont en proie à la fièvre : il y a eu ce soir grande distribution de quinine.

Le spectacle de ce foyer gigantesque, avec les silhouettes des hommes et des chevaux qui s'allongent démesurément sur le vallon, est fantastique. Les plus expérimentés nous racontent que dans les montagnes voisines, et surtout dans le vilayet d'Adana, les chacals, les lynx, les ours, les cerfs sont très abondants. Cela fait ouvrir de grands yeux au jeune Hassan, «le Bulbul», qui, avec ses seize ans, n'a pas encore beaucoup parcouru le monde et prend ses premiers galons avec nous. Depuis Angora, il ne nous a pas quittés et compte bien que nous l'emmènerons jusqu'au bout, jusqu'à « Haleb », me dit-il avec son beau sourire de dents blanches, tant Haleb Alep lui paraît loin, loin. Quand il monte sur son bourricot en chantant de sa voie claire, et qu'il a mis son beau turban bleu de ciel, Hassan est le plus charmant petit caravanier qui se puisse voir.

. . . . . .

On ne saurait croire combien la température se modifie rapidement Après des nuits froides à claquer des dents, le soleil apporte, dès huit heures, une chaleur pénible.

Nous voici au troisième jour de notre captivité, et aucune provision de bouche ne nous est parvenue. Nous bénissons à chaque repas les prudentes réserves qui sortent des caisses : conserves de légumes, de viandes, sardines, marmelade de Dundee, toutes choses qui nous font prendre patience, bien qu'elles soient assaisonnées d'un pain acheté il y a plus de huit jours et plus dur que les pierres du ruisseau. Mais nos hommes? Avec la répugnance qu'ils éprouvent, en bons musulmans qu'ils sont, à manger notre nourriture de chrétiens, répugnance augmentée par leur ignorance des conserves en boîte, ils souffrent réellement de la faim et attendent dans un triste silence qu'Allah leur envoie les bons rôtis de mouton, le pilaf, et tous ces mets qu'ils confectionnent à grand renfort de graisse.

AVCHAR. — DESSIN DE GOTORBE.

Enfin ! on nous signale l'arrivée de plusieurs cavaliers. Notre Hadjinli va aux informations, et revient nous dire qu'en effet un garçon pharmacien de Hadjin, faisant fonction de médecin, un officier de police et quatre zaptiés nous sont envoyés par le mutessarif du Khozan, Tewfik-Pacha.

Ces messieurs s'arrêtent à une respectueuse distance de nos tentes, et, comme nous avançons pour savoir plus vite des nouvelles, le pharmacien, avec un geste superbe, nous prie de garder les distances, car nous sommes suspects de choléra, et, comme tels, ils sont envoyés pour nous mettre en observation jusqu'à ce que les dix jours réglementaires soient écoulés.

Le onzième seulement nous aurons le droit de partir!... Le sort en est jeté.

Certes, nous sommes bien gardés et la sollicitude de Fekham-Pacha nous poursuit, car lui seul était en état de télégraphier notre passage et de nous créer ces ennuis.

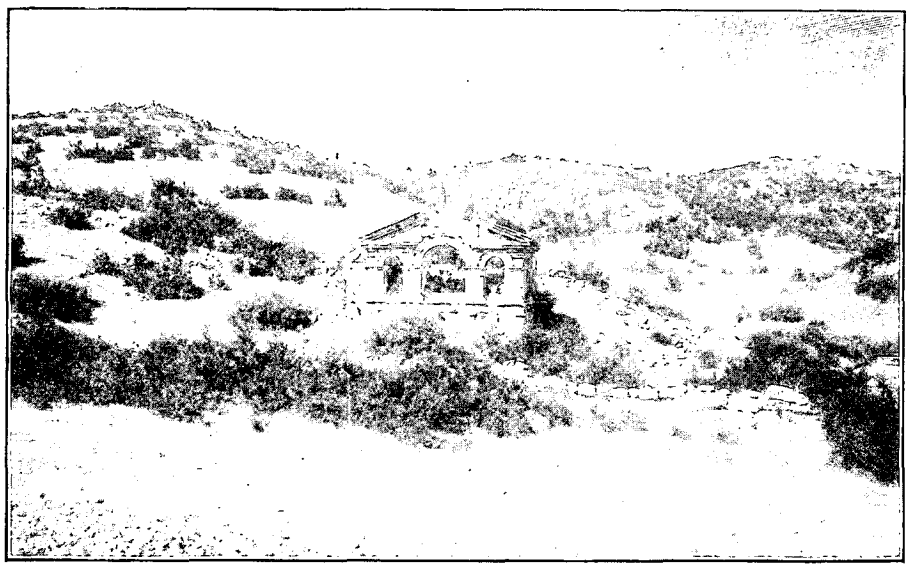
D'ailleurs, ce même jour, un nouveau cavalier, venu je ne sais d'où, apportait un ordre écrit à nos fidèles zaptiés de rentrer immédiatement à Césarée.

A 300 mètres environ de nos tentes, le pharmacien et les soldats ont dressé leur campement, car ils ont apporté une tente avec eux, et une corde (le cordon sanitaire) a été tendue afin de délimiter notre territoire. La vie que nous menons est aussi dépourvue d'événements que possible. On fait la chasse aux plantes et aux bêtes.

L'herbier de M. Boissier s'augmente considérablement, et les bocaux de M. Chantre s'emplissent de serpents, de lézards, de crapauds, d'araignées. Après midi, réunis dans la grande tente, nous prenons des notes, étudions les cartes, faisons la sieste.

Tous nos hommes sont mensurés et photographiés, le Hadjinli en tête, dont le type martial nous annonce l'approche du Khozan et du Zeitoun.

Des promenades dans les deux vallons qui nous entourent, des grimpades sur les collines où nous allons chercher l'ombre de quelque grand pin, telles sont nos distractions. Il faut y ajouter quelques coups de fusil tirés çà et là à des geais, les seuls oiseaux, avec des perdrix, que l'on rencontre dans ces solitudes boisées.



PETIT TEMPLE PRÈS DE COMANA (PAGE 156). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans nos promenades, nous constatons souvent la fréquence du petit arbuste (*astragalus verus*) producteur de la gomme adragante, et que j'ai eu déjà occasion de signaler dans la région d'Urgub et ailleurs.....

Aux hommes de Hadjin, car c'est de là que nous viennent les vivres plutôt que de Chehr, pourtant plus rapproché, mais pauvre, notre Hadjinli a recommandé de m'apporter des cerises, et, en effet, un panier de ces petits fruits sauvages a été mis dans les sacoches des mulets à mon intention. Le gouverneur du Khozan, dont le siège est à Sis, mais qui vient en été à Hadjin, veille sur notre approvisionnement, qui à présent nous arrive régulièrement.

Notre gardien nous explique que la passe du Kuru-Bel, l'endroit même où nous avions passé la première nuit, près de la fontaine de Yedi-Oluk, ainsi que le Tekké-Déressi, où nous sommes, sont les lieux regardés comme un centre du brigandage en Asie Mineure, à cause même de leur situation à la limite des trois vilayets d'Angora, de Sivas et d'Adana. C'est là que les bandits se partagent le butin, c'est là qu'ils se réfugient et se mettent à l'abri de la police. C'est là enfin que les caravaniers et les piétons risquent fort d'être dévalisés. Ces méfaits sont commis, soit par les Tcherkesses établis dans quelques villages, au milieu de ces gorges, et qui n'ont pas d'autre occupation que le brigandage, soit par les Avchars installés dans les yaëllas avec leurs troupeaux et qui ne valent pas mieux que les Tcherkesses. J'aurai plus loin l'occasion de dire ce que sont les Avchars.

Ce n'est donc pas pour rien que les gens du Khozan appellent la passe du Kuru-Bel, le « chemin des chiens ». Jamais aucun Européen n'y a été signalé, et la nouvelle de notre arrivée par ce défilé n'a pas été sans étonner profondément les gens de Chehr et de Hadjin. L'officier de police et les quatre zaptiés que l'on nous a envoyés sont moins une précaution pour la quarantaine qu'une garde contre les attaques. Le Hadjinli ajoute que nos casques intimident quelque peu les malintentionnés et qu'il est fort probable que les brigands nous laisseront tranquilles.

Cependant, il faut surveiller de près nos chevaux, car il rôde toujours quelques Tcherkesses autour d'eux, et sous prétexte de les admirer, il est à craindre qu'avec leur habileté en la matière, ils ne parviennent à les détacher et à les faire fuir.

Ce soir, nous nous sommes assis en rond autour du foyer avec nos hommes. Depuis que les vivres arrivent régulièrement, sous forme de beaux moutons à queue grasse, de poulets, d'œufs, de yoghourt, de fromage, de miel, les visages respirent la santé et la joie. Bulbul a chanté ses plus beaux airs ; le Hadjinli nous a même montré les danses du Khozan. Puis, tous en chœur, d'une voix d'abord prudente, ils ont dit un très beau chant turc, actuellement défendu. Pénétrés d'émotion, nous écoutions et nous contemplions cette scène pleine de caractère. La lune, dans sa majesté sereine, versait ses blancs rayons sur notre groupe, et le ruisseau, toujours pressé, roulait ses eaux au rythme berceur. . . . . .

. . . . . .

Notre inoccupation énervante commence à nous peser. Le pauvre pharmacien s'ennuie fort aussi. Il vient de temps en temps causer avec nous par-dessus le *cordon sanitaire*. On compte les jours ; il y en a deux encore avant que nous puissions prendre notre envolée.

Un médecin grec de Sis est venu tout exprès pour procéder à cette importante libération. Il a fait ses études en France, par conséquent les bavardages vont leur train.

14 juillet. — C'est cette date mémorable qui se lève sur le jour fixé pour notre départ. En dépit du ciel bleu qui nous convie à filer au plus vite, il faut subir les cérémonies burlesques de la désinfection de nos tentes, de nos bagages et de nos chevaux. Cette désinfection se fait en promenant une pelle dans laquelle brûle du soufre, tout autour des objets et des êtres. Ce n'est pas tout, car à la minute solennelle du départ, le pharmacien se présente, tenant en main une longue liste de frais que nous devons, paraît-il, payer, la quarantaine ayant été créée spécialement pour nous. Ces frais comportent la dépense dudit pharmacien, des soldats et de l'officier de police que l'on nous avait imposés, celle de leurs chevaux et une allocation de tant par jour pour leur salaire de gardiens. Il va sans dire que M. Chantre refusa énergiquement de régler cette note, trouvant suffisant d'avoir payé tous nos vivres trois fois leur valeur, pendant dix jours. Il remit au pharmacien une lettre déclarant son refus formel, et, ceci en règle, la caravane s'acheminait vers Chehr.

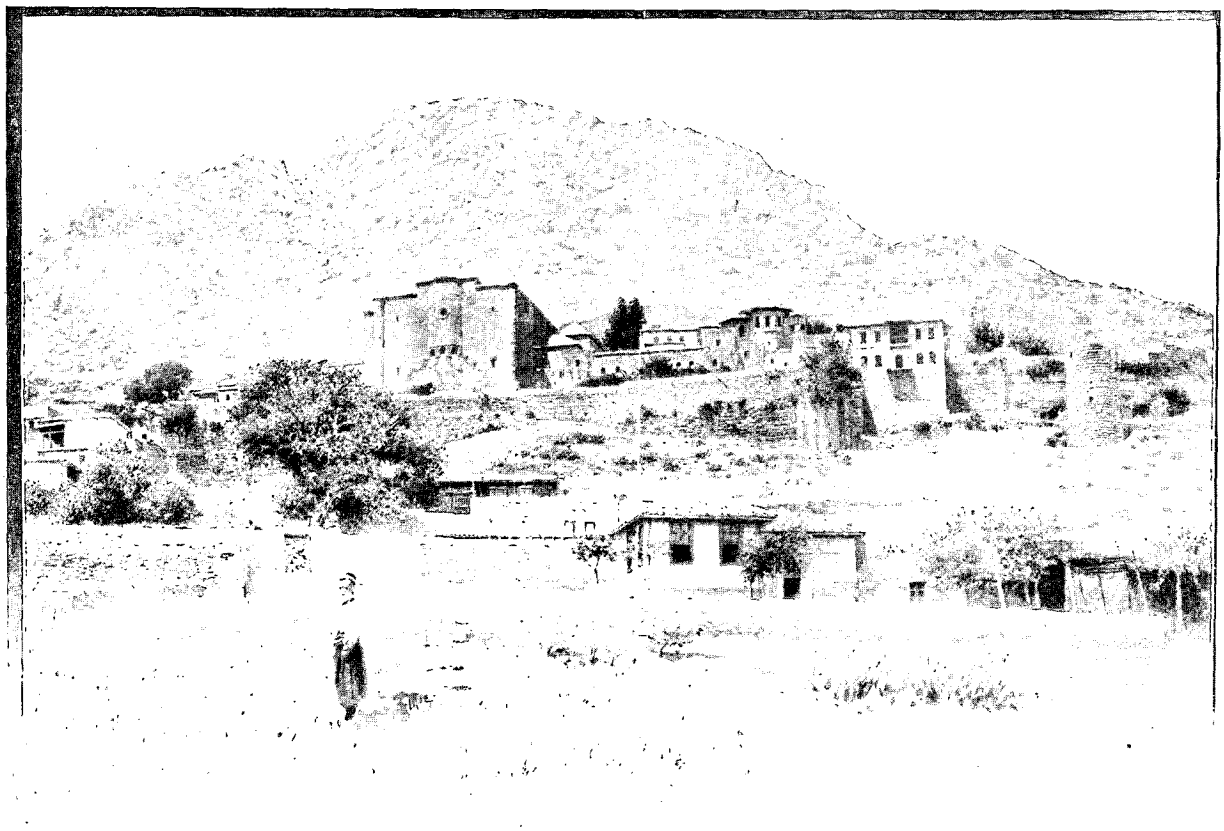
On suit le Tekké-Déressi, plus beau à mesure que l'on avance, avec ses collines boisées, pressées et surplombées par les crêtes arides où, çà et là, de grandes nappes de neige brillent au soleil ; avec son ruisseau aux eaux vives, si limpides que l'on peut s'y mirer. Ce vallon charmant, digne de la libre Helvétie, est sillonné par un sentier capricieux qui passe, suivant l'exigence du sol, tantôt dans le lit de la rivière, tantôt sur le flanc de la colline. C'est ainsi que nous arrivons peu à peu à Chehr, village moderne élevé sur l'emplacement de la grande et puissante Comana. Je ne sais si cette passe du Kuru-Bel et le Tekké-Déressi ont été jadis des voies romaines, mais nous n'avons trouvé nulle part trace de bornes, ni de vestiges anciens. D'autres passes, plus faciles, devaient relier Mazaca-Césarée à Comana.

Aux abords de l'antique cité, la vallée s'élargit ; les terres cultivées apparaissent. Nous atteignons un temple romain dont la façade, encore en bon état, se dresse dans la verdure, soudaine évocation d'un brillant passé. Enfin, voici Chehr, que nous avons mis deux heures à atteindre.

(*A suivre.*) Mme B. CHANTRE.

MON CHEVAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



SIS : LE COUVENT (PAGE 167). — DESSIN DE TAYLOR.

EN ASIE MINEURE[1].

CILICIE.

PAR Mme B. CHANTRE.

II

Schar moderne et Comana antique. — La cité sacro-sainte de la déesse Mâ. — Vallée du Gueuk-Sou (Sarus). — Avchars. — Arrivée à Hadjin. — Le Khozan et ses habitants. — Départ pour Sis. — Le Keraz-Bel. — Ses difficultés. — Kapan. — Derniers contreforts de l'Anti-Taurus. — Marche difficile. — Sis, son monastère et ses ruines.

COLONNE À COMANA.
DESSIN D'OULEVAY.

Le petit bourg moderne de Schar, dont la création ne remonte pas à plus de quarante ans, est peuplé d'Arméniens venus de Hadjin et n'offre rien de particulier comme aspect. Il se présente dans une vallée basse, arrosée par le Sarus, dont les eaux bleues coulent rapides et bruyantes. Un des habitants aisés nous ayant offert sa demeure, nous nous y installons rapidement, afin de parcourir au plus tôt le site fameux, but principal de notre visite. A peine a-t-on mis le pied hors du logis qu'on est frappé par la richesse des débris qui jonchent le sol et qui entrent même dans la construction des maisons. Les fragments antiques sont ici en une telle abondance qu'il faut bien admettre la présence dans ces lieux — aujourd'hui presque déserts — d'une ville riche en palais et en temples.

En dépit de l'abord difficile de cette cité, enfermée comme un joyau précieux dans le ravissant écrin qu'est la vallée supérieure du Sarus, on s'explique mieux le choix d'un semblable point pour l'établissement d'une ville, que celui de *Pterium*, de *Tavium*, d'Euyuk et autres cités antiques importantes de l'Asie Mineure.

Le paysage actuel donne seulement une faible idée de ce qu'il devait être à l'époque où les temples de Comana étaient l'objet de la vénération des Cappadociens, car le déboisement a beaucoup changé l'aspect du pays. Les collines, qui aujourd'hui n'ont plus que quelques traces de forêts, devaient être autrefois couvertes de verdure, et une source de fraîcheur pour les habitants. L'existence même de cette bourgade moderne n'aura eu qu'une éphémère durée. Les récents massacres qui ont ensanglanté le Khozan ne l'ont

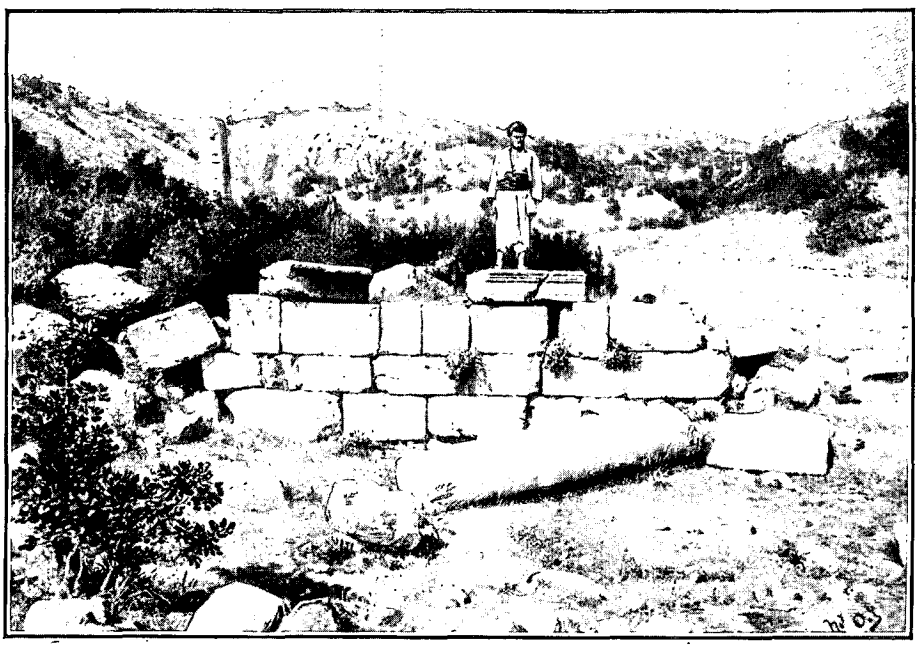
1. *Suite. Voyez p.* 145.

pas épargnée, et ses décombres se sont ajoutés à ceux des Romains. Avant d'entreprendre notre promenade dans les ruines splendides qui, à travers tant de siècles, viennent encore témoigner d'un fastueux passé, disons ce que l'histoire nous a rapporté de ces temps lointains où le paganisme régnait dans toute l'Asie.

Les documents précis sur cette région ne font leur apparition que très tard, avec l'occupation romaine ; par conséquent le pays de Cappadoce avait déjà, à cette époque, beaucoup perdu de son cachet et de ses idées primitives par suite des conquêtes diverses qu'il avait eu à subir. Antérieurement à la domination assyrienne, de laquelle, il est vrai, les Cappadociens reçurent la plus grande partie de leur civilisation ; antérieurement à la conquête perse et à celle d'Alexandre et des Romains, les Cappadociens, dont on sait à peine l'exacte origine ethnique, mais que l'on suppose avoir été un mélange de peuples aborigènes autochtones et de Syriens, ne pouvaient être, et n'étaient en réalité, que des hommes grossiers. Endurcis par le climat et le pays lui-même à la vie la plus rude, ils étaient adonnés à la culture d'un sol ingrat. Celui-ci ne suffisant pas à subvenir à leur existence, l'élevage du bétail, des animaux domestiques en général, notamment les mulets, les ânes, les moutons, les chèvres, devint — dès la plus haute antiquité — leur occupation principale. Tels ils sont encore de nos jours. Pasteurs, agriculteurs, sédentaires ou demi-nomades; isolés sur leurs hauts et froids plateaux, ils ne pouvaient pas être un peuple aimant les arts et cultivant les lettres. Aussi leur ignorance a-t-elle toujours été prodigieuse et leur inaptitude aux langues et aux belles manières leur a-t-elle valu jadis maintes épigrammes de la part des beaux esprits de la Grèce et de Rome.

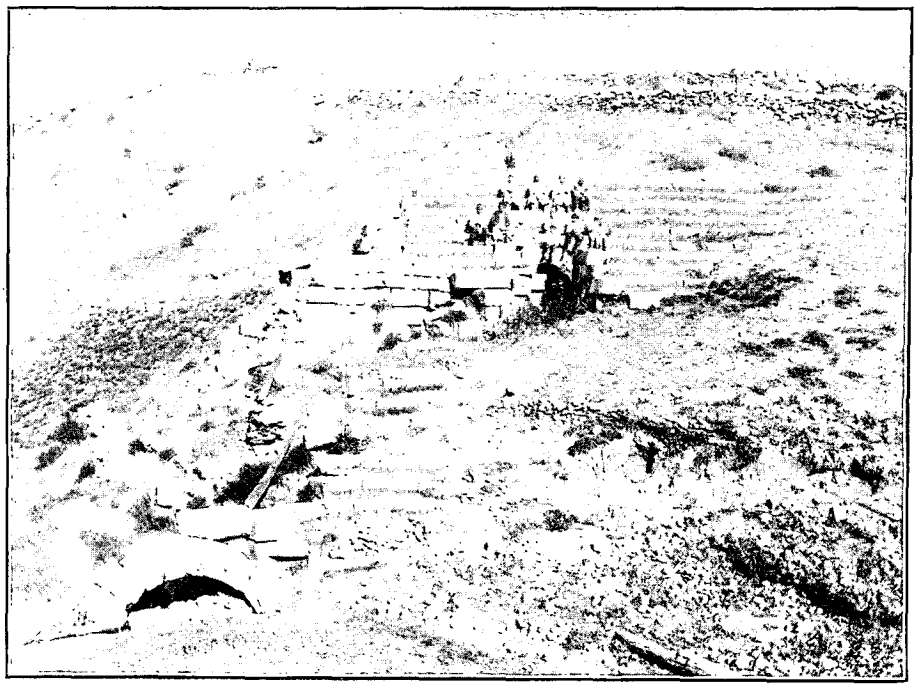
Tandis qu'avec la domination assyrienne s'introduisait chez eux le culte d'Anaïtis et qu'avec les Perses pénétrait celui du feu, il reste manifeste que les Cappadociens gardèrent toujours l'attachement le plus sincère pour leurs divinités indigènes, à qui ils élevèrent des temples grandioses, plus tard, sous les Romains.

Parmi les noms de leurs dieux les plus chers qui nous sont parvenus par les auteurs latins, qui se sont empressés soit de les dénaturer, soit de les identifier avec leurs propres divinités, il semble que ceux de Mên et de Mâ soient les deux plus grands. Mên serait, s'il faut en croire les interprétations, le dieu mâle identifié avec la lune, et Mâ, la grande déesse, quelque chose comme la Mère de l'humanité. Il ne faut pas chercher chez ces peuples rudes le symbolisme voluptueux des autres divinités de l'Asie. Leurs dieux ne pouvaient être que puissants et forts. Toutefois il semble presque certain que, sur ces hauts plateaux, la divinité féminine a joué un rôle prépondérant. A l'heure actuelle, les seuls vestiges authentiques de ces âges reculés, ceux qui n'ont subi ni interprétations ni changements suivant les conquêtes, ceux enfin qui me paraissent les seuls dignes de foi, ce sont ces sculptures rupestres, œuvres certaines des antiques populations de cette partie de l'Asie. On remarquera qu'à Boghaz-Keui, à Euyuk d'Aladja, à Fraktin, à deux pas de Césarée, c'est une femme qui semble jouer le rôle principal. A Boghaz-Keui, elle est debout sur un léopard; ailleurs elle est assise, mais dans l'un et l'autre cas elle est vêtue de longues robes aux plis rigides. Etait-ce la même femme que l'on adorait, sous le nom de Mâ, à Comana, dans un temple? Personne ne pourra jamais l'affirmer, parce que le temple primitif, s'il a existé, a dû, depuis des milliers d'années, tomber en poussière, et ce que les Grecs et les Romains ont vu, ce que Strabon rapporte est déjà bien loin du temps où les Cappadociens-Hétéens taillaient leurs sculptures rupestres très probablement contemporaines du choix de Comana comme cité sacro-sainte. Qui sait même si l'idée d'enfermer leur déesse dans un temple n'est pas venue aux Cappadociens avec la domination assyrienne, et si ce n'est pas à cette époque seulement que fut construit le premier édifice de ce genre? Il faut admettre que ces « temples splendides » dont parle Strabon ne furent élevés qu'assez tard, sous les influences diverses qui ont régné sur



RUINES D'UN TEMPLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ce pays, et n'offrent plus qu'un sens dénaturé de l'idée première du culte cataonien. On connaît deux temples élevés à Mâ dans le royaume de Cappadoce, et portant le même nom. L'un en Cataonie, sur les bords du Sarus, et qui ne peut être que celui qui nous occupe en ce moment; l'autre au Nord, sur les bords de l'Iris. Ce qui donne à la religion cappadocienne un caractère très spécial, c'est la puissance exercée par ses grands prêtres. Ils formèrent une véritable dynastie de prêtres-rois. Aux temples de Cataonie, aussi bien qu'à ceux du Pont, étaient attachés, en outre du grand prêtre, un nombre de serfs estimé à plus de 6.000. Au temple même de la déesse était attachée une grande-prêtresse ayant sous ses ordres une multitude de prêtresses, de prostituées sacrées, de prêtres eunuques, etc.



THÉÂTRE DE COMANA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Modifiée telle qu'elle a dû l'être, il restait encore à savoir si cette Mâ devait être identifiée à Séléné, à Pallas, à Bellone, voire à Rhéa Cybèle, peut-être même aussi à l'Artémise taurienne. Le caractère farouche et extatique de son culte, les mutilations sanglantes auxquelles se livraient ses adorateurs, puis l'étude des textes et de quelques monnaies, ont entraîné les savants à l'identifier à Bellone. Mais il y a loin, je crois, de cette Bellone guerrière à la divinité qui, sous le nom de Mâ, occupa la première place dans le primitif panthéon cataonien. . . . . .

. . . . . .

Ces lieux témoins d'un culte aussi fervent que le fut celui de Mâ se remplissent pour moi d'un charme étrange. Je me plais à évoquer ces temps païens et les interminables allées et venues des visiteurs accourus de tous les points du royaume pour rendre hommage à la déesse et sacrifier dans son temple. Quel aspect extraordinaire devaient offrir la vallée et la cité en fête aux époques des deux grandes processions annuelles pendant lesquelles on promenait l'idole qu'une foule en délire accompagnait! Dans ces solennités le grand prêtre ceignait la couronne, et son prestige devenait celui d'un véritable roi... La visite de César, quel événement dans ces lieux sacrés et grandioses! La chevauchée du conquérant romain faisant retentir les vallées du cliquetis de ses armes et des voix joyeuses de ses guerriers, quel sujet pour un peintre !...

Notre première promenade dans le village nous révèle des inscriptions grecques encastrées un peu partout. Un édifice, temple de petites dimensions, mais en superbe marbre blanc, s'élève au milieu même de Schar, offrant à nos yeux charmés l'élégante silhouette de sa porte encore debout et richement sculptée. Quelques fragments de murs latéraux donnent une idée assez nette de ce que fut cet édifice, dont la reconstitution serait des plus faciles. Tout ce qui est tombé n'offre qu'un amas de fragments de frises, de chapiteaux sculptés avec soin : oves, denticules, perles, rinceaux, feuilles d'acanthes, courent partout, transformant le marbre en une véritable dentelle.

En dehors de cet édifice, on peut dire que les chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe abondent dans le village.

Après avoir relevé une inscription grecque qui se trouve sur une pierre cubique dans une rue de Schar, nous partons, munis de nos appareils photographiques, vers le premier temple romain que nous avions rencontré un peu avant le village.

Cet édifice offre encore aujourd'hui deux façades, celles de l'Ouest et du Nord. La façade Ouest se compose d'un soubassement et d'un étage percé de trois ouvertures en plein cintre et surmonté d'un fronton. Ce monument, de 12 à 13 mètres de longueur sur une largeur de 8 à 10 mètres, était entouré d'un mur en gros blocs supportant une colonnade. Les fragments d'une dizaine de colonnes gisent sur le sol. Une seule est restée debout

sur son socle. La façade qui devait posséder l'entrée principale est entièrement effondrée. Un fouillis de blocs gisent pêle-mêle sur le sol, entre autres deux stèles funéraires dont l'une porte une inscription, tournée contre la terre. La colonnade était supportée par un soubassement orné d'une moulure sur le pourtour. Les colonnes avaient de 6 à 7 mètres de hauteur : l'une d'elles, couchée, offre une inscription dont les lettres ont 6 centimètres de hauteur. La plupart de ces inscriptions ont été relevées et publiées par les voyageurs qui nous ont précédés.

AVCHARE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Quel rôle a joué cet édifice que les villageois appellent le « Monastère » ? quels personnages mortels ou immortels a-t-il abrités dans ses murs ? Voilà un point entièrement dans l'ombre. Il est probablement parmi les derniers construits, et c'est à cela qu'il doit son assez bon état de conservation. Pourtant, s'il faut en croire les inscriptions de la colonne et des stèles dédiées à des femmes, il semblerait que l'on est en présence d'un temple consacré à une divinité féminine.

C'est sur les bords du Sarus que se voient les plus importantes ruines, et les eaux du fleuve durent refléter la façade d'un splendide monument, si l'on en juge d'après la longue colonnade encore visible et la façade latérale encore debout, qui offre la même architecture que le précédent édifice. La position seule de ce temple ou palais en indique l'importance. En effet, le Sarus fait un coude au cœur du village actuel, car une terrasse de forme régulière le rejette sur la gauche. Il baigne cette terrasse presque de tous côtés, et c'est dans cette situation naturelle si heureuse que se trouvent les ruines les plus importantes de Comana. Sans aucun doute, résidait ici la déesse dont parle Strabon, ou bien son grand prêtre. C'était le centre de la cité, car à deux pas de là les gradins du théâtre conviaient le peuple aux réjouissances et montrent encore leurs rangées circulaires en assez bon état de conservation. Enfin, des ruines d'édifices de moindre importance sont disséminées tout autour. En partie sur l'emplacement de ce grand édifice, temple ou palais, dont il vient d'être question, une église chrétienne a été bâtie. Elle renferme une inscription grecque que nous copions. A côté de l'église, les restes d'une fontaine sont visibles. L'eau coulait dans un grand bassin en pierre rectangulaire, orné d'une tête de taureau et d'un disque solaire reliés par une guirlande comme certains tombeaux antiques. C'était là, sans aucun doute, une source importante et qui alimentait l'édifice avec son nombreux personnel de prêtres, de serviteurs, etc. En la regardant, aujourd'hui tarie et envahie de ronces, on peut laisser son imagination vagabonder à son aise sur le néant des choses humaines ; il n'en reste pas moins frappant que ces œuvres du paganisme grec et romain sont encore, dans tout l'Orient, les seuls vestiges d'art et les plus admirables.

Un autre temple, de petites dimensions, en forme de rectangle arrondi dans le fond, se voit à quelque distance de Schar. Les murs sont en blocs de marbre taillés, à grand appareil, et la muraille ronde, en pierres maçonnées. Une stèle gît sur ce point ; elle porte des inscriptions sur ses trois faces. Non loin de ce petit édifice, qui a pu être un tombeau de famille, ou un temple dédié à une divinité particulière, coule une source abondante, fraîche et délicieuse, entourée elle-même de fragments de colonnes dont l'une porte une inscription très fruste, et des débris de murs. Cette fontaine a joué, elle aussi, un rôle d'une certaine importance, et ses eaux jouissaient de vertus connues des pèlerins. Des ombrages formaient aux alentours un bosquet charmant où l'on devait aimer à s'asseoir, après que les cérémonies et les rites étaient accomplis.

Dans leur délabrement, ces ruines de Comana ont encore quelque chose de vivant. On peut facilement reconstituer par la pensée cette cité sainte qui, sur une faible étendue de territoire, offrait un si grand nombre d'édifices élégants : temples, palais, habitations des desservants. Tout indique que la ville de Mâ fut un séjour important et fréquenté, surtout à l'époque gréco-romaine. Parmi les vestiges de cette époque, il faut citer une

mosaïque que l'on nous mène voir dans une des pauvres masures modernes, dont elle forme le dallage. Cette mosaïque, en bon état, est ornée d'une guirlande de fleurs combinées avec des dessins assez grossiers ; le centre est décoré d'un oiseau aux ailes repliées et qui ressemble à une perdrix.

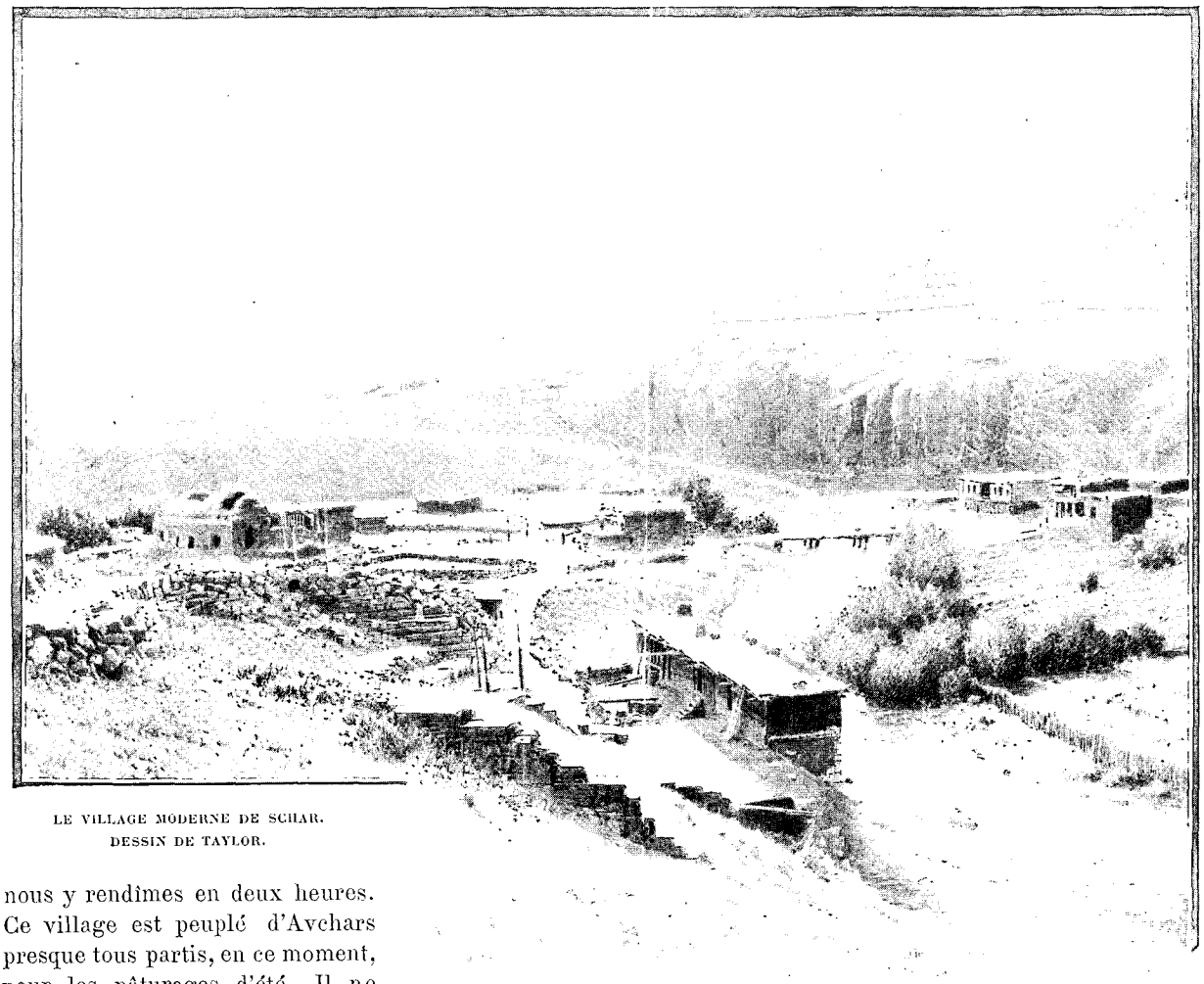
. . . . . .

La chaleur est forte et le temps presse. Deux jours à Schar suffisent pour nos études, et notre satisfaction nous fait oublier les précédents ennuis.

Nous quittons de bonne heure Comana et marchons sur Hadjin, le chef-lieu du Khozan, en suivant la vallée du Gueuk-Sou, qui n'est pas toujours commode pour notre caravane. Elle avance à la file indienne, sur des rochers glissants et par une montée assez rapide. Cette vallée du Sarus est très pittoresque. Tandis que, sur la droite, se dressent les crêtes dénudées et encore neigeuses du Dede-Bel, sur la gauche s'échelonnent des sommets couverts, par exception, d'une luxuriante toison de forêts. Jamais rivière ne mérita mieux son nom de « Bleue » et ne mira plus heureusement l'azur du firmament. Nous avançons, enchantés, dans la vallée qui va en s'élargissant.

Au village de Khasta-Khané, dont le nom vient de la présence d'un hôpital, nous nous arrêtons pour photographier quelques femmes dont la coiffure caractéristique rappelle celle des Turkmènes de l'Asie centrale.

Le costume de ces femmes est pittoresque et ressemble à celui des Kurdes, par le pantalon bouffant, la tunique fendue sur les côtés, la ceinture haute, les bottes en cuir. Seule la coiffure diffère, ainsi que les ornements d'argent et les bijoux, qui sont très originaux. Dans son ensemble, cette coiffure, enveloppée d'une étoffe blanche, est haute et ferme. Des ornements en argent y sont appliqués et pendent le long des joues. Les teintes rouge, bleue, blanche des étoffes donnent aux vêtements un aspect très typique et bien en harmonie avec la physionomie dure des femmes qui les portent. Celles-ci nous ayant renseignés sur la position de leur campement d'été, nous



LE VILLAGE MODERNE DE SCHAR.
DESSIN DE TAYLOR.

nous y rendîmes en deux heures. Ce village est peuplé d'Avchars presque tous partis, en ce moment, pour les pâturages d'été. Il ne reste que quelques familles chargées de faire les moissons. Le camp d'été occupe un grand emplacement, couvert de kibitkas rondes faites en roseaux et en tapis, comme celle des Turkmènes.

Le chef, un Avchar de race pure, nous dit-on, nous offre l'hospitalité dans sa tente, très pittoresquement décorée de feutres et de bandes de tapis tissées par les femmes, qui y mêlent des coquilles d'un joli effet.

On ne sait pas encore au juste à qui rattacher ces bandes nomades ou semi-nomades, répandues surtout dans le Taurus cilicien, où elles exercent, dit-on, pas mal de rapines et de brigandages. Ce sont assurément les débris d'un de ces nombreux peuples cappadociens que les invasions successives ont balayés, dispersés aux quatre vents de l'Asie, et chez qui un vague souvenir de pratiques et de croyances du passé se mêle à celles d'aujourd'hui. Ils se disent Turcs, villageois du Khozan, et font les plus grandes difficultés pour être photographiés et mesurés. Ce n'est donc pas sans peine et surtout sans d'abondantes paroles que nous parvenons à recueillir quelques mesures et quelques portraits. Enfin, las de leurs puces et de leurs discussions, nous remontons à cheval pour nous acheminer sur Guzelim, où l'on nous a dit que nous trouverions bonne eau, bonne herbe, bon campement.

HADJIN (PAGE 164). — DESSIN DE TAYLOR.

Nous marchons sous une chaleur torride et apercevons quelques villages tcherkesses, semés çà et là pour tenir en éveil les habitants arméniens et même turcs, qui tremblent sans cesse sous la menace de leurs méfaits.

Les tentes sont dressées non loin du Gueuk-Sou, qui déroule son cours sinueux et argenté dans la vallée, devenue moins attrayante et sans arbre. Nous passons la nuit à Guzelim (1.450 mètres). La température s'est beaucoup abaissée durant la nuit (8° à trois heures du matin) ; je sors transie de ma tente, pour chercher les rayons du soleil levant. A six heures, on se met en route pour Hadjin, en suivant l'Ambar-Déressi, petite vallée arrosée par l'Ambar-Sou et coupée par de nombreux petits ruisseaux. Nos chevaux suivent plus souvent le lit des torrents que les sentiers. En trois heures, nous atteignons une magnifique cascade, appelée Tchatchak, qui ruisselle d'un gros rocher. C'est cette source qui donne naissance à la rivière d'Hadjin. Le Tchatchak roule ses eaux torrentueuses sur un lit de roches, en formant des cascatelles, et dans une vallée très encaissée. Bercés par le chant des cigales, et sous une chaleur de 33°, nous descendons à présent, et, depuis que nous sommes au-dessous de 1.200 mètres, nous voyons autour de nous une végétation toute différente : frênes, peupliers, noyers, grenadiers en fleur et figuiers poussent sur les bords du Tchatchak.

A mesure que l'on approche d'Hadjin, la végétation devient plus exubérante. Des maisons émergent çà et là de la verdure. Enfin, au détour du vallon apparaît, à pic sur un rocher, un coin du nid d'aigle qui s'appelle Hadjin, bâti au-dessus de la rivière sur des rochers noirs, abrupts et sauvages. Une agglomération de masures noires en torchis et en bois, donne à ce site un aspect inattendu et presque farouche. On sent que l'âme guerrière et indépendante du Khozan est personnifiée par ce lieu, dont il se dégage une impression de force redoutable en même temps que d'âpre poésie.

Les ruelles sont raides et difficiles pour les chevaux. Après les avoir gravies péniblement, nous redescendons au bord de la rivière, où s'élèvent la maison du gouverneur, les bureaux de poste et de l'administration, dans le voisinage desquels est établi le campement.

Une des premières personnes dont nous fîmes la connaissance fut Tewfik-Pacha, le mutessarif de Sis, en villégiature avec sa famille à Hadjin, et qui s'était occupé de nous pendant la quarantaine du Tekké-Déressi.

Tewfik-Pacha est un homme aimable et bien élevé, qui parle très purement le français. Il nous annonce le premier la mort tragique de notre regretté président Carnot, et nous apporte la série des numéros du *Temps* relatifs à cet odieux attentat.

PORTE D'UN TEMPLE À COMANA (PAGE 159). — DESSIN DE GOTORBE

Hadjin, situé à 1.050 mètres d'altitude, compte environ 3.000 maisons arméniennes. Les habitants en sont sauvages, hautains, peu hospitaliers, et nous sommes loin d'y trouver ce que nous cherchions en approvisionnements de tous genres. Le vin le meilleur n'est autre que du bon vinaigre, et tout est à l'avenant. Nous sommes chez des Spartiates. Ces farouches montagnards n'attachent vraiment de l'importance qu'à leur indépendance, relative aujourd'hui, puisque les Turcs ont fini par prendre ce pays héroïque; mais cependant le service militaire n'a pas encore été imposé aux hommes de Zeitoun et du Khozan.

Chose curieuse, c'est de trouver dans ce nid d'aigles un couvent de femmes tenu par des religieuses arméniennes catholiques. Celles-ci me font une visite au campement et me disent qu'elles ont deux cents jeunes filles dans leur maison. Elles parlent très correctement le français, qu'elles ont appris à Versailles. Jusqu'au cœur du Taurus cilicien, je retrouve cet amour pour la France et ce besoin de parler notre langue, chez ces infortunés Arméniens massacrés sans pitié (ceux-ci entre autres), en dépit des appels désespérés qu'ils nous faisaient à travers l'espace!

. . . . . .

A Hadjin nous souffrons cruellement de la chaleur : 35° à l'ombre et pas d'air, voilà pour le jour. La nuit est pire, à cause des mouches innombrables qui nous assaillent dans la tente. Cela nous promet des moments pénibles jusqu'à Adana. Tout le monde nous prévient que le trajet jusqu'à Sis, de jour, est tout ce qu'il y a de plus fatigant.

. . . . . .

Le 18 juillet, à cinq heures du matin, la caravane s'ébranle. C'est par le défilé de Keraz-Bel que nous comptons atteindre Sis. Nous avons pris quelques hommes supplémentaires à Hadjin, car les sentiers sont si mauvais que chaque cheval de charge doit être conduit à la main.

On s'engage de nouveau dans la petite vallée arrosée par le Tchatchak-Sou. Partout la vigne est cultivée. On continue de descendre les échelons de l'Anti-Taurus qui dominent encore la plaine de Sis. Il fait une chaleur caniculaire dans ce petit vallon du Tchatchak, dont les eaux limpides roulent au milieu de la verdure de ses rives, peuplées de bruissantes cigales; aussi il m'arrive de dodeliner de la tête, à moitié assoupie par les rayons du soleil et cet étonnant bruit de vie invisible qui s'échappe des bêtes, des végétaux et de la terre elle-même.

LA ROUTE DANS LE KERAZ-BEL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Bientôt cependant je suis tirée de ma torpeur par la rencontre du Sarus, toujours si merveilleusement bleu, qui se réunit ici avec le tapageur et bien nommé Tchatchak. Ce confluent se présente dans un pays frais et agreste : nous mettons pied à terre pour faire quelques photographies.

Les montagnes assez élevées qui enserrent le Gueuk-Sou sont boisées et cultivées sur une certaine hauteur. Mais les cultures appartiennent à des villages éloignés et rares, car nous ne rencontrons pas souvent des êtres humains. La caravane traverse un mauvais pont jeté sur le Gueuk-Sou, et suit dès lors un imperceptible sentier qui s'élève rapidement en contournant les lacets capricieux du Sarus, dont çà et là des morceaux azurés apparaissent dans l'épaisse verdure qui tapisse le fond de l'étroite gorge du Keraz-Bel. La marche devient pénible, et des passants que nous croisons sont recrutés, séance tenante, pour nous aider. On ne s'imagine pas ce qu'est la marche de nos chevaux, assez lourdement chargés, sur ces sentiers abrupts et glissants. Les uns trébuchent, se blessent; quelques mulets, pourtant grands et forts, se jettent par terre furieusement pour se débarrasser de leur charge. Ce sont les mauvaises têtes de la caravane, ceux-là : un surtout, magnifique bête, que nous croyions une excellente acquisition et qui, grâce à son détestable caractère, en est arrivé à ne porter qu'un léger paquet de tapis et de feutres, tandis que ses infortunés compagnons ploient sous leur charge, accrue encore de la sienne.

A présent, c'est la vallée du Dokham-Sou qui s'ouvre devant nous. Montées, descentes, se succèdent dans un cadre grandiose de montagnes enchevêtrées. Arrivés à la fontaine appelée Dokham-Pounar, nous faisons halte quelques instants afin de laisser respirer les chevaux, car le plus difficile leur reste à faire. De ce point, on jouit d'une vue étendue sur le Keraz-Bel tout entier, et nous contemplons — non sans une certaine fierté — le chemin parcouru depuis le matin : il nous apparaît comme un étroit couloir serpentant entre une succession de vallées dont les plans se terminent au fond par les montagnes d'Hadjin. La splendeur de ces monts, la beauté du ciel, la difficulté de la route vaincue nous sont autant de joies, autant de satisfactions intimes, qui font oublier peines, chaleur, soif. D'ailleurs, la fontaine de Dokham donne une eau délicieuse, que nous buvons avec plaisir avant de nous remettre en selle. Et puis nos excellents chevaux se distinguent vraiment dans ces mauvais chemins. Le mien, dont la grâce juvénile fait mes délices, est particulièrement courageux. Nous respirons à présent un air pur et vif et approchons d'une montagne au sommet enveloppé de brumes. De nombreux arbustes, vénérés, couverts de chiffons, se rencontrent le long du sentier qui nous élève rapidement et nous permet de jouir d'une vue splendide sur le massif de l'Anti-Taurus, dont les fonds se perdent dans des teintes bleutées. Pas de villages. Seuls de vieux pins et de vieux genévriers saluent notre passage. Encore un coup de collier et nous atteignons le col du Keraz-Bel, à 1.470 mètres. Le nom de « Keraz-Bel » signifie le « défilé des cerisiers », pourtant cet arbre y est plutôt rare ; en revanche les poiriers sauvages y sont en abondance. Il est près de midi. Les sommets de 2.000 mètres et plus qui nous entourent restent dans d'épaisses brumes : celles-ci nous gagnent du reste assez vite, tandis que des rafales de pluie fine nous frappent tout à coup au visage.

PLAINE DE KAPAN. — CONFLUENT DU TCHATCHAK ET DU SARUS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dès lors, les arbres de haute futaie succèdent aux pins et une superbe végétation forestière fait son apparition. Des troupeaux paissent dans le lointain sur ces hauteurs qui nous rappellent un paysage jurassien. Nous nous asseyons, après sept heures de marche, sous un sapin blanc centenaire, pour prendre un repos bien gagné. Seuls, nos chevaux gardent un air malheureux, car il n'y a ni eau ni herbe sur ce point. Nous comptons aller camper au village de Kapan que nous gagnerons par le Khan-Boghassi (défilé du Khan). Le chemin est des plus pittoresques, mais toujours fort difficile pour les chevaux. Il faut aller presque

tout le temps à pied. Autant l'eau est abondante sur le versant septentrional, autant elle se fait rare sur le versant méridional, en pente plus douce.

L'étape est fort rude aujourd'hui. Il me semble que ce Kapan ne se montrera jamais. Enfin, il apparaît. Ses abords sont couverts de buissons de houx et de grenadiers en fleur. C'est fort joli, mais nous sommes las, et seule la vue de nos tentes blanches que nos braves caravaniers, en avance sur nous, ont déjà dressées, nous semble bonne et digne d'être contemplée. Avec les nombreux arrêts nécessités par la photographie nous avions mis dix heures pour venir de Hadjin à Kapan.

Le village de Kapan, peuplé de Turcs et d'Arméniens, est à 1.040 mètres d'altitude et s'élève dans une sorte de haute plaine entourée de toutes parts par des montagnes couvertes de brume.

Au milieu de la plaine, sous un arbre magnifique, une bande d'Avchars a pris asile et repos. Leurs habits bariolés, leurs feux de bivouac, les mugissements de leurs troupeaux assemblés autour d'eux, joints aux cris des enfants, constituent, au soleil couchant, un de ces inoubliables tableaux que l'Orient réserve à ses visiteurs amoureux de couleur locale et de plein air.

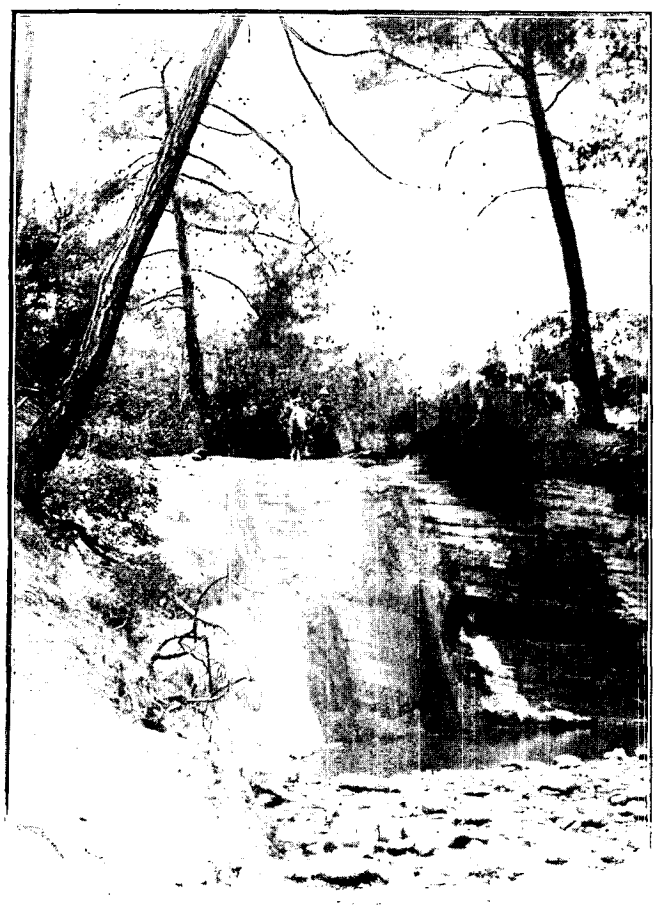
En contemplant ces scènes de la vie patriarcale, je bois à longs traits un lait écumeux que, suivant mon habitude, je réclame dès mon arrivée au camp. A peine installés, le drogman et le cuisinier s'en vont au prochain village demander aux paysans lait, œufs, poulets, moutons, qu'on leur paye, à leur grande joie, en belle monnaie sonnante. Mais cela met le dîner à une heure tardive, et c'est presque toujours à la clarté de la lune et à la nuit complète que nous nous attablons, sur le seuil de la tente, ou à l'intérieur s'il fait trop frais, éclairés par une grosse lanterne en toile.

Lorsqu'à l'aube je sortis de la tente, les nomades avaient pris déjà leur envolée.

. . . . . .

Encore une rude étape pour atteindre Sis.

A trois heures du matin, le branle est donné. Le chemin passe par un bois de lentisques et de petits térébinthes avant d'entrer dans l'Ada-Déressi. Le temps brumeux est extrêmement humide. Une véritable forêt se présente devant nous. Elle renferme des platanes, des houx, des pins à feuillage très léger, des érables, des figuiers, des arbres de Judée, des lauriers, des myrtes, de la vigne sauvage. Les montagnes, formées de schistes argileux, offrent une exubérante végétation. La forêt est ravissante à cette heure matinale. Les myrtes en fleur embaument l'air; les pins atteignent de grandes proportions : c'est, sans contredit, le plus charmant moment du voyage, et que de plantes intéressantes pour un botaniste dans le riche écrin de la forêt!



VALLON DU KIRK SOU. — DESSIN DE TAYLOR.

La descente sur Sis s'opère insensiblement avec quelques mauvais passages sur la roche. Pour animer cette route idéalement pittoresque, on a le spectacle des caravanes et des familles avchares qui se rendent dans les yaëlas avec leurs troupeaux et leurs juments de race. Celles-ci, objet de soins attentifs, sont accompagnées de leurs poulains. Nous échangeons de nombreuses salutations, de nombreux *Allah esmarladeq*, « que Dieu te protège »!

Les hardes aux nuances éclatantes, les grandes silhouettes des chameaux lourdement chargés, jettent dans la verdure une note si vive de couleur et de vie que l'on se prend à regretter de n'avoir pas une palette et un pinceau pour en fixer la fugitive impression.

Une surprise plus agréable encore nous attendait, car un cri d'admiration jaillit soudain de nos poitrines à la vue d'un ruisseau coulant en cascades au milieu d'une épaisse végétation de lauriers et de myrtes en fleur. Les Turcs l'appellent le *Kirk Sou*, « le ruisseau aux quarante lacets ». C'est le plus merveilleux coin de la terre que l'on puisse rêver. Nous avons la tête alourdie par le parfum des

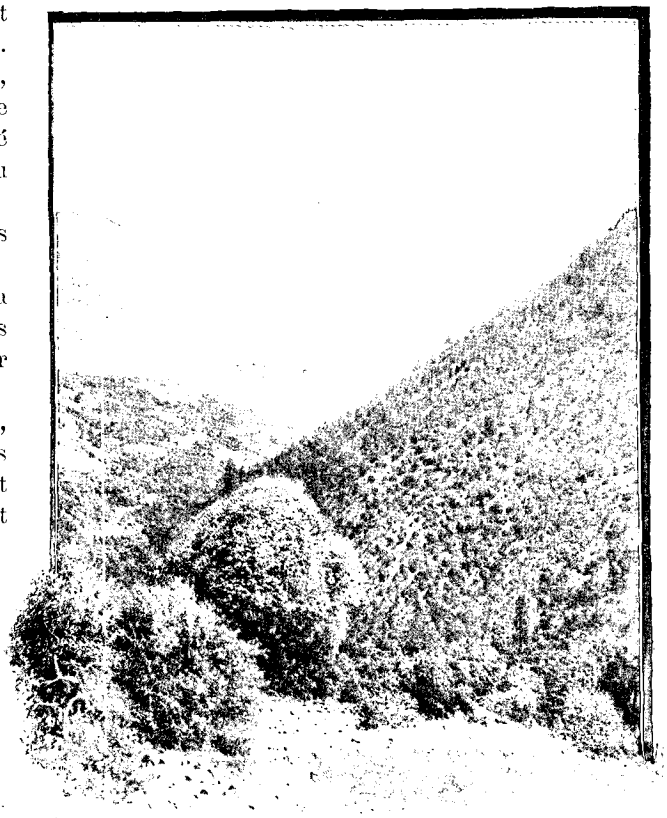
myrtes et des clématites qui s'enguirlandent partout. On moissonne largement dans cette floraison magique, et nos zaptiés tranchent avec leurs sabres des branches roses et blanches que j'accroche à ma selle et dont je pare mon cheval. Il en est couvert. Sa robe gris d'argent s'harmonise si bien avec les fleurs roses des lauriers, qu'il est à peindre ni plus ni moins avec ses mines badines et l'éclair de son œil noir si vif qui brille sous de longs crins. Il faut voir l'air réjoui des caravaniers en présence du *Kutchuk arslan* ou « petit lion », comme ils l'appellent dans leur langue imagée. Nous faisons une courte halte, près d'une cascade, sous un érable d'où la vue s'étend, sous bois, sur le vallon fleuri, qui ressemble à un jardin abandonné à lui-même, mais qu'auraient habité des fées, au temps où il y en avait.

A l'ombre des vieux arbres poussent fougères et capillaires.

Notre marche se continue dans la féerie de la forêt fleurie, habitée elle aussi par des familles avchares dont quelques-unes s'y sont arrêtées pour reprendre haleine.

Que dire, sans se redire et se redire encore, des spectacles offerts à nos yeux? Ici, des femmes et des jeunes filles nues comme Eve se baignent dans les eaux claires du Kirk-Sou et nous regardent passer sans se troubler nullement. Seuls des rires perlés et des moqueries à notre adresse prouvent qu'elles ne sont point des déesses bien élevées, et que, naïades ou nymphes, leurs épigrammes malicieuses n'épargnent pas la pauvre voyageuse charmée qui les regarde.

Plus loin, au tournant d'un bouquet d'érables, au milieu des myrtes épais, apparaît la tête et les yeux vifs d'un beau taureau aux formes trapues et aux membres courts, comme la plupart des bêtes à cornes du Khozan, et leurs mugissements réveillent de temps à autre la solitude du vallon. Enfin, il n'est pas rare non plus que notre présence soudaine ne mette en fuite des troupeaux de chèvres brunes que leurs jeunes bergers rassemblent à grand'peine. Cette région du Khozan est, comme on le voit, fort curieuse pour le touriste amateur de pittoresque. L'absence de routes praticables pour les caravanes fait que ce sandjak végète et végétera encore longtemps et que la civilisation ne gâtera pas de sitôt ce pays d'une beauté naturelle si pleine de charme.



LE KERAZ-BEL (PAGE 165).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le sentier quitte le Kirk-Sou pour s'élever rapidement et franchir une série de cols. L'atmosphère devient lourde et orageuse (33°). Nous allons à pied : les chevaux ont de la peine à se tenir eux-mêmes. Encore trois heures de marche pour finir d'escalader ces derniers contreforts de l'Anti-Taurus qui nous séparent de Sis. Nous avançons accablés de fatigue et de chaleur. Enfin, voici la plaine au milieu de laquelle se dresse un dyke basaltique que couronne le vieux château de Sis, si longtemps réputé inexpugnable. La ville elle-même s'étage au pied du rocher, offrant, avec ses toits plats, un aspect plus remarquable de loin que de près.

Nous avions espéré camper, mais ce serait trop exiger de nos hommes, tellement exténués que nous décidons d'aller demander l'hospitalité au couvent, célèbre jadis, et dont les hautes murailles jaunes, flanquées de vieilles tours en ruine, s'étagent à mi-hauteur de la ville. Encore une ascension fort rude pour atteindre la porte de ce couvent, où enfin on nous donne, dans un bâtiment branlant, quelques chambres pour dormir. Un officier de police prévenu télégraphiquement par le mutessarif nous attendait et nous aida dans notre installation.

Il n'est pas exagéré de dire qu'en été le séjour de Sis est atroce. Cela d'ailleurs, est prouvé, car les habitants et les autorités locales sont obligés d'aller s'établir sur les montagnes voisines pour fuir les fièvres paludéennes. Cette première nuit passée dans le couvent dépasse tous nos plus mauvais souvenirs. Malgré les carreaux manquants aux fenêtres, je me suis éventée toute la nuit pour ne pas être suffoquée, et avant l'aube je dus sortir pour chercher au dehors un peu d'air pur. Je vis du haut de la terrasse du couvent le soleil dorer la plaine et cet amas poussiéreux de masures qui constituent Sis. Triste destinée des choses et des peuples! Sis a été une ville d'une certaine importance et a eu son heure de gloire. Elle répond, dit-on,

au site antique de Flaviopolis, et fut capitale du royaume d'Arménie au moyen âge. Rebâtie et embellie par Léon II en 1186, elle fut le siège du patriarche ou catholicos de la nation arménienne. Puis, après que le dernier roi de la famille des Lusignan, Léon II, eut été dépossédé par les Egyptiens, sous la conduite de Méhémet-Ali, elle devint la proie des Ottomans, et, dès lors, en butte aux incessantes tyrannies des beys du Taurus qui arrivaient à la rançonner et à la terroriser, elle devint ce que devient toute chose dans ce pays, une ville de tristesse et de ruine.

C'est à l'insalubrité du sol, ainsi qu'à la mauvaise administration du pays, qu'il faut attribuer la faiblesse de la population, en nombre et en santé (3.500 habitants), ainsi que les grands espaces incultes laissés dans cette plaine où croissent pourtant facilement la vigne, le blé, l'orge, le riz, le sésame et le tabac. La vigne donne des produits délicieux. La majorité de la population est composée d'Arméniens.

En ce moment, l'évêque de Sis est à Alep, et le couvent se trouve confié à la garde d'un vartabed, vénérable prêtre à belle tête caractéristique. C'est lui qui nous en fait faire la visite. Jadis rival de celui d'Etchmiadzin, il en diffère aujourd'hui à tel point qu'il n'évoque plus d'autre idée que celle d'une ruine. Quelle différence avec le célèbre couvent de la Rome arménienne du pays d'Ararat! Autant celui-ci est riche, florissant, puissant, autant le pauvre couvent de Sis est délabré, ruiné, désolé. Le vieux vartabed aussi est désolé, et ses yeux graves et tristes, ses soupirs, sont des plus éloquents. Le couvent personnifie l'état moral des Arméniens de Turquie, courbés sous un joug farouche et sanguinaire. L'édifice ne présente ni style, ni caractère, bien qu'il soit construit sur l'emplacement et avec les matériaux du palais des Roupéniens, derniers maîtres arméniens de la Cilicie. Tout ici pleure l'ennui et la mort. Sous la conduite du vieux prêtre nous pénétrons dans l'église, assez grande, haute, et dont le chœur est revêtu de vieilles faïences. C'est dans le chœur même que se trouve le puits qui donne la meilleure eau du couvent.

Voici le trône des Roupéniens, orné de l'aigle bicéphale surmonté d'une couronne; il est en marbre sculpté et était orné jadis de pierreries. Actuellement, il sert de siège à l'évêque. La porte de l'église, en bois sculpté, est surmontée d'une inscription arménienne sans intérêt.

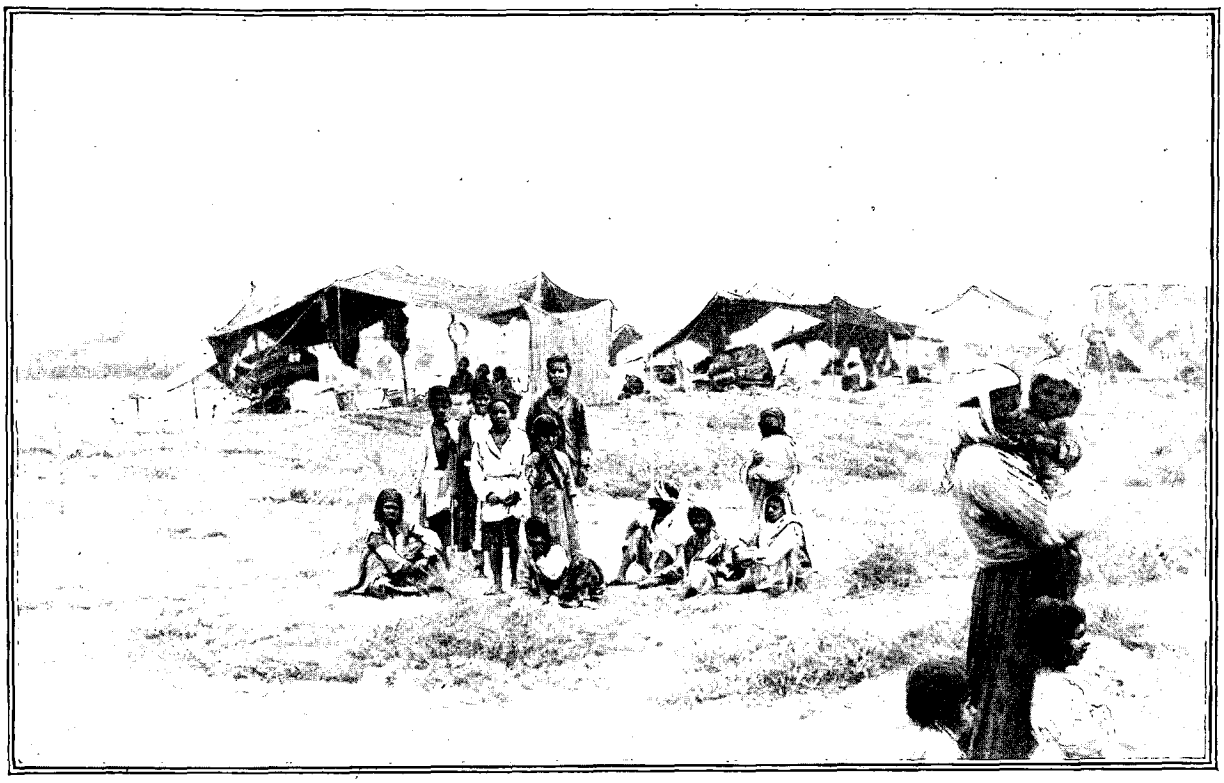
Le vartabed nous propose maintenant de nous montrer les reliques précieuses du couvent. Celles-ci ne sont autre chose que la main droite de Grégoire l'Illuminateur, et celle de saint Postoros, du temps de Constantin, toutes deux dorées et fort vénérées.

La bibliothèque, si on peut lui donner ce nom, consiste aujourd'hui en un amas de vieux bouquins poussiéreux posés dans un coin sur des planches. Elle renferme pourtant des documents historiques de grande valeur qui furent catalogués par le savant arméniste Langlois.

(*A suivre.*) Mme B. CHANTRE.

CHÈVRES DU TAURUS. — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés



CAMPEMENT TZIGANE AU BORD DU SIHOUN OU SARUS (PAGE 174). — DESSIN D'OULEVAY.

EN ASIE MINEURE[1].

CILICIE.

PAR Mme B. CHANTRE

III

En route pour Adana. — Les bonnes routes de Turquie. — Une nuit mouvementée. — Adana. — Dislocation de la caravane. — Mersina. — La douane et ses vexations. — A bord de la *Gironde*.

ARMÉNIENNE DE SIS.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Les chants de l'office du matin nous réveillent de bonne heure, et, bien que la nuit ne nous ait apporté aucun repos, nous décidons d'aller visiter la forteresse avant que la chaleur soit trop forte. La forteresse de Sis, dont les murs couronnent la crête du rocher contre lequel est bâti la ville, a été regardée pendant longtemps comme inexpugnable. Et il n'est pas exagéré de dire que, pour de simples touristes comme nous, l'escalade de ce dyke de 300 mètres à pic, exige un labeur des plus rudes. Sous la conduite d'un guide, nous nous engageons sur un sentier de chèvre à peine visible, où l'on risque à chaque instant de se rompre les os. La crête est couronnée de deux lignes de murailles épaisses, tourrelées et crénelées, percées de deux portes et pourvues de meurtrières. C'est une vraie forteresse du moyen âge, construite à grand appareil. Nous entrons par la porte principale, sous une voûte élevée, de quinze mètres de longueur, fermée par une seconde porte, aujourd'hui démolie, et qui donne accès à l'intérieur de la citadelle. De cette crête on jouit d'une vue admirable sur le château, dont la masse principale se dresse sur une pointe de rocher. La silhouette de ces fières murailles se découpe sur un fond formé par les montagnes du Taurus, et l'on est saisi de l'effet grandiose d'un tel tableau. Dans la plaine, juste au pied du rocher, serpente le Deli-Tchaï (le ruisseau fou), dont on a même une certaine peine à suivre le ruban, tant la pente du rocher est vertigineuse de ce côté. Au Sud, la plaine va jusqu'à la mer. Plus haut encore nous atteignons les ruines de l'édifice que notre guide appelle le « palais de l'empereur » et qui est l'œuvre, en effet, du Takhavar Hethoum, d'après

1. *Suite. Voyez p.* 145 *et* 157.

l'inscription arménienne qu'il renferme et que Langlois a traduite autrefois. A partir de ce point, le rocher descend rapidement vers la plaine, au Sud. Du haut du palais, nous distinguons très bien, dans la plaine, les ruines importantes d'Anazarbe, auxquelles, faute de temps, nous ne pouvons pas rendre visite. Cette ville, distante de 25 kilomètres seulement de Sis, possédait, à l'époque de la domination romaine, de magnifiques aqueducs à colonnes. Rebâtie par Justinien, après des tremblements de terre qui l'avaient détruite en partie, elle a gardé, paraît-il, à peu près intacts, ses murailles et ses palais. On y voit un arc de triomphe colossal, des colonnes, des tombeaux, des bas-reliefs sculptés.

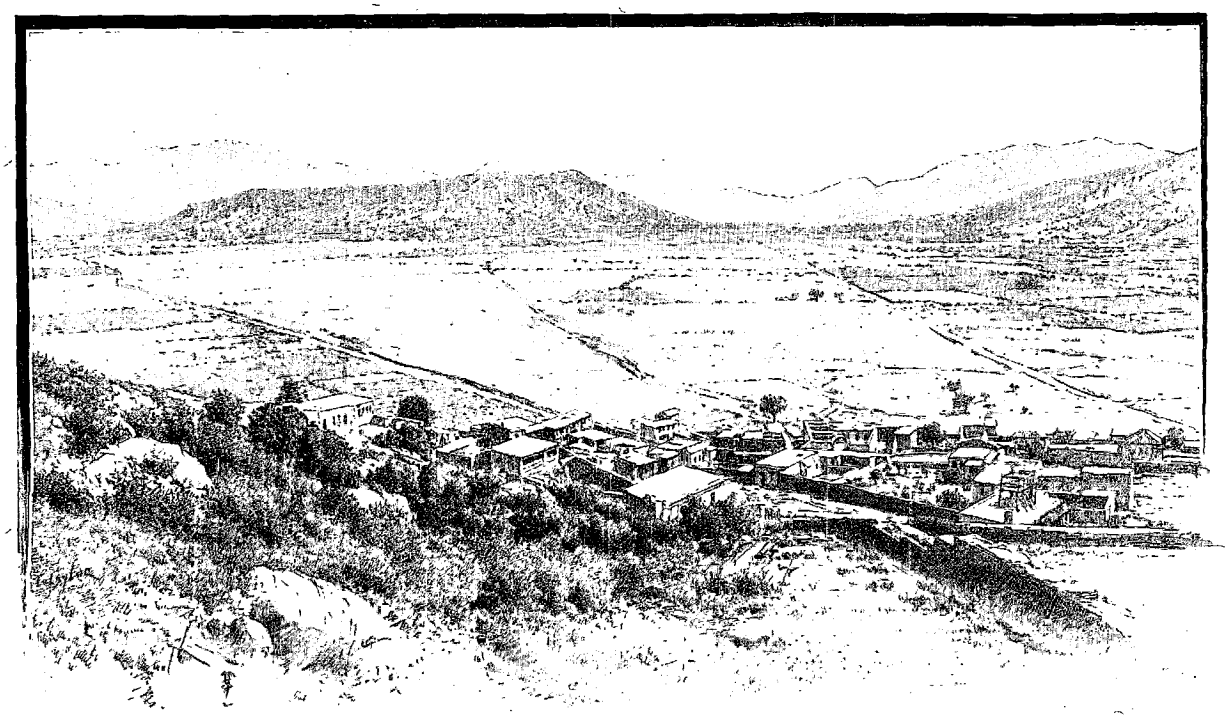
Assis sous une des fenêtres voûtées du palais, nous contemplons, du haut de cet observatoire, la plaine poussiéreuse où se pressent tant de vestiges du brillant passé de cette partie de l'Asie. Que de beaux ouvrages et que de difficultés pour le seul transport de ces matériaux ! On est obligé d'admirer la hardiesse et le courage de ces constructeurs inimités. Leurs œuvres, dignes de géants, font un singulier contraste avec celles des habitants actuels du pays, qui, eux, ne sont pas même capables de réparer leurs masures de terre, et laissent tomber mosquées et églises !

C'est en devisant et philosophant de la sorte, que nous reprenons haleine, sous l'ombre protectrice de la fenêtre du vieux palais roupénien. Le ciel bleu pâle, incendié de lumière sur nos têtes; à nos pieds la plaine roussie; à nos côtés le guide qui nous raconte les légendes de ces ruines. Une soif ardente dessèche notre gorge et attriste cette halte. Le guide nous avait promis de nous mener à une petite source froide qu'il connaissait dans le palais, disait-il. Hélas ! la source était tarie, depuis peu sans doute, par suite d'éboulements récents, et nous n'avons trouvé qu'un peu d'eau croupie. Mais il faut partir, le soleil monte toujours, et la descente, presque périlleuse, s'effectue je ne sais comment. Une fois encore mon casque et mon couvre-nuque n'ont pu me protéger contre l'insolation, et j'arrive au couvent pour me jeter sur mon lit, en proie à une fièvre ardente.

. . . . . .

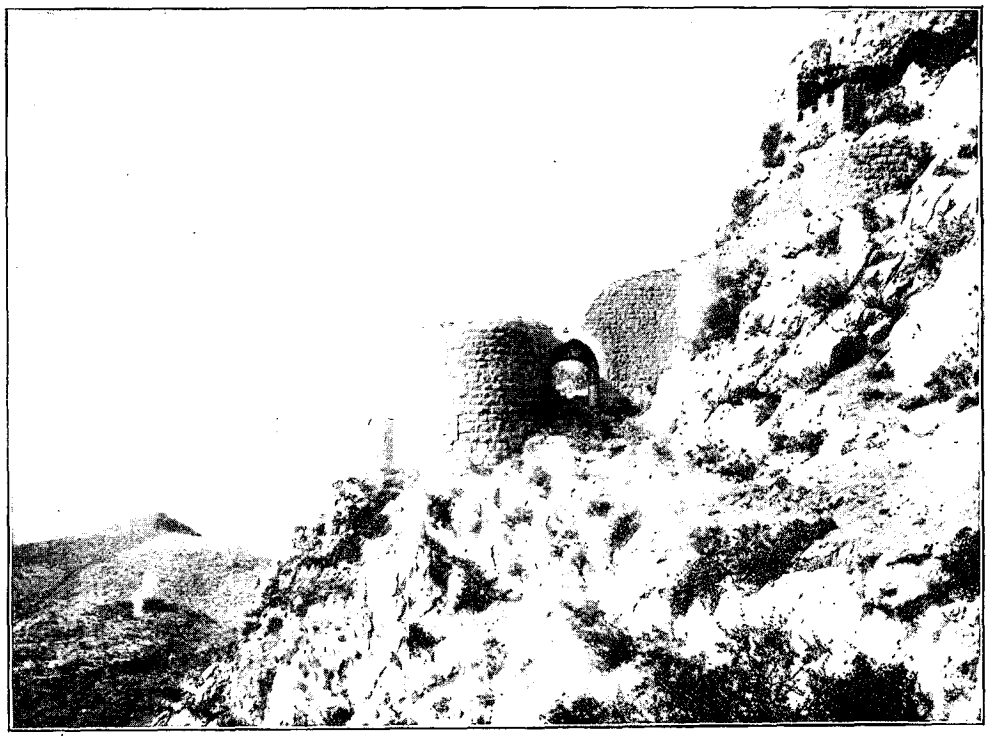
Les gens de Sis nous ayant vivement engagés à faire en voiture le trajet jusqu'à Adana, la route étant *excellente*, nous nous sommes décidés à laisser nos caravaniers emmener les chevaux à la main jusqu'à Adana, et nous avons commandé dans cette dernière ville un landau qui va nous emmener, car nous voyagerons la nuit, afin d'avoir plus frais. Le moment de la dislocation de la caravane approche. Nous comptons vendre nos chevaux à Adana. Malgré les rudes étapes du Taurus, ils sont en parfait état. Pendant que nous activons le départ, une procession de malades et d'aveugles défile devant nos yeux.

A dix heures le landau vient nous prendre : nous y montons, et disons adieu aux belles montagnes du Taurus, dont la ligne harmonieuse se découpe sur le fond rouge du ciel embrasé par le soleil couchant. Adieu aussi à la fière citadelle, ainsi qu'au vieux monastère qui nous fut hospitalier. Un zaptié galope près de notre voiture et se renouvellera de poste en poste. La nuit vient assez vite et, comme



VUE DES DERNIERS CONTREFORTS DE L'ANTI-TAURUS. — DESSIN DE TAYLOR.

elle est sans lune, il nous faut aller doucement, la chaussée étant loin d'offrir ce bon état dont on nous avait parlé. Au contraire, plus nous avançons et plus nous constatons, aux heurts de la voiture, l'état lamentable de cette *excellente* chaussée, défoncée, sans ponts, vrai casse-cou dans la nuit sombre. Heureusement, la lune paresseuse apparaît, fort brillante, et vient très à propos remplacer les lanternes qui manquent à notre landau. En Turquie, les lanternes aux voitures sont aussi rares que les ponts sur les rivières : on s'en va à la grâce de Dieu.



FORTERESSE DE SIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. ALFRED BOISSIER.

A chaque instant nous mettons pied à terre pour parcourir des taillis de lentisques qui recèlent peut-être dans leur mystère on ne sait quel trou, quel ruisseau caché, quel pont effondré. J'écarte avec les mains les branches fleuries de ces lentisques, car j'avance, pour ma part, avec une méfiance inquiète, m'attendant à mettre le pied sur quelque bête immonde, serpent, crapaud, et je maudis les voyages nocturnes qui vous réservent de pareilles transes. Notre marche est égayée par les cris des chacals, très nombreux dans cette région, et par la vue, à droite et à gauche, de nombreux feux indiquant des campements de Yuruks. Cette plaine aride et déserte, de 65 kilomètres de longueur, qui sépare Sis d'Adana est, en effet, le séjour préféré de ces hordes turcomanes auxquelles se mêlent pas mal de Kurdes et que l'on désigne sous le nom de Yuruks, qui veut dire « marcheurs », c'est-à-dire « nomades ».

Ces bandes jouissent d'une mauvaise réputation; aussi, à la faveur de la nuit, l'imagination de nos caravaniers, se donne-t-elle libre carrière. Ils nous ont rejoints et ne veulent plus marcher sans nous. Les récits d'assassinats et de méfaits attribués à ces Yuruks font dresser les cheveux sur la tête de notre cocher, qui n'est déjà pas très rassuré.

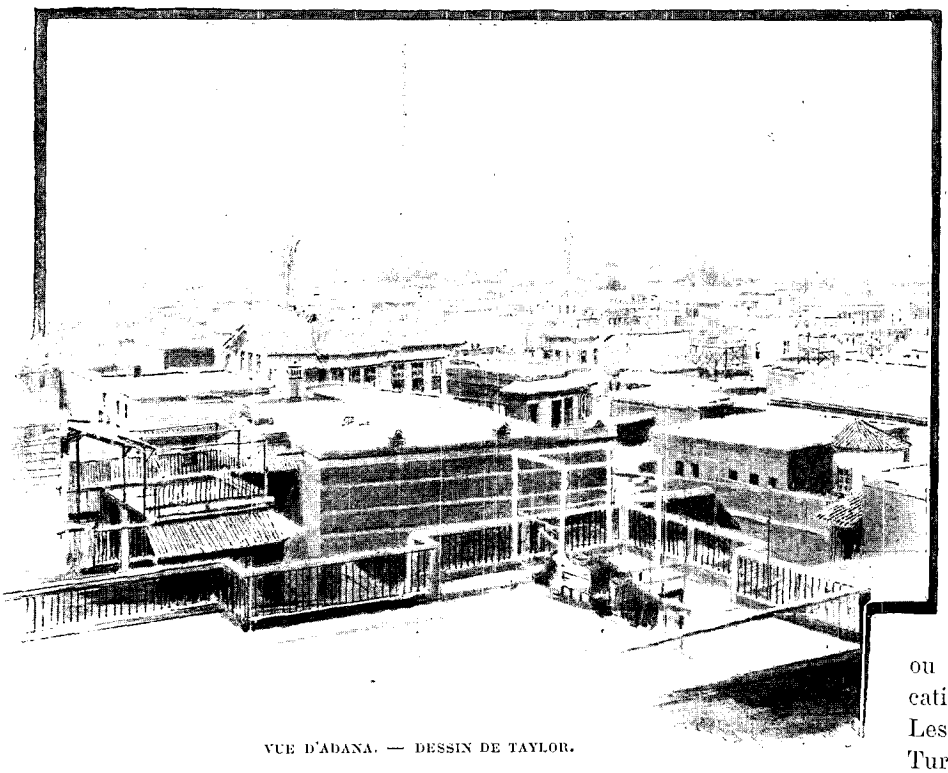
Il faut huit heures pour atteindre le Khan-Déressi, relais où nous prenons des chevaux frais. Dès lors, le terrain devenant de plus en plus mauvais, les incidents se multiplient, et dans maintes circonstances la voiture ne se tire d'affaire que grâce au coup de main prêté par ces messieurs. Quelle nuit! et quelles scènes burlesques à côté du tragique de certaines situations! Une fois, nous roulions si fort en arrière que nous échappâmes, par miracle, à une chute dans un ravin. Mon mari, pourtant, ne s'en tira qu'avec un bras à demi démis. Notre cocher, aussi inexpérimenté qu'étourdi, fait bêtise sur bêtise. Plus loin, un cheval tombe, casse ses traits, et cela demande du temps!

Allah soit loué! voici le soleil qui se lève, peu à peu, au milieu d'un cortège de teintes d'un rose très pâle sur un bleu très fin. Ce spectacle apporte une diversion à nos misères, et jamais l'astre du jour ne fut salué avec plus de joie par de plus fervents admirateurs. Nous nous serions volontiers prosternés dans la poussière pour remercier le Créateur. A droite de la route s'étend l'Anti-Taurus, qui s'en va vers la mer, déroulant le gradin de ses chaînes et de ses crêtes; à gauche, les premiers contreforts de l'Amanus profilent leur silhouette encore lointaine. Crêtes et chaînes, baignées dans la brume matinale, revêtent des teintes rapidement effacées à mesure que monte l'astre radieux.

A sept heures du matin, nous apercevons la plaine d'Adana et, au fond, la ville elle-même, pareille à une oasis.

La chaussée désormais court à travers des plantations de vignes, de riz, de coton, bordées de poivriers et

de néfliers. On a tout de suite l'impression d'un changement complet de pays. On peut dire, en effet, que, le Taurus franchi, on est transporté dans une contrée tout autre : la végétation, les types sont ceux de la Syrie. Nous croisons, sur la route, des Arabes qui passent fièrement campés sur leurs chevaux, la tête ceinte de la corde brune. Enfin, à ma grande joie, quelques palmiers dressent leur tête élégante au-dessus des maisons d'Adana, ajoutant cette note poétique, et artistique aussi, que ces arbres donnent toujours à un paysage d'Orient.



VUE D'ADANA. — DESSIN DE TAYLOR.

Le Sihoun ou Sarus, large sur ce point, et toujours d'un beau bleu d'azur, longe la ville, que nous atteignons en traversant un grand pont en pierre.

Adana s'élève sur une légère ondulation de terrain, dans une vaste plaine extrêmement fertile grâce aux trois grands fleuves qui l'arrosent : le Cydnus, le Sarus et le Pyramus. Elle est à 20 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. On estime à 45.000 le chiffre de ses habitants, y compris une population flottante de 12 à 15.000 ouvriers qui y viennent, chaque année passer deux ou trois mois pour la décortication et le nettoyage du coton. Les habitants se composent de Turcs, d'Arméniens, de Grecs de la Cappadoce et des îles. Son origine remonte aux temps fabuleux. Etienne de Byzance raconte que deux frères, fils d'Uranus, et nommés Adanus et Sarus, prirent possession de ce pays et donnèrent leurs noms, l'un à la ville qu'ils élevèrent, l'autre au fleuve qui l'arrose.

Xénophon mentionne Adana dans sa *Retraite des Dix Mille*. Mais c'est sous l'occupation romaine que cette ville jeta le plus d'éclat. Les empereurs la visitèrent, et Justinien y éleva des monuments publics. Le beau pont de pierre que l'on traverse pour entrer à Adana lui est attribué.

Adana est une ville de bonne apparence et fort animée, avec son bazar assez grand et très bien fourni. L'aspect en est asiatique, et la population bigarrée des rues est intéressante pour le voyageur : les Tziganes, les fellahs, les nègres y sont fort nombreux. A l'ombre, dans le bazar, le thermomètre marque vers le milieu du jour 36°. Cette chaleur humide d'Adana et de tout le sandjak favorise les grandes cultures de coton, de canne à sucre, d'opium, qui sont la richesse du pays. Mais ses nombreux marécages sont une cause d'insalubrité pour les habitants, aussi vont-ils chercher, durant l'été, un refuge dans la montagne.

Nous nous rendons directement au grand hôtel de la ville, situé dans le bazar et tenu par un Grec, le seul, du reste et qui, au fond, n'est qu'une vulgaire auberge.

Mais il a des chambres assez propres, et je crois que l'on pourra y vivre, surtout en nous servant de nos couchettes.

C'est là seulement que nous laissons le landau. Il a mis 15 heures pour accomplir les 65 kilomètres qui séparent Sis d'Adana.

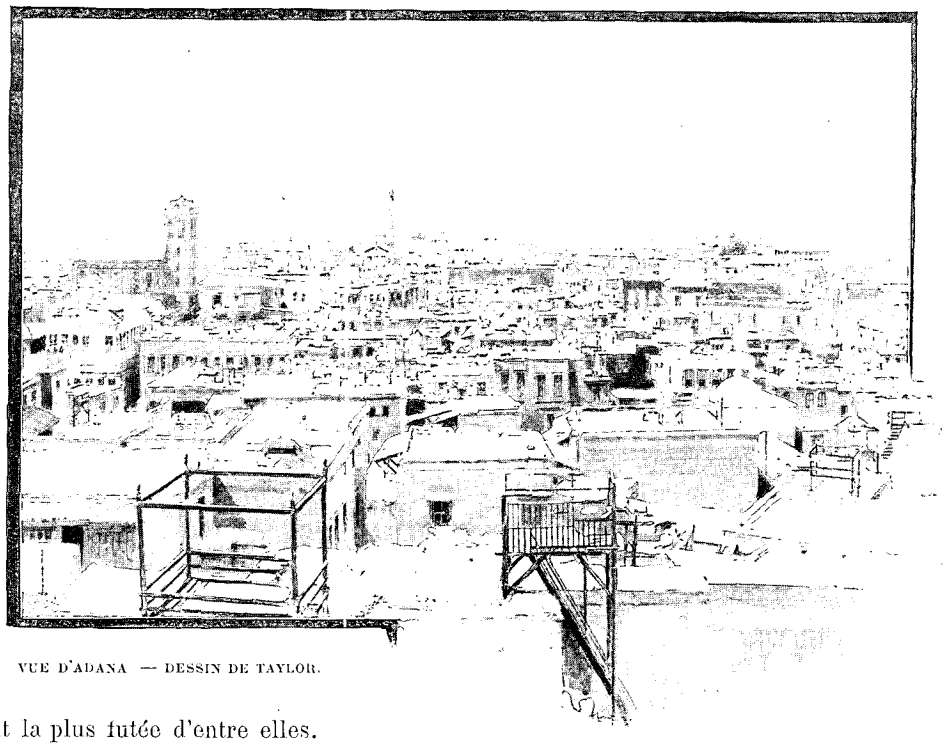
Dès notre arrivée, nous entrons en pourparlers pour la vente de nos chevaux. Les transactions ne sont pas faciles, et l'absence d'un agent français dans cette ville se fait vivement sentir.

Après un repas qui nous prouve par sa variété que nous rentrons dans la vie civilisée et banale des hôtels, nous faisons une rapide toilette, car il faut remplacer aussi la tenue de cheval par celle de la rue, mon casque par un léger feutre clair. Nous allons ensuite au bazar acheter des parasols et des éventails, car ces deux ustensiles sont devenus indispensables. Tout cela se fait très vite et aisément, mes progrès dans la langue turque me permettant de faire mes achats moi-même, sans le secours de l'interprète, fort heureusement. Chemin faisant, nous passons devant la plus belle mosquée d'Adana, Oulou-Djami, construite par Rhamadan-

Oglou. Cette mosquée, vraiment élégante, se compose de deux bâtiments, l'un pour l'été, l'autre pour l'hiver. Le premier n'est autre chose qu'une grande galerie ouverte, et dont les arcades sont enguirlandées de vignes, tandis que les parois intérieures sont revêtues de superbes faïences de Koutayèh. La mosquée d'hiver est non moins richement ornée de faïences, les plus belles que j'aie vues en Asie Mineure. Elle possède un minaret élevé et une grande porte en assises de marbre noir et blanc alternées d'un très bel effet. A part cette mosquée ancienne, les monuments d'Adana, dépourvus d'architecture, sont d'une absolue banalité. Les mosquées, les collèges musulmans, ainsi que les églises et les écoles chrétiennes, y sont assez nombreux. Les Pères Jésuites français possèdent à Adana une école fréquentée par 200 enfants de toutes nationalités auxquels ils enseignent le français et le turc. Les Sœurs de Saint-Joseph y ont également une école florissante. Si l'on ajoute à cela la présence dans cette ville de nombreux *khans*, de deux hôtels, d'un hospice d'aliénés, de fabriques d'huile de sésame, de drap pour habillements militaires, de feutres, celle d'usines à vapeur pour l'égrenage et le décortiquage du coton, ainsi que l'existence de 55 moulins à blé, échelonnés sur les rives du Sarus, on verra qu'Adana, avec son bazar bien achalandé, est une ville en voie de prospérité et contraste vivement avec toutes celles précédemment parcourues.

Les toits plats des maisons sont tous pourvus de grandes cages en bois dans lesquelles des lits sont installés : c'est là qu'en été dorment les habitants. Cette animation des toits est fort curieuse à regarder le matin, de bonne heure, lorsqu'a lieu le lever de tout ce monde qui rit, cause, au milieu des cris des bébés que les mères habillent.

Le sandjak d'Adana renferme un assez grand nombre de tribus errantes, parmi lesquelles ces Yuruks dont j'ai parlé déjà et des Tziganes kurdes, qui ne font peut-être avec ces derniers qu'une seule et même famille. La présence d'un nombreux camp de Tziganes, aux abords d'Adana, nous ayant été signalée, nous ne pouvions manquer de leur faire une visite, d'un grand intérêt pour M. Chantre. C'est sur le bord même du Sihoun, opposé à la ville, que se dressent les petites tentes misérables, ou plutôt les abris sur pieux, donnant asile aux nombreuses familles du camp. C'est assez tôt le matin que nous arrivons en voiture. En mettant pied à terre, nous sommes tout de suite frappés de l'animation extraordinaire qui règne parmi les nomades. Les femmes font ici la toilette des petits, qui hurlent pour ne pas être baignés. Là, elles préparent une cuisine infernale. Quelques-unes, plus jeunes, dansent, en ondulant, sans presque bouger de place. Celles-ci vont, tout à l'heure, se répandre dans les rues du bazar, où elles mendieront, danseront et provoqueront par mille agaceries la charité des passants. Les sons du tambour de basque résonnent bruyants et joyeux, et les plus beaux types d'hommes et de femmes se montrent dans cette foule débraillée et endiablée.



VUE D'ADANA — DESSIN DE TAYLOR.

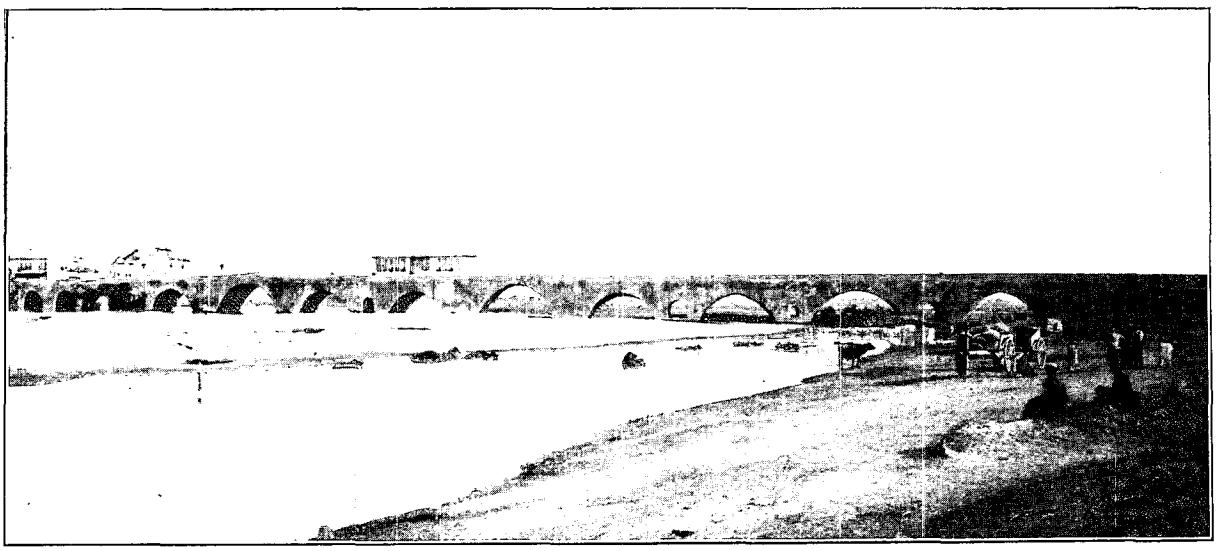
Les femmes sont toutes tatouées comme des Bédouines : leurs yeux noirs pétillent. Vives, intelligentes, elles m'entourent et me harcèlent de questions. Puis elles me racontent qu'elles viennent du Kurdistan, et qu'elles ont visité beaucoup de pays. Beyrouth provoque surtout leur admiration et occupe la meilleure place dans leur souvenir, tandis qu'Adana est, me disent-elles, trop chaud et trop ennuyeux.

« Sais-tu l'arabe ? me dit la plus futée d'entre elles.
— Non, dois-je répondre modestement. — Sais-tu le grec ?
— Non, dis-je en courbant la tête. — Ah ! pauvre, tu ne sais rien ! » s'exclama l'une d'elles en me prenant en pitié. Le turc, que nous employons pour converser, ne compte pas pour ces polyglottes.

Des fleurs, sortes de clématites odorantes qui poussent à travers le camp, attirent mon attention. Aussitôt les bambins, pour la plupart nus comme des vers, et la peau déjà bronzée, moissonnent à pleins bras, sur l'ordre

de leurs parents, ces belles fleurs, dont ils remplissent notre voiture sans demander le plus petit para en récompense. Puis, c'est une grand'mère, au superbe type, jeune encore d'ailleurs, qui nous amène une fille pâle et mince, orpheline, et très souffrante. « Toi qui es médecin, dit-elle à mon mari, donne-lui quelque chose qui la guérisse. » Hélas ! M. Chantre ne possède guère le moyen d'arrêter les palpitations douloureuses dont se plaint la pauvre enfant, type accompli de ce genre de beauté tzigane, aux yeux et cheveux sombres, au teint ambré, que l'on a si souvent vanté.

Mais ces femmes, ces mères, ces filles de brigands, ont dans les yeux, pour la plupart, un je ne sais quoi de farouche et de canaille qui révèle leur trempe et dépoétise leur charme réel. Des hommes, que dirai-je ? Les uns fort beaux, les autres fort laids, souvent métis étranges de noirs, de blancs, de toutes les races, leurs



PONT SUR LE SIHOUN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

traits révèlent toujours leurs instincts de crime et de rapine. Il n'y a pas un front pur, pas une conscience nette dans cette étrange population.

Les Tziganes réclament vivement que nous allions saluer leur chef, dont la tente, grande et confortable, se dresse au bord du Sihoun. Nous refusons d'abord de faire cette politesse, étant donné la vilaine réputation de cet individu, sorti de prison depuis peu ; mais les femmes insistent tant et me supplient de venir voir la propre femme du chef, souffrante et couchée. Celle-ci est, en effet, étendue sur des matelas, hors de la tente, où la chaleur l'incommode. Agée de vingt-cinq ou vingt-six ans, elle est brune comme toutes les autres, pâle et légèrement tatouée sur le front et au menton. Son mari se tient accroupi sur le seuil de la tente, très digne. Il nous salue poliment et nous offre un verre de limonade que nous refusons. Cependant, la vue de sa fille, une petite gamine de onze ans, déjà femme, en jupes longues, avec des fleurs sur le coin de l'oreille et un air si impertinent et si impérieux, me donne envie de la photographier et de prolonger notre visite. Elle refuse, trépigne, tire la langue, et ce n'est que sur l'ordre de son aimable père que, frémissante encore et la lèvre dédaigneuse, elle soumet sa petite personne à l'immobilité. En partant, le chef me recommande de lui envoyer une épreuve que j'adresserai, me dit-il, à Abdul-Kerim, à Adana. « Tout le monde me connaît », ajouta-t-il d'un air bonhomme qui me fit froid dans le dos.

Enfin, après avoir pris quelques photographies du Sarus, animé par les incessantes traversées de caravanes d'ânes, de buffles, nous remontons en voiture, disons adieu à nos Tziganes déguenillés et allons déjeuner ; après quoi, nous allons faire une courte visite à une ferme des environs dont on disait des merveilles. On suit la route de Mersina, large et plantée de bambous magnifiques, de figuiers de Barbarie, d'élanthes, et encombrée d'allants et de venants, qui appartiennent au quartier fellah établi le long de cette route.

Cette ferme, en effet, possède, en outre de spacieuses dépendances, un immense jardin, remarquable par la variété de ses cultures et leur bon entretien. Une abondance d'eau courante en fait un véritable paradis, et, dès l'entrée, un bois touffu d'orangers et de citronniers nous protège contre l'ardeur des rayons du soleil. Des néfliers du Japon, des verveines hautes comme des arbres, des grenadiers, des mûriers aux proportions énormes, des noyers aussi, des pêchers, des poiriers, des pommiers, des amandiers, des myrtes et des lauriers, forment une succession de quinconces et de bosquets qui nous conduisent jusqu'à la ferme que l'on nous fait visiter. De nombreuses corbeilles de fruits et de légumes, prêtes pour le marché et le chemin de fer offrent l'aspect réjouissant des couleurs éclatantes de tous ces produits d'un sol fécond et bien cultivé.

GRANDE MOSQUÉE D'ADANA (PAGE 173). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Nous allons nous asseoir sur la margelle d'une grande noria qui amène une eau fraîche et abondante, et nous nous apprêtons à faire honneur à un panier de raisin que l'on vient de nous apporter.

A regret, nous quittons cet Eden pour reprendre le chemin de la ville.

Une visite nous reste pourtant à faire, car nous nous arrêtons chez le vali, dont la maison de campagne est précisément située sur cette route. Le vali est absent. Son beau-frère nous reçoit. Il est installé sur la terrasse de la maison avec quelques amis. Au moment de notre arrivée, ces musulmans peu rigides dégustaient leur petit verre de raki en contemplant l'apparition des étoiles. On nous fait place, et, après un assaut d'amabilités, l'un d'eux se met à dire des chansonnettes françaises qui nous prouvent que les boulevards parisiens leur sont assez familiers. Médiocrement intéressée et surtout terrassée par un accès de fièvre, je hâte le départ. C'est en claquant des dents, dans la nuit tiède que j'arrive à l'hôtel, non sans avoir remarqué de nombreux feux de bivouac appartenant aux familles campées en plein air dans cette admirable mais pernicieuse végétation des campagnes d'Adana.

Il était dit que le repos ne nous serait pas donné de sitôt, car l'aspect du ciel, d'un noir d'encre, et l'état électrique de l'atmosphère ne faisaient rien présager de bon pour la nuit.

En effet, un vent violent se mit à souffler, des éclairs sillonnèrent le ciel, et les familles dormant sur les terrasses, surprises soudain par l'enlèvement des toiles qui les abritaient, se levèrent en hâte, les enfants pleurant, les femmes criant; tous les pauvres gens mettant un bruit de rumeur sur la ville endormie. Les récents tremblements de terre qui ont éprouvé Constantinople sont présents à tous les esprits. La violence du vent ébranle les maisons, notre hôtel frémit sur sa base; aussi nous habillons-nous à la hâte, prenons notre argent et notre menu bagage le plus précieux, et allons attendre dans la rue que le cataclysme se produise. Fort heureusement, l'orage s'éloigne, et la terreur des habitants cesse devant une soudaine accalmie et une pluie bienfaisante.

LA FILLE DU CHEF TZIGANE (PAGE 174). — DESSIN DE GOTORBE.

. . . . . .

Nos bons caravaniers, payés et contents, sont venus nous faire leurs adieux, car ils vont effectuer leur retour sur Angora : longue étape qui leur réserve plus d'un ennui, sinon rien de pire. Leurs témoignages d'amitié et de dévouement nous touchent, car nous les savons sincères. Nos chevaux sont vendus, sans perte, comme nous l'espérions. Le mien a été acheté par une dame turque. Je le vois partir non sans un serrement de cœur.

Malgré les jours si sombres passés au milieu de l'épidémie cholérique, malgré aussi l'injuste expulsion du territoire ottoman dont nous rendait victimes un iradé du Sultan; en dépit des quarantaines, des fatigues et surtout de la chaleur pénible de la plaine cilicienne, nous emportons un vif souvenir de la traversée de l'Anti-Taurus. Le charme et la beauté de ses gorges solitaires, et pourtant pleines de vestiges d'une antique civilisation, nous ont profondément frappés. Les défilés sauvages peuplés de nomades et de brigands, la végétation merveilleuse de ce coin de terre attireront — longtemps encore — le voyageur, artiste ou savant, en quête de nature vierge. Ici, l'Agence Cook n'a pas mis son sceau sur les choses et les gens. Les touristes aimant la grande toilette et le dîner à heure fixe ne sont pas prêts de s'y donner rendez-vous. Il faut compter sur soi et laisser libre cours à son instinct de combativité pour l'existence.... Je pensais à tout cela en voyant

MOULINS SUR LE SARUS. — DESSIN DE GOTORBE.

partir nos caravaniers. Les mois de vie commune avaient tissé entre nous tous un lien invisible, si bien que le départ, en le brisant, nous laissait sous une impression de pensées rétrospectives et mélancoliques, d'ailleurs vite effacée par la perspective — non sans charme — du prochain retour. « Adieu donc mes bons amis Hassan-baba, Bulbul, Moustapha, Mehemet, etc. Adieu, nous reviendrons, *inch'alla* »; — car il faut leur promettre que nous reviendrons. — « Que Dieu verse sur vous ses bénédictions », nous disent-ils encore avant de s'en aller au pas mesuré de la caravane.

L'heure du retour a sonné, et l'on ne songe plus qu'à le hâter. Nous prenons le train pour Mersina. La voie est assez bonne, les voitures confortables, et le pays traversé offre partout de belles cultures, notamment de coton. A une heure d'Adana, on laisse sur la gauche la ville de Tarse, et les ruines encore existantes de l'antique capitale cilicienne sont à tel point cachées dans la verdure des jardins, qu'il est impossible d'en rien voir, pas même le fameux tombeau de Sardanapale. Seul, un pan de mur en petites briques, de construction antique, se dresse au bord de la voie. Des palmiers surgissent çà et là des jardins, et leur silhouette n'est certes pas un des moindres attraits de cette région. Enfin, nous traversons le Cydnus sur un pont en fer. Les eaux troubles du fleuve ne justifient pas, aujourd'hui, du moins, l'imprudence d'Alexandre le Grand, qui faillit y trouver la mort en s'y baignant précipitamment. On arrive à Mersina, noyée aussi dans la verdure et baignée par la mer bleue, dont la vue me cause une véritable joie.

Mersina est un petit port heureusement situé, prospère, mais sans grand charme particulier. A part sa population bariolée, — Arabes, Ansariés, nègres y sont aussi nombreux que les Turcs, — rien n'attire l'attention du touriste. Dans le port, des voiliers, quelques barques de pêche et quelques mahonnes se balancent sur les flots azurés. Cette ville, de création récente, a pris une rapide extension; elle s'étend chaque jour davantage et prend rang parmi les ports importants de la Méditerranée.

Le bateau des Messageries qui doit nous emmener n'étant pas encore arrivé, nous prenons gîte dans un hôtel situé au bord de la mer, et dont la propreté est assez satisfaisante. En ce moment, la ville est vide de ses fonctionnaires et de ses habitants aisés. Tout le monde a fui la chaleur et la fièvre, et est allé s'établir dans les campagnes adossées à la montagne. Seul, le drogman du Consulat de France nous accompagne dans nos promenades, d'ailleurs vite faites.

Malgré sa faible étendue, on sent l'importance future de Mersina au nombre des églises qui s'y dressent et qui appartiennent à tous les cultes, ainsi qu'aux consulats de toutes les nations qui y sont établis et dont les couleurs flottent dans la blanche et ardente lumière des rues.

Le drogman, M. Cubbé, nous conduit dans un jardin qu'il possède et où, comme à Adana, une exubérante végétation pousse à souhait. Les cultures en sont confiées à une famille de jardiniers ansariés. Ce sont ces Ansariés, appelés aussi fellahs, qui ont en main les travaux agricoles dans toute la région d'Adana. Ils sont doux, hospitaliers, laborieux, quelque peu mystérieux en ce qui concerne leurs pratiques religieuses, car, bien que reconnus officiellement comme musulmans, ils ne sont pas traités par ceux-ci comme des frères, mais comme des idolâtres. Leurs sympathies vont plutôt aux Européens. Durant nos promenades, nous faisons maintes photographies, rendues fort difficiles, car les rues les plus animées sont celles du bazar, et elles sont abritées par de grandes toiles qui les obscurcissent beaucoup trop pour les instantanés.

27 juillet. — La *Gironde*, des Messageries, est arrivée ce matin de bonne heure. Notre gros bagage est embarqué, et notre tour est venu de monter dans l'embarcation qui doit nous conduire jusqu'au navire, mouillé assez loin du port. Mais une dernière et suprême vexation nous restait à subir avant de quitter le pays turc. Les douaniers arrivèrent en véritable nuée au moment où nous mettions le pied dans le bateau, nous arrachèrent des mains nos valises et se mirent en devoir d'étaler sur le sol boueux et sale leur contenu. Un à un, tous nos objets de toilette, linge, vêtements, flacons, savons, passèrent entre leurs mains. Avec une grossièreté et une brutalité sans pareille, ils firent main basse sur quelques menues antiquités et monnaies qui y étaient renfermées et dont une partie nous fut rendue beaucoup plus tard. C'est le cœur soulevé de dégoût que nous quittâmes l'Anatolie et vîmes s'éloigner la côte de Mersina. Arrivés à bord, non sans peine, car les barques ont à lutter contre de forts courants et sont, à cause de cela, montées par plusieurs rameurs, nous avons, du moins, la joie de fouler un sol français en touchant le plancher du bateau des Messageries, dont les officiers nous font un gracieux accueil.

Notre cabine est grande, éclairée à l'électricité. Ce retour à la vie civilisée nous est un grand soulagement. Peu de passagers se sont embarqués, par conséquent la vie sur le bateau est tranquille. Le temps est chaud et lourd : nous faisons route sur Samos.

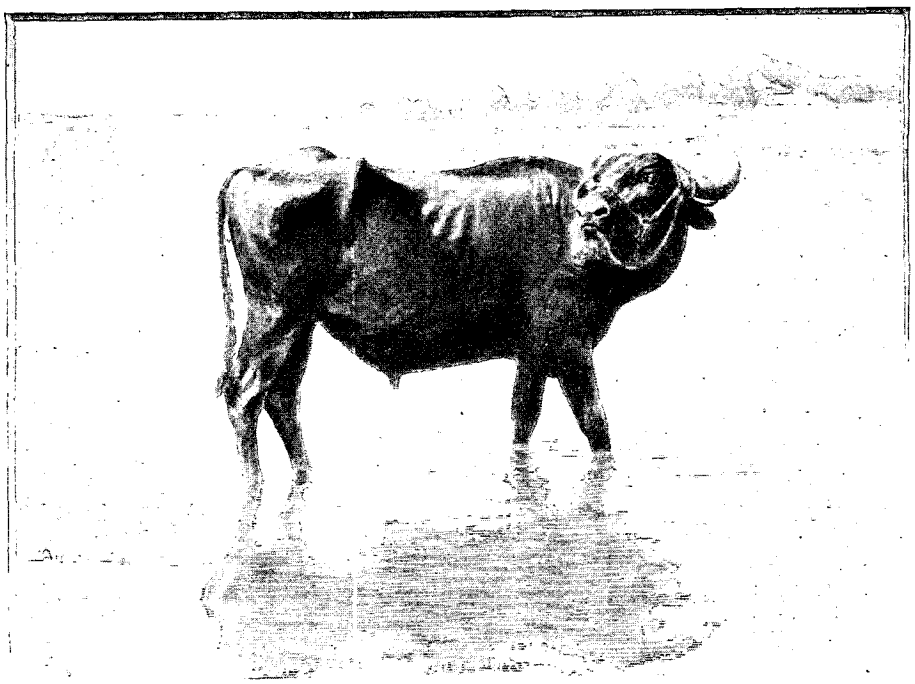
Un beau spectacle nous est donné le soir, au coucher du soleil, car nous doublons l'île de Rhodes et passons assez près d'elle pour voir très nettement la ville avec son superbe château aux vieux murs crénelés, les rues, même, et les passants. Le site est magnifique, et nos yeux restent braqués sur Rhodes jusqu'à ce que l'obscurité complète soit venue. La navigation à travers les îles de l'Archipel se fait la nuit, malheureusement, et malgré notre désir de jouir de la calme beauté de ces heures nocturnes, si grande est notre fatigue, si ébranlée notre santé, que nous prenons à regret le chemin de nos cabines. Le matin, de bonne heure, j'aperçois, par mon hublot un coin de la belle masse verte de l'île de Samos, qui se dresse tout près de nous, baignée par une mer d'huile. Nous longeons la côte, où apparaissent des groupes de maisons blanches : c'est Carlo-Vassy. Le navire stoppe, car nous avons à embarquer ici une quantité de tonneaux du fameux vin de Samos. Le site de Carlo-Vassy s'étage gracieusement sur des collines. C'est dimanche, et la population grecque de l'endroit vient en barque visiter notre bateau : grande distraction pour ces insulaires. Malheureusement ces gens ne brillent ni par leur beauté, ni par le pittoresque de leur costume. Les jeunes gens sont endimanchés comme nos paysans des environs des villes. Seuls quelques vieux portent le pantalon large et le fez particulier aux Grecs des îles. Pendant ce temps les tonneaux de vin, par un primitif et ingénieux mode de transport, naviguent de la terre au navire, où ils prennent, non sans bruit, le chemin de la cale.

LA TOILETTE DES PETITS TZIGANES (PAGE 173). — DESSIN DE GOTORBE.

Le soir venu, au moment où nous pensions aller à terre, une forte brise s'élève et nous empêche de partir.

Il n'y a rien à voir, d'ailleurs, à Carlo-Vassy, et la vue que l'on a de la mer, avec les belles montagnes découpées et verdoyantes de Samos, est bien le meilleur souvenir que l'on puisse en emporter.

On fait dans l'île, comme chacun sait, une énorme quantité de vin. Il existe entre Carlo-Vassy et Vathy une ligne télégraphique et téléphonique, mais il n'y a aucune route à l'intérieur. L'île est gouvernée par un Grec reconnu par le Sultan. Il n'y a pas un musulman à Carlo-Vassy.



UN BUFFLE. — DESSIN D'A. PARIS.

En une heure et demie nous atteignons Vathy, chef-lieu de l'île. Là, le docteur Luys, qui est allé à terre, nous rapporte la peu agréable nouvelle qu'une quarantaine a été établie à Clazomène pour les provenances de Mersina, on pourrait croire en notre honneur, car c'est la *Gironde* qui est frappée la première : la quarantaine date de son départ.

Notre compagnon, M. Boissier, pris d'un grave accès de fièvre, moi-même fort malade depuis notre embarquement, nous nous voyons privés encore du plaisir de faire une promenade à Vathy. Le soir venu, étendue sur une chaise longue, je jouis longtemps de la délicieuse immobilité du bateau, sur une mer idéale, en face du panorama charmant de Vathy, dont les maisons blanches se mirent dans l'eau, pâles et silencieuses dans leur sommeil, sous l'œil discret d'une infinité de veilleuses célestes.

La douceur d'une telle nuit apporte un peu de répit à nos maux. Nous ne sommes pourtant pas les seuls malades à bord, car parmi les rares passagers de la *Gironde* se trouvent M. Courtellemont, l'intrépide visiteur de la Mecque, et son Arabe, le fameux Hadji-Akli, lequel est en proie à de terribles crises du foie. Ses cris et ses plaintes retentissent parfois dans la nuit silencieuse.

Réveillée de bonne heure par un gamin qui chante à plein gosier une mélodie grecque sous mon hublot, je vois défiler devant mes yeux, car le bateau a repris sa marche, les côtes riantes de Samos et ses montagnes verdoyantes, où se devinent des vallées et des gorges rappelant celles de la Suisse.

La *Gironde* poursuit sa route à travers l'Archipel et vient stopper en face de Smyrne, dans l'attente de son arrêt. Le docteur part pour accomplir les formalités de la santé : nous guettons son retour, et le pavillon qu'il amène. Hélas! trois fois hélas! c'est l'affreux pavillon jaune : nous allons subir notre troisième quarantaine. La *Gironde* rebrousse chemin et vient jeter l'ancre devant Clazomène.

Clazomène, pauvre île brûlée par le soleil, n'offre aux yeux désenchantés du voyageur qu'une masse roussie, sans arbres, et quelques masures grisâtres d'aspect aussi peu gai que le reste, et qui sont le lazaret. Je crois que ce serait la mort pour moi s'il me fallait rester là les cinq jours de notre captivité!... Celle-ci s'est achevée sans que nous ayons eu, excepté M. Chantre et les passagers valides, une notion quelconque du temps ni de l'ennui de notre immobilité, car nous étions trop malades pour cela. Je veux revoir pourtant, pour la seconde fois dans la même semaine, l'entrée du golfe de Smyrne, si mouvementé et si remarquable par la couleur verte de ses eaux. J'assiste à un beau coucher de soleil sur les maisons blanches du quai. Aux rayons rouges qui éclairent les collines et la mer succède brusquement la nuit, escortée de la lune, dont le mince croissant vient se mirer dans un coin du port, au milieu de quelques vieux bateaux sombres. Autre heure, autre charme pour celui qui aime la nature et ses changeants aspects.

Dans l'attente d'un bateau qui doit nous mener à Constantinople, et à cause de l'heure tardive pour aller à l'hôtel, nous restons à bord, et passons une nuit atroce, dans l'infernal tapage du bateau faisant sa provision de charbon.

Le matin venu, nous allons à terre et nous nous installons dans un hôtel de la ville, où je reçois bientôt la

visite du médecin de l'hôpital français, le docteur Neis, que mon mari est allé chercher dès notre débarquement.

Une journée passée à Smyrne, et les soins du docteur, ayant apporté un peu de mieux dans mon état, on m'embarque à bord de la *Reine Olga*, *Olga Karoleva*, beau bateau russe, tout neuf, qui fait le service d'Odessa à Alexandrie. En ce moment il va nous ramener à Constantinople, où nous voulons obtenir certaines explications au sujet de notre expulsion avant de rentrer en France, bien que ce serait mille fois préférable de retourner directement chez nous.

Le navire est luxueusement aménagé et la propreté la plus remarquable y règne, grâce, il est vrai, à son commandant, qui veille à son bon ordre d'un œil plus sévère que celui de la plus stricte maîtresse de maison. A part cela, il y a à bord une discipline militaire très raide, et en dépit des tentures de peluche vert mousse du salon, en dépit du superbe piano qui l'orne et dont M. Boissier tire de délicieux accords, la vie est triste sur la *Reine Olga*.

De Smyrne à Constantinople le trajet s'effectue vite et par un beau temps. Toujours étendue, je jouis béatement du repos si nécessaire après nos marches à cheval prolongées sous un ciel trop souvent torride. Pour la première fois, mon corps surmené finit par s'avouer vaincu, et, actuellement, il me faut ménager cette pauvre machine, qui ne veut plus marcher à l'unisson de ma volonté.

Voici Constantinople! J'entends le branle-bas de la manœuvre de l'entrée du Bosphore, toujours difficile, même pour les capitaines les plus expérimentés. En amoureuse de la nature, surtout de celle du Bosphore, je reste la dernière à descendre, emplissant mes yeux de toute la splendeur des rives et des collines, attristée pourtant à la vue des minarets décoiffés par les récents tremblements de terre...

La ruine du vieux et superbe bazar de Stamboul me fut encore plus sensible. Ce n'est que devant les palissades établies partout dans les ruelles aux voûtes écroulées, jadis si pleines de vie, de couleur éclatante, que je compris le désastre dont ce quartier éminemment turc avait été frappé. Je cherchais mes marchands établis aux alentours. Leur tristesse était profonde. L'âme de Stamboul ne réside pas seulement dans ses mosquées : le bazar en avait certainement une part. Aussi cette destruction soudaine d'un des plus grands et des plus beaux marchés du monde musulman n'a-t-elle pas été sans impressionner profondément la masse populaire.

Tout n'était pas fini ici avec le tremblement de terre, car si nous avions ressenti au printemps, en Grèce, la première commotion du cataclysme, nous eûmes à subir pendant notre séjour, à différentes reprises, des secousses légères, mais qui nous rappelaient que nous étions sur un sol en révolution.

Mme B. CHANTRE.

VUE DE VATHY (PAGE 179). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ARAUCANS ÉCOUTANT LE PHONOGRAPHE (PAGE 185). — DESSIN DE THIRIAT.

AU CHILI[1],

PAR M. C. DE CORDEMOY

XV

La frontière. — Angol et Traiguen. — Le cuisinier de Collipulli. — Le pont du Malleco. — Le *chivateo*. — La flore sylvestre. — Un voyage accidenté. — La voiture de Benjamin. — Les charrettes. — Le graissage au maqui. — Un baiser dans un tunnel. — Le colo-colo. — Temuco.

VIEILLARD ARAUCAN (PAGE 189). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il eût été facile de diriger le chemin de fer, depuis Chillan, tout droit sur Concepcion. On eût ainsi épargné plus d'une heure de route ; cette voie directe se construira à coup sûr quelque jour. Mais on devait commencer, comme on l'a fait, par établir l'artère principale qui pénètre au delà du Bio-Bio et directement de San Rosendo, dans cette Araucanie que jusqu'à présent, même dans le langage officiel, on appelle *la Frontière*.

La voie a, en effet, passé le grand fleuve et s'est étendue, sans résistance, au milieu des Indiens, d'un côté jusqu'à Traiguen, de l'autre jusqu'à Temuco. Nous franchissons d'abord la Laja sur un beau pont métallique qui rappelle celui du Maule, et nous voici en Araucanie. Le terrain change d'aspect ; au lieu de la vallée centrale, plate, monotone, encadrée entre ses deux rives de montagnes, ce sont des champs ondulés, plus semblables à ceux d'Europe, et les montagnes, diversement orientées, ne présentent plus leur rempart uniforme. Nous traversons de jolis affluents du Bio-Bio, comme le Renaico, puis le fleuve lui-même, et nous prenons la voie de Traiguen, sur laquelle nous rencontrons d'abord Angol. Les deux villes sont toutes récentes, car la nouvelle Angol n'est plus sur le même emplacement que celle bâtie par Valdivia et jadis détruite par les Indiens. Elles doivent leur origine à des fortins établis contre les indigènes, et ont vite grandi, surtout Traiguen, situé au milieu des champs de blés courts, mais à riches épis, qui sont déjà le grenier du Sud. Leur population est presque exclusivement européenne et un peu chilienne; on y voit peu d'Indiens, bien que ce soit dans le voisinage que vit le plus important des caciques actuels, Coñuepan. L'autre embranchement du chemin de fer, qui se dirige vers Temuco,

1. *Suite. Voyez tome* II, *p.* 577, 589, 601 *et* 613. — *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

passe au travers de forêts encore denses, et les stations sont encombrées de montagnes de bois de construction attendant leur jour d'embarquement pour le Nord. La voie s'est longtemps arrêtée à Collipulli (prononcez *Coïpouyi*), ce qui avait donné de l'importance à ce bourg, et il s'y était installé un hôtel tenu par l'un de nos compatriotes. Grande rumeur au moment où je passe. Dans ces provinces méridionales il y a peu de Chiliens; ce sont les Français, les Allemands, les Suisses qui ont défriché la brousse, et on les englobe tous sous le nom de *Colonos*. Or, on racontait que les Allemands de Collipulli avaient donné, à l'hôtel, un banquet commémoratif de l'anniversaire de Sedan. Le cuisinier — qui sait? peut-être quelque combattant de l'année terrible — avait voulu se venger à sa façon et avait ajouté à ses plats — du sulfate de soude. A la fin du dîner, les cours de l'hôtel et la rue elle-même ne suffisaient plus aux amateurs de l'air frais. Les journaux locaux ont bien ri de cette aventure. Si le chemin de fer, longtemps, eut Collipulli pour terminus, c'est que devant lui se dressait un obstacle capable de faire réfléchir les plus audacieux : le ravin immense où coule la petite rivière du Malleco. Le Creusot a jeté sur cet abîme un pont en fer, une merveille. Portée sur piles à une hauteur vertigineuse, la construction, vue d'en bas, semble aérienne. Le pont a été inauguré en 1890, avec un grand déploiement de pompe, par Balmaceda.

LA BELLE HUINMAÏ (PAGE 189). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Lors de la dernière insurrection des Araucans, en 1881, Collipulli fut attaqué par un parti de cavaliers, qui s'avancèrent en poussant le terrible *chivateo*. « Ce n'est pas, a dit un historien, ce n'est pas un simple cri que cet effrayant *Ba! Ba! Ba!* vociféré en tapant la bouche avec les doigts ; il accompagne diverses escarmouches destinées à s'animer. Les *mocetones* se formèrent d'abord en bataille, à 700 mètres de notre droite. Les chefs couraient à toute bride, devant et derrière l'escadron, brandissant la lance et excitant leurs guerriers du geste et de la voix. C'était un tourbillon infernal. Puis toute la ligne mit pied à terre et, quittant les chevaux, se forma lance en arrêt, le bois tenu à deux mains. Ils s'avançaient, par sauts égaux, poussant un terrible *ya!* Ils sautaient en avant, en arrière, remontaient à cheval. Et toujours le même cri, accompagné du son des cornes. On eût dit un effroyable orage. » Toute cette valeur vint se briser contre la discipline des défenseurs de Collipulli ; mais les cavaliers indiens, poursuivis, ne se rendirent pas. Acculés contre l'épouvantable ravin du Malleco, ils s'y précipitèrent.

Cette tragédie occupe ma mémoire tandis que je passe le pont. Un cacique et sa femme, arrêtés sur la rive, regardent le train qui les frôle, et je me demande ce que pensent ces fils des anciens propriétaires du sol, quand ils contemplent les monuments du génie de l'homme pâle. Contre le pont, un moulin s'est installé et emprunte sa force au courant presque invisible à ses pieds et dont l'énergie se transmet par un mince fil électrique. Ce sont ces travaux, plus stupéfiants que les salves d'artillerie, qui ont porté dans ces esprits simples la conviction de la supériorité des Européens, et les ont décidés à laisser faire, laisser aller. On ne les aurait pas vaincus, ils se sont résignés. C'est la meilleure manière d'étendre la civilisation.

Au delà de Collipulli s'élève Victoria, encore presque un campement, mais qui compte aussi sur un avenir prospère ; puis la ligne s'engage dans d'admirables forêts jusqu'à Temuco. Les principaux arbres de construction qu'on y rencontre sont : le *roble* (*Fagus Dombeyi*), analogue à notre hêtre, et dont le bois est très employé dans les maisons de Santiago ; on en distingue deux espèces, le *roble pellin* et le *roble americano ;* le *lingue* occupe aussi une place importante dans le commerce, et le *laurel* fournit les planches à bas prix. Malheureusement, ces bois sont assez mal travaillés en général, et, pour les constructions importantes on emploie le pin de l'Orégon, qui arrive de l'Amérique du Nord en échantillons magnifiques.

Sur les contreforts des Andes croissent deux arbres remarquables : l'*Araucaria imbricata*, dont le bois est peu employé et qui donne une graine comestible, le *piñon* et surtout l'*alerce*, une sorte de pin (*Fitzroya patagonica*) qui se fend en planches avec la plus grande facilité. Ce sont les exploiteurs de l'alerce qui sont les premiers pionniers des forêts méridionales. Signalons enfin le *coihue*, au feuillage de sapin.

Le passage à travers ces forêts est rendu presque impraticable par une sorte de bambou à tiges grêles, le *quila* (*Chusquea*), qui forme un lacis des plus pénibles à écarter et dont les feuilles sont coupantes,

La flore du Chili est d'ailleurs des plus intéressantes ; dans tous les endroits frais, l'on rencontre à l'état sauvage le fuchsia, qui fait l'ornement de nos parterres, et est une mauvaise herbe aux environs de Valdivia ; un grand nombre de crotalaires suspendent leurs corolles bizarres aux flancs des collines, et les feuillages verdoyants des arbres sont recouverts par le *copihue* (*Lapageria*), aux fleurs éclatantes.

Quand pour la première fois je fis le voyage du Sud, la voie était encore en construction ; les rails, à peine posés, n'arrivaient qu'à Lautaro, à mi-chemin entre Victoria et Temuco. Grâce à l'obligeance de l'ingénieur de la ligne, un Écossais, M. Frame, et à l'amabilité de l'ingénieur du gouvernement chargé du contrôle, M. Adan Molina, une locomotive m'attend à la gare de Victoria, et nous franchissons en tender, dans une course folle, sur les rails mal assujettis, les 30 kilomètres qui nous conduisent à Lautaro. Les Indiens des villages voisins, qui pour la première fois voient passer la machine vertigineuse, courent éperdus à travers les clairières de *Pillanlelbum*, dont à coup sûr l'étymologie leur revient en cet instant à la mémoire (Plaine du Diable).

On traverse ainsi plusieurs rivières, sur lesquelles le Creusot doit établir des ponts métalliques ; mais on ne l'attend pas : des passerelles en charpente, d'une hardiesse américaine, d'une longueur de plusieurs centaines de mètres, nous soutiennent à une hauteur d'où l'on peut raisonnablement avoir peur.

De-ci de-là, dans les clairières, on aperçoit les premières traces de l'industrie qui pénètre la contrée ; ce sont, au bord des ravins, des scieries actionnées par de rudimentaires roues hydrauliques qui empruntent leur puissance au cours d'eau sauvage. Les planches, quelque peu informes, sont emportées par des charrettes à bœufs aux prochaines stations.

Quel charmant voyage ! Et combien nous respirions (sans obstacles) l'air frais qui nous cinglait et contrastait si violemment avec les chaleurs que nous venions d'éprouver à Santiago !

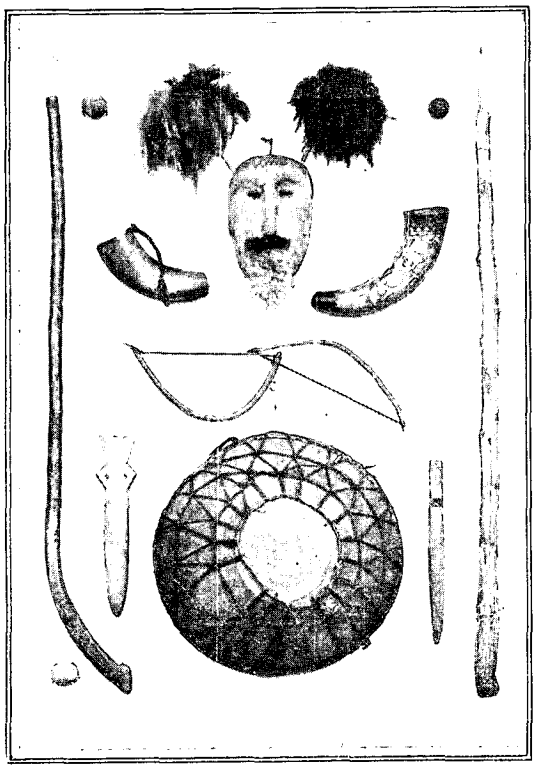
La locomotive s'arrête à Lautaro, bourg récent, étalé tout le long de la route et près duquel nous faisons connaissance avec le Cautin, la rivière qui porte la vie dans toute cette contrée. Il faut descendre ; ces messieurs veulent me faire jusqu'au bout les honneurs de leur ligne, et nous parcourons encore une lieue sur un truc. Mais toute chose a un terme, et il nous faut enfin nous confier à la voiture de l'entrepreneur — alors unique — de messageries de Temuco, Benjamin Lara.

Quelle voiture et quels chevaux ! Épiques ! Mais il ne faut pas, a dit La Fontaine, juger des coches sur l'apparence. Cahotés, secoués, déjetés, nous filons ventre à terre, gravissant les rampes, descendant les pentes, sous des angles audacieux dont on n'a pas le temps de discuter ni même d'estimer l'étrangeté, tant est vertigineux le galop des chevaux faméliques. A peine se donne-t-on le loisir de trembler que les ressorts, les essieux, les bois et les ferrures, tout ne vole en éclats. Benjamin, exultant, coalise contre ses chevaux le français (inconsciemment !) et le castillan : « Allez, *caramba* ! » vocifère-t-il, et ils vont. Rien, rien ne casse. Il y a un Dieu pour les voituriers d'Araucanie.

BARTOLO PALOMO, SES « MOCETONES » ET SES FEMMES (PAGE 188). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

De route, il n'en est guère question. Le plus souvent, on passe à travers les clairières ; au premier détour, nous entendons un bruit singulier qui nous fait croire au piaillement d'une nuée d'oiseaux. Point. Ce sont des charrettes qui s'en vont par files. Deux perches sur lesquelles sont clouées quelques planches servent en même temps de brancards et de carcasse ; elles sont attachées par des lianes à un essieu en bois, qui repose sur deux grands disques découpés dans un tronc d'arbre ; ce sont les roues. C'est le frottement de ces roues sur l'essieu qui produit le tapage lamentable

que nous entendons. Le conducteur, armé d'une longue tige de bambou (*colihue*) terminée par une pointe de fer, (*pica*), marche gravement en avant de son attelage de bœufs, qu'il dirige en posant la tige sur leur tête. De temps à autre, quand le bruit devient trop assourdissant, l'*apicador* graisse les roues; opération fort simple, car il suffit d'y introduire quelques feuilles de *maqui*.



ARMES DES ARAUCANS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

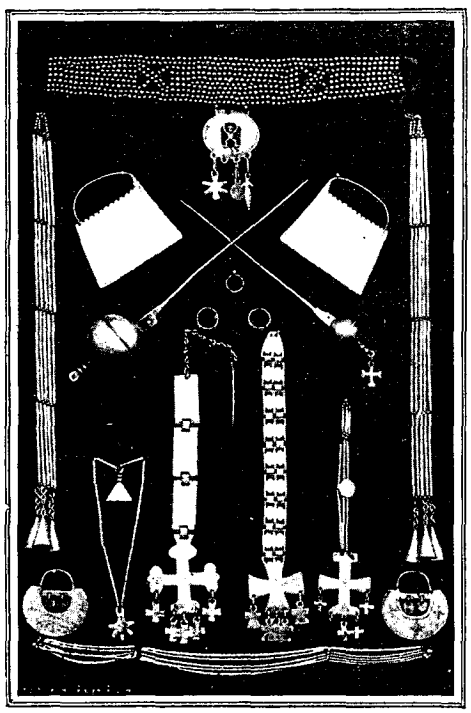
Le *maqui* est un charmant petit arbre, aux feuilles luisantes, qui pousse dans toutes les forêts du Chili; il produit un fruit noirâtre dont les habitants sont très friands, et qui est devenu un article de grande exportation en France, où il est employé pour colorer les vins. J'ai souvent lu des discussions dans nos journaux, au sujet de la nocuité possible du maqui; les enfants chiliens répondent chaque jour à la question.

Pas les enfants seuls, si l'on en croit l'historiette suivante, contée par Benjamin Vicuña Mackenna, au sujet du tunnel des Maquis, qui débouche sur le beau pont en fer que nous avons rencontré entre Valparaiso et Santiago :

« Dans le train se trouvait une dame déjà âgée, mais qui faisait ses débuts sur les rails, leurs machines et leurs tunnels, inquiète, mais jalouse comme Argus, et qui gardait contre ses jupes un bouton de rose de quinze ans, au teint de lis, aux lèvres rouges comme l'œillet. Avec elles, un jeune homme hardi, fou de la jeune fille, mais qui craignait plus la mère qu'une locomotive lancée à la vitesse de trente milles. A la station de Montenegro, sous une chaleur torride, on ne trouva pour se rafraîchir que des fromages de chèvre et quelques poignées de *maqui*. Vieille et jeune cavalier n'hésitèrent pas à manger les fruits; mais l'enfant, fière de ses dents de perles, refusa de porter à sa bouche un seul grain de cette baie colorante.

« Tout à coup, un sifflet, et le train s'enfonçait dans le tunnel des Maquis; une seconde se passe, la lumière reparaît, et — horreur incroyable! — un cercle d'un noir purpurin encadrait, à la façon du cadenas attaché par les anges à la porte du paradis, les lèvres tremblantes de la jeune voyageuse...

« Que s'était-il donc passé? — Le galant regarda la mère avec épouvante. La dame lui lança un regard de panthère. La pauvre petite paya cher, en arrivant au logis, son expérience de la teinture du *maqui*. »



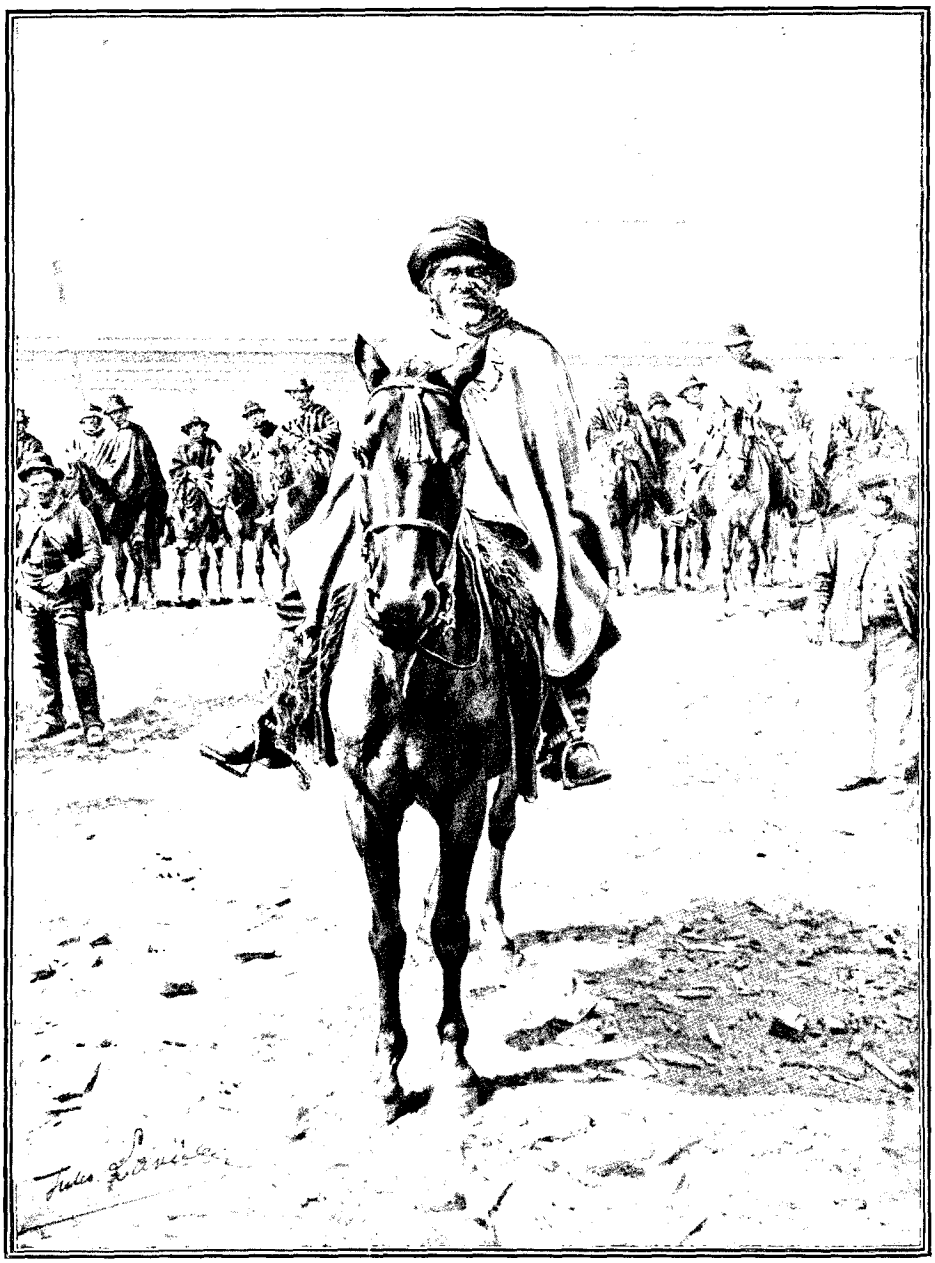
BIJOUX DES ARAUCANS (PAGE 189). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous nous arrêtons un moment à une *posada*, auberge de campagne, où notre automédon reprend de nouvelles forces; nous-mêmes, nous profitons de l'occasion pour nous défatiguer un peu. A peine étions-nous assis qu'un petit cri, semblable à celui d'un rat, se fait entendre, et voilà toute la maison prise d'une épouvante indicible. Qu'est-ce? A toutes nos questions, on répond seulement : *Colo-colo! Colo-colo!* Un second cri, plus éloigné, prouve que le danger est passé; tout le monde respire, et l'on m'explique la cause de la terreur générale.

Le colo-colo est un petit animal, très rare heureusement, qui, s'il suce sur le parquet la salive d'une personne, — et le crachat est un défaut général chez le peuple chilien, — suce en même temps la vie de l'infortuné. On le voit maigrir et dépérir, rien ne peut le sauver. C'est la mort à bref délai.

On se met alors à causer de tous les dangers qui menacent la pauvre humanité sur cette terre. Combien de gens, que l'on connaît, ont rencontré cette chèvre qui se fait un malin plaisir de vous barrer le passage pendant la nuit! Combien ont vu cet oiseau épouvantable qui vous appelle et vous fait perdre le chemin! Inutile de discuter; ces choses-là ont été vues mille fois!

L'homme est de feu pour les mensonges! Comment se fait-il que, depuis que le cerro de la Campaña est visité par des centaines de gens, on croie encore à l'existence du démon qui en défend la cime? Comment d'ailleurs les Grecs ont-ils pu si longtemps admettre l'existence de la cour des dieux sur l'Olympe? Ne s'est-il donc pas trouvé un berger assez osé pour tenter d'y rencontrer Vénus? Elle n'eût sans doute pas été cruelle, que diable! La montagne était-elle si *tabou* que la frayeur seule en défendait les approches? Nous arrivons enfin à neuf heures du soir. Temuco, que ses habitants surnomment volontiers le Chicago araucan, est ce que les Américains du Nord appellent une ville-champignon. Elle n'existait pas, il y a huit ans. En 1892, c'était une ville de 7.000 à 8.000 habitants, avec des rues de 30 mètres de largeur, des maisons toutes en bois, curieuses sous leur bariolage. Une vie, une animation extraordinaires, un commerce surprenant. Les Indiens, dans leur costume national, envahissent les rues, à pied ou à cheval, sans se montrer étonnés de cette civilisation qui les déborde — et les absorbe. Silencieux, piétinant sur les orteils, ils vont, hommes ou femmes, entrant dans les boutiques comme s'ils en avaient toujours vu, achetant de la main gauche, payant de la main droite aux marchands, qui, au bout de six mois, parlent tous leur langue. Ils se risquent partout, et j'en ai vu, — quel record! — écoutant, impassibles, plusieurs à la fois, un phonographe. Un photographe (quelle riche assonance!) les a à tout jamais fixés dans cette attitude.



PAÏNEN (PAGE 191). — DESSIN DE JULES LAVÉE.

Un excellent petit hôtel français nous fait regarder Temuco comme encore plus extraordinaire. Nous y trouvons tout le possible, et un peu de l'impossible. Que deviendra dans trente ans cette cité que j'ai vue naître? Admirablement placée sur le Cautin, centre d'une région riche et inexploitée, elle sera, avant longtemps sans doute, reliée à un port de la côte, et dépassera alors en importance nombre de ses sœurs du Nord, vieilles de trois cents ans.

Il lui faudrait, pour assurer son essor, beaucoup d'intendants comme le très aimable M. Valentin del Campo, frère du député Maximo del Campo (en français, Maxime du Camp), que nous retrouvons là-bas et qui nous reçoit avec son charme de vieux Parisien.

XVI

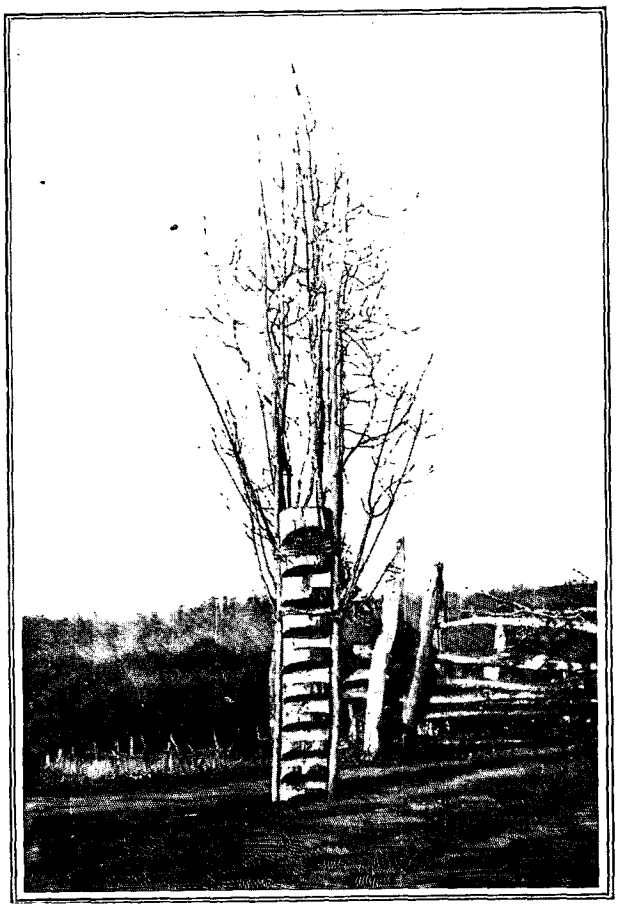
'Araucanie. — Carahue. — L'Imperial. — Un vapeur. — Bajo Imperial. — La Mission. — Elisa Bravo. — Bartolo Palomo. — Ses emmes. — La belle Huinmaï et ses terreurs. — La ruca. — Les mœurs. — Un nillatum. — Mariage au rapt. — La femme de l'Évangile. — Cimetières araucans. — Cayupi. — Antoine Orélie Ier, le roi de l'Araucanie. — La Saint-Sébastien.

Je voulais voir de près ces fiers Araucans dont l'histoire est celle même de la naissance du Chili. C'est sur les bords du fleuve Imperial, à la place où s'élevait jadis la florissante ville fondée par Valdivia, que je désirais aller les étudier. J'ai passé six mois parmi eux, et il était temps de les connaître; dans quelques années, s'il en existe encore, ils auront perdu leur originalité.

Ma première et heureuse expérience me ramène à la voiture de Benjamin Lara, à laquelle j'avais fait entre temps une infidélité en faveur du cheval. Mon carrosse me conduit à Nueva Imperial, gros bourg bâti il y a peu d'années, un peu au-dessus du confluent du Cholchol avec le Cautin, dans une situation dont l'avenir me paraît bien précaire à côté de Temuco et de Carahue. Le Cholchol est une grande rivière, profonde, sans courant, qui, après s'être réunie avec le Cautin lui fait prendre le nom d'Imperial. Nous le passons sur un bac, et, par une bonne route, chose à noter, d'où nous apercevons de toutes parts les *rucas* des Indiens, nous arrivons à Carahue, dont le nom, en araucan signifie ville disparue, allusion qu'on va comprendre.

C'est aujourd'hui un grand village qui se bâtit sur les ruines de l'ancienne Imperial, avec les pierres mêmes des maisons et des murs détruits. Quel coup d'œil avaient ces aventuriers espagnols pour choisir la place de leurs établissements! Celui-ci s'élève sur un haut plateau qui domine le fleuve, juste à l'endroit où il cesse d'être accessible à la grande navigation. Les navires pouvaient donc remonter leur cargaison aussi loin que possible dans l'intérieur des terres.

Le panorama du fleuve, des hauteurs de Carahue, est admirable. L'Imperial, large et profond, serpente majestueux au milieu de collines verdoyantes et boisées; les ondulations du terrain se succèdent, harmonieuses incomparablement. Un peu au-dessous de la ville, un joli ruisseau, qui épanche ses eaux claires sous les arbres se jette en cascade dans son puissant voisin; c'est le *rio de las Damas*. Sur ses bords, les belles dames de la célèbre Imperial allaient étaler leur luxe, jusqu'au jour où elles sont tombées massacrées.

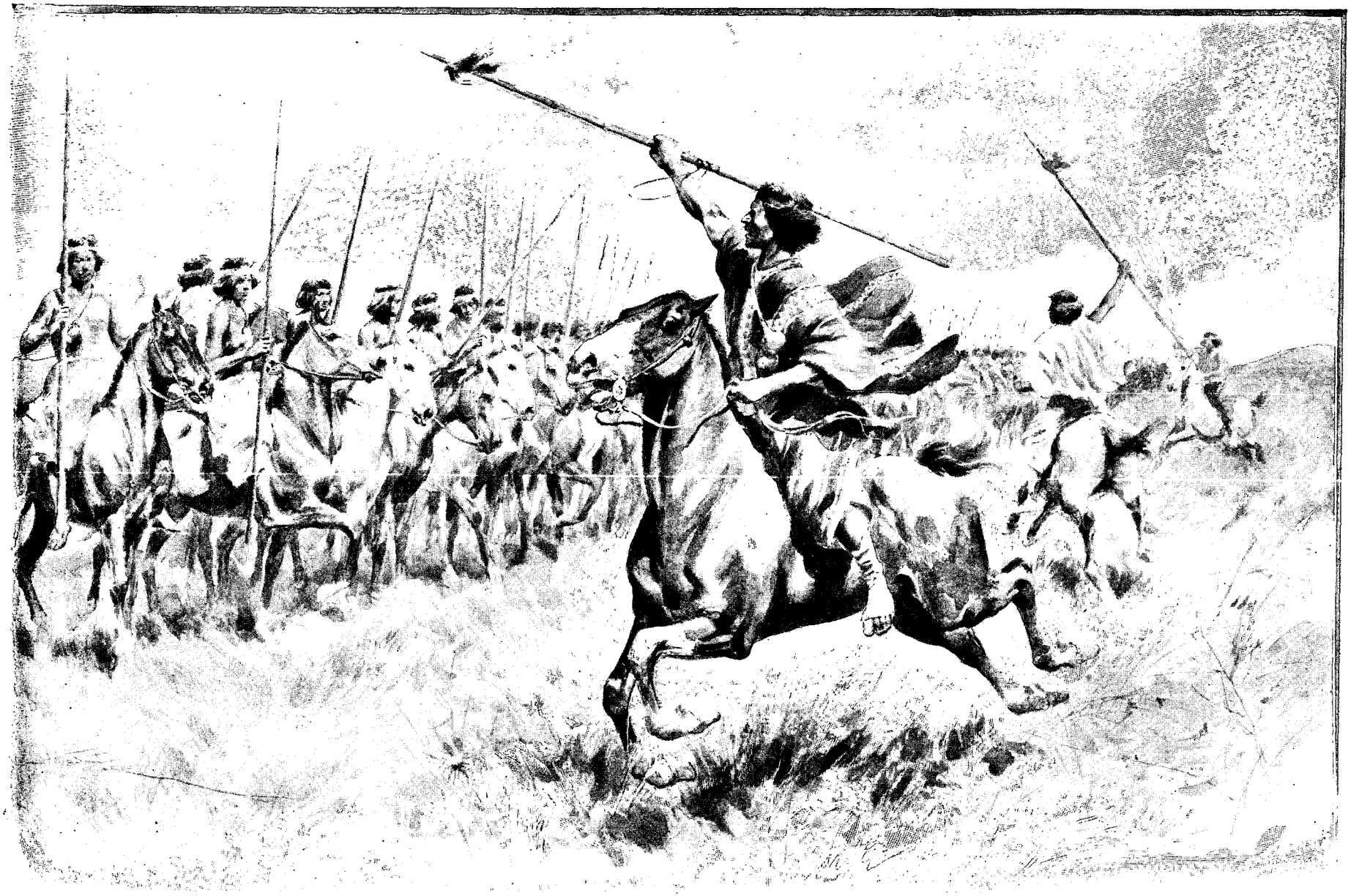


LE CANELO SACRÉ (PAGE 190). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sous nos pieds, au milieu du fleuve, est la petite île où se réfugièrent les débris de la population après la prise de la ville; ce ne fut qu'un court répit, dont l'horreur se comprend aisément au milieu des hurlements et des cris de victoire des Indiens. Eux aussi succombèrent.

Carahue se rebâtit depuis cinq ans, et sa population est déjà de plus de 2.000 habitants. Ce sont les Allemands qui y dominent, non comme nombre, mais comme importance. Le commerce de blé, de farine, produite par deux puissants moulins, d'alcool et d'une écorce tannante, le *lingue*, s'élève déjà à plusieurs millions. Nous y sommes accueillis par un Allemand très hospitalier, M. Holtzapfel.

Pour descendre de Carahue à l'embouchure de l'Imperial, qui en est distante de 35 kilomètres, nous avons l'avantage de nous servir d'un petit vapeur — oui, en Araucanie! — qui fait ce trajet en moins de trois heures. C'est à un Français installé sur le fleuve près de la mer, à Bajo Imperial, que nous devons ce progrès. M. Ansorena a établi là un moulin à blé et une fabrique d'alcool qui promettent un brillant avenir. Son vapeur lui sert pour son commerce; et, deux fois par semaine, il fait le service des voyageurs entre Carahue et Bajo Imperial, au grand avantage des habitants, sans que le gouvernement ait à intervenir. Autour de M. Ansorena sont venus se grouper d'autres Français, et ils donnent au village un caractère spécial. Les navires qui font le trafic du fleuve s'arrêtent au bout d'un débarcadère appartenant à notre compatriote, devenu le principal instrument



LES ARAUCANS À L'ATTAQUE DE COLLIPULLI (PAGE 182). — DESSIN DE A. PARIS.

de la prospérité de cette bourgade, dont le nom même est ignoré au Chili, bien que le télégraphe y soit parvenu. Auprès de Bajo Imperial, sur le haut d'une colline, s'élèvent les bâtiments d'une « Mission » établie en 1850. Il fallait de l'audace. Nul alors ne pouvait pénétrer sans les plus grands dangers sur le territoire araucan, et l'année précédente avait eu lieu le massacre du *Jeune Daniel*.

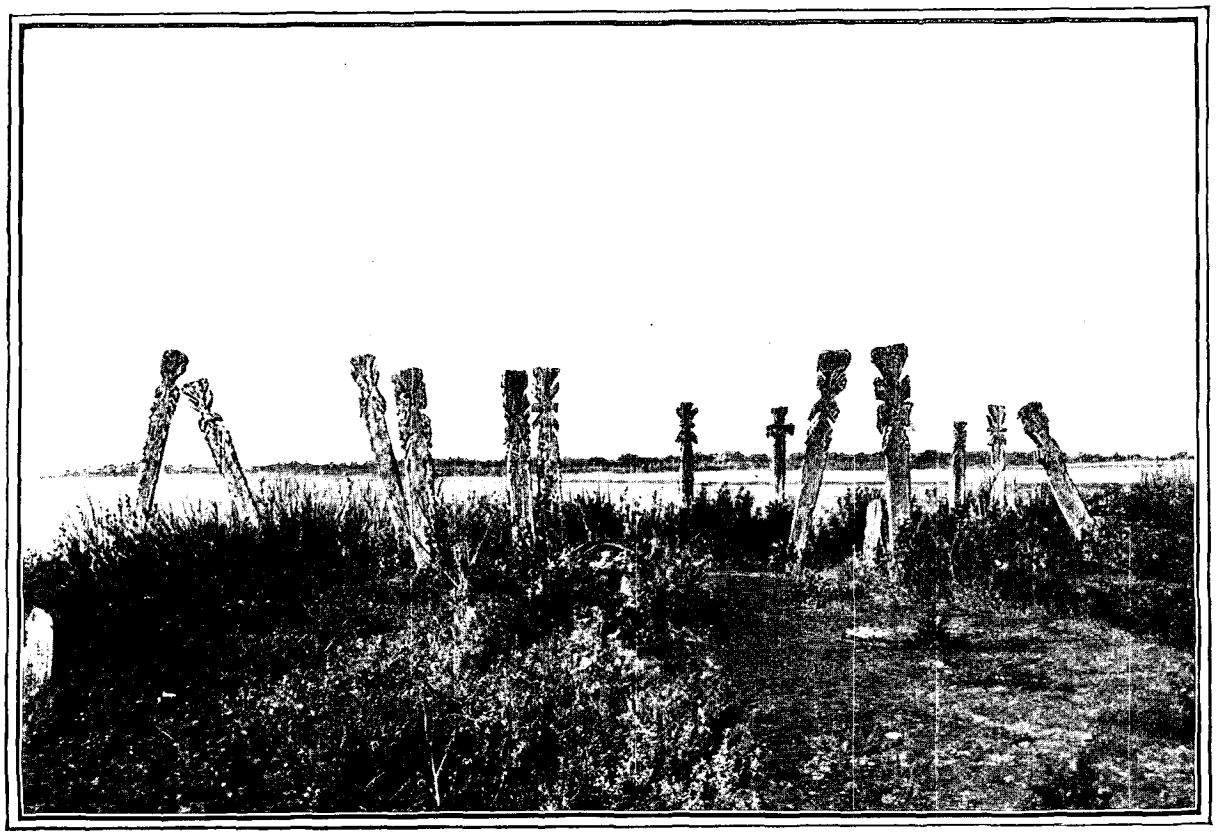
C'était une goélette qui, avec trente matelots ou passagers, se rendait de Valdivia à Valparaiso; elle fit naufrage au Nord de l'Imperial, et tout le monde fut tué. Parmi les disparus était une jeune femme, Elisa Bravo, avec son enfant. Le bruit se répandit qu'elle avait été épargnée et était devenue la femme d'un cacique; beaucoup de personnes, même des membres de sa famille, le croient encore. Ce sanglant épisode est resté populaire, grâce à deux tableaux du peintre français Monvoisin, qui a gardé au Chili une grande et légitime réputation; ils représentent, l'un Elisa Bravo au moment du naufrage, l'autre la jeune femme, rêveuse, berçant ses enfants à peau rouge devant la *ruca* du cacique.

Ce massacre n'effraya pas les Pères Franciscains, et ils n'ont pas eu à se repentir de leur bravoure; mais que de diplomatie il leur a fallu déployer pour rester tranquilles au milieu de ce peuple dont une partie s'est convertie à leur voix — sans se douter d'ailleurs de ce qu'ils ont fait! Vingt ans plus tard, en 1870, un navire entrait pour la première fois dans l'Imperial; c'était un transport de la marine chilienne, le *Maule*, commandé par un de nos compatriotes, M. Léonce Señoret, dont le fils est aujourd'hui capitaine de vaisseau. Les Indiens lui défendirent de descendre, et c'est le Père de la Mission qui vint en toute hâte supplier le commandant de se retirer, par crainte des événements qui pourraient surgir.

A plusieurs reprises se risquèrent aussi des colons, au péril de leur vie. Un Français, M. Inda, ne dut son salut, lors du soulèvement de 1881, qu'à l'amitié d'un Indien, qui vint le prévenir; il put s'enfuir au Sud, à Tolten, occupée alors par une forte garnison. Ce n'est que vers 1886 que des établissements durables purent se fonder.

L'Imperial présente à son embouchure une barre analogue à celle du Maule, et plus dangereuse encore. Ce n'est que lorsqu'on l'aura vaincue que la contrée prendra tout son développement.

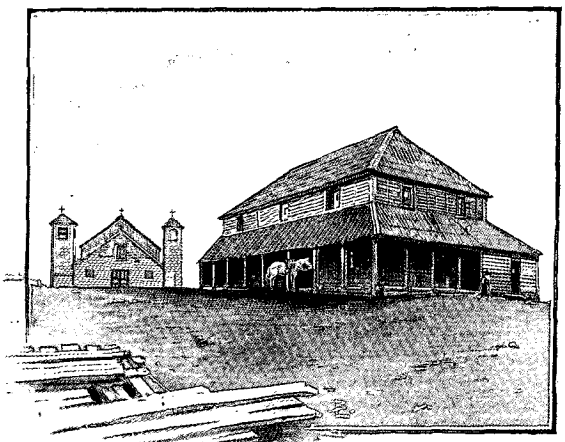
J'eus vite fait connaissance avec un « cacique » de la localité, qui se laisse appeler Bartolo Palomo, mais dont le véritable nom est Huaracoï. Ce terme de cacique a été importé là-bas, et les indigènes eux-mêmes s'en servent, parfois en diminutif, *caciquillo*, pour désigner un seigneur de moindre importance ; en araucan, le chef est un *lonco*, une tête, comme en latin, comme en français. Bartolo me fit l'honneur de me présenter à ses femmes; la vérité m'oblige à dire qu'elles n'ont rien de commun avec Vénus. Je les prie de se faire belles pour



CIMETIÈRE ARAUCAN (PAGE 190). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les photographier : Bartolo éclate de rire et les montre du doigt en s'esclaffant : « Comme si jamais elles pourront être jolies ! » Ça n'est pas gentil.

Mes conversations passent par l'intermédiaire d'un interprète (*lenguaraz*) qui, pour traduire nos phrases, fait un long discours où revient à chaque instant : « *Dice, señor, dice* » (il dit, monsieur, dit-il), comme on fait en Belgique. Je veux photographier ensuite la belle Huinmaï, une fillette de quatorze ans ; je m'approche pour l'arranger, elle pousse les hauts cris. Les indigènes, surtout les femmes, ne sont pas encore bien remis des terreurs que leur ont occasionnées les premiers envahisseurs, gens peu circonspects sur le choix des moyens. Bartolo, comme ses congénères, habite une *ruca*, hutte de boue dont le toit de paille descend jusqu'au sol ; une porte unique, très basse, pas de fenêtres. En haut, les deux pignons offrent une ouverture pour la fumée, car tout se fait à l'intérieur, y compris la cuisine. Pas de plancher, pas même une surélévation du sol, et cela dans un pays où la pluie est un continuel déluge.



EMBOUCHURE DE L'IMPERIAL. — MISSION DE L'IMPERIAL. — DESSIN DE BERTEAULT.

Il ne faut pas entrer, si l'on craint les parasites de toute nuance, mais de la porte on aperçoit à terre les *chiguas* (peaux de bœuf) qui servent de lits. Les enfants sont étroitement emmaillotés et attachés sur une sorte de cadre de lyre. Dans la maison, on les appuie contre la paroi ; au dehors, la mère les porte en se les attachant sur le dos.

Les hommes sont vêtus du *chiripa*, lambeau d'étoffe représentant le pantalon, singulièrement passé entre les jambes, et du *chamal*, le *poncho* des Chiliens. Sur la tête ils portent souvent un mouchoir, *tarilonco*. Ils ont aussi un faible pour le feutre. Le costume des femmes se réduit à un grand peplum (*iculla*) attaché aux épaules par des épingles ; elles le tissent elles-mêmes, aujourd'hui de la laine des moutons, jadis de la toison du *guanaco*. Les cheveux sont séparés en deux tresses et le front est orné d'un ruban de laine. Les jours de grande fête, ce ruban est, chez les caciquesses, entouré de clochettes ; elles portent des pendants d'oreilles, de larges plaques d'argent sur les épaules, toute une collection d'étranges bijoux du même métal, fabriqués par leurs propres orfèvres, avec beaucoup d'art naïf. Les femmes mariées mettent deux bracelets, les jeunes filles un seul.

Comme beauté, elles seraient dignes d'être les compagnes de Bartolo. A Valdivia pourtant, j'ai vu une bien jolie fillette, et une autre passable à Imperial. Toutes ont l'habitude de se colorer les pommettes en rouge avec une argile dite *colo*.

On visite aux environs d'Imperial, comme curiosité, un village, Boroa, dont les femmes passent pour être blanches et blondes et ont une réputation de beauté. Je les ai vues d'un jaune douteux peu séduisant.

Ces Indiens ressemblent à la race mongolique, sont robustes et gros, avec la figure ovale. Jusqu'à ces dernières années, la décence exigeait l'épilation de tout le corps, sauf la chevelure ; les sourcils mêmes y passaient. Cet usage est encore très répandu, pourtant on rencontre maintenant des hommes avec quelques brins de barbe. La calvitie est inconnue, mais les vieillards blanchissent.

Ils sont graves, sérieux et polis, rient peu et ne pleurent jamais, car c'est un signe de faiblesse. Leur religion est rudimentaire ; ils ont surtout peur d'un génie malfaisant, *Pillan* ou *Huecufu*. L'âme des caciques morts se change en moucheron ou en volcan ; le moucheron vient visiter ses parents dans les grandes fêtes ; est-ce à lui, est-ce à Huecufu que dans les banquets on offre le premier verre de chicha ? Je n'ai pu le savoir au juste.

Pour se rendre le ciel favorable, pour conjurer une sécheresse, ils célèbrent un *nillatum*. Dès la veille, ce sont de grands préparatifs : le jour venu, un sorcier (*machi*) monte sur l'arbre sacré, le *canelo*, et commence des objurgations, des prières, auxquelles tout le monde répond par des cris et des gémissements. On danse, on saute, et la journée finit par une vaste absorption de viande de cheval, le mets préféré, ou, à défaut, de mouton et d'eau-de-vie.

Les chevaux, d'une vilaine race étique, à queue immense, sont élevés pour la boucherie : il est difficile de décider un Araucan à vendre ses bêtes. La nourriture se compose encore de pommes de terre, de haricots et de chicha de maïs, préparé par la fermentation après un masticage préalable ; — vous voyez ça. La famille s'assemble autour d'un vaste récipient, mastique en commun : c'est tentant. Une autre boisson est le *nachi*, sang de mouton avec du sel, du piment, de l'oignon, du persil et du poivre. On la sert dans des tasses de terre, œuvre des potiers du cru.

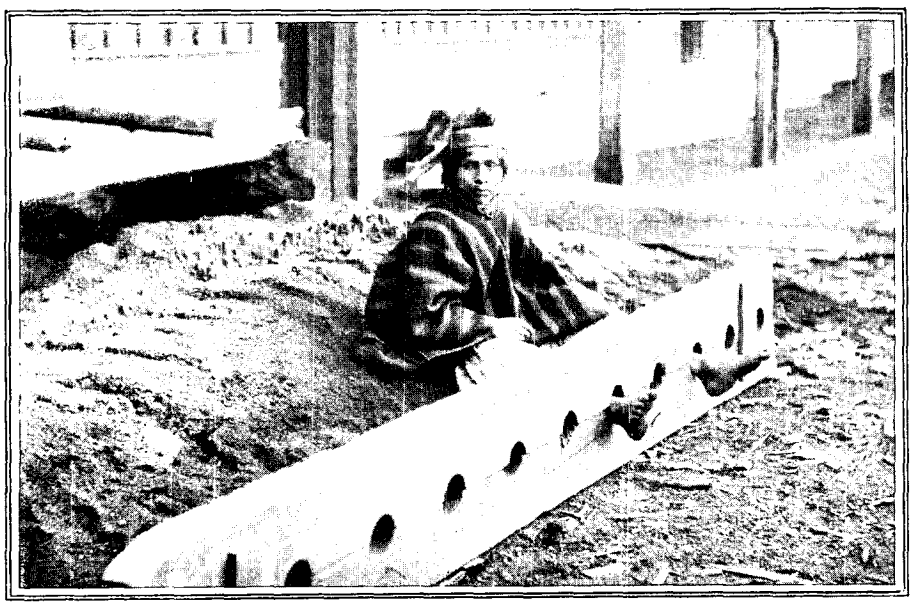
Ils vivent vieux. « Le cimetière est abandonné ? disais-je à l'un d'eux. — Non. — Mais il y a longtemps qu'on n'y a enterré ? — Parce qu'on ne meurt pas. »

Leurs réponses sont parfois d'une naïveté délicieuse : « Est-ce que vous mangez cet oiseau-là ? demandais-je à un cacique. — Non. — Pourquoi ? Est-ce qu'il est mauvais ? — Non, parce que je ne puis l'attraper. »

La naissance n'est accompagnée d'aucune cérémonie. Le mariage est obligatoirement un rapt. Les accords se font souvent au battage du blé, exécuté par les jeunes gens en dansant sur les gerbes, au milieu des champs. Le fiancé prévient le père de la fille, et, au jour dit, la trouve entourée des femmes de la maison et du voisinage, qui le reçoivent tel un chien dans un jeu de quilles ; il doit, malgré les coups qui pleuvent dru, enlever sa femme et l'emmener pendant trois jours, au bout desquels il revient. Coutume qui tend à disparaître ; le futur maintenant compense souvent les horions par un nombre équivalent de bœufs et de moutons, dont il fait présent au père.

La femme mariée est un modèle de vertu et de résignation. « Pas une tache sur sa conduite, dit un écrivain ; c'est la femme de l'Evangile. » Elle aime beaucoup ses enfants, les pères aussi, d'ailleurs. Je fus un jour très touché des soins attentifs d'un Indien pour sa fillette, qu'il conduisait en croupe, la mettant à cheval, la posant à terre en jouant et riant avec elle.

Quand meurt un cacique, on place son corps sur des peaux devant sa maison et on laisse auprès de lui des chevaux sellés sur lesquels, d'heure en heure, on exécute des fantasias. On repousse le diable aux cris de *Amuge Huecufu !* et des pleureuses patentées se lamentent pour tout le monde. On garde le corps huit jours, et on l'enterre dans deux troncs d'arbres creusés en pirogues. Sur les tombes on dresse un pieu grossièrement sculpté avec face humaine. Rien de curieux comme ces cimetières araucans, où la tête aujourd'hui est surmontée d'un horrible haut de forme.



ARAUCAN PRISONNIER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour le commun des mortels, les cérémonies sont moins longues ; pendant la maladie, quel que soit le rang du patient, on appelle à son secours les *machis* mâles et femelles. Celles-ci, par leurs gestes, évoquent le souvenir des pythonisses antiques, se roulent à terre écumantes et désignent — le plus loin possible — les auteurs des maléfices, cause de tout le mal. Je suis allé voir dans sa ruca, sur les bords de l'Imperial, le chef de la rébellion de 1881, le célèbre Cayupi. C'est un grand beau garçon, jeune, à la figure virile et intelligente. Il n'a qu'un faible : l'amour du panache. Je le trouvai vêtu en Russe, avec de grandes bottes. Quelques mois plus tard, je le rencontrai à Santiago, où il était allé se plaindre au Président de la République de l'envahissement de ses terres ; il s'était coiffé d'un képi ultra-galonné.

Deux caciques curieux à étudier habitaient, à quelque distance, les bords du lac Budi, aux rives pittoresques

RUCA D'INDIENS (PAGE 189). — DESSIN DE SLOM.

et qui rappellent le souvenir d'une bataille navale engagée par sept canots espagnols, au temps de la conquête, contre quarante pirogues indiennes qui furent vaincues. C'étaient deux rivaux. L'un, Palialef, s'était converti au catholicisme, se vêtait à l'européenne et était le familier de la Mission. L'autre, Païnen, fier, superbe, toujours à cheval et suivi de ses feudataires, ses *mocetones*, marchait, couvert d'ornements d'argent, aussi arrogant que s'il commandait encore dans ces plaines subjuguées. Oh ! l'admirable chef !

Pourtant, pendant la guerre de 1881, il n'avait pas bougé. Seul Cayupi, comme les anciens *toquis* (généralissimes), avait fait passer de ruca en ruca la flèche des combats et ses mocetones s'étaient rendus à son appel : on avait entendu de toutes parts le terrible *chivateo*. Cette rébellion fut vite étouffée, le Chili disposant de moyens autrement puissants que l'Espagne de jadis, et Cayupi fut exilé à l'île Mocha, en vue de l'Imperial. Gracié plus tard, il est revenu sur la terre de ses pères, au milieu de ses épouses dont, suivant la coutume, chacune a dans sa ruca un compartiment séparé par une barrière de deux pieds de hauteur et est de service pendant une semaine. Il nous offrit en cadeau un gigot et parut très froissé de notre refus ; aussi ne voulut-il pas nous donner de détails sur sa campagne de 1881.

Maintenant, sur ce territoire invaincu, le Chilien s'établit sans crainte, au milieu des *mapuches* (hommes de la terre). Ceux-ci, d'ailleurs, non seulement disparaissent ou se fondent dans l'élément général, mais ils ont trouvé leur dissolvant dans l'alcool. A la Chambre des Députés, un distillateur s'est vanté d'avoir été le véritable conquérant de l'Araucanie. Que de fois j'ai vu de ces fiers cavaliers arrivant au village avec quelques produits à vendre et s'en retournant portant au pommeau de la selle un petit baril d'*aguardiente !* A peine avaient-ils franchi la dernière maison, sans attendre le retour au logis, ils vidaient le vase et tombaient lourdement sur le sol. Le cheval restait là, toute la journée, libre, regardant tristement son cavalier, regrettant sans doute l'époque où il l'entraînait, joyeux, au milieu des batailles. Désormais, il n'y a plus à craindre, sur le sol araucan, que les bandits civilisés qui, condamnés et pourchassés dans le Nord, vont chercher un refuge dans les forêts. Ce sont eux aujourd'hui qui appellent l'action du pouvoir.

Il est difficile de parler de l'Araucanie sans rappeler le souvenir de son roi d'un jour, le fameux Antoine de Tonnens, Orélie Ier. Ancien avoué de Périgueux, il s'était installé chez les Indiens, dont il s'était concilié les bonnes grâces en leur parlant de secouer le joug des envahisseurs, des *huincas*. Au Chili, qui faisait valoir ses droits de souveraineté, il répondait qu'au jugement même du Gouvernement l'Araucanie n'était pas portion de la République, puisque les territoires au delà du Bio-Bio s'appelaient *la Frontière*. Son royaume, il le

dénommait la Nouvelle-France. Pris en 1862, sur les bords du Malleco, par un lieutenant de police, il fut renvoyé en Europe sur un bâtiment de guerre. Mais il reparut en 1869 et sa tête fut mise à prix pour deux muids de pesos d'or Il put s'enfuir en Patagonie et de là en France, où, après sa mort, son fils releva son titre royal.

Il paraît qu'à cette époque, bien des gens au Chili ont cru qu'Orélie était appuyé par la France. On a même écrit que notre gouvernement avait envoyé dans le Pacifique le *D'Entrecasteaux* pour le seconder, parce que Napoléon III, comme son oncle, rêvait l'empire du monde!

J'ai rencontré à Nueva Imperial le pacificateur de l'Araucanie, le général Urrutia. Aujourd'hui retiré de l'armée, il gère là ses moulins et ses propriétés.

J'ai assisté aussi à la fête patronale de la Mission, la Saint-Sébastien. Le chemin en lacets qui conduit à l'église est pleine de tentes et de huttes improvisées ; les charrettes à bœufs, couvertes de toiles bariolées, se transforment en *chinganas* où se débite la divine *aguardiente*, si bien faite pour stimuler la joie et rehausser le prestige du saint patron.

Des groupes tumultueux partent des voix avinées, des coups de fusil ; les *jinetes* exécutent d'indicibles fantasias, au milieu de blasphèmes et d'imprécations qui n'ont rien de commun avec la solennité du jour.

Çà et là, sous les tentes des rotos chiliens, en plein air, partout, s'esquissent des *cuecas* aux aigres sons d'une guitare.

Les Pères essayent de remettre de l'ordre. Efforts infructueux! Du moins recueillent-ils, sinon des âmes pour la vie éternelle, du moins des dons en nature qui aideront à la vie matérielle de la Mission. Le tout donné pourtant en vue du *bienestar* assuré au Paradis.

Le soir s'allument les lanternes, dont la pâle lueur, à laquelle font concurrence des milliers de lucioles, éclaire de suggestives scènes ; et toute la nuit rôdent, ivres-morts, les catéchumènes en quête d'une pierre où reposer leur tête.

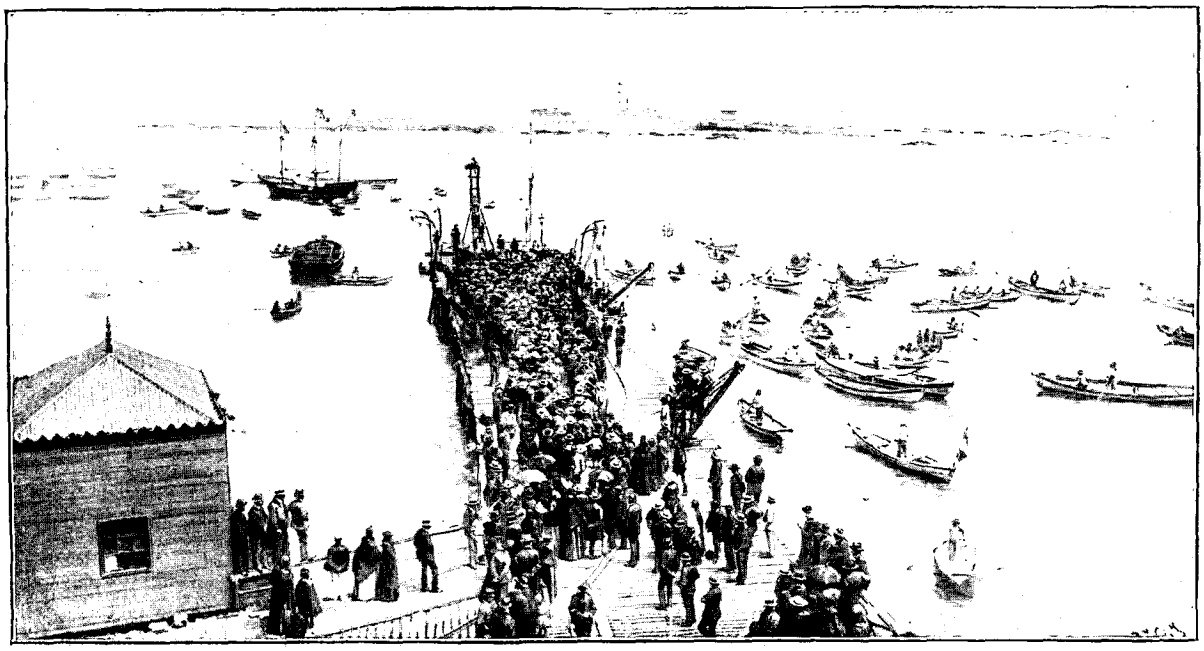
Les pauvres Franciscains ont encore fort à faire au milieu de cette population réfractaire à toute idée religieuse, à toute pensée intellectuelle.

C'est que ce peuple araucan, si brave, si accessible au patriotisme, est d'ailleurs étranger à tout autre sentiment. Il n'a rien édifié, il n'a ni écriture, ni histoire. Si quelques-uns de leurs descendants, comme le cacique Coñuepan, savent aujourd'hui les noms de Caupolican et de Lautaro, ils les ont appris des Chiliens, et leurs idées ne vont pas au delà de la boueuse *ruca*. Qu'est-il, ce peuple araucan, comparé aux tribus du Mexique et du Pérou ! Il ne doit qu'à Ercilla l'auréole poétique qui l'entoure encore.

(A suivre.) C. DE CORDEMOY.

CHARIOT ARAUCAN. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés



DÉBARCADÈRE D'IQUIQUE, LE JOUR DU CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE (PAGE 204). — DESSIN D'OULEVAY.

AU CHILI[1],

PAR M. C. DE CORDEMOY.

XVII

L'île Mocha. — Lebu et ses mines de charbon. — Coronel, Lota et ses industries. — Le parc. — Corral. — La végétation tropicale. — Le rio Valdivia et ses affluents. — Valvidia et les Allemands. — Les plaisirs de l'été. — La Union. — Osorno. — Le lac Llanquihue. — La faune. — Un fauve gardien. — Puerto Montt et les Bavarois. — La ville enchantée des Césars.

UN CHARRETIER.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

L'UN de nos compagnons de voyage, Chilien, nous quitte; il se hâte d'aller rejoindre à Valparaiso le vapeur pour Liverpool; un « oncle d'Europe » lui a laissé une fortune qu'il va recueillir. Les autres regagnent Temuco par terre, pour aller prendre le chemin de fer, qui, depuis notre passage, a été livré à l'exploitation. Leur odyssée n'est marquée que par un point, très important à fixer dans l'histoire. En arrivant à la gare, l'essieu de la voiture de Benjamin casse! Était-ce donc moi qui lui portais bonheur? Je quitte l'Imperial par mer, sur le *Chillan;* nous traversons la barre sans difficulté, malgré les vagues énormes qui semblent nous menacer; le petit vapeur est secoué comme une plume, mais l'eau est, ce jour-là, assez profonde. Nous touchons à l'île Mocha, charmante oasis louée par le gouvernement à deux agriculteurs qui nous font le plus aimable accueil. On est en vue de la côte, mais il est rare que les navires atterrissent ici. Justement après avoir reçu la nouvelle de la révolution de 1891, les insulaires sont restés huit mois sans voir personne, et la guerre civile était terminée que leur anxiété était encore en éveil. On construit en ce moment à la Mocha un phare, des plus utiles à la sécurité de la navigation. Nous nous arrêtons à Lebu, où de hardis bateliers traversent avec sérénité une barre dangereuse et nous déposent à terre. Lebu est une ville nouvelle, créée par l'exploitation de puissantes mines de houille appartenant à M. Errazuriz. Le combustible est abondant dans toute la contrée, et il y aura là plus tard de nombreux puits. Je débarque à Lota. Lota et Coronel, sa voisine, sont le centre même de l'exploitation houillère. On voit partout les grandes cheminées des installations, jetant dans l'air des torrents de fumée; les couches de lignite ainsi exploitées sont en strates inclinées vers la mer; à Lota, on en rencontre trois étages superposés; les deux premiers ont un mètre d'épaisseur, le troisième, exploité à 300 mètres de profondeur, est épais d'un mètre et demi. Les cinq puits en exploitation produisent mille

1. *Suite. Voyez t.* II, *p.* 577, 589, 601 *et* 613, *t.* IV, *p.* 181.

tonnes par jour. Ces mines appartiennent à la *Compañia esplotadora* de Coronel et Lota, dont presque toutes les actions sont entre les mains de la famille Cousiño. Près de deux mille ouvriers y sont occupés, et des vapeurs spéciaux portent la houille sur les divers points de la République.

Les fonderies de cuivre, dont les cheminées communiquent avec des galeries souterraines et semblent sortir du sol, emploient 600 ouvriers; elles produisent 1.000 tonnes de métal mensuelles.

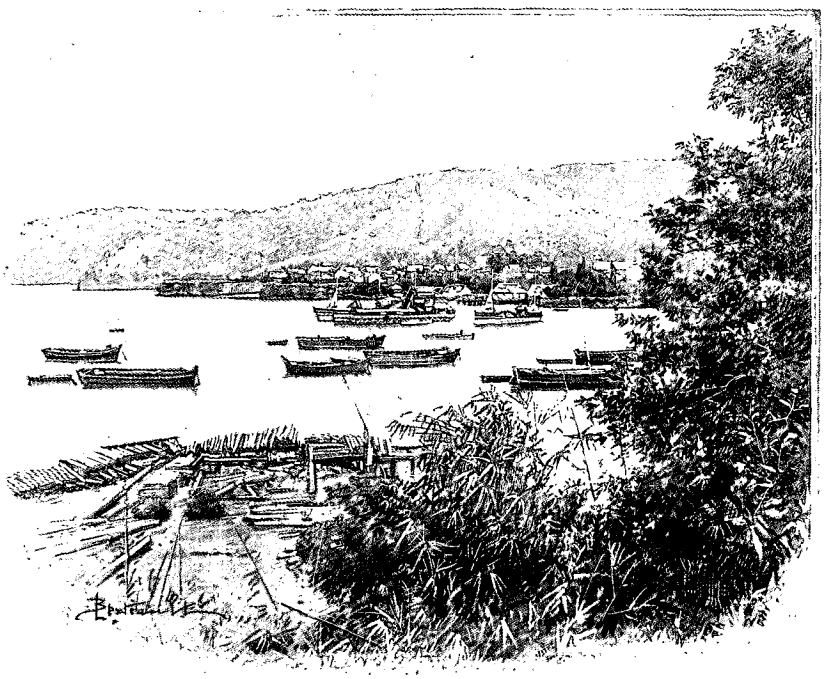
La verrerie jette sur le marché 100.000 bouteilles chaque mois, et les briqueteries atteignent également un grand débit. C'est donc une installation gigantesque qui fait vivre plus de 3.000 ouvriers et assure la richesse des deux villes.

C'est à Lota que Mme Cousiño, qui vit à Paris, possède le parc qui passe pour une des merveilles de l'Amérique du Sud. Au milieu des fleurs, des bosquets, s'élève un joli château en ce moment inoccupé. On a accumulé dans ce parc toutes les curiosités, dont la plus importante est un joli pont suspendu qui traverse un ravin. De belles écuries, des communs de toute sorte complètent cette installation luxueuse, sans rivale dans le pays. Le long de la falaise, d'étroits sentiers couverts, sur lesquels courent les tiges des *copihues*, conduisent à la mer, qui présente un splendide panorama. Les copihues sont de magnifiques lianes, aux éclatantes fleurs, roses ou blanches, celles-ci très rares, que les botanistes ont consacrées à la mémoire de l'impératrice Joséphine, Mlle Tascher de la Pagerie; elles portent le nom de *Lapageria*.

Un phare, entretenu par la propriétaire, assure la sécurité des navires.

Lota et Coronel sont maintenant des stations du chemin de fer d'Arauco, qui part de Concepcion et traverse le Bio-Bio sur un pont immense, dont la construction a triomphé de nombreuses difficultés. Il comporte soixante-deux travées, reposant sur des piles enfoncées dans le sable du lit, et a pour singularité de compter comme longueur le millésime de l'année où il a été terminé (1.888 mètres). La voie ferrée a été établie par une Compagnie particulière pour l'exploitation de ses mines de charbon de Curanilahue, percées dans l'intérieur des terres, en face de Lebu. Elle sera prolongée jusqu'à ce port, qui prendra alors un grand développement.

A Lota, je m'embarque sur le vapeur qui, une fois par semaine, fait le service du Sud. On touche, après Lebu, et par extraordinaire, à Yanez, où une compagnie française, à la tête de laquelle est le baron Erlanger, exploite la mine de Huena-Piden, sans grand succès, je crois. Et enfin, au bout d'une vingtaine d'heures, nous arrivons à Corral, une magnifique baie encombrée en partie de sables, refuge néanmoins excellent. Les Espagnols y avaient entassé des fortifications, alors imposantes, mais dont les ruines pittoresques ne serviraient guère contre les navires modernes.



VUE DE CORRAL. — DESSIN DE BERTEAULT.

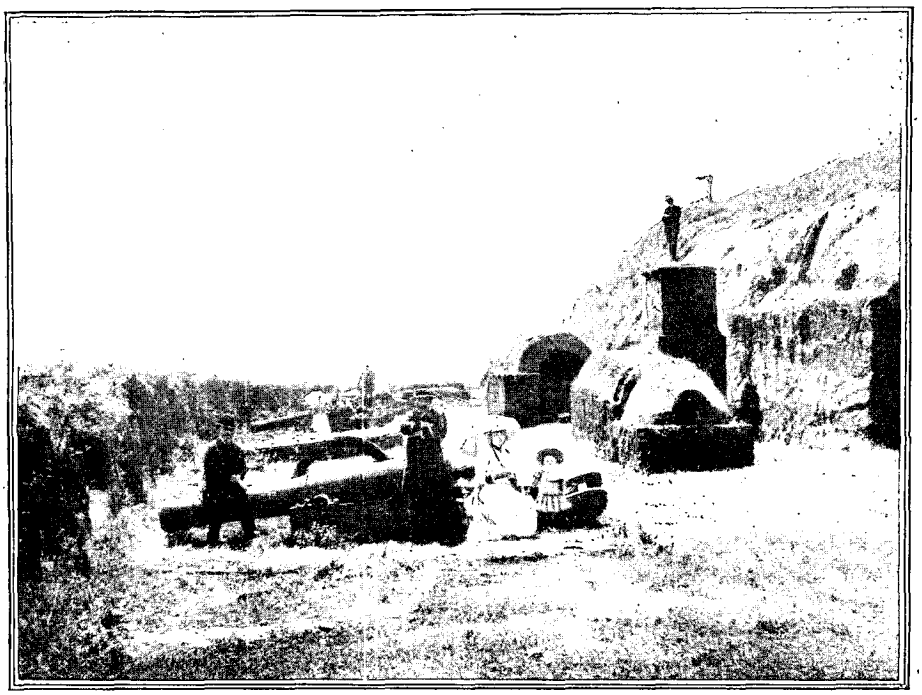
Tout est changé.

Ce n'est plus l'aride Chili du Nord. Au milieu de la luxuriante végétation de Corral, on se croirait en pays tropical. Les collines, couvertes d'arbres, baignent leur pied dans la mer; le petit bourg étale poétiquement ses demeures sur les hauteurs. Depuis quelques années, les riches habitants de Valdivia y construisent des chalets pour fuir le brûlant été de leur ville sur cette plage délicieuse où les bains sont excellents, la température de l'eau atteignant 20 degrés par suite de l'éloignement du courant glacé de Humboldt, qui, venant du pôle Sud, longe la côte septentrionale du Chili. Partout ailleurs, de Lebu à Iquique, la température de la mer ne dépasse pas 12 à 14 degrés. Des arbres et de l'eau partout! Le rio Valdivia débouche dans la baie de Corral par deux immenses bras qui reçoivent sur leur parcours les rios Futa, Nanguilan, Cruces, Angachilla, etc., grandes rivières navigables.

Les navires calant quatre mètres remontent à Valdivia, à dix-sept kilomètres de la côte; avec des travaux peu importants, on y amènerait les plus grands bâtiments. Plus de trente petits vapeurs font le service du fleuve,

et rien n'est plus intéressant que ce mouvement sur l'eau limpide, sous les épaisses frondaisons qui parfois, dans les petites rivières, se rejoignent sur nos têtes en lacis inextricables.

Valdivia est une ville allemande ; germaine est toute la province. Les industrieux colons ont façonné cette terre à leur image. Sur les rives, on ne rencontre que des brasseries, des tanneries, dont le commerce est très étendu. Les maisons respirent l'aisance et le travail. J'ai le plus grand plaisir à visiter la brasserie de MM. Andwanter, dont la bière est répandue dans tout le pays.



FORT ESPAGNOL DE CORRAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ce que la ville offre de plus curieux, c'est sa propre existence. Le climat y est dur ; sauf pendant les mois d'été, de décembre à mars, où la pluie tombe comme en Europe de temps à autre, elle est presque constante durant le reste de l'année, où la moyenne de la chute annuelle est de trois mètres ; souvent les orages l'accompagnent. Aussi la vie commerciale et industrielle est-elle en quelque sorte suspendue dans cette terrible saison.

Mais que l'on se rattrape pendant l'été ! Les environs de la ville se couvrent de bruyantes guinguettes. A Angachilla, le dimanche, la population entière, à cheval, en charrettes, sur les vapeurs bondés, se rend à un véritable champ de plaisir, où les pique-niques, les jeux, les tirs, les danses ne s'arrêtent qu'avec la nuit. Les *bandes* de musique font retentir les échos sonores du fleuve ; c'est un exode général vers l'allégresse.

Valdivia, fondée par le conquérant du Chili, a eu des fortunes diverses. La province a été facilement conquise sur les indigènes, qui n'avaient rien de l'ardeur belliqueuse des Araucans. On n'eut aucune peine à les tenir en respect, et deux tourelles-fortins, encore existantes, prouvent que les Espagnols n'avaient guère de craintes.

Jamais il n'y eut de tentatives de soulèvement, et l'amiral Fitz-Roy, qui, en 1835, sur le *Beagle*, exécutait la carte du pays, était aidé dans sa tâche par les autochtones, tandis que vers les côtes de l'Imperial, les guerriers à cheval suivaient la frégate en la menaçant de leurs lances.

Valdivia a été quelque temps occupée par les Hollandais. Elle fut enfin le dernier boulevard de la puissance espagnole au Chili. Elle est de nos jours exclusivement industrielle.

Je n'aurais garde de la quitter en oubliant M. Harnecker et son aimable femme, qui ont créé dans les environs une charmante *quinta* où l'on est reçu avec tant d'affabilité.

De Valdivia on se rend à la Union, moitié par vapeur sur le rio Futa, moitié à cheval ; la route se déroule au milieu des forêts, qui, chose étrange, restent toujours vertes, malgré la rudesse du climat et bien que les arbres soient d'essence analogue aux nôtres, comme le *roble*, un hêtre. La Union est sur le plus beau des fleuves du Chili, le rio Bueno, qu'une barre (toujours !) empêche de devenir une grande artère commerciale.

Un petit vapeur conduit de là à Osorno, sur le Rahue, gros bourg déjà considérable, surtout plein d'avenir, car il est le centre d'une riche région, mais encore peu favorisé pour les moyens de communication. Un chemin de fer, qui le reliera à Valdivia, est en construction.

Nous remontons à cheval vers le lac Llanquihue. Sur notre route, nous rencontrons les traces du puma, le lion chilien ; c'est bien un fauve, petit, jaune, mais des plus débonnaires, et il n'exerce guère ses instincts sanguinaires que contre les bestiaux et surtout les poulains, dont l'élevage en plein air est impossible par son fait. Pour l'homme, il n'a rien de terrible ; un naturaliste, M. Hudson, qui a longtemps habité la Patagonie et a publié un ouvrage très intéressant sur les mœurs des animaux de la Plata, raconte même sur le puma des anecdotes qui le feraient envisager sous un étrange aspect. Je n'en veux rappeler qu'une : une femme, Maldonada, condamnée à mort comme espionne, fut attachée à un arbre dans la forêt, destinée ainsi à devenir la proie des

animaux. Quand on revint vers elle, au bout de trois jours, croyant rencontrer un cadavre, on la trouva vivante et gardée par un puma qui avait écarté d'elle les bêtes malfaisantes !

Au Chili, d'ailleurs, elle n'en aurait pas eu à craindre ; il n'y existe aucun animal dangereux, si ce n'est une petite araignée au corps rouge, qui tisse sa toile dans les blés et dont la piqûre, très douloureuse, devient parfois mortelle. Les renards sont abondants ; les *huemuls*, cerfs spéciaux au pays et qui figurent avec le condor dans les armes de la République, ne se rencontrent guère que dans les forêts andines du Sud, avec les guanacos, dont la peau recherchée arme contre eux une légion de chasseurs. On poursuit pour la même raison la loutre dans les provinces méridionales, et le chinchilla au Nord. Le phoque, assez abondant sur les côtes, sert aussi, on le sait, à fournir des peaux... de loutre.

L'immense condor ne se voit guère que dans les Andes, où il vit en troupeaux. Les autres oiseaux n'ont rien de particulier; je n'en excepte que le joli petit chardonneret à sept couleurs, qui est l'un des ornements des champs du Chili ; aucun des représentants de la gent ailée n'est chanteur. Aussi le commerce des canaris est-il en grande vogue.

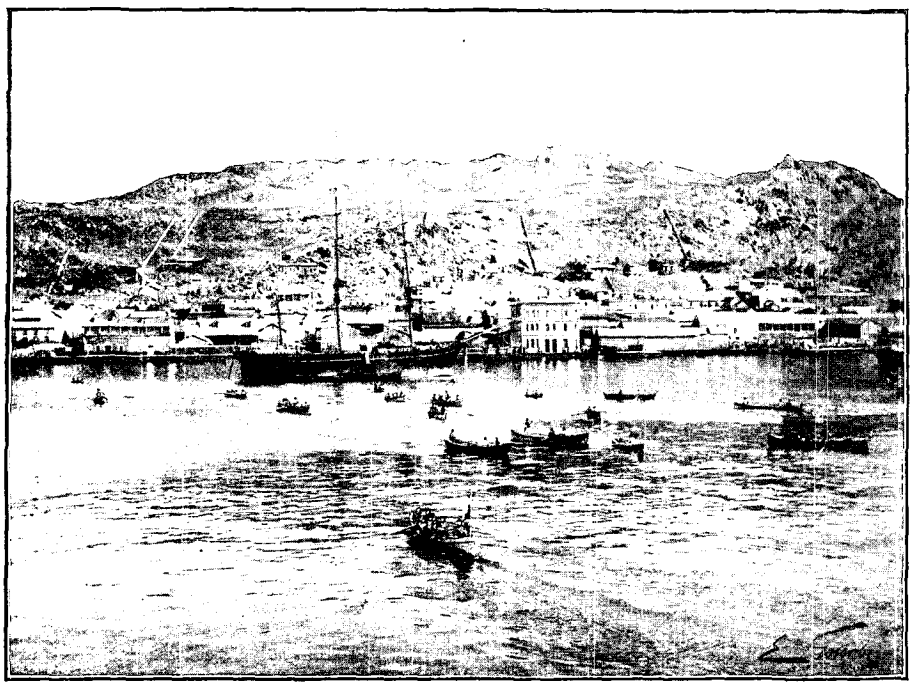
Le lac Llanquihue, immense, est situé à quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, au milieu d'une admirable région. De jolies îles complètent un paysage magnifique ; des flamants roses, des cygnes au col noir en habitent les bords.

Dans ces provinces méridionales, les grands lacs (Rupanco, Ranco, Todos los Santos, Chapo, etc.) abondent, et il s'en échappe des cours d'eau dont quelques-uns sont très considérables, comme le Maullin. Il sera facile plus tard de les relier et d'obtenir un beau réseau navigable.

Un vapeur traverse le lac Llanquihue en quatre heures, de Puerto Varas à Puerto Octai, et une route carrossable conduit à Puerto Montt, la ville la plus australe du vrai Chili, habitée elle aussi par des Allemands. Mais ceux-ci sont catholiques, car ils proviennent de la Bavière, tandis que ceux de Valdivia sont protestants et originaires des provinces prussiennes.

Puerto Montt ou Mellipulli, est loin d'ailleurs de présenter le mouvement et l'importance de Valdivia; il se trouve au bord de la mer, sur un golfe séparé du Pacifique par la grande île de Chiloé, la première terre de ces archipels qui se continuent jusqu'au cap Horn. La marée, qui n'est guère que d'un mètre et demi sur les côtes du Chili, atteint, dans ces golfes resserrés, jusqu'à sept mètres d'amplitude.

Dans ces régions, à côté des grands lacs, on rencontre aussi des volcans, dont plusieurs sont encore en ignition. C'est le Lonquimai, le Llaimas et le Villa-Rica, dont on aperçoit au loin l'admirable cône géométrique recouvert de neiges éblouissantes : Près de Puerto Montt, le Calbuco a, ces dernières années, jeté des torrents de vapeur d'eau et de cendres qui ont semé la panique parmi les populations.



COQUIMBO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Près de l'île de Calbuco sont établies des huîtrières, qui fournissent tous les marchés du Chili.

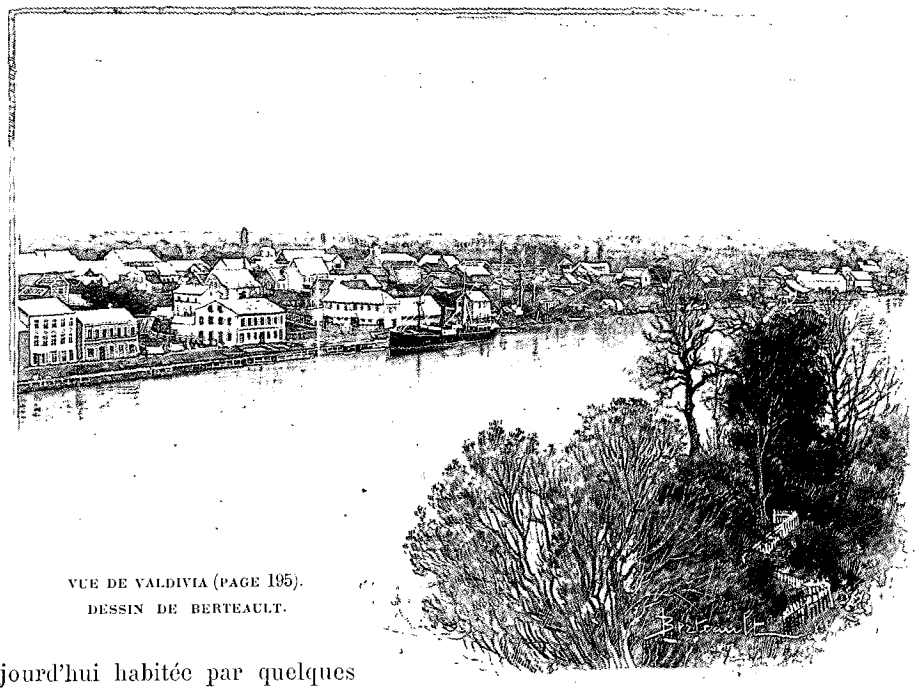
De Puerto Montt au Sud, l'étroite bande de terre qui appartient au Chili est presque déserte; on n'y trouve guère que quelques rares bûcherons, occupés à exploiter l'alerce. C'est dans cette région, près de la rivière Palena, que la légende a placé une ville enchantée dont le mur d'enceinte est en or, et dont les femmes — suprême beauté — ont les cheveux blonds et les yeux d'azur. Bien des voyageurs, dont les relations ont été publiées, ont affirmé avoir vu la « ville des Césars », et jusqu'en ces dernières années des explorateurs sont partis à sa recherche. Le merveilleux aura toujours une influence souveraine sur les esprits. Le bruit des avalanches passe encore, aux oreilles de beaucoup, pour le tapage de la ville enchantée.

Le voyage de Valdivia à Puerto Montt par terre est long et difficile ; le retour est aisé par les vapeurs qui partent du port austral, touchent à Ancud, la capitale de l'île Chiloé, traversent le détroit du Chaco, aux courants dangereux, et vous ramènent à Valparaiso.

XVIII

Robinson. — Au Nord. — Coquimbo et la Serena. — Le cuivre. — Las Condes. — Caldera. — Le *Blanco Encalada*. — Copiapo. — Les mines d'argent. — Le Cateador. — Diaz Gana et Juan Godoy. — Caracoles et Chañarcillo. — Le beau rêve d'un ânier. — Antofagas. — Huanchaca. — Iquique. — Un campement féerique. — Cabancha. — Les chinganas. — Les salitreras. — Le salitre. — Pisagua. — Arica.

Il me restait à voir le Nord ; je poussai une courte pointe sur l'île Juan Fernandez. Ce n'est pas un îlot isolé, mais un groupe de deux petites terres, connues sous les noms de *Mas à tierra* et *Mas afuera* (Plus à terre et Plus au large), noms qui n'ont pas coûté beaucoup d'imagination à leurs parrains. C'est sur Mas à tierra, la plus grande, mais moins élevée des deux îles qu'a été abandonné le matelot Alexandre Selkirrk, l'inspirateur du roman de Daniel Defoë. Selkirk a vécu quatre années seul sur cette île déserte et l'on montre encore son « observatoire » le point où il allait interroger l'horizon pour y découvrir une voile et la grotte où il se retirait. Une frégate anglaise a incrusté dans le rocher une plaque de marbre relatant l'histoire du Robinson véritable. Juan Fernandez, aujourd'hui habitée par quelques colons, a servi pendant un certain temps de lieu de détention aux victimes des dissensions politiques de la mère patrie. On y aborde dans une rade très pittoresque. Il s'y trouve en quantité des langoustes et un palmier spécial, dont la tige menue produit des cannes recherchées, le *chonta*.



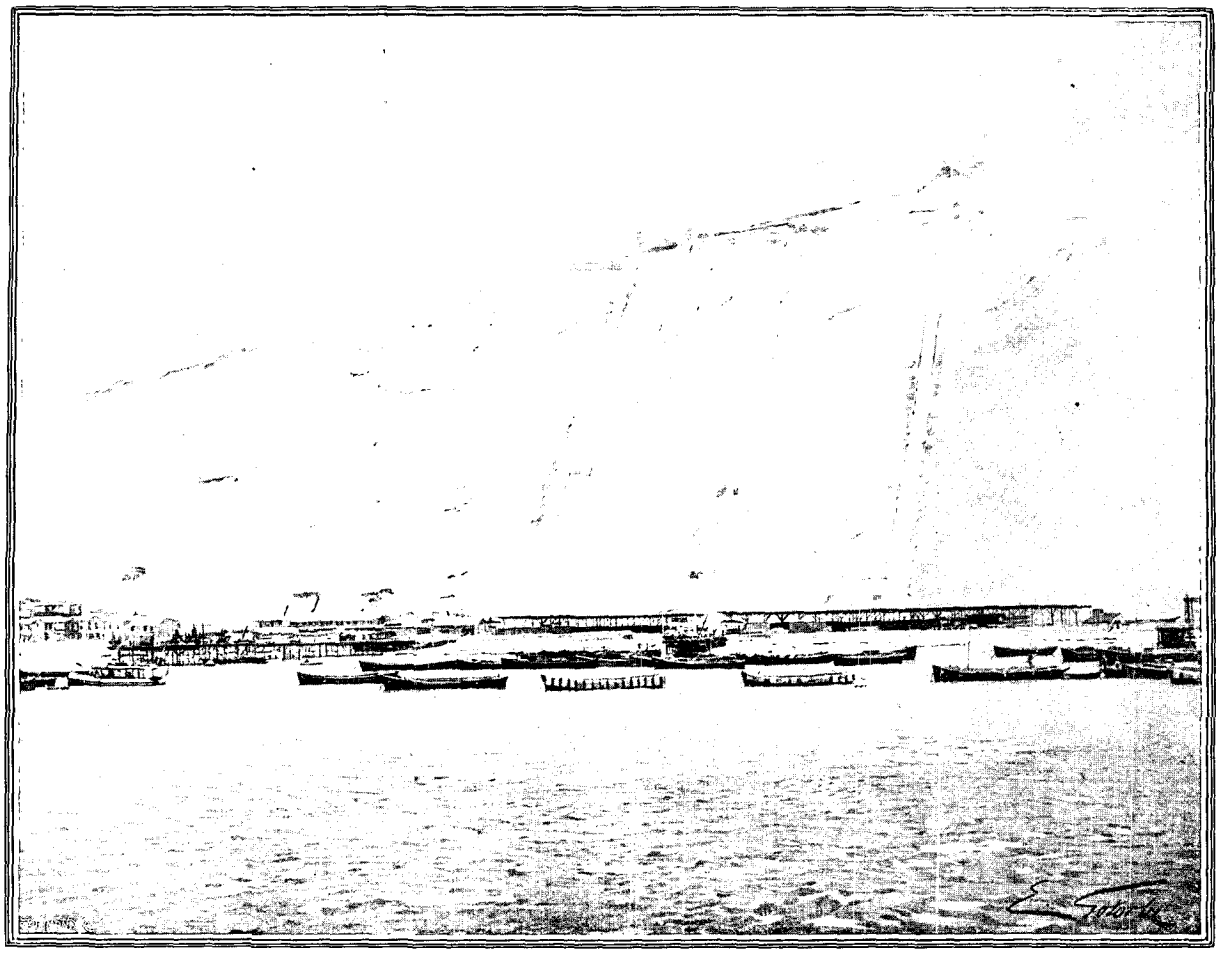
VUE DE VALDIVIA (PAGE 195).
DESSIN DE BERTEAULT.

Mais la voie de retour la plus courte et la plus commode, c'est la traversée des Andes. Je reviens donc à Valparaiso et revois encore ce beau panorama de la baie, qui m'a séduit à ma première visite.

On part pour le Nord le soir ; les lumières de Valparaiso, étagées sur les cerros, semblent une illumination répétée par les feux des navires de la rade. En une vingtaine d'heures on est à Coquimbo, magnifique baie, meilleure que celle, traîtresse, de Valparaiso. A l'entrée est mouillée une vieille frégate anglaise en bois et à voiles, la *Liffey*, qui sert de magasin général à l'escadre britannique du Pacifique. Coquimbo est une petite ville, bâtie sur une étroite bande de terre adossée à une colline. Au Sud est une autre anse qui a emprunté son nom à sa forme caractéristique, le Fer à cheval (*Herradura*). Là sont situés, à Guayacan, les magnifiques établissements de fonderie de cuivre de MM. Errázuriz.

Rien à voir à Coquimbo. Un chemin de fer, d'entreprise particulière comme tous ceux du Nord, conduit en une demi-heure à la Serena, vieille ville qui a connu une période de splendeur du temps des Espagnols et même plus tard, quand les mines, aujourd'hui bien déchues, donnaient d'incalculables richesses. La place de la Serena est la plus jolie du Chili. Dans toutes les cours, on aperçoit de très beaux jardins ; fleurs et fruits y abondent, les unes magnifiques, les autres excellents. La Serena est une des villes où le clergé conserve le plus d'empire ; elle est le siège d'un évêché, et les églises y sont nombreuses. Près de la Serena s'élèvent, dans une vallée verdoyante, les cheminées de l'établissement la *Compañia*, fonderie de cuivre créée par un Français, Charles Lambert, qui a été l'initiateur de cette industrie dans le pays ; elle était à peine pratiquée, quand notre compatriote introduisit les méthodes les plus perfectionnées de l'époque, et éleva la *Compañia* à un degré très élevé de prospérité. Aujourd'hui, le cuivre du Chili a une réputation universelle. L'industrie est répandue partout ; on la trouve même aux portes de Santiago, à *las Condes*, qui vaut une visite.

On quitte la capitale en remontant le cours du Mapocho ; la route a exigé d'audacieux travaux ; mais la question de transport était la plus importante. Le propriétaire, un Espagnol qui occupe un rang des plus



PLAN INCLINÉ DE JUNIN. — DESSIN DE GOTORBE.

distingués, M. de Respaldiza, l'a résolue par le système des câbles aériens. Des bennes suspendues traversent trois plans inclinés successifs, de l'usine au point où l'on peut employer les moyens ordinaires.

Dans tout le Nord, on rencontre des fonderies de cuivre, mais surtout autour de Coquimbo. Malheureusement, la diminution des prix a fait fermer bien des mines. Le Chili a déjà exporté deux millions de tonnes, d'une valeur de deux milliards et demi; la production annuelle est de vingt-cinq mille tonnes. Tous les procédés connus sont employés, et le dernier introduit, à Lota, par exemple, a été celui de M. David Manhès.

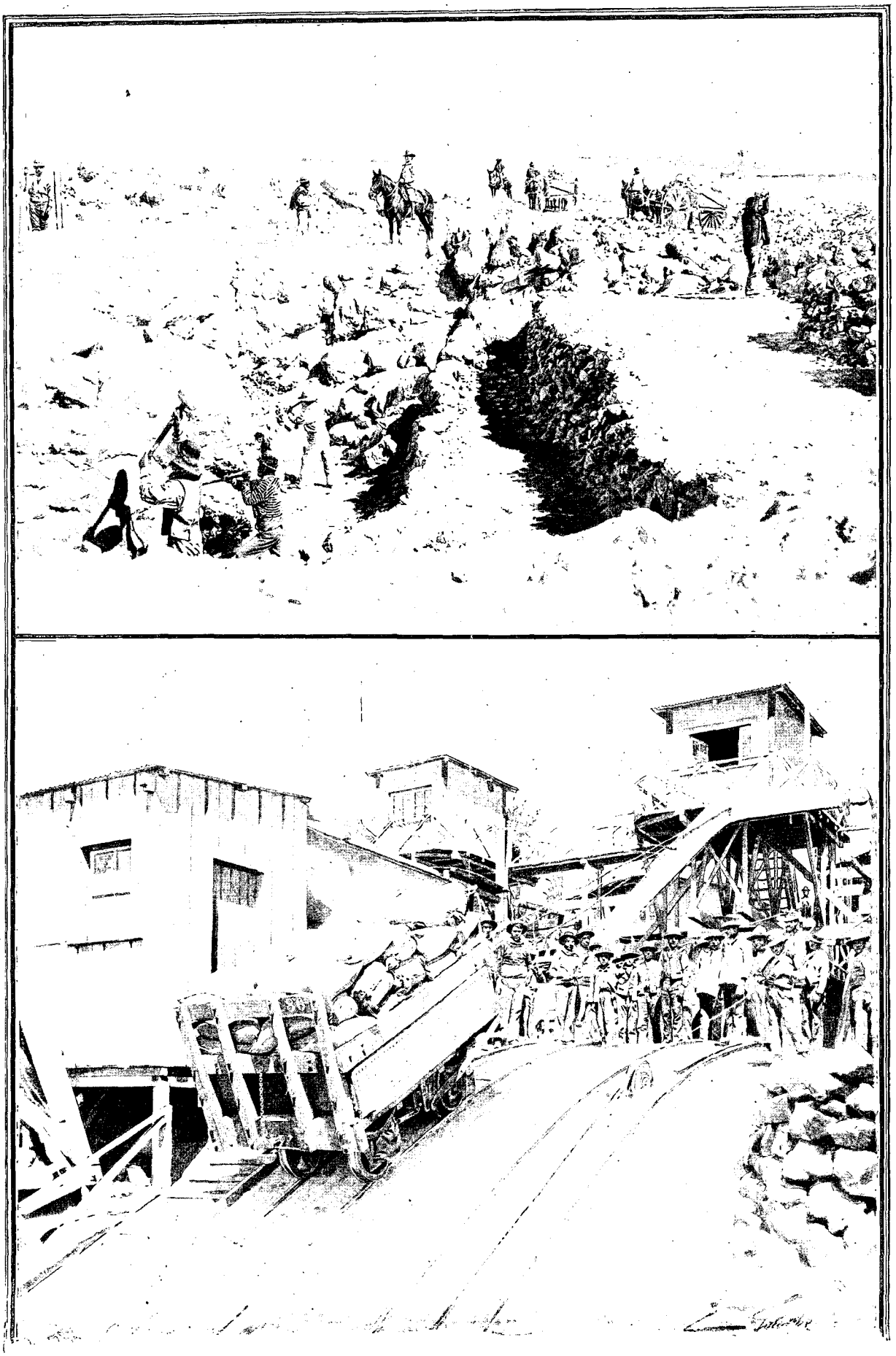
On me fait voir aussi des exploitations de plomb et de manganèse; ce dernier métal est exporté en minerais; il en part annuellement vingt-cinq mille tonnes, valant deux millions.

Nous quittons Coquimbo, et à partir de ce moment le Pacifique, en général, mérite son nom; c'est sur une mer d'huile que nous naviguons, et elle deviendra de plus en plus belle à mesure que nous avancerons vers le Nord. Désormais, une ou deux fois par jour, nous faisons halte devant quelque bourgade. Heureux quand nous brûlons les petites stations situées sur des anses (*caletas*) et qui sont plus spécialement desservies par les vapeurs côtiers qui en prennent le nom de *caleteros*. Cependant il en est une, à trois heures au Sud de Coquimbo, qui vaut une mention : c'est la charmante et excellente baie de Tongoy, dominée elle aussi par une fonderie de cuivre.

La Serena, de la mer, apparaît blanche et au milieu d'un véritable verger; on me montre, à mi-chemin entre les deux milles, le Cerro verde, où se rencontrèrent en 1859 les troupes de Manuel Montt et les citoyens soulevés par Pedro Gallo, l'un des hommes qui ont laissé le meilleur souvenir au Chili et qui, vaincu, dut se réfugier à Paris, d'où il ne revint qu'après l'amnistie prononcée quelques années après.

Notre grand vapeur s'arrête à Huasco, célèbre par ses raisins secs, qui font concurrence à ceux de Corinthe et de Malaga, auxquels beaucoup les préfèrent; puis à Carrizal, Chañaral, Taltal, noms célèbres dans l'histoire des mines d'argent. On mouille partout en pleine mer; mais nous trouvons pourtant une admirable baie, un abri circulaire, calme et bien protégé, qui est le seul port de toute cette côte, avec Coquimbo; c'est Caldera. Les navires de guerre viennent y hiverner et y trouvent un climat délicieux, trop chaud l'été.

C'est dans la baie de Caldera qu'en 1891, pendant la révolution, une torpille chilienne, lancée par



EXPLOITATION DU SALITRE. — DESCENTE DU MINERAI. — DESSIN DE GOTORBE.

l'*Almirante Lynch*, coula le glorieux *Blanco Encalada*. Le cuirassé était mouillé à droite en entrant dans la baie; par suite de causes multiples, la surveillance à bord n'était pas en éveil, les filets n'étaient pas posés. Le torpilleur entra à toute vitesse; sa première torpille n'atteignit pas le but, mais la seconde frappa en plein. Maintenant, le bâtiment gît au fond de l'eau; à la basse mer, on en voit la carcasse couverte de coquillages, et la gueule des canons qui semblent menacer encore l'ennemi et que quelques livres de dynamite ont à jamais rendus inutiles.

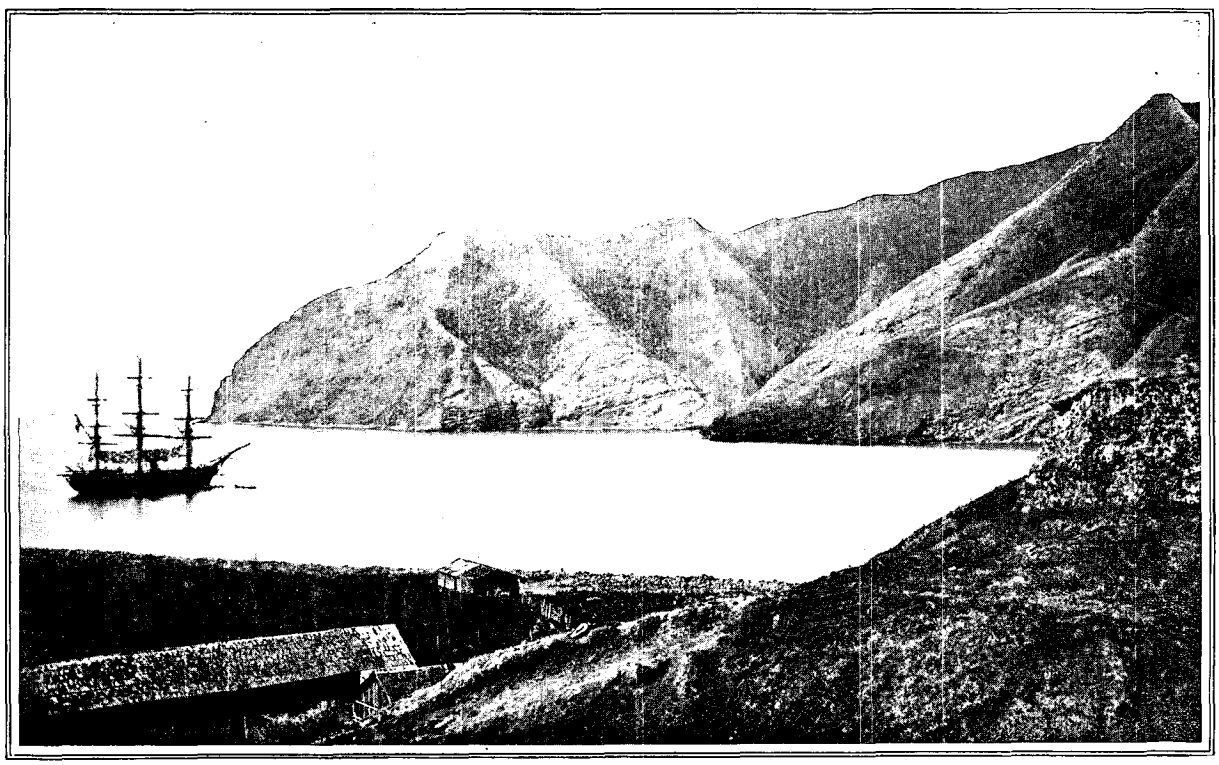
Caldera est reliée par un chemin de fer à Copiapo, dont le nom a longtemps été synonyme de richesse, mais dont les mines ont perdu beaucoup de leur importance. Nous sommes ici au cœur même de la région de l'argent.

Ce métal a produit au Chili des fortunes immenses. Outre les mines exploitées déjà par les Indiens, il y en a eu de récemment découvertes qui ont révolutionné le pays. Ces découvertes, on les doit surtout aux *cateadores*.

Le *cateo*, c'est la recherche du filon; le *cateador* est un mineur qui, sur la foi de légendes ou d'observations pratiques, court monts et vaux, en quête d'un affleurement qui lui indique l'existence d'une mine. C'est une vie fiévreuse, pleine de déboires et de privations, mais pleine aussi d'émotions. J'ai connu un *hacendado* (propriétaire) dont les affaires prospéraient, mais qui ne rêvait que de les abandonner, pour entreprendre un cateo. Un beau jour, il n'y tint plus, quitta tout et s'interna dans les Andes, à la poursuite des « rochers d'argent » que San Martin avait rencontrés dans son héroïque traversée de la Cordillère. Je n'ai pas su ce qu'il était devenu; mais je crois que les rochers d'argent gisent encore solitaires dans les défilés andins.

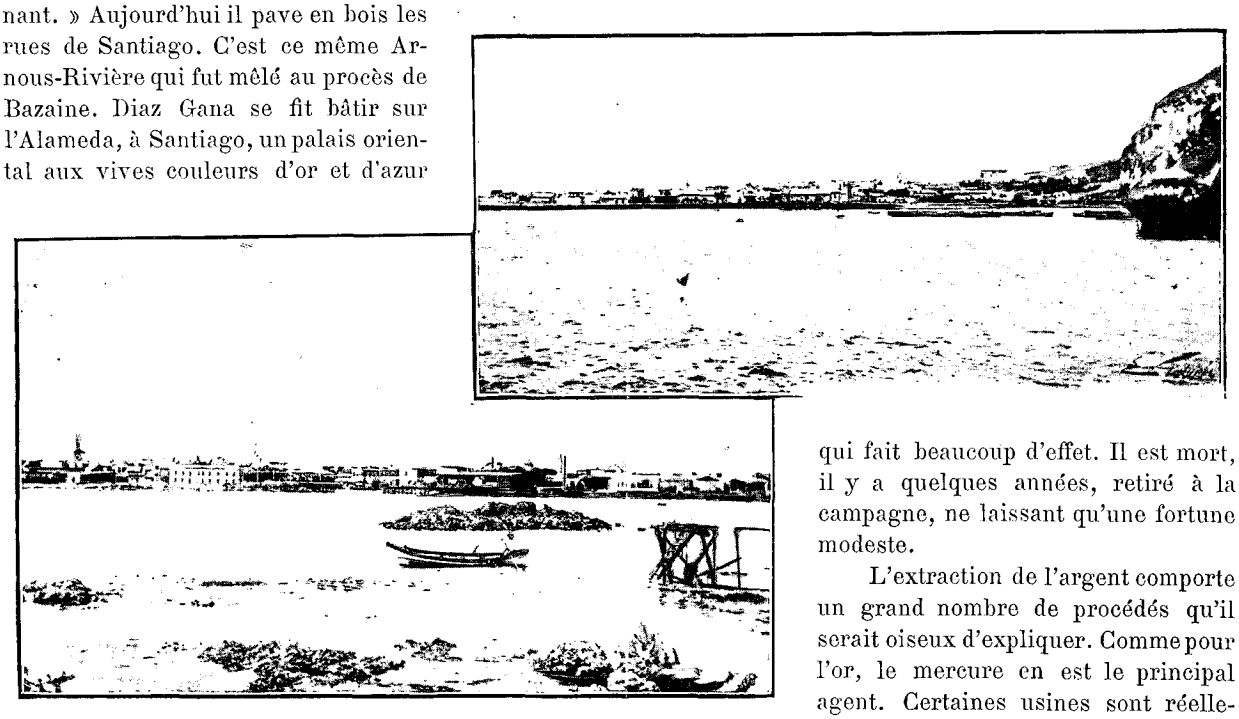
Et comment ne pas avoir la fièvre, quand on lit des histoires comme celles des heureux cateadores Diaz Gana et Juan Godoy? Celui-ci était un pauvre marchand de bois, mais un marchand de bois de la montagne. Il allait, pédestrement, couper quelques arbres rachitiques aux parois des ravins et les chargeait sur le dos de maigres ânes, pour les vendre à la fonderie de don José Miguel Gallo, située au pied d'un cerro. Un beau jour, entre les arbustes desséchés et les herbes sauvages, il aperçut un ruban brillant qui miroitait au soleil. C'était le merveilleux filon de Chañarcillo, véritable muraille d'argent, le type le plus parfait de la mine. Quelques mois après, le pauvre bûcheron se trouvait à la tête d'une foule d'amis qu'il n'avait jamais vus au temps de sa misère. L'argent avait fait le miracle. Maintenant le nom de Juan Godoy est celui d'une bourgade des environs; le bûcheron aux ânes est sûr de passer à la postérité.

Pour Caracoles, c'est une légende qui a mis sur la voie de la découverte. On contait que deux Indiens de Cobija détenaient le secret d'une colline d'argent. D'un voyage dans le désert, un seul, Garabito, était revenu, fou, s'accusant du meurtre de son compagnon. Diaz Gana, associé au baron Arnous-Rivière, entreprit la recherche



RADE DE JUAN FERNANDEZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

du fameux cerro, avec un célèbre cateador, Mendez, dit Cangallo, et après mille péripéties, ils furent assez heureux pour découvrir la mine de Caracoles. Ils étaient cinq pauvres diables, qui se répartirent des richesses fabuleuses. « Mais, dit un ouvrage chilien, tous moururent pauvres, à l'exception de Diaz Gana. Le baron Arnous-Rivière vit encore, menant toujours cette vie d'aventures qui semble convenir à son caractère entreprenant. » Aujourd'hui il pave en bois les rues de Santiago. C'est ce même Arnous-Rivière qui fut mêlé au procès de Bazaine. Diaz Gana se fit bâtir sur l'Alameda, à Santiago, un palais oriental aux vives couleurs d'or et d'azur qui fait beaucoup d'effet. Il est mort, il y a quelques années, retiré à la campagne, ne laissant qu'une fortune modeste.



IQUIQUE ET ARICA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'extraction de l'argent comporte un grand nombre de procédés qu'il serait oiseux d'expliquer. Comme pour l'or, le mercure en est le principal agent. Certaines usines sont réellement colossales. En deux cents ans, le Chili a exporté environ sept mille tonnes d'argent, valant plus d'un milliard et demi. La production actuelle est actuellement de cent cinquante mille kilogrammes.

Copiapo est une ville de mineurs. Sur l'une de ses places, celle de Juan Godoy, s'élève la statue de l'heureux cateador de Chañarcillo ; les maisons sont presque toutes de bois, et la rue de Chañarcillo est ou plutôt était assez animée. On assure que grâce à l'impulsion de M. Agustin Edwards, la prospérité reviendrait aux mines des environs ; mais la ville retrouvera-t-elle ses beaux jours d'antan ?

Au Nord de Caldera, le 24e degré marquait autrefois la limite du territoire de la République ; la guerre de 1879 a singulièrement reculé ses frontières. Voici Antofagasta, la première ville bolivienne occupée par les bataillons chiliens. Elle s'est installée sur le point le plus tourmenté de cette côte inhospitalière ; la mer est toujours affreuse, sans doute par suite de la rencontre de courants, et le débarquement donne à réfléchir aux plus intrépides. Nombre de nos compagnons se contentent de regarder du pont du navire une grande ancre blanche, que les marins de la flotte se sont amusés à dessiner au sommet de la colline qui domine la ville.

Malgré la mer, les habitants viennent comme à Caldera, comme partout, visiter notre beau navire, le *Loa*, qui effectue sa première traversée et exhibe un luxe jusqu'ici inconnu. Les demoiselles envahissent le salon et accaparent le piano ; on chante en chœur, et seuls les passagers paraissent étrangers à bord. A chaque station, c'est toujours le même air, une mélodie mexicaine : *Sobre las olas*, qui nous est ressassée.

Antofagasta appartenait à la Bolivie et était son seul port. Le malheureux pays est encore obligé d'emprunter cette voie aux vainqueurs pour exporter ses produits et recevoir ceux de l'étranger. Sur l'une des premières maisons que l'on rencontre en mettant le pied sur la plage, nous lisons : « Douane Bolivienne ». Cela serre le cœur.

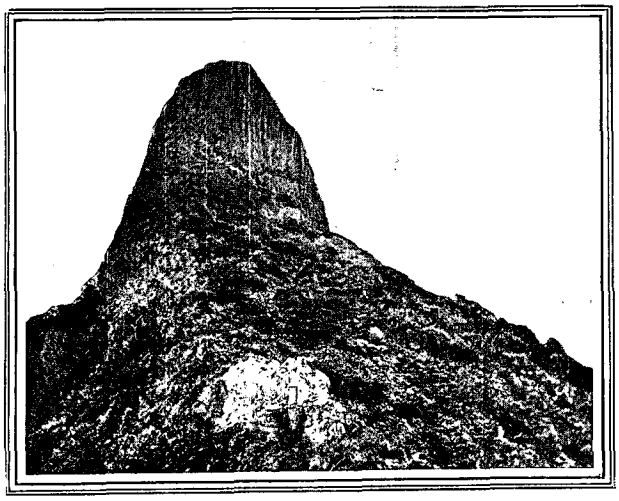
Un chemin de fer relie Antofagasta à la Bolivie par Oruro ; il dessert les célèbres mines de Huanchaca et Pulacayo, dont les minerais sont fondus au vaste établissement de Playa Blanca, au bord de la mer, à une demi-heure au Sud d'Antofagasta. Il comprend un personnel de six cents personnes.

Les maisons d'Antofagasta sont en majorité peintes en vert ; veut-on se donner ainsi l'illusion de la verdure, que ne suffisent pas à procurer l'herbe et les pauvres arbustes de la place, dont l'arrosage doit coûter des sommes énormes ? L'eau, en effet, est amenée par une conduite qui va la chercher dans les Andes, à trois cents kilomètres.

Depuis Coquimbo jusqu'au Pérou, la côte est stérile ; il n'y pleut jamais, et l'on n'aperçoit que de noirs rochers, où des taches blanches de guano indiquent les points où se retirent les nuées d'oiseaux de mer qui seuls

habitent ces parages. Nous passons Tocopilla, limite méridionale actuelle de l'exploitation du salitre, et, cinq jours après notre départ de Valparaiso, nous voici à Iquique.

Une île plate, autrefois couverte de guano, placée à cinq cents mètres de la terre, abrite contre les vents du Sud une rade tranquille où sont mouillés une cinquantaine de navires de très fort tonnage, qui viennent charger du salitre. Le plus beau de tous est le cinq-mâts français *la France*, appartenant à la maison Bordes, de Dunkerque. Pour débarquer, on passe dans le canal qui sépare l'île du continent, où la mer est souvent agitée, et l'on aborde avec peine à un débarcadère primitif. Nous passons devant la Douane, ancien édifice péruvien en pierre, ce qui est une grande rareté, et nous voici, très surpris, dans les rues d'Iquique.



L'OBSERVATOIRE DE ROBINSON CRUSOÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans ces larges voies, bordées de maisons élégantes en bois, à un seul étage, bariolées de multiples couleurs, quelle vie, quel mouvement! Ce n'est pas une ville, c'est le campement provisoire des exploiteurs de salitre, mais ils ont campé comme si leur installation devait être éternelle. On sait que ce centre ne durera qu'autant que les gisements du précieux engrais; on s'est acharné, sous des formes diverses, à accaparer un morceau de cette fortune éphémère, mais l'étranger qui ne soupçonnerait pas cette situation ne pourrait s'en douter. Les rues sont sillonnées de tramways, de voitures; de beaux magasins de luxe font miroiter leurs devantures étincelantes; la lumière électrique est partout, comme l'eau qu'on a fait venir de plusieurs centaines de kilomètres. Sur une jolie place, les fleurs viennent à merveille, et sur le côté, le théâtre présente sa façade, peinte en pierre, où les bonnes troupes sont toujours sûres du succès. Tout cela est prestigieux au milieu de cette nature désolée; tout est à la hauteur des immenses fortunes édifiées ici et dont la plus connue, comme la plus considérable, est celle du colonel North, le *roi du salitre*[1], qui dépense à Londres ses revenus princiers.

La plus belle rue est celle de Baquedano, avec d'agréables villas aux toits plats, surélevés pour assurer la circulation de l'air; car l'ennemi, ce n'est pas la pluie, qu'on ne connaît pas, mais le soleil. Beaucoup de magasins ne sont couverts que de roseaux juxtaposés.

Cavancha, au Sud, au bout d'une plage de sable blanc, est le vide-bouteilles et la promenade d'Iquique. Dans des cabarets installés sur la mer, ornés de fleurs dont l'entretien coûte des sommes considérables, où l'on s'attable après le bain, très froid, tout le *high life* iquiquène se donne rendez-vous le soir et le dimanche.

Inutile de dire que, dans cette ville de travail assidu, le plaisir occupe une large place; on ne s'en aperçoit que trop la nuit. La journée, la chaleur et la sécheresse aidant, il y a matière à commerce pour un nombre considérable de bars et de cafés qui n'ont pas l'air de faire de mauvaises recettes.

Dans les quartiers excentriques, des chinganas reçoivent les mineurs qui viennent y dépenser leur paye. Qu'elles sont affriolantes leurs enseignes! *A la fleur des pampinos* (gens de la pampa)! — *Au gai rendez-vous des mineurs!* Et l'on passe en revue, sans doute pour les flatter, les dénominations de tous ceux qui concourent à l'extraction de la richesse de la localité.

La grande curiosité d'Iquique, c'est la zone même à laquelle la ville doit son existence, les dépôts de salitre. J'accepte l'aimable invitation du propriétaire d'une *salitrera*, et nous prenons, pour gagner la pampa, le chemin de fer qui gravit en lacet, au-dessus du port, la Cordillère de la côte, qui reparaît ici.

C'est sur le flanc oriental de cette montagne, vers 1.000 mètres d'altitude, le long des pentes adoucies, que se trouvent les gisements de *caliche* (nitrate de soude impur), sur une zone de 400 kilomètres de longueur et de quelques kilomètres seulement de largeur. Les *barreteros* (mineurs) font voler par la poudre une croûte supérieure qui recouvre la précieuse substance; cette poudre, ils la fabriquent eux-mêmes avec leur nitrate de soude, qu'ils mélangent au soufre et au charbon. Le caliche se trouve en amas de toutes couleurs; le plus pur est blanc. On l'apporte dans des tombereaux aux usines, où, après un broyage dans les puissantes machines inventées pour la fabrication du macadam, on le sépare des impuretés, surtout du sel marin, qui l'accompagnent.

L'opération, au fond, consiste à dissoudre le mélange dans l'eau à haute température; le refroidissement amène la cristallisation du salitre seul. Ce procédé simple a donné lieu, dans ces endroits déserts où le prix du

1. Le colonel North est mort l'année dernière à Londres. Sa fortune, évaluée à un nombre incalculable de livres sterling, s'est trouvée *seulement* de 13 millions de francs.

charbon est doublé par le transport, où la main-d'œuvre est chère et difficile, à une foule de perfectionnements; et, depuis l'antique *parada* de quelques chaudières jusqu'aux appareils au vide à triple effet, les progrès ne se sont jamais arrêtés. On cite parmi les usines les mieux montées celle de *las Tres Marias*, d'*Antofagasta*, dirigées par deux Français, MM. Benedetti et Jéquier, et surtout les colossales entreprises récentes, *Lagunas* et *Primitiva*, qui élaborent d'énormes quantités de caliche.

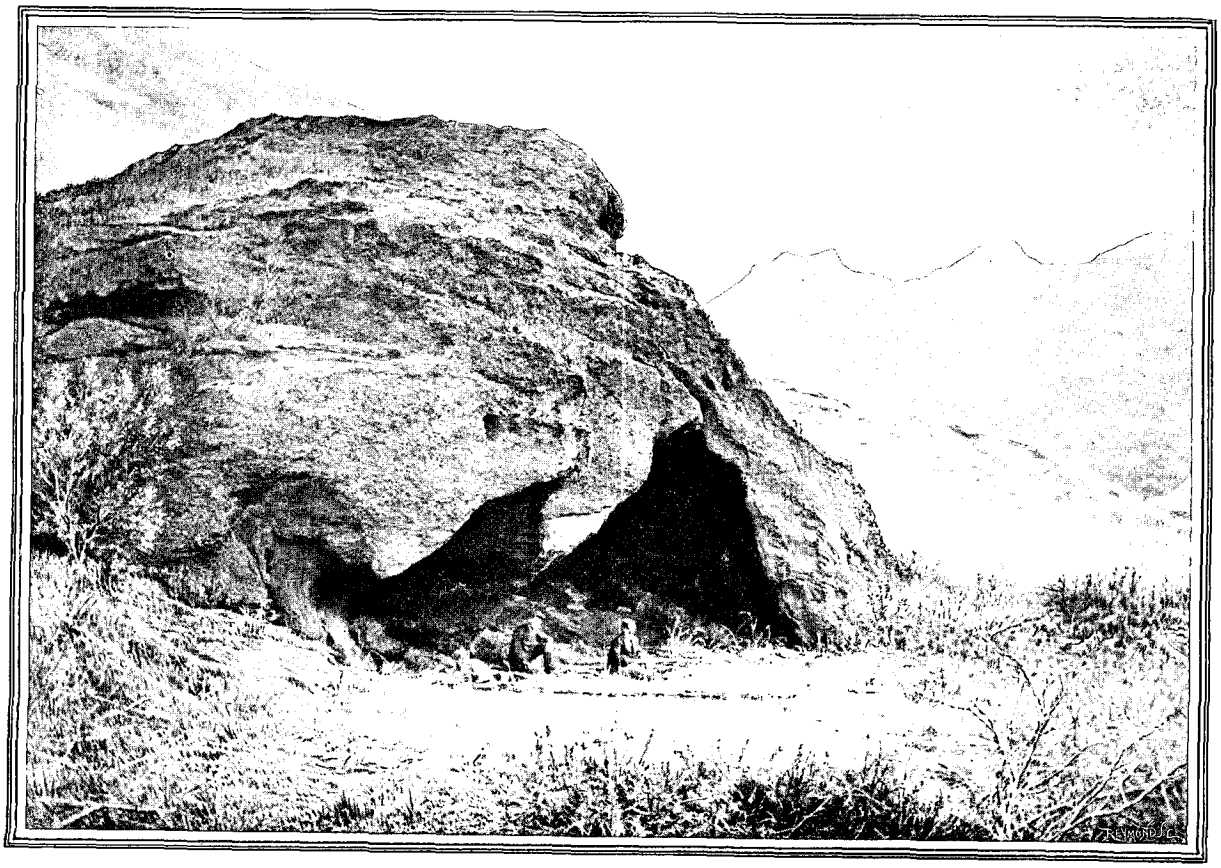
La vie des directeurs de ces usines, au fond de la pampa morne et lugubre, au milieu des mineurs au caractère indompté, aux prises avec toutes les difficultés, est vraiment une lutte de chaque instant, qu'ils soutiennent le sourire aux lèvres. L'eau manque; celle qu'on extrait des puits pour les besoins de l'établissement n'est pas potable; on boit la vapeur condensée qui s'échappe des machines, ou l'eau minérale, qui coûte très cher. Pas un brin d'herbe ne vient réjouir les yeux. Le jour, la température est étouffante; mais la nuit est humide et parfois très fraîche, et l'on doit se précautionner avec soin contre ces dangereuses variations.

La plupart des salitreras étaient entre les mains des Anglais. Il n'est pas rare de rencontrer dans la pampa, galopant à toute vitesse, de jeunes misses qui vont rendre visite à leurs amies de l'établissement voisin, situé à plusieurs lieues. Le soir, ce n'est pas un spectacle banal que de voir la famille, réunie dans un salon des plus confortables, éclairé à la lumière électrique, écouter les mélodies de la vieille Angleterre, jouées au piano.

Là encore, les Allemands sont en voie d'évincer les fils d'Albion. Nombre d'usines leur appartiennent maintenant, et les produits en sont dirigés vers Hambourg. Je crois qu'il n'y avait qu'une seule *salitrera* française, et l'on m'a assuré qu'elle avait fermé ses portes. Les Chiliens ont acheté quelques-unes des parcelles récemment vendues par le gouvernement, et parmi eux, un ancien ministre des travaux publics, M. Manuel Antonio Prieto, aussi bon industriel qu'excellent ministre, un de ces hommes rares dont il faudrait beaucoup de pareils au Chili. Il inaugure un nouveau système de fabrication qui, j'en suis certain, obtiendra d'excellents résultats. Ah! s'il était resté au département des travaux publics, que d'erreurs on eût évitées! Mais il gênait trop de cupidités.

Le salitre est embarqué dans des sacs que le chemin de fer transporte au port; on se plaint là-bas beaucoup de ses tarifs, qui assurent aux actions, cotées à la Bourse de Paris et de Londres (*Nitrate Railway Company*), les plus beaux dividendes que distribue une voie ferrée[1]. L'entreprise est anglaise, bien entendu, comme est Anglais aussi presque tout le haut commerce d'Iquique; mais, ainsi que partout, les Allemands sont en train de s'y infiltrer vivement.

Les sacs sont embarqués dans des chalands qui se rendent sur les flancs des navires; le gouvernement



GROTTE DE ROBINSON CRUSOÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

réalise en ce moment dans le port des travaux qui rendront plus facile la manutention. C'est la douane d'Iquique qui fournit à l'État la plus grande partie de ses revenus, provenant du droit de sortie frappé sur le salitre, un des rares impôts, mais le plus productif, qui existent au Chili. Les seules autres taxes sont celles de la Douane.

Pour empêcher l'avilissement du prix qui serait la conséquence fatale de la concurrence, les salitreras se sont syndiqués en une *Combinacion salitrera*, qui chaque année fixe aux diverses usines les quantités qu'elles peuvent produire. Mais il est probable que cet état de choses ne durera pas longtemps. Primitivement, tous les terrains de la zone salitrière appartenaient au gouvernement; le Pérou et la Bolivie, avant la conquête, en avaient effectué un grand nombre de concessions, qui ont été respectées et ont donné lieu à de grandes difficultés de bornage. Aujourd'hui, le Chili vend de temps en temps ce qui reste de ces terrains, et le nombre des producteurs augmente ainsi, rendant plus difficile l'accord; car, pour limiter la production, il faudrait diminuer la part des anciennes usines, ce qui ne serait pas facile, à cause des frais généraux.

Le remède est dans l'extension de la consommation; le gouvernement et les usiniers eux-mêmes, parmi lesquels on rencontre maintenant beaucoup de Chiliens, qui ont eu à cœur de nationaliser cette industrie, se préoccupent de faire connaître dans tous les pays le précieux engrais, et il faut espérer que leurs efforts seront couronnés de succès.

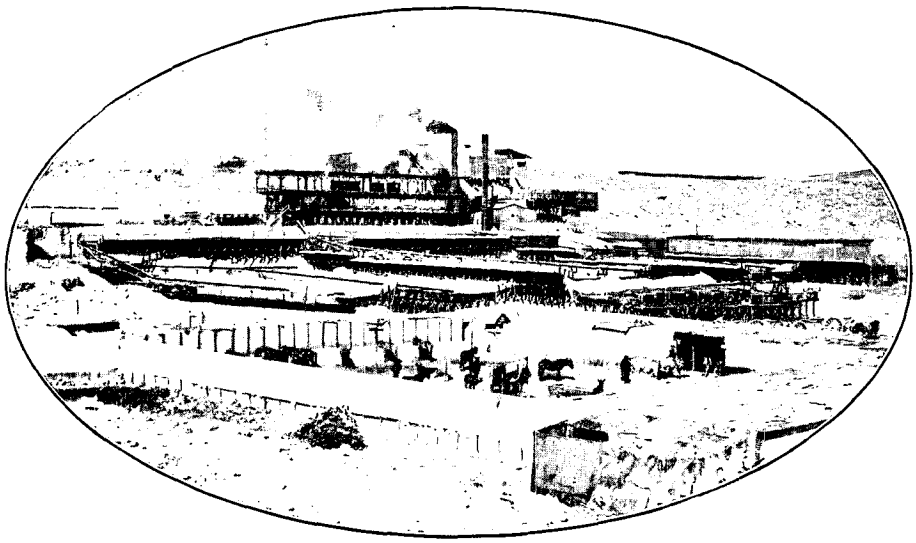
C est dans la rade d'Iquique, on s'en souvient, que s'est passé le combat entre le *Huascar* et l'*Esmeralda*. J'ai assisté là aussi à la fête commémorative de la découverte de l'Amérique, et la reproduction de la caravelle de Christophe Colomb eut le plus grand succès. J'ai vu aussi Iquique dans d'autres circonstances, pendant le carnaval, célébré à la mode péruvienne, tandis qu'au Chili ces saturnales sont inconnues. Durant trois jours, suspension complète de travail; on ne s'aborde dans les rues qu'en se jetant des seaux d'eau et des poignées de farine; personne n'ose plus sortir; ceux qui y sont obligés, comme les malheureuses conductrices de tramways, sont bien à plaindre.

Au Nord d'Iquique nous rencontrons, à quelques heures de navigation, les rades récemment ouvertes à l'exportation du salitre de Caleta Buena et de Junin. Les usines situées dans l'intérieur envoient ici leurs produits; mais les embarcadères sont à la base de hautes collines dont le pied baigne dans la mer; pour la descente des sacs, on a établi sur ces falaises accores des plans inclinés automoteurs vertigineux. Les chariots montent et descendent le long de voies ferrées collées sur le flanc de la montagne, et le personnel lui-même use de ce moyen de locomotion qui réserve de puissantes émotions aux amateurs.

Après Junin, nous passons à Pisagua. Plus au Nord est Arica, facile à reconnaître par l'énorme falaise *(morro)* qui le domine et fut le théâtre d'un sanglant combat pendant la guerre de 1879. Arica est le port de l'importante ville de Tacna. La végétation, nulle depuis Coquimbo, reparaît ici, et Tacna est bâtie au milieu des vergers. Ce sont les deux villes « captives », comme disent les Péruviens, celles dont le sort sera fixé par un plébiscite, qui devait avoir lieu en mars 1894 et n'a pas encore été effectué.

(*A suivre.*) C. DE CORDEMOY.

1. Dès que les Anglais, gens pratiques, ont vu que les revenus de ce chemin de fer allaient diminuer, ils se sont débarrassés de leurs actions *au profit* de la France. Gare aux valeurs des salitreras dont ils ne veulent plus! C'est que la couche de caliche est épuisée.



UNE USINE SALITRERA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

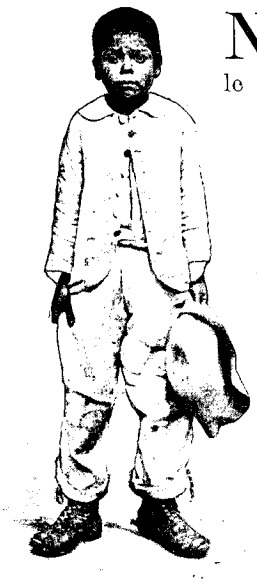
LA RÉCOLTE AU CHILI. — DESSIN D'OULEVAY.

AU CHILI[1],

PAR M. C. DE CORDEMOY

XIX

Le retour par le Nord, Lima, Gayaquil et Panama. — Part à deux! — L'île de Robinson. — Retour à Valparaiso et Santiago. — Le choléra.



UN CHIQUILLO VENDEUR DE JOURNAUX. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous sommes à la Sama, la rivière qui sépare le Chili du Pérou; notre odyssée le long des côtes est terminée. On peut quitter le Chili par cette voie du Nord, continuer avec le vapeur le long de la côte, visiter les villes péruviennes du littoral, dont la plus importante est Mollendo. J'ai effectué ce voyage et ai été témoin dans cette ville d'un fait bien typique des mœurs de ce pauvre pays, si charmant, si accueillant pour les Français, mais si malheureux par la faute de ses politiciens.

On était en guerre civile. M. Nicolas de Piérola, aujourd'hui Président du Pérou et homme des plus distingués, marchait sur Lima, où commandait le président Cáceres. Il s'était emparé de Mollendo et encaissait les droits de douane. M. Cáceres avait envoyé sur la rade le seul bâtiment à vapeur dont disposât le Pérou, la *Santa Rosa*, qui à son tour percevait les taxes. Le commerce devenait impossible dans ces conditions, les marchandises ne pouvant supporter un double impôt. Que firent les belligérants? Après accord, les chalands chargés passaient alternativement à la douane terrestre et à la *douane flottante* de la *Santa Rosa* et payaient à chacune la moitié des droits. On n'est pas plus conciliant. On s'arrête trois jours au Callao, le port de Lima, la plus délicieuse des villes de l'Amérique du Sud, pleine de souvenirs, mais aussi de ruines. On remonte, hélas! jusqu'à Guayaquil, sur une rivière empestée qui respire la fièvre jaune, et l'on arrive enfin dans l'admirable baie de Panama.

Le chemin de fer vous fait traverser l'isthme en trois heures, au milieu de la nature la plus enchanteresse qui se puisse rêver, et de Colon on regagne l'Europe par les bâtiments de la Compagnie Transatlantique, à moins que, pour votre malheur, vous ne preniez ceux de l'*American Line*, qui vous portent à New York et qui sont bien les navires où l'on est le plus mal au monde.

Mais la voie de retour la plus courte et la plus commode, c'est la traversée des Andes. Je reviens donc à Valparaiso et revois encore ce beau panorama de la baie, qui m'a séduit à ma première visite. Un effroyable tapage : le Président de la République inaugure un nouveau fort, construit par des ingénieurs allemands. On

1. *Suite. Voyez p.* 181 *et* 193.

raconte le soir que les détonations menaçaient d'endommager les ouvrages au point qu'on dut réduire au quart la charge de poudre. Ces fortifications, en cas de guerre, sont-elles donc destinées à rester muettes, comme en 1866, quand l'amiral Topete, à la tête d'une escadre espagnole, bombarda inutilement Valparaiso ?

Nouvelle tournée dans les rues ; on a inauguré récemment une belle voie, la Grande Avenue, où l'on a transporté la statue de Cochrane, autrefois d'un si piteux effet derrière Arturo Prat. La ville a entrepris de grands travaux pour s'approvisionner d'eau potable, et l'exécution en est confiée à deux ingénieurs français.

On transforme en un vaste lac, par un mur de retenue, une vallée située dans les *cerros*, à quatre cents mètres d'altitude. Cette vallée est justement celle où se déroula, en 1891, la bataille de *la Placilla*, où furent vaincues — beaucoup de leur plein gré — les troupes de Balmaceda. On me montre, en passant, la chaumière où fut tué — après la défaite — le général Barbosa. Un peu plus loin est mort, dans les mêmes conditions, le général commandant la cavalerie, Alcerreca.

Je quitte vite le Port et repasse par Viña del Mar, le Salto aux longues allées du singulier palmier chilien, au tronc de deux grosseurs différentes, et Quilpué, qui ont pris un immense développement. Bientôt, de ce dernier bourg à Valparaiso, les villas, échelonnées le long de la voie ferrée, ne formeront plus qu'une seule agglomération. On a dû créer deux nouvelles stations de chemin de fer pour desservir les plus importantes de ces collections de villas ; elles portent les noms de victoires de la guerre contre le Pérou, Chorillos et Miraflores.

A Quilpué, on n'a pu jusqu'ici distribuer de l'eau courante ; celle qu'on y consomme est tirée des puits ; aussi n'aperçoit-on au-dessus des toits qu'une forêt de moulins à vent. Ces ailes multicolores dressées dans l'air, tournoyant au souffle de la brise, donnent l'idée de l'exposition d'un comice agricole, et l'on songe involontairement aux exploits sans nombre qu'eût accomplis ici le valeureux chevalier de la Manche.

Il faut encore gravir cette interminable montée du Tabon, où la locomotive souffle et anhèle. On aurait pu, paraît-il, éviter ces lacets sans fin, et l'ingénieur anglais primitivement chargé du tracé en avait imaginé un autre plus accessible ; mais le Chilien est d'humeur changeante, et l'achèvement de l'œuvre échut à un Américain. Le bon Yankee n'eut rien de plus presssé que de modifier les plans de John Bull, et c'est lui qui est responsable des rampes et contours sans fin de la voie actuelle. Mais on sait ce que coûtent les responsabilités.....

L'Alameda, où nous arrivons enfin, s'est en ces temps derniers couverte de nombreuses maisons, dont le mauvais goût s'étale avec une inconscience notoire. Mais je les regarde à peine ; la pensée est toute au départ. Hélas ! A peine arrivé à l'hôtel, j'apprends que mon voyage par les Andes est momentanément impossible ; le choléra s'est déclaré dans la République Argentine ; et si j'arrive à m'y embarquer, j'ai en perspective, au bout de la traversée, les affres de l'horrible quarantaine. Il vaut mieux attendre.

VALPARAISO. — PARC MUNICIPAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

XX

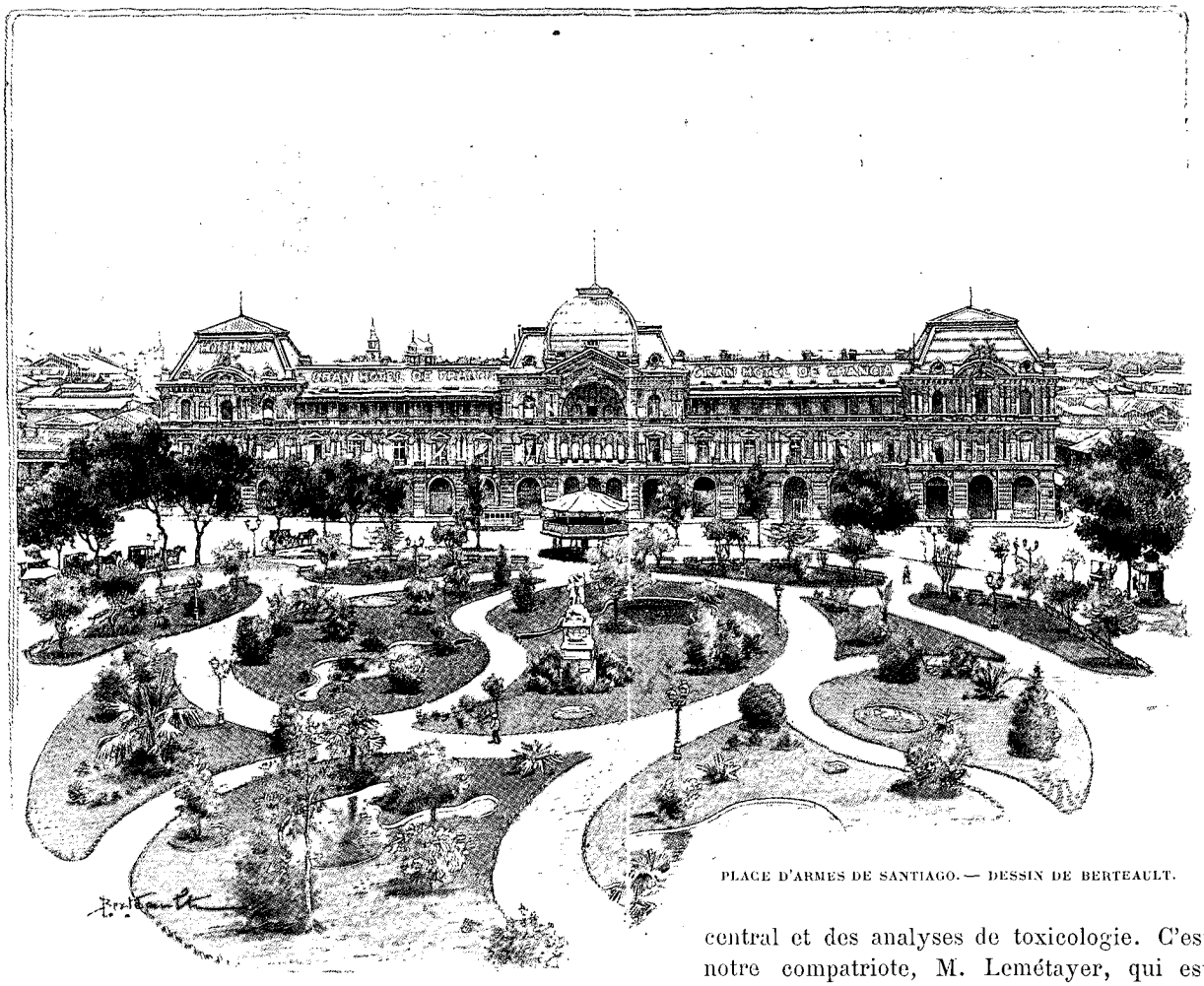
Retard. — Les précautions sanitaires. — Un mariage mouvementé. — Un *temblor* au Conseil municipal. — Ma *casilla*. — La Poste. — La bicyclette.

Au Chili, c'est de l'effarement. On se rappelle qu'en 1887 le terrible fléau y a été introduit par des muletiers franchissant les Andes, qui, jusque-là, avaient été regardés comme un invincible rempart. Cinquante mille victimes furent, en deux années, la proie de l'épidémie. Aussi des mesures préventives sont-elles tôt décrétées. Le Conseil d'hygiène a préparé les règlements nécessaires ; en quelques jours, tout était prêt pour conjurer le danger, qui heureusement ne s'est pas présenté, car entre les règlements et leur application, il y a bien des fissures.

Les établissements de bienfaisance sont d'ailleurs fort bien installés au Chili. A Santiago, certains hôpitaux sont de véritables monuments, notamment ceux de *Saint-Vincent de Paul* et de *Saint-Jean de Dieu*. Les

hommes les plus éminents de la République se disputent l'honneur de les administrer, gratuitement. A Saint-Vincent de Paul, on gardera longtemps le souvenir de M. Vicente Davila Larrain, qui a été plusieurs fois ministre, et qui ne manquait jamais sa visite journalière, longue et occupée. Même quand il donnait la majeure partie de son temps aux lourdes charges du ministère des Travaux publics, il se faisait un point d'honneur d'aller, à sept heures du matin, régler lui-même tous les détails des services de l'hôpital.

Outre le Conseil supérieur d'hygiène existe un Institut d'hygiène, chargé des fonctions du Laboratoire



PLACE D'ARMES DE SANTIAGO. — DESSIN DE BERTEAULT.

central et des analyses de toxicologie. C'est notre compatriote, M. Lemétayer, qui est chargé de ces recherches.

Cette organisation étend ses ramifications dans les provinces; il existe sur le territoire de la République soixante-douze hôpitaux, subventionnés annuellement par l'Etat de 600.000 piastres. Nombre de ces établissements possèdent de riches propriétés et de considérables rentes personnelles. Ils sont secondés par des dispensaires, lazarets, hospices, maisons d'enfants trouvés, de fous, de maternité.

Le budget de ces établissements, pour la capitale seule, dépasse un million de piastres.

Il faut occuper ses loisirs, chose pas facile à Santiago. Je suis invité à une noce. La bénédiction religieuse est donnée dans une église éloignée, dont le frère du futur est curé. Nous partons, comme en France, en voiture de gala, à la queue leu leu; la mariée, ainsi que cela se pratique fréquemment, est vêtue de noir, avec le voile blanc et des flots de fleurs d'oranger. C'était la mode, il y a quelques années, pour les invitées, de se coiffer de la mantille blanche, ornée de fleurs, du plus charmant effet, et de porter des robes claires; mais le zèle de l'archevêque y a mis bon ordre, et il ne permet plus que le noir; c'est sans doute fort utile pour le salut éternel, mais les dames y ont perdu beaucoup sur cette terre. Heureusement encore, on ne leur inflige pa l'horrible *manto* pour ce jour-là.

Nous revenons à la maison nuptiale, où doit s'effectuer le mariage civil. Connaissant la belle-mère intransigeante sur l'article piété, je suis curieux d'étudier son attitude en cette occurrence. Comment même a-t-elle permis ce sacrilège, la cérémonie laïque? Elles ne sont pas rares, au moins dans les campagnes, les femmes qui s'y opposent, poussées par le clergé; et il résulte de cette guerre sourde d'étranges anomalies dans la condition des enfants. Souvent aussi, l'on ne se décide à faire régulariser l'union religieuse par les

mariage civil, seul reconnu par l'Etat, que plusieurs jours après ; et c'est merveille que, à ma connaissance, il n'en soit jamais résulté d'incidents fâcheux. J'ai trop présumé de la tolérance de la belle-mère. Voici qu'arrive le pauvre officier de l'état civil ; elle lui refuse l'entrée de la maison. Tableau ! Que faire? Les époux, en grand costume, les témoins derrière eux, se résolvent à aller à pied à travers les rues se faire marier dans le nid qui devait abriter leurs amours.

Cette loi de l'état civil aura encore bien des difficultés à entrer dans les mœurs. Les députés qui l'ont votée en 1884 sont encore excommuniés. « Et malgré cela, me disait un des chefs du parti libéral avec cette naïveté propre à certaines expressions espagnoles, malgré cela, depuis, *me recaí en comunion* ». Littéralement, « je suis retombé dans la communion », mais pas avec le sens comique du français. J'assiste, le soir, à une séance, mouvementée dans son ingénuité, du Conseil municipal. Les discussions atteignaient le paroxysme, quand un bruit, plus violent encore, et des secousses répétées ébranlent la salle. En un instant, elle se vide. A travers les escaliers, foule et *regidores* gagnent la place ; c'est un *temblor*, et la passion politique, qui n'est là-bas qu'une passion de personnes, ne saurait tenir devant la terreur que tout bon Chilien éprouve des tremblements de terre. Comme c'est ce soir l'arrivée du courrier d'Europe, je passe à ma *casilla* pour retirer mes lettres. C'est un spectacle unique. Toutes les colonies étrangères sont là, dans la grande salle largement éclairée, toutes les figures tournées devant la petite boîte où fiévreusement les *damiselas* de la poste jettent les lettres que l'on court retirer ; c'est le souvenir de la patrie qu'on ramasse ainsi page par page. Ah ! cette *casilla !* Je recevais nombre de journaux, auxquels j'en avais donné le numéro, pour qu'ils le missent dans mon adresse. Ils écrivaient *Catilla, Catillo, Castilla*, plus souvent *Castillo* (château), me gratifiant ainsi d'un palais en pays de langue espagnole ! Certains jugeaient que c'était le nom de ma rue. D'aucuns, candidement, l'avaient ajouté à mon nom, me constituant ainsi quelque obscur cousin de l'infortuné Cánovas. Devant la poste, la musique joue sur la Place et toute la population s'est donné rendez-vous; on a, pour ce *paseo*, abandonné les après-midi de l'Alameda, autrefois si curieux, avec les voitures rangées, pressées, dans les allées latérales, pour permettre aux jeunes gens de passer la revue des *beldades*, immobiles et couvertes de poudre de riz. La voiture, c'est le grand luxe, même de ceux qui ne mangent pas à leur faim; il y en a une quantité invraisemblable dans Santiago. En revanche, peu de cavaliers, pas d'amazones. Il n'est plus de bon ton pour une femme de se montrer à cheval dans les rues de la ville. Les jeunes filles se rattrapent à la campagne.

M. MANUEL PRIETO.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La bicyclette fait fureur ; mais pas encore chez le beau sexe; personne ne veut commencer ; et puis cela exigerait une dépense d'énergie, et l'on en a si peu !

XXI

Les banques. — La conversion métallique. — Méfiez-vous ! — Histoire d'un nihiliste, d'un journaliste et d'un tabellion. — Les prisons. — Les enterrements. — Le *velorio*. — Centenaires. — Cent cinquante ans ! — Les journalistes.

Mettons ordre à nos affaires, toujours en vue de ce départ qui n'apparaît plus que comme un mirage. Je vais à la Banque du Chili prendre des traites pour l'Argentine et l'Europe, et je paye avec un bouquet des multicolores billets qui ont cours dans le pays.

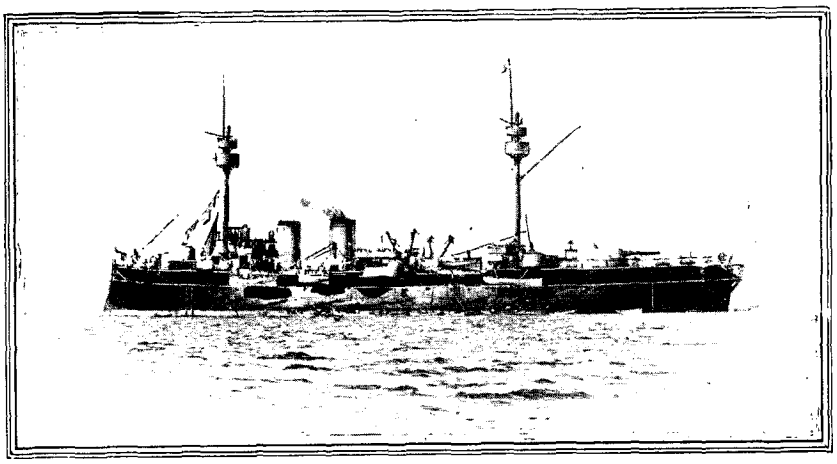
Les banques de l'Amérique sont pour l'Européen un légitime sujet d'étonnement. Aux termes de la loi chilienne, toute personne peut ouvrir un établissement d'émission de billets, sous condition de déposer par avance au ministère des finances (*de Hacienda*) une déclaration du nom, des statuts et du capital de la nouvelle maison, de la date de son ouverture, et l'acte de société s'il en est un. Dépôt est également obligatoire des inventaires annuels et des décisions des assemblées d'actionnaires.

En 1894, la République comptait 25 banques, dont la faculté d'émission s'élevait à 25 millions de piastres. Leurs billets circulent avec une facilité inouïe, concurremment avec le papier de l'Etat, qui lui aussi en jette sur la place, depuis la guerre contre la Confédération péruano-bolivienne.

Mais durant ces dernières années, il est arrivé plusieurs faillites ; trois des principaux établissements ont dû fusionner, espérant ainsi rendre leur chute, si elle devenait nécessaire, plus redoutable. Il s'ensuivrait, évidemment, une catastrophe telle, que l'Etat serait obligé d'intervenir, et c'est sur cette protection que l'on compte. Les conséquences de cet état de choses étaient arrivées à un tel point que la piastre (*peso*), dont la cote nominale est de 5 francs, éprouvait des soubresauts perpétuels et n'avait plus qu'une valeur conventionnelle. On l'a vue à 1 fr. 10 centimes.

Le gouvernement a fait alors voter par les Chambres une loi de conversion métallique fixant à 1 fr. 80 la

valeur de la piastre et émettant à ce taux des monnaies d'or et d'argent à un titre très adultéré. Au fond, c'est une pure banqueroute, car lorsqu'en 1881 l'Etat émettait ses billets, il devait les rembourser au cours de 5 francs la piastre; mais les affaires souffraient tellement de la mobilité de la cote de l'unité monétaire, que la *conversion* a été regardée comme un bienfait. Le régime ainsi décrété pourra-t-il durer? Beaucoup ne le pensent pas et déclarent que la loi de l'offre et de la demande ramènera les choses au point antérieur.



LE « CAPITAN PRAT ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En tout cas, l'Européen qui traite avec ces pays de l'Amérique du Sud doit le faire en francs, livres sterling, marks ou autre monnaie stable et loyale. En 1893, de pauvres professeurs allemands avaient été engagés par le gouvernement moyennant 200 piastres par mois; ils furent fort étonnés de ne toucher que 250 francs environ pour cette somme. En vain un ministre demanda-t-il à la Chambre l'augmentation de leur solde, en déclarant que le représentant du Chili à Berlin leur avait fixé verbalement 5 francs comme valeur de la piastre; les malheureux restèrent victimes de leur ignorance des cascades du peso.

Il est urgent également de se méfier, dans les transactions, de la langue espagnole; elle a des imprévus et des pièges où il est facile de se laisser prendre. Maniée par des langues adroites, — et il y en a beaucoup, — elle réserve des surprises pas du tout réjouissantes. L'avis est d'autant meilleur que, dans ses contrats, le gouvernement chilien, même s'il admet un texte en langue étrangère, oblige à signer également un texte espagnol, et spécifie que seul ce dernier fait foi. Méfiez-vous!

Le hasard me ramène devant la prison de San Pablo, où j'ai eu si souvent mes entrées en 1891, pendant la guerre civile. Un de mes bons amis avait fait paraître contre le « Dictateur », un petit journal, très modéré d'ailleurs, qui mourut de son premier numéro. L'éditeur, croyant sans doute trouver la pie au nid, s'était associé avec un nihiliste russe (excusez du peu!); mais le précieux révolutionnaire mangea le morceau, et mon pauvre ami, après perquisition convaincante, fut jeté sur la paille humide des cachots, ce qu'il m'annonça par une lettre qui sentait d'une lieue les Plombs de Venise. Comment faire pour communiquer avec lui? La terreur régnait à Santiago; les patrouilles interdisaient l'accès de la plupart des rues, et les plus *bizarros* (braves) bataillons défilaient à chaque coin, musique en tête, saluant le César américain pour lequel ils allaient mourir. Je songeais à faire marcher mes relations, quand me vint l'idée plus simple — il faut connaître le Chili pour avoir de ces idées-là — de me présenter tout bonnement à la prison, en demandant mon gibier de police.

« Est-ce un civil ou un militaire? me répondit une voix terrible. — Un civil. — Alors, de ce côté. »

Je pénétrai, et si j'éprouvai quelque difficulté, ce fut pour fendre les flots pressés des visiteurs et des visiteuses. Mon prisonnier causait avec une demi-douzaine de ses parents qui lui avaient apporté une foule de douceurs, des liqueurs... Je restai longtemps avec lui; de-ci de-là, il s'arrêtait pour faire de la propagande contre Balmaceda parmi les gardes... qui riaient à se tordre.

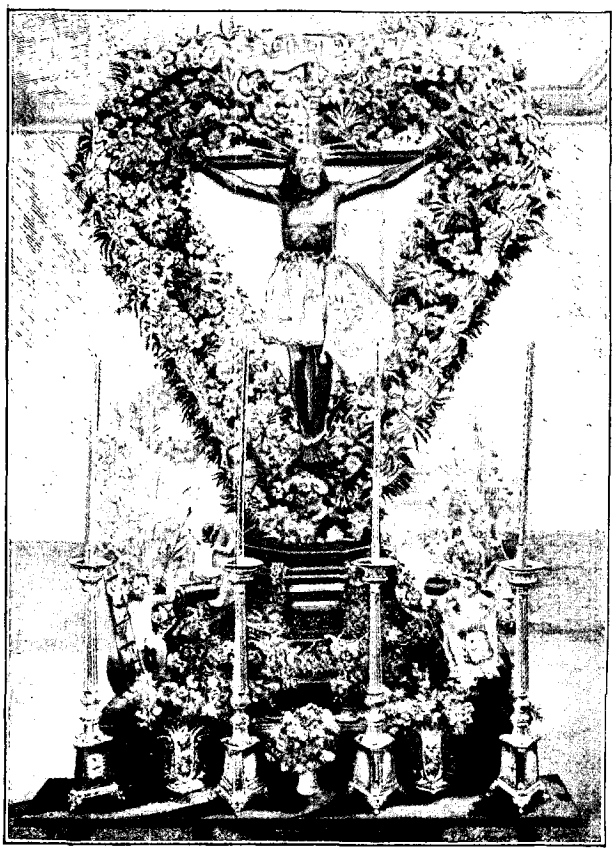
J'y revins souvent, jusqu'au jour où l'on fit demander au prévenu le genre de peine qui lui convenait. Comme l'autre, mon terrible révolutionnaire répondit avec assurance : « L'exil... au sein de ma famille. »

Le lendemain, à l'aube naissante, il était expédié, bien gardé par des agents... jusqu'à la gare, chez ses parents, à la campagne. Là il apprit plus tard le triomphe de ses coreligionnaires politiques; lors il revint, calme et sans rancune, reprendre la place officielle dont il avait été destitué. Le lendemain, le passé était oublié; je ne suis pas bien sûr qu'un décret ait annulé celui de révocation. Et le même jour, j'étais témoin d'une scène pendant de l'autre. On avait quelque peu, pendant la Dictature, ennuyé un brave notaire, connu cependant pour ses mœurs paisibles. Un matin, sur une nouvelle tracasserie, l'étude s'était fermée, les panonceaux enlevés; la

UN CADET DE L'ÉCOLE NAVALE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

famille restait seule, le tabellion était allé rejoindre l'armée révolutionnaire d'Iquique. Il guerroya à Concon, se couvrit de gloire à la Placilla, et, après quatre mois d'absence, rentra triomphalement à la tête des troupes victorieuses, couvertes de fleurs sur l'Alameda.

En passant devant sa rue, il s'esquiva à l'anglaise; on le vit dans son bel uniforme rentrer au logis et embrasser en hâte sa famille. Deux heures après, le beau capitaine faisait place à l'ancien notaire, qui grossoyait ferme devant son bureau, achevant un acte commencé avant son équipée.



EL SEÑOR DE MAYO (PAGE 213). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un deuil vient de frapper un de mes amis, et je me rends aux obsèques. Les enterrements ne ressemblent nullement aux nôtres; la maison mortuaire n'est indiquée par aucun signe apparent; le cercueil, très luxueux et placé avec ostentation dans un corbillard vitré, est enlevé au grand galop; aussi les parents et amis, pas les femmes, suivent-ils tous en voiture. On se rend directement, sans passer par l'église, au cimetière où sont dites quelques rapides prières. Les messes mortuaires sont réservées aux grands personnages. Pas de bouts de l'an. L'oubli.

Le cimetière général est ouvert à tous les morts; mais nombre de familles, de piété intransigeante, se font enterrer dans l'ancien cimetière catholique, d'où sont proscrits les dissidents.

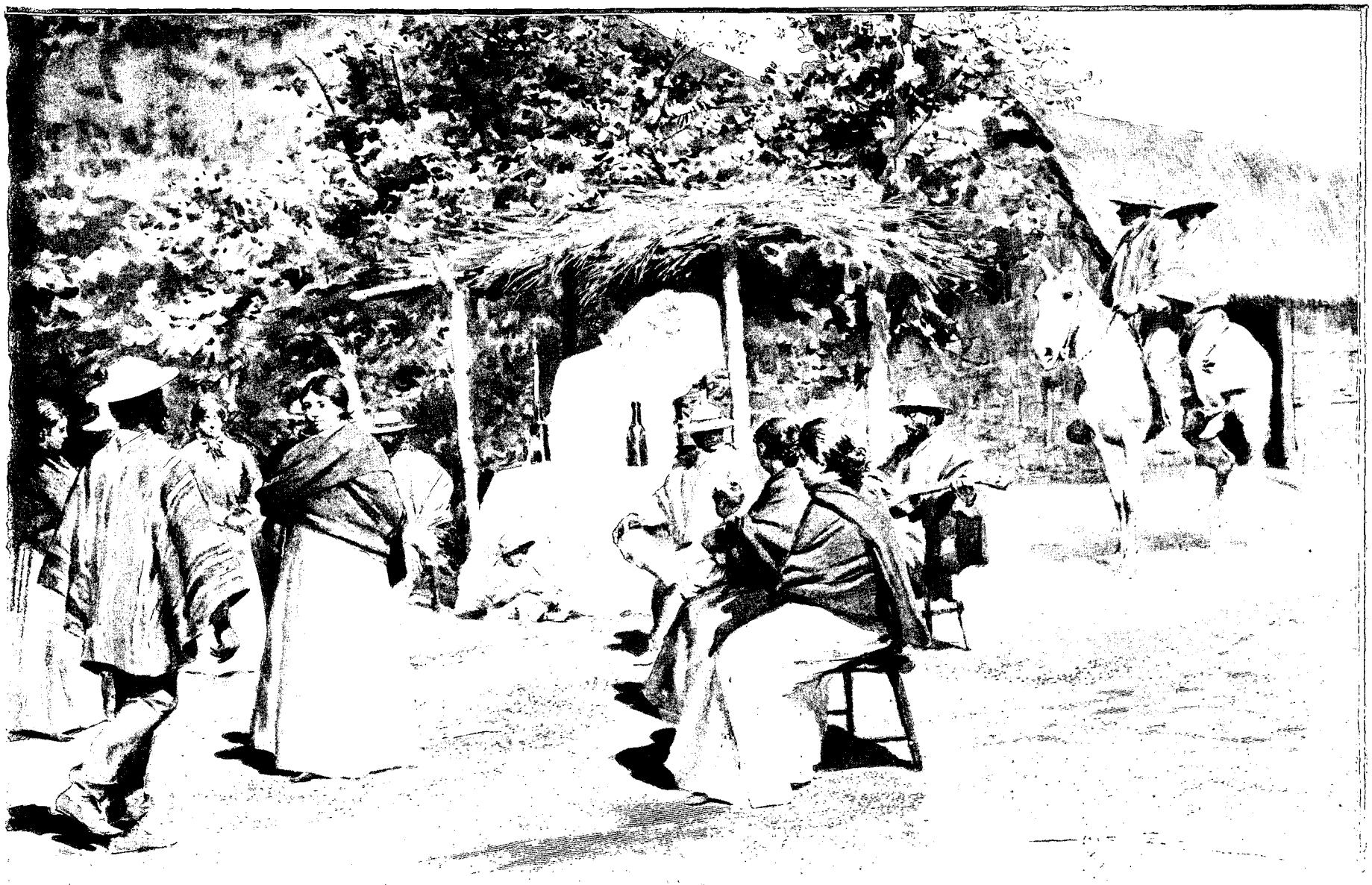
Comme j'exprime ma surprise de voir les enterrements si différents de ceux d'Europe, on me fait assister le soir même, dans une famille du peuple, au *velorio*, la veillée des morts; il s'agissait d'un enfant. Ainsi qu'on le sait, les pauvres petits qui trépassent ne sont pas à plaindre, car ils deviennent au ciel des *angelitos*. Aussi la veillée funèbre n'est-elle pas attristée et les joueuses de mandolines n'y sont pas déplacées.

J'ai connu une femme qui avait perdu sept enfants. « Encore deux, disait-elle, deux *angelitos* de plus, et ma place est marquée au ciel. » C'est une croyance enracinée dans le peuple. Neuf *angelitos* assurent le Paradis. Je suppose que leur mort ne doit pas être préméditée ni volontaire. Autrement... Du reste, point n'est besoin d'aider à la disparition des enfants; avant l'âge de sept ans, il en meurt 70 sur 100. Le manque total d'hygiène contribue pour une large part à cette hécatombe; les maisons des faubourgs de Santiago sont de misérables cabanes, refuge de la boue et de la saleté; les enfants grouillent dans les cours, mouillés, exposés aux vents glacials de la Cordillère. La variole et la diphtérie y exercent d'effroyables ravages.

En revanche, les statistiques chiliennes s'enorgueillissent de posséder les plus étonnantes vieillesses du monde. Elles signalaient, il y a peu de temps, à Curico, un ancêtre de cent cinquante ans!! Je boucle ma valise et cours à Curico pour contempler ce contemporain de Louis XV, qui aurait eu quarante ans à la mort du Roi Bien-Aimé. Les autorités me reçoivent en raquette, me renvoyant de l'une à l'autre, sans résultat. A la fin, un loustic (ne serait-ce pas l'intendant lui-même? Que l'administration lui pardonne!) finit par me dire : « Vous croyez à ça, vous? » Ayez donc confiance dans ces statistiques!

« Il n'en faut avoir aucune ici », me répond un journaliste, qui rit au récit de mon voyage à Curico. « Mais, soyez tranquille, personne ne le dira, car on n'aime pas à étaler ses travers aux yeux des étrangers. » La presse surtout semble s'être donné le mot à ce sujet. Dans les journaux, on parle le moins possible de tout ce qui n'est pas faits divers ou commerce. La « rédaction » est presque nulle; on vit de télégrammes et — quelle manne! — du compte rendu intégral des Chambres, mais surtout d'annonces. Le *Ferrocarril* en a deux ou trois pages de petit texte; aussi passe-t-il pour riche. L'affiche est presque inconnue; tous les avis sont donc donnés aux journaux. Leur tirage réuni ne dépasse guère d'ailleurs 30.000 exemplaires quotidiens.

La presse vit, en général, en bons termes avec le gouvernement et le clergé. Cependant, la *Ley* a vu, en 1895, revivre pour elle une peine genre moyen âge. L'archevêque de Santiago l'a excommuniée, et avec elle ses rédacteurs, lecteurs, vendeurs, et aussi ceux qui y donnent des annonces. C'était viser à la bourse; mais la mesure ne semble pas avoir eu grand effet.



UN VELORIO. — DESSIN D'A. PARIS.

XXII

Les voitures. — Les chevaux. — L'armée. — Le *topeo*. — Le Señor de Mayo. — La colonie française. — « Je mendie en brésilien ».

Pour me rendre à la Quinta Normal, le plus joli coin de Santiago, je hèle une voiture. Les voitures de maître sont de grands carosses vitrés, hauts sur roues, qu'on appelle des *américaines*. Leurs propriétaires, quand ils sont inoccupés, les envoient volontiers en location sur la Place ; ce sont les seules qu'il soit décent de prendre pour les visites de cérémonie et les promenades. Mais le locatis ordinaire est un étrange véhicule, dit *coche de trompa*, généralement sale et vieux, attelé de deux maigres canassons du pays, qui cependant détalent d'un galop effréné.

L'élevage des chevaux de luxe, descendants de races importées ou croisées, exige de grands soins et donne de beaux résultats entre les mains de quelques propriétaires intelligents. Quant au cheval du pays, il s'élève tout seul, à l'air libre, dans des champs incultes (*potreros*) où il ne trouve guère à manger que le chardon épineux. Ignorant ainsi l'écurie et l'avoine, il est d'une grande sobriété, infatigable, d'une douceur admirable. Son pied est tellement sûr qu'on voit sans effroi des *huasos* descendre à fond de train les abrupts sentiers qui dévalent, à peine tracés, sur le flanc des *cerros*. Arrivé au terme du voyage, on lâche l'animal dans le champ voisin, et c'est au *lasso* qu'on l'y va reprendre, sans difficulté.

Le cheval chilien, c'est l'Araucan, c'est ce brave travailleur indigène, le *peon*, si admirable à la tâche, si solide à l'armée, où ce pauvre petit soldat, monté sur son fidèle compagnon, peut traverser les déserts sans trêve ni répit, sans soins, presque sans nourriture.

C'est là ce qui explique, dans cette indolente Amérique du Sud, les succès de l'armée chilienne, que là-bas on regarde, avec une naïveté charmante, comme absolument incomparable : « Hein ! si vous aviez eu seulement 6.000 de nos soldats en 1870 », me disait un personnage, pas des moindres.

Et pourtant, au passage d'un bataillon, musique en tête, personne ne salue le drapeau. Les officiers n'ont pas non plus la considération suprême qui leur est assurée en Europe ; les fils des grandes familles ne se font

CHUTES DE LA LAJA. — DESSIN DE TAYLOR.

presque jamais militaires, encore moins marins. Il fallait voir passer, ignoré, perdu dans la foule, le général Baquedano, le vainqueur du Pérou ! Ce n'est qu'après sa mort qu'on a songé à lui décerner des honneurs. *Pago de Chile !*

Je suis allé hier visiter, dans les environs de Santiago, la cascade du *Salto*. Elle est loin de rappeler la belle chute de la *Laja*. Sur la route, j'assiste à un spectacle bien chilien. Devant une *ramada* (cabane de branchages) où se débite la *chicha*, des *huasos* à cheval sont rangés, pressés comme des harengs, le long d'une longue perche horizontale, dressée à un mètre du sol. Ils sont en train de *topear*. Les *jinetes* (cavaliers), à coups de leurs énormes éperons, qui mesurent jusqu'à vingt-cinq centimètres de diamètre, forcent leurs coursiers à se bousculer, jusqu'à ce que chute s'ensuive ; c'est un atroce spectacle. Le plus solide est le gagnant. Cette habitude est tellement enracinée qu'il se faut méfier, étant à cheval, de la rencontre d'un *huaso* monté ; souvent il cherchera à vous *topear*.

PALMIERS DU SALTO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A mon retour, je trouve la Place (*Plaza de Armas*) couverte de monde. C'est la procession du *Señor de Mayo* (Seigneur de Mai).

Pendant le terrible tremblement de terre de 1647, le temple de Saint-Augustin fut bouleversé, il n'en resta pas pierre sur pierre. En pièces furent mises les statues, pulvérisés les autels. Cependant, au milieu des ruines se dressait toute droite une image en bois du Christ, intacte. Seule, la couronne d'épines avait glissé du front au cou. En vain essaya-t-on de la remettre en place ; ô miracle ! jamais elle ne put refaire le chemin accompli durant la tourmente ; l'anneau, trop étroit, ne pouvait repasser autour de la tête.

C'est ce miracle qu'on célèbre chaque année. Le « Seigneur de Mai » est une vieille image en bois, falote, noircie par le temps, affublée de vêtements étranges, aux membres grêles articulés. Portée sur un dais à l'épaule de quatre fidèles glorieux, elle domine de haut l'assistance pieuse accroupie.

La musique jouait l'*Invitation à la valse*. Porteurs, recueillis, marchaient au pas. Mais peu à peu les notes entraînantes de la valse pressaient leur allure ; le pas faisait place à la cadence. Ils allaient dodelinant, les pieds marquant la mesure, et le dais suivait le balancement rythmé, telle une barque sur des vagues que dirigerait un clavier. Le « Seigneur de Mai », là-haut juché, ondulait aussi ; les jambes, les bras articulés, se trémoussaient funèbrement. Et c'était le spectacle le plus grotesquement macabre, celui de ce pauvre corps rabougri, noir, fantomatique, esquissant au-dessus des fronts inclinés, avec force gestes, un invraisemblable cavalier seul.

Mais enfin ils arrivent, les derniers jours de ma quarantaine à Santiago. Je prends congé des vaillants qui représentent la colonie française, les ingénieurs MM. de Lapérouse, Lévy, anciens élèves de l'Ecole Centrale de Paris, les propriétaires de la grande quincaillerie San Pedro, deux Parisiens des plus aimables, MM. Limozin et Flamant. Je vais remercier l'excellent photographe M. Leblanc, que j'ai tant mis à contribution au profit des lecteurs du *Tour du Monde*. Et, je tiens à le dire, la tenue de cette colonie française, du haut en bas, est excellente ; elle entend se faire respecter partout. Un jour vint chez moi tendre

la main un individu à figure de mathurin, qui se mit à me raconter, en mauvais espagnol, qu'il était Brésilien, dénué de ressources à la suite d'un naufrage. « Vous, lui dis-je en français, vous êtes un Brésilien de Montmartre. — Non, monsieur, me répondit-il, je suis Gascon et déserteur. Mais, par respect pour ma nationalité, je mendie en brésilien. »

Adieu !

XXIII

Départ. — Le rancho. — *Los Andes*. — Le climat. — Le chand de parapluies de Lima. — Le chemin de fer transandin. — Le *Salto del Soldado*. — Les condors. — La *Cumbre*. — La posada de *las Cuevas*. — La *pampa*. — Buenos-Ayres. — Adieu !

Le train, composé de grands wagons américains, s'ébranle. On n'entend que les *Adios* et les *Hasta luego!* (A bientôt !). Ce « à bientôt » se modifie de dix façons différentes : il y a les *hasta lueguito, hasta ahora, hasta ahorita* et *hasta cada momento*, qui disent avec plus ou moins d'énergie l'anxiété du retour. Jusqu'à *Llai-Llai*, nous reprenons la ligne de Valparaiso, et là nous changeons de train pour gagner *los Andes*.

Le long de la voie sont espacés les *ranchos* (cabanes) des *peones*. Ils me rappellent la verveuse description qu'en a donnée M. Benjamin Vicuña Mackenna, un écrivain, mort il y a peu d'années, laissant un énorme bagage plein d'humour, qui l'a fait surnommer l'Alexandre Dumas du Chili.

« Voici le *rancho* du moderne *inquilino*, qui n'est que l'indigène baptisé. Un groupe de trois ou quatre cabanes éparses, couvertes d'un toit de roseaux ou de feuilles de palmier, comme dans l'isthme de Panama, une barrière de troncs rustiques pour attacher les chevaux, une porte en palissade par devant ; au fond, un four à pain et un acacia ou un poirier poussiéreux réservé au coucher des poules, auquel souvent préside pompeusement un dindon (le dindon du patron) ; et, de tous côtés, moins favorisés que le dernier, une nuée d'enfants rachitiques, brouillés depuis le berceau avec l'eau et le savon, une ou deux chemises de bure séchant au soleil, deux ou trois citrouilles suspendues par la queue au bord du toit, voilà la photographie rudimentaire, faite à la plume, de la demeure traditionnelle qu'habitent encore deux tiers au moins des fils de cette nation civilisée, l'Angleterre de l'Amérique.

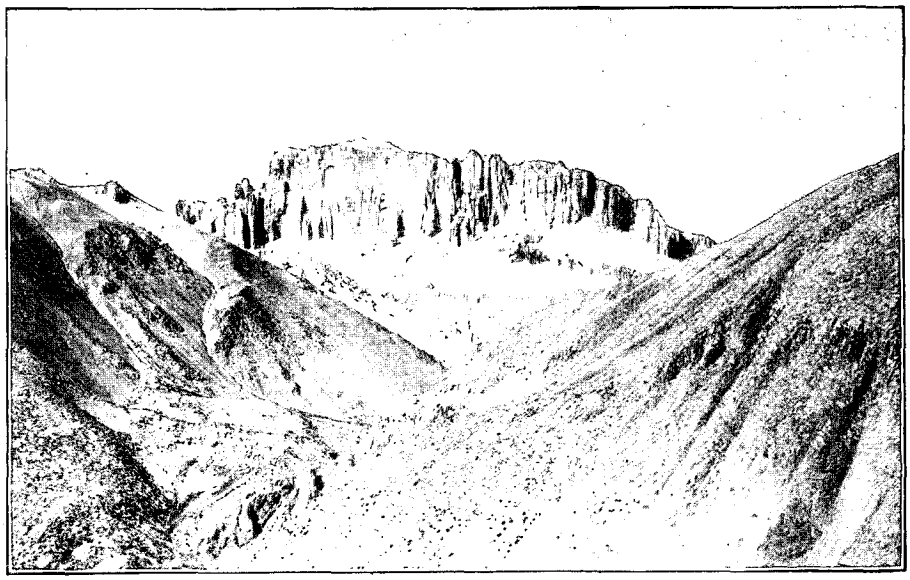
SALTO DEL SOLDADO — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Quant aux mœurs et au travail, une complète apathie ; la citrouille brûle dans le foyer ; le pain se grille, pendant le sommeil, dans la cendre ; l'enfant pleure sur sa couche, une peau de bœuf ; mais le vent, qui pénètre par les fentes, l'endort de ses sifflements. Parfois, l'une des plus gentilles filles de la maison pince la guitare dans un coin ou passe, avec négligence, son peigne de guyacan — meuble de luxe et de dimanche, comme le miroir — dans sa noire chevelure teinte au bois de panama. De temps à autre, une fille, en location ou plus laborieuse, presse et étreint le linge dans l'auge écumeuse, tandis qu'appuyé sur une fourche, quelque José contemple sa Maria et cherche à la conquérir, par ce dialogue si plein de saveur :

« En train de laver, ña Maria ?
— En train de laver, ño José. »

No et *ña* sont les abréviations de *señor* et *doña*, réservés aux importants de la terre ; les humbles ne s'appliquent ces qualificatifs imposants qu'en les tronquant. Dans nos colonies, les nègres et négresses s'appellent de même *Pa* et *Ma*, Pa Joseph et Ma Marie, ce qui a aussi un parfum archaïque spécial. Nous arrivons de nuit à *Santa Rosa de los Andes*, une bourgade enfouie au milieu d'un joli décor, dans les contreforts de la Cordillère. On est à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la nuit est fraîche.

De grand matin, on nous éveille ; nous allons prendre le tronçon déjà construit du *Clark Transandine Railway*, qui doit réunir le Chili à la République Argentine. Les études de ce chemin de fer audacieux ont été commencées en 1873 et les travaux en 1887. Depuis vingt-cinq ans, MM. Clark, des Anglo-Chiliens, ont lutté pour l'exécution de ce colossal travail, dont 28 kilomètres sont achevés du côté du Pacifique et 142 kilomètres sur l'autre versant des Andes. Mais, quand il s'est agi d'attaquer les tunnels qui doivent traverser la Cordillère, les capitalistes ont exigé une garantie que les Chambres chiliennes n'ont pas votée entière, et les travaux ont été suspendus ; les installations de force motrice, de superbes dynamos actionnées par des turbines qui empruntent leur force aux cascades échevelées de la montagne, se rouillent et se perdent ; les ouvrages d'art, non entretenus, vont également à la ruine.



LOS PENITENTES (PAGE 216). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans des wagons rudimentaires, nous atteignons le *Salto del Soldado* (Saut du Soldat). La rivière Juncal passe là au milieu de deux remparts accores, que la ligne côtoie à vingt mètres de hauteur. On conte qu'un soldat, poursuivi par des ennemis, sauta par-dessus l'abîme et assura ainsi sa délivrance. Il y a bien six mètres de largeur.

Il faut dire adieu aux chemins de fer et prendre les légères voitures qui nous mèneront, au milieu d'une atroce poussière, déjeuner à la posada du *Juncal*, sur la rive de la rivière Aconcagua, toute fleurie de lis aux brillantes couleurs, de scrophularinées étincelantes. A *Guarda Vieja*, nous voyons des bandes de condors, aux ailes déployées, tournoyant et étalant leur colossale envergure. Ils se laissent assez approcher pour qu'un photographe ait pu les saisir à courte distance.

On déjeune rapidement, et la voiture nous mène au pied de l'échelon central de la Cordillère, la *Cumbre* (la Cime). En chemin, nous rencontrons, à 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, la *Laguna del Portillo*, singulier lac aux eaux vitreuses qui, au milieu de ce désert, prend un aspect lugubre qui frappe même les esprits les moins poétiques. Là, nous quittons notre coche et enfourchons les mules qui doivent nous faire monter et descendre la *Cumbre*.

Nos bêtes, au pied incroyablement sûr, nous font accomplir en deux heures l'ascension, par des sentiers à peine tracés, au milieu des neiges durcies et polies comme de la glace, où fréquemment les *arrieros* (conducteurs) sont obligés de creuser des trous pour assurer leurs pas. Les sentiers parfois disparaissent ; souvent, après avoir monté une centaine de mètres, on est obligé de redescendre, et alors, par des pentes presque verticales, on doit s'abandonner à l'instinct de l'animal qui disparaît presque sous vous, tandis que par-dessus sa tête on aperçoit le béant précipice de cinq cents mètres de profondeur, où l'on roulerait au moindre faux pas. Il y a là deux ou trois heures que je n'hésite pas à recommander aux amateurs d'émotions non pas fortes, mais désespérées.

On finit cependant par arriver à la *Cumbre*, qui sépare les deux républiques ; et la descente s'effectue en une heure, heure aussi d'angoisses, jusqu'à la *posada de las Cuevas*, où nous devons passer la nuit. Mes compagnes y arrivent dans un état lamentable ; elles sont éprouvées par le terrible mal des montagnes, la *puna*, contractée à 4.000 mètres d'altitude, et auprès de laquelle le plus violent mal de mer est une simple indisposition.

Mais nous en avons fini avec les difficultés ; la *posada* de *las Cuevas*, à 3.500 mètres d'altitude, offre un confortable relatif auquel on est loin de s'attendre. La nuit se passe dans des cabines séparées par de vagues cloisons, qui permettent de juger du degré de sonorité du sommeil des voisins. L'un d'eux ne se contente pas de battre tout record ; il siffle, chante, au grand dam des autres voyageurs. J'allonge un coup de poing formidable sur la cloison. « Hein ! qu'est-ce qu'il y a ? — Parbleu, que vous faites un bruit du diable ! — Moi ! comment pourrais-je faire du bruit, puisque je dors ? »

Enfin, l'on part à six heures du matin, en voiture. En une heure et demie, on est au *pont de l'Inca*, une belle arche naturelle sous laquelle passe la rivière de Mendoza. Des parois du rocher sourdent des eaux chargées de fer, auxquelles de nombreux malades viennent demander la santé. Les dépôts de sels ferrugineux ont coloré de nuances vives les parois des grottes où sont établis les bains.

Encore une heure et demie, et nous arrivons à *Punta de las Vacas*. Sur notre droite, une montagne, singulièrement découpée offre l'aspect de moines en robe blanche. On l'appelle *los Penitentes*. A *las Vacas*, nous reprenons le chemin de fer transandin, qui nous conduit à Mendoza en trois heures.

Il y a quelques années, tout le trajet de Santa Rosa à Mendoza se faisait à dos de mules, en cinq journées ; on arrivait à moitié mort au terme du voyage. Nous qui avons passé au commencement de janvier, nous n'avons eu que trois heures de ce terrible mode de transport. Mais dès que les neiges ont disparu, c'est-à-dire vers la fin de janvier, les deux gouvernements font rétablir les longs lacets qui constituent la route de la Cumbre, et l'on peut la traverser entièrement en voiture.

Et il eût été si facile et si utile de permettre l'achèvement des travaux de la voie ferrée ! Elle doit avoir, de Mendoza à Santa Rosa, 240 kilomètres, dont 175 en Argentine et 65 sur le territoire chilien ; il ne reste à terminer que 70 kilomètres, les plus difficiles, à la vérité. Mais les beaux ouvrages d'art, les magnifiques ponts déjà établis sont la garantie de la compétence des entrepreneurs, qui devaient faire l'ascension de la montagne, jusqu'au principal tunnel, de 3.500 mètres de longueur, au moyen de la crémaillère Abt.

De Mendoza à Buenos-Ayres, on traverse la terrible *pampa*, cette plaine unie, couverte d'une herbe menue, où pas une ondulation de terrain ne déforme l'horizon. Dans cette implacable monotonie, je compris l'effroi que j'avais vu ressentir par un Argentin parmi les montagnes du Chili ; il lui semblait toujours que ces remparts naturels allaient l'écraser.

La traversée se fait au milieu d'une poussière et d'une chaleur intolérables. Comme seule distraction, on rencontre des nuées de sauterelles, formant sur le sol un tapis de 20 centimètres d'épaisseur et s'avançant invinciblement, en rasant tout sur leur passage. De distance en distance, une station ; elle dessert une seule habitation ou un petit groupe de demeures en train de former un hameau et sans doute, dans l'avenir, une ville, comme celle de *Laboulaye*.

Trois jours exactement après avoir quitté Santiago, on arrive à Buenos-Ayres, l'immense et opulente capitale de la République argentine. Le Chili est loin derrière nous. Adieu !

En vingt jours, le paquebot nous ramène en France ; l'Amérique du Sud est oubliée. Ah ! combien le Chili gagnerait à l'achèvement de ce chemin de fer transandin, qui le mettrait en communication si proche avec l'Europe et lui amènerait les idées, les mœurs des nations qui marchent à la tête de la civilisation !

C. DE CORDEMOY.

CONDOR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LE « BURGTHOR » (PORTE DE LA CITADELLE) À ROTHEMBOURG (PAGE 225). — DESSIN DE TAYLOR.

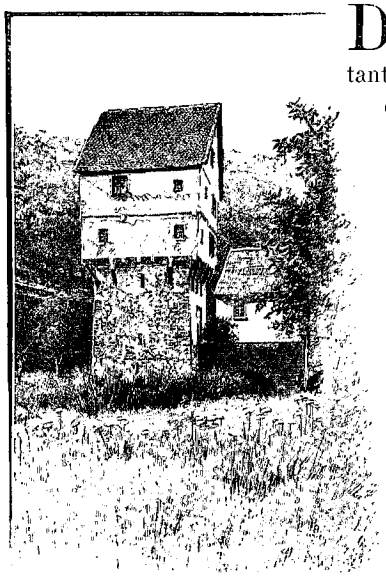
EN ALLEMAGNE : ROTHEMBOURG ET WURTZBOURG[1].

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

IX

Rothembourg « ob der Tauber ».



LE TOPPLERSCHLÖSSCHEN, PRÈS DE ROTHEMBOURG (PAGE 226). DESSIN DE TAYLOR.

D'ANSPACH on remonte vers le Nord pour visiter Rothembourg, qui est desservi depuis quelques années par une petite ligne d'intérêt local partant de Steinach. Admirons, chemin faisant, les ruines si fières et si pittoresques du château de Pappenheim, qui domine deux vallées. En approchant de Steinach, on traverse de superbes plaines, très accidentées, bordées de montagnes. Quoique nous soyons en septembre, les moissons sont la plupart encore sur pied. Des houblonnières, des vignes, des arbres fruitiers, garnissent la campagne, qui paraît des plus fertiles.

De la station de Steinach, un *Bummelzug* (quelque chose comme nos trains de marchandises), composé de wagons de seconde et de troisième classe seulement, met quarante minutes pour atteindre Rothembourg, situé à 16 kilomètres. Ce n'est pas réaliser précisément l'idéal de la célérité. Immédiatement, en sortant de Steinach, la route monte; le paysage toutefois est long à s'accentuer. Au bout d'une demi-heure apparaissent une chaîne de collines boisées, aux tons verts ou bleus assez profonds, puis des champs de blé qui affectent les formes les plus bizarres et qui, coupés de prairies, ou de cultures maraîchères, dessinent comme un habit d'arlequin. La propriété, je le constate en passant, paraît être fort morcelée en ces parages. On arrive à la station de Rothembourg presque sans s'en apercevoir, et même — fait digne de remarque dans les annales des chemins de fer en tous pays — avec une avance de quelques minutes. Grande est ma surprise en débarquant: je m'attendais à pénétrer dans une cité dominant fièrement les environs, couronnée par une forêt de clochers,

1. *Suite. Voy. le Tour du Monde, tome* III, *p.* 313, 325 *et* 337.

de tours, quelque chose comme San Gimignano (de même que Rothembourg a pour armoiries une tour crénelée). A peine, dans le voisinage de la gare, quelques maisons plus ou moins modernes. Mais ne jugeons point sur les apparences.

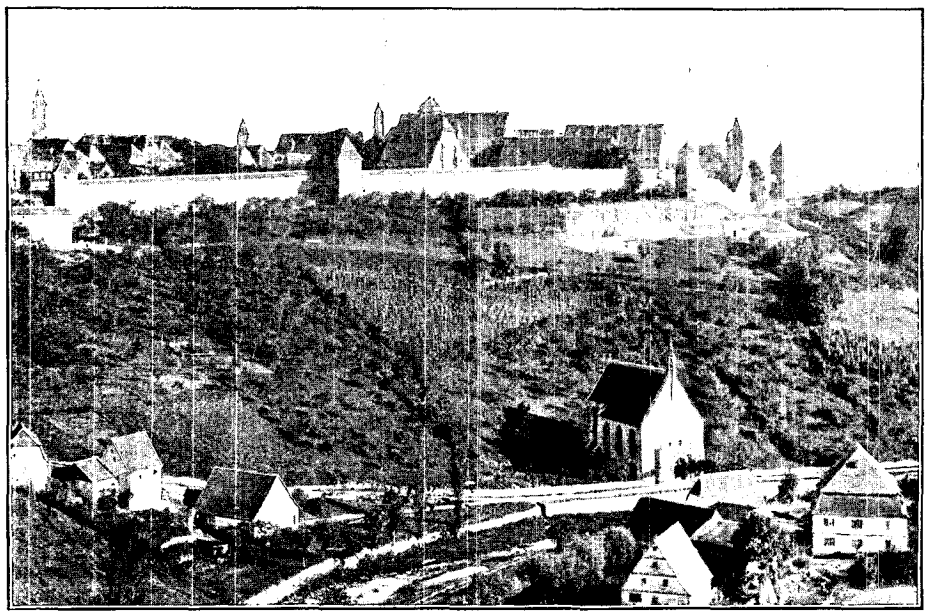
Depuis les fêtes de Baireuth, Rothembourg, devenu un lieu de pèlerinage pour les touristes de tous pays, a fait les délices de plus d'un de nos compatriotes : je n'ai pas la présomption de l'avoir découvert; mon essai servira du moins à fixer les souvenirs de ceux qui m'ont précédé ou qui me suivront. A bien des égards, c'est une vision et une réminiscence de l'Italie sous le ciel de la Bavière : on pense aux villes de montagnes de la Toscane et de l'Ombrie. Dans certaines rues, on croit marcher au milieu de décors féeriques ébauchés par Gustave Doré, et cependant, tout est construit posément, sans précipitation, avec amour, comme pour l'éternité.

En un clin d'œil, l'omnibus de l'Hôtel du Cerf, le seul, si j'ai bien regardé, qui fasse le service de la gare, est pris d'assaut; il part aussitôt, traverse deux doubles portes, formidablement défendues, et enfile un dédale de rues et de ruelles qui promettent toutes sortes de surprises pittoresques. Après un trajet assez long, il s'arrête devant un vieil hôtel, dont la façade, complètement modernisée, est peut-être celle de toutes les constructions de la ville qui a le moins de caractère. L'hôte, qui bat monnaie sur les antiquités de sa patrie, aurait cependant pu faire quelques sacrifices à la couleur locale. Mais pénétrons à l'intérieur : c'est un aménagement bizarre, invraisemblable, un labyrinthe de corridors, un vrai caravansérail germanique du temps jadis. Quelque extraordinaires que soient ces couloirs qui s'étendent à perte de vue, toutes les innovations modernes y ont trouvé place : depuis les sonnettes électriques jusqu'aux albums photographiques complaisamment étalés sur les tables.

X

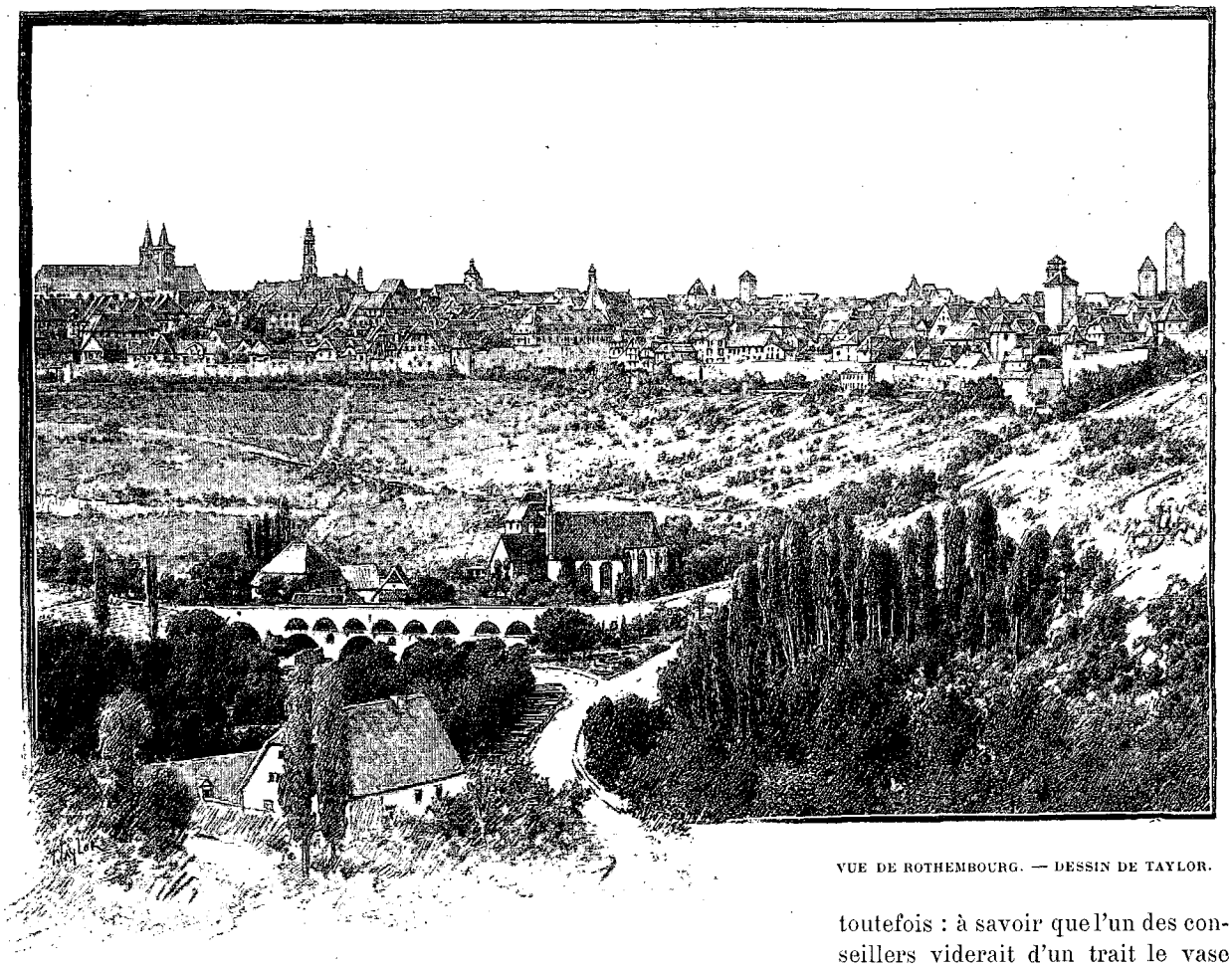
Sachons faire abstraction de ces envahissements pour nous donner tout entiers au passé; il a de quoi nous charmer longtemps.

Quelques mots d'abord sur l'histoire de la ville : celle-ci se flatte de remonter aux Mérovingiens, et le nom de Pharamond est resté accolé à une tour détruite dans notre siècle seulement. En 942, Rothembourg servit de théâtre à un tournoi, dont le souvenir s'est perpétué de longues générations durant. En 1274, Rodolphe de Habsbourg la déclara ville libre impériale. Aux XIIIe et XIVe siècles, elle reçut souvent la visite d'hôtes illustres (diète impériale de 1377; rencontre de l'empereur Frédéric III et du roi de Danemark Christian Ier, en 1470, etc.). Au XVIe siècle, elle embrassa avec ardeur la cause de la Réformation : de là vinrent tous ses malheurs. Il est vrai que, restée catholique, la ville aurait peut-être souffert autant. Seulement ses bourreaux, dans ce cas, auraient été les Suédois et non pas les Impériaux. Le fait est que malgré une situation qui paraît inexpugnable, Rothembourg a plus d'une fois été prise d'assaut, notamment au cours de la guerre de Trente ans.



LES REMPARTS DE ROTHEMBOURG, VUS DE LA TAUBER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

D'autres cités comptent leurs titres de gloire par de hauts faits d'armes : à Rothembourg, le trait le plus fameux dans les annales patriotiques est l'exploit d'un buveur. Hâtons-nous d'ajouter qu'il s'agissait de sauver la cité du pillage et une partie des citoyens de l'échafaud. Voici cet épisode, qui ne laisse pas que d'avoir un côté touchant : au mois d'octobre 1631, le farouche Tilly, exaspéré par la résistance de la ville, donna l'ordre de la mettre à sac et de passer par les armes tous les membres du Conseil municipal. Instances et supplications le trouvèrent inébranlable. Mais la fille du sommelier de l'Hôtel de ville ayant eu l'heureuse inspiration de lui offrir un hanap plein d'un vin généreux, ce monstre sanguinaire se radoucit et consentit, après une première libation, à faire grâce, sous une condition



VUE DE ROTHEMBOURG. — DESSIN DE TAYLOR.

toutefois : à savoir que l'un des conseillers viderait d'un trait le vase gigantesque dans lequel lui-même venait de boire une rasade. Il s'agissait d'avaler, sans reprendre haleine, la valeur de 13 chopes bavaroises! Un ancien bourgmestre, le brave Nusch, se dévoua et sauva ses concitoyens.

Le portrait de Nusch, exposé dans une des salles de l'Hôtel de ville, est bien celui d'un vaillant buveur: ses joues couvertes de vermillon, ses yeux brillants, nous prouvent qu'il était familiarisé de longue date avec la dive bouteille, lorsqu'il accomplit le tour de force — le *Meistertrunk* — auquel sa patrie dut son salut. On verra, dans un instant, de quelle vénération ses concitoyens ont entouré sa mémoire.

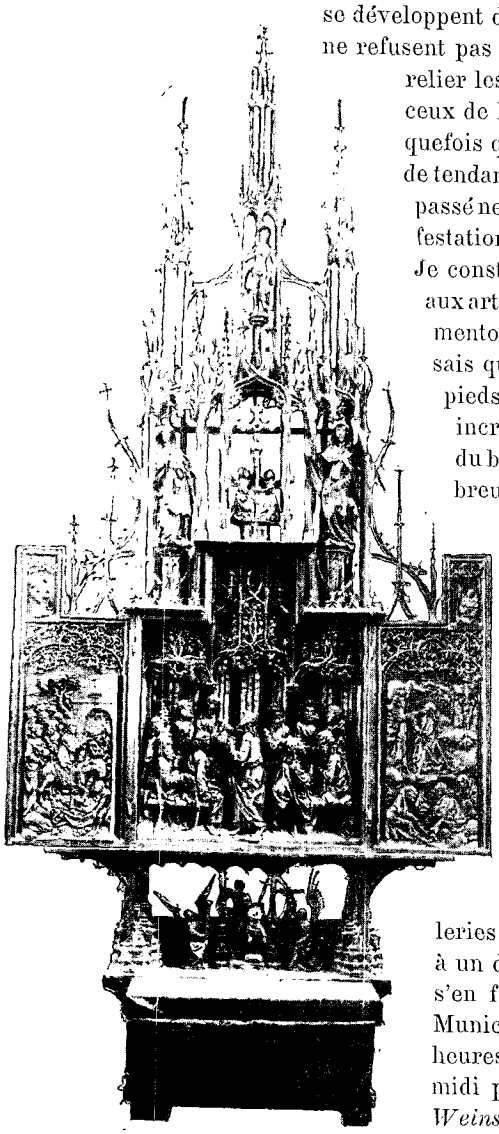
Tous les fonctionnaires de Rothembourg ne furent pas si bien partagés. Les villes libres d'Allemagne, non moins que les Républiques italiennes, se montraient jalouses et ombrageuses à l'excès. Le bourgmestre Topler — un des bienfaiteurs de sa patrie — en fit l'expérience : il finit ses jours en prison.

Peu de nos compatriotes — à coup sûr — connaissent, même de nom, l'antique cité franconienne. Et cependant elle a tenu une place dans les annales militaires de notre pays : en 1635, Turenne la prit d'assaut (par le côté faible des remparts, s'entend); un demi-siècle plus tard, de 1688 à 1697, nos troupes y firent plus d'une excursion.

Ce coup d'œil rétrospectif était indispensable pour fixer les idées et fournir des points de repère chronologiques. Après avoir payé notre tribut à la Muse de l'histoire, hâtons-nous de nous attaquer aux monuments mêmes qui incarnent dans la pierre tant de luttes et tant d'épreuves; aussi bien est-ce à eux, et non à des souvenirs depuis longtemps sans portée, qu'est due notre visite et que s'adressent nos hommages.

De même que Nuremberg, Rothembourg a la forme d'un pentagone se terminant par un faubourg long et étroit, le *Kappele* (le petit chapeau). Quoiqu'elle ne compte que 7.000 habitants, la ville est assez spacieuse et assez variée pour que l'on puisse y flâner des heures entières, sans rencontrer deux fois le même monument. Les rues sont la plupart montueuses et tortueuses; plus irrégulières encore sont les ruelles, dont plusieurs n'ont qu'un mètre et demi de large, en donnant bonne mesure. La rue des Juifs, dont je note le titre en passant, correspond évidemment à un ancien Ghetto. Pour pavé, des pierres passablement irrégulières et raboteuses; pour éclairage, des lampes à pétrole, en attendant l'introduction du gaz. La pierre domine dans les constructions particulières; je n'ai guère remarqué de maisons construites en bois que dans la Hafengasse; à en juger par leurs façades toutes bossuées, ces maisons sont les plus anciennes. Le pignon règne en souverain; les

entablements horizontaux ne forment qu'une minorité. Le badigeon n'exerce pas moins d'empire ; on y a mis à contribution les sept couleurs de l'arc-en-ciel avec leurs nuances infinies : gris de fer, orange, citron, etc. Les tuiles, malheureusement, n'ont pas l'admirable patine rouge de celles de Nuremberg. Devant quelques maisons se développent des bancs de pierre, destinés avant tout à l'agrément des propriétaires, mais qui ne refusent pas l'hospitalité aux touristes fatigués. Autant nos bâtisseurs parisiens aiment à relier les maisons les unes aux autres, autant les bâtisseurs allemands, en général, et ceux de Rothembourg en particulier, se plaisent à les séparer. Une ruelle, qui n'a quelquefois qu'un pied de largeur et où les immondices et les eaux ménagères n'ont que trop de tendance à s'accumuler, remplace le mur mitoyen en honneur chez nous. Le culte du passé ne nous rendra pas intolérants au point de nous faire fermer les yeux sur les manifestations de la vie contemporaine, quoiqu'elles soient en général moins séduisantes. Je constaterai en premier lieu que la population offre en abondance les types familiers aux artistes du xve siècle : nez légèrement retroussé, lèvres droites, plutôt qu'en arc, menton assez charnu et un peu carré. Partout, même dans les faubourgs, règne je ne sais quel air d'aisance et de propreté. A peine, de loin en loin, un enfant qui marche pieds nus. Et pour couper court à la mendicité à domicile, beaucoup de familles font incruster sur leur porte une plaque avec l'inscription : *Armenverein* (membre du bureau de bienfaisance, ou membre de la société contre la mendicité). De nombreuses fontaines distribuent à provision une eau fort limpide, qui vient de la Tauber, située à 65 mètres au-dessous de la ville. Plusieurs d'entre elles sont de vraies œuvres d'art : celle qui avoisine l'hôtel du Cerf se compose d'une colonne ouvragée et de trois mascarons dans le style de la Renaissance allemande (elle date de 1607) ; ailleurs, c'est un édicule à margelle, flanqué de deux piliers qui supportent un entablement.



L'AUTEL DU SAINT-SANG (ÉGLISE SAINT-JACQUES) À ROTHEMBOURG. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des boutiques et des magasins sans nombre égayent les rues et déroulent devant nous l'assortiment obligé de verreries, de faïences, de pots en grès. On remarque des tasses destinées à être offertes en cadeaux avec l'inscription : *Ich gratulire* (je félicite); d'autres ornées de vues de la ville ; puis c'est le défilé des lampistes, des horlogers, des quincailliers, des marchands de nouveautés. Par contre les marchands d'antiquités ne brillent que par leur absence. On m'affirme qu'un menuisier possède quelques meubles anciens : je me transporte chez lui, mais ne trouve que des vieilleries grossières, dont aucune n'est faite pour tenter. Ici encore, tout a été soumis à un drainage impitoyable. Une autre catégorie d'industriels inconnus ici, ou peu s'en faut, ce sont nos cafetiers-limonadiers. Du moins ne court-on pas, comme à Munich, le risque de se fourvoyer le soir dans un café de jour, qui ferme à huit heures, et le jour dans un café de nuit, qui n'ouvre qu'à quatre heures de l'après-midi pour fermer à deux heures du matin ! Les brasseries et les débits de vin *Weinstuben* remplacent ici le café français, aux consommations légères plutôt que solides. Mais ces brasseries et ces débits de vin s'autorisent du patronage des autorités : Munich a la Brasserie royale de la cour ; dans une foule d'autres villes, le *Rathskeller* (la cave du Conseil), jouit d'une grande vogue. Celui de Brême a été immortalisé par les poètes. Ces débits de vin allemands correspondent aux « fiaschetterie » de l'Italie et comptent une clientèle distinguée. En France, quel homme comme il faut éprouverait le besoin de boire du vin entre les repas !

Un trait de mœurs encore, pour en finir avec l'élément contemporain : c'est aujourd'hui la fête nationale (2 septembre), jour de joie pour eux, de deuil pour nous. J'avais espéré qu'en m'éloignant des grands centres j'échapperais à des manifestations si douloureuses. Et de fait, à Rothembourg, elles se réduisent à un minimum.

Pour toute décoration, d'immenses bannières, longues de 4 à 6 mètres, flottant aux fenêtres ; elles sont d'un aspect lugubre : noir, blanc, rouge, couleurs de l'Empire ; de loin en loin seulement, le blanc et le bleu, couleurs de la Bavière. Pour toute réjouissance, une retraite aux flambeaux : en avant, les femmes et les enfants, bras dessus, bras dessous, comme dans la marche de *Faust* ; puis la fanfare, coiffée de chapeaux à haute forme (!), et battant la générale ou jouant la *Wacht am Rhein* : enfin, portant des torches résineuses, les pompiers, la tête couverte du casque à pointe. Il y a peut-être dans cette foule beaucoup de conviction, mais en tout cas peu d'enthousiasme.

Nos voisins ne sont pas démonstratifs.

XI

La religion et le patriotisme ont trouvé l'un et l'autre leur expression à Rothembourg.

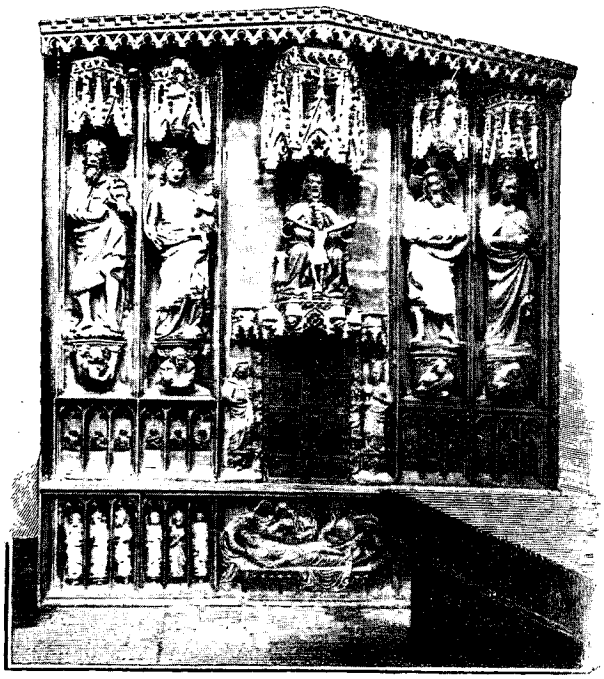
Voici, au premier rang, l'église Saint-Jacques : elle égale, à elle seule, ou peu s'en faut, les deux églises nurembergeoises de Saint-Laurent et de Saint-Sébald réunies. C'est une vraie cathédrale, munie de contreforts, enrichie de pinacles, lançant dans les airs deux clochers carrés surmontés d'une petite flèche. Les sculptures de l'extérieur ne répondent toutefois pas à cette mise en scène : elles sont d'un travail assez rudimentaire. Comme l'église n'a pas de façade, on entre par une porte latérale, la porte des mariés (*Ehethüre*). L'intérieur, à trois nefs flanquées de chapelles, est fort imposant, malgré le badigeon grisâtre qui recouvre les murs et les colonnes, et l'entretien ne laisse absolument rien à désirer : à des stalles gothiques, simples, mais de beaucoup de caractère, font pendant trois beaux vitraux, traités dans le style légendaire. Mais la gloire de la cathédrale, ce sont ses retables en bois sculpté. Voici d'abord, sur le maître-autel, des volets ornés, en 1466, par Fried. Herlin, d'excellentes peintures dans le style flamand. Sans être belles, les têtes ont beaucoup d'expression; elles se rapprochent parfois des types de Martin Schongauer, le chef de l'École de Colmar. Le coloris est très nourri, et comprend entre autres les superbes tons rouges, chers à l'École de Bruges. D'autres peintures, celles de la prédelle, — des Apôtres à mi-corps, — sont attribuées à Wolgemuth, mais le style me paraît quelque peu indécis.

Les statues en bois du maître-autel ont autant d'ampleur que de souplesse; les draperies sont d'un jet excellent. Quant aux statues, en retour sur le tabernacle, elles sont plus archaïques.

L'autel de la Vierge (*Marienaltar*) s'enorgueillit lui aussi de sculptures en bois, de couleur naturelle : le *Couronnement de la Vierge*. Quoique encore traitées dans le style gothique, les figures ont un mouvement et une ampleur extraordinaires et en même temps une expression qui touche à l'afféterie. Le souffle d'Albert Dürer a déjà passé sur cette page de premier ordre. Est-elle du fameux Till Riemenschneider, comme on l'affirme? Je ne m'attaquerai pas à ce problème, l'on saura tout à l'heure pourquoi.

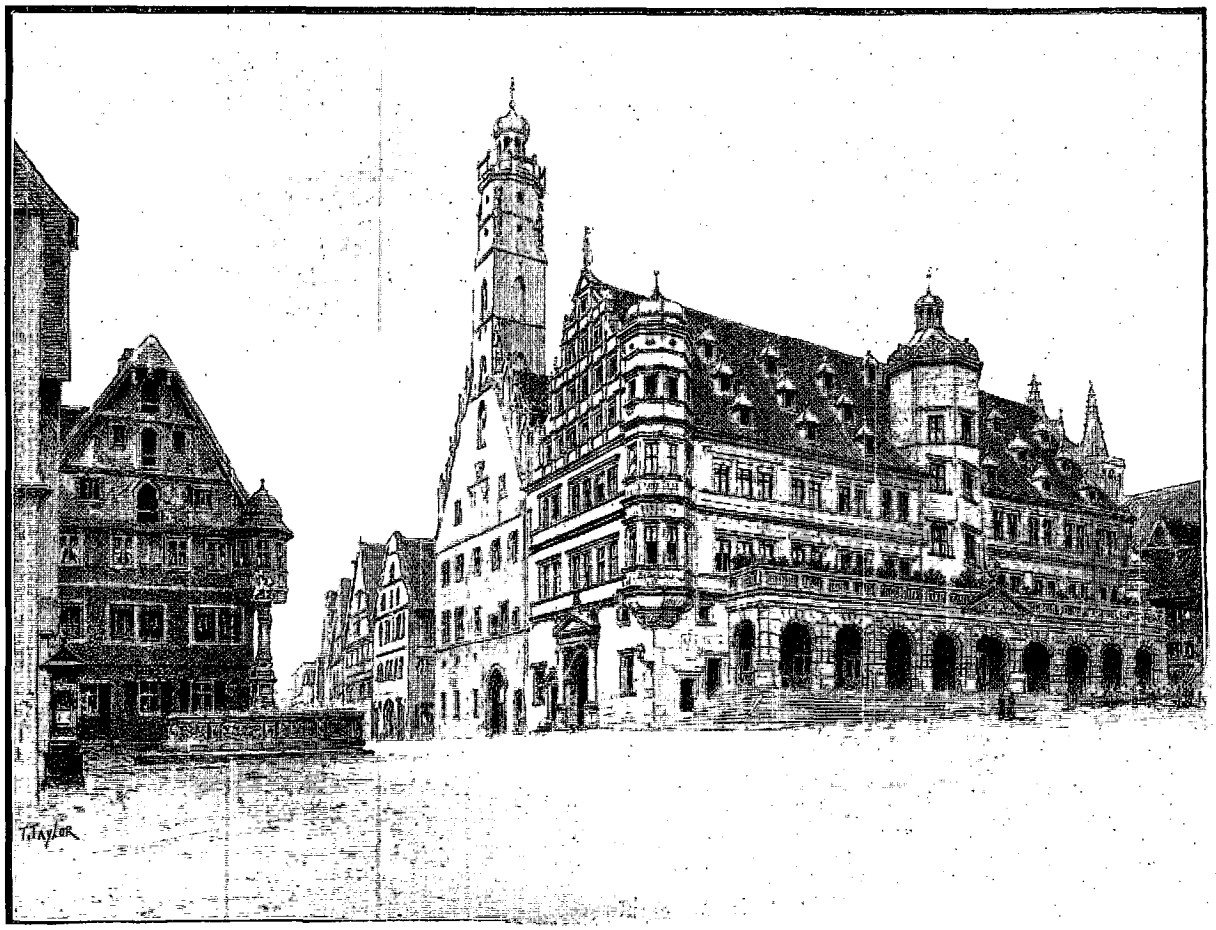
Puis c'est le tour de l'autel du Saint-Sang, daté de 1504. Les sculptures, également en bois monochrome, sont infiniment plus archaïques, et cependant des documents authentiques les donnent au même Riemenschneider. Est-il admissible qu'un maître ait ainsi varié sa manière? L'auteur du *Guide Woerl* affirme que l'autel de la Vierge date de 1495 et l'autel du Saint-Sang de 1501 à 1504. Or, il est impossible, d'une part, que les deux ouvrages soient de la même main; d'autre part que l'autel de la Vierge soit antérieur à l'autel du Saint-Sang. Il lui est, au contraire, postérieur. Le groupe principal, le *Couronnement de la Vierge*, se ressent déjà, je l'ai dit, de l'influence de Dürer. Mais sachons faire abstraction de la personnalité de l'auteur et admirons ces types si pleins de caractère, ces mouvements si fougueux, ces draperies si fouillées.

Si quelque chose pouvait m'ébranler dans mon admiration pour les chefs-d'œuvre de l'art classique, ce seraient, je le confesse, ces sculptures et ces peintures flamandes ou allemandes, si personnelles et cependant si touchantes. L'émotion tient lieu de beauté, et la sincérité de l'effort engendre l'éloquence. Sans élever une question de hiérarchie, reconnaissons donc qu'il y a place, à côté des styles latins, pour d'autres manifestations, et admirons la poésie sous quelque forme qu'elle se produise.



LE TABERNACLE DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES À ROTHEMBOURG. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'église Saint-Jacques se termine, du côté opposé, par la chapelle du Saint-Sang (*Blutkapelle*), véritable musée en miniature, regorgeant de tableaux et de statues du XVe et du XVIe siècle, dont aucune toutefois n'est hors de pair; partout la dévotion l'emporte sur l'art. Je rapporterai à leur sujet une anecdote qui montre ce que c'est que l'érudition dans une ville allemande, telle que Rothembourg : apercevant sur les tableaux des numéros, je demande au sacristain s'il existe un catalogue. Il me répond que ces numéros ont été tracés par un savant de la localité, qui prenait ses notes devant les tableaux; mais, une fois rentré chez lui, ses souvenirs s'embrouillaient et lui faisaient confondre un tableau avec l'autre. Pour couper court à ses mésaventures, il prit le parti d'apposer un gros numéro sur chaque peinture!



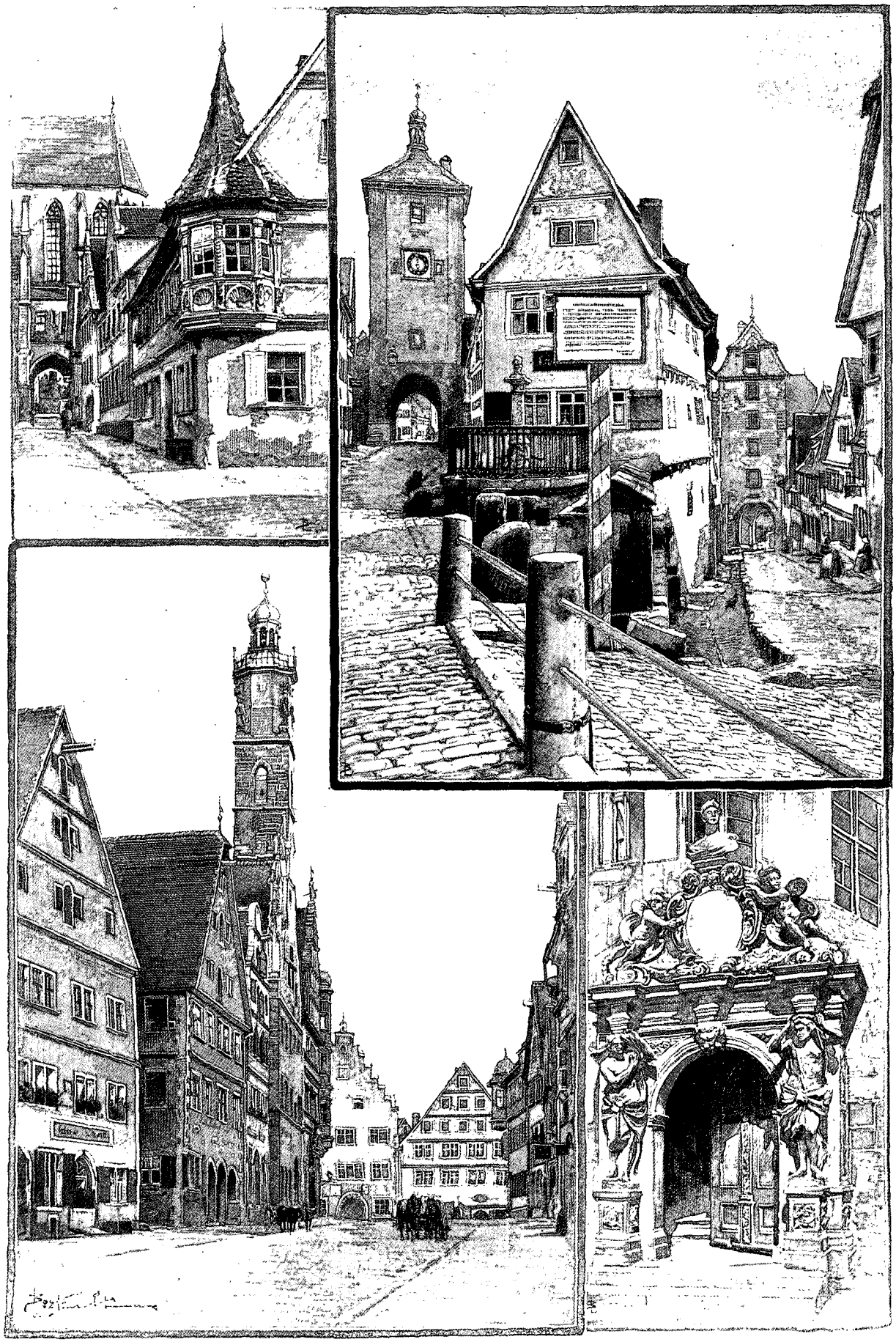
L'HÔTEL DE VILLE DE ROTHEMBOURG. — DESSIN DE TAYLOR.

Au sanctuaire religieux fait pendant le sanctuaire des devoirs et des libertés publiques : le *Rathhaus* (mot à mot, la maison du Conseil ; nous disons en français Hôtel de ville). Cette création, une des plus originales et des plus puissantes de la Renaissance allemande, se dresse sur une place à l'allure véritablement monumentale. A droite et au fond, une demi-douzaine de maisons à pignons ; à gauche, l'Hôtel de ville. Plus loin, à côté de l'hôtel nouveau, l'ancien, remarquable par sa façade triangulaire, que surmonte un beffroi imposant ; enfin une élégante fontaine (restaurée ou refaite), couronnée par la statue de *Saint Georges*.

La façade principale de l'Hôtel de ville est précédée d'un escalier plein de tournure et d'un portique qui n'en a pas moins. Ce portique, en style dorique, avec des colonnes rustiques à assises alternativement en relief et en retraite, a du caractère, quoique ses proportions trop trapues et le galbe de ses colonnes prêtent à la critique. Une superbe balustrade couronne le tout. Admirons sa décoration, aussi complète qu'homogène : sur les clefs de voûte, des écussons ; au-dessus, des gargouilles de bronze, des têtes grotesques, non sans analogie avec des têtes de caïman. Sur le fronton, deux statues : la *Prudence*, tenant le miroir, et la *Justice*, tenant la balance. Puis, sur la porte d'entrée, les inscriptions latines, chères à la sententieuse et doctrinaire Allemagne. Et, comme pendants à ces témoignages de l'activité humaine, des nids d'hirondelles qui se cachent sous la corniche. Les fleurs du balcon qui règnent sur le portique rappellent une obligation imposée à la ville par Tilly lors du mémorable sac de 1631 (voyez p. 218-219).

Le corps même de la façade principale, composé de deux étages, est dominé, au centre, par une cage d'escalier gigantesque, en forme de tour ; sur l'angle se détache une élégante tourelle qu'ornent les armoiries de la ville et l'aigle impériale. Une seconde façade, en retour sur la précédente, se distingue par un portail à colonnes ioniques cannelées et par un pignon dentelé formé de plusieurs étages, correspondant à la toiture.

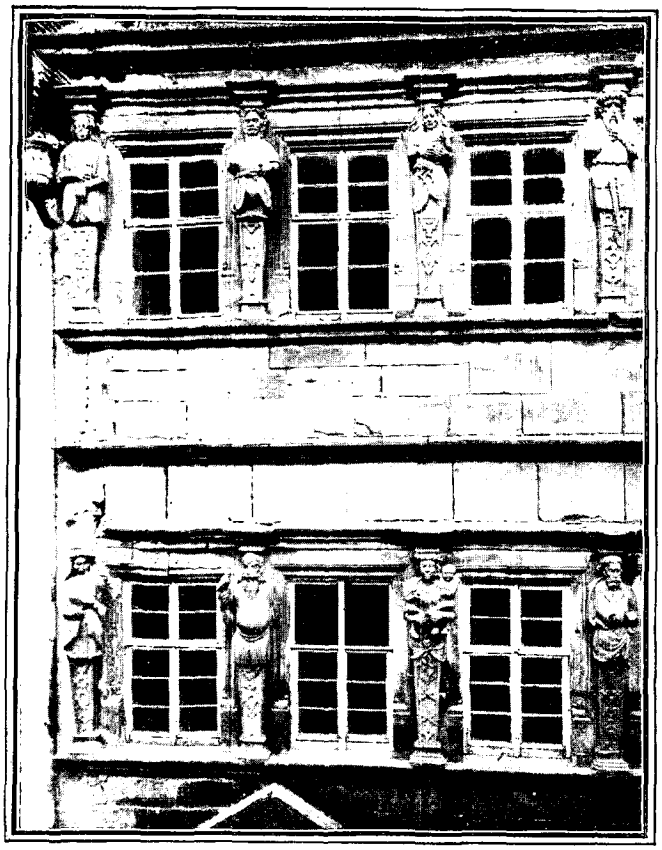
Un escalier à vis, construit en 1572, et flanqué de trois colonnes, aux proportions amples et nobles, conduit au premier étage. Il débouche sur une salle des pas perdus véritablement superbe. Au soffite en bois pend un lustre gigantesque, composé de bois de cerf et enrichi de la sirène chère aux Nurembergeois. Les portes réclament également notre attention ; plusieurs d'entre elles se composent de colonnes cannelées supportant un fronton ; les plus simples même ont du caractère. Puis nous découvrons une tribune en bois sculpté, d'une élégance parfaite ; c'était là, aux jours de fête, que prenaient place les musiciens.



ROTHEMBOURG : LA « KLINGENGASSE ». — LA RUE DES FORGERONS. — LA RUE DES SEIGNEURS ET LE BEFFROI DE L'HÔTEL DE VILLE.
UN PORTAIL EN STYLE BAROQUE.

Pour terminer la décoration de cette salle, qui a si grand air, l'on a orné les murs de longues rangées d'armoiries peintes.

La salle des cérémonies a plus d'aspect encore: elle ne mesure pas moins de 40 mètres et peut contenir 750 fauteuils. De nombreux souvenirs historiques ou œuvres d'art ajoutent à l'effet. Voici, d'abord, quelques tableaux retraçant des scènes de la chronique locale; bataille livrée aux Bohémiens près de Mühldorf, etc., ainsi que la vieille bannière municipale, rouge et blanc; puis, sur un coussin, les six clefs de la ville que l'on présentait à l'empereur lorsqu'il faisait son entrée. A ces reliques du passé fait pendant une épave de la guerre de 1870: l'ancre d'un ballon qui, parti de Paris pendant le siège, est allé s'abattre à Rothembourg. Mais la pièce la plus curieuse est la copie du célèbre récipient qui a joué un rôle capital dans le sac de 1631 (l'original appartient à une famille patricienne de Rothembourg); c'est un de ces vases connus sous le nom de « hanaps des électeurs », parce qu'ils sont ornés des figures de ces sept dignitaires de l'Empire. Il ne contient pas moins de treize chopes bavaroises, soit environ trois litres et demi. — Une belle armoire, datée de 1624, renferme toutes ces reliques.



LA MAISON DES CARIATIDES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

C'est dans cette salle qu'a lieu chaque année, à la Pentecôte, la mise en scène du siège de la ville, l'entrevue de Tilly et de la fille du sommelier, l'exploit du bourgmestre vidant d'un trait le hanap gigantesque. Ce mystère, qui ne le cède guère, en importance, à celui d'Oberammergau, a pour acteurs de quatre-vingt-dix à cent habitants de Rothembourg revêtus des costumes du temps; il dure trois heures. On donne deux représentations, l'une réservée aux habitants de la ville, l'autre aux étrangers. Le prix uniforme des billets est de 4 marcs (5 francs).

La décoration du second étage est moins riche que celle du premier, mais fort intéressante encore. La salle des séances, tendue de papier rouge, d'un effet grave et sévère, contient les portraits des anciens bourgmestres; la table en fer à cheval et les fauteuils qui l'entourent ont du caractère. Cet étage aussi a sa salle des pas-perdus, remarquable par les sentences tracées sur les murs, par les vieilles peintures représentant l'élection du roi Louis de Bavière, etc.

Les dépendances enfin de l'Hôtel de ville sont grandioses et curieuses: elles renferment une foule de motifs intéressants ou pittoresques; ici de vastes arceaux, là un joli portail Renaissance orné de têtes de lion.

Quelle énergie et quel goût n'a-t-il pas fallu à cette population, qui était loin de nager dans l'opulence, pour créer un ensemble pareil, pour imprimer aux fondations municipales un tel caractère de richesse et aux édifices privés cet aspect pittoresque et élégant! C'est que les braves Rothembourgeois du moyen âge et de la Renaissance ne pensaient pas seulement à l'heure présente, comme tant de cités du temps jadis ou d'aujourd'hui; ils évoquaient la postérité, aux yeux de laquelle ils avaient l'ambition de faire éclater le témoignage de leur vitalité et de leur culte pour le beau. Celle-ci serait bien ingrate de ne pas accorder sa sympathie et son admiration à des efforts qui, pour longtemps encore, lui procurent de si hautes jouissances. Les créations de l'esprit ne sont-elles pas le plus clair des efforts d'ici-bas? Les luttes des partis ne laissent qu'un souvenir confus et pénible; la gloire militaire passe; mais les aspirations généreuses survivent dans les monuments de l'art.

XII

A l'Hôtel de ville font cortège une série de maisons particulières qui proclament, à son instar, combien les formes de la Renaissance ont été populaires en Allemagne.

Ici, dans le voisinage même du palais municipal, la maison des Cariatides, ou maison de l'architecte (*Beaumesteir Haus*), se signale par ses prétentions au style, par ses ordres, en retraite les uns sur les autres

et reliés entre eux par des dauphins monstres formant volute, non moins que par ses sculptures, bien nettement décoratives, d'un style sobre, presque sévère; je veux parler de deux rangées de cariatides terminées en gaîne, — quatorze en tout, — les personnifications des *Vertus* et des *Vices*. La caractéristique n'y est toutefois pas des plus nettes, et la disparition de plusieurs des mains tenant des attributs ne contribue pas précisément à faciliter la solution du problème. J'ajouterai que le travail est relativement rude.

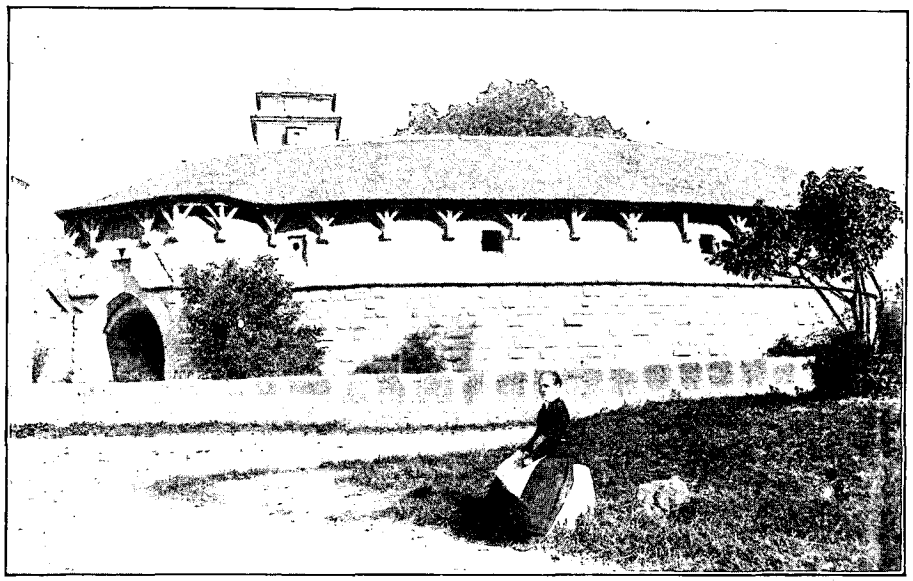
Plus loin, en face de l'église Saint-Jacques, ce sont trois superbes portes qui donnent accès dans le *Gymnasium*, construit de 1591 à 1598. Celle du centre, qui communique avec la cage de l'escalier, est ornée de cariatides et d'une inscription rappelant que l'édifice a été restauré en 1793.

La rue des Seigneurs (*Herrengasse*), qui prend naissance sur la place de l'Hôtel de Ville et qui descend par une pente assez sensible vers la Burg, est particulièrement riche en demeures historiques et en chefs-d'œuvre de l'art de bâtir. Sur une pharmacie, une inscription rappelle qu'en 1513 l'empereur Maximilien y reçut deux fois l'hospitalité. Une autre inscription remémore le séjour fait, en 1474, par l'empereur Frédéric III. Puis c'est une superbe maison bâtie en 1759, avec un portail massif orné d'armoiries, ou encore des portes en ogive portant des écussons des anciens bâtisseurs. Vers le centre de la rue se dresse une fontaine, surmontée d'un personnage couronné, dont le corps se termine en deux queues de poisson, à la façon des sirènes. Il est barbu, par conséquent on ne saurait le confondre avec la Vierge de même forme, qui figure dans les armoiries de Nuremberg. La colonne qui sert de support est savamment décorée dans le goût de la Renaissance allemande.

Cette rue, fort large, a véritablement grande tournure : les tilleuls (c'est l'arbre favori des Rothembourgeois), que l'on a commencé à y planter, lui donneront plus de caractère encore, si Dieu leur prête vie.

Dans des explorations telles que celles-ci, les photographes sont nos collaborateurs inconscients : non seulement, en fixant l'image des monuments, ils nous permettent de les étudier à loisir, une fois rentrés chez nous, et de compléter des observations trop fugitives ; ils sont aussi, par profession et souvent par instinct, chasseurs d'inédit. Que d'œuvres d'art ignorées des Guides n'ai-je pas trouvées grâce à eux!

A Rothembourg, comme partout, une de mes premières visites a donc été pour un de ces utiles et modestes auxiliaires. Il habite — dans la rue des « Seigneurs » — une maison fort belle, qui a hébergé jadis le roi Ferdinand et l'empereur Charles-Quint. Dans le jardin, — un jardin à la végétation touffue, — bordé de murs de soutènement énormes et de galeries à jour, un jeune peintre brosse une esquisse très vigoureuse. La vue de la vigne vierge qui commence à rougir, celle des arbustes, des fleurs, font du bien au milieu de tant de témoignages de l'activité ou de l'agitation humaine. Mais pénétrons à l'intérieur : comme dans la plupart des constructions anciennes de cette région, l'escalier — un escalier à vis — est pratiqué dans une tourelle à part, de forme polygonale. Il nous conduit à un appartement fort convenablement meublé, enrichi de plafonds historiés, en stuc, du XVIIe siècle (1670). Le propriétaire est un homme à la physionomie avenante, un vrai artiste, qui s'est dévoué à l'illustration de sa ville natale.



LE « SPITALTHOR ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

XIII

En sortant par la porte de la « Burg », qui est encore munie de formidables battants de bois, on débouche sur une esplanade des plus coquettes, aménagée sur l'emplacement de l'ancienne citadelle détruite naguère (il n'en subsiste qu'une tour carrée, percée de deux fenêtres qui, pour comble, semblent refaites de notre temps).

Partout des pelouses ombragées par des arbustes et des arbres; dans le nombre, des tilleuls gigantesques qui peuvent bien compter deux siècles et demi. Des bancs, des kiosques rustiques témoignent de la sollicitude de la municipalité. Une charmante treille, couverte de vigne vierge, offre un abri aux mères et aux enfants pendant les onédes. A la promenade proprement dite fait suite un véritable parc, aux bouleaux, aux platanes, aux sycomores, aux noisetiers d'une superbe venue. En dehors du mur qui entoure la promenade, s'élèvent des pavillons légers et riants bâtis au milieu des fleurs et des vignobles.

Autant l'entrée en ville avait été décevante, autant le panorama qui s'étend brusquement devant nous a de grandeur. A quelque 60 mètres au-dessous du spectateur s'étend la petite rivière de la Tauber, que côtoie une route bordée de saules. Sur cette vallée, excessivement étroite, se détachent des îlots de maisons, entre autres le petit château des Tobler *(Toblerschlosschen)*, coquet au possible, puis l'église de Detwang et un pont à moitié perdu au milieu des arbres. Plus loin, se relevant en bonds rapides, se dresse un monticule faisant face à celui sur lequel est bâti Rothembourg. Les flancs de ce monticule sont couverts de champs, de vignes, de vergers, soutenus de distance en distance par des petits murs. Au sommet, ondule une route dont l'extrémité semble donner directement sur les nuages et se perd dans la ligne de l'horizon.

Si nous contournons maintenant le promontoire occupé par la promenade et le parc, nous découvrons successivement un coin de Rothembourg, avec trois tours et la petite église de Saint-Wolfgang, puis le côté opposé de la ville, celui du « Spitalberg ». De ce côté, les remparts qui dominent de toutes parts la vallée présentent un développement véritablement imposant; des tours carrées ou circulaires les flanquent de distance en distance. L'appareil est cependant assez irrégulier : il se compose de pierres grisâtres, nullement comparables aux magnifiques blocs employés à Nuremberg. Malgré l'avantage de la situation, l'effet y est moins saisissant que sur les bords de la Pegnitz; c'est que la préoccupation d'art y est moins prononcée, le style moins fier. Par contre, la sollicitude des Rothembourgeois pour ces antiques témoins de leur puissance fait honte à l'utilitarisme de leurs voisins de Nuremberg!

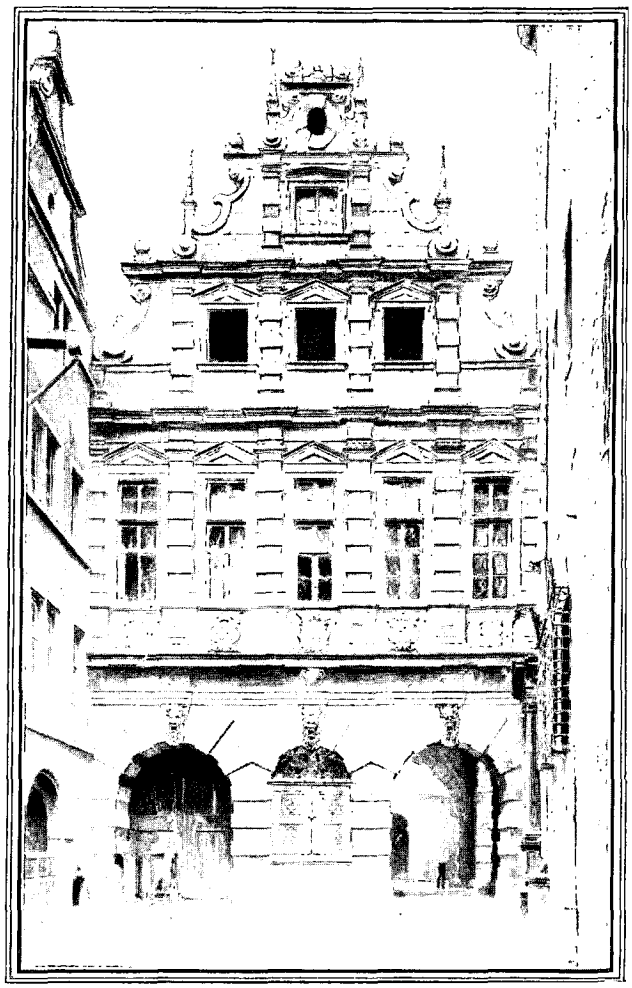
LE « KLINGENTHOR » DE ROTHEMBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le tour extérieur des remparts (étant donnés les accidents de terrain, il a été impossible de pratiquer partout des fossés) s'est métamorphosé en une promenade garnie de massifs de verdure, de vignobles ou de vergers. A l'intérieur de l'enceinte, des habitations d'ouvriers ou de paysans, des jardins, suivent la ligne des fortifications. Que de jolis motifs à glaner sur ces demeures si humbles! Ici ce sont des sculptures du XVIe siècle, encastrées dans les murs et encadrées par la vigne vierge; ailleurs se développe une inscription moderne, qui rappelle l'évasion du docteur Carlstadt, en 1525.

La municipalité veille avec un soin jaloux sur toutes ces reliques, sur tous ces souvenirs. Proclamons-le bien haut : c'est miracle que, dans une ville relativement si petite et si cruellement déchue, les édiles fassent preuve d'autant de munificence en même temps que d'autant de piété.

Du côté de la gare, près du « Roderthor », s'étendent des fossés, d'une profondeur respectable, envahis par une végétation luxuriante et par des arbres qui dépassent les parapets d'un grand nombre de pieds. De-ci, de-là, les fossés sont comblés et convertis en vergers. Le « Klingenthor », flanqué sur chacune de ses quatre faces d'une tourelle de guet, conduit à la petite chapelle de Saint-Wolfgang, située en dehors de cette porte, mais comprise encore dans l'enceinte. Toute modeste qu'elle soit (elle ne compte qu'une seule nef, que recouvre un vulgaire

badigeon blanc), elle renferme quelques œuvres de prix. Voici d'abord, sur la porte, la statue assise — en costume épiscopal — du saint auquel le sanctuaire est dédié. Le travail, daté de 1489, est d'un faire assez souple. Plus loin, sur le maître-autel, on découvre un important polyptique, orné de trois statues peintes et dorées, d'un faire excellent. Les peintures des volets sont d'un coloris vigoureux; elles appartiennent déjà au XVIe siècle et me paraissent d'un style plus avancé que les ouvrages de Barthélemy Zeitblom, à qui on les attribue; on ne peut leur reprocher que des proportions trop trapues; d'autre part, elles font la place bien large au paysage. Les peintures des revers, attribuées à Schaffner, offrent des scènes de sainteté traitées dans une donnée un peu familière; la Renaissance s'y fait jour par quelques ornements. Puis, sur un autre autel, d'importantes sculptures en bois — voilà bien le triomphe de l'Ecole allemande! — notamment un *Saint Martin à cheval* — charment par leur facture libre et spirituelle. On éprouve une sorte de volupté à découvrir dans un sanctuaire si simple de vraies œuvres d'art.



L'HÔTEL DE VILLE DE WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En quittant la petite chapelle de Saint-Wolfgang et en sortant par le « Klingenthor », nous rencontrons de nouveau quelques fossés; c'est donc là encore un des points vulnérables. On comprend que l'ennemi n'ait pas été assez naïf pour attaquer la ville du côté où elle était inexpugnable.

Rothembourg se termine, je l'ai dit, par un faubourg, le *Kappele*, peuplé de charrons, d'artisans divers et de cultivateurs: point de magasins ici; même pas de boutiques; l'agriculture lutte avec la petite industrie. Des charrettes attelées de vaches rapportent le regain qui vient d'être fauché dans les prairies du voisinage : le quartier y perd son aspect de ville pour ressembler à un village. Des monuments imposants, l'hospice et les immenses granges et greniers municipaux, soutiennent d'ailleurs le groupe des édifices plus humbles, en bois et torchis, et leur donnent du ton. Admirons la grande tournure de l'hospice, vaste maison Renaissance à six étages, précédée d'un portail orné de sirènes. Ici, comme partout, de belles inscriptions latines nous apprennent ce que la vie publique avait de fermeté et de netteté au XVIe et au XVIIe siècle, jusqu'après la guerre de Trente ans, à quel point les municipalités ou les particuliers avaient conscience de leur mission, et quel secours ils tiraient des leçons de l'antiquité pour formuler leurs aspirations ou leurs conquêtes. Je citerai à titre d'exemple l'inscription qui se rapporte à la léproserie du Kappele.

Quatre portes successives, dont chacune forme un ouvrage de défense distinct, et qui sont dominées par une tour, donnent accès dans la campagne. Ce côté était le plus vulnérable de l'enceinte, qui est dominée, ou peu s'en faut, par le plateau avoisinant. Aussi y a-t-on multiplié les défenses : fossés, bastions, demi-lunes, autant d'assaut à livrer.

Dans une des cours comprises entre ces portes, se dresse un tilleul gigantesque, tel que je n'en ai jamais vu, offrant toute l'envergure d'un chêne. Ailleurs, sur la petite maison du garde je relu l'inscription : 1537; sur la porte extérieure la date de 1586.

Parfois, la nature est venue au secours des ingénieurs; en maint endroit des assises de roches naturelles ont facilité leur tâche. Ailleurs, créneaux et parapets disparaissent sous un épais tapis de lierre. Plusieurs tours d'une grande élévation — des tours de guet, ce semble — dominent les pâtés de maisons, dont les façades donnant sur le Nord-Est se dorent en ce moment sous les rayons d'un radieux soleil de septembre. Le soir approche; du fond de la vallée montent, chanté par un chœur de jeunes filles, les beaux Lieder de Geibel : *Der Mai ist gekommen* (le Mai est venu), et de Schubert : *Der Lindenbaum* (le Tilleul). Je prends congé de Rothembourg sur cette impression douce et réconfortante.

XIV

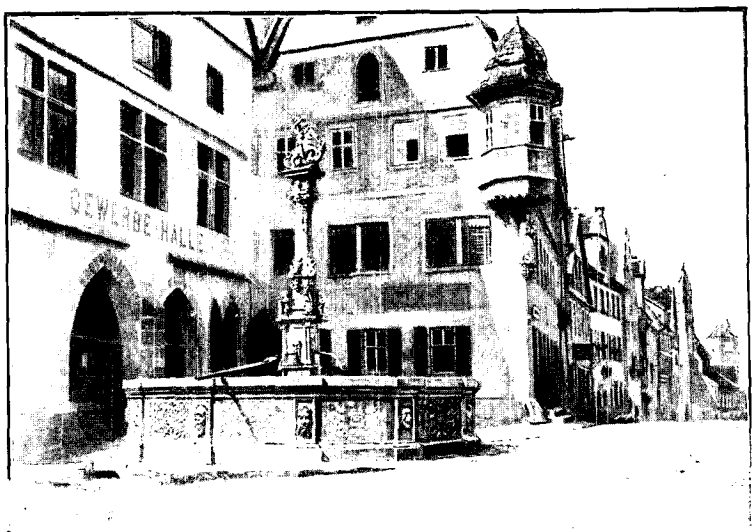
Würtzbourg.

De Rothembourg nous retournons à Steinach, d'où nous gagnerons en deux petites heures la ville de Würtzbourg. La ligne est jalonnée par des clochers, qui reproduisent invariablement le type de calebasses écrasées, à six ou huit faces, avec une petite flèche au bout. Cette forme disgracieuse aurait-elle été d'aventure adoptée pour donner plus de sonorité aux cloches? Sinon, comment s'expliquer une telle aberration du goût! Une des stations mérite plus qu'un coup d'œil : c'est la petite ville de Marktbreit, fort pittoresque, avec ses tours couvertes en tuiles rouges ou en ardoises, sa belle façade d'église, à pignon dentelé, surmonté de deux obélisques et de tout un assortiment de clochers. Seuls les vignobles qui garnissent les collines avoisinantes choquent l'œil par leur nudité : c'est le triomphe de l'utilitarisme agricole. J'ajouterai, pour n'avoir pas besoin d'y revenir, que l'Allemagne, contrairement à l'opinion répandue chez nous, possède une quantité respectable de vignobles; des surfaces immenses en sont couvertes, sur les bords du Mein, comme sur ceux du Rhin ou de la Moselle, dans la Prusse rhénane, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, le Palatinat ou la Bavière.

A Würtzbourg notamment, la viticulture a de tout temps été en honneur : aujourd'hui encore les hospices et l'Université en tirent le plus clair de leurs revenus. L'Université, m'affirme-t-on, possède en vignobles un patrimoine représentant une quinzaine de millions. Le vin de Würtzbourg est célèbre, au loin, sous le nom de « Steinwein » (vin de pierre). On le sert dans des bouteilles ayant la forme de gourdes aplaties (« Bocksbeutel »). Par acquit de conscience, je déguste un cru de 1883, provenant de l'enclos de l'hospice du Saint-Esprit : il ne me paraît se distinguer des vins de table ordinaires que par la forme des récipients et par son prix relativement élevé (4 marks la bouteille). C'est un vin sec, un peu acide, d'un goût de pierre à feu très prononcé, mais qui plaît, parce qu'il est naturel et sain.

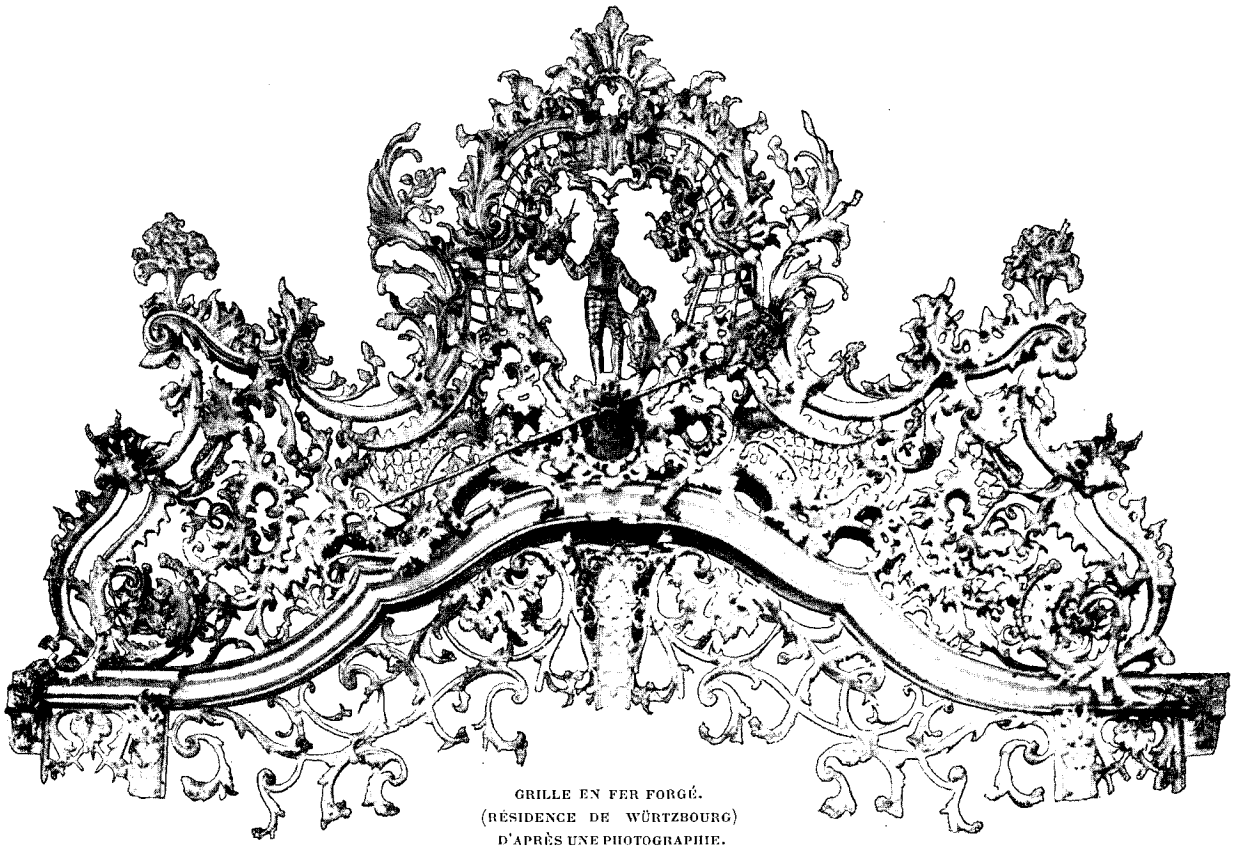
Mais poursuivons notre exploration. Le bourg d'Ochsenfurt n'est pas moins pittoresque que la ville de Marktbreit : des clochers, des tours, un beau pont de pierre, des remparts, lui donnent de l'accent et de la tenue. Tous ces coteaux et toutes ces vieilles villes rappellent les bords du Rhin. Aussi bien sommes-nous dans la région où le Mein se réunit au fleuve allemand par excellence.

(A suivre.) Eugène MÜNTZ.



LA FONTAINE DE SAINT-GEORGES À ROTHEMBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



GRILLE EN FER FORGÉ.
(RÉSIDENCE DE WÜRTZBOURG)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN ALLEMAGNE : WÜRTZBOURG ET BAMBERG[1],

VOYAGES AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

ENFANTS JOUANT
ARDIN DE LA RÉSIDENCE, À WÜRTZBOURG).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En approchant de Würtzbourg, on découvre le Marienberg, que couronne une forteresse, et qui domine au loin la plaine; puis le train fait le tour, ou peu s'en faut, de la ville. Les faubourgs de frais bâtis, avec leurs fabriques, leurs hôtels, leurs cafés gigantesques, leurs habitations particulières luxueuses, ont toutes les apparences d'un essor extraordinaire. Les nouveaux quartiers tiennent les promesses faites par les faubourgs : la *Kaiserstrasse* (rue de l'Empereur) est une succession de véritables palais. Seul, le centre — je veux dire la ville vieille — a conservé sa physionomie d'autrefois, qui n'est pas des plus brillantes. A peine si l'on y trouve quelques vestiges du moyen âge ou de la Renaissance. Nous avons évidemment affaire à une race moins bien douée : les formes sont lourdes et mal digérées; les éléments pittoresques se réduisent à leur plus simple expression; les rues, longues et parfois fort sombres, se ressentent déjà du voisinage de l'Italie, mais en ce que celle-ci a de moins séduisant. La génération nouvelle s'est efforcée de parer à ce défaut : les quartiers qui s'élèvent près de la gare et qui portent, comme les boulevards de Vienne, le nom de *Ring* (anneau, enceinte), se distinguent par leurs masses imposantes, sinon par le luxe de leur ornementation. Des hôtels grandioses, des restaurants où l'on fait une chère exquise, des magasins luxueux, d'innombrables bazars dans lesquels la camelote règne en souveraine, puis une circulation énorme de véhicules de toute nature, y compris des vélocipèdes sans nombre, donnent une grande animation à la ville, qui compte aujourd'hui plus de 60.000 habitants. Et cependant Würtzbourg, tout tend à le démontrer, ne s'est pas développée d'une façon organique, semblable en cela à la plupart de ses rivales allemandes : le fond de la vie est resté rude, terne, mesquin, alors que sur ces façades somptueuses s'affirme un luxe parfois si insolent Mais laissons là ces considérations,

1 *Suite. Voyez t.* III, *p.* 313, 325 *et* 337, *t.* IV, *p.* 217.

qui pourraient froisser nos voisins (loin de moi une telle pensée; je ne voyage pas pour le plaisir de dénigrer), et portons nos pas du côté du Mein : ici Würtzbourg a tout à fait une grande tournure.

La cathédrale, terminée en 1188, passe pour l'édifice roman le plus vaste de l'Allemagne. Malheureusement, l'intérieur a été remanié au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle et n'offre plus aujourd'hui qu'une décoration prétentieuse et extravagante.

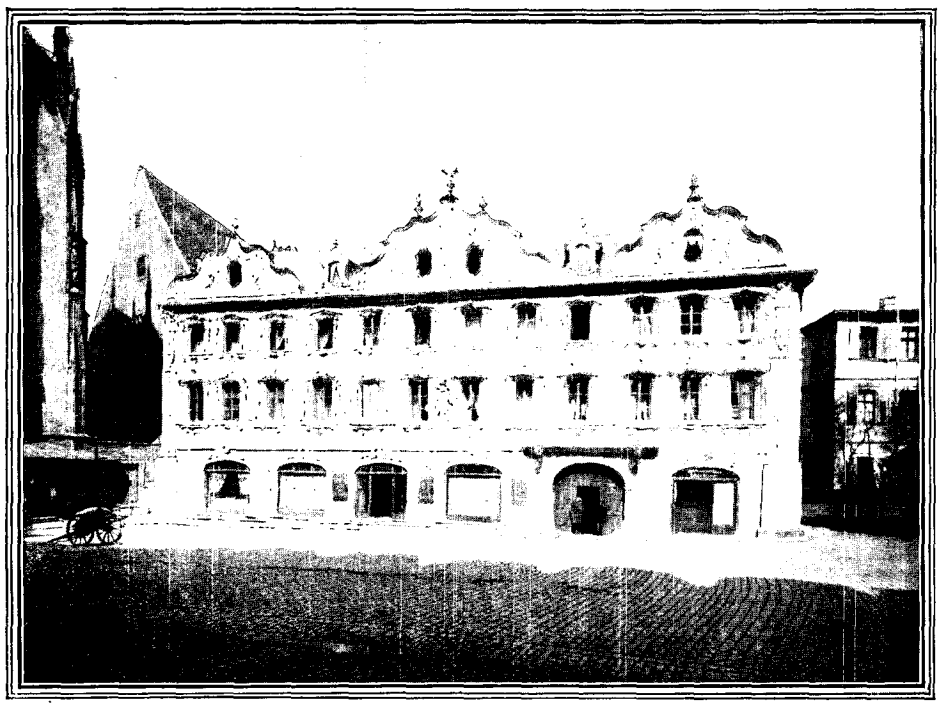
De nombreuses sculptures du moyen âge et de la Renaissance nous dédommagent de ces mutilations. Ici, c'est une *Mort de la Vierge,* en ronde bosse, du XVe siècle, simple et pathétique; là une série de monuments funéraires. Parmi ces derniers, les tombeaux des évêques Rodolphe de Scherenberg († 1495) et Laurent de Bibra († 1519) rendent témoignage de l'habileté du plus fameux d'entre les sculpteurs würtzbourgeois, Till Riemenschneider (mort en 1531, à l'âge de 70 ans). Cet artiste, avec qui nous avons déjà fait connaissance, à propos de la cathédrale de Rothembourg, s'y distingue par sa facture ample et souple; il se montre familiarisé avec toutes les conquêtes de la Renaissance, ainsi que l'on peut en juger par les Génies nus du monument de Bibra.

Comme je n'ai pas la prétention de dresser ici la statistique monumentale de Würtzbourg, je passerai sous silence les autres églises, soit gothiques, soit du style baroque ou du style rococo : il faut savoir se borner, surtout en explorant ces villes allemandes, qui ont conservé tant de souvenirs du passé. Je glisserai donc sans regret aucun, sur toutes les créations dont on trouve l'équivalent ailleurs, sauf à m'étendre, autant que besoin en sera, sur des œuvres ayant leur originalité et leur accent à part.

Arrêtons-nous d'abord devant la tour du comte Eckard, aujourd'hui affectée au service de la police, et devant le palais épiscopal : celui-ci bâti en style de la Renaissance (1594), avec une tourelle à encorbellement sur un des angles, et un pignon à volutes émergeant du toit, est un édifice ample, aux formes un peu faciles et bourgeoises.

De l'Université, je ne dirai rien, si ce n'est qu'elle a un riche patrimoine, principalement composé de vignobles, et qu'elle doit surtout sa célébrité à ses médecins et à ses juristes, qui tirent de gros revenus de leurs consultations ou opérations. Qui eût cru que tout à coup la découverte des rayons X, due à un de ses professeurs, le docteur Rœntgen, lui vaudrait une notoriété si éclatante!

Si Bamberg incarne les souvenirs du moyen âge, si Nuremberg marque le passage de la période gothique à la Renaissance, et Rothembourg le triomphe des idées nouvelles, Würtzbourg doit le meilleur de sa notoriété à une création du XVIIIe siècle : la Résidence des princes-évêques. C'est que, comme à Bamberg, d'ailleurs, nous avons affaire à un centre catholique, dirigé et inspiré par un prélat tout-puissant. Ici comme là, une volonté énergique a groupé en un faisceau unique les efforts qui, dans des républiques telles que Nuremberg et Rothembourg, n'avaient que trop de tendances à se disperser.



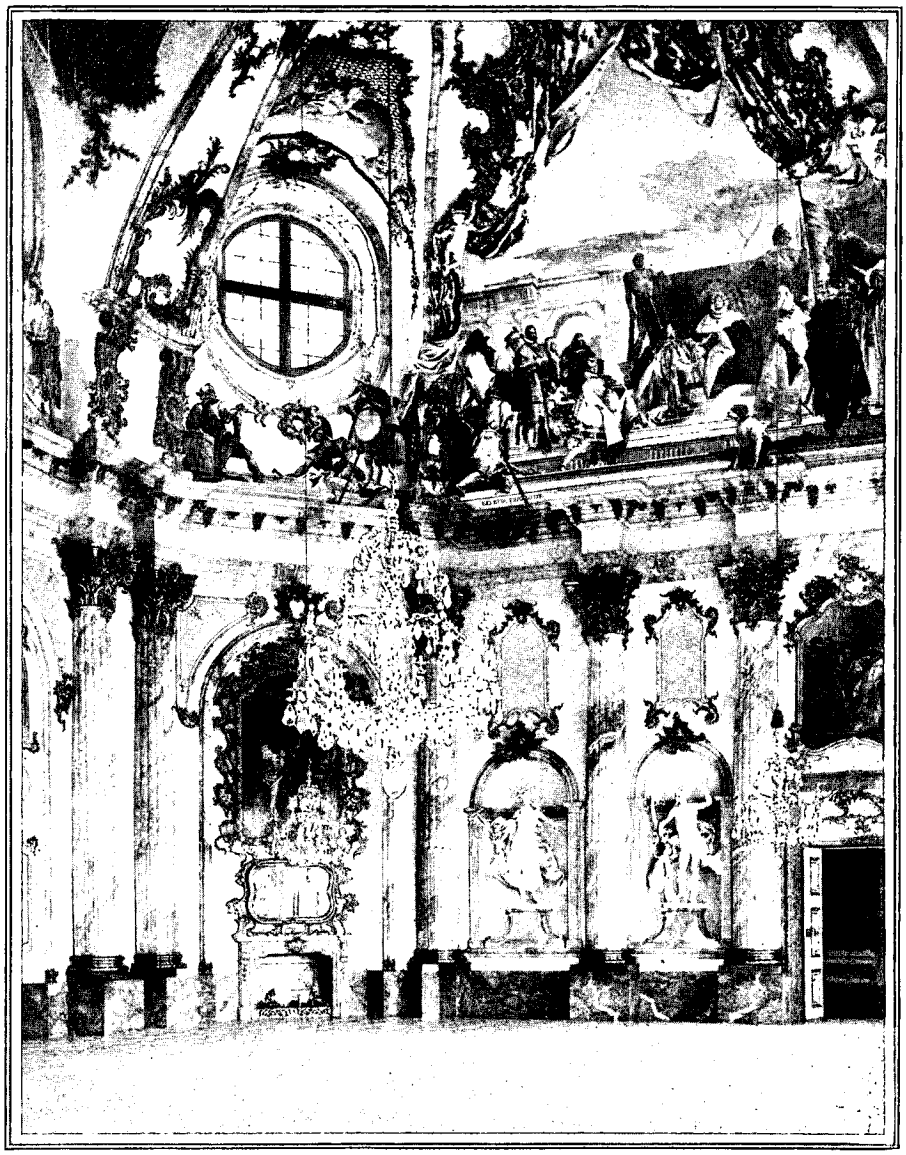
UNE MAISON DE WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ce fut de 1720 à 1744 que les princes-évêques Jean-Philippe-François de Schonborn et son successeur Frédéric-Charles de Schonborn firent élever, par l'architecte Balthazar Neumann[1], cette demeure somptueuse, inspirée du modèle créé à Versailles par le Grand Roi. Le *Guide* de la librairie Woerl, qui a son siège à Würtzbourg, nous apprend que la Résidence renferme une église, cinq

1. Notons toutefois qu'un architecte français célèbre, Germain Boffrand (1667-1754), travailla sous les princes-évêques de Würtzbourg, de même que pour l'électeur de Bavière.

grandes salles, trois cent douze chambres, vingt-cinq cuisines, et qu'elle est percée de neuf cent quarante-sept fenêtres!

La Résidence est à coup sûr un des monuments les plus importants qu'ait produits le style Régence. Elle fait le plus grand honneur aux deux princes-évêques qui en ont poursuivi la construction avec un esprit de suite si remarquable, non moins qu'à l'architecte qui en a conçu le plan. L'ensemble, ferme et solide, plutôt bourgeois que classique, mais savoureux par cela même, a quelque chose de calme et de posé : on pense à la Renaissance bien plus qu'à la Régence; ou plutôt l'esprit de la Renaissance perce sous des ornements du XVIIIe siècle. Peu de colonnes et même peu de pilastres; les fenêtres ont, soit un encadrement qui rappelle celui des maisons romaines, soit un fronton assez compliqué. Les proportions sont très nobles; on y voudrait peut-être un peu plus de saillies, des formes plus dégagées; mais tel quel l'ensemble plaît par sa fermeté, sa sobriété, par ses lignes simples et harmonieuses. Nulle trace des excès dont se sont rendus coupables les architectes qui travaillaient vers la même époque à Dresde. Les belles pierres de taille, de couleur jaune, les sculptures décoratives — trophées, casques, etc., — les superbes ornements en fer forgé, aussi touffus qu'élégants, rehaussent encore l'effet.



UNE FRESQUE DE TIÉPOLO DANS UNE DES SALLES DE LA RÉSIDENCE, À WÜRTZBOURG (PAGE 232). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

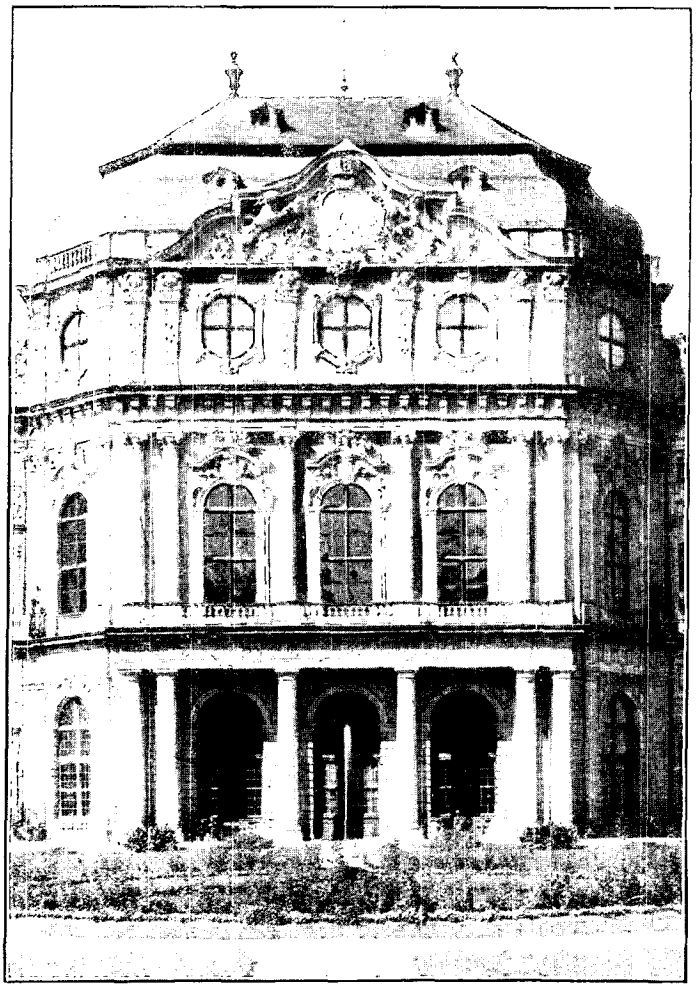
Il est rare, chez nos voisins, que cette recherche du luxe pénètre au delà de l'épiderme : ils savent bien concentrer leurs efforts sur quelque partie en vue: façade, appartements de réception; mais ils ne se doutent même pas de la nécessité de mettre les accessoires en harmonie avec ce que j'appellerai les morceaux d'apparat. Les cours qui précèdent le palais sont misérablement pavées; un mauvais dallage et un badigeon des plus vulgaires, écaillé en cent endroits, font tous les frais des galeries et des corridors qui conduisent à l'intérieur. Du moment où ils prenaient l'Italie pour modèle, les bâtisseurs — je parle de ceux des deux derniers siècles — auraient bien dû lui emprunter ses pavements en marbre de couleur, les riches revêtements des parois à l'aide de fresques, de mosaïques ou de marqueteries. Les lacunes que je viens de signaler — et bien d'autres — frappent aussi bien au palais de Würtzbourg qu'à celui d'Anspach ou dans les villas et temples du parc de Schwetzingen : elles nous révèlent combien cette somptuosité était factice, et dans quelle mesure elle procédait du caprice d'un prince, bien loin de servir d'expression aux aspirations d'une population entière. Une race vraiment amoureuse de la forme n'aurait pas manqué de donner aux moindres détails un cachet de fini et de richesse.

Pour compléter la physionomie de ces demeures, il faut évoquer l'image de leurs possesseurs, ces princes

ou ces prélats aussi fastueux que pédants, attachés à l'étiquette plus encore que le grand Roi, et ayant conservé, au milieu des raffinements empruntés à une civilisation étrangère, un grand fonds de lourdeur et de rudesse.

Les cortiles, simples et amples, accusent l'étude des modèles italiens ; ils sont malheureusement mal entretenus, et l'herbe y pousse « sans crainte du sarcloir ».

En pénétrant dans le corps de logis principal, comme sous le coup de baguette d'une fée, nous nous trouvons transportés dans un monde enchanté. Un escalier grandiose, unique, plein de fantaisie et de majesté, développe sous nos pas ses rampes amples et aisées, tandis que, si nous levons les regards, nous apercevons comme en un éblouissement un gigantesque plafond décoré — et c'est tout dire — par J.-B. Tiépolo (1696-1770). L'œuvre est saisissante, pleine d'imprévu (pour ne pas dire d'incohérence) et de grandeur : dans le bas, des personnages qui émergent à peine, puis un espace vide immense, au sommet le ciel. Le thème illustré par l'habile fresquiste vénitien est l'*Olympe avec les quatre Parties du Monde*.



UN PAVILLON DE LA RÉSIDENCE, À WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous avons évidemment affaire à un maître décorateur, nourri dans l'étude de ces grands magiciens qui ont nom le Tintoret et Paul Véronèse, à un artiste spirituel et brillant. Mais nous préserve le ciel de tout fétichisme à son égard ! Tiépolo se plaît à répartir inégalement ses masses, sans souci du rythme ou de la pondération, et cette inégalité est pour beaucoup dans l'effet de ses peintures, qui sont comme un défi aux règles classiques. Je ne parle pas de ses figures déhanchées, de ses physionomies frivoles. C'est, somme toute, un art mauvais sujet, un art fin de siècle en dépit de toutes les caresses et de toutes les séductions du pinceau.

La salle des Empereurs, qui contient le second cycle de fresques exécuté par Tiépolo (1752), nous montre, sur le plafond, les *Chevaux traînant le char d'Apollon ;* dans les pendentifs, le *Mariage de Frédéric Barberousse avec Béatrix*, etc. Ce sont des compositions spirituelles, légères, brillantes, d'un joli coloris, blond comme le miel. L'anecdote remplace l'histoire, et la couleur historique ne brille que par son absence : Frédéric Barberousse porte la collerette, et son épouse la fraise ! Mais quel peintre du XVIIIe siècle se serait piqué de plus de fidélité ?

Ailleurs, par des portes entre-bâillées, on découvre des bouts de fresques qui ont de l'allure et du ton. C'est évidemment l'œuvre de quelque maître allemand du siècle dernier, plus familiarisé encore avec la manière de nos décorateurs français qu'avec celle de Tiépolo.

La décoration de la Résidence nous initie aux raffinements, mais aussi à la lourdeur du luxe allemand pendant le XVIIIe siècle. Il est impossible de dénier la grandeur à ces enfilades de salles, plus richement ornées les unes que les autres ; la salle des glaces, quoique de dimensions moindres, rappelle son prototype de Versailles ; la salle verte semble tapissée de malachite. Puis, nous avons tout le côté du palais meublé sous le premier Empire, époque à laquelle il hébergea l'ex-grand-duc de Toscane Ferdinand, nommé en 1805 grand-duc de Würtzbourg. Les murs sont tendus de superbes tapisseries des Gobelins : une suite de l'*Histoire d'Alexandre* d'après Le Brun, donnée, m'affirme-t-on, par Louis XIV à un des princes-évêques ; puis une suite du *Carnaval de Venise*, tissée au XVIIIe siècle, à Würtzbourg même, par le tapissier A. Pirot.

Un jardin aussi vaste que varié se développe à côté du palais : il est moins régulier, mais aussi moins nu que ceux de Versailles. Sur les rampes des escaliers, de charmantes statues d'enfants, en costume du temps, portent des fagots, vendent des fleurs, des petits pains, etc. Voilà qui est moins banal que la mythologie.

XV

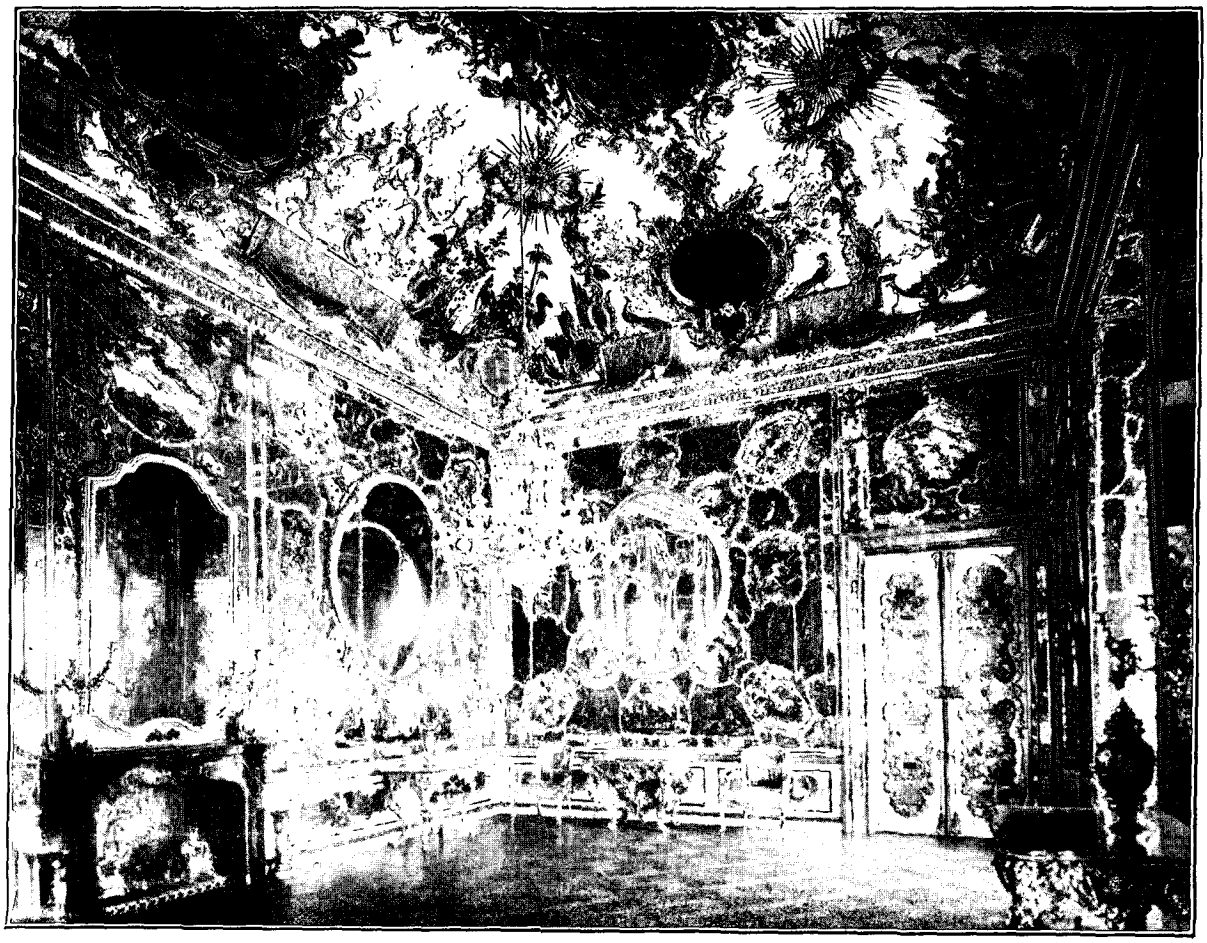
Neustadt « an der Saale ».

Quelques heures suffisent pour aller de Würtzbourg à Neustadt-sur-Saale, dans le voisinage de Kissingen.

La cité minuscule qui s'élève sur un mamelon, à quelques portées d'arc de la gare, au milieu de prairies émaillées de merveilleuses fleurs bleues et arrosées par de nombreux cours d'eau, prédispose le visiteur en sa faveur, grâce à ses souvenirs historiques, grâce aussi à ses constructions modernes, qui ont je ne sais quel caractère d'intimité et de bonhomie. Elle s'enorgueillit d'un passé lointain (on affirme qu'elle a été fondée par Charlemagne), mais, si j'en juge par son enceinte, sa population n'a jamais dû être sensiblement supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui (un peu plus de 2.000 habitants); son rôle, par conséquent, a dû être des plus modestes. N'importe : ce qui reste de ses remparts, de ses portes, de ses édifices d'utilité publique, donne l'impression d'une cité dotée d'une organisation aussi méthodique que complète, d'un microcosme se suffisant à lui-même.

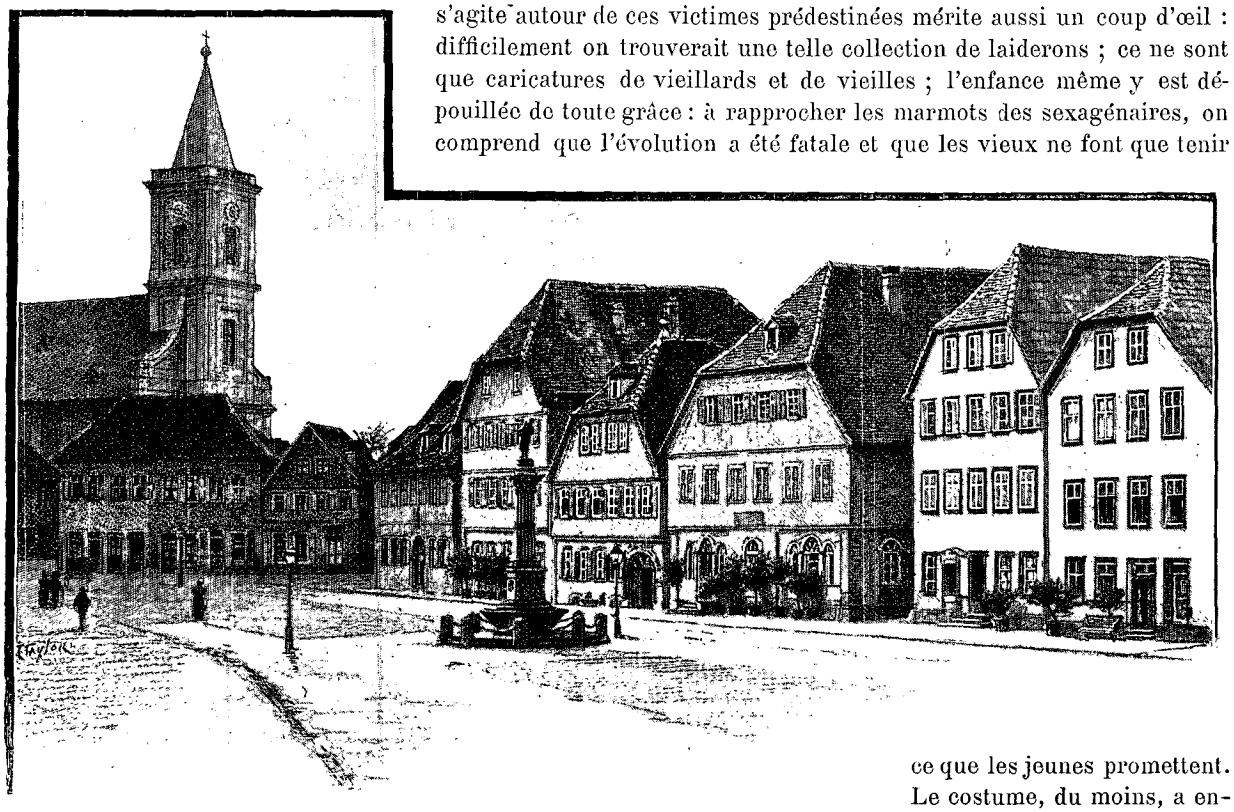
Je ne m'étendrai pas sur le vaste et célèbre château en ruine la « Sazlburg », qui se dresse à quelque distance de la ville, au sommet du monticule dont la base est occupée par un établissement thermal ; j'aurais fort à faire s'il me fallait décrire un à un tous les châteaux de la féodale Allemagne. Dans le cas présent, les historiens nous forcent à remonter jusqu'à Charles Martel pour le moins, et nous apprennent que les hôtes de la « Burg » s'appelaient saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Henri l'Oiseleur, Othon le Grand. Qu'il nous suffise de noter que l'art et la nature forment, à la « Sazlburg » un mélange attrayant (des mamelons couverts d'un épais gazon y alternent avec des citernes profondes, que les touristes finiront par combler à force d'y jeter des pierres); puis, revenons à notre objectif principal : l'étude des mœurs contemporaines et celle des œuvres d'art, qui sont aussi une manifestation de la vie, toutes les fois qu'elles réussissent à provoquer en nous une impression : elles nous émeuvent, donc elles ne sont pas mortes.

C'est précisément aujourd'hui jour de marché ; nous voilà donc transportés en pleine vie contemporaine. La grande place de Neustadt est réservée aux porcs et aux animaux de petite taille ; une place, située en dehors



UNE SALLE DE LA RÉSIDENCE DE WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de la ville, au gros bétail. Une balance publique à niveau permet de s'assurer du poids de cette marchandise vivante. Plus loin se prélassent quelques volatiles, de vulgaires oies, les unes toutes blanches, les autres à moitié grises; tout en mettant un pied en retraite derrière l'autre, elles se donnent des airs d'ibis se tenant gravement sur une patte, l'autre ramenée sous leurs ailes. La foule qui s'agite autour de ces victimes prédestinées mérite aussi un coup d'œil : difficilement on trouverait une telle collection de laiderons ; ce ne sont que caricatures de vieillards et de vieilles ; l'enfance même y est dépouillée de toute grâce : à rapprocher les marmots des sexagénaires, on comprend que l'évolution a été fatale et que les vieux ne font que tenir ce que les jeunes promettent. Le costume, du moins, a encore du caractère, sinon du pittoresque. Les hommes — je parle des campagnards — portent une casquette bleue à visière, un veston et un pantalon également bleus ; ils s'avancent, soutenant de la gauche la pipe à réservoir, dont ils tirent de longues bouffées. Quant aux femmes, elles affectionnent les couleurs voyantes, un bleu clair fort vif; sur la tête elles portent un foulard qui se noue au-dessous du menton. Quelques-unes ont revêtu leurs habits du dimanche, et portent néanmoins une hotte en osier sur le dos.



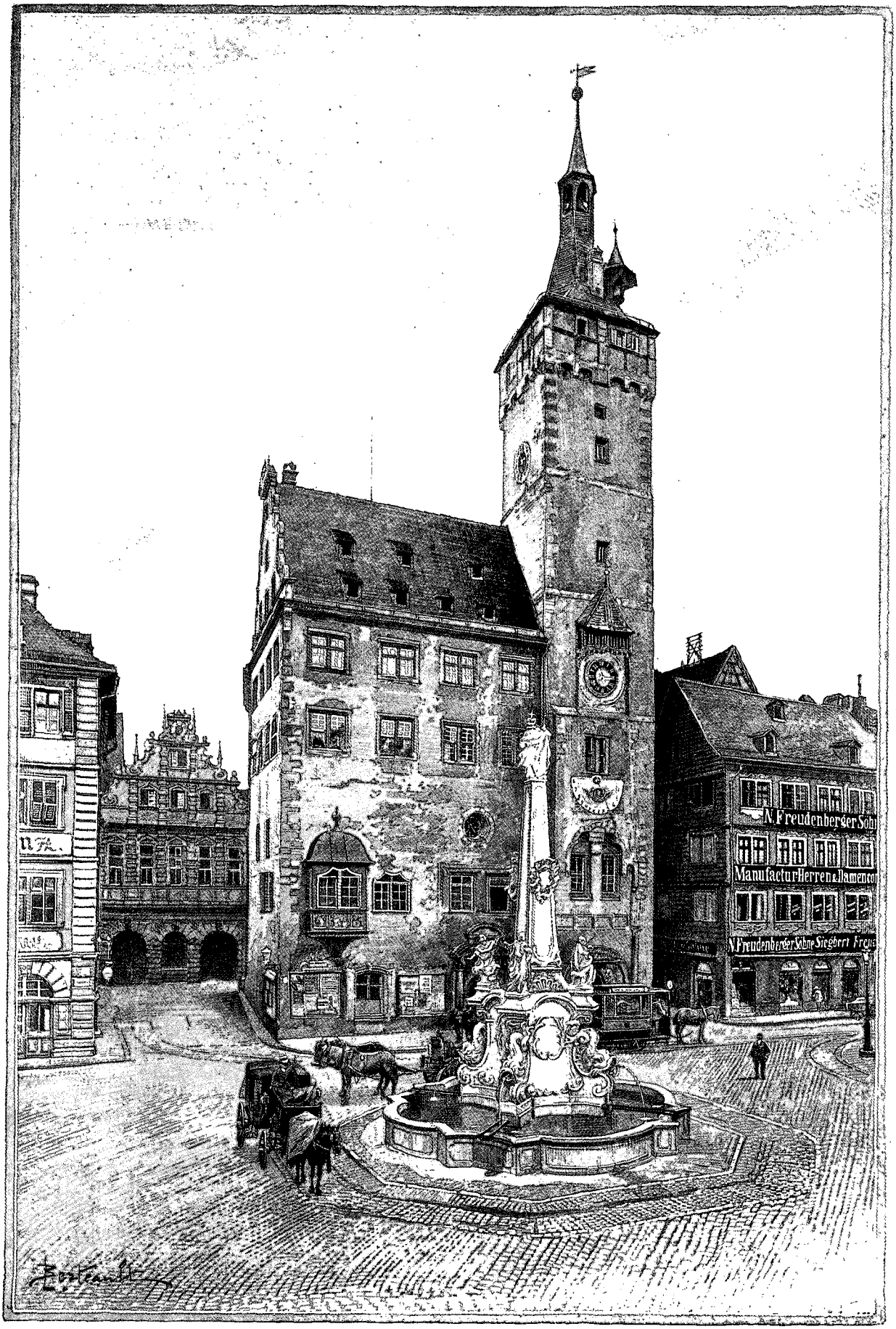
LA PLACE DU MARCHÉ À NEUSTADT. — DESSIN DE TAYLOR.

Si, à la suite du marché, nous passons en revue les magasins, nous y trouvons partout l'horrible camelote, — fonte de fer, chromolithographie, etc., — sans une idée d'élégance, de confort, je dirai presque de civilisation. Et cependant quelles enseignes ou quelles étiquettes prétentieuses ! Ce perruquier qui intitule son officine *Cabinet für Frisiren und Haarschneiden* (Cabinet de frisure et de coupe de cheveux), cet arracheur de dents qui se qualifie de *Zahntechniker!*

Mais ne jugeons pas sur les apparences, surtout quand il s'agit d'un pays qui nous reproche d'être superficiels ! L'Allemagne, nous le savons du reste, a pris un essor vertigineux dans l'industrie, dans le commerce ; la prospérité de ses ports ou de ses usines n'a rien à envier à celle de nos centres les mieux partagés. C'est donc affaire d'habitude et non symptôme de misère qu'une telle modération de goûts.

Ce qui prouve bien que, si nos voisins s'approprient nos formules d'enseignes les plus prétentieuses, fussent-elles vieilles d'un siècle, ils savent aussi tenir compte des progrès réalisés chez nous, c'est cette autre pancarte, que je copie à quelques pas de là : *Kunstmühle. Franzœsische Mühlsteine* (Minoterie artificielle. Meules françaises).

Rebuté par les apparences et par tant de laideur, j'ai négligé de faire causer les braves représentants des campagnes, de lire dans leur âme. Du moins, j'ai essayé, en m'élevant d'un degré, de me rendre compte du caractère, de l'état d'esprit de la classe bourgeoise. Hélas ! ce sont peut-être au fond « les meilleurs fils du monde », comme dirait Marot ; mais quelle lourdeur, quelle maussaderie, rien qu'à les comparer à leurs compatriotes de l'Allemagne du Nord ! A l'hôtel où je prends mes repas, les servantes, même lorsque j'arrive au beau milieu du dîner, se voient forcées chaque fois de demander quels sont les plats du jour, au lieu de s'en informer d'avance. Désire-t-on du jambon, il faut le commander trois jours d'avance. La bière d'Erlangen elle-même, la seule potable dans ces régions, n'arrive que d'une façon intermittente. Par contre, la



LA TOUR DU COMTE ECKARD, À WÜRTZBOURG (PAGE 230). — DESSIN DE BERTEAULT.

carte des vins révèle des crus inconnus : de la « sainte-julienne » (lisez saint-julien), du « champagne mousseux » (*sic*), etc.

J'ouvre ici une parenthèse pour noter le sans-gêne avec lequel nos voisins appliquent les mots étrangers et au besoin les forgent. Au lieu de s'assurer, au préalable, du sens réel, ils créent comme à plaisir un vocabulaire qui ne répond à aucune réalité : prenons le mot *Hausknecht*, qui sert à désigner, dans les hôtels, le personnage chargé, par opposition aux garçons, du transport des bagages, du nettoyage des chaussures, etc. La traduction rationnelle (nous n'avons pas d'équivalent exact) serait domestique : or, que lit-on sur les pancartes placées dans les chambres, à côté des sonnettes électriques : *Hausknecht* — valet de cabaret, ce qui n'a aucun sens. Un autre mot français germanisé — *Restauration* — commence à alterner avec le terme véritable, je veux dire « Restaurant ».

En dépit des efforts du gouvernement ou de certaines administrations pour restreindre l'abus des mots étrangers (n'est-on pas allé jusqu'à essayer de traduire le mot « télégramme » par le mot « communication par fil de fer ») cette invasion d'un nouveau genre s'accentue de jour en jour. Ici (à Aix-la-Chapelle), je relève le mot *Spediteure*, comme synonyme d'Expéditeurs, commissionnaires en transports ; dans le *Journal de Francfort*, je lis une annonce ainsi conçue : « Mariage. *Man begehrt von 60 bis 80 mille !* » (Demande de mariage. On demande une dot de 60 à 80.000 marks). A Würtzbourg, un hôtel annonce des « dîners à part, *zu jeder Zeit* ». Ailleurs, c'est du « Kirsch de la forêt Noire (en français !) ». Puis le mot « Adieu », avec ses modulations infinies, qui revient à la fin de chaque visite ou au bout du moindre colloque engagé en voyage. Somme toute, il y a plutôt une recrudescence de mots français sur les devantures, sur les affiches, dans les annonces. Invasion bien platonique !

XVI

Bamberg.

De Neustadt, le chemin de fer nous transporte, en une couple d'heures, à Bamberg, la vieille et vénérable cité épiscopale. Le long de la route ce ne sont que villages florissants, aux clochers dessinant tantôt un oignon et tantôt un chapeau chinois.

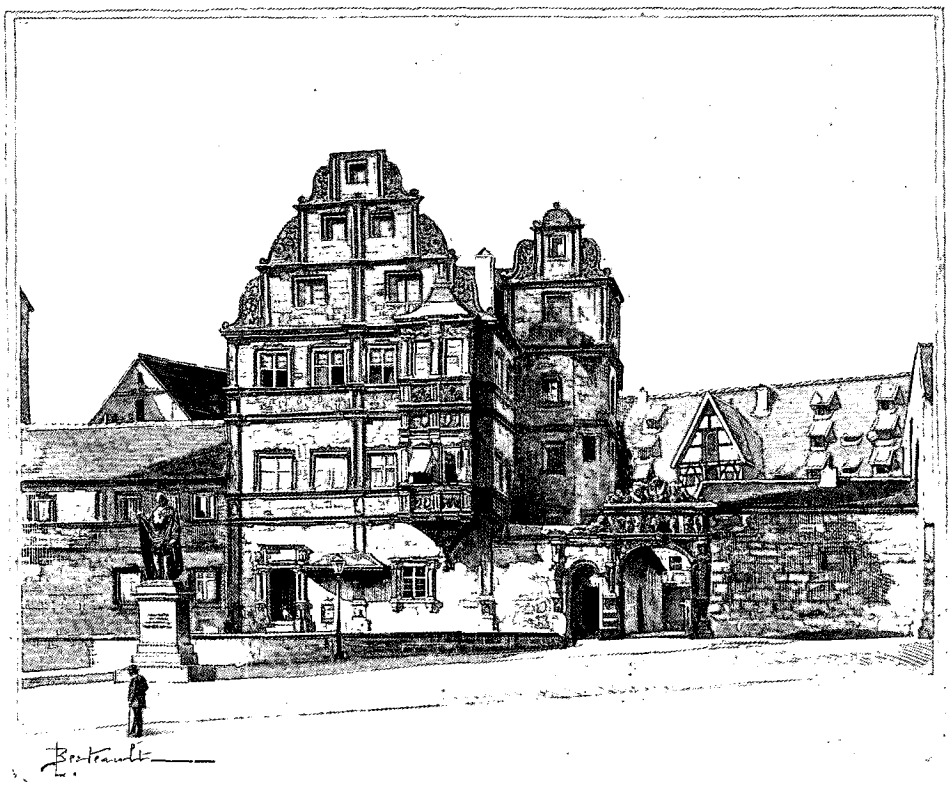
La voie ferrée passe à une certaine distance de Bamberg : aussi, en approchant, les cheminées à vapeur des filatures, des hauts fourneaux, des brasseries, des fabriques de quincaillerie, le disputent-elles en importance aux campaniles. La ville, quand l'on vient du côté d'Oberndorf, n'a que peu d'apparence ; seule la partie construite sur un monticule s'impose. Mais patientons : nous ne tarderons pas à trouver du pittoresque à foison.

PANORAMA DE BAMBERG. — DESSIN DE TAYLOR.

La gare manque de caractère et de confortable ; de rares fiacres y stationnent. Par compensation, on rencontre à l'intérieur de la ville une foule de véhicules attelés de bœufs ou de vaches.

Sans transition, nous pénétrons dans un faubourg aux constructions grandioses, donnant l'idée d'une extrême prospérité, mais d'une prospérité qui date d'hier seulement, et comme qui dirait d'un luxe de parvenu. A Milan ou à Gênes, l'on admire quelques palais gigantesques du XVIe siècle ou du XVIIe ; ici ce sont des rues entières avec des rangées interminables d'édifices à bossages, à portails monumentaux, toute analogie de goût naturellement mise de côté. Dans la *Luitpoldstrasse* un palais se dresse à côté de l'autre (école de filles, école de garçons, maisons de commerce) ; puis, tout à coup, comme pour servir de repoussoir, apparaît une vieille maison, située plus bas que la rue actuelle, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, mais surmontée en revanche d'un toit composé de trois étages.

Les rues, bordées de larges trottoirs, sont éclairées à l'électricité ; de superbes globes suspendus à des fils de fer, que la nuit rend invisibles ou à peu près, produisent l'effet de la pleine lune apparaissant à la hauteur d'un premier étage. Partout des magasins très cossus, presque luxueux, infiniment plus brillants que ceux de Würtzbourg par exemple. Mais pressons le pas et pénétrons au cœur de la cité : ce qui attire l'étranger à Bamberg, ce ne sont pas, en effet, ses faubourgs fin de siècle, ce sont des souvenirs historiques vieux de bientôt mille ans (concile de 1020, diètes de l'empire, etc). et surtout ses monuments d'art.



LA VIEILLE RÉSIDENCE DE BAMBERG. — DESSIN DE BERTEAULT (PAGE 238).

Les Allemands se plaisent à rapprocher Bamberg de Rome; toutes deux, en effet, sont bâties sur sept collines. On pense si ces accidents de terrain ajoutent à l'effet de tant d'édifices vénérables. La Regnitz, un affluent du Mein, introduit à son tour un élément de variété au milieu de ces monticules et y dessine une île des plus pittoresques. Trois ponts font communiquer le faubourg, qui abrite la gare, avec la rive opposée; puis vient un second bras, coupé en deux à son tour par l'île en question; de sorte que, pour aller par exemple à la cathédrale, il faut franchir trois ponts, sans péage heureusement, sinon ce serait ruineux.

Notre première visite sera pour la cathédrale. Fondé en 1005 par l'empereur Henri II, consacré en 1012, ce sanctuaire a été reconstruit, au XIIIe siècle, dans les données du style roman. Aussi l'impression de la sévérité et de la pureté y dominent; arcs-boutants et contreforts y sont réduits à leur plus simple expression, alors toutefois qu'ils ne brillent point par leur absence. En revanche, l'édifice est flanqué de quatre tours imposantes, hautes de plus de 80 mètres. Les deux tours occidentales ont ceci de particulier qu'elles présentent de saisissantes analogies avec celles de la cathédrale de Laon, qui date de la fin du XIIe siècle. Didron déjà a constaté que c'est le même style, que ce sont les mêmes détails, les mêmes étages et les mêmes contreforts.

La décoration des portails latéraux est des plus riches : celui du Nord, consacré à la *Pesée des Ames*, nous offre, à côté de bizarres colonnes striées, des figures longues, maigres, comme celles de la cathédrale de Chartres, mais plus mouvementées. Le portail qui donne sur le *Carolinenplatz*, a, de son côté, pour ornement un *Jugement dernier* (XIIIe siècle) où la recherche du caractère est poussée jusqu'à la caricature, (quelques personnages, d'une maigreur ascétique, ressemblent à des squelettes). Dans le haut, trône *Abraham tenant trois âmes dans son giron*. En dehors du portail se voient l'*Eglise chrétienne* et la *Synagogue*.

L'intérieur de la cathédrale, tout modernisé (on n'y voit plus ni une peinture intacte sur les murs ou piliers, d'un ton gris, ni un vitrail aux fenêtres ou aux rosaces), se distingue par les belles proportions de ses trois nefs, par l'heureux aménagement de ses deux absides qui se font face et qui dominent, d'un certain nombre de marches, le reste de l'église, et surtout par ses belles sculptures romanes ou gothiques. Voici d'abord, sur les parois extérieures du chœur oriental, je veux dire sur les parois répondant aux bas côtés, des *Prophètes*, en haut relief, rangés deux par deux sous des arcades : c'est du meilleur art roman, un art aussi rythmé que vigoureux, et le chef-d'œuvre, à côté des compositions du dôme de Naumbourg, de la sculpture allemande du XIIIe siècle.

Le groupe de *Sainte-Elisabeth* (d'après M. Bode, une *Sibylle*), *de la Vierge et de l'ange Gabriel*, qui

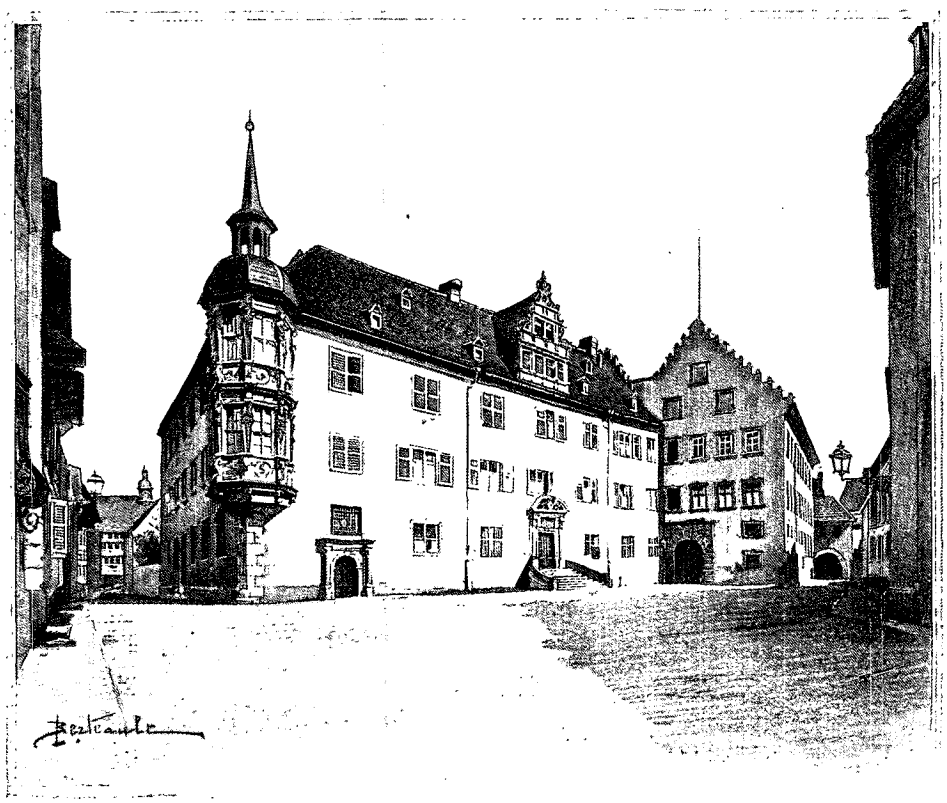
entoure le pilier central du côté Nord, est intéressant en ce qu'il procède, un archéologue allemand, M. Dehio, en a fait récemment la démonstration, de l'*Annonciation* de la cathédrale de Reims. Avons-nous affaire à un seul et même artiste, ou bien quelque maître allemand aurait-il visité la vieille cité champenoise et en aurait-il rapporté un croquis de l'œuvre du sculpteur français? Les archéologues hésitent à résoudre le problème.

La cathédrale de Bamberg est le seul sanctuaire allemand qui s'honore de posséder le tombeau d'un souverain pontife : elle a recueilli les ossements du pape saxon Clément II († 1047) et leur a donné place dans une sépulture des plus curieuses, un sarcophage orné de bas-reliefs allégoriques, mais qui dans sa forme actuelle date de la fin du XIIIe seulement[1] (voyez la gravure de la page 240).

Au tombeau pontifical fait pendant un tombeau d'empereur : celui de Henri II, surnommé le Saint ou le Boiteux († 1024). Ce monument, qui se dresse au milieu de la nef, est, comme le précédent, un ouvrage rétrospectif: il ne date que du XVe siècle. Les bas-reliefs en marbre, de style germano-flamand, qui le décorent, sont placés, comme de juste, sous le nom du fameux sculpteur franconien Till Riemenschneider, qui est décidément un Protée, puisqu'on lui attribue les œuvres les plus disparates.

XVII

De ces souvenirs vénérables nous passons, presque sans transition, aux témoignages de la vitalité et de la richesse de Bamberg à l'époque de la Renaissance. Voici d'abord, en face de la cathédrale, le groupe des édifices qui composent la Vieille Résidence, c'est-à-dire l'ancien palais archiépiscopal. Du côté de la *Domstrasse*, les constructions sont relativement modestes (le bas en pierre de taille ou en briques, l'étage supérieur en torchis, avec des poutres apparentes), et néanmoins fort pittoresques. La façade principale a une tournure plus imposante, grâce à son pignon à volutes, grâce à son élégante bretèche (datée de 1571). Sur la porte qui donne accès dans la cour d'honneur, les souvenirs classiques triomphent: ce ne sont que termes barbus, portant sur leur tête des corbeilles de fruits, statues à jambes velues étendues dans l'attitude des divinités fluviales. Avec ces allégories toutes païennes jurent la statue en pied de la Vierge, placée sur la frise de la porte, et les trois hauts reliefs représentant des saints. Plus loin, sur la même façade, un autre portail Renaissance flanqué de deux sirènes; puis, sur l'escalier de la Vieille Résidence, un bas-relief inscrit dans un triangle : *Samson arrachant la gueule du lion*. Enfin, vers la droite, un bout de jardin, peuplé de rosiers, chacun soigneusement muni d'une étiquette, et orné d'un gazon sur lequel se prélasse un chat.



LE PALAIS ARCHIÉPISCOPAL DE BAMBERG. — DESSIN DE BERTEAULT.

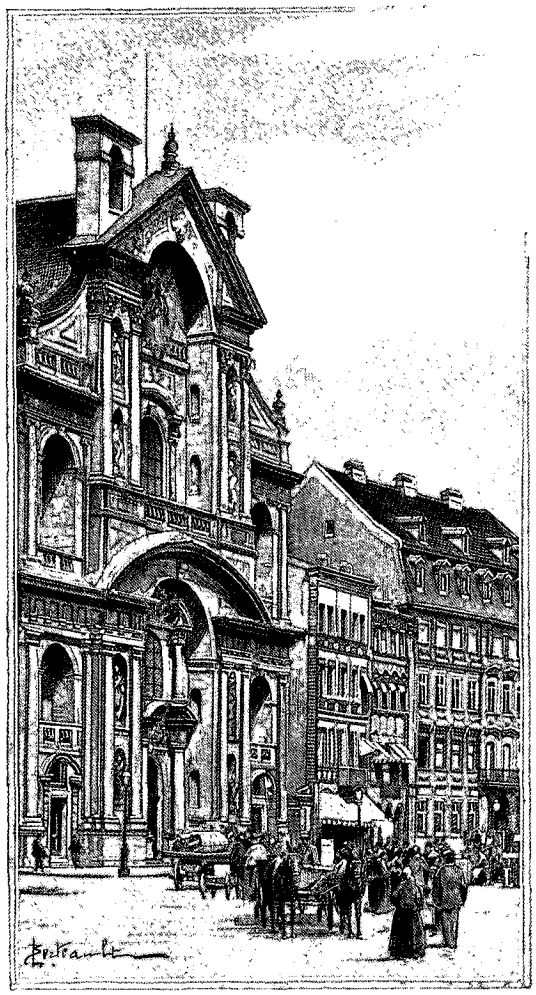
Au fond de la cour s'élève un vieil édifice accosté de deux galeries en bois ouvertes; trois étages de greniers couronnent le tout. Le mélange de tons bruns, rouges et bleus produit une coloration d'une intensité et d'une richesse indescriptibles. Il n'est pas jusqu'aux lucarnes, bâillant comme des gueules de lion, il n'est pas jusqu'aux cordes supportant du linge à sécher, qui n'ajoutent à l'effet.

Tout autre est la Nouvelle Résidence, que le prince-évêque François Lothaire de Schonborn fit élever de

1. Voyez *la Revue de l'Art chrétien*, septembre 1896.

1695 à 1704, sous la direction de l'architecte bambergeois Dienzenhofer. Rien de plus monotone, de plus banal, de plus vide : les portails supportent de médiocres statues assises sur des arcs brisés trop petits ; les lourds pavillons d'angle, composés de quatre étages, sont surmontés de toits à profils arrondis en retraite les uns sur les autres ; en un mot, nulle comparaison possible avec le superbe palais épiscopal de Würtzbourg, qui n'est cependant postérieur que de quelques années. La partie la plus pittoresque, ce sont les cheminées, groupées comme des dômes concentriques et qui forment par endroits de véritables monuments.

La Résidence a offert l'hospitalité à des hôtes illustres : c'est là que Napoléon Ier rédigea, en 1806, sa déclaration de guerre à la Prusse ; c'est là que le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram, trouva la mort, en 1815, en tombant ou en se précipitant par une fenêtre ; c'est là, en dernier lieu, que séjourna l'ex-roi de Grèce Othon.



L'ÉGLISE SAINT-MARTIN À BAMBERG (PAGE 240) D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

XVIII

Après avoir pris congé et de la Résidence et de la cathédrale, gravissons le monticule dont ces monuments occupent la base et faisons connaissance avec la plus célèbre des sept collines de Bamberg, son orgueil, sa gloire, le *Michaelisberg*. Tout le long de la route, dans ces rues montueuses et irrégulières, la vigne vierge abonde sur les façades des maisons, sur les clôtures des jardins ; parfois elle y alterne avec de vieux écussons. Le contraste des souvenirs du passé avec cette belle végétation moderne, qui se renouvelle à chaque printemps, ne laisse pas que d'être piquant.

Accordons d'abord un coup d'œil aux immenses substructions sur lesquelles se développent les terrasses des jardins de la Résidence ; nous traversons ensuite une poterne et débouchons sur une place vaste et magnifique, quoique d'un goût exécrable : de belles pelouses, plantées de marronniers et bordées d'aubépines, servent comme de vestibule à l'imposante église de Saint-Michel.

L'ancienne abbaye bénédictine, située à côté de l'église, est aussi vaste qu'insignifiante : les frontons alternativement triangulaires et semi-circulaires qui surmontent les fenêtres disposées sur trois étages, rappellent ceux de la Résidence.

Une partie de cette abbaye, devenue musée, abrite les œuvres les plus variées : originaux, copies, moulages, dont quelques-uns argentés ! Nous parcourons d'abord une longue enfilade de salles pauvrement décorées, mais contenant à profusion des primitifs allemands, des décadents italiens, de spirituels et frivoles maîtres français ; puis des fragments de poêles, des séries d'armes. Aucun morceau malheureusement ne s'impose par sa rareté ou son mérite. Un escalier en bois, assez mesquin, conduit au premier étage, où sont accumulées des collections ethnographiques, des flèches, des carquois, notamment des chinoiseries (où ne font-elles pas irruption !). A côté de vénérables sculptures polychromes du xve siècle sont exposés les bustes en plâtre des souverains modernes de l'Allemagne.

Le sommet du Michaelisberg a été converti en une vaste esplanade plantureusement aménagée et dotée d'une *Restauration* des plus fréquentées (pour le quart d'heure, d'innombrables mères de famille y consomment le café au lait légendaire, en compagnie de leur progéniture). La vue dont on jouit du haut de ce promontoire est merveilleuse, incomparable : l'œil embrasse successivement les quartiers voisins — avec leurs toits couverts tantôt de tuiles rouges neuves, tantôt de tuiles que l'âge a rendues noires, tantôt enfin d'ardoises ; — plus loin se déroulent les collines des environs, un bourg situé dans la plaine, un pont jeté sur le Mein, le fond de montagnes. C'est un mélange de vignes montueuses, de champs dessinant de larges bandes vertes, de villages d'une tonalité rouge ; un spectacle gai, varié, vivant au possible.

La série de monuments qui nous reste à étudier se trouve dans la ville basse : elle incarne le mouvement

et l'éclat, pour ne pas dire l'esprit ou l'élégance, qui caractérisent et le style jésuite et le style rocaille. Ici, c'est la fontaine de Neptune (1698); là, l'église Saint-Martin (construite de 1686 à 1720 sur les plans du Frère Andrea Pozzo). Un autre édifice, l'Hôtel de ville, construit de 1744 à 1756, a du moins pour lui le site le plus pittoresque et l'emplacement le plus imposant : bâti sur une île, entre deux ponts, il domine le cours de la Regnitz ; pour aller d'une rive à l'autre, il faut passer sous ses fourches caudines. Son aspect, toutefois, n'a rien de monumental : sa principale décoration consiste en un extraordinaire balcon, en pierre ajourée, de style rococo, et en vestiges de fresques représentant, en camaïeu, des héros et des colonnes aux formes prétentieuses.

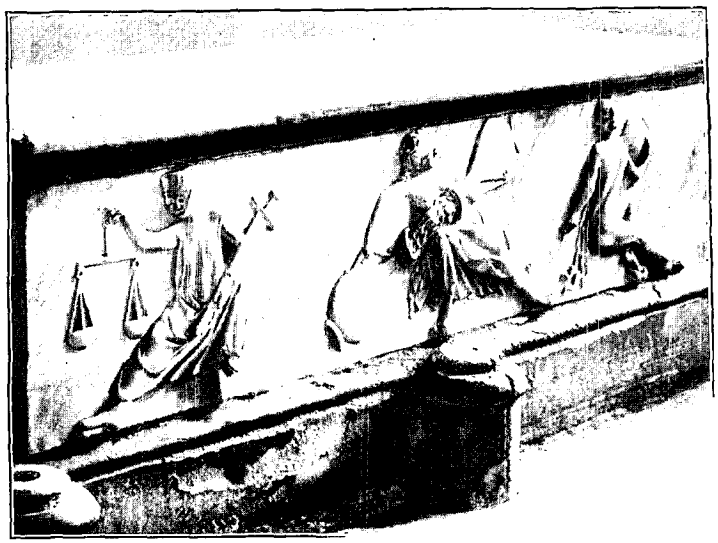
Le coup d'œil dont on jouit du haut du pont est vraiment fait pour captiver : la Regnitz, qui a ici toute l'ampleur d'un fleuve, s'y développe majestueusement, quoiqu'une partie de son lit soit à sec dans cette saison; elle baigne directement le pied de longues rangées de maisons (les quais sont inconnus) et met en mouvement de nombreux moulins pourvus d'écluses gigantesques par lesquelles l'eau s'échappe en bouillonnant et en produisant un bruit formidable.

Une bibliothèque célèbre — riche de plus de 300.000 volumes, parmi lesquels 3.000 incunables et de nombreux manuscrits — complète la série des curiosités de Bamberg, curiosités dont, par suite de je ne sais quel manque de parti pris ou de distinction, aucune ne brille au premier rang. L'installation de cette collection est modeste : nos voisins tiennent plus au contenu qu'au contenant ! L'entrée — et c'est tout dire — se trouve au fond d'une cour sans apparence. Les locaux, en revanche, sont fort spacieux. Nous admirons, dans la salle principale, exposés sous verre, une foule de documents précieux : manuscrits à miniatures et plats de reliures en ivoire, dessins des maîtres allemands, etc. Longtemps la Bibliothèque s'enorgueillissait d'une suite inestimable de dessins de Dürer; vérification faite, la série a été reconnue pour l'œuvre d'un faussaire.

J'arrête ici cette excursion à travers une des régions les moins connues et les plus curieuses de la vieille Allemagne. De l'avoir découverte, et moins encore d'avoir épuisé la liste de ses richesses, je ne songe pas à m'en flatter. Mon unique ambition a été de poser quelques jalons, de fixer quelques points de repère, au moment où un courant irrésistible entraîne le public français vers l'étude de l'art, de la littérature, de la civilisation septentrionale sous leurs formes les plus diverses.

Chemin faisant, j'ai eu l'occasion de signaler combien d'emprunts nos voisins avaient faits à l'art de notre pays, au cours des derniers siècles, même dans des villes perdues. Ces emprunts — j'aurais manqué à mon rôle si je ne l'avais démontré — n'ont pas toujours été stériles. Il y a là une leçon, sinon un encouragement, sur laquelle on me dispensera d'insister.

Eugène MÜNTZ.



BAS-RELIEF DU TOMBEAU DU PAPE CLÉMENT II (CATHÉDRALE DE BAMBERG) (PAGE 238). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

INNSBRUCK. — RUE MARIE-THÉRÈSE
AU FOND, LA CHAÎNE DES MONTS DU SOLSTEIN (PAGE 245).
DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

LES DOLOMITES[1],

PAR M. EDME VIELLIARD.

I

Un peu de géographie et de géologie. — Attractions diverses des Dolomites. — Leur découverte. — Facilité de leur accès.

FEMME DU PUSTERTHAL.
PHOTOGRAPHIE B. JOHANNES, À MERAN.

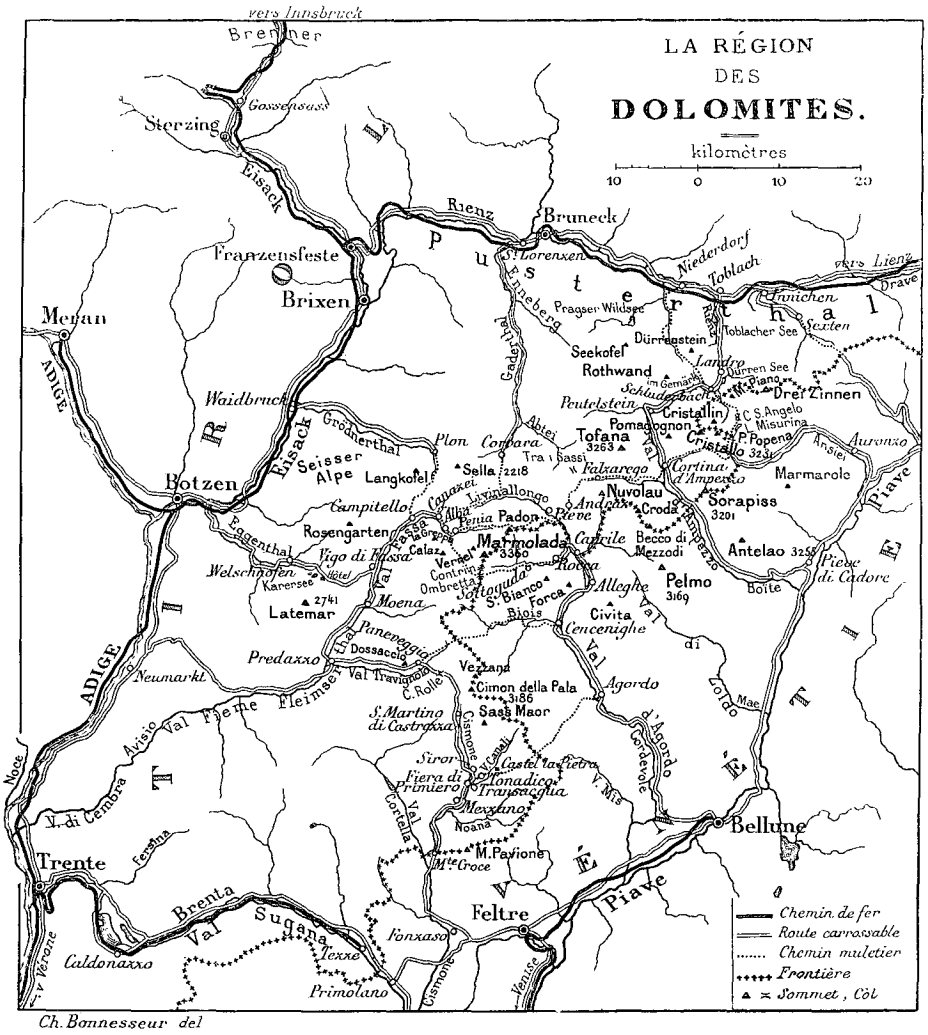
Ce nom de Dolomites n'éveillera certainement dans l'esprit de beaucoup de nos lecteurs que des idées assez vagues. La région qu'il désigne se trouve à l'écart des routes fréquentées par les voyageurs et les touristes français, et il faut avoir déjà une certaine teinture de science géographique pour savoir où la placer exactement. Les Alpes dolomitiques, ou, par une abréviation consacrée par l'usage, les Dolomites, forment la partie septentrionale du massif montagneux désigné habituellement, dans nos manuels et nos atlas, sous le nom d'Alpes Cadoriques ou d'Alpes du Trentin oriental. Elles sont contenues dans un quadrilatère bordé de profondes coupures qui l'isolent nettement des massifs voisins, sauf à l'angle Nord-Est. Ces coupures sont : à l'Ouest, la vallée de l'Adige, prolongée, au coude de Botzen, par la gorge de son affluent l'Eisack; au Sud, le val Sugana, haute vallée de la Brenta; à l'Est, la vallée de la Piave; au Nord, le Pusterthal. Cette dernière vallée, bien que portant un nom unique et offrant l'apparence physique de la percée d'une seule et même rivière, se compose en réalité de deux vallées bout à bout, dont le fond présente un seuil inappréciable à l'œil, la plaine de Toblach (Toblacher Feld), rejettant les eaux, à l'Ouest, vers l'Adriatique, par la Rienz, affluent de l'Eisack, à l'Est, vers la mer Noire, par la Drave, affluent du Danube. L'angle Nord-Est du quadrilatère, moins nettement délimité, avons-nous dit, est formé par la Drave et une ligne qui, partant des sources de la Piave, rejoint le cours de la Drave un peu en aval de Lienz. Telles sont les limites de la région dolomitique des géographes et des alpinistes. Mais les géologues auraient fort à reprendre à cette délimitation, et les géologues ont voix au chapitre, puisque ce sont eux qui ont baptisé du nom de

1. *Voyage exécuté en* 1896. — *Texte et dessins inédits.*

dolomie, en l'honneur de leur collègue français Dolomieu, la roche dont se composent les montagnes proprement dolomitiques. La dolomie est une roche calcaire, poreuse et de texture saccharoïde, caractérisée par la magnésie qu'elle contient en proportion notable. Cette roche, en se délitant facilement, donne lieu à des formes extrêmement bizarres. Les alpinistes, ne s'inquiétant guère de la présence ou de l'absence de la magnésie, ne se sont attachés qu'aux formes extérieures et ont dénommé improprement Dolomites maintes montagnes calcaires auxquelles leurs étranges déchiquetures semblaient donner le droit de porter ce nom. Pour en terminer avec cette querelle scientifique, disons que le géologue von Richthofen voit dans les véritables Dolomites, celles des environs de Botzen, par exemple, des récifs coralliens, comme les madrépores en construisent encore de nos jours dans les mers tropicales.

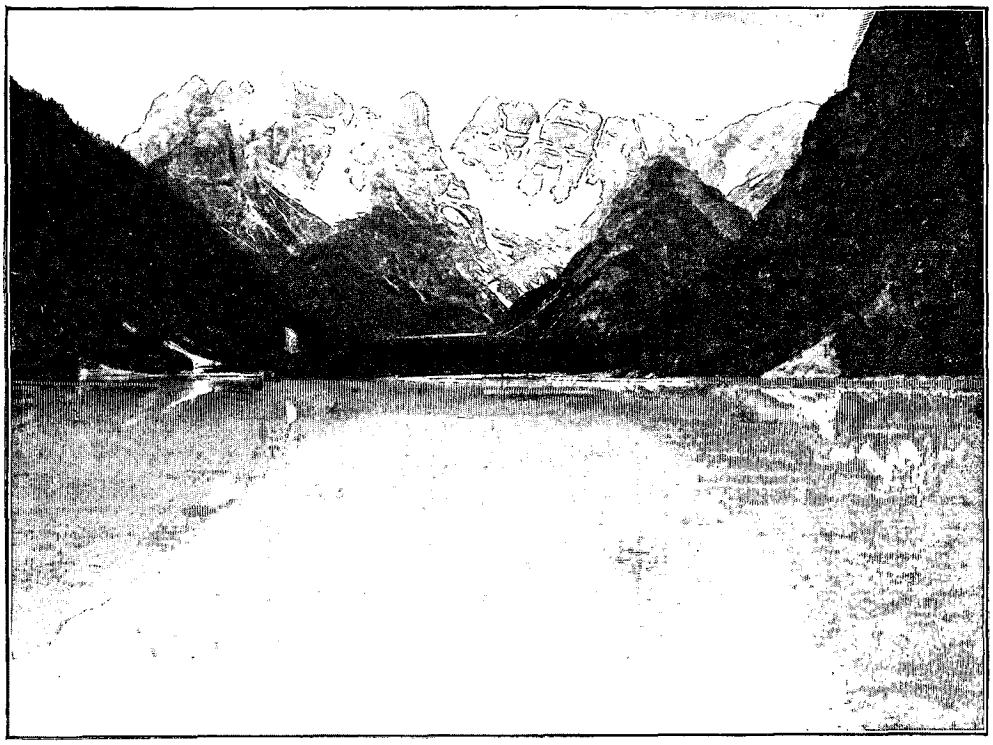
Dans le chaos des cimes qui recouvrent, comme des vagues pressées, la région que nous avons définie, on peut distinguer deux groupes principaux, séparés par une fissure dirigée à peu près du Nord au Sud et formée par les vallées de la Gader, affluent de la Rienz, et du Cordevole, affluent de la Piave; à l'Est, se trouve le groupe d'Ampezzo, à l'Ouest, le groupe de Fassa. Le point culminant de la région, et le nœud du système des eaux, appartient au groupe de Fassa; c'est le bloc énorme de la Marmolata ou Marmolada (3.360 mètres, d'après l'état-major autrichien). Le groupe de Fassa comprend les massifs secondaires du Sella, du Rosengarten et de la Pala. A l'Est du groupe d'Ampezzo, on trouve encore le petit groupe de Sexten, et, tout à fait à l'angle nord-oriental du massif, quelques sommets que les habitants de Lienz réclament comme dolomitiques.

Si, comme nous le constaterons en feuilletant dans les hôtels les registres des voyageurs, les Français sont en infime minorité parmi les visiteurs des Dolomites, un flot toujours croissant de touristes y afflue de toutes les parties du monde, depuis quelques années. Cette région a déjà une riche bibliographie, et maints ouvrages la célèbrent sur le mode lyrique. Quels attraits possède-t-elle donc pour susciter tant d'enthousiasme? Notre grand géographe Élisée Reclus en donne un aperçu dans quelques lignes saisissantes dans leur sobriété : « Les plus étranges et les plus belles (des Alpes du Trentin) sont les montagnes dolomitiques, aux parois verticales, aux énormes tours ceintes de nuées, aux grandes fissures d'où s'échappent les neiges blanches, contrastant avec les noires forêts de la base; quand le soleil du soir ou du matin les éclaire, elles brillent comme le reflet d'un immense incendie. » Ajoutez à cette peinture la variété inouïe, l'étrangeté et la hardiesse imposante des formes produites par le délitement des roches en arêtes vives et anguleuses, sous l'action des météores, leurs multiples colorations, changeant avec les heures du jour, dont on retrouve le reflet dans la palette des peintres vénitiens (le plus grand, le Titien, était enfant de ces montagnes), et vous comprendrez l'intérêt et le charme qui s'attachent à ces lieux et font qu'on rêve inévitablement d'y retourner, quand on en a appris



CARTE DES ROUTES ET DES PRINCIPAUX SOMMETS DES ALPES DOLOMITIQUES.

le chemin. Pour la catégorie des touristes qui se considéreraient comme déshonorés, s'ils se contentaient de contempler à leur aise ces spectacles grandioses du fond de la vallée, et qui ne sont satisfaits que quand, au prix de mille dangers, ils ont mis le pied sur les cimes rebelles, ils seront ici servis à souhait. Ils ne pourront guère, il est vrai, exécuter de brillantes prouesses sur les glaciers, qui sont rares et de peu d'étendue, étant donnée la verticalité et l'extrême découpure des roches, mais ils ne trouveront nulle part autant de belles parois à pic, ou même surplombantes, où ils puissent, au risque de se rompre le cou, grimper à la manière des mouches cheminant sur un mur. Toute une littérature spéciale célèbre les hauts faits de ces *Kletterer* ou grimpeurs, et on peut jouir du vertige, en chambre, en admirant, dans les illustrations de ces ouvrages, les escarpements effrayants où figurent, dans des positions bizarres, les hardis ascensionnistes auxquels la photographie permet de se faire délivrer un certificat de véracité. Revenant aux géologues, nous verrons que la dolomie n'est pas seule à les attirer en ces parages. Certaines localités du Val Fassa leur posent des problèmes qui touchent aux origines de notre globe. L'un d'entre eux, et non des moindres, Léopold de Buch, appelle ces montagnes la Terre Sainte et la Mecque des géologues, et nous retrouverons, dans notre promenade, la trace des pèlerinages que les plus grands y ont accomplis. Les botanistes feront, dans les vastes Alpes ponctuées de fleurs variées, d'abondantes moissons d'espèces souvent rarissimes. Il n'est pas jusqu'aux ethnographes et aux philologues qui ne trouvent à faire, dans ces vallées reculées, des études intéressantes sur le mélange des populations germaniques et italiennes et sur les curieux îlots de race et de langue ladines qui y ont subsisté.



LE DÜRRENSEE, REFLÈTANT LES SOMMETS DES MONTS CRISTALLO ET CRISTALLIN (PAGE 248).
PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.

On s'étonnera, après l'énumération de ces attractions diverses, que la vogue des Dolomites n'ait encore, pour ainsi dire, pas pénétré dans notre pays, et que le flot des visiteurs d'autres nations ne lui ait pas encore apporté la notoriété universelle de la Suisse, notoriété dont la rançon n'est que trop souvent, pour les pays auxquels elle s'attache, la perte de leurs mœurs simples et de leur caractère agreste et, par suite, d'une grande partie de leur charme. C'est que la découverte des beautés de cette région est encore relativement récente. Les voyageurs, qui suivaient les routes faciles, et connues de toute antiquité, du Brenner et du Pusterthal, n'avaient pas eu, jusqu'au commencement de ce siècle, l'idée de pénétrer dans l'intérieur de la citadelle montagneuse, dont il leur était si commode de suivre les fossés

PORTEFAIX DE BOTZEN.
PHOTOGRAPHIE B. JOHANNES, À MERAN.

Si les géologues, mus par le seul intérêt scientifique, commencent à apparaître vers 1820 dans le Val Fassa, ce n'est qu'en 1864 que Gilbert et Churchill publient une description d'ensemble de la contrée au point de vue pittoresque, et en 1868 que Ball apporte des indications pratiques pour en faire l'exploration, dans son *Guide to the Eastern Alps*. En 1873, le pays était encore bien peu connu, puisque miss Amelia B. Edwards donnait à sa description pleine d'esprit le titre de *Untrodden peaks and unfrequented valleys* (Pics non encore foulés et vallées non fréquentées). Un ascensionniste célèbre, Paul Grohmann, y avait cependant paru dès 1862. Dans les années suivantes, il a escaladé la plupart des cimes, et ses *Wanderungen in den Dolomiten* (1877) donnent des indications très précises sur les promenades à y faire et les ascensions à y tenter. Ce n'est que dans ces dernières années que paraissent les véritables ouvrages de vulgarisation, parmi lesquels nous citerons les intéressants albums de Théodore Wundt : *Die Besteigung des Cimone della Pala*, 1892, et *Wanderungen in den Ampezzaner Dolomiten*, 1895, dont les belles photographies, exécutées parfois dans les positions les plus périlleuses pour l'opérateur, révèlent les secrets de la haute montagne à ceux qui n'ont pas la hardiesse d'aller les lui arracher.

Nous n'avons fait qu'effleurer très superficiellement la bibliographie étrangère des Dolomites, et seulement en vue d'établir quelques dates. Pour la France, nous aurons vite fait de dresser un catalogue, que nous croyons complet. Quelques notices dans l'*Annuaire du Club alpin*, dues à Ch. Rabot (1877), au Père Barral (1885), à H. Babeau (1892), à G. Eichmuller (1896), un article de E.-A. Martel dans *la Nature* (1894), l'ouvrage de J. Leclercq, *le Tyrol et le Pays des Dolomites* (1880), et voilà tout. Ce dernier ouvrage, d'une lecture très attachante, est plein d'une admiration enthousiaste pour les beautés de la région qu'il décrit, et les voyages faits précédemment par l'auteur, dans les parties du monde dont les paysages sont les plus vantés, nous sont un gage que cet enthousiasme est bien justifié. Mais on ne s'étonnera pas que l'auteur ait fait peu de prosélytes, quand on saura qu'il leur prodigue les encouragements de cette sorte : « Un voyage aux Dolomites ne se peut nullement comparer aux excursions faciles dans ces contrées montagneuses qui sont devenues la proie des hôteliers et le rendez-vous des touristes en lune de miel. Il n'y a que les amateurs enragés du pittoresque et les amants passionnés de la nature qui y trouveront du charme. Pour l'entreprendre, il faut savoir se passer du confort, renoncer à tous les raffinements de la civilisation, se pourvoir d'une bonne provision de patience et d'énergie, et être préparé à supporter la chaleur, la fatigue et même la faim. »

Si ce tableau était exact, il y a une vingtaine d'années (il faut toujours se méfier un peu des récits des « découvreurs »), il ne l'est certainement plus aujourd'hui. Des routes de voitures bien tracées permettent maintenant d'arriver facilement dans la plupart des localités intéressantes. Les grands hôtels modernes commencent à paraître sur quelques points, et on trouve, à peu près partout, gîte propre et cuisine convenable. Les chemins de fer à crémaillère, les funiculaires, sont encore inconnus ; les chemins de fer ordinaires eux-mêmes n'ont point encore pénétré dans l'intérieur du massif, mais cette lacune n'est qu'un attrait de plus pour le vrai touriste et défend le pays contre l'envahissement de la banalité.

LE LAC MISURINA ET LE MONT SORAPISS À L'ARRIÈRE-PLAN (PAGE 249). PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.

Bref, la période héroïque de l'exploration des Dolomites est terminée, et la légende des difficultés de leur visite doit disparaître. C'est dans le but d'aider à cette disparition que nous donnons le simple récit, qui va suivre, d'une promenade à travers ce merveilleux pays. On regrettera peut-être l'absence d'incidents dramatiques dans cette modeste expédition sans périls et, par suite, sans gloire ; mais, si elle enlève du brillant à la relation, elle fournit précisément la preuve de la disparition des difficultés dressées en épouvantail par J. Leclercq et d'autres auteurs. Si j'ajoute que ma compagne de route, rejetant bien loin la prétention de se poser en émule des Ida Pfeiffer, des mistress Baker et des Jane Dieulafoy, était même peu entraînée aux courses alpestres, je pense que les

âmes les plus timorées seront définitivement rassurées, et que quelques curieux se risqueront à aller visiter, à leur tour, cette belle et étrange contrée, qui ne leur causera certainement pas de désillusion[1].

II

De Paris à Toblach. — Le monte Cristallo et les Drei Zinnen. — Le lac Misurina. — Cortina et le Val d'Ampezzo.

Pour aller de Paris dans les Dolomites, il faut d'abord se rendre à Innsbruck. On prend la ligne de Vienne par l'Arlberg; elle est très belle et très intéressante dans son extrême variété. Si on est parti le soir, on traverse, au petit jour, l'herbeux Jura aux croupes allongées. Après Bâle, ce sont les grandes lignes de la vaste et majestueuse vallée du Rhin, puis le riant paysage du lac de Zurich, suivi de l'âpre défilé du lac ou plutôt du gouffre de Wallenstatt, la montée agreste de l'Arlberg dans le Klosterthal, la descente, plus sauvage, le long de la bondissante Rosanna, le viaduc aérien de la Trisanna. L'alpiniste jette, en passant, un coup d'œil d'envie sur la route de l'Ortler, à Landeck, et sur le débouché de l'Oetzthal, et l'on est à Innsbruck, où l'artiste a encore le temps, avant la tombée de la nuit, d'aller saluer, dans l'église des Franciscains, le cortège épique des rois de bronze autour du mausolée de Maximilien Ier, scène saisissante dans l'ombre du crépuscule. La grande étape est terminée, et dès lors quelques heures suffisent pour atteindre Toblach, la porte du Nord des Dolomites.

RETOUR DE LA MESSE À CORTINA D'AMPEZZO (PAGE 251). — DESSIN D'OULEVAY.

Dès qu'on quitte Innsbruck, on est brusquement transporté de la large vallée de l'Inn, en pleine montagne, et c'est dans une gorge romantique, noire de sapins, que commence la rude montée du Brenner. De temps en temps, des glaciers pointent dans le fond des vallées latérales, et un petit lac alpin, aux eaux vertes, apparaît à l'approche du col, qui est franchi sans tunnel grâce à son altitude relativement faible (1.370 mètres). La ligne redescend alors en décrivant un lacet si accentué que les piétons, descendus du train, s'amusent parfois, dit-on, à aller le rejoindre, au retour de son école buissonnière, à une station peu distante de celle où ils l'ont quitté, mais plus basse de 176 mètres. A la sortie d'un étroit défilé, un vaste panorama s'ouvre, inondé de lumière : c'est la première révélation du Midi. Nous sommes à Franzensfeste, énorme forteresse qui défend l'entrée de l'Autriche, mais qui, vue du Sud avec ses glacis dominant la vallée, donne l'illusion d'un grand barrage qui retiendrait, à la sortie de la gorge étroite, les flots pressés des populations germaniques prêts à se déverser encore, comme autrefois, sur la riche Italie, si la lune de miel de la Triplice prenait fin.

A Franzensfeste, on quitte la ligne de Brenner pour la ligne de Carinthie et la direction du Midi pour celle de l'Orient. Le train quitte la forteresse dans un fracas de pont-levis, en rasant des murs percés de meurtrières et des portes blindées de fer; il franchit, sur un haut viaduc, l'Eisack écumante et, après quelques tranchées profondes, débouche dans une vallée dont la végétation septentrionale fait contraste avec la courte apparition du Midi entrevue à Franzensfeste. C'est le Pusterthal, la *Pusteria* des Italiens, où les mœurs étaient autrefois aussi rudes que le climat. Il s'y livrait, pour des motifs futiles, de véritables batailles rangées entre les jeunes gens des villages voisins, et ces batailles se terminaient souvent par des nez ou des oreilles coupées avec les dents, et des yeux arrachés. Les mœurs ont aujourd'hui bien changé, et les Pusterthaler ne sont plus renommés que par leur hospitalité pleine de bonhomie, leur bonne cuisine et la propreté de leurs habitations.

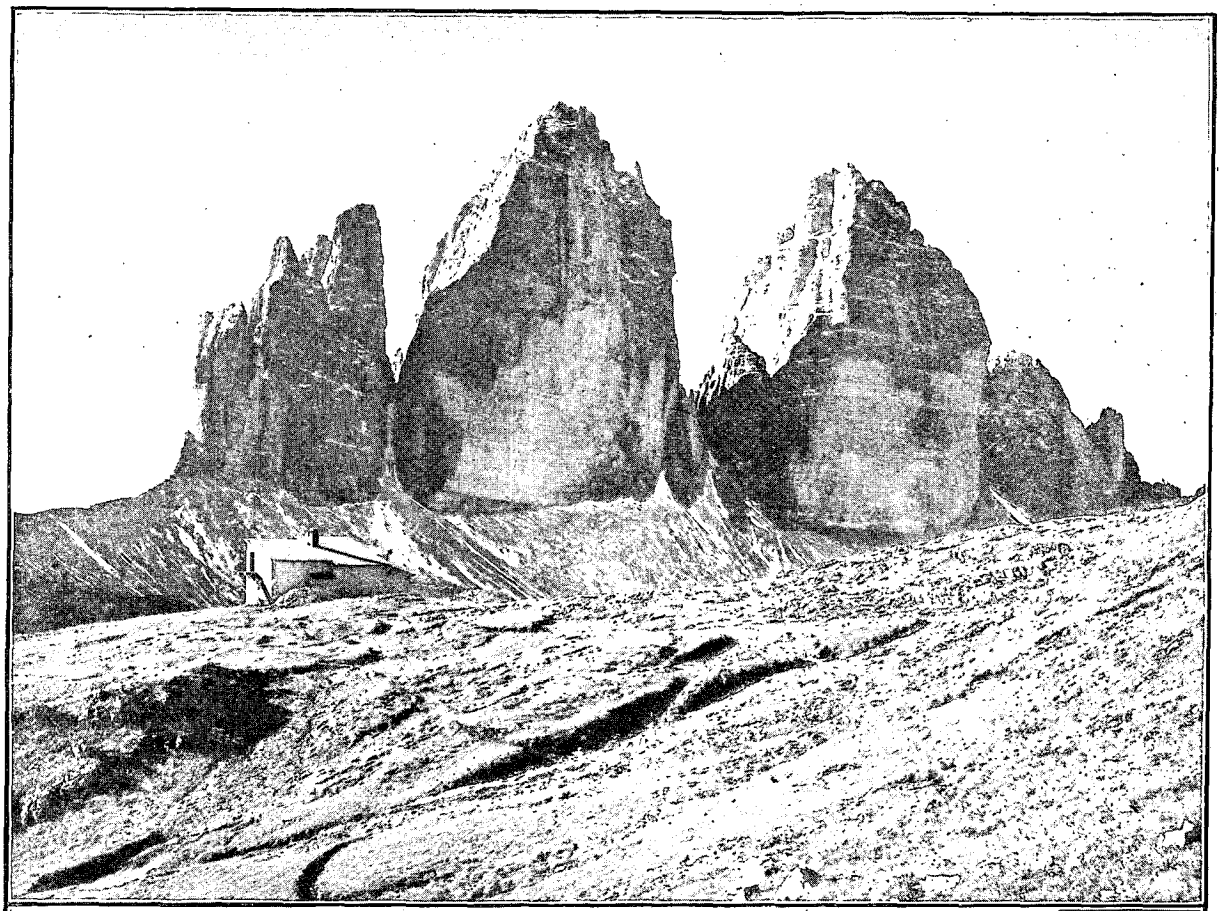
1. Nous rappelons ici que le volume *Allemagne méridionale et Autriche-Hongrie*, de la collection des Guides Joanne (Paris, Hachette et Cie, 1896), a une section consacrée aux Dolomites.

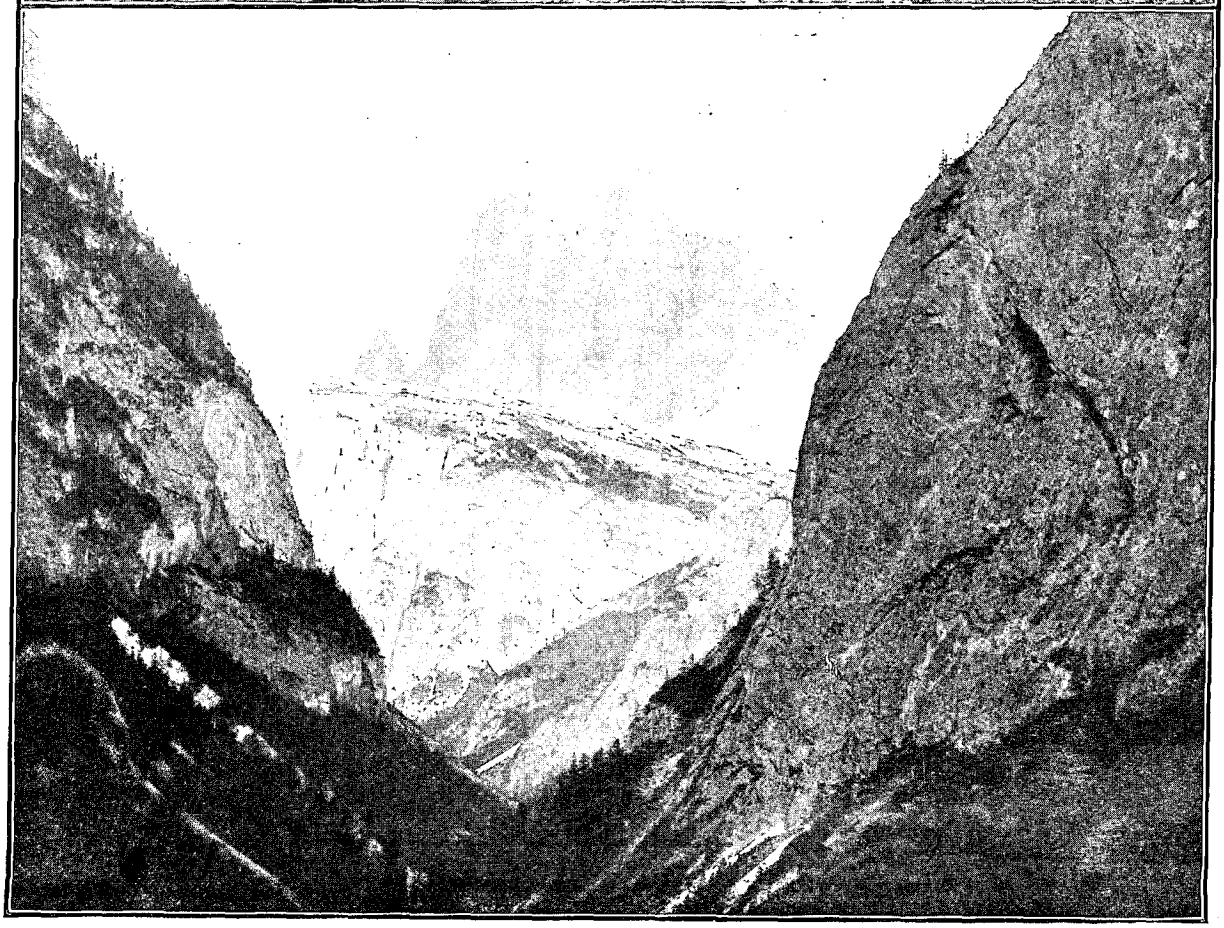
LE MONT TOFANA ET LE BOURG DE CORTINA D'AMPEZZO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La vallée est riante, mais ne présente pas de paysages bien caractéristiques. Les clochers tyroliens défilent, tour à tour effilés ou coiffés de toits au profil moscovite, peints en rouge ou en vert également vifs, au-dessus des murs d'une blancheur éblouissante. Bientôt un gracieux bassin s'ouvre en hémicycle, ponctué d'habitations pittoresquement groupées et dominées par un château crénelé, ancienne résidence d'été des évêques de Brixen, aujourd'hui prison : c'est la petite ville de Bruneck, hospitalière aux étrangers, qu'elle attire en aménageant du mieux qu'elle peut les promenades de ses environs. C'est à Bruneck que nous rencontrons le débouché de la première vallée conduisant dans le cœur du massif dolomitique, le Gaderthal, dont la partie la plus reculée est l'Abtei ou Badia, l'ensemble du pays portant le nom d'Enneberg. Le fond de cette vallée, remarquable, paraît-il, dans les environs de Corvara et de Colfosco, par son caractère sauvage et les formes tourmentées de ses montagnes, est un cul de sac d'où l'on ne peut sortir que par des cols élevés inaccessibles aux voitures. Ce n'est donc pas le chemin que nous choisirons pour traverser facilement les Dolomites.

Nous noterons, en passant, que les habitants de cette vallée sont de race et de langues ladines, et nous laisserons aux ethnologues le soin d'établir si les Ladins ont vraiment des affinités avec les Rhétiens de langue romanche établis dans les Grisons, et comment ces îlots d'une langue dérivée directement du latin ont pu se maintenir au milieu des populations germaniques et italiennes qui les entourent de toutes parts.

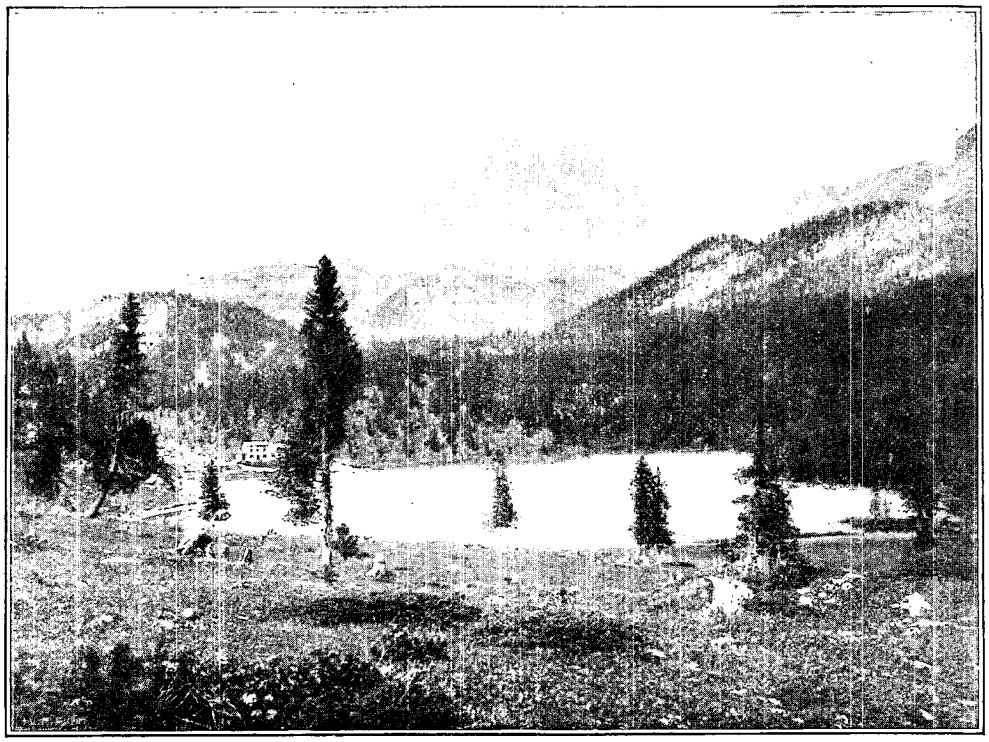
Au delà de Bruneck, les sommets dolomitiques se rapprochent du Pusterthal, et leurs profils caractéristiques nous souhaitent la bienvenue à chaque détour de la ligne. Après le débouché du vallon de Prags, où l'on vante le Pragserwildsee, petit lac sauvage au pied du Seekofel, la vallée s'élargit pour former la plaine de Toblach, où l'œil le plus exercé aux observations géographiques ne pourrait reconnaître, à première vue, l'existence d'un faîte de partage des eaux. Il y a encore des Dolomites au delà de Toblach, le beau groupe de Sexten, avec la Dreischusterspitze (Pointe des trois cordonniers) et des montagnes formant un gigantesque cadran solaire (*Einserkogel*, cime d'une heure, *Elferkogel*, cime de onze heures, *Zwölferkogel*, cime de midi), enfin les quelques sommets dolomitiques de Lienz, qu'on peut contempler des fenêtres du vieux château de Bruck transformé, retour des choses d'ici-bas, en un vaste hôtel-pension. Mais un grand caravansérail moderne construit, près de la gare de Toblach, par la Compagnie du chemin de fer, et entouré de nombreux hôtels satellites, indique que nous sommes à la grande porte des Dolomites, et nous quittons avec joie le train fumeux





LES DREI ZINNEN (LES TROIS CIMES) VUES DU NORD. — LES MÊMES VUES DE LANDRO (PAGE 250). — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.

pour ne plus revoir de locomotive qu'à la fin de notre traversée. De nombreuses voitures se disputent nos faveurs, et c'est dans un confortable landau, sur une excellente route, la *Strada Regia d'Allemagna* des Italiens, que nous faisons notre entrée dans le pays des merveilles, commençant à douter fortement de la véracité de ceux qui en ont fait un pays d'accès malaisé. Un petit lac *(ToblacherSee)* brille à travers les sapins. Nous suivons la vallée de la Rienz, défilé grandiose, bordé d'escarpements de couleurs claires, montant jusqu'au ciel bleu par des courbes hardies, d'une belle venue, qui donnent un caractère classique à ces propylées de l'Ampezzo. Un gros fort sournois, barrant le fond de la vallée près de Landro, donne la note moderne. Tout à coup surgit, comme un éventail géant, comme une apothéose de féerie, comme un feu d'artifice dont le feu serait de la neige, le groupe incomparable du Cristallo et du Cristallin, dont les zébrures de neige et les fleuves de glace se reflètent dans la nappe mystérieuse et sans ride du *Dürrensee*. Les arêtes se détachent si nettement sur cette lumineuse toile de fond barrant la vallée dans un encadrement de verdures sombres, que l'ensemble de la montagne et de son image réfléchie donne aux yeux fascinés l'illusion bizarre, mais très réelle, d'une immense peinture sous glace. L'esprit, terrassé par cette apparition surnaturelle, balbutie encore des comparaisons folles pour essayer de se traduire à lui-même le spectacle qui l'accable, qu'un autre sujet vient augmenter son trouble : l'apparition, dans l'échancrure d'une gorge latérale, de deux tours hautaines, d'aspect babylonien, dont les angles sont si vifs, qui sont découpées en assises par des joints si réguliers et qui présentent des faces si planes qu'on croit y voir un appareillage exécuté par les humains. Ces deux tours, et une troisième peu visible d'ici, sont les *Drei Zinnen*, ou *Tre Cime di Lavaredo*. Après ce carrefour magique, qui produit une impression profonde et vaudrait à lui seul le voyage, la route suit la rive du Dürrensee, dont le nom de lac est un peu ambitieux, car ce n'est qu'une mince couche d'eau disparaissant quelquefois entièrement en été, mais que relève singulièrement son rôle de miroir du Cristallo. A droite, s'étagent les contreforts du Dürrenstein, haut belvédère très visité, qui permet d'embrasser un panorama immense s'étendant jusqu'aux Tauern, à l'Ortler et à l'Adamello.



LES DREI ZINNEN (LES TROIS CIMES), VUES DU LAC MISURINA. — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.

A mesure que nous avançons, le Cristallo disparaît peu à peu derrière le Rauhkofel, promontoire boisé qui le ronge comme un ulcère; mais la moitié du tableau, l'architectural Cristallin, nous reste. Au détour de *Schluderbach*, un autre grand spectacle nous attend, la vue de la *Rothwand (Hohe Gaisl)* ou *Croda Rossa* (3.148 mètres), construction cyclopéenne aux puissantes assises d'un rouge de porphyre, qu'avivent encore les feux du couchant. C'est assez de merveilles pour aujourd'hui, et nous nous reposerons de nos émotions à l'hôtel de Schluderbach, où nous ne serons pas toisés par un portier superbement galonné et plein de morgue, mais reçus comme des amis par l'affable Ploner, bien connu des touristes, à qui il ne ménage pas les conseils de son expérience sur les belles excursions à faire dans les environs.

Schluderbach, qui ne se compose, du reste, que de l'hôtel et de ses dépendances, est à la bifurcation des deux chemins qui conduisent à Cortina d'Ampezzo : la route de voitures, par endroits assez malaisée, qui passe par le lac Misurina et le col de Tre Croci, et l'excellente route de voitures, toujours la Strada d'Alemagna, par le col *Im Gemark* et la vieille forteresse, dont il ne reste d'ailleurs que le nom, de Peutelstein (Podestagno). Ces deux chemins enserrent le groupe du Cristallo, de sorte qu'en les parcourant successivement

on fait le tour entier du massif. C'est la tournée classique des voyageurs qui se bornent à visiter le Val d'Ampezzo en poussant une pointe de Toblach à Cortina. Pour nous, qui ne voulons pas revenir sur nos pas, le choix est tout indiqué : nous prendrons le chemin de Misurina, qui offre les spectacles les plus émouvants, et nous le suivrons à pied pour mieux en savourer les sublimes beautés.

Hélas ! au réveil, une pluie fine et continue, événement trop fréquent en montagne, embrume la vallée et rendrait hasardeuse une expédition de longue haleine. Quelques éclaircies nous permettent cependant de nous aventurer dans les environs. Nous allons visiter le Val Fonda, qui pénètre dans le cœur de la montagne et conduit au pied du glacier du Cristallo. C'est un défilé sauvage entre des murailles de roches nues et percées de nombreuses grottes; au fond, l'eau du glacier glisse rapide dans les éboulis et rompt seule le silence solennel de la haute montagne. Au-dessus du glacier s'ouvre un col profond, qui sépare la tour du Popena des escarpements du Cristallo et d'où Paul Grohmann, le premier, s'est élancé en 1865 à la conquête de la cime suprême (3.231 mètres).

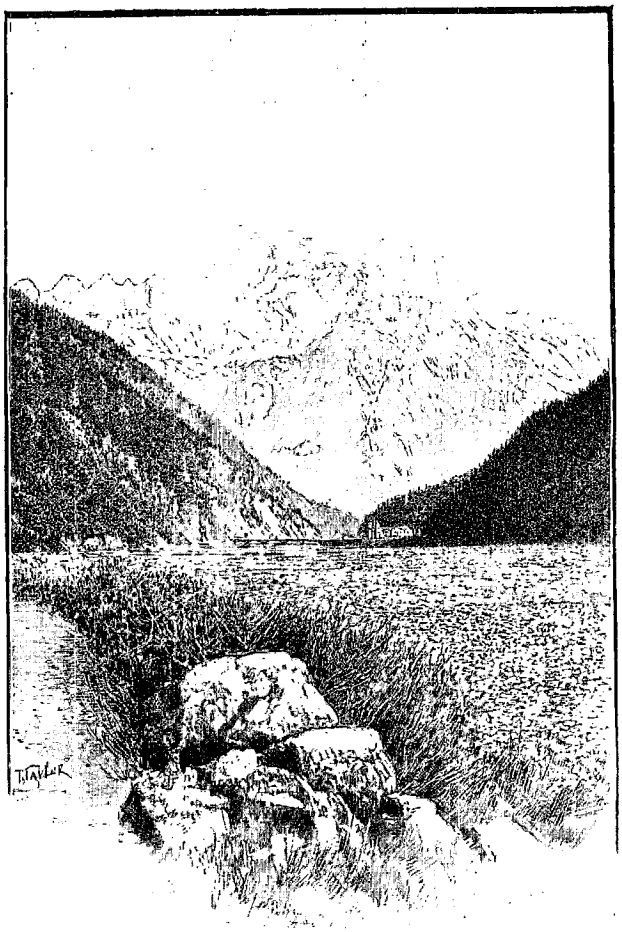
Redescendus du Val Fonda, une attraction invincible nous ramène au carrefour merveilleux de Landro. Aujourd'hui, avec les noirs nuages qui roulent dans le ciel, le Dürrensee est devenu sinistre, et le tableau qui s'y reflète a un aspect dantesque. Sous cette forme tragique, la scène est encore plus grandiose qu'hier.

Cependant le soleil a reparu et nous engage à poursuivre notre route jusqu'à Cortina, mais la journée est trop avancée pour que nous puissions encore penser à faire la course à pied ; d'autre part, nous ne voulons pas renoncer au lac Misurina. On nous assure qu'avec une voiture légère et solide et des chevaux vigoureux on peut se risquer par là. Nous nous laissons facilement persuader, et bientôt un attelage plein d'ardeur nous entraîne vers le val Popena, où l'on franchit, à quelques minutes de Schluderbach, la frontière d'Italie. Le vallon boisé, que remonte le chemin, s'étend entre les parois abruptes de la redoute rocheuse du Monte Piano et les belles assises du Cristallin, dont les arêtes horizontales, réchampies par des filets de neige, ne sont interrompues que par des anfractuosités remplies d'un peu de glace bleue. La montée est pénible sous un soleil de plomb et il n'y a que des chevaux de montagne à la puissante musculature qui puissent traîner une voiture sur une pente pareille. Au sommet de la montée apparaît la forêt de fines aiguilles des monts Cadini ; à gauche se détache un sentier gravissant le monte Piano, belvédère naturel qui offre une bonne vue de la topographie des environs. Un petit plateau gazonné, au sous-sol tourbeux, annonce l'approche du lac Misurina qu'on découvre en effet, au débouché du col d'Angelo, formant le premier plan d'un tableau d'une majesté incomparable. Au delà d'un saut de loup gigantesque formé par une vallée tout entière, se dresse la masse énorme du Sorapiss (3.201 mètres), évidée en son centre par un cirque de Titans où scintille un glacier au pied des gradins couverts de neige. Le reculement produit par l'interposition du précipice où se dérobe le second plan donne à la montagne un aspect irréel qui augmente encore la grandeur de la scène. Si, nous arrachant à regret à ce spectacle sublime, nous tournons nos regards dans la direction opposée, un cri d'étonnement nous échappe à la vue de deux massifs rocheux se perdant dans les cieux et rappelant, sur une échelle centuple, les monstrueux amoncellements de pierre ouvrée des temples de l'Inde. Un large piédestal les porte sur de blancs éboulis au-dessus du vert tendre des prairies et du vert sombre et velouté des forêts, et

L'HÔTEL DE SCHLUDERBACH, AU PIED DE LA MONTAGNE « LA ROTHWAND ». — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL À INNSBRUCK.

cet ensemble forme une *scenery* d'un caractère à la fois puissant et gracieux. Qui reconnaîtrait, sous cette forme nouvelle, les *Drei Zinnen* que nous avons déjà vus de Landro sous un aspect si différent? Combien encore est différent leur profil vu du Nord, ces trois énormes dents canines sortant d'une gencive d'éboulis ! Cet exemple montre bien comme ce pays est varié, exempt de monotonie et, par suite, combien tous ses détails sont intéressants à étudier.

Malgré leur apparence inaccessible, les cimes des Drei Zinnen ont été gravies à plusieurs reprises. La plus petite est celle dont l'ascension est la plus périlleuse. On se demande comment il est possible de se hisser sur cet obélisque dont les faces presque verticales ne présentent que d'imperceptibles saillies, et il est fort curieux de suivre de point en point, sur les excellentes illustrations de l'ouvrage de Wundt déjà cité : *Wanderungen in den Ampezzaner Dolomiten*, les péripéties de l'escalade des parois qui semblent, au premier abord, absolument inaccessibles. Longeant la rive du lac devant l'Albergo Misurina, le chemin gagne le bord du plateau, où la vue sur le Sorapiss s'étend et se complète. Au-dessus des vallées italiennes qui fuient à gauche, dans le lointain et la profondeur, s'alignent les crêtes du Marmarole ; à droite pointe la blanche pyramide de l'Antelao. Au croisement du chemin qui dévale rapidement dans le Val Bona pour aller rejoindre la vallée de la Piave par Auronzo, nous quittons l'Italie pour rentrer en Autriche et nous pénétrons dans la forêt, où le chemin devient de plus en plus incohérent. Il est prudent de se cramponner solidement à la voiture pour ne pas être jeté par-dessus bord. Le lourd soleil qui nous accablait a amassé de toutes parts de sombres nuées. L'orage éclate, et une pluie diluvienne nous assaille. L'eau ruisselle à flots des flancs dénudés du mont Cristallo, et c'est avec peine que les chevaux franchissent un torrent qui traverse le chemin avec fracas. Nous atteignons heureusement le col de Tre Croci, où un petit hôtel, qui est le bienvenu, nous permet de nous abriter pour laisser passer l'orage. Le col de Tre Croci est un des points de départ pour l'ascension du Cristallo, qui le domine immédiatement, et du Sorapiss, dont l'accès est facilité par le refuge Pfalzgauhütte, construit au bord d'un laquet, dans une situation d'une sauvagerie indescriptible.

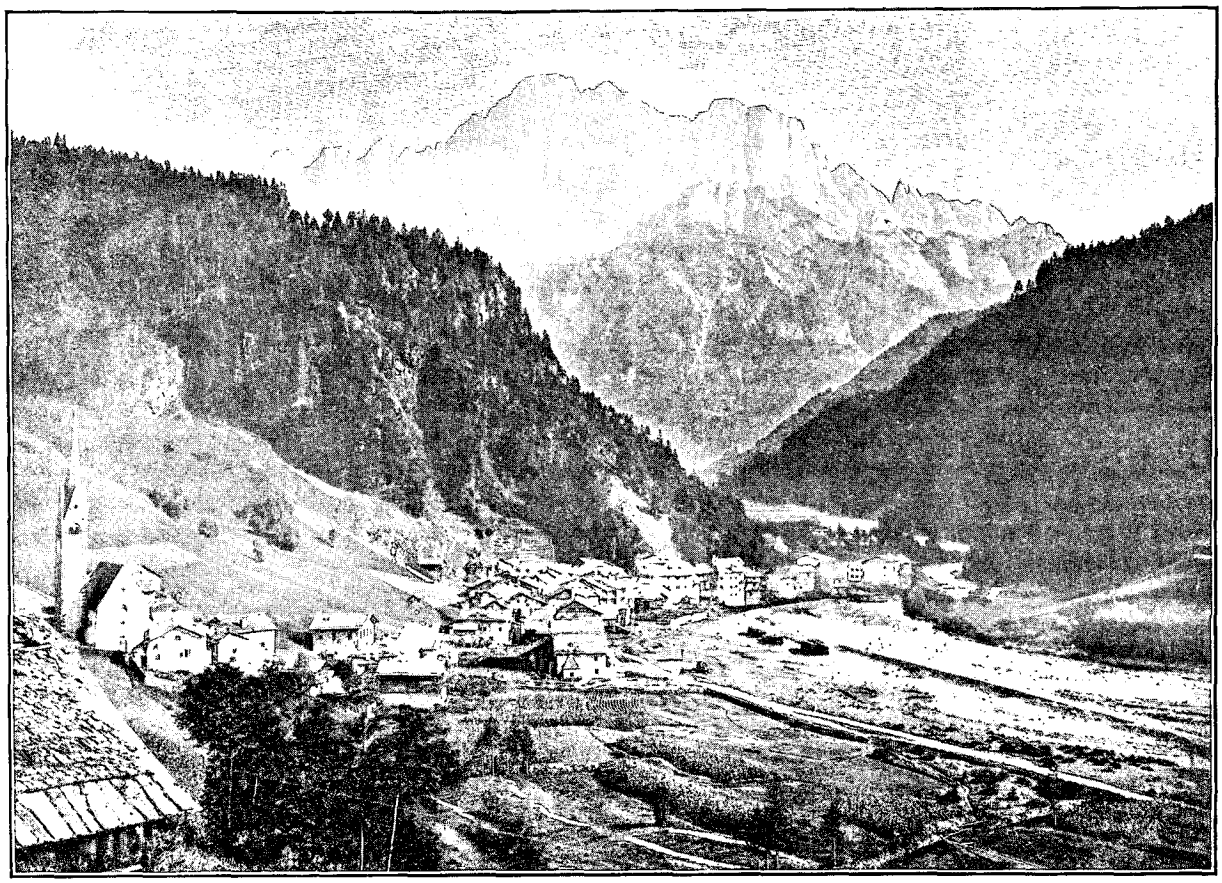


LE MONT CIVETTA VU DU NORD-OUEST. — DESSIN DE TAYLOR.

La pluie diminuant, nous repartons. Le Val d'Ampezzo se présente à nous sous l'apparence d'un vaste gouffre où tourbillonnent d'épaisses vapeurs ; au-dessus plane dans le ciel gris, au milieu des éclairs, la massive barrière de la Tofana, merveilleusement grandie par la brume qui l'élève à des hauteurs inouïes. Le chemin suit une forte pente où le passage d'une voiture paraît invraisemblable ; notre véhicule sursaute en violents cahots sur ses roues enrayées.

Après une longue descente, le haut campanile de Cortina se dégage tout à coup de la brume, et, quelques instants après, le vieux Ghedina nous salue avec empressement sur le seuil de l'*Aquila Nera*.

La première apparition, dans cette maison hospitalière, est celle d'une vaste cuisine aux cuivres reluisants, où s'agitent de robustes Tyroliennes : c'est l'hôtel du bon vieux temps, où les manipulations culinaires n'ont rien à cacher et s'exécutent honnêtement sous les yeux de chacun. Dans les salles publiques du rez-de-chaussée, les guides et les paysans entrent et sortent dans une animation pleine de bonhomie. Les chambres, d'apparence antique, ont été ornées de bonnes fresques par les jeunes Ghedina, peintres d'un certain talent, et on s'y endort d'un sommeil paisible sous la protection d'un bel ange gardien peint au chevet du lit. L'extérieur d'une dépendance de l'hôtel a été également décoré de fresques représentant la peinture, l'architecture, la sculpture et la science, et de médaillons reproduisant les traits de peintres célèbres. Les bons hôtels sont d'ailleurs nombreux à Cortina, où réside en été une importante colonie anglaise. La tempête d'hier a nettoyé l'atmosphère, et, dès l'aube, luit un clair soleil qui nous suggère de retourner aux Tre Croci pour y jouir de la vue dont la brume nous a privés la veille. En montant à travers les bruns châlets, nous notons la politesse avenante des habitants, qui ne manquent



LE VILLAGE DE CAPRILE, ET LE MONT CIVETTA. — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

pas de nous saluer avec empressement d'un *buon giorno*. La Tofana, poudrée à frimas, brille au soleil et n'a plus son apparence de rêve.

Le Val d'Ampezzo s'étale en une vaste coupe verdoyante couverte de prairies, de cultures et de maisons éparses. Au fond, la tache blanche de Cortina surmontée de son campanile. Sur les bords de la coupe, au-dessus des forêts, les dentelures variées des hautes montagnes rocheuses : la triple Tofana (*Tofana prima* ou *di Razes*, 3.220 mètres, *Tofana seconda* ou *di mezzo*, 3.263 mètres, *Tofana terza* ou *di fuori*, 3.232 mètres), les dents cariées du Nuvolau, de la Croda da Lago, du Becco di Mezzodi, la puissante silhouette du turriforme Pelmo. Comme ce riche panorama justifie bien le nom que les habitants ont donné à ce beau coin de terre de *Magnifica Comunità d'Ampezzo !*

Redescendons pour aller contempler cet ensemble d'un autre point de vue. C'est dimanche. Dans la rue principale de Cortina, aux maisons de pierre soigneusement blanchies, jetées de-ci de-là sans souci de l'alignement, règne une gaie animation. Les femmes, au costume sombre relevé par un tablier de couleurs voyantes et un éclatant fichu, entrent à l'église, où elles s'accroupissent à l'italienne après avoir retiré leur chapeau de feutre noir aux bords en gouttière. Les hommes, dont le costume ne présente rien de caractéristique, flânent autour du beau, quoiqu'un peu lourd, campanile de pierre, haut de 76 mètres, qui est leur orgueil. Ils l'ont construit avec le produit de leurs vastes forêts communales, dont les coupes bien réglées leur permettent, non seulement de payer leurs impôts, mais encore de soulager l'infortune de leurs concitoyens peu aisés. La race est italienne (l'élément ladin y est à peine notable), mais ce sont de bons et fidèles Autrichiens ; ils sont réunis au Tyrol depuis 1509. Le commerce du bois est leur principale occupation. Ils sont doués d'un sens artistique assez développé, qu'entretient et forme une école industrielle, et qu'ils appliquent surtout à la fabrication de filigranes et d'objets de marqueterie. Remontant le versant occidental du Val d'Ampezzo, nous voyons maintenant le Cristallo sous la forme d'une massive croupe rocheuse prolongée à gauche par les rochers abrupts du Pomagognon. A droite se creuse la forte échancrure du col de Tre Croci, dominée par l'énorme Sorapiss, auquel fait suite la svelte et régulière pyramide de l'Antelao (3.255 mètres). Par delà se perd dans un lointain vaporeux la profonde vallée du Boïte, que descend la route d'Italie en effleurant Pieve di Cadore, où on montre une modeste masure, berceau du grand Titien. Cette route rejoint près de là la vallée de la Piave, qui conduit à Bellune, d'où on peut gagner en quelques heures, par le chemin de fer, Venise, la reine des lagunes. Ne nous oublions pas à rêver de gondoles dans la prairie ensoleillée, à l'orée du bois de sapins, en

respirant l'air frais et sapide de la montagne, embaumé de senteurs résineuses. Notre tâche est loin d'être accomplie, et il nous faut regagner Cortina pour préparer la suite de notre expédition.

III

Par monts et par vaux du Val d'Ampezzo au Val Fassa. — Caprile et la Civetta. — Les gorges de Sottoguda. — La Marmolada.

Il s'agit maintenant de gagner le Val Fassa à travers monts et vallées, en saluant au passage la Civetta et la Marmolada. On pourrait, au besoin, faire la première étape, de Cortina à Caprile, en *carretta*, sorte de char de montagne, sans ressorts; mais comme il faudrait, après avoir fait à peine la moitié du chemin dans la *carretta*, la suivre à pied, sous peine d'en sortir le corps affreusement moulu la valeur de ce moyen de transport primitif se trouve singulièrement amoindrie.

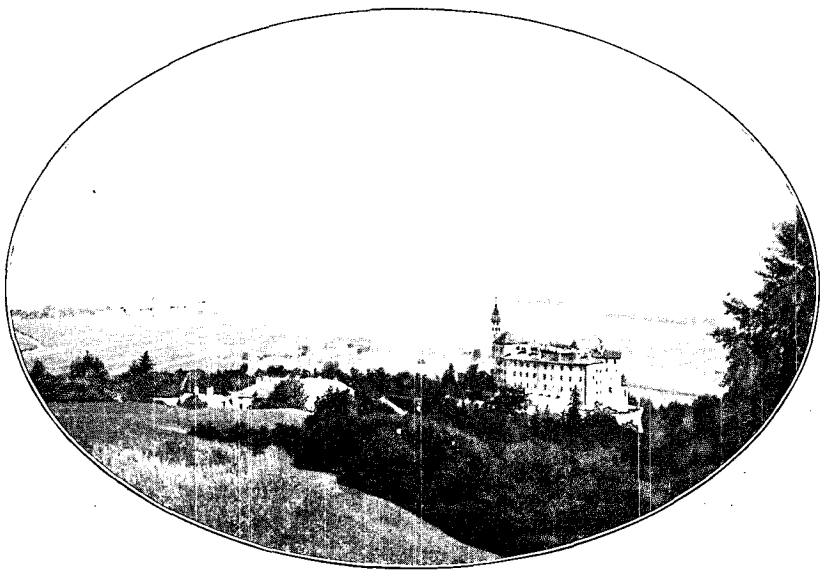
Pour nous, il ne nous déplaît pas de nous dégourdir les jambes en emplissant nos poumons de l'air vif et réconfortant des hautes altitudes. *Il signor* Ghedina nous confie à l'honnête Giuseppe Siorpaës, qui, de ses robustes épaules, enlève nos bagages comme une plume, et nous voilà, le bâton ferré à la main, traversant le Boïte et gravissant les pentes couvertes d'habitations gaiement disséminées, que couronnent les belles falaises de la Tofana. Malgré le soleil brûlant, nous grimpons avec ardeur, et Siorpaës, le solide gaillard bien planté sur ses jambes nerveuses, doit nous modérer de ses *Andiamo piano!* Nous atteignons rapidement le pied de la Crepa, cette grosse verrue de rochers qu'on ne peut manquer de remarquer, dès qu'on arrive à Cortina, se détachant sur le versant occidental de la vallée, et qu'on juge immédiatement, et avec raison, être un excellent belvédère.

Un dernier coup d'œil sur Cortina, qui s'enfonce de plus en plus dans sa vasque de verdure, et sur la trinité auguste du Cristallo, du Sorapiss et de l'Antelao, qui monte dans le ciel à mesure que nous nous élevons; et nous gagnons la lisière de la vaste forêt qui plonge à nos pieds dans un profond vallon et remonte sur l'autre versant jusqu'à la base des pointes décharnées de la Croda da Lago.

La montée est moins rude, et une agréable fraîcheur nous accueille dans l'ombreuse forêt où susurrent les cascatelles des clairs ruisseaux. Dans les éclaircies se dressent, à travers la verdure pâle des mélèzes, les immenses parois nues de la Tofana di Razes, dont les à-pic vertigineux sont zébrés verticalement de grandes coulées grisâtres. Un spectacle intéressant attire les regards sur le versant opposé : l'étrange ensemble des Cinque Torri, amoncellement de rochers prismatiques, qui ressemblent à s'y méprendre aux tours en ruines, renversées sur les courtines, éventrées par la mine, d'une forteresse réduite par un siège sans merci.

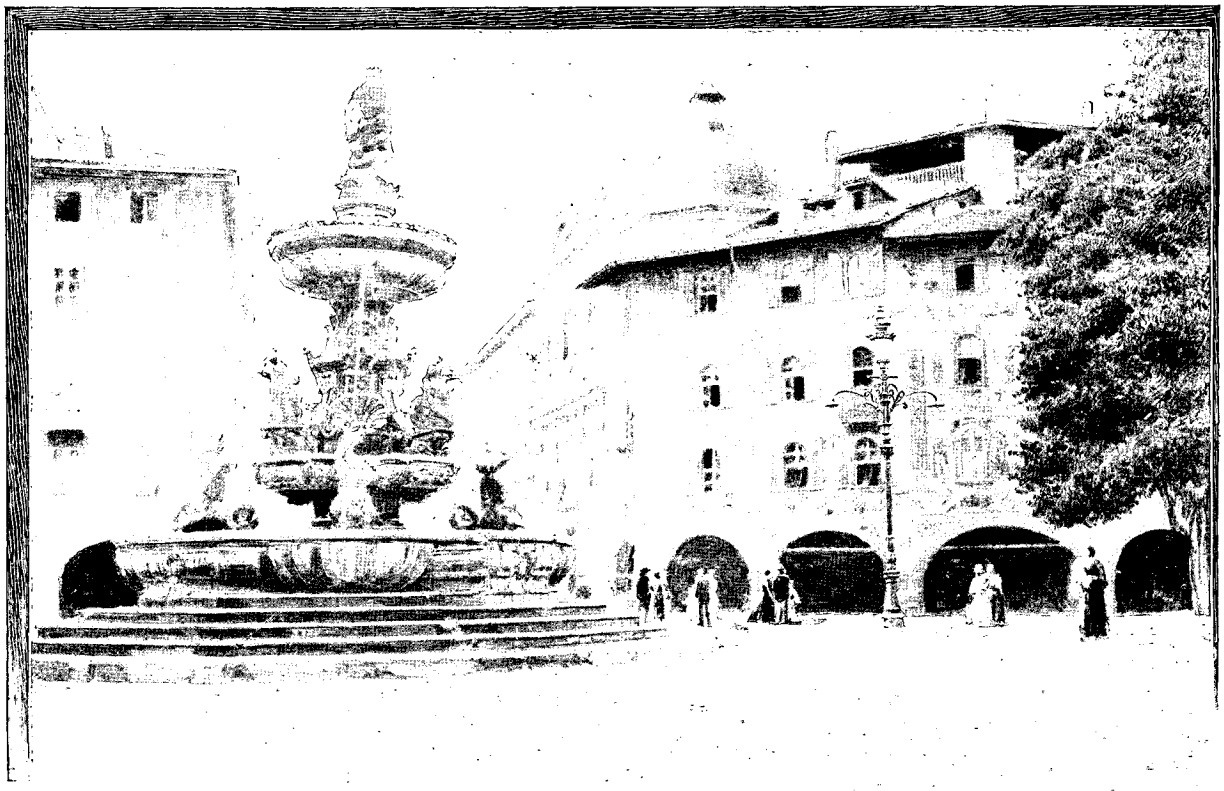
Nous atteignons cependant le terme de notre course, l'hospice ou auberge de montagne de Falzarego. Après le frugal repas d'œufs et de laitage, auquel il faut s'attendre à ces hauteurs, nous poussons jusqu'au col, qui s'ouvre à une altitude de 2117 mètres, pour faire de loin connaissance avec la Marmolada. La montagne énorme est bien là, couverte de sa vaste carapace de neige et de glace, qui luit dans le crépuscule. Mais l'air froid du soir nous ramène vivement au gîte à travers une région désolée, sans végétation, parsemée de blocs délités.

(*A suivre.*) Edme VIELLIARD.



LE CHÂTEAU D'AMBRAS, PRÈS INNSBRUCK ET LA VALLÉE DE L'INN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



PLACE DU DÔME ET FONTAINE DE NEPTUNE À TRENTE
DESSIN DE TAYLOR.

LES DOLOMITES[1],

PAR M. EDME VIELLIARD.

UN « SALTNER » À L'ÉPOQUE DES VENDANGES (GARDE-VIGNES DES ENVIRONS DE BOTZEN). PHOTOGRAPHIE B. JOHANNES, À MERAN.

Revenus de bon matin au col de Falzarego, nous laissons à droite le pas de Tre Sassi, qui mène à Sankt Cassian et dans l'Enneberg. Le chemin se transforme en un mauvais sentier couvert de pierres roulantes qui dégringole en brusques lacets, dans une morne ravine, au pied du Sasso di Stria. On se demande avec terreur ce qu'il advient des malheureux voyageurs qui ont eu l'imprudence de se risquer en *carretta* dans ce soi-disant chemin de voitures. Mais bientôt la végétation reprend ses droits. Le chemin assagi se développe à travers des clairières herbeuses où des bouquets de sapins sont pittoresquement groupés ; un torrent babillard lui tient compagnie. La note romantique est donnée par l'apparition d'une ruine moyen âge qui barre la vallée à la patte d'oie de ses ravins de tête. Siorpaës, fouillant son sac, à peu près vide du reste, de mots allemands, envoie d'un geste de malédiction l'épithète flétrissante de *Raüber* aux anciens maîtres de ces murs croulants et désormais bien inoffensifs. Ce sont les ruines du château d'Andraz, ancienne résidence du bailli d'Enneberg, de mauvais renom, Gabriel von Prack. En 1462, le bouillant évêque de Brixen, Nicolas de Cusa, s'y réfugia pour se soustraire à ses nombreux ennemis. Il eût fallu qu'ils fussent bien acharnés pour le poursuivre dans une solitude si retirée.

À partir de ces ruines, le chemin traverse des prairies bien irriguées et ne tarde pas à arriver au-dessus du village d'Andraz, dont les maisons sont pittoresquement étagées dans le vallon se creusant à nos pieds. La rue en pente est vite traversée, et Andraz nous domine à son tour. Une belle forêt, fort bien aménagée, tapisse le talus rapide de la montagne ;

1. *Suite. Voyez p.* 241.

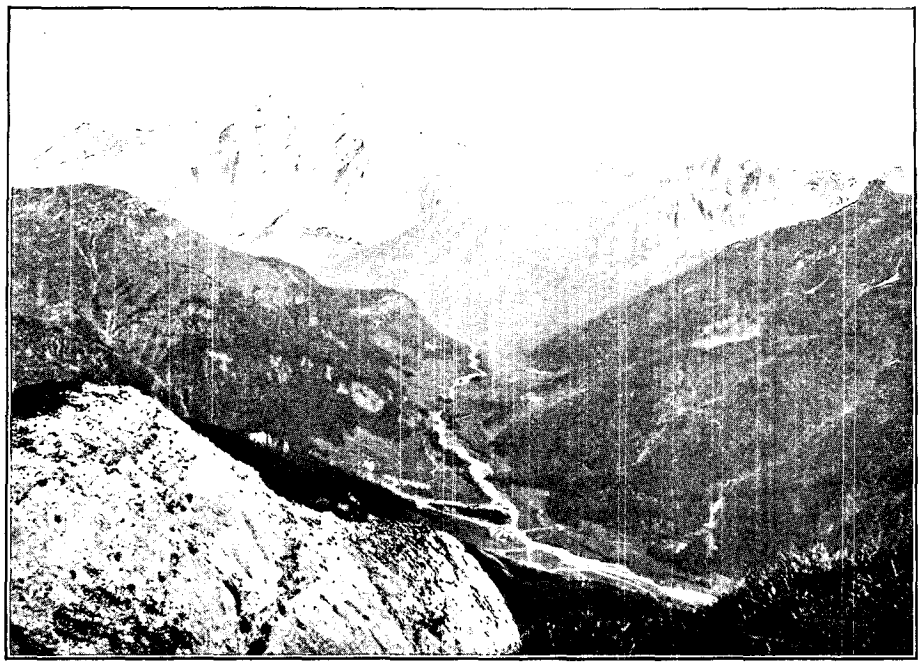
à travers les troncs des sapins, on entrevoit les prairies qui bordent le ruisseau. Tout le long de cette descente, le paysage est d'une fraîcheur exquise.

A droite s'ouvre la haute vallée de Cordevole, ou Val Livinallongo, fermée dans le lointain par les bastions neigeux du Sella et du monte Boe; à son flanc abrupt sont accrochées les rares maisons et le clocher aigu de Pieve di *Livinallongo* (ou *Buchenstein*), sa capitale modeste. Cette vallée et celle que nous venons de parcourir, qui mériteraient plutôt le nom de gorges, forment le petit pays de population ladine du Buchenstein. Bien que rattaché politiquement à l'Autriche, il n'a de communications faciles qu'avec l'Italie, vers laquelle s'écoulent ses eaux et où se font les transactions commerciales. Pendant les deux tiers de l'année, ses habitants ne peuvent pas communiquer avec leur patrie, et ils ne lui sont guère rattachés par d'autres liens que les impôts et le service militaire. Pieve n'en est pas moins le siège d'un tribunal, peu occupé d'ailleurs, grâce à l'honnêteté des habitants, et considéré, cela se comprend, comme un exil par le fonctionnaire qu'on y envoie, à moins que ce ne soit un alpiniste endurci.

Une nouvelle merveille du monde dolomitique, la Civetta, se dessine dans le ciel, droit devant nous, comme la silhouette légère d'un immense écran aux bords crénelés ; à ses pieds miroite, dans la brume, la nappe claire du lac d'Alleghe. Des files de bestiaux de plus en plus fréquentes obstruent le chemin, poussées par des bergers prudemment armés de vastes parapluies, et annoncent l'approche d'une localité importante. Nous débouchons en effet au-dessus de Caprile, et, entrant en Italie, nous descendons ou plus exactement roulons par un chemin *ripido* et couvert d'une couche invraisemblable de pierres mouvantes, dans le fond de la vallée, où les douaniers italiens nous cueillent et, malgré les objurgations de notre fidèle Tyrolien, qui ne paraît pas beaucoup goûter les bons amis de la Triplice, nous accompagnent, la carabine au poing, jusqu'au bureau de la douane.

L'aspect intérieur de Caprile, village bien situé d'ailleurs au confluent de plusieurs ravins et au point où la vallée du Cordevole commence à s'élargir, n'a rien de fort engageant. La saleté et la négligence italiennes ont remplacé la propreté et l'ordre tyroliens. Un incendie, qui a dévasté récemment une partie de la localité, lui donne une apparence encore plus misérable.

Caprile, dont le nom dérive, dit-on, de *Pagus Gabrielis*, a eu cependant autrefois une certaine importance. Vers le milieu du xve siècle, la république de Venise réunit Caprile et Cadore sous les ordres d'un gouverneur portant le titre de capitaine général. Il ne lui reste, comme souvenir de cette période de son histoire, qu'une modeste colonne surmontée du lion ailé de saint Marc, égarée sur une petite place malpropre et remplie de décombres. On ne séjourne guère à Caprile que pour aller voir de près la Civetta se mirant dans le lac d'Alleghe, ou pour monter à la Marmolada. Une bonne route suivant la vallée du Cordevole conduit au lac d'Alleghe ; mais, bordée d'un côté par d'interminables talus et, de l'autre, par le champ de pierres du torrent, elle est passablement monotone. Le lac d'Alleghe n'est qu'une inondation permanente de la vallée, que vint barrer en 1772 l'éboulement d'une partie du mont Forca. Dans cette catastrophe, deux hameaux furent ensevelis sous les éboulis, et deux autres disparurent sous les eaux. La légende dit qu'à certains jours on peut encore en distinguer les habitations au fond du lac. Cette nappe d'eau, encadrée de verdure, où se reflète l'image de l'église et des maisons blanches d'Alleghe, introduit d'une manière fort heureuse un coin d'idylle dans le paysage accaparé par l'austère et écrasante Civetta (3.220 mètres). Le géant monte rapidement des bords du lac (966 mètres), reprend un instant haleine en un palier neigeux, puis lance droit au ciel ses escarpements striés, semblables à une épaisse nuée de flèches.



LE SOMMET DE LA MARMOLADA, VU DU MONT RODELLA. — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

Pour Miss Amelia B. Edwards, c'est un immense buffet d'orgues qui ferme la vallée, comparée à une nef de cathédrale, tant la description des spectacles dolomitiques appelle forcément l'emploi de la vieille figure de rhétorique de la comparaison !

La Civetta a été vaincue pour la première fois par Tuckett en 1867, mais par derrière, où les pentes sont moins rapides. On conçoit l'enthousiasme professionnel de Siorpaës nous faisant comprendre que des Anglais l'ont récemment escaladée *davanti*, par les tuyaux d'orgue de miss Edwards, et ses *bravi, bravi!* répétés à l'adresse de ces hardis ascensionnistes.

LE MONT VERNEL, VU DU COLFEDAJA (PAGE 256). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En continuant à descendre l'excellente route qui longe le Cordevole, on passerait à Agordo, bourg principal de cette vallée, connue par ses usines de cuivre et de mercure, et on rejoindrait le chemin de fer de la vallée de la Piave entre Feltre et Bellune; cette route est donc un accès facile des Dolomites par le Sud.

Il n'est pas encore temps de nous laisser aller à la pente douce des vallées et nous reprenons, dès l'aube, le bâton ferré du montagnard. La journée sera forte. Dans cette prévision, Siorpaës s'est adjoint un *piccolo* pour le soulager d'une partie de nos bagages. Cela commence bien, du reste. La route de voitures entre dans le Val Pettorina et gravit, par des lacets savamment tracés, le promontoire de Rocca Pietore. Mais c'est trop de bonheur, et elle se termine brusquement après ce dernier effort.

Le village de Rocca Pietore ou Roccabruna a quelques souvenirs historiques, que rappelle Miss Edwards. Ses habitants, alors presque tous armuriers, formaient au moyen âge une sorte de république relevant nominalement de l'archidiaconé de Capo d'Istria. Ils durent reconnaître, vers la fin du XIVe siècle, la suzeraineté des Visconti, mais leurs anciens statuts furent maintenus. A partir du milieu du XVIIe siècle, ils tombèrent sous la dépendance de Venise, continuant à revendiquer leurs vieux privilèges. Ce n'est qu'en 1814 qu'ils perdirent définitivement leur indépendance, à la suite de la cession de la Lombardo-Vénétie aux Autrichiens.

Un bon chemin muletier succède à la route des voitures à partir de Rocca, et gagne un riant bassin tapissé de prairies toutes fleuries, où le pauvre hameau de Sottoguda se tapit au pied des pentes rocheuses du Pizzo-Guda, qui s'élance d'un seul jet au-dessus des pâturages piqués de chalets. Le torrent a dû se frayer un chemin à travers la ceinture de ce bassin, en y creusant les belles gorges ou Seraï de Sottoguda.

C'est une longue suite de profondes et tortueuses fissures dont le fond n'est pas toujours assez large pour livrer simultanément passage au torrent et au chemin. Aussi ce dernier doit-il, en maints endroits, empiéter sur les eaux grondantes par des encorbellements formés de troncs d'arbres, et les traverser et les retraverser sans trêve sur des ponts rustiques. Des coups de lumière aveuglants alternent avec les froids passages dans l'ombre mystérieuse, où l'on ne voit plus, très haut, qu'une étroite bande de ciel gravée d'arabesques par les brins des herbes capricieuses et les ramures des arbres, dont les racines se faufilent dans les moindres fissures du rocher. A la sortie, on est ébloui par les blanches parois des premiers contreforts de la Marmolada, qui exaltent encore le bleu profond du ciel.

En continuant droit devant nous, nous aurions à escalader péniblement la rude montée du Val Ombretta et à franchir, dans un désert de rochers, au sud de la Marmolada, le col élevé de Contrin pour redescendre dans le Val Fassa. Il est préférable de contourner la Marmolada par le Nord; on traverse ainsi une région plus riante qui a, en outre, l'avantage de donner une meilleure vue sur la reine des Dolomites. Nous attaquons donc la longue pente de prairies entremêlées de bouquets de bois qui longe le mur abrupt du Serauta, le sommet

oriental de la Marmolada. Vers la fin de la montée, la pente devient fort raide sur un terrain basaltique, couvert d'un épais gazon égayé par les vives corolles des plantes alpestres; des croix mortuaires indiquent que la neige fait fréquemment des victimes dans ces hauts parages. Nous reconnaissons, dans un vaste panorama, le Sasso Bianco et la Civetta, qui dominent le gouffre où se cache Caprile. L'air frais qui a couru sur les glaciers nous ranime, et, dans un dernier effort, nous atteignons le col Fedaja (2.046 mètres), par où nous rentrons en Autriche.

Le col franchi, la scène change brusquement. C'est une longue cuvette herbeuse où repose, à l'extrémité contiguë au col, un petit lac glaciaire aux eaux vertgris. A droite s'élèvent les pentes gazonnées du mont Padon; à gauche, un immense plan incliné de rocher couvert de flaques de neige, qui semble avoir été raboté par les glaciers et où il n'est resté, comme témoins, que quelques *Sassi* en saillie. Une lisière de neige et de glace couronne ce plan incliné; mais si on s'élève sur les pentes du mont Padon, on voit cette lisière s'élargir à mesure qu'on monte et se transformer en un vaste champ de glace aux reflets bleuâtres, qui n'est autre que le glacier ou Vedretta de la *Marmolada*. La note caractéristique de ce splendide tableau est la juxtaposition immédiate de la verdure de l'Alpe Fedaja et du site glaciaire, contraste unique, paraît-il, dans toute la chaîne des Alpes.

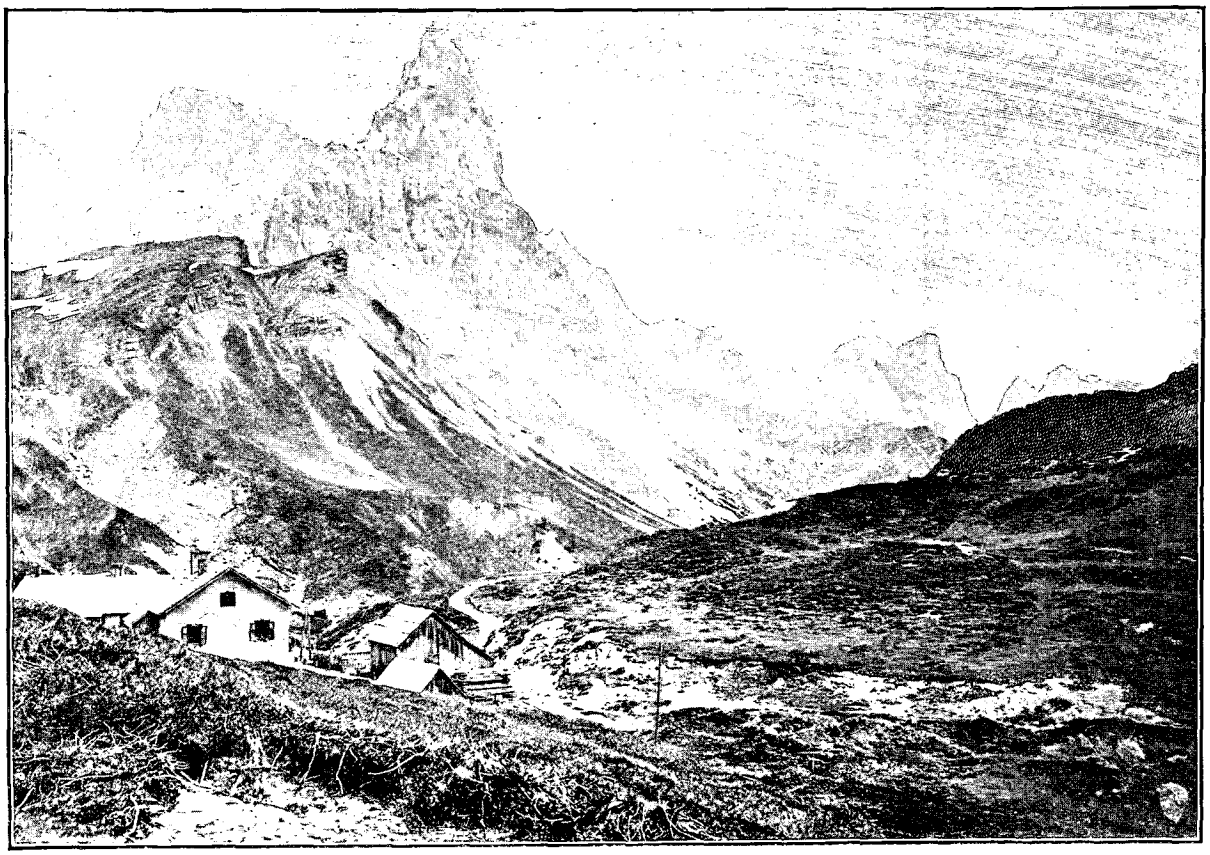
Le sommet principal de la Marmolada, la Marmolada di Penia (3.360 mètres), qui est le point le plus élevé du massif dolomitique, a été gravi dès le 18 septembre 1864 par Paul Grohmann, que nous avons l'habitude de rencontrer le premier dans ces occasions. Cette ascension, faite en partant de Fedaja, a été ensuite répétée plusieurs fois. L'Anglais F. F. Tuckett l'a, en outre, exécutée par le Sud, en partant du col Contrin.

Après nous être reposés et réconfortés à l'auberge Valentini, agréable à rencontrer dans cette haute solitude (il y a encore une autre auberge concurrente), nous achevons de traverser l'Alpe Fedaja, à l'extrémité de laquelle s'ouvre brusquement le profond entonnoir du val supérieur de l'Avisio. En même temps se dévoile le pic occidental de la Marmolada, le mont Vernel, formé de deux pyramides jumelles aux arêtes bien accusées, où montent comme à un temple aérien les larges degrés d'un escalier de glace. Le sol fuit sous nos pas; nous dévalons, dévalons. Une file de petites chapelles formant un chemin de croix longe le chemin; il doit être fort méritoire d'y venir prier de la vallée.

L'HÔTEL ALPIN DE SAN MARTINO DI CASTROZZA ET LA CHAINE DES MONTS DE LA PALA (PAGE 261)
PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN À SALZBOURG.

Avec la réapparition des arbres, dont les fines découpures se détachent sur les champs de neige qui montent au ciel plein de lumière, la magie du spectacle augmente encore. Une cascade vaporeuse flotte légèrement au pied du Vernel. Dans l'ordre habituel, après les forêts reparaissent les grasses prairies, puis les cultures annonçant les habitations. Voici, comme un petit trait blanc, sous l'aigu Collaz aux formes dolomitiques, que suit la table basaltique de la Greppa, le campanile de Penia, le premier village. Après la traversée des chalets de Penia, où débouche le Val Contrin, c'est Alba qui paraît. Puis vient, dans une échancrure où s'alignent les forteresses énormes du Sella et du Monte Boe, Canazei, d'où partent des chemins conduisant par le col Pordoi dans le Val Livinallongo, et par le col Sella dans le Grœdenthal (val Gardena) et la vallée de l'Eisack.

Nous descendons, descendons toujours à travers des sites de parc, dans de fraîches pelouses où des bouquets d'arbres sont disposés pour le plaisir des yeux. Le type et les mœurs de la population se sont



LE CIMON DELLA PALA VU DU COL ROLLE (PAGE 261). — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

modifiés. Nous rencontrons des mendiants qui implorent une aumône à deux genoux et en remercient, par l'envoi d'un baiser, des femmes qui fument la pipe en piochant la terre. Nous avons atteint le Val Fassa, et voilà le campanile de forme italienne de *Campitello,* terme de notre odyssée pédestre. Nous faisons à regret nos adieux au fidèle et discret Siorpaës, car nous sommes rentrés dans le royaume des routes et c'est en voiture que nous allons pouvoir désormais poursuivre notre voyage.

IV

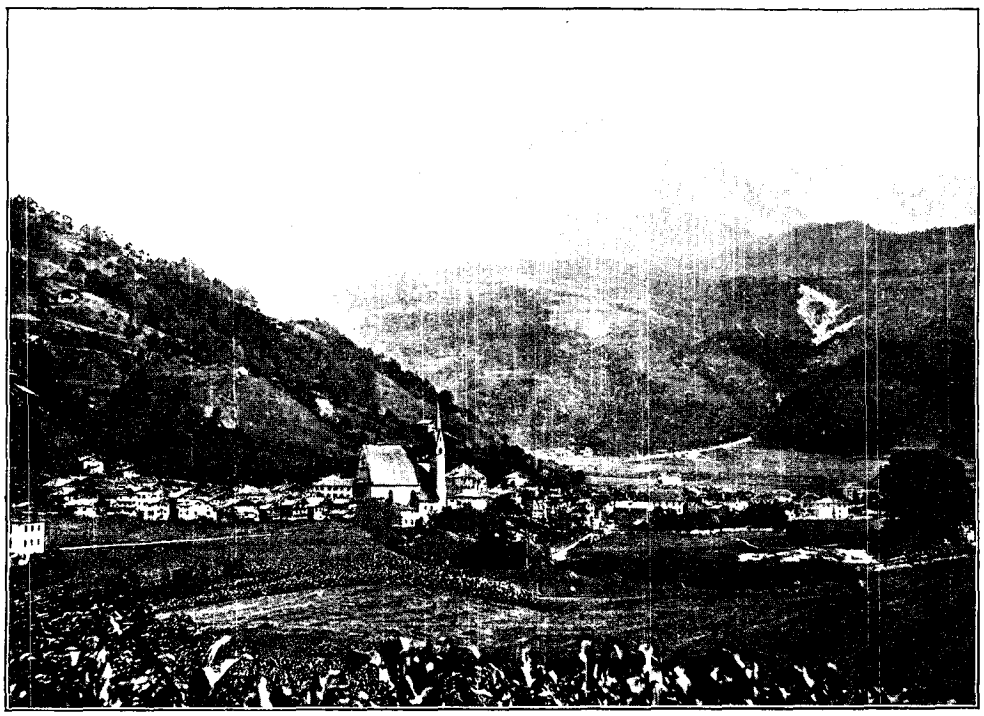
Le Val Fassa. — L'Eldorado des géologues. — Le Cimon della Pala. — San Martino di Castrozza.

Le Val Fassa est la partie supérieure de la vallée de l'Avisio qui, au-dessous de Moëna, prend le nom de Val di Fiemme ou *Fleimserthal* et dont le cours inférieur, de Val Floriana à l'Adige, forme le Val Cembra ou *Zimmerthal.* C'est une haute vallée alpestre, au climat froid, où ne poussent que l'orge et le seigle. Aussi ses habitants, de race ladine pour la plupart, sont-ils souvent réduits à émigrer. Le Val Fassa dépendait autrefois de l'évêché de Brixen; il tomba sous la dépendance de l'Autriche quand cet évêché fut sécularisé.

Nous descendons la pente relativement douce de la vallée au grand trot de notre cheval. Elle est fort peuplée, et la route traverse de nombreux hameaux dont les maisons sont ornées extérieurement d'images de sainteté naïves, peintes à fresque, à la mode italienne, mais d'un art généralement grossier. En nous retournant, nous apercevons encore les massifs dolomitiques du Langkofel et du Sella, qui ferment en cirque la vallée. Les versants boisés deviennent un peu monotones pour des gens qui descendent de la Marmolada ; ce n'est qu'à la dérobée, par l'ouverture des ravins de droite, qu'on entrevoit, de temps à autre, les formes bizarres des cimes du Rosengarten.

Vigo di Fassa, le chef-lieu de la haute vallée, est situé à flanc de coteau, au-dessus de la route qui suit le thalweg, et un bon coup de collier est nécessaire pour aller y chercher un gîte. L'auberge est un modèle de rusticité prétentieuse qui montre bien, sous des efforts d'amélioration, ce que devaient être les auberges de ce pays au temps des Miss Edwards et des J. Leclercq et justifie un peu leurs lamentations sur le manque de confort. On entre par la remise à voitures, qui sert en même temps d'entrée au bureau de poste. Un large escalier de moulin monte à des paliers si vastes et ayant tant de recoins obscurs, qu'on s'y perd. On dirait qu'on a aménagé en auberge une ancienne grange à foin. Notre chambre est entièrement peinte à fresque, le plafond

compris, qui représente une sorte de grand parapluie ouvert. Sur les murs, des paysages atroces, qui ont la prétention d'être des sites dolomitiques. Une profusion de rideaux, de coussins et de meubles prétentieux, sur un plancher de grenier. Des bibelots, achetés à la foire, où figure, au milieu de statuettes de sainteté, une demoiselle de Vienne d'un monde douteux, en plâtre peint. Ajoutons cependant que le goût seul est offensé et que l'auberge est assez logeable.



LE BOURG DE PRIMIERO ET LES ROCHERS DU SASS MAOR (PAGE 262). — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

Dans la rue, à la fontaine, des femmes au type italien puisent de l'eau dans des sortes de chaudrons de cuivre ornés de dessins à la pointe. Les habitants nous saluent respectueusement ; on sent que, dans cette vallée lointaine les mœurs ont conservé un caractère patriarcal.

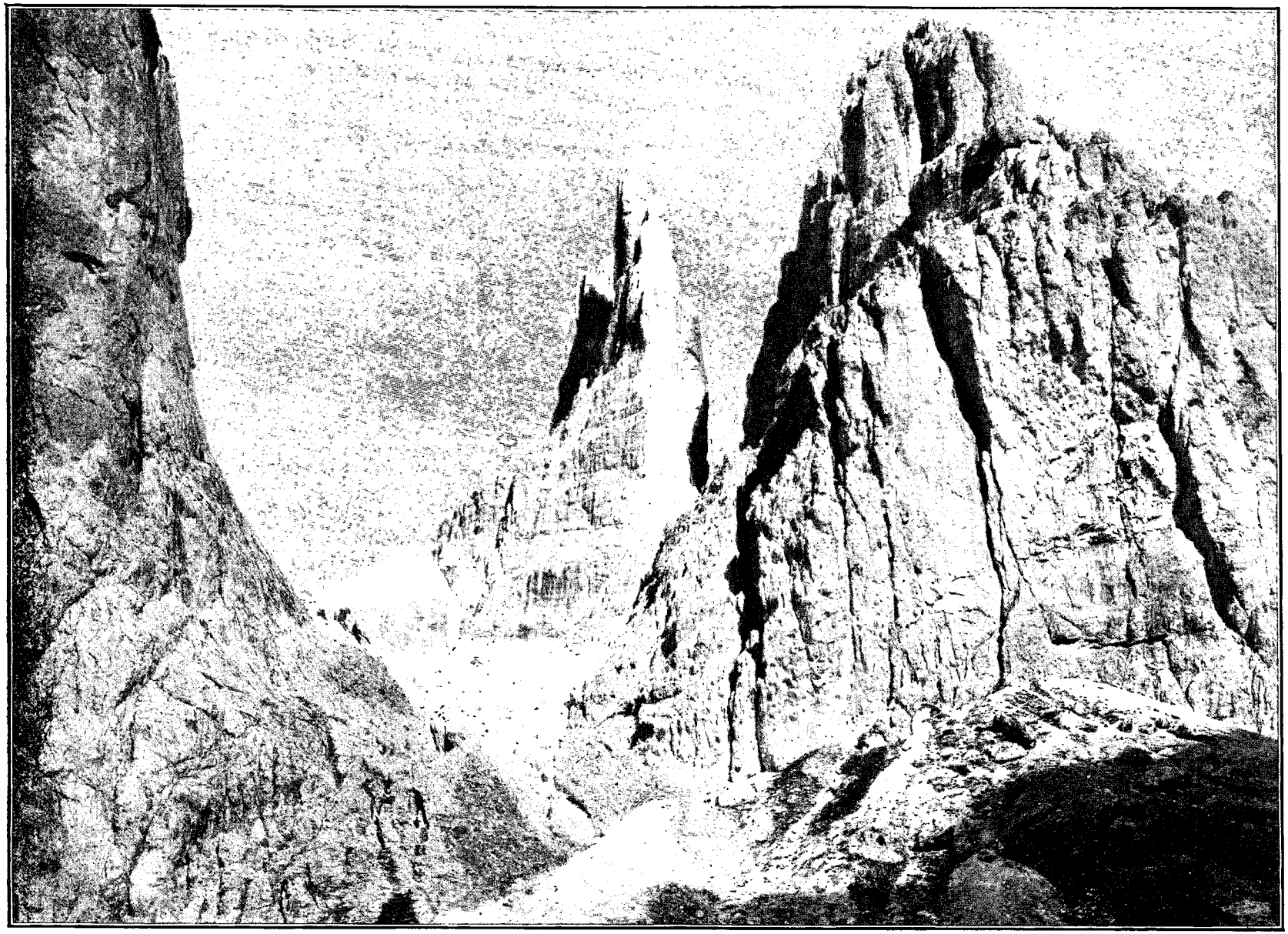
Si nous nous sommes arrêtés à Vigo, c'est d'abord parce que, quand le soir vient, il faut bien s'arrêter quelque part ; mais c'est surtout pour aller voir de plus près le *Rosengarten*, qu'on ne devine qu'insuffisamment de la vallée. Donc, de bon matin, nous escaladons le mont Campedié, qui est un excellent observatoire pour le but que nous nous proposons. Le terrain est abrupt, ébouleux, et le chemin est plutôt une ravine, pleine de pierres roulantes, qu'on cherche à éviter autant que possible ; ce qui explique les nombreux sentiers qui sillonnent les taillis.

Après une montée assez rude, on arrive sur une sorte d'acropole de rochers portant un petit pâturage. De là, l'œil plonge dans le Val Vajolet, vaste et sauvage fond de cuve rempli d'éboulis en quantité prodigieuse, couverts çà et là seulement d'une maigre végétation. Sur les gigantesques talus d'éboulis s'élèvent d'immenses murs de rochers déchiquetés d'une manière invraisemblable. A droite, les Dirupi de Larsec sont tellement divisés en feuillets et en aiguilles qu'ils ont quelque analogie avec une tête d'artichaut phénoménale. Dans le fond, le Rosengarten forme une grande forteresse, étrangement délabrée, qu'on appelle Tours de Vajolet. Le plus bizarre de ces rochers ressemble, selon le point de vue, à une main de géant dressant ses doigts étendus vers le ciel, ou à une monstrueuse épine. L'ensemble, d'une teinte légèrement rosée, se détache admirablement sur le ciel bleu. On s'imagine aisément quelles apparences fantastiques doivent revêtir ces rocs bizarres quand les nuées échevelées d'un ciel d'orage s'y accrochent en lambeaux, et quel aspect sinistre doit prendre alors l'infernale cuve béante à leurs pieds. C'est un site à souhait pour une nuit de Walpurgis.

Détournons nos regards sur des scènes plus riantes. Le Val Fassa est à nos pieds, couvert de prairies, de champs cultivés, de villages. Au-dessus des montagnes boisées du second plan, les glaciers de la Marmolada tout luisants semblent fondre sous le soleil radieux. L'assemblée des cimes dolomitiques est toujours là, gardant le sanctuaire du fond de la vallée. Au delà de la profonde dépression du col du Karersee remonte le Latemar massif. Dans le lointain scintillent les pics du groupe de la Pala, nous marquant notre but prochain.

En redescendant à Vigo, nous voyons des ouvriers occupés à des travaux de terrassement : c'est un nouvel accès des Dolomites qu'ils préparent, la route du Karersee à Vigo. Et maintenant, en voiture, pour descendre le cours de l'Avisio.

C'est la Saint-Jean ; de gaies banderoles, comme c'est la coutume dans le Tyrol, flottent en s'enroulant au clocher de San-Giovanni, l'église de Vigo ; les détonations de l'artillerie locale se répercutent dans tous les ravins d'alentour. Le dolomitique Latemar disparaît et des montagnes de porphyre le remplacent. Leurs roches



LES TOURS DE VAJOLET. — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL À INNSBRUCK.

mêlent à la verdure des prairies et des bois de chaudes colorations rouges tirant sur le brun; les chemins eux-mêmes prennent des teintes rougeâtres. L'Avisio bouillonnant creuse son lit dans des couloirs étroits entre des murs de porphyre. La route traverse la grande place du bourg de Moëna, et la vallée, changeant de nom, devient le Val di Fiemme. Avant d'arriver à Predazzo, la vallée se resserre en une gorge boisée étroite et monotone. On rejoint dans ce gros bourg, entouré de tous côtés par de hautes montagnes d'aspect sévère, une route importante qui, venue de la vallée de l'Adige, entre Botzen et Trente, franchit au col de San Lugano le faîte entre Adige et Avisio, et débouche dans cette dernière vallée non loin de Cavalese, localité la plus importante du Val di Fiemme. Jusqu'à l'achèvement très prochain de la route du Karersee à Vigo[1], c'est la seule route de voitures qui relie la vallée de l'Adige à celle de l'Avisio. Le cours inférieur de ce torrent, enfermé dans les gorges du Val Cembra, n'est en effet suivi par aucune route qui permette de le remonter.

UNE RUE DE BRIXEN (PAGE 264). DESSIN DE TAYLOR.

Nous sommes dans l'Eldorado des géologues. La phrase de Léopold de Buch, que nous avons citée au début, s'applique particulièrement à la région de Predazzo, où ont défilé tous les illustres géologues. Aussi est-ce sous les yeux bienveillants d'un aréopage de savants, dont les portraits ornent les murs, que nous prenons notre repas dans la salle à manger de la *Nave d'oro*. Ici, c'est *il signore de Humboldt; Ciambellano di Sua Maesta il re di Prussia*; là, Sir Roderick Murchison chamarré de décorations, et autres « *insigni filosofi e viaggiatori che onorarono quest' albergo !* » comme dit le vieux livre des voyageurs.

Selon l'expression emphatique d'un écrivain italien, Predazzo est « *un immenso mausoleo ove gli scienziati possono leggere gli arcani geroglifici della storia della terra* ». Le comte Marzari Pencati y découvrit en 1820 ce scandale géologique « *il granito sovraposto al calcareo* », le granit superposé au calcaire. Lord Poulett Scrope, de Saussure, Elie de Beaumont, et combien d'autres! vinrent contempler ce scandale, qui renversait toutes les idées d'alors. Richthofen reconnut les vestiges d'anciens volcans dans les environs, et J. Leclercq, entraîné par son enthousiasme et par un amusant contresens dans sa lecture de Miss Edwards, y place jusqu'aux lacs d'Albano et de Némi !

Mais voici la diligence qui arrive au grand trot, toute couverte de la poussière du bas pays, pour nous emmener vers les hauteurs fraîches où la poussière n'est plus connue, et il nous faut dire adieu aux géologues. Le but que nous voulons atteindre, les montagnes de la Pala, visibles d'ordinaire dans l'échancrure de la vallée, nous est caché par un ciel bas et nuageux. Dès la sortie de Predazzo, la route monte et s'élève rapidement au-dessus du torrent. Elle traverse des prairies inclinées ne se composant, par longues plaques, que de fleurs juxtaposées, sans le moindre brin d'herbe pour atténuer la vivacité de leurs couleurs : ce ne sont plus des prairies, ce sont des plates-bandes d'horticulteurs. Evitant le passage trop aride dans les parois abruptes de la gorge du Travignolo, noire de forêts, la route escalade par des zigzags répétés le plateau de pâturages de Bellamonte, entre dans la forêt, longe un fort en construction, traverse le chaos des rochers roulés du Dosaccion et débouche dans la champêtre clairière de Paneveggio.

Au milieu de cette clairière, une solide maison carrée, dont les angles sont encore renforcés par de robustes contreforts, semble construite pour défier le poids des neiges. C'est un ancien hospice de montagne, maintenant un hôtel-pension. Une annexe avec des galeries en bois découpé, de forme plus légère et plus moderne, une vieille chapelle, quelques bâtiments rustiques, l'entourent Le site est riant, et ce serait un charmant lieu de villégiature pour des touristes qui ne seraient pas poussés, comme nous, toujours en avant par le désir de voir du nouveau.

Pendant l'arrêt de la voiture, les nuées s'entr'ouvrent, et la pointe aérienne du *Cimon della Pala*

1. Cette route est achevée depuis la fin de l'année dernière.

(3.186 mètres), le Cervin des Dolomites, se dresse dans les cieux, semblable à la corne monstrueuse d'un animal de dimensions plus qu'antédiluviennes. La route traverse le Travignolo et se dirige droit à la montagne. Route militaire tracée suivant les règles de l'art moderne, elle attaque le grand versant boisé, par de longs et sinueux lacets. Le soir est venu. La forêt séculaire prend un aspect mystérieux, avec ses roches couvertes de lichens, ses mousses en taches bizarres, ses arbres vénérables où pendent de longs filaments verdâtres. C'est l'antique forêt des légendes allemandes, peuplées de gnomes et de kobolds. La voiture suit lentement dans le crépuscule les interminables lacets. De temps en temps, une courte éclaircie permet de voir fuir bien bas la sombre coupure du Travignolo.

Sortie de la forêt, la route serpente dans un terrain bosselé recouvert d'une herbe rare et finit par atteindre le col de Rolle. Là, défile devant nous une armée de nuages qui montent sans relâche en troupes serrées de la vallée du Cismone, passent rapidement en se bousculant et disparaissent dans la dépression qui rejoint le haut Val Travignolo. Les sombres silhouettes de la Vezzana et du Cimon semblent présider à la déroute de cette armée-fantôme, et, quand un nuage fugitif les frôle en s'élevant jusqu'à elles, elles paraissent elles-mêmes se mettre en mouvement et prendre part à la fuite générale.

Dès que nous avons dépassé la maison cantonnière de Rolle, bien abritée dans un repli de terrain, la nuit tombe tout à fait. La voiture virant sans cesse dans les innombrables lacets de la descente donne l'illusion d'un voyage sur la piste d'un manège. Enfin, dans la nuit noire, des lumières lointaines apparaissent, se rapprochent, une façade s'illumine, des gens affairés se précipitent. Après la solitude sauvage du col Rolle, nous tombons en pleine civilisation : nous sommes arrivés à l'*Hôtel alpin de San Martino di Castrozza*.

Un couvent existait à cet endroit dès le XIe siècle, et on y secourait les voyageurs traversant ces lieux retirés. Une auberge fut ensuite annexée au couvent ; puis, lorsque la route fut ouverte (1878), on construisit l'annexe qu'on lui voit maintenant. Situé au pied même du groupe de la Pala, à l'altitude déjà respectable de 1.444 mètres, San Martino est un excellent point de départ pour l'ascension de ces montagnes, où toutes les difficultés sont réunies : parois à pic et même surplombantes, rochers pourris cédant sous le pied et sous la main, champs de glace profondément crevassés, talus de neige se terminant en précipices, cheminées où les pierres tombent en grêle. C'est donc, tous les étés, le lieu de réunion de nombreux et fanatiques alpinistes attirés par tous ces charmants avantages. Ils n'ont que le choix parmi ces cimes longtemps réputées inaccessibles. Il en a été ainsi, par exemple, du Cimon della Pala. L'alpiniste Leslie Stephens s'étant frotté les mains de ce que cette montagne n'avait jamais été foulée par un pied humain et ayant exprimé sa joie, dans le numéro de février 1870 de l'*Alpine Journal*, de ce que, selon lui, elle ne le serait jamais, le défi fut immédiatement relevé par Whitwell, qui accomplit, dès le 3 juin de la même année, l'ascension jugée impossible. Le seul reproche à faire à cette localité, ce sont les brumes trop fréquentes qui viennent masquer la vue de son admirable panorama.

BRIXEN : COUR INTÉRIEURE (ANCIEN CIMETIÈRE) ENTRE LA CATHÉDRALE ET L'ÉGLISE SAINT-LÉONHARD. DESSIN D'OULEVAY.

Nous en fîmes la désagréable expérience le lendemain de notre arrivée : les géants étaient voilés. Vainement nous errâmes, attendant un lever de rideau, sur les lacets de la route, coupés par l'ancien chemin rectiligne que suivent les bestiaux. Nous ne pûmes apercevoir que des silhouettes incomplètes, quand la couche de nuages s'amincissait un peu : le Cimon, qui, vu d'ici, n'a plus sa forme svelte, mais s'est transformé en un lourd promontoire, le bec triangulaire de la Rosetta. Quant à la Pala di San Martino et à la Cima di Ball, elles restèrent invisibles.

Bientôt la pluie commence à tomber serrée, sans espoir d'embellies. Il ne nous reste qu'à fuir, dans une

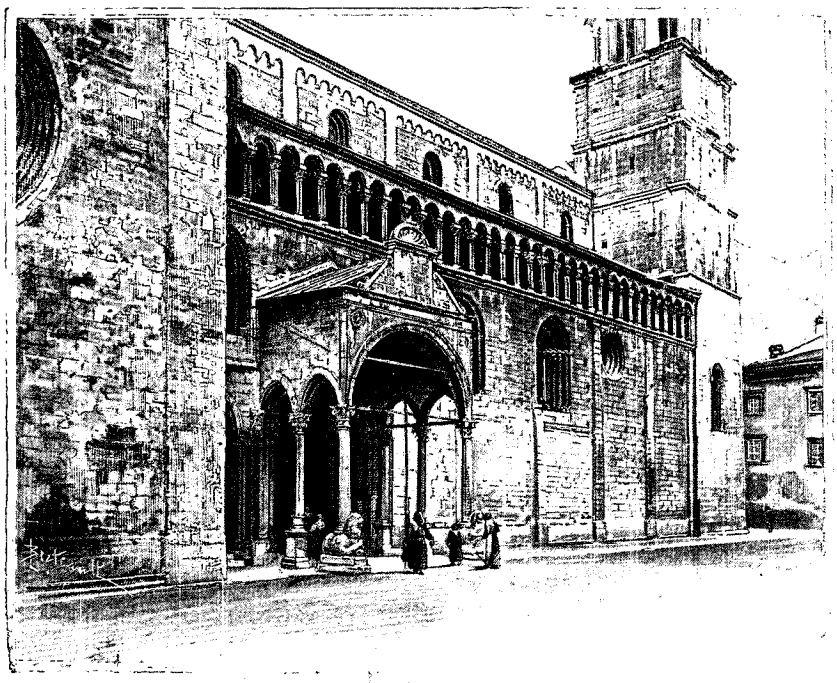
voiture bien close, San Martino di Castrozza, qui se montre aujourd'hui si inhospitalier. La voiture roule au grand trot sur la descente qui mène à Primiero. Au milieu de la pluie qui redouble et ne permet de voir qu'à quelques pas, on a seulement conscience qu'on longe une vallée profonde. Cependant, les grisailles foncées des sapins qui bordent la route commencent à faire place à des taches plus claires et plus arrondies, où on arrive à reconnaître les essences plus frileuses du châtaignier et du noyer. Nous franchissons, sur un pont de bois côtoyé par un pont de fer en construction destiné à le remplacer, les eaux jaunies et tumultueuses du Cismone, et, après avoir traversé rapidement le village de Siror, nous atteignons les premières maisons de Primiero, où se présente d'abord à nous le Teatro Sociale, bâtisse modeste, mais signe indiscutable de la petite ville.

V

Primiero. — Le Val Canali. — Retour par le Val Sugana et Trente. — Dernière vue des Dolomites.

Primiero, en allemand Primor, est une abréviation; le nom complet de la localité est la Fiera di Primiero. Comme toutes ces vallées reculées, la vallée de Primiero est longtemps restée indépendante ; elle était alors gouvernée patriarcalement par les délégués de ses communes. Au XIe siècle, ce pays dépendit de l'évêché de Feltre. Il échut, au XIVe siècle, au prince Charles de Luxembourg, nommé empereur d'Allemagne sous le nom de Charles IV ; c'est vers la fin du même siècle qu'il passa à la maison de Habsbourg. Des ouvriers allemands, attirés par une fameuse mine d'argent, y immigrèrent au moyen âge et y formèrent une colonie au milieu de la population italienne.

De là ce mélange d'art italien et d'art germanique qu'on remarque dans les anciennes constructions. Si les portes en arc, surmontées généralement de l'inscription « *Christus nobiscum stat* », les fenêtres jumelées que divise un pilier torse, les balcons en fer ouvragé de certaines maisons, tiennent de l'art vénitien, l'église est entièrement du style ogival allemand. Sa vaste nef, flanquée de bas côtés, est couverte d'une voûte à nervures surbaissée. Le chœur renferme un vieux banc d'œuvre orné d'armoiries peintes et une porte curieusement ferrée, qui ont une forte saveur d'antiquité. L'ensemble serait bien à sa place dans une vieille ville d'Allemagne. Un immense toit très aigu et un haut clocher effilé complètent l'aspect germanique de cette église. L'extérieur conserve quelques traces de fresques : un grand Saint Christophe sur un des murs latéraux et des blasons sur le clocher. A côté de l'église est encore une construction pittoresque, le *Capitanato*, sorte d'ancienne maison forte dont la façade est ornée de curieux écussons armoriés aux couleurs pâlies par le temps.

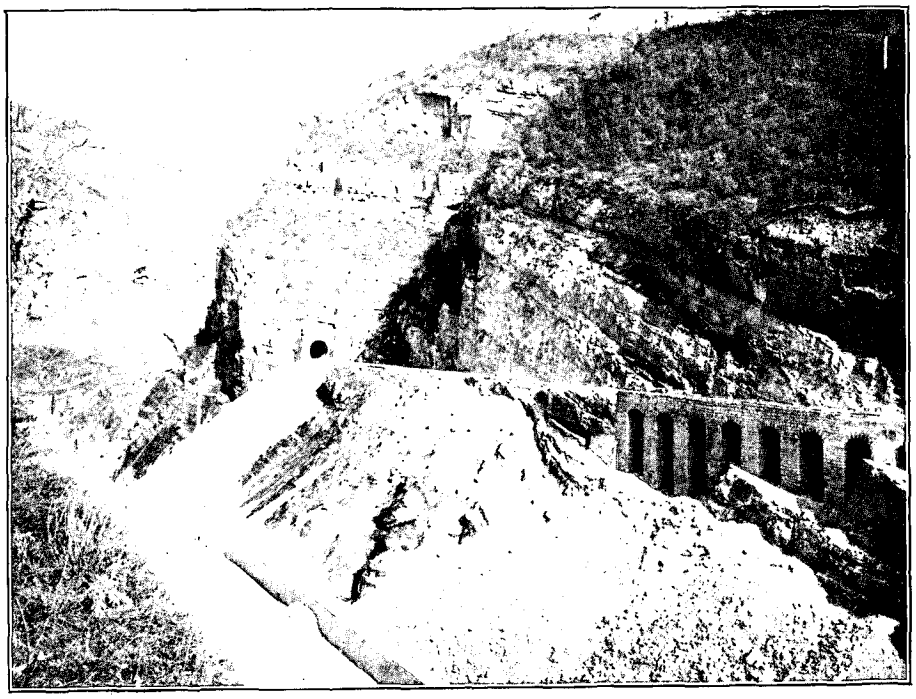


PORTAIL NORD DU DÔME DE TRENTE. — DESSIN DE BERTEAULT.

La pluie ayant diminué, nous pouvons nous risquer dans les environs. Ainsi que nous l'avions soupçonné dans la brume de ce matin, la campagne a quitté l'aspect sévère du Nord et a pris un caractère plus méridional. Voici des champs de maïs, quelques vignes dans des endroits bien abrités. Les sapins se sont réfugiés sur la montagne; dans la vallée et sur les premières pentes, on voit des mûriers, des noyers, des châtaigniers. Le chalet montagnard, tout en bois, passe par transitions à la maison en pierre. Le clocher, peint de couleurs gaies, tourne au campanile, bien qu'il soit encore souvent coiffé du toit tyrolien. Les fresques à sujets pieux qui ornent les murs des maisons sont bien supérieures à celles que nous avons vues dans le Val Fassa; on sent l'approche de l'Italie.

Comme les sommets ont achevé de se dégager du brouillard qui les enveloppait, nous faisons vraiment, au retour de cette promenade, la découverte du site de Primiero, que la pluie nous a caché ce matin. Ce site est admirable par le contraste de la végétation méridionale de la vallée avec les montagnes farouches qui s'en

élancent. Les villages se pressent tout contre la Fiera : Siror, Tonadico, Transacqua, faisant ressortir par leurs blanches maisons la solitude d'en haut. Les cimes étranges du Sass Maor, double obélisque qui a de l'analogie avec les Drei Zinnen vues de Landro, la Cima Cimedo, hérissée de pinacles, forment un diadème géant posé sur les pentes inférieures comme sur un immense coussin de velours vert. A gauche s'échelonnent, dans une perspective légère, les pics de San Martino di Castrozza et le puissant Cimon. A droite se dressent derrière des promontoires boisés les sommets tachés de neige qui entourent le Val di Canali. Enfin, vers le Sud, semble suspendue dans les airs la pyramide, d'une régularité parfaite, du mont Pavione, qui domine Feltre et d'où on voit l'Adriatique. Toutes ces cimes flamboient, comme des torches, au soleil couchant et prennent ainsi un relief extraordinaire.



GORGES DE LA FERSINA, PRÈS TRENTE (CHEMIN DE FER DU VAL SUGANA) (PAGE 263).
PHOTOGRAPHIE UNTERWEGER, À TRENTE.

Le Val di Canali, qui s'enfonce en pleine montagne, pique vivement notre curiosité, et, dès le lendemain, nous nous dirigeons vers le Castel la Pietra, qui en signale l'entrée. En traversant le village de Tonadico, nous jetons un coup d'œil dans l'église par la porte entr'ouverte. Elle est remplie de femmes agenouillées dont on ne voit dans la pénombre que les blanches manches bouffantes. Derrière, les hommes se pressent en un groupe serré. Le recueillement profond des assistants, le mystère de l'heure matinale, donnent à cette scène pourtant si simple un caractère imposant.

Un peu au delà de Tonadico, nous arrivons, dans une ravine sauvage, au pied du Castel la Pietra, ruine ébréchée sur un cap rocheux, derrière lequel se profilent la Cima Cimedo et le Sass Maor, semblables eux-mêmes à des ruines géantes. Un chemin tortueux permet de tourner le cap et d'arriver au niveau des murs croulants, en longeant d'énormes rochers détachés de la montagne. Pénétrant sous un frais taillis, on arrive bientôt dans une prairie où se cache, dans un bouquet d'arbres, la modeste maison de campagne du comte Welsperg, descendant des seigneurs de Primiero. Les cimes dolomitiques forment à cette prairie un cadre plein de grandeur qui attire fortement et fait naître invinciblement des germes d'alpinisme dans le promeneur le plus paisible. Cédant à cette sollicitation occulte, nous nous élançons sur les rudes pentes couvertes d'une forêt silencieuse, et, après une longue course au jugé dans la haute futaie, nous débouchons dans un cirque d'éboulis où un torrent se précipite en une multitude de cascatelles. De toutes parts nous cernent d'immenses murs de rochers aux parois infranchissables; dans un obélisque qui les couronne fièrement, nous reconnaissons l'une des cimes de l'énigmatique Sass Maor. Nous sommes dans le haut Val Pradidali, et cette grande échancrure ouverte sur le ciel et frangée de neige est le col di Ball, que nous ne tenterons pas de franchir, bien que la pureté de l'air semble le mettre à quelques pas de nous. En redescendant de ce sanctuaire de la montagne, nous nous arrêtons en une clairière dominante pour contempler longuement le fond du Val di Canali, enceinte tragique d'une désolation inconcevable, hérissée de rangées multiples d'arêtes formidables en dents de scie qui en font un lieu terrible et plein d'épouvante.

C'est sur cette forte impression que nous quittons ces étonnantes Dolomites, qui nous ont prodigué les sites les plus variés et les plus sublimes. Car il faut prendre maintenant le chemin du retour, d'où nous n'apercevrons plus que de loin leurs formes familières.

En six heures de voiture, nous aurons gagné le chemin de fer du Val Sugana et nous rentrerons dans le grand courant de circulation moderne. Au bout de quelques kilomètres, nous sommes déjà à l'extrémité du petit bassin de Primiero, qui semble sans issue. Cependant, quand on va toucher le pied de la montagne, il s'y ouvre, sous la chapelle San Silvestro, haut juchée sur un rocher, un défilé où se précipitent, en se disputant la

place, la route et le Cismone. Les gorges se prolongent jusqu'à Fonzaso, bien au delà de la frontière de Monte Croce ou Pontet, où une porte-barrière en travers de la route indique la frontière d'une façon concrète. Après un fort encastré entièrement dans la montagne, s'ouvre tout à coup une vaste plaine ensoleillée qui s'étend sur la gauche jusqu'à Feltre. Le torrent, échappé aux entraves de la montagne, s'épand en un large lit de cailloux bordé de vignes; le paysage prend un caractère franchement italien.

A la sortie de Fonzaso, la route se met à gravir de longues croupes alluviales et débouche brusquement très haut au-dessus de la vallée de la Brenta, où elle descend en lacets entre des murs de fortification. Vue d'en bas, cette forteresse en échelons sur la montagne produit un effet étrange et imposant. Nous sommes à Primolano, où s'élevait jadis le château della Scala, berceau, dit-on, des Scaliger de Vérone.

Bientôt nous rentrons en Autriche et nous atteignons, à Tezze, l'extrémité d'un chemin de fer ouvert depuis quelques mois. Le Val Sugana, suivi par cette ligne, est riche, mais monotone d'aspect. Le pays ne devient intéressant qu'aux abords du lac de Caldonazzo, berceau de la Brenta, et dans les gorges de la Fersina, où la ligne présente des travaux remarquables. On arrive à une grande hauteur au-dessus de la vallée de l'Adige et de la ville de Trente, où la ligne descend par une courbe d'un développement considérable.

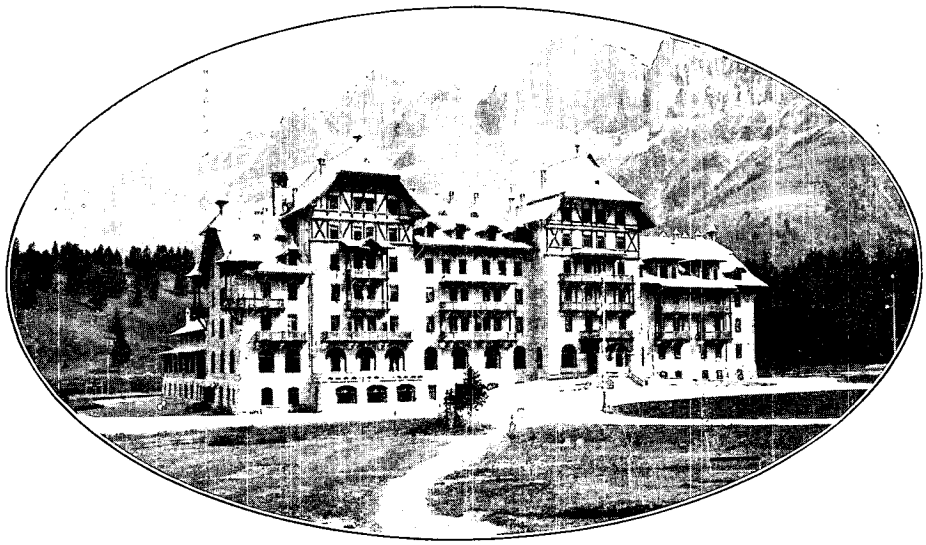
A Botzen, si le temps ne nous manquait, nous monterions les lacets de la belle route stratégique de la Mendel, d'où l'on jouit d'une superbe vue d'ensemble sur le Rosengarten, notre connaissance de Vigo. Nous irons du moins le revoir du pont de la Talfer, où au coucher du soleil ses innombrables aiguilles roses forment une gloire dans les cieux, une vision de rêve, un jardin de fées, apparence d'où il a tiré son nom. Cette vue incomparable a certainement conquis aux Dolomites bien des fidèles.

On va de Botzen au Rosengarten par la route pittoresque de l'Eggenthal, étroite fissure dans le porphyre, qui monte au Karersee, où vient de s'ouvrir un grand hôtel en pleine sauvagerie, et de là, on descend à Vigo par la route que nous avons vue en construction et qu'il est question de prolonger par Campitello vers Pieve et Cortina : ce sera alors un des accès les plus faciles des Dolomites.

C'est aussi de Botzen qu'on visite la sentinelle hardie du Schlern, le « Righi » des Dolomites, d'où l'on domine l'immense pâturage de la Seisser Alp, bien connu des botanistes. Puis, continuant à remonter vers le Nord, on croise à Waidbruck le débouché de la vallée ladine de Grœden ou de Gardena, la grande fabrique de jouets en bois, qui a dépouillé les forêts d'alentour. De cette vallée, entourée encore de superbes montagnes dolomitiques, on peut passer par des cols élevés dans le Val Fassa et dans l'Enneberg.

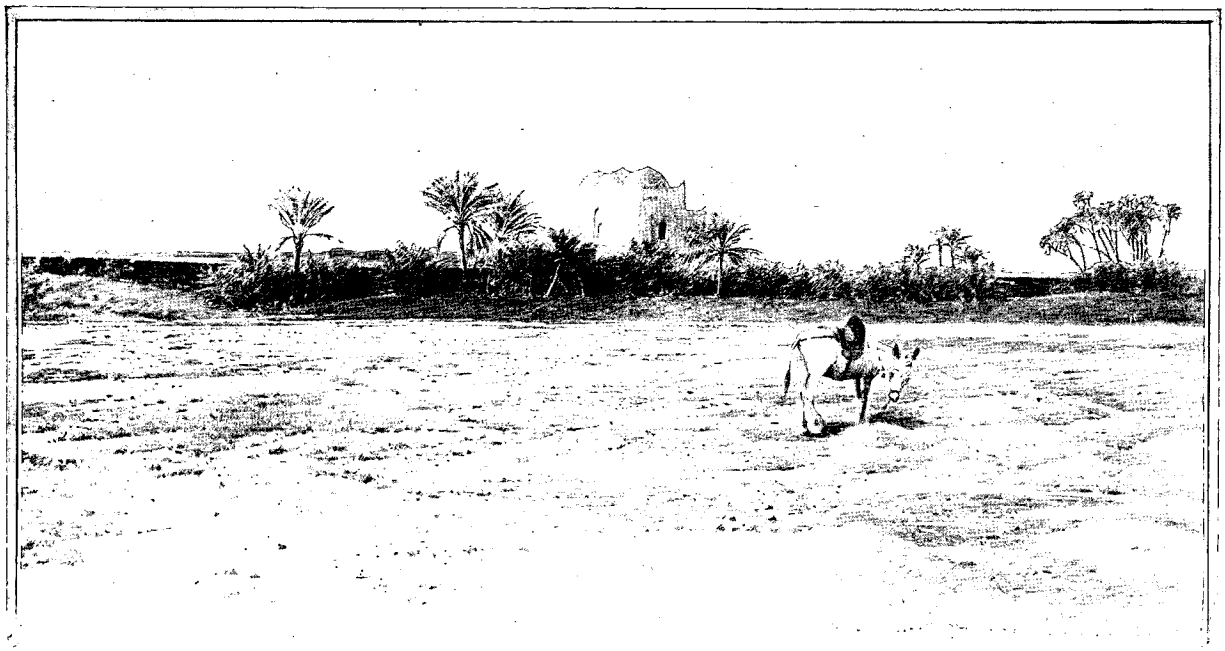
Nous entrevoyons le site moyen âge de Klausen, la vieille ville épiscopale de Brixen, qui présente à l'artiste des recoins d'un savoureux cachet d'antiquité, et, quittant les derniers signes d'un climat tempéré, nous retrouvons à Franzensfeste les sapins sévères des gorges de l'Eisack, ayant fermé la boucle de notre excursion et accompli notre tâche si nous avons pu susciter en quelques-uns de nos lecteurs l'envie d'aller voir les belles Dolomites, dont notre prose impuissante et nos illustrations privées de la magie des couleurs n'auront pu leur donner qu'une idée bien inférieure à leur mérite.

Edme VIELLIARD.



L'HÔTEL DU KARERSEE (ENTRE BOTZEN ET VIGO DI FASSA) AU PIED DU MASSIF DU ROSENGARTEN.

Droits de traduction et de reproduction réservés



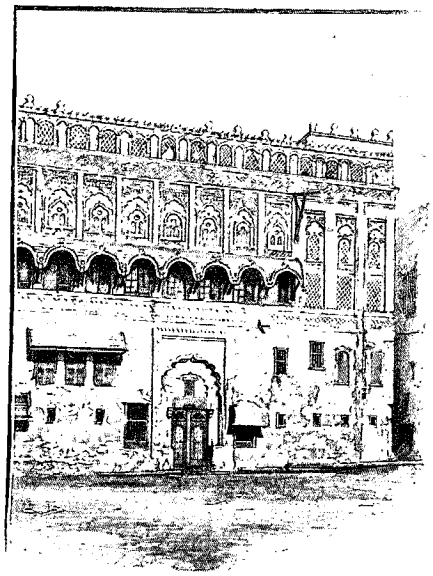
UNE KOUBA À KAMARAN (PAGE 267). — DESSIN DE TAYLOR.

EXCURSIONS AU YÉMEN[1],

PAR DÉSIRÉ CHARNAY ET A. DEFLERS.

I

L'Arabie — Quelques mots d'histoire. — Sabah, Mariaba ou Mareb, capitale des Sabéens. — Sa digue. — Les explorateurs du Yémen. — L'île de Kamaran. — Le lazaret. — Un guet-apens. — Départ pour Hodeïdah. — La traversée. — Trois jours de torture. — Hodeïdah. — Aimable réception. — Le casino. — La mer et les plongeurs. — La ville. — Rues et marchés. — Le commerce à Hodeïdah. — Extérieur de la ville. — La porte principale. — Les cafés. — La musique. — Les faubourgs.



MAISON À HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

Le Yémen, où nous allons conduire le lecteur, n'est point une terre inconnue, quoique ce soit peut-être la première fois qu'il fasse l'objet d'une relation dans le *Tour du Monde*.

Nombre d'explorateurs, et des plus célèbres, ont visité cette Arabie Heureuse, ancien foyer d'une éclatante civilisation où le nom Sabéen a brillé au premier rang. C'est à Mariaba, Sabah, Mareb aujourd'hui, que régnait cette belle reine Belkis, l'admiratrice et l'amie de Salomon ; c'est sa capitale que Strabon nous dépeint comme une ville merveilleuse, toute pleine d'or, d'ivoire et d'encens ; c'est cette Mariaba que Pline disait être un diadème sur le front de l'univers et qu'Alius Gallus assiégea vainement.

Après dix-huit siècles de prospérité, Mariaba fut anéantie par la rupture d'un réservoir qui faisait sa richesse : effroyable événement que les Arabes ont appelé le déluge del Arem. Eh bien! cette intéressante contrée, siège de le civilisation himyarite, fut explorée pour la première fois au siècle dernier, de 1761 à 1764, par Niebühr, un Danois, et ses collaborateurs. A cette époque, il y a près d'un siècle et demi, la ville de Sâna était la même que de nos jours, et les descriptions de Niebühr semblent d'hier. C'est que rien ne change dans ce curieux pays. Après Niebühr et par ordre de dates, viennent Ehrenberg en 1823, le lieutenant Cruttenden en 1836, et la même année Botta le naturaliste. En 1844 prennent place les deux remarquables voyages du français Arnaud, pharmacien de l'armée égyptienne, qui de Sâna, grâce à la protection de l'iman régnant alors, atteignit Mareb, où il prit un croquis des ruines de la fameuse digue et du palais de la reine Belkis et d'où il rapporta de nombreuses

1. *Voyage exécuté en* 1896. — *Texte inédit.*

inscriptions sabéennes. De 1869 à 1870 eut lieu la célèbre exploration de Joseph Halévy, qui atteignit également les ruines de Mareb, voyage qui valut à la science 686 inscriptions; puis viennent Stephens, Manzoni de 1877 à 1880, et enfin Edouard Glaser, qui a parcouru le Yémen pendant huit ans sous la protection des Turcs, qui se sont emparés de la province en 1871 ; Glaser, qui a enrichi son pays, l'Autriche, d'une foule de documents précieux et d'inscriptions himyarites, et qui partage avec Arnaud et Halévy la gloire d'avoir visité Mareb.

C'est là que l'un de nous voulait aller; vu les temps, l'entreprise était téméraire ; elle n'a pas réussi, et c'est une simple promenade que nous allons faire dans le Yémen.

La voie la plus habituelle pour se rendre dans le Yémen et à Sâna, la capitale, est de passer par Aden; là on se rembarque sur un petit vapeur qui, chaque semaine, fait le trajet d'Aden à Hodeïdah en passant par Périm; c'est une traversée de trente-six heures. Hodeïdah est le seul port actuellement ouvert au commerce par les Turcs. Il fallait donc prendre les Messageries Maritimes; mais à Marseille, le jour où nous allions retenir nos places, nous rencontrâmes un Hollandais, capitaine d'un vapeur à destination de Kamaran. Cette île de Kamaran, nous disait le capitaine, est à quelques lieues seulement d'Hodeïdah, de sorte que le voyage pour nous y rendre ne serait qu'une simple et intéressante promenade; de plus, disait le capitaine, « mon bateau part après demain, c'est-à-dire quatre jours avant les Messageries, vous aurez donc toute chance d'arriver en Arabie avant elles ». Il ajoutait : « Et cela vous coûtera la moitié moins ». C'était nous dire : « Prenez mon ours » et nous le prîmes; nous eûmes tort. Nous restâmes seize jours en route, juste le temps d'aller et de revenir. Le bon marché est toujours cher.

L'île de Kamaran, où nous arrivâmes enfin, est une île historique; cet îlot, formé de madrépores et de conglomérats de coquilles, est situé sous le 13° 6′ de latitude nord, à 45 milles d'Hodeïdah, soit 84 kilomètres.

Aujourd'hui, l'administration sanitaire de l'empire ottoman l'a choisie comme le lieu le mieux situé et le plus propice à l'installation d'un vaste lazaret pour les pèlerins de la Mecque. Ce lazaret devra contenir six mille pèlerins; c'est dire que l'administration sanitaire entreprend là une besogne gigantesque, qui demandera de longues années pour être menée à bonne fin.

Kamaran a un très beau port, aux eaux tranquilles par tous les temps, et où barques et vaisseaux trouvent un abri sûr. Outre le port proprement dit, un vaste bassin compris entre l'île et la terre ferme constitue une rade bien abritée où les navires peuvent relâcher en tout temps ; puis le village de Salif, situé en face de l'île, possède des salines d'une richesse énorme. Les bancs de sel, qui mesurent de 4 à 9 mètres d'épaisseur, s'étendent sur 7 à 8 kilomètres. Ces salines sont exploitées par la Turquie et ont dû l'être dans l'antiquité par les Yéménites, les Abyssins et les Persans ; elles ajoutent donc à l'importance de Kamaran. Aussi les Anglais, qui ont des vues sur le Yémen, et qui le posséderont probablement un jour, ont-ils déjà marqué sur leurs cartes Kamaran comme possession anglaise.

LES ALENTOURS D'HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

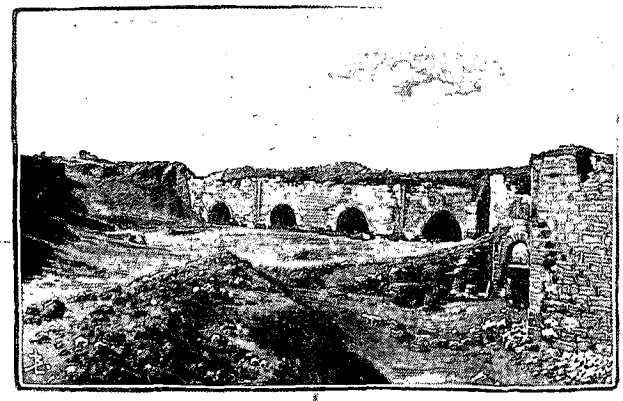
Cette île fut occupée par les Abyssins en 525, et plus tard, en 575, par les Persans, qui y construisirent un fort. Les Portugais sous Albuquerque, en 1490, vinrent occuper l'île et réparèrent le vieux fort. On considérait donc Kamaran comme une station de premier ordre. Voici la plage de débarquement de Kamaran, avec le wharf, la maison de l'administrateur de la compagnie sanitaire, une partie du village et la campagne déserte qui l'entoure ; nulle animation, nul mouvement, point de vie : près de la rive, quelques sambouks à l'ancre se balancent au gré du vent, inoccupés, attendant la saison de pêche. Dans le village, de maigres Arabes, aux vêtements sordides, vaquent lentement à leurs affaires, pendant que de rares silhouettes de femmes se montrent timides et prudentes à l'entrée des gourbis pour jeter un regard anxieux sur l'étranger qui passe...

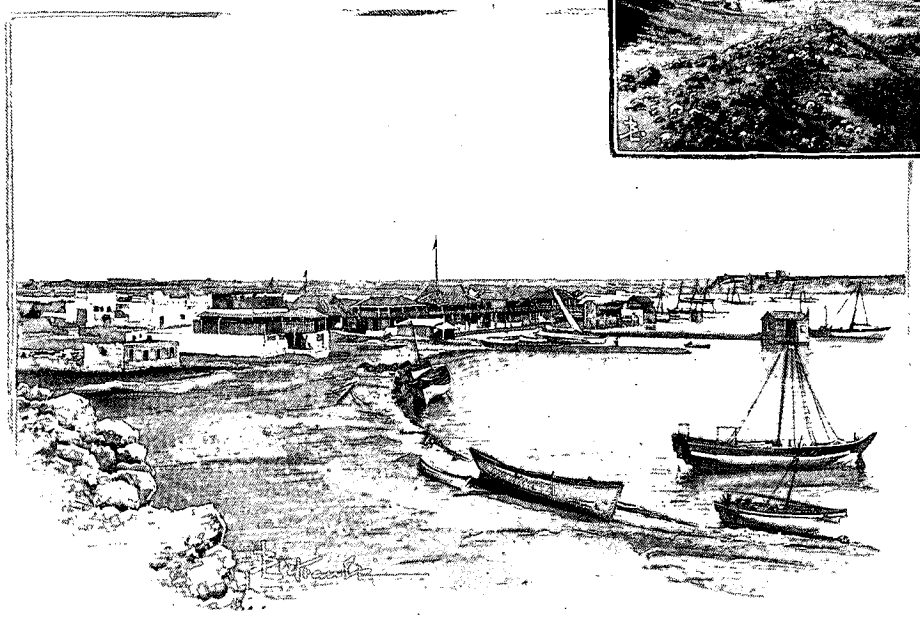
Quelle tristesse !

Il nous fallut attendre huit jours, que le vapeur hollandais mit à son déchargement ; car, incident fâcheux, on avait mis à fond de cale notre matériel, qui fut débarqué le dernier.

Or, la vie à Kamaran n'avait rien de séduisant ; la chaleur y était affreuse, la cuisine que nous faisait une Italienne, atroce : nous couchions sur la dure dans l'usine frigorifique inachevée, et nous n'avions pour distraction que de parcourir les rivages de l'île, à la poursuite des mouettes et des bécassines.

Ce fut dans le cours de ces excursions que nous visitâmes la grande et unique kouba de Kamaran, construite en l'honneur de je ne sais plus quel saint *marabout*, et placée au milieu d'un maigre bosquet de palmiers entretenus à grands frais avec de l'eau de puits.





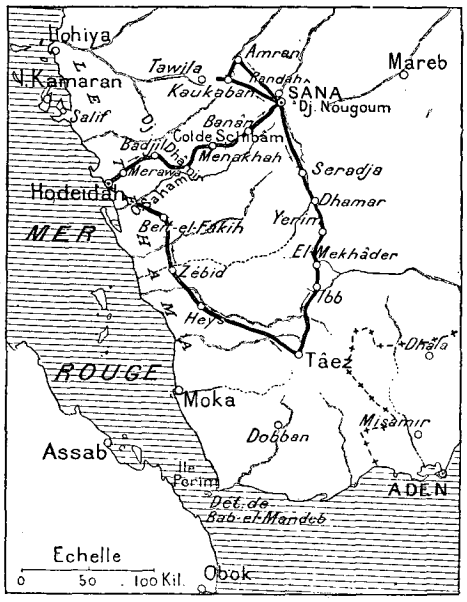
FORT ET VILLAGE DE KAMARAN. — DESSIN DE BERTEAULT.

C'est toujours le même édifice à coupoles, avec la tombe du saint délabrée, couverte d'étoffes de soie effiloquées et de vieilles tapisseries aux couleurs fanées. Incident comique, l'âne de l'administrateur du lazaret, placé sur le premier plan, nous regarde et anime le tableau. Cependant nous ne pouvions nous éterniser à Kamaran, et nous nous occupâmes d'organiser le départ. Nous avions à choisir entre deux voies pour gagner Hodeïdah : le désert ou la mer. D'un côté, c'était la charmante promenade que nous avait promise le capitaine hollandais, ou bien la mer sur un sambouk non ponté, avec vent debout et de trois à cinq jours de tourmente.

Le désert avait son charme, quoique la promenade fût de 84 kilomètres par une chaleur de 35 degrés, avec surprises de Bédouins pillards qui tenteraient certainement de nous dévaliser ; la mer en manquait totalement, sur ces petits bateaux à l'allure fine mais traîtresse et qui se cabrent devant la houle comme un cheval emporté.

A quoi se résoudre ? Nous demandions vainement conseil aux gens de l'endroit. Prenez le désert, disait l'un ; prenez la mer, disait l'autre. Nous n'en sortions pas. C'était le : Mariez-vous, ne vous mariez pas, de Panurge.

Un incident nous fit choisir le désert : en face de Kamaran, sur la terre ferme, à Salif, dont nous avons déjà parlé, les salines sont exploitées par l'administration ottomane ; parmi les employés se trouvaient deux Français, dont l'un, M. Ribeyron, voulut bien s'occuper d'organiser notre petite caravane. Il devait nous avertir aussitôt qu'elle serait prête. Outre les chameaux de charge, nous aurions des ânes comme montures, et, pour nous donner plus de sécurité, un jeune Turc de Kamaran, fils d'un haut personnage de l'administration, devait se joindre à nous pour en imposer aux malandrins ; nous étions, du reste, armés de



LE YÉMEN. — ITINÉRAIRE DE MM. CHARNAY ET DEFLERS.

winchesters, de fusils de chasse et de revolvers : qu'avions-nous à craindre ? Il fut décidé que nous prendrions le désert.

Nous en étions là, quand une lettre venant de Salif nous avisa que la caravane était prête et que les chameaux et les Bédouins nous attendaient. Cette lettre, non signée, nous surprit; elle arrivait bien tôt et sans avis: nous crûmes cependant qu'elle venait de notre ami de Salif, et, du reste, nous ne pouvions hésiter. Un sambouk fut immédiatement arrêté. Ce bateau, prêt en quelques minutes, nous attendait à la petite jetée, vers laquelle nous nous dirigeâmes aussitôt; mais, au moment d'embarquer, nous cherchâmes vainement le jeune Turc qui devait nous accompagner : point de Turc, cela jeta un froid. Il a dû, nous dit-on, retarder son voyage ; évidemment il y avait là quelque chose de louche. Nous pensâmes néanmoins qu'à Salif nous aurions des renseignements plus précis.

Nous partîmes et n'atteignîmes l'autre côté de la baie qu'à six heures. La nuit était venue rapide, le crépuscule n'existant pas sous les tropiques : il faisait donc à peu près noir. Nous avions abordé à un quai de débarquement absolument désert ; il n'y avait personne pour nous recevoir. Nous nous promenions inquiets de cette solitude, quand parurent tout à coup quelques Bédouins à figures sinistres, suivis de trois chameaux dont les silhouettes grotesques se dessinaient dans la pénombre. C'étaient nos hommes, nos conducteurs, nos chameliers, qui se précipitèrent aussitôt sur nos bagages.

« Et les ânes ? demandâmes-nous en arabe.

— *Mafish* « il n'y en pas » (*Mafish* c'est le *makach* d'Algérie).

— Pas d'ânes ? Alors, comment ferons-nous ?

— Vous ferez la route à pied. »

La route à pied ! la nuit ! 84 kilomètres par 35 degrés de chaleur !

Et pas de nouvelles de M. Ribeyron !

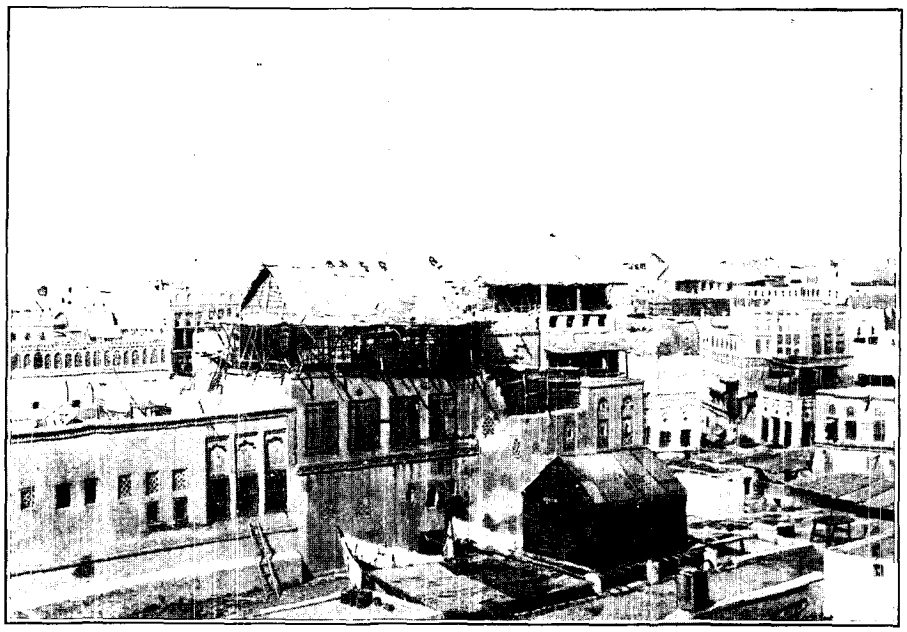
Cela ressemblait fort à un guet-apens. Un homme vêtu à l'européenne vint à passer : c'était un Italien employé dans les salines. Il parlait heureusement le français.

« Connaissez-vous M. Ribeyron ? lui dis-je.

— Parfaitement.

— Conduisez-nous près de lui, je vous prie, et donnez l'ordre à ces Bédouins de suspendre le chargement. »

Arrivés près de M. Ribeyron, nous lui contâmes notre histoire, en lui demandant des détails sur l'organisation de la caravane. Il ignorait absolument de quoi il s'agissait et cherchait à deviner qui avait pu imaginer ce complot, car il devenait évident pour lui, comme pour nous, qu'on avait arrangé cette affaire pour nous attaquer dans l'obscurité, où nous n'eussions pu faire usage de nos armes, nous dépouiller et nous assassiner. Puis nous tombâmes d'accord pour en laisser toute la responsabilité à ce jeune Turc de bonne famille qui devait nous accompagner. Nous avions de nombreux bagages, on nous croyait de l'argent, et la spéculation était bonne.

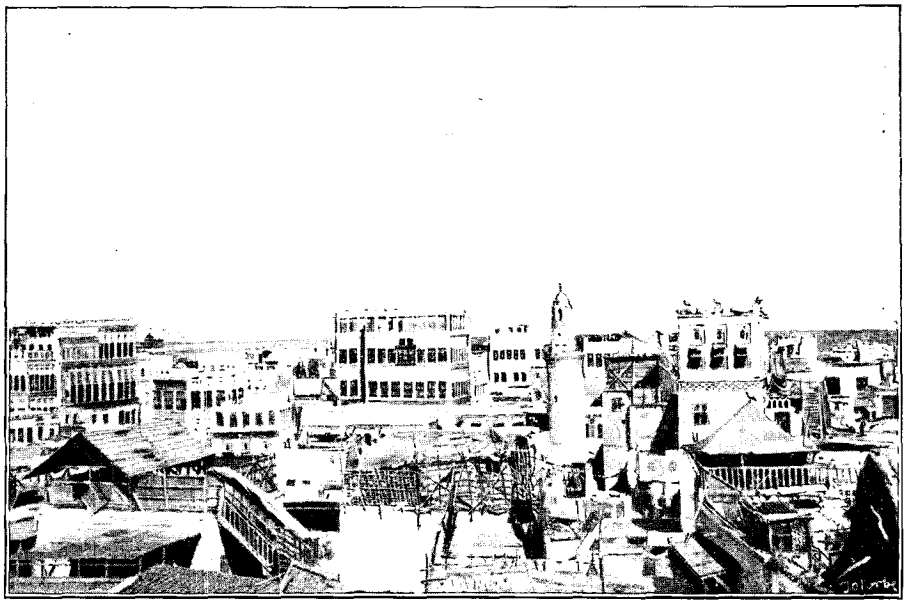


PANORAMA D'HODEÏDAH. — DESSIN DE GOTORBE.

Bref, les bagages furent entassés dans la maison de l'Italien, et, résolus de gagner Hodeïdah par mer, nous envoyâmes un express à Kamaran, chargé d'arrêter un grand sambouk et des Arabes pour nous conduire à la ville. Nous passâmes donc la journée à Salif, où l'un des employés des salines, un Arménien, nous raconta que notre histoire était la sienne, car lui-même, l'année précédente, avait été victime d'un complot du même genre, où il avait failli succomber.

Parti de Salif en plein jour, il fut attaqué dans l'après-midi par une bande de Bédouins, se défendit comme un diable et reçut trois balles dont l'une, très dangereuse, dans le cou ; mais il tua l'un des agresseurs, en blessa

deux autres, et le reste s'enfuit. Plus tard, à Hodeïdah, un dominicain, le Père Justinien, nous dit qu'il avait également été arrêté dans le désert, qu'on l'avait dépouillé, mis à nu, et qu'il dut se jeter à la mer pour échapper aux violences de ces malfaiteurs. On voit par là quel joli conseil on nous avait donné de prendre la voie du désert. Le soir du même jour arrivait le sambouk demandé à Kamaran et nous filions sur Hodeïdah.



PANORAMA D'HODEÏDAH. — DESSIN DE GOTORBE.

La traversée fut affreuse; nous avions une mer démontée, avec vent debout, et le sambouk faisait des bonds à nous briser les côtes et à nous démancher l'estomac. Jamais nous n'avions subi de telles épreuves, et, malgré notre entraînement de vieux marins, nous fûmes malades comme des conscrits. Ce supplice dura cinquante-deux heures, et ce ne fut que le troisième jour que nous aperçûmes Hodeïdah.

De loin, la ville, dont les maisons bordent la plage, semble très importante et de grandes bâtisses à plusieurs étages ont des apparences de palais; c'est bien apparences qu'il faut dire, car les intérieurs, ainsi que nous le vîmes plus tard, sont, à de rares exceptions, de véritables écuries.

La plage de débarquement où nous jetâmes l'ancre est située à l'extrémité nord de la ville, près de l'entrepôt de la douane, où passent toutes les marchandises. Avec une grosse mer, et c'était le cas, c'est un désordre, un bruit, un tohu-bohu à ne rien entendre. Les barques s'agitent, sautent, chassent et se heurtent au milieu des cris et des imprécations des matelots. Quant à nous, nous attendons. Nous attendons, car il n'y a ni chaussée, ni quai, ni appontement, ni endroit quelconque où mettre le pied, et comme la mer est affreusement houleuse, ce sont des Arabes qui, dans l'eau jusqu'au cou, ou bien à la nage, viennent aux sambouks pour en extraire à bout de bras les marchandises et les gens. Notre débarquement fut étrangement difficile; ce n'était pas la mer qui nous arrêtait, car nous aurions pu, tout aussi bien que les Arabes, gagner le bord à la nage, mais le chef de la police s'y opposait et parlait tout simplement de nous renvoyer à Kamaran.

Nous eûmes alors recours à M. Caracanda, négociant grec, vieil habitant de Hodeïdah, sur lequel nous avions une traite et qui devait attendre notre arrivée. Nous lui fîmes passer un billet par l'un de nos matelots, et, quelques minutes plus tard, il arrivait à la plage, accompagné du Père Justinien, religieux dominicain en mission à Hodeïdah.

Il y eut de longs pourparlers avec les autorités présentes, qui réclamaient obstinément des passeports que nous n'avions pas. Nous fîmes savoir à Caracanda que, à défaut de passeports, nous avions des lettres pour le gouverneur général du Yémen: nous les lui fîmes passer par l'un de nos hommes. Caracanda disparut un instant et revint avec un permis de débarquer. Mais ce fut avec toutes les peines du monde que nous pûmes toucher terre.

Nous voici donc en ville, et logés dans un vaste édifice appelé le Casino, autrefois demeure d'un riche Arabe, aujourd'hui servant de café aux officiers de la garnison et d'auberge aux rares voyageurs. On nous installe tout en haut de la maison, dans une immense pièce garnie de divans sur trois côtés, où nous dormirons au lieu et place des anciennes almées qui les occupèrent avant nous. C'était bien, en effet, l'appartement des femmes, le harem.

Nous nous y installons sur l'heure, harassés que nous sommes par l'abominable traversée que nous venons de faire. Ces divans sont durs, et ils n'en seraient que meilleurs, s'ils n'étaient prodigieusement habités. Impossible de reposer. Il nous fallut faire monter des lits de camp, qui, placés au milieu de la pièce, étaient plus faciles à surveiller. Nous pûmes enfin dormir.

Quelques heures de sommeil nous mettent sur pied, et nous allons nous occuper de la ville et en photographier les points les plus intéressants.

Notre maison donne sur la mer, heureusement, car nous avons la brise du large, qui rend la chaleur

*

L'HEURE DE LA MUSIQUE (PAGE 275) — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

supportable et la vue de la grande bleue, toujours si variée d'aspect dans son immensité; nous avons le passage, le va-et-vient des barques, ces sambouks si durs aux navigants, mais qui tiennent admirablement la mer et dont les formes sont les plus élégantes qui se puissent voir.

Voici l'un d'eux que nous avons photographié du haut de notre demeure (voy. page 275); n'est-ce pas une barque fine et légère, de forme irréprochable et qui pourrait servir de modèle à un bateau de course.

La maison qui nous avoisine est l'une des plus grandes et des plus belles de la ville : elle appartient à Sidi Aaron, riche négociant arabe. Elle regarde la mer comme la nôtre et se trouve placée entre le Casino et le Divan; l'ornementation semble des plus riches, mais ce n'est en somme qu'une surcharge d'appliques en plâtre représentant toutes espèces de motifs assez grossièrement exécutés, arabesques, rinceaux entrelacés, palmettes, rosaces, etc.; c'est du style indo-arabe, conséquence des anciennes relations commerciales de l'Arabie avec l'Inde et de l'invasion continue de l'élément hindou dans le Yémen.

Mais ces demeures sont loin d'offrir la physionomie et les détails artistiques si délicats du style arabe, en Afrique; nous dirons plus tard pourquoi.

La maison qui nous occupe contient une cour intérieure, sorte de patio disposé comme une mosquée, avec bassin pour les ablutions et *mirhab*, niche indiquant la direction de la Mecque, pour la prière. Cette cour est pavée d'un dallage noir et blanc en damier et entourée d'un portique soutenu par de fines colonnettes de bois à chapiteaux cubiques élégamment sculptés.

Nous assistons aussi, du haut de notre demeure, à un spectacle des plus intéressants : c'est la construction d'une digue, travail le plus curieux qui se puisse imaginer.

On a élevé le long du rivage une estacade formée de pieux enchevêtrés, pour défendre les maisons contre l'envahissement de la mer. Comme on peut le voir dans la petite vue que nous donnons de cette scène, les pieux enchevêtrés formant caissons sont remplis de gallets et de cailloux. Or, cet ouvrage de défense est journellement et incessamment attaqué par la mer, qui arrache les pieux et entraîne les galets. Eh bien, on n'a trouvé rien de mieux, pour réparer les dégâts, que d'installer une équipe de sept esclaves noirs, pas un de plus, dont trois plongeurs, pour repêcher les galets que la mer entraîne, galets qu'ils passent à deux de leurs collègues, lesquels les repassent aux deux autres, qui perchés sur l'estacade remettent les galets en place. Inutile d'ajouter que la mer détruit au fur et à mesure qu'on le répare ce travail peu coûteux, bien arabe, qui d'un bout de l'année à l'autre occupe ces malheureux et qui peut, sans erreur, s'appeler un travail de Sisyphe.

Hodeïdah est aujourd'hui le centre unique du commerce maritime de tout le Yémen ottoman, depuis la

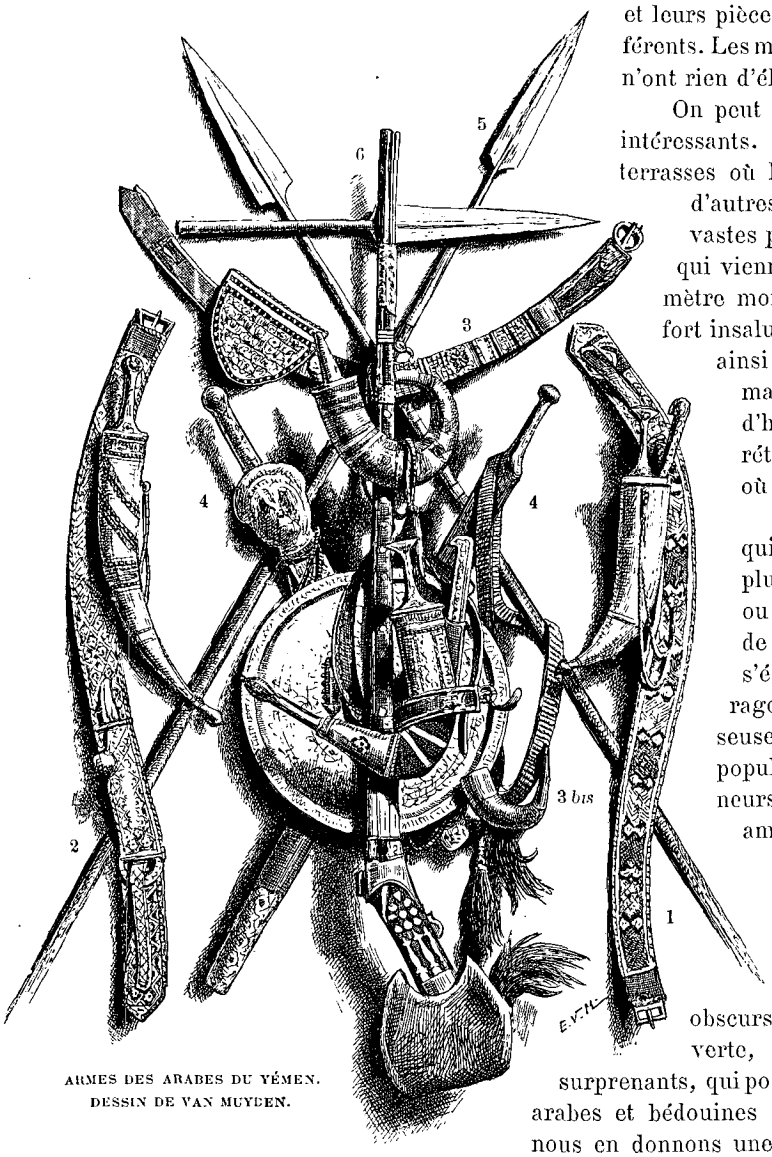
UN CHAMELIER BÉDOUIN. — DESSIN DE J. LAVÉE.

décadence de Lohiya, et de Moka. La ville proprement dite, composée de maisons en pierre à plusieurs étages, est entourée, sauf du côté de la mer, d'un mur d'enceinte fortifié. Au Sud et à l'Est s'étendent les faubourgs, consistant, comme tous les villages du Tehama (partie désertique du Yémen qui longe la côte de la mer Rouge), en arwash (au singulier *arish*), ou huttes de branches entrelacées. La vue de ce dernier faubourg est rendue pittoresque par l'étrangeté des demeures, par le va-et-vient des Arabes, hommes, femmes et les petits enfants nus, leurs mères en costumes sombres avec le voile noir qui masque entièrement la figure, ne laissant que deux trous pour les yeux. C'est aussi le passage des chameaux chargés de broussailles, sous lesquelles ils disparaissent et ressemblent à quelque étrange animal fossile, ou bien à un énorme buisson mouvant. Ces broussailles servent précisément à la construction et à la réparation des arwash, et leurs débris à la cuisson des aliments. Plus bas, sur le rivage, au bord de la mer, se trouvent les chantiers des boutres ou plutôt de ces sambouks de si grande élégance dont nous avons parlé tout à l'heure.

L'ensemble de la ville ne présente rien de particulièrement intéressant; les rues, non pavées, sont des cloaques en temps de pluie; nul alignement; la plupart des demeures n'offrent qu'un mélange de cabanes et de maisons à plusieurs étages au-dessus desquelles planent éternellement, en leurs vols circulaires, vautours noirs, jaunes et blancs, ainsi que des petits aigles gris préposés au nettoyage des rues. Ces maisons possèdent les salles longues et irrégulières des demeures arabes, avec leurs escaliers étroits, raides, à marches inégales, et leurs pièces, quoique au même étage, situées à des niveaux différents. Les mosquées, fort nombreuses, sont pauvres, et les minarets n'ont rien d'élégant.

On peut cependant de certains points relever des panoramas intéressants. En voici deux qui nous montrent les maisons à terrasses où les ménagères arabes font sécher leur linge, et où d'autres sont surmontées de constructions légères en roseaux, vastes pièces ouvertes à tous les vents, refuges des habitants qui viennent y dormir pendant les nuits d'été où le thermomètre monte à 45 ou 50 degrés. Le climat de Hodeïdah est fort insalubre : la fièvre paludéenne y règne en toutes saisons, ainsi que la dysenterie et la *dingue*, fièvre peu dangereuse, mais qui vous paralyse pendant un mois; aussi nombre d'habitants étrangers, pour échapper à la malaria ou se rétablir, se rendent-ils dans la montagne, à Menakhah, où un séjour de quelques mois les refait complètement.

Nous ne dirons qu'un mot du Souk, bazar ou marché qui rappelle tous les marchés arabes ; ruelles fangeuses plus ou moins étroites, abritées par des toiles en loques ou de vieux paillassons, et que bordent des échoppes de un ou deux mètres carrés, précédées d'éventaires où s'étalent des marchandises infimes, des sucreries peu ragoûtantes, des gâteaux nauséabonds, des galettes graisseuses, des bananes, des dattes et des fruits avariés. Une population loqueteuse encombre les étroites avenues, flâneurs, marmailles aux figures barbouillées, marchands ambulants offrant des tapis, de vieilles armes et des narguilés. Et cependant le soleil, qui lance ses rayons d'or au milieu de ces fanges, prête à ces lieux désolants un charme que l'on retrouve dans les plus humbles comme dans les plus luxueux bazars orientaux. Il suffit, en effet, dans ces clairs-obscurs, d'une tunique orange, d'une veste bleue, rouge ou verte, pour jeter dans ce tableau des effets de lumière surprenants, qui poétisent jusqu'aux plus immondes guenilles. Les armes arabes et bédouines du Yémen méritent qu'on en dise quelques mots : nous en donnons une panoplie où se distingue, n° 1, le *hizam*, ceinture de cuir revêtue intérieurement d'une étoffe de poil de chameau tissée d'or et d'argent. Dans la ceinture est passé le large poignard à lame courbe appelé *djambieh*, à manche court, en corne, orné de filigranes et de pièces de monnaies anciennes. Le fourreau du *djambieh* est en argent doré, rehaussé d'élégantes filigranes et de pierres précieuses. Dans un petit appendice du fourreau, un couteau à lame droite, à manche d'argent ciselé, le *sekhèn*.



ARMES DES ARABES DU YÉMEN.
DESSIN DE VAN MUYDEN.

Le n° 2 est une autre forme du djambieh, à lame droite et allongée ; cette forme, plus indienne qu'arabe, était portée de préférence par les anciens imans de Sâna, avant la conquête turque.

Le n° 3 est un ceinturon, *sabtah*, en cuir recouvert de lames d'argent, qui portait la poire à poudre, *iddah*, en forme de corne de bélier, et la cartouchière demi-ovale, contenant les balles, avec un sachet pourvu d'un briquet et de silex de rechange. La poire à poudre et la cartouchière sont en cuivre gravé, ou en argent avec filigranes.

Le n° 3 *bis* est un baudrier appelé *mandjed ;* il porte une petite corne recourbée, *madskhar*, pour la poudre fine destinée à servir d'amorce sous le feu de la mèche.

Les n°s 4 et 4 sont des sabres droits, à un seul tranchant, à poignées d'argent ciselé, à fourreau de cuir ou d'argent, appelés *seif* ou *djirda*.

Le n° 5 est une lance ordinaire, *harba* ; plus courte, elle s'appelle quelquefois *ghariz* ou *hadibi*, suivant les localités.

Le n° 6 est un fusil à mèche, appelé *boundoukieh*. La crosse, ornée d'appliques d'argent, est entourée d'un tampon recouvert de peau de chèvre ou de panthère, destiné à amortir le choc produit par le recul contre l'épaule du tireur. Le canon est orné aux deux bouts d'incrustations et d'appliques d'or massif. La mèche s'abaisse sur la poudre d'amorce, à l'aide d'un levier recourbé que l'on presse avec le doigt comme la détente des fusils européens, mais sans ressort. A Hodeïdah, nous sommes dans la métropole du café d'Arabie, le moka. Hodeïdah et Aden se partagent ce commerce et font à peu près le même chiffre d'affaires, c'est-à-dire huit millions chacune. Le moka n'est donc pas un mythe, et, si on le veut bien, on peut s'en procurer. Il y a du reste, dans ces cafés du Yémen, une foule de variétés et de qualités, comme dans les tabacs de la Havane ou les vins de France, mais avec un écart moindre dans les prix, puisque l'on vend à Cuba des cigares du pays depuis cinq centimes jusqu'à cinq francs la pièce, et que nos vins varient de quarante francs à deux et trois mille francs la barrique.

PLONGEURS RÉPARANT UNE DIGUE À HODEÏDAH. DESSIN DE GOTORBE.

Il s'agit donc, en fait de café, de s'assurer de la provenance et de la qualité ; c'est le résultat d'une longue habitude. Les Hindous, les Parsis et les Banians ont à peu près monopolisé ce courtage, dans lequel la plupart ont amassé une fortune considérable.

Les négociants de Hodeïdah sont Juifs, Grecs ou Italiens ; il n'y a pas un Français ; il n'y a pas non plus d'Allemands ni d'Anglais ; ceux-ci se contentent, d'Aden, de faire surveiller la ville par des espions.

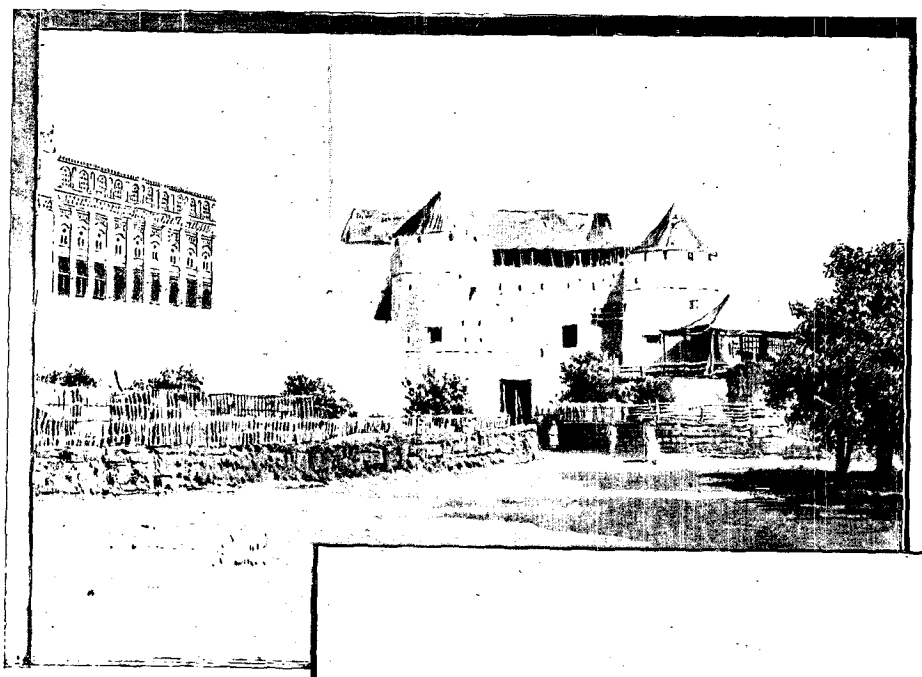
Les cafés arrivent par moitié environ décortiqués, et l'autre moitié en fruits desséchés au soleil : il faut donc trier les uns et décortiquer les autres. A cet effet, chaque maison a ses escouades de travailleurs et de travailleuses, libres ou esclaves, nègres ou hindous, mais peu ou point d'Arabes.

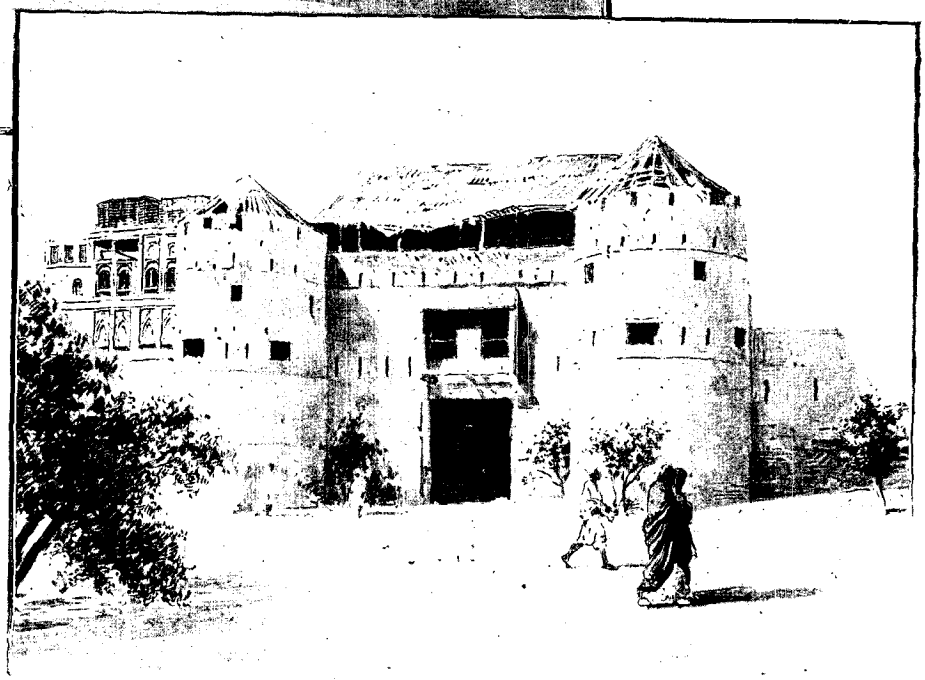
Les femmes sont en majorité, et procèdent au triage des grains, travail doux et facile où elles se font aider par leurs enfants. Aux hommes incombe la rude besogne de la décortication, qui s'obtient au moyen de moulins composés d'un plateau en pierre et d'une large meule que deux noirs vigoureux manient à tour de bras.

Le café sort de là légèrement éprouvé ; quelques grains ont été brisés, mais rien n'est perdu de la précieuse marchandise, dont les débris se consomment sur place. Quant au péricarpe, il est soigneusement recueilli et se vend aux Arabes, qui le préfèrent au grain et dont ils composent une infusion appelée *kichr*, que l'on trouve dans tous les établissements de café de l'intérieur. On cite même certaines espèces de péricarpes qui se vendent aussi cher que le café de meilleure qualité.

Maintenant, le moka est-il aussi bon qu'on le dit ? Oui, mais cela dépend beaucoup de la manière de le préparer, torréfaction et infusion.

A Hodeïdah, l'eau est mauvaise ; comme dans tout l'Orient, on brûle trop la fève et on la réduit en farine, ce qui lui enlève une partie de ses qualités. Dans cette ville et dans toutes les villes arabes, on consomme du café jusqu'à l'abus ; on ne saurait entrer dans une maison sans qu'aussitôt on vous apporte cette éternelle et microscopique tasse d'une infusion toujours trouble, sur un fond de marc. Eh bien ! ce café est mauvais, la manière de le préparer défectueuse et, devrions-nous encourir la colère des amateurs du café arabe, nous déclarons préférer cent fois notre café limpide et parfumé ; pour le faire, il n'est rien de plus simple et de meilleur que le vieux filtre français en faïence, qu'aucun nouvel appareil russe, anglais, germain, ne saurait jamais détrôner.





LES PORTES DE HODEÏDAH. — DESSIN DE TAYLOR

Le produit qui vient en seconde ligne après le café, c'est le cuir, qui s'exporte en assez grande quantité, cuirs de moutons et de chevreaux principalement. Un autre produit constituerait, au dire de certains négociants, un article d'exportation des plus avantageux : ce serait, avis aux ébénistes, les loupes de noyer, dont le bois est semé de veines, les plus admirables qui se puissent voir ; mais le transport de ces bois, de la montagne à la côte, rendrait ce commerce très difficile. Pour tout ce qui touche aux menues transactions dans le Yémen, on se sert de la monnaie divisionnaire turque, la piastre, valant 21 centimes ; pour les gros achats, on se sert quelquefois de la livre turque en or, valeur 22 fr. 75 ; mais la monnaie courante, c'est, chose bizarre, le thaler autrichien à l'effigie de Marie-Thérèse, que l'on frappe spécialement pour le Yémen et la côte orientale de l'Afrique, que les Arabes appellent *talari* et qui vaut, selon le change, de 2 francs 60 à 2 francs 80.

Comme commerce d'importation, nous avons les étoffes bon marché, cotonnades anglaises, allemandes et américaines ; le pétrole essentiellement américain et quelques conserves. Il faut citer aussi la contrebande d'armes et de munitions qui se pratique en grand sur toute la côte.

Chaque soir, des caravanes chargées des produits cités plus haut quittent Hodeïdah pour alimenter les villes de l'intérieur, où les principaux négociants ont des succursales, à Menakhah, Sâna, Kaukaban, Dgebi, Beit-el-Fakih, etc., et nous donnons le départ d'une de ces caravanes, le soir, au nord de la ville où l'on

aperçoit une longue file de chameaux, un cimetière sur la droite et comme fond, le Téhama, la vaste campagne déserte.

Plusieurs fois, dans nos pérégrinations, nous avions été poursuivis par les injures et les malédictions de quelques Arabes ; on nous avait avertis de nous tenir sur nos gardes, mais nous n'en tenions aucun compte ; les gens des hautes classes étaient, du reste, polis et prévenants pour nous : la municipalité se mit à notre disposition ; le maire de la ville, un riche et vénérable Arabe, nous envoyait de la glace tous les jours, et lorsque nous allions flâner dans l'après-midi sur la grande place en dehors des murs, la foule se montrait plutôt bienveillante.

On débouche sur cette place en sortant du marché, par la porte principale qui regarde l'Orient ; on l'appelle aussi la porte du Gouverneur. C'est là que se tiennent les débits où se réunissent des hommes appartenant à toutes les conditions, Arabes riches et pauvres, commis et marchands.

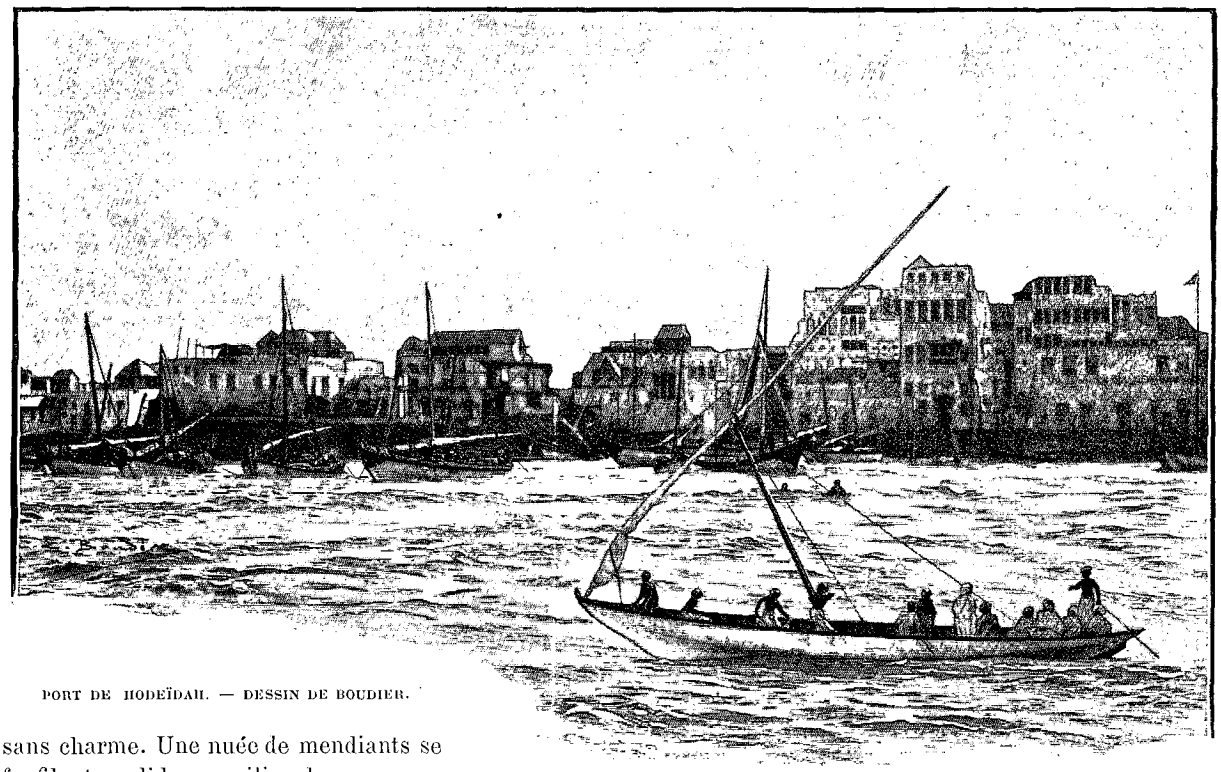
On y joue aux cartes, aux dames et aux échecs. C'est là que chaque soir, à partir de quatre heures, les oisifs viennent entendre la musique militaire et prendre le frais. Cette musique ne vaut certes pas celle de la garde républicaine et rappelle trop les bruyantes cacophonies des foires, mais elle suffit à charmer ses naïfs auditeurs. Elle commence et termine par l'hymne au Sultan, que les soldats accompagnent de leurs vociférations et que le public écoute debout.

Comme un jour, dans un café, en face de la grande porte, nous assistions à cette petite cérémonie, le général, qui nous aperçut, envoya l'un de ses officiers pour nous prier de vouloir bien venir près de lui : nous y allâmes. Il nous accueillit le mieux du monde, fit apporter une table, des sièges et nous fit servir du café et des cigarettes ; puis il donna l'ordre au chef de musique de faire jouer la *Marseillaise*, que nous écoutâmes debout, après quoi nous le remerciâmes cordialement.

Cette grande porte est flanquée de deux énormes tours d'aspect délabré, et devant elle s'étend l'immense place que nous avons photographiée à l'heure de la musique.

La foule y est grande, bariolée, composée de gens de tous les pays, mais où dominent les types orientaux ; on y voit des Bédouins, des Arabes, des nègres, des Abyssins, des Banians, des Hindous, des Italiens, des Grecs et des Turcs, ces derniers maîtres du Yémen, tous, ainsi que leurs employés, en tunique et coiffés du tarbouch.

Les cafés sont pleins ; au milieu de la place, de petits garçons accroupis derrière leurs éventaires débitent des gâteaux, des sucreries et des cigarettes ; peu de femmes, toutes voilées en noir, pauvres, mal vêtues et



PORT DE HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

sans charme. Une nuée de mendiants se faufilent sordides au milieu des groupes ; aveugles, culs-de-jatte, estropiés de toutes sortes, mais cédant le pas à deux énergumènes, deux êtres étranges, espèces de fous, effroyables fakirs, dont l'un, couvert de chaînes énormes qu'il porte avec effort, s'agite en repoussantes convulsions, fou dangereux peut-être, dont les chaînes paralysent les mauvais instincts,

tandis que l'autre promène grimaçant sa tête d'illuminé à travers la foule, qu'il asperge, de-ci de-là, d'un jet de salive. Certains acceptent avec philosophie cette manne d'un nouveau genre; mais nous fuyons en hâte à son approche, redoutant le cadeau du saint homme.

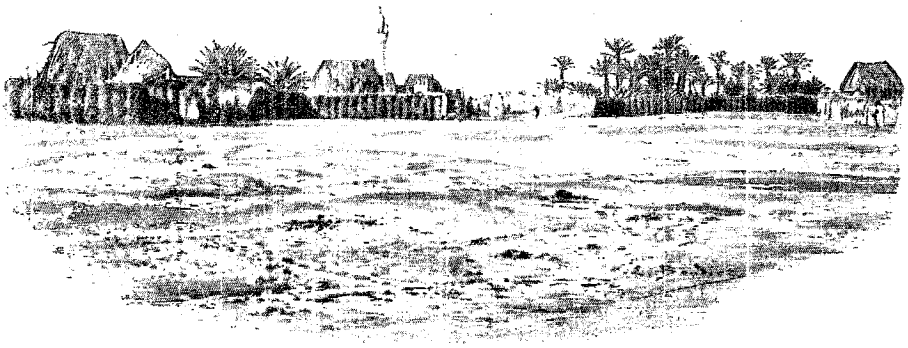
On pourrait se demander à ce sujet, quels sentiments les Arabes éprouvent pour les fous : est-ce de la sympathie, de la crainte ou du respect?

D'aucuns disent qu'ils les vénèrent comme des amis de la divinité, et ce que nous avons maintes fois observé sur la place d'Hodeïdah ne nous dirait rien de semblable : c'était une moquerie devant les contorsions des malheureux, des éclats de rire devant leurs saillies et la fuite devant leurs menaces; mais rien, absolument rien du respect que devrait inspirer un ami des dieux.

De sorte qu'on pourrait en conclure qu'à l'imitation des peuples et des grands seigneurs d'autrefois, qui eurent des bouffons, des idiots et des fous pour leur amusement, à l'imitation des empereurs d'Orient qui vers le huitième siècle en consacrèrent la coutume, les Arabes gardent aussi les désiquilibrés pour leur amusement, les laissant libres quand ils sont inoffensifs, comme le bénisseur dont nous fuyions les approches et les couvrant de chaînes comme notre fakir, quand il les jugent dangereux.

En se dirigeant au Nord, sur cette grande place, on se trouve devant une seconde porte, la porte Makla, qui semble une copie de la première et dont les tours, couronnées d'abris en roseaux comme dans la précédente, servent de logis aux soldats de la garnison. Au dehors sont les faubourgs, composés en grande partie de huttes arabes mêlées de quelques maisons, et plus loin, sur la route de Sâna, un dernier village avec le minaret de sa mosquée accompagné d'un maigre bosquet de palmiers. Plus loin, c'est toujours le Tehama, le désert : désert qui tend à s'accroître tous les jours, puisque cette immense étendue de sable, n'est que le résultat du soulèvement continue des côtes de la mer Rouge.

(A suivre.) D. CHARNAY ET A. DEFLERS.



HAMEAU SUR LA ROUTE DE SÂNA. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

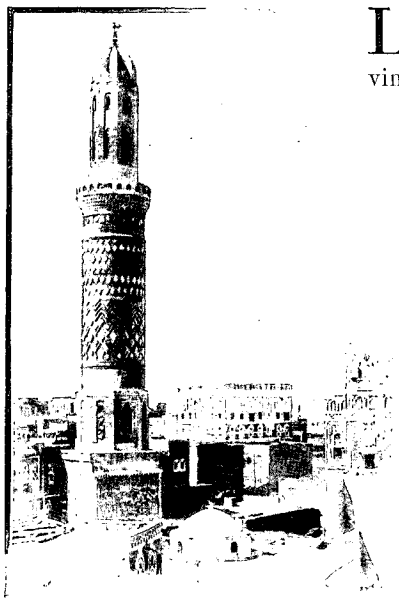
VUE DE SÂNA (PAGE 281). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EXCURSIONS AU YÉMEN[1],

PAR DÉSIRÉ CHARNAY ET A. DEFLERS.

II

En route pour Sâna. — Mariam. — Merawa. — Badjil. — Bahâ. — Hodjeilah. — Menâkha. — La ville de Sâna et ses environs. — Raudha et ses maisons de campagne. — Excursions à Kaukaban et Tawila, à Yerim et à Tâez. — Retour à Hodeïdah.



MOSQUÉE DE SALAH ED-DÎN (PAGE 286). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le Tehama, que nous allons traverser pour nous rendre à Sâna, est la zone des plaines désertiques s'étendant comme une bordure de quatre-vingts kilomètres environ de largeur moyenne au pied de la chaîne de hautes montagnes qui enserre toute la péninsule. La végétation des steppes couvre cette immense plage sablonneuse, graduellement abandonnée par la mer Rouge. Des buissons bas de *bockar* et de *toummam*, graminées à chaumes raides et enchevêtrés, revêtent le sol d'un manteau de verdure grisâtre, dominé çà et là par des fourrés d'*asal*, espèce de soude dont le feuillage sombre paraît presque noir par contraste. Par la combustion de l'asal dans des fosses, les Arabes du Tehama obtiennent une masse noire contenant une forte proportion d'alcali, qui sert à la fabrication du savon. Le bockar et le toummam fournissent du fourrage pour le bétail, un combustible pour les feux de campement, enfin des matériaux pour la construction des huttes.

Dans ces plaines torrides du Tehama, où l'ardeur du soleil peut occasionner des accès de fièvre, et même des congestions mortelles, les marches se font habituellement de nuit, et ce fut, suivant l'usage, au coucher du soleil, quelques instants avant que la voix des muézins s'élevât des minarets pour appeler les fidèles à la prière du maghreb, que nous partîmes d'Hodeïdah. Notre petite caravane, composée de cinq chameaux portant les bagages et de leurs conducteurs, a pris les devants. Nous ne tardons pas à la rejoindre à l'allure rapide de nos excellentes mules, louées au prix d'un thalari chacune par jour, pour tout le voyage. Le muletier Ali Mabari et deux domestiques, l'un indigène, l'autre Égyptien amené du Caire, nous accompagnent, montés sur des ânes. La route d'Hodeïdah à Sâna étant très fréquentée et parfaitement sûre, du moins à l'époque de notre voyage, nous avons refusé l'escorte de deux soldats de police (zaptiés) que nous offrait le gouverneur.

1. *Suite. Voyez p.* 265.

Au sortir de a ville, le regard s'étend à perte de vue sur la solitude morne des steppes. Les derniers feux du jour, qui embrasent l'occident, colorent le paysage d'une pourpre affaiblie, passant graduellement au violet pâle. Dans la vapeur légère qui s'élève du sol échauffé, les contours imprécis des objets prennent des apparences fantastiques. Mais bientôt tout s'efface dans l'opacité d'une nuit sans lune. Nous n'avançons qu'avec lenteur, et les chameliers ont besoin de toute leur attention pour ne pas s'égarer au milieu de ces plaines sablonneuses dont rien n'interrompt la monotone uniformité. Deux heures et demie de marche nous suffisent cependant pour atteindre, à Mariam, le premier café ou *mikaye*. C'est une simple hutte de broussailles, une *àrisch*, où se débite cette boisson chaude, le *qischr*, préparée par décoction des enveloppes concassées de la graine du caféier. Après une courte halte, nous poursuivons notre route, et, deux heures plus tard, les aboiements lointains des chiens et les salves de coups de fusil d'une noce arabe annoncent l'approche de Meràwa, où nous arrivons à onze heures.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous repartons, sous les rayons d'un soleil ardent. A mesure que nous avançons vers l'Est, la pleine perd son aspect désertique. Voici des bosquets d'acacias et de jujubiers. Bientôt apparaissent les premiers champs de sorgho *(dourrah)*. A quatre heures nous laissons à gauche le dôme blanc d'une petite koubbeh; peu après nous traversons le village d'el-Goudhâ, où nous nous restaurons de quelques tasses de *qsichr*. Enfin, vers huit heures, nous atteignons les premières collines de la région montagneuse, au pied desquelles est assise la petite ville de Bâdjil, où nous passerons la nuit et la journée suivante.

Au delà de cette ville, le chemin des caravanes remonte la vallée, encaissée par des montagnes schisteuses de trois à quatre cents mètres d'élévation. Sur ces hauteurs, on aperçoit de nombreux villages et une foule d'habitations disséminées. Déjà les maisons en pierre et les *burgs* ou châteaux forts du pays gebeli se substituent aux huttes du Tehâma. Le soir, nous faisons halte au mikaye de Bahâ, à quelque distance du village, qui s'élève sur la colline à notre droite. Le lendemain matin, nous cheminons dans la direction de l'E.-S.-E., à travers des campagnes fertiles où paissent des troupeaux sous la garde de leurs pâtres. Ceux-ci ne sont pas des nomades, mais des villageois sédentaires. Vêtus de la *foûtah*, pièce de cotonnade rayée qui s'enroule autour des reins, coiffés du *dismâl*, espèce de turban d'étoffe teinte à l'indigo, armés du *djembieh*, large poignard à lame courbe passé à la ceinture, quelques-uns portant la *djirda*, sabre droit à fourreau de bois suspendu sous l'aisselle par un cordon en sautoir, et la *harba*, lance à fer non barbelé, ils nous saluent d'un bonjour amical. — *Salâm aleikoum* (salut à vous), — *marhaba* (je suis votre serviteur), sont les formules les plus usitées. Les femmes ont le *cherwâl*, ou *sirwâl*, pantalon rétréci aux chevilles, le *thaub*, sorte de robe ou blouse longue en cotonnade bleue, enfin, pour coiffure, un petit chapeau de paille conique à larges bords.

BÉDOUIN CONDUCTEUR DE CARAVANES. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Nous arrivons au coucher du soleil à Hodjeylah, misérable bourgade d'une centaine de huttes, où se tient chaque jeudi un marché très fréquenté. Ici le paysage revêt un charme inexprimable. Ce ciel si pur, le décor grandiose des cimes couvertes de forêts, les merveilles de la végétation tropicale déployant dans les vallons toute sa variété, éveillent une délicieuse impression de douceur et de grâce. Des papillons diaprés, des oiseaux aux couleurs vives animent les bosquets. Dans les gorges ombreuses, des ruisseaux d'une eau limpide baignent les massifs d'un élégant arbrisseau à fleurs blanches pelucheuses qui joue ici le rôle du laurier-rose au bord des torrents de la Grèce. Quelquefois, ces petits cours d'eau tombent en fraîches cascatelles du haut des blocs de rochers ; ailleurs, ils s'épanchent en nappes dormantes au milieu des renoncules, des souchets éventails et des prêles. Seuls, quelques singes cynocéphales — hamadryas ou babouins — troublent de temps à autre de

leurs cris rauques la profonde paix de ces forêts édéniques. Au-dessus du ouadi Brâr, où nous nous engageons au sortir d'Hodjeylah, s'élèvent les contreforts boisés du djebel Sâfân, au sommet desquels on distingue de nombreux villages, perchés sur des crêtes qui semblent inaccessibles. Leurs hautes maisons de pierre, leurs tours percées de meurtrières et d'étroites fenêtres, évoquent le souvenir des ruines féodales des bords du Rhin. Ici, comme en Allemagne, ces villages fortifiés prennent le nom de burgs (*bordjs*), qui dérive peut-être d'une racine sanscrite commune.

BÉDOUIN MONTAGNARD INDÉPENDANT. — DESSIN DE BICOT-VALENTIN.

Laissant le ouadi Brâr à notre gauche, pour gravir un sentier en lacet, nous commençons la pénible ascension du djebel Oussil, et bientôt nous atteignons les premiers caféiers, à 1.200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toute la montagne est couverte de plantations en terrasses étagées, maintenues par des murs de soutènement en pierres sèches de six à huit mètres d'élévation. Une végétation exubérante s'empare du moindre espace resté libre entre les cultures, se répand sur les talus en nappes touffues et borde le sentier de fourrés impénétrables. Au delà des plantations de caféiers, la pente devient moins raide. Contournant les nombreux ravins qui s'ouvrent à la base des escarpements du djebel Masâr, nous arrivons au village d'Attâra, qui s'adosse à un rocher abrupt d'une soixantaine de mètres de hauteur, couronné par les ruines d'un ancien château fort.

En sortant d'Attâra, nous continuons à nous élever en biais sur le flanc méridional du djebel Masâr en remontant la rive droite du ouadi Ayiâsch, puis nous passons sur la rive opposée, où se montrent çà et là quelques bouquets de la grande euphorbe candélabre, dont les rameaux hérissés de robustes aiguillons sont gorgés d'un suc vénéneux riche en caoutchouc. De nouveaux lacets nous conduisent sur un plateau élevé, d'où la vue s'étend au loin sur les fertiles campagnes du ouadi Sahâm, bornées à l'horizon par la chaîne du djebel Boura et du djebel Reima.

Nous traversons le plateau en montant toujours jusqu'au niveau du col qui sépare le djebel Masâr du djebel Chibâm, à l'altitude de 2.400 mètres. La végétation change d'aspect et prend un caractère alpestre. De ce point élevé, une heure de marche fatigante par des sentiers à degrés taillés dans le roc sur le revers septentrional du Chibâm nous conduit à Menâkha, après avoir laissé à notre gauche le village juif de Lakame, qui n'est en réalité qu'un faubourg détaché de la ville.

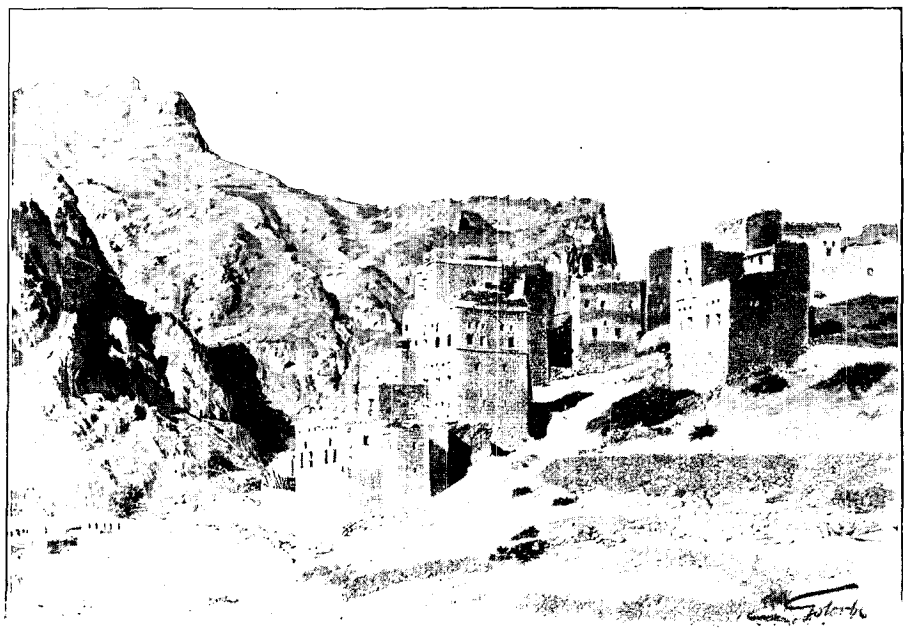
Menâkha, chef-lieu de l'arrondissement du Harâz, est un bourg d'environ 3.000 habitants, situé à 2.300 mètres d'altitude, au pied des escarpements du djebel Kahel, contrefort boisé du Chibâm. Les maisons, élevées de deux ou trois étages sont bâties en moellons taillés de trapp, roche d'un vert clair tirée de carrières exploitées dans le voisinage. On peut y remarquer déjà ces fenêtres à vitraux de couleur enchâssés dans les mailles d'un grillage formant des dessins variés, que nous retrouverons à Sâna. L'ensemble des constructions tranche vivement sur la masse sombre de la montagne, et les minarets blancs des deux mosquées complètent l'harmonie du décor. L'administration ottomane a construit à Menâkha un bel hôpital militaire, une caserne et un divan. La ville est pourvue d'un bureau postal et télégraphique. Un marché public important se tient chaque dimanche.

Pendant notre séjour à Menâkha, nous fîmes l'ascension du djebel Chibâm, qui domine la ville à l'O.-S.-O. Sur la cime presque inaccessible de cette montagne, se dressent les ruines d'une ancienne forteresse arabe détruite par les Turcs. Du haut de cet observatoire, élevé de près de 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, le regard embrasse un des plus beaux panoramas du Yémen. A nos pieds, nous pouvions contempler tout le massif accidenté du Harâz, avec le dédale de ses vallées, ses forêts, ses plantations de caféiers, ses fertiles campagnes criblées de villages et d'habitations. Comme de la nacelle d'un aérostat, nous planions sur la ville de Menâkha, se dessinant avec la netteté d'un plan en relief au bord de la profonde coupure du ouadi Chidja. Au delà, vers le Nord-Est, nous apercevions, dans tous les détails de sa topographie compliquée, la vaste dépression du Haimet, dominée à l'horizon par la chaîne principale, — le Serât, — qui déroule la ligne uniforme

de ses crêtes au dernier plan du tableau. Deux fortes étapes nous séparent encore de Sâna, but de notre voyage. La première nous mène en neuf heures de marche à Souq el-Khamiss (littéralement : *marché du jeudi*). Dans ce misérable village, composé de plusieurs groupes de maisons disséminées sur un contrefort du Serât, à 2.373 mètres d'altitude, nous faisons pour la première fois l'expérience des *samsâres*, ou hôtelleries des hauts plateaux. L'unique logement mis à notre disposition consiste en une petite chambre à laquelle on accède par un perron à degrés en pierres grossièrement taillées.

Une odeur atroce nous prend à la gorge en pénétrant dans ce bouge, sous lequel on a ménagé une écurie basse où les buffles et les bêtes de somme croupissent dans l'ordure. Des légions de puces et de punaises nous tiennent éveillés toute la nuit. Cette vermine pullule à tel point que les indigènes eux-mêmes ne peuvent trouver de sommeil qu'en se glissant dans des sacs dont ils referment hermétiquement l'ouverture. Plutôt que d'étouffer dans un sac, comme le célèbre Buridan, nous préférons nous laisser dévorer tout vifs. Au matin, nous contemplons mélancoliquement les draps de nos lits de camp, criblés de petites taches de sang : ce sont les miettes du festin que nous venons d'offrir à nos dépens aux insectes de Souq el-Khamiss. Il ne manquait que des moustiques pour sonner l'hallali !

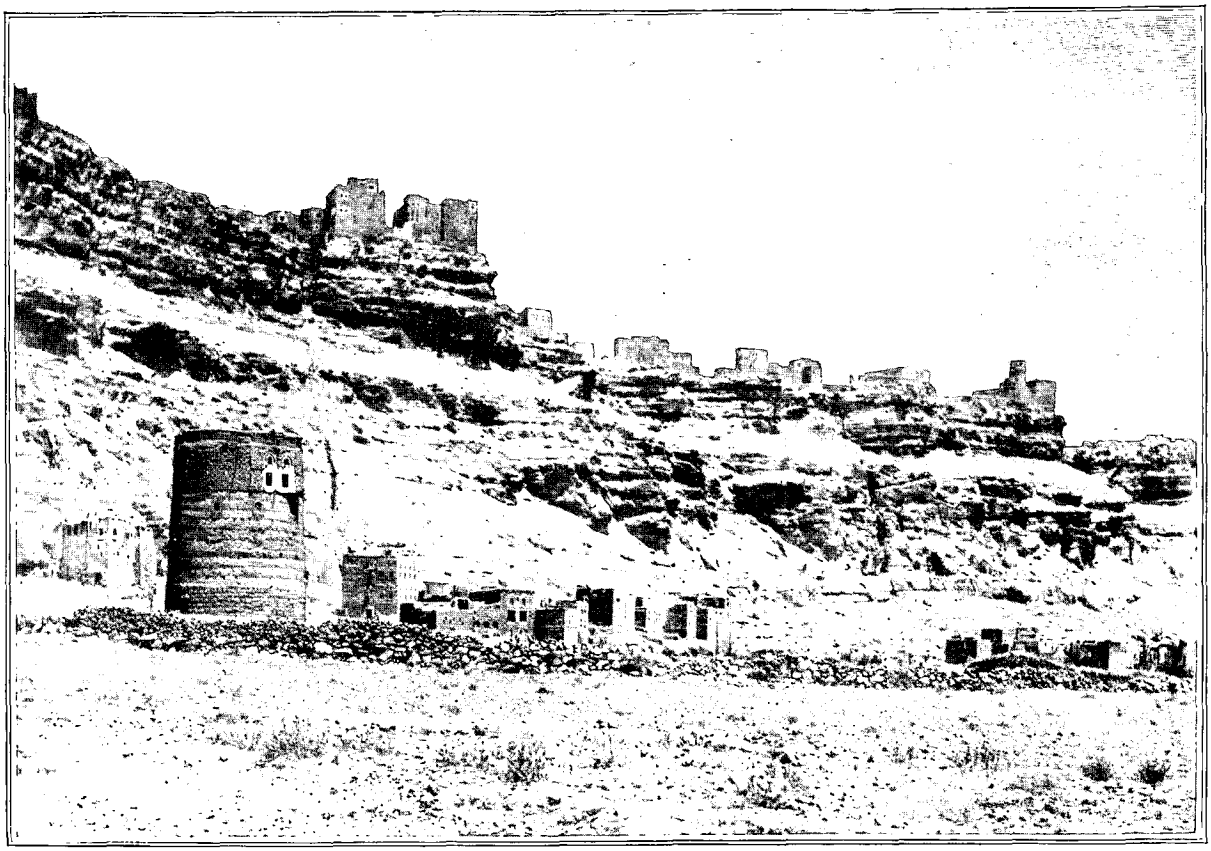
Nous quittons avec plaisir ce lieu maudit pour gagner Bauan, en franchissant le défilé du Karn-el-Ouâl la « Corne de Cerf », entre les crêtes du djebel Hadj; Bauan n'est point un village habité, mais une agglomération de petites loges en pierre, assez semblables à des niches à chien, où chaque jeudi, jour de marché, les paysans des environs viennent s'accroupir auprès de leurs denrées. Nous prenons part aux transactions commerciales en achetant une corbeille de prunes et de pêches apportées cette nuit même de Sâna. Après nous être reposés vingt minutes dans une hutte plus spacieuse que les boutiques minuscules du souq en absorbant quelques tasses de café, c'est-à-dire de qischr brûlant, nous remontons sur nos mules pour franchir le haut plateau de Metneh, sur la ligne de faîte de la grande chaîne. Au delà du plateau, nous commençons, en effet, à descendre sur le versant oriental, dont les eaux s'écoulent, non plus vers la mer Rouge, mais vers le grand désert intérieur de l'Arabie. Peu après avoir dépassé le village de Beyt Adrân, que nous laissons à une lieue sur la gauche, nous franchissons un dernier col, et nous découvrons tout à coup, à une profondeur de 300 mètres, la ville de Sâna, assise au pied du djebel Nouqoum, dans une large vallée désertique descendant vers le Nord. Sous les rayons obliques du soleil à son déclin, nous voyons se profiler nettement les maisons de la grande cité, les minarets et les dômes de ses quarante-huit mosquées, son enceinte immense de murailles bastionnées de tours, que domine la citadelle élevée sur la butte de Qamdân.



MENÂKHA ET LE DJEBEL CHIBÂM. — DESSIN DE GOTORBE.

Une descente rapide par un sentier en corniche, une halte de quelques minutes à la fraîche fontaine de Sinan Pacha, près du village d'Asr, la traversée de la vallée au trot accéléré de nos mules, et nous nous trouvons sous les murs de Sâna.

La route de l'Ouest, par où nous arrivons, aboutit à la porte des Juifs. Bab-el-Yahoud, d'où l'on se rend au Souq, quartier commerçant situé à l'autre bout de la ville, en traversant dans toute leur longueur le faubourg de Bir-Azeb et le Moutwâkil. Nous n'aurions eu aucune raison de nous écarter de cet itinéraire sans un caprice d'Ali Mabari, notre muletier. Entre autres défauts, Ali a la fâcheuse habitude d'allumer le flambeau de l'hyménée dans toutes les villes où son métier l'oblige à s'arrêter, et où il se crée ainsi de confortables pied-à-terre conjugaux. Déjà pourvu de deux femmes légitimes, l'une à Hodeïdah, l'autre à Beyt-el-Fakîh, il avait profité de notre séjour à Menâkha pour y contracter un troisième mariage avec une jeune Harâzienne qu'il amenait à Sâna pour savourer dans la capitale les douceurs du premier quartier de la nouvelle lune de



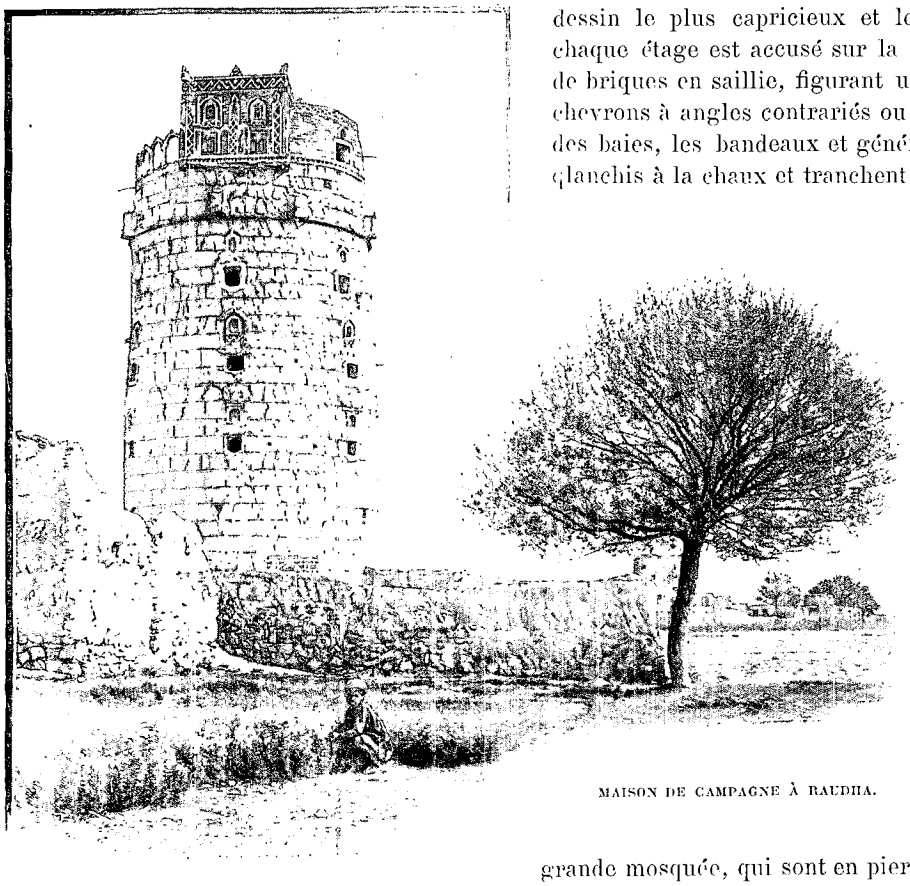
LE OUADI DHAR, PRÈS DE SÂNA. — DESSIN DE TAYLOR.

miel. Par un louable sentiment de délicatesse, il désirait se glisser dans la ville par des chemins détournés, afin de soustraire sa récente conquête aux regards indiscrets des désœuvrés du Souq Pour complaire au désir du libidineux muletier, nous laissons donc la porte des Juifs à notre gauche et nous longeons le côté méridional du mur d'enceinte en côtoyant les vastes cimetières qui s'étendent à l'Ouest de la ville. Après avoir traversé un petit canal d'eau courante qui dessert le quartier central de Moutwâkil, nous passons devant les casernes d'infanterie, qui forment en dehors de l'enceinte le camp retranché d'El-Hordi, et enfin, au coucher du soleil, nous faisons notre entrée à Sâna par la porte du Sud, dite Bab el-Yémen, qui s'ouvre sur la route de Tàcz et d'Aden.

La ville de Sâna, surnommée emphatiquement par les Arabes : « le trône du Yémen » *(Koursi el-Yémen)* ou encore : « la mère du monde » *(Oumm el-Dounia)*, est située par 15° 22′ de latitude Nord et 42° 9′ 25″ de longitude Est de Paris, à 2.300 mètres environ d'altitude, dans une vallée largement ouverte sur le versant oriental de la grande chaîne. Cette haute vallée descend en pente très douce vers le Nord-Nord-Ouest, dans la direction du Nedjran, entre des montagnes arides qui la dominent de 500 à 600 mètres. Pendant notre séjour (en juin et juillet), la température atteignait au milieu de la journée un maximum presque invariable de 24 à 25° centigrades, tombait brusquement à 18° ou 20° au coucher du soleil et baissait ensuite graduellement jusqu'au minimum de 12° à 13°, qui se produisait à l'aube. Dans la seconde quinzaine de janvier, qui est, dit-on, la période la plus froide de l'année, le thermomètre descend parfois le matin à 3° au-dessous de zéro et remonte l'après midi à 16°. Toute la ville est entourée d'une muraille de 8 à 10 mètres de hauteur et d'épaisseur presque égale, en terre argileuse, durcie au soleil. Des tours massives demi-engagées forment une suite de bastions circulaires surélevés de 2 ou 3 mètres. Cette enceinte est percée d'une dizaine de portes et présente un développement total de 13 kilomètres.

L'architecture des constructions de Sâna nous a frappés tout d'abord par l'unité du style général jointe à une élégante variété dans les détails de l'ornementation. Elle est très décorative et réellement originale. Les maisons comprennent pour la plupart un rez-de-chaussée en moellons de basalte appareillés, surmonté de deux ou trois étages en briques cuites au feu. Le rez-de-chaussée n'a généralement d'autre ouverture qu'une porte à cintre surbaissé inscrit dans une arcade ogivale. Le tympan, légèrement en retrait, est ajouré par un croisillon grillé ou par deux à quatre rangs de barbacanes disposées en triangle. L'archivolte est souvent ornée de moulures ou d'entrelacs. Au premier étage, la façade est percée de hautes et étroites baies cintrées, fermées

par des cloisons ou claustras portant chacune un ou deux œils-de-bœuf circulaires; au-dessous de la claustra, la partie inférieure de la baie encadre une fenêtre carrée pourvue quelquefois d'une petite mechrebich en bois découpé. Les œils-de-bœuf sont garnis, soit d'une plaque de gypse translucide, soit d'une rosace de vitraux de couleur. Les étages supérieurs prennent jour par des fenêtres de formes diverses, à vitraux polychromes, enchâssés dans les mailles d'un grillage en rinceaux du dessin le plus capricieux et le plus varié. Le niveau de chaque étage est accusé sur la façade par un large bandeau de briques en saillie, figurant une double ou triple ligne de chevrons à angles contrariés ou parallèles. Les encadrements des baies, les bandeaux et généralement tous les reliefs sont blanchis à la chaux et tranchent vivement sur la muraille de basalte ou de briques. Les mosquées consistent, comme partout, en un portique entourant une cour rectangulaire avec bassin pour les ablutions et niche cintrée indiquant la direction de la Mecque. Le portique, soutenu par de fines colonnes, est surmonté de dômes blanchis à la chaux. Dans les angles s'élèvent un ou deux minarets *(soumâs)*, à étages successivement quadrangulaires, octogones et cylindriques, à chacun desquels correspond une galerie extérieure en encorbellement pour l'appel à la prière. A l'exception de ceux de la grande mosquée, qui sont en pierre revêtue d'un enduit blanc, ces minarets sont construits, comme les maisons, en briques cuites au feu, avec ornements en relief figurant soit des inscriptions de versets du Coran, soit des chevrons, losanges, besants, etc. Les principaux minarets sont surmontés, non du croissant guerrier comme en Turquie, mais de la colombe pacifique, en commémoration d'un épisode touchant de l'Hégire. On sait que le Prophète, poursuivi par les Koréichites et réfugié dans une caverne du djebel Thour, dut son salut à une circonstance miraculeuse. Pendant la nuit, des araignées vinrent tendre leurs toiles à l'entrée de la caverne, tandis que deux colombes y suspendaient leurs nids, où elles se mettaient à couver; ce que voyant, les Koréichites jugèrent que personne n'avait dû s'introduire depuis longtemps dans ce passage et s'éloignèrent sans pousser plus avant leurs recherches. On compte à Sâna quarante-huit mosquées, une douzaine de bains publics et quelques édifices sans caractère architectural affectés aux administrations publiques.

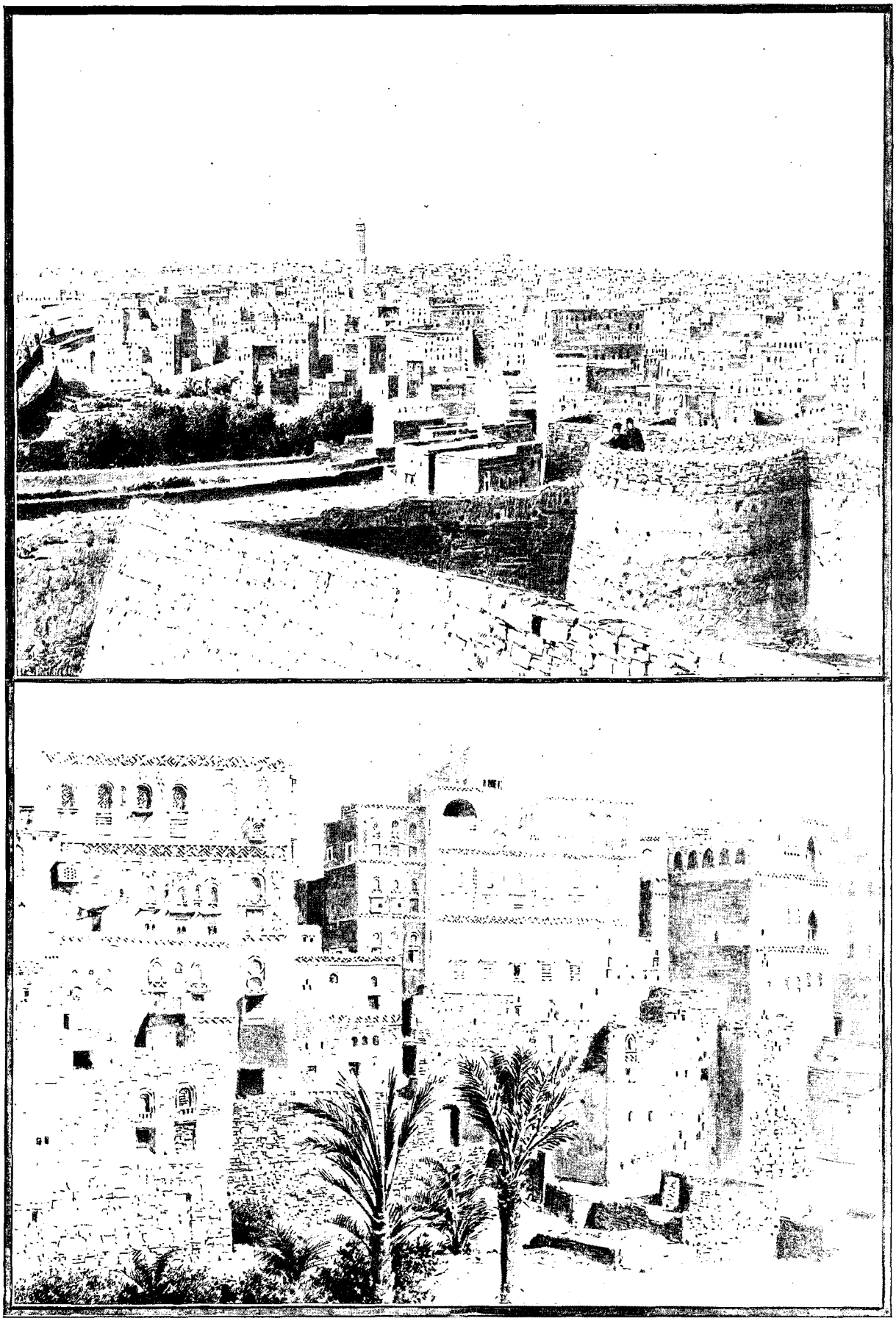


MAISON DE CAMPAGNE À RAUDHA.

Les maisons de plaisance sont situées pour la plupart dans le faubourg de Bîr Azeb, où se trouve la résidence du vali ou gouverneur du Yémen. Cependant, bon nombre de maisons du quartier commerçant possèdent, comme celles de Bîr Azeb, un grand jardin arrosé par l'eau tirée d'un puits de 4 à 5 mètres de diamètre.

D'après les évaluations d'Halévy, le chiffre de la population de Sâna, qui s'élevait au siècle dernier à 200.000 habitants, était déjà tombé à 60.000 au commencement de l'année 1870, époque de la conquête de la province par les Turcs ; Manzoni, se fondant sur le nombre des maisons habitées, estime que de 1877 à 1880 la population ne comptait plus que 20.000 Arabes, 3.000 Turcs et 1.700 Juifs, en tout moins de 25.000 habitants. Cette décadence est due, à n'en pas douter, à l'anarchie qui régnait en Yémen pendant les derniers temps de la domination des imams, puis, sous le régime actuel, aux exactions inouïes et au despotisme de l'administration ottomane.

A une heure de marche au nord de Sâna se trouve le bourg de Raudha, où les riches habitants de la capitale ont leurs maisons de campagne. Nous en avons remarqué deux dont l'aspect étrange mérite d'être signalé. Ce sont d'énormes tours en pisé d'un diamètre de 7 à 8 mètres, d'une hauteur de 12 à 14 mètres, surmontées d'un petit belvédère de 4 ou 5 mètres à deux étages. Cette retraite aérienne est destinée au



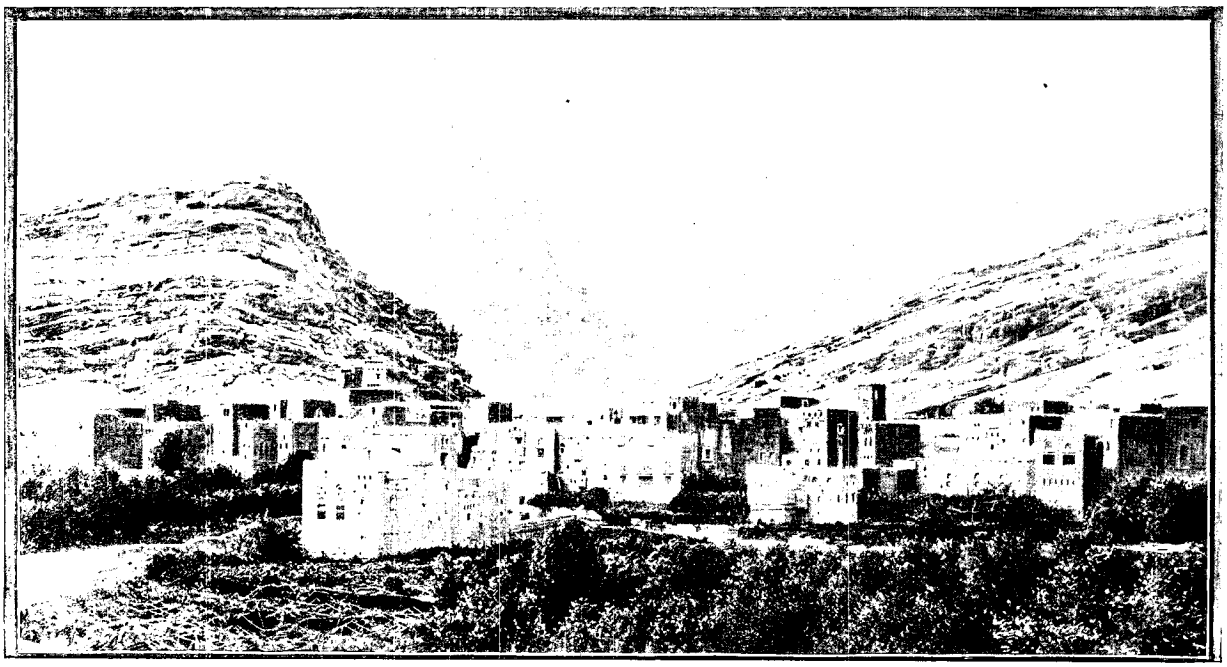
PANORAMA DE SÂNA, MAISONS DE SÂNA. — DESSIN DE TAYLOR

logement, tandis que la tour elle-même, percée de rares et étroites fenêtres en forme de meurtrières, est occupée par des magasins. Autrefois elle servait surtout de retranchement contre les attaques des brigands ou des Bédouins des tribus, perpétuellement en guerre les unes contre les autres. La situation de ces petites retraites sur la plate-forme des tours est d'ailleurs bien choisie pour procurer aux habitants un peu de fraîcheur pendant la saison chaude.

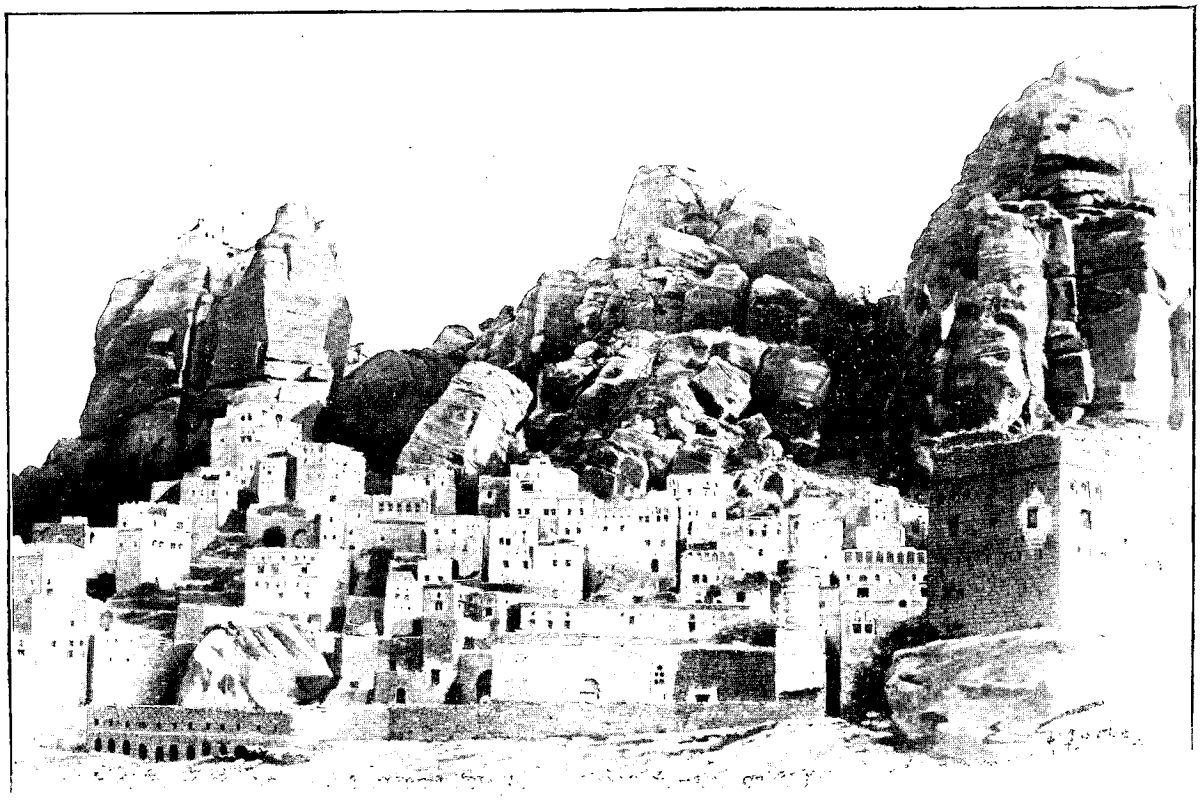
Dans le thalweg entre Sâna et Raudha et dans les parties de la vallée arrosées par les ruisseaux qui descendent du revers oriental du Serât, on voit des champs de fèves, luzerne, carthame, orge, etc., bordés de haies de tamarix. Les vergers de Bîr Azeb et de Raudha sont renommés pour leurs excellents fruits : raisins, pommes, poires, prunes, pêches, abricots, oranges, cédrats, limons, etc. Mais c'est dans les ravins profondément encaissés qui descendent de la montagne sur la rive gauche de la vallée que se trouvent les jardins les plus fertiles et les plus beaux arbres fruitiers. Le mûrier noir y atteint une taille gigantesque. Dans le ouadi Hadda, qui s'ouvre à 5 kilomètres environ au Sud-Ouest de Sâna, les habitations rurales sont éparses au milieu des vergers en terrasses comme des villes dans un parc accidenté. Le ouadi est arrosé par un gros ruisseau qui fait mouvoir un moulin et se précipite en cascade à l'ombre d'une petite forêt de noyers et d'abricotiers. Au-dessus du moulin et tout auprès s'élève une petite mosquée avec le tombeau du *wéli* ou saint musulman, cheik Seyid-el-Koroukchi.

Notre itinéraire comportait une pointe vers le Nord, dans le pays de Hamdan et dans le Kaukaban. Nous partîmes de Sâna le 9 juillet, et, laissant à droite le chemin de Raudha, nous nous dirigeâmes au N.-N.-O., en traversant les champs de carthame et de luzerne qui s'étendent jusqu'en vue du village fortifié de Dhoula, visible à 1.800 mètres de notre route. Cette première étape nous conduisit au samsare de Beyt Nâm, dans la région supérieure du ouadi Dhar. De là, suivis de quelque jeunes gens de Tawîla, qui avaient passé la nuit au samsare et voulurent se joindre à notre caravane, nous nous élevâmes sur l'immense plateau de laves basaltiques qui s'étend au pied du djebel Hadhour, la plus haute cime du Serât. On peut évaluer l'altitude de cette montagne à 3.500 mètres environ. Il y tombe, dit-on, de la neige en hiver. Une marche de cinq heures à travers des plaines rocheuses d'une effroyable aridité nous conduisit à l'entrée de la petite ville de Chibâm, où nous eûmes la satisfaction de trouver un logement confortable et une population accueillante.

On trouve à Chibâm beaucoup de pierres provenant d'anciens monuments, avec inscriptions himyarites gravées en creux ou en relief. La plupart ont servi de matériaux pour les constructions actuelles et sont engagées dans les murs des maisons. Nous étions en train de copier une de ces inscriptions, quand une vieille femme sortant furieuse de son habitation, devant laquelle nous nous étions arrêtés, se mit à nous accabler d'invectives, au grand amusement de quelques badauds qui nous suivaient partout. Ils nous engagèrent à continuer notre travail sans écouter les criailleries de la vieille. Les plus officieux paraissaient même disposés à repousser brutalement la pauvre femme, qui faisait mine de vouloir nous barrer le passage. Nous dûmes prendre sa défense en déclarant qu'étant venus dans le pays avec l'intention bien arrêtée de ne faire tort à personne, nous préférions



OUADI DHAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VUE DE TAWÎLA. — DESSIN DE GOTOREE.

renoncer à copier cette inscription plutôt que de contrister la maîtresse du logis. La vieille nous avait pris, je pense, pour des employés du fisc ottoman occupés à évaluer la « matière imposable ». Subitement calmée par nos paroles conciliantes, c'est elle-même qui, maintenant, nous invitait à copier toutes les inscriptions de sa maison et même à y entrer s'il nous plaisait. La Fontaine a toujours raison : « Plus fait douceur que violence ».

La ville de Kaukaban, située sur le plateau supérieur, au bord de la muraille de rochers d'où la vue plonge sur Chibâm, est plus étendue que sa voisine, mais déjà très inférieure par le chiffre de sa population, qui tend à diminuer de jour en jour. C'est une ancienne place forte, bordée de tous côtés, sauf au Nord-Ouest, par d'effroyables précipices. Elle pouvait défier tous les assauts, mais a été rendue promptement intenable sous les feux convergents des batteries turques postées sur une hauteur voisine. Une mosquée et de nombreuses maisons ont été détruites par le bombardement, dans le quartier Sud-Ouest. Aujourd'hui, Kaukaban, déchue de son rôle de capitale d'une principauté indépendante, est une ville morte qui ne se relèvera plus de ses ruines.

Nous profitâmes de notre séjour à Chibâm pour faire une excursion à travers le haut plateau de Kaukaban, dans la direction de Tawîla. On s'élève jusqu'à l'altitude d'environ 3.000 mètres sur le plateau avant de redescendre dans cette petite ville si pittoresquement située au milieu de rochers gigantesques. Elle est d'un côté garantie de toute attaque par cette ceinture d'escarpements formidables, dont l'une des crêtes est couronnée par un château fort. Du côté de la plaine, elle est protégée par une épaisse muraille d'enceinte, renforcée par une citadelle. Quant aux maisons, c'est toujours la même architecture et la même ornementation qu'à Sâna et à Kaukaban. Mais ces maisons sont restées intactes, car cette ville, si admirablement située, ne peut être ni prise d'assaut, ni forcée par l'artillerie ; il fallut la réduire par la famine.

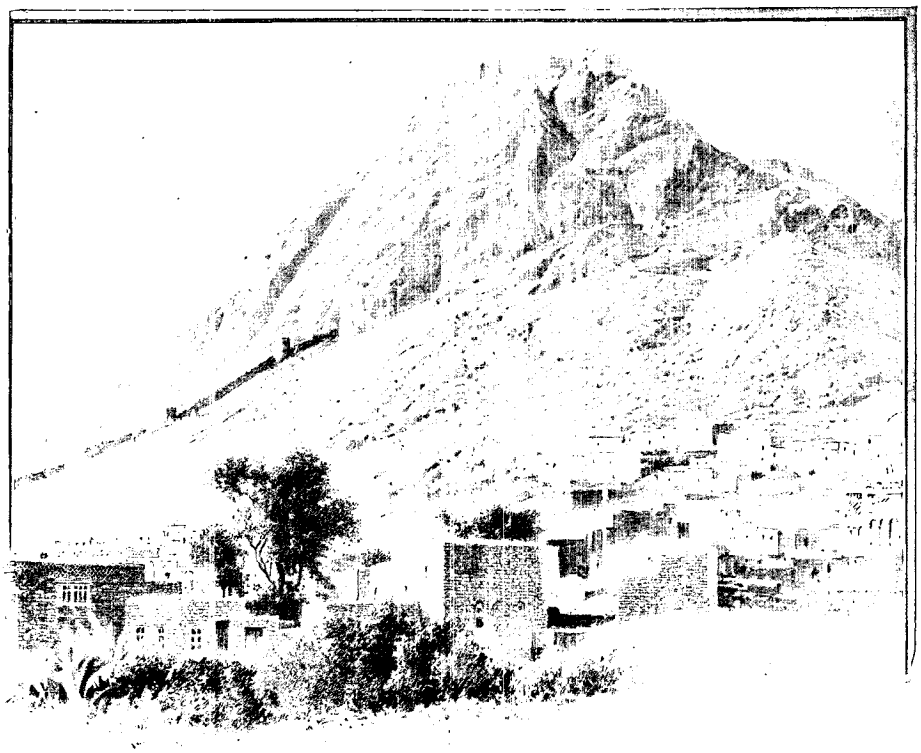
Cependant nous devions songer au retour, ayant encore un long itinéraire à parcourir dans le Sud, en nous arrêtant à Yérim et à Tâez. Nous revînmes donc à Chibâm, d'où nous repartîmes aussitôt pour Sâna, mais par une route différente de celle que nous avions suivie. Après avoir passé la nuit dans la petite ville d'Amran, nous approchions de la capitale, quand nous croisâmes, près du village d'el-Azrakeyn, la caravane des pèlerins de la Mecque. Partie de Sâna le matin même, elle avait campé la veille aux portes de la ville, où elle avait été conduite solennellement par les autorités ottomanes et les troupes de la garnison, aux sons de la musique militaire et au bruit des salves d'artillerie. Nous vîmes défiler environ 200 hommes poussant devant eux de petits ânes chargés de leur pauvre bagage : quelques vivres et l'ihrâm, vêtement blanc que les pèlerins doivent revêtir en arrivant sur le territoire de la ville sainte. En tête marchaient trois jeunes gens portant l'étendard vert de l'Islam. L'un d'eux nous salue en inclinant par trois fois son drapeau. Nous rendîmes avec respect leur salut à ces hommes qui allaient affronter les misères et les dangers d'un long voyage, pour accomplir un devoir

religieux. Quelques heures plus tard, nous étions en vue des minarets et des jardins de Raudha, que nous laissions à notre gauche pour continuer directement notre route jusqu'à Sâna. Vers les trois heures de l'après-midi, nous étions de retour dans notre logis, près de la mosquée Salah ed-Dîn.

Le moment était venu de dire adieu à la capitale du Yémen. Le 30 juillet, tout étant prêt pour le départ, nous franchissons pour la dernière fois l'enceinte fortifiée, par la porte du Sud, dite Bab el-Yémen, et passant au pied du djebel Nouqoum, nous prenons la route de Dhamar en remontant la grande vallée. Le lendemain, après une longue marche sur les hauts plateaux, nous atteignons cette ville, juste à temps pour nous abriter de l'orage qui menace d'éclater. Le 2 août, une nouvelle étape à travers d'interminables plaines rocheuses nous amène à Yerim, petite ville située dans une vallée marécageuse, à 2.675 mètres environ d'altitude. Deux ou trois cents maisons de pauvre apparence se groupent au pied d'un rocher escarpé d'une quarantaine de mètres de hauteur, couronnée par une forteresse délabrée. Ne trouvant pas à nous loger au *samsare*, occupé par une troupe de chameliers qui refusent de nous faire place, nous acceptons avec reconnaissance l'appartement offert par un habitant plus hospitalier, à l'étage supérieur de sa maison. De la fenêtre de notre logis, nous avions un beau point de vue sur l'ensemble de la ville, dont nous prîmes une photographie. On sait que le célèbre naturaliste Forskal, adjoint à l'expédition de Niebühr, succomba dans cette localité, le 11 juillet 1763, à la maladie qu'il avait contractée pendant son séjour dans la ville malsaine de Tâez.

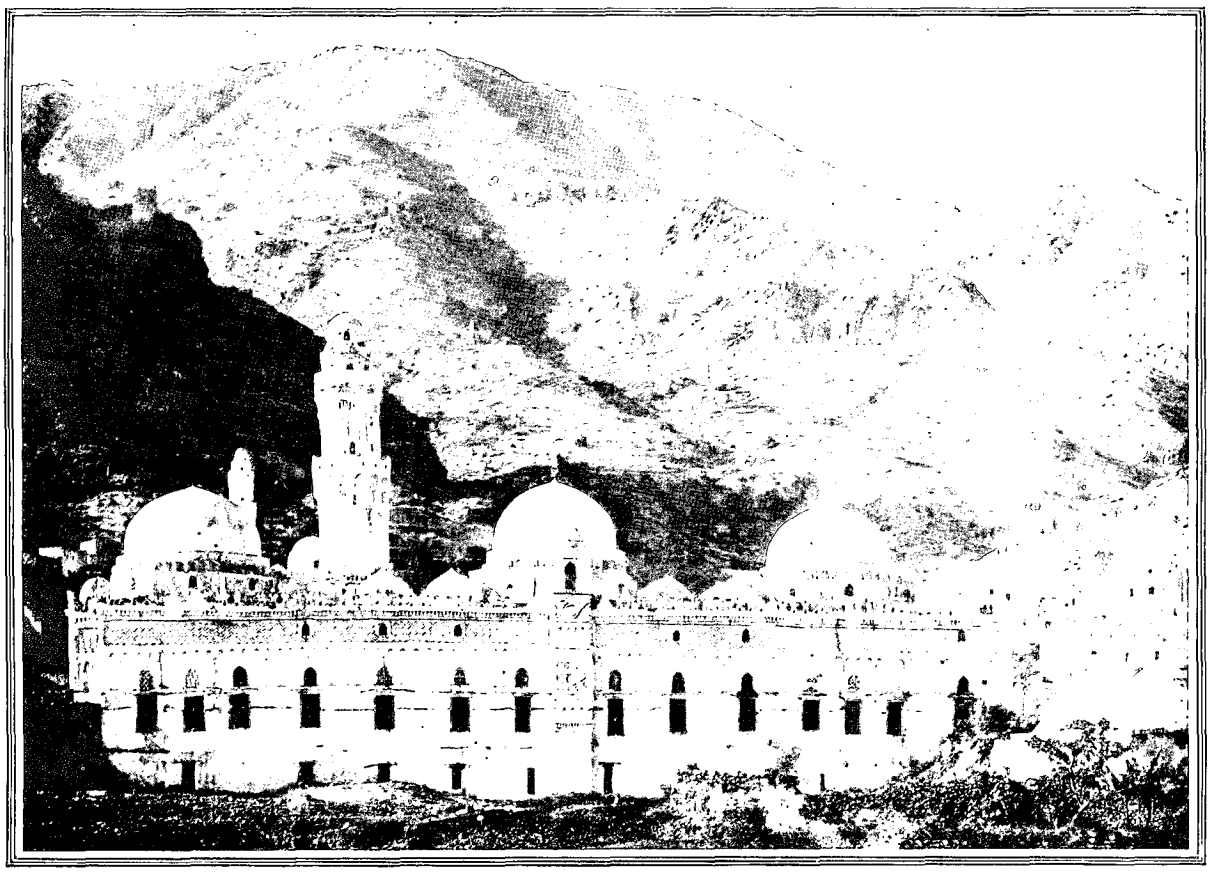
Poursuivant notre route, nous cheminons dans les plaines marécageuses de la vallée de Yérim, puis nous franchissons la passe difficile du djebel Soumara par des chemins escarpés où nous perdons un de nos chameaux de charge. Nous passons la nuit au village d'el-Mekhâder. De là, par une marche de quelques heures à travers des campagnes d'une prodigieuse fertilité, nous gagnons la pittoresque ville d'Ibb, place forte entourée d'une muraille bastionnée en pierres de taille, au pied du revers occidental du djebel Badan. Le lendemain, nous repartons pour Tâez, dont nous sommes encore éloignés de deux fortes journées de marche. Laissant la ville de Djiblah sur notre droite, nous gravissons les pentes escarpées d'une haute montagne, jusqu'à l'entrée d'un col s'ouvrant au-dessous de la cime. De ce point élevé, nous découvrons la plaine immense qui s'étend jusqu'à Tâez. L'ascension que nous venons d'accomplir nous coûte un second chameau, qui succombe à la fatigue sur ce chemin presque inaccessible aux bêtes de somme.

Enfin, le 6 août, nous arrivons vers trois heures de l'après-midi en vue de la citadelle de Tâez (el-Kahirah), postée au sommet d'un pic abrupt qui domine la ville d'une hauteur de 150 mètres. Peu après nous faisons notre entrée par la grande porte *(bab el-kebir)*, qui s'ouvre au Nord-Est. Nous suivons la rue principale du souq, où se presse une population bruyante et affairée, tandis que les officiers et employés turcs, attablés nonchalamment aux terrasses des cafés, nous regardent passer avec la curiosité des oisifs de petite ville.



CITADELLE DE KAHIRAH, À TÂEZ.
DESSIN DE TAYLOR.

Parvenus à l'extrémité du souq, nous mettons pied à terre sur une place rectangulaire ombragée par de beaux tamarins. Un de nos domestiques indigènes, envoyé à la découverte, ne tarde pas à nous trouver un logement : c'est une maison entière, entre cour et jardin, qu'on nous livre pour 6 thalaris par mois, soit environ 24 francs au cours du jour. C'est bien bon marché, mais nous n'en profiterons pas longtemps. Du haut de la terrasse, nous prenons commodément des vues de la citadelle et de la belle mosquée Mouzâfer, qui est tout proche.



MOSQUÉE MUDHAFER, À TÂEZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tâez, ville fortifiée de 3.000 habitants, est la résidence d'un moutessarif (préfet) dont l'autorité s'exerce sur tout le territoire compris entre le département d'Hodeïdah et les districts semi-indépendants (sous le protectorat anglais) situés au Nord d'Aden. La ville, adossée au revers septentrional de l'énorme massif montagneux du gebel Sabor, est située par 13° 34′ de latitude Nord, à 1.347 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les maisons de Tâez sont construites en maçonnerie de blocage, sans aucun ornement. Les mosquées, au nombre de cinq, sont de style bysantin à dômes et à minarets blancs, surmontés du croissant. La plus remarquable est la mosquée Mouzâfer, fondée par l'iman dont elle porte le nom. C'est une construction rectangulaire adossée aux premières pentes de la montagne.

Deux minarets trapus, trois grandes coupoles et une douzaine de dômes plus petits forment un ensemble d'une réelle beauté architecturale. La façade est ornée, au-dessus des baies grillées de l'étage inférieur, d'un rang d'arceaux adossés portés par de fines colonnettes, et en outre de rinceaux et d'entrelacs variés.

Sauf le noyer, on cultive à Tâez les mêmes arbres fruitiers qu'à Sâna et à Raudha. Le dattier y reste chétif, mais le bananier y donne de bons fruits, moins estimés toutefois que ceux de Dorebat, petite localité située sur la route de Moka, dans une vallée à la lisière du Tehama. Quelques-uns de ces jardins sont entretenus avec soin, embellis par des parterres et des eaux jaillissantes. Tel est le Bostân Housseynieh, au centre de la ville.

Affaiblis par les fatigues du voyage et par un commencement d'anémie qui s'aggravait de jour en jour, nous dûmes abréger notre séjour à Tâez et nous hâter de regagner la côte. Nous redescendîmes donc dans les plaines du littoral en passant au pied du djebel Em-Borachi, repaire de brigands redouté des voyageurs. Enfin, après avoir traversé sans y séjourner les grandes villes du Tehama, — Heys, Zébîd, Beyt el-Fakîh, — nous nous retrouvions, le 23 août, à notre point de départ, Hodeïdah, que nous avions quitté quatre mois auparavant.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ARCHITECTURE DU YÉMEN

Le lecteur a dû s'apercevoir que les villes du Yémen se ressemblaient toutes ; Sâna, la capitale et la plus luxueuse, avec des mosquées plus riches et de plus belles maisons, peut servir de type à cette architecture arabe. Ce qui surprend dans cette architecture, c'est l'abus de fenêtres masquées, inutiles par conséquent, et qui vous racontent tant de choses. En effet, si le lecteur veut se reporter à la vue de quelques-unes de ces maisons, il verra que ces fenêtres sont bouchées pour la plupart, et d'autres masquées par des treillis qui ne permettent que l'introduction voilée de la lumière.

Certaines de ces fenêtres, celles qui sont hermétiquement closes et qui, naturellement, ne servent à rien, ont même conservé des balcons qui ne servent pas davantage. Or, ces fenêtres murées aujourd'hui et ces balcons n'ont pas été construits dans le principe pour ne pas servir. Ces fenêtres étaient ouvertes, cela est évident, et la femme sabéenne, que rien n'obligeait à se dissimuler comme la musulmane, apparaissait à ces fenêtres et se montrait sur ces balcons pour y prendre l'air et observer ce qui se passait au dehors.

Mahomet vint, qui condamna la femme à se voiler ; il lui fut désormais défendu de montrer son visage à d'autres hommes qu'à son mari, et dès lors les fenêtres devenaient des ouvertures indiscrètes qu'il fallut condamner ; autrement l'Arabe eût été obligé de modifier sa maison, de changer son architecture. Cela n'était point dans ses mœurs ; nous savons, en effet, que ce peuple étrange est immuable, que d'âge en âge et en dépit des révolutions il a su garder les vices, les vertus, les habitudes, les mœurs et le costume de ses aïeux. Pourquoi aurait-il changé son architecture ?

L'Arabe musulman continua donc de bâtir des maisons semblables à celles de ses ancêtres païens, des maisons avec des simulacres de fenêtres dont il avait désappris l'usage, et des fenêtres avec des balcons, parce qu'ils existaient autrefois ; puis, pour s'éclairer, il ouvrit au-dessous d'autres ouvertures munies de grillages et qui, celles-là, sont bien à lui.

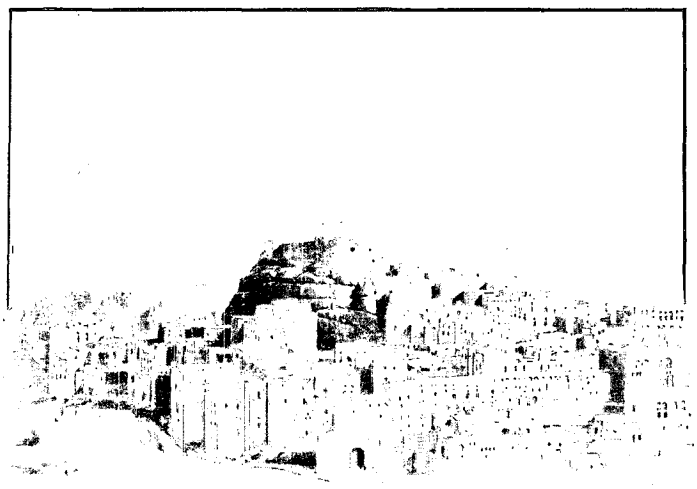
Il est donc vraisemblable que les villes du Yémen et la ville de Sâna, notamment, nous offrent aujourd'hui l'aspect, la physionomie des villes sabéennes du temps de la reine Belkiss.

Mais la ressemblance ne s'arrêterait point aux maisons : la mosquée elle-même ne serait que la reproduction du temple païen, si bien approprié au climat et aux besoins de l'époque : un immense rectangle entouré de portiques à colonnes surmontés de petits dômes à l'ombre desquels se prosternait le fidèle, avec bassin pour les ablutions et sanctuaire pour les idoles. C'est la Caaba de la Mecque.

Un culte nouveau surgit : l'Arabe conserve ce temple, comme il a conservé les maisons ; et l'appel des croyants à la prière, recommandé par le prophète, ne pouvant se faire entendre que d'une hauteur dominant la cité, le musulman imagine le minaret, appareil né d'un besoin nouveau, qu'il applique à un édifice ancien, et c'est bien une applique, une annexe, cette élégante colonne que l'on sent ne point appartenir au temple, comme le clocher qui fait corps avec l'église. Tous deux cependant ont été élevés dans le même but : l'un, pour convoquer par la voix de l'homme, l'autre, par la voix des cloches, les fidèles à la prière.

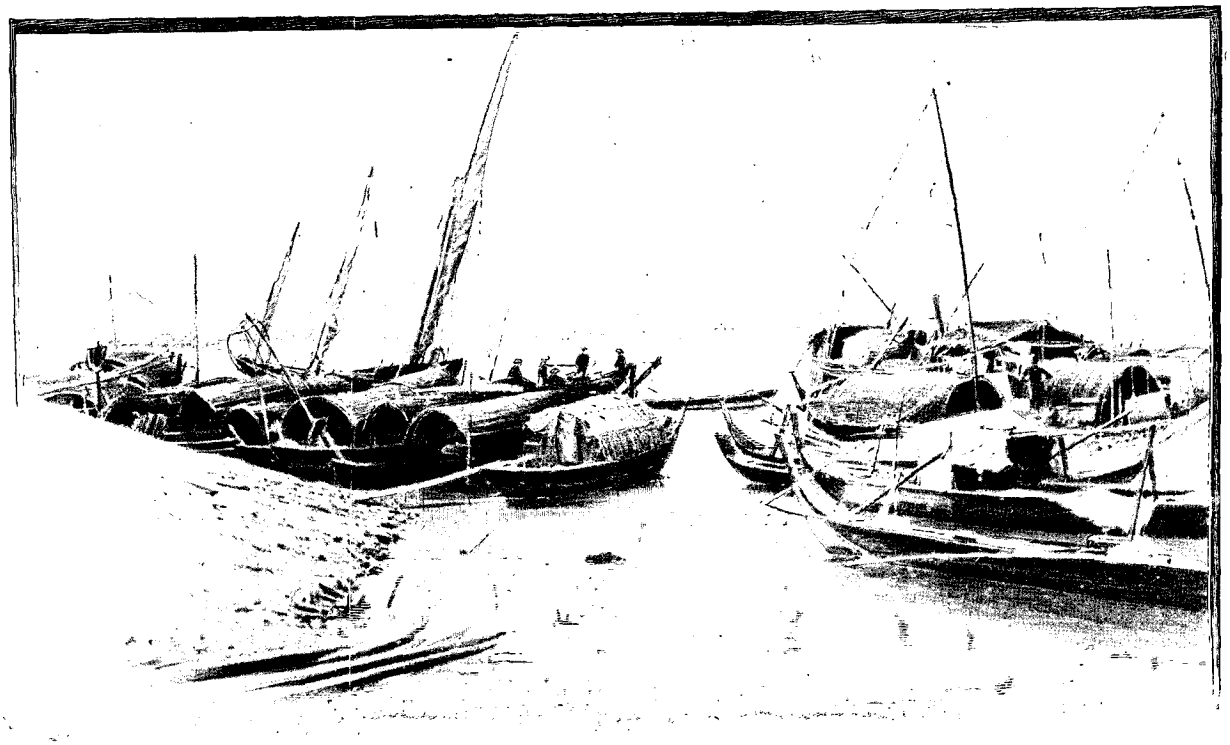
En somme, l'Arabe ne conquit la personnalité que lui ménageait l'Islam que lorsqu'il eut échappé au milieu dont il subissait l'influence depuis tant de siècles ; c'est lorsqu'il eut quitté l'Arabie, c'est dans l'Afrique du Nord, c'est en Espagne, qu'il construisit la demeure appropriée à ses nouveaux besoins, l'espèce de cloître à murailles sans ouvertures au dehors, mais ornée au dedans de gracieuses galeries et de fontaines jaillissantes où il enferma ses femmes à l'abri des regards indiscrets. C'est dans les villes qu'il inventa le moucharaby, qui leur permettra de voir sans être vues ; et c'est là, dans ses temples, ses écoles et ses palais, que se développera son génie, dans les merveilles décoratives que nous admirons aujourd'hui. Mais en Arabie, dans le Yémen, il a gardé tout ce que lui avait légué le passé.

D. Charnay et A. Deflers.



VUE GÉNÉRALE DE YÉRIM. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BARQUES DANS LE CANAL, À L'ENTRÉE DU TONLÉ-SAP. — DESSIN DE TAYLOR.

PNOM-PENH[1],

(VOYAGE AU CAMBODGE.)

PAR M. J. AGOSTINI.

UN CORNAC MUNI DE SON CROCHET. DESSIN D'OULEVAY.

Me trouvant à Saïgon en 1893, j'eus l'occasion de me rendre au Cambodge, pour y diriger certains travaux publics. Trois fois par semaine, un paquebot de la Compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine emporte à destination notamment de Pnom-Penh, point terminus du trajet, les voyageurs, la correspondance, les marchandises, la glace, si précieuse dans les régions intertropicales.

Au départ du jeudi 6 avril, à dix heures du soir, je m'installe sur l'*Attalo*, capitaine « O-oui », un Anglais récemment naturalisé. Après les commandements d'usage, le vapeur, larguant ses amarres, quitte le quai, évolue, fait route dans le sens du courant du fleuve. De la passerelle, je jette un dernier « au revoir » aux amis venus m'apporter leurs souhaits de bonne chance.

Le va-et-vient des embarcations, sampans, pirogues, les lumières qui, dans le lointain, comme sur les berges, brillent d'un vif éclat, forment un ensemble attrayant. Dans la demi-obscurité de la nuit, les palétuviers, les arbres de la plaine, dont l'*Attalo* s'éloigne rapidement, revêtent les formes les plus fantastiques. Je m'empare d'une chaise longue, un doux engourdissement me saisit, et c'est avec un plaisir indicible que je revois le jour à la hauteur du cap Saint-Jacques, non loin de l'embouchure du Mékong, ce Nil de la Cochinchine et du Cambodge. C'est par la porte « Cua-Tieu » que nous pénétrons dans le grand fleuve. Accoudé au bastingage, je puis contempler, admirer la savane, faite de hautes herbes, d'étrin ou paille de riz, de cultures variées, d'agglomérations de cases en chaume, de bouquets de cocotiers, d'aréquiers, dont les tiges droites, élancées, portent très haut un vert feuillage en éventail. Le sifflet d'alarme jette des cris stridents, le vapeur stoppe ; de la rive, un sampan se détache, vient nous accoster, dépose ou prend des indigènes. Quelques minutes d'arrêt, puis la marche reprend à travers les méandres du fleuve. A l'escale de Mythô succèdent celles de Vinh-Long et de Sadec, où nous arrivons à la nuit. L'obscurité et la brume nécessitent de fréquents arrêts, soit pour éviter les abordages, soit pour assurer le service des voya-

1. *Voyage exécuté en* 1893-1894. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

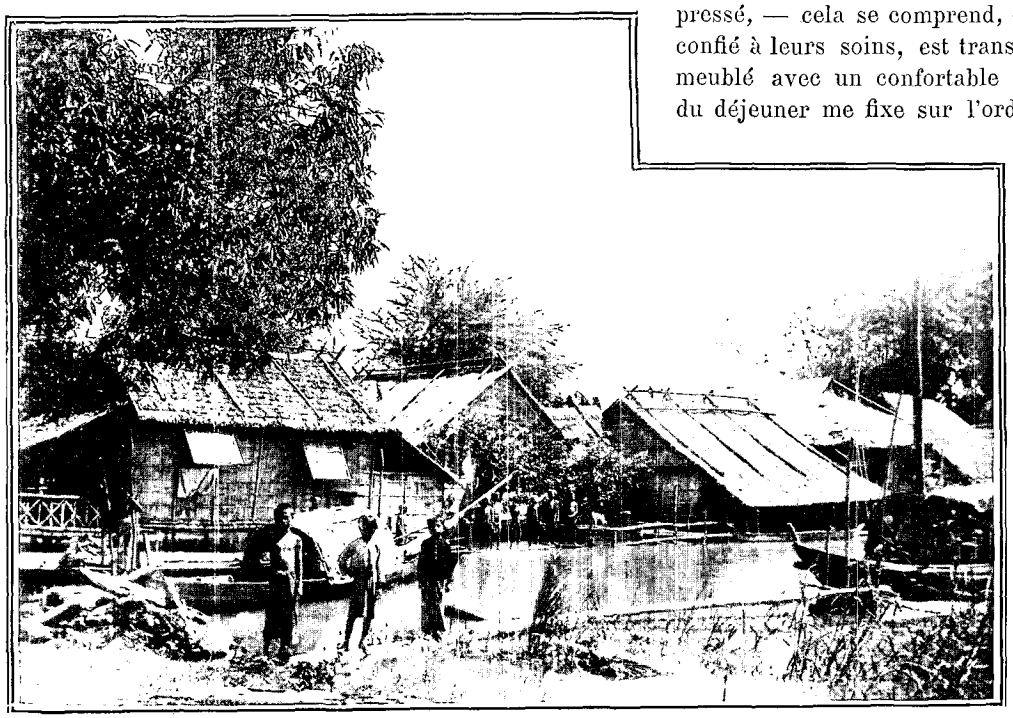
geurs et le dépôt des dépêches aux postes de Ké-Tao, Tanchau, Vinh-Loï, etc. J'interroge l'horizon; nous naviguons entre des berges hautes qui bornent un peu la vue. L'*Attalo* stoppe une dernière fois à Banam, faisant ensuite route directe sur Pnom-Penh. Très loin, deux points blancs à peine perceptibles; ce sont les sommets du phare *Norodom* et de la pyramide du « Pnom ». On pénètre dans une espèce de lac aux rives verdoyantes, garnies de constructions diverses; nous sommes aux « Quatre Bras » du Mékong. Encore quelques tours d'hélice, et l'ancre est jetée à la pointe sud-est de l'île de Chéry-Chongoa, le bateau ne pouvant, à cause d'un banc de sable qui en obstrue l'entrée, aller jusque dans le Tonlé-Sap au mouillage de Pnom-Penh, comme cela se pratique de juin à janvier, époque de la saison pluvieuse.

La petite île de Chéry-Chongoa est formée par un banc alluvial que le fleuve submerge partiellement au moment de la crue. Des paillottes, des cotonniers au maigre feuillage, une scierie à vapeur, le poste des douanes, un grand phare blanc qui attend encore ses feux pour guider le navigateur, forment un ensemble disparate qui anime ce coin de terre. Une chaloupe à vapeur affectée au service des passagers accoste l'*Attalo;* j'y prends place. Dès qu'elle a doublé la pointe de l'île pour entrer dans le Tonlé-Sap, tout le long de la rive opposée, sur la berge haute, dans une confusion d'un contraste oriental, l'on voit, pareilles à des pigeonniers, des cases en chaume juchées sur des poteaux.

La vue est bornée par des maisons en maçonnerie couvertes en tuiles, sans cachet, d'aspect sordide. Quelques flèches, qui dépassent le toit de ces habitations, sont l'indice que ce premier et douteux rideau masque l'ensemble d'une ville. Les balancelles, les jonques, les sampans, pressés les uns contre les autres, dans un désordre indescriptible, paraissent recéler une nombreuse population. A travers les rares espaces vides qui séparent les constructions échelonnées sur le fleuve, on distingue parfois un bâtiment d'apparences convenables. On passe à hauteur de l'embouchure d'un canal sur lequel se trouvent des ponts; non loin de ce point, la chaloupe est amarrée à un radeau, rattaché lui-même à la terre ferme par une passerelle en planches jointives.

Les eaux sont basses, la berge haute; de mauvais degrés entaillés dans le sol aident à l'escalade, et nous voilà dans la Grand'Rue de Pnom-Penh. Guidé par un ami qui connaît les lieux, nous tournons à gauche pour aller, à cent mètres plus loin, nous arrêter à l'hôtel Laval.

Une douzaine d'Européens, assis sur la terrasse ou véranda, goûtent à la faveur de la brise du panka les douceurs de l'apéritif. Comme en France, on fait connaissance en prenant place à la table des consommateurs. L'accueil des patrons de l'établissement est empressé, — cela se comprend, — et mon bagage, confié à leurs soins, est transporté dans un local meublé avec un confortable suffisant. Le menu du déjeuner me fixe sur l'ordinaire des pensionnaires. On va apprécier la cuisine apprêtée par un Chinois, le chef Balthazar; elle n'est pas exécrable, loin de là. Une tasse de café du pays, un dé de rhum Saint-James, puis l'on se quitte pour aller faire la sieste, qui dure généralement jusqu'à trois heures de l'après-midi, moment où la vie reprend son cours normal.



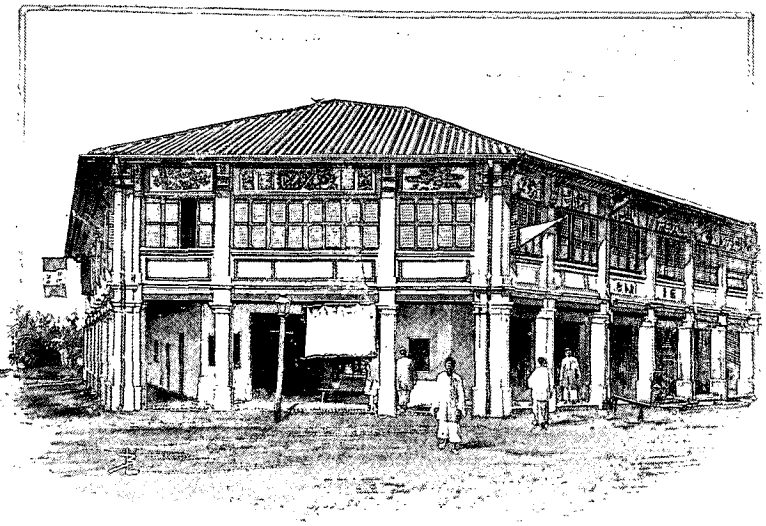
PNOM-PENH : LE VILLAGE CATHOLIQUE AUX HAUTES EAUX. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le Cambodge, où je viens d'arriver, n'est que le débris d'un vaste empire dont les fastes sont inscrits dans les ruines qui dorment, depuis des siècles, sur les bords des grands lacs.

De concert avec les Annamites, les Siamois méditaient d'effacer cet État de la carte du monde, lorsque, vers 1863, l'intervention française fit échouer ces projets de démembrement.

Notre protectorat, il faut l'avouer, n'eut pas, dans ses débuts, toute l'efficacité désirable, car, en 1867, il laissa annexer par le Siam les provinces d'Angkor et de Battambang. Lors de nos récents démêlés avec la cour de Bangkok, le peuple khmer put croire un instant retrouver ses anciennes frontières. A cette occasion, un grand mouvement se produisit dans les esprits, et la reine-mère déclara, dit-on, « qu'elle pardonnerait tout aux Français, si Angkor et Battambang revenaient à la couronne ».

Ces vœux ne se sont encore réalisés qu'à demi. On sait que le fleuve du Cambodge, le Mékong, est coupé par des rapides qui constituent une série de bassins dans lesquels on accède difficilement. Nos efforts persévérants ont triomphé de la plupart des obstacles, et deux canonnières d'un type spécial, le *Massie* et le *La Grandière*, après avoir franchi les redoutables rapides de Préapatang, montrent au delà de Khong, dans le véritable bief supérieur du Mékong, les couleurs de la France.



PNOM-PENH : LES ANCIENS ET LES NOUVEAUX COMPARTIMENTS.
DESSIN DE BERTEAULT (PAGE 293).

Durant le premier semestre de l'année, qui correspond aux basses eaux, le fleuve, insuffisamment fourni par les seules pluies, présente un lit réduit, encaissé entre des berges inclinées, parfois suivant le talus naturel des terres, le plus souvent accores, formant des murailles de 10 à 20 mètres de hauteur. Sous l'influence des chaleurs solaires du mois de mai, le manteau blanc du Thibet se fond; alors l'aspect des lieux change; la quantité d'eau qui des monts se précipite dans la plaine est telle que le Mékong, ne pouvant en assurer l'écoulement par son unique lit, la déverse par ses affluents et une infinité de dépressions, avec un limon précieux et fécondant, dans les champs d'alentour.

Les berges émergent encore par endroits, mais souvent disparaissent sous la nappe liquide. Rien d'aussi saisissant, d'aussi grandiose que le spectacle d'une promenade à travers ce dédale de villages, de cases, de forêts, d'écueils, de radeaux, d'oiseaux et de bêtes. Ce désordre, causé par l'inondation, est un de ces grands tableaux de la nature qui frappent l'imagination pour y laisser un souvenir inoubliable de redoutable grandeur.

C'est à ces débordements périodiques que le Cambodge est redevable de ses richesses, comme la terre d'Égypte aux inondations du Nil. L'exploitation de celles qui n'existent qu'à l'état latent assurera au pays une prospérité qui atteindra, dépassera peut-être celle de la Cochinchine. Cette prévision se réalisera, si l'administration sage, prévoyante, ferme, sait régénérer un peuple que les guerres, l'oppression, l'esclavage, ont détourné de tout but élevé, pour le plonger dans l'abaissement, la décadence.

Contrarié dans son libre parcours par la formation des îles, le Mékong, à plus de 180 kilomètres de la mer, se divise en trois branches. Reliées de distance en distance par des arroyos, les deux premières, qu'on nomme le fleuve postérieur ou Bassac, et le fleuve antérieur ou Mékong, déversent leurs eaux normalement et continuent le cours du fleuve. Quant à la troisième artère, le Tonlé-Sap, elle n'est que la continuation du Bassac dans une direction Nord-Ouest. Il s'y produit un phénomène analogue à celui des marées qui dure plusieurs mois.

Si les eaux du Tonlé-Sap suivent pendant une partie de l'année celles du Bassac, un revirement se produit vers le mois de mai, et elles coulent alors dans la direction opposée.

Ce partage, cette séparation, coïncide avec l'arrivée de la crue qui gonfle le Mékong. Ne trouvant pas un débouché suffisant aux Quatre-Bras, les eaux refoulées vont par le Tonlé-Sap combler une immense dépression, remplir le vaste réservoir du Grand et du Petit Lac.

Au moment où le niveau des eaux atteint dans ce récipient celui du Mékong aux Quatre-Bras, un renversement se produit, et la masse liquide se rue vers la mer. C'est en octobre qu'a lieu cet *événement*, qui est pour les Cambodgiens le sujet d'observations, de calculs compliqués; c'est, en même temps, un sujet de réjouissances, de fêtes que le roi honore de sa présence.

En 1893, la guerre avec le Siam, une absence de Norodom en visite chez la reine-mère à Houdong, l'annonce de l'arrivée à Pnom-Penh du gouverneur général de l'Indo-Chine, firent remettre au 22 novembre la cérémonie. C'était, paraît-il, la première fois qu'un pareil ajournement se produisait; les vieilles barbes du pays durent se demander si cette innovation, cet oubli de la tradition n'allait pas courroucer les dieux, leur attirer des malheurs.

PNOM-PENH : LE PONT DU TRÉSOR. — LE PONT DE LA GRAND'RUE (PAGE 296). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Habituellement, les astronomes khmers déterminent le jour, précisent l'heure de la venue du phénomène. Une corde tendue, coupant le cours du fleuve, symbolise la volonté royale, qui, pareille à une puissance surhumaine, peut à son gré changer la marche des événements, le cours des choses. En costume de gala, escorté de sa cour, le roi arrive dans sa magnifique jonque, richement décorée à la proue d'une tête de tigre montrant ses nobles crocs, et à la poupe d'une superbe queue de triton. Un double rang de rameurs fait glisser, rapide et légère, la yole de Norodom. Au moment indiqué, le roi, armé d'une baguette, frappe sur la corde, rendant ainsi aux eaux la facilité de couler vers la mer. Ce signal, impatiemment attendu, est celui des réjouissances.

Avant notre arrivée, le roi Norodom disposait de la vie et des biens de ses sujets. L'établissement de notre protectorat, s'il a mis la contrée à l'abri des tentatives de ses insatiables voisins, devait avoir pour conséquences de gêner dans l'exercice de leur autorité le roi et les mandarins. De fâcheux malentendus survinrent, en effet, à diverses reprises, paralysant toutes les tentatives, tous les efforts ayant pour objet la modification d'une situation qui devenait intolérable, inacceptable, pour notre amour-propre national. C'est au gouverneur général de l'Indo-Chine, M. de Lanessan, que revient l'honneur d'avoir aplani toutes les difficultés, apaisé les rancunes, opéré les changements qui ont servi à améliorer, à rendre vraiment cordiales les relations avec nos protégés.

Le premier soin du gouverneur général, la pensée de son règne, comme on dira plus tard, fut de transformer Pnom-Penh en une ville saine et jolie, d'en faire un point lumineux dont le rayonnement éclairerait le monarque, les mandarins, le peuple entier sur nos véritables intentions.

Située comme je l'ai dit, en face des Quatre Bras, sur la rive droite du Tonlé-Sap, dans une plaine que de mauvaises digues en terre ne pouvaient protéger contre les inondations, Pnom-Penh n'était, même en 1891, qu'une grosse mais misérable agglomération de paillottes ou de taudis en maçonnerie, plantés au milieu de mares infectes, dont les émanations, à la saison sèche, décimaient la population.

Sauf un petit nombre de commerçants et quelques fonctionnaires privilégiés qui étaient logés convenablement, les autres Européens se résignaient à vivre dans des *compartiments*, des gourbis lamentables.

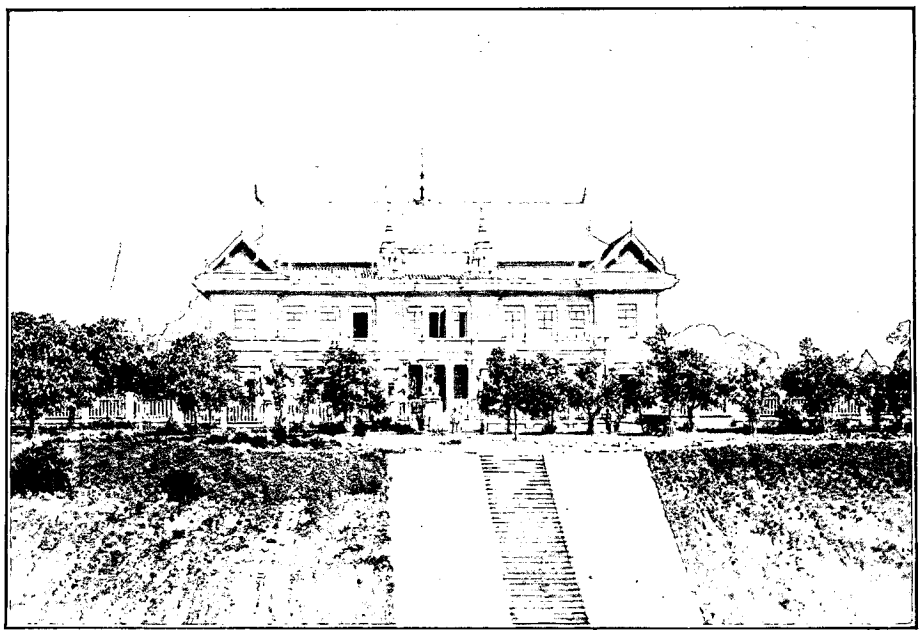
A la suite de diverses entrevues avec le roi, M. de Lanessan réussit à faire valoir des considérations qui triomphèrent de toutes les résistances, permettant ainsi d'opérer un véritable bouleversement de l'état existant. Des conventions furent signées, et l'œuvre que rêvait de réaliser le représentant de la France put être entreprise. Si elle est menée à bonne fin, elle méritera à son auteur l'estime universelle, la reconnaissance, l'amour du peuple khmer.

Un programme de travaux élaboré sans retard reçut un commencement d'exécution. Moyennant une rente viagère, Norodom céda en toute propriété au protectorat la plupart des compartiments chinois. En même temps qu'un plan de la ville était tracé par des géomètres, on creusait un canal qui, avec l'établissement d'un boulevard extérieur (celui de la pyramide), devait permettre, en s'appuyant sur le fleuve, de faire de Pnom-Penh une ville fermée, entourée d'ouvrages qui la missent à l'abri d'un coup de main.

Les emplacements destinés à l'édification des bâtiments furent choisis, et on donna le premier coup de pioche.

Des hautes herbes, des mares qui, couvrant la plaine, envahissaient tout, surgirent comme par enchantement des habitations luxueuses, des avenues, des quais, des promenades ombreuses, un canal, des ponts, un ensemble de travaux qui ont changé l'hygiène publique, imprimé sur cette terre lointaine le cachet de notre savoir-faire.

Par un concours de circonstances favorables, cette impulsion entraîne les particuliers, commerçants ou industriels. De 1891 à 1894, l'administration, dans un de ces élans avant-coureurs de la victoire finale, construisait le Trésor, les magasins et ateliers des travaux publics, le dépôt du pétrole, le logement du port de commerce, l'imprimerie, la caserne des agents de police, le marché couvert en fer, la prison, les casernements des milices, la belle pagode nationale, l'abattoir, etc., puis entreprenait de bâtir les bureaux de l'enregistrement, la grande caserne pour les troupes d'infanterie de marine, le logement de l'ingénieur-directeur des travaux publics, etc.



PNOM-PENH : LE TRÉSOR, FAÇADE SUR LE QUAI DE VERNEVILLE. — DESSIN DE TAYLOR.

Dans la même période, la banque de l'Indo-Chine, la Compagnie des Messageries fluviales, établissaient leurs succursales dans des hôtels spacieux, coquets. Les Chinois, pouvant devenir propriétaires du sol, acquirent des terrains, élevant des compartiments neufs à la place des anciens, démolis au fur et à mesure, à seule fin de ménager un abri certain aux étrangers et aux indigènes. Les nouvelles maisons sont en maçonnerie de briques, comprenant un rez-de-chaussée avec entre-sol. Etablies à l'alignement, bien entendu, ces habitations se développent le long des artères principales, Grand'Rue, quai Piquet, rue Ohier, de Kampot, etc., formant un cordon de 2.000 mètres de long. Pour combler les mares, créer les rues, il fallait du sable ou des terres; on les trouva presque à pied d'œuvre, en creusant un canal dont les déblais furent utilisés en

*

remblais. Pour établir des points de soudure entre les deux parties de la ville, on jeta sur le large fossé plusieurs ouvrages d'art, ponts et passerelles, d'un effet merveilleux.

Tous ces travaux, on s'en doute, ont nécessité des dépenses qui auraient été certes moindres, sans les exigences de prompte exécution imposées par d'impérieuses nécessités.

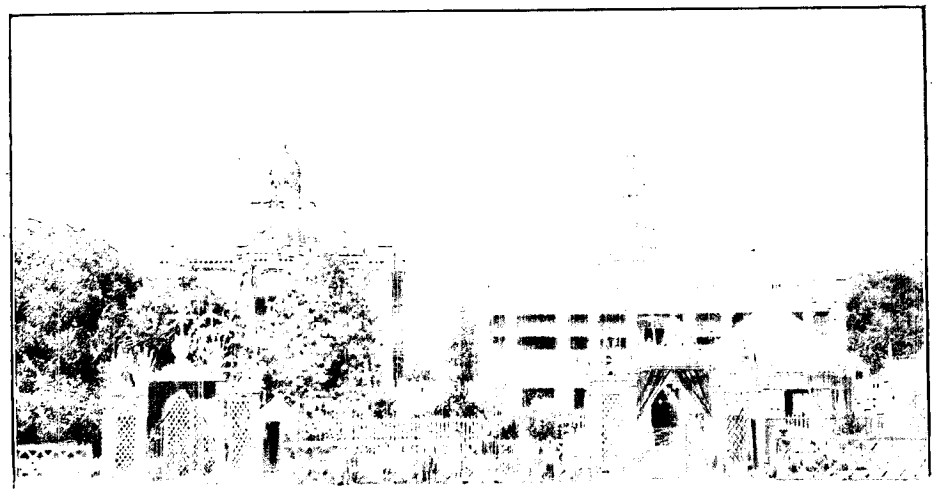
Il faut savoir rendre un juste tribut, un hommage au dévouement de ceux qui, par leur concours de tous les instants, ont contribué à l'accomplissement de tant de travaux. M. de Verneville, le résident supérieur, dont on connaît les hautes qualités, ses vaillants et infatigables collaborateurs, MM. le vice-résident Bastard, l'architecte Daniel Fabre, chef des travaux, Jeandot, conducteur, Chaumel, agent voyer, ont été l'âme des chantiers. Comme témoignage des services rendus, l'administration donne aux rues de la nouvelle ville les noms de ceux qui en furent les créateurs.

Le canal forme une énorme boucle de 3.100 mètres dont les extrémités, amenées dans le Tonlé-Sap, permettent une alimentation régulière en rapport avec la hauteur des eaux dans le fleuve.

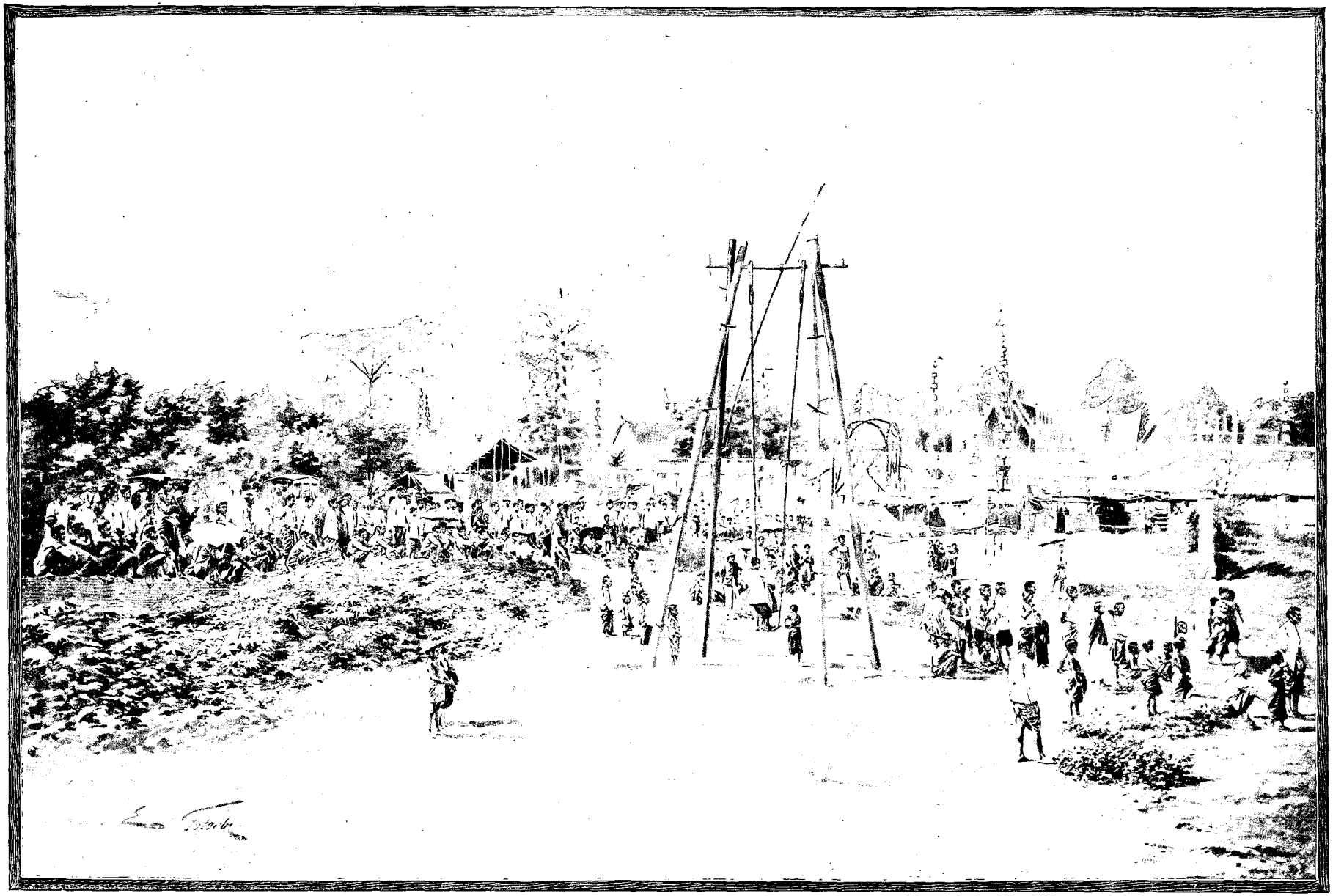
Pour donner un aspect empreint de caractère à la ville, qui occupe une superficie de 280 hectares, il faudra beaucoup de temps et le sacrifice de plusieurs millions. Elle ne sera achevée qu'autant qu'elle sera dotée d'une conduite d'eau potable, d'un éclairage moins primitif que celui qui existe, d'un réseau d'égouts destiné à remplacer d'urgence le mode de vidanges actuel, supprimant d'emblée les nouvelles fosses d'aisances qu'on a le tort grave d'établir dans les quartiers neufs, sous le prétexte peu justifié de recueillir les eaux ménagères. Il y va de tout, dans ces dépotoirs installés sur les trottoirs; à tout moment de la journée, les Chinois vident ces fosses, et il s'en exhale des odeurs fétides qui peuvent amener des épidémies dans une contrée où le choléra existe à l'état endémique. Si on multiplie ces réservoirs, encore peu nombreux, on retombera dans des conditions hygiéniques déplorables, analogues à celles du passé et si victorieusement combattues par l'accomplissement des travaux que je viens de signaler.

A peine arrivé à Pnom-Penh, j'allai présenter mes hommages au résident supérieur, puis me mettre en relation avec toutes les autorités : l'évêque, le président du tribunal d'appel, celui du tribunal de France, le procureur de la République, le médecin-major, le sympathique chef du service des travaux publics, celui des postes et télégraphes, le trésorier-payeur, et d'autres employés de grade moins élevé. Je n'oubliai pas les commerçants, qui sont les colonnes du royaume.

Après dîner, je m'en fus, accompagné d'un ami, à travers les rues de la ville royale. Les gens vivent dehors, c'est l'existence en plein air; des Chinois à la natte roulée ou descendant jusqu'aux talons, sérieux comme des bonzes, fument la pipe devant les bazars. En curieux, je m'introduis dans une de ces boutiques ; ce sont de véritables succursales de nos grands magasins; rien n'y manque. Toutefois, les marchandises paraissent de qualité inférieure ; on dirait que les rossignols de la métropole servent à l'alimentation commerciale de ses colonies. Dans les rayons, tout se mêle : les toiles françaises, les cotonnades anglaises ou allemandes, les soies cambodgiennes, les pots de confiture St-James, les conserves de viande de Ouaco (Nouvelle-Calédonie), la bière, les vins, etc., sont entassés au milieu des sacs de riz et des tas de poisson salé. Comme pour ajouter du charme à ce beau désordre, les dépouilles de fauves et autres animaux sauvages ornent ou tapissent les murs; les tigres sont représentés par leurs peaux, les cerfs par des bois superbes, les sangliers par des défenses plus ou moins contournées, les panthères par des griffes mignonnes,



PNOM-PENH : PALAIS DU ROI NORODOM. — DESSIN DE TAYLOR.



PNOM-PENH : LES FÊTES DEVANT LE PALAIS DU ROI (PAGE 300). — DESSIN DE GOTORBE.

qui donnent la chair de poule aux jolies mondaines. Satisfait de ma visite, je pousse ailleurs mes investigations.

A quelques pas de là je trouve, occupés à des écritures, coiffés d'une calotte ou d'un turban, habillés d'un simple saron (pièce d'étoffe qui fait le tour du corps), des Indiens, dits Malabars, assis à la turque sur leurs comptoirs.

Pareils aux vautours qui font la voirie de l'abattoir à Pnom-Penh, ces individus attendent des clients pour vendre des étoffes, des bijoux en filigrane, tenter une opération financière avec un Européen embarrassé. Ces banquiers fin de siècle prêtent leur argent à 3 0/0 par mois, à la condition de prélever les intérêts sur le prêt, qui sera garanti par deux personnes reconnues solvables. Les *chettys* — c'est sous ce vocable qu'on désigne ces honnêtes prêteurs à la petite semaine — sont une véritable plaie pour nos possessions indo-chinoises.

Sous les vérandas des compartiments, des femmes annamites, cambodgiennes, chinoises, vendent des fruits, des chiques de bétel, du tabac, des crêpes lestement préparées dans une poêle installée sur un fourneau mobile.

Nous quittons la Grand'Rue en traversant les ponts; à la hauteur de la rue Ohier, en face du marché, au milieu de torches en résine, de quinquets fumeux, sont des restaurants en plein air. Pour attirer les consommateurs, les *mercantis* ambulants clament sans cesse: « *Acudjandau, Acudjandau* », des individus faméliques déposent le prix du repas et, munis de deux baguettes, ingurgitent la pitance qu'on leur sert. Tout d'un coup, de droite comme de gauche, de toutes les directions, arrive le bruit alarmant de pétards. Mon cicérone me rassure, en m'informant que c'est simplement le signal de l'ouverture des jeux d'argent; neuf heures sonnent au beffroi du port de commerce. Mon ami m'engage à assister aux jeux, et je me laisse conduire, sous les arcades des compartiments du quai Piquet, où, disséminés de loin en loin, stationnent des groupes d'individus. J'approche et au centre du cercle humain, sur une natte étendue par terre, je vois un carré de vingt centimètres de zinc ou de bois où sont peints ou gravés quatre chiffres ou caractères. Un Chinois tient renversé, et plonge dans un tas de sapèques en cuivre, un bol en porcelaine qu'il ramène à lui, avec, dessous, un nombre inconnu de pièces jaunes. A ce moment, les amateurs *pontent*, en plaçant sur les caractères les billets de banque, piastres ou piécettes blanches. Sur l'enjeu, une fiche en papier marquée de signes cabalistiques indique les conditions de gain. Aux mots sacramentels : « Les jeux sont faits, rien ne va plus », le bol est levé. Un croupier, muni d'un bout de rotin, fait glisser une à une les sapèques, les rangeant par séries de quatre, la dernière pouvant donc en contenir un nombre moindre. Le numéro gagnant est donné par le nombre des sapèques qui forment la dernière série; c'est un des nombres 1, 2, 3 ou 4.

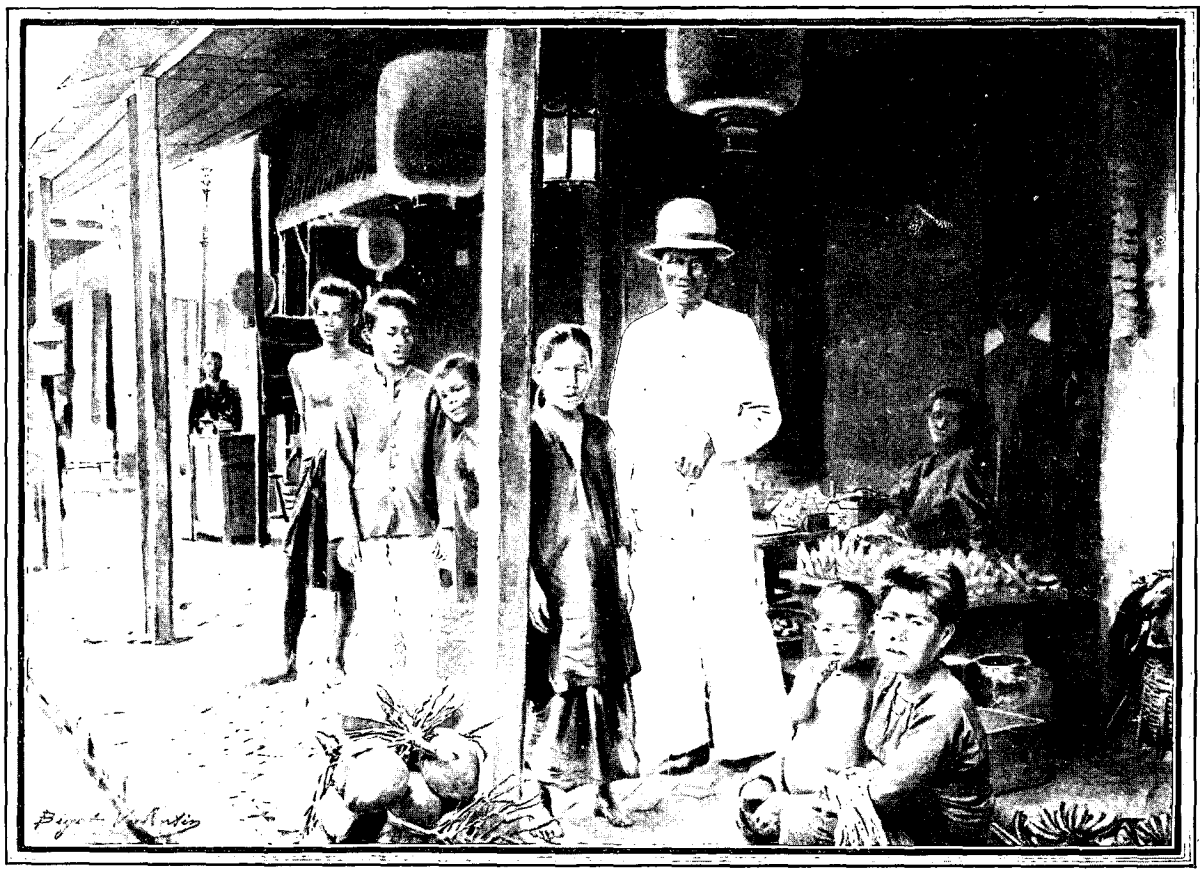
PNOM-PENH : UNE FEMME DU PEUPLE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN

Les pontes du numéro sortant reçoivent une somme calculée sur le pied de leur mise et de la combinaison qui est figurée sur la fiche mystérieuse. Ce jeu, auquel on prend goût, s'appelle le *Bacouan*.

« Saisissez-vous la marche du jeu, la finesse des combinaisons? me demande mon aimable guide. Si oui, venez voir les douze bêtes. » Je me laisse conduire dans un local éclairé et surchauffé par une énorme suspension qui brûle du pétrole.

Sur une grande table, veuve du tapis vert de nos cercles, deux Chinois, le tenancier et le croupier, se tiennent accroupis; leur toilette est bien sommaire, ce qui n'empêche qu'ils font face au public. Dans une boîte posée sur le bord de la table sont rangés douze dés, forme dominos, marqués chacun d'un caractère qui symbolise une bête. Dans un sac qu'un Chinois tient d'une main, sont enfermées douze bêtes pareilles à celles exposées devant les spectateurs.

Le Céleste introduit dans le sac une très petite boîte fermant à coulisse, dans laquelle sera placée la bête; à travers l'épaisseur de l'étoffe, les regards suivent les mouvements du Chinois qui procède à la mise en boîte.



PNOM-PENH : MARCHANDE DE FRUITS. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

L'opération terminée, le Chinois, qui ne doit pas, sous peine d'amende, ignorer la bête de son choix, dispose sur la table la boîte à Pandore. Les mises se font alors suivant l'inspiration, chaque joueur plaçant son argent sur une ou plusieurs fiches en papier sur lesquelles les bêtes sont peintes. Lorsque les jeux sont faits, on demande l'ouverture de la boîte objet de toutes les attentions ; le nom de la bête fait connaître les gagnants, qui retournent les fiches. Les gagnants reçoivent *onze fois* leur mise ; quant aux autres, leur argent s'en va chez le Chinois. Le jeu reprend et se continue dans ces conditions, généralement jusqu'à deux heures du matin, quelquefois jusqu'au jour. Les caractères ou bêtes sont : « le roi, la croix, le cheval, l'éléphant, le bateau, le pétard » en deux couleurs, rouge et blanche, ce qui donne le total douze. On annonce la bête en disant : « Le cheval rouge ou blanc, le roi rouge, la croix blanche, etc. » Au nombre des fanatiques de ce jeu se trouvent des Européens, noyés dans une cohue d'Asiatiques, Chinois, Annamites, Cambodgiens, Tagals, Siamois, hommes et femmes, pieds nus, sales, débraillés, tous se pressant pour tenter la fortune. Les décavés jettent des regards éloquents sur l'argent des voisins, mendiant parfois une pièce blanche pour reprendre la série à la noire, car ces faméliques, possédés par le démon du jeu, ne quittent la place que lorsqu'on les expulse. Autrefois, les jeux étaient affermés moyennant une redevance annuelle d'environ 100.000 piastres. En principe, il avait été décidé que, à l'exemple de la Cochinchine, les jeux seraient supprimés le 1er janvier 1894.

Sur l'intermédiaire du roi, auquel on a, je crois, abandonné les produits de la ferme, ils continuent à subsister.

Peu de jours après mon arrivée je dus songer à me mettre au courant des hommes et des choses du Protectorat, et je commençai par l'administration.

A la suite de la convention du 17 juin 1884, quelque peu imposée à S. M. Norodom, ses sujets fidèles prirent les armes. A la cessation des hostilités, comme avant, deux administrations distinctes, rivales, celle du monarque et la nôtre, continuèrent à fonctionner, ne se rencontrant que sur le terrain des conflits, ce qui pouvait amener une nouvelle levée de boucliers, anéantir nos desseins.

C'est pour asseoir à tout prix notre domination que M. de Lanessan songea, dès son arrivée, à réformer, à sacrifier la dualité administrative, à la remplacer par une organisation devant fusionner les pouvoirs. Une entente qui reçut sa sanction au commencement de 1892, intervint en juillet 1891 ; tout en consacrant notre suprématie, cet acte quasi diplomatique assurait le respect, la protection des intérêts du peuple cambodgien.

Pour mener à bien le fonctionnement prévu, le roi publia diverses ordonnances destinées à faire connaître à la nation les changements qui allaient se produire. Les réformes stipulaient qu'à l'avenir toutes les affaires seraient discutées par les ministres de la couronne, réunis en conseil sous la présidence du représentant de la France. D'un commun accord, toutes les décisions prises seraient transmises aux autorités indigènes devant, dans l'intérieur du pays, reconnaître comme chefs les fonctionnaires français délégués du résident supérieur.

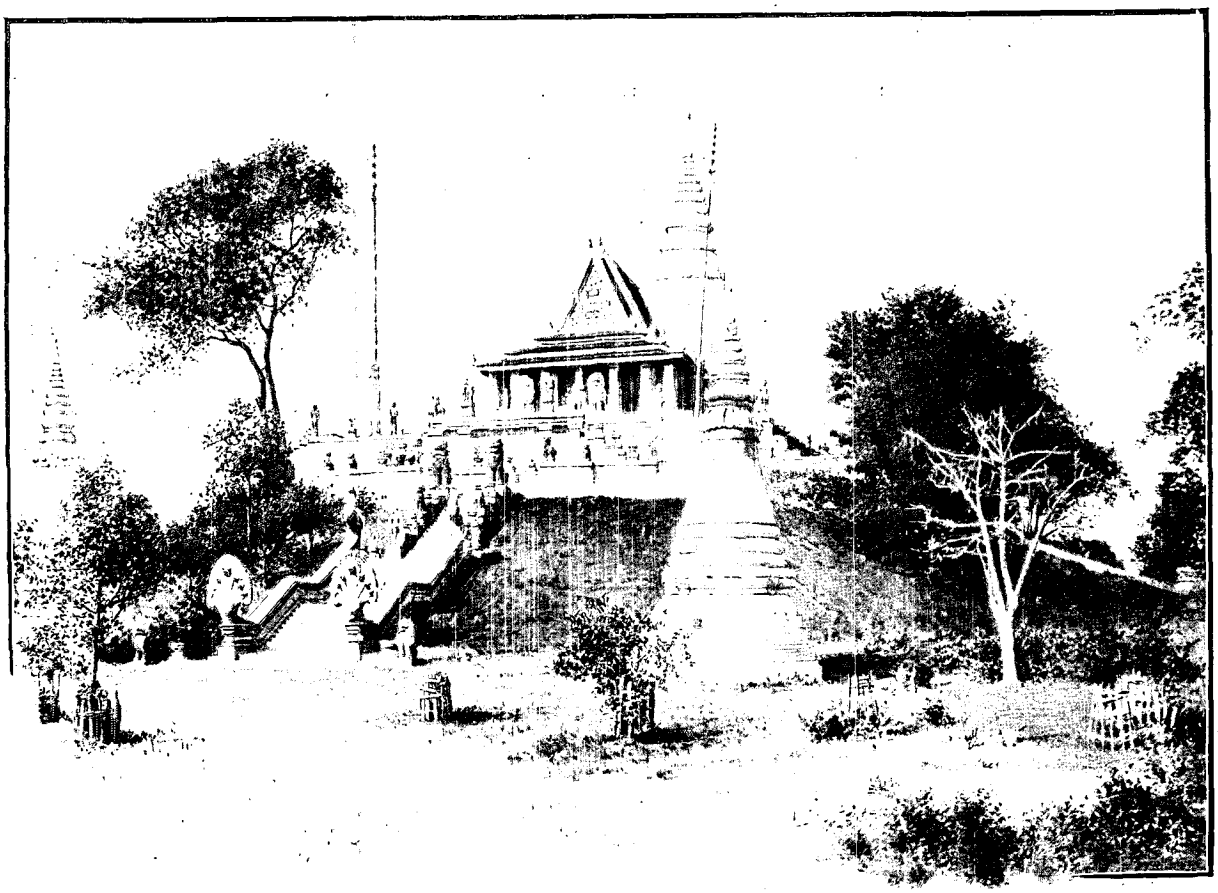
On décida en outre la création d'un trésor unique, dit « Trésor du Cambodge », destiné à la centralisation, entre nos mains de divers revenus devant assurer au roi le payement de la liste civile qui lui avait été consentie, et au protectorat la marche de tous ses services.

Les choses allèrent à souhait ; grâce aux *Okna-Luong* (percepteurs royaux), les impôts rentrèrent sans qu'il fût nécessaire de recourir aux moyens coercitifs.

Dès lors, le résident supérieur put donner des instructions nettes, précises, à ses représentants dans les postes de Pnom-Penh, Kampot, Pursat, Kompong-Thom, Kratié, Sambor, Soaérieng, où se trouvaient des agents des services des douanes, des postes et télégraphes, des travaux publics. Les promesses réciproques, l'attitude des résidents rassurèrent le peuple, qui se mit résolument à l'œuvre, appréciant ainsi les bienfaits du nouveau système. Les résultats obtenus ont été conformes aux espérances conçues ; ils ont désormais consacré le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. La fortune publique s'est beaucoup accrue.

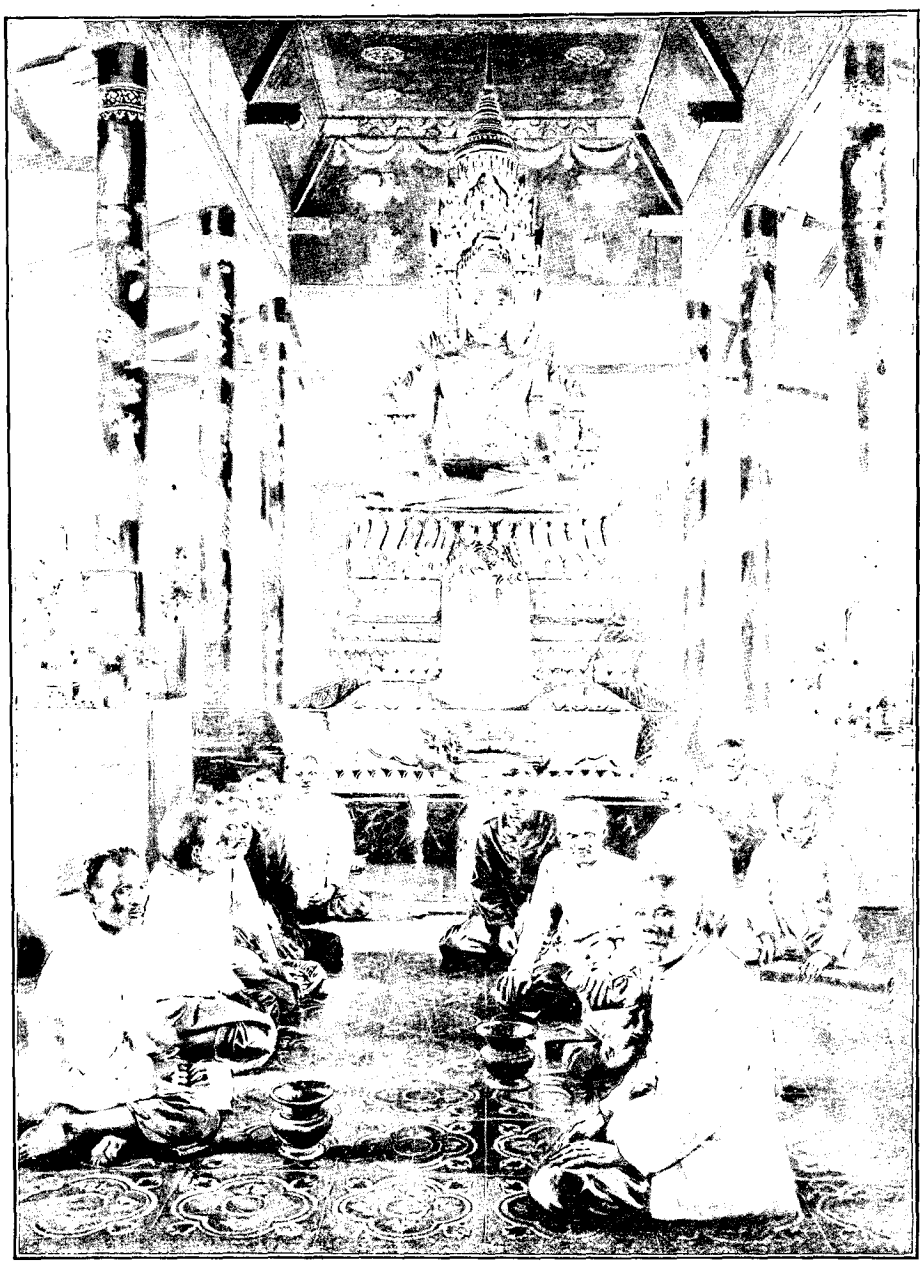
La libre disposition des revenus a permis d'alléger les charges qui pesaient sur les contribuables. Par un abaissement sensible de l'impôt sur les riz, on a encouragé cette culture, fait mettre en valeur une plus grande superficie des terres en friche, trouvant dans l'augmentation de production une recette supérieure au montant des dégrèvements opérés.

Le roi, disposant d'une dotation plus forte que celle qui lui était antérieurement servie par des mandarins infidèles, peut donner satisfaction aux appétits de ses nombreux dignitaires. La prospérité, le calme, la paix, revenus dans les esprits, sont la digne récompense de tous nos efforts, couronnés enfin d'un légitime succès. Le résident supérieur, aidé du concours dévoué du personnel exceptionnel qui l'entoure, s'engagera



PNOM-PENH : LA PYRAMIDE ET LA PAGODE RESTAURÉES (PAGE 300). — DESSIN DE TAYLOR.

hardiment dans l'accomplissement des grands travaux d'utilité publique. Je passai le mois d'avril à Pnom-Penh, m'appliquant d'autant mieux à observer que le train journalier de l'existence n'avait rien de folichon. Il peut se résumer facilement : au saut du lit, collation pour combattre les effets pernicieux du climat, surtout si l'on fréquente les marais; le travail de bureau absorbe les gens jusqu'à dix heures, moment où l'on s'installe sous les pankas des cafés Laval et Féraud, pour déguster l'apéritif. A onze heures on se met à table pour — jusqu'à 3 heures — déjeuner et faire la sieste. Les occupations reprennent jusqu'à cinq heures; puis, le soleil inclinant à l'horizon, on se permet la promenade à pied, en voiture ou vélocipède, deux bicyclettes ayant été transportées à Pnom-Penh. Le véhicule « pousse-pousse », si en usage à Singapour et Saïgon, ne compte pas d'amateurs au Cambodge. L'apéritif du soir suit cette sortie hygiénique. De sept heures à minuit, même plus tard, c'est le dîner avec tous les accessoires liquides, la flânerie le long des rues, la station à la terrasse des cafés ou devant les jeux de Bacouan et des « bêtes ». Les personnes ayant un logement confortable vivent généralement plus retirées, délaissant certaines parties du programme que je viens d'exposer. Ces interminables soirées sont un aliment bien dangereux pour certains tempéraments auxquels le jeu d'argent ne suffit pas. Il faut une distraction plus attrayante que celles qui sont à la portée du vulgaire ; les esprits raffinés la trouvent dans l'opium, dont l'usage, malheureusement, se répand un peu trop parmi nos compatriotes.



PNOM-PENH : INTÉRIEUR DE LA PAGODE, STATUE DE BOUDDHA — DESSIN DE MASSIAS.

Depuis la suppression des barrières douanières qui existaient entre la Cochinchine et le Cambodge, la fusion du personnel s'est opérée et, moyennant un abonnement de 450.000 piastres versées au trésor du Protectorat, la Cochinchine concentre les revenus donaniers.

Cet arrangement a amené la suppression de la ferme d'opium du Cambodge et la vente du suc de pavots, par les soins de la régie. De nombreuses fumeries publiques existent dans nos possessions de l'Indo-Chine.

D'avril à septembre, je fus envoyé en mission à Kratié, puis je dus procéder à l'étude d'un canal qui doit relier Pnom-Penh à Kompong-Toul.

A mon retour à Pnom-Penh, l'inondation étant générale, je passai les mois de septembre et d'octobre à la

capitale, ayant comme principale occupation administrative l'entretien des rues de la ville. Les troupes destinées à opérer contre le Siam, stationnées à Pnom-Penh depuis le mois de juillet, donnaient à la localité une animation inusitée.

Le brillant fait d'armes de nos marins à Paknam était venu réveiller chez les Cambodgiens la fibre belliqueuse. On désirait la lutte, la revanche contre l'ennemi séculaire. Le roi, disait-on, parlait de se mettre à la tête de son peuple pour marcher sur Battambang, où ses anciens sujets auraient été heureux de le recevoir.

On réussit à apaiser toutes les ardeurs, et, comme un inspecteur des milices tonkinoises avait été détaché au Cambodge avec quelques gardes principaux, on profita des dispositions du moment pour enrôler et faire instruire un millier de jeunes gens. Dans la circonstance, chaque province fournit un contingent proportionné au nombre de ses habitants ; l'effectif total fut réparti dans les divers postes, où les gardes donnèrent l'instruction militaire. A Pnom-Penh, le garde principal Sauval, un gaillard de près de sept pieds, ne se lassait pas de faire pirouetter les recrues qui faisaient preuve d'entrain et maniaient convenablement le mousquet. Les hommes, tenus en haleine par des exercices fréquents de tir à la cible, attendaient l'arme au pied le mot de « En avant », qui ne devait pas être prononcé.

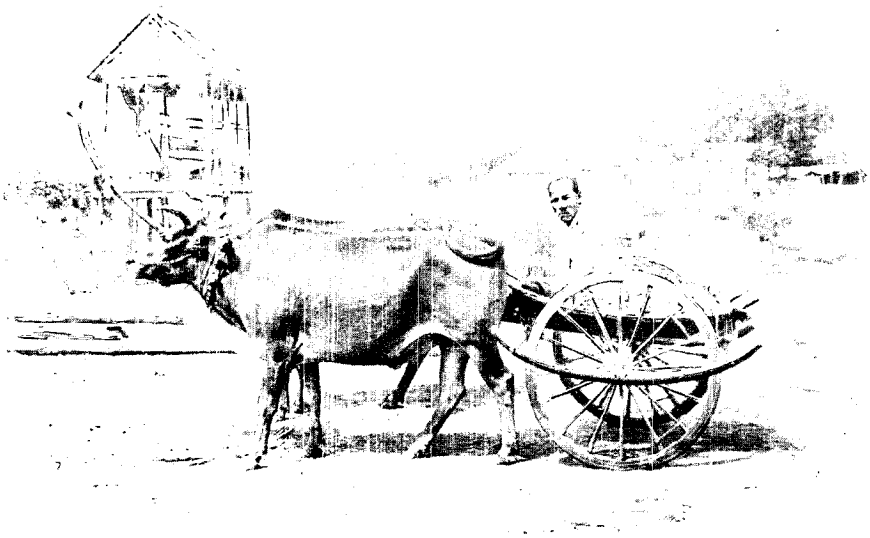
L'arrivée de notre ministre plénipotentiaire, M. Le Myre de Villers, qui, en quittant Bangkok, passa quelques heures à Pnom-Penh, calma toutes les impatiences par l'annonce de la conclusion du traité de paix.

Le jour de l'an était la date fixée pour l'inauguration de la pagode « nationale ». Bien que les monuments dignes de quelque attention manquent dans la capitale, je citerai toutefois la colline artificielle, couronnée d'une gigantesque pyramide et dont l'ensemble est connu sous le nom de *Pnom*, qui signifie « montagne ». On prétend que c'est au Pnom que la ville doit son nom; le mot *Penh* signifiant « pleine », Pnom-Penh voudrait dire montagne pleine. Comme j'ai vu des personnes, expertes dans la connaissance de la langue et des choses du pays, en désaccord sur cette étymologie, je ne prendrai pas la liberté de donner un avis. Quoi qu'il en soit, la vieille pagode et les pyramides qui s'élèvent autour du Pnom étant délabrées, on résolut de les restaurer.

Le roi, ainsi que le peuple, attachaient une grande importance à l'exécution de ces travaux, car d'après la légende, ils devaient coïncider avec le relèvement du royaume. Par un singulier hasard, les restaurations entreprises au commencement de 1893 s'achevaient au moment où les Siamois humiliés demandaient la paix à la France. Mieux que toutes les descriptions, les illustrations montreront les travaux accomplis.

L'inauguration, comme la fête du roi, le 17 février, fut accompagnée de grandes, de vraies réjouissances publiques. Le protectorat ne regarda pas à la dépense, et la ville fut artistement décorée, pavoisée, illuminée. Comme pour la fête des eaux, les réceptions, les dîners officiels, les danses, vinrent pendant plusieurs jours rompre le charme monotone de l'existence habituelle. Les bals populaires, les jeux en plein air eurent un grand succès ; le crépitement des pétards, un feu d'artifice féerique forcèrent l'attention des plus indifférents. Le peuple khmer, put croire qu'il fêtait le retour de son antique puissance.

AGOSTINI.



CHAR À BOEUFS EN USAGE POUR LES COURSES. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LA ROUTE DU CAUSSE. — DESSIN DE BOUDIER. — PHOTOGRAPHIE G. GAUPILLAT.

DANS LES CAVERNES DES CAUSSES[1],

(DIXIÈME CAMPAGNE SOUTERRAINE, 1897),

PAR M. E.-A. MARTEL.

L'aven Armand. — La grotte de Dargilan. — Une nuit aux Baumes-Chaudes (Lozère). — La montagne de Thaurac (Hérault). — Les gouffres de Sauve (Gard).

PORTRAIT D'ARMAND. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. GAUPILLAT.

Eh bien, Armand, cette fameuse grotte inconnue du Causse Méjan, qu'on nous vante depuis dix-huit mois, et qui doit si bien éclipser Dargilan, vous l'a-t-on indiquée enfin ? — Non, monsieur Martel, le propriétaire est intraitable : il refuse de dire où se trouve sa caverne ; mais il a fini par avouer qu'il n'avait été qu'à quelques mètres de l'entrée, que plusieurs jolies stalactites lui faisaient *supposer* de grandes salles et de belles cristalisations plus loin, mais qu'il n'en était pas assez sûr pour vous appeler avant d'avoir vérifié. Cela ne me paraît pas sérieux ! Seulement... — Seulement quoi ? — Ah ! voilà. Ecoutez bien et surtout n'en soufflez mot à personne : je crois que nous le tenons, le second Dargilan, et peut-être plus fameux encore ! — Pas possible ! — Si, si : en allant aux renseignements chez Pratlong, à travers le Causse, je suis tombé par hasard sur un maître trou, un des meilleurs que j'aie jamais vus. Il n'a pas de nom, on l'appelle l'*aven* tout simplement. Je l'ai sondé avec un caillou et cinquante mètres de ligne que j'avais en poche : il a tout avalé sans me dire le fond ; et les grosses pierres que j'y ai jetées s'en vont au diable avec un vacarme pire que partout ! — Mais, mon brave Armand, si vous n'avez fait que sonder le gouffre, comment pouvez-vous deviner ce qu'il y a dedans ? Un puits, bouché comme tant d'autres. — Non, non, monsieur Martel, je suis sûr qu'il a quelque chose dans l'estomac, celui-là : c'est une idée que j'ai comme ça ; allons-y voir, je vous en prie ; il y a un chemin carrossable qui mènera les voitures au bord même du trou ; c'est à trois heures d'ici, au sommet du Causse, entre Nabrigas et la Parade, à un kilomètre de Hérant. Croyez-moi, j'ai un pressentiment que vous serez content ! — Vous nous ferez perdre une journée pour rien, voilà ce que je crois : enfin, puisqu'il y a une route, va pour la promenade en voiture. Bonsoir, réveil demain à six heures.

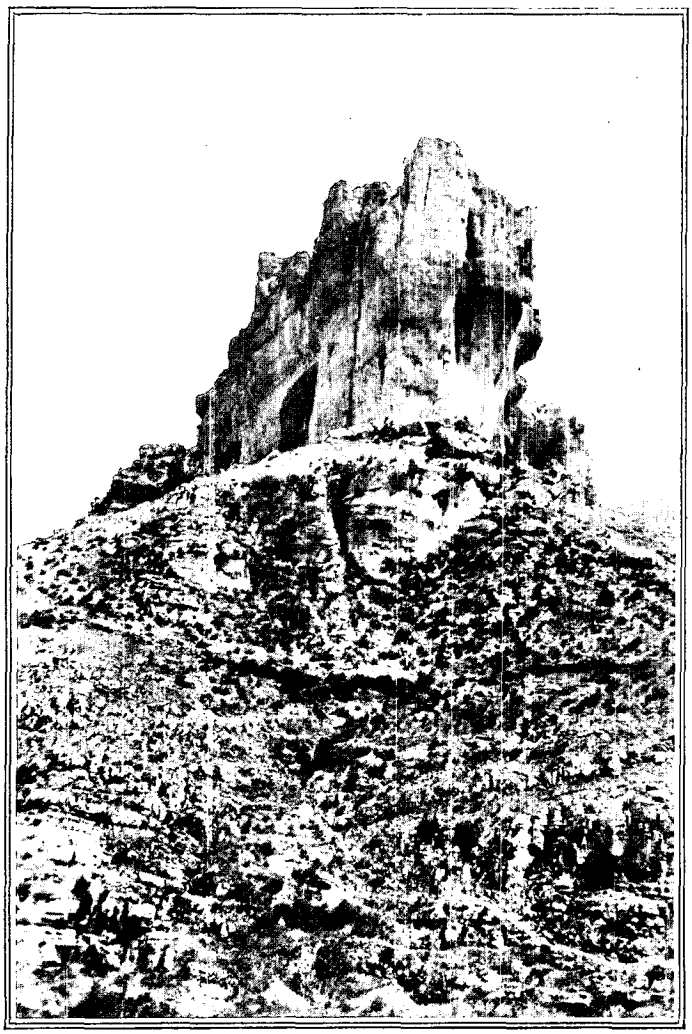
Telle fut textuellement la conversation qui, le 18 septembre 1897, dans l'auberge de Rascalou, au Rozier, préludait, entre moi et Louis Armand, mon dévoué contre-maître, à l'une des plus belles découvertes que j'aie faites pendant mes dix années de recherches souterraines tant en France qu'à l'étranger. Elle allait nous prendre les

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

trois journées suivantes, après une semaine consacrée, avec une douzaine d'amateurs de cavernes, à la réunion extraordinaire de la *Société de Spéléologie*, appelée cette année à admirer les gorges du Tarn et des Causses, qu'a révélées, en 1879, mon regretté ami M. Lequeutre. Il les a décrites avec moi dans ce recueil même (*Tour du Monde*, tome LII, livraisons 1347 à 1349, 1886, 2e semestre), et, depuis 1888, j'y ai presque chaque année trouvé sous terre quelque nouvelle et étrange curiosité à joindre à celles déjà si surprenantes de la surface. (Voir *Padirac*, dans *le Tour du Monde*, tome LX, 1564e livraison, 1890, 2e semestre; mes *Cévennes* et mes *Abîmes*, Paris, Delagrave, 1890 et 1894.)

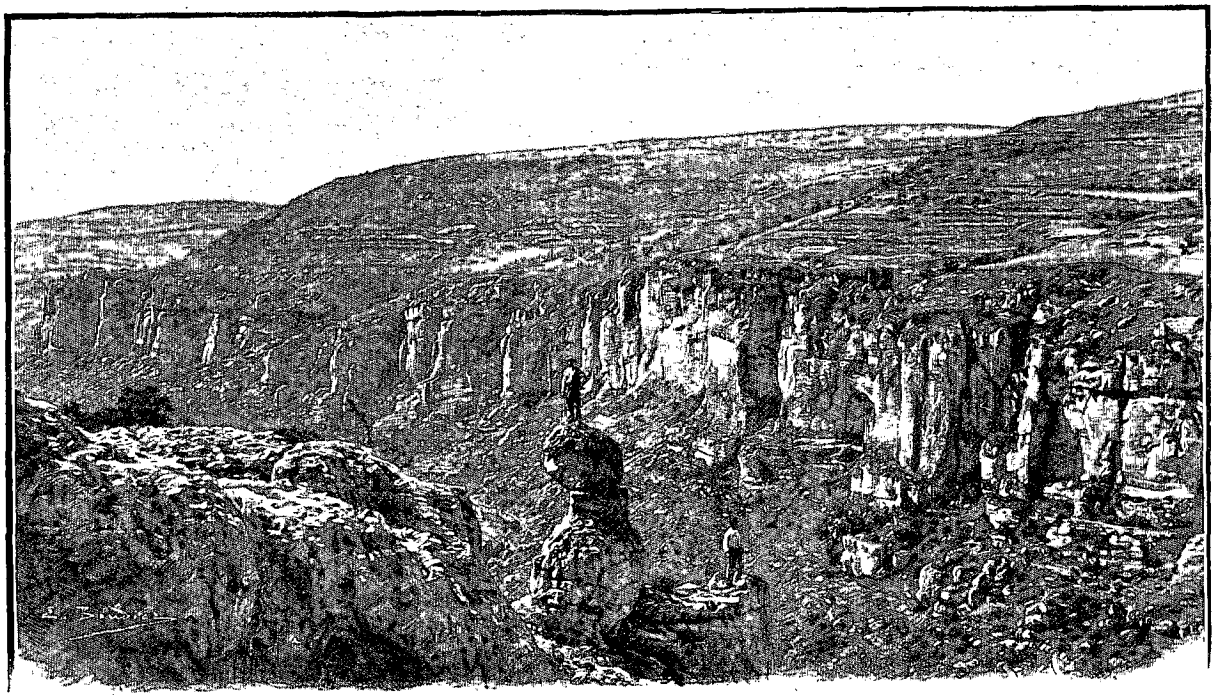
Le 18 septembre 1897, au retour de Bramabiau, l'un de nos collègues, M. Hovey, éminent géologue américain, venu en Europe pour assister au congrès géologique de Russie ainsi qu'à l'excursion spéléologique, auteur de travaux considérables sur les cavernes d'Amérique et particulièrement sur la fameuse Mammoth Cave, nous avoua sans détour, à la grande satisfaction de notre national amour-propre, que tout ce que nous lui faisions voir depuis huit jours, sur les plateaux, sous terre et au fil de l'eau, était bien digne de rivaliser avec les colossales merveilles naturelles des Etats-Unis et particulièrement le grand cañon du Colorado. Ce n'est pas la première fois que des voyageurs autorisés font bénéficier les gorges du Tarn et leurs dépendances de cette flatteuse appréciation.

Je dois avouer ici que la trouvaille que je vais relater est due tout entière à l'intuition et à la persévérance d'Armand, car le 19 au matin, quand il m'éveille avec ces mots : « Il pleut ! qu'est-ce qu'on fait? » je lui réponds paresseusement : « On dort ! C'est dimanche ! » Mais comme, deux heures plus tard, le temps paraît se lever sérieusement, il me faut, bon gré, mal gré, entreprendre une expédition que je persiste à prévoir infructueuse, comme tant d'autres, au fond des avens bouchés. Armand, discrètement entêté, a fait préparer tout l'attirail, et à dix heures nos deux véhicules commencent à remonter la route de Meyrueis le long de la vallée de la Jonte. Une charrette à deux forts chevaux porte presque une tonne de notre bagage usuel, savoir : cent quarante mètres d'échelles de corde, cinq cents mètres de câbles, les téléphones, échelles extensibles en bois, lits de camp, caisses de vêtements, de couvertures et de bougies, pharmacies de poche, appareils photographiques, lampes au magnésium, montgolfières, bonbonnes, le bateau démontable, la tente de campement et les innombrables outils divers, accompagnés des précieuses conserves et provisions de bouche, etc., etc. Une autre voiture légère à quatre roues emmène avec moi mon ami A. Viré, spécialement préposé aux photographies et à l'étude de la faune, Armand et Hippolyte Causse, dit Poulard, le brave chef cantonnier de Meyrueis, qui a participé en 1888 à la découverte de Dargilan et qui, dès 1883, il y a déjà 15 ans, m'a fait le premier soupçonner ce que recélait le sous-sol inexploré des Causses. Cinq ou six hommes de manœuvre doivent nous rejoindre sur le plateau, par des sentiers de traverse.



ROC SAINT-GERVAIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. GAUPILLAT.

Combien elle est toujours grandiose cette vallée-cañon de la Jonte, aux terrasses étagées, aux remparts dolomitiques roux et flamboyants, hauts de cinquante à deux cents mètres, ruines démantelées du Causse, depuis l'artistique figure isolée du Vase de Sèvres jusqu'à la pyramide du Roc Saint-Gervais ! En lacet, pourvue de superbes vues plongeantes sur la Jonte, la route annoncée escalade, au moulin de Sourbettes, l'escarpement méridional du Causse Méjan, contournant deux ravins sans eau qui montrent à souhait la coupe géologique de la région.



VALLÉE DE LA JONTE. — DESSIN DE BOUDIER — PHOTOGRAPHIE G. GAUPILLAT.

A 2 h. 1/2, nous faisons halte au bord du gouffre, en plein Causse, dans ce sinistre paysage qu'on a très justement appelé le *Désert de pierres*.

Un sauvage attrait se dégage pourtant de cette solitude grisâtre, que le taciturne et résigné pâtre cévenol anime seul de loin en loin, conduisant son maigre troupeau vers les rares plaques d'herbes abritées du vent dans les dépressions, entre les immenses vagues pétrifiées de cet océan desséché. Il est âpre aujourd'hui, le souffle du Nord, par 4° C. seulement. Notre premier soin est de dresser la tente pour nous abriter pendant les lentes manœuvres de descente, qui tout à l'heure nous immobiliseront au dehors plusieurs heures durant. Dans le creux d'un rocher nos hommes, arrivés avant nous, se réchauffent mal à un piètre feu de petites racines. Les gros nuages noirs sont revenus couvrir presque tout le ciel, pleins des menaces de l'équinoxe ; mais ils chevauchent trop vite pour s'ouvrir sur nos têtes. Espérons-le du moins, car la pluie est un vrai danger pour nos descentes d'abîmes : elle précipite au gouffre toute une mitraille de cailloux dont le moindre suffirait à fendre la tête qu'il frapperait dans le puits, et elle fait glisser les cordes humides dans les mains mouillées, dont la fermeté seule assure la vie de l'homme accroché à l'échelle.

Tandis qu'Armand sonde l'aven, j'en détermine la situation précise : il est à 960-967 mètres d'altitude, c'est-à-dire à 360 mètres au-dessus du niveau de la Jonte, éloignée de 2 kilomètres seulement à vol d'oiseau. La Parade est à 2 kilom. 1/2 au Nord, le Rozier à 12 kilomètres Ouest et Meyrueis à 8 kilomètres Sud-Est. La grotte de Dargilan se trouve presque en face, à 3 kilomètres Sud-Sud-Est par delà le cañon de la Jonte.

Le gouffre a été jadis un puits d'absorption servant d'exutoire à quelque lac ou mer d'une ancienne époque géologique, comme le font encore les Katavothres du Péloponèse que j'ai étudiés en 1891. Il a bien l'aspect d'un véritable abîme d'érosion creusé de haut en bas par les masses d'eaux englouties, et non pas d'un gouffre d'effondrement pratiqué de bas en haut par l'affaissement d'une voûte de caverne qu'aurait élargie outre mesure le travail des eaux souterraines. Dans le champ rocailleux se creuse d'abord un entonnoir de forme ovale, de 10 à 15 mètres de diamètre, profond de 4 à 7 mètres, presque à pic du côté du Nord-Ouest, en pente douce avec la forme d'un lit de ruisseau vers le Sud-Est. Cet entonnoir me rappelle celui du fameux *swallow hole* de *Gaping-Ghyll* (Yorkshire), où un ruisseau se précipite d'un seul jet en une cascade haute de 100 mètres. Ce gouffre est un puits d'absorption qui fonctionne encore à cause de la grande humidité du climat, tandis que ceux des Causses (avens) sont, à ce point de vue, *morts* en quelque sorte, tout comme les volcans éteints, et inactifs, si ce n'est après les orages exceptionnellement violents. (Voir mon *Irlande et Cavernes anglaises*, chap. XXIV, Paris, Delagrave, 1897).

Au fond de l'entonnoir s'ouvre l'abîme proprement dit et commence l'à-pic véritable : pour l'aven du Causse Méjan qui nous occupe en ce moment, la bouche mesure de 3 à 5 mètres de diamètre.

Armand vient de terminer la mesure du sondage, qui a donné 75 mètres : mais la dégringolade prolongée des pierres que nous jetons dénonce en fait quelque autre cavité plus étendue. Hâtons-nous : nous n'avons plus

guère que trois heures et demie de jour. Il faut en perdre une entière pour allonger sur le sol deux échelles de corde de 30 mètres et une de 20, les lier ensemble, les assujettir après un burin enfoncé dans le sol et après les roues de la charrette, faute de roc saillant et d'arbre solide aux abords immédiats du gouffre, — et les précipiter dans la gueule du puits, qui les dévore avec un bruit effroyable : serait-ce le hurlement de révolte du génie de ces profondeurs, troublé pour la première fois dans son repaire jusqu'alors inviolé?

Puis vient le tour des téléphones, dont il faut éprouver les contacts et dévider le long câble de 200 mètres complètement embrouillé, la bobine s'étant rompue pendant les heurts du transport. Autre demi-heure écoulée, et le jour décline, et les nuées se chargent de plus en plus.

A 4 h. 1/2 enfin tout est prêt : Armand est paré pour la descente, attaché à la corde de sûreté, nanti de bougies, magnésium, allumettes et rhum; à lui l'honneur d'interroger le premier les mystérieuses entrailles de l'abîme qu'il nous a découvert. « En route! Lâchez la corde, tout doucement, en ayant soin de toujours bien sentir mon poids au bout, pour que je sois soutenu. Allez! »

Blotti, contre l'âpre bise, dans un recoin de l'entonnoir superficiel, j'ai pris charge d'un des appareils téléphoniques, l'autre étant aux mains d'Armand; il va me transmettre ses ordres, dont Viré, occupé au dévidage régulier du câble électrique, surveillera l'exécution; Poulard conduit la manœuvre de la corde de sûreté, confiée aux mains de cinq hommes robustes. Parmi eux se trouve le propriétaire du champ où nous sommes, M. Bertrand, fort anxieux de savoir quelle surprise réserve l'investigation de son trou, si redoutable, avec son ouverture béante, pour les troupeaux errants et pour les rares passants attardés la nuit.

Comme c'est dimanche, une vingtaine de bergers et de paysans font cercle, gênants curieux, autour de nous; leurs bruyants propos menacent d'entraver la conversation téléphonique; on a mille peines à les écarter de la bouche du gouffre, où leurs pas projettent à chaque instant d'inquiétantes pierrailles.

Les objurgations énergiques d'Armand, déjà parvenu à 25 mètres de profondeur, et qui les apostrophe vertement en un patois très pimenté, les mettent enfin à la raison et la pluie de projectiles s'arrête. « Halte! me crie-t-il; faites-les tenir tranquilles là-haut, avec leurs cailloux, ils vont m'assommer à la fin. Le puits est tout droit, sans obstacle; l'échelle se descend facilement. Je m'arrête à un petit ressaut d'où il faut que je déloge des pierres que les frottements des cordes me feraient tomber sur la tête. Ensuite, j'allumerai ma bougie pour continuer la descente et je vous parlerai dans le téléphone, parce qu'on commence à ne plus s'entendre. Attendez et tenez ferme. » Et pendant quelques instants un vacarme de mitraille monte de la profondeur : c'est le nettoyage de la petite terrasse ou *redan*, ce sont les cailloux qui rebondissent contre les parois du puits et frappent les barreaux de l'échelle. « Là, c'est fait! Attention au téléphone. Allo! Allo! M'entendez-vous ? — Oui ! très bien. L'appareil fonctionne parfaitement. — Bon ! lâchez la corde, doucement ! Je crois que cela va aller tout seul. » L'oreille collée au récepteur, on recueille les moindres mouvements de la descente, la pose de chaque pied sur les barreaux, le frottement même des habits le long de l'échelle. Curieux et véritable théâtrophone, qui renseigne très suffisamment sur les péripéties de l'entreprise. « Halte! nasille le récepteur, ma bougie s'est éteinte, il faut que je la rallume... Je vais brûler un peu de magnésium : tenez bon !... Oh! la! la! la! Oh! la!... C'est immense! Je ne suis plus dans le puits, mais dans une énorme grotte où il débouche par la voûte : je crois bien qu'il y a... » Mais voici qu'une chute subite

ENTRÉE DE L'AVEN ARMAND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE A. VIRÉ.

de gros grêlons empêche de recueillir la suite de la communication : c'est un des nuages noirs qui crève. A grand' peine, je distingue : « Lâchez, mais lâchez donc ! » et la manœuvre continue. Si la grêle persiste à crépiter bruyamment sur les roches, la situation peut devenir critique.

Ce n'est qu'une alerte heureusement, qui dure à peine quelques minutes. Et alors j'entends enfin au téléphone : « Lâchez tout, je suis au pied de l'échelle, solide sur un talus de pierre dans une vaste caverne qui a 40 mètres de hauteur et au moins autant de largeur. Je vais descendre le talus et aller à la découverte : ça a l'air tout plein de stalactites. Laissez venir cinquante mètres de corde et de câble téléphonique que je vais traîner avec moi et attachez bien les bouts là-haut. — Faites attention, Armand : soyez prudent. Voulez-vous que quelqu'un descende, pour ne pas être seul ? — Non, non, pas la peine : c'est large et facile. Restez seulement au téléphone. »

PRÉPARATIFS DE DESCENTE : POSE DE L'ÉCHELLE. — DESSIN D'OULEVAY. PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Alors recommencent ces vagues bruissements indicateurs des pierres qui roulent sous les pas, des allumettes qui enflamment les bougies ou le magnésium, des coups de pied qui font résonner les stalagmites, etc. Pendant près d'une demi-heure qui nous semble interminable, aucune nouvelle orale n'est transmise. Soudain, et tandis que l'atmosphère et les badauds se sont résignés à nous octroyer le silence extérieur nécessaire, la voix faible, mais distincte, d'Armand, parlant non pas à l'appareil, mais à lui-même, dans un extatique monologue, me laisse percevoir ce qui suit, entrecoupé d'interjections intraduisibles : « Magnifique ! magnifique ! magnifique ! C'est plus beau que Dargilan ! Plus beau que Padirac ! Une vraie forêt ! Splendide ! Splendide ! En voilà une trouvaille ! » etc., etc.

On devine avec quelle fébrile impatience j'interpelle à mon tour mon hardi auxiliaire pour savoir au juste ce qui l'enthousiasme à ce point : « Allo ! allo ! Armand ! répondez-moi donc ! Qu'est-ce que vous avez à vous exclamer comme cela ? — Monsieur Martel, c'est une découverte superbe ! il y au moins cent colonnes de stalagmites, plus belles que le clocher de Dargilan ! La plus haute a bien vingt-cinq mètres ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ! Et je suis arrivé au bord d'un second puits qui va au diable. Ma ligne de cinquante mètres n'atteint pas le fond. Pour sûr, nous allons déboucher à la rivière souterraine de la Jonte. Nous en avons ici pour plusieurs jours. Descendez voir ça. — Mon brave ami, il est trop tard, déjà cinq heures et demie : dans une heure, il fera nuit, le vent est froid et les hommes ne veulent pas coucher sous la tente à l'improviste ; nous reviendrons demain pour une expédition plus complète. En attendant, remontez bien vite. — Oui : cela vaut mieux ; je vais regagner le pied de l'échelle et vous ferez tirer quand je vous avertirai. »

A six heures, Armand est dehors. Les échelles demeurent pendues au gouffre, le surplus du matériel est prestement rangé sous la tente, à la garde... des intempéries, fort menaçantes pour la nuit prochaine. Nous rentrons au Rozier à dix heures du soir.

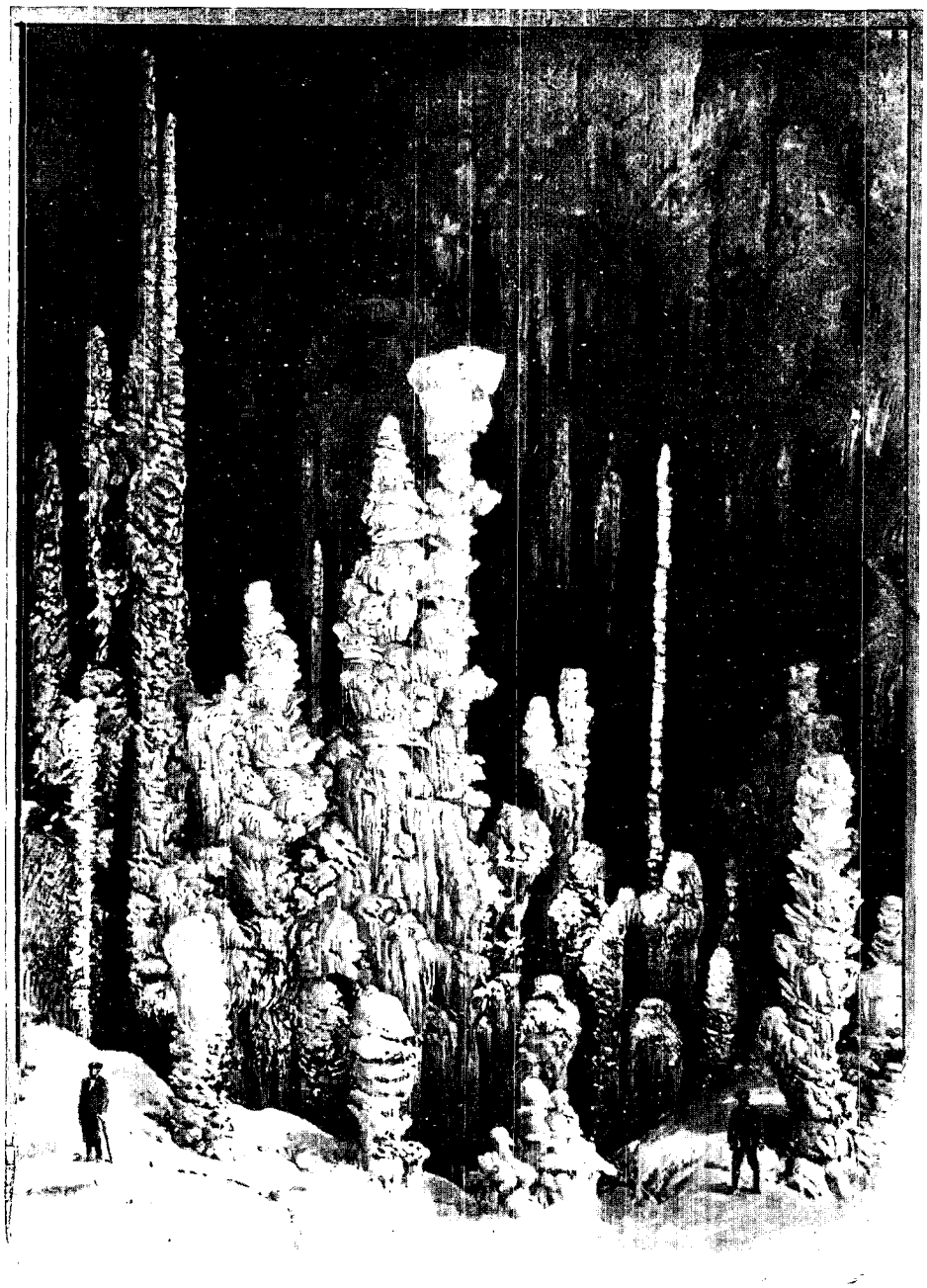
Le lundi 20 septembre, nous repartons avec M. Hovey, curieux de voir au moins l'orifice d'un de ces fameux *avens* français qui l'intriguent fort depuis longtemps, et il constate que celui-ci est bien de première classe.

En arrivant sur le plateau, une surprise nous attend : l'Aigoual et les Cévennes sont couverts de neige ; la nuit a mis ses menaces à exécution. Les Causses ont revêtu leur frissonnant aspect d'hiver, et le vent froid à 5° C. rend indispensables la tente et les couvertures dont nous nous sommes munis pour nous et nos hommes.

Comme la veille, les manœuvres habituelles se reproduisent sans aucun incident, sauf pour Viré, qui, descendu après Armand, s'est entortillé le corps entre la corde de sûreté, l'échelle, le câble téléphonique et une corde destinée à descendre les paquets, si bien qu'il doit s'asseoir sur un barreau de l'échelle et se détacher complètement avec une seule main en se maintenant de l'autre. Vingt bonnes minutes lui sont nécessaires pour débrouiller l'écheveau complexe où il est pris comme mouche en toile d'araignée. Il n'est guère de descente de

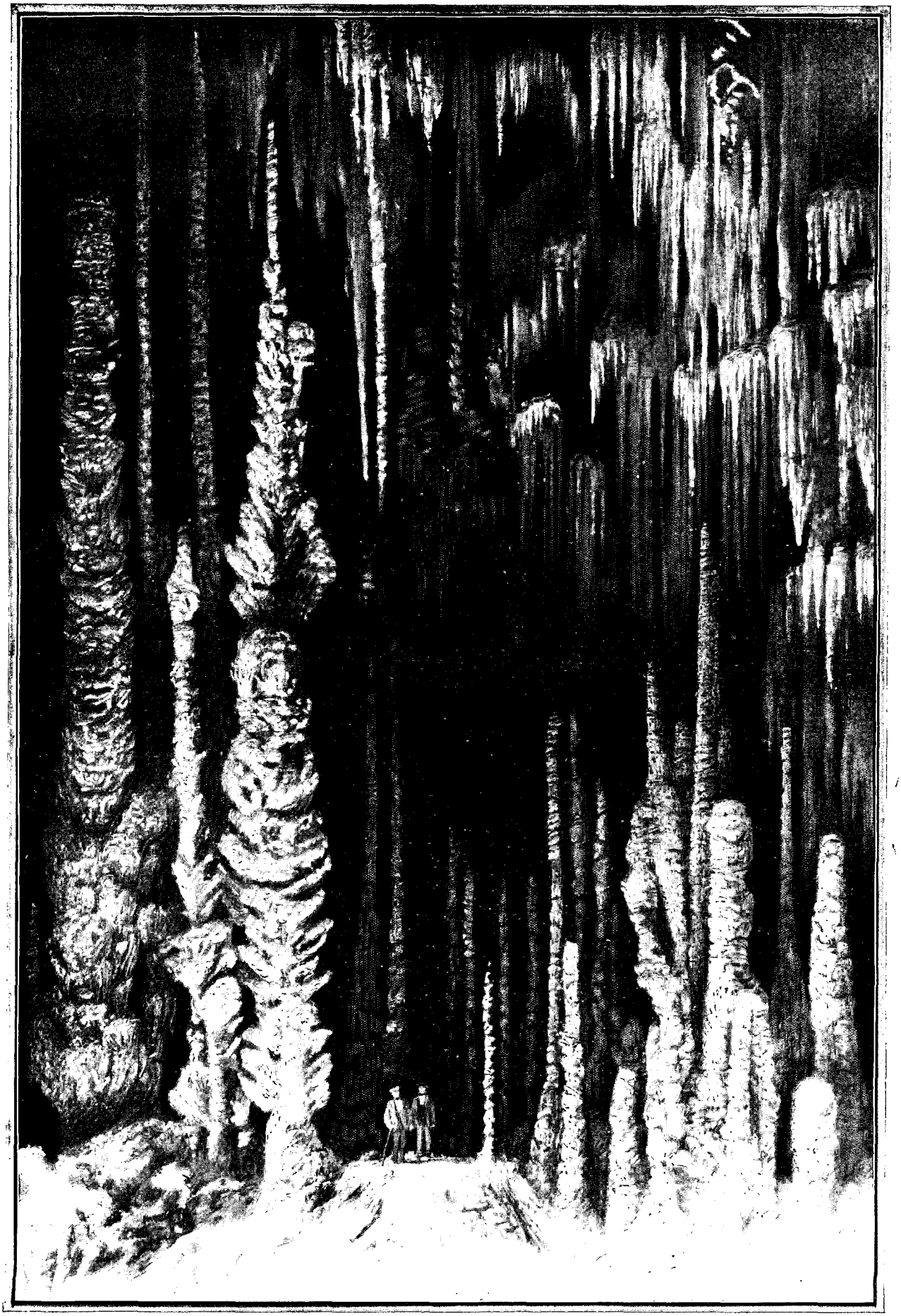
*

grand abîme où pareil désagrément nous ait été épargné ; balancés au hasard dans ces vides profonds, les différents cordages employés ne tardent pas à se natter ensemble à la moindre fausse manœuvre. Ma propre descente s'exécute à souhait. Armand ne s'est point abusé dans son lyrisme d'hier ! Le spectacle qui se déroule à mes yeux éblouis dépasse en splendeur surnaturelle tout ce que j'ai jamais vu dans toutes les cavernes que j'ai découvertes ou visitées. Après 40 mètres de descente, le puits débouche subitement dans la voûte d'une immense salle dont nous relèverons demain les dimensions exactes. Le sol de cette salle est incliné vers le Nord-Est, et descend en pente rapide jusqu'à un bas-fond argileux qu'entoure une véritable forêt de colonnes stalagmitiques. Il n'y a rien à changer à la description d'Armand. Nous restons tellement stupéfaits à notre tour, tellement attardés par la féerie de cette première contemplation, que nous oublions totalement et l'heure et le second puits. Armand, qui, plus positif, s'occupe du sondage, nous crie : « 87 mètres ; l'abîme a donc plus de 200 mètres ; et qui sait ce qu'il y a en bas ? — Espérons qu'il sera bouché, lui répliquons-nous ; autrement nous en aurons pour plusieurs semaines : ce qu'on voit ici est déjà suffisant pour en perdre la tête ! Rien de pareil n'existe au monde, assurément. »



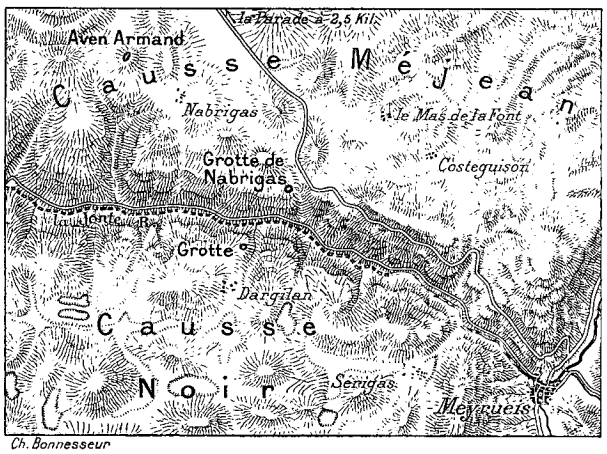
AVEN ARMAND : LA FORÊT VIERGE. — DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Déjà l'heure nous presse : il faut remonter ; on redescendra demain avec des hommes pour explorer le second puits. Mais cette dernière proposition rembrunit la physionomie d'Armand, qui rêve déjà l'acquisition du gouffre et de gros bénéfices après un aménagement à l'usage du public. Il veut traiter avec le propriétaire pour l'achat du trou et le partage des profits, et il nous supplie de ne pas révéler encore la rare découverte, de redescendre demain tout seuls avec lui : nous le soutiendrons un peu à l'aide d'une corde, et il se charge d'explorer le puits de 87 mètres sans autre assistance. Viré et moi nous formulons bien des objections contre ce plan téméraire : nous ne serons pas assez vigoureux pour retenir Armand en cas d'accident, — le téléphone ne pourra pas être employé, — il n'y aura point d'aide pour porter les échelles et les cordes, du sommet du talus jusqu'au bord du second puits le long d'une raide colline d'éboulis, — toutes ces manœuvres seront un excessif



AVEN ARMAND : LA FORÊT VIERGE. — DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

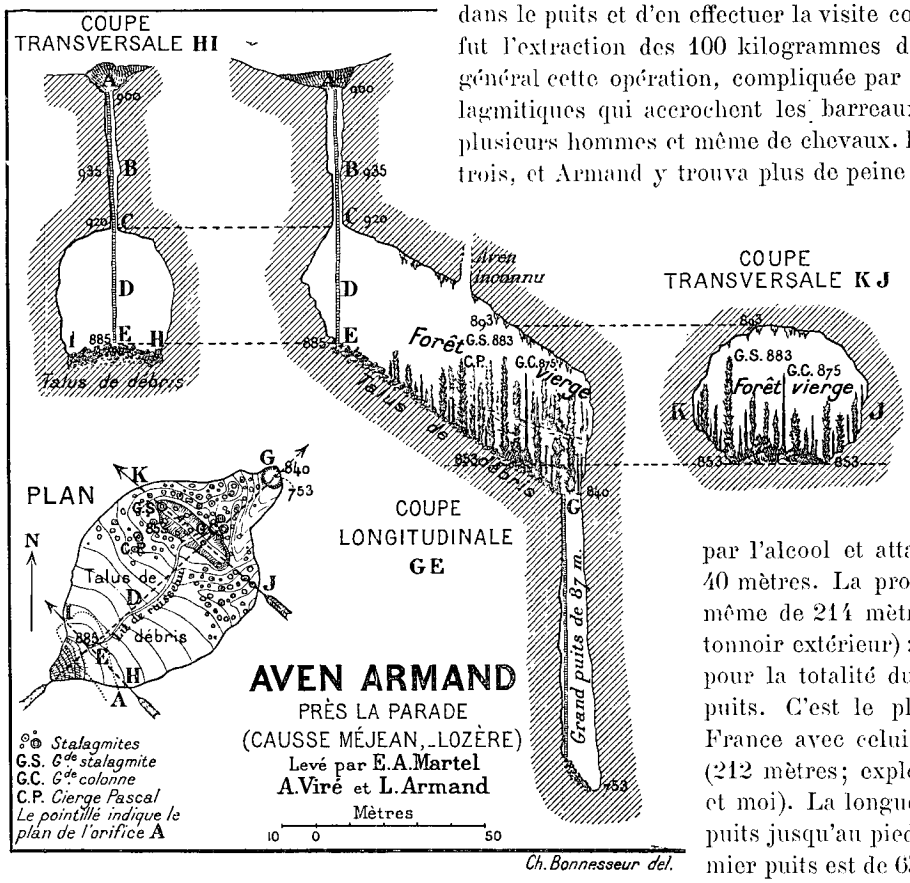
travail pour trois personnes seules, dépourvues de tout secours possible à 120 mètres sous terre, etc. — Mais le brave Armand paraît si désireux de ne point laisser échapper cette fois, comme dans de précédentes occasions, la source de revenus éventuels à tirer de sa découverte, que nous nous rendons à ses vœux bien légitimes et décidons de procéder seuls à nous trois.



CARTE DES CAUSSES INDIQUANT L'EMPLACEMENT DE L'AVEN ARMAND.

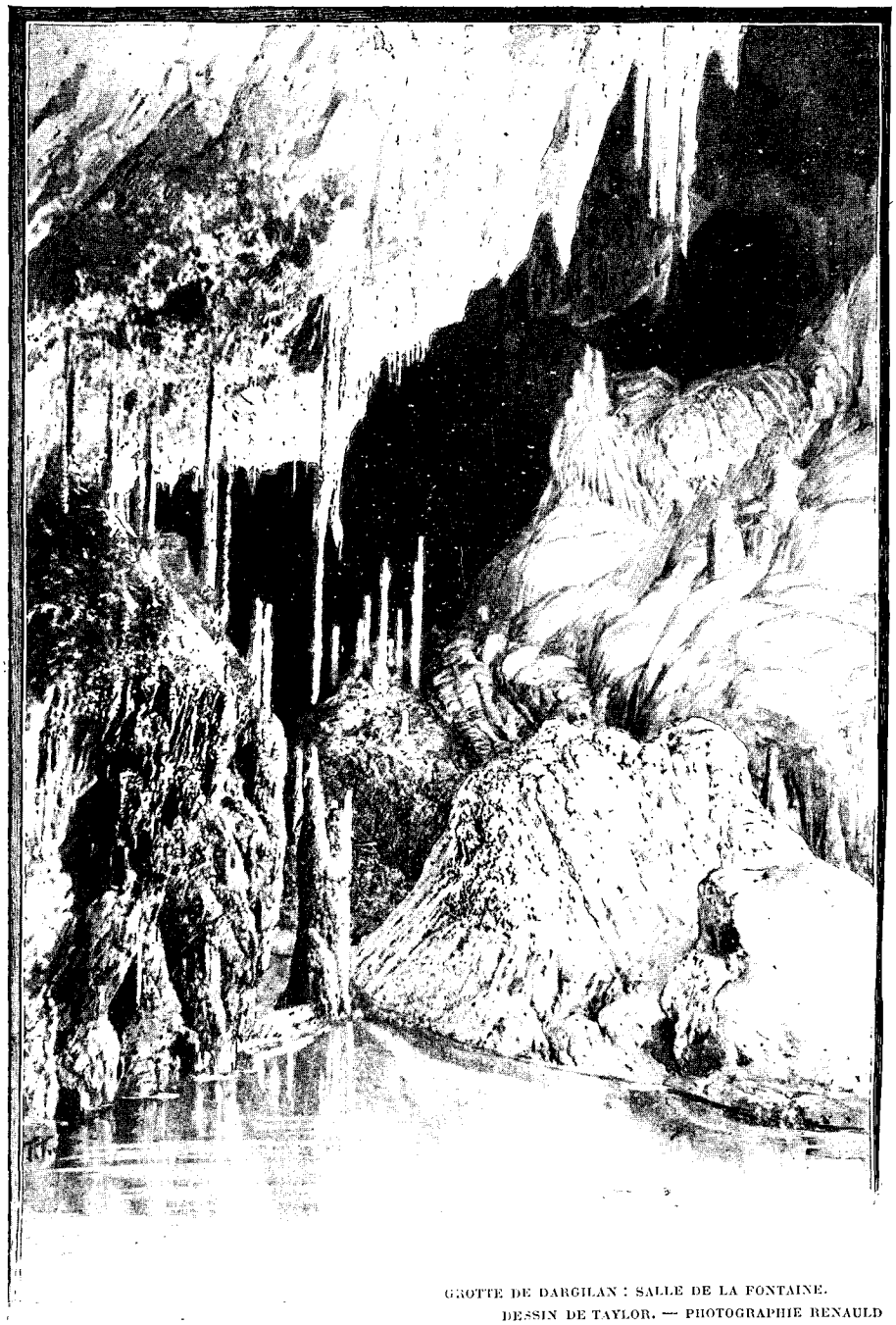
Au crépuscule, nous avons regagné la surface du sol et nous passons une nuit assez confortable à la ferme de Hérant, dont les propriétaires nous hébergent avec la plus affable bonne grâce.

Le programme du 21 septembre fut exécuté sans encombre et ne comporte qu'un seul détail anecdotique. Parvenus tous trois au bas de l'échelle de 75 mètres, nous tirâmes dans la caverne plusieurs coups de revolver; c'était, d'une part, le mode de signaux convenu avec les hommes demeurés à la surface et tous inexpérimentés dans le maniement du téléphone; d'autre part, une sauvegarde contre la chute possible des stalagmites minces, qui nous avait si fort inquiétés en 1888 à Dargilan. Sur ce point la précaution fut heureusement vaine : l'ébranlement violent des couches d'air ne déracina aucune des plus minces colonnettes; la forêt était solidement plantée! Selon notre secret désir et conformément à mes prévisions géologiques, le second puits, grande diaclase à travers les dolomies du bathonien supérieur, était bouché par les pierres et l'argile. Nul étage de cavernes sous-jacentes ne nous imposait un autre labeur, dont la complication eût dépassé nos moyens d'action. Redoublant d'audace, de force musculaire et d'adresse, Armand accomplit, à peu près seul, fort mal assisté de notre insuffisant concours, le tour de force de disposer les 87 mètres d'échelle dans le puits et d'en effectuer la visite complète. La plus rude besogne fut l'extraction des 100 kilogrammes d'échelle hors du gouffre : en général cette opération, compliquée par les saillies rocheuses ou stalagmitiques qui accrochent les barreaux au passage, exige l'effort de plusieurs hommes et même de chevaux. Il fallut en venir à bout à nous trois, et Armand y trouva plus de peine que dans sa propre ascension même. Sur les neuf heures passées ce jour-là dans la caverne, sept furent employées par Viré et moi à en prendre des photographies et à en relever les éléments topographiques, qui sont les suivants : la hauteur de la voûte, mesurée à l'aide de montgolfières en papier chauffées par l'alcool et attachées à un fil, varie de 35 à 40 mètres. La profondeur totale est de 207 (et même de 214 mètres, dont 7 mètres pour l'entonnoir extérieur) : 75 pour le premier puits, 45 pour la totalité du talus, et 87 pour le second puits. C'est le plus creux abîme de toute la France avec celui de Rabanel, dans l'Hérault (212 mètres; exploré en 1889 par G. Gaupillat et moi). La longueur mesurée depuis le second puits jusqu'au pied de l'échelle de corde du premier puits est de 65 mètres, mais cette longueur doit atteindre bien près de 100 mètres, si l'on y ajoute deux convexités que nous n'avons pu atteindre aux extrémités du grand diamètre. La largeur *mesurée* en travers du talus de débris, au tiers environ de la descente de ce dernier, est de 42 mètres; plus bas, elle dépasse certainement 50 mètres. Le volume



PLAN ET COUPE DE L'AVEN ARMAND.

total de la grande cavité peut être évalué à environ 120.000 mètres cubes. Il existe en Amérique, dans le Karst autrichien et à Han-sur-Lesse, quelques dômes de grottes plus amples, mais aucune caverne connue ne possède une collection de stalagmites comparable à celle que les infiltrations ont, depuis des centaines de siècles peut-être, construite ici gouttelette à gouttelette, et atome par atome, dans les entrailles du Causse Méjan. Deux de nos gravures (p. 306 et 307) montrent à quelles proportions l'homme est réduit parmi ces géants fantômes. C'est à 200 et non pas seulement à 100 que s'élève nombre le de ces prodigieux palmiers de carbonate de chaux impeccablement blancs, vrais arbres de pierre aux feuilles étalées sur plusieurs décimètres de largeur chacune. Le plus élevé mesure 30 mètres de hauteur, et une trentaine au moins atteignent ou dépassent la taille de 18 et de 20 mètres, qui était jusqu'à présent le *record* en matière de stalagmites (*Clocher* de Dargilan et *Tour Astronomique* d'Aggtelek, en Hongrie). Si rapprochés sont l'un de l'autre ces troncs fantastiques, absolument différents comme structure de toutes les concrétions cristallines jusqu'ici rencontrées sous terre, que presque partout on en touche deux sans développer entièrement les bras ; il en est même de si pressés que l'on ne peut se glisser entre eux : aussi bien ces 200 piliers sont-ils assemblés sur une surface de moins de 2.000 mètres carrés, et plusieurs ont jusqu'à 2 mètres de diamètre. D'autres, au contraire, vrais cierges fragiles, n'ont que quelques centimètres de diamètre sur plusieurs mètres de hauteur. Et je ne puis rien dire des stalactites qui pendent aux voûtes et que le magnésium même nous a à peine permis d'entrevoir.



GROTTE DE DARGILAN : SALLE DE LA FONTAINE.
DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE RENAULD

Au moyen âge, on eût vu là un magasin de pièces architecturales mises en réserve par les fées pour leurs palais de diamant. Il y a un siècle et même quinze ans, on eût dépecé, pour les vendre ou en orner les cabinets de minéralogie, ces délicats feuillages de cristal de chaux, minces et transparents comme des plats de Chine, aux bords festonnés comme les plus fantaisistes porcelaines. Aujourd'hui, il faut qu'on respecte dans son intégralité la merveilleuse conservation de ces chefs-d'œuvre naturels, dont la délicatesse dépasse tout ce que l'art humain a conçu de plus accompli : pas une rupture, pas une fêlure n'est venue gâter la perfection de ces fruits ciselés, de ces arabesques dentelées ; les tremblements de terre, les effondrements de voûtes, les infiltrations

de boues argileuses, la main de l'homme enfin n'ont rien détérioré dans cet idéal décor, bien digne du nom de forêt vierge. Nous-mêmes n'en avons pas distrait le plus petit fragment, jaloux que le nouvel aven demeurât ce qu'il est véritablement, « l'apothéose des cavernes » ! Je ne saurais trouver de plus caractéristique définition pour cette indescriptible curiosité souterraine : jamais peintre de décors n'a osé imaginer rien d'analogue.

On tiendra pour équitable, avons-nous pensé, que ce gouffre, sans aucun nom dans le pays, reçût celui de son inventeur, du fidèle auxiliaire qui, depuis dix ans, a mis à mon service, pour toutes mes explorations souterraines, les précieuses ressources de son dévouement, de son intelligence et de son courage, *Louis Armand*. Ce baptême me permet d'acquitter une vraie dette de reconnaissance.

Selon son désir, auquel nous ne pouvions que souscrire, Armand a pu traiter avec le propriétaire, M. Bertrand, et se rendre, par-devant notaire, et moyennant certaines conditions de partage, acquéreur de *son* gouffre. Il faut espérer maintenant qu'un prochain aménagement, — à l'aide d'un ascenseur qui, pour être confortable et sûr, ne coûtera pas moins de 30.000 à 40.000 francs, — ne tardera pas à fournir ici à la région des Causses et à l'admiration des touristes une nouvelle attraction. Elle sera, sans aucune exagération, l'une des principales curiosités naturelles de la France.

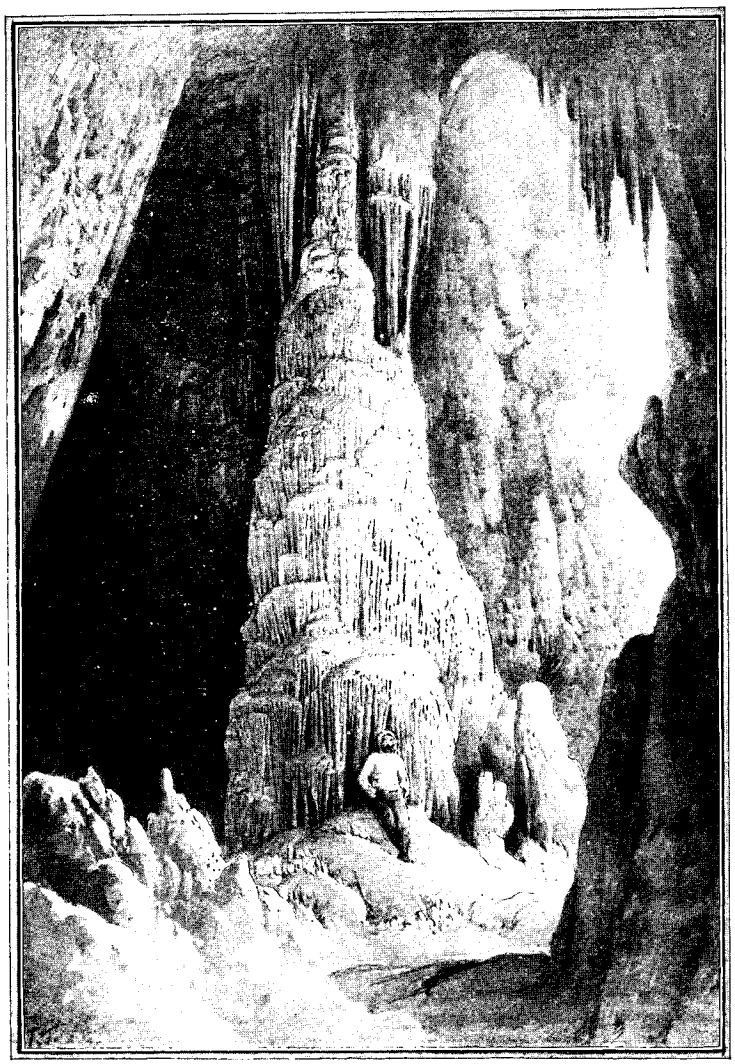
Je ne veux rien dire ici de la singulière origine géologique de l'aven Armand (Voir *C. R. Acad. des sciences*, 26 octobre 1897), me bornant à signaler que sa température, variant de 7 à 8° C., nous paraissait fort douce après la bise extérieure, et qu'il descend à 753 mètres d'altitude, c'est-à-dire à 150 mètres au-dessus du niveau de la Jonte. Quant à la grotte de Pratlong, heureuse et accidentelle cause de la découverte, Armand a fini par y pénétrer au mois de décembre dernier : c'est une fort petite cavité, dépourvue de tout intérêt.

Si incomparablement merveilleux que soit le fantasmagorique aspect intérieur de l'aven Armand, il ne m'autorise pas à brûler les anciennes idoles, c'est-à-dire à déprécier la grotte de *Dargilan*, mon heureux et premier coup d'essai de 1888 : celle-ci reste bien une des plus jolies cavernes de l'Europe entière; elle ne peut, certes, revendiquer rien d'analogue à l'extraordinaire mode de pénétration par la voûte, ni à la colossale forêt vierge de l'aven Armand; mais il faut lui concéder l'avantage de l'étendue et du nombre de salles, et répéter que plusieurs groupes de ses concrétions calcaires sont des chefs-d'œuvre du genre : l'*église* — le *minaret* — les bassins de la fontaine, — le *clocher* surtout, joyau principal de Dargilan, harmonieuse pyramide gothique dont les cannelures se superposent sur 16 à 18 mètres de hauteur. Mon opinion bien sincère est que la caverne du Causse Noir et le gouffre du Causse Méjan sont deux beautés souterraines de premier ordre, émules et non rivales, et que leur proximité réciproque peut singulièrement développer la prospérité du pays, qui possède déjà tant de remarquables sites accumulés. Il faudra seulement pour cela que l'abîme soit rendu accessible. Je dois d'ailleurs avouer, qu'avec l'inexpérience des débutants nous avions, en 1888, singulièrement exagéré les diverses dimensions de Dargilan. Les longs travaux de précision exécutés en 1894 et 1895 par un expert de Nîmes, M. G. Carrière, à l'occasion d'un procès, et les mesures et observations que j'ai refaites moi-même en 1892 et le 4 avril 1896, ont établi que notre primitive évaluation de 2.800 mètres pour la longueur totale devait être réduite à 1.800 mètres tout au plus et peut-être même à 1.500, dont 839 mètres seulement pour les parties rendues praticables au public. (Voir pour les détails de ces rectifications : G. Carrière, *la Grotte de Dargilan*, *Mémoires de la Société de Spéléologie*, n° 5, juillet 1896; et Martel, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 20 avril 1896.)

CAMPEMENT DANS LA CAVERNE DES BAUMES-CHAUDES.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Les 15 et 16 septembre, nous avions, Viré, Armand et moi, avec MM. Hovey, Desse, Mazauric, Cord, l'abbé Albe, passé une nuit dans la caverne des Baumes-Chaudes.

Les *Baumes-Chaudes* ne possèdent dans leur intérieur rien qui puisse attirer le simple touriste : leur célébrité est toute scientifique, et due aux fouilles préhistoriques de l'abbé Solanet et du Dr Prunières, qui y ont, de 1870 à 1878, exhumé l'une des plus riches collections connues d'objets néolithiques ; pendant l'hiver de 1877-1878, le Dr Prunières y trouva même, dans une grotte latérale, un véritable cimetière de ces âges énigmatiques : trois cents squelettes en furent extraits par ses soins. Les 5 et 6 juillet 1888, j'avais complété l'investigation géologique de ces souterrains et découvert, tout au fond, un grand puits ou aven de 30 mètres de hauteur, terminé (à 90 mètres au-dessous du niveau de l'entrée) par un bassin d'eau profond de 3 mètres, constituant à coup sûr le sommet d'un des réservoirs des sources riveraines du Tarn en ce point de son cours.



GROTTE DE DARGILAN : LE CLOCHER — DESSIN DE TAYLOR. PHOTOGRAPHIE GAUPILLAT.

Car la grotte des Baumes-Chaudes (altitude 775 mètres) s'ouvre dans la plus admirable situation pittoresque que l'on puisse concevoir, à l'angle le plus accentué du cañon du Tarn, à 340 mètres au-dessus de la rivière et à 85 mètres au-dessous du belvédère du *Point-Sublime*, sur un des gradins supérieurs du Causse de Sauveterre. Les primitifs troglodytes avaient utilisé là un bien confortable abri, chaudement orienté vers le Sud-Est (d'où le nom de *Balmes Caldes*), partagé en plusieurs compartiments naturels, les uns tout intérieurs pourvus d'eau douce d'infiltration, les autres à moitié souterrains où ils avaient pu commodément disposer habitation, foyer et nécropole retrouvés par l'heureux Dr Prunières. Revivre vingt-quatre heures l'existence de ces ancêtres caussenards était pour moi un vif désir, qui fut satisfait en charmante compagnie : je tenais aussi à vérifier si le niveau du bassin terminal offrirait quelque différence avec celui de 1888. Nous n'en trouvâmes point d'appréciable dans notre nouvelle descente de 1897. Mais Viré eut la satisfaction de recueillir dans les galeries les plus reculées des Baumes-Chaudes (développement total, 450 mètres) une intéressante faune cavernicole qu'il aura soin de décrire ailleurs. Je voudrais seulement évoquer ici le charme intense, original, de notre campement d'une journée entière aux Baumes-Chaudes : l'arrivée et l'installation sur cette terrasse hospitalière où les sauvages de la pierre polie ont connu des siècles dont nous ignorons l'ancienneté, — le feu de branchages allumé sur l'emplacement de leur foyer, — le premier repas sous l'auvent de roche où ils dépeçaient la proie percée de leurs silex, — le départ des hommes de manœuvre allant quérir vivre et couvert au village le moins éloigné, et nous laissant seuls et recueillis devant cette majestueuse solitude, — l'heure du repos en la contemplation des Étroits, du cirque des Baumes, du Pas de Souci, les trois merveilles du cañon, étalées en projection horizontale à 1.200 pieds au-dessous de nous et enserrant capricieusement les méandres argentés du Tarn, — la tombée calme de la nuit faisant sortir des profondeurs de la gorge les plis obscurs de sa vaste mante, et les étalant lentement des rebords dentelés du Causse Méjan aux sommets onduleux des Cévennes et de l'Aigoual, — le souper de conserves, préparé au seuil de l'abri sous roche, à la lueur des torches qui ont dû bien surprendre les promeneurs attardés en barque le long du Tarn, — le sommeil enfin, sur les lits de camp dressés dans la grotte-ossuaire elle-même, où si longtemps sont demeurées ensevelies ces générations d'hommes des cavernes, dont la science moderne n'a pas respecté le dernier repos ; puis, au matin, les premiers rayons du jour, passant indirects par la large ouverture du haut souterrain tortueux, le placide éveil des choses de la nature, le soleil

rouge émergeant des monts violacés, l'ombre traînant ses derniers voiles sous les bas encorbellements du cañon, de nouveau les feux allumés pour la cuisson du quartier de mouton, l'appel lointain et étonné des touristes descendant le Tarn, banals et trop pressés visiteurs d'une contrée dont la beauté veut être analysée dans ses moindres détails, comme l'architecture de nos cathédrales médiévales ! Tout cela arrachant à M. Hovey, au moment trop vite survenu du départ, cette sincère et flatteuse exclamation : « Qui m'eût dit que je retrouverais en France les grandes impressions du Colorado et des hauts plateaux de l'Arizona ! »

Je dois me borner à signaler que, près de Ganges (Hérault) et de sa fameuse grotte des Demoiselles, il est à peu près certain que quantité d'autres cavernes inconnues existent dans les entrailles du plateau de Thaurac : cela nous a été démontré jusqu'à l'évidence par l'exploration (23-25 septembre) de quatre petites grottes inédites, et d'un aven de 85 mètres, étagés sur les flancs de l'admirable défilé de l'Hérault (portail de Saint-Bauzile) : je ne puis insister ici sur l'intérêt géologique considérable de ces cavités, dont la désobstruction révèlera aussi, sans aucun doute, tout un complexe labyrinthe souterrain encore ignoré.

Les gouffres de Sauve, dans le Gard, étaient également un de ces mystères souterrains du Languedoc, encore trop nombreux à mon gré, que j'avais eu le regret de laisser de côté en 1889 et en 1892.

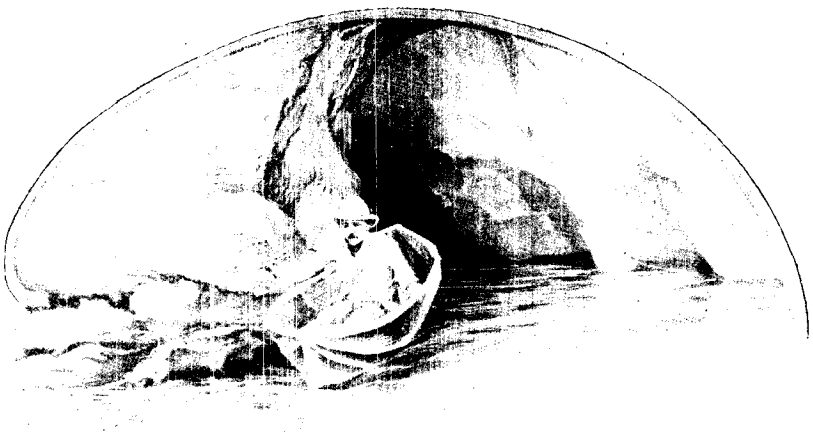
Voici le résultat sommaire de notre étude sur place les 26 et 27 septembre dernier, effectuée avec le concours de MM. P. Faucher et H. Roux :

L'aven du *Frère*, à 1.400 mètres Ouest du pont de Sauve (1.800 mètres par la route), mesure 33 mètres de profondeur et est, comme Padirac dans le Lot, le produit de l'affaissement d'une voûte de caverne : cette caverne contenait une rivière souterraine dont une portion a été comblée par les matériaux d'effondrement; mais, de part et d'autre, nous pouvons accéder, grâce à notre bateau Berthon démontable, aux portions de son cours demeurées libres. L'ensemble de notre navigation au fond du Frère ne dépasse pas 80 mètres d'étendue, mais nous révèle plusieurs faits hydrologiques intéressants. Le gouffre de *la Sœur*, à 60 mètres seulement au Nord-Est, est un puits d'érosion et nullement un abîme d'effondrement. La sonde nous annonce 33 mètres de profondeur, plus 12 mètres d'eau au milieu d'une galerie allongée du Sud-Ouest au Nord-Est, qui est entièrement remplie d'eau, large de 1 à 5 mètres, haute de 10 mètres. Bientôt l'esquif y flotte, et il faut peu de temps pour constater que 20 mètres du côté du Frère et moins de 60 dans la direction opposée sont tout ce que nous pouvons connaître, à cause du rétrécissement des parois à chacune des extrémités.

Le troisième trou, celui de *l'Aven*, est situé à 900 mètres au S.-S.-E. des deux premiers et à 1.200 mètres au Sud-Ouest du Pont de Sauve. Vaste entonnoir d'effondrement de dimensions tout à fait grandioses (90 mètres sur 45 à l'orifice ; altitude 145 mètres), il aboutit à des bassins, analogues à ceux du Frère et de la Sœur, sous des dômes ou dans des fissures d'érosion : en deux points différents, la profondeur d'eau est de 26 mètres et de 29 mètres. C'est la plus grande, croyons-nous, qu'on ait jusqu'ici rencontré, dans une caverne. Il est absolument certain que nous avons abouti dans ces trois trous aux réservoirs de la source de Sauve, dont j'ai expliqué ailleurs le fâcheux état de contamination permanente *(C. R. Acad. des sc.* 29 novembre 1897*)*.

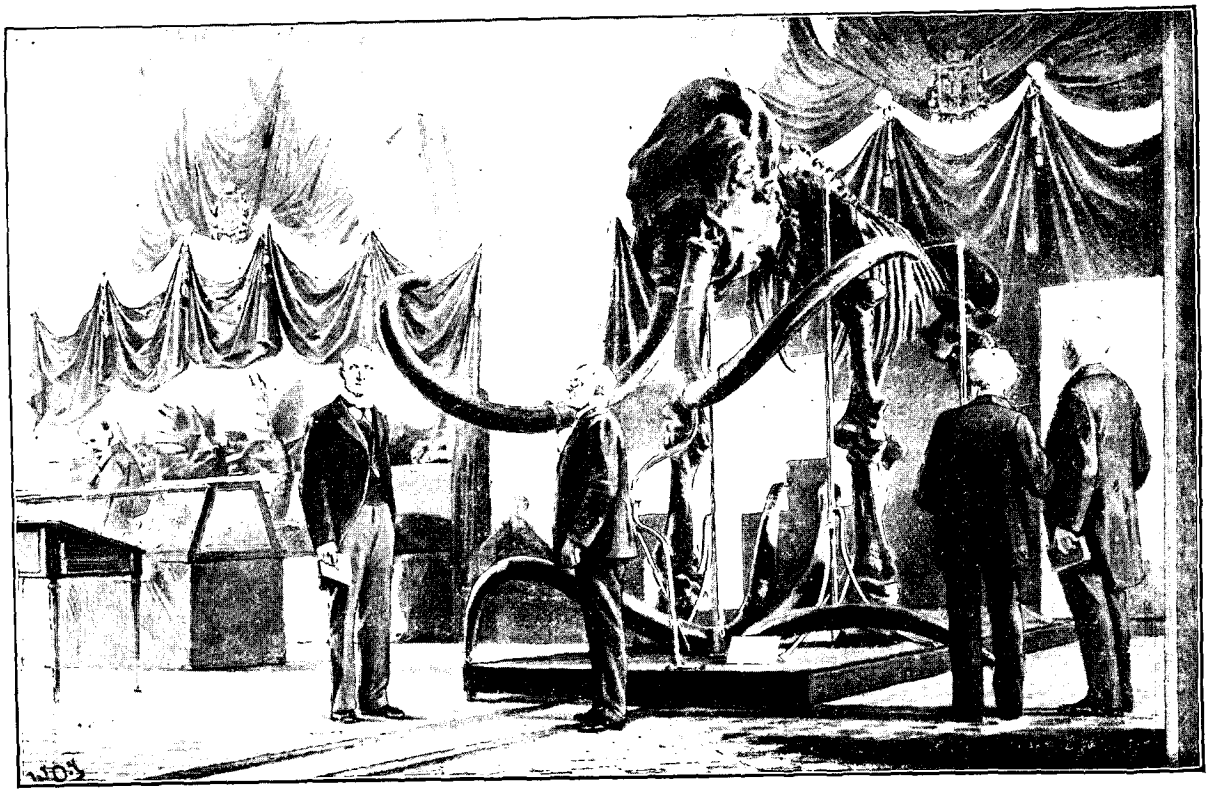
Tel est le rapide bilan de ma 10e campagne souterraine dans les Cévennes (sans parler de diverses autres recherches en Savoie et en Suisse). On voit qu'elle est suffisamment mêlée d'attractions pittoresques, de constatations scientifiques et de résultats pratiques, et qu'elle justifie amplement l'intérêt très varié des recherches spéléologiques, dont le développement en France est, depuis dix ans, l'objet de tous mes efforts.

E.-A. MARTEL.



LE BATEAU DE TOILE DANS L'AVEN DU FRÈRE. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SAINT-PÉTERSBOURG : EXPOSITION DU CONGRÈS GÉOLOGIQUE AU MUSÉE ZOOLOGIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES. SALLE DITE DU MAMMOUTH. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

COMMUNE DE COLOMBES (SEINE) BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1]

PAR Mme STANISLAS MEUNIER

I

De Saint-Pétersbourg à Tsaritzyn.

M. PAVLOW, PROFESSEUR DE GÉOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE MOSCOU. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le dimanche 29 août 1897, sous la présidence de S. A. I. le grand-duc Constantin Constantinovich, s'ouvrait à Saint-Pétersbourg, dans la grande salle du Musée zoologique de l'Académie des Sciences, la VIIe session du Congrès international de géologie. L'invitation à cette réunion avait été faite par l'empereur Alexandre III, lors du Congrès de Washington. « Dès ce moment, dit le grand-duc Constantin, on se mit activement à l'œuvre pour recevoir dignement les membres du Congrès. Pour donner à nos hôtes la possibilité de prendre connaissance, sur place, des particularités géologiques de notre pays, il fut décidé tout d'abord que l'on ferait plusieurs grandes excursions à travers la Russie. Ce projet ne pouvait cependant se réaliser que grâce à la générosité de S. M. l'empereur Nicolas II. Notre gracieux souverain daigna aussitôt accorder le plus large secours pour contribuer au succès de ces excursions. » En effet, le parcours gratuit fut accordé aux congressistes sur tous les chemins de fer de l'empire. On eut la délicate attention de les exempter de la visite de la douane, sans même leur recommander de ne point passer de papiers subversifs, contrebande interdite pour le moins autant que la contrebande commerciale. Dans les voyages qu'on leur proposait, de la Livonie à l'Oural, de la Finlande au Caucase, on leur assurait le concours des autorités, de la police, des grands établissements miniers et métallurgiques. Et, ainsi que le remarquait M. Tchernychef dans son discours d'ouverture, la préparation des excursions était compliquée par « les conditions naturelles de la Russie, d'immenses espaces dépourvus d'hôtels, de chaussées et d'autres facilités de voyage : tout exigeait un grand travail pour le choix des itinéraires à suivre dans les excursions, et pour se mettre en relation avec les différentes administrations et avec les personnes auxquelles on devait avoir recours ». Pendant plus d'un an, le Comité d'organisation envoya à un millier de membres des circulaires fixant le programme des séances et celui des excursions. Un

1. Voyage exécuté en 1897. — *Texte et dessins inédits.*

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

livre considérable sortit de cette besogne préliminaire, un *Guide* rédigé par l'élite des géologues russes, résumant les connaissances les plus sûres, les mémoires les plus importants sur le sol de la Russie, un *Guide* presque entièrement écrit en français, rempli de coupes et de cartes.

On sut apprécier tant d'avantages. La plupart des spécialistes à qui la science de la terre doit ses récents progrès se trouvèrent réunis à Saint-Pétersbourg.

Les géologues russes, qu'il convient de citer d'abord, comptent à leur actif un grand nombre de travaux ; ayant d'énormes régions à étudier, ils y mettent une ardeur qui a déjà produit les plus beaux résultats. Par exemple : M. Karpinsky, président du Congrès, a dirigé la construction de la carte géologique de la Russie, à l'échelle du 2520000e, et étudié dans la région de l'Oural les terrains les plus anciens et les gîtes métallifères ; — M. Inostrantzef, paléontologiste éminent, a donné la monographie d'une station préhistorique du lac Ladoga ; — M. Pavlow s'est attaché à l'étude de la géologie de la Volga, et l'on doit à Mme Pavlow d'importantes publications sur la paléontologie des mammifères, et en particulier sur celle des rhinocéros et des hipparions ; — la région de Moscou, son terrain, ses eaux artésiennes, ont fourni à M. Nikitin la matière d'une foule de mémoires ; — M. Tchernychef a fait avancer bien des points de la géologie de l'Oural et du bassin houiller du Donetz ; — M. Amalitzky a étudié les assises permiennes de Russie, celles entre autres de Nijnii-Novgorod ; — MM. Karakach et Lœwinson-Lessing ont décrit la chaîne du Caucase, le long de la ligne du chemin de fer en construction de Vladikavkaz à Tiflis, par le col de l'Arkotis. — Il faudrait citer aussi les travaux de MM. Séderholm, Ramsay, Stuckenberg, Rouguéwitch, Sokolof, Armachewsky, Simonovitch, Androussof, Lagorio. Mais il est impossible de faire ici une longue nomenclature.

Et c'est pourquoi, parmi les hôtes des géologues russes, nous ne pouvons relever que relativement peu de noms, tous bien connus de ceux de nos lecteurs qui font des sciences naturelles :

Sir Archibald Geikie, superintendant du *Geological Survey* du Royaume-Uni, auteur de la découverte des manifestations volcaniques dès les temps paléozoïques ; — M. Mac Kinney Hughes, de Cambridge, qui a fait la description géologique de l'île d'Anglesea ; — M. John Murray qui a obtenu de si importants résultats de la croisière scientifique du *Challenger* ; — M. de Richthofen, célèbre pour son voyage en Chine et la description géologique de ce pays ; — M. de Zittel, dont les travaux sont considérables et classiques : son traité de paléontologie est un monument ; — M. Stefanescu, auquel la géologie roumaine doit tant de progrès ; — M. Giovani Capellini, dont les mémoires de géologie et de paléontologie se comptent par centaines ; — M. Pellati, directeur de l'Office géologique du royaume d'Italie, qui lui devra sa magnifique carte ; — M. Antonio de Gregorio, qui publie une œuvre considérable sous le titre d'*Annales de Géologie et de Paléontologie* ; — M. Michel Mourlon, auteur de belles études sur le terrain dévonien du Condroz ; — M. Forel, qui a fait connaître si complètement l'économie du lac Léman ; — M. Renevier, qui s'est consacré à analyser les

LES CONGRESSISTES RUSSES : 1. M. INOSTRANTZEW, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE SAINT-PÉTERSBOURG. — 2. MADAME AMALITZKY. — 3. M. TSCHERNYCHEF, GÉOLOGUE EN CHEF DU COMITÉ GÉOLOGIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG. — 4. M. AMALITZKY, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE VARSOVIE. — 5. M. KARPINSKY, DIRECTEUR DU COMITÉ GÉOLOGIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG. — 6. MADAME PAVLOW, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES NATURALISTES DE MOSCOU.

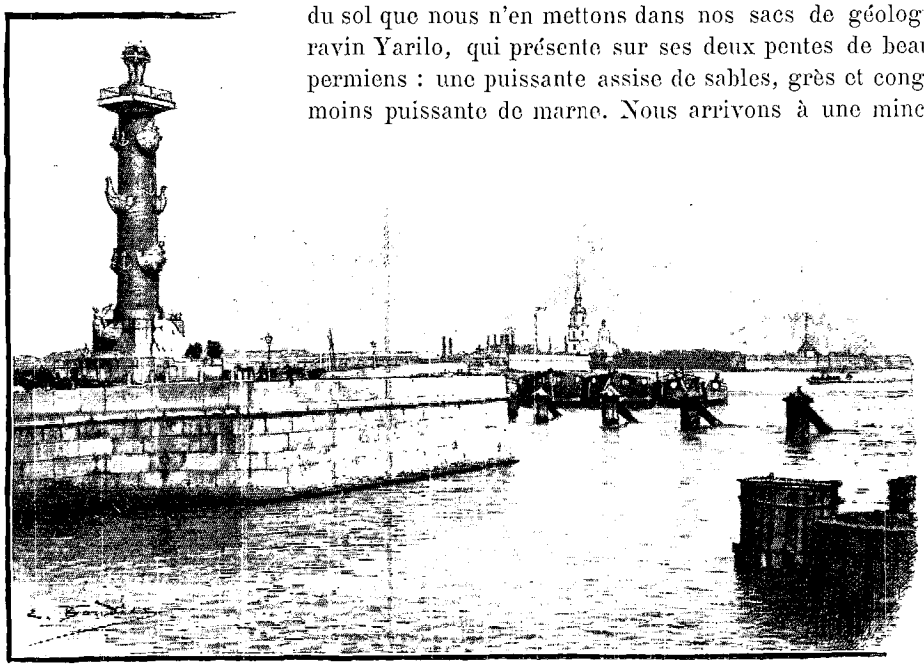
détails de structure de la chaîne des Alpes ; — M. Albert Gaudry, le maître de la paléontologie française, illustre pour ses *Enchaînements du monde animal* ; — M. Marcellin Boule, auteur d'une description géologique du Velay, d'importantes recherches sur le Cantal, et de découvertes préhistoriques ; — M. Ch. Depéret, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, qui a décrit la structure géologique du bassin du Rhône ; — M. Ch. Barrois, dont le nom s'attache à la stratigraphie et à la paléontologie des terrains anciens de la Bretagne, des Ardennes et de l'Espagne ; — M. Marcel Bertrand, à qui l'on doit des vues nouvelles sur la théorie des montagnes ; — M. Vélain, qui a fait la géologie des îles Saint-Paul et Amsterdam ; — M. de Margerie, l'érudit compilateur du *Catalogue des Bibliographies géologiques* ; — M. Stanislas Meunier, auteur de longues séries d'expériences sur la composition et l'origine des météorites ou roches tombées du ciel. Pendant une semaine Saint-Pétersbourg garda le Congrès, dont le temps se partagea entre le travail (tentative d'une réforme de la nomenclature géologique), les fêtes et la visite de la ville. On se rendit ensuite à Moscou, où, après deux jours fiévreusement occupés, on commença à se séparer. Les uns prirent la route de leur pays ; les autres celle du Caucase, qui, du reste, était triple, autrement dit donnait lieu à trois excursions : l'une par le bassin houiller du Donetz, l'autre par la Volga, la troisième par Kiiev et le Dniépr. Les participants à ces excursions furent l'objet d'une constante sollicitude ; aucun détail matériel ne leur incomba ; ils entrèrent sans le moindre souci dans des

LES HÔTES DE LA RUSSIE. — 1. M. MICHEL MOURLON, DIRECTEUR DU SERVICE DE LA CARTE GÉOLOGIQUE DE BELGIQUE (CLICHÉ DEVOLDER). — 2. M. DE RICHTHOFEN, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BERLIN (CLICHÉ BSOKESCH). — 3. M. G. CAPELLINI, PRÉSIDENT DU COMITÉ GÉOLOGIQUE A BOLOGNE (CLICHÉ LANZONI). — 4. M. STANISLAS MEUNIER, PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE (CLICHÉ PIROU). — 5. M. CH. BARROIS, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE (CLICHÉ PARKER). — 6. M. MAC KINNEY HUGHES, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE (CLICHÉ CLARKE). — 7. M. ALBERT GAUDRY, PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, PRÉSIDENT DU CONGRÈS GÉOLOGIQUE DE 1900 (CLICHÉ PIERRE PETIT). — 8. M. ARCHIBALD GEIKIE, SUPERINTENDANT DU SERVICE GÉOLOGIQUE DU ROYAUME-UNI. — 9. M MARCELLIN BOULE, ASSISTANT AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE. — 10. M. CH. DEPÉRET, DOYEN DE LA FACULTÉ DES SCIENCES DE LYON (CLICHÉ RICARD). — 11. M. A. DE GREGORIO, DIRECTEUR DES ANNALES DE PALÉONTOLOGIE D'ITALIE (CLICHÉ LE LIEURE). — 12. M. DE ZITTEL, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH (CLICHÉ KARL LUTZEL). — 13. M. FOREL, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE (CLICHÉ CHASTELLAIN). — 14. M. N. PELLATI, DIRECTEUR DU SERVICE GÉOLOGIQUE D'ITALIE (CLICHÉ LELIEURE).

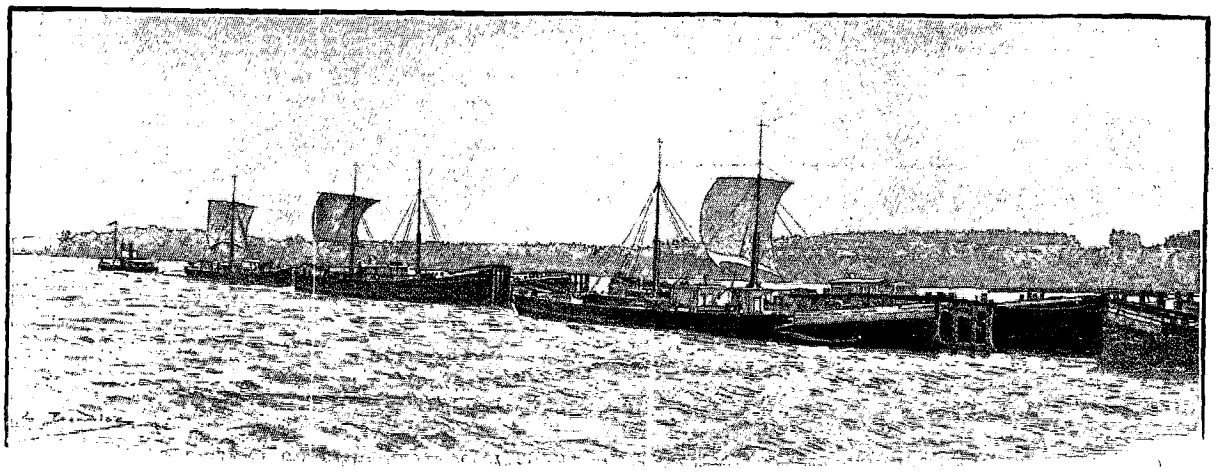
pays difficiles où des géologues russes, leurs guides, se dévouèrent à leur servir d'interprètes ; enfin la dépense fut aussi réduite que possible : moyennant 8 roubles (21 francs) par jour et par personne, ils eurent le transport, le vivre et le coucher. Le voyage sur la Volga et dans la steppe jusqu'à Vladikavkaz fut dirigé par M. et Mme Pavlow, de Moscou, dont la bonté ne fit jamais défaut, dont la patience se montra infinie avec cent trente personnes, les accablant tout le jour de demandes de renseignements.

La géologie sur le terrain commença à Nijnii-Novgorod où M. et Mme Pavlow s'effacèrent devant M. et Mme Amalitzky qui avaient étudié tout particulièrement cette région permienne, — Mme Amalitzky dessinant les fossiles que son mari décrit.

Après un déjeuner à la gare, on nous emmena vers l'Oka, où de petits vapeurs se chargèrent de nous et, nous faisant suivre la rive sur laquelle s'étend la foire, nous mirent devant l'un des rares bâtiments où fussent restés des négociants. Car nous arrivions après la fermeture de ce célèbre marché dont le nom, dans ma petite enfance, me paraissait fabuleux et signifiait pour moi le très lointain pays des Merveilles, celui où l'on voit des bêtes invraisemblables, et des géants, et des nains, et des hommes de toutes les couleurs, et des sultanes avec des pages et leurs esclaves. Il paraît qu'il y a bien un peu de tout cela à Nijni durant la bonne saison ; mais nous étions dans la mauvaise, et je n'apercevais à perte de vue que des entrepôts, des docks, des bâtiments très européens portant la marque de la plus laide réalité. Sur le tout, un ciel gris sale qui fondait en froide averse. Nous entrâmes dans un bazar qui était en petit le défunt Palais de l'Industrie pendant l'Exposition du travail, et beaucoup de ses marchands ressemblaient à nos marchands de dattes et de nougats : ils vendaient des confitures turques ; je vis des Japonais qui me rappelèrent l'avenue de l'Opéra ; je vis des Européens et des Sibériens qui offraient des fourrures, des pierres précieuses, et les merveilleux châles d'Orenbourg, faits à la main, si grands qu'on peut s'en envelopper toute, et si fins que dans le ridicule ils ne tiennent pas plus de place que le mouchoir. Nous n'eûmes pas le temps de rien marchander. Il fallait faire de la géologie. On nous remit sur les vapeurs. La rivière était superbe, avec sa flotte si variée, si active, malgré la cessation de la foire. Nous aurions eu un plaisir infini à la regarder. Mais l'averse devenait un déluge, et les parapluies, dont chaque baleine était une gargouille, laissaient aux yeux moins d'espace qu'un soupirail de cave. Nous débarquons en vue d'une haute falaise, dans la boue. Mme Amalitzky est navrée. Tandis que son mari prend la tête de la colonne, elle reste pour rallier, encourager, aider les retardataires. On a pratiqué, à notre intention, un escalier dans l'escarpement : un travail colossal, quoique le terrain de sable et d'argile ne présente à la pioche aucune résistance. Nous fermons les parapluies, nous renonçons à soustraire à la pluie quoi que ce soit de nos vêtements, et nous montons, emportant à nos souliers plus d'échantillons du sol que nous n'en mettons dans nos sacs de géologues. Nous sommes dans le ravin Yarilo, qui présente sur ses deux pentes de beaux affleurements de dépôts permiens : une puissante assise de sables, grès et conglomérats, et une assise non moins puissante de marne. Nous arrivons à une mince couche de calcaire désagrégé qui fournit en abondance des coquilles parfaitement conservées de diverses *Anthracosidæ*. Le ravin de Yarilo peut servir de type à tous les ravins de la Volga et de l'Oka. Du plateau auquel on aboutit en le remontant, on a une vue étendue, imposante, sur les vallées ; aujourd'hui la pluie brouille et rétrécit tout. Le vapeur réintégré nous mène à la ville, située en face de la foire. Nous n'avons plus un fil de sec. Mais nous sommes enchantés : nous allons voir une des vieilles villes de Russie, et les vieilles villes font bien dans la collection des souvenirs. Celle-ci est sur une hauteur, où l'on parvient en deux minutes, par un chemin de fer électrique aboutissant près d'un grand chalet-restaurant. Et nous trouvons, pour nous réconforter, du champagne et des fruits offerts par la municipalité. Le maire nous porte un toast. Alors un orchestre de dames, très sonore dans la haute salle de bois, joue *l'Hymne russe* pieusement



SAINT-PÉTERSBOURG : EXTRÉMITÉ DE VASSILI-OSTROV. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.



BATEAUX SUR LA VOLGA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

puis *la Marseillaise* avec un entrain endiablé. Ce sont ensuite les autres chants nationaux, et encore *la Marseillaise*. L'enthousiasme nous réchauffe, tel un bol de punch. Nous nous sentons tout prêts à parcourir joyeusement une ville où l'on aime tant *la Marseillaise*. Mais... Mme Pavlow nous dit qu'il faut se hâter de descendre vers les petits vapeurs qui, cette fois, nous mèneront à la *Grande-Duchesse Xénia*, notre bateau de la Volga.

Cet embarquement eut lieu le 8 septembre, à 2 heures de l'après-midi. Les difficultés de la navigation — les eaux étant basses, on n'avançait que lentement, à la sonde — et la persistance du mauvais temps empêchèrent, le jeudi 9, de faire de la géologie. Les rives présentaient des aspects monotones : plates à gauche, avec çà et là des ondulations de dunes, elles avaient à droite des falaises dont la hauteur ne dépassait pas 30 mètres. Nombreux étaient les bancs de sable, quelques-uns devenus des îles boisées qu'évidemment les hautes eaux n'atteignaient plus. Le fleuve s'élargissait souvent avec des apparences de lac, des anses qui semblaient des affluents ; il avait des méandres imprévus dans lesquels, après les avoir dépassés, on s'étonnait d'apercevoir des mâts et des voiles. On arriva à Kazan si tard, à la nuit tombante, que M. Pavlow déclara qu'on n'avait pas le temps de se rendre à la ville située à plusieurs verstes du débarcadère. La plupart des congressistes ne se résignèrent pas à cette suppression d'un point de leur programme et sautèrent dans les drochkis stationnant sur la berge. Les équipages partirent à une vitesse folle, dans une boue liquide. Encore transie de la pluie reçue la veille, je fis mon deuil de Kazan comme je l'avais fait de Nijnii-Novgorod, en me disant que ce voyage sur la Volga commençait mal, et que mes impressions seraient courtes et maussades, pour peu que l'humidité du ciel et la sécheresse du fleuve continuassent. Nos compagnons ne tardèrent pas à rentrer, n'ayant fait que traverser la ville, au trot de leurs chevaux, et donnant des appréciations bien différentes de cette promenade : « Vous avez joliment bien fait de ne pas venir. — C'est vraiment dommage que vous ne vous soyez pas décidée ». Ceux qui étaient satisfaits avaient vu des femmes voilées et une mosquée. Kazan, si longtemps capitale des Tartares, leur appartient encore par ses mœurs. J'eus des regrets qui, par la suite, disparurent quand j'eus vu beaucoup de Tartares et pas mal de femmes voilées.

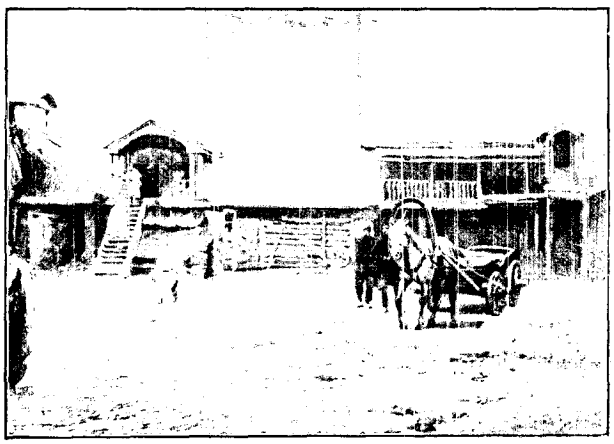
La nuit, le bateau échoua et resta deux heures complètement immobile. Il fallut qu'un remorqueur vînt le tirer d'affaire. C'est la Kama qui doit apporter à la Volga assez d'eau pour nous faire flotter majestueusement. A notre réveil, le vendredi, grâce à l'échouage qui nous avait retardés, nous pûmes voir le confluent de cette rivière, qui est digne de sa longueur de 2500 kilomètres : l'eau occupait une telle étendue qu'on se serait cru dans le golfe d'une mer. Et c'est ainsi que les vallées de tous les affluents de la Volga, sur la rive gauche, s'unissant avec celle du fleuve principal, « se confondent en vastes espaces, semblables à des bassins lacustres qui doivent leur origine à l'écoulement barré des eaux de neige et des fortes crues du printemps. Au confluent de la Kama, le cirque lacustre commence sur la Volga à 25 kilomètres en amont de Laïchef et s'étend au Sud jusqu'à Spassk et aux ruines de l'ancienne ville de Bolgary. A la jonction de la Kama avec la Volga, les eaux occupent, aux mois de mai et de juin, un bassin si étendu, que du bateau à vapeur il est parfois impossible d'en apercevoir les bords ». (*La Volga entre la Kama et Nijnii-Novgorod*, par MM. A. Stuckenberg, S. Nikitin et V. Amalitzky. Guide des excursions du VIIe Congrès géologique international.)

Le bateau passa vite, et bientôt la Kama, comme tant d'autres horizons déjà, ne fut plus qu'un souvenir.

Cette journée fut bonne pour la géologie : on descendit deux fois sur des rives fort désertes, qui furent très habitées, — il y a longtemps, — par des ammonites et par des bélemnites. Le samedi 11, au lever du soleil, le bateau s'arrêta en vue des monts Jégouli qui forment le bord septentrional de la presqu'île de Samara et qui ne sont que d'imposantes falaises. Ils étaient mal famés autrefois. La navigation sur la basse Volga devait alors compter

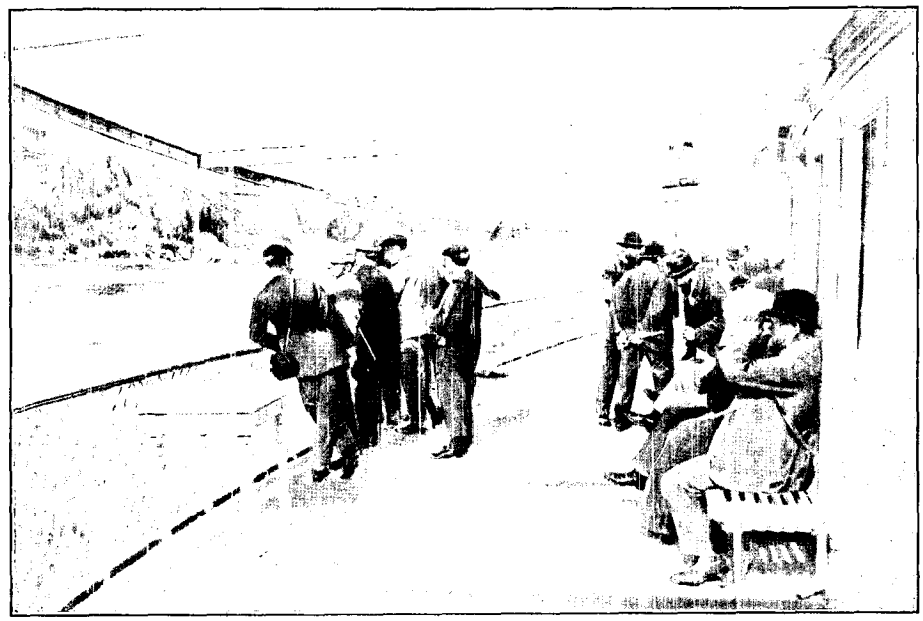
*

avec les brigands, qui attaquaient non seulement des bâtiments isolés, mais des caravanes entières. Aussi, deux fois par an, donnait-on aux voyageurs partis de Nijnii-Novgorod ou d'Astrakhan une escorte de troupes avec des canons. La caravane était alors exceptionnellement nombreuse : du temps d'Ivan le Terrible, elle comptait jusqu'à cinq cents bateaux. Des marchands étaient dans ces convois, et aussi des fonctionnaires, des ambassadeurs des tsars de Moscou, ou des rois de Perse. Le brigandage en grand disparut lorsqu'on eut établi, au XVIe siècle, des colonies de Cosaques sur les bords du fleuve. Cependant il y avait encore bien des agressions. Les paysans n'en ont perdu ni la mémoire ni la crainte. Ils ont une légende sur un certain Stenka Rasine, illustre chef de bande qui avait sur une colline une magnifique demeure et un belvédère avec un fauteuil d'ivoire, d'où il observait ce qui se passait sur la Volga. Ses trésors sont restés enfouis dans la colline, mais un charme empêche de les prendre. Nous abandonnâmes bientôt les monts Jégouli. Il fallait arriver de bonne heure à Samara, capitale de gouvernement. Ce n'est pas une ville bien intéressante, mais c'est une grande ville, et il eût été vraiment ridicule de la manquer, comme Nijnii et Kazan. Il faisait très beau, heureusement, et à huit heures et demie tout le monde mettait pied à terre, à la suite de M. Pavlow, qui tenait à nous guider lui-même, afin de nous empêcher de rester longtemps en un lieu où il n'y avait pas de géologie à faire.



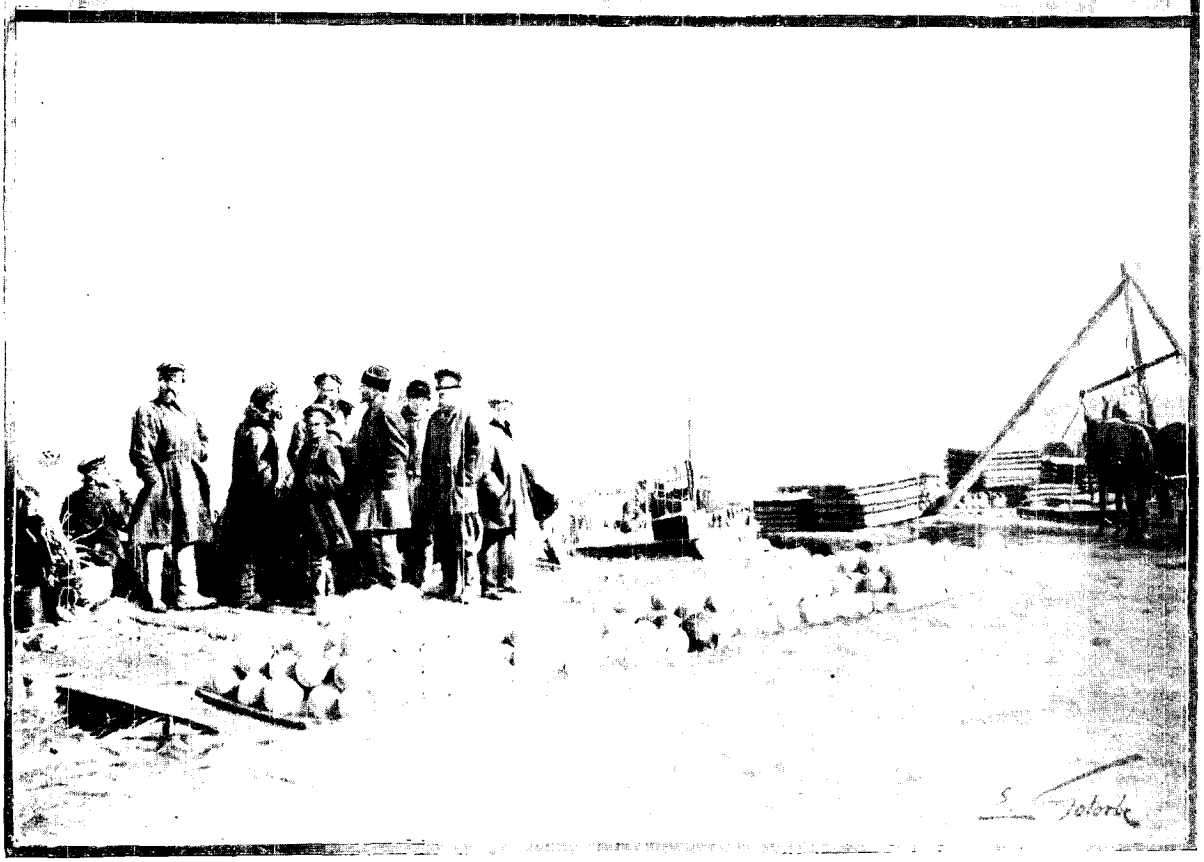
COUR D'UNE MAISON TARTARE À SAMARA. — DESSIN D'OULEVAY.

Le débarcadère se trouve près d'un petit marché où abondaient le pain, le poisson sec, le raisin, les graines de soleil, régal de tous les paysans de la steppe. La ville paraît neuve, d'une civilisation vraiment naïve, avec des rues très larges, très poussiéreuses, lugubres à force d'être ennuyeuses. Comme j'aimerais mieux habiter un pauvre village qu'une telle capitale, qui semble n'être que la fantasmagorie de la vie dans le désert ! Nous vîmes, une statue d'Alexandre II, au milieu d'un square, puis une habitation tartare dont la grande cour était pleine de femmes et d'enfants joliment habillés d'étoffes larges et claires. Quelques hommes en habits sombres, avec des traits rudes, figuraient bien aussi dans le tableau. Les appareils photographiques, profitant du soleil et de la rencontre, firent merveille.



LES CONGRESSISTES SUR LE PONT DE LA « XÉNIA ». — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

L'après-midi, nous devions visiter les mines d'asphalte de la Compagnie de Syzeran-Petcherskoïé. Or, les géologues proposent, et les éléments disposent. La pluie s'abstenait, le soleil brillait, mais il faisait un vent à décorner les bœufs, et la Volga, qui, de plus en plus large, avait maintenant beaucoup d'eau, se soulevait en vagues assez fortes. Impossible de descendre en canot pour aborder. La *Xénia* resta à distance respectueuse du plus morne rivage que nous eussions vu. Nous entrions dans la steppe, et l'aridité du terrain était encore accrue par les infiltrations de l'asphalte qui le faisaient noir et pulvérulent comme de la cendre. Nous aperçûmes une usine et une entrée de mine pavoisées. Du monde sur la berge nous attendait, et sans doute s'alignaient aussi des bouteilles de champagne, toutes prêtes pour des



FEMMES COSAQUES À ALEXANDROVKA — BYKAVY-KHOUTARA : L'ENTREPÔT DES MELONS (PAGE 323). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. MARCELLIN BOULE.

toasts. Il ne faut pas avoir si bonne opinion de soi que de croire priver les gens en n'allant pas les visiter. Cependant, comme il est évident qu'ici les distractions mondaines n'abondent pas, on peut affirmer, sans fatuité, qu'il y eut une déception dans ce petit groupe d'employés et d'ouvriers.

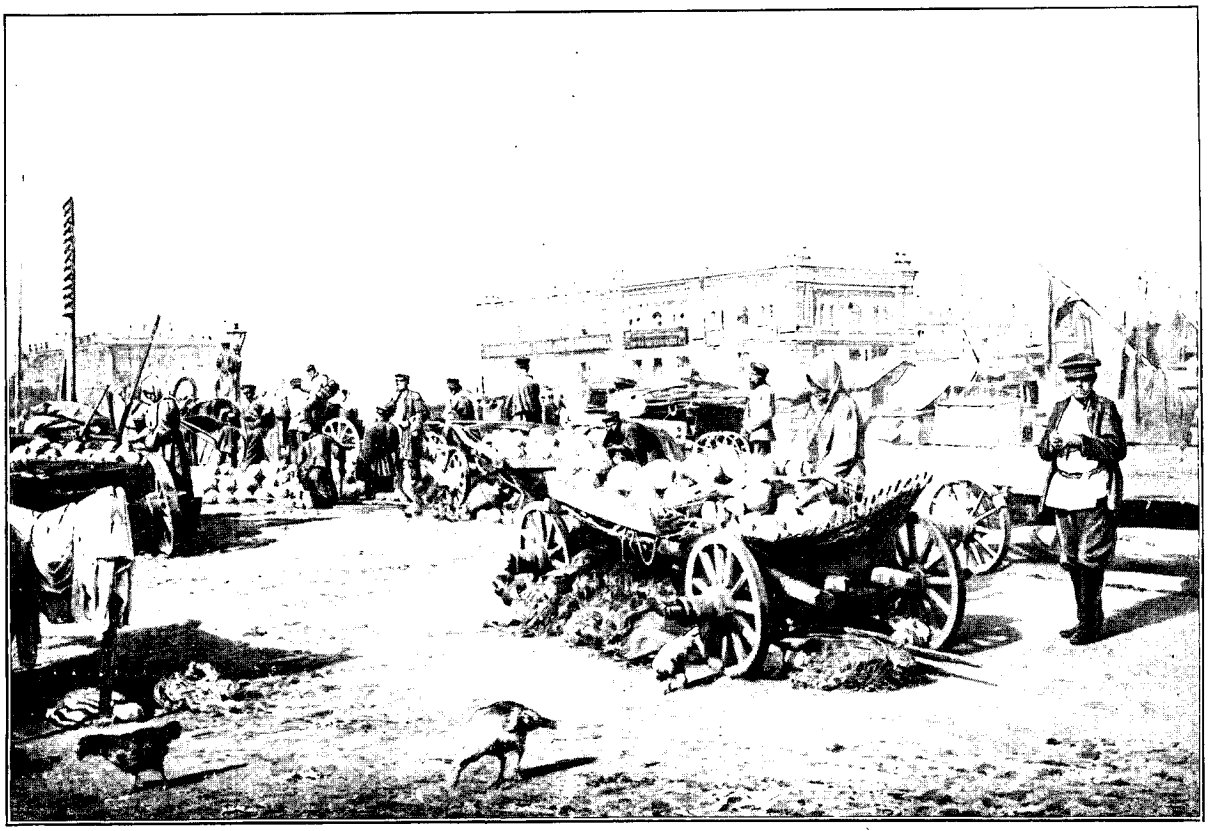
Le village de Petcherskoïé tire son nom d'un mot qui signifie caverne, le rivage étant très érodé. Les maisons de bois gris, vues d'un peu loin, comme nous étions, avaient l'air de maisons de poupées. Une église à toit et à dôme verts faisait la seule note claire de cet ensemble, car les moulins à vent, situés derrière le village, étaient aussi couleur de vieux bois. Ils tournaient bien, et, ma foi, ils auraient eu mauvaise grâce à ne pas tourner par un tel vent, d'autant plus qu'ils avaient six ou même huit ailes. Le sable sur les dunes et sur les bancs qui, malgré la hauteur des eaux, continuaient d'apparaître çà et là, était soulevé par la tempête en nuages certainement fort cinglants. Les mouettes, les cormorans, hôtes de ces îlots, tournoyaient avec des cris d'allégresse. Tout cela était plein de poésie, mais nous ne pouvions voir qu'à la dérobée, en luttant dans le tourbillon pour maintenir notre équilibre et nous serrer dans nos manteaux. Et c'était si fatigant, qu'après être passés sous le superbe pont de 1300 mètres, le premier depuis Nijnii, l'unique de la basse Volga, on se réfugiait bientôt dans le salon ou dans les cabines.

Et, comme la veille, une accalmie se produisit vers la fin de l'après-midi. Alors la cloche retentit dans l'entrepont, les machines s'arrêtèrent. Je levai les yeux et je vis que nous étions proches d'une petite falaise couverte de broussailles, et que sur la grève, noirâtre comme la falaise, une foule toute rouge se massait près d'une sorte de débarcadère installé et pavoisé à notre intention. Nous sommes au Kachpour, une localité importante au point de vue géologique et paléontologique, et les populations, prévenues du passage du *Congresse*, viennent voir ce que ça peut bien être. Je me demande si le spectacle leur cause bien tout l'agrément qu'elles s'en étaient promis, et si les gens qui demeurent loin trouvent que nous valons le voyage.

Que tous ces paysans sont bien habillés! Les chemises rouges des hommes sont de la même cotonnade que la tunique des femmes, que la robe des enfants. Il y a aussi un peu d'indienne rose et quelques touloupes brunes, mais ces différences disparaissent, de loin, dans la totalité du rouge.

Les géologues observent sur la grève des coupes bien nettes des étages supérieurs du terrain jurassique et des étages inférieurs du terrain crétacé. Et moi, restée sur le pont, je savoure la douce clarté du ciel et de l'eau. La Volga fait devant moi un immense lac dans lequel s'avancent des caps sableux. Il n'a pas plu aujourd'hui encore. Deux jours cléments, en cet été de 1897, c'est vraiment merveille!...

Le dimanche 12, nous voyons encore la craie sur la rive droite, jusqu'à Baronsk. En aval de ce village,



TSARITSYN: LE BAZAR. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

la Volga entre dans les alluvions et les suit jusqu'à Saratof. Cette ville, bâtie sur une terrasse de la rive droite formée de roches crétacées inférieures (argiles et sables micacés de l'aptien et du gault), a dans ses environs deux montagnes qui présentent un intérêt exceptionnel : la montagne Sokolowa, tout près de la Volga, formée de quaternaire et surtout d'aptien et qui, ayant subi des éboulements considérables en 1884, présente des coupes bien distinctes ; — et la montagne Lyssaïa (« montagne chauve »), composée de roches crétacées supérieures et de roches éocènes, lesquelles forment au pied de la montagne des éboulis énormes.

On voit longtemps Saratov avant d'y parvenir, parce qu'il faut contourner une grande île. Le débarcadère était orné de drapeaux, et une foule considérable nous attendait. Des autorités montèrent sur la *Xénia*, pour nous complimenter et nous inviter à prendre place dans les voitures retenues pour nous. Il y en avait quatre-vingts, à deux places, fort étroites, avec des chevaux vifs, des cochers habiles. Nous voilà lancés au grand trot, d'abord dans des rues pavées de galets, puis sur une large route d'une exquise douceur, parce qu'elle est ouatée d'une poussière qui, sur notre parcours, s'élève en tourbillons ; c'est dans un nuage, comme les dieux, que nous passons sous les yeux des populations. A cause du dimanche, tout le monde est dehors, en grande toilette. Il y a de placides vieilles assises sur des chaises au bord des trottoirs ; il y a de belles dames à leurs balcons. Nous ne tardons pas à sortir de la ville, à nous trouver dans une campagne aride ; le chemin monte, devient inégal, plein d'ornières et de fondrières. Nous quittons nos voitures auprès d'une large carrière ouverte dans la craie et qui nous fournit des centaines de *belemnitelles*. L'ascension de la montagne Chauve, par un sentier très abrupt et très étroit, nous fait traverser des formations tertiaires et des formations récentes sableuses et profondément ravinées par les eaux du ciel. Ce sont de vraies *barancas*, des cañons en miniature. Du haut de la montagne la vue est splendide sur l'immense vallée de la Volga, lumineuse au milieu de la steppe roussie qui s'étend à l'infini.

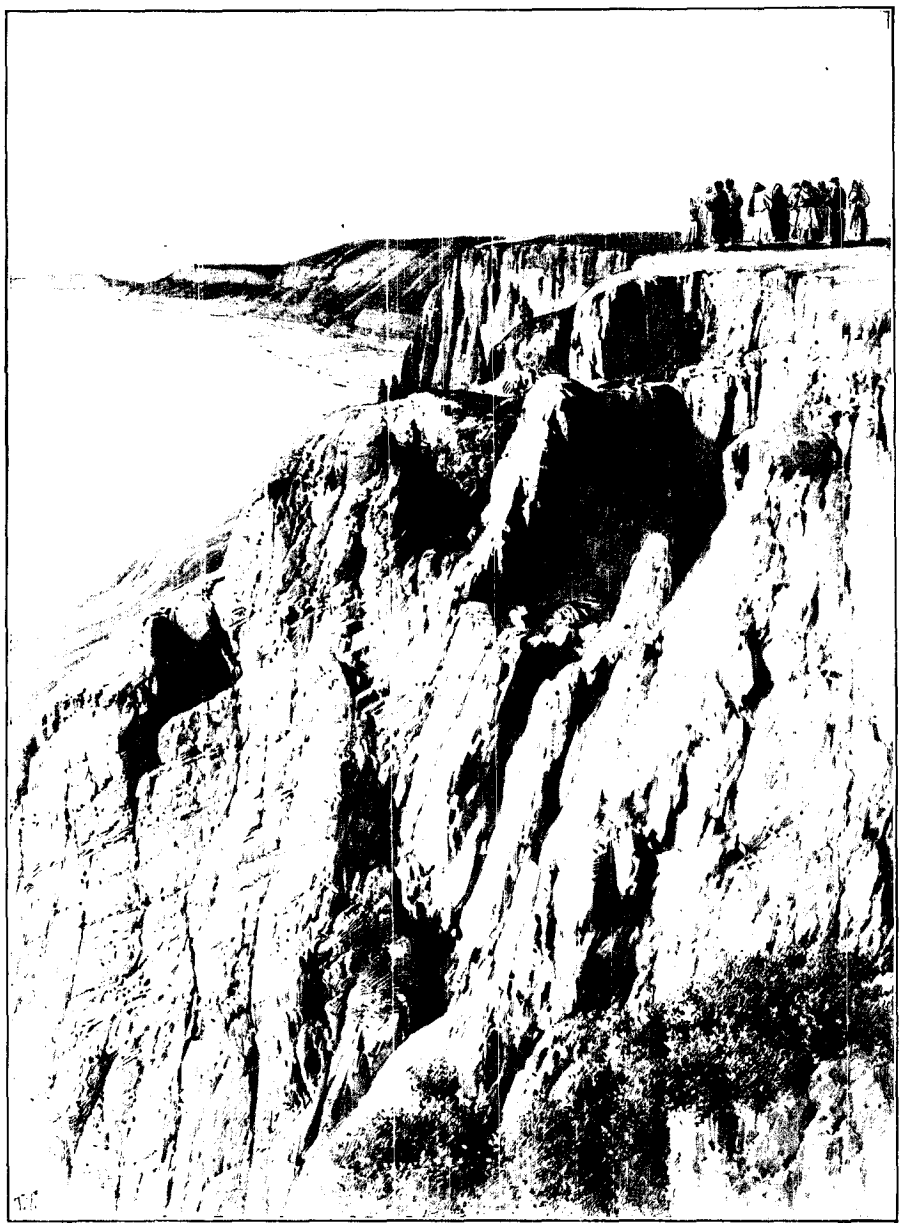
TSARITSYN : SCÈNES DE LA RUE (PAGE 324). — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Et c'est l'herbe de la steppe qui pousse sur les flancs de la montagne Chauve : dure, rare, piquante, elle semble pourtant faire les délices d'un troupeau de vaches. Ces bêtes ne ressemblent pas à celles qui pâturent en Normandie et en Suisse ; leurs cornes sont différentes, et surtout leur queue de cheval, qui va jusqu'à balayer le sol, leur donne un tout autre caractère.

Un gros nuage, subitement, enténèbre le ciel : un orage est imminent. Nous nous hâtons de regagner nos voitures, qui de nouveau nous emportent à toute vitesse. Saratov compte 140.000 habitants ; ses rues sont larges, ses maisons basses. C'est dire qu'elle occupe un espace fort vaste ; aussi roulons-nous longtemps avant que d'arriver au musée.

Cet établissement, fondé il y a une douzaine d'années par le peintre paysagiste Bogoloubov, est pavoisé à notre intention. Nous remarquons, en gravissant l'escalier monumental, que nous sommes couverts de poussière. En outre, ignorant qu'on nous recevrait solennellement, nous n'avons pas fait de toilette. Or, nous sommes accueillis par des dames, la femme du maire, celle du directeur du musée, avec quelques-unes de leurs amies. Elles ont de belles robes, des manches courtes et des gants longs ; l'une d'elles, une brune piquante, est surtout d'une suprême élégance dans son corsage de velours jonquille. La partie féminine du Congrès fait modeste figure.

Elle n'en est pas moins traitée avec beaucoup d'amabilité. Les dames russes, qui parlent anglais, allemand, français, italien, nous prient de choisir l'idiome dans lequel nous désirons être entretenus. On nous fait visiter le musée : de nombreux tableaux, quelques statues, des collections zoologiques, minéralogiques, céramiques, quantité de bibelots, de précieux autographes, — et de la place encore pour beaucoup de richesses dans ses salles spacieuses, bien éclairées, bien distribuées. Le directeur nous dit que son établissement est extrêmement fréquenté, qu'il y vient chaque dimanche au moins 4 000 personnes, chiffre qui, comparé à celui de la population, fait de ce musée l'un des plus appréciés de l'Europe.



FALAISES DE LA VOLGA, À ALEXANDROVKA. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Un souper nous a été préparé. Nous y faisons fête ; le champagne est versé ; les toasts sont portés. Les étudiants de Saratov voudraient nous offrir un punch, un bal, et leur proposition fait sourire les dames de la ville qui s'y attendaient, — et voilà pourquoi leurs toilettes. Mais elles s'assombrissent en entendant M. Pavlow invoquer les devoirs du Congrès, qui sont de regagner la *Xénia* au plus vite et de se préparer par une nuit paisible aux fatigues géologiques du lendemain. Nous avons l'air désolé, mais nous bénissons ce refus : nos gros souliers poudreux auraient, ma foi, fait bonne figure dans un bal ! Le lundi 13, à sept heures du matin, nous arrivons à Troubino. Formée de couches crétacées ravinées, comblées par le diluvium, la falaise, haute d'une vingtaine de mètres, est couverte de drapeaux et d'une grande affluence de peuple. Le sous-préfet arrive dans une troïka. Des agents de police font ranger avec le bâton la foule d'ailleurs docile et silencieuse.

Notre navigation continue. Il fait très chaud ; le jour est si brillant qu'on en supporte mal l'éclat réfléchi par l'eau. On a de plus en plus l'impression du désert. Voici même sur la rive trois chameaux, les premiers que nous apercevons. D'autres animaux broutent librement l'herbe sèche : des chevaux, des moutons ; ceux-ci, sans chiens ni bergers, viennent boire. Un étrange désert, dira-t-on, que celui où coule ce grand fleuve. L'eau n'en est pas moins rare sur d'immenses espaces, et la terre très sèche. Mais, chose merveilleuse, cette terre produit les fruits les plus riches en sucs liquides qui soient au monde, les melons ; il y en a de deux sortes, se distinguant à la couleur de leur chair : les roses, qui sont fades, mais pleins d'eau ; les blancs, qui sont délicieusement sucrés. Les uns et les autres sont la providence du pays, qui non seulement en consomme, mais aussi les exporte par myriades. Constamment des chargements énormes de ces gros fruits remontent la

Volga. On les voit prêts pour l'embarquement, et entassés sur la grève, nombreux comme les galets du fleuve. Ce sont les melons qui rendent, l'été, la steppe possible pour l'homme. Il faut aussi les chevaux pour qu'elle soit habitable, car les villages sont à de grandes distances les uns des autres. Avec les petits chevaux rapides, les verstes sont franchies et les hommes peuvent communiquer.

Les paysages de la basse Volga ont la seule beauté de l'immensité. Du gris ils ont passé au brun ; l'eau même du fleuve est brune. Cependant nous arrivons devant une berge de la rive gauche qui a l'air d'une plage maritime, toute de sable blanc, et où poussent quelques maigres bouleaux. Au milieu du fleuve, un banc de sable sur lequel est perché un cormoran. Un village de bois, avec une église, des moulins à vent, des dunes d'au moins quinze mètres de haut, sur lesquelles le vent fait des rides, comme sur les grands espaces au bord de la mer. Ces dunes, coupées de ravins, ont à leurs pieds des blocs de grès, des concrétions ferrugineuses. Sur la grève, des gens halent un bateau. Encore des chameaux; et le sable, le sable partout, dans lequel la végétation de plus en plus rare ne fait plus que des taches grises... Au bord de l'eau, des amoncellements de melons. Nous voici à l'endroit qui produit les meilleurs, à Bykavy-Khoutara. Aussi y a-t-il là un gros village, des baraquements, des tentes.

La *Xénia* s'arrête à la fin de l'après-midi au pied des falaises imposantes d'Alexandrovka. Ici nous sommes chez les Cosaques d'Astrakhan, et ils viennent nous chercher dans de grands bateaux à fond plat. Un ataman, vieillard à longue barbe, la poitrine couverte de médailles, se tient sur le rivage, prêt à nous débiter un petit discours. Mais les passagers du premier bateau sautent si prestement à terre, avec si peu de cérémonie, que le bonhomme interloqué se tait et salue timidement. La foule veut nous voir de près, mais ses chefs n'ont qu'à faire un signe pour qu'elle s'écarte et se range. Il y a là un grand nombre d'hommes et de petits garçons en uniformes bleu foncé avec bande orange. Dans cette région, nous dit-on, les mâles sont soldats de naissance, et ne cessent jamais de l'être. Mais le service actif ne les astreint que pour un temps assez court. Les femmes, — et les petites filles, qui sont habillées comme les femmes, avec le caraco, la jupe longue, le mouchoir sur la tête, — les femmes sont couvertes d'indiennes vertes, jaunes, rouges, roses. Elles sont fort propres dans leurs toilettes fraîchement lavées et repassées. Tandis que nos géologues, suivis d'une grande partie des Cosaques, montent à l'assaut des hautes falaises crénelées, les plus pittoresques escarpements que j'aie vus sur la Volga, les dames restent sur la grève, sous des saules, au bord d'un ruisseau. Les habitantes de la steppe nous entourent, nous pressent, leurs yeux naïfs attachés sur nous avec une attention intense. Mme Pavlow qui est Petite-Russienne, leur adresse la parole, ce qui les enchante. Questionnées sur l'idée qu'elles se font du Congrès, elles répondent qu'elles nous savent des étrangères.

« Suis-je une étrangère, moi ? demande Mme Pavlow.

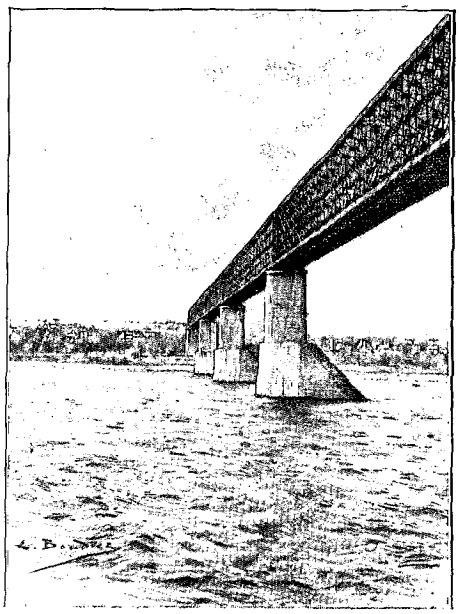
— Oui.

— Eh bien ! tu te trompes... Avez-vous été bien aises d'apprendre notre visite?

— Non; des vieilles nous disaient qu'on nous ferait mourir. Mais nous pensions qu'on nous renverrait seulement de chez nous.»

Et c'est ainsi que nous vîmes combien sont vifs encore les souvenirs des invasions. Les Cosaques sont gais ; ils ont des danses et des chansons comiques ; ils n'ont qu'un air triste : celui de *la Volga*, la complainte de l'oppression tartare...

Le spectacle de ces falaises imposantes, de cette foule si douce et si crédule, de nos compagnons à leur besogne, de ce beau couchant, le soleil déjà disparu, mais le ciel gardant des teintes ardentes qui, se réfléchissant, dans les eaux lourdes, y mettent des reflets de miroirs métalliques, ce spectacle était des meilleurs qui pussent être donnés à un voyageur. C'était aimable, paisible; aucun bruit ne s'élevait au-dessus de la rumeur confuse des conversations à demi-voix. La science était la bonne envahisseuse, débarquée du grand vapeur avec l'assentiment des autorités, et elle n'emporterait rien qu'un peu de sable pour tous les musées du monde. La nuit tombant rapidement, la trompette nous avertit de regagner nos bateaux. Nous fîmes nos adieux à l'ataman, aux Petits-Russiens, en poussant des hourras. Alors une vingtaine de Cosaques, et l'ataman lui-même, sautèrent dans une toue et vinrent nous escorter en chantant jusqu'à la *Xénia*. Applaudis, ils résolurent de nous donner tout leur répertoire. Le pont du vapeur devint un balcon de théâtre et leur embarcation la scène. Il y avait un coryphée et un chœur. Le coryphée, sans battre précisément la mesure, faisait des gestes qui guidaient ses hommes. Ils chantaient à plusieurs voix ; ils essayaient des fugues ; c'était faux quelquefois, mais



PONT DE 1.300 MÈTRES SUR LA VOLGA, À SYZERANE (PAGE 320.) — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

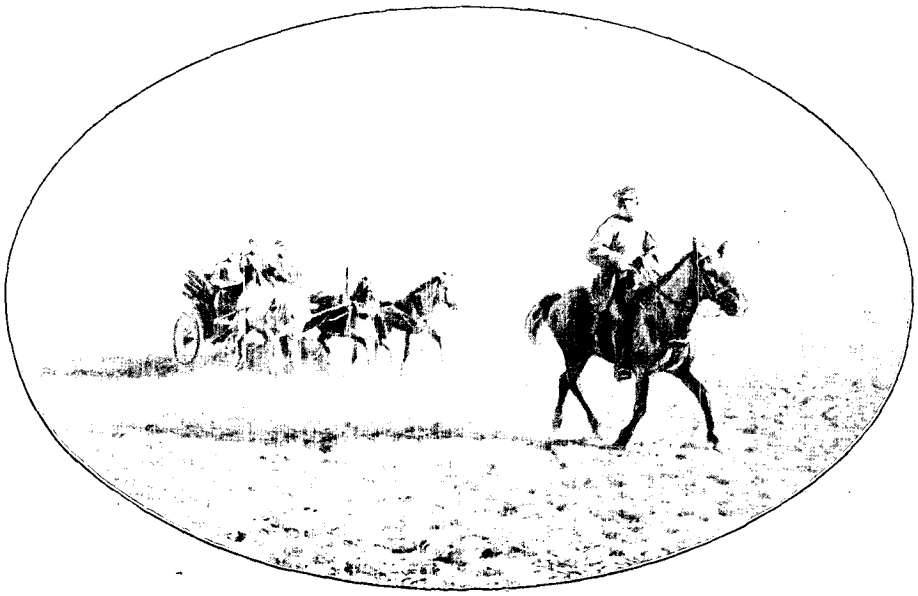
cela finissait toujours par se retrouver d'aplomb, et les finales étaient superbes. Ils se balançaient, se tenaient la main, piétinaient; puis l'un d'eux, sur le bateau rempli à couler, se mit à faire dans le cercle élargi autour de lui la fameuse danse accroupie; les autres Cosaques chantaient, et l'ataman, debout près de la barre, regardait ses hommes, grave, mais évidemment fier d'eux. Après la danse comique, ce fut la chanson triste, *la Volga*, le coryphée détaillant chaque couplet, le chœur répondant avec énergie. Ensuite ils reprirent leurs airs vifs, dont ils se grisèrent positivement. De leurs mouvements plus rapides et plus forts, le bateau était tout secoué; l'ataman demeurait impassible. La nuit était close. Sous le clair de lune, les hommes étaient distincts dans leurs formes et leurs gestes, mais non dans leurs visages, de sorte que la barque semblait pleine d'ombres bruyantes. On envoya de la bière et de l'eau-de-vie à ces bons Cosaques. Il y eut un entr'acte. Chacun voulut avoir sa bouteille et, pour la vider, regarda un moment les étoiles. L'ataman ne buvait pas et conservait la même attitude que pendant le chant. Cependant il avait avancé timidement la main vers un flacon; le flacon n'avait pas répondu au signe, et le vieillard était rentré dans sa dignité, un peu triste peut-être de continuer à avoir soif parmi ces buveurs.

Quand les fioles furent vides, les Cosaques recommencèrent de chanter, de plus en plus échauffés, moins par les libations que par l'ivresse de leur poésie et de leur musique. Les voix s'enrouaient, mais n'en continuaient que plus fort. Ils auraient chanté jusqu'à l'épuisement, si la *Xénia* ne s'était remise en route.

Tel fut le dernier soir que nous passâmes sur la Volga. Pendant le dîner, particulièrement soigné, on porta des toasts à M. et Mme Pavlow, à M. et Mme Amalitzky, au capitaine du bateau, à l'assistant de M. Pavlow, M. de Schlippe.

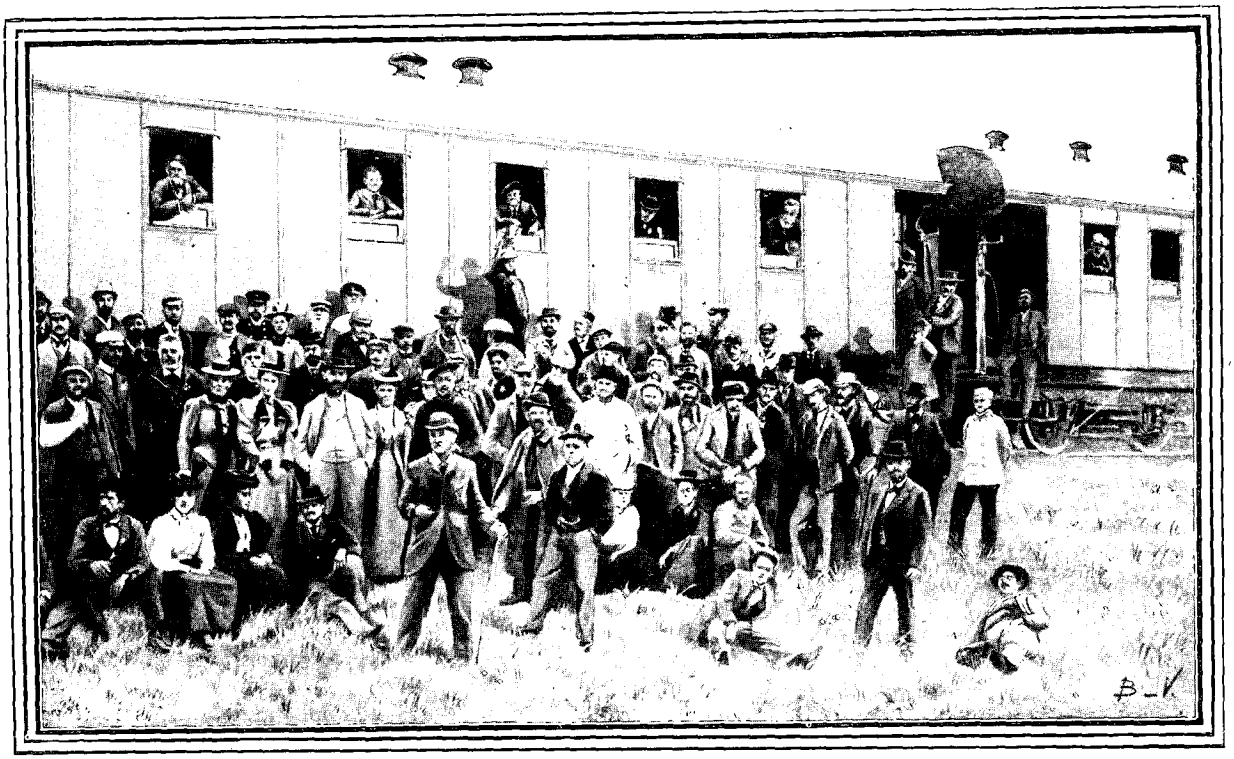
Le mardi 14 septembre, à 8 heures du matin, nous abordions à Tsaritsyn, dont quelques rues sont pavées d'affreux galets, les autres abandonnées aux sables. Cette ville, d'un désordre pittoresque, est comme bâtie provisoirement en vue d'une foire. Son marché regorge de melons et de raisin. Nous y voyons des chameaux traînant de grandes voitures de foin. Le long d'un mur sont assis des tziganes en guenilles, pouilleux et farouches à souhait. Mieux vaut les rencontrer là qu'au coin d'un bois. En gare, contemplé, par un grand concours de populations, nous attend le train spécial qui doit nous faire parcourir la steppe pendant soixante heures.

(A suivre.) Mme STANISLAS MEUNIER.



CHEF DE LA POLICE À TROUBNO (PAGE 322). — DESSIN D'OULEVAY. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



UN ARRÊT DES CONGRESSISTES DANS LA STEPPE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1],

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

II

La Steppe et le Caucase.

UN DE NOS PHAÉTONS SUR LA ROUTE MILITAIRE DE GÉORGIE (p. 328.) DESSIN DE MADAME CRAMPEL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

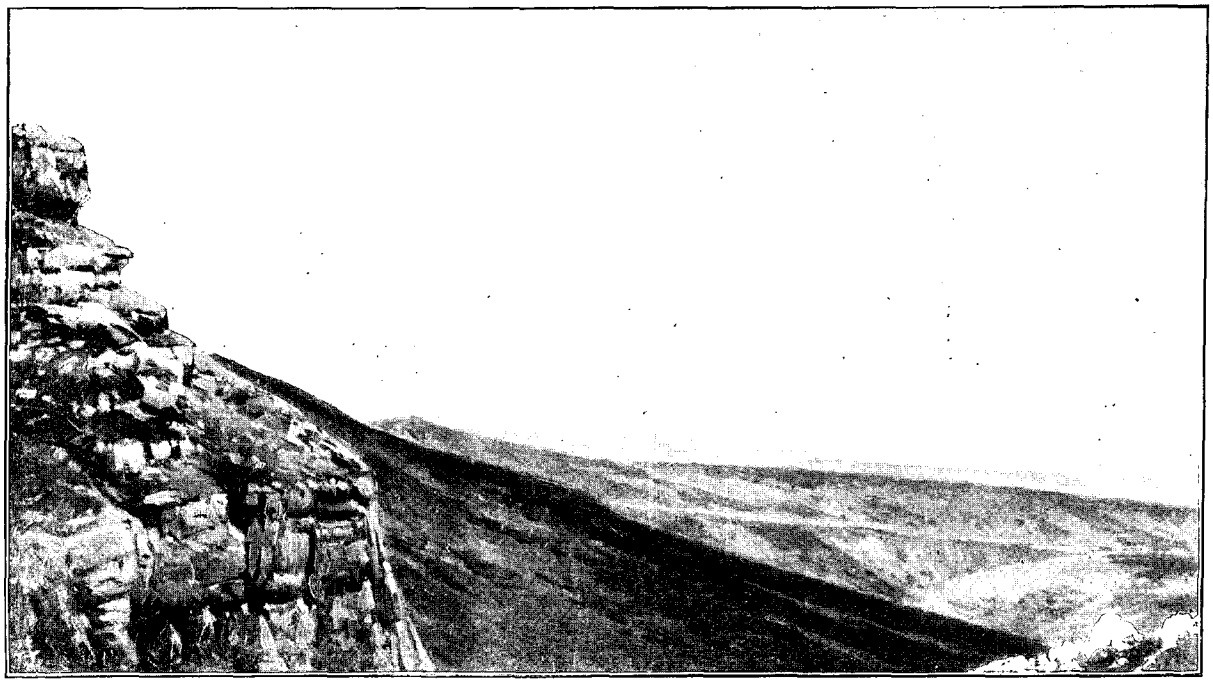
De Tsaritzyn à Vladikavkaz, le chemin de fer ne suit pas précisément la ligne droite. Il remonte jusqu'à Povorino, puis revient vers le Sud et va toucher à Rostov, sur la mer d'Azov. Après quoi il se décide à se diriger sur le Caucase. L'homme le plus aimable de la terre, M. Pétersen, inspecteur des chemins de fer, présida à notre installation. Ancien officier, très décoré et médaillé, il boite d'une blessure reçue jadis à la guerre, dans le Caucase. Maintenant, sa spécialité est d'accompagner les trains que prennent les têtes couronnées; il voyage souvent avec la famille impériale. Nous pouvions être fiers d'avoir un tel guide : d'une courtoisie et d'une complaisance parfaites avec tout le monde, il témoignait aux Français une sympathie qu'on ne saurait qualifier autrement que par le mot enthousiaste. M. et Mme Pavlow gardaient, du reste, à notre grand contentement, la direction de l'excursion, secondés par l'infatigable et dévoué M. de Schlippe, qui devait nous accompagner jusqu'à Tiflis. Toutes les fois que je pense à ce jeune homme très distingué, élève de l'Académie agricole et forestière de Moscou, j'évoque l'un des types de la bonté russe, bonté si fréquente que nous l'avons pour ainsi dire rencontrée partout, serviable sans bruit et sans impatience. Après Tsaritzyn, la voie traverse des sables bien évidemment marins; puis la steppe s'étend à perte de vue, souvent très ravinée. Çà et là, des chameaux attelés ou non, des troupes de moutons, des cochons à longs poils. Des champs de melons, comme sur les bords de la Volga. Une vague route tracée par les roues des voitures et

1. *Suite. Voyez p.* 313.

les piquets télégraphiques sur lesquels sont perchés des faucons. Des groupes de maisons blanches, avec des toits de chaume pyramidaux, autour d'églises en pitch-pin, à dômes de fer-blanc. Nous sommes chez les Cosaques du Don. Les arbres croissent sur le parcours des rivières. Nous en traversons une très belle, la Medviédiza, près de laquelle est bâti un village important, Sibiako, dont les rues sont larges comme la place de la Concorde : le terrain n'est pas cher. Puis la steppe déserte recommence, n'ayant pour limite que l'horizon, grise ou rousse, avec de grandes taches noires comme de l'encre et qui sont des terres labourées. Nous sommes ici dans la région du tchernoziom de la terre la plus fertile qui soit au monde. On la retourne avec de magnifiques attelages de trois paires de bœufs. Ce tchernoziom, dit-on, produit indéfiniment, sans engrais, mais ce n'est point exact : il arrive à s'épuiser dans la culture routinière qu'on lui donne. Alors on abandonne le champ pour en faire un autre, toute la surface cultivable étant bien loin d'être cultivée. On pourrait obtenir de la terre noire des récoltes à nourrir toute l'Europe. Cependant la famine a sévi plus d'une fois en Russie, notamment en 1891 et 1892, le tchernoziom n'ayant donné que le huitième de ce qu'on attendait. On ne s'ennuie pas dans nos cellules roulantes, parmi la monotonie grandiose de la plaine. On se promène dans toute la longueur du train, où nous sommes cent trente... On va prendre du thé dans le petit restaurant ; on fait des visites, on en reçoit ; on raconte des nouvelles, vraies ou fausses, on se communique des photographies, des cartes, des livres, on échange même des vues géologiques. On s'est un peu groupé par nationalités. Il y a un quartier allemand, un quartier anglais, un quartier français, dans lequel sont pas mal « d'étrangers », des Suisses, par exemple, et des Roumains et des Russes. Et le soir, tout ce qui était de bonne humeur dans le Congrès venait se réunir dans le salon à seize places dont la porte présentait cette inscription : « O vous qui entrez, laissez toute mélancolie »... Les titulaires de ce salon donnèrent une fête, fantastiquement illuminée avec — en guise de lanternes vénitiennes — des melons creusés et sculptés, à doubles visages grimaçants, autant de Janus riant et pleurant à la fois. Il y en avait de blafards, il y en avait de verts, il y en avait de très jaunes, il y en avait de rosés : c'était ainsi, pendues au plafond, des têtes coupées que le mouvement de l'express faisait follement tournoyer... On chanta en toutes langues ; on esquissa une gigue ; un jeune Suisse plein d'avenir et d'entrain s'improvisa chef d'un orchestre dont il nous fit les intruments. Tous les fauteuils du salon étaient déjà étirés en couchettes avec les draps dessus. C'étaient les canapés pour les invités, encore fort serrés. Il aurait peut-être fallu du champagne pour que la fête fût complète ; il n'y en eut point. Mais le lendemain on se rattrapa. M. Pétersen, qui avait été parmi les hôtes du salon exempt de mélancolie, et qui s'y était fait une pinte de bon sang, invita solennellement les Français du Congrès, et les Russes, à venir passer l'après-midi avec lui dans le wagon-restaurant. Et je vous prie de croire que ce ne fut pas du thé qu'il nous offrit : ce furent des bouteilles venant d'Epernay ou de Reims, et qui se vidèrent dans nos coupes pour de nombreux toasts. A la fin de la séance, l'enthousiasme de M. Pétersen pour les Français était indescriptible. Une dernière fois, il leva son

M. LOEVINSON-LESSING, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE IOURIEFF.

LE GLACIER DU DEVDOROK. — DESSIN DE TAYLOR.



L'ELBROUS. — DESSIN DE TAYLOR.

verre en disant : « Je bois au pays qui... », et sa phrase s'acheva par le geste d'un baiser qu'on envoie.

Telles étaient nos distractions dans la steppe. Ajoutez-y la descente trois fois par jour dans des buffets où la table était plantureuse, et la nuit un bon sommeil sur les couchettes trépidantes, et vous comprendrez que ces soixante heures aient été très supportables.

Les champs noirs devenaient de plus en plus nombreux. Les maisons basses, couvertes de chaume, avaient l'air de petites meules, et il y avait beaucoup de vraies meules, très grandes, et aussi des moulins à vent.

Nous traversons le Don. Une armée de Cosaques fait des manœuvres.

La pluie se met à tomber. La pluie sur la steppe !... Du gris sur du noir !... Le ciel et la terre se confondent, se dissolvent pour ainsi dire.

Le jeudi 16 septembre, nous nous trouvons dans un pays nouveau, peuplé de Caucasiens en bonnets d'astrakhan, en tunique élégante serrée à la taille fine, armés jusqu'aux dents, bien différents enfin des paysans russes rencontrés jusqu'ici. Nous sommes dans la vallée du Kouban, et nous passons cette belle rivière large, aux bords plantés d'arbres. La steppe persiste, mais au loin on aperçoit des collines boisées. Tout près de la voie paissent des chameaux. Le pays s'élève, et c'est toujours la terre noire, dans laquelle les routes tracent des sillons d'encre. Un semeur fait son geste « auguste » (Victor Hugo) et « large » (Emile Zola). D'immenses troupeaux, des bergers à cheval. On nous dit que nous devrions voir l'Elbrous ; mais une épaisse calotte de nuages nous fait le plus restreint des horizons. Quoi ! si près du Caucase, de l'énorme muraille entre l'Europe et l'Asie, et nous n'apercevons rien ! L'horrible temps qui nous a déjà tant nui nous persécutera-t-il au point de nous supprimer la montagne que nous allons traverser ? Avoir de la pluie dans la gorge du Darial, autant être à Asnières ou dans la plaine Saint-Denis. Je crois que je ne serais plus digne d'entrer dans le salon franco-suisse, d'où la mélancolie est bannie. Le mauvais temps me cause un chagrin incurable. Je sympathise avec un cimetière sans arbres, sur lequel se dressent des pierres semblables à nos menhirs.

Cependant quelques petits sommets de contre forts un instant crèvent les nuages et apparaissent au-dessus de la pente douce de la steppe.

Nous déjeunons à Minéraloï-Vodi. Nous passons à Prokladnaïa, ville très étendue, baignée dans une boue épaisse où les habitants pataugent pieds nus. De jolis jardins, avec des bananiers et autres plantes méridionales, égayent le voisinage de la gare. Les oies, les bœufs, les chevaux sont toujours très nombreux. Les hommes sont fort pittoresques avec la bourka, manteau de feutre brun à longs poils qui fait des plis majestueux, et le bachelik, qui se porte de vingt manières différentes et qui est ici réduit à l'emploi de capuchon.

Le soir, dans une nuit épaisse, nous arrivons à Vladikavkaz. Il pleut doucement. Les voitures nous emportent avec nos petits colis à l'hôtel de France, où nous trouvons, souriant, accueillant, ce pauvre M. Stœber, pharmacien de la ville qui, trois semaines plus tard, devait nous causer tant de peine par sa

disparition sur l'Ararat. Chose étrange, il nous donna déjà — il ne parlait pas français, et son allemand n'était pas toujours très clair, paraît-il — quelque angoisse par de faux renseignements. Comme nous nous informions de M. Lœwinson-Lessing, directeur de l'excursion du Caucase, il nous apprit qu'on était sans nouvelles de lui et qu'une grande avalanche avait coupé la route militaire... Nous avons dit que, pour arriver au Caucase, les congressistes étaient venus par trois routes différentes : nous par la Volga, d'autres par le Donetz, d'autres, en petit nombre, par Kiev. Au total, deux cents personnes qui ne pouvaient passer toutes à la fois le Caucase. M. Lœwinson-Lessing était parti la veille avec les excursionnistes du Donetz, arrivés avant ceux de la Volga ; les camarades que nous avions laissés à Piatigorsk devaient passer après nous. M. Lœwinson-Lessing se proposait de conduire le premier groupe jusqu'à Kazbek, puis de retourner à Vladikavkaz pour nous prendre et nous guider jusqu'au même point. Il en fut ainsi ; mais tout d'abord, nous ne comprîmes de cet arrangement que ceci : M. Lœwinson-Lessing était parti, une avalanche était tombée, et il était peut-être dessous avec soixante congressistes. Les figures étaient longues, à l'hôtel de France, d'autant que M. et Mme Pavlow, très fatigués et tenant justement leur mission comme terminée, s'étaient réfugiés dans un domicile inconnu.

Le lendemain, vendredi 17, la première personne que nous rencontrâmes dans les couloirs fut M. Lœwinson-Lessing, qui rit bien de nos inquiétudes à son égard. L'avalanche était tombée à 100 kilomètres de Kazbek...

Nous eûmes d'excellentes voitures, trente phaétons à quatre chevaux. Chacun des équipages portant seulement deux voyageurs et point de gros bagages, on put garder jusqu'à Tiflis les mêmes attelages, qui firent ainsi, en un peu plus de trois jours, 200 kilomètres en montagne.

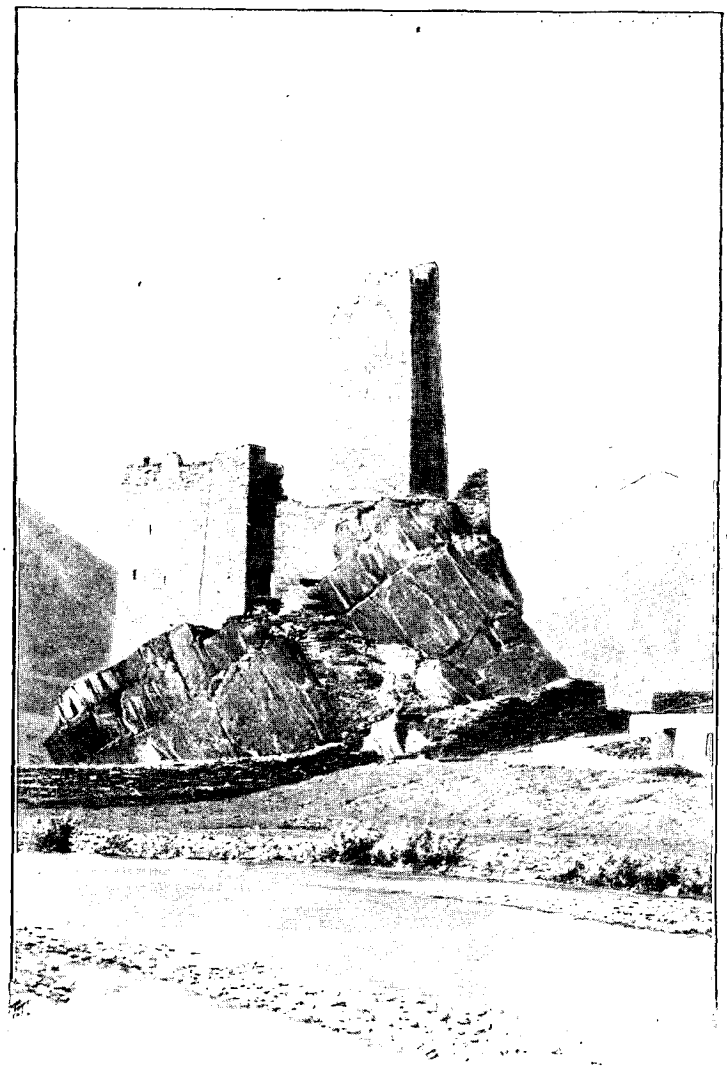
Il ne pleuvait pas à notre départ de Vladikavkaz, mais combien le ciel était menaçant, la terre boueuse ! Beaucoup de gens, parmi lesquels les parents des cochers qui leur apportaient des provisions de route, se trouvaient rangés sur le parcours de la caravane.

La ville a de larges rues et des boutiques pleines des charmantes industries du Caucase : l'orfèvrerie en filigrane, les manches d'armes, les fourreaux ciselés, les cravaches dorées, les galons, les fourrures, les tapis ; et en abondance des bourkas et des bacheliks dont plusieurs d'entre nous se munirent. Lorsque nous fûmes dans le faubourg, à la traversée du Térek, fleuve dont la route militaire suit la vallée, la petite cité nous apparut gaie et coquette, au milieu de ses arbres, posée gracieusement à 715 mètres d'altitude, sur le premier gradin de la chaîne, et dominant les vastes espaces de la steppe. Les voitures nous emportent, et bientôt nous voilà vraiment dans la montagne, entre le torrent et de beaux escarpements calcaires. La route est très fréquentée par des convois militaires, des transports de marchandises, des fourgons qui semblent contenir des déménagements et qui ont sur leurs caisses des femmes et des enfants étendus. Tout se range sur notre passage, grâce au cosaque qui galope en tête de notre colonne. Maintenant des parois blanches, très hautes et très sauvages, repoussent la chaussée tout à fait sur les bords du Térek, puis la capricieuse vallée s'élargit, et sur ses énormes pentes il nous semble que nous retrouvons la steppe : c'est la même herbe rare, courte, roussie ; peut-être au printemps y a-t-il des fleurs ; en ce moment, malgré l'été pluvieux, c'est la sécheresse, l'aridité la plus désagréable. A peine çà et là, très haut, de misérables arbres grêles, courts et tourmentés. Habituée aux forêts qui revêtent de verdure sombre le bas des montagnes alpines, je trouve presque triste de ne pas apercevoir de sapins.

LA VALLÉE DU TÉREK. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Le vent se lève et aussi la poussière, — si l'on peut appeler poussière un gravier qui menace de vous aveugler. Cependant on fait courageusement de la géologie. Jusqu'à Kazbek la route a été à ce point de vue admirablement préparée par notre savant guide. Les points qu'il faut regarder dans les escarpements sont marqués aux armes du Congrès, largement peintes en rouge : deux marteaux en croix dans un cercle; et parfois un magnifique fossile est à la fois signalé et protégé par le scientifique blason : regardez, messieurs, et ne touchez pas; c'est ici un monument, un témoin, qu'il faut laisser pour l'instruction des autres.

Fréquemment, nous apercevons aux détours de la route, sur des escarpements en apparence inaccessibles, de petits forts, sortes de guérites de pierre, observatoires très meurtriers qui eurent leur emploi jusqu'à la pacification complète du Caucase par les Russes. Le fort Djerakov, au milieu d'un site large, — ici s'ouvre la deuxième vallée longitudinale après Vladikavkaz, — est sur un tout autre modèle, et sert à loger des soldats. C'est un vaste quadrilatère de bâtiments et de murs crénelés, avec deux grosses tours en diagonale. Nous arrivons à Lars, célèbre par la prise de Schamyl. Nous y déjeunons sous la tente. Il fait froid, mais le repas nous réchauffe. Il est servi par des garçons en habit noir et par des Circassiens en costume, avec les formidables cartouchières et le grand kindjal. Maîtres d'hôtel et Tcherkesses sont assez sales. L'indigène qui nous passe le plateau est enrhumé, il renifle et s'essuie sur sa manche. C'est du reste une coutume nationale que de se moucher dans les doigts, même quand on possède un mouchoir. Les tentes ne sont pas de telles Capoues qu'on puisse s'y attarder. Nous en sortons le plus vite possible, d'autant que la vallée est superbe, caractérisée par des blocs erratiques que charrient les avalanches périodiques du glacier de Devdorok. M. Lœwinson-Lessing nous fait voir dans la rivière la pierre « Yermolov », qui mesure 29 mètres de long sur 15 mètres de large et 13 mètres de haut, c'est-à-dire 5.655 mètres cubes. Elle est là depuis 1832, époque à laquelle elle fut apportée par une avalanche qui remplit la vallée du Térek de blocs de glace et de boue, sur un parcours de plus de 2 kilomètres. La coulée avait jusqu'à 90 mètres de hauteur; la masse de l'avalanche plus de 15.000.000 de mètres cubes.



UN ANCIEN POSTE FORTIFIÉ, PRÈS DE KAZBEK. — DESSIN DE TAYLOR.

A partir de Lars, la région devient particulièrement grandiose. La vallée se resserre; la route s'élève au-dessus du torrent; les flancs de la montagne deviennent de véritables murailles; il semble qu'on entre dans une prison de Titans. Prométhée, le chercheur, l'audacieux, l'initiateur de l'homme, reçut dans ces montagnes son châtiment, fut enchaîné sur le mont Kazbek, vers lequel nous nous dirigeons..... Nous entrons dans la gorge du Darial, que les légendes font le séjour préféré de la reine, de la sorcière Tamara, qui changeait les passants en pierres, ce qui est moins criminel, après tout, que de les changer en pourceaux, comme faisait la magicienne d'Homère, Circé. La nature se montre là dans toute sa sauvagerie; elle s'y livre à la démolition de la puissante architecture surgie des entrailles du globe, dans le bouleversement de tout ce qui s'était solidifié à la surface. Les avalanches, les eaux, les frimas usent et sculptent les sommets, entassent au bas des pentes des masses invraisemblables d'éboulis, encombrent la vallée d'une multitude de blocs. On pressentirait, si on ne le savait, qu'on est ici dans un lieu décisif. Par cette gorge du Darial, cette déchirure naturelle entre des monts terribles,

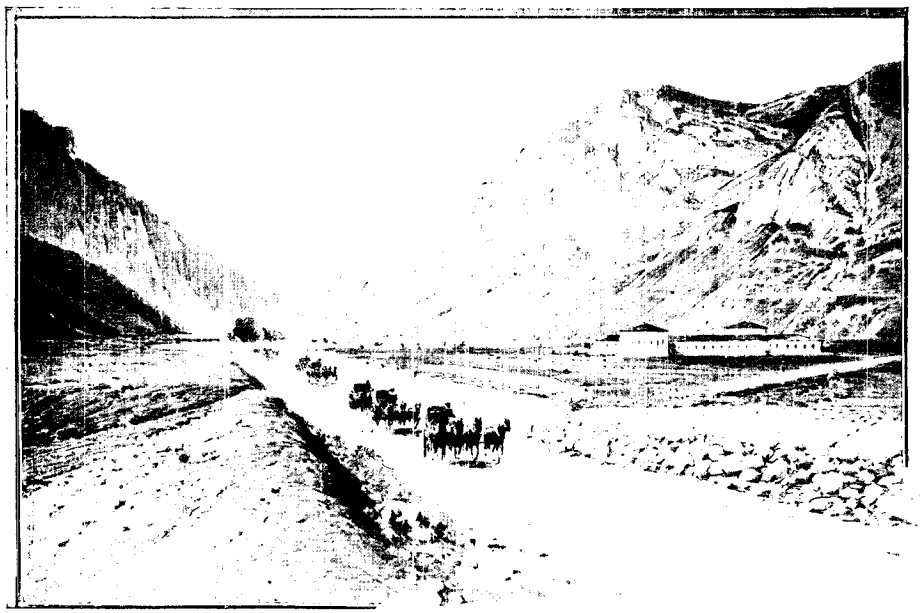
*

les hommes passèrent d'un monde à l'autre, lors des plus anciennes migrations. C'était le grand chemin des montagnards allant périodiquement piller la Géorgie. Dès le IIe siècle de notre ère, il y avait des forts. On voit toujours, on nous montre, le château de Tamara, sur un roc imposant, piédestal digne de lui.

Et, presqu'en face de ce château, notre attention est fixée sur un autre objet qui nous intéresse particulièrement. L'usage, dans le Caucase, est de peindre son nom en rouge sur les plus beaux rochers de la route. Toutes les langues, toutes les écritures de la région s'y trouvent représentées. Il y a peu de caractères latins, encore moins de mots français. Or, sur ce rocher du défilé de Darial, que lisait-on, au-dessous des armes du Congrès. Mlle MEUNIER, en gigantesques lettres rouges? Une charmante attention de M. Lœwinson-Lessing pour la plus jeune personne du Congrès, qui fut reconnaissante et fière, d'autant plus que dès sa petite enfance elle avait été pour l'alliance russe, et qu'elle avait chéri le Caucase comme l'un de ces pays mystérieux qui frappent également l'imagination des peuples et des poètes, des simples et des génies, sans doute par la force de quelque atavisme..... Et l'idée d'écrire là ce nom de jeune fille eut aussi quelque raison compliquée, cachée même à celui qu'elle fit agir. De cette jeune fille, avant le voyage il ne savait que le nom, et il se trouva que ce nom était digne de figurer là, à cause des sentiments de celle qui le portait.

La pluie, qui depuis le matin nous menaçait, enfin nous accabla. Il fallut baisser les capotes des voitures et subir maussadement la maussade averse, privés de toute vue en ces montagnes de contes de fée. Et c'était fini aussi pour la géologie..... Comment donner du marteau sur ces parois ruisselantes?..... Toute la laborieuse préparation du reste de la route devenait inutile! Et je vois encore M. Lœwinson-Lessing, pour nous éviter la peine de descendre, quitter sa voiture et, couvert de sa bourka, aller de phaéton en phaéton donner des explications. C'était la première manifestation d'un dévouement dont nous eûmes des preuves constantes jusqu'en Arménie, jusqu'à la fin du voyage.

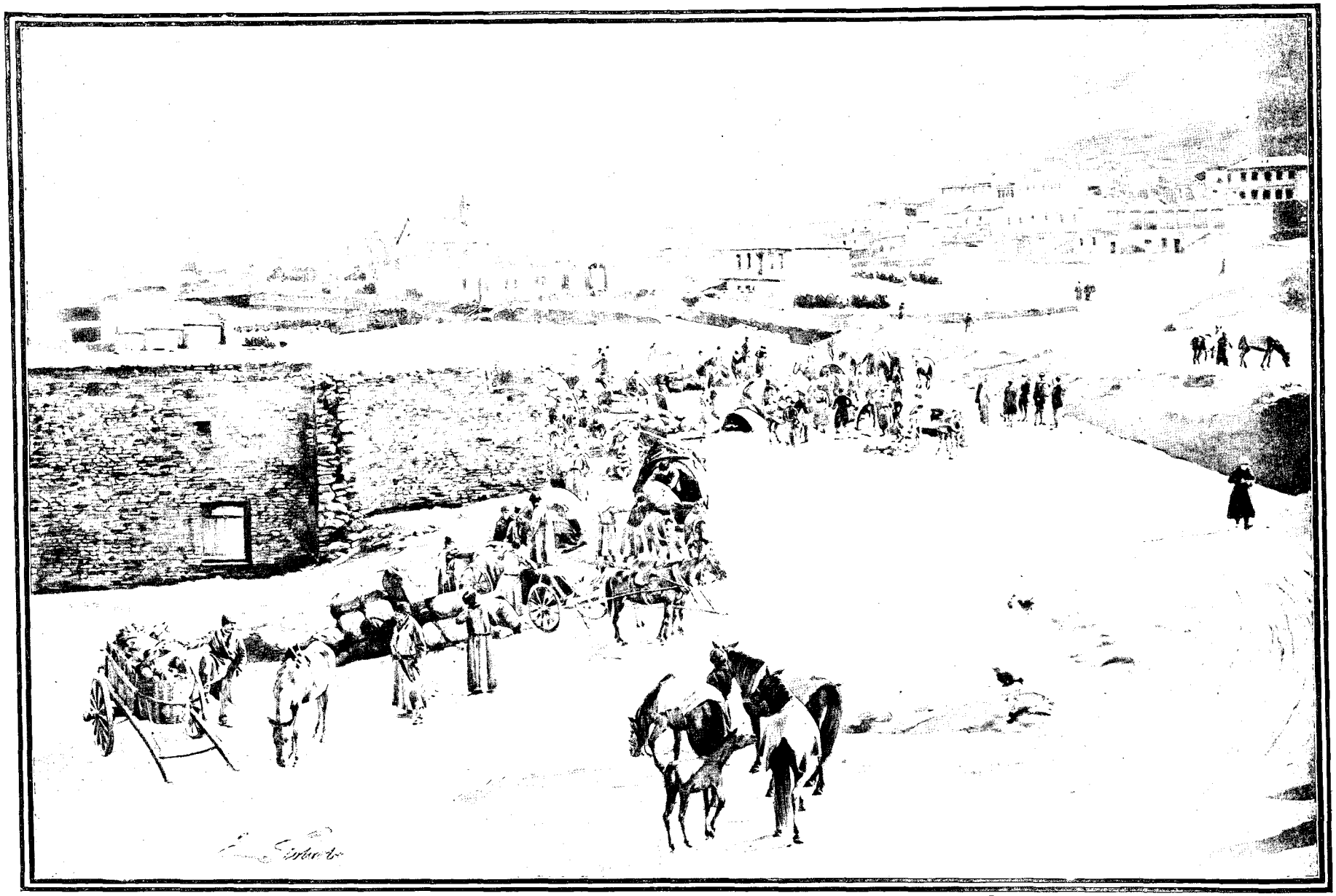
Mais la nuit, hâtée par le mauvais temps, vient de bonne heure; et décidément il n'y a plus rien à faire... qu'à dormir dans son coin, bercée par la monotone musique des sonnailles des chevaux, des sifflements du vent, du choc de la pluie sur le cuir de la voiture. Le programme nous annonçait, pour cette journée, la possibilité de visiter le glacier du Devdorok!... Hélas! il fallait gagner Kazbek au plus tôt. Et de loin des lumières assez brillantes nous signalèrent la maison de poste où nous devions coucher. Ce gîte n'était pas sans me causer des inquiétudes. Les voyageurs que j'avais lus, et même des personnes de Saint-Pétersbourg que j'avais attentivement écoutées, étaient unanimes à m'annoncer dans les auberges une malpropreté révoltante, et surtout une vermine qui faisaient du coucher un supplice.



LE FORT DJERAKOV (PAGE 329). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Arriver par un déluge dans une maison qu'on soupçonne n'est pas fait pour éclaircir des idées enténébrées..... Suivant un Tcherkesse qui s'était emparé de mes colis, je passai devant les portes ouvertes d'une salle à manger bien confortable, et par un large escalier j'arrivai au dortoir des dames, composé de deux chambres; j'en occupai une avec ma fille et la jolie madame Diener, qui était si gaie qu'il n'y avait pas moyen de ne pas rire avec elle. Et puis, ce logis n'avait pas l'air si malpropre. Il ne l'était même pas du tout, ayant un beau parquet ciré et d'élégantes tentures aux fenêtres... Des lits de fer, garnis de paillasses, de draps blancs, d'une couverture neuve, avaient été apportés pour nous, dans ces appartements qu'occupent les membres de la famille impériale, lorsqu'ils traversent le Caucase. Les insectes n'étaient pas à redouter.

Mais on était mal installé pour la toilette. La faïence anglaise et la porcelaine de Limoges sont peu



CAMPEMENT COSAQUE À KAZBEK. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

connues en Caucasie. Les cuvettes y sont en tôle émaillée, ou en cuivre, ces dernières très belles; mais il y en avait une seule par chambre. Il n'est pas inutile d'avoir sa cuvette de caoutchouc, et encore faut-il parlementer assez laborieusement pour obtenir de l'eau. A Kasbek on finit par nous en apporter assez. Nous avions pour femmes de chambre des Tcherkesses avec cartouchières et kindjal, mais ils avaient mis un petit tablier blanc. Nous ne devions plus voir de servantes sérieuses jusqu'au moment où nous prîmes le bateau sur la mer Noire. Je crois que l'esclavage des femmes, chez les chrétiens et chez les musulmans, consiste à ne rien faire; et c'est, en effet, ce qui peut arriver de pire à une créature humaine.

OURSON CAPTIF A MTSKHÈTE.
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Dans la salle à manger, nos caméristes se transformèrent en maîtres d'hôtel vifs et intelligents. Le dîner fut très bon. On but à la santé de M. Lœwinson-Lessing, qui nous quittait pour retourner à Vladikavkaz chercher le troisième groupe des congressistes. Il nous donna plusieurs instructions, celle, entre autres, d'emporter nos draps, qui devaient nous servir dans les deux stations suivantes de la route militaire. Ainsi aux préoccupations scientifiques se mêlaient constamment les soins matériels.

Le lendemain nous eûmes le bonheur inespéré de voir le soleil se lever dans un ciel pur, et éclairer de ses plus beaux rayons les cimes du Kazbek. La belle montagne était juste en face de ma fenêtre. Réveillée avant l'aube avec le désir fervent de la contempler, j'eus avec toutes ses nuances l'incomparable spectacle. D'abord, dans la blancheur grise du jour à peine naissant, ce fut la blancheur bleuâtre de la cime, blancheur dure, froide aux yeux; puis cette netteté tranchante s'adoucit, perdit son éclat, pour ainsi dire, se para des lueurs de l'atmosphère, bientôt roses de la montée rapide du soleil. Et alors nous assistâmes à un phénomène surprenant: un brouillard léger, transparent, enveloppa le Kazbek d'une gaze pourpre et lumineuse, la robe d'une surhumaine Loïe Fuller; puis la gaze se déchira, disparut; la montagne redevint blanche, pure et froidement orgueilleuse sous le soleil....

Ancien volcan, comme la plupart des sommets du Caucase, le Kazbek est un cône à deux sommets dont le haut est andésitique, la base formée par des schistes paléozoïques. Les éruptions ont donné lieu à d'énormes coulées d'andésite qui se dirigent dans la vallée du Térek. Huit glaciers de premier ordre, dont le plus important est celui de Devdorok, descendent du Kazbek, et l'on évalue à 71 kilomètres carrés l'étendue qu'occupent ses glaces et ses neiges.

Après avoir bien admiré la montagne, nous nous occupons des hommes, du village, que nous n'avons pas même aperçu hier. Et ce que nous voyons tout d'abord c'est un campement de soldats tcherkesses, avec beaucoup de chevaux, des sacs tout bourrés d'effets et prêts à être chargés. Nous passons devant quelques maisons basses dans lesquelles entrent des femmes portant des cruches sur l'épaule. Elles se hâtent de disparaître; mais leurs marmots nous regardent curieusement, et même viennent nous importuner pour avoir des kopeks. Nous parvenons à une petite chapelle autour de laquelle sont des tombes marquées par des dalles frustes..... Mais il y a un monument aussi, celui de Lermontov, à qui ce pays fut cher, dans lequel il fit vivre son *Démon*, et où il mourut, tué en duel à trente ans.... De l'autre côté de la rivière et bien au-dessus, fort proche en apparence du Kasbek, est un autre village noir dont les nombreuses maisons sont serrées les unes contre les autres, et qui me rappelle un peu Saint-Martin-Lantosque, dans les Alpes-Maritimes. Plus haut encore que ce village est une ruine fort ancienne, celle d'une église, peut-être d'un monastère dont la construction remonterait au règne de Tamara. « Dans le massif et les embranchements du Kazbek, dit M. Lœwinson-

Lessing, on trouve beaucoup de cavernes qui ont pu servir d'habitations aux anachorètes. Entre les glaciers Abanot et Orotsveri, on voit, à plus de 3.500 mètres d'altitude, des ruines qui semblent confirmer la légende populaire d'un cloître inaccessible du nom de Betlem, renfermant de grandes richesses.

Nous ne pouvons aller les chercher; nous ne sommes que des passants; il faut remonter en voiture, dire adieu au Kasbek et partir pour de nouveaux horizons ».

La journée semble devoir tenir les promesses du matin; mais il fait très froid. La route est pendant assez longtemps dans l'ombre des montagnes, et, malgré les manteaux d'hiver, nous grelottons. Kazbek est à 1.750 mètres, et nous montons rapidement, nos quatre chevaux gardant presque toujours le trot. La vallée forme un cirque dans lequel débouchent d'autres vallées. Des coulées de lave s'étendent sur les moraines, ce qui prouve l'activité récente du volcan, postérieure à la grande extension des glaciers. La végétation devient plus riche; les pentes sont herbeuses, et de gros moutons, agiles, malgré leur lourdeur, autant que des chèvres, paissent très haut. Sur ces pentes sont niches des villages d'assez mauvaises façons, ayant tous les petits forts dont j'ai déjà parlé. Ce sont bien là les repaires classiques de brigands surveillant et écumant la route.

En face d'un mur à pic, formé par une lave columnaire, se trouve la station de Kobi, où un confortable goûter de petits pâtés à la viande, tout brûlants, et de verres de thé également brûlants, nous réchauffe et nous ragaillardit. Nous sommes ici à l'embouchure de la Kissya, et en face de l'embouchure de la gorge Troussoskoë. La route quitte la vallée du Térek, et nous remontons la gorge de la Baïdarka jusqu'au col de la Croix (2.560 mètres), qui tire son nom du monument de pierre érigé à sa cime.

C'est ici la ligne de partage des eaux, le point géographique — mais non politique — où nous passons d'Europe en Asie. Le site est large et plat, vraiment imposant. Les terrains sont des schistes paléozoïques dont l'inclinaison varie entre 45° et 80°. Maintenant nous allons descendre la vallée de l'Aragva, jusqu'à sa jonction avec la Koura; et sur les deux rives, nous verrons constamment des coulées de lave andésitique.

La flore du versant sud nous apparaît aussitôt plus riche; nous pouvons cueillir des pyrèthres, des gentianes. A Goudaour, où nous déjeunons sous la tente, nous n'avons pas froid; nous sommes tout étonnés d'avoir beau temps, et un peu inquiets : évidemment cela ne va pas durer. Après le déjeuner, quelques-uns de nos compagnons allèrent à cheval voir le volcan Sakakhi, situé à 3.000 mètres dans le groupe des Montagnes Rouges, au-dessus des sources de l'Aragva. Ils eurent une vue superbe sur des cimes blanches, car la neige récemment tombée avait donné à toutes des airs de grandes montagnes. Mais, me dit M. Marcellin Boule, on ne put faire de géologie, ni voir la physionomie du volcan, but de l'excursion, précisément à cause de cette neige nouvelle.

L'aspect de l'Aragva, qui coule à Goudaour dans une gorge profonde, est des plus pittoresques, à cause des colonnades de lave et des découpures des rives en promontoires escarpés, en tournants rapides.

GÉORGIENS A ANANOUR (PAGE 334).
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Nous arrivons de jour à Mléty. On nous donne une bonne chambre que nous occupons en famille. Très propre, elle a des tapis, une toilette, une glace. La station est plus petite que celle de Kazbek, quoique bâtie sur le même plan, avec la même décoration aux appartements réservés. Il y a un dortoir pour les hommes et quelques tentes à deux places dans lesquelles on fut fort bien, paraît-il. Nous mettons nos draps à nos lits, et nous allons faire une promenade. La belle soirée après la belle journée! Et la belle campagne! Les gens du village coupent leur seigle, en chantant, avec de longues faucilles peu recourbées.

L'heure du dîner nous ramena au logis. La salle à manger était véritablement élégante, peinte en blanc, avec des boiseries sculptées, un parquet brillamment ciré. Le couvert aussi était éblouissant, et le menu fut

des plus délicats, avec du poisson, du gibier, du mouton exquis, une glace, des raisins superbes. Et il y a des gens qui font des difficultés pour aller dans le Caucase!

Par exemple, le dimanche 19, le temps fut atroce... Ah! quel désespoir de baisser la capote de sa voiture!... Il faisait chaud, la pluie paraissait plutôt une averse d'orage qu'une de ces pluies du Nord sinistrement entêtées. Cependant l'état des chemins annonçait qu'ils avaient reçu autant d'eau que les terres d'Europe...

La partie la plus réputée de la route militaire est le défilé du Darial. Pour moi, je préfère la partie méridionale. Elle me donnait des sensations nouvelles. Tout m'en plaisait, depuis les horizons vastes dont les nuages n'arrivaient à masquer qu'une partie, jusqu'à l'architecture des maisons de paysans, bâties pour ainsi dire les unes sur les autres, les toits plats avançants de celles-ci formant les terrasses de celles-là. Pendant les belles nuits d'été, c'est sur ces toits que l'on va dormir. Les fleurs étaient abondantes; les pentes boisées avaient les aspects des Ardennes, du Harz, en de très grandes dimensions.

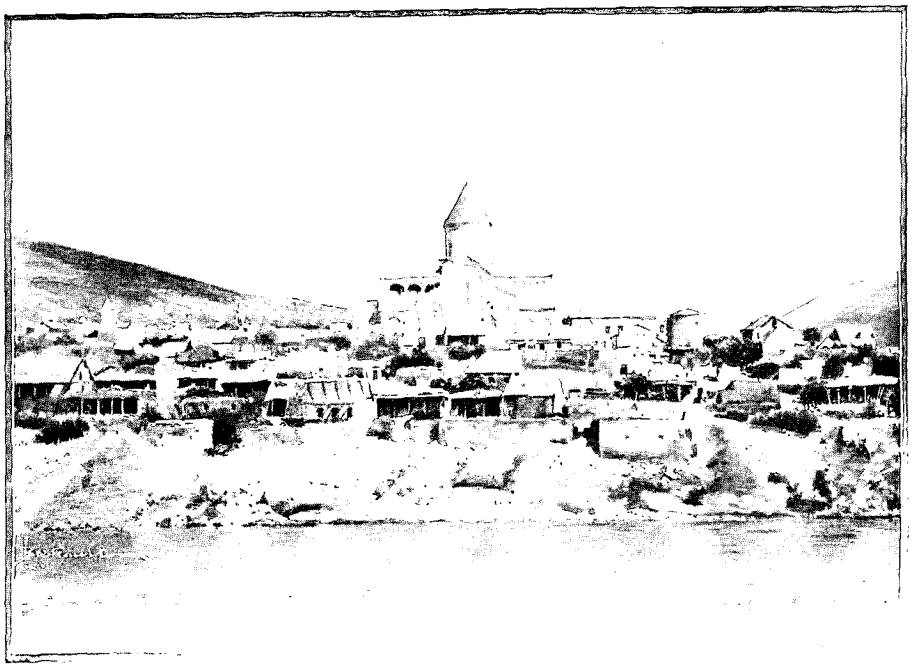
Il pleut encore lorsque nous arrivons à Passanaour, où nous nous arrêtons un instant. Près d'une maison est attaché un petit ours qui croque des pommes et boit à la bouteille en levant fort bien le coude. On nous annonce que, tout à l'heure, il nous faudra quitter notre voiture et monter dans des chars découverts pour aller à Ginvany, sous l'averse!

Nous voici au lieu où se produisit cette avalanche dont on nous avait parlé à Vladikavkaz. En réalité, il s'agit d'un torrent de boue analogue à celui qui se déversa sur les Bains de Saint-Gervais. Ici il n'y avait pas de village sur le passage de la coulée, autrement le désastre eût été grand. La route est complètement obstruée; il faut faire un détour; de nombreux ouvriers s'emploient au déblaiement. Des blocs énormes, des arbres entiers ont été charriés jusque dans la rivière. La boue a enterré toute la végétation, des branches d'arbres encore vivantes sortent, comme des bras, de l'enlisement. Cette région est coutumière de semblables accidents. Un peu plus loin, entre Ananour et Ginvany, on nous montra une place où sont ensevelies dix-huit personnes; le chemin a été fait par-dessus; la catastrophe remonte à deux ans.

L'AUTEUR ET SA FILLE EN COSTUME GÉORGIEN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE PIROU.

La pluie cessa au moment où elle aurait pu nous ennuyer le plus, à Ananour. En descendant devant la maison de poste, on se frotta les yeux, car on apercevait des êtres étranges qu'on ne voit communément qu'à l'Opéra, et encore!.., des guerriers couverts de cottes de mailles, de petites calottes de fer, de plaques de fer sur les bras et portant de grandes épées et de petits boucliers à clous; d'autres, également vêtus d'une façon farouche et archaïque, mais sans tissus métalliques, avaient des tromblons dans des fourreaux de peau poilue. Nous avions devant nous les Khevsours, montagnards plutôt païens que chrétiens, quoiqu'ils prétendent descendre des croisés, qui, comme on le sait, prirent les chemins les plus divers pour se rendre à Jérusalem. Les armes que ces guerriers nous exhibèrent venaient, disaient-ils, de ces pères illustres, et ils nous montrèrent sur leurs épées la croix ordonnée par Pierre l'Ermite. C'était M. Souchtchinsky qui devait nous guider à Ginvany. Il était venu à notre rencontre à Ananour, où l'on nous donna des équipages peu somptueux et bien assortis à l'affreuse route qu'il nous fallait suivre. L'excursion n'en fut que plus gaie. D'ailleurs Ginvany me remplit de ravissement. Quoique le décor n'eût rien d'Italien, j'y éprouvai une impression analogue à celle que cause la lecture d'une églogue virgilienne... Une grande prairie, d'admirables noyers, des chevaux, des bœufs en liberté; de beaux Géorgiens aux yeux noirs, à la taille svelte, qui nous tendaient des aiguières de cuivre ciselé et nous versaient sur les mains l'eau de leurs amphores harmonieuses, et un ciel délicieux, bleu pâle, avec de légers nuages blancs; de grandes taches de soleil coulant à travers les ombrages sur la terre verte; la vue admirable sur les méandres de la vallée;

le bruit du torrent nous arrivant en murmure aussi doux que le bruissement des feuilles. M. Souchtchinsky nous fit, d'une façon charmante, les honneurs de la table dressée sous une longue tente multicolore; nous prîmes place sur des bancs recouverts de tapis, et nous eûmes un excellent repas servi par les beaux Géorgiens et un affreux garçon en habit noir... (Pauvre garçon, comme je l'arrange!... Il était peut-être aussi beau que les Géorgiens, mais je ne le regardai point : je n'aperçus que son habit.) Ce repas représentait beaucoup de peines et de dépenses, car il avait fallu apporter là, outre le garçon en habit noir, tous les vivres et le couvert, et les ustensiles de la cuisine, le misérable village de Ginvany n'offrant pas la moindre ressource.



MTSKHÈTE : LA VILLE ET LA CATHÉDRALE (PAGE 336).
DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Après le déjeuner on nous donna une grande représentation d'escrime : les Khevours combattirent accroupis, à genoux, avec leurs épées des croisades et leur petit bouclier. Oh! ils ne se firent pas de mal et ils ne se donnèrent pas trop chaud. Ce fut d'un enfantin à faire rire « les cinq parties du monde. » On rit, mais l'on applaudit, car les bonnes gens étaient sérieux.

Ensuite je laissai mon mari et ma fille aller, avec les géologues zélés, sous la conduite de M. Souchtchinsky, à l'assaut des escarpements où l'on devait trouver des fossiles, et je restai à contempler, occupation plus douce à mon goût que la science active... Puis les environs m'attirèrent. Je cueillis des *eryngium* à travers un dédale de blocs erratiques, et je gagnai un château ruiné, autrefois imposant et menaçant, autour duquel se groupaient des masures à toits plats, à murs de gros galets disposés obliquement avec une certaine symétrie... Une brave femme obligeamment m'engagea à entrer chez elle ; elle était assez déguenillée, la tête enveloppée de mouchoirs sur quelque vague diadème que l'on ne voyait pas, et ses enfants étaient mal tenus ; mais son logis était fort propre ; sombre, ne recevant de jour que par la porte, il n'exhalait aucune odeur fâcheuse. Sur le sol de terre battue, soigneusement balayé, se trouvaient de jolies poteries, des boîtes sculptées, des paniers. Une cheminée était pratiquée dans l'épaisseur du mur, qui recélait aussi différentes niches servant d'armoires. Pour lit, une planche ; l'été, comme je l'ai dit, on dort sur le toit. Le plafond de bois avait des poutres sculptées supportant des bottes d'oignons et des paquets de plantes aromatiques.

Et maintenant, on nous pressait de partir, le chemin étant long encore jusqu'à Tsilkany, lieu du coucher. Il fallait gravir les hauteurs de Douchet et, alors que nous étions à Ananour à l'altitude très modeste de 650 mètres, nous trouver dans peu d'heures sur un col de 1 800 mètres.

... Il fait beau, il fait chaud, les aspects du paysage sont variés. D'abord au fond de la vallée, suivant ses détours, dominée par des escarpements aux couleurs vives, la route s'élève ensuite en lacets, et le panorama s'agrandit merveilleusement... Le passage du col ne nous donne pas l'impression de froid habituelle sur les hauteurs... Nous apercevons un étonnant village qui a des maisons en vannerie, dirait-on... Il en a aussi en pierre, dans l'architecture ordinaire du pays, avec des toits plats, sur lesquels des femmes vêtues de blanc sont joliment groupées. Le soir s'annonce; mais tous les détails du paysage restent visibles. Au bas de cette montagne de Douchet s'étend un lac. Nous descendons rapidement, sans secousses, avec la sensation de planer, le long de terrains labourés, de prairies en pentes douces, au milieu desquelles sont des bouquets de bois. Nous rencontrons des chars traînés par des buffles... Nous croisons la poste, incident ordinairement banal, et qu'annonce une trompe semblable à celle de nos mail-coach... Mais cette fois, dans le coupé, nous entrevoyons une délicieuse femme, en turban de cachemire gris, avec des traits raphaéliques, de grands yeux noirs, une peau de lis. Il nous semble qu'elle nous envoie un sourire malicieux. Je lui aurais bien envoyé un

baiser, parce que je crus qu'elle représentait la beauté caucasienne; mais, maintenant, je suis persuadée qu'elle n'était pas du pays; je n'ai vu cette coiffure qu'à elle, et puis son type fin n'est pas celui des femmes géorgiennes. Et je peux bien dire à ce propos que ces créatures tant vantées n'auraient pas grand succès dans un salon parisien; elles ont de beaux yeux, une belle peau, de belles dents; mais elles sont très lourdes, sans taille, et elles ont les grands nez qu'on voit aux Turcs classiques, — aux Turcs de Caran d'Ache.

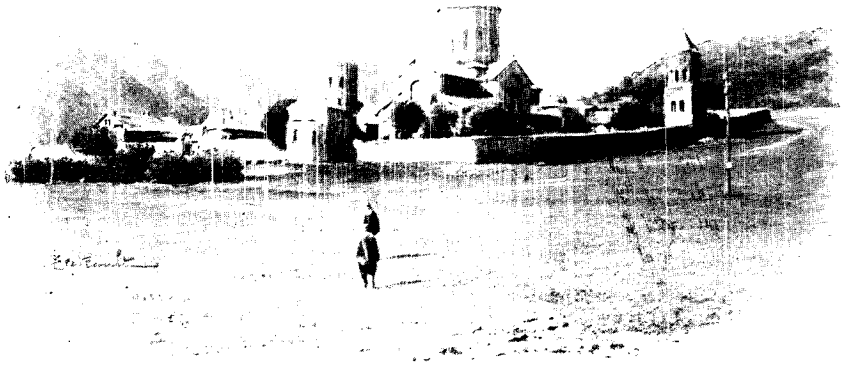
La maison de poste de Tsilkany, quoique sur le même modèle que celles de Kazbek et de Mléty, était loin d'être aussi propre. Nous la quittâmes de bonne heure, le lundi 20, afin d'arriver à Tiflis vers midi. Le ciel était superbe, le soleil lançait ses rayons au-dessus de nuages noirs qui semblaient contenir la tempête. Dernière et vaine menace du mauvais temps. Bientôt l'azur fut immuable. Ma compagne et moi nous nous sentons heureuses de cette splendeur, de cette traversée sans encombre de la montagne, de tout ce qui nous attend encore... Nous sommes en Orient, tout près du mystérieux berceau des peuples, et la diversité des hommes se trouve symbolisée dans ce Caucase où vivent tant de races différentes. Nous interrogeons avec un ardent intérêt les physionomies des passants; nous quêtons les souvenirs historiques le long de la route. Ils abondent, du reste, dans les ruines imposantes encore... Mais les voitures rapides, qui soulèvent de la poussière, ne nous laissent pas le temps de bien voir. Cependant elles s'arrêtent au milieu d'une tranchée qui coupe un cimetière, les tombes sortant en partie du conglomérat.

Nous approchons de Mtskhète, autrefois capitale de la Géorgie, fondée par Mtskhettos, fils de Kartlos, lequel fut le père du peuple géorgien. Un peu avant la ville, nous pénétrons dans un grand enclos qui renferme une église, une vieille chapelle sur le tombeau de sainte Nina, avec des fresques grotesques, une église en construction, un couvent de nonnes, une école de petites filles, un cimetière et une tour. A la sortie, rencontre d'un petit ours attaché à la porte d'une maison et qui voudrait bien nous mordre.

Que de poussière, que de soleil! Les chevaux prennent le galop. La route est bien celle des abords d'une grande ville, suivie par des quantités de paysans qui reviennent du marché avec leurs ânes, si fins, si dociles, si solides, si gais, jamais maltraités. Un camp énorme dans l'activité de ses exercices. Une petite rivière où sont couchés des buffles. Quelques lacets gravis, et nous sommes dans les rues de Tiflis, des rues européennes, avec des tramways, des magasins de toutes sortes, une animation qui nous paraît considérable au sortir des aspects sévères de la montagne.

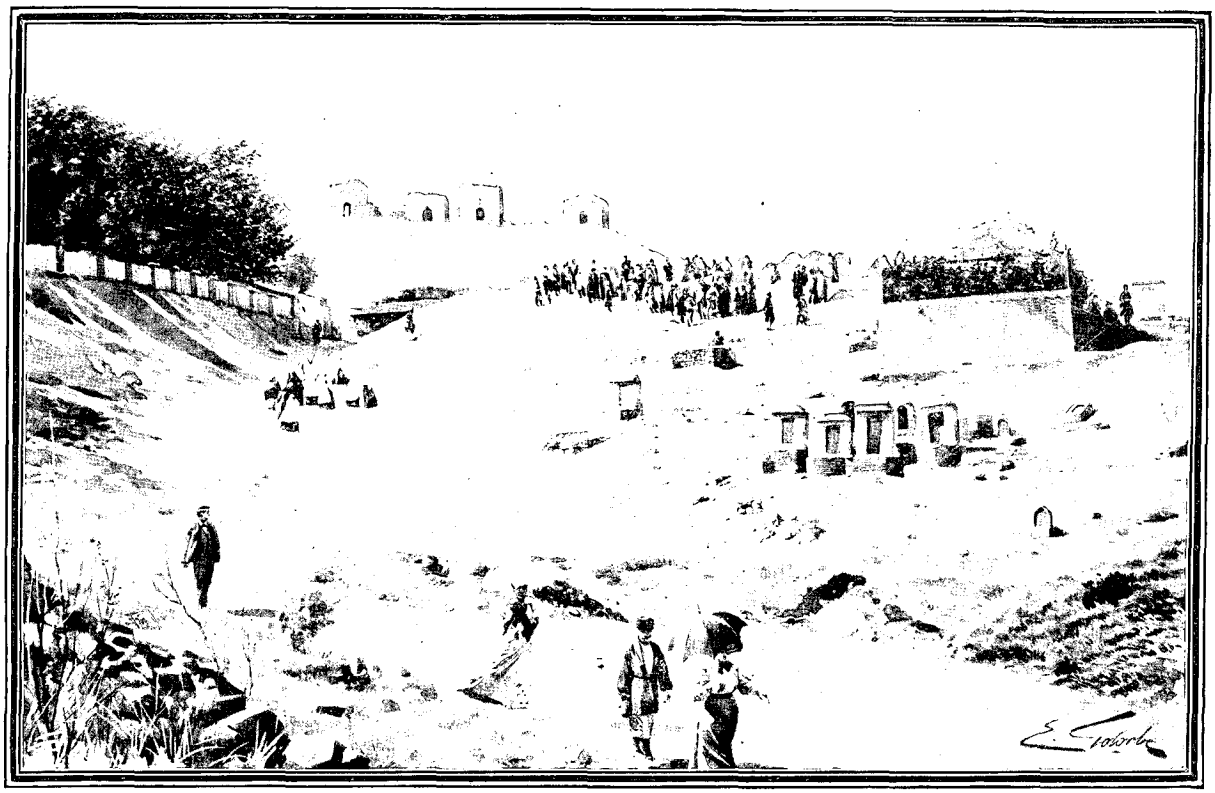
Le chemin de fer de Tiflis à Batoum passe à Mtskhète. Après avoir traversé la Koura, qui a ici son confluent avec l'Aragva, nous avons une très jolie vue d'ensemble de la ville, étageant au-dessus de la rivière ses maisons à toits plats, à terrasses, à galeries. Les coupoles en fer-blanc des églises étincellent comme des miroirs.

(A suivre.) Mme STANISLAS MEUNIER.



ÉGLISE ET POSTE D'ANANOUR
DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE

Droits de traduction et de reproduction réservés



UN ENTERREMENT MUSULMAN À TIFLIS (PAGE 341). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1],

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

III

Tiflis. — Le Désert. — Bakou.

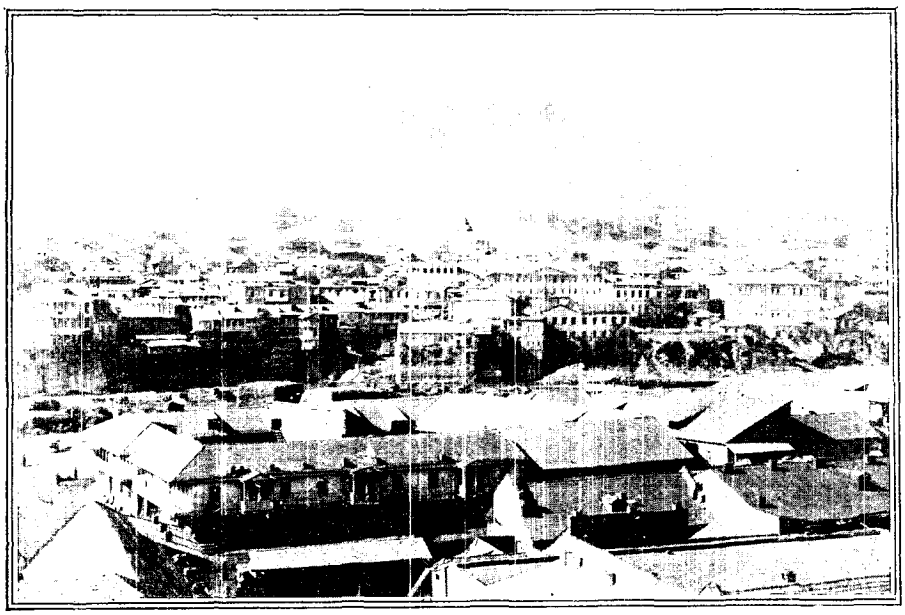
UNE RUELLE A TIFLIS.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGR. DE M. MARCELLIN BOULE.

Nous ne fûmes pas mécontents, après la traversée du Caucase, — 200 kilomètres en voiture et trois nuits passées sur des paillasses, — de nous trouver dans un véritable hôtel, celui que le Congrès nous avait assigné étant d'ailleurs parmi les mieux tenus : propreté hollandaise, lits parfaits, eau en abondance et service fait par de pauvres diables d'hommes, — l'unique femme de chambre étant là pour la forme et se tenant tout le jour accoudée au balcon. Débarrassés de la poussière du chemin, nous nous rendîmes au Sobranié-Club, un édifice superbe où le Congrès logeait en partie et où tous prenaient leurs repas. On juge du bruit, de l'animation, de la chaleur et de la lenteur avec laquelle circulaient les plats parmi un tel encombrement d'hôtes. Tiflis conquit, je crois, le cœur de chacun ; je l'entendis vanter très haut par des gens qui avaient vu beaucoup de villes d'Orient et qui la mettaient parmi les plus belles. Pourtant elle a peu de réputation en Europe, peut-être parce que les Anglais, ces Cook, ne l'ont pas lancée. Elle plaît dans sa partie européenne, parce qu'elle y est très vivante, en voie d'accroissement, de prospérité, et en même temps intellectuelle ; elle a un beau théâtre, plus de librairies que beaucoup de grandes villes de nos pays ; on y rencontre des théories de petites pensionnaires se promenant vêtues de blanc dans des voitures ; les officiers y sont élégants, souvent en brillante tenue ; les femmes ont le désir manifeste d'être trouvées belles. Elle plaît dans ses quartiers indigènes où les rues

1. *Suite. Voyez p.* 313 *et* 325.

sont noires, tortueuses, mal odorantes. Vous n'apercevez peut-être pas bien dans ce que je vous dis là les raisons de cet attrait. Elles se dégageront, je l'espère, dans la suite du récit. Je conviens qu'après tout Tiflis n'a rien d'extraordinaire. La nature semble même avoir disgracié ses alentours ; elle est dans une plaine nue qu'enclosent les montagnes les plus arides que l'on puisse voir, — des murs ne sont pas plus nus, — mais cette enceinte a la beauté d'une architecture, la ligne, les nobles proportions ; et au-dessus d'elle s'étend le dôme adorablement pur d'un ciel presque toujours lumineux..... Tiflis a le charme; elle enchante comme certaines femmes qui sont mieux que belles. Je n'oserais affirmer de la sorte si j'avais été seule à aimer Tiflis ; mais je ne fais que rendre l'impression générale.

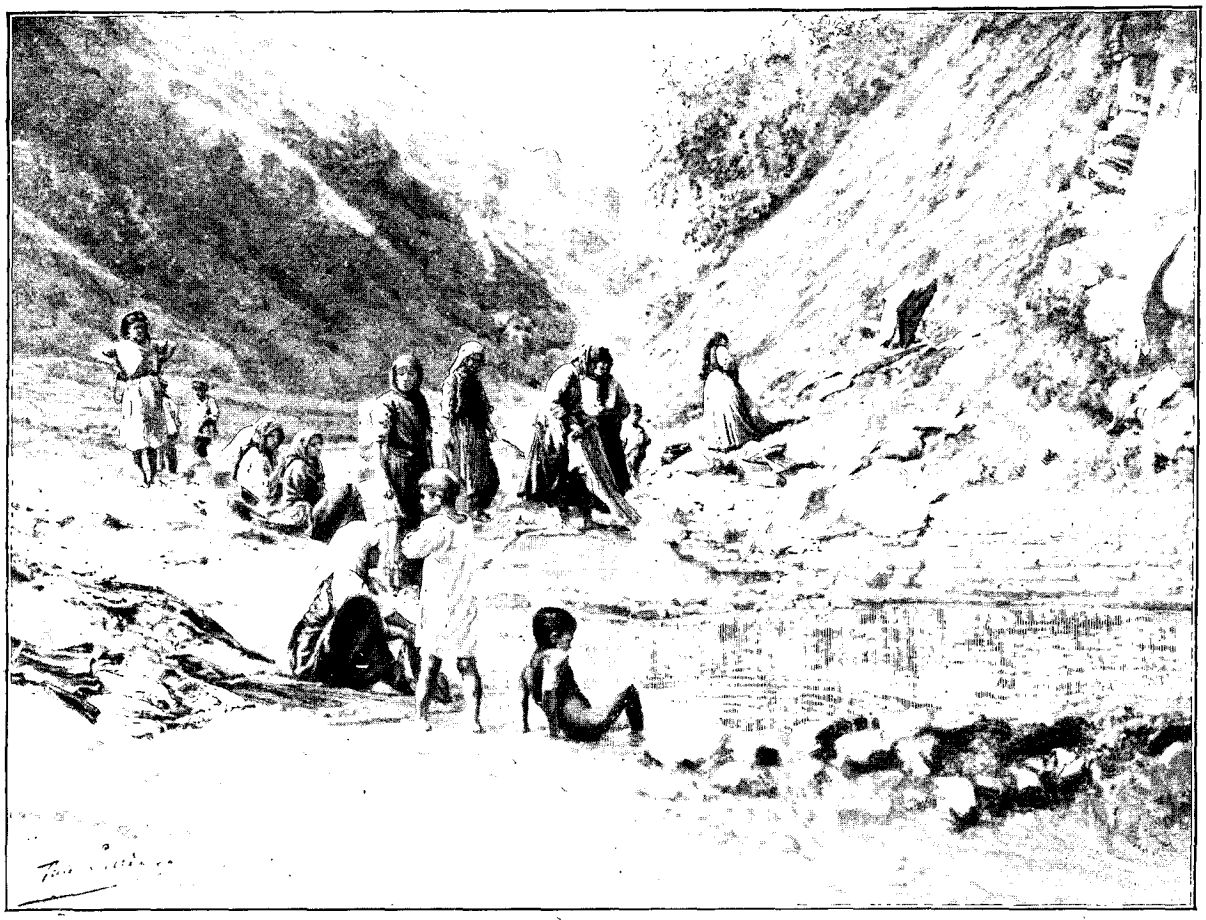
Nous y restâmes près de quatre jours qui furent remplis par des flâneries à pied ou en voiture dont il serait trop long de donner tous les détails ; pourtant, bien rendus, ils seraient instructifs. Nous nous contenterons de rapporter une promenade particulièrement fructueuse dans laquelle nous eûmes pour compagnon et pour guide M. Marcellin Boule, qui, plus actif que nous, avait découvert mille choses que nous n'avions pas encore vues. Ce fut d'abord l'exploration de la Tiflis des bazars, des échoppes; ce fut la vie du peuple que nous allâmes surprendre. Elle est facile et laborieuse à la fois, et la misère doit y être une profession plutôt qu'un malheur. Les denrées alimentaires sont en abondance. Les fruits, les raisins principalement, poussent tout seuls pour ainsi dire dans le pays, et l'été c'est fête pour les pauvres, qui en ont à discrétion. La viande est surtout du mouton ; nous avons dit combien les troupeaux sont gras et nombreux dans le Caucase. Le pain, aimé des gens du pays, est une sorte de galette qui se cuit d'une façon bien particulière. D'abord l'ouvrier doit être très fort en gymnastique et avoir un peu des immunités des salamandres. Le four est une sorte de puits profond de 2 mètres environ, chauffé comme les nôtres au moyen de bois, la braise rouge restant dans le fond. Le mitron, tenant une galette, pique une tête dans le puits, le ventre appuyé sur la margelle, les jambes tout à fait en l'air, et applique la pâte sur les parois brûlantes. Il ressort, prend une nouvelle galette et repique une tête, et tout cela très vite, et jusqu'à ce qu'il ait complètement garni le four. Il a sur la bouche, pour se protéger contre la chaleur de ce petit gouffre, un bandeau mouillé. Malgré cette précaution, le métier n'en est pas moins dur et reste probablement malsain. Quant au vin, qui a son quartier, comme toute marchandise importante, il donne aux caves des aspects fantastiques de « Muséums » de foire, parce que les tonneaux y sont outrès, peaux de buffles et peaux de moutons, gardant, bien cousues et le poil en dedans, la forme de l'animal, gonflée, enflée du jus de la vigne qui lui fait un nouveau sang. Nombreuses sont ces caves-ménageries; leurs propriétaires, très courtois, vous invitent à entrer et à goûter dans des verres sales. Le vin du Caucase, justement renommé, est envoyé dans toute la Russie, où il n'a pour lui faire concurrence, avec les vins de Crimée, que les vins de France, ceux de Bordeaux principalement. Rouge et blanc, il a la réputation d'être sain, de ne pas faire mal à la tête. On peut, paraît-il, s'en griser deux fois par jour sans en souffrir. Dubois de Montpéreux dit qu'il est souverain contre la goutte et que le fait a été affirmé « par l'expérience de M. le docteur Conradi, de Piatigorsk, qui s'est guéri lui-même de cette manière-là. Ce qu'il y a de certain, ajoute-t-il, c'est qu'il n'y a pas de pays où il y ait moins de goutteux qu'en Géorgie. »



PANORAMA DE TIFLIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des comestibles, nous passons aux objets de toilette.

La fourrure est à Tiflis l'objet d'un commerce important, surtout celle du mouton d'Astrakhan et de la chèvre de Mongolie. De cette dernière on fait des bonnets. On nous a montré beaucoup de peaux noires d'Astrakhan non teintes, le poil seul étant coloré et le cuir parfaitement blanc ; mais comme elles n'ont pas la finesse et le luisant de l'astrakan teint, elles ne sont pas plus estimées et ne coûtent pas plus cher. Les boutiques, qui contiennent parfois des marchandises considérables, n'ont pas le moindre luxe ni même un essai de confort ;



TIFLIS : FEMMES LAVANT DES TAPIS DANS UN RUISSEAU (PAGE 340). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

elles sont noires, ignorent les commis élégants. Il faut s'y livrer avec patience au marchandage. On commence toujours par vous faire un prix exorbitant, qui se discute au moyen d'un boulier... Le marchand ajoute des boules, vous les repoussez. M. Korthals nous dit qu'il marchanda pendant trois jours l'astrakan d'un manteau. Il l'emporta, du reste, à très bon compte.

Les tapis occupent un grand bazar non loin du quartier des fourrures. Tapis de Perse, tapis du Daghestan, tapis du Caucase sont réunis là, haut cotés, car chacun représente le lent travail de la main. Mais ce qui est plus spécialement l'industrie locale, c'est la fabrication du filigrane, qui donne de petites merveilles. Le filigrane fait fureur parmi les congressistes. Les métaux sont travaillés de mille façons ingénieuses et délicates, et souvent nous avons à admirer de précieuses pièces d'orfèvrerie. Les bassins et les vases en cuivre sont parfois des objets d'art, de même que les armes. On ne se lasse pas de voir les artisans à l'œuvre dans leurs échoppes. La curiosité, d'ailleurs, ne leur est pas importune ; ils sont habitués aux flâneries des passants ; ils font leur ouvrage avec plaisir, non âprement, en conversant avec les voisins. Le travail ainsi pratiqué n'est point un esclavage. Aussi les gens de Tiflis sont-ils gais et aimables. Les petites rues de la ville ancienne, plus fraîches que les boulevards de la ville européenne, ne sont pas très propres ; on coudoie des gueux en guenilles, des gamins qui se grattent la tête, des portefaix suant sous des charges invraisemblables ; en somme, ce sont là à peu près les inconvénients des faubourgs ouvriers de toutes les grandes villes. L'odeur qui se dégage de ces boutiques très serrées les unes contre les autres, de ces denrées encore vivantes, fruits, épices, farines, viandes, de ces fourrures, de ces cuirs, de ces herbes, de ces essences, de ces lourds vêtements pour la montagne, pour les longs voyages à cheval et en voiture, l'odeur est spéciale, et il me semble que je ne l'ai pas encore ressentie. M. Korthals, globe-trotter qui a vécu en Chine, qui a vu l'Himalaya, qui a voyagé dans l'Inde, nous dit : « Ça sent l'Asie... » C'est très compliqué ; c'est âcre et parfumé, peut-être nauséabond, cela ne déplaît pas, n'écœure pas, et donne des idées de voyage, de caravanes et de bateaux, de lointain enfin ; on en retrouverait quelque chose dans les docks des grands ports.

Nous quittons les boutiques où nous reviendrons tant que durera notre séjour, pour monter à la citadelle. La jolie excursion, point trop fatigante malgré le soleil, lorsqu'on la fait lentement, en s'arrêtant pour voir la ville qui s'étend à mesure que l'on s'élève ! D'abord il est très amusant de dominer immédiatement les

maisons. Elles sont, comme celles des villages aperçus dans le Caucase, les unes sur les autres. On vit beaucoup sur les terrasses, du moins le soir. Pour le moment, les femmes vaquent aux soins du ménage, paresseusement. Il y a d'assez jolies scènes d'intérieur que M. Boule voudrait bien prendre avec ses appareils photographiques, mais les bonnes dames, qui nous ont aperçus, se défient, et il faut se contenter de vues d'ensemble sur la ville. Nous longeons de hauts murs percés irrégulièrement de petites fenêtres. La ville apparaît toute. Nous montons. Les montagnes, chauffées à blanc, sont floues. A nos pieds coule la Koura, avec des falaises à pic sur lesquelles se pressent les maisons. Nous arrivons sur des pentes gazonnées où fleurissent, à l'état sauvage, de délicates roses trémières jaune pâle. Et nous voici contre la citadelle, rasant ses murailles, suivant ses tours dont les pierres font des dessins par leur assemblage et présentent par places un émaillage bleu. Quelques instants nous nous reposons afin de regarder. Après tant de jours sombres et pluvieux, il est délicieux de se trouver dans cette lumière pure, sous cet azur profond. Je ne me lasse pas de contempler le beau cirque que font les montagnes et le groupement de la ville. Le murmure du commerce nous arrive avec des bruits d'enclumes, de métiers, de cloches... Les toits, l'éloignement ne font pas obstacle à notre imagination, et nous revoyons les artisans, les chalands, l'activité pacifique de la rue; nous songeons que bien des races fraternisent ici, des races fort rudes et qui autrefois, et naguère encore, furent cruellement en lutte. Au delà de la ville, sur une hauteur, s'étend un camp... Les Russes ont fait la police dans le Caucase ; les brigands ont dû en déguerpir, des hordes de Circassiens se rendant en Turquie où leur cruauté s'exerce sur les Arméniens sujets du sultan, qui fuient leurs foyers détruits pour se réfugier dans l'empire russe où ils auront la vie sauve...

Nous reprenons notre promenade, puis nous contournons la citadelle ; nous descendons, et soudain nous nous trouvons dans le jardin botanique, un Eden de fraîcheur, de frondaisons, de fleurs brillantes, formant un contraste subit et saisissant avec ce que nous venons de voir. La place était vraiment unique, dans ce ravin ombreux, pour y faire un jardin, et l'on n'y manqua pas, et l'on y mit autant de science que de goût. Les plantations sont sur des pentes raides, rendues parfaitement faciles par des allées sinueuses. Des bancs s'offrent aux promeneurs ; mais comme l'endroit eût été le rendez-vous de tous les gueux, l'accès leur en est interdit — pauvres gueux ! — et il faut montrer à la porte patte blanche, c'est-à-dire tenue convenable.

Les plantes sont entretenues avec un soin méticuleux, étiquetées, mais non alignées en des « carrés » tous semblables, comme dans nos écoles de botanique, et répandues au contraire dans des plates-bandes capricieuses. Ensemble sont des plantes des familles les plus diverses, demandant peut-être les mêmes soins, classées (car sans doute elles sont classées) d'après une méthode qu'on ne nous a pas dite et que nous n'avons pu deviner.

« BOURKA » TRANSFORMÉE EN ROBE PAR UNE PARISIENNE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE PIROU.

C'est pourtant un jardin d'étude bien plutôt qu'un jardin d'agrément, quoique tout près d'une fontaine soit une buvette qui vous vend, non pas l'eau de cette fontaine, mais de la bière et de la limonade fraîches. Nous y faisons halte, bien entendu, puis nous explorons toutes les allées où nous arrête à chaque pas la rencontre de quelque plante remarquable. Voici le thé et le cotonnier, maintenant cultivés à Batoum et en Arménie; voici le paliure, qui fait les broussailles les plus nombreuses dans l'Anti-Caucase, les bananiers, les fougères en arbres, les bambous énormes, les eucalyptus, les mimosas de toutes espèces, des palmiers variés qui s'entrelacent inextricablement dans une réduction de forêt vierge. Les orchidées, les tulipes, les sauges pourprées et les glaïeuls éclatants, d'innombrables fleurs enfin composent des mosaïques à rappeler les verrières des cathédrales. Et maintenant la scène change. Nous nous retrouvons parmi les gens de Tiflis, le petit peuple.

Au bas du jardin botanique coule un ruisseau qui, à de certains moments peut être un torrent, car son lit est large et pierreux. Sous une cascade qui l'alimente, un brave homme très déshabillé prend une douche prolongée. Avant de se mettre au bain, il a visité ses loques pour en ôter les parasites. Le galet du ruisseau est fort malpropre par places; c'est, je crois bien, une décharge pour les ordures. Mais deux troupes de lavandières utilisent l'eau courante. Elles ne sont pas en grands atours, elles ne sont pas belles, ni jeunes, et dans l'ardent travail, trempées des pieds à la tête, elles ne songent pas à cacher leurs jambes et leur gorge. De nombreux marmots s'ébattent autour d'elles, vigoureux, superbes, dans la joie de jeunes animaux en liberté. Les mamans en sont fières, et l'une d'elles, voyant que nous regardions

son petit, lui enlève son bout de chemise pour que nous l'admirions mieux. Certaines de ces femmes nettoient des tapis en les foulant aux pieds dans un rythme de danse.

Nous traversons le torrent et aussi des flaques infectes, et nous montons au cimetière musulman. Sans verdure, les tombes sont marquées par des pierres, les unes faisant des tas informes, les autres des monuments analogues aux nôtres, les petites chapelles ayant l'air de petites mosquées. Justement on enterre. Quoique nous tenant à distance respectueuse, nous distinguons que le mort est sans cercueil, sur un brancard, sous un tapis, et il nous semble qu'au moment de le descendre dans la fosse, on retire ses vêtements sans soulever le tapis. Les femmes venues au cimetière n'ont pas accompagné le défunt jusqu'au dernier seuil. Elles sont restées dans un enclos planté d'arbres au fond duquel est une sorte de temple, et nous nous trouvons sur leur passage lorsqu'elles regagnent la ville. En robes noires, elles s'enveloppent de voiles blancs qu'elles ramènent de la main sur leur visage.

LA « BOURKA », MANTEAU CAUCASIEN.
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Dans la ville européenne, nous fîmes une visite au « Musée du Caucase ». Il occupe un bel édifice précédé d'un étroit jardin rempli de cages où sont prisonniers quelques oiseaux vivants : aigles et vautours, hérons, pigeons, corbeaux et hiboux. Dans les allées, des pierres sculptées, et parmi les plus intéressantes, d'après les spécialistes, une pierre tombale provenant de la steppe et représentant une femme à cheval.

Les collections remplissent de nombreuses salles au rez-de-chaussée et au premier, ainsi que le large escalier qui réunit les deux étages. Le directeur, le Dr G. Radde, a publié en allemand un catalogue dont la lecture est fort instructive. Les objets exposés concernent l'histoire du Caucase sous toutes ses formes; ils sont répartis en cinq sections : zoologique, botanique, géologique, ethnographique et archéologique. Une bibliothèque complète l'ensemble, qui comprend en outre quelques tableaux dont le plus remarqué, tout de circonstance locale, représente Prométhée et ses vautours.

La section zoologique offre la faune du Caucase sous un aspect souvent très pittoresque, les gros mammifères et les gros oiseaux groupés dans des scènes variées devant des panneaux de murailles peints en décor et représentant des paysages. Il y a aussi des arbres desséchés dont les branches sont couvertes de légions de volatiles multicolores ; sur d'autres, des ours ont l'air de faire des tours de force comme dans un cirque. Les spécimens zoologiques sont au nombre de 6.244. La botanique du Caucase est représentée par des plantes d'herbier, par une très belle collection de fruits, des flacons de graines, des bois et des produits extraits des végétaux, comme des fibres textiles, des matières tinctoriales, ou pharmaceutiques, etc. Une série de 300 plantes d'Arménie est tout à fait remarquable.

Naturellement, la section géologique nous arrêta davantage et nous la visitâmes d'autant plus aisément qu'on avait imprimé à notre intention une *Uebersicht der Geologischen Sammlungen des Kaukasischen Museums* traduit du texte russe de M. Ledew. Ce catalogue donne le détail de la collection où les fossiles abondent. Les roches sont bien classées et préparées.

Les deux sections d'ethnographie et d'archéologie renferment une multitude de pièces d'art dont plusieurs mériteront, paraît-il, une étude ultérieure.

Le soir, Tiflis est charmante, surtout vue de la Koura, alors que les lumières se mettent à briller dans les maisons qui garnissent les hauteurs. Mais il ne faut pas se promener dans les rues où ne se prodiguent pas comme chez nous, le gaz et l'électricité dans les magasins et les cafés. Point de cafés, et les magasins se ferment à la brune. Les habitants de Tiflis vont se réunir au Club d'été.

C'est un jardin avec de beaux arbres, des kiosques pour la musique et les rafraîchissements, une salle ou plutôt un vaste hangar très coquet offrant une estrade et des tribunes et un parquet pour la danse. Il y a foule ; les femmes sont nombreuses, la plupart en costumes européens parfois riches, jamais élégants. Je n'ai pas remarqué une taille bien prise, une jupe coupée à notre mode, un chapeau légèrement garni. Celles qui ont la coiffure géorgienne plaisent davantage aux yeux des voyageurs. Les voyageurs, du reste, sont bien outrecuidants à seulement faire cette réflexion que ce n'est pas en songeant à leur goût qu'on se pare. Mais les artistes se rencontreraient avec eux, et une femme coiffée du bandeau de velours noir, les cheveux

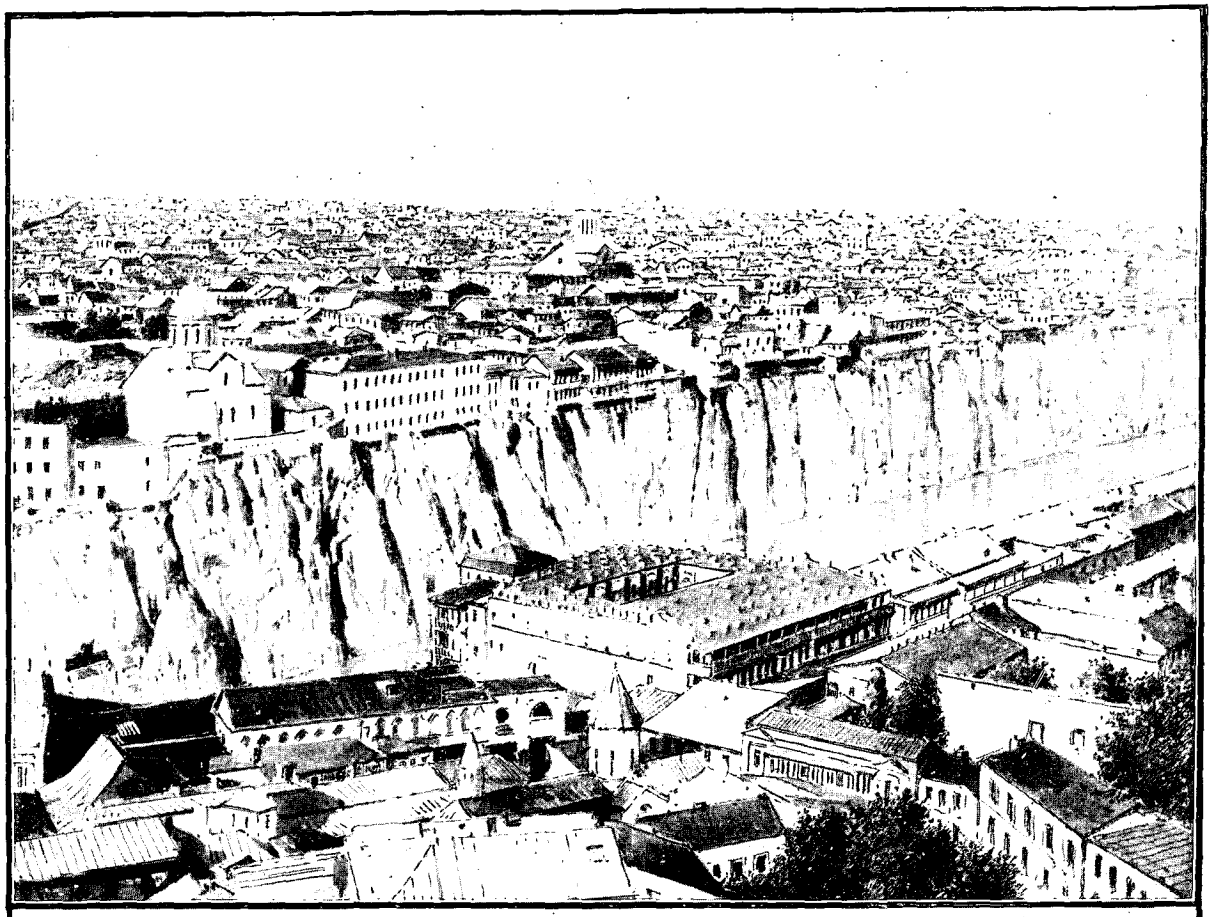
en boucles encadrant le visage ainsi que la dentelle d'un voile, sera dans un tableau plus près de la beauté que si elle porte un chapeau de paille plus ou moins contourné, chargé de fleurs épaisses, surtout si cette femme, au lieu d'avoir un de ces minois chiffonnés et spirituels qui s'accommodent de tout parce qu'ils ont l'air de se moquer de tout, a les traits réguliers et majestueux qui répondent à l'idée que nous nous faisons d'une reine de tragédie. A Tiflis, les jeunes personnes sont dans le mouvement et s'habillent comme tout le monde ; presque seules les vieilles sont fidèles à la noble mode nationale. Malheureusement, elles mettent sur le diadème et le voile de dentelle un mouchoir de soie qui diminue la grâce de la parure. Elles portent généralement un mantelet noir sur lequel s'étalent, comme les pans d'une étole, de larges rubans clairs. Cet ornement hiératique va bien à leur démarche imposante.

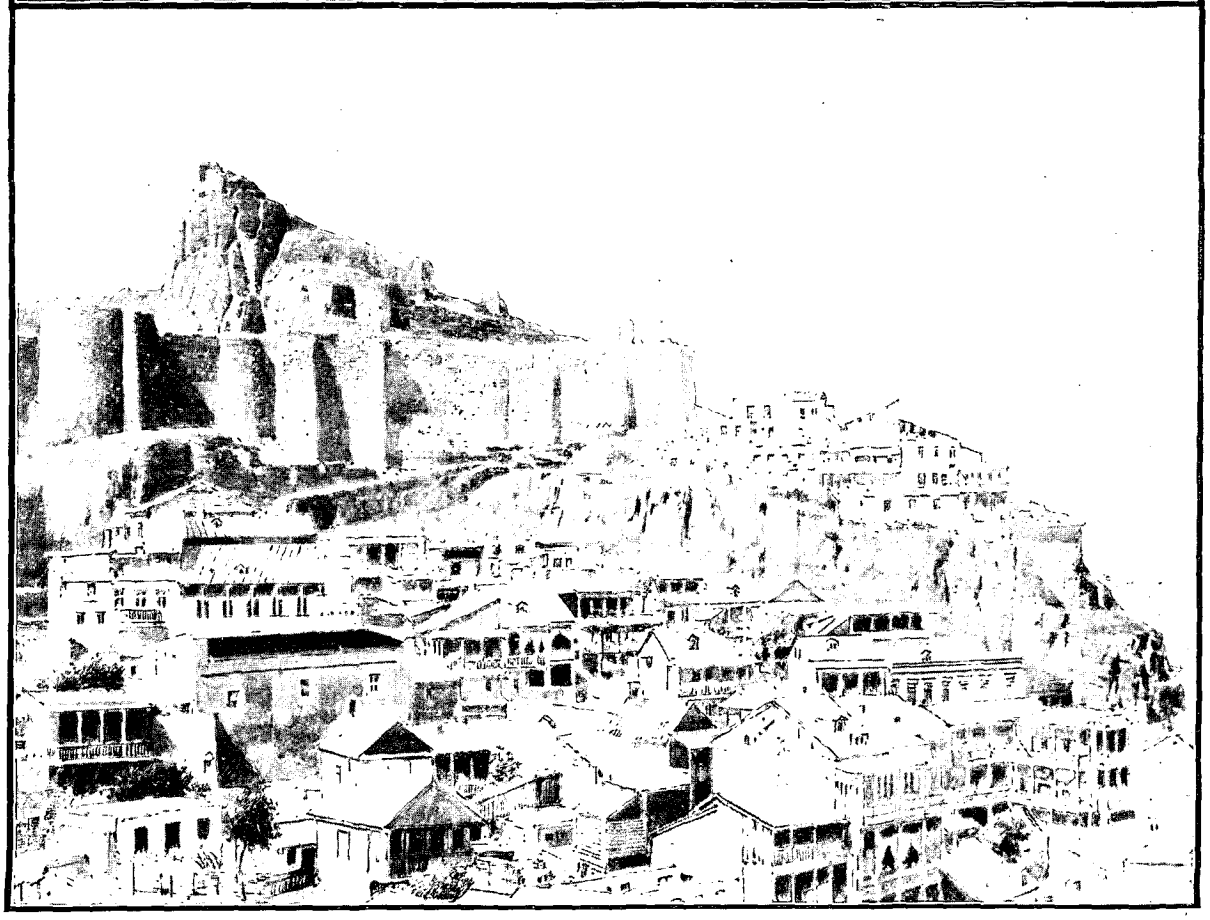
Plus divers sont les costumes des hommes. Les officiers russes sont assidus au Club d'été, où l'on voit aussi des Tcherkesses, et des Persans, et des Tartares. On nous montre un Iméréthien que son énorme tignasse fait l'une des curiosités de Tiflis. Ce soir-là, un grand nombre de membres du Congrès étaient venus avec leur médaille, ayant aussi en eux des particularités qui les faisaient regarder avec une curiosité bienveillante.

La population de Tiflis est de plus de 100.000 habitants, sur lesquels on compte 38.000 Arméniens, 22.000 Géorgiens, 20.000 Russes. Viennent ensuite les Allemands, les Turcs, les Tartares, les Polonais, les Juifs, les Grecs, les Osses et enfin les Français, très peu nombreux.

Le Club d'été a deux orchestres : une musique militaire et une musique persane. La première jouait du Saint-Saëns, *Samson et Dalila*, et même du Wagner, le duo passionné et déchirant de *Lohengrin*, qui n'est pas fait du tout pour une musique militaire ; aussi était-il bon de ne le percevoir qu'à travers une causerie. Quant aux Persans, eux ou leurs pareils, vous les avez entendus pendant l'Exposition dans la « rue du Caire ». Au Club d'été, ils étaient une demi-douzaine avec des guitares et des mandolines qui faisaient le bruit de fil de fer rouillé du clavecin introduit pour *Don Juan*, à l'Opéra-Comique ; plus — pour l'orchestre persan — un grand tambour de basque dont un artiste se servait vaillamment et derrière lequel il chantait à tue-tête. Comme je ne découvris nul plan dans cette élucubration, je crus à une improvisation ; mais non, c'était convenu, réglé, déjà dit et entendu. Si je ne comprenais pas, c'était faute d'initiation. Mais j'avais autant de plaisir que si j'eusse compris. C'est que les musiciens étaient bien amusants et très pittoresques dans le décor de feuillage sous la lueur blanche de l'électricité ; c'est que la soirée était divine, si douce, frissonnante d'une brise qui faisait trembler les rameaux pâles des grands peupliers ; c'est que cette musique, qui durait longtemps, s'imposait par sa durée même et qu'on trouvait dans son harmonie sauvage, engourdissante et triste comme le grondement de la mer, la poésie profonde d'une plainte et aussi une monotonie qui favorisait le rêve. Les gens de Tiflis me semblent adorer leur orchestre persan. Si j'habitais leur ville, je ne m'en lasserais pas non plus par les belles soirées d'été. Un plaisir bien plus grand d'ailleurs allait s'y ajouter. Les Persans, quittant leurs chaises dans le jardin, allèrent prendre place dans la salle de bal, sur l'estrade. Et aussitôt la foule les suivit, s'installa dans les tribunes du pourtour, se pressa sur le parquet, y laissant cependant un espace libre. Nous eûmes des sièges et nous pûmes jouir sans fatigue d'un spectacle charmant. L'orchestre préluda, plusieurs centaines de personnes se mirent à battre des mains en mesure : on allait danser la *lesghinka*, la danse

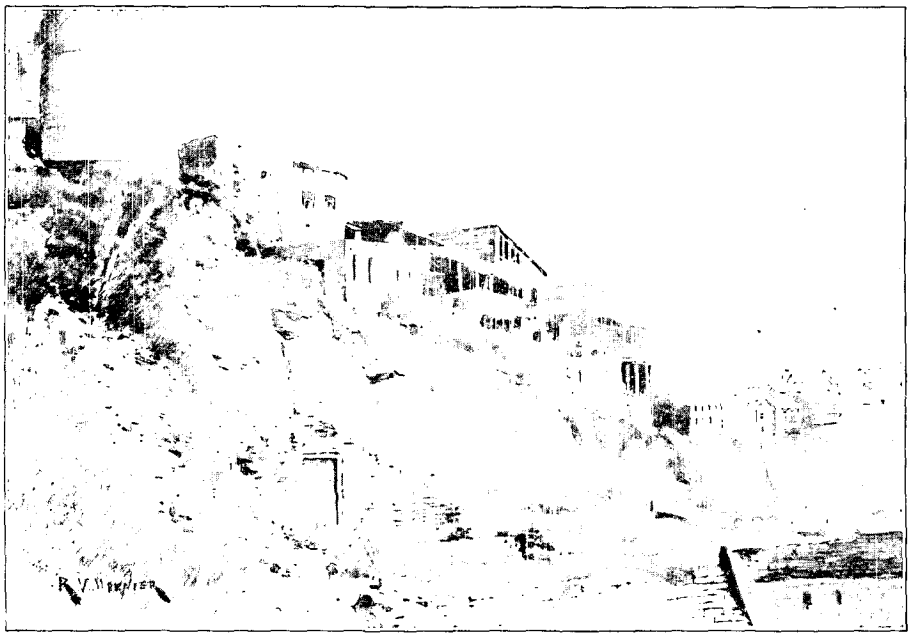
TIFLIS : LE JARDIN BOTANIQUE (PAGE 340).
DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.





VUES DE TIFLIS : LA FORTERESSE ET LA KOURA. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. MARCELLIN BOULE.

nationale de la Géorgie, et je ne crois pas que là-bas la jeunesse en perde le goût comme de la coiffure des grand'mères. Une demoiselle en chapeau, gantée de peau claire, prise dans un corset trop grand, s'élança suivie d'un jeune homme très brun, en costume circassien. La jeune fille, pâle, sérieuse, presque triste, le nez un peu long, la bouche fine un peu dédaigneuse, étendait les bras avec des mouvements lents et langoureux, et elle avait la légèreté d'une fée, malgré son lourd costume de ville, et une grâce souveraine. Tantôt altière et tantôt coquette, elle fuyait sans cesse le jeune homme, bien sûre d'être toujours suivie. Elle avançait rapide sans paraître marcher, comme on plane, et elle décrivait dans la salle de grands orbites où gravitait le danseur, son satellite. Il paraît qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre des artistes de profession; le garçon cependant faisait des «pointes» à rendre jalouse Rosita Mauri: jamais ne vis à l'Opéra homme en faire autant. Il avait, du reste, une agilité, une précision qui rivalisaient avec la grâce, l'envolement de la jeune fille. J'aurais voulu que durât longtemps cette poursuite harmonieuse au son des guitares monotones, scandées par les battements de mains des spectateurs; elle fut tout un petit drame; mais pourtant elle cessa et cette fin, quoique prévue, causa chez tous une déception.



LA FORTERESSE DE TIFLIS.
DESSIN DE RENÉ-V. MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Alors le danseur infatigable rentra en scène, et fit la danse comique qu'avait esquissée dans son bateau le cosaque d'Astrakhan. L'aimable invité (?) du Club d'été était véritablement de la force d'un acrobate.

Mais on voulait encore la lesghinka. On alla prier un groupe de jeunes filles; elles faisaient des façons sincères, car on ne peut imaginer une danse plus difficile et il fallait être bien sûre de soi pour affronter tant de spectateurs. Enfin l'une d'elles se décida, habillée dans le même goût que la précédente et aussi pâle. Elle fut exquise, mais elle n'avait pas la souveraine allure de la déesse qu'on reconnaît à sa démarche. Elle eut le danseur qui venait de se manifester déjà deux fois. Je comprends qu'à Tiflis même il n'y en ait pas beaucoup de la force de celui-là.

Le surlendemain, nous revînmes dans l'après-midi au Club d'été, conviés par la municipalité à un banquet qui devait durer, nous annonça-t-on, trois heures d'horloge. Et le programme en cela fut scrupuleusement rempli: nous n'eûmes pas une minute de moins, et personne ne trouva qu'il y en avait une de trop. Les tables étaient mises dans la salle de bal ouverte partout sur la verdure, de sorte que nous avions aussi peu chaud que possible. Le festin fut magnifique; le chant des Persans alterna avec la musique militaire, avec les toasts dont le premier fut porté en russe par le maire, dont le plus beau fut celui d'un journaliste de Tiflis qui parla comme l'un de nos députés l'aurait pu faire, — de ceux qui sont éloquents, — et dit de la science et de la paix les belles choses que pensent les âmes droites, mais qu'un petit nombre de bouches seulement savent bien exprimer. Ensuite, une musique bruyante se fit entendre dans le jardin. On tourna la tête et l'on vit, soufflant dans des instruments de cuivre, des gens en turban et en habits collants rouges et noirs: c'étaient des Gouriens. On les pria d'entrer, et ils allèrent s'installer sur l'estrade où, du coup, les guitares des pauvres Persans furent réduites au silence. Lorsqu'on quitta la table, les Gouriens retournèrent au jardin, et à la musique s'ajouta la danse. Mais celle-ci n'était pas fameuse et, comme si ces braves gens l'eussent compris, ils n'insistèrent pas.

La fête finit par une séance photographique; on nous fit asseoir sur des bancs et l'on fixa sur des clichés 200 têtes de congressistes.

Maintenant il faut aller prendre ses colis à l'hôtel et gagner la gare.... Adieu jolie Tiflis! je n'oublierai jamais ni ton ciel pur, ni tes montagnes rousses, ni ta Koura profonde, ni tes danseuses, ni ton Persan chanteur, ni ton Club, ni ton jardin botanique, ni ta douce et adroite population d'artisans!

Le festin, les vins, les toasts, avaient fort éprouvé quelques-uns de nos compagnons, qui à la gare parurent fatigués. On les coucha sur les divans des wagons où ils dormirent bien, et ceux dont la tête restait solide — c'étaient les plus nombreux — allèrent boire du thé bouillant dans le restaurant du train. Il faisait nuit, Tiflis s'illuminait.

Le matin, nous nous réveillâmes dans le désert, le vrai désert, non pas la steppe à terre noire, mais le désert d'où la mer n'a fui que depuis peu de temps et qui est un fond vaseux couvert de sel. Bientôt apparaît la Caspienne bordée de dunes où des *atriplex* en touffes mettent un peu de verdure, et les *Plumbago* leurs fleurs violettes.

Le chemin de fer s'écarte du rivage et nous sommes au milieu d'une étendue grise : un sol gris, des pierres grises, des plantes grises rampantes, que l'on pourrait prendre pour des algues desséchées et incrustées de poussière et qui sont en réalité des *Salsola*, dont les racines en se feutrant avec la terre produisent de petites buttes. Les rares êtres vivants sont gris comme les choses ; les chameaux en files indiennes et les hommes couverts de pelisses grises avec d'énormes bonnets de fourrure. Nous apercevons un caravansérail et aussi des niches souterraines, abris contre le soleil et la tempête.

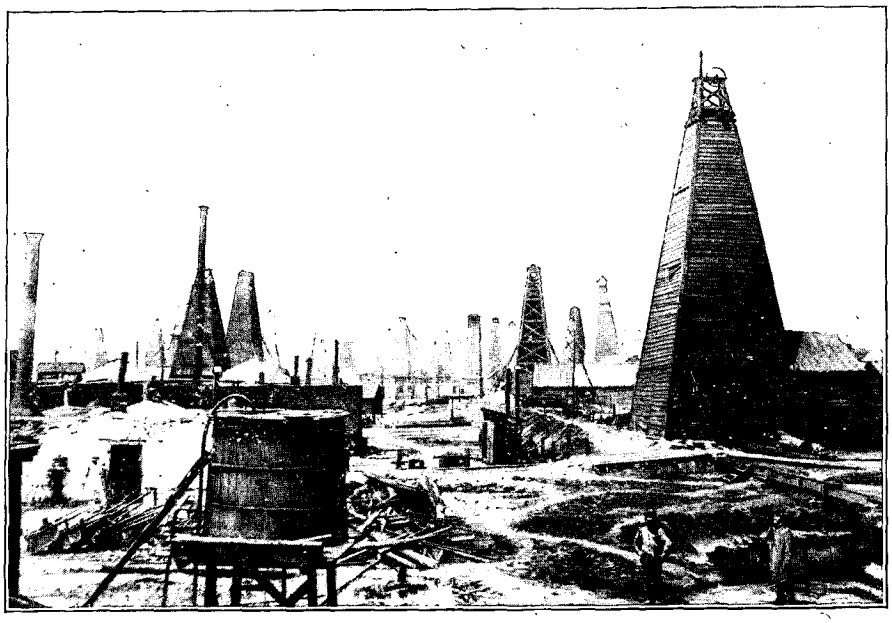
Quoique l'heure soit peu avancée, la chaleur est déjà forte. Debout dans le couloir, gênés par le soleil, nous regardons fuir la grande étendue morne, sur laquelle maintenant se dressent des escarpements abrupts, d'anciennes falaises, et le train court sur un sol de sable et d'argile craquelée. On se sent opprimé par la dureté de ces aspects.

Tout à coup, au loin, nous croyons distinguer un bois de cyprès. Quel étonnement, mais quelle erreur !... Cette masse sombre, c'est Balakhany, ce sont les boisages pyramidaux qui recouvrent ses puits. Les forêts sont loin, bien loin, de ce bassin caspien.

Le Congrès n'avait pas sur la route de Bakou de directeur géologue ; mais consultant la notice de M. Konchin dans le *Guide des excursions*, nous y lisons que, « au delà de la station de Baladjan, la voie s'engage sur le plateau de Bakou, constitué par des calcaires coquilliers de l'époque aralo-caspienne. Ces calcaires forment une auge à pentes doucement inclinées s'étendant sur quinze verstes dans le sens de la latitude et sur moins de la moitié dans la direction du méridien. Le fond de cette cuvette est occupé par la baie de Bakou. »

Il paraît que l'on pouvait voir, le long de la voie, des volcans de boue : Aliat, Osmandag, Lokbotau, etc.; je n'en vis point, ou ne sus ce que je voyais.

Entre neuf et dix heures du matin, nous arrivons à Bakou. Nous avions quitté Tiflis à sept heures et notre train spécial n'avait eu durant la nuit que les arrêts nécessaires pour prendre de l'eau et du combustible. C'était encore un beau bout de route que nous venions de faire. La gare était pavoisée et des messieurs nous attendaient dans le salon pour nous souhaiter la bienvenue.



BALAKHANY : LES PUITS DE PÉTROLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'après-midi, trois petits vapeurs nous conduisirent en une heure à Bibi-Eybat. Nous errâmes un peu au hasard dans le dédale des puits. L'endroit aurait été des plus lugubres, s'il n'avait eu la beauté de la mer. La petite vallée avait un sol raviné, durci, où s'étendaient des flaques noires et nauséabondes et des bassins de pétrole. Elle était encombrée par les hangars, en forme de cheminées, qui protègent les sondages. Nous vîmes plusieurs forages ; on nous montra l'argile et le sable rapportés par l'outil ; nous vîmes des pompes établies sur des puits et aussi un jaillissement de pétrole d'une hauteur de 16 mètres et qui, deux mois auparavant, avait été de 52 mètres. Les boisages sont souvent ébranlés, renversés, lorsque les sources, au dernier coup de trépan, s'élancent au jour. Cette puissance va en diminuant, si bien qu'il faut finir par puiser avec des seaux ou pomper. Un puits dure en moyenne deux ans. Une fontaine a jailli pendant cinq ans à raison de 1.000 pouds par jour. Le jet mêlé

d'une grande abondance de sable, va se briser contre un volet, puis coule par des rigoles jusqu'aux bassins creusés dans le sol. Après que le sable s'est déposé, le naphte est envoyé par des pompes dans les « pipelines », conduits en fer d'un diamètre intérieur de 2 à 8 centimètres et d'une épaisseur de 5 à 8 millimètres.

Au coucher du soleil, nous reprîmes sur nos bateaux le chemin de Bakou, et nous fûmes témoins du beau spectacle de « l'embrasement de la mer ». Sur les bulles de gaz qui viennent bouillonner à la surface de l'eau en certains endroits, on jette une étoupe enflammée, et aussitôt la source s'allume et le feu vient lécher les flancs du bateau. L'expérience réussit à souhait plusieurs fois. C'est une chance que n'ont pas, paraît-il, tous les voyageurs. La nuit parut profonde lorsque ces feux s'éteignirent. Les maisons de Bakou s'éclairaient, et le spectacle est joli dans une ville bâtie en amphithéâtre. On se sert beaucoup dans celle-ci du gaz et de l'électricité. Les rues ne sont pas très brillantes, mais ont une lumière suffisante pour qu'on puisse s'y diriger. M. Elisée Reclus dit dans sa *Géographie* qu'en 1878, la ville du naphte n'avait pas une lanterne et que les personnes obligées de sortir le soir se faisaient escorter par des cosaques porteurs de falots.

La soirée était fraîche, le vent un peu fort; on attendait, on espérait l'orage. Depuis des mois on était sans eau. Les pluies ne surviennent, en général, qu'au commencement du printemps et à celui de l'automne. C'était donc bien le moment.

Nous devions, au « Club », prendre part à un banquet offert par la municipalité de Bakou et un bout de toilette s'imposait, d'autant plus que certains de nos compagnons, qui s'étaient trop approchés de la fontaine jaillissante avaient été éclaboussés de pétrole. Sautant en voiture, nous nous fîmes conduire à la gare, où étaient nos coffres et nos chambres à coucher, c'est-à-dire nos wagons. Il n'y avait pas d'hôtels pour nous loger dans la ville; le Club offrait un certain nombre de lits, mais la plupart des congressistes auraient dû loger chez des particuliers. On préféra généralement les wagons. Sur la voie, point éclairée, ce fut une histoire de les retrouver; le fourgon à bagages était fermé et le détenteur de la clef se promenait on ne savait où. On allait se résigner à se rendre fort sales à ce dîner de cérémonie, — ce n'est pas la faute des voyageurs quand ils manquent de vêtements, — lorsque les serrures s'ouvrirent.

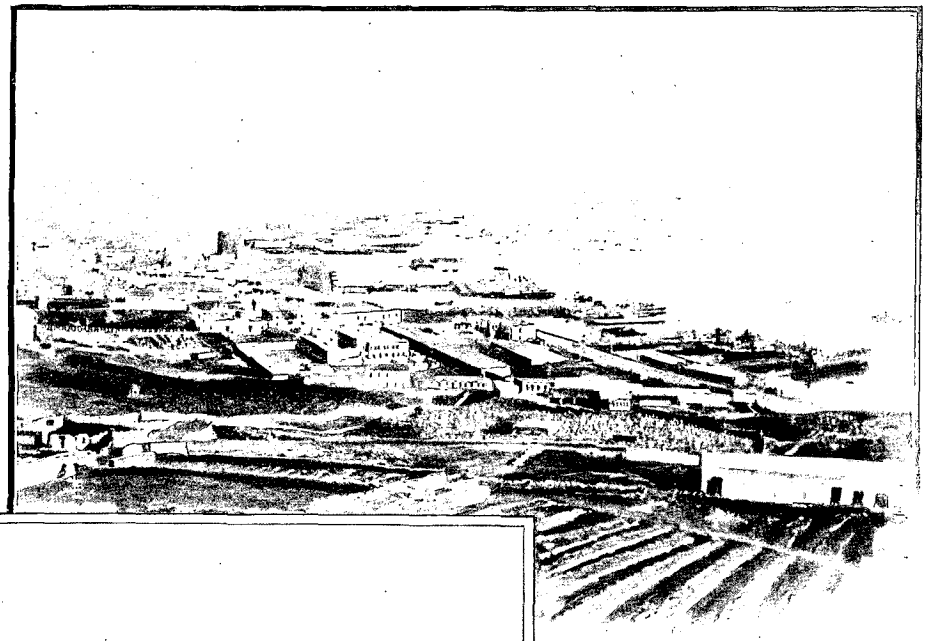
BIBI-EYBAT : PUITS JAILLISSANT DE PÉTROLE. — DESSIN DE BERTEAULT.

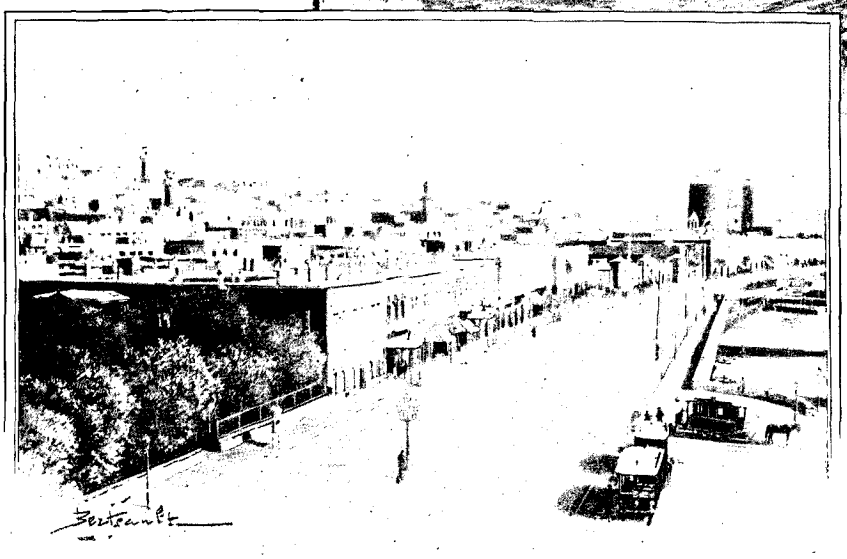
Comme le festin de Tiflis, celui de Bakou dura trois heures. Adieu la fraîcheur retrouvée sur la mer! La bonne chère, les vins, les toasts nous rendirent la fièvre. Mais le spectacle était magnifique de cette haute salle blanche, aux tribunes garnies de spectateurs, et de ces longues tables étincelantes où avaient trouvé place 300 personnes, les notables de la ville s'étant joints au Congrès. Un orchestre bruyant ne se taisait que pendant les discours et jouait un refrain, toujours le même, quand les verres se heurtaient.

Dès qu'on put se lever de table, nous sortîmes du club et retournâmes à notre roulotte. Beaucoup de nos compagnons se promenèrent dans la ville, allèrent deviser au bord de la mer, et ils eurent raison. La nuit précédente, alors que le train était en marche, nous avions eu chaud. Ce fut pire, dans cette gare, dans un air stagnant empesté par les eaux de toilette et autres qui se déversaient des wagons. Je ne dormis pas, j'eus mal à la tête, bien que j'eusse bu du vin de Kakhétie — et du champagne. Ainsi mal disposée, on trouve peu confortable une banquette de wagon en guise de lit... Je pensais avec regret aux matelas moelleux et aux draps fins de Tiflis. Mais le jour fit oublier la mauvaise nuit. Il me suffit de me lever pour me guérir de mes maux, de même que le soir, habituellement, il me suffisait de m'étendre sur n'importe quoi pour être reposée de mes fatigues. Le programme pour cette seconde journée de Bakou était : « Départ par train express pour Balakhany, déjeuner à 2 heures ; départ de Balakhany à 4 heures pour Sourakhany. Dîner le soir à Bakou, à l'hôtel Métropole. » Mais comme les excursionnistes à l'Ararat, dont nous faisions partie, devaient quitter Bakou dans l'après-midi, seule la visite de Balakhany nous était possible. Nous pensâmes que nous

n'y verrions rien de plus qu'à Bibi-Eybat et qu'il valait mieux visiter la ville. Nous allâmes donc prendre un tramway qui nous mena au port.

Le temps était complètement changé, comme on l'avait prévu, et le vent, qui la veille n'était qu'une bonne brise, commençait à souffler en tempête et à soulever des tourbillons de poussière dans les larges rues. En même temps, le soleil continuait de nous lancer ses flèches cuisantes. Mais comme il y avait bien des endroits abrités, la promenade ne laissa pas que d'être agréable. La vue du port nous amusa. Il a, même en dehors du trafic du pétrole, une certaine importance; il est parfaitement sûr, abrité par l'hémicycle de montagnes sur les premières pentes desquelles est assise la ville. La pêche est une des ressources de Bakou ; il paraît qu'autrefois les habitants chassaient le phoque. L'accroissement de Bakou depuis 20 ans est prodigieux. Comptant aujourd'hui 120.000 âmes, elle n'en avait que 13.830 en 1860.





VUES DE BAKOU : LE PORT ET LA VILLE. — DESSINS DE BERTEAULT.

Spacieux, régulièrement dessinés, avec des maisons qui pourraient être de Saint-Pétersbourg et des magasins endormis qui sont pourtant dans le style des capitales, les quartiers européens sont situés dans la partie basse de la ville, où se trouve un quai de 2 kilomètres de longueur dont les plus beaux ornements sont le débarcadère de la Compagnie « Caucase et Mercure » et la maison du gouverneur. Les quartiers indigènes sont occupés par des Persans et des Tartares, vêtus de bonnets de fourrure et de longues tuniques serrées à la taille.

On y rencontre beaucoup de femmes voilées complètement. Presque tous les hommes ont la barbe teinte en rouge et ils font participer à cet ornement au henné les chevaux et les ânes blancs. Le commerce est bien moins important qu'à Tiflis; mais les artisans ont les mêmes façons dans leurs échoppes, et l'on voit les mêmes objets en vente et les mêmes industries manuelles : de très beaux tapis, des armes, des bijoux, de la sellerie, de la cordonnerie, — de la cordonnerie surtout, — des quantités de pantoufles brodées étant en étalage. Volontiers les marchands fument le narghilé. Quelquefois, la boutique est un salon où sont assises sur des tapis des personnes graves. Le quartier des denrées est bien fourni et le raisin abonde, comme à Tiflis. On est plus heureux là que dans les usines de la Ville Noire, la ville du pétrole. De charmantes petites voitures rouges ornées de plaques de clinquant et d'émail, de dessins dans le goût persan, traînées par des ânes, transportent je ne sais quelles provisions... Et le tramway circule dans les rues de la vieille ville comme dans celles de la nouvelle. Deux monuments attirent notre attention : l'église russe, grande, dorée, digne de cette ville d'Européens millionnaires et le palais des Khans, remarquable par sa haute tour. Il est en ruines

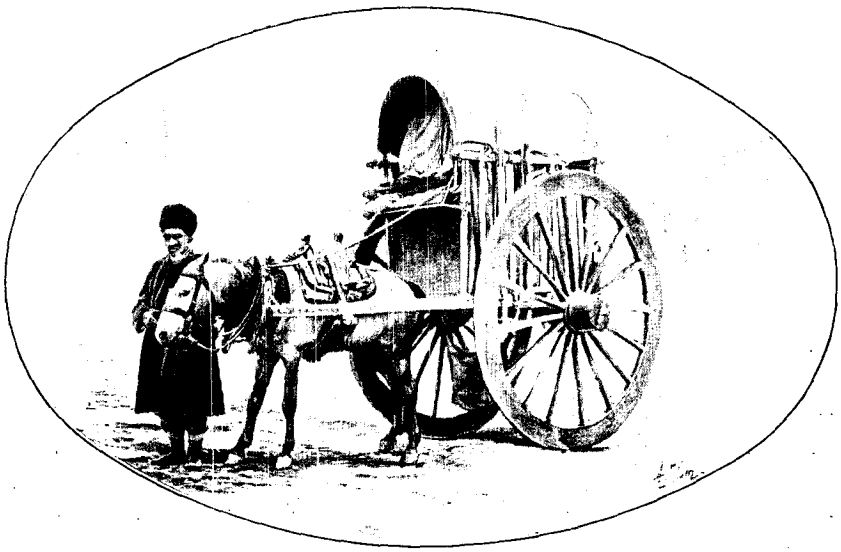
mais on le répare et les travaux ont même l'air d'être considérables. Le vent continuait de souffler, mais la chaleur ne diminuait pas. Par le tramway, nous revînmes à la gare où bientôt nous vîmes arriver ceux de nos compagnons qui étaient allés à Balakhany. Ils avaient souffert de la chaleur et de la poussière et, comme nous l'avions pensé, n'avaient eu qu'une répétition de Bibi-Eybat.

A notre départ de Bakou, lorsque nous nous retrouvâmes dans le désert, la tempête était déchaînée, soulevant des tourbillons de sable gris, nuages opaques qui faisaient vraiment sinistre le paysage désolé devenu vague comme une vision irréelle. Bientôt, l'eau d'un déluge raya obliquement cette atmosphère trouble. Le bruit du train nous empêchait d'entendre le bruit de la tempête; mais, debout dans le couloir, nous ne perdions rien de ces luttes d'ombre entre le ciel et la terre, entre les trombes de sable et les trombes d'eau.

Nous sentions le froid et nous en étions bien aises. Il me plaisait aussi de penser que nous en avions fini avec les festins, que nous allions entrer dans des pays barbares où la table ne serait pas surchargée.

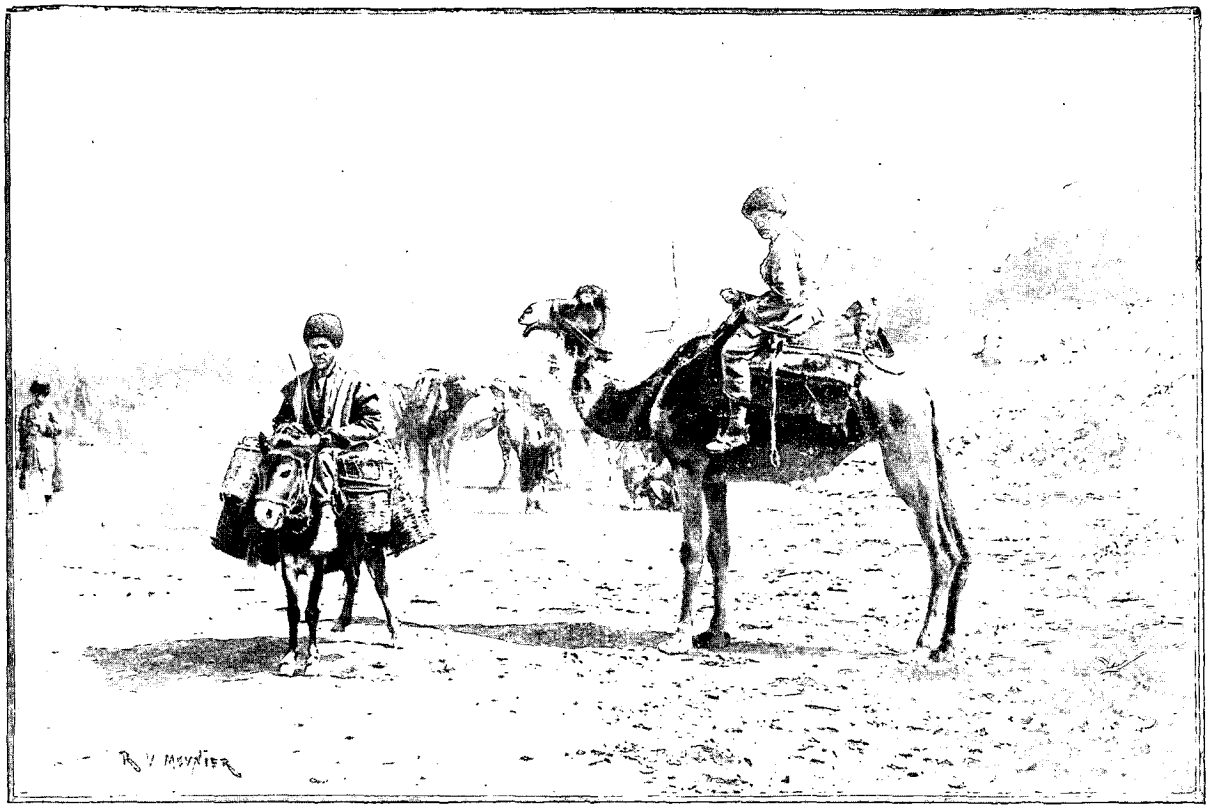
Nous devions arriver à l'aube à Akstafa, où nous retrouverions M. Lœwinson-Lessing, notre guide dans la région de l'Ararat. Nous n'étions que trente-sept; on n'aurait pas pu, à cause des difficultés de transport et de logement, être plus de quarante. Les géologues russes avaient fait fort peu de propagande pour cette partie du voyage; ils essayaient surtout d'en détourner les femmes à qui ils répétaient sur tous les tons que « le pays était dangereux ». Cependant, nous étions sept : Mmes de Richthofen, Frech, Hugues, Hovey, Rinne, ma fille et moi. Mais les trois premières ne devaient pas dépasser Erivan. Quant aux hommes, c'étaient : MM. de Richthofen, Frech, Hughes, Hovey, Rinne, Schmidt, Oswald, Ebeling, Merril, Iddings, Stœber, Abelianz, Œbbecke, Riva, Schklarewsky, Stanislas Meunier, etc., plus MM. Lœwinson-Lessing et Karakach. Quant au gros du Congrès, il devait reprendre le train à Bakou le soir même vers 10 heures et se diriger sur Batoum où il s'embarquerait pour la Crimée.

(A suivre.) Mme STANISLAS MEUNIER.



BAKOU : VOITURE PERSANE. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés



EN QUITTANT ERIVAN : CARAVANIERS PERSANS. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1].

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

IV

Le petit Caucase et l'Ararat

EN ROUTE POUR LE MARCHÉ D'ERIVAN.
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Le dimanche 26 septembre, M. Lœwinson-Lessing nous attendait à la gare d'Akstafa. Nous partîmes en breaks pour Délijane, sous l'escorte d'une demi-douzaine de tchapars, éclatants de la pourpre de leur bachelik et du gilet sur lequel s'ouvre leur tunique noire. Nous entrons dans le petit Caucase ou Anti-Caucase, parallèle au grand, dont il est séparé par les vallées de la Rion et de la Koura, mais auquel il tient par la chaîne des montagnes Mesques ou de Souram. Au delà du petit Caucase s'étend le plateau arménien, très élevé, dominé par d'énormes volcans, et que nous parcourrons aussi. Tout d'abord nous pourrions nous croire en un coin de la Normandie, car ce sont là ses arbres fruitiers : des pommiers, des cerisiers, des noyers. Mais l'illusion n'est pas possible : nous piquons droit sur des montagnes dénudées. Et puis nous voyons de la vigne, des lianes chargées de grappes qui s'enlacent aux arbres et se mêlent à leurs branches. Montant insensiblement, nous passons en un lieu appelé Kaça, où, sur une vaste place, dans la boue, se tient une foire d'animaux. La route qui suit la vallée de l'Akstafa est très fréquentée. Les villages, à demi souterrains, sont enclos, ainsi que les champs, de broussailles sèches. Voici une tente de paille et de toile dont la porte est fermée d'un tapis. Beaucoup de mendiants en loques, jambes nues, très hardis. Un gamin d'une douzaine d'années a pour tout vêtement un chapeau, un

1. *Suite. Voyez p.* 313, 325 *et* 337.

court manteau et un bâton. Passent des femmes, la bouche cachée par des bandeaux, habillées en couleurs vives. Les hommes, au contraire, sont en gris, avec de gros bonnets de chèvre brune. Les populations de ces régions sont tartares et arméniennes. Les femmes tartares sont voilées. Nous rencontrons fréquemment des caravanes de jolis ânes trottinants.

Sur la route de Géorgie, nous n'avions qu'un cavalier en tête de notre colonne pour nous faire faire place. Ici nous sommes véritablement gardés. Le pays n'est pas sûr en ce moment ; il y a des habitants hostiles, et, plus haut, de véritables brigands qui arrêtent et dévalisent les voitures. Vu notre nombre, nous ne sommes pas impressionnés par les récits qu'on nous fait.

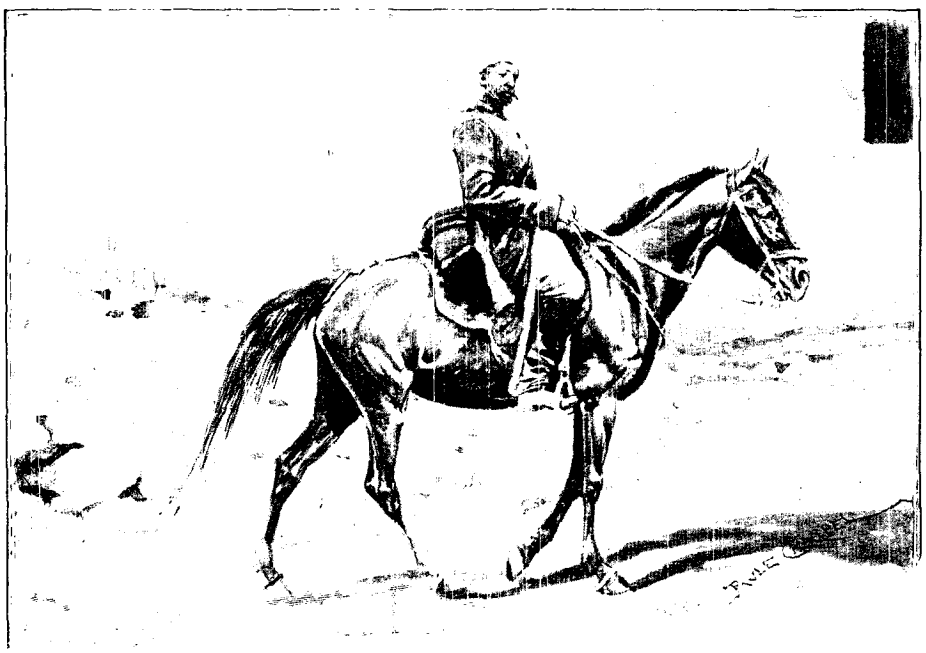
Derrière les montagnes steppiques se dresse un second plan de pentes boisées. La vallée, large d'abord, devient, quand la route l'a traversée, sinueuse, imposante, avec des escarpements d'andésite. Le temps est couvert; il paraît qu'il pleut souvent aux environs de Délijane, à cause des forêts. Revenus sur la rive droite par un pont provisoire, l'autre ayant été emporté par une crue du torrent, nous atteignons Karavanséraï, où nous déjeunons dans la maison d'école. Puis notre course continue rapidement, malgré la montée qui s'accentue. A neuf kilomètres de Karavanséraï, on s'arrête pour prendre des échantillons de mélaphyre à structure columnaire. Ici la roche éruptive perce les calcaires, qui reposent sur des tufs, et elle est recouverte de dépôts quaternaires.

Il pleut, comme on nous l'avait annoncé. Nous sommes dans les bois ; les roches et les arbres font de beaux assemblages. La vallée se rétrécit, se contourne en labyrinthe, avec des méandres imprévus. La rivière coule avec bruit.

La nuit vint bien avant qu'on fût arrivé, et alors il ne fit pas chaud dans les voitures ; c'était le cas de s'envelopper de bourkas ou de manteaux ouatés et, puisqu'on ne voyait plus rien, de s'endormir en rêvant de brigands, d'autant qu'à des tournants de la route nous avions aperçu, au crépuscule, des groupes de miliciens, gens de fort mauvaise mine, plantés sur les talus, parmi les broussailles, à peu près comme les mannequins dont l'Agostin du *Capitaine Fracasse* effrayait les passants...

De grandes lueurs me réveillèrent : celles d'un campement de Cosaques, les hommes apparaissant à travers des fumées rouges.

Enfin, nous parvenons à Délijane, dans une petite maison où nous tiendrons tous les quarante, grâce à l'activité et à l'intelligence de l'hôtesse, une Russe déjà mûre, mais fraîche et avenante, la vraie hôtesse des ballades. D'abord elle nous sert un fort bon dîner. Puis les tables sont remplacées par des petits lits de fer, et chacun dresse le sien. Dans notre dortoir de dames, il y a à peine la place de passer. On ne se déshabille qu'à moitié, mais on dort très bien sur les paillasses minces. Le matin, avant le jour, toilette à tâtons avec de l'eau glaciale. Puis nous passons sur une galerie de bois où l'on nous offre du thé, du lait, du beurre, celui-ci immangeable. Les vaches sont rares en Arménie. Les bêtes à cornes qu'on attelle aux charrues et aux voitures lourdes sont des buffles.



UN TCHAPAR DE NOTRE ESCORTE. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Bien emmitouflés, nous reprenons, le lundi 27, nos places dans les breaks, qui nous font regretter les phaétons du Caucase, car le toit nous cache bien des beautés de la route. L'étape sera longue : 100 verstes jusqu'à Erivan. M. Karakach prend la bifurcation qui mène vers Alexandropol. C'est dans la vallée du Bambax que sont les travaux du chemin de fer de Tiflis à Kars, pour lequel il est consulté comme géologue. De ce côté aussi se trouve un village, tout entier complice de bandits qui, la semaine précédente, ont tué un officier et un cosaque. La montagne est superbe par là, — nous la verrons au retour; — elle n'en est pas

moins désagréable à parcourir seul, du moins à mon avis. Délijane, dont nous n'avions rien aperçu la veille, est un village important, avec un certain nombre de maisons bien bâties, et de bonnes petites boutiques étalant des objets de toilette et des denrées alimentaires : des pommes, du raisin en quantité, de la viande. Déjà l'on fait griller sur la braise les menus morceaux de mouton pour le chichlik, tandis que, dans de toutes petites marmites de terre s'élaborent des soupes. Des toits s'élèvent des fumées bleuâtres qui, jointes à la brume du matin, étendent un nuage léger et transparent au-dessus du joli village que bientôt nous dominons, puis perdons de vue.

Délijane, prospère maintenant, a connu de mauvais jours. Ainsi, en 1827, il fut dévasté par les Perses, et lorsque Dubois de Montpéreux passa au lieu où Chardin avait vu 300 maisons, il ne trouva que des ruines; de l'église même, il ne restait que le chœur.

Il fait presque froid ; mais on aime cette sensation vive, au souvenir de la fournaise empestée de Bakou. On respire bien, on n'a plus de fièvre ni de fatigue. Nous montons vite, d'abord le long de pentes boisées, puis en lacet sur des escarpements rocheux. Des sommets, pressés les uns derrière les autres apparaissent sans cesse plus nombreux. Les arbres disparaissent, nous parvenons à plus de 2.000 mètres. Un petit poste de Cosaques garde la place où la diligence fut dévalisée : ainsi, dans les Alpes, on met une rampe de bois au précipice dans lequel dégringola une voiture.

Nos chevaux sont de pauvres bêtes, bien maigres; mais on les change toutes les vingt verstes environ. Moins de trois heures après notre départ de Délijane, nous arrivons au col de Tchiboulky, situé à une hauteur de 2.374 mètres. Constitué par des quartz porphyres et par des diorites quartzifères, il a sur ses larges pentes onduleuses l'intéressant village de Séménovka, dont les maisons sont des isbas et qui fut fondé par des sectaires exilés sous Nicolas Ier. Leur nom de *molokistes* ou *molokanes* vient de ce que, durant le carême, ils ne s'abstiennent pas de lait (*moloko*, en russe), contrairement aux prescriptions de l'orthodoxie. Ce sont, du reste, des gens paisibles, propres, laborieux, qui paraissent s'accommoder de la vie dans ces montagnes, où on les rencontre partout; l'hôtesse de Délijane était certainement d'entre eux.

MENDIANT SUR LA ROUTE DE DÉLIJANE. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

De Séménovka, on a une échappée de vue sur l'admirable lac Sevanga ou Goktchaï. Nos voitures nous emportent vers ses bords. Il est à une altitude de 2.113 mètres et la route le longera jusqu'à Iélenovka. Avant que les Russes eussent construit cette chaussée, peu d'Européens connaissaient ce lac. Marco Polo semble y faire une allusion au sujet de poissons miraculeux; Chardin est le premier qui en parle positivement. Dubois de Montpéreux le vit en février, alors qu'il était encore sous la glace, et en donne une longue et excellente description. Le mot Goktchaï signifie en tartare : « eau bleue ». Les anciens Arméniens l'appelaient Kégham, du nom d'un de leurs rois. Il paraît répondre aux *Lychnites* de Ptolémée. Long de 85 kilomètres et large de 37, il est, après les lacs Van et Ourmiah, le plus grand des lacs d'Arménie. Il n'est pas extrêmement profond, comparé à nos lacs de Suisse et d'Italie; la sonde ne va pas, dit-on, au delà de 110 mètres. Cependant on a peine à se figurer la production, à une telle hauteur, d'une telle masse d'eau, alors qu'elle n'est entourée que de montagnes dénudées. Il est impossible de concevoir un paysage plus grandiose et plus sévère. Cette onde froide et pure occupe une vasque volcanique dont les hauts bords sont des cônes d'une beauté architecturale. Elle est poissonneuse, nourrit surtout des truites magnifiques. Sur son unique îlot s'élève un monastère dépendant d'Etchmiadzin, mais dont les supérieurs essayèrent autrefois de se rendre indépendants. Aujourd'hui les religieux le considèrent comme un lieu d'exil. Avec la foi, la vie d'anachorète c'est le ciel, mais pour des esprits vulgaires, c'est l'ennui mortel.

L'île Sevanga a un côté fort abrupt; de la route, on distingue les constructions, deux coupoles, un toit vert; il y pousse quelques arbres.

Les bords du Goktcha ne sont pas aussi stériles qu'ils le paraissent les trois quarts du temps. De grands troupeaux y paissent. En outre, les maisons plates des villages sont recouvertes d'énormes tas de paille attestant la richesse des moissons. La région du Sevanga formait autrefois, sous les rois du pays, une province très peuplée, appelée Siounikk ou Sisagan, couverte d'églises, de châteaux, de monastères. Le climat rude étant extrêmement sain, on y venait de la plaine pour se reposer et se guérir. Ce n'est pas la nature qui a été inhospitalière ; c'est l'homme, sans cesse acharné à tuer et à détruire.

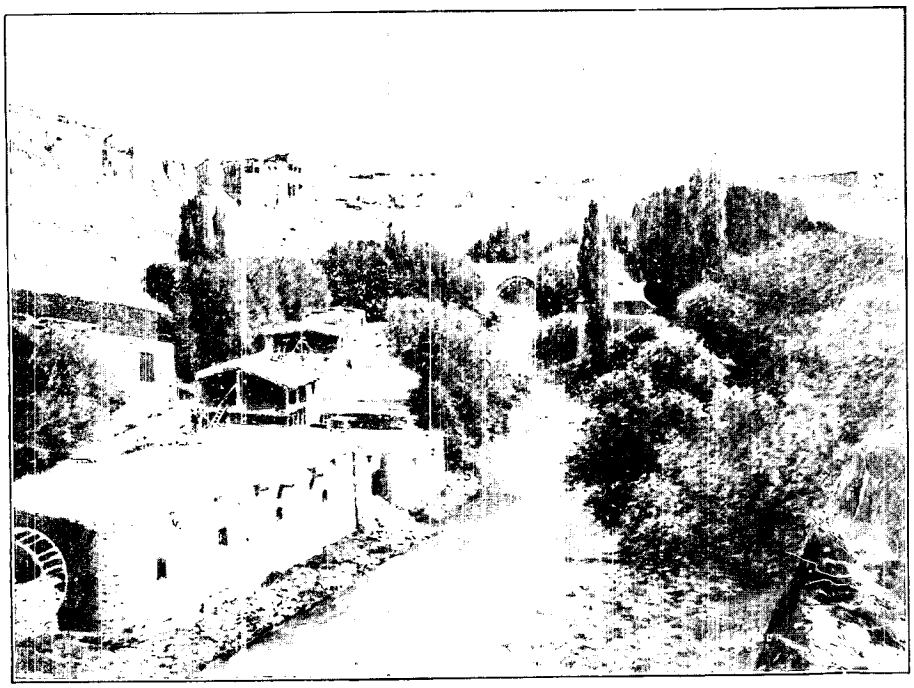
Nous trouvons que la voiture va trop vite ; nous voudrions parcourir ces rives à pied, respirer pendant des jours cet air vif, fixer dans notre mémoire toutes les lignes de ces hautaines montagnes dont plusieurs sont couvertes de neige et que fréquente le vol des aigles, suivre les jeux de la lumière dans ces eaux d'un bleu intense, aux flots lourds, et sur lesquelles contrastent les volcans gris de cendre.

Le lac est très sinueux dans ce que nous en apercevons, découpé en golfes et en presqu'îles. L'une de ces avancées se relevant en promontoire porte un village, des arbres même. La forme générale du Goktchaï, une demi-circonférence, rappelle celle du Léman. Nous sommes dans la partie étroite, où l'eau est douce et bonne à boire; au Sud-Est, elle est saumâtre. « Cette différence, dit Dubois de Montpéreux, tient à ce que le côté méridional est entouré d'une plaine, et à ce que le rivage est bas, plat, de sorte que l'on peut avancer fort loin dans l'eau sans en avoir plus haut que les épaules. Le sol est mêlé de cendres, tandis que le côté du Nord, entouré en grande partie de hauts rochers, est très profond. »

Les roches sur lesquelles passe notre route sont des tufs stratifiés et parfois des dykes de lave.

Déjeuner plantureux à Iélénovka, table ornée de fleurs. Nous faisons connaissance avec les truites du Goktchaï. Elles sont grosses, rouges comme du saumon, bonnes, — pas autant que les nôtres, — un peu dures; et puis il faut les manger sans sauce. L'hôtesse, une Russe sectaire, me plaît fort : très blonde, une grosse natte lui tombant dans le dos, sous le mouchoir de soie bleue qui lui couvre la tête, le visage blanc, avec de beaux yeux bleu pâle, elle est admirablement nette et active. La maison, assez grande, est propre et simple. Le village est important et rempli de moissons coupées, dont on sépare le grain, en le faisant piétiner par des buffles, dans de grands aires.

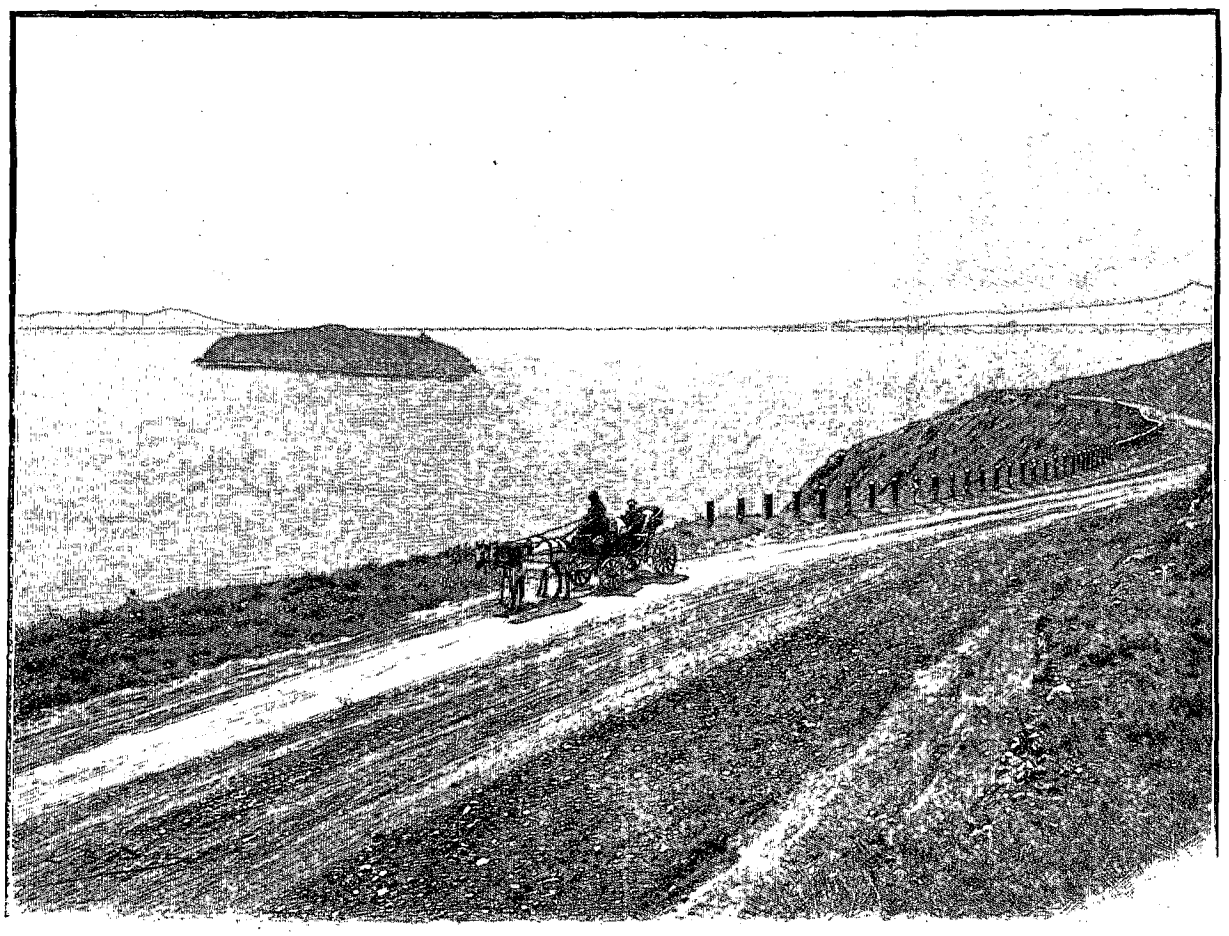
Après Iélénovka, la route quitte le lac, puis s'engage au milieu d'une véritable cheire écoulée de montagnes qui ne sont pas, avec des proportions considérables, très différentes des puys d'Auvergne. Tout à coup, nous apercevons l'Ararat, une coupole blanche, lointaine. C'est un moment solennel que celui de cette première entrevue ; on s'arrête un instant dans un recueillement religieux. Mais, à une si grande distance, la montagne ne produit pas encore l'impression vive, l'émotion sensuelle, pour ainsi dire, que cause l'objet possédé. Elle nous fait plutôt l'effet d'un admirable tableau que de la réalité.



LA ZENGA ET LES REMPARTS D'ERIVAN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Or, la réalité immédiate, le plateau sur lequel nous nous trouvons, est magnifique; nous sommes au centre de l'ensemble le plus imposant, dont l'Ararat n'est qu'un détail. Les volcans voisins nous écrasent de leurs masses, et leurs cimes s'auréolent des reflets d'un soleil qui commence à décliner.

A Nijnyé-Akhty, où l'on change les chevaux, nous sommes à 45 verstes d'Erivan. Nous voyons constamment dans les escarpements l'andésite augitique qui est la roche caractéristique de cette partie du plateau arménien. Les villages sont grands, disséminés ; leurs maisons, fort basses, sont couvertes de tas de paille qui de loin les feraient prendre pour des assemblages de meules. Quand on approche, on voit que ces maisons sont en ruine et ressemblent plutôt



LE GORTCHAÏ ET L'ÎLE SEVANGA. — DESSIN DE BOUDIER

à des tanières qu'à des logis; les femmes, en guenilles, sont accroupies devant les portes; les enfants, à peu près nus, se vautrent dans la poussière. Les hommes sont plus propres ordinairement. Cependant nous en voyons dont les vêtements sont si troués que c'est à peu près comme s'ils n'en avaient pas. Et à cet aspect de désordre et de misère en succède brusquement un tout différent : celui du quartier molokane, composé d'isbas bien entretenus, avec des habitants soigneusement habillés, les femmes presque coquettes, les enfants presque charmants. Et en beaucoup d'endroits, sur cette longue route, on verra cet étrange contraste ethnographique. Les deux races ne se mêlent en aucune façon et ne réagissent point l'une sur l'autre.

Nos voitures se trouvent ensuite dans des passes abominables, dégringolent dans des terres défoncées avec des chocs affreux. Lourdement chargées, puisqu'elles ont chacune une dizaine de personnes, elles sont dépourvues de frein; et, à de certains tournants particulièrement mauvais et rapides, on les arrête pour attacher les roues avec de la corde. Nous n'avons pas une inquiétude : nous sentons nos rudes carrosses solides, à toute épreuve, et nos cochers, en bons Russes, habiles à tenir les chevaux.

Arrêt à Souckhoï-Fontane. Tandis que mes compagnons font de la géologie dans le mur des maisons, à coups de marteau, pour y prendre de l'obsidienne, je me mêle aux habitants, en regrettant que mon ignorance m'empêche de causer avec eux. Ils font un groupe d'opéra-comique, ayant les habits les plus brillants que j'aie encore vus, des cheveux blonds bien lisses et très épais. Les enfants sont débarbouillés, soignés, pomponnés comme des enfants de riches.

La route remonte, et nous arrivons dans un site large, une sorte de cirque entre des volcans. De nouveau l'Ararat apparaît, et aussi, en partie couvert, l'Alagheuz. On a souvent comparé la nature à un poème : c'est ici l'un de ses passages sublimes. Nous devions en ce haut pays en rencontrer plus d'un. Il est cinq heures. Il y a dans le ciel des conflits entre les nuages et le soleil d'où celui-ci sort plus éclatant; les champs aux chaumes coupés, les montagnes prochaines sont jaunes de cette lumière. Sur les fils télégraphiques se posent de gros oiseaux de proie que n'intimide pas notre passage.

Nous redescendons. La vue devient de plus en plus belle sur les deux Ararat, qui surgissent de la plaine, bien à l'écart du massif sur lequel nous nous trouvons.

Près du village Novoïa-Nicolaïevka, M. Lœwinson-Lessing nous signale de superbes filons d'obsidienne,

brillants comme des pierres fines polies, des coulées dans les ponces et les tufs sous des conglomérats volcaniques de diverses sortes.

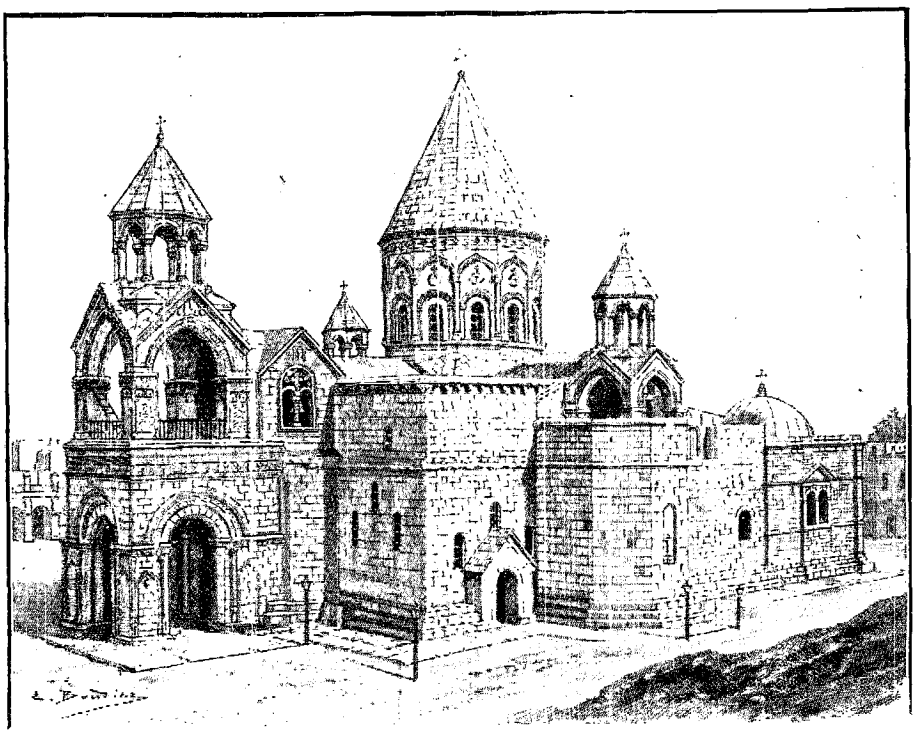
Mais il faut reprendre les voitures et ne plus s'arrêter, car on est encore à une bonne distance de la ville ; et la route est toujours atroce, et la nuit vient, sans lune. Bien entendu, on ne songe pas à nous donner des lanternes ; mais il y a de grosses étoiles, et l'on continue de voir assez pour rester dans la bonne direction.

A dix heures, nous descendions au Grand Hôtel d'Erivan. J'avais redouté le gîte, ayant lu des récits de voyageurs peu enchantés de leur logement dans la capitale de l'Arménie. Mais le Grand Hôtel est tout neuf. Il a un vestibule décoré de boiseries à caissons, un élégant escalier, des tapis, un portier en livrée, et de belles chambres dont les lits sont fort durs, mais exempts de parasites. Disons tout de suite, pour ne plus revenir sur ce détail, que dans nul pays je n'ai vu moins d'insectes qu'en Transcaucasie. Alors que les Alpes et tant de nos campagnes sont infestées de taons qui mettent les chevaux en sang, de moustiques qui vous boursouflent de leurs morsures insatiables le visage et les mains, de mouches innombrables qui se laissent choir dans tous les plats, j'oubliai complètement cette gent ailée dans les deux Caucases ; je n'aperçus pas une punaise ; on nous annonça des scorpions, nous n'eûmes pas la chance d'en découvrir ; à Aralyk, nous vîmes seulement fuir sur le mur de notre chambre une grosse araignée, qui ensuite se tint discrètement et prudemment à l'écart.

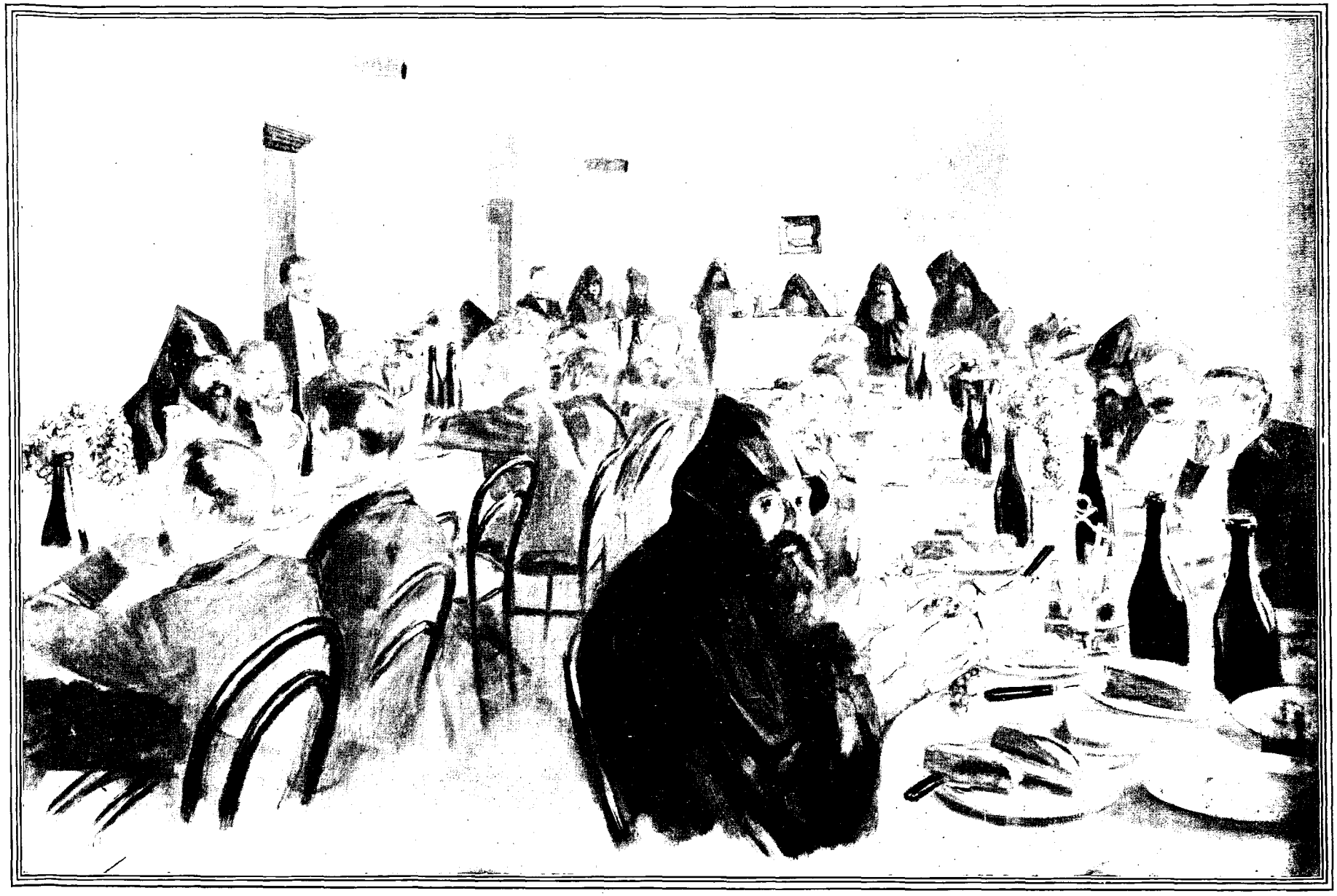
Le mardi 29 septembre fut, à mon avis, la grande journée du voyage : nous la passâmes à Etchmiadzin. L'ayant racontée ailleurs, et n'ayant pas ici assez de place, je n'en dirai pas tous les détails.

Partis d'Erivan à huit heures, nous eûmes de cette ville une impression favorable, parce qu'elle est dans une oasis de grands arbres, — nous remarquâmes des abricotiers hauts comme des chênes, — les maisons des faubourgs étant entourées de jardins. Nous traversâmes la Zenga qui coule au pied des remparts dans une gorge contournée, montrant du basalte en éventail, comme la Sioule d'Auvergne. La route, très fréquentée, offre des spécimens de tous les habitants de la région : soldats russes, Tartares, Persans, Arméniens, et de tous ses animaux, les ânes, les chameaux, les chevaux, les buffles. Nous voyons des cimetières sans verdure, des villages en pisé, et des vignes croissant en buissons touffus ou en grandes lianes, avec une abondance extraordinaire de feuillage et de fruits.

Nous mîmes deux heures à faire 20 kilomètres. Comme c'était l'époque d'un pèlerinage, nous allions trouver beaucoup de monde au monastère. Les moines ont alors à loger une foule ; ils gardent aussi plusieurs centaines de réfugiés échappés aux massacres des Turcs. Un beau village, avec des maisons modernes, d'élégantes villas, des jardins, s'élève près de l'enceinte sacrée. Il a gardé le nom de Vagharchabad, cité bâtie six siècles avant notre ère, et résidence des rois d'Arménie jusqu'en 344. La porte du monastère franchie, nous nous trouvâmes dans un vaste quadrilatère entouré de bâtiments, et ayant pour centre la basilique de Grégoire l'Illuminateur. Les évêques et les archimandrites, des hommes superbes, en robe noire, en capuchon noir, nous reçurent cordialement. Le catholicos, Mégrédith Ier, entendait nous donner l'hospitalité la plus large. On nous fit entrer dans l'édifice affecté au séminaire, et l'on nous mena à des dortoirs, où des couchettes, des toilettes nous avaient été préparées. Ce couvent, bien différent en cela de celui de la Grande-Chartreuse, ne songeait pas à éloigner les femmes et avait tout fait pour assurer leur bien-être. Il était dommage qu'on eût pris tant de soins inutilement : nous ne devions rester que quelques heures à Etchmiadzin. Lorsque nous nous fûmes



LA CATHÉDRALE D'ETCHMIADZIN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.



L'HOSPITALITÉ DU CATHOLICOS. — DESSIN DE MALTESTE.

débarrassés de la poussière du chemin, on nous conduisit chez le catholicos, un beau vieillard de 75 ans, à l'œil vif, spirituel et rieur, à l'air bienveillant. Il était vêtu d'une robe de moire violette, et coiffé d'un capuce noir sur lequel jetait des feux une croix de diamants. Entouré de ses archimandrites et de ses évêques, il nous fit en arménien une allocution que traduisit en allemand Mgr Succas, et à laquelle répondit M. de Richthofen. Nous eûmes, durant toute cette journée, l'impression bien nette d'être au fond de l'Orient, et aussi celle d'avoir remonté le cours des siècles et de nous trouver chez les pasteurs sacrés des premiers temps du christianisme.

LE CATHOLICOS MÉGRÉDITH Ier — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Mon mari, ma fille et moi, seuls Français parmi les excursionnistes, nous eûmes pour nous guider dans Etchmiadzin un homme des plus distingués et des plus aimables, M. Derounian, en religion l'archimandrite Malachie. Nous vîmes avec lui la salle de l'Académie, dont les larges fenêtres donnent sur l'Ararat, puis le collège, lequel compte 180 élèves, de 14 à 20 ans. On nous montra quelques-uns des précieux manuscrits du couvent, la copie la plus ancienne, dit-on, des Évangiles, un grand nombre de documents historiques; on nous fit admirer le trésor, qui contient des mitres admirablement brodées, des reliquaires dont le plus précieux est celui d'un morceau de l'arche. Tous ces beaux objets sont bien un peu envahis par la poussière; ce n'est pas avec eux qu'est le cœur des moines; il est bien plutôt avec les pèlerins, et surtout avec les réfugiés de l'Arménie turque. Les malheurs de l'Arménie sont la pensée constante d'Etchmiadzin. Elle est aussi celle de tous les gens de cœur qui vivent en sécurité sous le gouvernement russe, mais ont vu de près l'infortune de leurs frères.

Etchmiadzin possède une imprimerie et édite des livres de piété, d'histoire locale. On n'y reste pas étranger aux chefs-d'œuvre européens. Ainsi, on tire en ce moment une traduction arménienne de Shakespeare. On publie aussi une revue, *l'Ararat*, récemment autorisée par la censure. Le haut clergé arménien est assez étroitement surveillé, et il lui est arrivé d'encourir les rigueurs gouvernementales. Mgr l'évêque Succas et l'évêque d'Erivan, Mgr Chudaverdian, ont été longtemps exilés.

Il faut dire que beaucoup d'Arméniens font encore le rêve de se reconstituer un pays autonome. Lorsque Erivan passa de la domination persane sous la domination russe, le prêtre qui fut ensuite le catholicos Nersès V, leva en faveur des Russes, la bannière du royaume d'Arménie, qu'on garde à Etchmiadzin. Il espérait, paraît-il, que les Européens seraient des alliés, et non pas des maîtres. Or, l'Arménie pourrait méditer la parole de Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Une royauté spirituelle lui conserve son intégrité mieux qu'un pouvoir politique. Elle a pour chef et pour père ce vieillard dont les mains n'ont de force que ce qu'il en faut pour tenir le bâton pastoral incrusté de nacre et d'ivoire. Ses grandes assemblées se font dans un monastère; mais Etchmiadzin, *Où est descendu le Fils*, est comme un morceau du ciel qui lui fait une patrie incorruptible. En vain son sang coule, ses villes sont détruites, ses privilèges abolis, ses provinces partagées entre des maîtres différents; elle est l'Arménie toujours, l'Arménie belle dans ses enfants, qui gardent intact le type de la race, l'Arménie invariable dans sa foi et dans son amour de la liberté.

La cathédrale est l'édifice le plus intéressant d'Etchmiadzin. Bâtie en 302 par saint Grégoire l'Illuminateur, sur les ruines d'un temple de Diane, restaurée bien des fois, elle a conservé des parties très anciennes, par exemple la partie centrale, qui remonte vraisemblablement au VIIe siècle. Elle est petite, mais elle a d'heureuses proportions. Ses murs furent autrefois couverts de fresques, maintenant fort vagues.

M. Derounian nous emmena, après la visite de l'église, dans le parc, pour l'arrosage duquel on a détourné un ruisseau dans un grand réservoir de pierre. Grâce à cette eau, on peut avoir un peu de verdure. Mais les arbres sont encore jeunes, et nous ne trouvâmes pas, sous leur couvert insuffisant, beaucoup de fraîcheur. Le ciel était absolument bleu, la chaleur extrême, quoiqu'on fût en automne et que la plaine soit à une altitude de

plus de 1,000 mètres. En été, le thermomètre marque souvent 45° C. En hiver, il descend jusqu'à — 30°. Un tel climat est nécessairement malsain, et les fièvres sont fréquentes à Etchmiadzin comme à Erivan, d'autant que les eaux vives sont rares et que, par contre, il y a aux environs de la ville des marécages.

Nous voyant fatigués, notre bon guide nous pria d'entrer dans sa cellule, une grande pièce aux murs blancs, peu meublée. De beaux tapis du pays, quelques livres, un bureau ; il n'y avait rien de plus au delà du strict nécessaire. L'archimandrite tira d'une niche pratiquée dans le mur les provisions de son souper, car on ne fait en commun, à Etchmiadzin, que le repas du milieu du jour : du caviar, du poisson, du fromage, de la lavache, et nous pria de prendre un acompte sur le dîner.

Mais la cloche nous appelait pour celui-ci, qui fut présidé par le catholicos, assis à une extrémité de la salle, sur une estrade. Les archimandrites, après en avoir reçu la permission de leur patriarche, se placèrent parmi les congressistes. Le service était élégant, avec des couverts d'argent ciselé, des coupes d'orfèvrerie pleines des beaux raisins de Noé. Les vins, des crus d'Etchmiadzin, étaient délicieux ; les mets, peu variés, abondants et excellents. Le catholicos porta un toast assez long. Il parla debout et fut écouté debout, ainsi que Mgr Succas, qui traduisit. M. Stanislas Meunier fut chargé de répondre à Sa Sainteté, et le fit de tout cœur, dans la reconnaissance d'un si cordial accueil, dans la tendre sympathie qu'inspire l'Arménie.

De retour à Erivan, à sept heures du soir, nous en repartions à dix heures pour Aralyk, où nous arrivâmes à trois heures du matin. On soupa, on se coucha quelques instants, et, au réveil, on eut le spectacle éblouissant de l'Ararat inondé de soleil. Quoique Aralyk soit à 32 kilomètres de Sardar-Boulagh, le col qui sépare les deux sommets, l'air était si transparent que la montagne semblait toute proche. Cette masse colossale dont le sommet est à 5.211 mètres, dont la base occupe une surface de plus de 900 kilomètres carrés, est élégante comme un objet d'art. Jamais architecture ne donna à un plus haut degré l'idée de la proportion, de l'harmonie. L'Ararat se dresse au milieu de trois empires comme un obélisque au milieu d'une place. Des millions d'hommes peuvent de leurs demeures contempler la cime sacrée où ils ont mis l'arche, le second nid de l'humanité. Cette cime qu'un nuage, à la limite des neiges, isole souvent de la terre, est inaccessible, disent-ils, aux explorateurs. Mais les explorateurs ne connaissent guère d'obstacles sur cette étroite terre ; et, de nos jours, l'Ararat a été gravi bien des fois. Même trois des congressistes allaient tenter de l'escalader, point encouragés d'ailleurs par M. Lœwinson-Lessing, qui n'avait pas mis cette prouesse au programme.

L'ARCHIMANDRITE MALACHIE DEROUNIAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous eûmes à Aralyk le seul mécompte de notre voyage ; on ne nous facilita pas, à ma fille et à moi, les moyens d'aller à Sardar-Boulagh : il y avait des chevaux, à la vérité, mais point de selles de dames. Ce fut du moins le prétexte qu'on nous opposa. Quelques-uns de nos compagnons qui, pour n'être point de Tarascon, n'en ressemblaient pas moins à Tartarin, se plaisaient à imaginer des dangers dans cette très facile excursion au voisinage des tentes kourdes ; ils s'étaient armés, et ils avaient pris des airs graves et résolus. Certes, ils ne laisseraient pas deux femmes — des êtres peureux — compliquer par leur présence cette expédition. M. Lœwinson-Lessing crut que les selles qu'il avait demandées pour nous n'étaient pas arrivées. Il sut ensuite, et nous le dit, qu'elles se trouvaient à Aralyk, mais qu'on les avait dissimulées.

Faite au grand jour, la route d'Aralyk à Erivan fut une compensation à l'ennui que nous éprouvions de battre en retraite. Ah ! la magnifique, la subtile lumière ! Sans cesse les yeux se levaient vers le ciel le plus éclatant et le plus doux qu'on pût contempler, un ciel de soie, de caresse, et en même temps un ciel de vertige qui attirait à la façon d'un abîme.

Et de la terre aussi se dégageait une impression de beauté, de joie et d'infini. Comme à Etchmiadzin,

j'étais, non pas seulement dans d'autres lieux que ceux auxquels je suis accoutumée, mais encore dans d'autres temps, au fond des âges. De sorte qu'après tant d'autres, malgré le déplaisir de se servir de phrases toutes faites, j'écris ces mots : l'*Orient immuable*. Que voyons-nous sur la route? Des troupeaux et des pasteurs : des moutons, des buffles, des ânes, des chameaux, bêtes lentes et pacifiques qu'on dirait rêveuses ; et les menant distraitement, pensives, avec si peu d'idées pourtant, des créatures humaines, aussi loin de la civilisation que si elles venaient d'être chassées du paradis terrestre.

Ce sont des Kourdes, gens de mauvaise mine et de réputation plus mauvaise encore. Les hommes ont l'expression rude et fière; les enfants sont délicieusement beaux ; les femmes sont vêtues de couleurs vives, quelquefois en robe, quelquefois en larges pantalons; elles sont coiffées de turbans, et les jeunes filles de petits bonnets garnis de piécettes sur des tignasses ébouriffées et frisées.

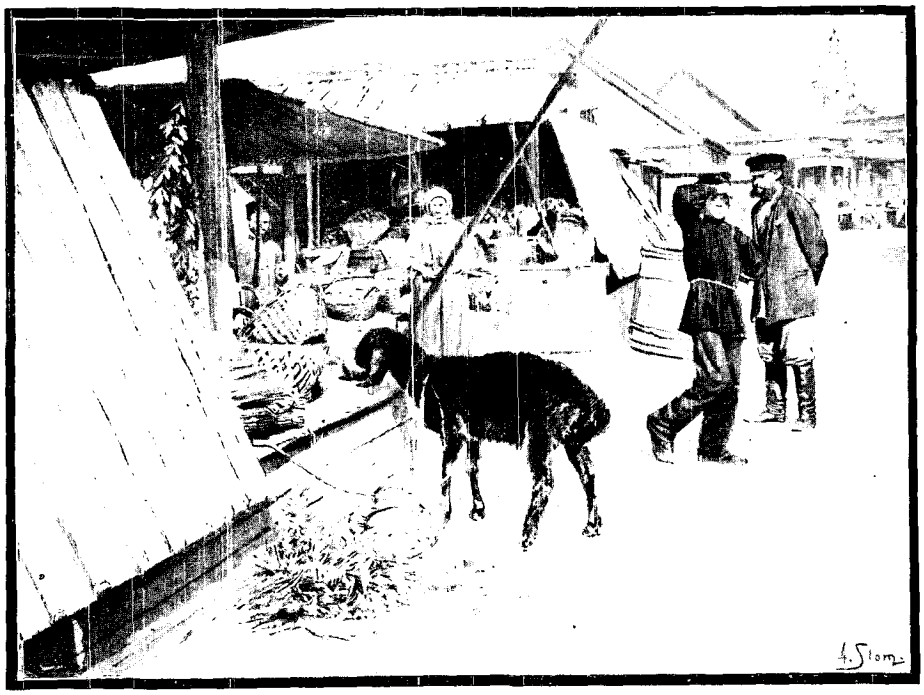
Les Kourdes sont les héros de terribles histoires de brigandage. Ce n'est pas sans peine que les Russes les tiennent en respect, d'autant qu'après un mauvais coup ils franchissent la frontière, tolérés en Perse, bien accueillis en Turquie. Pourtant ceux que nous voyions sur cette route ne nous inspiraient pas d'horreur. Ils sont si bien à leur place au pied de cet Ararat dont ils considèrent les pâturages comme leur domaine, dans cette ardente lumière que leurs yeux d'aigle supportent sans cligner et qui rend magnifiques leurs guenilles de pourpre, qu'il est impossible de concevoir le tableau sans eux, et que je leur trouvais, comme à leurs troupeaux, comme à cette terre primitive, un air d'innocence qui est en réalité celui de leur inconscience.

Les bêtes sauvages aussi sont encore tout près du paradis terrestre, car elles n'ont pas appris le danger. De grands oiseaux se tiennent sans fuir tout près du chemin. Le sous-officier de Cosaques qui a pris place sur le siège de notre voiture avise un héron dans un champ de roseaux, l'ajuste et le manque, heureusement.

Nous arrivons sur les bords de l'Araxe, qui coule large et abondant entre de sinueuses rives plates. Il nous montre le chemin pour aller en Perse. Si nous le suivions? Mais non! Il faut être fidèle à son plan. C'est bien assez que les autres vous y fassent manquer quelquefois. Et, sans quitter notre voiture, nous traversons le fleuve en bac.

Pendant cinq heures, nous eûmes l'Ararat sous les yeux; et aussi, du côté de la Perse, des montagnes très rouges qui avaient l'air d'escarpements de corail travaillé. A notre gauche, c'est-à-dire vers le Nord, l'Alagheuz dressait ses sommets neigeux.

Le pays que nous traversions offrait un sol tantôt desséché, tantôt marécageux, et cependant fertile. On faisait la récolte dans de vastes champs de coton. Et la vigne poussait avec une richesse, une vigueur vraiment miraculeuses. M. de Candolle dit « qu'elle ne saurait être cultivée dans la région de l'Ararat ». Je ne sais si vraiment on ne la cultive pas, mais je sais qu'elle est parfaite, offrant toutes les variétés connues, et que le symbole de Noé, placé ici, exprime une étonnante réalité.



LE BAZAR D'ERIVAN. — DESSIN DE SLOM.

Erivan a de grands faubourgs, avec des maisons bien bâties et des jardins. Elle a des bazars, comme Tiflis, des églises, des mosquées, des voitures, des caravanes, des soldats. Et cependant elle n'est pas animée, elle paraît triste. Ses habitants sont, dans leur costume, plus Européens que ceux de Tiflis; les Arméniens portent des casquettes noires qui les font ressembler à nos ouvriers. Tout leur costume est sombre et sans grâce, quoique leur tunique soit, en principe, la tunique tcherkesse ; mais il y a, entre elles, la différence des faiseurs, bons là, mauvais ici ; un habit fait à Carcassonne ne ressemble pas à un habit fait boulevard des Italiens. Les

Persans, qui sont en nombre à Erivan, sont aussi vêtus de noir et lourdement ; cependant, leur bonnet d'astrakan est moins laid que la casquette. Les uniformes mêmes des officiers ne sont pas aussi soignés qu'à Tiflis ; on n'y a pas autant d'envie ni d'occasions de plaire. Je suis persuadée qu'il n'existe pas, à Erivan, de club où l'on danse sous les grands arbres. Le seul chant que nous entendîmes fut celui du muezzin, sur le minaret. Très peu de femmes dans les rues. Celles qui sont riches ne sortent guère de leurs jardins. L'été, elles vont dans les montagnes pour échapper à la grande chaleur. Dans notre hôtel, nous ne vîmes pas une servante; nous avions, pour faire la chambre, un garçon jaune, aux pommettes saillantes, aux yeux bridés.

OUVRIERS TATARES D'ERIVAN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Le seul plaisir qu'on semblât prendre dans la ville était celui de manger des fruits. Les bazars regorgent de raisins et de pêches. Le pain et la viande sont abondants aussi. Le pain est de la grande galette molle, la lavache, qui se plie comme du linge, qui sert d'assiettes, qu'on étend sur les tapis, devant les convives accroupis, dans laquelle on enroule les mets, fruits, viande, confitures. La viande, le chichlik, cuisait sur tous les trottoirs, avec des odeurs graillonnesques et tout de même appétissantes, ou bouillait dans des marmites de terre. Et nous regardions préparer toutes ces victuailles, les cuisiniers tartares ou persans ayant les ongles teints au henné, de même que les boulangers qui pétrissaient la lavache et la mettaient dans des fours moins barbares que ceux de Tiflis. Nous errions aussi dans le bazar, sombre et frais. Comme à Tiflis, les industries sont parquées par quartiers, et les artisans travaillent dans les boutiques ouvertes, où se fument aussi beaucoup de narghilés. C'est le même commerce qu'à Tiflis, mais bien moins intense ; ce sont les mêmes ouvrages, mais moins élégants. Les marchands, très engageants, très polis, montrent leurs objets avec la plus grande complaisance, même quand ils savent qu'on n'achètera pas. Nous restâmes longtemps chez un vieux Persan qui avait la barbe outrageusement teinte en noir — là-bas, personne ne se trouve digne de porter des cheveux blancs — et qui vendait tout ce qu'il faut pour écrire et pour lire en persan. Sa boutique était à la porte d'une mosquée où il y avait beaucoup de savants, c'est-à-dire de gens qui étudient et expliquent le Coran. Une cour avec des parterres fleuris, un jet d'eau, une sorte de cloître sur lequel s'ouvrent de grandes cellules où, sur des tapis, conversent gravement les docteurs, telles sont les dépendances de la mosquée. Vaste, couronnée d'une coupole bleue avec des murs revêtus de mosaïques, elle était déserte, pleine de gravats, et attendait des réparations.

Nous en vîmes une autre, tout à fait en ruine, parmi les fortifications à moitié détruites qui dominent la Zenga, non loin du fameux palais des Sardars, dont nous avions entendu dire tant de merveilles, et à la porte duquel il nous fallut nous présenter deux fois. La première, nos appels n'eurent pour réponse que les aboiements d'un chien à l'attache. Nous étions étonnés que des splendeurs royales pussent tenir dans un très petit bâtiment qui, extérieurement, avait l'air des plus quelconques. Mais comme il est dit qu'on ne doit pas juger sur l'apparence et que nous n'avions pas grand'chose à faire à Erivan, nous revînmes le lendemain.

Il n'y a qu'une salle, — les autres pièces sont des cabinets, — et son luxe délabré eut, au temps où il était neuf, des splendeurs de café-concert. Il consiste uniquement en petites glaces qui recouvrent le plafond et une partie des murs, et en peintures hideuses, comme on en voit sur les baraques de foire, les portraits, dit-on, des Sardars, princes-gouverneurs d'Erivan. Les dimensions de la salle sont celles d'une cuisine de ferme normande. Un jet d'eau fut autrefois l'ornement de ces lieux, et sans doute de beaux tapis couvraient le sol. Il y a une espèce de window dominant la falaise à pic de la Zenga et faisant un cadre à l'adorable Ararat. A cette baie, on demeure longtemps ravi ; mais quand on se retourne sur les murs de la salle, si grotesquement

enluminés, on éprouve par contraste un véritable malaise. Certes, si cette maison était à moi, je m'y plairais l'automne, mais je casserais les glaces et je ferais nettoyer et blanchir les murs à la chaux.

Nous eûmes le plaisir de faire une visite à Mgr Nersès Chudaverdian, évêque d'Erivan, introduits par M. le Dr Karamianz, qui voulut bien se faire pendant quelques instants notre interprète et notre guide dans la ville. La maison épiscopale, qui n'est séparée de l'église que par un jardin, est spacieuse, simple, élégante. Nous trouvâmes Sa Grandeur sur une terrasse d'où l'on a une vue de l'Ararat aussi belle que celle qui s'offre à Etchmiadzin. En outre, la ville avec ses arbres, sa rivière, ses constructions, ajoute à l'intérêt du spectacle. Mgr Chudaverdian est un homme fort distingué, qui nous accueillit avec affabilité. Mais il ne parlait ni français, ni allemand, ni anglais, et il fallait que M. Karamianz traduisît. Je me demandai, comme pour le catholicos, si cette ignorance était réelle, ou si elle ne faisait pas partie de quelque protocole. Les archimandrites, les évêques, les diacres qui entourent Mégrédith Ier parlent les langues européennes. Il n'est pas vraisemblable que cet intelligent vieillard, qui a beaucoup voyagé, soit moins instruit que ses prêtres. Et la même réflexion s'impose pour l'évêque d'Erivan. Je pris donc leur silence comme une manière de protestation contre l'indifférence des Européens pour l'arménien, une des plus anciennes langues du monde, et des plus belles et des plus aptes à reproduire toutes les nuances de la pensée, une langue qui, dit-on, vaut le grec, avec lequel elle a des analogies, ainsi que l'ont prouvé des orientalistes, M. Boré en particulier. Bref, j'avais quelque ennui de ne pouvoir causer librement, vivement, avec Mgr Chudaverdian. Je me dédommageais en regardant l'Ararat, avec une longue-vue. Hélas! alors que ses neiges me semblaient si rapprochées que je cherchais à y découvrir des ascensionnistes, ainsi que cela se fait à Chamonix pour le mont Blanc, un drame affreux y commençait.

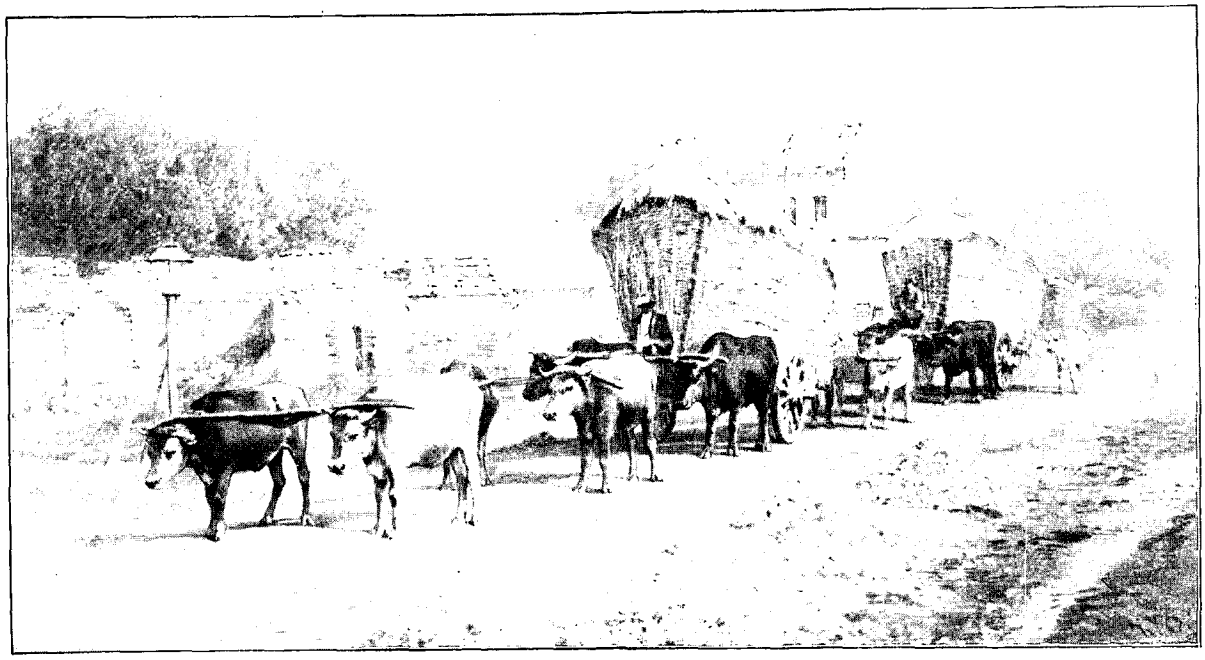
Cependant, Mgr Chudaverdian nous fit voir ce qu'il avait de plus beau : un tapis brodé offert par ses fidèles et son bâton pastoral, tout incrusté d'ivoire et de nacre. On nous apporta un café exquis, brûlant, à la mode turque, et des bouquets pour les dames. Ces bontés me rappelaient l'hospitalité de l'archimandrite Malachie. Il n'y a rien d'affecté dans l'hospitalité de ces prêtres, rien de mondain non plus ; leurs attentions sont la manifestation de la charité, telle que la définit saint Paul. Ils ont la tranquillité des saints, ils sont exempts de pruderie. Le bas clergé se marie, chez les grégoriens. Les prêtres, dont la science, l'activité peuvent être utilisées dans un cercle étendu, restent libres, l'apostolat s'accommodant mal des soucis d'une famille.

Nous prîmes congé avec regret. Bien loin de votre berceau, le voyage vous fait rencontrer des frères. Mais ils sont perdus, aussitôt que retrouvés. Si vous ne consentez à être triste souvent, il faut ne pas bouger de chez vous, et n'ouvrir ni vos yeux, ni votre cœur.

(A suivre.) Mme STANISLAS MEUNIER.

MENDIANT À LA PORTE D'ETCHMIADZIN. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA RENTRÉE DU BLÉ EN ARMÉNIE. — DESSIN D'OULEVAY.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1].

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

V

Le Plateau Arménien.

M. KARAKACH,
CONSERVATEUR DU MUSÉE GÉOLOGIQUE
DE SAINT-PÉTERSBOURG,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le vendredi 1er octobre, les montagnes, dès le matin, s'étaient couvertes de brouillard, et dans la soirée il avait plu à Erivan. Les excursionnistes de Sardar-Boulagh arrivèrent fort tard, sans M. Lœwinson-Lessing, resté pour attendre M. Stœber, qui, ayant voulu gravir le grand Ararat, n'était pas encore revenu. MM. Oswald et Ebeling, dont l'ascension jusqu'au sommet s'était bien effectuée, nous donnèrent les détails suivants : partis d'Aralyk avec M. Stœber, le mercredi 29, avant ceux qui voulaient seulement gravir le petit Ararat, ils avaient quitté Sardar-Boulagh à 4 h. 1/2 de l'après-midi, en compagnie d'un officier russe et de cinq Cosaques. Ce fut en quelque sorte une expédition improvisée, pour laquelle on ne prit aucune des précautions de rigueur, qui consistent à avoir des guides, des porteurs, des provisions substantielles, des vêtements chauds. Il n'est pas nécessaire de se munir d'échelles, ni de cordes, l'Ararat étant une montagne sans précipices, sans escarpements. Mais sa hauteur de 5.211 mètres, la nature de son sol où la lave, de l'andésite augitique, est amoncelée en énormes blocs, ou bien s'éboule en pierres coupantes, en rendent l'escalade excessivement fatigante. On ne trouve la neige qu'à une hauteur de 4.000 mètres; il n'y a qu'un glacier, celui d'Argouri, divisé en deux branches, et formant une moraine de quatre lieues de longueur. L'ascension de l'Ararat est une question de temps et de forces ; elle ne demande pas d'autre courage que celui de l'endurance. Mais il ne faut pas cependant négliger toute prudence. La saison avancée est une mauvaise condition. Les nuits, déjà froides dans la plaine, étaient mortellement glaciales entre 4.000 et 5.000 mètres. Ces messieurs firent une première faute en partant à la fin de l'après-midi. Ils ne purent marcher que quatre heures, campèrent trop bas, et eurent par conséquent trop de chemin en perspective pour le lendemain. Le jeudi 30, au réveil, l'officier russe, indisposé, redescendit avec deux des Cosaques, et les trois autres soldats, après s'être chargés des couvertures et du restant des vivres, se mirent à monter d'un pas si rapide, que bientôt les congressistes les perdirent de vue. Il faut dire que ces Cosaques n'avaient pas été engagés comme porteurs, qu'ils

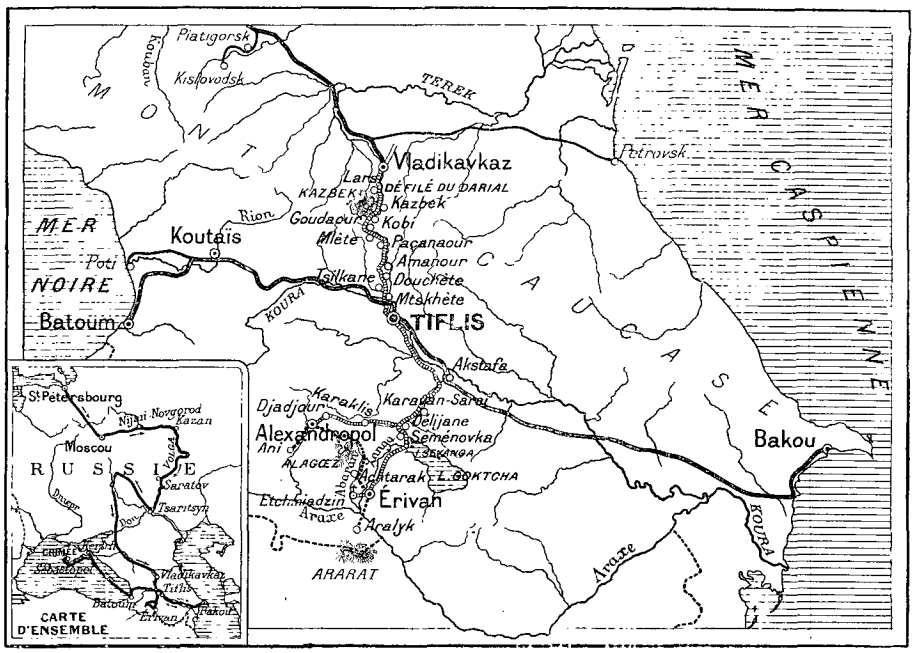
1. *Suite. Voyez p.* 313, 325, 337 *et* 349.

s'étaient décidés pour l'ascension de leur propre mouvement, sans réflexion, avec leur fusil à baïonnette! Mais, s'ils ne manquèrent pas de loyauté, ils manquèrent de charité... Et puis ils n'avaient pas oublié les provisions.

AU BAZAR D'ERIVAN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

MM. Oswald, Ebeling et Stœber ne se trouvèrent pas d'accord sur le chemin à suivre; ils eurent une discussion à la suite de laquelle M. Stœber partit seul de son côté. Agé de trente-trois ans, il était extrêmement vigoureux, et croyait avoir l'expérience des montagnes, ayant fait sans compagnons l'ascension du Kazbek.

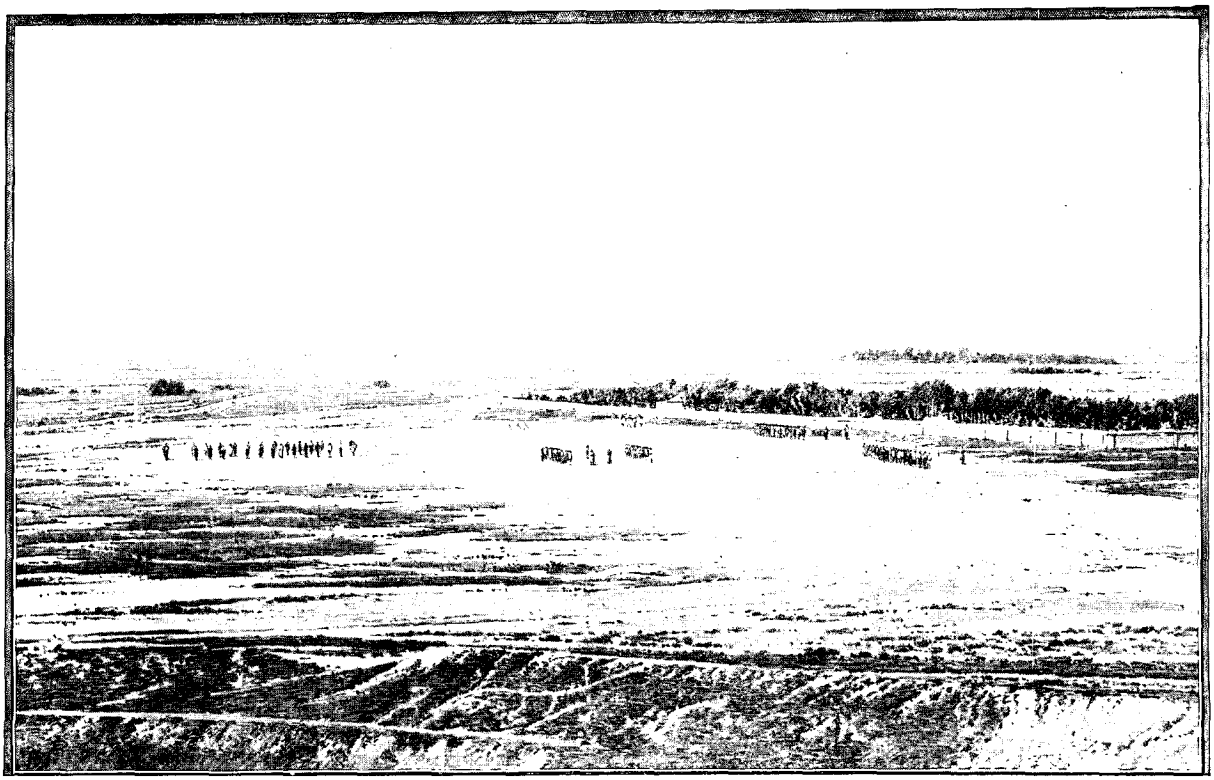
MM. Oswald et Ebeling atteignirent à six heures du soir le sommet de l'Ararat. Ils n'y restèrent que trois minutes; le froid était horrible, et la nuit venait rapidement. Ils s'arrêtèrent à 4.800 mètres, dans une anfractuosité, une sorte de cuvette où ils étaient à l'abri du vent. Ils ne s'étendirent pas, bien entendu, s'appuyant seulement un peu au rocher et combattant le sommeil qui menaçait de les engourdir. Ils trouvèrent dans leurs poches deux œufs et deux pommes complètement gelés: ce fut la seule nourriture qu'ils purent prendre en trente-deux heures. L'un d'eux possédait une paire de gants qu'ils se partagèrent, couvrant tour à tour chaque main. Ils eurent les joues et les doigts gelés. Ils se frictionnaient avec de la neige, et s'empêchaient réciproquement de dormir. Ils ne durent leur salut qu'à cette circonstance qu'ils se parlaient, veillaient l'un sur l'autre. L'affreuse nuit passa dans l'inconscience du cauchemar. A cinq heures du matin, ils se remirent en route et arrivèrent à Sardar-Boulagh dans l'après-midi.



ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR.

La descente fut pénible, à cause des pierres glissantes et coupantes. M. Oswald faillit recevoir un bloc de lave sur la tête.

M. Lœwinson-Lessing nous rejoignit le samedi matin; il n'avait quitté Aralyk que fort avant dans la nuit, après avoir attendu vainement D'après le programme, on aurait dû quitter Erivan le 2 octobre. Mais il semblait dur de s'en aller sans nouvelles de M. Stœber... Sans doute, il s'était égaré, et il allait arriver d'un moment à l'autre, ou pour le moins un courrier apporterait des nouvelles de Sardar-Boulagh. Il n'y a pas de télégraphe d'Erivan à Aralyk. On ne laissait pas que d'avoir des idées fort noires. La pluie de la plaine avait été neige sur la montagne... MM. Ebeling et Oswald avaient pensé



L'ARARAT. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mourir de froid... Bien entendu, déjà les recherches étaient commencées ; les congressistes firent une souscription pour récompenser les Cosaques qui, les premiers, rencontreraient le malheureux jeune homme dont nous aimions tous la bonne grâce souriante. Il aidait M. Lœwinson-Lessing dans les soins matériels de l'excursion. Il avait une famille à Vladikavkaz : une femme, trois petits enfants. MM. Oswald et Ebeling, quoique souffrants, horriblement fatigués, retournèrent à Aralyk, avec l'intention de parcourir la montagne jusqu'à ce qu'on fût sur la trace du disparu.

La matinée se passa silencieusement, anxieusement, dans les couloirs et les vestibules de l'hôtel. Chaque heure écoulée diminuait l'espoir.

L'après-midi, mon mari, ma fille et moi, nous allâmes avec M. Schklarensky, de Moscou, et un officier de police, sous l'escorte de trois tchapars, faire une excursion aux environs d'Erivan, du côté des montagnes du Goktchaï. Promenade mélancolique parmi des villages misérables, marécageux, moitié arméniens et moitié kourdes : Bachquette, Ielgovane, Fasaquene, où de grands chiens aboyaient à notre passage. Les chemins, atroces, nous faisaient nous étonner de ne pas verser à chaque instant. Le ciel était orageux, ce qui nous valut un coucher de soleil superbe et fantastique, d'immenses rayons s'élançant de derrière des nuages noirs qui faisaient tragiques et troubles les hautes terrasses sur lesquelles nous nous étions élevés. Au crépuscule, l'Ararat parut livide et s'entoura, à la limite des neiges, d'un crêpe de brouillards. Dans la disposition d'esprit où nous mettait la disparition du pauvre Stœber, la montagne prenait à nos yeux la forme d'un énorme tombeau.

A notre retour, nous interrogeâmes anxieusement. Pas de nouvelles!

Le dimanche 3, pas de nouvelles !

Cependant on ne pouvait s'éterniser à Erivan ; on partit donc. Pour nier encore l'horrible certitude, on inventait des romans, on se disait que M. Stœber, égaré, avait pu descendre en Turquie ou en Perse, qu'il était malade et qu'on le soignait, ou bien qu'on l'avait fait prisonnier.

Les lourdes et dures voitures qui nous avaient amenés d'Akstafa à Erivan avaient été remplacées par des phaétons à quatre chevaux. Il fallait aller vite, car nous devions coucher à Alexandropol, faire des deux étapes primitivement projetées une seule traite : au lieu de passer la nuit à Bash-Abarane, nous ne ferions qu'y dîner.

Nous traversons la Zenga ; puis, par des sortes d'immenses gradins, nous gagnons le plateau arménien, dont la hauteur moyenne dépasse 1.500 mètres. Le chemin est pareil à celui que nous avons eu la veille, c'est-à-dire des plus mauvais. Mais que la vue est belle sur la plaine de l'Araxe, sur l'Ararat éblouissant d'une neige nouvelle ; sur le petit Ararat, dont le sommet émerge d'un océan de nuages cotonneux ; sur l'Alagheuz,

l'œil d'Allah, œil d'azur qui regarde entre deux sommets blancs ; sur d'autres volcans énormes et isolés vers lesquels nous marchons ! Il fait beau, le ciel est bleu pâle, l'air léger et doux.

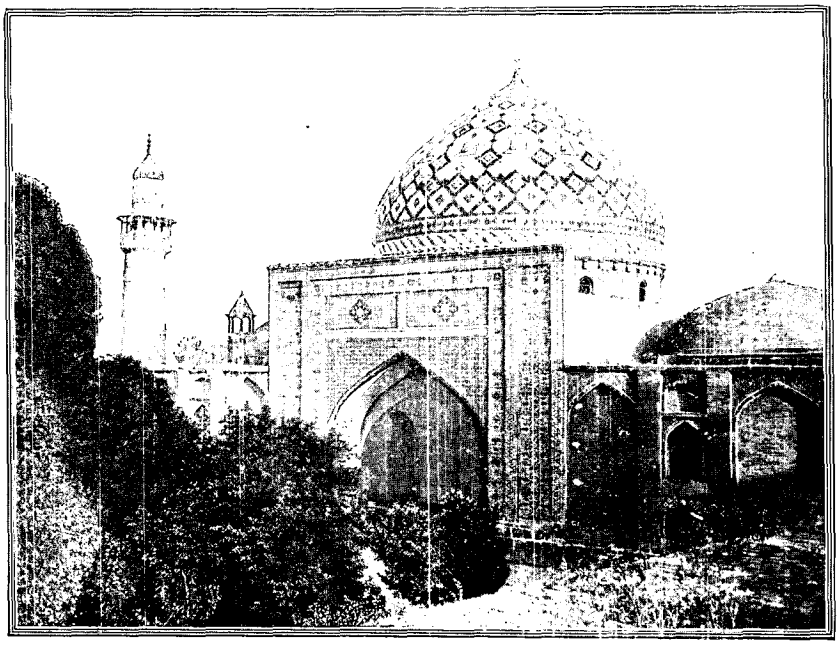
Les terrains que nous gravissons sont formés par des coulées de basalte. « Le plateau, dit la notice de M. Lœwinson-Lessing, est constitué par des laves andésitiques que l'on peut examiner partout où le plateau est coupé par des ravins ou des rivières. Comme dans toutes les autres parties du plateau arménien, les laves ont une structure columnaire très prononcée. Un sol fertile, sorte de tchernozion volcanique formé par la désagrégation des laves, recouvre le plateau. Près d'Achtarak, on rencontre déjà les laves caractéristiques de l'Alagheuz. Ce sont des roches pipernoïdes, rouges, brunes ou noires, le plus souvent taxitiques ; Abich les nommait *Tuflava*. Cette lave pipernoïde recouvre une énorme étendue du plateau arménien jusqu'à Alexandropol d'un côté, et Ani de l'autre. »

Les approches d'Achtarak sont un extraordinaire chaos de lave, de blocs vraiment monstrueux. Nous traversons, au galop, la rivière Aparane, par un défilé sauvage surmonté de constructions à demi écroulées, bien en harmonie avec la désolation environnante. La route se dirige, tantôt sur l'Alagheuz que, pour gagner Alexandropol, nous contournerons presque complètement ; tantôt sur un autre volcan sans neige, avec une base colossale, des parois parfaitement nues et régulières, et qu'on me dit s'appeler l'Araïssar. Nous apercevons, toujours dans notre course rapide, une grande église arménienne, avec des fortifications. Puis nous voyons un bel exemple des ravins qu'on nous a annoncés, un cañon creusé par la rivière dans un basalte prismatique sous lequel sont des couches de cendre et de scories. Ce cañon fait une coupure nette sur la surface de la plaine. Un instant on s'arrête pour l'examiner.

Nos tchapars, au nombre de trois seulement, — il paraît que le pays est sûr, — sont des gens fort sales, d'air peu militaire, excellents cavaliers, bien entendu, et qui nous donnent un spécimen des modes du pays : l'un d'eux a la casquette arménienne, l'autre un turban, le troisième le gros bonnet tartare en poil de chèvre.

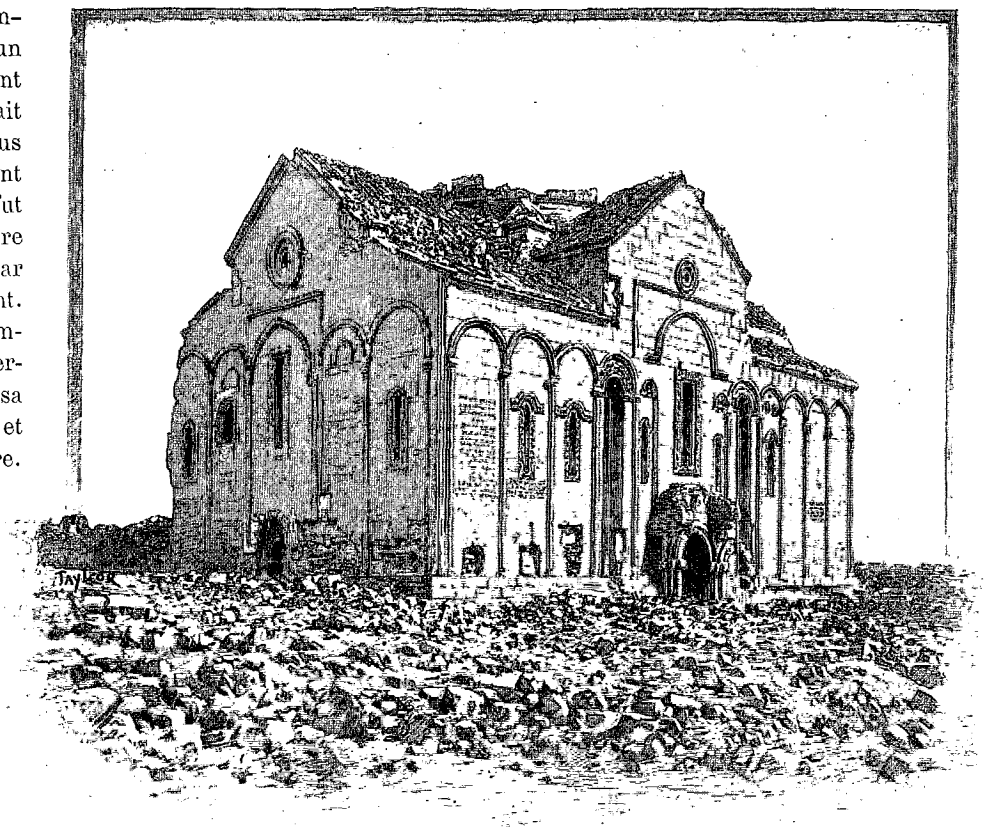
Un village avec des arbres, quelle rareté ! Des saules et des arbres fruitiers. C'est Karby. Il est très populeux, et ses habitants ont l'extrême politesse de nous saluer.

Nous lunchons à Ilantchalan, tout près du beau volcan Araïssar. Les pierres qui s'entassent sur le sol semblent les ruines des maisons, tandis qu'en réalité les maisons sont faites avec les ruines de la montagne. Mais on ne songe guère à combattre le désordre, la désolation de la nature, et tous les logis ont l'air de s'effondrer. M. Lœwinson-Lessing s'est pourvu d'abondantes provisions. On nous distribue du pain, des poulets, du vin, de l'eau-de-vie, des serviettes de papier japonais. Rien n'a été oublié. Un chameau passe, chargé de melons. Quelques-uns de nos compagnons en achètent, nous en donnent. C'est exquis. Le village tout entier vient nous regarder, sans convoitise, du reste. Je donne du chocolat à des enfants peu empressés à le prendre. Un autre cadeau a plus de succès : ce sont des épingles. Lorsque j'en distribue, je suis très entourée. On ne peut se figurer, si on ne l'a vu, à quel point sont déguenillés les femmes et les enfants arméniens. Je ne serais pas étonnée que la nation arménienne, si près de nous par tant de côtés, ne dût une partie de ses servitudes à l'infériorité de la femme. Ces chrétiens ont, en ce qui concerne celle-ci, des préjugés de musulmans. Lorsqu'ils sont riches, ils la cachent au fond de leur maison. Elle est presque voilée ; un mouchoir lui couvre le front par-dessus le diadème noir, si joli en Géorgie ; un bandeau lui cache complètement la bouche, ce qui est aussi incommode que malpropre. Enfin, ses vêtements, ceux de ses enfants, lorsqu'elle est pauvre, témoignent de son horreur pour le travail. Elle ne va pas aux champs ; tout au plus surveille-t-elle, et avec quelle mollesse ! les buffles qui piétinent le grain. On comprend la faiblesse de familles dans lesquelles



MOSQUÉE D'ERIVAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

l'homme est seul dans « la lutte pour la vie ». Donc, à Ilantchalan, beaucoup de guenilles se pressaient autour de moi, et je voyais, tendues vers ma boîte d'épingles, beaucoup de petites mains crasseuses. Il y avait même des bousculades qui m'atteignaient un peu. Je fis beaucoup d'heureux : les grandes filles, les marmots étaient enchantés des menues tiges brillantes et piquantes qu'ils tenaient dans leurs doigts à la façon d'une eau prise dans un bassin. N'étant pas bien sûre qu'ils en comprissent l'usage, j'avisai un petit de cinq à six ans dont le fond de culotte pendait sur les talons, et je voulus rattacher convenablement les deux morceaux. Il fut inquiet, choqué peut-être de cette manifestation, car il me fit face brusquement. Mais je n'avais que l'embarras du choix sur sa personne : je raccommodai sa manche ; il en parut fier et courut se montrer à sa mère.



RUINES D'ANI : LA CATHÉDRALE (PAGE 368). — GRAVURE EXTRAITE DE L' « ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

Ilantchalan a la vue de l'Ararat, sur lequel en ce moment les nuages s'assemblent de telle sorte que, si l'on ne savait la forme de la montagne, il serait impossible de distinguer ce qui est brouillard ou neige. Nous sommes tellement rapprochés de l'Alagheuz que le grenu du névé semble presque visible sur la roche brune. Quatre sommets — le plus élevé a 4.190 mètres — se détachent bien sur l'énorme massif dont trois cratères sont devenus des lacs.

Nous reprenons notre route. Le plateau s'élève à plus de 2.000 mètres. Il présente une terre noire, bien cultivée là où elle n'est pas trop encombrée par la pierre. Mais à chaque instant apparaît la cheire. Les villages sont nombreux, toujours affreux; des maisons de terre, cavernes artificielles, se confondent avec le sol environnant, et dans les cimetières, fréquents au bord du chemin, on a peine à distinguer les tombes des blocs de lave.

A Bash-Abarane, nous nous trouvons sur les premières pentes de l'Alagheuz. Si nous avions passé la nuit là, nous aurions dû nous contenter de tentes ; l'endroit n'offre aucune ressource, et un cuisinier y a été envoyé pour préparer notre dîner. La table est mise dans la maison de poste. Des femmes bien habillées, l'une portant chapeau, sont là comme chez elles ; elles nous regardent, mais n'aident à rien. Quelle différence avec les hôtesses molokistes !

Le soleil se couche lorsque nous remontons en voiture. Hélas ! ce grandiose paysage va disparaître. Il aura des aspects nouveaux qui, pour nous, seront comme n'existant pas. Nous voici sur l'autre versant de l'Alagheuz, interposé entre nous et l'Ararat. La lune brille; pendant quelques heures, elle nous éclairera, puis quittera l'horizon... La lumière des étoiles, suffisante pour que les ténèbres ne soient pas opaques, ne nous révèle même pas les lignes des sommets. Alors, après s'être couverts de tout ce qu'on tient de manteaux en réserve, il n'y a plus qu'à dormir, comme vous y invite la fatigue de ces longues journées de déambulation, et malgré les cahots inimaginables des phaétons. Vraiment, ce sont des voitures fées de ne se point briser sur les tas de pierres, dans les fondrières que les cochers ne songent même pas à éviter. Et nous dormons, réveillés seulement quand le galop des chevaux nous emporte sur des terres profondément labourées, ou bien quand la route suit une rivière dont elle traverse vingt fois les méandres, de sorte que l'on se demande si le cocher n'est pas ivre, et s'il ne vous fait pas une dangereuse farce. Mais non ! le brave homme est dans le droit chemin, et il en profite pour laisser boire ses chevaux abondamment.

Tout de même, à une heure du matin, nous avions assez de la course aux étoiles, dans ces pays si parfaitement

*

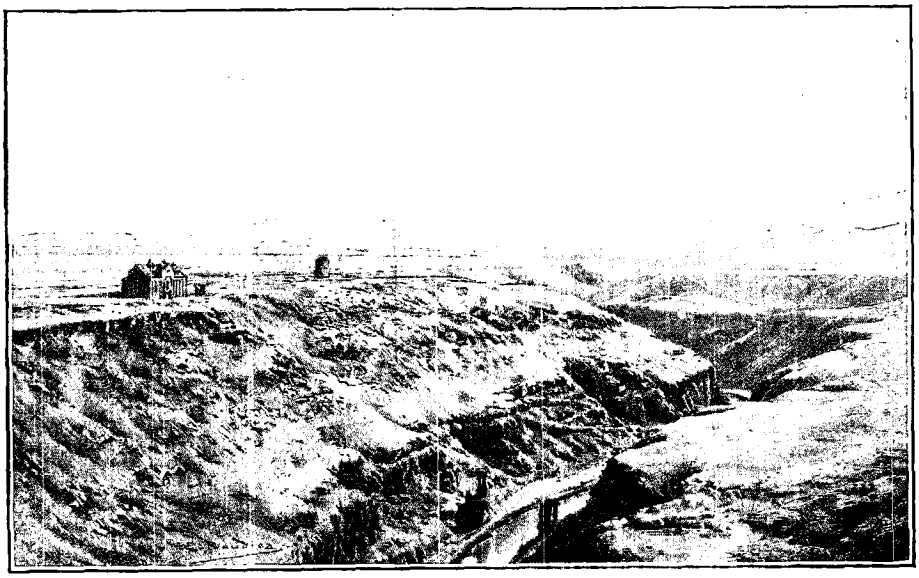
inconnus, d'autant plus que l'un de nous trois — on n'avait pas voulu que ce fût moi — occupait le strapontin du phaéton. Enfin, des lumières apparurent qui nous donnèrent à penser que nous n'étions plus loin d'Alexandropol.

En effet, nous fûmes bientôt dans des rues larges, alignées, se coupant rectangulairement. On nous arrêta devant l'hôtel d'Italie, où nous soupâmes très bien, mais trop longuement, car l'acompte que nous avions pris dans les phaétons ne nous empêchait pas d'avoir sommeil.

Nous espérions trouver des dépêches concernant M. Stœber. Silence complet. M. Lœwinson-Lessing était navré. Ce voyage si parfaitement préparé, et qui depuis Vladikavkaz jusqu'à l'Ararat avait été si heureux, s'achevait de la façon la plus lugubre.

Nous ne devions pas rester longtemps dans nos dortoirs, car il nous fallait le lendemain visiter les ruines d'Ani. Mais le départ fut retardé par les démarches qu'eut à faire M. Lœwinson-Lessing au sujet de M. Stœber. Tandis que nous attendions dans la rue, l'aimable gouverneur d'Alexandropol vint causer avec nous, et nous engager à voir ce qui était évidemment la grande curiosité de la ville, LE JARDIN : quelques grêles bouleaux, avec des feuilles molles, et de l'herbe très longue, qu'on ne coupait point, pour qu'il y eût plus de verdure. Alexandropol est à 1.700 mètres d'altitude. Elle date de la première moitié du siècle, et sa situation près de la frontière turque la rend très importante. Aussi est-elle bien fortifiée, et selon l'art moderne. Elle compte 20.000 Arméniens. Elle a une église exactement copiée sur la cathédrale d'Ani.

Les chemins continuèrent à être aussi mauvais que possible ; mais les villages près desquels nous passâmes, solidement bâtis, avec des maisons cubiques, annonçaient l'aisance et beaucoup moins de sauvagerie que ceux aperçus entre Erivan et Bash-Abarane. Partout on s'occupait de la moisson coupée : les buffles piétinaient le grain dans les aires ; les épis étaient transportés dans d'énormes voitures-paniers en filet ou en tissu d'étoupe. Le tchernozion s'étendait à perte de vue. On le retournait avec des charrues traînées par six paires de bœufs ou de buffles ; il paraît qu'il y a quelquefois des attelages de huit paires. Non labourée, la terre sèche a l'aspect du sable et rappelle la steppe. Aux environs immédiats de la ville, le plateau est marécageux, et l'on y a pratiqué des canaux de drainage. Nous rencontrons un terrain pétri de coquilles fluviales récentes. La campagne ne présente pas un arbre. Mais on n'a pas de reproche à faire à une région qui produit en telle abondance les céréales... La nature a chargé ce pays de bienfaits et de maux également excessifs. Les tremblements de terre l'ont bouleversé, ruiné autant que les guerres ; et qui oserait dire que ces volcans, en ce moment silencieux, soient bien éteints? L'Ararat n'eut-il pas, en 1840, des secousses terribles, violentes, qui engloutirent des milliers de personnes sous la boue brûlante? Par contre, ce sol volcanique est d'une fertilité à nourrir une race nombreuse... En bas, du côté d'Erivan, il donne le vin ; sur le haut plateau, le pain : les deux espèces sous lesquelles l'humanité communie avec la vie.

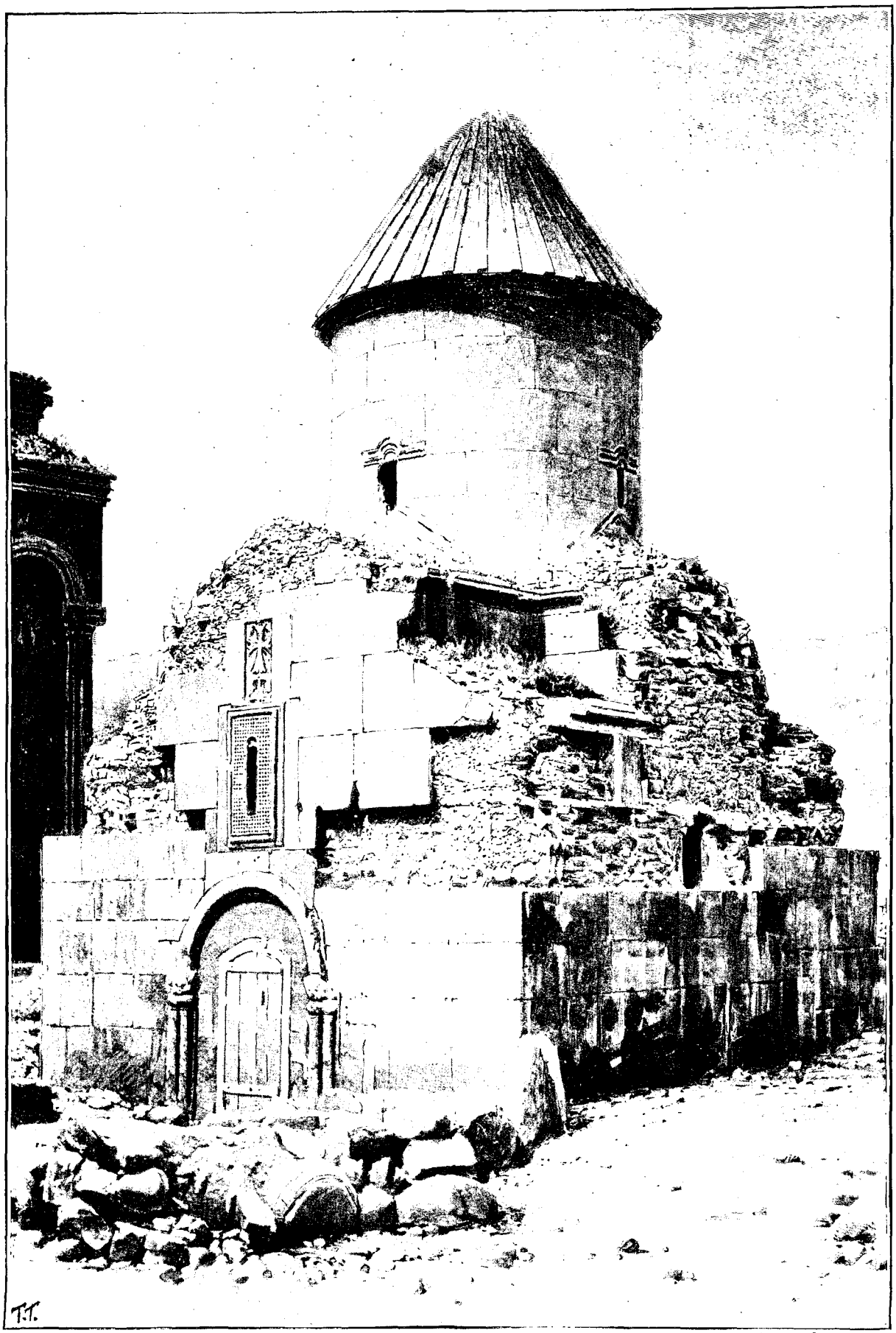


RUINES D'ANI : L'ARPA-TCHAÏ.
GRAVURE EXTRAITE DE L' « ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

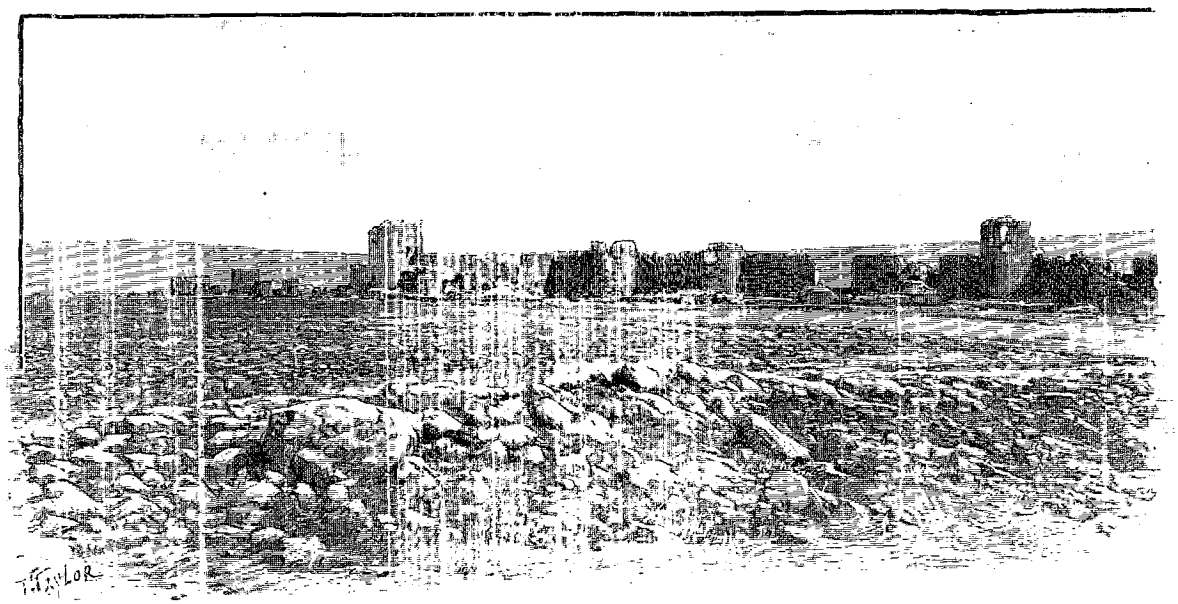
Nous traversons des gués, dont l'un est assez profond pour que l'eau s'étende sur le tapis de la voiture, et quand on est à ce point-là, on se demande si l'on va descendre encore... Mais l'on remonte, et les chevaux rafraîchis trottent d'autant mieux.

Nous avons l'Alagheuz derrière nous, pas loin, et de nouveau nous voyons l'Ararat fort diminué, et qui nous fait mesurer ainsi le long chemin parcouru depuis Erivan.

Après 5 ou 6 heures de route, nous apercevons des silhouettes de dômes et de minarets, et nous devinons Ani. Bientôt nous distinguons nettement les murailles fortifiées d'un grand nombre de tours. C'est Ani, à n'en pas douter! Et, en effet, nous touchons à ces murailles, nous franchissons une poterne sculptée, au galop, comme s'il s'agissait de faire une belle entrée dans une ville attentive aux voyageurs. Nous nous trouvons le long d'une seconde muraille, dans un chemin de ronde dont nous sortons pour nous voir au milieu de « l'abomi-



ÉGLISE DES GRECS À ANI. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



GRANDE MURAILLE D'ANI. — GRAVURE EXTRAITE DE L'« ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

nation de la désolation », comme dit le prophète, dans une cité qui fut capitale de royaume, et dont l'enceinte mesure un circuit de cinq verstes, presque entièrement jetée bas, les rues restant dessinées par les tas de pierres qui marquent la place des maisons. Seules sont debout les fortifications, quelques églises, des pans de mur qui appartiennent à des palais.

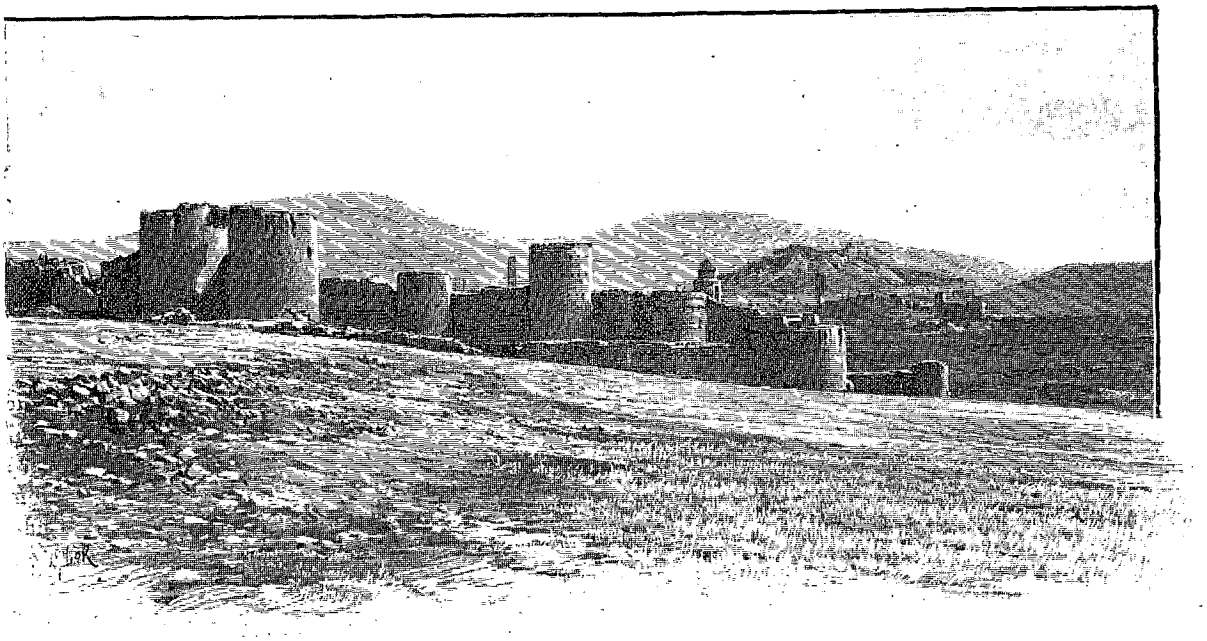
Mise à sac un grand nombre de fois, Ani reçut le coup de grâce en 1319 d'un tremblement de terre. Sur cet horrible événement on n'a pas de détails. Si prolixes quand il s'agit des guerres, les historiens nationaux sont muets sur la catastrophe. Quelques auteurs modernes ont même indiqué d'autres causes à la destruction : par exemple, les débordements de la rivière, hypothèse absurde que peuvent faire seulement ceux qui n'ont pas vu le cañon profond. Pour d'autres, ce sont les guerres qui ont produit la ruine totale. Mais l'examen des débris prouve en beaucoup d'endroits qu'il y a eu une action plus puissante que celle des forces humaines. Ainsi, une tour, au milieu de la ville, est couchée par terre intacte, comme coupée au ras du sol, et l'on aperçoit, aplati obliquement dans ses flancs, son escalier. Aucune machine n'aurait obtenu un tel effet.

Primitivement, Ani était un petit fort cédé en 783 au prince bagratide Achod, qui y déposa ses trésors pour les mettre à l'abri des pilleries des Arabes. Ses descendants s'y plurent, en firent leur résidence et créèrent la ville, qu'ils dotèrent de murailles et d'églises. En 993, Kagig Ier bâtit une basilique où il établit le siège du patriarche. Au XIe siècle, Kagig II, dernier roi d'Arménie, fut contraint de céder sa ville à l'empereur Constantin Monomaque. A cette époque, elle avait, disent ses historiens, 100.000 habitants et 1.001 églises. Ce dernier nombre, certainement exagéré, était familier aux Orientaux, pour exprimer beaucoup. Du reste, les ruines d'Ani montrent une quantité considérable d'édifices sacrés. Ce sont eux qui ont le mieux résisté à la tourmente sésismique. Les Grecs ne gardèrent pas longtemps Ani, qui en 1064 fut prise par le sultan seldjoucide Alp-Arsala, lequel en donna le gouvernement à un émir. La dignité patriarcale fut abolie, puis restaurée vers l'an 1100. En 1124, David, roi de Géorgie, devint le maître d'Ani, ce qui donna lieu à des guerres avec les Turcs et les Persans. Princes chrétiens et princes musulmans se la disputèrent ainsi pendant près d'un siècle. Après quoi, en 1239, Tchamarghan, général des armées mongoles, l'assiégea, s'en empara malgré sa longue résistance, et passa au fil de l'épée un grand nombre d'habitants.

Le passé de l'Arménie ressemble à son présent chez les Turcs actuels, aux portes mêmes de l'empire russe. Les discours éloquents dans lesquels MM. de Mun, Denys Cochin, Jaurès, firent à la Chambre le récit de ses maux, semblent la traduction des anciens historiens.

Ani est une ville sacrée pour les Arméniens. Ceux d'Alexandropol avaient demandé à la reconstruire ; mais le gouvernement refusa son autorisation.

Ces ruines causent une impression pénible qui va jusqu'à l'angoisse. Elles ne sont pas fameuses en Europe. Elles ne font pas vivre de ciceroni ; elles ne sont pas catalogguées ; il n'y vient pas de touristes anglais. Elles n'ont pas de chance : elles sont trop loin des grandes routes, des pèlerinages célèbres, consacrés. Ni Chateaubriand, ni lord Byron, ni Lamartine, ni Loti, n'y ont passé. Il faudrait y demeurer longtemps pour en extraire un poème, un roman. Elles ne sont pas imposantes, l'écroulement ayant été trop complet; elles n'ont d'immense que leur tristesse; elles parlent plus par l'histoire que par l'art; elles racontent tout au long la misère humaine.



GRANDE MURAILLE D'ANI. — GRAVURE EXTRAITE DE L' « ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

Quelques pauvres diables ont fait leur gîte parmi les décombres, se sont élevé, avec les pierres de la grande ville, trois ou quatre masures. Ils cultivent un peu de terre, et ils ramassent des monnaies, si abondantes, où il reste si peu de métal, qu'elles n'ont guère de valeur. De temps à autre, un objet plus précieux les récompense de leurs peines. Un de nos compagnons put ainsi acheter une lampe de bronze d'une forme exquise.

Ani est aujourd'hui une sorte de fief d'Etchmiadzin. Plus exactement, le monastère y envoie un moine, veilleur de la solitude, gardien moral de la poussière, qui habite la seule maison solide de l'endroit, et encore est-elle fort pauvre. Il nous en fait cependant les honneurs très gracieusement. On mettra notre couvert dans la pièce la plus vaste. Ce moine, qui doit être au bas de la hiérarchie, est sale, coiffé d'un fez, couvert d'un plaid par-dessus sa robe noire, et se mouche avec ses doigts.

Notre cuisinier s'était mis en devoir de préparer le repas. Il écorchait un gros mouton dont la tête tranchée gisait à ses pieds. Un gamin allumait sous la marmite un feu de ces mottes faites avec le fumier des ruminants, et qui sèchent dans les villages sur des cônes en terre qu'au premier aspect on prendrait pour des huttes. Le mouton n'étant pas près d'être cuit, nous avions le temps de commencer la visite des ruines, ce que nous fîmes sous la conduite de M. Lœwinson-Lessing et d'un Arménien d'Alexandropol.

Un coup d'œil d'abord sur la rivière : en tartare, l'Arpa-Tchaï, ou Rivière du Froment, en arménien l'Akhourean, qui reçoit ici l'Ani-Tchaï. Les deux cours d'eau se sont creusé des gorges profondes, des cañons sinueux offrant des redans de citadelles; sur les promontoires se dressent des murailles. On aperçoit les piles d'un pont ; on nous fait remarquer les restes d'un palais connu sous le nom de Kiskala (séjour de la Vierge) et situé sur un rocher inaccessible. C'était, paraît-il, la demeure d'une fille de roi.

Tout à l'heure nous descendrons au bord de l'eau. Maintenant, nous nous dirigeons sur l'église patriarcale, et ce qui frappe tout d'abord, c'est un minaret qui la déshonore. Les Seldjoucides installèrent ainsi Mahomet à côté de Jésus ; les cloches se turent, le muezzin chanta. Dans la grande catastrophe, le dôme et la tour grêle demeurèrent debout, muets tous les deux, égaux dans l'oubli. Il y a des escaliers dans l'église ; on peut monter à travers les éboulis ; nous ne nous y risquons point. Cet édifice est dans le style byzantin, comme la plupart des églises arméniennes. Des chapiteaux sculptés soutiennent la coupole. Toutes les roches qui ont servi à la construction sont fort belles et offrent différentes nuances de noir, de gris, de rouge. Polies, elles devaient être éblouissantes. Dans un grand nombre de monuments d'Ani, on les a disposées en une sorte de mosaïque formant des dessins réticulés.

Nous vîmes encore une délicieuse chapelle, non loin de l'église patriarcale, et deux grandes églises témoignant par leur persistance depuis tant de siècles, alors qu'aucun soin ne leur est accordé, d'une singulière solidité. La cathédrale, plus vaste que l'église patriarcale, est d'un travail plus délicat. Ses voûtes, qui étaient soutenues par des faisceaux de fines colonnes, sont remplacées par le dôme du ciel. Et cette collaboration de la nature à l'architecture est très émouvante. L'église en reçoit une illumination vers laquelle constamment se lèvent les yeux, et la ruine en devient pour ainsi dire triomphale. Il semble qu'elle soit associée à la durée du firmament. Elle ne crie pas vengeance contre la guerre, les cataclysmes, le néant. Elle dit la grande paix que le temps jette sur les choses, la brièveté des douleurs, la sérénité qui s'étend sur l'oubli... A l'extérieur, dans

les pierres disjointes, des herbes sèches font des bouquets qui ont fleuri au printemps. La façade méridionale porte une longue inscription : la date de l'érection, les noms et les intentions des fondateurs.

L'église la mieux conservée est celle des Grecs, ou Notre-Dame-de-la-Chapelle. Elle a son toit, sa porte et un autel où l'on dit la messe, et de mauvaises toiles peintes qui ont la prétention d'être anciennes.

Enfin l'on nous fit visiter une construction fort délabrée qu'on dit avoir été des Bains...

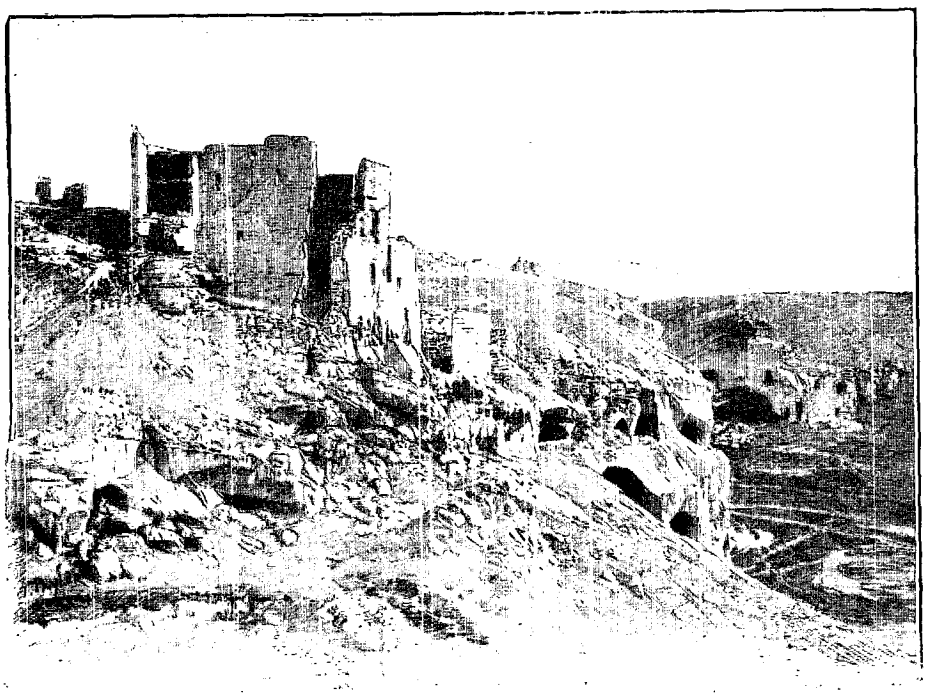
Mais nous disposions de trop peu d'heures pour bien voir tous les détails. Nous ne pûmes pénétrer dans le palais du roi. Nous y aurions trouvé des bas-reliefs, deux cavaliers combattant le dragon, emblème de la puissance persane. Les représentations d'hommes et d'animaux semblent avoir été rares, probablement parce qu'elles étaient blâmées par les statuts ecclésiastiques. Dans les fortifications, près de la porte, sont les armoiries des Seldjoucides : un lion entouré d'une inscription.

Descendus au bord de la rivière, nous fûmes frappés tout d'abord de la quantité de grottes percées dans les falaises abruptes. Elles servaient certainement d'habitation ; dans quelques-unes même on a cru reconnaître des boutiques, avec des niches formant des armoires ; un grand nombre sont décorées de grillages en pierre. Cette ville troglodytique pouvait renfermer toute une population ; on suppose que les habitants d'Ani s'y réfugiaient en cas de guerre, mais le goût de loger dans les cavernes est assez répandu, même en France, pour qu'on admette que ces grottes sculptées étaient habitées en tout temps. Quant à la roche, c'est un conglomérat à grains un peu grossiers, de la catégorie des *peperinos* et contenant agglutinés ensemble des fragments d'andésite, de trachyte, de ponce et d'obsidienne. Les éboulis sont hantés par des scorpions ; nous n'eûmes pas la chance d'en rencontrer, mais on tua une vipère presque sous les pieds de ma fille.

La rivière était commandée par une citadelle, dont les murailles sont encore imposantes. On dit qu'un souterrain passant sous l'Arpa-Tchaï la faisait communiquer avec l'autre rive.

Nos pérégrinations avaient été coupées d'un repas dans la maison du moine. « Sur un tapis de Turquie, le couvert se trouva mis. » Mais ce tapis était par terre et il fallut que les congressistes prissent place autour du festin à la mode orientale et fissent voir que, faute d'habitude, ils n'étaient pas souples. Je m'étais assise sur le lit du maître de céans : une planche. On mangea de grand appétit, et le mouton fut trouvé excellent.

Nous quittâmes Ani au coucher du soleil. C'est dire que nous ne fûmes de retour à Alexandropol que fort tard. Toujours pas de nouvelles de M. Stœber. Le 5 octobre, nous devions nous retrouver à Délijane, d'où nous regagnerions Akstafa par le chemin de l'aller : c'était donc la fin de l'excursion en Arménie, le départ.



RUINES D'ANI : LE PALAIS DES ROIS.
GRAVURE EXTRAITE DE L'« ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

M. Karakach, qui n'avait pas rencontré de brigands, avait tenu sa promesse de nous rejoindre, pour nous guider dans une région dont il a spécialement étudié la géologie, et nous faire visiter le tunnel de Djedjour. Ce tunnel a cela d'intéressant pour des Français, qu'on tint à en achever le percement le jour de l'arrivée en Russie de M. Félix Faure, façon de le dédier à la République française. Il est sur la ligne de Tiflis à Kars, que l'on compte achever et inaugurer l'an prochain. La civilisation fait là une pointe menaçante sur l'empire turc, pas bien loin de régions où les Arméniens furent massacrés par centaines de milliers, — je parle ici des Arméniens modernes, contemporains, non pas de ceux dont Ani fut la capitale. Il me semble que la mission de ce chemin de fer pourrait bien être plus haute, à l'occasion, que de transporter des marchandises et des touristes. Le tunnel, d'une longueur de 1.710 mètres, s'ouvre dans une montagne de 2.012 mètres d'altitude, au sommet trachytique. Nous prîmes place dans des wagonnets poussés par des hommes dont les

pieds, plus ou moins bien chaussés, clapotaient dans des ruisseaux de boue. Les rochers suintaient, et même par places s'épanchaient en véritable pluie. Nous devions souvent nous baisser, pour éviter les heurts contre les boisages de la voûte. De petites lampes de fer, des torches résineuses dont les étincelles se répandaient avec les gouttes de pluie, éclairaient le trajet pittoresque dans cette grande caverne. Il y faisait chaud ; il est ennuyeux d'entendre crier : « Plus bas les têtes ! » Mais je n'aurais pas donné ma part de ce spectacle d'ombre et de lumière. Enfin, la voûte se releva à des hauteurs de cathédrale, et ce fut alors qu'on s'arrêta pour examiner la roche : du basalte et de l'andésite. Près de la sortie étaient préparées des mèches pour la dynamite.

ARMÉNIENNE DE KARAGLIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous venions, par cette longue porte du tunnel, de sortir du plateau arménien. Nous nous trouvions dans un site large, entouré de montagnes à pentes molles, en vue encore de l'Alagheuz, dont la disparition était certainement prochaine. Sous une petite tente, le déjeuner était préparé, un couvert bien mis avec des nappes blanches. Toujours et partout on avait soin de nos aises. Comme nous prenions place, nous entendîmes des détonations, des roulements prolongés d'échos : la dynamite avait fait sauter la pierre.

La halte ne fut pas longue, car il y a entre Alexandropol et Délijane une distance de 106 kilomètres. Nous allions suivre assez longtemps la vallée du Bambax, à laquelle le chemin de fer donne une grande animation. Les ouvriers employés au tunnel sont des Italiens, les autres des Arméniens et des Tartares. Nous sommes bien escortés, et nos tchapars se montrent violents vis-à-vis des passants qui ne se rangent pas assez vite devant nos voitures J'ai vu donner des coups de fouet à des gens qui ne protestaient contre l'injure que par de mauvais regards.

Il y a hostilité déclarée entre les habitants et les Cosaques. Les histoires de brigands sont plus que jamais de circonstance, et c'est le gouverneur d'Alexandropol, c'est un officier de police qui les racontent. Un lieutenant et un soldat ont été tués dans ces parages. Tout un village complice : on nous le montre un peu au-dessus de la route. Pour que les habitants dénoncent les bandits, on les livre à la fantaisie des Cosaques : fantaisie féroce qui joue du bâton, empêche les gens de dormir, fait faire l'exercice aux femmes, lesquelles étant tartares sont musulmanes. Et malgré tout, le village tient bon. Le gouverneur d'Alexandropol est outré.

A Karaglis, joli village dans la verdure, qui compte autant de villas que de maisons de paysans, nous eûmes la surprise d'être fastueusement reçus dans la maison du maire de l'endroit, M. Aboïev, riche marchand arménien qui, prié par M. Karakach, son ami, de nous donner l'hospitalité pour quelques instants, nous offre un véritable festin. Son logis spacieux et coquet, très européen, est mis à notre disposition. On nous donne à laver dans des bassins de cuivre grands comme des « tub » de fer-blanc. Puis nous prenons place autour d'une table garnie du linge le plus fin, d'une belle orfèvrerie, ornée de fleurs et de fruits. Et le repas est digne du couvert : des mets abondants, savoureux, entre autres le *ploïe*, le plat national des Arméniens, du poulet avec du riz très gonflé, très parfumé ; le mouton exquis du pays ; pour le reste, la cuisine russe, depuis le chitchi, ce bouillon de bœuf velouté, jusqu'au melon sucré qui se mange en même temps que le raisin, du chasselas énorme, presque sans pépins, avec une peau d'une merveilleuse finesse; un vin généreux avec lequel les toasts des adieux furent portés, après qu'on eût bu à la santé de M. Aboïev et de sa famille. Le croirait-on? L'amphitryon de ce dîner luxueux ne s'était pas mis à table avec nous. Il s'effaçait complètement : on fut obligé d'aller le chercher pour qu'il reçût nos remerciements. Ils furent enthousiastes. Une belle soirée terminait dignement un voyage dans lequel nous n'avions éprouvé que des bontés de la part de tous. Je me sentais à l'aise dans ce milieu arménien ; il me plaisait d'en recevoir l'hospitalité si noble, et si simplement accordée. M. Karakach, levant son verre, souhaita notre retour dans le Caucase, que nous avions traversé du nord au sud, suivi de l'est à l'ouest. M. Stanislas Meunier, exprimant la reconnaissance générale, but à MM. Lœwinson-Lessing et Karakach... M. Lœwinson-Lessing, qui avait tant fait pour nous, allant vraiment jusqu'à la limite du dévouement, s'excusa de n'avoir pas fait davantage; puis, une dernière fois, il formula au sujet de M. Stœber un espoir qui ne pouvait plus être que le vœu d'un miracle.

Il faisait nuit. Nous passâmes dans un salon vivement éclairé, et nous nous trouvâmes en présence de Mme Aboïev, une femme âgée, aux grands yeux noirs. Elle était coiffée du diadème arménien et du mouchoir de soie, mais ne se cachait pas la bouche. Sa petite-fille, une jolie enfant de cinq ou six ans, se laissa câliner. Nous échangeâmes avec Mme Aboïev des serrements de main, des sourires, mais nous ne pouvions parler que par interprète, de sorte que la conversation languit. On nous offrit du thé, des confitures. Je serais bien restée longtemps, et dans ce cas j'aurais peut-être appris quelques mots d'arménien. Mais il fallait partir.

La lune brillait sur les montagnes couvertes de forêts, sombres sur leurs pentes, alors que les sommets étaient dans une lumière blanche. Comme nous avions la meilleure voiture, on nous confia un étudiant russe très souffrant qui, accablé de fièvre, s'endormit profondément. Contre mon habitude dans nos courses de nuit, je ne fermai pas les yeux, attentive aux jeux de la lumière sur ces montagnes imposantes par leur altitude, charmantes par la verdure dont elles étaient revêtues, par la poésie qu'elles recevaient de ce beau ciel lunaire, froid et pur. Par le col de Bojikent, nous passâmes dans la vallée de l'Akstafa, que nous descendîmes rapidement jusqu'à Délijane, où nous retrouvâmes la bonne hôtesse auprès de son samovar, et nos dortoirs dans lesquels il y avait plus de place que dix jours auparavant.

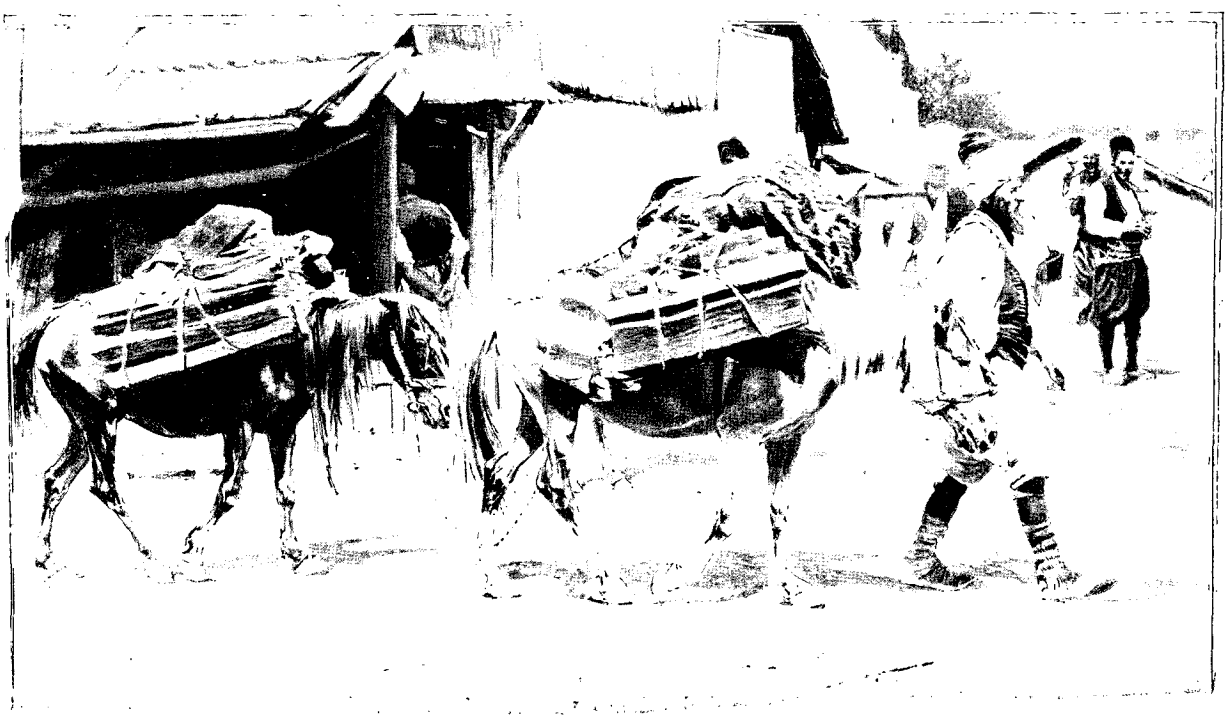
Une dépêche fut remise à M. Lœwinson-Lessing. Il nous la lut : M. Stœber avait péri sur l'Ararat ; on avait retrouvé son corps. Ce fut sur cette nouvelle que nous allâmes nous jeter sur nos paillasses, pensant moins au mort paisible qu'à la veuve pleurant à cette heure à Vladikavkaz, au milieu de ses enfants.

Ce 5 octobre, le Congrès s'était clôturé à Sébastopol, sous la présidence de M. Karpinsky.

Mme STANISLAS MEUNIER.

EN ATTENDANT LE TRAIN, À AKSTAFA. — DESSIN DE RENÉ V. MEUNIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHEVAUX DE LA VALLÉE DE LA DRINA. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

PROMENADE EN SERBIE[1].

PAR M. P. JOUSSET.

FEMME DE VAKOVITCH (PAGE 375). DESSIN D'OULEVAY.

La Serbie actuelle occupe un espace resserré : au Nord par la Save et le Danube, par le Timok à l'Est, à l'Ouest par la Drina, au Sud par une bande de territoire turc, Macédoine et Albanie, qui unit la mer Noire à l'Adriatique, Constantinople à Scutari, et coupe en deux tronçons la péninsule des Balkans. L'ancienne Serbie s'étendait bien au delà de ces frontières. Au temps glorieux de Douchan, les Serbes dominaient la péninsule des Balkans, et il n'eût tenu qu'à leurs tsars d'être les héritiers des empereurs de Byzance. Mais, tiraillée entre l'Orient et l'Occident, la Serbie était condamnée aux divisions politiques et religieuses qui, après l'avoir rendue impuissante, devaient finalement la perdre. Quand les Turcs se présentèrent, ils ne firent que consommer par la victoire de Kossovo (juin 1389) le démembrement de l'empire serbe déjà commencé. Alors les vaincus furent asservis pour de longs siècles, la famille serbe fut dispersée. Il n'y eut que les Monténégrins à s'opiniâtrer dans la défense ; on n'a pu les atteindre sur le rocher aride dont ils ont fait leur citadelle et leur patrie.

De Zvornik a Oujitzé. — La vallée de la Drina.

La Drina, qui limite la Serbie à l'Ouest, est un fleuve entièrement slave. Née au Monténégro, elle arrose sur ses rives deux pays de même race et de même langue, la Bosnie à gauche, la Serbie à droite, deux peuples frères que la religion et la politique ont séparés par un fossé profond. Dans la partie supérieure de son cours, la Drina n'est qu'un torrent ; ses eaux tumultueuses courent avec effort entre de hautes montagnes couvertes de forêts. A partir de Visegrad, on fait servir la rapidité de son cours au flottage du bois ; mais les rochers roulés à fleur d'eau, les grèves, les brusques détours, rendent encore cette navigation difficile. A Ljubovija, le fleuve est navigable ; il atteint vers Zvornik 150 mètres de large et 6 mètres de profondeur, mais au-dessous de ce point, la Drina,

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

lorsqu'elle débouche en plaine, étale ses eaux à travers un pays fertile, se perd après Bjelina en marécages, et atteint péniblement la Save à Racà[1]. Zvornik commande toute la région de la Drina inférieure ; c'est un point stratégique important. Je résolus de remonter le fleuve à partir de ce point par sa rive gauche, en terre bosniaque, de le franchir en face de Bajina-Bachta et de pénétrer brusquement dans la Serbie des montagnes.

Zvornik, à l'arrivée, ne donne guère l'idée de son importance : une fontaine isolée à laquelle viennent puiser quelques femmes aux costumes multicolores : quelques toits épars sous la feuillée, le long d'un ruisseau que traverse un pont rustique ; les passants rares et curieux ; tout annonce le village éloigné, perdu dans la solitude des champs. Mais voici que la vallée s'élargit, les maisons se pressent, à perte de vue, le long de la Drina. Zvornik est en train de se transformer, depuis l'occupation autrichienne. Des bâtisses nouvelles, banales mais commodes, remplacent les anciennes maisons basses, sous l'auvent desquelles le marchand flegmatique, accroupi à la manière orientale, attend l'acheteur en regardant les passants d'un œil indifférent. On trouve encore de ces boutiques, mais elles se font rares. Seul le costume apporté par la conquête musulmane a persisté à côté de l'antique costume national. Quelques groupes de femmes, rencontrées au retour du marché, mettent une note claire dans la banalité envahissante : elles portent la robe de toile grossière, brodée blanc et rouge, à la manière des Serbes ; d'autres ont adopté, comme dans les villes, le large pantalon des femmes de l'Orient : mais aucune n'est voilée. Les femmes musulmanes sortent peu.

L'unique rue de Zvornik est peu encombrée : on y voit surtout des soldats, et quand j'y arrivai, les deux rives de la Drina retentissaient de salves nourries ; c'est que Zvornik est surtout une place de guerre. La forteresse de Zvornik se dresse à pic au sommet d'un rocher qui cache sa tête dans les nuages : elle domine le fleuve de si près, qu'en certain point la route étroite déborde au-dessus de l'eau ; quelques maisons blotties sous le roc ont peine à maintenir l'équilibre de leurs murs sur des pilotis engagés au milieu du chemin, comme un pont au-dessus des passants.

La route de Zvornik à Ljubovija monte d'abord la rive escarpée de la Drina. Sous les rayons ardents du soleil, la roche qui domine, luit, s'effrite et vole en poussière ; à peine si la fraîcheur qui monte du fleuve suffit à tempérer l'ardeur de ces chauds effluves ; l'attelage souffle, les roues crient, le cocher s'escrime, quand tout à coup, la pente s'abaissant à un détour, toute la vallée de Zvornik s'étale au regard dans un décor admirable : à gauche, la ville bosniaque escalade les pentes dans un océan de verdure où pointe la flèche des minarets ; à droite, la rive serbe mire dans l'eau profonde le panache de ses aunes et les tuiles rouges de quelques toits épars. Le paysage est lumineux, limpide, enveloppé de ce charme pénétrant qui ne se retrouve plus que dans les pays où la main de l'homme n'a point encore bouleversé ou amoindri les merveilleuses fantaisies de la nature.

BOUCHERIE DE VILLAGE. — DESSIN D'OULEVAY.

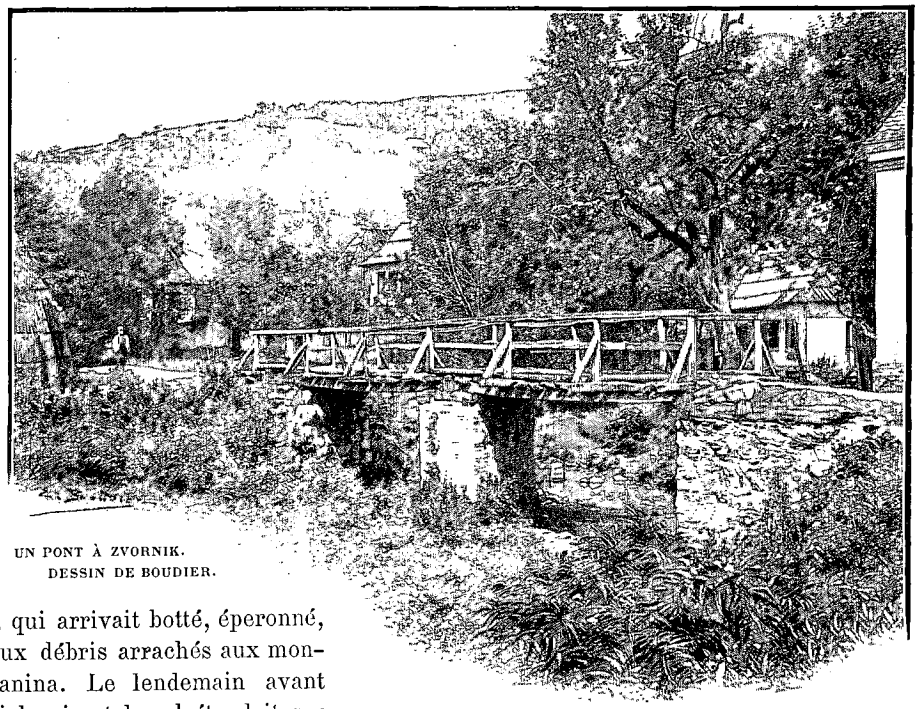
Puis, quelle fête des yeux ! Le décor change à chaque pas : ici, des hêtres séculaires allongent leurs bras noueux au-dessus du fleuve ; là, des peupliers géants frissonnent sous la brise ; l'or bruni des vieux chênes et le feuillage argenté des bouleaux grimpent le long des pentes, descendent dans les vallées aux mille ruisselets jaillissants. Parfois, mais rarement, on rencontre quelque berger assis à l'ombre pendant que ses bêtes plongent jusqu'aux épaules dans l'herbe touffue, ou se désaltèrent à quelque tronc d'arbre grossièrement creusé, fontaine rustique où l'eau claire des sources se recueille avant de reprendre sa course vagabonde.

Nous étions à Ljubovija comme le soleil allait disparaître sur l'horizon. Il y a deux Ljubovija : le village serbe, dont les maisons se pressent sur la rive droite de la Drina, et le poste bosniaque, qui lui fait face sur

1. On appelle « haut Podrigué » le pays serbe riverain de la Drina jusqu'à Zvornik ; « bas Podrigué », le pays de ce point à la Save.

l'autre rive. Depuis l'occupation de la Bosnie par l'Autriche, ce sont les gendarmes de cette puissance, Croates pour la plupart, qui veillent dans les postes frontières pour la police des routes. Le sous-officier commandant du poste *(Herr Postmeister)* prenait le frais dans son jardin, quand nous vînmes lui demander l'hospitalité.

Il est impossible, à moins de coucher à la belle étoile, et non sans danger, de trouver un autre abri en ce pays. L'accueil, d'abord un peu hésitant, tellement la vie du poste tient l'esprit toujours en éveil, se fit bientôt cordial : on visa mon passe-port, un lit fut préparé dans la chambrée, le poulet mis à la broche. Je me réjouissais du fumet qui montait d'en bas, et, mis en belle humeur, il me semblait que je commençais à comprendre le langage moitié allemand, moitié croate de notre hôte, quand un bruit de ferrailles et de pierres qui s'écroulent éveilla la solitude du dehors. Vite on se précipite : c'était le docteur B..., géologue émérite, qui arrivait botté, éperonné, chargé de silex et de précieux débris arrachés aux montagnes de la Romania Planina. Le lendemain avant l'aube, j'étais debout : le ciel gris et lourd étendait sur la Drina un manteau de fin brouillard ; et déjà le bachi-bouzouck qui devait me conduire au poste militaire prochain se tenait devant la porte, avec son attelage antédiluvien, deux rosses étiques amarrées par des ficelles à une sorte de panier ridicule. Qui ne connaît le véhicule ordinaire de ces montagnes ignore la joie de se sentir vivre. Imaginez une traverse posée sur deux essieux de bois que soutiennent quatre roues mal équarries ; dans la longueur s'épanouit une sorte de panier d'osier dont les bords évasés sont maintenus par de mauvaises cordes ; au fond, serrée entre les pinces des parois qui s'écartent, une botte d'herbes sèches mêlées de chardons, de brindilles et de pointes, pour le voyageur. Le moindre cahot (et Dieu sait s'il s'en trouve !) est décuplé par cet enchevêtrement bizarre de bois qui grincent, raclent et se renvoient les coups.



UN PONT À ZVORNIK.
DESSIN DE BOUDIER.

Pendant plusieurs heures nous ne rencontrâmes ni maison ni habitant. Je vis un loup qui comme moi s'abreuvait en un frais vallon : sans remuer, il nous regarda passer à cinquante pas au plus, et se remit tranquillement à boire. Enfin, au détour d'un champ de maïs, deux femmes parurent : leur jupe rouge, leur ceinture à large plaque ouvragée, des colliers de coquillages, une énorme coiffure bariolée de fleurs, de pendeloques et de ferrailles, leur donnaient un étrange aspect ; elles se jetèrent aussitôt dans le bois. Nous approchions de Vakovitch, hameau perdu dans ces solitudes.

On y compte trois maisons, y compris le poste et le modeste toit du pope, à l'abri sous les murs d'une modeste chapelle. J'entrai dans la seule maison ouverte : une pièce noire composait toute l'habitation ; au centre, le foyer arrondi dans la terre battue, et au-dessus, percé à même la toiture, un trou pour la fumée. Les gens étaient accroupis en cercle, faisant rôtir à un feu de bois mort quelques morceaux encore sanglants d'une chèvre qui venait d'être abattue. On m'offrit un escabeau, car l'hospitalité ici ne perd jamais ses droits : mais quelle misère sur ces visages et dans cet antre enfumé ! Tout gît pêle-mêle, ustensiles primitifs, vieilles armes rouillées, provisions de maïs, et vaguement on devine, dans l'ombre, de misérables loques suspendues. Point de fenêtres ; les murs sont d'argile, le toit de paille et de roseaux, tandis qu'au-dessus de la pauvre cabane un chêne à la puissante ramure épand au large son ombre et la vive senteur de sa frondaison magnifique. Le contraste est navrant entre cette nature si riche et si belle et le dénuement des pauvres gens. Assis sur un tronc d'arbre, près de la peau de chèvre qui sèche au soleil, mon bachi-bouzouck paraît le plus heureux des hommes ; il dévore à belles dents un pain noir et un oignon, boit au ruisseau, et ne tarde guère à chanter.

Nous partons : la route inachevée s'arrête ; il faut gravir à pied le sentier qui domine la Drina. Sous l'ondoyante chevelure des peupliers et des ormes géants le fleuve bondit et bouillonne, brode autour des écueils mille franges d'argent, et sa mousse légère, qui jaillit jusqu'aux lianes fleuries, perle en limpides gouttelettes où se jouent les derniers feux du soleil. Au bouillonnement des eaux se mêle le fracas des cascades

qui tombent des montagnes; et les arbres grandissent toujours, montent au ciel avec le sentier qui s'assombrit, à pic au-dessus de l'abîme. Nous voici dans la région des pins, la nuit est venue; enfin, des aboiements de chiens se font entendre au loin : ce sont les sentinelles avancées du poste aérien de Vrankovina.

On entre dans la petite citadelle par un chemin couvert et percé de meurtrières; les murs sont crénelés, et, dans l'unique salle où vivent les soldats, les armes soigneusement préparées témoignent d'une vigilance toujours en éveil et d'un perpétuel qui-vive. Le pays, en effet, n'est pas sûr, et la vie est dure là-haut : toujours de garde, aux postes ou dans les bois profonds, les soldats ne trouvent au retour de leurs marches pénibles que juste ce qu'il faut pour soutenir leurs forces. On ne boit ni vin, ni bière, ni eau-de-vie, ni café : l'eau même est rare; le soir de mon arrivée, on la ménageait, car il faut une longue traite pour descendre la puiser jusqu'à la Drina. Les soldats du poste sont tous des hommes éprouvés : je dormis au milieu de ces braves gens, comme à Ljubovija, sous la garde de la plus franche et de la plus cordiale hospitalité.

Avant l'aube un guide m'attendait avec son cheval. Les grands bois émergeaient à peine du brouillard matinal, et, sous le voile épais qui l'enveloppait encore, on entendait en bas la Drina qui grondait. Nous nous enfonçâmes dans la brume, par un étroit sentier, le guide marchant devant, moi presque debout sur mes larges étriers à la turque, car les selles de ce pays, faites de lamelles de bois mal ajustées en longueur, ne sont guère propres qu'à porter les lourds fardeaux. De temps à autre, par quelque verte clairière, mon petit cheval trottine allègrement; ses flancs dégagent une buée légère, la fine rosée du matin poudre à blanc les longues soies de sa queue et de sa crinière.

Ainsi je songeais, montant et descendant sous la voûte épaisse des grands bois. Déjà la brume tombait, allongeant d'un arbre à l'autre ses voiles diaphanes, et le soleil piquait de gouttes d'or la mousse fraîche et verte étendue sous nos pieds. Alors parut à mon regard surpris et charmé la vraie forêt antique, sombre, impénétrable, la forêt des brigands, des guerriers, des poètes chantant sur la *guzla*. Quelques rares passants, des begs armés jusqu'aux dents, de pauvre gens faisant leur provision de bois, avaient peine à me tirer de ma rêverie. La forêt est le bien de tous; chacun en prend ce qui lui convient : des richesses incalculables sont ainsi gaspillées. Il est vrai que le gouvernement autrichien, qui administre aujourd'hui le pays, a commencé de mettre fin à ces déprédations, mais il reste beaucoup à faire : il faudrait changer les mœurs, les traditions, et pour cela les règlements ne suffisent pas.

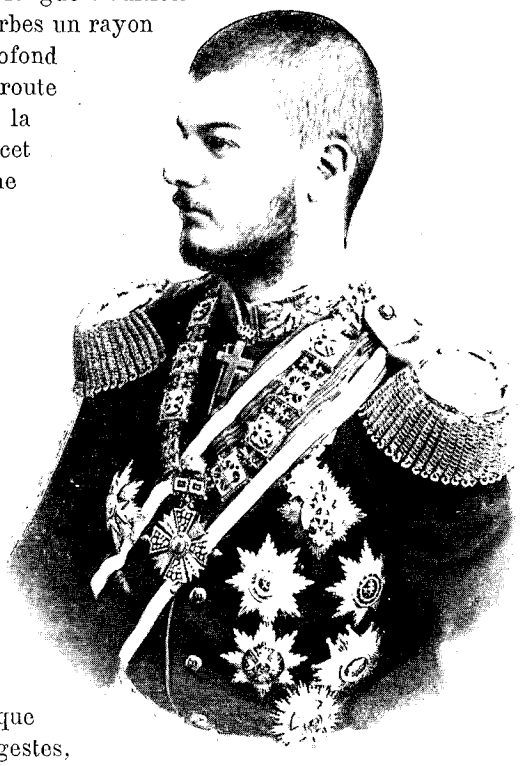
JEUNE FILLE SERBE. — DESSIN D'OULEVAY.

La Haute Serbie.

A Skellané, je passai la Drina. En cet endroit les bateaux sont rares : un moricaud m'offrit le tronc d'arbre grossièrement façonné dont il se servait pour diriger vers sa cabane quelques grosses branches arrachées à la rive. Mon pied tremblait un peu, je l'avoue, en appuyant sur ce canot primitif dont rougiraient à coup sûr les sauvages de la Guyane : par surcroît, le tronc vermoulu faisait eau de l'avant, et je dus me porter à l'arrière avec mon léger bagage et tremper à fleur d'eau, pour ne pas être submergé tout à fait; mon batelier s'assit au milieu, de l'air le plus indifférent, et commença de pagayer avec son unique rame à double palette. Le courant nous emporta comme un brin d'osier : à 500 mètres, nous n'avions pas fait la moitié de la traversée; par instants, un remous nous arrêtait au-dessus de quelque débris arraché des montagnes. Je n'osais mesurer l'eau profonde, assombrie encore, comme dans un étroit canal, par l'épaisse verdure qui surplombe en amphithéâtre la rive escarpée. Enfin, nous heurtâmes le bord, et je sautai : aussitôt, l'eau s'engouffrant par le trou d'avant, notre embarcation coulait à

pic, et mon sauvage en fut quitte pour un bain qui le laissa, d'ailleurs, aussi noir qu'auparavant : je frémis en pensant à ce qui serait advenu quelques minutes plus tôt.

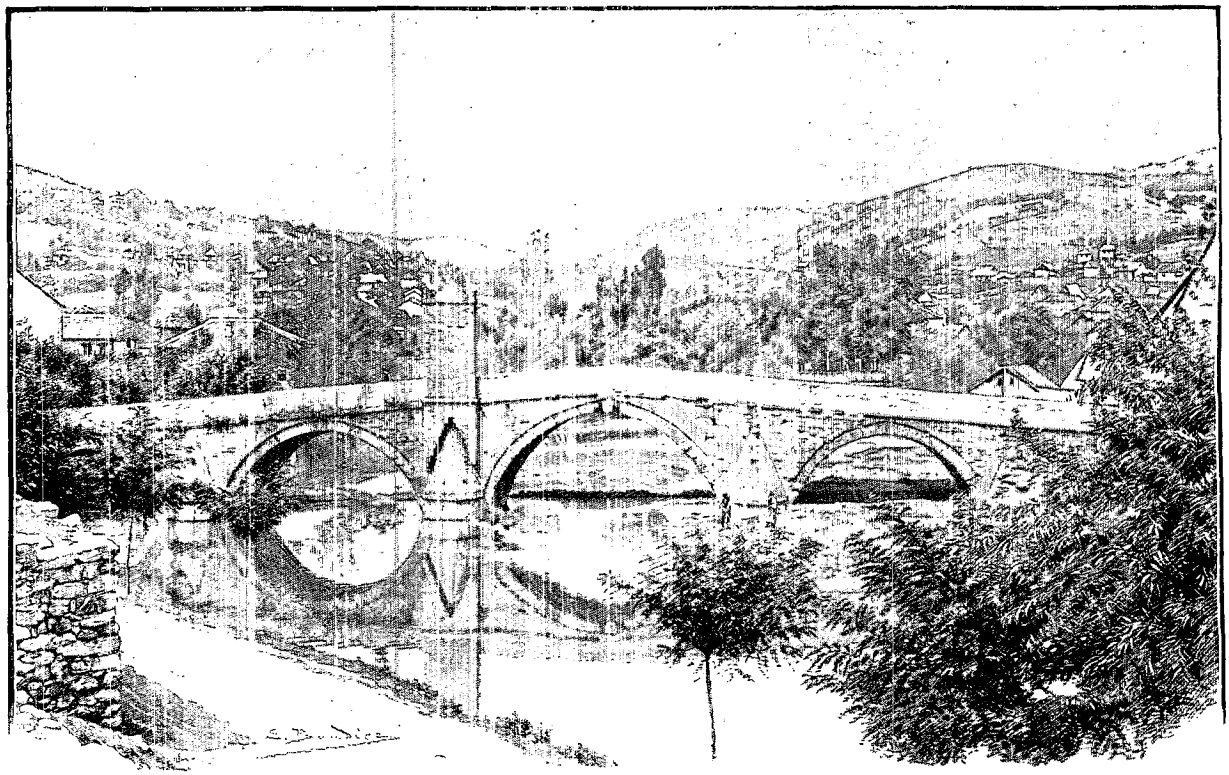
Des gens de Bajina-Bachta rassemblaient sur la rive les madriers d'un convoi de bois flotté; leur visage tranquille, leur accueil hospitalier ne trahissaient point la méfiance inquiète des pauvres gens que je venais de quitter : il me semblait entrer dans un monde nouveau, tellement une longue tradition d'héroïsme et la fierté de l'indépendance reconquise ont mis au front des Serbes un rayon de vivante jeunesse, tandis que leurs frères de Bosnie portent encore le profond abattement d'un asservissement plusieurs fois séculaire. Par une large route ombragée de grands arbres, on me conduisit au village. L'employé de la douane dormait, car c'était alors la grande chaleur du jour, et dans cet heureux pays personne n'a l'air de se donner grand tourment. Après une longue attente, M. le préposé arriva, du moins je crus que c'était lui, car aucune marque extérieure ne le distinguait du premier passant venu : nos administrations si galonnées auraient sans doute quelque profit à faire en Serbie. On examina soigneusement mes bagages : l'instrument de photographie fut extrait de sa boîte, tourné et retourné dans tous les sens; on se méfiait évidemment, et j'éprouvais la plus grande peine du monde, on me croira sans doute, à faire comprendre en serbe le but de mon voyage; car, de mémoire d'homme, aucun ancien du village n'avait vu d'étranger débarquer ainsi à l'improviste dans ces parages reculés. Je venais d'un pays occupé par l'Autriche, voisinage redouté, et, ce qui aggravait mon cas, je mêlais à un français rapide quelques mots allemands, cherchant par tous les moyens à m'expliquer. On fit venir un savant de l'endroit avec une grammaire en double colonne, moitié serbe, moitié français : il me fallut prononcer plusieurs phrases que mon examinateur jugea sans doute satisfaisantes, car son visage rembruni se détendit, et je remarquai dans ses regards plus de curiosité que de malveillance. Mais l'examen se prolongeait, et depuis le matin quatre heures que je vaguais par monts et par vaux, mon estomac criait famine. A force de gestes, d'éclats de voix, de mimique expressive, je repris ma liberté. J'en profitai pour demander un cheval et une charrette de montagne capable de me conduire le jour même à la ville prochaine, Oujitzé. J'eus grand'peine à les obtenir. Je traversai le village au trot, narguant les curieux, qui espéraient sans doute se donner plus longtemps le spectacle de mon embarras. Nous commencions à gravir les premières pentes du massif qui sépare la Drina de la Morava serbe : le pays est sauvage, désert, la route des plus pénibles. Tantôt droite, tantôt inclinée sur le plan de la montagne, ici à pic au-dessus d'un val profond, là coupée de fondrières creusées par les torrents, cette route vague à tort et à travers, comme un sentier qu'une chèvre aurait tracé au gré de son caprice; le troupeau après elle y a passé, le berger et son chien; les bêtes de charge sont venues à leur tour, puis des charrettes de montagne; le sentier s'est élargi à l'aventure, semblable par endroits à une clairière abandonnée. Mon pauvre cheval soufflait, la cage d'osier qu'il tirait à grand'peine tremblait sur ses essieux criards; pour éviter les fonds ou les roches à fleur de terre, nous allions de droite, de gauche, faisant le double du chemin.



LE ROI ALEXANDRE (PAGE 381). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cependant le disque agrandi du soleil frangeait de ses derniers feux le remous lointain des montagnes de Bosnie, l'ombre des grands arbres s'allongeait, une buée légère montait des prairies; bientôt l'air devint plus frais, le bois plus sombre : c'était la nuit. Je commençai à m'inquiéter sérieusement de l'heure où j'arriverais. Sans doute le robuste gaillard qui me servait de guide et poussait à lui tout seul, pour aller plus vite, la charrette et le cheval, m'avait assuré que nous serions le soir même à Oujitzé, bien que sur le tard : je ne pouvais me défendre d'un vague pressentiment, seul à la merci de cet homme, dans un pays inconnu, au milieu de cette forêt déserte. Les montagnes de Bosnie, dont j'apercevais encore de temps à autre la noire silhouette, ont une mauvaise réputation, justifiée jusqu'en ces derniers temps. Loin de moi la pensée de leur assimiler les montagnes de Serbie : aucun pays n'est plus sûr; il y a beau temps qu'on n'y rencontre plus ni haïdouks ni bandits! Mais le voisinage est mauvais, et il faut si peu de chose pour passer la Drina! Peut-être à tort, je n'étais pas sans redouter quelque surprise, et il me semblait qu'une escorte de deux pandours eût assuré ma sécurité. Les *pandours* sont des gendarmes au service des municipalités : chaque commune fait elle-même sa police, entretient ses agents. Il est vrai que l'uniforme n'est point coûteux; rien ne distingue les pandours qu'un revolver d'ordonnance à la ceinture. A défaut de pandours, je m'assurai de mon revolver à moi.

La lune s'était levée et flottait sur des vagues blanches qu'elle allumait d'une gloire : sous sa pâle clarté, la campagne au loin m'apparut morne, vide, et il me sembla que j'étais seul au monde. Perdus dans cette lumière de rêve, les objets prennent des formes fantastiques : sur le vert alangui des prairies que raye parfois



VUE D'OUJITZÉ (PAGE 33). — DESSIN DE BOUDIER.

l'éclair de quelque filet, flottent de légères vapeurs, comme des voiles d'ondine transparents. Je songeais aux *vilas*, ces êtres mystérieux à la robe aérienne, aux cheveux flottants, dont l'imagination serbe a peuplé la solitude des champs et des bois. Malheur à l'imprudent qui ose troubler le secret de leurs courses vagabondes! Leur colère est terrible, elles peuvent tuer; mais aussi, combien est compatissant et doux le cœur de ces nymphes fugitives, lorsqu'elles volent, telle la brise parfumée du printemps, à l'appel d'un de leurs frères! Car elles se lient avec les hommes par les serments d'une inviolable amitié, les aident, les protègent contre les dangers, deviennent « leurs sœurs en Dieu », comme ceux-ci leurs *probatimes* ou frères d'adoption.

Les vilas ont conspiré avec les *haïdouks* contre la domination étrangère; on sait en effet que ces hommes énergiques, poussés à bout par la servitude, ou entraînés par le goût des aventures, se jetaient dans la profondeur des forêts, dans les cavernes des montagnes, et de là-haut, comme d'une forteresse, guettaient au passage le Turc abhorré. Ce sont eux qui ont ouvert le feu, ou plutôt n'ont point cessé de faire la guerre depuis la ruine de l'empire serbe à Kossovo jusqu'au grand mouvement qui, au commencement de ce siècle, aboutit à la guerre de l'indépendance et l'affranchissement de la Serbie tout entière. L'obsession de ces souvenirs me reportait à de tragiques aventures.

Mon guide s'arrêta : nous étions dans une clairière, et, sous la lisière épaisse, j'eus peine à reconnaître une cabane se dissimulant dans l'ombre. Mon embarras en cet instant égala ma surprise : la réalité serait-elle si près du rêve? Le guide entra, je le suivis : deux hommes de haute taille, à la figure basanée, la ceinture garnie d'un véritable arsenal, étaient assis autour d'une table boiteuse ; ils buvaient, me toisant sans mot dire, d'un regard dur et équivoque : tels je me figurai les héritiers des *haïdouks*. Mon guide les avertit en quelques mots dont je ne compris point le sens, et jeta aussitôt ma valise dans un coin. Où voulait-il en venir? Passer la nuit en cet endroit? Mais où me trouvais-je? Quels étaient ces gens? Qu'arriverait-il quand je serais à leur merci? Mon parti fut pris aussitôt : mieux vaut tenir d'un homme que de trois. Saisissant mon guide par l'épaule, je le tournai brusquement vers la porte, en lui montrant d'un geste décidé le chemin d'Oujitzé. D'abord incertain, il consulta les autres du regard, sa prunelle brilla comme l'éclair, mais il jugea sans doute à mon air résolu qu'il valait mieux renoncer pour l'instant à ses projets : il enleva ma valise avec humeur et nous partîmes.

Il n'y a plus, Dieu merci, de brigands en Serbie; tout au plus pouvait-on rencontrer, il y a quelque trente ans, un petit nombre d'aventuriers poussés dans les montagnes, comme on se jette encore dans le maquis, par la vanité de paraître, le ressentiment, ou la crainte de quelque représaille. Il ne peut plus être question de ces aventures aujourd'hui. Pourtant, je dois l'avouer, et le fait est notable parce qu'il est devenu tout à fait l'exception, une sorte de phénomène, on m'avait signalé certain Zumistch Dragitsch comme irréductible dans la

PAYSANNES SERBES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

montagne. J'ai su depuis qu'il a fait sa soumission en se livrant lui-même, mais de bonnes raisons me portent à croire qu'il hantait précisément les parages où je me trouvais alors si malheureusement engagé.

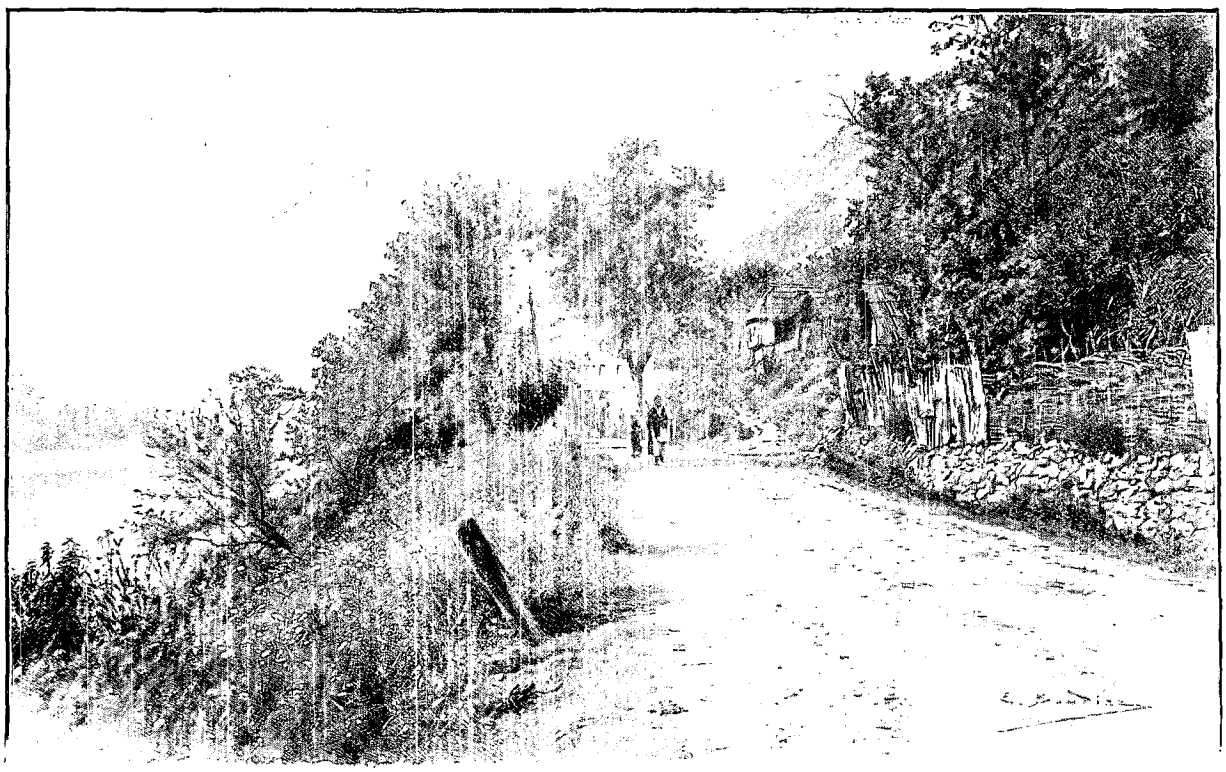
Nous arrivâmes à Oujitzé aux premières lueurs de l'aube. Il était 5 heures et quart du matin.

Toute maison avait porte close; mais, sur la grande place, des mâts élevés indiquaient les préparatifs d'une fête, et, par les interstices d'une fenêtre éloignée, une lueur arrivait. Je la pris pour mon étoile : un brave homme de tailleur travaillait ferme à la confection de drapeaux et d'oriflammes; on attendait, paraît-il, le roi, ce matin même. Je verrais donc une fête du pays, les gens des vallées et des montagnes dans leurs plus beaux atours : l'annonce de cette fête tout à fait imprévue me combla de joie; mais il fallait dormir en attendant.

Le seul abri qui pût donner asile aux voyageurs en cet endroit, l'hôtel Janice, était clos et barricadé comme toute honnête maison; nous en fîmes vainement le tour, cherchant une issue : les grands moyens s'imposaient. Nous nous mîmes à frapper, discrètement d'abord, puis à coups redoublés, sur le volet de la porte; rien ne bougea : on ne s'émeut pas pour si peu, paraît-il. Enfin, après un quart d'heure de mortelle attente, le volet s'entre-bâilla légèrement, un œil brilla : c'était le maître de céans. La poussière qui couvrait mes vêtements, la fatigue de mes traits, l'abattement du guide lui-même, valaient la plus éloquente explication : la porte s'ouvrit, pendant que notre hôte, surpris de recevoir une visite à pareille heure, nous éclairait d'une main, s'enveloppant pudiquement, de l'autre, dans les plis de sa toge trop étroite : vite on apporta de l'eau fraîche, un gâteau de fromage salé, certain petit vin blanc dont le goût aigrelet dilatait agréablement le palais. Je bus avec l'avidité du sable brûlant : en un instant tout eut disparu. Puis, étendant avec délices mes membres endoloris, je m'endormis dans un vrai lit, heureux et fier de m'être tiré à si bon compte du mauvais pas où m'avaient engagé ma confiance en des affirmations sans doute mal comprises, mais aussi, je dois l'avouer, l'imprévoyante incurie du chef de district à qui j'avais confié ma sécurité.

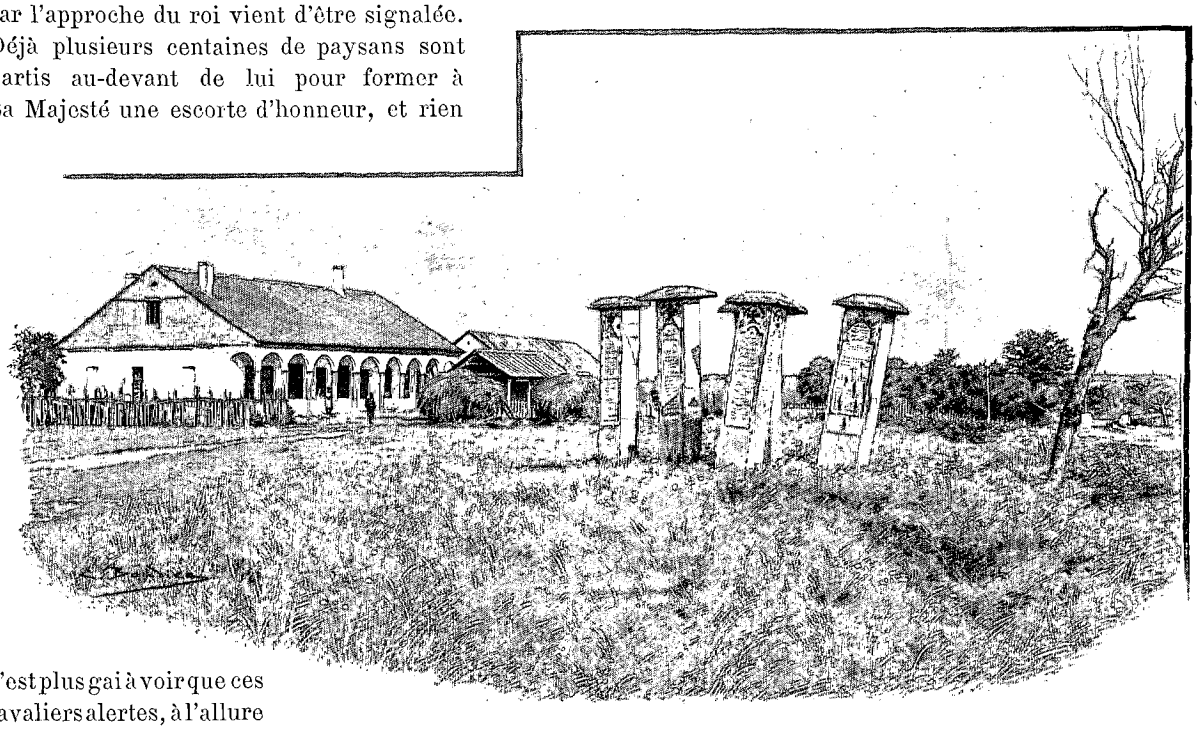
Oujitzé.

Une joyeuse fanfare m'éveilla sous les rayons d'un soleil éclatant : était-ce le roi qui arrivait à Oujitzé? Tout engourdi d'un lourd sommeil, je percevais au dehors un cliquetis d'armes, le piétinement des chevaux sur le pavé, une sorte de bourdonnement confus; je me précipitai : ce n'était que l'avant-garde du cortège, trente cavaliers environ, coiffés à la russe d'une haute casquette, les bottes luisantes, le sabre étincelant. De toutes parts les oriflammes flottent joyeusement à la brise, les arcs de triomphe rustiques mettent leur dernière guirlande de fleurs, et sous un manteau de feuillage, le vieux pont d'Oujitzé, cachant ses pierres grises, semble tout ragaillardi pour la fête. De longues théories de gens se pressent, dévalant des montagnes sur la grande place



UN VILLAGE SERBE (VALLÉE DE LA DRINA). — DESSIN DE BOUDIER.

de la ville, les uns en groupes multicolores, d'autres à cheval, fièrement campés, ou encore entassés par familles dans ces fameux paniers d'osier que font grincer sur leurs essieux des bœufs placides à la forte encolure. On se presse, on s'entasse dans un désordre pittoresque; chacun choisit sa place pour mieux voir, car l'approche du roi vient d'être signalée. Déjà plusieurs centaines de paysans sont partis au-devant de lui pour former à Sa Majesté une escorte d'honneur, et rien n'est plus gai à voir que ces cavaliers alertes, à l'allure martiale, défilant au trot serré de leurs petits chevaux. Un coup de canon retentit; les enfants des écoles se rangent entre l'église, qui est le centre de la fête, et le nouveau collège bâti presque en face, où doit descendre le roi : de tous côtés les groupes s'alignent égayés de vives couleurs, et sous les feux du soleil scintillent les manteaux pailletés d'argent, les toques brodées d'or à l'orientale, dont se parent encore la plupart des femmes de ce pays. Les plus jeunes ont tressé des couronnes fleuries, et rien ne sied mieux que ce rustique diadème aux riches couleurs de leur teint animé par la sève fortifiante des montagnes. Les rangs ont peine à se maintenir, chacun se penche, cédant à l'impatience, pour scruter le tournant de la route; on cause, on rit, mais il y a comme du recueillement dans cette foule; au centre, quelques privilégiés ont pris place : ce sont les fonctionnaires qui attendent à la porte enguirlandée de l'école, et, de-ci de-là, sur des bancs, quelques glorieux débris des guerres de l'indépendance, à la poitrine constellée de croix.



SÉPULTURES DE COMBATTANTS DES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE SERBE. — DESSIN DE BOUDIER.

Entre tous, un vieux *voïvode* se distingue par sa haute stature, la noblesse de ses traits, sa fière attitude. On revit, à le voir, les innombrables combats d'il y a cinquante ans, lutte terrible, sans merci, d'où s'est épanouie cette fleur admirable, mais empourprée du sang de tant de braves, la liberté d'un peuple. Combien de têtes ennemies a dû couper cette lame de fin acier serrée au flanc du voïvode, à côté du cœur! Les riches ciselures de la poignée d'argent mêlent leurs éclairs à ceux de l'or bruni sur fond rouge qui se déroule en mille fantaisies brillantes sur sa veste orientale; crânement posée sur l'oreille, étincelle la calotte brodée des Monténégrins; enfin un large pantalon bleu, propice au mouvement, facile pour la course, comme le pantalon de nos zouaves, complète, avec de riches opankés, le superbe costume de ce vieux soldat : la parure est digne du maître; cela devait être un fier combattant.

Mais voici que les coups de canon se multiplient, ébranlant les échos des montagnes; deux bœufs s'avancent à pas lents, traînant un chariot rustique où vacille un tas d'herbe fraîche coupée dans la prairie voisine : on épand sur la route ce tapis verdoyant, et la bonne odeur des foins monte dans l'air pur avec les exclamations de plaisir que cause à tous cette naïve et touchante attention. Cependant, voici les cavaliers d'avant-garde, l'escorte d'honneur; tous les cœurs battent, les cloches égrènent dans l'azur leurs plus joyeux carillons : enfin voici le roi.

Seul, à pied, coiffé de la casquette militaire et vêtu en soldat, le roi Alexandre Ier marchait avec une dignité sans contrainte, souriant d'un air affable aux vivats qui éclataient sur son passage. « *Jvio!* » c'est le cri des Serbes. Devant la porte de l'église attendait, en ses plus brillants ornements, le clergé du pays, évêque en tête : celui-ci, grand et noble vieillard à barbe blanche, présente au roi le livre des Evangiles; le prince y porte les lèvres et pénètre dans l'église de la façon la plus naturelle. Ici l'Église et le pouvoir ne montrent

aucune défiance, et n'est-ce point à leur union féconde que la Serbie doit son indépendance, après s'être levée, au commencement de ce siècle, à l'appel d'un moine et d'un laboureur? J'ai d'ailleurs été frappé de cette facilité de rapports, de cette confiance réciproque qui mêlent partout les popes à la population : aucune fête sans eux; ils sont partout, sur la place publique, à l'auberge; on les voit se promener avec leurs paroissiens comme avec des amis; ils sont de la famille. L'office terminé, le roi se rendit par le tapis d'herbe verte jusqu'au logis qui lui avait été préparé. L'école, la *réalka*, de construction récente, avait été brillamment aménagée; on eût dit un vrai palais : partout des fleurs, des plantes à profusion, non de ces plantes exotiques et rares qui étalent dans nos fêtes leur prétentieux feuillage, mais de celles qui prennent à l'air libre, parmi les prés et les bois, la parure de leurs couleurs et de leur santé robuste.

Aussitôt, sur la place on organise un *kolo*, danse nationale sans laquelle il n'y a point de fête. Imaginez une immense farandole conduite par un fier gars du pays : chacun y prend place à volonté, hommes et femmes, jeunes gens surtout et jeunes filles toutes roses de plaisir; des officiers de la suite du roi s'y mêlent à leur tour, je fais comme eux, et le long ruban se déroule, chacun se tenant par la main : quelques pas, puis on piétine sur place, et quelques pas encore. La foule est bientôt enveloppée, envahie, enroulée par les replis compliqués de la joyeuse farandole : il faut, quoi qu'il en ait, que chacun se mette de la partie pour en sortir. On pense qu'à Oujitzé les chanteurs ne manquaient pas pour l'arrivée du roi Je me rappelle avec un vif plaisir (j'allais dire que je l'entends encore) l'orchestre original qui s'était formé devant la maison de notre hôte, l'excellent Voûlet Gjoubits; on ne saurait imaginer rien de plus simple comme moyens ni de plus extraordinaire comme effet : un violon, une clarinette, un cornet à piston soutenus d'une sorte de tympanon à cordes en faisaient tous les frais. Mais il fallait voir l'œil enflammé du chef, ses emportements, les regards avides de ses auditeurs, enlevés comme en une bourrasque où se mêlent à la fois les sifflements aigus du vent, le grondement lointain de l'orage, les commandements qui éclatent comme un appel aux armes. Cette musique donne l'illusion de la bataille; c'est encore, pour les Serbes, l'histoire d'hier; ils y retrouvent les sentiments simples et vivaces qui n'ont cessé de leur faire battre le cœur.

POPE DE VILLAGE FAISANT SON MARCHÉ. — DESSIN D'OULEVAY.

Après le repas les danses reprirent, et le roi donna audience à tous les fonctionnaires d'État. Il y eut

TSIGANES. — DESSIN D'AURÈCHE.

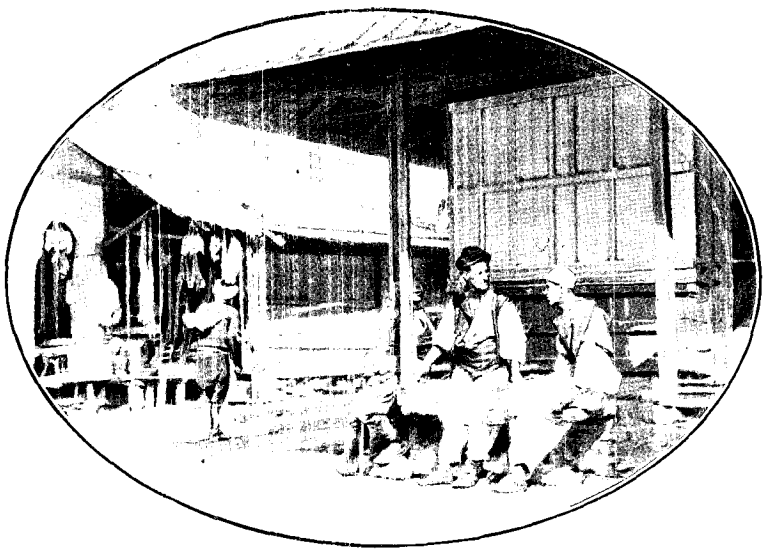
force discours, est-il besoin de le dire ? mais la foule, au dehors, n'en avait cure et se donnait toute à la fête : on examinait avec curiosité les préparatifs du feu d'artifice. Car, si invraisemblable que cela puisse paraître, à deux pas de la sauvage Bosnie, en pleines montagnes, il y eut un feu d'artifice, et cela malgré la pluie qui vint à tomber. Le roi se mit au balcon pour mieux voir, et, quand la retraite aux flambeaux fut passée dans l'éblouissement et le bruit, un paysan sortit de la foule et, au nom de tous, remercia le jeune souverain de la confiance et de l'intérêt qu'il témoignait, par sa présence, aux habitants de ce pays ; il le félicita aussi d'avoir renvoyé la régence et le parti libéral. Le roi répondit que, en prenant en main le pouvoir un peu avant l'âge fixé par la Constitution, il avait voulu sauver la Constitution elle-même, menacée par les menées des politiciens, et qu'il comptait, pour la défense des vrais intérêts du pays, sur la confiance et le dévouement de tous les Serbes. On l'applaudit ; de retentissants « *Jvio!* » s'envolèrent à tous les échos des montagnes. L'enthousiasme était sincère, car le langage et la conduite du roi semblaient d'accord avec les vues générales. Il y a trois partis politiques en Serbie : le parti libéral, dont le chef est M. Ristitch ; le parti radical, qui suit M. Pachitch, et le parti progressiste, qui a pour chef M. Garachanine. Or le parti radical, qui tient à la terre et à ses libertés, compte de nombreux adhérents dans une région qui, comme celle d'Oujitzé, est essentiellement agricole : de là les espérances que faisait naître la visite du roi et l'accueil enthousiaste qu'on lui fit. Le lendemain de son arrivée, le roi partit de bonne heure pour le mont Zlatibor, vaste plateau qui domine, en arrière d'Oujitzé, la frontière serbo-turque, et regarde de l'autre côté de la Drina, vers Visegrad et les sombres croupes de la Romania-Planina. Du Zlatibor on perçoit la vallée du Lim, principal affluent de la Drina : le Lim arrose la vieille Serbie, encore sous la domination turque. Ce coin de terre enfoncé, comme un avant-poste de l'Albanie, entre le Monténégro et la Serbie, fait face à l'Autriche, qui occupe la Bosnie, et sera sans doute, dans un avenir prochain, le théâtre de luttes sanglantes : Monténégrins et Serbes le revendiquent comme une patrie commune ; l'Autriche y voit le chemin naturel par où passera la ligne ferrée qui, en reliant Serajevo et Mitrovitza, mettra Vienne sur la route de Salonique et de l'Extrême-Orient. Sans vouloir entrer dans des considérations stratégiques qui ne sont guère mon fait, il est permis de croire que le plateau de Zlatibor jouera dans la partie qui se prépare un rôle important. Je ne m'étonne point dès lors qu'il ait attiré l'attention. Faut-il l'avouer, je m'en suis réjoui dans l'intérêt des Serbes ; car j'avais été surpris de voir la vigilance de l'Autriche toujours en éveil sur la rive gauche de la Drina, tandis que la rive droite semblait ouverte sans défense à la première tentative d'invasion.

Le roi descendit du Zlatibor après déjeuner et assista, près du vieux pont d'Oujitzé, aux exercices militaires sur le terre-plein d'une prairie. Le Serbe est un excellent soldat : cinquante années de luttes héroïques l'ont assez formé. La dernière guerre serbo-bulgare a pu faire naître quelques doutes à cet égard; mais il faut se garder des apparences. Le Serbe étant surtout au fait de la guerre de montagnes, plus souple que le Bulgare, il est moins rigide sous l'uniforme, moins écrasé sous la discipline comme sous un joug : c'est le libre soldat, vif, courageux, plein de ressources. La Serbie peut mettre en temps de guerre plus de 300.000 hommes sous les armes. L'*armée* se compose du *cadre permanent* avec sa *réserve*, et de la *milice nationale*, divisée elle-même en *deux bans*; en temps de paix, elle compte 22.000 hommes.

L'affluence était considérable à Oujitzé pour assister aux exercices militaires donnés en l'honneur du roi : le plaisir de la foule était évident, non point ce plaisir banal que l'on prend à un spectacle sans portée, mais la vive satisfaction, le bonheur vrai que l'on éprouve à vivre sur la scène ses propres sentiments et, en quelque sorte, la vie de chaque jour. Une pluie malencontreuse vint trop tôt mettre fin à cet intéressant spectacle. Je résolus de partir. Mais à Oujitzé les voitures sont rares; par ce temps surtout; et je ne songeais guère à m'aventurer seul dans les chemins de montagnes transformés en torrents. Mon aimable cicérone pendant ces deux jours, M. Ouroch Koubourovitch, vint encore à mon aide et me tira d'embarras.

M. Ouroch Koubourovitch est professeur de français au collège royal d'Outjitzé; il parle notre langue comme vous et moi : sa conversation autant que son obligeance me donnait l'illusion que je n'avais pas quitté mon pays. Voici comment j'eus la bonne fortune de faire sa rencontre. Avant de quitter le dernier poste frontière de Bosnie, j'avais prié le sous-officier chef de vouloir bien m'écrire en *serbe* ces simples mots : « Connaissez-vous quelqu'un ici parlant français? » Aussitôt arrivé à Oujitzé, je mis le papier sauveur sous les yeux de mon hôte, et sans tarder le professeur de français du collège fut prévenu : c'était M. Ouroch Koubourovitch. On devine ma joie, lorsque je le vis arriver me saluant d'un cordial « bonjour ». Son obligeance ne se démentit pas un seul instant et me suivit même à travers la Serbie, car, la langue française étant classique dans tous les collèges importants, M. Koubourovitch me donna un mot pour son collègue de Tchatchak, celui-ci pour un ami, et de l'un à l'autre mon voyage devint une vraie promenade : je n'eus plus d'autre souci que celui de me laisser guider par des gens aimables, empressés à me donner des renseignements, à m'éviter le moindre embarras. Ce m'est une vraie joie de les en remercier.

(A suivre.) P. JOUSSET.



COIN DE RUE DANS UN VILLAGE SERBE. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LE MARCHÉ DE TCHATCHAK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

PROMENADE EN SERBIE[1].

PAR M. P. JOUSSET.

La vallée de la Morava.

PAYSAN SERBE (PAGE 389). DESSIN D'OULEVAY.

A force de recherches, nous finîmes par trouver un homme de Tchatchak qui, après avoir amené des curieux pour la fête, retournait à vide en son pays. Tchatchak est dans la vallée de la Morava, et c'est précisément ce point que je voulais atteindre. Marché fait, notre homme se trouva deux heures après, sous l'averse, avec une sorte de voiture mérovingienne enveloppée d'une bâche épaisse, prêt à partir. Belle occasion pour les tziganes de déchaîner *la Marseillaise!* Le maître de l'hôtel Janice, l'excellent Voulet Gioubitch, mêla les souhaits de bon voyage aux regrets d'une hospitalité trop courte et qu'il eût voulu moins modeste, et nous partîmes. Au sortir de la ville, nous gagnions le plateau dont l'escarpement oriental descend vers la Morava. Les chevaux avancent au milieu d'un éclaboussement général; l'eau roule à gros bouillons emportant à l'aventure la terre et les pierres étendues la veille pour égaliser la route sur le passage du roi : partout des torrents, des ravins, des fondrières où nous plongeons avec un sans façon risible, n'étaient les gouttes de rosée qui, perlant au travers de notre toit mobile, se détachent sous les cahots, nous arrosent, éteignent les cigarettes, dont le mince filet bleu se perd tristement dans le brouillard. A Pojéga, sous les débris d'arcs de triomphe dressés la veille, je pris congé, non sans un vif sentiment de regret, de mon compagnon de route, M. Koubourovitch.

Cependant le ciel semblait vouloir s'éclaircir; un coin bleu riait à travers les gros nuages gris, un rayon s'alluma, les oiseaux secouèrent leurs ailes, se reprirent à chanter, et, le long des halliers, mon guide battant les pruniers chargés de fruits, faisait jaillir en pluie de cristal les mille gouttelettes suspendues. Les prunes étaient fraîches, on le croira sans peine, et vertes encore; mais nous les croquâmes de bon cœur : elles ont une

1. *Suite. Voyez p.* 373.

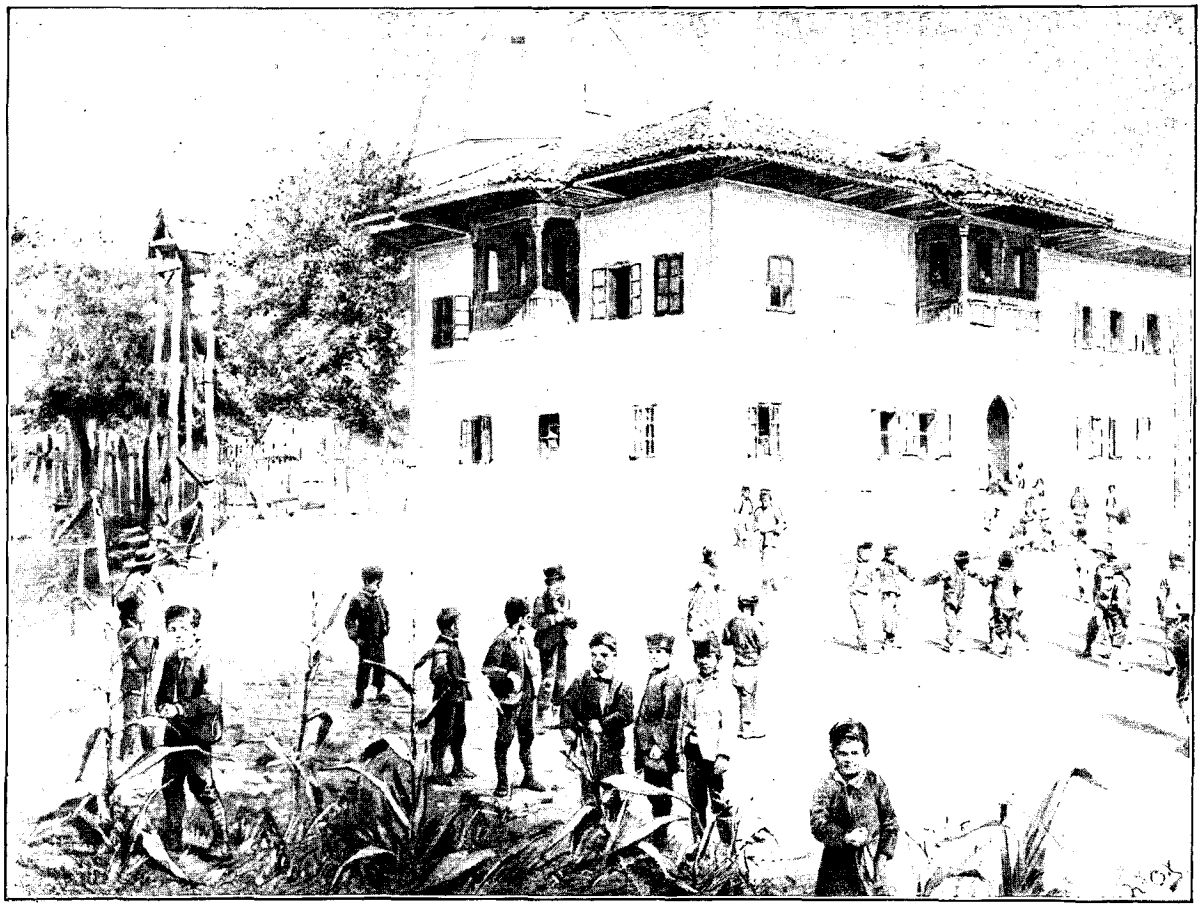
saveur piquante et donnent l'excellente eau-de-vie de Slivovitza, préventif infaillible contre la fièvre et la fatigue, pour tous ceux qui voyagent en ce pays. Un berger qui jouait de sa flûte rustique en conduisant un troupeau, quelques passants montant péniblement sous leurs vêtements trempés, nous signalèrent l'approche de quelque vallon habité. La descente commença aussitôt, rapide, vertigineuse. Emportés dans une course folle, nos deux rosses efflanquées filaient comme des chevaux de bataille sous l'éperon du cavalier qui charge; ma boîte d'osier grinçait avec furie, se disloquait, s'enfonçait de droite, de gauche : j'étais secoué comme une poignée de graines dans un crible. Voilà un exercice qui vaut tous les élixirs, et je le conseille vivement aux gens d'humeur grincheuse et d'estomac difficile. Par moments, il me semblait que les roues du véhicule tournaient en l'air d'un côté; la route, en effet, se déroule en replis innombrables, les détours sont brusques, sans obstacles du côté du vide; mais je n'osais trop me pencher pour voir. « Après tout, me disais-je, à cette allure, du moment que l'on tourne, il n'y a rien à craindre : le mal serait de filer tout droit. Qui n'a descendu par la poste suisse attelée de six chevaux la route du Splügen en Italie, ne peut imaginer l'émotion, mais aussi la joie de cette course folle, à mille mètres en l'air, au-dessus des villages, des forêts et des fleuves. Le premier sentiment de terreur, bien naturelle, fait vite place à une confiance tranquille dans l'habileté du postillon et la sûreté des chevaux. Après tout, cet homme tient à sa vie autant que nous tenons à la nôtre : s'il effleure l'extrême rebord de la route, c'est qu'il la connaît bien; il fouette ses chevaux à bout de souffle, crie, tempête, sonne de la trompe pour les rassurer. Sa confiance, en effet, entraîne tout, chevaux et voyageurs, et c'est peut-être la raison du peu d'accidents à signaler sur ces routes dangereuses.

Je courais donc, emporté comme dans un ouragan, dans la vallée de la Morava. Par malheur, le soleil, paru trop tard n'avait point eu la force de chasser les nuages, ni de dissiper le brouillard; une épaisse buée planait sur les prairies, ne laissant paraître que la tête des grands arbres, quelques toits aigus, la pointe d'un clocher. Mes yeux cherchaient en vain à pénétrer sous ce voile épais le sillon argenté de la rivière : de-ci de-là, quelque vague reflet m'arrivait d'une mare d'eau, d'un ruisseau que j'entendais bruire, il me semblait descendre dans la nuit.

UN PAYSAN, VENDEUR DE LÉGUMES, AU MARCHÉ DE TCHATCHAK.
DESSIN DE THIRIAT.

Tchatchak commande le cours supérieur de la Morava occidentale. Ce n'est point une place de guerre, mais une ville, un grand village, si l'on veut, avec garnison, sur la ligne de communication entre les hautes montagnes et la région de la Choumadia, entre Oujitzé (la petite Sibérie, comme on l'appelle là-bas) et Belgrade, la capitale. Tchatchak doit à cette situation importante d'avoir été longuement disputée entre les Turcs et les Serbes pendant la guerre de l'indépendance; les bords du fleuve y ont été le théâtre de sanglants combats.

Le lendemain, de bonne heure, par un soleil radieux, je m'acheminai vers la Morava, sous la conduite de M. Stanoïewitch : c'était alors le professeur de français du collège, et son nom avait donné lieu à une méprise fort amusante, dont je me félicite du reste, parce qu'elle me permit de connaître, trop peu de temps à mon gré, un fort galant homme. M. Stanoïewitch était aussi un officier supérieur de la garnison, et c'est à lui que mon hôtelier remit d'abord le mot qui me recommandait. Avec une extrême obligeance et une rondeur toute militaire, il me parla de la France, de Napoléon Ier, qu'il admirait; enfin, mettant à ma disposition l'autorité dont il jouissait, retint une voiture pour me conduire le lendemain, par Erstenik et Kraliévo, jusqu'à Kruchevatz. Je regrette que le peu de temps dont je disposais à Tchatchak ne m'ait point permis de répondre, comme je l'eusse souhaité, à une si parfaite courtoisie.



L'ÉCOLE DE TCHATCHAK. — DESSIN D'OULEVAY.

Une allée de grands arbres joint la ville au pont de la Morava. L'eau du fleuve, un peu trouble et semée d'îlots verdoyants, coule entre deux rives plates au milieu des prairies; plus loin, le versant du mont Lioubitch s'élève au Nord vers la Choumadia. C'est là que les Serbes, aux ordres de Jean Obrénovitch, frère de Miloch, commandant en chef l'insurrection, s'étaient retranchés en petit nombre. Bientôt Miloch vint les y rejoindre avec le gros de l'armée serbe. Alors les Turcs, ne se croyant plus en sûreté dans Tchatchak, battirent en retraite sur Pojéga. La veille du jour fixé pour le départ, une esclave serbe parvint à s'échapper du camp turc et courut au Lioubitch avertir le général en chef de l'armée serbe. On n'osait croire à son récit; mais une autre femme prisonnière accourut d'Ovtchar pour annoncer la même chose, et un Serbe qui avait vu le premier mouvement des troupes ennemies eut l'audace de se glisser à travers les Turcs eux-mêmes, pour apporter à Milosch l'importante nouvelle. Le doute n'était plus possible, mais il fallait toujours craindre une ruse pour attirer les Serbes hors de leurs retranchements et les écraser en plaine par la force du nombre. Aussi, dès que le mouvement de retraite fut assez prononcé pour ne plus laisser place aux surprises, le prince Miloch se mit à la poursuite des Turcs et les atteignit : il y eut bataille, et les Turcs, vaincus, se dispersèrent. Le vainqueur eût pu se souvenir d'Ovtchar et user de représailles; il préféra remettre les familles turques prisonnières aux mains du commandant turc à Oujitzé. On ne peut s'empêcher d'admirer la modération, la prudence, l'énergie de ce chef qui, avec des bandes à peine armées, des héros, si l'on veut, plutôt que des soldats, fut assez maître de lui-même et des siens pour réduire et vaincre à coup sûr une armée véritable, munie d'artillerie, commandée par des chefs expérimentés et formée de soldats dont la bravoure fanatique ignorait le danger. Il fallut au prince Miloch un courage et une habileté peu communs pour contenir, en face de l'ennemi, des volontaires indépendants, fiers, prêts à tout, mais dont l'ardeur impuissante pouvait compromettre la victoire au moment de l'obtenir.

Les événements libérateurs dont Tchatchak fut le théâtre ont laissé peu de souvenirs. Là où la guerre a passé, surtout une guerre d'extermination, il faut reconstruire; aussi la ville est-elle presque entière d'aspect tout nouveau. Pourtant, non loin du fleuve, l'église et, à côté d'elle, une antique maison du temps de Miloch nous arrêtèrent quelques instants. Ce solide bâtiment carré, avec auvents et, sur deux faces, balcon à l'orientale, est le modèle achevé des maisons serbes d'autrefois; on en a fait une maison d'école, et c'est au milieu d'une bande

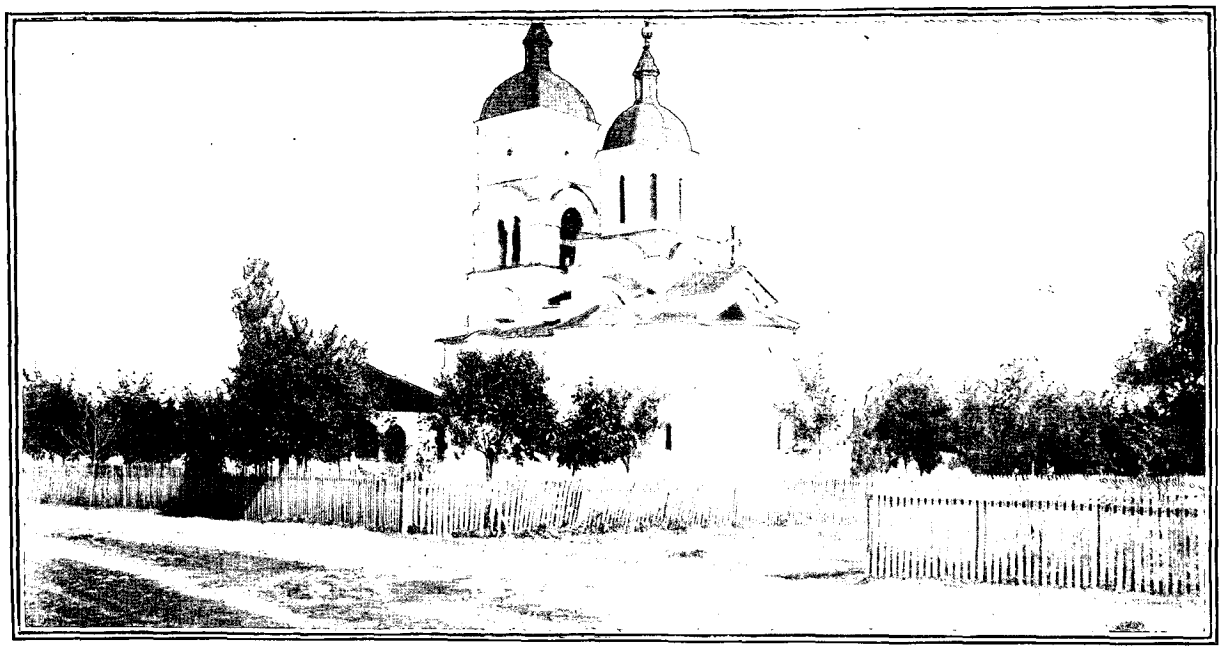
joyeuse que je pus en prendre au vol une photographie. Mon guide voulut bien, à ce propos, me donner quelques détails sur les écoles de Serbie.

On compte 728 écoles primaires, 27 écoles moyennes (gymnases, demi-gymnases et réalka), 2 écoles normales pour la formation des instituteurs, un séminaire et une grande école à Belgrade, sorte d'Université divisée en trois facultés : droit, philosophie, polytechnique. Il faut ajouter : une école militaire supérieure à Belgrade, des écoles de commerce, une école d'agriculture à Kraliévo, deux écoles supérieures de filles, des écoles de tissage, etc. Plus de 1.600 instituteurs sont employés à l'enseignement primaire ; on compte 390 professeurs pour les écoles moyennes, et 40 pour l'Université.

Les enfants doivent suivre pendant quatre ans les classes de l'école primaire. Pour les écoles moyennes, le temps est plus long. On distingue les gymnases des réalka : le gymnase comprend huit années de cours, la réalka sept seulement. C'est que le gymnase est plutôt une école classique, la réalka une école professionnelle. Le gymnase consacre plus de temps aux langues et à l'histoire qu'aux sciences et aux arts, sans pourtant les négliger, tandis que la réalka en fait l'objet même d'un enseignement spécial. On apprend à la réalka les langues serbe, française, allemande, l'histoire serbe et étrangère, l'histoire de la littérature, les sciences naturelles (zoologie, botanique, minéralogie), les mathématiques, la physique, la botanique, la cosmographie, toutes sortes de dessin, la sculpture, la musique, le chant. Le programme de tous les gymnases donne aussi une place à la plupart de ces études, mais une place moins large; encore faut-il excepter la géométrie descriptive, dont on ne s'occupe point, la mécanique, la sculpture. En revanche, on y apprend le latin, on se prépare pour la faculté de droit et celle de philosophie de l'Université. La réalka prépare à la section de polytechnique (ponts et chaussées). La grande école de l'Université se divise en trois facultés : à son tour, la faculté de philosophie comprend deux sections, celle des sciences naturelles et mathématiques, celle de philologie (langues classiques, histoire); les cours y sont de quatre ans. Toute ville départementale a un gymnase ; on en compte 14 complets et 10 demi-gymnases. Il y a deux réalka, une à Belgrade, une autre à Oujitzé, avec 16 professeurs. On voit que les Serbes ont le souci d'assurer par une complète et rapide diffusion de l'enseignement l'avenir du pays que, hier encore, ils étaient contraints de conquérir.

UN « CHERI-BACHI, » CHEF DE TZIGANES, EN SERBIE (PAGE 390). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le marché de Tchatchak n'a rien qui sollicite particulièrement l'attention. Je parle du marché, parce que c'est une visite à laquelle je ne manque jamais en voyage : au hasard de la flânerie, j'examine les gens, leur costume, les produits qu'ils apportent ; c'est peut-être encore le meilleur moyen de saisir la physionomie d'un pays, de connaître ses ressources. Je ne vis rien de bien nouveau dans la foule qui se pressait sur la place : les costumes campagnards sont sans intérêt, incomplets, mélange d'une tradition qui se perd et d'un usage qui n'est pas encore établi ; pourtant j'avisai, devant un étalage de fruits, un beau gars, crânement planté sur de solides jarrets, la tête coiffée d'un bonnet d'astrakan, veste et gilets brodés, riche ceinture et molletières de tapisserie rattachées aux souples et solides opankés. « Voilà un vrai Serbe, dis-je à mon compagnon de route, et un bien beau costume, tel que devaient le porter tous les gens de ce pays, il y a vingt ans; je serais heureux d'en prendre la photographie. » Mais voici la



ÉGLISE DE KRUCHEVATZ (PAGE 393). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

difficulté. Notre homme, pris à part, se montra d'abord fort étonné, presque effaré de la proposition; j'appris depuis que c'était un riche cultivateur des environs. Mais ma qualité de Français le fit examiner sérieusement la question, et, comprenant sans doute l'intérêt qu'il pouvait y avoir à faire connaître un vrai Serbe en costume national, il demanda quelques instants pour réfléchir et s'éloigna. Nous le vîmes entrer chez un épicier de ses amis, et j'ai su par M. Stanoïewitch qu'il lui demanda si un Serbe, un homme comme lui, pouvait, sans déchoir, se prêter à ma curiosité indiscrète et poser devant mon objectif.

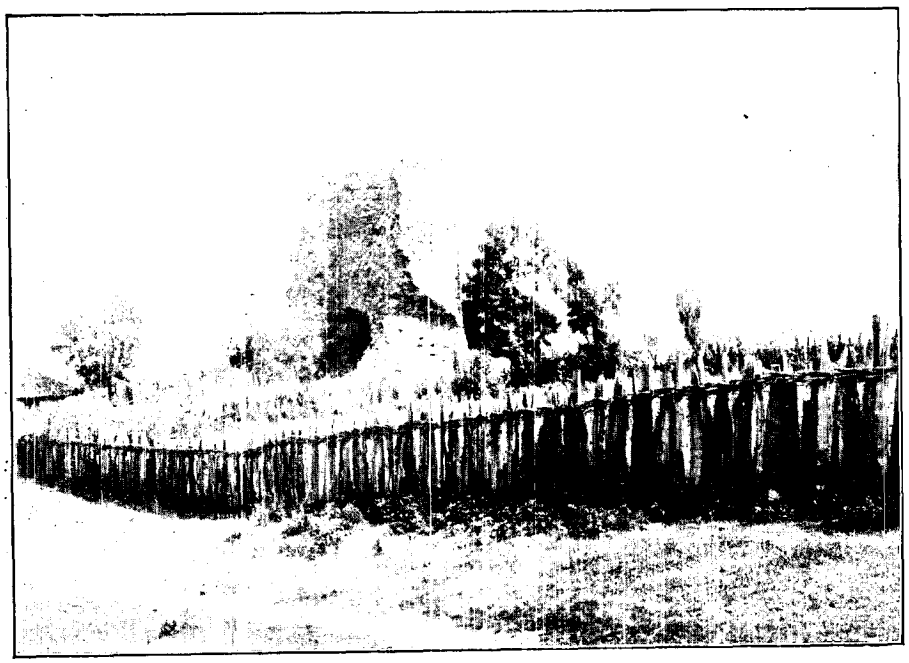
On ne saurait croire à quel point ces gens de la campagne sont fiers, indépendants, et poussent le souci de la dignité personnelle. Ils ne sont point encore envahis par ce je ne sais quoi d'impersonnel, fait d'habitudes et de préjugés qui, dans les civilisations trop vieilles, enveloppent l'individu, l'énervent, atténuent jusqu'à l'effacement sa personnalité. Ici, chacun vit à l'air libre et a fière allure : c'est qu'hier encore on ne subsistait que par le sentiment de sa propre force et qu'il fallait défendre chaque jour son foyer, sa famille, sa propre vie. La rude existence que l'on menait alors! On en retrouve le souvenir dans cette démarche souple et ferme, cette physionomie pleine de dignité, cet air martial qui se rencontre fréquemment parmi les Serbes des campagnes. Sur l'avis de son ami, mon Serbe se laissa faire et prit de lui-même, sans contrainte, l'attitude qu'il préférait, celle d'un soldat au port d'armes : je suis heureux de mettre son portrait sous les yeux du lecteur.

De Tchatchak à Kraliévo, la route suit la vallée de la Morava, à travers un pays extrêmement fertile : de grandes exploitations agricoles abritent leurs toits sous des chênes séculaires; peu ou point de clôtures, on circule partout largement. Mais que de terrain perdu! diraient nos gens avares du moindre pouce de terre; chaque chemin représente un champ abandonné; la route, elle-même, est large comme les plus grandes allées de Versailles, avec les arbres en moins, c'est-à-dire trop large, sans aucun profit. Je n'ai point assez habité la Serbie pour juger ses procédés de culture, mais il m'a semblé revoir certains coins reculés de nos plus anciennes provinces où la terre ne compte guère et se prête à tous comme l'air que l'on respire. Heureuses gens! Chacun s'entr'aide; il y a des communautés de famille, des communautés de village, des *zadrougas*, comme on dit là-bas, dont les membres sont liés par l'obligation de services réciproques. Vienne la moisson, la récolte des fruits, le maître n'en sera point écrasé, comme chez nous, où l'intérêt confine chacun dans son isolement égoïste; on ne le verra point, levé avant le jour, plier sous le faix et la chaleur, se priver de sommeil pour sauver de la perdition le fruit de son labeur acharné. Chez les Serbes, en effet, parents et amis se réunissent, aujourd'hui chez l'un, demain chez l'autre, et la moisson s'engouffre dans les greniers, s'entasse sur le champ, les fruits tombent des arbres, les tonneaux se rangent dans les celliers, sans fatigue, comme par enchantement. Une longue servitude et le sentiment du danger commun ont contribué, autant que les traditions de la race, à maintenir chez les Serbes cette union des forces, cette coopération effective à un labeur commun. Il est admirable, en tout cas, que l'intérêt les unisse, tandis qu'il nous divise. Peut-être que, sans rien changer à d'excellents usages, on voudra encore améliorer la culture par les procédés chimiques et mécaniques les plus capables d'augmenter l'intensité de la production : la science ajoutant ses efforts à ceux de l'expérience, ce serait le progrès, presque la perfection; les Serbes essayeront sans doute d'y atteindre.

*

En Serbie, la vie communale est tellement developpée qu'on pourrait craindre que l'esprit de clocher ne finît par donner au patriotisme un caractère municipal excessif et contraire aux intérêts de la nation. L'institution des *sabore*, dont l'origine est essentiellement religieuse, a pour but d'empêcher la fraternité de se concentrer dans le village. Construites ordinairement au milieu des forêts solitaires, les églises étaient, sous la domination étrangère, un centre de réunions commode. Les Turcs cantonnés dans les villes ne s'inquiétaient guère de voir aux jours de fête, aux Rameaux, à Pâques, les *raïas* s'empresser de courir à l'église. Aujourd'hui encore les grands *sabore* sont la réunion annuelle de plusieurs arrondissements et même de plusieurs départements autour d'une église ou plus souvent d'un monastère. La fraternité, enracinée chez les Serbes par de longues épreuves supportées par tous avec un égal patriotisme, a fait disparaître dès longtemps toute division de classes et tout esprit de caste. Plutôt que de renier leur foi et de passer à l'ennemi, au moment de la conquête, comme leurs voisins de Bosnie, les nobles Serbes, si turbulents avant la défaite, quittèrent les villes, se rattachèrent à la terre et partagèrent comme le paysan la dure condition du raïa ; l'ancien seigneur se fit laboureur, et son concours donna une vitalité singulière à la résistance contre l'ennemi commun. De là vient chez les Serbes la passion de l'égalité. La guerre même n'a pu créer de privilèges ; les ambitieux, auxquels vint aisément l'idée de reconstituer à leur profit l'ancienne aristocratie, ne tardèrent point à reconnaître, devant le sentiment public, l'inanité de leurs projets.

L'approche de Kraliévo me fut signalée par de nombreux paysans revenant du marché. Je rencontrais aussi depuis quelque temps ces parasites de grande route, les incorrigibles *Tziganes*, toujours à l'affût, aux environs des villes ou des villages, pour quelque bon coup à faire. Ils sont encore nombreux en Serbie, et rien n'est plus misérable. Je vis une fillette avec deux enfants embroussaillés noirs comme taupe et nus comme ver puiser l'eau d'un ruisseau à l'aide d'une cruche de grès et l'apporter sur la tête vers l'amas de guenilles sordides qui leur servait de camp. Je les suivis : il y aurait eu quelque risque, la nuit, à tenter cette exploration ; je crois bien que la route elle-même ne serait pas sûre, mais en plein jour, à deux pas d'une ville, le spectacle était sans danger et véritablement en valait la peine. Il est absolument impossible de décrire ce que je vis dans ce taudis abominable, fait de débris et de vermine ; car on n'oublie pas que nous sommes ici chez de vrais Tziganes, des Tziganes qui se grattent, et ne ressemblent guère aux élégants hussards, dont le fin dolman rouge, le pantalon collant et les bottes à l'écuyère ont réalisé sous les yeux du Parisien le parfait modèle de l'espèce. Le vrai nomade n'est point si séduisant : même vu à distance, ce qui est prudent à cause des petites bêtes, il est d'une laideur parfaite et d'un aspect repoussant. Sous la crasse, pourtant, j'ai deviné des physionomies originales qui décèlent évidemment une origine asiatique. Mais d'où viennent les Tziganes? Depuis combien de temps ont-ils émigré de leurs steppes sur nos grandes routes ? Peut-être faisaient-ils partie de ces bandes qui, au moment de la grande invasion des barbares, ont déserté l'Orient, refoulant le vieux monde, et dont quelques-unes ont formé des nations florissantes : tels les Vandales en Espagne, les Wisigoths dans le bassin de la Garonne, les Burgondes sur le Rhône, les Francs enfin, les Germains et les Anglo-Saxons. Mais pour devenir un peuple, chacune de ces bandes avait mis un terme à ses courses vagabondes, s'était fixée sur un coin de terre, là où la fertilité du sol et l'appât du gain donnaient les plus belles espérances. Au contact des vaincus, leurs mœurs s'adoucirent ; ils prirent avec le temps des idées, une religion, un langage et aussi un costume différents. Les Tziganes, eux, n'ont jamais changé ; on dirait des barbares qui ne sont pas encore arrivés. Rien n'a pu modifier leur cervelle revêche à toute sorte de progrès. L'Autriche-Hongrie, cette dernière surtout



RESTES DU PALAIS DU TSAR LAZARE À KRUCHEVATZ (PAGE 394). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

FEMME SERBE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

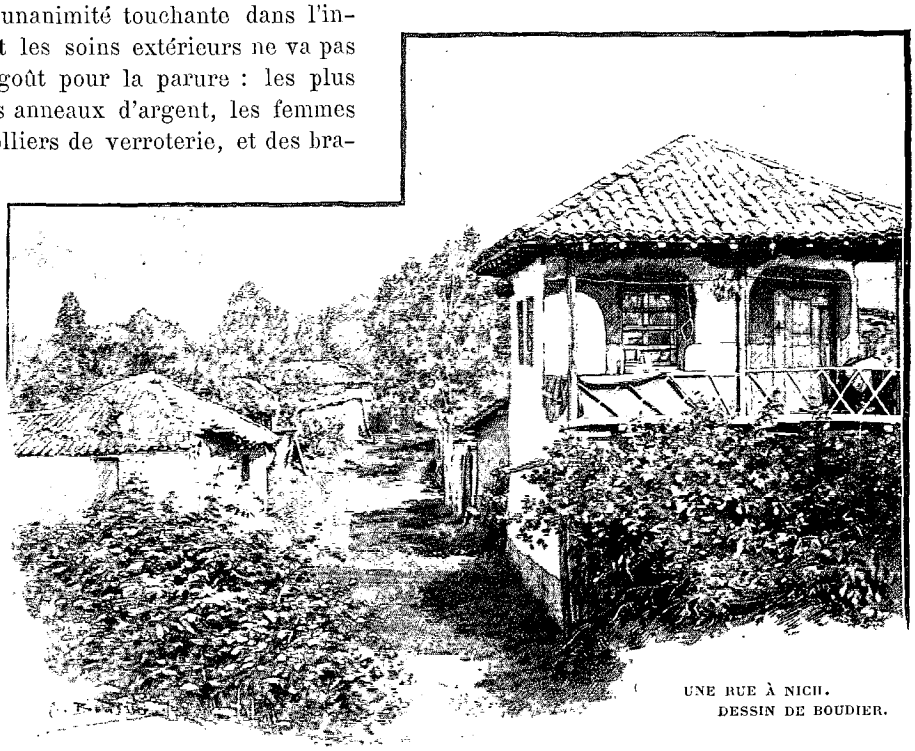
qui en est particulièrement encombrée, a mis en œuvre tous les moyens propres à fixer ces nomades incorrigibles, et à tirer parti de leurs intelligences primitives, mais non sans valeur ; on a fait un choix parmi les Tziganes : les uns sont devenus ingénieurs, d'autres architectes, peintres, musiciens, quelques-uns ont embrassé la carrière des armes. Très peu d'entre eux ont eu le courage d'accepter jusqu'au bout une étude qu'ils s'assimilaient pourtant avec goût et facilité ; la plupart sont revenus à la tente et à la vie errante. Ces gens ont la nostalgie du déplacement, le goût insurmontable des aventures, l'horreur de toute contrainte. Sans se livrer à un travail manuel, ils vivent comme ils peuvent, au hasard du grand chemin, font de leur vie deux parts, dont l'une est employée à flâner, l'autre à dormir et à ne rien faire. Peut-être au fond jouissent-ils de l'existence plus que nous, mais ils en jouissent d'une façon peu enviable, un peu à la manière des bêtes : c'est une jouissance d'instinct plutôt que la jouissance des êtres intelligents et qui fait le bonheur.

Est-ce à dire que les Tziganes soient privés des sentiments et des joies qui font battre le cœur des autres hommes ? N'ont-ils point un foyer, une famille, une religion ? Ces êtres primitifs ignorent les complications apportées dans la vie par la civilisation et le progrès : ils ont des sentiments très simples et les expriment simplement. Ils sont en général passionnés pour la danse et la musique ; avec des moyens enfantins, ils produisent des effets surprenants. J'ai entendu certains Tziganes improviser à l'aide d'une branche creuse, munie d'une simple corde, des mélodies touchantes et passionnées. Ils sont poètes et musiciens par nature, sans que le travail ni le souci de l'effet à produire viennent gâter par leurs combinaisons le frais et naïf développement de sentiments.

Les liens de famille existent chez les Tziganes, un peu mêlés, peut-être, comme l'écheveau embrouillé de leurs sauvages chevelures, mais il faudrait parler leur langue, vivre de leur vie, pour la bien connaître, l'apprécier sans préjugés. J'avoue que le courage et le temps m'ont fait défaut pour tenter cette étude, mais je ne crois point m'aventurer en pensant qu'ils mettent dans leurs relations familiales le laisser aller, simple et naïf si l'on veut, dont ils sont coutumiers en toutes choses. La religion elle-même ne fait pas exception, car les Tziganes ont une religion, généralement celle du pays où ils vivent ; mais les pratiques extérieures ne semblent pas leur créer un grand embarras. Tous leurs coreligionnaires les repoussent également. La plupart sont mahométans ; mais on ne les souffre point dans les mosquées ; peut-être n'ont-ils point les scrupules de propreté que Mahomet exige de ses fidèles, quand ils vont à la prière. Les Tziganes chrétiens ne sont guère mieux vus. Aussi beaucoup d'entre eux s'abstiennent-ils de toute pratique extérieure. Ils ont une sorte de religion primitive, ou de sentiment religieux mal défini et qu'ils sont trop paresseux pour s'expliquer à eux-mêmes. Ils croient à la magie, au mauvais œil, s'adonnent à toutes sortes de pratiques pour guérir les maladies, conjurer le mauvais temps, attirer la pluie. La crédulité populaire est aussi pour eux une source de fructueuses recettes. Les femmes tziganes disent la bonne aventure, pendant que leurs maris retapent, quand ils n'ont rien à faire, les casseroles et les pots du village. Le gain de ce double trafic leur permet, avec le vol, de soutenir leur existence et de vivre en se promenant. Mais combien voudraient de cette villégiature perpétuelle ? Les Tziganes mahométans surtout sont voleurs et pillards, quelquefois même dangereux. En général, ce sont de grands enfants dont il faut se méfier, sans avoir trop l'air de les craindre. En Bosnie, près de Serajevo, la police rend leur chef responsable de tous leurs méfaits. J'ai eu l'honneur d'être présenté à cet honorable gentleman ; quand nous franchîmes le seuil de sa cabane, il était occupé à redresser de vieux clous sur une enclume, assis très simplement sur la terre battue, trône solide s'il en fut et bien digne d'un chef qui compte peut-être ses ancêtres parmi les plus anciennes dynasties du monde, puisqu'aussi bien l'histoire des Tziganes se perd dans la nuit des temps : comme les

NICH : UN RESTAURANT EN PLEIN VENT. — DESSIN D'OULEVAY.

Basques et les Chinois, ils ne datent plus. Mais, quelque part qu'on les rencontre, en Bosnie, à Constantinople, en Hongrie, en Serbie, les Tziganes ont un trait commun, la saleté, le négligé, si vous voulez, pour parler comme certains voyageurs, qui admirent l'or fauve dont la flamme du soleil a bruni le satin de leur peau, là où je n'ai vu pour ma part qu'une vilaine bouillie de poussière et de pluie délayée à la diable sur d'affreux visages. Cette unanimité touchante dans l'indifférence pour la toilette et les soins extérieurs ne va pas cependant sans un certain goût pour la parure : les plus riches portent au doigt des anneaux d'argent, les femmes font sonner à leur cou des colliers de verroterie, et des bracelets de cuivre aux poignets et à la cheville du pied. Mais vous ne trouverez parmi eux aucune recherche : point de ces loques superbes, rayonnants débris d'une ancienne opulence et que portent fièrement, comme des princes ruinés, les mendiants d'Italie ou d'Espagne. Chez le Tzigane, le haillon est souverain, le haillon sordide, grouillant (il faut bien que chacun vive), qui s'accroche souvent pas où il faudrait. Les chiffonniers trouvent, dit-on, parfois, du bout de leur crochet, parmi les tas d'ordures, quelques pièces de monnaie, des bijoux, voire même, par une chance rare, quelque perle égarée. J'eus cette bonne fortune au campement des Tziganes, près de Kraliévo. Du fouillis repoussant d'objets innomables, parmi les écuelles ébréchées, les mares croupissantes où barbotaient ensemble des enfants nus et quelques poules galeuses, surgit une superbe créature, une femme vraiment belle, d'une beauté sauvage s'entend, au profil admirable, à la taille souple, ferme, comme une plante exotique poussée à l'air libre : l'éclair de ses grands yeux sous le voile de cils admirables, le nez fin aux ailes mobiles, les dents blanches faites pour mordre, la bouche vermeille, tout semblait conspirer pour en faire une magnifique créature. L'essaim de drôles qui m'entourait ne me laissa guère le loisir de l'admirer. A la vue de quelque menue monnaie pour les apprivoiser, ces avortons se poussaient, se suspendaient à mon bras tendu au-dessus de leur tête ; cela piaillait : « *Gospodin, Gospodin!* » pour m'attendrir ; cela se poussait, cela puait... Je répandis au loin la manne convoitée, et, pendant qu'ils roulaient l'un sur l'autre, criant et se bousculant comme de jeunes porcs à la curée, je m'esquivai, trop heureux de retrouver l'air et la liberté du grand chemin. C'est égal, quand j'y pense, l'envie me vient de me gratter encore.



UNE RUE À NICH.
DESSIN DE BOUDIER.

Kruchevatz, Nich

Kruchevatz (à cinq heures de Kraliévo) était la capitale des tsars de Serbie au moment où s'effondra leur empire Ce funeste événement remonte à la fin du XIVe siècle : l'on n'imagine guère chez nous de ville de cette époque qui n'ait gardé quelques vestiges de son ancienne importance, de vieux murs, quelque pan de muraille incliné par le temps, des portes rébarbatives, des tours couronnées de lierre. Ici rien de semblable. On croirait entrer dans un grand village, par une route trop large, qui monte sans fin entre des maisons basses entourées de larges espaces libres : peu à peu les habitations se resserrent, et, sur le plateau, une rue transversale plantée de beaux arbres coupe la première à angle droit. Le point d'intersection forme la place principale, l'unique place de la ville, avec, au centre, un jardinet bien entretenu, et, tout autour, des boutiques à auvents, comme partout en Orient. N'allez point surtout vous imaginer les resplendissants magasins, aux glaces de cristal pimpants et bourrés de merveilles, qui font la joie de nos boulevards. Nous sommes ici trop loin de l'Occident, et l'on sent que les Turcs sont partis d'hier. Les marchands étalent sans apprêt leurs marchandises et attendent tranquillement l'acheteur : sur la place, les paysans des environs, sommairement installés près des denrées qu'ils apportent, surveillent d'un air distrait les allants et venants, débattent les prix, mais sans animation et presque

à voix basse; après quoi, ils rentrent dans leur immobilité, sous le soleil qui les brûle sans paraître s'en apercevoir, et, le marché fini, s'en vont du même pas tranquille dont ils sont venus. J'ai vu souvent des marchés en Orient; à part le costume et les visages, bien différents, l'aspect est le même. Quand les Serbes, naturellement vifs, auront perdu jusqu'au souvenir même de la « turquerie » qui les a si longtemps tenus dans la contrainte et dont ils se sont heureusement délivrés, leurs places et leurs rues reprendront la libre allure, l'air animé qu'elles devaient avoir au temps heureux où, dominant la péninsule des Balkans, maîtres chez eux et souvent chez les autres, ils n'avaient d'autre souci que de donner carrière à leur riche et exubérante nature.

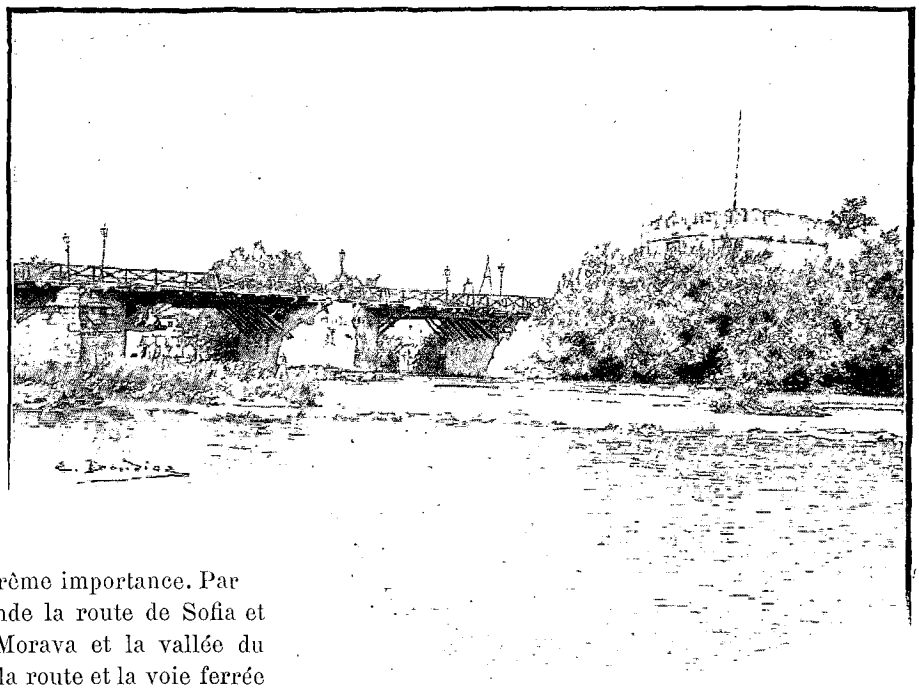
Kruchevatz a gardé pourtant quelques souvenirs : un débris de tour du château des tsars ; la voûte d'une mosquée dans les dépendances d'un jardin; enfin, toute radieuse, l'ancienne chapelle qui a sonné la bataille de Kossovo et attendu cinq cents ans, comme l'ange de la délivrance, pour éveiller les Serbes au joyeux carillon de la revanche. Rien de plus léger que cette blanche église sur son plateau isolé : ses pieds semblent à peine toucher terre; les fenêtres, les rosaces, découpant ses murs en fines dentelles de pierre, la rendent plus légère encore, et, soulevée par des arcades qui se haussent à l'envi, la coupole du chœur et la tour de la porte s'élancent, portant bien haut dans l'air la croix libératrice.

Tout le passé de la Serbie revit entre ces murs. D'ici partit le tsar Lazare pour la funeste mêlée qui ruina le glorieux empire de Douchan : les Serbes ne l'ont point oublié et viennent chaque année, en grand nombre, ranimer au souvenir de leur défaite la joie de la revanche qu'ils ont prise et les espérances qu'ils fondent sur l'avenir. Car la patrie serbe n'est qu'en partie reconquise, la famille est incomplète, égarée en divers pays par le hasard des batailles et les intérêts de la politique. Sous des noms divers, les Serbes habitent le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine, la Dalmatie, la Croatie et la Slavonie, les provinces méridionales de la Hongrie. A défaut de l'histoire, l'identité de langue, de traditions et même de costume attesterait que ce sont là les descendants épars d'une même famille. C'est le rêve des Serbes de la réunir sous le même toit politique : ils voient encore, comme s'il était d'hier, tout l'ancien empire serbe, leur tsar émule des empereurs de Byzance, seul obstacle, à leur gré, qui eût pu épargner à l'Occident les malheurs de l'invasion musulmane.

MÉNAGÈRES SERBES, AU MARCHÉ DE NICH. — DESSIN D'OULEVAY.

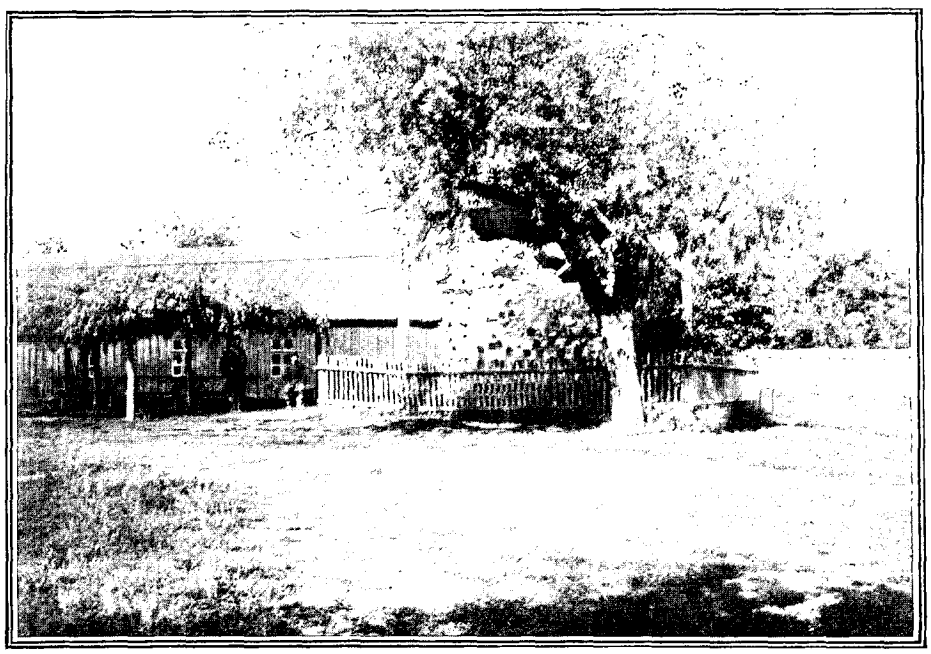
A une heure environ de l'ancienne capitale des tsars, la Morava occidentale et la Morava orientale se réunissent et forment la Morava proprement dite, qui rejoint le Danube à Semendria. Pour les Serbes, il n'y a qu'une Morava formée de deux cours d'eau importants, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est, et ils coulent tous les deux en terre serbe. On ignore ici la nomenclature adoptée par les géographes, qui distinguent la Morava *serbe* de la Morava *bulgare*. Au confluent des deux rivières, un peu en amont, s'élevait autrefois la puissante forteresse de Stalatch. C'est là, au dire des « pesmas » serbes, que la puissance des Turcs fut tenue en échec trois ans durant par le voïvode Priedza et ses vaillants compagnons. Aucun combat n'avait pu le réduire. Alors les Turcs creusèrent un souterrain dans le lit même de la Morava et pénétrèrent ainsi dans la place. Quand il les vit, le héros les chargea, puis, jugeant la partie perdue, monta sur la haute tour du château, brisa son sabre et, tenant son épée à la main, se jeta dans les flots de la Morava. Les Turcs maudirent leur victoire : de trois mille qu'ils étaient, dit la légende, ils revinrent cinquante. Stalatch, au débouché des deux Moravas, occupe une position importante sur la route d'Orient. La voie ferrée s'engage alors dans d'étroits défilés au fond desquels mugit la Morava orientale. Les roches bizarrement découpées offrent de curieuses excavations aériennes, repaires de grands oiseaux et, au temps de la domination turque, forteresses inexpugnables pour les hardis partisans de

l'indépendance. Dans cette région, au défilé de Djounis, des combats acharnés ont été livrés durant la dernière guerre serbo-turque (1876) : les Serbes y firent preuve d'une bravoure incroyable. Mais, écrasés par le nombre, ils n'eussent pu défendre la route de Belgrade si le tsar ne les avait sauvés de l'inégale partie où ils étaient si malheureusement engagés. L'année suivante, ils prirent leur revanche comme alliés de la Russie contre les Turcs : moins d'un mois après la déclaration de guerre, ils étaient à Nich, et le traité de San-Stefano, puis celui de Berlin, ratifièrent cette glorieuse conquête en 1878.



NICH : PONT DONNANT ACCÈS À LA FORTERESSE. — DESSIN DE BOUDIER.

Nich est une ville de vingt mille âmes environ qui s'étend au large sur les deux rives de la Nichava, un peu au-dessus du confluent de cette rivière avec la Morava. Cette situation est d'une extrême importance. Par la Nichava, la ville commande la route de Sofia et de Constantinople, par la Morava et la vallée du Vardar, qui lui est opposée, la route et la voie ferrée de Salonique. Aussi a-t-on fait de Nich un camp retranché : les Serbes tiennent à garder leur conquête. Il faut voir, à un kilomètre de la ville, le funèbre souvenir des sacrifices sanglants qu'elle leur a coûté. C'était au début du siècle et de la guerre d'indépendance. Près de Kamenitza, un parti de Serbes défendait la redoute de Tchegar : plutôt que de tomber aux mains des Turcs qui entraient dans la place, les Serbes se firent sauter avec eux. Alors le Pacha qui commandait à Nich voulut imposer au pays une terreur salutaire, en faisant élever une tour dans le mortier de laquelle furent scellées les têtes d'un millier de patriotes. Lorsqu'ils entrèrent dans la ville en 1878, les Serbes recueillirent avec un soin pieux ces funèbres reliques ; on conserva la tour comme un glorieux trophée des sacrifices passés. Elle n'a pas trois mètres de haut; l'emplacement des crânes est visible, mais le mortier s'effrite, bien qu'un arbre, contraste vivant sur ces funèbres ruines, semble vouloir les garder de la main du temps, qui égalise toutes choses. Tout près s'élève l'hôpital militaire : si l'on voulait aguerrir l'esprit des soldats, on ne pouvait mieux faire.



NICH : LA TOUR DES CRÂNES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La citadelle de Nich ne répond point à l'idée que ce mot éveille dans l'esprit : c'est un quadrilatère fortifié

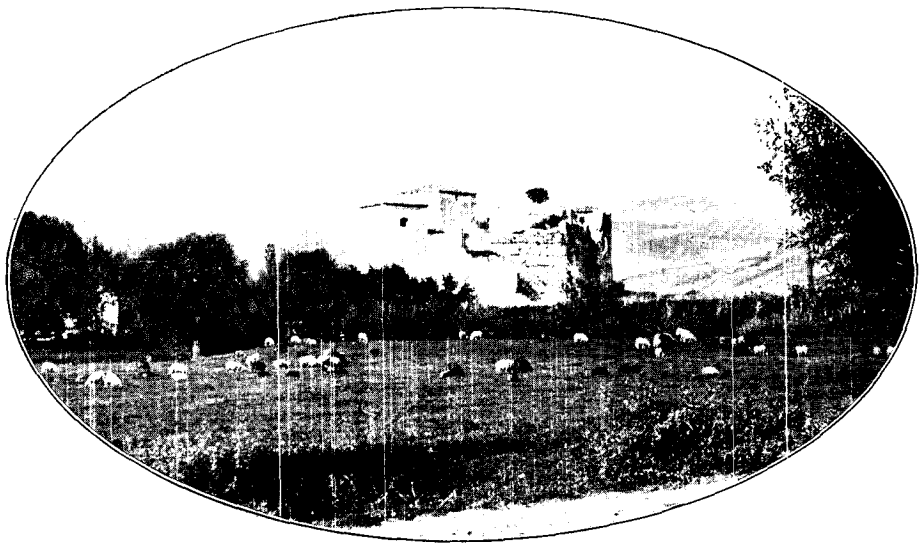
qui s'étend à plat sur la rive droite de la Nichava, et comprend un arsenal avec une caserne. Un pont de bois appuyé sur des piles maçonnées y donne accès. Presque en face, et sur la rive gauche de la Nichava, un joli parc entoure l'ancienne konak du pacha turc, simple maison sans caractère, aujourd'hui résidence royale. Le long de la Nichava il y a de jolis coins : ici au milieu des jardins, des maisons modestes, construites à la manière orientale, se cachent dans la verdure, comme si elles craignaient encore de se faire voir. Nich est une ville qui se forme ou plutôt qui se transforme. Ses larges rues qui vaguent ont quelque chose de délabré; mais la Tcharchia et le marché, où se concentre le mouvement de la ville offrent encore plus d'un aspect intéressant. Ici le restaurateur en plein vent qui débite au campagnard des galettes fraîches et cuites sous la cendre, ou d'appétissantes couronnes de maïs; là des femmes qui filent, attendant, le panier au bras, que quelque passant achète leurs menues denrées ; plus loin le marchand de légumes qui a remplacé l'ancienne jupe nationale par un veston étriqué et ne conserve du vêtement traditionnel que les opankés de cuir. Dans la Tcharchia, au bazar si l'on veut, des orfèvres fabriquent sous vos yeux de gracieux bijoux en filigranes d'argent. Les armes, les harnachements, les belles étoffes, sont restés la principale industrie de l'Orient : mais ici l'Orient recule, et ce qui reste de son industrie n'est plus qu'un souvenir. Bientôt le ronflement des machines aura remplacé dans Nich, comme dans nos villes modernes, le marteau du batteur de cuivre.

On se tromperait en cherchant ici des monuments; à peine peut-on citer une jolie fontaine, une petite mosquée, dont la triste ruine est bien faite pour réjouir les Serbes en leur rappelant une domination abhorrée. Mais dans une ville qui renaît, il y a mieux à voir que les monuments : le spectacle d'un peuple qui s'anime au sortir d'un long rêve de servitude a quelque chose de vif, de réconfortant, de plaisant au regard, et bien fait pour retenir.

Au delà de Nich, Pirot mérite qu'on s'arrête. Les femmes serbes y tissent des tapis en poil de chèvre d'une solidité à toute épreuve, et dont les dessins blancs et rouges empruntent à l'imagination slave les contrastes les plus curieux : ce sont parfois de vraies œuvres d'art. Pirot fabrique encore des plaques de ceinture en argent repoussé d'un goût tout à fait oriental. On se demande comment de si jolies arabesques, des figures si compliquées et si fines peuvent se frapper à l'envers, sur la surface d'un métal grossier, et avec des instruments si primitifs : la patience des artisans égale leur ingéniosité. Certaines de ces plaques avec incrustations forment de véritables bijoux de famille que les femmes portent avec orgueil et dont elles ne veulent à aucun prix se dessaisir.

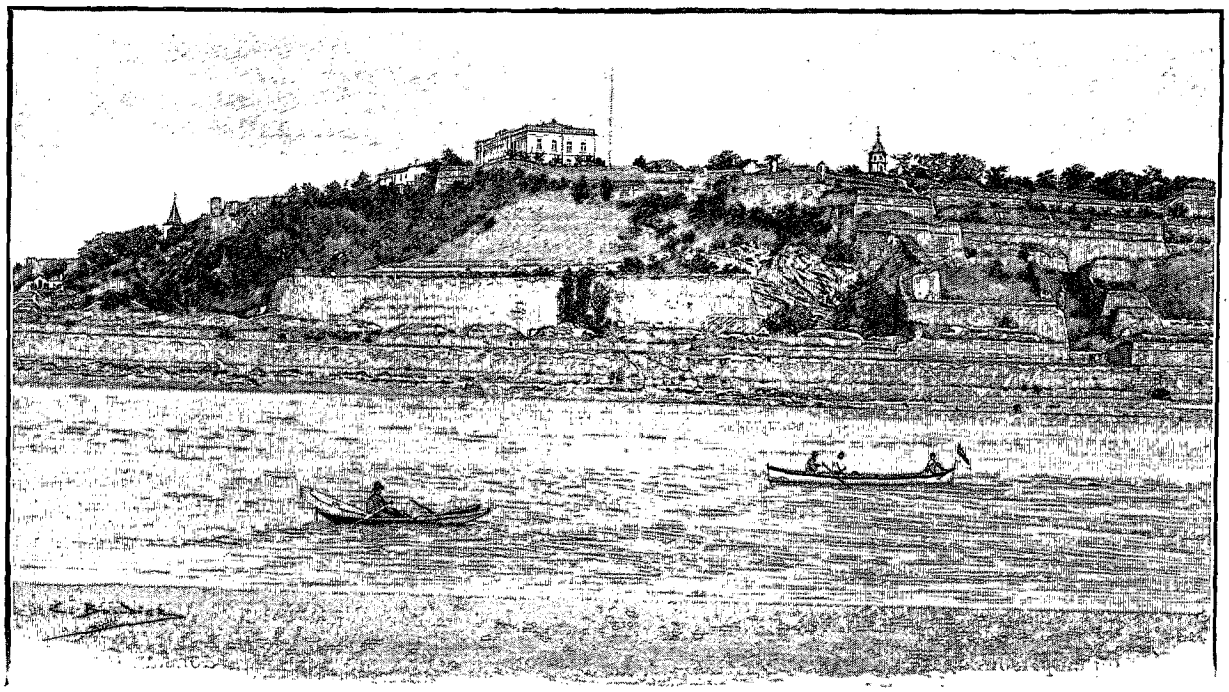
Au cours de la dernière guerre serbo-bulgare, après la défaite des Serbes à Slivnitza, les rues de Pirot furent témoins d'un sanglant combat qui dura deux jours : la vieille forteresse sauta. Elle est aujourd'hui bien délabrée : des troupeaux paissent tranquillement l'herbe fleurie au pied de ses remparts démantelés. On a construit de nouveaux forts pour défendre Pirot; car c'est la première position serbe sur la route de Nich, une pointe avancée vers l'Orient.

(A suivre.) P. Jousset.



RESTES DE LA FORTERESSE DE PIROT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés

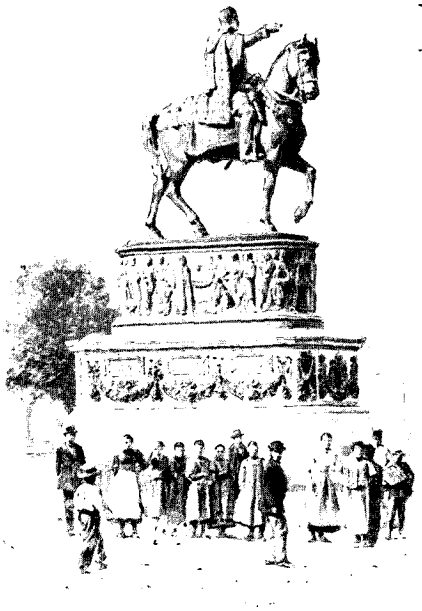


BELGRADE : LA CITADELLE. — DESSIN DE BOUDIER.

PROMENADE EN SERBIE[1].

PAR M. P. JOUSSET.

Belgrade



BELGRADE : STATUE DU PRINCE MILAN. DESSIN D'OULEVAY.

Les Serbes avaient accepté leur défaite de Kossovo avec courage, non point avec cette lâche résignation qui interdit tout espoir. Tant qu'ils eurent à leur tête un Despote, défenseur attitré de leur race et de leurs intérêts, quelque limité que fût son pouvoir, ils purent tant bien que mal se défendre de leurs maîtres; mais, les Despotes ayant fait place à des Pachas qui gouvernèrent ou plutôt exploitèrent le pays au nom du Sultan, les vaincus se trouvèrent livrés sans merci aux fantaisies et à l'avidité de l'arbitraire le plus absolu. « Obligés par la dîme, par le tribut, par la corvée, à nourrir leurs maîtres, ils ressemblaient à des bêtes de somme plutôt qu'à des créatures humaines. Alors, l'opprimé s'enfuit, gagna la forêt, se fit *haïdouk*. Les représailles individuelles répondirent à l'excès de la tyrannie, et cela dura quatre cents ans, du XVe siècle à la fin du XVIIIe. Les Pachas, devenus tributaires de leurs soldats, étaient à peine obéis dans Belgrade, et le pays fut mis en coupe réglée par une multitude de tyrans, les *Dahis*, sorte d'aristocratie guerrière faite de soldats sans solde et d'aventuriers sans frein. « Piller, incendier, c'étaient les moindres cruautés de ces êtres féroces. Que de fois une bande de cavaliers entrait au galop dans un village, forçait toutes les femmes à danser sur la place, puis emmenait les plus belles! Séparés les uns des autres, égorgés au moindre signe de résistance, les Serbes étaient foudroyés de terreur. » Un jour pourtant quelques-uns d'entre eux eurent l'idée de recourir au sultan, leur suzerain naturel : le sultan fut aussi impuissant que les Pachas. Alors les Dahis irrités et craignant à la fois le Turc et le Serbe intéressés à leur ruine : « Prenons les devants, dirent-ils, exterminons les Serbes! »

Le massacre commença en février 1804. D'un bout à l'autre de la Choumadia, les knèzes, chefs de famille

1. *Suite. Voyez p.* 373 *et* 385.

et de communauté, furent égorgés le même jour. Parmi les hommes que les Dahis redoutaient le plus se trouvait un certain George, fils de Pierre, que les Turcs appelaient George le Noir, « *Kara-George* » ; il fut un des premiers désignés au poignard des assassins. Mehmed-Aga s'était réservé cette victime de choix.

Aussitôt, Kara-George appelle aux armes dans Topola (1804), et donne la chasse aux Turcs. De tous côtés furent expédiés des lettres, dans les dix-sept cantons, aux knèzes chefs des villages : « Tuez chacun votre soubacha, leur dit-il, cachez dans les refuges les femmes et les enfants. Si quelqu'un s'y refuse, qu'on l'entraîne. » A cet appel les raïas se levèrent « comme l'herbe de la terre » ; en quelques jours la Serbie fut sous les armes, le fusil ou la faux à la main, à l'abri des forêts ou des rochers inaccessibles. Les Turcs, évacuant les villages, cherchèrent un refuge dans les forteresses. Mais la querelle semblait plutôt entre les Serbes et leurs oppresseurs les Dahis : les raïas ne se faisaient-ils point les auxiliaires du Sultan en châtiant cette milice insolente? On le comprit ainsi à Constantinople, et Békir-Pacha, gouverneur de Bosnie, reçut ordre de prêter main-forte à Kara-George, proclamé commandant en chef de l'insurrection. Lorsque l'étendard du Croissant parut avec celui des Serbes sous les murs de Belgrade, les Dahis comprirent qu'ils étaient perdus et s'enfuirent par le Danube jusqu'à Neu-Orsova : c'est là que le châtiment devait les atteindre; on le vit bientôt à la rangée de têtes exposées devant la tente de Kara-George. « Maintenant, dit Békir-Pacha aux insurgés, justice est faite, vous pouvez rentrer en paix dans vos maisons; vos troupeaux et vos charrues vous attendent. » Mais les Serbes, déjà livrés une fois à la colère de leurs tyrans, ne voulurent point, cette fois déposer les armes sans de sérieuses garanties, et firent appel à la Russie, qui les appuya.

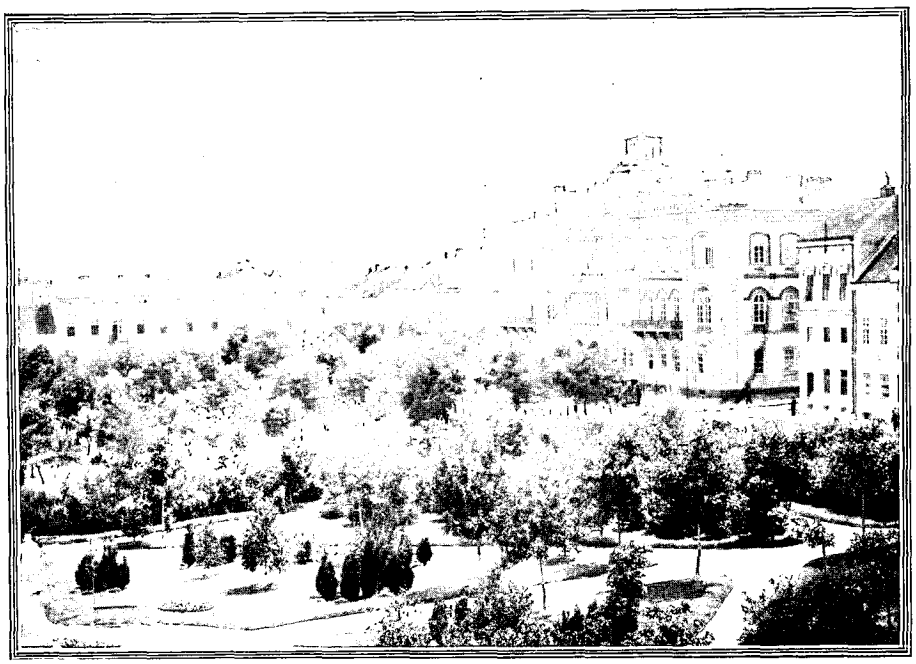
Le Sultan crut que des titres d'honneur, des paroles amicales, suffiraient pour calmer les esprits : Kara-George reçut par bérat impérial la dignité d'*Ober-Knèze* ; mais les Serbes voulaient autre chose que des phrases : on emprisonna, au lieu de les recevoir avec bienveillance, les délégués venus de Constantinople pour traiter de la paix. Alors la grande guerre commença, non plus une guerre de partisans, contre les *Dahis*, ennemis du Sultan, mais la lutte de quelques milliers de montagnards contre les forces de l'Empire ottoman.

Les succès des Serbes furent foudroyants : trois armées turques furent battues, et, dans la nuit du 12 décembre 1806, Belgrade tombait aux mains de Kara-George.

Les Serbes s'étaient groupés, pour combattre, autour de chefs particuliers renommés par leur bravoure ou leur fortune, les *voïvodes*, et ceux-ci, à leur tour, obéissaient à des chefs de district, les *hospodars*, dont chacun commandait à un véritable corps d'armée : l'autorité de Kara-George était reconnue de tous; c'était le commandant en chef des Serbes. Bientôt la Turquie lui offrait de le reconnaître pour *hospodar* de Serbie, à la seule condition de rendre Belgrade aux Turcs et de livrer les armes. Kara-George se contenta de communiquer les propositions de la Porte à la Russie. Mais il présumait trop de ses alliés et de ses propres forces. La Russie, menacée par Napoléon, ne songeait plus qu'à sa sûreté et signa le traité de Bucharest, qui en dégageant sa frontière méridionale lui permettait de porter de Tchitchakoff contre nous mais laissait les mains libres à l'Empire ottoman dont toutes les forces fondirent sur la malheureuse Serbie. Kara-George essaya de tenir tête à l'orage, mais l'usage du pouvoir avait gâté les meilleures qualités du chef d'armée : il hésita, perdit la tête et, entraîné par la déroute générale, désespérant du salut de son pays, chercha un refuge à l'étranger. Miloch, à qui Kara-George abandonnait la défense, était alors seulement connu pour son indomptable courage; mais, en cette rude nature, la ruse s'alliait à la force, et son génie souple, ardent, capable de toutes les patiences et de toutes les audaces, en faisait l'adversaire le plus redoutable des Turcs On sait les origines modestes du libérateur de la Serbie.

GARE DE BELGRADE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Lorsque tous désespéraient du salut du pays, Miloch, au lieu de s'enfuir, comme tant de chefs intrépides, retourna dans ses montagnes, acceptant d'avance le sort réservé aux siens. L'invasion déchaînait alors toutes ses fureurs, mais les Turcs eux-mêmes hésitaient, et leur chef, comprenant qu'on n'extermine pas un peuple qui avait déjà produit tant de héros, essayait de pacifier les esprits. On eut recours à Miloch, et celui-ci, dont l'habileté politique égalait l'intrépidité, comprit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer pour l'avenir des avances que lui faisait l'ennemi. Sans hésiter, il prit le masque de la soumission, parcourut les villages, portant à tous des paroles de paix et d'espoir : contre les impatients, il fut inflexible, car il voulait éviter les excès pouvant servir de prétexte aux représailles des Turcs. Mais, impuissant à contenir toutes les colères, les Turcs eux-mêmes ne faisant rien pour les prévenir, Miloch ne tarda guère à se convaincre qu'on ne l'avait attiré que pour mieux le perdre : Soliman-Pacha, croyant le tenir, allait livrer la Serbie aux soldats. Alors il se commit des horreurs sans nom : les files de malheureux étaient chaque jour empalés dans les fossés de la citadelle de Belgrade. Et de toutes parts, dans les moindres villages, une perquisition acharnée, inventant les plus odieuses tortures pour faire avouer aux Serbes des complots qui n'existaient ou des armes qu'ils n'avaient plus.



BELGRADE : L'UNIVERSITÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le dimanche des Rameaux de l'année 1815, Milosch planta son étendard à Takovo et déclara la guerre ouverte contre les Turcs. On accourut à lui de toutes parts : c'est près de la Morava, dans la région du Roudnik, qu'il descendit comme d'un retranchement imprenable, pour en venir aux mains avec les Turcs. Il n'entre pointre point dans le cadre de ce récit de suivre par le détail les péripéties de l'épopée dont Miloch fut le héros; mais on ne peut refuser un tribut d'admiration à l'homme qui en quelques mois, risquant sa vie sur les champs de bataille, bravant les Turcs jusque sous la tente des Pachas, profitant de leurs divisions, mêlant la diplomatie aux armes, fit, d'un peuple condamné à mort, un peuple d'hommes libres ayant des magistrats de leur race et de leur religion pour les protéger contre tout retour possible de l'ancienne tyrannie.

Aussi faut-il voir avec quel respect, on pourrait dire quelle religion les Serbes visitent à Topchider la maison modeste où Miloch avait fixé sa résidence près de Belgrade : les objets familiers qui servaient à sa vie, le pain dont il mangeait, ses vêtements, ses armes, tout est là comme s'il y habitait encore. Nous aurions fait un musée de cette rustique demeure : les Serbes la conservent telle qu'elle était, comme une précieuse relique à laquelle il n'est pas permis de toucher.

La maison de Miloch n'a rien d'un palais : elle est simple et solide comme le maître; c'est plutôt une maison de paysan comme on les construisait encore en Serbie voilà quelque trente ans. Rien de plus modeste que l'intérieur; et, comme s'il craignait encore de trop paraître, ce Versailles champêtre du prince paysan se cache derrière le feuillage épais d'un magnifique platane, dont le tronc robuste étale au large l'éventail de ses bras gros chacun comme un arbre. La maison, le *konak*, comme on nomme en Serbie toute demeure un peu considérable (du mot *konakonati*, habiter), le konak n'a qu'un étage, avec une sorte de belvédère qui surplombe au-dessus de la porte. Le rez-de-chaussée forme une grande salle sans ornement, au plafond bas, dont les piliers de soutènement portent des couronnes d'épis et de céréales récoltés en Serbie, mais principalement à Topchider. Miloch avait une sorte de génie universel. Apre au gain comme tous ceux qui ont connu la peine de vivre, rien de ce qui touche à la terre ne le laissait indifférent. Ne le vit-on pas, un jour qu'il se promenait aux environs de Banja, faire venir le maître d'un champ qu'il jugeait mal tenu? « Si je vois encore, lui dit-il, ton domaine en si mauvais état, je te ferai attacher toi-même à la charrue, et tu tireras sous

le fouet. » Et il l'eût fait comme il le disait. Miloch voulait que la Serbie fût riche pour être forte; et comment pouvait-elle s'enrichir autrement que par la terre? En vrai fils de paysan, il en avait le culte; et quoi de plus beau qu'une couronne d'épis, une guirlande de maïs, pour orner les piliers de sa maison? Les plus délicates fantaisies de l'art humain, ces feuilles d'acanthe, ces lierres qui découpent aux chapiteaux de nos colonnes leurs dentelles de pierre ne valaient point, aux yeux de Miloch, les simples et riches ornements fournis par la nature : c'est beau et cela rapporte. Aussi voulait-il que le rez-de-chaussée de sa demeure fût comme une sorte d'exposition permanente. Il suffit de franchir le rustique escalier de bois qui donne accès au premier étage, pour retrouver cette constante préoccupation du prince-paysan : dans une sorte d'antichambre mal éclairée, se trouve une collection de fruits en cire; Miloch faisait mouler les plus beaux fruits de son pays et les montrait avec fierté aux étrangers. Ce terrible homme devançait son temps : il eût inventé les expositions universelles, si les violentes préoccupations de sa longue vie lui en eussent laissé le loisir. C'est un trait commun à tous les hommes qui ont dépassé par le génie la commune mesure de l'esprit humain : ils s'appliquent aux moindres choses, comme aux plus grandes, avec la même intensité de vue et d'intérêt. Napoléon, qui savait ou plutôt voyait la place de chacun de ses régiments dans son immense empire, qui en une heure dictait un plan de campagne en indiquant par numéros les étapes d'une batterie perdue au fond des Asturies ou sur les rivages glacés du Nord, savait entre les batailles débrouiller les détails les plus compliqués de l'administration, dressait des monuments, ouvrait des rues, perçait les montagnes, traçait des allées de parcs, s'occupait de Fontainebleau, de ses maisons, des tapis, des meubles. Rien n'échappait à l'activité de ce génie extraordinaire. Sur un théâtre plus modeste, avec des préoccupations bien différentes, Milosch a montré un génie aussi universel par la diversité des objets auxquels il s'appliquait avec une égale facilité. Non point qu'il soit possible de comparer ces deux hommes : rien de plus différent, ils n'ont de commun que la parenté du génie.

A côté des fruits qu'il avait recueillis, se trouve dans l'antichambre de Miloch un poêle de faïence qui chauffait tout l'appartement : c'est ici, paraît-il, que le prince préparait lui-même son café chaque matin. Dans une pièce voisine, se conservent le samovar, la cafetière, la tasse et le couvert de voyage du prince, au mur sa canne, sa béquille, son chapelet, avec une image de saint Nicolas et une sainte Face donnée par l'empereur de Russie. Voici, tout à côté, la chambre à coucher de Miloch, le canapé sur lequel il est mort, son lit de camp, le costume soutaché d'argent, les bottes qu'il a raccommodées lui-même, et sur une table, comme dans un reliquaire, un morceau de pain retrouvé dans un tiroir. Une salle s'ouvre sur le balcon à l'orientale : c'est là que Miloch recevait ses hôtes, traitait les ambassadeurs étrangers, gouvernait le pays. On ne saurait imaginer rien de plus patriarcal : hormis des sièges, une table, il n'y a pas de meubles, les murs sont nus, crépis à la chaux : c'est le selamlik, à la turque, mais sans aucun des ornements dont le luxe oriental sait en parer la froide ordonnance. L'appartement de Miloch donne bien l'idée du maître; ici, l'imagination perd ses droits, la raison est maîtresse et ne s'attarde point aux détails inutiles. Miloch, c'est la Serbie nouvelle, encore enveloppée des liens serrés par cinq cents ans de servitude; usages, habitudes, forme de vie intérieure, tout ce que lui ont imposé ses maîtres n'est point encore disparu mais est en train de disparaître. On ne construit plus de nos jours en Serbie comme au temps de Miloch; les maisons ressemblent aux nôtres; l'Occident a tout envahi, l'habitation, le costume, les mœurs, mais la maison de Miloch, comme lui-même, marque justement une époque de transition : l'Orient qui finit, l'Occident qui commence, la Serbie asservie qui disparaît pour faire place à la Serbie nouvelle. A ce titre le konak de Topchider, quand il ne serait point le sanctuaire des Obrenovitch, offrirait encore le plus vif intérêt. Mais dans cette maison Miloch a vécu : son âme y habite, comme aussi l'âme de son fils. A côté de la canne du prince est suspendue l'épée du prince Michel : sur une table recouverte d'un tapis rouge, quelques gouttes de son sang dans un flacon de cristal; non loin de là, le tapis vert sur lequel fut déposé le corps sanglant du malheureux prince. On sait en effet sa déplorable destinée : né pour régner, avec un cœur et un esprit capables des plus grandes choses, il tomba victime de passions qui ne savent pas pardonner. Les ennemis de Miloch l'accusaient d'avoir fait assassiner Kara-George : rien n'est moins démontré; mais les passions ne démontrent pas, elles frappent, et le sang innocent paya pour le vrai coupable. Une simple croix marque dans le parc l'endroit où se produisit ce tragique événement, mais les Serbes reconnaissants ont élevé au prince Michel une statue qui témoigne bien haut de leur horreur pour le meurtre et leur attachement pour l'innocente victime.

MILOCH OBRENOWITCH.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

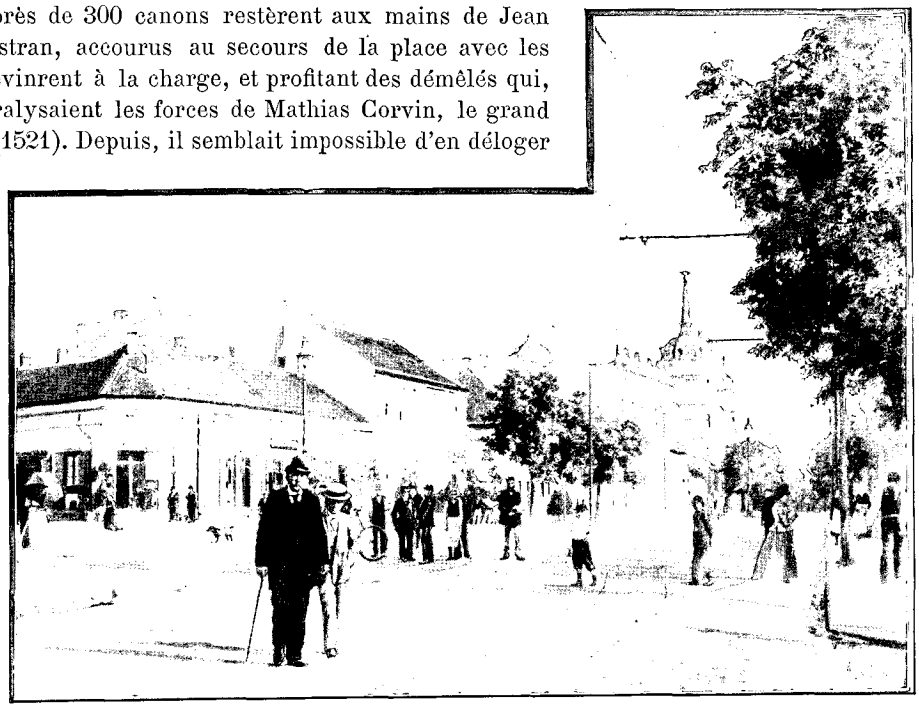
En l'absence d'héritiers directs, Milan, petit-fils de Jephrem, frère de Milosch, fut proclamé prince de Serbie sous le nom de Milan Obrenovitch IV. Qu'il suffise d'indiquer en passant : le mariage du prince Milan avec Mlle Nathalie Ketchko (1875) ; la naissance du prince héritier Alexandre, aujourd'hui régnant (14 août 1876); la guerre de la Serbie contre la Turquie et l'acquisition de Nich; la proclamation de la royauté (2 mars 1882); la guerre de la Serbie contre la Bulgarie (1885-1886); enfin les regrettables démêlés qui troublèrent la famille royale, l'abdication du roi Milan et l'avènement de son fils Alexandre Ier Obrenovitch (6 mars 1889). C'est ce jeune prince que j'avais eu la bonne fortune de rencontrer à Oujitzé, et que j'allais revoir dans sa capitale.

LE PRINCE MICHEL.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Belgrade a l'arrivée de Semlin

Si l'on arrive à Belgrade par la route de Vienne-Buda-Pesth, la ville se découvre au sortir de Semlin et déroule, comme en un décor, l'amphithéâtre pittoresque de ses maisons et de ses terrasses. On dirait une cité orientale nonchalamment assise au bord d'une eau tranquille; mais la vieille citadelle, dogue hérissé entre les flots de la Save et du Danube, dit assez que cette ville, déjà belle et rayonnante de jeunesse, n'était hier encore qu'une place de guerre, la plus formidable, il est vrai, qu'il y eût sur la route d'Orient. Que d'armées, que de hordes ont vu défiler ces vieux murs! Les Romains sont venus les premiers, cherchant un point d'appui contre les barbares ; puis, l'invasion refluant de l'Est à l'Ouest, les barbares, à leur tour, se déchaînèrent sur Belgrade; enfin, le flot montant toujours, parurent les Turcs, ces tard venus de la marée humaine qui, refluant et refluant sans cesse comme une mer entre des limites trop étroites, est une menace perpétuelle pour la paix et le progrès du monde.

Les Turcs ont nommé Belgrade « la Porte de la guerre sainte », *Dar-el-djihad;* c'est de là qu'ils s'élancèrent comme d'une aire à la conquête de l'Occident. Aussi n'épargnèrent-ils aucun effort, dès le début, pour s'en emparer. Mourad II y perdit en 1440 près de 20.000 hommes; il allait, paraît-il, donner l'assaut définitif, quand une flèche lancée de son camp par une main serbe donna aux assiégés tous les détails de l'attaque et la fit échouer. En 1456, Mahomet II, qui venait de prendre Constantinople, échoua devant Belgrade; près de 300 canons restèrent aux mains de Jean Hunyady et de Jean Capistran, accourus au secours de la place avec les Croisés. Mais les Turcs revinrent à la charge, et profitant des démêlés qui, en divisant la Hongrie, paralysaient les forces de Mathias Corvin, le grand Soliman s'en rendit maître (1521). Depuis, il semblait impossible d'en déloger les vainqueurs ; tour à tour battus par le prince Eugène, par le général Landon, les Turcs ressaisirent Belgrade à la paix de Sistova (1790); en 1867, ils y étaient encore. Déjà Kara-George les avait chassés (1813); mais, revenus avec la panique de 1815, il ne fallut pas moins que l'habileté de Milosch, l'indignation des puissances avec le bombardement de la ville en 1862 et la fermeté du prince Michel pour les chasser successivement de la ville et de la forteresse (1867). Encore le drapeau turc flottait-il à côté un drapeau serbe; il ne disparut qu'en 1876, lorsque la Serbie déclara la guerre à la Turquie et se vit enfin libérée par l'accord des puissances au traité de Berlin.



BELGRADE : LA TÉRASIA. — DESSIN DE SLOM.

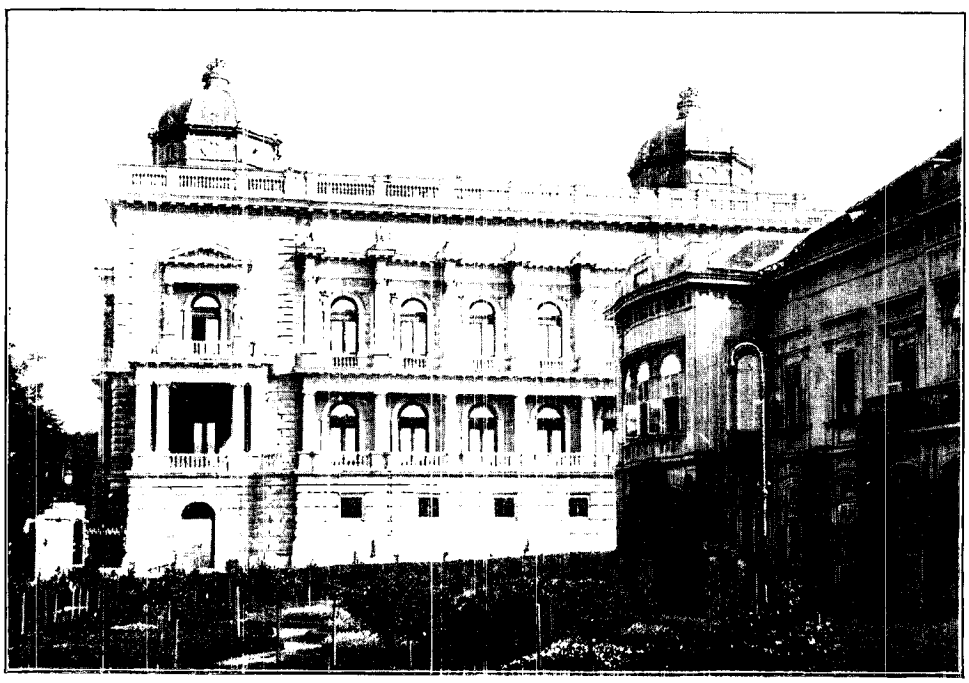
*

Belgrade, libre d'hier, est déjà transformée : d'une ville de province turque, elle est devenue la capitale des rois serbes. Le progrès accompli en vingt ans est presque incroyable : plus de maisons de bois enjambant sur des rues tortueuses ou mal éclairées, aux coins louches, aux bazars sordides. A la place des minarets, les églises pointent dans l'azur du ciel l'or de leurs clochetons ajourés ; les joyeux carillons ont fait taire la voix criarde du muezzin appelant les fidèles à la prière : partout les maisons se dressent, les rues s'alignent, les places s'élargissent. Belgrade a des statues, des fontaines, des palais, l'électricité qui l'inonde de lumière. Des rails sillonnent ses avenues : partout le mouvement et la joie ont succédé à l'apathie et aux tristesses de la servitude; c'est une explosion de jeunesse qui ravit, le printemps après l'hiver, la vie après la mort. Et la foi qui a opéré ce miracle n'est pas à court de merveilles. Que ne projette-t-on pour l'avenir! Belgrade veut être une vraie capitale, digne de son passé, digne surtout du peuple qui l'a mise à sa tête.

En arrivant à Belgrade, j'avisai dans la cour de la gare un équipage de bonne mine qui me parut être un équipage de maître : victoria élégante, attelée de deux petits chevaux hongrois à l'œil vif, la queue en panache, les jarrets musclés, et piaffant d'impatience; ces jolis animaux me rappelaient les bandes effarouchées, bondissant dans la plaine au passage des trains. J'enviais l'heureux propriétaire de ce fringant attelage, lorsqu'on me prévint que c'était un fiacre. Un fiacre! cette voiture, ces chevaux, ce cocher! Mais où sont les antiques guimbardes qui stationnent chez nous à l'arrivée des gares et s'allongent cahin-caha, dans un grand bruit de ferrailles, aux pas traînants d'une rosse efflanquée, sous l'œil éteint d'un cocher fourbu? Belgrade s'est jetée en plein progrès : ses fiacres valent ceux de Vienne, de Buda-Pesth, réunissent l'élégance et le confort, et vont un train d'enfer.

Vite j'arrêtai le fiacre en jetant au cocher le nom de mon hôtel; la course ne devait pas être bien longue, à en juger par le plan de la ville, et je regrettais déjà d'arriver si vite. Un inconnu, au moment où le cocher enlevait ses chevaux, se jeta près de moi dans la voiture en saluant d'un air aimable. Interloqué, je fis signe au nouveau venu de descendre : le fiacre était à moi, je l'avais retenu; ce n'était point un omnibus! Tout cela fut dit en français avec des gestes vifs, les mots serbes ne me venant point facilement à la bouche. L'inconnu me regarda les yeux grands ouverts, sans sourciller ni bouger non plus; alors je secouai le cocher, tirai sur les guides ; les chevaux n'en couraient que plus vite.

Je laisse à penser si la course, dont je me promettais merveille, me parut longue, gênante, insupportable. Nous avions, par un long détour, gagné l'extrémité de la ville, et la traversions dans toute sa longueur; maisons et palais défilaient sous nos yeux : Conseil d'État, *Skoupchtina*, *Palais Royal*, fontaine de la Térasia, je les voyais à peine, tout à mon aventure. Il me tardait d'en voir la fin. Toutes sortes de suppositions me trottaient par la tête : ce monsieur était-il un envoyé de l'hôtel que j'avais prévenu de mon arrivée? Peut-être était-ce un cicérone, le maître de l'équipage, que sais-je? C'était tout simplement un voyageur comme moi ; je le vis bien quand le cocher l'arrêta devant l'hôtel de Paris. Cet excellent Serbe avait trouvé commode, voyant une voiture confortable à deux places, d'en prendre une pour lui, simplement, comme dans les campagnes reculées le voyageur entre sans façon dans la première maison venue et s'assied au foyer : on n'est pas plus patriarcal. Le signe de tête du cocher l'était moins : évidemment il trouvait son compte à cette hospitalité forcée, et j'étais victime d'un calcul; je payais, l'autre



BELGRADE : LE PALAIS ROYAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

UN HÉROS DE L'INDÉPENDANCE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

voyageur payait aussi, bien qu'un peu moins probablement, et voilà le vrai commerce, ou je n'y entends rien. Avouez qu'un simple fiacre, tel qu'on l'entend chez nous, d'allure modeste, d'aspect antédiluvien si l'on veut, m'eût conduit plus vite à l'hôtel et épargné cette aventure : il n'excite point tant, d'ordinaire, les convoitises des passants.

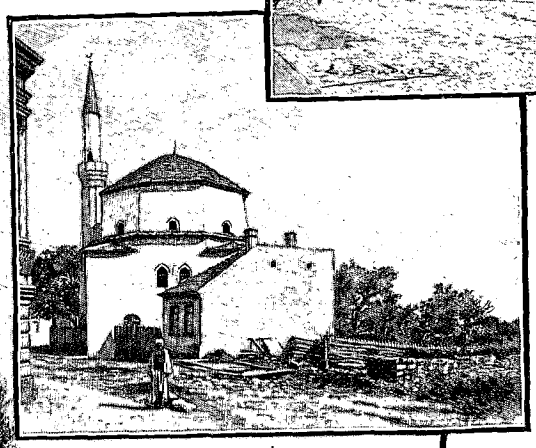
Je maugréai comme il convient, et je fis donner au cocher la leçon qu'il méritait ; pourtant, je ne pus m'empêcher de reconnaître qu'il m'avait, au prix d'un quart d'heure, fait traverser tout Belgrade, ce qu'il appelait « faire les honneurs de la ville ». On pense bien que cette promenade improvisée m'avait permis de tout voir sans rien distinguer ; le lendemain, de bonne heure, je la repris en détail.

Une rue très large, la rue du roi Milan, prolongée par celle du prince Michel, partage Belgrade en deux parts : au Sud, la gare et les quartiers de la Save ; au Nord, les quartiers du Danube : la citadelle et la promenade du Kalimegdan occupent, au bout de cette longue avenue, la pointe élevée au pied de laquelle les deux fleuves se réunissent. Il est difficile de trouver un plus beau site que celui du Kalimegdan : les Turcs l'avaient surnommé « le mont où l'on pense », car de cette hauteur le regard plane à l'infini. Quand la brise du soir, s'élevant de la plaine hongroise, épand sa fraîcheur, à l'heure où le soleil s'incline et sème d'une poussière d'or l'horizon lointain, la promenade y est délicieuse. Ici le calme exquis ; en bas les bruits confus et tout le tourbillon de l'activité humaine, la locomotive qui siffle, les bateaux qui rayent d'argent le cristal du fleuve ; puis au loin, sur un ciel de flamme, Semlin qui détache, comme en un rêve, sa silhouette rayonnante. L'esplanade du Kalimegdan est le rendez-vous préféré de la société de Belgrade : c'est la promenade élégante, un étranger ne peut manquer d'y trouver grand intérêt. On vient au Kalimegdan pour voir, et pour se faire voir un peu, sans doute, mais surtout pour prendre un bain d'air, dans un décor admirable. Cette terre, d'ailleurs, est chère aux Serbes à plus d'un titre : nulle autre n'a été plus abreuvée de leur sang. C'est ici, à la porte même de la citadelle, que l'on exécutait ; des files de malheureux empalés y attendaient la mort dans une lente agonie, d'autres livraient leur tête au sabre, glorieux martyrs dont le sacrifice anonyme a germé pour l'affranchissement de leur pays ! Aujourd'hui, de ce terre-plein redouté les Serbes en ont fait un parc plein d'ombre, d'où descend sur la ville une atmosphère bienfaisante.

La citadelle elle-même cache sa porte rébarbative derrière un bosquet d'arbres et de fleurs. Ce n'est plus, d'ailleurs, qu'un vaste champ ouvert à la curiosité publique : y entre qui veut, et, à part les bâtiments retenus par le commandement de la place, le musée d'artillerie et le logement des forçats internés ici, tout s'en va sous la main du temps : les murs s'effritent, se brisent, livrant passage au premier venu, eux que n'entamèrent point autrefois des armées entières ; partout des débris, des pierres noircies par la poudre. Seule, au milieu de tout le reste qui croule, la vieille tour Néboischa porte encore fièrement de glorieux souvenirs : « Je ne te crains pas », c'est la signification de son nom. Elle tient toujours, mais si les Serbes ne la conservaient comme un trophée et une relique, depuis longtemps la nature, qui ne vieillit pas, l'aurait enveloppée de lierres capables de l'étouffer, et ses vieilles pierres têtues, s'écartant sous l'effort des jeunes pousses, iraient, débris inutiles, rejoindre sous les flots de la Save et du Danube les autres épaves auxquelles elle a survécu. L'intérieur de la citadelle n'a rien qui présente grand intérêt. Deux étages naturels y sont formés par la déclivité du terrain : en bas, près du fleuve, les batteries et les casernes avec la porte monumentale du Prince Eugène ; en haut le commandement et quelques restes

BELGRADE : RUE DOUBROVATCHKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

que l'on fait visiter, la tombe de la Fille turque, un souvenir funéraire du grand vizir Kara-Mustapha tué à Belgrade, après son échec devant Vienne (1683), la poudrière creusée dans le roc vif, le puits romain, profondément enfoui au cœur même de la colline, enfin la Fontaine Sacrée, la Sveta Voda, dont les nombreux ex-voto attestent l'efficacité miraculeuse. Bientôt tous ces souvenirs disparaîtront sous la verdure : peu à peu la citadelle supérieure se transforme en parc ; on y a tracé des allées ; des arbres de belle venue y répandent l'ombre et la fraîcheur comme sur l'esplanade autrefois désolée du Kalimegdan ; partout la nature reprend ses droits, c'est un renouveau triomphant. Il n'y a qu'une ombre à ce tableau : ce sont les malheureux qui, dans les allées désertes, traînent péniblement leur chaîne de forçat sous l'œil vigilant des soldats, fusil sur l'épaule, prêts à faire feu. La citadelle, ce vieux monstre désarmé, tient encore une proie. Il est vrai qu'elle n'est point condamnée sans retour : achetez aux forçats quelques-uns des objets délicatement travaillés qu'ils offrent aux promeneurs, vous verrez leur visage s'illuminer, leurs traits se détendre ; c'est un peu de vie qui leur est rendue, et pour plusieurs, avec le travail, l'espoir d'un sort meilleur.



LA MÉTROPOLE DE BELGRADE. — UNE ANCIENNE MOSQUÉE.
LE MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS. — DESSIN DE BOUDIER.

Miloch, le libérateur, ne pouvait, sa rude tâche terminée, reposer loin du Kalimegdan et de la citadelle, le cœur même de Belgrade. C'est dans l'église métropolitaine, à l'abri même de l'esplanade, qu'il est enseveli avec son fils, l'infortuné Michel. En face, il a vécu dans le Konak, où réside maintenant l'archevêque métropolitain ; c'est là qu'il accomplit l'acte peut-être le plus douloureux de sa vie et abdiqua en faveur de son fils (1839) : il est vrai, que plus tard, le triomphe du retour compensa largement cette amertume. Ici encore demeura le prince Michel jusqu'en 1842, pour aller rejoindre son père en exil. Dans la maison qui touche au palais, et où se trouvent aujourd'hui les deux tribunaux civils suprêmes, habitait l'héroïque princesse Lioubitza.

On souhaiterait, à cause même des souvenirs qu'elle évoque, une église métropolitaine d'un aspect plus monumental, mais l'harmonie des formes et la décoration intérieure ont vite fait d'effacer cette première impression : à côté des princes, reposent les métropolites ; les tableaux sont l'œuvre du prince Dimitri Avranovitch. Devant l'église s'élève la statue du savant serbe Obradovitch. Belgrade compte six églises du rite grec, deux synagogues et une mosquée, une église protestante et une église catholique ; un pasteur, un rabbin et un hodja sont appointés par le gouverneur serbe.

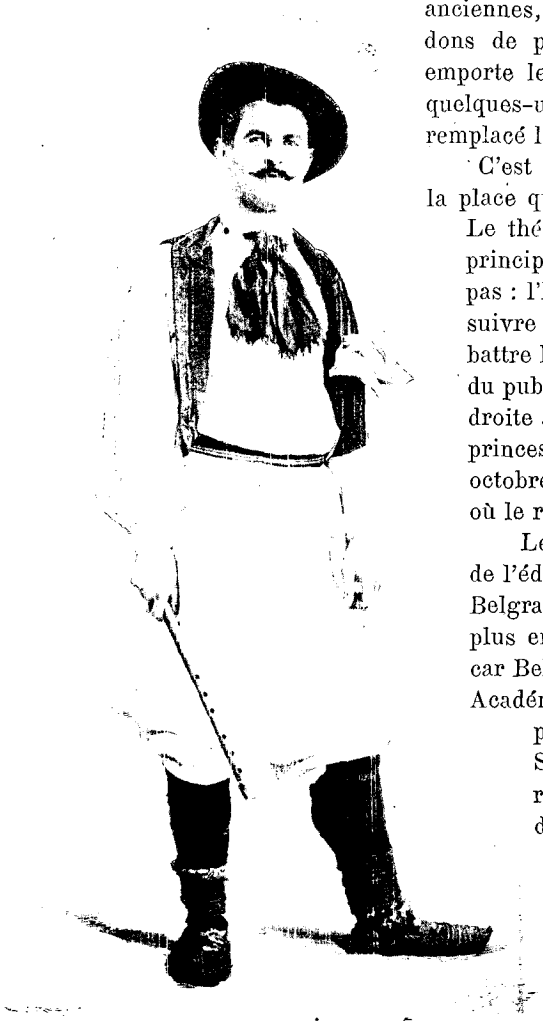
Il n'y a point d'État sans finances ; cela est vrai surtout des pays jeunes où, après une apathie séculaire, il faut tout créer à la fois. Aussi la Banque d'État serbe a-t-elle été l'objet d'une préoccupation spéciale : aucun monument, sauf le Palais Royal, ne peut rivaliser avec elle pour la magnificence ; elle est vraiment digne d'une capitale. Non loin de la Banque, et à deux pas du Kalimegdan, s'étend la plus belle rue de la ville, la Doubrovatchka, et tout près s'élève l'Université, le foyer d'une activité intellectuelle dont les amis des

Serbes ne peuvent que se réjouir. Le même palais, don princier de Michel Anasztasijevic à son pays, abrite en même temps l'Université proprement dite ou Grande École, la Bibliothèque Nationale et le Musée.

La *Grande École* fut fondée en 1838 à Kragujevasz et comprenait à l'origine deux facultés seulement : droit et philosophie. Transférée à Belgrade en 1841, elle reçut avec le temps de nouveaux statuts et compléta son enseignement ; aujourd'hui elle compte 61 chaires pour toutes les facultés réunies : 28 pour la philosophie 12 de langues et 16 de mathématiques), 11 pour le droit, 25 pour les sciences techniques. Les professeurs ordinaires sont nommés par le roi, sur la présentation du corps enseignant de l'Université : tous sont appointés par l'État ; mais il y a place encore pour des professeurs honoraires, des docteurs académiques et des professeurs étrangers renommés. En 1892, les dépenses inscrites au budget de l'Université montaient à 290,000 francs : c'est l'État qui perçoit les taxes d'examen. On comptait en 1892 près de 600 étudiants, dont une douzaine d'étudiantes ayant passé l'examen équivalant chez nous au baccalauréat et terminant leurs études supérieures à l'Université. Les étudiants se groupent en cercles suivant leurs goûts ou leurs études : *Probatimstvo* (fraternité), *Obilitch* (association de chant et de musique), *Daniesitch* (nom d'un philosophe serbe), *Pancsitich*, cercle des étudiants en sciences naturelles.

La *Bibliothèque Nationale*, après d'obscurs débuts, fut fondée en 1874 ; son organisation est, depuis 1861, celle des autres grandes bibliothèques européennes ; elle possède plus de 80,000 volumes, dont 78 incunables du plus haut intérêt pour l'histoire de la Serbie primitive.

Le *Musée*, rattaché depuis son origine à la Bibliothèque, en fut séparé en 1881 : il a maintenant un directeur à part, professeur de l'Université ; de riches collections antiques, bijoux, médailles, cachets, armes anciennes, costumes du pays, en font le principal intérêt. Quelques bons tableaux, dons de patriotes serbes, complètent la collection. La fièvre de transformation emporte les costumes comme le reste ; à peine est-il donné d'en rencontrer encore quelques-uns au marché parmi les campagnards venus de loin. Nos modes ont remplacé le costume traditionnel, bientôt on ne le retrouvera plus hors des musées.



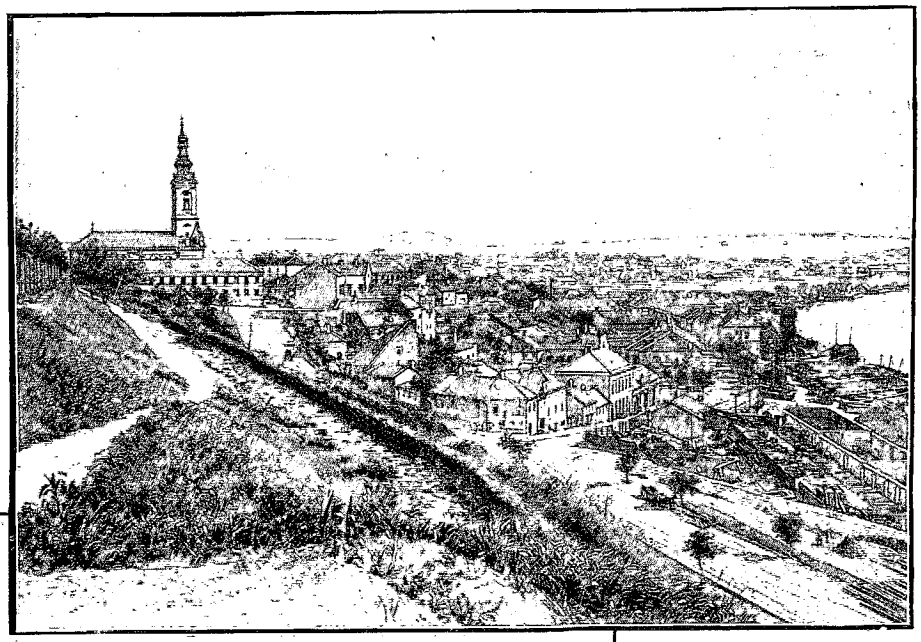
TYPE SERBE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

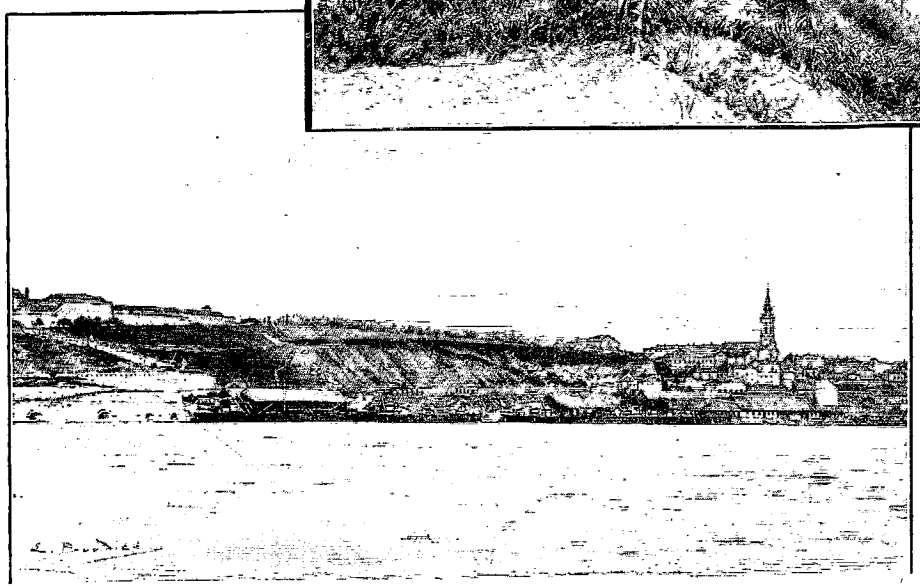
C'est au prince Michel que Belgrade doit son *théâtre* : aussi a-t-on choisi la place qui s'étend devant l'édifice pour y dresser la statue équestre du prince. Le théâtre a coûté, dit-on, 600,000 francs ; l'État le subventionne. On y joue principalement des tragédies tirées de l'histoire serbe. Les sujets ne manquent pas : l'histoire est d'hier, les survivants des dernières luttes peuvent encore suivre sur la scène les patriotiques émotions qui n'ont point cessé de faire battre leurs cœurs : de là l'intérêt de ces représentations, et la faveur marquée du public. Il y a place au théâtre pour 1,000 personnes : la loge royale est à droite au premier rang ; les autres loges sont ornées d'écussons, de portraits de princes, d'écrivains et d'artistes. La première représentation fut donnée en octobre 1869, et c'est au théâtre que se réunit la grande assemblée nationale où le roi Milan jurait, en décembre 1889, la nouvelle Constitution.

Le théâtre, l'Université, la littérature, contribuent largement aux progrès de l'éducation nationale ; la presse elle-même n'a point voulu rester en retard : Belgrade possède 18 journaux littéraires et 12 journaux politiques. Parmi les plus en vue, le *Glas* (la voix) et le *Sponrenik* sont les organes de l'Académie ; car Belgrade a son Académie tout comme Paris, divisée en plusieurs sections : Académie des Sciences, de Philosophie, des Sciences sociales et des Arts. Au premier rang des sociétés savantes, il faut citer la « Société de Saint-Sava », fondée en 1885 pour l'étude et la publication des documents intéressant la nationalité serbe ; les dons particuliers ne lui ont jamais fait défaut. Les débuts de la presse politique ont été assez pénibles : jusqu'en 1860, il n'y eut à Belgrade qu'un journal, le journal officiel, *Erpske Novine*, et une seule imprimerie, celle de l'État, fondée en 1832. Dès l'année 1804, au début de la lutte sanglante contre la tyrannie des Dahis, on avait essayé les premiers numéros de la *Erpske Novine*, mais ce journal ne devint l'organe officiel du gouvernement qu'à partir de 1834 et fut publié à Kragujevatz. La loi de 1881 a donné à la Serbie l'entière liberté de la presse. Qu'il suffise de citer parmi les journaux quotidiens : *Erpske Novine*, *Echo*, *Kleine Zeitung*, *Wiederstrand*, *Tagblatt ;* beaucoup de journaux allemands, comme on voit : Belgrade est si près de Semlin, la Serbie de l'Autriche !

Mais ce voisinage n'a point l'air de préoccuper les Serbes outre mesure, il faut bien avoir un voisin, puissant ou misérable ! Belgrade, d'ailleurs, n'est point toute la Serbie ; elle n'en est que le bastion avancé, la

tête de bélier prête à donner et à recevoir les premiers coups. Mais pourquoi l'avoir mise ainsi presque sous la main de l'ennemi, au lieu de l'éloigner au cœur même du pays? La première capitale de la Serbie nouvelle, Kragujevatz, s'abritait derrière les montagnes du Rudnik, en pleine forêt de la Schoumendia; Kruchveatz, la ville capitale des tzars, « lieu reculé » comme disent les chroniques, s'élevait au confluent des deux Morava, rayonnant sur tout le pays serbe. Mais ces anciennes capitales étaient aussi et surtout des réduits de combat, et il semble que ce soit le sort des capitales modernes d'être excentriques au pays qu'elles dominent, et de faire tête pour ainsi dire au voisin dont il semble qu'on ait le plus à craindre : Londres et Paris se regardent de près; Berlin et Saint-Pétersbourg ont grandi en face de la Suède, autrefois maîtresse du Nord ; Lisbonne est à la porte du Portugal, Athènes à la pointe de l'Attique ; Péking au nord de la Chine. Sans doute que les efforts portés du centre aux extrémités pour les besoins de l'attaque et de la défense, l'accumulation des ressources favorable au commerce et à l'industrie, le prestige d'un passé glorieux, ont fait de certaines villes comme le résumé des forces et l'expression même de la nationalité de tout un peuple. Belgrade est dans ce cas; la Serbie ne s'est vue indépendante que lorsqu'elle l'a possédée : la capitale touche à l'Autriche, mais il y a quelque fierté à braver ce voisinage. D'ailleurs, Belgrade domine la route d'Orient, à mi-chemin entre Vienne et Constantinople; et la Serbie acquiert par ce fait une importance qu'elle n'aurait pas si elle cachait sa capitale en quelque province perdue au milieu des montagnes. Aussi les Serbes ont-ils voulu faire de Belgrade le boulevard de leur pays.





BELGRADE : VUE PRISE DU KALIMEGDAN. — VUE DE SEMLIN. — DESSIN DE BOUDIER.

C'est la résidence du roi. Le palais où il demeure est le plus bel édifice de Belgrade, mais une aile seulement est terminée : *il commence*, comme tout le reste. La façade donne sur un jardin intérieur séparé de la rue par une grille : un seul étage de cinq grandes arcades, que séparent des colonnes saillantes dominées par des aigles, lui donne grand air. A l'intérieur, on cite comme particulièrement remarquables la salle de danse, la salle de réception, et la chapelle. La seconde aile doit prendre la place du Ministère de l'intérieur, et le corps de bâtiment principal faire disparaître l'ancien palais. Mais qu'il y a loin de cette somptueuse résidence au Konak sans caractère des anciens princes, et surtout à la rustique maison de Topchider! Quel chemin parcouru en moins d'un demi-siècle ! Le petit neveu de Miloch, maintenant l'égal des souverains, porte la couronne, demeure dans un palais ; et les députés du peuple serbe, réunis autrefois à l'aventure, à l'abri de quelque hangar, ou même sous le ciel, dans la prairie qui longe le frais vallon de Topchider, les députés sont

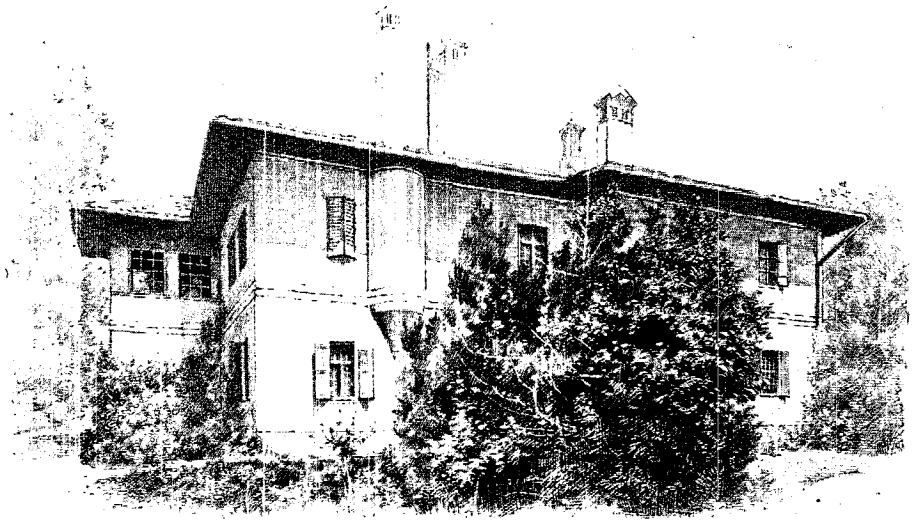
aujourd'hui logés comme des princes : les temps héroïques sont passés, aussi bien n'est-il que juste d'en recueillir les fruits.

La *Skoupchtina* s'élève non loin du Palais Royal, dans la rue du Prince Miloch ; c'est un vrai palais. Appuyée sur un élégant portique auquel monte un double escalier, la coupole porte bien haut par-dessus les ailes étendues de droite et de gauche la couronne royale, signe d'indépendance. Les deux groupes ailés qui se développent au pied de la coupole, la double rangée d'arcades superposées qui s'étend du centre aux légers pavillons d'angle couronnés de la balustrade, donnent à l'ensemble de la grandeur et de l'élégance ; mais on y sent la jeunesse et la confiance dans l'avenir d'un peuple qui se fait une place au soleil et la veut faire largement. Les monuments qui suivent le palais de la Skoupchtina dans la rue du Prince Miloch méritent à peine d'être cités : le Conseil d'Etat, le Ministère des finances et des travaux publics, l'Ecole militaire.

Belgrade vaut surtout, pour l'étranger qui passe, par le spectacle toujours intéressant des efforts considérables faits pour l'embellir et la rendre prospère : l'activité s'est portée sur tous les points à la fois. Comme toutes les villes d'Orient, Belgrade étalait à l'aventure sous les pieds des passants d'affreux pavés pointus séparés par des mares d'eau ou des trous béants où le pied trébuchant menaçait de sombrer à chaque pas. Il serait difficile d'en retrouver les traces : les plus mauvaises rues ont été améliorées ; il y en a même de fort belles.

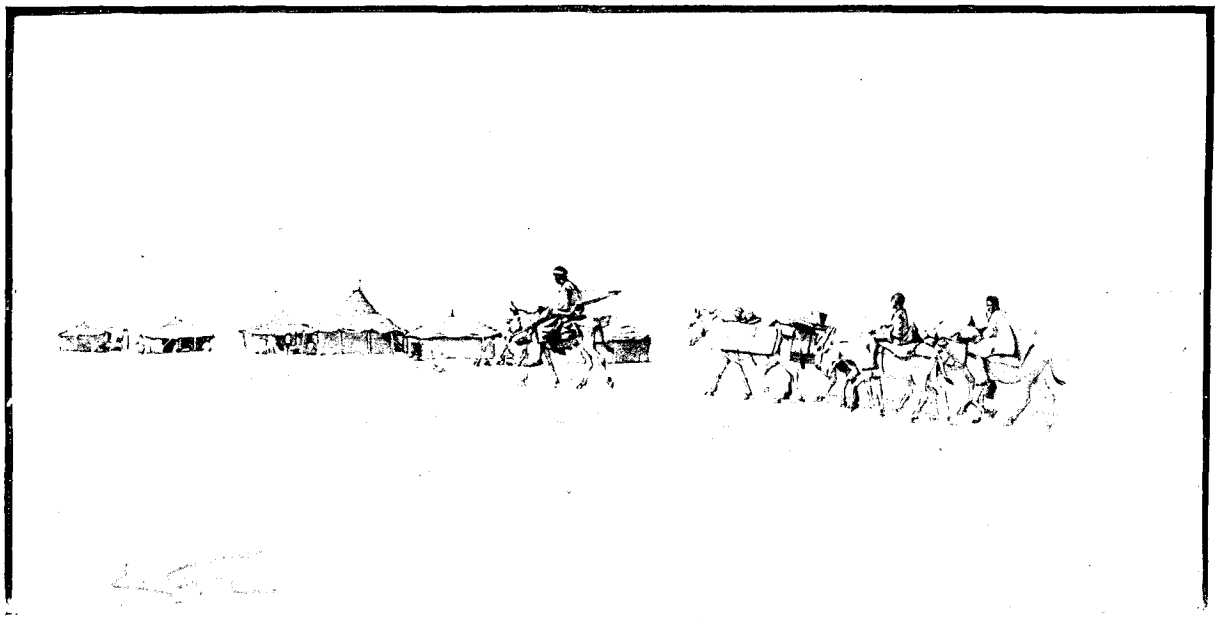
Les quais du Danube et de la Save sont construits ; des entrepôts s'élèvent ; l'eau monte et circule dans la ville ; les tramways de la Société Serbe-Française sillonnent les rues. La ligne principale des tramways a son point d'attache au Kalimegdan et traverse la ville dans toute sa longueur ; une ligne secondaire s'en détache, vers la gare et les bateaux de la Save ; enfin on est en train de réunir la gare à Topchider par un tramway à vapeur, les quartiers bas à la ville haute par un funiculaire. C'est la même Société Serbe-Française qui est chargée de l'éclairage électrique et aussi du pavage : en peu d'années, Belgrade est déjà méconnaissable. La nouvelle capitale serbe tient à se montrer digne de son poste d'honneur, à l'avant-garde de l'Occident sur la route d'Orient.

P. JOUSSET.



LE KONAK DE TOPCHIDER. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



MARCHANDS DIOULAS ARRIVANT À KABARA. — DESSIN DE GOTORBE.

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU[1]

ET DANS LA RÉGION NORD,

PAR M. LE COMMANDANT RÉJOU.

I

Ce fut en 1892, que j'eus quelques renseignements sérieux sur Tombouctou. Le colonel Humbert, sous les ordres duquel je venais de prendre part, comme capitaine de tirailleurs, à la colonne qu'il commanda d'une façon si brillante contre Samory, m'avait envoyé commander le cercle de Nioro.

Là, mes fonctions multiples me mirent en rapport avec un « maître de langues » (interprète-courtier entre les négociants et les caravanes) qui avait fait dix-sept fois le voyage de Tombouctou. Il connaissait admirablement bien les pays avoisinant le Niger; quelques menus cadeaux en avaient fait mon ami.

Dans mes voyages, j'ai toujours, chaque soir, noté avec soin les incidents de la journée, et les choses curieuses apprises.

Je ne me doutais pas qu'en 1895 les renseignements notés pourraient me servir; ils étaient exacts, ce qui arrive assez rarement.

En juin 1895, je commandais la région de Bammako, attendant mon rapatriement dans trois ou quatre mois. J'estimais avoir assez couru la brousse, entre Kayes et Sokolo, depuis quinze mois, pour avoir droit au repos.

Le Gouverneur civil en avait décidé autrement. Le 27 juin au soir, je recevais une dépêche m'enjoignant d'aller prendre le commandement de la région de Tombouctou, ce poste où « sa confiance m'appelait ».

Le mot « confiance » me laissa rêveur; le gouverneur civil la donnait généralement peu aux militaires.

CHEF TOUAREG
(LE FRÈRE DE SOBO, CHEF DES TENGUÉRÉGUIFFS).
DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

La dépêche me priant de hâter mon départ, je me mis en route dans la nuit du 28 au 29.

Dans mes pérégrinations, mes vêtements de France étaient restés, lambeau par lambeau, accrochés aux épines des faux-gommiers; j'étais vêtu Dieu sait comment. Comme vivres je ne pouvais, à l'époque, avoir que ceux de l'administration, auxquels je joignis trois boîtes de graisse dont voulurent bien se dépouiller pour moi

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

les charmants camarades que j'avais le regret de laisser à Bammako. Mon bagage était mince; et, si les six porteurs que m'alloua l'administration ne s'en plaignirent pas, mon estomac en souffrit souvent. L'hivernage avait commencé, les tornades alternaient avec le soleil, nous étions dans la saison où l'on ne se déplace pas au Soudan.

Je ne décrirai pas ce long voyage sur l'eau et sous la pluie, au cours duquel j'échappai trois fois, grâce à mon étoile, à la noyade, aux lances des Peulhs et à la fureur des hippopotames. Les dangers courus sont aujourd'hui de bons souvenirs.

Nous savions tous, au Soudan, qu'à Tombouctou la situation n'était pas brillante.

Le désastre de Tacoubao (15 janvier 1894) avait affolé l'opinion publique en France, et le gouverneur, par ordre sans doute, avait imposé à l'officier supérieur que j'allais remplacer une politique d'inaction, contraire aux intérêts français, dans ce pays où notre prestige fait les deux tiers de notre force.

Quelques mois encore de cette politique néfaste, Tombouctou nous échappait ; et nous aurions été rejetés dans le Niger, peut-être par nos tirailleurs. En mai et juin, les Touaregs venaient assassiner et piller sous les murs de la ville; nos escortes étaient impuissantes à protéger la route de Kabara, et, la rage au cœur, *par ordre,* nous restions l'arme au bras.

Qu'il me soit permis d'ouvrir une parenthèse à propos de Tacoubao :

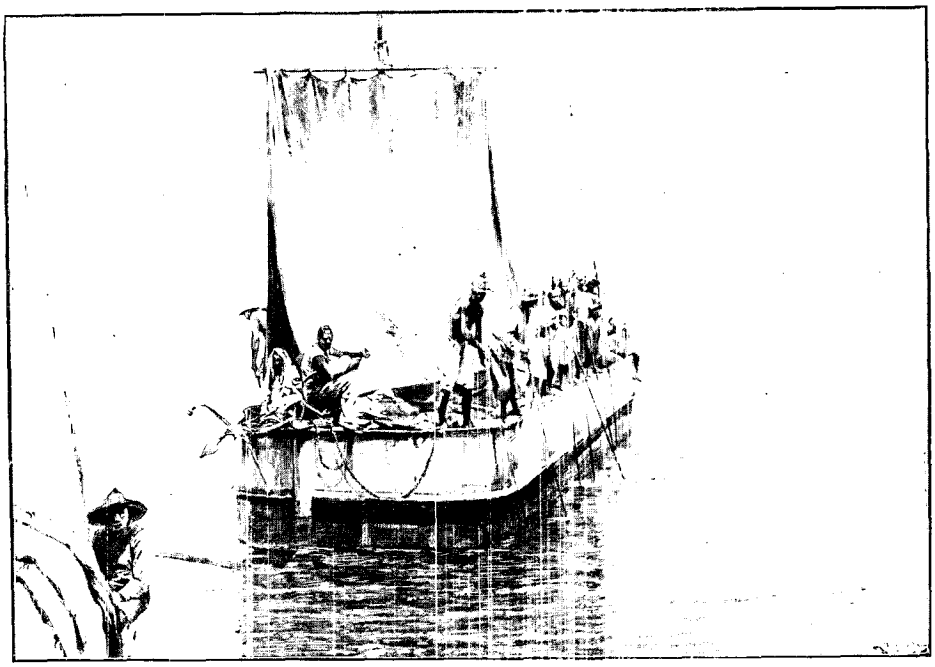
Ce fut glorieusement que tous y succombèrent; et, quoi qu'on en ait dit, la mémoire du colonel Bonnier doit rester sans reproche.

A Tombouctou, j'ai lu tous les rapports, je n'ai négligé aucun des renseignements que m'ont donnés ceux qui avaient vu.

Cheiboun (Sobo), le chef actuel des Touaregs-Tenguéréguiffs, qui commandait un des groupes d'attaque à Tacoubao, et qui reçut une blessure dont il souffre encore, a raconté :

« Nous étions partagés en trois colonnes et errions dans le lieu dit Tacoubao, à la recherche de la colonne « française que nous savions en route. Le hennissement de nos chevaux, qui sentirent le campement, nous « dévoila sa proximité.

« L'attaque eût lieu aussitôt. Avant d'arriver au gros de la colonne française, nous eûmes trois blancs, « trois bellahs et trois captifs tués. Notre attaque brusque avait mis le désordre dans votre troupe ; vos « tirailleurs se tuaient entre eux dans l'obscurité. Quelques officiers groupés autour du chef se défendirent « jusqu'à la mort et nous firent beaucoup de mal. » La petite colonne Bonnier fut noyée dans le flot des assaillants, et l'attaque, suivant la tactique touareg, fut tellement impétueuse qu'avant que le gros formé en carré eût eu le temps de prendre les armes et de se reconnaître, l'ennemi était sur lui. Le colonel Bonnier s'était parfaitement gardé par une ligne de sentinelles doubles et de petits postes ; il n'y a pas eu de surprise.



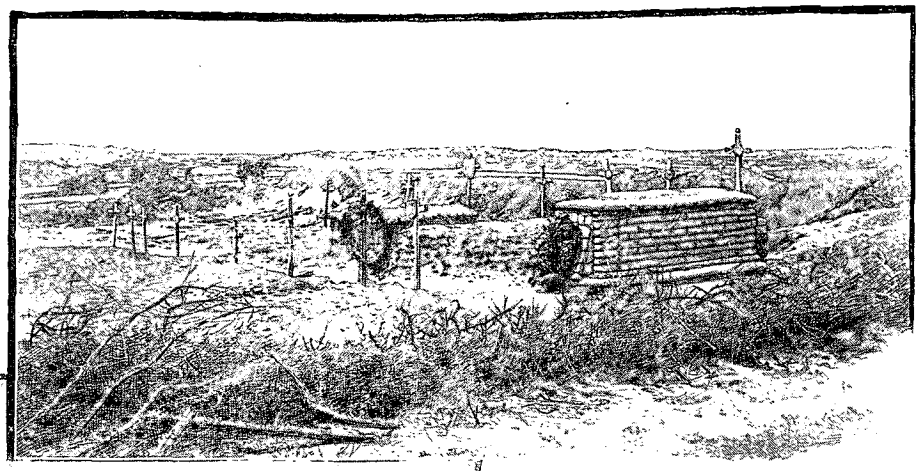
UN CHALAND REMONTANT LE NIGER. — DESSIN D'OULEVAY.

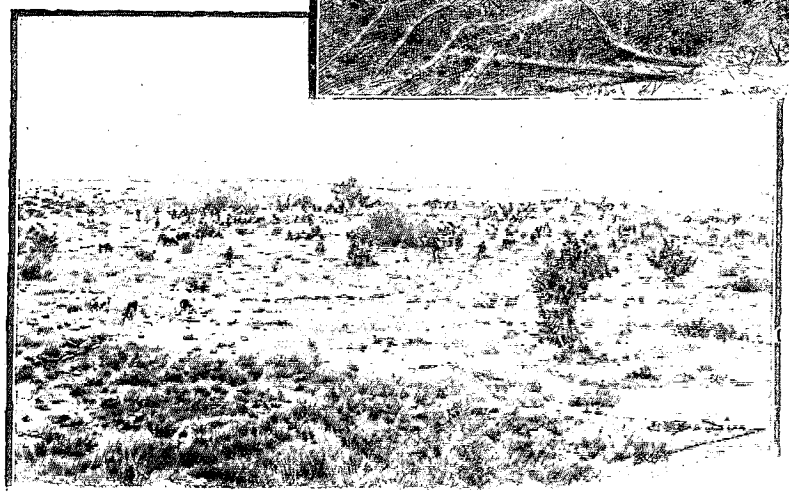
Bonnier se gardait comme on se garde en Europe, comme, avec les colonels Archinard et Humbert, nous nous sommes toujours gardés au Soudan. Bonnier ne pouvait deviner la tactique, toute nouvelle pour tous, des Touaregs, qui fondent sur l'ennemi comme une troupe de taureaux qui voit du rouge. Son malheur nous a servi, à nous ses successeurs. Si maintes fois nous n'avons pas été enlevés comme il le fut, c'est qu'à la furie de l'attaque nous opposons aujourd'hui une épaisse haie d'arbustes épineux contre laquelle vient se briser l'élan de l'assaillant, et qui donne à tous le temps de se reconnaître.

Marseille, et c'est un grand honneur pour cette cité, a fait pour nos glorieux morts de Tacoubao ce qu'aurait dû faire le gouvernement français, trompé par des rapports erronés. Ils en étaient dignes, car tous moururent, sans peur et sans reproche, pour la France.

Le 26 juillet, j'arrivai à Tombouctou. En passant à Saraféré et à El-Ouadji, j'avais eu un aperçu de la situation de la région Nord. Des mutineries de tirailleurs s'étaient produites dans ces deux postes ; à Tombouctou, disait-on, tout allait au plus mal. Au Soudan, il faut être pessimiste à rebours. Le soleil surchauffe les cervelles, aiguise les langues et rend souvent injuste pour autrui.

C'est la « soudanite », maladie toute locale, se manifestant sous des formes diverses. Personne n'y échappe, peu ou prou.





CHAMP DE BATAILLE DE TACOUBAO. — LE CIMETIÈRE FRANÇAIS DE TOMBOUCTOU.
DESSIN DE BOUDIER.

Il y avait bien de « la soudanite » dans tout ce qu'on m'avait raconté, mais pas trop, cependant. Dans la région Nord, l'insécurité régnait partout. Les Kellantassars, enhardis par notre inaction, qu'ils prenaient pour de la lâcheté, venaient nous braver jusqu'à Tombouctou. Les marabouts travaillaient sourdement les tirailleurs, dont beaucoup n'étaient plus sûrs. On avait vu, fait inouï dans nos annales militaires du Soudan, une compagnie entière de tirailleurs refuser d'obéir. Il fallait exécuter passivement les ordres du gouverneur et, partant, risquer de perdre notre conquête, ou aller contre ses ordres et la conserver.

Je pris le dernier parti.

D'août en novembre, je fis faire une série d'opérations qui, grâce au concours et à la bravoure de tous, officiers, spahis et tirailleurs, se terminèrent en décembre par l'occupation de Sumpi et la soumission des Touaregs dissidents.

Le Soudan eut la bonne fortune, pendant ce temps, de voir le gouverneur civil remplacé par un homme de haute valeur, le colonel de Trentinian.

Il m'écrivit : « Ainsi que je vous l'ai prescrit par mon télégramme du 6 octobre, maintenez la politique ferme et pleine de dignité que vous avez suivie sans hésiter depuis votre arrivée..... »

Le colonel fut le premier chef français devant lequel, en février 1896, vinrent s'incliner des chefs touaregs. Rentré aujourd'hui dans la vie civile, je n'ai, si jamais je l'ai fait, aucun intérêt à juger les choses avec passion ou esprit de parti.

Je crois qu'au Soudan, où l'état de paix côtoiera longtemps encore l'état de guerre, un gouverneur militaire s'impose. Dans ce pays où des mois sont nécessaires pour la transmission des ordres, il ne faut pas entraver l'intelligence et l'initiative de ses subordonnés par des prescriptions de détail, intelligentes le jour où on les a conçues, mais qui ne le sont plus, par suite des événements qui se sont produits, le jour où elles arrivent à destination.

Tombouctou. — Les récits du passé faits par les vieillards, les chants des griots, les écrits des marabouts échappés aux pillages et aux incendies qui marquèrent les conquêtes successives, concordent pour dire que Tombouctou fut autrefois la cité la plus considérable et la plus florissante de l'Afrique centrale. Sous la domination peulhe, la ville comptait, dit-on, 50 000 habitants en tout temps. A l'époque des Azalaï (caravanes),

la population triplait pendant quelques mois. Bâtie sur une dune sablonneuse, Tombouctou domine la plaine ondulée qui s'étend au Nord vers Aarouan, au Sud vers Kabara. Cette plaine est couverte de mimosas et d'autres arbustes épineux, clairsemés au Nord et à l'Ouest, assez épais au Sud et à l'Est. A l'Ouest et au Sud-Ouest, on trouve les mares qui alimentent la ville d'eau douce. Autour des mares poussent quelques palmiers-dattiers et quelques arbrisseaux.

Lorsque la crue du Niger est assez forte, l'eau franchit le seuil de Kabara et renouvelle l'eau des mares. Si la crue est faible, on en est réduit, comme en 1895, à boire de l'eau croupie.

A l'époque de la domination peulhe, il fut creusé un canal qui amenait l'eau et les pirogues jusqu'à Tombouctou.

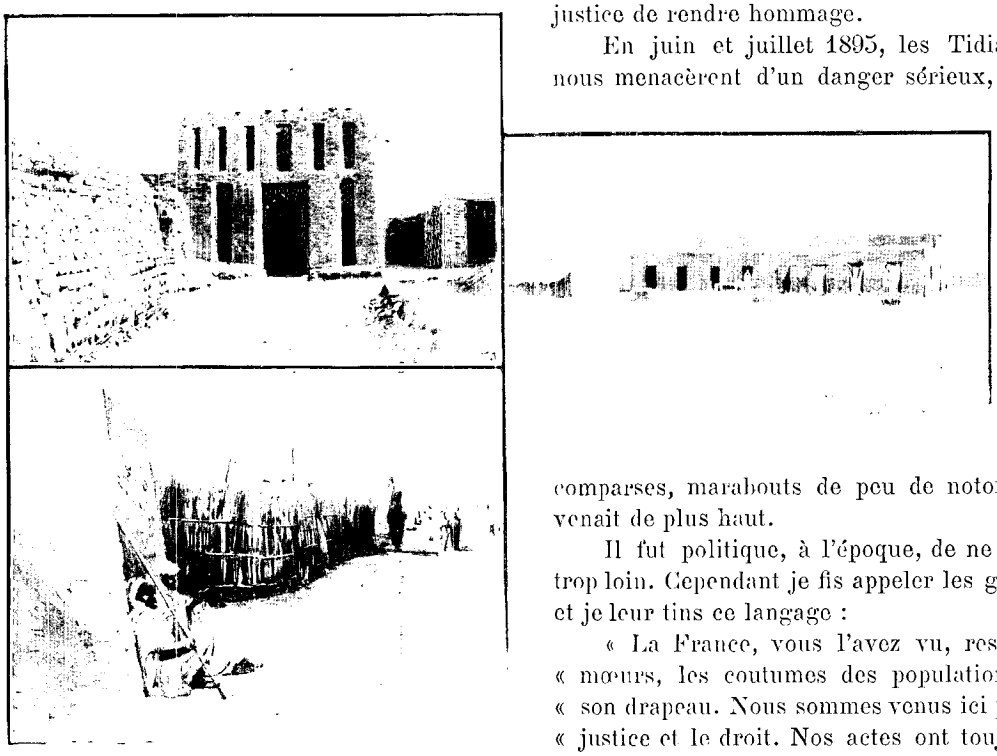
Les pirogues ne viennent plus que pendant la saison des pluies, si la crue du Niger est très forte. On pourrait rétablir le canal à peu de frais, mais il s'ensablerait très vite sous l'action du vent. Un decauville de 7 kilomètres serait plus pratique et moins coûteux. Les transports se font actuellement à dos d'hommes ou au moyen d'ânes.

Tombouctou a toujours joui au Soudan d'une grande notoriété religieuse, surtout pendant la domination Kounta. Les marabouts les plus érudits du pays y avaient fixé leur résidence et fondé des écoles d'arabe très fréquentées. Tout pèlerin venant du Sud ou de l'Ouest et allant à la Mecque se croyait obligé de faire un stage chez un El-Hadj en renom, avant de continuer son voyage.

Il existe, m'a-t-on dit, une histoire de Tombouctou dans la famille de l'ancien chef Yaya; je n'ai pu me la procurer.

La secte musulmane la plus répandue dans la région est celle des Quadrilla. Elle compte de nombreux adhérents en Algérie; c'est la plus tolérante et la moins hostile aux Roumis. Vient ensuite la secte des Tidianis, fanatique, hostile, qui demande à être surveillée de très près. Il y avait aussi à Tombouctou quelques Senoussis. Les Senoussis n'avouaient pas leur affiliation; ils se disaient Tidéanis et fréquentaient la mosquée de Sidi-Yaya. Les Senoussis se reconnaissent entre eux à certaines particularités dans la coiffure et à la façon de faire leur salam ou d'égrener leur chapelet.

M. Saïd, l'interprète militaire arabe, qui avait toute ma confiance et la méritait, me fut d'un grand secours pour la question religieuse comme pour le reste. Il fut toujours d'un dévouement absolu et déploya, dans ses fonctions multiples, une intelligence à laquelle il n'est que justice de rendre hommage.



TOMBOUCTOU :
UNE MAISON, UNE RUE, LE CERCLE DES OFFICIERS.
DESSIN DE TAYLOR.

En juin et juillet 1895, les Tidianis et les Senoussis nous menacèrent d'un danger sérieux, par leur propagande auprès de nos tirailleurs. Il n'était que temps d'enrayer le mouvement, que quelques mutineries nous firent connaître.

Si l'enquête permit de remonter aux causes, elle ne nous fit mettre la main que sur des comparses, marabouts de peu de notoriété. Le mot d'ordre venait de plus haut.

Il fut politique, à l'époque, de ne pas pousser l'enquête trop loin. Cependant je fis appeler les grands chefs religieux et je leur tins ce langage :

« La France, vous l'avez vu, respecte la religion, les « mœurs, les coutumes des populations qu'elle abrite sous « son drapeau. Nous sommes venus ici pour faire respecter la « justice et le droit. Nos actes ont toujours été conformes à « ce que je vous dis.

« Mais, ce que nous ne supporterons pas, c'est que vous « fassiez de la propagande religieuse près de nos tirailleurs « et que vous les attiriez dans vos mosquées pour leur prêcher l'indiscipline. Vous employez des moyens « que je connais et qui ne sont pas dignes d'hommes craignant Dieu. Si vous tenez à garder vos têtes « sur vos épaules, faites votre profit de ce que je viens de vous dire. Salam Aleï-Koum! » C'en fut assez, tout

rentra dans l'ordre. Le Senoussi doit être traqué partout où nous sommes les maîtres. Il a la haine et le mépris du blanc; tous les moyens lui sont bons, et il ne lui est pas difficile de circonvenir le tirailleur bambara à l'intelligence obtuse.

Le tirailleur sénégalais ou soudanais est un soldat merveilleux lorsqu'on sait le commander. Son éloge n'est plus à faire; nos faits d'armes au Soudan, au Dahomey et à Madagascar l'ont mis en évidence. Ce n'est pas sans émotion qu'au fond de ma retraite je pense quelquefois à ces bons et braves tirailleurs avec lesquels j'ai vécu, combattu et souffert cinq années de mon existence militaire.

FEMMES SONRAÏS ET GABABIS DE TOMBOUCTOU. — DESSIN D'AURÈCHE.

Aujourd'hui, au Soudan, on a supprimé les razzias et les captifs, qui étaient pour nos tirailleurs ce qu'est pour nous un galon et une croix. A défaut de récompense, nous avons la satisfaction du devoir accompli que n'a pas le tirailleur, qui, en somme, n'est qu'un mercenaire. Ne serait-il pas d'une bonne politique d'augmenter la solde et le bien-être de ces braves gens, pour ne pas mettre leur fidélité à une trop rude épreuve, surtout en face de Samory, qui gorge ses sofas d'or, de femmes et de bestiaux?

Devant les résultats qu'ont donnés les corps indigènes, on les multiplie trop; à mon avis, c'est un danger pour l'avenir. Il ne faudrait pas oublier que ces troupes n'ont de réelle valeur que si elles sont fortement encadrées par l'élément français, et qu'elles doivent sentir derrière elles assez de blancs pour les maintenir ou les ramener dans le sentier du devoir, si elles voulaient s'en écarter. Ce qui arriva en 1857 aux Anglais dans l'Inde est à ne pas oublier.

Les trois langues les plus répandues dans la région Nord sont : le sonraï, l'arabe et le tamachek. La langue d'un usage courant pour l'écriture est l'arabe. Les Touaregs ont une langue écrite, le tifinar, dont ils ne se servent qu'entre eux.

La région est divisée en trois cercles : Tombouctou, Goundam, Sumpi; ce dernier créé en 1895.

Chaque cercle a une garnison de tirailleurs, plus ou moins forte suivant les nécessités politiques du moment, et est administré par un officier. Les trois cercles reçoivent l'impulsion de Tombouctou, où réside le commandant de la région.

La population qui habite la région peut se classer en deux groupes : les nomades et les sédentaires. Les nomades, à leur tour, peuvent se diviser en deux grandes familles principales : les Touaregs et les Maures, et les Arabes.

Les maisons de Tombouctou sont faites en pisé ; les plus élégantes sont enduites d'une argile grisâtre délayée que l'on trouve au Nord de la ville et près du fort Bonnier.

Beaucoup sont à un étage, et toutes possèdent une *argamasse* (terrasse) sur laquelle, pendant la saison chaude, chacun vient chercher la fraîcheur. La forme des maisons est celle d'un parallélipipède rectangle; elles sont plus ou moins grandes, suivant la richesse du propriétaire. Les ouvertures, à part la porte, généralement très basse, y sont rares. Comme forme générale, Tombouctou présente l'aspect d'une ellipse dont le grand diamètre irait de l'Est à l'Ouest. Aux extrémités du petit diamètre nous avons bâti, au Nord, le fort Hugueny, occupé par les spahis ; au Sud, le fort Bonnier, où sont les tirailleurs, les magasins et les différents services. Devant le fort Bonnier, nous avons déblayé une vaste place où existe aujourd'hui un marché couvert.

Les rues sont étroites, tortueuses ; c'est un véritable dédale.

*

En 1895, Tombouctou présentait l'aspect d'une vaste ruine. Les habitants, n'ayant pas foi dans la durée de l'occupation française, ne faisaient pas à leurs maisons les réparations les plus urgentes.

Ce ne fut qu'en 1896 que, rassurés et menacés d'amende ou de se voir déposséder, ils se décidèrent à les réparer. A la même époque, la ville commença à se repeupler peu à peu.

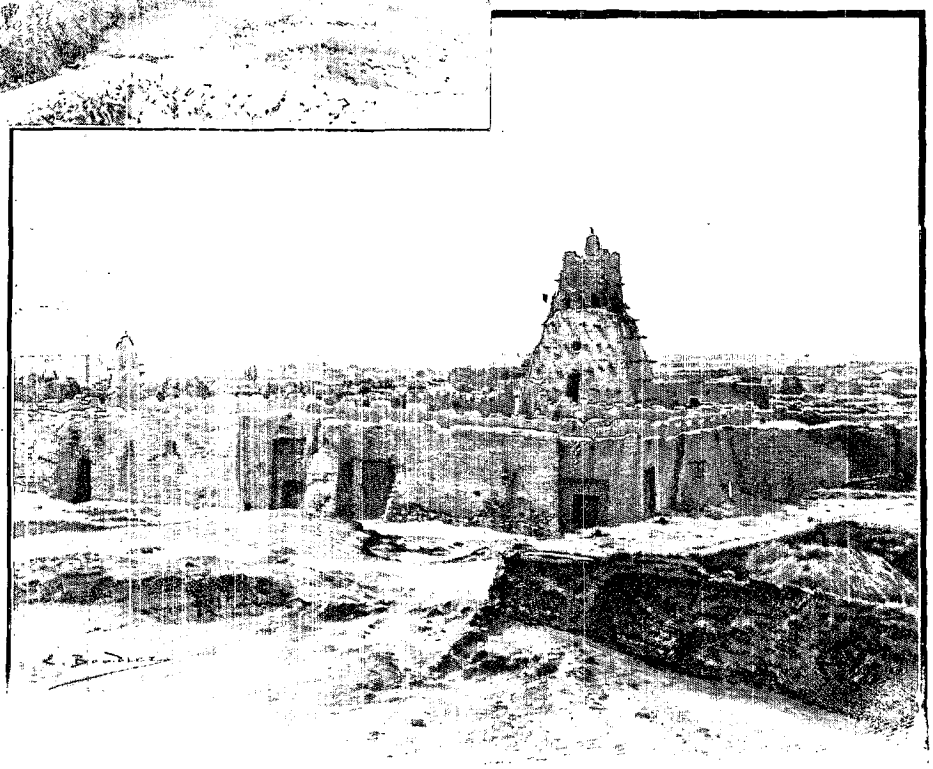
Par les ruines amoncelées au Sud et à l'Ouest, par les vestiges que l'on trouve en creusant le sol, on se rend compte que Tombouctou n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autre fois. Il y exista sept mosquées; il n'en reste plus que trois : Sancoré, Djingueriber et Sidi-Yaya.

La tradition rapporte que la mosquée de Sancoré, aujourd'hui située sur la face Ouest de la ville, était autrefois au centre.

Les marabouts donnent à la mosquée six siècles d'existence ; et ce fut, disent-ils, une émigration de Sonraï venue de l'Est (Malé ?) qui fonda la ville.

Par sa situation près du fleuve et au seuil du désert, Tombouctou ne tarda pas à devenir un centre commercial important.

Les Maures, les Peulhs, les Marocains, les Toucouleurs et les Touaregs se disputèrent successivement et avec des fortunes diverses la possession de cette « vache à lait ».



VUE D'UNE PARTIE DE TOMBOUCTOU. — LA MOSQUÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

Les Kountas, qui prirent aussi part à la curée, ne semblent avoir exercé qu'une domination religieuse.

La domination marocaine fut éphémère ; la maladie décima vite les conquérants, et ceux qui survécurent se fondirent avec la population actuelle : ce sont les Roumas.

Il est à noter cependant qu'au début de l'occupation française le chef Sonraï Kaya, aujourd'hui émigré à Aarouan, envoya au sultan du Maroc une lettre dans laquelle il le priait de venir à son secours pour chasser les Français. Le sultan du Maroc, qui a assez à faire chez lui, répondit évasivement, à la façon orientale.

Tombouctou fut à l'apogée de sa grandeur sous la domination des Peulhs et des Toucouleurs; plus tard, sous la domination des Touaregs, faite d'exactions et de violences, elle déclina rapidement.

Les commerçants émigrèrent à Djenné, à Saraféré ou Bandiagara, pour mettre à l'abri leurs vies et leurs biens. Toutefois, ils conservèrent des représentants à Tombouctou, pour ne pas rompre leurs rapports commerciaux avec le Nord. La ville resta donc, malgré tout, ce que sa situation l'oblige d'être, un grand entrepôt commercial.

LE MARCHÉ DE TOMBOUCTOU. — DESSIN DE BOUDIER.

Lorsqu'on parcourt les environs, qu'on étudie le sol et écoute les légendes, il n'est pas douteux qu'à une époque antérieure le Niger, par des affluents maintenant à sec, s'étalait jusqu'à Tombouctou.

Au Nord-Est on voit le lit désséché du marigot dit de l'Hippopotame; et d'autres appellations de lieux, conservées par l'usage, témoignent aussi de la présence permanente de l'eau autrefois.

En 1896, la ville se divisait en trois quartiers : Djinguériber, Sarékaïna et Badjigué. La population comptait de 8 000 à 9 000 âmes, y compris les captifs de la tribu maraboutique des Aal-sidi-Ali, campés au Nord-Est de la ville et faisant, sur Kabara, le transport des barres de sel venant de Taodénit.

La population se composait des races suivantes : Sonraï, Tolbas, Armas, Peulhs, Bambaras, Maures, Marocains, commerçants étrangers.

Le Maure est essentiellement nomade, ne vit que de ses troupeaux et de l'élevage; il se déplace sans cesse, à la recherche de pâturages suivant la saison.

Le Touareg vit dans un certain rayon; en plus de ses troupeaux, il a des captifs qui cultivent le sol, il a des vassaux dont les terrains de parcours sont limités. De là nécessité pour le Touareg de ne pas dépasser une certaine zone dans ses pérégrinations.

Les tribus d'origine arabe de la région se rattachent toutes aux deux grandes familles des Bérabiches et des Kountas.

Ces tribus sont nombreuses, c'est un véritable fouillis de noms. Elles habitent le Nord et le Nord-Ouest, et entre les lacs Faguibine, Tenda et Kabara.

Le Maure est lâche, menteur, voleur, sans parole et sans conscience. Les Maures ne furent jamais gênants; il n'y eut qu'une fraction des Allouch's, venue de Oualata, qui prit part, sous le commandement de N'Gouna, le chef des Kellantassars, aux meurtres et aux pillages qui désolèrent la région. Le jour où ils virent que les balles de nos fusils portaient bien, ils disparurent.

Bérabiches. — Les Bérabiches habitent au Nord, entre Tombouctou et Aarouan; ils sont pasteurs, mais vivent aussi des profits qu'ils retirent en convoyant les caravanes venant du Maroc ou des mines de sel de Taodénit.

Ils se divisent en plusieurs fractions, mais toutes obéissent à Mohamed ould Mohamed.

Ce dernier est le fils de celui qui fit assassiner le major Laing. Plusieurs chefs de caravanes m'ont affirmé que le chef actuel des Bérabiches avait encore en sa possession des armes et des papiers ayant appartenu au malheureux voyageur. Une fraction des Bérabiches a ses campements près de Tombouctou. Son chef, Ould Ibrahima, s'est

UN POINT D'EAU AU DÉSERT.
DESSIN DE BOUDIER.

franchement mis sous notre protection, nous a rendu des services et, en mars 1896, il commanda un contingent de ses hommes pour courir, avec nous, sus aux Hoggars.

Très mal avec tous leurs voisins, les Bérabiches sont obligés de rester unis pour ne pas être écrasés. Chaque année, le droit de protection des caravanes, dont ils ont fait un monopole, les met en guerre avec les Hoggars ou les Kountas. En novembre 1895, dans un combat où les Hoggars furent défaits, les Bérabiches

TOUAREGS CHANGEANT DE CAMPEMENT. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

eurent 17 tués. C'est jusqu'à Tombouctou qu'ils viennent convoyer les caravanes, et c'est là qu'ils s'approvisionnent en grains; nous les tenons par l'intérêt et l'estomac.

Entre Aarouan et Tombouctou, sur la route directe, il existe des puits; au Nord-Est il y en a cinq, et, plus à l'Est, il y a des mares formées par les pluies d'hivernage dans des cuvettes argileuses; ces mares, m'a-t-on assuré, ne tarissent jamais.

Je suis convaincu qu'il y a de l'eau, et beaucoup. S'il en était autrement, on se demande comment les Bérabiches et les nomades qui campent au nord des points d'eau connus pourraient vivre et abreuver leurs nombreux troupeaux [1].

Comme tous les gens du désert, ils cachent soigneusement l'existence des points d'eau aux étrangers, car, maître des puits, on est le maître du pays.

C'est si vrai qu'à Aarouan les Bérabiches ont entouré les puits d'ouvrages de fortification à la mode arabe; et que, dans son voyage, les Arabes qui conduisaient Lentz le firent passer à proximité du lac Faguibine, dont il ne soupçonna même pas l'existence.

N'y aurait-il pas, comme au Nord-Ouest de Nioro, un cours d'eau souterrain qui de loin en loin apparaîtrait à la surface ?

Une fraction de la famille des Bérabiches, les Tormoses, commandée par Sidi-Moktar, donnait asile à nos ennemis et les renseignait. Elle fut châtiée. Sidi-Moktar assassina l'agent politique qu'avait envoyé chez lui le commandant de cercle, je ne sais pourquoi. Mohamed ould Mohamed m'avait promis de le châtier; je ne sais s'il l'a fait. L'influence des Bérabiches s'étend loin au Nord, et nous pourrons nous en servir un jour pour entrer en relation avec les derniers postes de l'Algérie.

Touaregs. — La confédération des Touaregs comprenait en grandes lignes :

1° Les *Aoulliminden*, chef : Madidou ould Kotbou; 2° *Tenguéréguiffs*, chef : Cheïboum ould Fondougouma; 3° *Irriguinaten*, chef : Assalmi ould Mesboug; 4° *Kel-Témoulaï*, chef : Madonia; 5° *Iguadaren*, chef : Sakaouï.

1. J'ai mesuré entre Goundam et Sumpi, au Nord, un puits de 87 mètres 75 cent. de profondeur!

Aujourd'hui chacune de ces tribus vit et agit pour son compte. En 1896 même, la discorde régnait entre les tribus, et les tribus elles-mêmes étaient divisées entre elles.

Les Aoulliminden seuls font exception, car leur chef, Madidou, homme, dit-on, d'une grande intelligence, sait prévenir ou punir, comme dernièrement encore, les rébellions contre son autorité. L'influence des Aoulliminden s'étend très loin sur la rive droite et la rive gauche du Niger. Ils ont souvent des rencontres sanglantes avec les Hoggars, qui viennent chaque année razzier indistinctement tous les nomades.

Les Iguadaren habitent l'Aribinda, sur la rive droite du Niger, au Sud-Est de Tombouctou. En 1895-96, la tribu était partagée en deux camps. Un des partis reconnaissait Sakaouï comme chef, l'autre parti son frère Sakib. Il y avait souvent lutte entre eux, avec des fortunes diverses. Dans un rapport politique, je résumais cet état des choses parmi les tribus touaregs en écrivant : « Actuellement les Touaregs sont comme les bâtons flottants de la fable de La Fontaine. »

Je crois même qu'il serait difficile à un chef, si intelligent qu'il soit, de réunir pour une action commune contre nous toutes les tribus touaregs.

Il y a entre elles trop de haines et un fossé de sang.

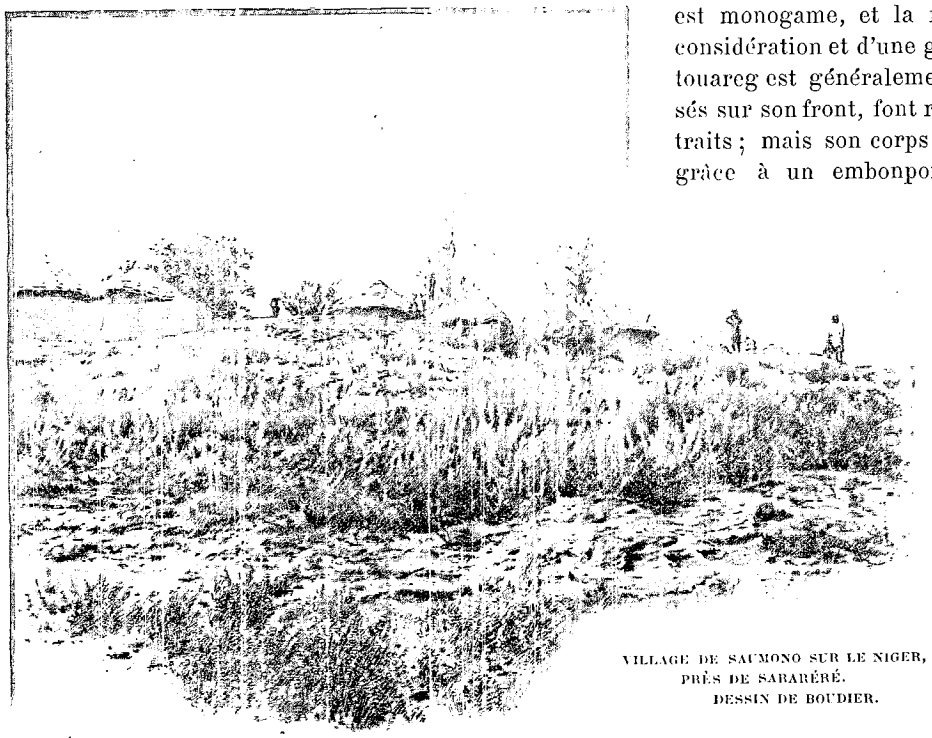
Si, contre toute attente, le fait venait à se produire, nous n'aurions qu'à nous cantonner dans nos postes et attendre sur la défensive.

Les provisions qu'aurait emportées le razzou touareg dans les peaux de bouc suspendues aux selles des chameaux seraient vite épuisées; il est matériellement impossible à un rassemblement de quelque importance de s'approvisionner dans la région. Le razzou se disperserait pour vivre, et, prenant alors l'offensive, on le battrait en détail.

Etudier l'organisation d'une tribu touareg, à part quelques détails, c'est les étudier toutes. Je vais prendre ceux que j'ai pu le mieux connaître, les Tenguéréguiffs.

Chaque tribu comprend les nobles (*Echaggaren* ou *Imochar*); les *Imrad*, vassaux, Touaregs de basse extraction; les *Bellahs*, serfs ou captifs de case; les captifs. Chaque tribu a un chef, l'*Amenoukal* (chef du peuple), qui a une autorité plus fictive que réelle, lorsque, comme Madidou chez les Aoulliminden, il ne sait pas l'imposer. Il est souvent obligé de suivre l'avis des Echaggaren, qui parfois n'est pas le sien.

La loi d'hérédité est scrupuleusement observée pour l'élection de l'Amenoukal; chez les Touaregs, c'est le ventre qui anoblit. Les Touaregs prétendent qu'ils sont plus sûrs d'avoir un chef de la race en prenant le fils de la fille du chef précédent. Le Touareg est monogame, et la femme jouit d'une grande considération et d'une grande influence. La femme touareg est généralement jolie; ses cheveux, lissés sur son front, font ressortir la délicatesse de ses traits; mais son corps est informe, sinon difforme, grâce à un embonpoint qu'on obtient en lui faisant subir, quand elle est jeune, un régime spécial. Un embonpoint monstrueux est pour les Touaregs le *nec plus ultra* de la beauté. La femme touareg est lettrée, souvent musicienne et poète. Je me suis fait traduire quelques poésies écrites en tifinar (écriture touareg) composées par des femmes, et j'ai été tout surpris des sentiments élevés énoncés dans ces poésies. Sobo (cheiboun), le chef actuel des Tenguéréguiffs adore sa mère, et il n'agit jamais sans prendre ses conseils. C'est le combat de Tacoubao qui a amené Sobo au pouvoir; il n'était que le dix-septième dans l'ordre de la descendance, ce qui prouve que les balles françaises ne furent pas toutes perdues.



VILLAGE DE SAUMONO SUR LE NIGER, PRÈS DE SABARÉRÉ. DESSIN DE BOUDIER.

Les Touaregs ont un caractère tissu d'incompatibilités. Ils sont mobiles et opiniâtres, inabordables et faciles à apprivoiser.

Ils vous demanderont facilement trois habits complets, et vous les ferez se délecter avec une pipe ou une douzaine de perles. Ils sont défiants au suprême degré ; mais éveillez leur curiosité, elle va jusqu'a l'impudence. Leur caractère ne manque pas d'une certaine grandeur, lorsque la peur ne les fait pas agir ou qu'ils n'ont pas intérêt à mentir. Les Touaregs sont armés du javelot, de la lance et du sabre-poignard, qu'ils portent passé au bras gauche dans un anneau en cuir.

Les nobles combattent à cheval ou à chameau ; ils ont la lance en fer, un grand sabre pendu à la selle, et un bouclier. Leur tactique est la surprise et l'attaque brusquée. Ce sont les Imrads et les Bellahs qui font la force des Touaregs ; et ce sont les Imrads qu'il faut surtout chercher à détacher d'eux. Dans la région de Tombouctou, les Touaregs sont le petit nombre ; ce sont des parasites gênants qu'il faut d'une façon quelconque supprimer. Leur accorder une part d'influence, leur reconnaître des droits, serait impolitique au dernier chef. Je doute fort qu'ils se résignent à vivre tranquilles sous nos lois ; ils sont trop habitués à commander pour vouloir obéir. Lorsqu'ils seront enserrés par nos postes, peut-être résoudront-ils le problème de la paix et de la tranquillité, en émigrant dans quelque autre coin. Ce serait la solution à souhaiter.

PALABRE AVEC LES TOUAREGS DU DAOUNA. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

Le Touareg est brave et professe un mépris profond pour la mort.

En décembre 1895, après l'occupation de Sumpi, nous fîmes une colonne autour du Faguibine et la reconnaissance d'une partie du *Daouna* encore inexplorée. Quelques indices, la capture d'ânes et de peaux de bouc m'avaient fait supposer la proximité d'un campement ennemi. J'envoyai le capitaine Imbert, le lieutenant prince Mourouzi et vingt-cinq spahis faire une reconnaissance à quelques kilomètres du camp, en les faisant appuyer, comme soutien, par une section de tirailleurs. Deux guides bérabiches montés à chameau avaient été adjoints à la reconnaissance de cavalerie.

A quelques kilomètres de notre camp, les guides bérabiches firent apercevoir au capitaine un Touareg couché sous une touffe d'arbrisseaux. Le capitaine, qui parle arabe, cria au Touareg de venir à lui.

Celui-ci, se voyant découvert, au lieu d'obéir, se campa fièrement le javelot en arrêt dans la main droite, tenant sa lance de la main gauche, le sabre-poignard passé au bras gauche. Devant cette attitude hostile du Touareg, le capitaine fonça sur lui, para le javelot qui lui fut lancé ; le cheval seul eut une légère blessure à la tête.

D'un coup de pointe le capitaine Imbert, en passant au galop, blessa son adversaire à l'épaule. Le lieutenant Mourouzi, qui chargeait derrière le capitaine, asséna sur l'épaule gauche du Touareg un vigoureux coup de sabre qui sépara presque le bras du tronc. En même temps son adversaire lui traversait la cuisse d'un coup de lance. Le maréchal des logis, qui venait derrière, fendit d'un coup de sabre la tête du Touareg qui tomba.

Le maréchal des logis et un spahi qui avait mis pied à terre s'approchaient du Touareg baignant dans son sang, lorsque celui-ci, qu'ils croyaient hors de combat, se relevait d'un bond, arrachait son sabre de son bras inerte et, quoique aveuglé par le sang, fit un dernier moulinet, blessant, avant de tomber mort, le maréchal des logis et le spahi.

Dans une reconnaissance précédente, où fut tué notre bon et brave camarade Bérard, on m'amena un prisonnier. C'était un homme superbe, à la mine fière, très proprement vêtu.

« Vous nous faites une guerre sans merci, lui dis-je ; un des nôtres vient encore de tomber sous vos coups. Tu sais que tu vas mourir ?

— Je le sais, me répondit-il ; si je t'avais pris, je t'en ferais autant.

— Désires-tu quelque chose ? as-tu quelques recommandations à faire ? Si oui, je te promets de faire parvenir dans ta tribu tes dernières volontés.

— Je te crois, me dit-il. Et, sans qu'un muscle de son visage tressaillit, il dicta à M. l'interprète Saïd son testament, expliquant la façon dont s'y prendraient les siens pour régler ses dettes, et donna le nom de l'ami auquel il confiait sa famille.

Cela fait, se tournant vers moi, il me dit : « Je voudrais bien faire ma prière. » Je lui fis délier les mains.

Son salam fini, il me dit avec le même calme : « Si l'endroit où je dois mourir est loin, tes tirailleurs m'ayant malmené, je crois n'avoir pas la force de marcher. »

Je lui fis donner un âne sur lequel il monta : et tranquillement, se mettant en tête du peloton d'exécution qu'il avait l'air de commander, il partit à la mort après m'avoir remercié et dit adieu. Il tomba en face sans faiblir.

Celui-là était un homme. C'est à regret, je l'avoue, que je l'envoyai à la mort ; sa bravoure m'avait ému, mais le corps de Bérard était là tout sanglant pour fermer mon cœur à la pitié.

Imrads. — Les Imrads ou vassaux sont des Touaregs de race inférieure ; leur costume et leur armement sont les mêmes que ceux des Echaggaren. Lorsqu'il y a un demi-siècle, après la conquête, la confédération se fut partagé le pays, chaque tribu alla exploiter le coin de terre qui lui était échu en partage, emmenant avec elle ses Imrads et ses Bellahs. Les Kel-Souk, les Kel-Oulli, les Kel-Inchéria et les Immedederen restèrent avec les Tenguéréguiffs, soit autour de Tombouctou, soit dans le Kili et le Kissou.

Les Imrads avec lesquels nous sommes en contact à Tombouctou le plus directement, sont les Immedederen. Ils ont un grand chef, Mohamed Touani, qui habite au Nord ; son autorité n'est que nominale.

Les deux fractions qui se partagent le terrain de parcours du lac Horo à Tombouctou ont pour chefs réels Aga Khamé (La Ramée) et Sied (dont nous avons fait Siel). La Ramée est le premier des Imrads touaregs qui se soit franchement rallié à nous.

A mon arrivée à Tombouctou, alors que toutes les tribus se tenaient dans une position d'expectative hostile, La Ramée apportait à M. l'interprète Saïd des renseignements qui nous furent toujours utiles. C'était le seul qui eût foi en notre étoile ; et il fallait de la confiance et du courage à ce moment-là. Il fut corps et âme à nous lorsque je lui eus fait reprendre, par le capitaine des spahis soudanais Imbert, ses troupeaux que lui avaient razziés les Kellantassars.

Siel, le chef des Immedederen de l'Ouest, est l'âme damnée de Sobo. C'est un de ses conseillers et son espion favori. Il a les extrémités rongées par la lèpre ; mais cette infirmité ne lui a rien enlevé de sa vigueur et de son intelligence remarquables. Les Imrads sont essentiellement pasteurs.

Chaque fraction imrad a son terrain de parcours propre, généralement respecté par la fraction voisine. En cas de lutte, tout Imrad en état de porter les armes marche avec la tribu touareg à laquelle il est inféodé. Il serait de bonne politique d'attirer à nous les Imrads en prenant résolument leur défense, le cas échéant. Ils pourront devenir des auxiliaires précieux et nous servir de tampon.

(*A suivre.*) Cᵗ A. Réjou.

TOUAREGS ET MEHARI BÉRABICHES. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

IMRADS KEL AOUZA DES BORDS DU LAC TÉLÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU[1]

ET DANS LA RÉGION NORD,

PAR M. LE COMMANDANT RÉJOU.

II

TYPES BAMBARAS.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Bellahs. — La condition du bellah vis-à-vis du Touareg, rappelle celle du captif de case chez les noirs du Soudan. Le bellah est un métis touareg et indigène. Il cultive pour l'Echaggaren auquel il est attaché, surveille ses troupeaux, exerce les différents métiers nécessaires au bien-être de son seigneur, l'accompagne à la guerre, et combat à son côté.

Captifs. — La condition du captif chez les Touaregs est la même que partout ailleurs au Soudan. Le captif doit son travail à son maître ; mais le maître est tenu à remplir certaines obligations vis-à-vis de son captif. La *Case de l'oncle Tom* et quelques romans ont faussé nos idées en France sur l'esclavage, tout au moins sur ce qu'il est au Soudan.

La liberté vaudrait certainement mieux pour le captif, cela n'est point douteux ; mais il n'est pas malheureux. La loi musulmane le protège, et c'est un capital que le maître conserve avec soin.

Le maître doit au captif le logement, la nourriture, les vêtements, et est contraint de lui accorder à certains jours de la semaine le droit de travailler pour lui. Le Coran défend les mauvais traitements ; et, s'il est avéré qu'un maître a maltraité son captif, le conseil des anciens qui fonctionne dans chaque village le lui retire. Le captif peut toujours se racheter. L'enfant né des œuvres du maître et d'une captive, ce qui arrive souvent, devient *captif de case ;* il fait partie de la famille, ne peut dans aucun cas être échangé ou vendu, a certains droits à l'héritage de son père. Sa mère devient libre.

J'ai connu des captifs plus riches que leurs maîtres. Autour de nos postes nous avons créé des villages dits *de liberté* dans lesquels nous recueillons les captifs auxquels, pour une raison ou une autre, nous avons rendu la liberté. Nous y recueillons ceux qui s'y réfugient ; c'est un asile sacré et inviolable.

Il faut bien que la captivité soit douce, puisque j'ai vu, pendant la période des opérations militaires contre les Touaregs, des captifs rendus par nous à la liberté, par nous bien vêtus, bien traités, bien nourris, s'enfuir

1. *Suite. Voyez p.* 409.

pour rejoindre leurs maîtres. Fatigués de les prendre et de les reprendre, nous avons été obligés de les envoyer sous escorte à Ségou, et leur avons imposé ainsi la liberté. Les captifs et les troupeaux sont la richesse des peuplades du Soudan ; elles se feront tuer pour les défendre.

Il serait impolitique, comme le fit certain gouverneur, dans un élan de générosité, de supprimer la captivité. Le décret qui proclamait cette suppression, fait peut-être pour la galerie, ne fut, Dieu merci! pas exécuté ; mais ce décret, exploité par ceux qui nous étaient hostiles, ébranla et compromit l'influence française de Tombouctou à Kayes.

Lorsque Samory, ce grand chasseur d'esclaves, qui ne peut vivre et soutenir sa puissance que par la guerre, aura disparu, lorsque nous pourrons d'une façon effective faire la police de notre immense frontière et empêcher l'infiltration des captifs sur nos marchés du Soudan, la captivité s'éteindra toute seule lentement.

Les tribus arabes de la région, qui vivent à la façon touareg, sont religieuses ou guerrières ; ce sont :

Les Iguellad, dont la fraction la plus importante est celle des Kellantassars ;

Les Kel-N'Koumder, chef Djeddov ;

Les Aal-sidi-Ali, chef Mohamed Akmed el Bo Kori. Ces deux dernières tribus sont maraboutiques. Ces fractions principales se subdivisent en campements comprenant un nombre plus ou moins grand de tentes et portant des noms particuliers.

Ce sont les Iguellad en général, et les Kellantassars en particulier, qui, après Tacoubao, où ils avaient combattu, ont continué contre nous une résistance qu'encourageait notre inaction. Le marabout N'Gouna, qui commandait la fraction kellantassar du Nord, homme d'une grande intelligence, en était arrivé, grâce à quelques succès faciles sur les populations que nous ne protégions pas, à avoir un prestige qui lui permit, en juillet 1895, de réunir autour de lui plus de 800 guerriers. Pour le réduire, au début, il eût fallu une reconnaissance de quelques jours, si on l'eût permise. Il fallut, plus tard, une campagne de cinq mois vigoureusement menée par les officiers qui commandèrent les colonnes, pour purger le pays.

L'occupation de Sumpi et une marche de quelques jours autour du lac Faguibine, en plein pays kellantassar, où nous campâmes dans le cimetière des ancêtres, acheva de ruiner le prestige de N'Gouna, fort ébranlé depuis le jour où il n'avait plus été heureux.

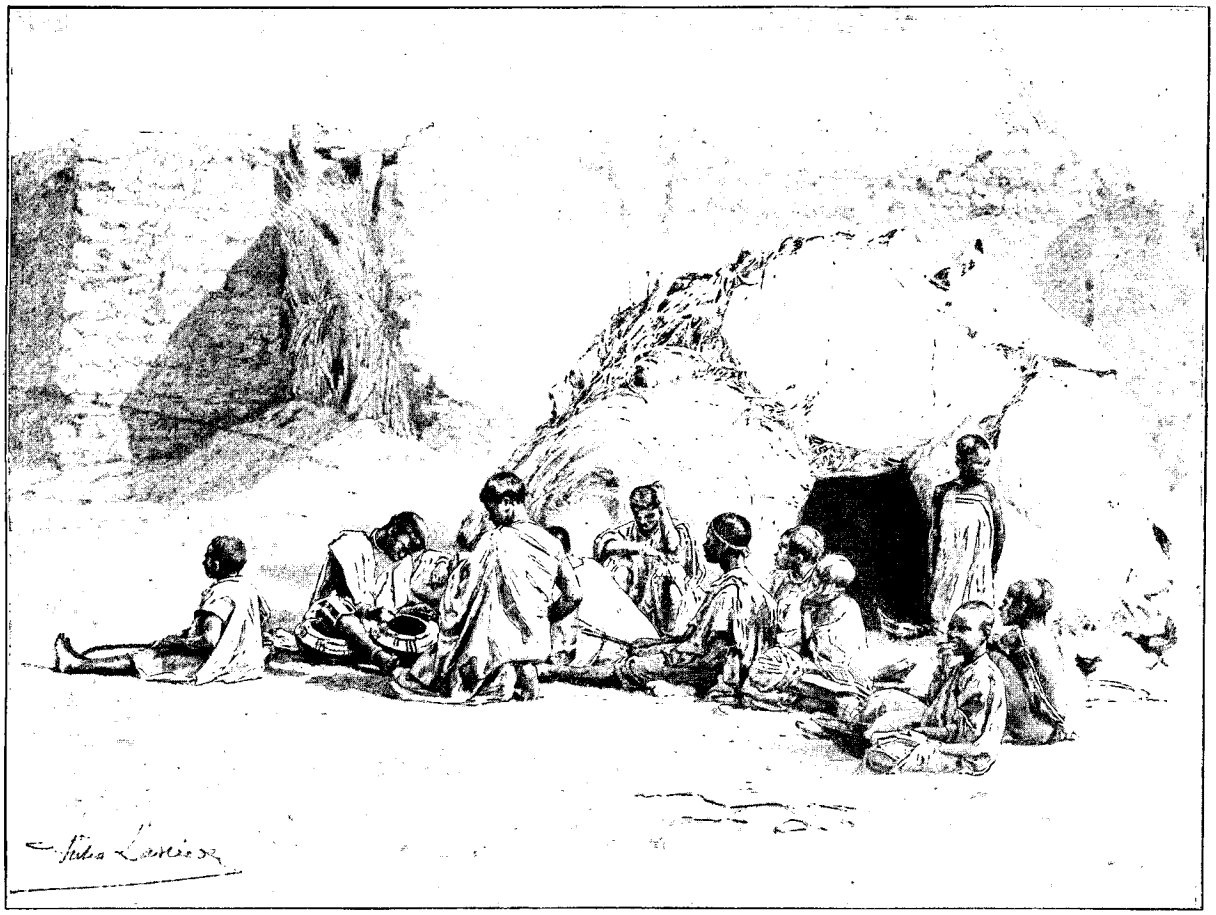
N'Gouna fut dépossédé de son titre de chef. « Nous l'avons enterré dans un trou dont il ne sortira plus », me disait son frère Alouda. Les Kellantassars soumis, je leur fis élire quatre chefs ; plus il y en a mieux cela vaut. Le terrain de parcours des Kellantassars du Nord s'étend tout autour du lac Faguibine ; quelques fractions ont leurs tentes près des lacs Kabara et Tenda dans le cercle de Sumpi. Ils ont d'immenses troupeaux et de nombreux captifs qui peuplent quelques villages entre les lacs Gawati et Takadji.

AU BORD DU LAC DAOUNA. — DESSIN DE SLOM.

Depuis l'occupation de Sumpi et la création du poste de Raz-el-Ma, l'intérêt des Kellantassars est de vivre en paix avec nous.

Autrefois, les Kellantassars étaient tenus en tutelle par les Tenguéréguiffs. La victoire de Tacoubao et les échecs que subirent ensuite les Tenguéréguiffs les affaiblirent considérablement. Les Kellantassars en profitèrent pour secouer leur vasselage.

Trop faibles pour lutter, les Tenguéréguiffs laissèrent faire. S'ils n'ont pas aidé N'Gouna dans la lutte



SÉDENTAIRES À KABARA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

qu'il soutint contre nous, c'est qu'ils avaient peur de voir les Kellantassars les surpasser en renommée et qu'ils ne pardonnaient pas leur défection.

Les Kel-N'Kounder, les Kel-Aouza et les Aal-sidi-Ali sont des tribus religieuses. Elles ne prirent part à la lutte contre nous que par leurs prières, leurs subsides en vivres, et les renseignements qu'ils venaient chercher à Goundam ou à Tombouctou, pour aller les porter à N'Gouna.

J'avais l'air de ne pas m'en douter, car j'aurais eu le mauvais rôle en sévissant contre ces gens qui venaient mendier en égrenant leur chapelet et me répétaient sans cesse que chez eux, comme armes, ils n'avaient même pas un couteau. Quelques jours avant mon départ définitif de Tombouctou, cette vieille canaille hypocrite de Djeddou, chef des Aal-sidi-Ali, qui nous avait trahis autant qu'il avait pu, vint me voir. A l'époque troublée, j'avais souvent sa visite et je lui racontais toujours ce que je voulais faire, sachant bien qu'en bon Arabe il prendrait la contre-partie pour la raconter à N'Gouna, qui par suite fut toujours mal renseigné. Djeddou me demanda un cadeau, un souvenir. Je ris encore de la tête qu'il fit lorsque, en lui remettant une paire de lunettes, je lui racontai toutes ses menées, en ne lui cachant pas le peu d'estime que m'inspirait sa personne.

La population sédentaire comprend : les Galibis, les Sonraï, les Bambaras, etc.; j'aurai l'occasion d'en parler en étudiant les différentes zones de la région du Nord. Nous ne protégeons cette population d'une façon effective que depuis l'arrivée au Soudan du colonel de Trentinian comme gouverneur.

La population sédentaire a la longue habitude d'obéir passivement au plus fort. Notre domination, basée sur la justice et la bonté, sera regardée par elle comme un bienfait, si, continuant à la protéger contre les nomades, nous respectons sa religion, ses mœurs et ses coutumes. Le sédentaire est intéressant, parce que c'est lui qui produit.

L'occupation de Raz-el-Ma, à la pointe Ouest du lac Faguibine, un poste à la mare de Bankor, nous donnent nos coudées franches au Nord.

Les Tenguéréguiffs sont enserrés dans le triangle Goundam, Raz-el-Ma, Sumpi; les Kellantassars mis dans l'impossibilité de nuire. Un ou deux bateaux pontés sur le lac Faguibine pourront faire la police des lacs, permettront des déplacements de troupes rapides et assureront, en tout temps, le ravitaillement du poste de Raz-el-Ma par Goundam.

Raz-el-Ma est en outre une menace constante pour les Allouch's de Oualata, qui ne peuvent plus vivre sans notre permission. La contrebande devient difficile, et les sédentaires de l'Isa-Ber et du Bara-Isa pourront ensemencer, produire et se multiplier sans crainte des brigands et de l'esclavage. De ce côté de nos possessions africaines le rêve du colonel de Trentinian sera une réalité. Le colonel m'écrivait en octobre 1895 : «... Peu à peu nous aurons tendu de Saint-Louis à Bakel, de Bakel à Nioro, Sokoto, Tombouctou, un immense réseau dont les mailles se resserrent rapidement depuis quelque temps ; et, d'ici trois ou quatre ans, personne ne pourra plus passer sans notre permission sur cette frontière de 1 600 kilomètres.»...

« Sans opérations militaires, sans nous porter au delà de notre frontière, nous serons alors les maîtres absolus des peuples qui habitent le Sénégal, la rive gauche du Niger et le Maroc. »

Avant de partir du Soudan, le colonel a pu voir une partie de son programme réalisée. Celui-là fut un chef. A une haute intelligence il joignait une bienveillance que, ayant été pendant vingt-cinq ans dans l'infanterie de marine, je n'ai jamais rencontrée à un tel degré ailleurs. Je ne serai, j'en suis certain, démenti par aucun de ceux qui eurent l'honneur de servir sous ses ordres.

La situation dont je viens de parler étant bien établie à l'Ouest et au Nord, nous pouvons regarder ce qu'il y aurait à faire du côté de l'Est. Lorsque le lieutenant de vaisseau Hourst partit de Tombouctou pour accomplir sa belle mission sur le Niger, je ne pus, à mon grand regret, lui donner que de vagues renseignements sur les populations avec lesquelles il allait se trouver en contact.

Les peuplades de l'Est, si elles n'étaient pas, systématiquement sans doute, entrées en rapport avec nous, n'avaient jamais fait acte d'hostilité. Nous avions été trop occupés au Nord. On ne peut tout faire.

J'eus quelques renseignements par la suite; ils m'ont permis de fixer mes idées.

Nous aurions peu à gagner en entrant en lutte avec les nomades de l'Est, nombreux et guerriers. Nos effectifs au Soudan n'y suffiraient pas. Le Touareg est un musulman assez tiède, mais il peut surgir un marabout qui réveille son fanatisme. C'est une éventualité à envisager; et diminuer la garnison de Tombouctou serait une faute.

Là-bas, on n'est respecté que si l'on est fort. La mission Hourst a négocié et traité avec les populations riveraines du Niger; il est de bonne politique d'exécuter à la lettre ce qu'il a promis.

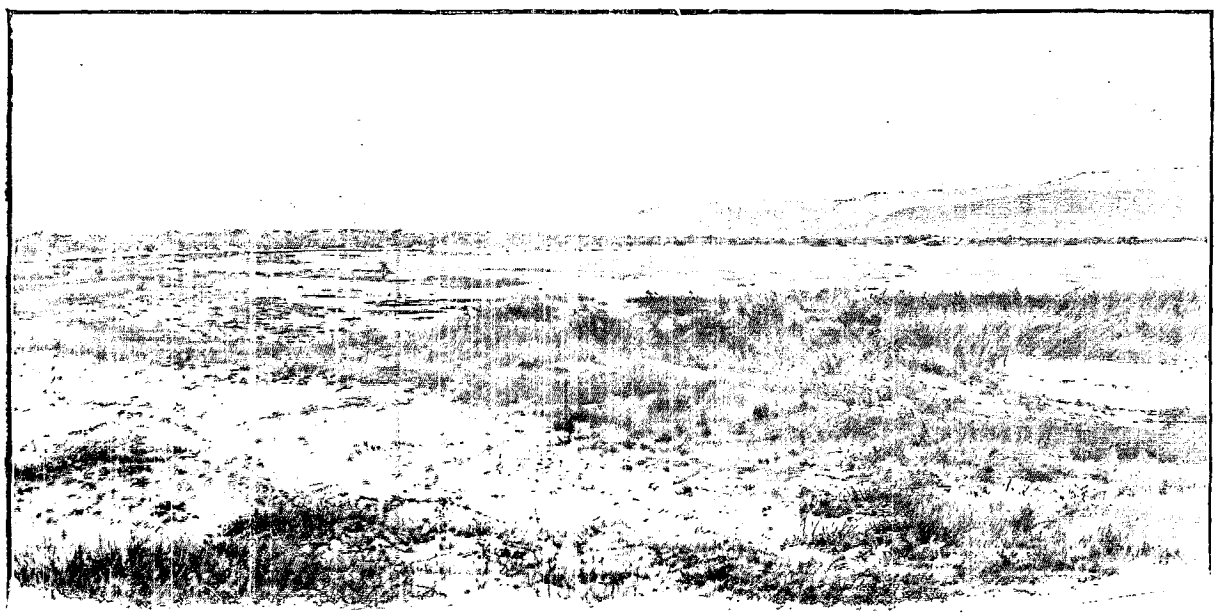
Je crois que dans quelques années, si nous sommes habiles, en restant honnêtes avec les Touaregs, nous serons, commercialement parlant, les maîtres du Niger, de Tombouctou à Say.

Ce serait un beau résultat, et le commerce français aura un champ immense à exploiter, si nos producteurs ont l'intelligence de fabriquer et d'exporter des produits en rapport avec les habitudes, les usages et les mœurs des pays auxquels ils sont destinés.

Dans l'intérêt de notre pénétration dans l'Est, avant d'arriver aux Aoulliminden, il faudrait nous assurer le concours des Kountas.

Les Kountas, tribu maraboutique et guerrière, dominèrent autrefois à Tombouctou.

Vaincus par les Touaregs, ils allèrent s'installer, une partie à l'Est, près des Aoulliminden, l'autre partie au Sud-Est, sur la rive droite du fleuve, près des Iguadaren. Un petit nombre resta à Tombouctou et ne quitta la

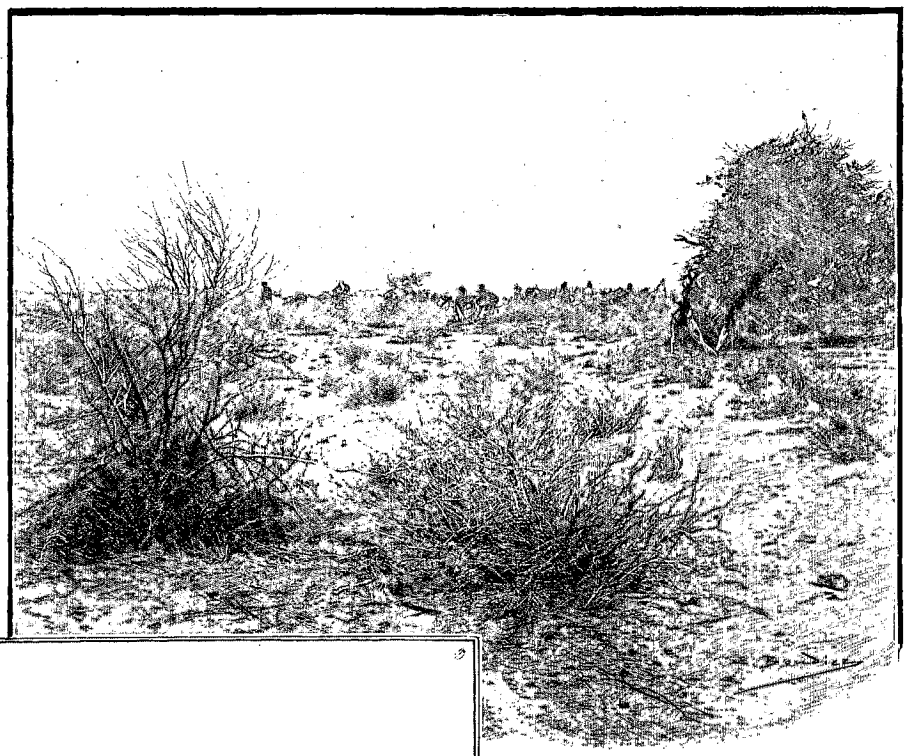


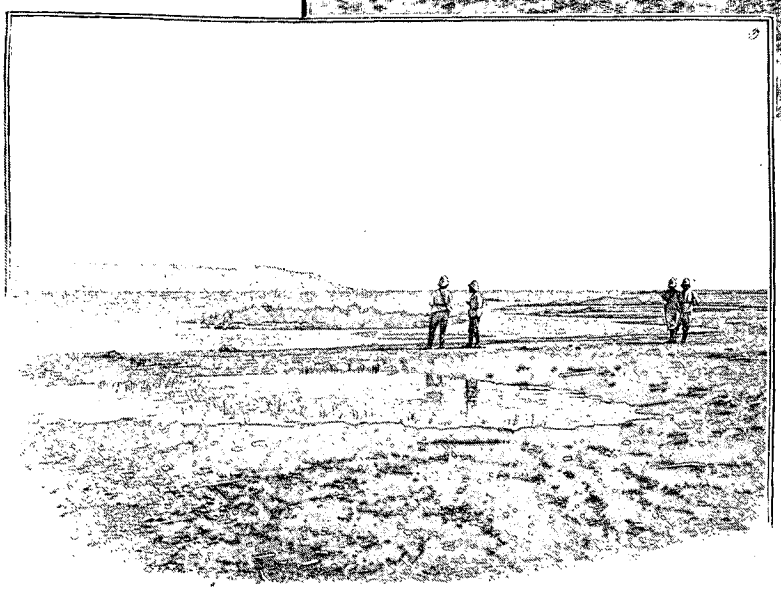
POINTE NORD DE LA MONTAGNE DE GOUNDAM. — DESSIN DE BOUDIER.

ville qu'au moment de l'occupation française. Ce fut à un Kounta, Bakay, qui lui avait donné l'hospitalité, que Lentz dut la vie.

Les Kountas qui vivent au Sud-Est ne sont pas heureux près des Iguadaren. J'avais entamé des négociations pour les faire revenir autour de Tombouctou; mon départ m'empêcha de les poursuivre. D'après les renseignements que l'on me donna, les deux personnalités les plus marquantes des Kountas sont Abidin et Alouata; ce sont les deux frères, et ils commandent la tribu.

Abidin serait un guerrier remarquable; Alouata, un marabout distingué, lettré, intelligent et généreux. Ce serait surtout Alouata qui aurait hérité de la considération qu'on accorde dans la région Nord à sa famille et à sa race. Je crois que les Kountas pourraient être pour nous des auxiliaires précieux dans l'œuvre du développement de notre influence vers l'Est. En utilisant le tempérament guerrier d'Abidin, ne pourrait-on pas former ce corps auxiliaire de police, rêvé par le colonel de Trentinian, pour surveiller notre vaste frontière, du Nord à l'Ouest?





UN COIN DE LA DEUXIÈME ZONE. — LIMITE DES INONDATIONS.
DESSIN DE BOUDIER.

Avant de passer à la description du pays, il me reste à parler des sédentaires, sur lesquels je n'ai dit que fort peu de chose.

Sur le Niger et sur ses dérivés, de Korgha, à l'Est, jusqu'au lac Débo, les sédentaires, Galibis, Sonraï, Bambaras, Habès, etc., occupent les rives. Ils cultivent les plaines limitrophes de l'eau, fécondées chaque année par les inondations. Leurs villages sont construits sur les éminences où les crues n'atteignent pas.

Il n'est pas rare de voir deux ou trois races dans le même village, ayant un chef particulier et vivant en fort bonne intelligence.

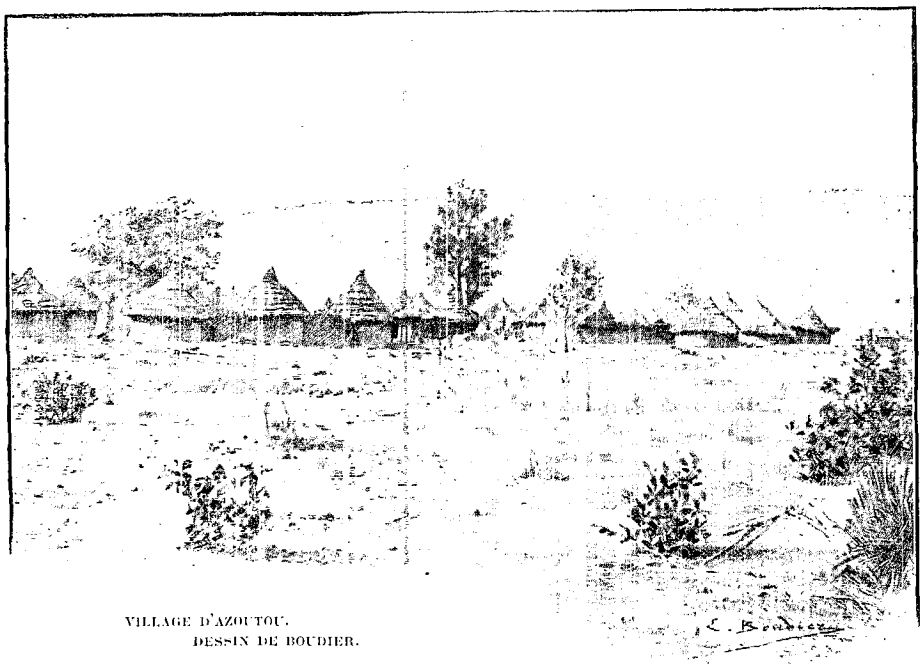
Les sédentaires sèment et récoltent : le mil, le maïs, le *niébé* (haricot du pays), le coton, le tabac, qui y viennent d'une façon remarquable. Le blé se cultive un peu autour de Tombouctou, et, sur une plus vaste échelle, dans la région du lac Daouna.

La zone inondée est encore, après le retrait des eaux, le point du pays où se trouvent les plus riches pâturages; aussi y rencontre-t-on de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons.

L'élevage du cheval se fait chez les Habès, dans le Fermagha, dans le Haoussa Kataoual.

Dans ce pays, riche entre tous, où il n'y a qu'à gratter le sol pour récolter, le sédentaire est pauvre. Cela

tient à ce qu'il n'ose s'écarter de son village, de peur d'être fait captif par les Maures, et que, plus il en a, plus lui en prend le Touareg. En 1895, les villages de sédentaires établis entre Tombouctou et Goundam faillirent mourir par la famine. En butte aux incursions des Kellantassars et pas du tout protégés par nous, ils ne purent cultiver. Trois villages furent complètement razziés, de janvier à juillet et, dans l'un d'eux, Douïkiri-Bani, il ne resta que cinq habitants qui avaient pu, par la fuite, échapper à l'esclavage. Plusieurs furent tués, et les Maures Allouch's vendirent 89 femmes ou enfants sur le marché de Oualata.



VILLAGE D'AZOUTOU.
DESSIN DE BOUDIER.

Entre Goundam et le lac Gawati, le sort des sédentaires fut plus heureux. Sobo, le chef des Tenguéréguiffs, moyennant un tribut, les couvrit de sa protection, et, grâce aux Touaregs, en pays français, ils vécurent relativement heureux.

Entre le lac Gawati et Sumpi se trouve le pays le plus riche de la région. Les villages de cette zone, inféodés aux Tenguéréguiffs, étaient insuffisamment protégés par eux des incursions des Kellantassars ou des Maures. Aussi l'occupation de Sumpi, le 19 novembre 1895, fut-elle regardée par eux comme un bonheur. Notre drapeau à peine arboré, les sédentaires, qui nous connaissaient par le passage de la colonne Joffre, vinrent à nous sans arrière-pensée.

L'histoire du Soudan offre peu d'exemples d'un poste créé et édifié en si peu de temps, grâce au concours *volontaire* des habitants.

Le sédentaire, habitué depuis des siècles à subir la loi du plus fort, pratique une lâche résignation.

Un bourdame (Touareg) armé de sa lance, de son javelot et de son poignard, mettra en fuite 100 Galibis armés comme lui.

La peur ne se raisonne pas.

Un jour, 3 Kellantassars s'étaient introduits dans un village, près de Tombouctou, et avaient pris tout ce qu'ils pouvaient emporter. Le village comptait plus de 150 hommes armés.

Le chef du village vint avec quelques notables, bien longtemps après, comme toujours, me rendre compte du méfait commis. Au cours du palabre, je leur fis sentir combien avait été grande leur lâcheté, et incommensurable leur sottise: le chef du village, un vieux à barbe blanche, me répondit : « Que veux-tu! nous sommes des femmes. »

« Avant que vous occupiez Tombouctou, me disait Alfa-Seïdou, maire actuel de la ville, un Touareg arrivait ici, se faisait ouvrir la maison qu'il jugeait digne de le recevoir, en plantant sa lance dans la porte, s'installait, exigeait bonne chère et le reste. Lorsqu'il lui plaisait de partir, il s'en allait, et son hôte s'estimait heureux d'en être parfois quitte à si bon compte. Se plaindre! A qui? Pourquoi? C'était tout naturel! » Il faudra longtemps pour donner du nerf et du cœur à ces races avilies par une longue servitude, insensibles moralement, et qui ne savent plus pratiquer que le mensonge et l'hypocrisie.

Il est nécessaire, dans leur intérêt, de nous faire violence et d'être durs envers elles, jusqu'au jour où nous les aurons assez relevées pour qu'elles ne prennent pas la bonté pour de la faiblesse.

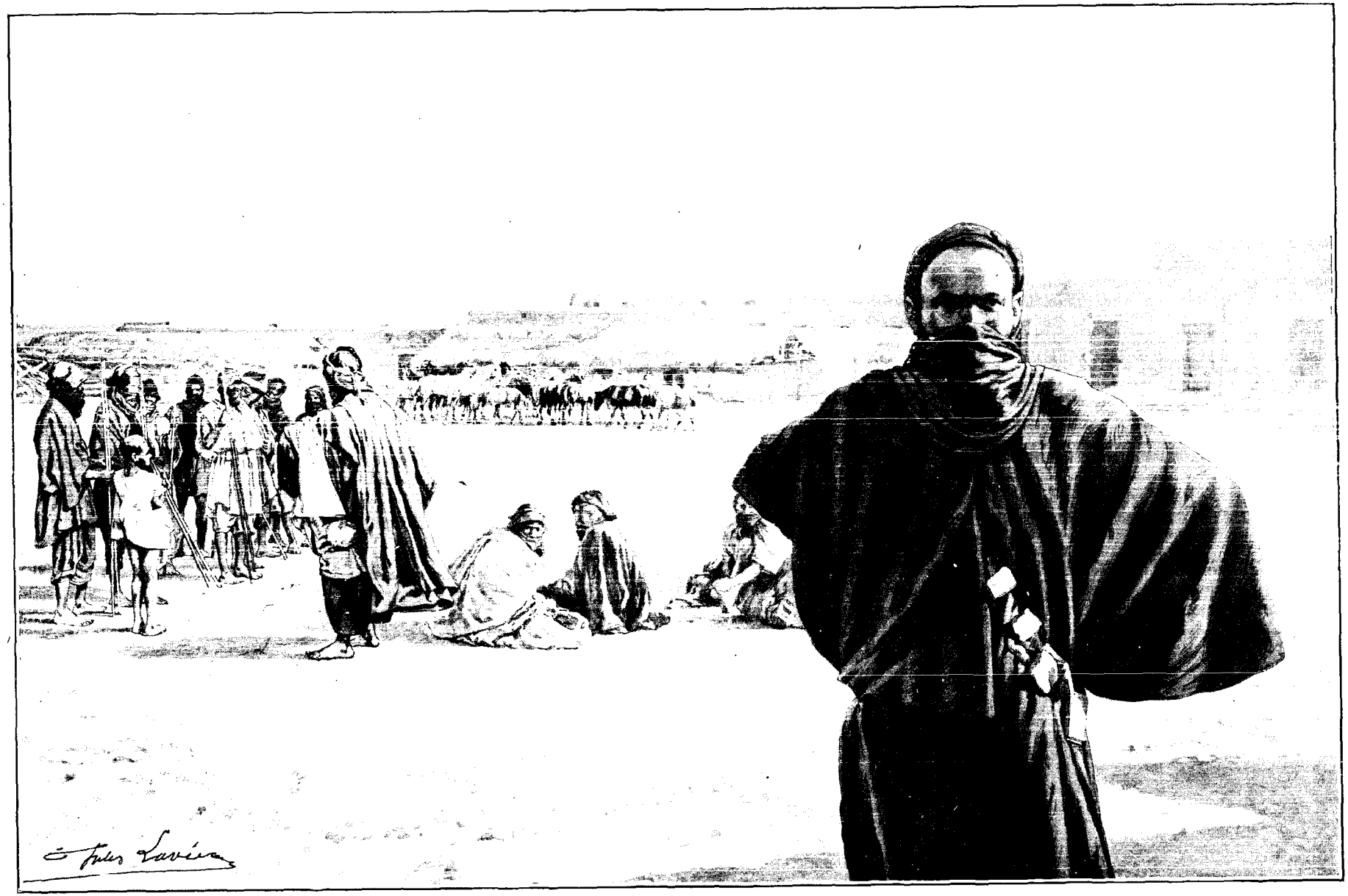
Description du pays entre Tombouctou, El-Ouadji et Goundam. — L'immense territoire qui embrasse la région Nord peut être classé en deux zones :

1° La zone cultivée et des pâturages, fertilisée chaque année par les inondations;

2° La zone sèche, pays de sable, parsemée de mimosas, d'euphorbes et de gommiers.

La première zone est une vaste plaine présentant, à l'époque des crues du Niger, l'aspect d'un marais herbeux duquel émergent quelques îlots boisés, habités par les sédentaires du Kili et du Kissou.

Ces villages avaient, il y a deux ans, un aspect délabré. Les cases rondes en terre, couvertes d'un toit



TOUAREGS IMMEDEDEREN ET LEUR CHEF. — DESSIN DE J. LAVÉE.

conique en paille, tombaient en ruine et donnaient l'impression du découragement et de la pauvreté. Les habitants de ces pauvres villages, hébétés par la peur du Touareg, ne respiraient en paix qu'à l'époque des inondations. Les inondations ont chaque année des limites variables. La limite extrême est marquée par une ligne de dunes ayant à peu près une direction Est-Ouest, au nord du marigot de Goundam. Au pied de ces dunes poussent quelques beaux arbres et des broussailles épaisses. C'est cette ceinture verte qui sépare la partie arable du désert

La deuxième zone s'étend à l'infini vers le Nord; l'herbe fait place aux *crams-crams*; les dunes succèdent aux dunes; la végétation s'atrophie; les arbustes tordus et souffreteux deviennent plus petits, l'herbe brûlée par le soleil fait çà et là des taches grises sur le sable jaunâtre.

C'est le désert, dans lequel le voyageur n'entend plus que le bruit de ses pas, assourdi par le sable brûlant qui cède sous son poids et dont la réverbération sous le soleil lui brûle les yeux.

Vers l'Ouest, et à l'est de la mare de Bankore, on trouve quelques collines rocheuses et, entre les hautes dunes, des dépressions au fond argileux.

L'eau des pluies d'hivernage doit se conserver quelque temps dans ces cuvettes, comme l'indiquent le sol crevassé, une végétation particulière, et surtout les zarbas abandonnées des nomades, qui ont campé aux alentours avec leurs troupeaux.

Entre Tombouctou et Goundam, cette deuxième zone comprend une bande de terrain, longue de 40 kilomètres, sur une largeur de 90 kilomètres environ, où croît en abondance le gommier. C'est le terrain de parcours préféré des Immedederen, des Aal-sidi-Ali, etc., etc. Le nomade ne campe jamais à côté de l'eau. Il construit toujours ses zarbas à 5 ou 10 kilomètres, et habitue ses troupeaux à supporter la soif.

A 150 kilomètres au Nord, il existerait, dit-on, une route commerciale allant d'Aarouan à Oualata sur laquelle, à des distances variables, on trouverait des puits (?)

Région des lacs. — Entre Goundam et Sumpi. — Cette partie étant la plus arrosée est la plus fertile et la plus peuplée. On y trouve les lacs Télé, Faguibine, Taakim, Daouna, Fati, Horo, Gawati, Takadji, Sumpi, Kabara, Tenda, et des mares.

Les grands lacs Faguibine, Horo, Télé, Fati, Daouna, sont entourés par des dunes, ou des collines rocheuses couvertes d'euphorbes ou d'arbustes épineux. La végétation se ressent du voisinage de ces masses d'eau, et, en particulier du côté de Sumpi, on a l'impression des paysages du sud-est du Soudan. Près de Sumpi, on traverse de hautes futaies et des taillis, et le village est entouré au Sud d'une forêt de rôniers.

Entre les bassins des lacs, des collines ferrugineuses alternent avec les dunes et on voit de vastes dépressions qui, après chaque hivernage, font de superbes pâturages, parcourus par les imrads des Tenguéréguiffs.

SENTINELLES TOUAREGS. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Les bords des grands lacs sont peu habités par les sédentaires, qui préfèrent le voisinage direct du Niger, où les terrains arables ont une superficie plus grande et sont plus productifs. Les Tenguéréguiffs ont quelques villages de captifs près du Gawati et du Takadji. Quelques-uns de ces lacs, presque tous reconnus et fixés sur la carte par le lieutenant de vaisseau Hourst, méritent une mention particulière : le Faguibine, par sa grandeur et le phénomène auquel il doit sa formation; le lac Horo, par sa beauté, et le Daouna, par la richesse qu'il donne tous les ans, en s'asséchant, au vaste terrain qu'il recouvre. Lorsqu'on voit le Takadji, le Gawati et le Sumpi à la saison des hautes eaux, on a l'impression de grands lacs. Ce ne sont que des blancs d'eau.

A la saison sèche, l'eau se déverse dans le fleuve, laissant à découvert, sur une longueur de 15 kilomètres environ, le terrain qu'elle avait envahi.

On va à pied sec de Sumpi à Niodougou en trois quarts d'heure; il faut une journée en suivant la limite de l'inondation, pour faire le même trajet à la saison des hautes eaux.

A mesure que l'eau se retire, les habitants des villages de Mangourou, Tandidaro, Niodougou, Sumpi, etc., ensemencent le terrain laissé à découvert.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que tous ces lacs communiquent entre eux ou directement avec le fleuve.

Le lac Faguibine, qui a 110 kilomètres de long, présente sur son bord Nord le phénomène curieux d'une grande quantité de troncs d'arbres qui émergent de l'eau. Lors de la colonne contre les Kellantassars autour du Faguibine, en décembre 1895, la navigation, pour les chalands qui nous suivaient le long du bord, fut difficile et dangereuse.

CASE DE HABÉ. — DESSIN DE GOTORBE.

Le vent soufflait du Sud, les vagues lacustres, courtes et fortes, rejetaient les chalands sur les troncs d'arbres. Je n'ai pu juger de l'espace occupé en profondeur par les arbres submergés; mais ils occupent en longueur plus de 40 kilomètres. Il y a eu évidemment envahissement par l'eau, et ce phénomène s'est produit soit par affaissement du sol, soit par la rupture d'un seuil qui séparait cette plaine basse du fleuve. Il existe entre les rives est et ouest du lac Faguibine des différences profondes. La rive Est a l'aspect du bassin rocheux, aux eaux profondes, parfaitement limité. Sur la rive ouest, au contraire, on a l'impression, comme au Nord d'un vaste terrain inondé. A la saison sèche, les eaux du lac Faguibine se retirent fort peu. Taguilem et les quelques petits îlots du lac ne seraient-ils pas les vestiges d'une barrière montagneuse dont la suppression par une cause quelconque aurait permis au lac Télé de s'étaler à l'Ouest?

Les vieillards de Goundam racontent qu'il y a une soixantaine d'années, la partie occidentale du lac Faguibine n'existait pas et que l'île Taguilem faisait partie de la terre ferme.

Le lac Taakim, situé plus au Nord et qui a un développement de rives de plus de 30 kilomètres, doit sa naissance au Faguibine; il en est de même de la grande mare de Bankore. C'est aussi le lac Faguibine qui forme la Daouna, en déversant le trop-plein de ses eaux dans la dépression, par un marigot sinueux.

Si l'on rapproche le phénomène, qui s'est produit pour le Faguibine du phénomène inverse qui sembla s'être opéré à Tombouctou, on serait porté à croire que, dans cette partie du Soudan, il y aurait eu, comme en Scandinavie, ce qu'ont relevé les géologues : soulèvement d'un côté et affaissement de l'autre. Il faudrait déterminer l'axe suivant lequel ce mouvement de bascule s'est produit. Il paraît que dans l'Est, dans le pays des Aoulliminden, il s'est aussi formé de grands lacs.

Les formations de ces grandes masses d'eau ont causé une perturbation dans le régime du Niger. Ce beau fleuve, aux eaux profondes, il y a moins d'un siècle, a perdu en profondeur ce qu'il a gagné en s'étalant.

Daouna. — Le pays qui entoure le lac Daouna est en entier, depuis la prise de Tombouctou, habité par les Touaregs Tenguéréguiffs. Les Kellantassars en revendiquent, mais timidement, la possession.

Le Daouna est formé, comme je l'ai dit, par le Faguibine. Le marigot qui réunit les deux lacs est situé à 35 kilomètres environ de Raz-el-Ma, et à six heures de marche du village de N'Bouna. Lorsque la dépression du Daouna a atteint son plein, Daouna et Faguibine présentent l'aspect de deux vases communiquants.

Le Daouna a alors l'aspect d'un lac immense; mais, à la baisse des eaux, vers le milieu de la saison sèche, l'évaporation a fait son œuvre, et le Daouna ne se compose plus que de deux immenses mares : Ouorabongo et Donkoré. Un fossé peu profond d'un kilomètre environ relie ces deux mares.

A la fin de la saison sèche, il n'y a plus d'eau que dans la mare d'Ouorabongo; elle est verdâtre et croupie,

les nomades n'en prennent plus qu'à son extrémité Ouest (Nitiné). C'est à ce moment que se concentrent en ce point les immenses troupeaux des Tenguéréguiffs. Les terrains laissés à découvert par l'eau sont couverts de lougans ou pousse le mil, le riz et surtout le blé.

La culture du blé se fait en majeure partie près du village de Dokouré, habité par des Galibis et des captifs. Un massif montagneux limite le Daouna au Nord-Est; le reste de la dépression inondée a une ceinture de dunes assez élevées, qui sont doublées au Sud-Est par de petites collines ferrugineuses envahies par les euphorbes. Le village d'Azoutou, situé sur un monticule broussailleux, est un point stratégique pour une colonne appelée à opérer dans le Daouna. Azoutou est à l'est du lac; à cinq heures de marche environ, et à dix-huit de Bitagongo.

A l'époque des hautes eaux, la pointe ouest du Daouna est à douze heures de marche de Raz-el-Ma.

Sol. — Sol industriel. — Produits divers. — Le sol arable se trouve à proximité des cours d'eau et comprend tous les terrains inondés pendant l'hivernage. Sa superficie est considérable.

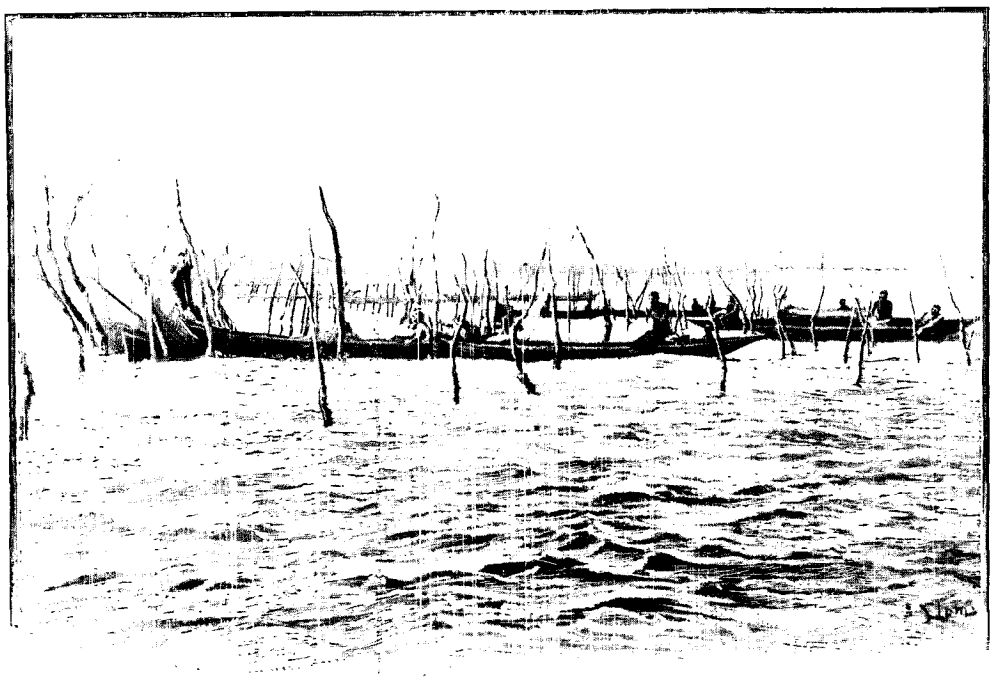
On trouve de fort belle gomme et en abondance entre Goundam et Tombouctou; entre le lac Télé et le lac Horo. L'exportation ne peut guère s'en faire aujourd'hui, à cause de la difficulté des communications. Au commencement de 1896, lorsque j'eus décidé deux négociants de Tombouctou, Milade et Bachir, à nouer des relations commerciales avec Kayes, au lieu d'aller chercher des marchandises au Maroc, je leur donnai le conseil d'emporter un chargement de gomme sur leurs chameaux qui partaient à vide. Ils réalisèrent un beau bénéfice, car la gomme sur le marché de Tombouctou valait 0 fr. 10 le kilo, et à Kayes 1 fr. 25.

La liane caoutchouc se trouve en abondance dans les forêts qui bordent les cours d'eau, le long de l'Issa-Ber et du Bara-Issa, principalement du côté d'El-Ouadji et de Sumpi.

Les indigènes ne l'exploitent que fort peu et fort mal. Au lieu d'inciser les lianes, ils les coupent par tronçons, les exposent au feu, les font suer, recueillent le suc qu'elles rendent, et le précipitent au moyen de l'acide qu'ils retirent d'un fruit (le saba).

J'ai vu aussi employer ce moyen rudimentaire, qui détruit la liane pour quelques années, dans le Sud du Soudan, entre Kouroussa et Banko.

Le sel s'extrait à Taodénit, à deux jours de marche d'Aarouan, à dix jours de marche environ de Tombouctou. Le poids de la barre de sel varie entre 40 et 50 kilos, et son prix de 25 à 45 francs, suivant la saison ou l'abondance de cette denrée sur le marché. Ce sont principalement les caravanes des Bérabiches qui l'apportent et fournissent aux négociants, moyennant une redevance, leurs chameaux pour le transport. Lorsque, en 1895, la barre de sel valait 35 fr. à Tombouctou, son prix était de 80 fr. à Saraféré, qui n'est cependant pas très loin, et avec lequel, par le Niger, les communications sont faciles. Dans le Sud, j'ai vu le prix de la barre de sel varier entre 100 et 150 francs.



BAMBARAS SAUMONOS. — DESSIN D'OULEVAY.

Au cours de mes pérégrinations, j'ai vu, dans certains villages, refuser des cauris, de la guinée, du tabac, en échange de denrées, pour un petit morceau de sel de bien moindre valeur. Il y aurait, rien que pour le commerce du sel, de beaux bénéfices à réaliser pour un négociant sérieux et intelligent. Il existe à fleur de terre, près de Niodougun, un minerai de fer très riche. Les indigènes de ce village exploitent ce minerai au moyen de fourneaux rudimentaires, de forme conique, qu'ils chauffent avec du bois. Dans la région Nord, le fer est assez rare et a de la valeur. Il n'est guère employé qu'à la fabrication des lances, des poignards, des

couteaux et des accessoires de sellerie. Parmi les forgerons, qui forment une caste à part, il y a de véritables artistes à Tombouctou. Le cuivre est très rare; aussi est-il recherché. Il fallut sévir rigoureusement contre quelques-uns de nos tirailleurs qui vendaient leurs cartouches de fusil Gras, et menacer de la peine capitale les forgerons qui les achetaient pour avoir le cuivre. Plusieurs villages des bords du fleuve, dans le Kili et le Kissou, se livrent exclusivement à la pêche. Le poisson, ouvert et séché, fait l'objet d'un grand commerce.

PÊCHERIE DE SAUMONOS. — DESSIN DE SLOM.

Les ustensiles de ménage sont en bois et en terre cuite. Il existe dans la région plusieurs villages où se fabrique la poterie, mais celle de Kabara est la plus renommée. Le coton, le ricin, viennent presque sans culture. Le riz, le mil, le maïs, l'arachide, le tabac, le niébé, poussent partout. La culture du blé pourrait être développée tant dans le Daouna que dans le Kili et le Kissou.

Faune. — Il y a dans la région des troupeaux innombrables de moutons, de chèvres et de bœufs; c'est la fortune et la vie du nomade.

Il faudrait introduire et favoriser l'élevage du mouton à laine du Macina et du Mossi. Il existe bien quelques spécimens de cette race, mais ils sont abâtardis par les croisements. L'âne, qui se reproduit très facilement, existe en grand nombre; c'est un animal précieux pour les transports autres que ceux qui se font dans le désert.

Le chameau ne peut vivre près du Niger qu'à une époque de l'année, tant à cause des mouches que des pâturages. Lorsque les caravanes doivent faire un séjour assez long à Tombouctou, elles envoient leurs chameaux au Nord, ou près du lac Faguibine.

Les chameaux venant du Maroc ou du M'Zab sont de plus forte taille que ceux des nomades de la région.

L'élevage du cheval est surtout fait par les Habès et les Peulhs, dans le Haoussa-Kataoual, du côté de Sumpi et dans le Fermagha.

Les Maures Allouch's en élèvent aussi du côté de Oualata; mais généralement ils les achètent très jeunes à Sokoto.

Le cheval est de petite taille, très bien en forme, vigoureux et endurant. Le mulet est inconnu. Ceux qui servaient à l'artillerie étaient un sujet d'étonnement pour les indigènes.

L'autruche, le koba, se rencontrent par troupeaux; il y a plusieurs variétés de gazelles, d'antilopes; j'ai vu des girafes du côté de Sumpi. Le lièvre, le rat palmiste, etc., abondent. Tous ces animaux se tiennent de préférence dans les vastes plaines ondulées et peu boisées, situées entre le fleuve et la région des lacs.

On voit sur l'eau d'innombrables vols d'oies, de sarcelles, de marabouts, de pélicans, et de nombreuses variétés de canards. L'outarde, la perdrix, la pintade, l'alouette sont communes dans les terrains secs voisins de l'eau; la caille est rare.

Le lion, la panthère, l'hyène, le sanglier, le chat sauvage, le chacal se rencontrent un peu partout.

L'habitude qu'ont les indigènes de mettre chaque année le feu aux herbes sèches pour renouveler les pâturages détruit beaucoup de reptiles. Il en reste encore trop, parmi lesquels je citerai le serpent cracheur, le trigonocéphale, la vipère cornue, le boa et quelques couleuvres inoffensives.

Les cours d'eau sont très poissonneux, et les variétés de poissons nombreuses. Le Niger est infesté de caïmans, qui se tiennent de préférence dans les eaux profondes et sont, quelques-uns, d'une taille monstrueuse. Les hippopotames sont communs et parfois dangereux.

Il arrive quelquefois que, pour une cause ou pour une autre, l'hippopotame attaque les pirogues et les

chavire. En mars 1896, un hippopotame, que nous avions blessé, attaqua le chaland en aluminium de 30 tonnes qui nous transportait, et souleva l'avant à plus de 0m,60 hors de l'eau.

Conclusion : je crois en avoir assez dit dans cette notice pour permettre au lecteur de juger notre conquête. On ne peut douter, je crois, de l'avenir de ce riche pays au point de vue agricole, le jour où nous lui aurons donné la paix et la tranquillité absolues.

On ne peut douter non plus de l'avenir commercial de Tombouctou; le chiffre des recettes, qui a décuplé depuis deux ans, parle assez éloquemment.

Il faut continuer à désapprendre aux caravanes la route du Maroc en rendant sûre et facile celle qui mène à Kayes. Il faut continuer le chemin de fer *au moins* jusqu'au Niger ; et alors nos commerçants, s'ils savent intelligemment produire, pourront, par le marché de Tombouctou, inonder l'Afrique de marchandises françaises. On a beaucoup fait, il reste beaucoup à faire ; les quelques millions qu'on jettera là-bas ne seront pas perdus.

Le drapeau français pourra orgueilleusement flotter sur ce coin de terre arrosé par le sang de nos camarades. La France, fidèle à ses traditions et à son histoire, aura une fois de plus marché à la tête de la civilisation et de l'humanité, en faisant régner la justice parmi tous et en donnant au plus grand nombre le bien-être avec la liberté.

Ct A. Réjou.
Mars 1897.

ENFANTS JOUANT DANS UN MARIGOT. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES BORDS DE LA RIVIÈRE GOUARKAROU. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

IV

Encore les Goagires de l'Ouest. — Goagires de l'Est.

La traversée de la péninsule Goagire effectuée au cours de ma longue exploration de 1892 ne pouvait suffire à épuiser tout ce que présente d'intéressant le peuple nombreux qui l'habite. On n'a pas le droit de se contenter de quelques renseignements sommaires sur une race qui se prétend le noyau du monde et qui entoure de poétiques légendes sa propre origine.

Les Gouayouirous, disent-ils, sont les fils de l'Esprit du mal, qui créa d'abord un homme et une femme. L'homme, se baignant dans une rivière, aperçut celle qui devait être sa compagne : mais un obstacle s'opposait à leur union. L'Indien abattit cet obstacle à coups de flèches, et put fonder une famille.

Les flèches jouent un grand rôle dans les croyances cosmogoniques des Indiens Goagires, et maintenant encore, lorsqu'ils sont témoins d'une éclipse de lune, ils supposent qu'un Esprit malfaisant dévore cet astre : à tout hasard, ils lancent des flèches vers le ciel, et se figurent ensuite qu'ils ont sauvé la lune.

JEUNE FILLE GOAGIRE.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Des multiples reconnaissances que j'ai faites chez ce peuple intéressant, la plus fructueuse peut-être fut celle que j'accomplis en janvier 1895 et que je vais raconter. Se mettre en route avec des Goagires est une affaire des plus compliquées : nobles et fiers, mais rusés, trompeurs, mendiants et ivrognes, les Goagires sont d'une lenteur désespérante, lorsqu'il s'agit du départ. Il faut des prodiges de diplomatie pour les décider au voyage, sans brusquer les choses, ce qui serait de la dernière imprudence. A chaque instant, ils vous demandent du rhum, s'enivrent et oublient tout. Si vous les chargez d'acheter des vivres pour votre compte, ils s'en attribuent au moins la

1. *Suite. Voyez tome* IV, *p.* 61, 73 *et* 85.

moitié. Combien différents en cela de leurs voisins, les Arhouaques, toujours disposés à vous guider! Le but de ma reconnaissance était de rendre visite au frère d'Haïpara (le chef le plus considérable de la Goagire), Simoncito, lui-même chef de territoires importants au nord-est de Poustchon. Riche en bétail, Simoncito mène au milieu de ses cinq femmes, de ses nombreux enfants et de ses serviteurs, une existence de sybarite, ou mieux celle d'un Arabe de grande tente. Il est obéi au moindre signal, et sa vie doit être absolument heureuse, si d'importuns souvenirs n'excitent en lui quelques remords. Ses grandes qualités sont, en effet, contre-balancées par un goût immodéré pour le rhum, et, quand il a bu, il devient sauvage. Il a tué trois de ses femmes dans des circonstances étranges. Une nuit, il revenait de Rio-Hacha, après une journée passée à boire. Etait-ce la boisson? Etait-ce la poésie d'un superbe clair de lune qui l'inspirait? Il se montrait, avec celle de ses femmes qui l'accompagnait, d'une galanterie inaccoutumée. « Tu es, lui disait-il, mon épouse préférée. Entre toutes tes *comblezas* (terme qui désigne le degré de parenté unissant les femmes d'un Indien), c'est toi qui, désormais, me suivras toujours en voyage. » La pauvrette écoutait avec ravissement. Soudain, Simoncito prit un ton de voix terrible : « Descends de ta mule, dit-il à sa femme, tu dois être fatiguée. » La voyageuse protesta qu'elle n'avait pas besoin de repos. « Descends! répéta le Barbe-Bleue goagire, et va t'asseoir au pied de cet arbre. » L'Indienne hésitait encore. « Descends! » hurla Simoncito. Et il ajouta : « Aurais-tu peur de moi? » L'Indienne dut s'exécuter. A peine était-elle assise que son mari la tuait d'une balle de remington.

L'histoire de ses deux autres victimes est plus difficile à raconter. Étant revenu, un jour, plus tôt qu'on ne l'attendait, d'un voyage à Rio-Hacha, il surprit en défaut deux de ses femmes, et les tua toutes les deux d'un seul coup de fusil.

Plus j'avais le désir de faire connaissance avec ce terrible chef, plus me pesaient les retards des Indiens qui devaient me servir de guides. Une autre difficulté se présentait : les habitants de Pantagn — un des *pueblos* situés sur notre route — étaient en guerre avec mes amis les Oulianas. Cette vendetta remontait à neuf ans. A cette époque, un Ouliana avait été mortellement frappé par un habitant de Pantagn ; il avait, du reste, eu la force, avant d'expirer, de tuer son meurtrier. Les deux cadavres avaient été retrouvés côte à côte. Il y avait compensation, et les choses pouvaient en rester là ; mais les Oulianas, qui les premiers étaient arrivés sur le théâtre de la lutte, avaient traîné jusqu'au bord de la mer le cadavre de leur ennemi, l'avaient coupé en morceaux qu'ils avaient traînés dans la boue et finalement jetés à l'eau. Pantagn n'avait jamais pardonné cette injure, et la guerre avait été allumée.

UN COIN DE CASE CHEZ LES GOAGIRES. — DESSIN DE ASSIAS.

Etant donné le caractère goagire, qui place l'intérêt au-dessus de tout et qui oblige, par exemple, l'époux blessé à payer une compensation à son conjoint pour racheter sa propre moins-value, — les hauts faits de la guerre dont nous parlons avaient surtout consisté en des vols de bétail. Mais un assassinat n'était pas impossible, et, quelques jours avant mon départ, un Indien arriva de Kamboust me prévenir que les esprits étaient très montés à Pantagn. Une première fois, en 1892, je n'avais dû mon salut qu'à une ruse; une seconde incursion sur le territoire dangereux pouvait être funeste. Il fut décidé que nous le traverserions de nuit, et nous partîmes enfin.

Après avoir franchi le légendaire *paso* de Rio-Hacha, nous eûmes à traverser des marécages formés par une crue du Calancala, dans la direction Nord-Nord-Est, ayant à notre droite un rancho, et devant nous le village de Buenavista. C'est au début de cette marche fatigante qu'il nous fut donné de recueillir un renseignement, d'autant plus intéressant qu'il avait, jusqu'ici, échappé à la curiosité des Européens: nous vîmes préparer le poison dans lequel les Indiens trempent leurs flèches de combat ou *imalas*. On savait que ce poison était à base animale, et c'était tout. Le hasard nous fit rencontrer une bande d'Indiens qui voulurent bien nous admettre à assister à leur travail.

Ils avaient capturé des serpents de sept espèces différentes. Ce nombre de sept ne fut pas sans nous intriguer. Les Indiens nous affirmèrent que « c'était la Loi ».

La première opération consista à couper la tête des reptiles. Les Indiens prétendent que, s'ils laissaient les têtes, le venin ne serait pas mortel. « En effet, ajoutèrent-ils, la vie du serpent est dans sa tête. Lui laisser la tête, c'est vouloir laisser la vie à l'ennemi que frapperont les flèches trempées dans le venin. » Les reptiles décapités furent introduits dans une sorte de carafon en terre cuite, appelé *sirhoua,* que l'on acheva de remplir avec du jus de maguey (agave américaine).

MÉTIER À TISSER. — DESSIN DE MASSIAS.

La sirhoua fut fermée au moyen d'un bouchon *(chicô* ou *cha)* en bois tendre de parshoua (sorte de plante grasse), et elle fut suspendue loin de la case des préparateurs. Jamais une sirhoua contenant du venin ne doit être conservée à la maison, car elle attire les serpents. Nous eûmes immédiatement l'occasion de constater le fait : un Indien alla chercher un des terribles récipients, cacheté depuis plusieurs semaines, et dont le bouchon était recouvert par une vieille boîte de conserves cylindrique. Cette boîte fut soulevée, et à l'instant un petit serpent cho-o-roro, qui se tenait enroulé autour du goulot, bondit à terre. Je l'écrasai avec le talon de ma botte.

Le poison *(patsouha)* préparé par les Indiens peut sécher, mais quand ils veulent s'en servir, ils le délaient avec du jus de maguey; les flèches qu'ils y trempent sont terminées à leur extrémité par une arête de raie que l'on met ensuite sécher à l'ombre et que l'on enferme dans un étui de roseau appelé *massi,* pour la préserver de tout frottement. Cette arête porte à sa pointe une petite échancrure, de manière qu'elle se brise dans la plaie et qu'elle y demeure. Les Indiens affirment que la blessure est toujours mortelle. Ils ajoutent que le bétail, au contraire, engraisse s'il est touché par les flèches empoisonnées : est-ce encore une superstition? Outre leurs flèches de guerre, ils en ont pour la chasse, toutes composées d'un roseau de $0^{m},80$ environ, mais dont la pointe offre plusieurs types. Il y a la *suhuaraï,* qui se termine par une vieille lame de couteau taillée ou plutôt limée de différentes façons ; l'*iramooua,* que termine une rondelle en bois dur emmanchée d'un bâtonnet et qui sert à assommer les lapins *(atpanas),* très nombreux dans la Goagire. L'*athi* offre les mêmes caractères, avec cette différence qu'au lieu de rondelle de bois elle porte à son sommet une boule de cire vierge : elle sert à tuer les oiseaux. La *chomboki* est munie d'un gros clou et est de même utilisée pour la chasse aux oiseaux. Le *potep,* surmonté d'une longue pointe de fer très effilée, sert à tuer les poissons. Enfin la *rémétaouta* se termine par une cartouche de remington assujettie au roseau au moyen de cire vierge, et l'*aléa,* très rare en Goagire, est pourvue d'une pointe de fer hérissée d'un crochet semblable à un hameçon.

L'arc des Goagires, taillé au couteau dans du bois de gaïac, mesure de $1^{m},30$ à $1^{m},60$ de long. La corde est en fibres de maguey.

Le complément de tout ce matériel de guerre ou de chasse consiste en une sorte de bracelet de cuir, *heptukio,* destiné à recevoir le choc de la corde sur le poignet, aussitôt après le jet de la flèche.

Interrompu par la préparation du *patsouha,* notre voyage se continua dans la direction du Sud-Est, ayant à droite Arouatatou, et à gauche Guamachal, Marahuyen et Oromana. La végétation devint plus dense, des palmiers apparurent. Le village de Chiquetchon se trouva sur notre passage ; puis, après deux autres centres de population, ce fut le fameux Pantagn, que nous traversâmes de nuit. Nous allions vers le Sud-Ouest, dans un terrain qui consistait en une dune de sable recouvrant d'anciennes alluvions dont les traces apparaissaient çà et là. La végétation offrait des alternatives de savanes et de forêts à végétation clairsemée.

Le second jour, nous arrivions à Poustchon, et dès lors nous remontions vers le Nord-Ouest. Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous mettions en route pour Kalachoua, résidence de Simoncito, et, deux heures

après, nous y arrivions, grâce à une jeune Indienne aux formes sculpturales qui s'offrit à nous guider. La pluie tombait, et ce fut avec une réelle satisfaction que nous entrâmes chez le frère d'Haïpara.

Simoncito se disposait à partir pour les courses (les Goagires excellent dans l'élevage, et leur race de chevaux rappelle la race andalouse), mais il remit au surlendemain son départ. Les courses en Goagire sont accompagnées de longues fêtes où se dépense beaucoup de poudre... et de rhum. Il m'offrit un déjeuner à la civilisée, c'est-à-dire avec assiettes et couverts. Le menu ne laissait rien à désirer. Après m'avoir donné avec la plus grande bienveillance des renseignements géographiques sur le pays que je venais de parcourir, mon hôte m'emmena, à deux milles environ dans le Sud-Est, visiter le cimetière de *Yoloulousmana*. Nous y arrivâmes après avoir traversé quelques plantations de yucca (manioc) et de maïs entourées de branchages en guise de haies. Le cimetière, orienté Nord et Sud, occupait une vaste clairière ménagée dans la forêt. Peu de temps avant mon arrivée, il avait été l'objet d'un remaniement qui en avait totalement changé l'aspect. Jadis, les *tinajas* ou jarres contenant les ossements des morts étaient déposées le long des allées, que leurs formes diverses et l'antiquité de certaines transformaient en un véritable musée. Mais des mains sacrilèges avaient brisé quelques-unes de ces poteries pour en extraire les *tumas* ou pierres de colliers d'une grande valeur, et Simoncito avait donné l'ordre d'enterrer toutes les tinajas et de marquer la place de chacune par un monticule de terre et de cailloux. L'effet total ne manquait pas de pittoresque. Seule, la tombe d'Haïpara était formée par l'amas d'une douzaine de briques placées sans ordre. Les tombes de deux *piatschés*, ou médecins-sorciers, se signalaient par un petit banc de bois, marque distinctive des fonctions des défunts. D'autres sépultures étaient surmontées... d'un pot de chambre! Les parents avaient voulu attester la fortune qui avait permis aux défunts de posséder, lorsque la maladie les avait confinés dans leur case, ces objets de luxe.

FEMME ET ENFANTS GOAGIRES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

A la tombée de la nuit, Simoncito nous donna le spectacle d'un jeu de *kabraïa*, un des passe-temps favoris des Indiens, avec les osselets, les combats de coqs et les courses. Voici en quoi consiste ce divertissement : les joueurs se rendent aussi nombreux que possible dans une clairière longue de 150 mètres sur 50 de large, en pleine forêt. Pas une pierre, pas une branche, pas une feuille dans cet espace. Les joueurs se rangent sur un des côtés du vaste rectangle,

et se divisent en deux groupes dont les membres se tiennent par la main. Les chefs de file de ces deux groupes engagent alors, en chantant, un dialogue dans le goût de celui-ci :

« J'ai su que ton frère (ou ton père ou un autre membre de ta famille) est mort, et je viens le pleurer.

— Pleure-le; mais le rhum que j'ai envoyé chercher n'est pas encore venu, et je ne puis te faire boire.

— Tu mens : le rhum est ici, et tu veux le boire seul. Tu seras obligé de payer mes larmes, car je vais pleurer le mort. (Il pleure).

— Eh bien, bois donc ! »

Celui qui fait cette dernière réponse passe à son interlocuteur une calebasse dont celui-ci porte le goulot à ses lèvres, mais la calebasse est vide ! Il y a là une injure qui crie vengeance. L'insulteur s'y dérobe en fuyant avec les siens jusqu'à l'extrémité opposée du rectangle : ils sont poursuivis par la troupe adverse. Une fois réunies, les deux bandes recommencent leur conversation et leurs courses. C'est, comme on le voit, assez monotone. Les seules variantes que sachent y introduire les Indiens consistent dans la diversité des « figures » dont ils agrémentent leurs courses.

Tantôt ils forment deux files qui s'entrecroisent, tantôt, rangés sur une seule file, ils décrivent des cercles, des ovales, des entrelacs, le tout avec une précision telle que l'on croirait assister à la représentation d'un cirque.

Lorsque les femmes arrivent, elles changent complètement la physionomie du spectacle : dans les files elles alternent avec les hommes, qu'elles tiennent par le bras. Le dialogue laisse de côté les larmes et le rhum pour ne plus parler que de mariage. La pantomime qui suit, favorisée par les ténèbres, devient quelque peu gaillarde.

Rien d'étonnant que le jeu de la kabraïa dure jusqu'à deux heures du matin, ou même davantage. Simoncito met à profit ce goût des Indiens pour la pantomime. De temps en temps, il leur dit : « Travaillez dans mon *atchika* (champ), et cette nuit vous jouerez la kabraïa ». Les Indiens se hâtent de courir aux plantations de yucca ou de maïs, et, le soir venu, pour tout salaire, ils vont se divertir en forêt. Ils seront contents comme cela. Simoncito l'est aussi.

INDIENS GOAGIRES. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le chef indien, partant pour les courses, me pria de l'attendre à Poustchon. Je revins donc sur mes pas jusqu'en cette localité, où je mis à profit mon séjour pour étudier certaines coutumes goagires. Le mariage d'abord : lorsqu'un Indien veut se marier, il réunit une dot en rapport avec la fortune et le rang de la jeune fille dont il se propose de demander la main. Cette dot consiste en bétail : elle est assez facile à ramasser, car ceux qui la fournissent ont l'espoir que du mariage projeté naîtra une fille, et que cette fille recevra de son mari une dot à laquelle ils participeront : concourir à la formation d'une dot, c'est faire un placement. Le jeune homme charge ses oncles maternels de présenter sa demande aux oncles maternels de la jeune fille. Si la demande est agréée, la mère de la jeune fille est avertie et permet à son futur gendre de « faire sa cour ». Le futur n'est jamais reçu dans la maison jusqu'au jour du mariage ; il a son hamac dehors, sous un ramada. Quand il arrive, on prend soin de son cheval, et sa fiancée lui offre à lui-même une calebasse de lait, après quoi elle se hâte de s'esquiver. Le jour où elle consent au mariage, elle laisse sa mante dans le hamac de son futur. Celui-ci n'a plus qu'à apporter sa dot. Il doit de plus offrir un collier de *tumas* à sa belle-mère, et un autre collier moins riche destiné à rémunérer la brave femme de ses peines : c'est à elle, en effet, qu'incombe le soin de gréer le...

*

hamac nuptial. Les voyages de noces ne sont pas inconnus : il arrive que des Indiens prennent en croupe leur épousée et vont au loin avec elle cacher leur bonheur. Si la femme meurt en couches, son mari doit payer à sa famille une seconde dot, égale à la première.

Après ces quelques observations sur l'origine de la vie chez les Indiens, il me parut intéressant d'en étudier la fin, c'est-à-dire la maladie et la mort. Lorsqu'un Indien a rêvé (les rêves tiennent une très grande place dans leur existence) qu'un malheur, une maladie, pouvait lui arriver, il va trouver le sorcier (*piatsché*). Invariablement, le sorcier répond que le cas est grave et qu'il faut donner... un bal. La nouvelle est répandue à deux lieux à la ronde, et partout on se prépare : les jeunes filles se versent sur la tête des litres entiers de graisse ou d'huile, les jeunes gens arborent leurs plus riches colliers, leurs mantes les plus fines. Et tous s'acheminent vers le bal. Trois ou quatre tambours composent l'orchestre et ne cessent de frapper les peaux de chèvre de leurs instruments pendant que durent les réjouissances, c'est-à-dire souvent pendant trois nuits consécutives.

Nous ne pouvons décrire ici de nouveau la danse goagire, mais nous n'avons encore rien dit de la fin des bals. Après trois nuits passées à tournoyer et à boire de la *chicha*, un pot de cette liqueur est apporté au milieu d'un des cercles creusés par les pas des danseurs, et il est brisé. Tous alors de pousser des cris de joie : la terre a bu ! Il ne reste plus qu'à se réconforter : une chèvre, un veau, un bœuf (selon la fortune de celui qui paye le bal) est amené, saigné sur place, et tous, hommes et femmes, ivres de *chicha*, affolés par la danse, se précipitent sur l'animal expirant, le dépècent, se disputent les meilleurs morceaux, finissent par se relever, couverts de sang, de cette sauvage opération. Après s'être repus, ils regagnent leur domicile, nullement incommodés par les nuits sans sommeil, nullement fatigués du bruit assourdissant des tambours.

UN PIESCHI (PAGE 442). — DESSIN DE MIGNON.

L'office des *piatschés* ne consiste pas seulement à prescrire des bals : les sorciers sont guérisseurs, et comme tels, ils ont la prétention d'éloigner d'un sujet toutes sortes de maladies, de retarder la mort, de rappeler la santé. La prétention est quelque peu saugrenue, étant donné que, pour devenir guérisseur, il suffit de rêver qu'on a le devoir de l'être. Un beau matin, tel Goagire en qui l'on n'avait vu jusque-là qu'un joueur de tambour émérite ou un cavalier parfait, se réveille en criant qu'il est piatsché : tous s'inclinent devant lui. Quel que soit le mal à guérir, la façon dont procèdent ces singuliers médecins est uniforme. Dès qu'on vient l'avertir que ses soins sont réclamés par un malade, le sorcier prescrit que l'on tienne à sa disposition le prix de ses incantations. Ce prix varie d'une chèvre à une ou plusieurs têtes de bétail. Parfois la note est panachée, et les mouchoirs rouges, les couteaux entrent en ligne de compte avec les animaux. Ceux-ci doivent être attachés à un pieu, tout près de la case où le médecin doit « officier ». Il n'arrive lui-même qu'après avoir acquis la certitude que cette formalité a été accomplie. Il est du reste convenu que, si le malade ne guérit pas, le médecin rendra tous les cadeaux à la famille.

Il arrive enfin avec sa *maraca*, son petit banc et du... tabac à chiquer! Son premier soin est de demander des couvertures, des mantes, qu'il étend sur des piquets, de manière à former une cabine, dans laquelle un hamac est préparé pour le malade. Tous les curieux sont alors expulsés. Malheur à qui jetterait un coup d'œil indiscret à l'intérieur de la case improvisée où va s'accomplir le mystère : celui-là payerait de sa vie son imprudence!

Le malade est étendu sur le hamac. Le *piatsché* se dépouille de sa mante et ne garde qu'un lambeau d'étoffe

INDIENS DE TAROUAYOUPANA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

au milieu du corps : les exercices violents auxquels il va se livrer lui rendraient sans doute insupportable tout vêtement. Après s'être consciencieusement rempli la bouche de tablettes américaines de tabac à chiquer, il empoigne sa *maraca* (sorte de calebasse munie d'un manche et garnie à l'intérieur de petits cailloux), ensuite il s'assied sur son petit banc. Ce banc, que lui seul a le droit de posséder, est taillé dans une seule pièce de bois; il a quatre pieds et à ses deux extrémités, dans le sens de la longueur, deux appendices qui figurent la tête et la queue d'un animal. D'une voix sourde, caverneuse, lugubre, le médecin entonne une sorte de chant plaintif qui semble provenir d'une terre lointaine, comme si le diable qu'il invoque était soudain réveillé dans sa demeure. La maraca accompagne ce gémissement d'un bruit presque imperceptible. Mais bientôt le diable approche : la voix accentue sa cadence, la maraca augmente son bruit de grelots. Le *crescendo* est si savamment gradué qu'il dure pendant une heure jusqu'à ce qu'il arrive à un éclat de tonnerre et s'arrête net. Le diable (*Guandourou*) est arrivé, et désormais le médecin n'est plus que son intermédiaire, son interprète.

Le premier souci du Guandourou est de prescrire une augmentation d'honoraires au profit de son interprète. Le piatsché transmet cet ordre à haute voix, de manière à être entendu de la famille du malade. Ensuite il s'approche du patient, tousse, crache et pratique des succions sur la partie malade, quelle qu'elle soit!

Il reprend ensuite sa place sur le petit banc et, pendant une heure, renouvelle en *decrescendo* le concert de ventriloque par lequel il avait ouvert la séance. Baigné de sueur, il recommence la succion des parties malades. Il retourne alors chez lui, pendant que le patient est réintégré dans sa case.

Ce que je viens de raconter, je le dois uniquement à mon expérience personnelle : devant l'impossibilité de me renseigner sur les opérations secrètes des sorciers, je contrefis le malade et me plaignis d'un rhumatisme au bras gauche : le brave médecin qui accepta, moyennant une chèvre, de me guérir, produisit, deux heures durant, une musique effroyable et se retira en laissant sur mon bras des marques semblables à celles d'une ventouse. Naturellement il tira de ma guérison le plus grand honneur.

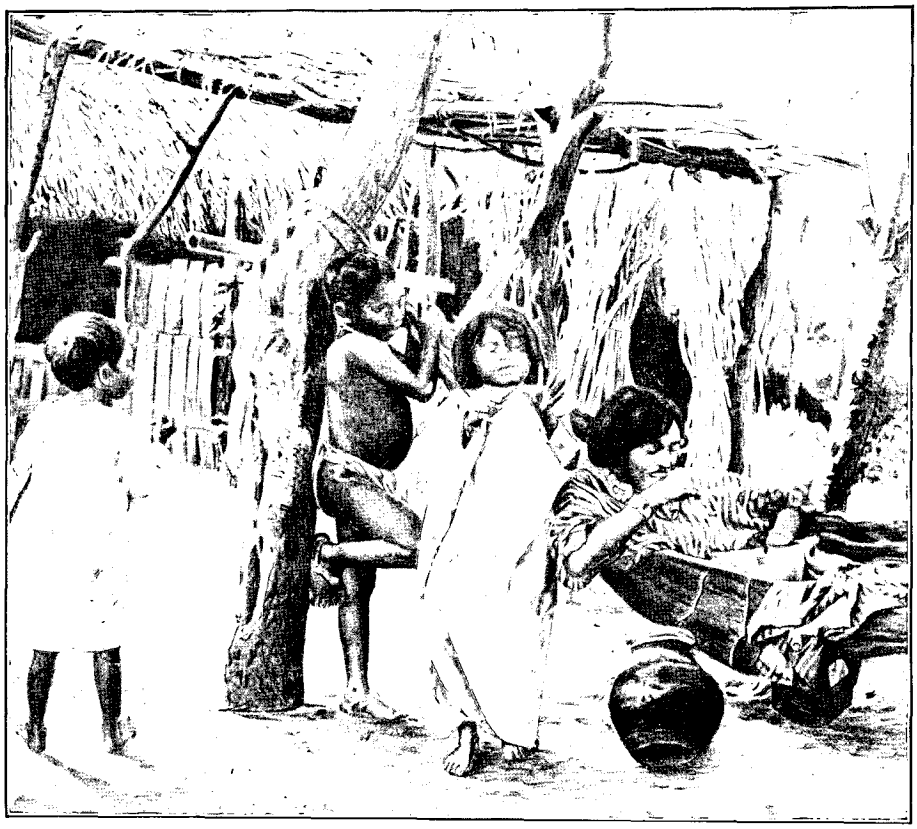
Mais toutes les cures ne réussissent pas aussi bien que la mienne, et la mort peut survenir. On enveloppe le défunt dans un nombre de mantes proportionné à sa fortune; le tout est ficelé et déposé dans un hamac à proximité de la case. Un baquet de bois, utilisé d'ordinaire pour l'abreuvage du bétail, est apporté au-dessous du cadavre de manière à recueillir les produits de la décomposition qui suintent à travers les mantes. L'enterrement ne se fera quelquefois qu'après dix ou douze jours. De tous côtés des gens arrivent, leur mante sur la tête, s'accroupissent autour du baquet, parmi le bourdonnement des mouches, et pendant des jours et des nuits ils poussent des hurlements lugubres, semblables à des cris d'enfants. On se décide enfin à l'inhumation. Le cadavre est porté à bras, ou bien à dos de mulet, jusqu'au cimetière : la fosse qui le reçoit, profonde au plus de quarante centimètres, est recouverte de terre et d'un amas de petits cailloux. Les assistants tirent des coups de fusil et boivent de larges rasades de chicha; puis ils demandent à la famille le prix de leurs larmes. C'est pour eux un office comme un autre de pleurer, et ils sont très fiers de leur réputation de bons pleureurs. Chacun reçoit, selon son rang, une chèvre, une mule ou un cheval, le tout pris sur la fortune du défunt. Le testament proprement dit n'existe pas : le Goagire doit, de son vivant, partager son bien entre ses enfants. S'il n'a pas pris cette précaution, l'héritage passe tout entier à ses neveux.

FEMME GOAGIRE PARTANT EN VOYAGE. — DESSIN DE FAURET.

Pour une cause ou pour une autre, il est rare que l'on dorme tranquille en Goagire : jeux, bals, incantations, il se trouve toujours quelque cérémonie qui trouble votre repos. Après le retour de Simoncito, je ne tardai pas à quitter Poustchon et à regagner mon point de départ, Rio-Hacha.

Le 1er mars 1896, je devais de nouveau partir de cette ville pour un voyage de véritable exploration dans le nord-est de la Goagire, à la recherche de la tribu des Indiens Pieschis. M. le comte Raymond de Dalmas, qui poursuivait à cette époque, sur son yacht *Chazalie*, une mission du ministère de l'Instruction publique,

témoigna le désir de se joindre à moi : il s'agissait en effet d'une véritable découverte, l'existence des Pieschis étant niée par une foule de gens. L'intérêt de cette exploration se doublait de ce fait que les Indiens de l'Est différaient totalement, d'après les renseignements certains recueillis au cours de mes précédents voyages, des Goagires de l'Ouest.



FEMME ET ENFANTS À GOUARERPA (PAGE 442). — DESSIN DE GÉRARD.

L'administrateur de la douane de Rio-Hacha parut d'abord assez peu disposé à favoriser notre projet, mais les lettres officielles de recommandation que nous tenions du docteur Escobar, gouverneur du département du Magdalena, changèrent bientôt sa manière de voir, et il nous donna à son tour une lettre d'introduction auprès de son subordonné de Bahia-Honda. Le *Chazalie*, marchant à la vapeur, eut vite franchi la distance qui sépare Rio-Hacha de Bahia-Honda, et le 2 mars à huit heures du matin, nous nous présentions chez le directeur de la douane de cette dernière localité, auquel nous remettions la lettre de son supérieur de Rio-Hacha. Cette lettre, à notre insu, ordonnait au directeur de ne prendre aucune décision à notre égard jusqu'à l'arrivée du petit côtre que possède le gouvernement colombien à Rio-Hacha. Ce bâtiment, un simple voilier, apportait l'ordre d'entraver par tous les moyens possibles notre expédition.

Jusqu'au 5 mars, sous des prétextes quelconques, le directeur, Thomas Barliga, dit Choï, retarda notre départ. L'aspect de la ville n'était pas fait pour inspirer confiance à des voyageurs : nous ne voyions que des maisons percées de meurtrières, avec portes et fenêtres blindées. Au cours d'une promenade à deux milles, jusqu'à la rancheria de Bachia-Hondita, des femmes sortirent de leurs misérables huttes pour nous offrir en vente des enfants. C'est sans doute cette traite d'esclaves que l'on voulait nous empêcher de découvrir en soulevant des objections à notre projet.

Enfin, le 5 mars, Choï se décide à se mettre en marche avec nous : son lieutenant et deux domestiques, dont un Indien, nous accompagnent. Il nous était impossible d'emmener des matelots du *Chazalie* dans un pays où les vivres devaient être fort rares, et où le moindre écart de conduite ou de parole (et avec les matelots il faut toujours craindre les plaisanteries) peut entraîner de sanglantes représailles.

Le manque de vivres devait nous peser dès les premiers pas. Après la traversée d'une vaste plaine aride coupée de rivières desséchées, la rancheria de Kapoutchirapon ne nous offrit, en guise de déjeuner, qu'un morceau de fromage et de l'eau nauséabonde. Nous espérions mieux pour le soir, mais lorsqu'à six heures nous atteignîmes Irpa, tous les habitants étaient partis en visite (cette absence était-elle due au hasard ?) et force nous fut de dîner d'un morceau de pain sec.

Le lendemain, à la suite des rancherias d'Epouraraou et d'Igouararaï, nous atteignons Arep, à soixante kilomètres de Bahia-Honda. C'est de là que, le 7 mars, je pars pour une reconnaissance dans la sierra de Makouïra, située à une faible distance dans le Sud-Est et le Sud. Les premières ondulations de la sierra abritent les rancherias de Napousan, Malilaï et Galapachao ; puis viennent des plantations de mil, de maïs, d'oliviers, de manguiers, etc. Le terrain diffère totalement de celui que nous avons rencontré depuis la côte : ici dominent les schistes argileux et quartzeux, les micaschistes, les ardoises, en strates horizontales, verticales, ondulées, bouleversées. Ni moustiques, ni serpents, affirment les trois Indiens qui m'accompagnent ; mais tout à coup un

oiseau s'envole avec de grands cris : c'est l'oiseau porte-malheur! Un de mes guides manifeste une terreur superstitieuse et parle de rebrousser chemin. A Mamouna, il nous faut abandonner nos mules et continuer à pied sur des pentes vertigineuses, au bord de précipices. Enfin nous franchissons la première chaîne de montagnes, et nous pouvons prendre quelque repos sur le bord du rio Yotoromaou, dont l'eau délicieuse nous fait oublier celle de Kapoutchirapon. Les Indiens coupent de la cana : toute la journée se passe sans autre aliment.

Un peu avant dix heures, nous arrivons au pied de la montagne d'Otolomalou, véritable muraille presque verticale que nous grimpons en nous aidant de quelques racines d'arbres. A la descente, de l'autre côté, la déclivité est heureusement plus douce et nous porte une seconde fois sur les rives du Yotoromaou qui décrit une courbe vers l'Ouest. La vallée où nous nous trouvons est parsemée de manguiers et de cèdres. Il y a des champs de canne à sucre. Pendant que nous nous reposons près d'un de ces champs, un Indien — le propriétaire — vient y faire sa provision. Il est accompagné de dix jeunes filles, toutes nues jusqu'à la ceinture et d'une beauté admirable. Son travail achevé, l'Indien veut bien me donner quelques renseignements géographiques : l'endroit où nous nous trouvons se nomme Touaïma. A un demi-mille, et à deux cents mètres de hauteur, on aperçoit les pierres d'Atsourou, au pied desquelles coule le rio Kihoïma. Ces pierres que, dans le reste de la Goagire, on m'avait représentées comme couvertes d'écritures superstitieuses, sont tout simplement rongées par la pluie, qui les a ravinées d'arabesques étranges. Dans l'après-midi, je revenais à Arep. L'ère des difficultés allait s'ouvrir pour notre exploration. Le soir même, Choï, qui devait nous accompagner pendant toute la durée du voyage, rebroussait chemin, après avoir donné l'ordre aux Indiens de cacher nos bêtes de selle et de charge. Il reprit le chemin de Bahia-Honda, en ayant soin de laisser à la portée des Indiens un baril de rhum. Le baril fut immédiatement défoncé : toute la tribu s'enivra; ce fut pendant la nuit une orgie au cours de laquelle des menaces de mort furent à plusieurs reprises proférées contre nous. Fort heureusement le chef du village avait gardé son sang-froid : comprenant que le massacre de deux Européens ne resterait pas sans vengeance, il s'abstint de boire de l'alcool et, toute la nuit, resta de planton à la porte de la case où nous étions campés. Sans lui, nous eussions certainement été percés de flèches.

FEMME DE TAROUAYOUPANA. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

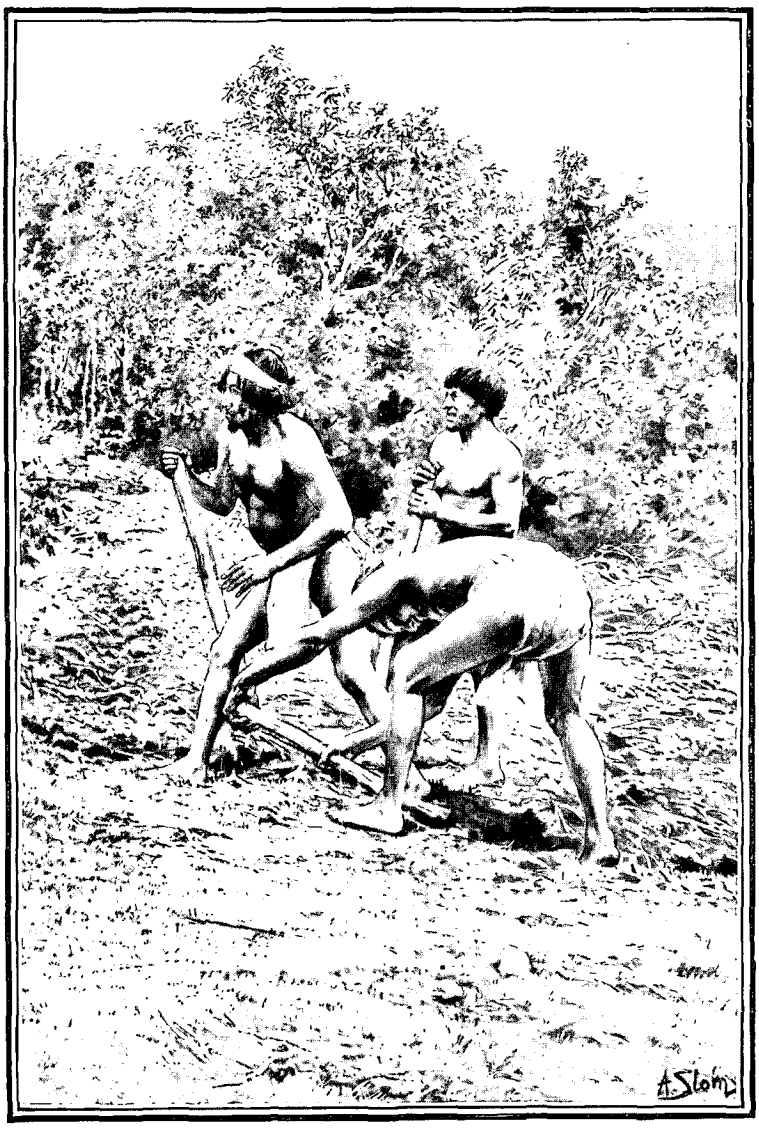
Nous apprîmes plus tard que, sur la côte, les amis de Choï, nous croyant morts, s'étaient livrés à des réjouissances.

Le 9 mars, des rancherias très rapprochées les unes des autres nous firent juger que le sol était plus fertile. Effectivement nous ne tardâmes pas à apercevoir des prairies, des champs, des cultures, des oliviers. Un rio avec un canal parallèle arrosait cette heureuse contrée. Enfin, à trois heures un quart de l'après-midi, nous arrivions à Gouarerpa, nous escaladions le mamelon de Koulouïtchiro, d'où le regard s'étendait sur une vallée splendide, la vallée des Pieschis.

Le but de notre voyage était atteint; nous avions sous les yeux la tribu dont l'existence faisait doute pour les habitants de Santa-Marta : le type, la manière de vivre différaient légèrement de ce que nous avions jusqu'ici observé en Goagire. Les Indiens que nous apercevions pour la première fois étaient des hommes d'une robustesse extraordinaire, à la vie simple, frugale, la vie d'un peuple d'agriculteurs qui consomment sur place le produit de leurs récoltes et ne pratiquent pas d'échanges avec les civilisés. Leur stupéfaction, à notre vue, ne peut se décrire : ils comparèrent l'effet que nous leur produisions à celui du soleil levant. Pour ces gens heureux qui ne connaissent d'autres spectacles que ceux de la nature, tout autre terme de comparaison faisait défaut : confinés entre deux montagnes, les cerros de Alaourh et les collines d'Atouatpa, ils se réveillent aux premières

lueurs de l'aube, ils s'endorment au coucher du soleil, contents de peu. Leur journée se passe dans les champs, qu'ils cultivent de la façon la plus primitive que l'on puisse concevoir : un simple bâton leur suffit à retourner la terre fertile qui les fait vivre.

Leurs habitations, en forme de rectangle, sont constituées par un mur de pieux espacés de soixante centimètres les uns des autres, hauts d'un peu plus d'un mètre, reliés entre eux par des liens solides. Sur ce mur d'enceinte vient s'appuyer la toiture, formée pareillement de grosses branches. Le tout est couvert de feuilles de palmier. A l'intérieur, c'est un pêle-mêle de *mucuras* (vases à conserver l'eau), de filets, de calebasses, de selles, brides, hamacs, de vêtements de rechange suspendus à la légère charpente du toit ; tout à fait sous les palmes du faîte, ils attachent de petits sacs contenant quelques provisions de grains. Des arcs et des flèches sont piqués un peu partout dans les palmes. La cuisine est invariablement reléguée au dehors et protégée contre le vent d'Est par une muraille de branchages. Pour terminer l'inventaire de leurs biens mobiliers, il faudrait noter les grands chapeaux de paille *(houom)* que les femmes emportent en voyage; les petits bracelets en boulettes d'argile ou en fruits percés *(kepkitou)*; les cuillers taillées dans des calebasses *(poucha)*; les étuis à cigares taillés de même dans des courges *(lapounatchon)*; les petits sifflets fabriqués avec des fruits, les petites flûtes de roseau *(ouaouaï)*, et les calebasses minuscules *(maiouour)* qui servent aux jeunes filles à porter la poudre rouge dont elles se frottent le visage : on ne s'attendait peut-être pas à trouver en ce pays perdu l'équivalent de la poudre de riz de nos élégantes Parisiennes.



PIESCHIS TRAVAILLANT LA TERRE. — DESSIN DE SLOM.

Les Pieschis obéissent à un chef qui se nommait, lors de mon passage, Atoudhoro, et qui demeurait en un lieu appelé Atouhaïrou. Comme tous les Goagires, ils connaissen le fonctionnement de l'assemblée appelée la *magna*, qui se réunit chaque fois que doit être prise une décision d'importance. Les discussions sont presque toujours très longues, mais ne s'animent jamais.

Les connaissances géographiques des Pieschis pourraient trouver place dans un recueil de légendes : ils racontent qu'à l'origine, deux cerros, échappés de la Nevada, s'avancèrent vers leur pays; mais l'un, s'étant écorché les pieds, dut s'arrêter au milieu de la Goagire, où il forma la montagne appelée Ipitz, tandis que son compagnon, Wouhor'o, ayant mieux ménagé ses forces, parvint à l'extrémité du territoire.

Le soir, ils nous donnèrent le spectacle d'un bal dans une case, avec accompagnement de chants de guerre et d'amour. Le premier de ces chants consistait en une longue lamentation de peuples vaincus implorant la paix; le second était la demande d'un jeune Indien à sa sœur. Il voulait, disait-il, acheter une femme, et se plaignait de n'avoir pas de bijoux à lui offrir. Sa sœur le consolait de sa pauvreté par ses moqueries : « Tu n'es pas aimé », lui disait-elle.

Le 11 mars, nous continuâmes à avancer vers l'Est; mais la végétation cessa bientôt : après des forêts de *tunas* (cierges), le sable commença pour ne nous quitter que sur les bords de la mer, à Punta Espada, l'*Atchitou* des Indiens. Notre exploration était terminée, et il ne restait plus qu'à revenir à notre point de départ, ce qui

n'allait pas sans de grosses difficultés. Le lendemain, nous atteignions Arep. Prévenu sans doute par des courriers indiens, Choï s'y trouvait en même temps que nous, insolent comme la première fois. Sous nos yeux, il excitait les Goagires au pillage de ce qui restait de nos objets d'échange. Nos fusils ne pouvaient nous être d'aucun secours, au milieu d'une tribu de gens armés de flèches empoisonnées. Bien nous prit de nous être laissé dépouiller : les Indiens, n'ayant plus rien à nous prendre, nous laissèrent partir et nous rendirent même nos montures.

Choï était déçu dans son attente, mais il résolut de nous susciter d'autres ennemis. Il reprit, avec ses quatre hommes, le chemin qui devait nous ramener à Bahia-Honda. Son intention était de nous obliger à séjourner à Irpa, comptant que nous ne pourrions satisfaire la cupidité des indigènes et que nous serions massacrés. Son calcul était absolument juste, mais un hasard le fit échouer : à l'heure tardive où notre petite colonne atteignit Irpa, tous les hommes adultes étaient absents, occupés à rassembler leurs troupeaux dans la plaine. La menace de nos fusils obligea notre singulier guide à continuer la route. Mais, peu de temps après, la nuit tomba, et nous nous aperçûmes, à l'observation des étoiles, qu'on nous faisait faire d'invraisemblables détours. Le plan de Choï était évidemment de nous égarer et de s'enfuir. Peu à peu, il marcha à une allure de plus en plus rapide, à travers un terrain coupé de fondrières et semé de brousses épineuses. Nous commencions à perdre le contact de notre escorte. La menace de nos fusils intervint de nouveau. Après un moment d'hésitation, la peur l'emporta chez nos guides, et, à dix heures et demie du soir, nous touchions la côte.

C'est au retour de ce voyage, en passant à Fort-de-France, que je vis Behanzin, notre prisonnier, gardé à vue au fort Tartenson. Le commandant d'artillerie m'ayant donné l'autorisation nécessaire, je rendis visite à l'ex-roi du Dahomey. Je le trouvai bonasse, au milieu de ses deux femmes, ses deux filles, son fils et son premier ministre.

(A suivre.) COMTE JOSEPH DE BRETTES.

UN « PINTCH » (CASE) PRÈS DE GOUARERPA. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TYPES DE SAMARIAS : DAMES DE SANTA-MARTA (PAGE 456). — DESSIN DE MIGNON.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE [1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

V

Indiens Arhouaques. — Kaggabas.

MON AMI LEMAKO (PAGE 448). DESSIN DE MIGNON.

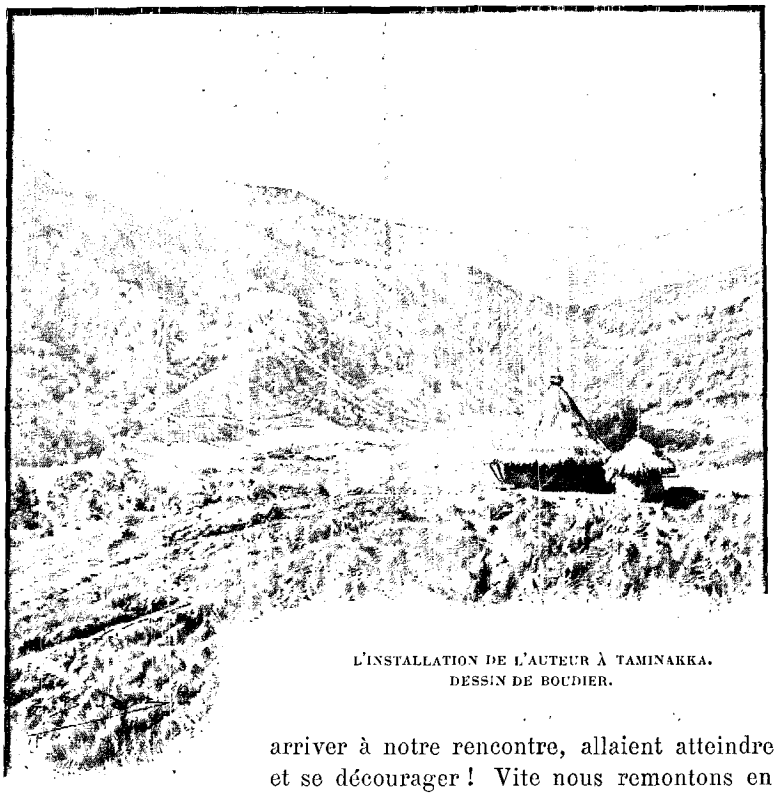
Au cours de mes précédentes explorations, particulièrement pendant celle de 1893, il m'avait été donné de constater combien est grande la fertilité du Magdalena septentrional. Après un court séjour en France, je résolus de continuer en Colombie mes études économiques et géographiques. Je m'adjoignis un ami d'enfance, M. Georges Sogler, publiciste, mon ancien compagnon de voyage en Afrique. Le 26 juin 1893, après une conférence que je fis à la Société de Géographie de Bordeaux, nous nous embarquâmes à bord du *Canada*, paquebot de la Compagnie générale Transatlantique, à destination de Sabanilla (Colombie). Pendant la traversée, il arriva à mon compagnon une minime aventure qui mérite cependant d'être relatée. A la Guadeloupe, nous étions descendus à terre. Au sortir de l'hôtel où nous avions tant bien que mal dîné, nous fûmes abordés par un monsieur qui nous offrit de nous promener en voiture. La proposition était faite avec une grande courtoisie, mais, de la part d'un inconnu, elle nous sembla bizarre, et fut repoussée avec politesse, comme il convenait. Une heure après, mon compagnon recevait les témoins du monsieur à la voiture : un duel était nécessaire ! Sans bien comprendre cette nécessité, M. Sogler constitua de son côté des témoins, et attendit. Le lendemain matin, il fut réveillé par le sous-commissaire du bord qui venait lui apprendre que son adversaire était fou ! Les témoins, que nous trouvâmes sur le pont quelques instants après, nous exprimèrent leurs regrets : notre ennemi de la veille était leur associé ; il avait subitement perdu la raison. Ce fut à nous de les plaindre.

Le 17 juillet, nous débarquions à Sabanilla, et nous gagnions ensuite Barranquilla, Santa-Marta et Rio-Hacha. C'est de cette dernière ville que nous devions partir pour notre voyage d'étude. Notre projet avait été favorablement accueilli par les autorités colombiennes, et il ne nous restait plus qu'à faire nos préparatifs. J'eusse été heureux d'emmener quelques Indiens Goagires dont j'étais devenu l'ami en vivant pendant trois ans au milieu d'eux ; ce sont, en effet, des auxiliaires intrépides, infatigables et dévoués ; mais cette combinaison fut rendue impossible par ce fait que Goagires et Arhouaques sont des ennemis irréconciliables, et force me fut de renoncer au concours des premiers, pour ne pas m'aliéner les sympathies des seconds.

Notre plan fut ainsi dressé : nous quitterions Rio-Hacha dans une barque qui emporterait nos instruments, nos vivres et nos bagages et nous amènerait, en longeant la côte de la mer des Caraïbes, jusqu'à l'embouchure du rio Palomino. Selon les observations pratiquées durant ma mission de 1892, cet endroit est pointé par 11°15' latitude nord, et 75°54' longitude ouest, à peu près à mi-distance entre Rio-Hacha et Santa-Marta, à l'entrée du chemin qui devait nous conduire à la savane de Taminakka.

1. *Suite. Voyez tome* IV, *p.* 61, 73, 85 *et* 433.

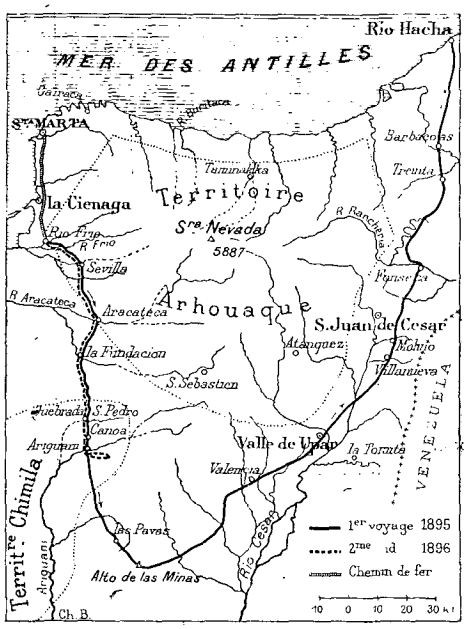
C'est, en effet, à Houkouméji ou Taminakka, dont j'avais déterminé la position et l'altitude (815 mètres), que je me proposais d'installer une station scientifique et, si le terrain le permettait, de créer un jardin d'acclimatation de plantes et de semences d'Europe en climat tempéré. Dans les villes de la côte, la farine est à un prix exorbitant et vient de l'Amérique du Nord; les pommes de terre sont de même provenance et ne valent rien, quoiqu'on les paye très cher. Ne pourrait-on pas les doter d'un grenier d'abondance qui leur permettrait de se suffire à elles-mêmes?



L'INSTALLATION DE L'AUTEUR À TAMINAKKA.
DESSIN DE BOUDIER.

Le 10 août, au soir, une de ces pirogues (cayuco) dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, et qui sont creusées dans un seul tronc d'arbre, nous emmena avec nos colis : deux bateliers et un patron conduisaient. La voile s'enflait d'un bon vent arrière, et nous filions avec rapidité sans trop nous plaindre des vagues qui embarquaient à chaque instant; mais vers 4 heures du matin le vent tomba, et force nous fut de nous arrêter à Dibulla, village de pêcheurs où nous trouvâmes, à force de supplications, un gîte hospitalier. Vers 9 heures, le calme continuant, une inquiétude nous vint : si les Indiens qui, de la Nevada devaient arriver à notre rencontre, allaient atteindre avant nous l'embouchure du Palomino et se décourager! Vite nous remontons en pirogue, et nos bateliers avancent à la rame; mais, dans l'après-midi, la pluie tombe à torrents et le vent debout nous cloue sur place. Mieux vaut atterrir. Au risque de chavirer, nous forçons l'embouchure d'un fleuve près de laquelle s'élevaient deux cabanes, et ce n'est que le lendemain, à midi, que nous atteignons la pointe de Palomino.

Là, nouvelle déception : les Indiens qui doivent nous servir de porteurs ne sont pas arrivés, et pendant 11 jours nous restons exposés aux piqûres des moustiques, des cousins, des carapates et des nigois. Le supplice que j'avais déjà enduré en cet endroit recommençait. Pour toute nourriture, nous avions nos vivres de réserve avariés par l'eau de mer. Le onzième jour, un cri de joie retentit : « Les Indiens! » Cinq Arhouaques-Kaggabas, dont un *mama*, venaient se mettre à nos ordres, mais ils n'amenaient pas de bœufs, leur bétail ayant été récemment détruit par les vampires. Je n'hésitai pas cependant à me mettre en route dès le lendemain (22 août), en chargeant les Indiens de vivres et des instruments les plus indispensables. On est surpris de voir ces braves gens, imberbes, à figure féminine, avec leurs cheveux longs séparés au milieu du front en deux parties égales, porter sans se plaindre des fardeaux énormes.



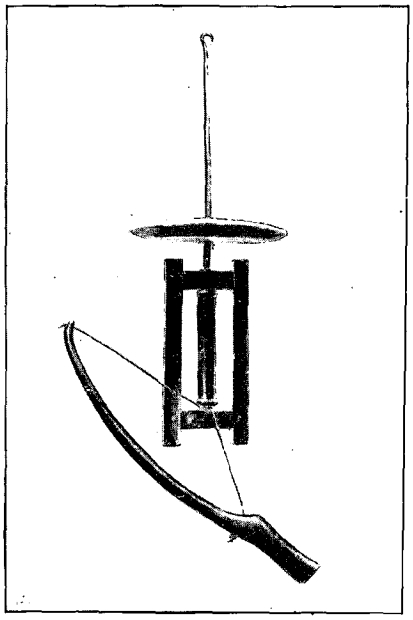
ITINÉRAIRE DANS LA SIERRA NEVADA
DE SANTA-MARTA.

A quelques centaines de mètres de la côte commençait la forêt vierge, avec sa mystérieuse obscurité, ses arbres géants, ses lianes, ses fleuves semés d'îlots et couverts de ponts naturels, — troncs d'arbres abattus d'une rive à l'autre par les orages. Une heure de marche nous amena sur les bords d'un torrent. Nous devions en rencontrer trente-quatre sur notre route! Là commençait la montagne, fatigante avec ses perpétuelles ascensions suivies de descentes périlleuses, mais dépourvue de moustiques, cette plaie du pays. A deux heures, nos Indiens s'arrêtent près d'un *rancho* construit à l'intention des voyageurs et nous préparent un solide repas : du riz à la graisse, des bananes cuites sous la cendre et, comme dessert, un cœur de palmier. A

la tombée de la nuit, ils s'étendent dans leur hamac, et, à la clarté du brasier soigneusement alimenté, ils nous racontent les enfantines légendes qu'ils tiennent de leurs sorciers. Ils nous parlent surtout d'un homme très grand auquel Dieu avait donné le pouvoir de guérir toutes les maladies. Cet homme opéra, en effet, des merveilles, mais ayant trompé sa femme, il perdit ses prérogatives de guérisseur et mourut d'une mort horrible.

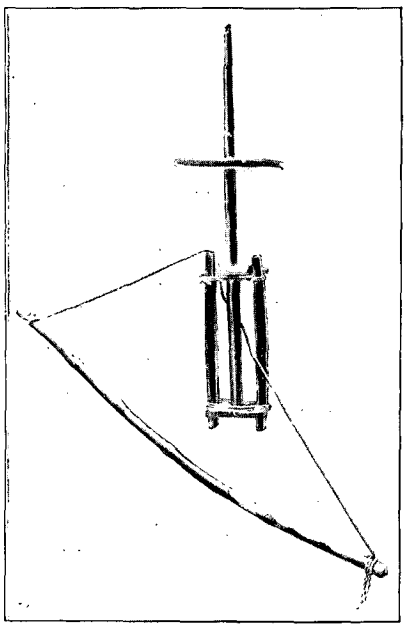
Le lendemain, la pluie ne cessa de tomber, et lorsqu'un refuge nous offrit son abri, la fatigue l'emporta chez nous sur le plaisir d'entendre les rêveries des Kaggabas; nous avions besoin de sommeil.

A partir d'Outaïjighéka, à 1 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, le terrain descendit jusqu'à la jonction des rios Houkouméji et Nouaméji; peu à peu les arbres devinrent plus rares, et tout à coup un spectacle merveilleux nous dédommagea de nos fatigues : les savanes de Houkouméji et de Taminakka étendaient à nos pieds leur verdure, au fond d'une fertile vallée orientée Nord-Est-Sud-Ouest dans sa longueur. Au milieu d'un cercle de collines boisées, le village indien reposait avec ses petites cases rondes, semblables à des ruches; le soleil baignait la plaine d'une lumière très douce, et les rivières étalaient à perte de vue l'argent brillant de leurs sinuosités. C'était là que nous devions vivre pendant six mois. L'itinéraire que nous avions suivi était de 8 milles nautiques à vol d'oiseau, mais sa longueur exacte de 54 kilomètres s'était quadruplée par les pentes abruptes et les détours innombrables du chemin. Nous l'avions effectué en 4 jours.



LE RETOURSHADOUR DU LIMOUSIN (PAGE 456). DESSIN DE MASSIAS.

Notre premier souci fut de nous créer un intérieur. J'avisai pour ma part, ou plutôt je reconnus une pierre énorme dont la masse m'avait frappé lors de mon premier voyage, et je me fis élever, à l'abri de ce géant, une case que j'entourai d'un jardin. Mon compagnon fit de même à quelque distance, et bientôt commença pour nous deux une existence digne des anciens pasteurs de la Bible : nous plantions les graines apportées de France, nous parcourions le pays à la recherche de ses richesses naturelles, nous prenions des notes sur les mœurs et les coutumes de nos hôtes, et le soir, à la veillée, nous faisions une partie de dames auprès du feu, ou bien nous parlions de l'avenir et encore plus du passé. Le 9 septembre, mon compagnon se mit en route avec douze Indiens pour aller chercher nos colis restés à la pointe de Palomino. Peu après son départ, il faillit être victime de sa passion pour la chasse. Se croyant maître de sa route — nous l'avions parcourue si peu de jours auparavant, — il avait tenu à précéder ses porteurs, et il allait seul dans la forêt, lorsque des grognements l'avertirent de la présence de quelques sangliers. Les fauves, eux aussi, étaient sur leurs gardes et dévalèrent par des ravins. Fatigué d'une poursuite inutile, le chasseur s'arrêta : il était perdu! Sa boussole était restée entre les mains des Kaggabas avec le reste des instruments, et sous le feuillage impénétrable de la forêt le soleil était invisible. Il voulut retrouver son chemin et se perdit davantage. Il réfléchit heureusement que la seule chance de salut était pour lui d'aboutir au Palomino, et bravement il se jeta dans un filet d'eau qui devait, pensait-il, courir au fleuve. C'était bien raisonné, mais le voyage fut rude : dans l'eau jusqu'à la ceinture, parfois obligé de se mettre à la nage, sans lâcher son fusil, escaladant le faîte des cascades rapides, il aboutit, après quatre heures d'inquiétude et de fatigue mortelles à un endroit d'où il entendait le bruit formidable d'une chute lointaine. Le fleuve était de ce côté. Et, en effet, les Indiens passèrent à quelque distance. Mon compagnon put changer de vêtements, manger une bonne soupe de bananes et continuer son voyage.



LA CARUMBA DES INDIENS ARHOUAQUES (PAGE 456). DESSIN DE MASSIAS.

Quelques jours après, il revint avec son escorte et nos colis, sauf un petit baril de rhum : en route, les Indiens n'avaient pu résister à la tentation de l'alcool et s'étaient abominablement grisés.

Après six mois de séjour, je pouvais signaler au ministre du commerce l'existence, dans le massif orographique d'un million d'hectares que j'avais parcouru en tous sens, les minéraux et les végétaux suivants : l'*or* se trouve dans presque tous les cours d'eau qui vont se jeter dans la mer des Caraïbes; le *platine* existe

dans la région centrale de la Sierra ; le *fer* est très répandu dans tout le massif; la houille abonde dans la partie occidentale. Comme bois de construction et d'ébénisterie, j'avais trouvé l'acajou, le gaïac, le cèdre, le caracoli, l'illora, le brésil, le palmier-cirier et une infinité d'essences encore inconnues des botanistes. Les plantes médicinales ne sont pas moins nombreuses : la quina, la coca, le tolu, l'ipéca, la salsepareille, la manganilla, etc. Comme plantes textiles, le coton et le maguey. Toutes les graines que nous avions apportées de France donnèrent avec promptitude des produits d'une qualité supérieure. Il est donc évident que par sa fertilité, ses inépuisables richesses naturelles, comme par sa situation géographique, la Sierra Nevada est appelée, dans un avenir prochain, à une situation économique des plus prospères. Le développement agricole, industriel et commercial de ce pays, situé non loin de nos colonies des Petites Antilles et sur le parcours d'une de nos grandes lignes de paquebots, ne pourra que profiter à nos relations avec la république de Colombie.

Mais, en attendant la réalisation de cet avenir, il est curieux d'étudier l'âme du peuple kaggaba, d'autant plus que leur race tend à s'éteindre.

Doux, serviables, industrieux et prévoyants, désireux de la paix à tout prix, les Kaggabas sont à peine quelques centaines dans les rares savanes de la Nevada. On s'étonne à première vue que ces hommes, dont la vie est des plus faciles, le pays des plus sains, diminuent constamment en nombre, mais en partageant leur existence on s'aperçoit que leur vie n'est autre chose qu'un véritable suicide inconscient. Leurs deux passions, également exigeantes, sont les bains et le feu. A toute heure du jour, qu'ils soient trempés de sueur ou qu'ils achèvent à peine leurs repas, ils se jettent à l'eau, ne s'essuient pas le corps, revêtent leur mante de coton et n'ont rien de plus pressé que d'aller s'étendre dans leur hamac, suspendu près d'un brasier. De là des bronchites aiguës, des rhumatismes et autres affections dangereuses auxquelles résistent les adultes, mais qui emportent facilement les enfants et les vieillards. Ceux-ci, du reste, sont rares : à Taminakka, je n'ai vu qu'un seul indigène ayant atteint la soixantaine. Les Kaggabas ont une double religion : la catholique et la leur, qu'ils observent en secret. Grâce aux indiscrétions du compagnon qui me guida dans mes nombreuses explorations en ce pays, le fidèle Lemako, je suis à même de donner un aperçu complet de leurs croyances.

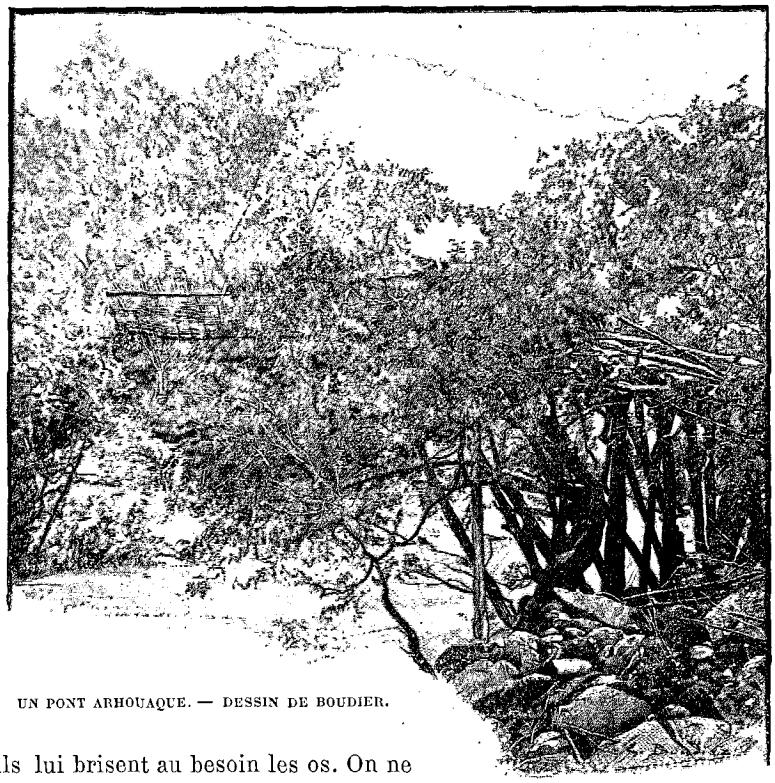
Ils admettent une vie future, sans bien savoir si cette vie sera illimitée. Pour eux, les ombres des morts, immatérielles, apparaissaient jadis sous la forme de cyclopes ayant un œil sur le visage et d'autres yeux derrière les épaules ; mais depuis longtemps ils avouent que ces apparitions ont cessé.

Ils ont la plus grande foi dans les petites pierres (quartzites percées et non percées) qu'ils trouvent dans les tombes des anciens Taïronas, ainsi que dans de petits paquets de feuilles de maïs dont les sorciers se servent pour guérir les maladies. Actuellement, on ne voit plus d'idoles dans leurs cases, mais avant la conquête ils se prosternaient devant des statuettes en or. Ils avaient aussi, paraît-il, la plus grande vénération pour des mâchoires de singes. Leur religion actuelle consiste en une sorte de métempsycose d'un genre particulier : d'après eux, l'homme descend, après sa mort, le cours d'un des rios qui se jettent dans la mer des Caraïbes. De là, son âme va se loger, avec toutes les âmes des Arhouaques baptisés (car le baptême, comme la confession, existait chez eux avant la conquête), dans une montagne qui se nomme Chinghéka. Les âmes des civilisés, c'est-à-dire des descendants d'Espagnols, suivent le même chemin, mais vont se réfugier dans une montagne en forme de chapeau non loin du Chinghéka, lequel est façonné comme le bonnet pointu des *mamas*. Là se bornent, je crois, les idées des Kaggabas relativement à l'immortalité de l'âme.

INDIENS ARHOUAQUES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

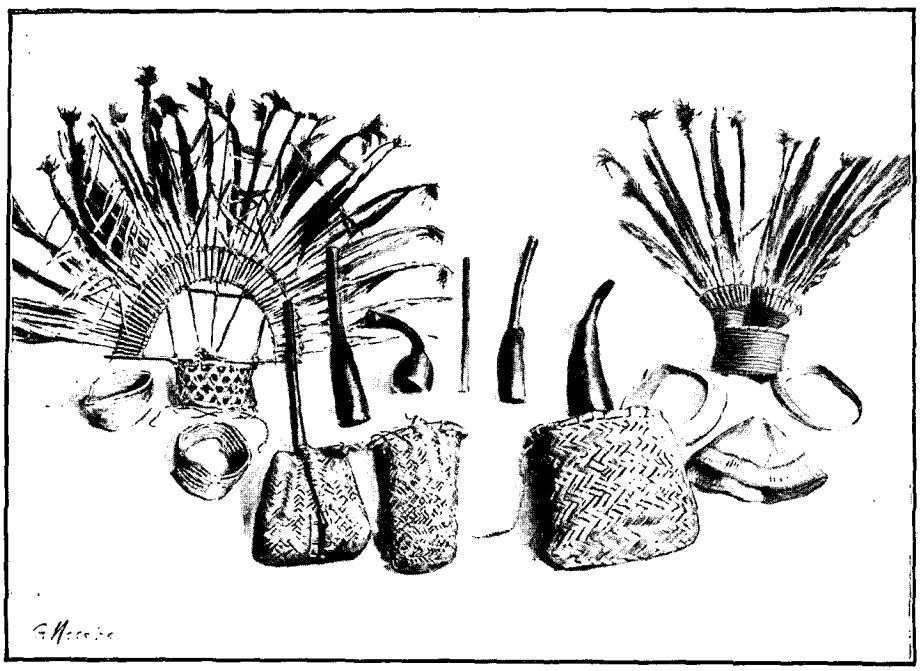
Quant au corps, dès qu'il est complètement réduit en poussière, il se transforme non en animal, mais en

bloc de pierre : les femmes en blocs ronds, les hommes en blocs pointus. Aussi toutes les pierres qui bordent les sentiers, toutes celles qui se dressent au milieu ou sur les rives des cours d'eau, reçoivent des noms comme si elles avaient une personnalité. De là tous ces monuments que j'ai rencontrés chez les Arhouaques, pierres levées, pierres jetées en tas dans une excavation pratiquée dans une roche.



UN PONT ARHOUAQUE. — DESSIN DE BOUDIER.

Il n'y a point chez eux de prières, mais les danses jouent un grand rôle dans les cérémonies religieuses. Le mariage est bien la moins compliquée de ces cérémonies : le mama conduit les deux futurs dans la *nuchéi*, joint leurs mains, et leur déclare qu'ils sont unis. La confession est très sérieuse : le mama impose des pénitences sévères et va même parfois jusqu'à prononcer l'exil pour punir certaines fautes. L'inhumation se fait comme chez les Bintoukouas, c'est-à-dire que le défunt, enveloppé dans plusieurs pièces d'étoffe de coton, est suspendu à un bâton et porté au-dessus de la fosse; mais, tandis que les Bintoukouas laissent purement et simplement tomber le défunt en terre, les Kaggabas veulent qu'il soit assis, et, pour lui donner cette posture, ils lui brisent au besoin les os. On ne prononce aucun discours, on n'élève aucun monument un tas de pierres indique le lieu de la sépulture. Les Kaggabas sont très superstitieux, mais ils n'ont pas peur des ténèbres comme les Goagires, leurs belliqueux voisins de l'Est. Ils se rendent constamment, la nuit, d'un point à un autre au milieu des précipices. Ils n'adorent ni les phénomènes naturels, ni les animaux, mais ils ont une grande vénération pour les pierres. Il n'est pas rare de rencontrer, sur le bord des chemins, des blocs de pierre couverts d'amas de feuilles sèches, de cailloux, de bouts de coton laissés là, en guise d'offrande, par les voyageurs indigènes.



COIFFURES DE BAL ET USTENSILES DES INDIENS ARHOUAQUES. — DESSIN DE MASSIAS.

Je me rappelle une conversation avec Lemako au sujet des *génies*. « Les principaux génies, me dit-il, sont les Essékinyamama et les Essemalkouchemama, qui apparaissent aux élèves-sorciers lorsque ceux-ci n'apprennent pas ce que leur enseignent leurs maîtres. Ces génies parlent par les aisselles et par la poitrine; ils ont des yeux derrière la tête.

« Et que font-ils, demandai-je, aux élèves indociles? — Ils les mangent ou les réduisent en miettes. —

*

Qui a vu arriver cela? — Les mamas Noun'na et Sakouïji, qui vivaient il y a très longtemps. Les mamas essayèrent de saisir les esprits, mais ceux-ci ne pouvaient être touchés, *ils étaient de l'air.* »

Les autres génies, esprits, anges ou diables, sont : les Oubataché, les Saouma, les Aloukssaba et les Aktami. Ils ont deux figures et un œil sur chaque figure. On ne les connaît pas autrement.

SIÈGES DE PIERRE DES ANCIENS ARHOUAQUES. DESSIN DE TAYLOR.

Au-dessus des génies, les Kaggabas placent non pas un dieu, mais une déesse, *Kalguachija* ou *Kalguachicha*, la mère de tout ce qui existe. La déesse est immatérielle, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Ses quatre fils sont chacun le protecteur d'une des portions du territoire arhouaque.

Les idées de création sont très confuses : au commencement, il y avait dix-huit mondes, neuf à droite et neuf à gauche. Ce sont ces dix-huit mondes qui ont engendré celui-ci, dont l'âme se nomme *Gonaninoulan* et habite à Takina. Je demande des explications, et l'on me répond : « La terre est le corps de Gonaninoulan; son âme vit dans l'espace, mais c'est à Takina qu'elle préfère demeurer. »

Les Arhouaques paraissent avoir conservé le souvenir d'un déluge. Quant à la fin du monde, elle est positivement annoncée par les mamas : « Le feu détruira tout, disent-ils, lorsque les Arhouaques auront oublié la religion de leurs pères. Peu de jeunes gens savent danser selon les rites, et beaucoup changent, sinon la forme de leur costume, du moins l'étoffe qu'ils achètent aux civilisés pour s'épargner la peine de tisser eux-mêmes leurs mantes; presque tous mangent du sel. C'est pour cela que la race diminue et que la fin du monde est proche. » Les temples sont les *nuchéi* dont j'ai déjà parlé en décrivant le pays des Bintoukouas. C'est dans ces cases que les mamas apprennent à chacun la religion, l'histoire particulière des familles et... la géographie. Il n'est pas un enfant de dix à douze ans qui ne connaisse par leurs noms, souvent baroques et interminables, les montagnes, les cours d'eau, les sources, les cascades à 5 ou 6 lieues à la ronde.

Il y a des *nuchéi* pour les hommes et d'autres pour les femmes; mais il n'y a de réunion permanente que dans celles des hommes. Le mama ne convoque que de temps en temps les femmes et les enfants. Quant aux hommes, ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit en commun, se racontant par le menu leurs aventures et leurs projets. L'Arhouaque décrit un de ses voyages : « Je viens de tel endroit : là, quatre jours assis; dans quatre jours j'irai à tel autre endroit : là, deux jours assis, etc. » Et il exécute ponctuellement son programme, éprouvant comme une terreur superstitieuse à modifier les décisions qu'il a prises avant son départ.

TOMBEAUX ARHOUAQUES. — DESSIN DE TAYLOR.

En voyage, ils portent des charges énormes et des vivres consistant en *panela* (sucre fabriqué par eux), platanes ou bananes, yucca ou manioc, patates douces, boyos ou pains faits tantôt de maïs pilé, tantôt de bananes séchées et écrasées. Quelquefois, ils ont de la viande séchée, non salée. En route, rien ne les rebute, ni les marches forcées, ni le campement dans des huttes, dans des grottes, ni la construction rapide d'une case, ni la pluie qui rend les sentiers impraticables pour d'autres. Lorsqu'ils veulent se garantir de l'orage, ils étendent au-dessus de leur tête des feuilles de *palma real* qui leur donnent une physionomie des plus pittoresques. Ainsi que je l'ai déjà fait observer, la danse des Kaggabas est un acte religieux. Celle des hommes consiste en une série de soubresauts accompagnés de grimaces : le corps se balance d'arrière en avant et d'avant en arrière avec sursauts, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Celle des femmes, dont je n'ai vu qu'un seul exemple en quatre ans de séjours successifs, est une espèce de ronde au cours de laquelle les danseuses se balancent de droite à gauche et de gauche à droite en se tenant par la

UN « MAMA » SORCIER ARHOUAQUE, SOIGNANT UN MALADE (PAGE) 453). — DESSIN DE MADAME CRAMPEL

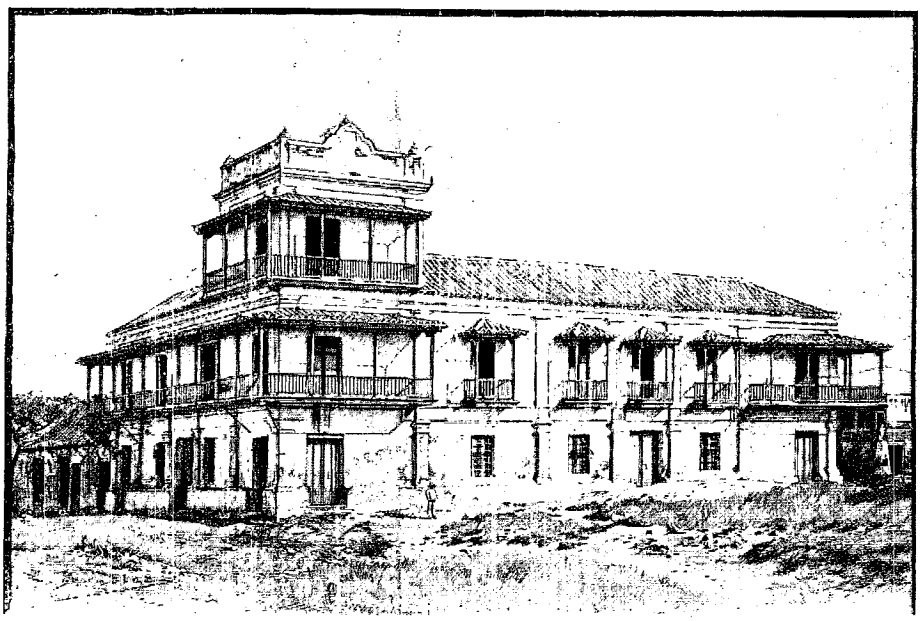
main et en frappant du pied en cadence. La danse des hommes offre, au moins, le mérite de l'étrangeté; celle des femmes est ridicule.

Pendant le bal, chaque danseur est armé d'un *toï*, noix de coco qui contient quelques graviers et qui est munie d'un manche, comme le hochet des enfants européens. D'une main, le Kaggaba agite son *toï*, et de l'autre il esquisse de bas en haut des gestes d'appel. Les instruments d'accompagnement sont : le tambour, la flûte et une trompe appelée *nourhla*, faite en écorce de courge avec une embouchure en os. Cette embouchure est toujours un objet de la plus haute antiquité, transmis de génération en génération depuis l'époque des Taïronas. C'est également à ce peuple aujourd'hui disparu qu'il faut attribuer les masques *(kallouaka)* en bois sculpté dont les Kaggabas se couvrent le visage lorsqu'ils exécutent leurs danses. J'ai relevé sur ces masques deux particularités qui ne manquent pas d'intérêt : à la commissure des lèvres, ils présentent très souvent une boule grossièrement taillée qui figure l'enflure produite par la chique de coca. Rien que de très naturel en ceci, puisque les habitants de la Sierra ont toujours eu l'habitude de mâchonner les précieuses feuilles; mais sur quelques masques, on remarque deux canines d'une longueur exagérée. A-t-il existé jadis en ce pays des hommes dotés de ces dents proéminentes? C'est peu probable, et cependant à Saint-Augustin, dans l'ouest de la Colombie, il existe un grand nombre de statues, les unes avec masques, les autres sans masques, et toutes ont les dents en question.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les masques dont se servent actuellement les Kaggabas sont fort anciens, car depuis longtemps ils ne savent plus sculpter le bois, pas plus que fondre les métaux ni modeler des figures sur les vases de terre que fabriquent leurs *mamas*. Rien de moins artiste que ce peuple : son instrument de musique le plus étendu est une flûte à trois notes dont le son est dû au hasard de la perforation du bambou. Leurs chants sont d'une tristesse lugubre, si même on peut accorder le nom de chant à une sorte de complainte sans paroles modulée sur trois notes pendant le bal.

Leur vie, sans gaieté, est aussi sans tristesse : je n'ai jamais vu pleurer ni un homme ni une femme; une seule fois il m'est arrivé de voir couler des larmes chez eux : c'était une jeune fille dont la mère allait mourir.

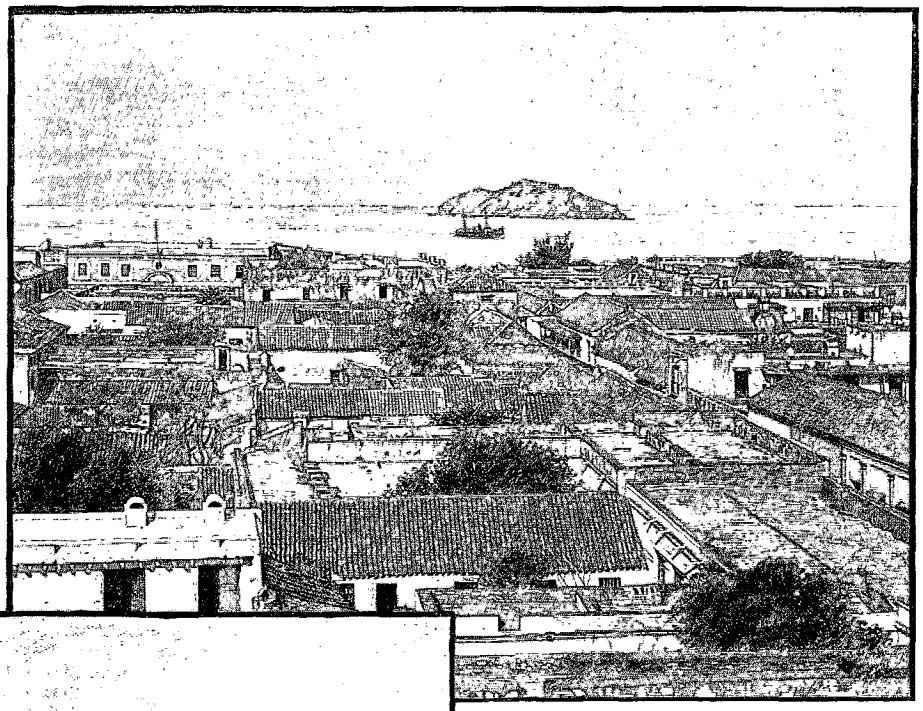
Cette existence neutre est accompagnée d'une extrême lâcheté; je ne crois pas que la pusillanimité puisse être poussée plus loin. C'est même le seul ressort qui permette d'obtenir des Kaggabas quelques services : la peur des coups les rend serviables. Le fond de leur caractère est le mensonge, la ruse et une extrême mobilité qui les porte à entreprendre puis à abandonner sans motif toutes sortes de travaux. Pendant mon séjour à Taminakka, je les ai vus plus de vingt fois commencer le nettoyage de la petite place du village sans qu'ils aient jamais achevé de la débarrasser des hautes herbes qui l'envahissaient. Cinq ou six cases qu'ils avaient commencées ont été laissées à demi-construites, et pourtant la construction d'une case est leur travail de prédilection. En réalité, ils n'estiment qu'une chose : garder soigneusement dans leur mémoire leurs traditions religieuses, très compliquées, et aussi les dénominations géographiques transmises par les sorciers ou les anciens de la tribu. Ils connaissent le sentiment de l'amitié, mais ne le comprennent pas comme nous : un Kaggaba est heureux de s'entretenir avec un de ses compatriotes, d'aller en voyage avec lui, mais son affection n'ira jamais jusqu'à partager avec lui ses vivres, à le secourir si le sauveur doit lui-même s'exposer au péril. Les faibles sont opprimés : les femmes et surtout les veuves sont perpétuellement envoyées à droite et à gauche, parfois à des distances considérables, pour porter de lourds fardeaux ou simplement pour transmettre des ordres ou des nouvelles sans utilité. On s'occupe très peu des malades, et l'on se contente de leur appliquer de la graisse de *puma*, des cataplasmes d'herbes, sans compter les simagrées des sorciers. On ne se gêne aucunement pour

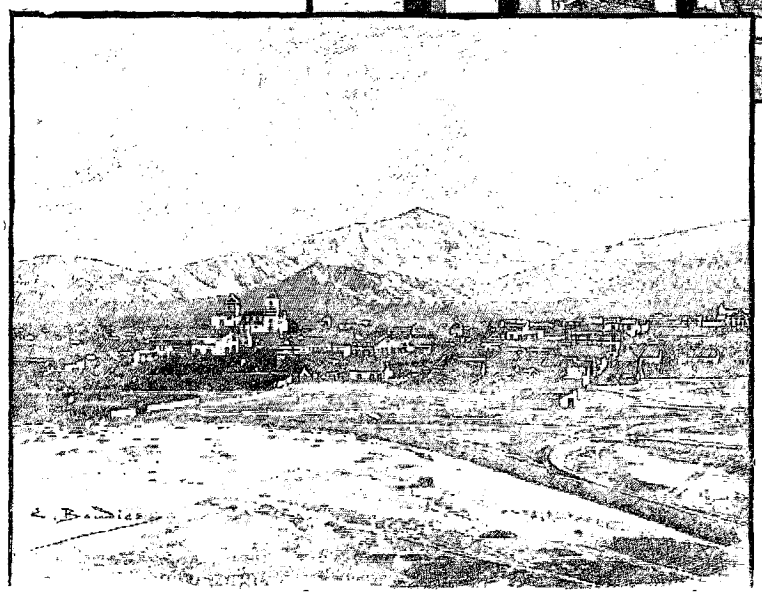


CABILDO (HÔTEL DE VILLE) DE SANTA-MARTA. — DESSIN DE BOUDIER.

parler devant eux de leur mort prochaine et de la répartition future de leur héritage. Actuellement on ne hâte pas le décès des malades, mais on m'a assuré qu'il y a peu d'années les Indiens enterraient vifs ceux de leurs parents que le médecin avait condamnés.

Lorsque les malades sont encore capables de marcher, leurs parents les conduisent à « la terre des remèdes ». Cette contrée s'étend entre la ligne des hauts sommets et les versants secondaires de la Sierra, sur une surface de 40 milles nautiques (huit milles du Nord au Sud, sur 5 milles de l'Est à l'Ouest). C'est une espèce de terre sainte où les mamas, traqués par les civilisés, se réfugient pour accomplir les bizarres cérémonies de leur religion. Là officient les grands mamas. De tous les coins du pays des malades leur sont amenés, et presque tous s'en retournent chez eux guéris ; en quoi il n'y a rien de surprenant, car pour avoir pu supporter les fatigues de la route ils ne devaient pas être sérieusement atteints.





SANTA-MARTA : LE PORT ET LA VILLE (PAGE 456). — DESSIN DE BOUDIER.

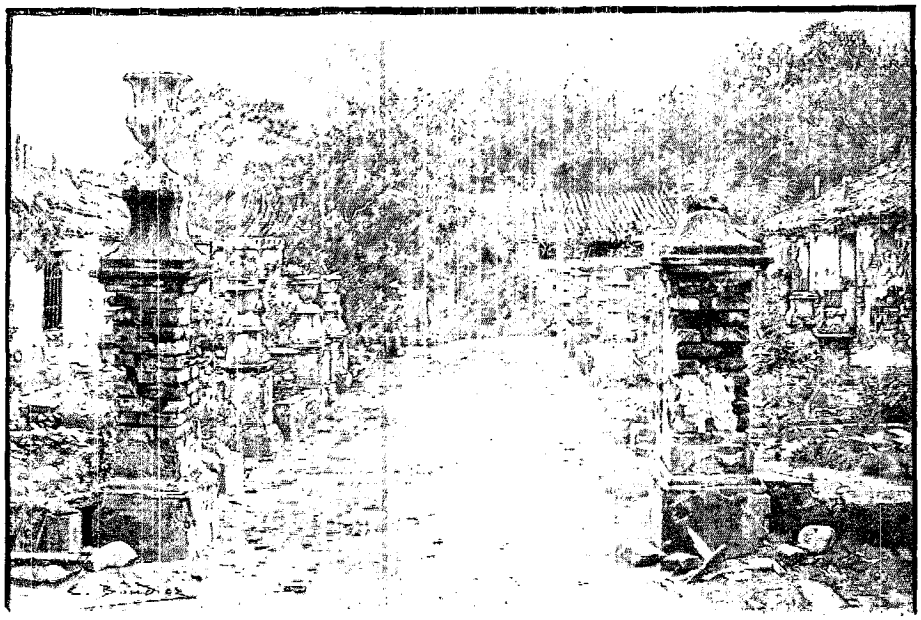
Les malades payent fort cher les danses et incantations et se croient à l'abri de tout malheur si les *mamas* leur permettent d'emporter de petits sacs pleins de sable ou de petits paquets de feuilles de maïs saupoudrées de chaux.

Mes occupations, lors de mon séjour à Taminakka en 1894, ne m'avaient pas laissé le loisir de visiter la « terre des remèdes ». Je parcourus cette curieuse contrée en 1895, mais pour la clarté du récit je placerai maintenant mes observations. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins d'assister à une séance de médecine. Les guérisseurs craignent le scepticisme des étrangers ; ils voulurent bien cependant faire une exception pour moi, et je les en récompensai en gardant, quoique non sans peine, mon sérieux.

Le mama est assis sur un escabeau de bois composé de trois ou quatre bâtons supportant un bloc de cèdre avec un coussin d'herbes sèches. Un tablier de feuilles de palmier est attaché à sa ceinture. Un masque de bois recouvre son visage. Sa tête est couronnée d'un diadème appelé *Gouichassankalé*. Ce diadème est fabriqué avec des lianes tressées ; sa forme est celle d'un pot à fleurs renversé, au-dessus duquel une charpente ingénieuse supporte un arc de cercle garni de petits morceaux de bambou. Dans ces petits tubes on enfonce, pour les cérémonies, des plumes dont la partie inférieure a été préalablement munie de pointes en bois dur. Il existe un autre diadème dont se coiffent les *mamas* pauvres, et qui se nomme *s'gouba*. C'est une sorte de mitre ou de bonnet pointu composé de baguettes liées autour d'un cercle et réunies au sommet.

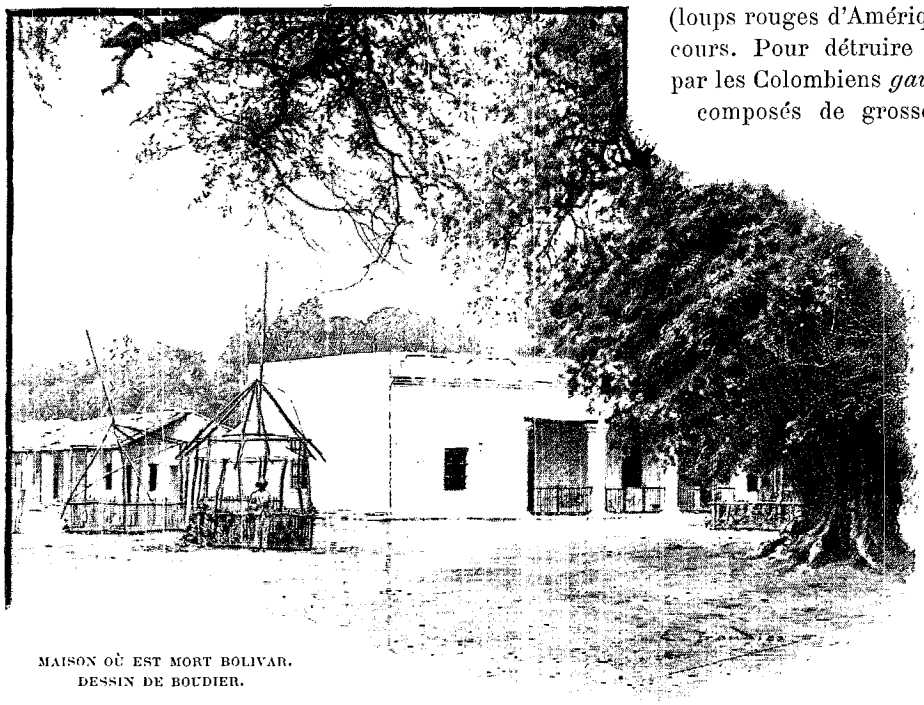
Devant le sorcier, le malade se couche sur le dos. Une calebasse pleine d'eau est placée près de sa tête. Deux Indiens tirent des sons sourds et prolongés de courges servant de trompes. La scène est vraiment lugubre.

Le *mama* danse autour du patient un pas original où les flexions des reins en avant et en arrière alternent avec des soubresauts tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Cet exercice dure une heure. Le médecin finit par s'arrêter devant la calebasse, prend dans un petit sac suspendu à son cou un cylindre de quartzite percé, le trempe dans l'eau et décrit au-dessus de la tête du malade des figures géométriques où dominent le cercle et le demi-cercle. L'opération achevée, le *mama* ôte son diadème et son masque, se coiffe du *s'gouba*, suspend à son cou un pectoral de corne, prend en main le *toï* (noix de coco remplie de graviers) et exécute un nouveau pas autour du patient en imitant, cette fois, la marche sautillante du crapaud. La séance se termine par l'insufflation de la fumée de feuilles de maïs sur le front et la poitrine du malade.



JARDIN OÙ SE PROMENA BOLIVAR, LES DERNIERS JOURS DE SA VIE, À SAN PEDRO ALEJANDRINO (PAGE 456). DESSIN DE BOUDIER.

Les Kaggabas aiment beaucoup la chasse : par groupes de deux ou trois, armés d'arcs et de flèches ou de quelque vieux fusil à piston ou à pierre qui leur vient des civilisés, ils font la guerre aux dantas, aux manas (sangliers), aux saïnos (porcs sauvages), aux singes et aux pavas (dindons). Ils tuent aussi volontiers les jaguars et les pumas (loups rouges d'Amérique), fléaux de leurs basses-cours. Pour détruire une sorte de tatou appelé par les Colombiens *gaucho*, ils dressent des pièges composés de grosses pierres que soutiennent trois bâtonnets. La pêche n'existe pour ainsi dire pas chez eux, les rios de la Sierra Nevada, très rapides, contenant fort peu de poisson. Les Kaggabas sont avant tout agriculteurs, ce qui ne signifie pas qu'ils aient beaucoup de goût pour l'agriculture. Au travail de la terre ils préfèrent les interminables conversations dans les *nuchéi*. Les champs — si même l'on peut donner ce nom à des lopins de terre irréguliers, cultivés sans méthode — sont presque constamment envahis par les hautes herbes; ils renferment des plantations de bananes, d'aracaches, de canne à sucre, de manioc, de pommes de terre, d'oignons, de haricots, de maguey pour la fabrication des cordes, et enfin de coca.



MAISON OÙ EST MORT BOLIVAR. DESSIN DE BOUDIER.

Le mode de culture est on ne peut plus rudimentaire : le terrain est sommairement débarrassé de ses hautes herbes, dont on ne prend pas la peine d'arracher les racines, et les semences sont fichées en terre au moyen d'un

piquet. Les plantes à boutures sont semées de la même façon, avec cette particularité que les racines sont mouillées de salive avant d'être mises en terre. C'est ainsi que j'ai vu procéder les Kaggabas qui entretenaient mon jardin à Taminakka. « C'est pour que les racines poussent plus vite », me dirent-ils. Malgré le peu de soins apportés à la culture, la terre est d'une merveilleuse fécondité.

Aucun animal domestique n'est employé pour les travaux agricoles, et quant aux instruments aratoires, ils se réduisent à ces deux outils : la pelle pour couper l'herbe au ras du sol, et le machete (ou sabre court), au moyen duquel une légère entaille est faite à la terre qui doit recevoir les grains ou les plants. La pelle et le machete sont postérieurs à la conquête, et il est bien probable qu'avant l'arrivée des Espagnols l'unique instrument agricole des Kaggabas était le piquet de bois dur. On n'a jamais trouvé dans la Sierra un instrument de silex permettant de croire qu'il y ait eu ici un âge de la pierre. — Quant à la charrue, on l'ignore aujourd'hui même.

STATUE ÉLEVÉE À BOLIVAR, À SANTA-MARTA. — DESSIN DE MIGNON.

Les voies de communication sont des sentiers ou simples trouées dans la forêt vierge. C'est tout ce qui reste des antiques chemins, admirablement tracés et construits, de la Sierra. Faute d'être réparées en temps voulu, ces routes se sont perdues pour la plupart. Les chemins anciens étaient pavés; aujourd'hui, on se contente de couper les lianes et de brûler les hautes herbes, lorsqu'on ouvre — ce qui est très rare — une voie nouvelle, presque toujours sur le tracé ou à peu de distance des voies anciennes. Les chemins kaggabas sont en zigzag, côtoyant les précipices, escaladant les cimes par les passages souvent les plus dangereux. Il y a de ces chemins où ne peuvent passer les enfants et... les chiens, qui sont alors portés... par les femmes. — La traversée des cours d'eau, parsemés de sauts, de rapides, de tourbillons, etc., se fait de deux façons : lorsque les rios sont peu larges, on se suspend aux lianes qui tombent des arbres, et, en se balançant, on se laisse jeter sur la rive opposée. Lorsque ce mode vraiment primitif est rendu impraticable par la largeur du cours d'eau, on se résout à construire un pont *(akka)* : un tronc d'arbre est approché de chacune des rives, de manière que les extrémités des deux poutres se rejoignent presque pour former un dos d'âne : de l'une à l'autre on jette ensuite d'épais branchages qui forment passerelle et que l'on relie les uns aux autres au moyen de fortes lianes. L'ensemble est solidement attaché aux troncs d'arbres, garni d'une double balustrade en bambou, et le pont est construit.

Inutile de dire que dans un tel pays il n'existe point de chariots; les transports se font à dos d'homme ou de bœuf. Les Indiens échangent entre eux du maïs pour de la viande, un bonnet pour un hamac, etc. Ils font aussi quelques transactions avec les civilisés : pour obtenir des objets de fer, machetes, couteaux, marmites, aiguilles, etc., ils donnent des oignons, des pommes de terre, de petits sacs appelés *gamas*, des cordes de fibres de maguey, des pains de miel de canne à sucre. Ils payent quelquefois en monnaie colombienne ou en travail personnel, construction de cases, transports de charges, etc. Ils ne veulent à aucun prix de papier-monnaie et n'acceptent que le nickel; ils craignent que le papier ne se détériore à l'humidité ou ne soit mangé par les *cucarachas*, insectes qui pullulent dans la Sierra.

Je n'ai rencontré chez eux que deux machines industrielles : la première, bien probablement postérieure à la conquête, est le moulin à canne à sucre, composé de trois cylindres verticaux en bois dur entre lesquels est

broyée la canne. Le jus, recueilli dans un récipient, est soumis à l'action du feu jusqu'à ce qu'il ait pris assez de consistance pour être coulé entre des réglettes de bois. — La seconde machine est le métier à tisser, qui se compose de quatre morceaux de bois ainsi disposés : les deux premiers sont plantés en terre, les deux autres, reliés horizontalement aux premiers, supportent le tissu en voie d'exécution. De petites réglettes de bois dur servent à diviser les fils. — Comme accessoires de cette machine à tisser, il faut mentionner le fuseau, qui est des plus primitifs, et la *karoumba*, petit instrument qui sert à tordre le coton et dont j'ai rencontré l'équivalent dans le bas Limousin, où il s'appelle *retourshadour*.

On comprendra sans peine qu'après six mois passés dans la compagnie d'êtres aussi primitifs j'éprouvai un réel bonheur à revoir la civilisation. Au sortir du territoire kaggaba, je me dirigeai vers Santa-Marta, chef-lieu du Magdalena. Qu'on se figure une plaine de plusieurs milliers d'hectares, bordée de trois côtés par des montagnes boisées dont les sommets disparaissent dans le ciel bleu, en face de la mer immense, tellement profonde que les plus gros navires peuvent évoluer tout près de la côte, à l'embouchure du fleuve Manzanarès. Une île de plusieurs hectares élève, à un kilomètre de la terre, sa masse conique dominée par un phare, et l'on aperçoit à l'entrée du port les ruines de deux châteaux qui jadis défendaient la ville.

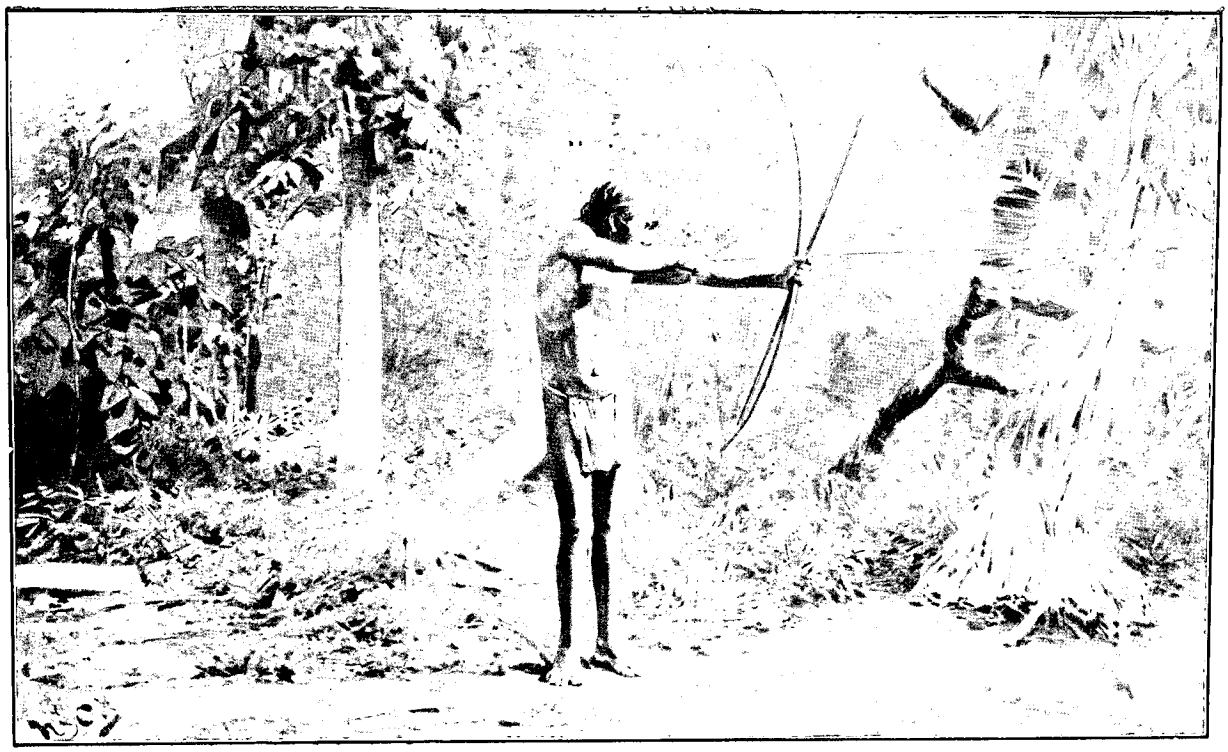
Les femmes de Santa-Marta sont généralement belles et d'une rare élégance : d'une grande réserve à l'égard des étrangers, elles sont très affables et charmantes dans l'intimité, et surtout elles possèdent l'art si difficile de ne jamais laisser languir la conversation, tout en ne disant jamais de banalités. Je parle, cela va sans dire, des *Samarias* de la bonne société, car le mélange des races a produit ici, comme ailleurs, toute une gamme de manières aussi étendue que celle des physionomies : la beauté des Espagnoles s'atténue par degrés jusqu'à la lourdeur de corps et d'esprit qui caractérise les négresses; mais entre les deux extrêmes il y a place pour de bien aimables variétés. Les hommes sont d'une absolue correction de manières, pratiquent l'hospitalité la plus large et témoignent d'une particulière sympathie pour les Français. Les maisons dépassent rarement un étage, mais elles sont soignées et possèdent presque toutes un jardin dont la solitude rafraîchit l'âme, dont la verdure réjouit l'œil fatigué du soleil éclatant de la plaine. Le carnaval est en ce pays d'une extrême gaieté; toutes les classes de la société y prennent part; mais, à aucun moment, je n'ai entendu un mot déplacé en présence d'une femme ou d'une jeune fille, ces deux êtres sacrés en Colombie.

C'est aux environs de Santa-Marta, dans la villa de San-Pedro-Alejandrino, que mourut en 1830 le général Simon Bolivar le libérateur de cinq républiques, le fondateur de la Colombie. Après avoir admiré la statue de marbre blanc qui lui a été élevée par les soins de Don Ramon Goënaga, gouverneur du Magdalena, j'allai, comme en un pèlerinage, au jardin où il fit ses dernières promenades, à la maison où il mourut pauvre, lui qui avait possédé des millions. Les Colombiens sont fiers de l'avoir accueilli en 1813, de l'avoir soutenu à Haïti en 1816 et salué chef suprême en 1819, de l'avoir aidé à reconquérir le Venezuela en 1821, à libérer le Pérou en 1824, et ils gardent pieusement son plus bel héritage : l'amour de la liberté.

(A suivre.) COMTE JOSEPH DE BRETTES.

POTERIES TROUVÉES DANS LES SÉPULTURES ARHOUAQUES. — DESSIN DE MASSIAS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



INDIEN CHIMILA TIRANT DE L'ARC. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

(SIX ANS D'EXPLORATIONS).

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

VI

Exploration du territoire indien chimila.

MARIMONDA (SINGE ATÈLE).
DESSIN DE BEUZON.

Très souffrant en mars et avril 1895, le mois de mai me rendit les forces suffisantes à un nouveau voyage qui devait avoir pour but la vérification de certaines positions géographiques autour de la Sierra Nevada de Santa-Marta, et surtout l'exploration du territoire indien chimila, qui depuis longtemps m'attirait par le mystère dont je le voyais entouré. Dans le Nord du Magdalena, on était assez disposé à révoquer en doute l'existence même de cette tribu, et c'était avec des plaisanteries que l'on accueillait mon projet de voyage.

Cependant les vieilles chroniques espagnoles attestaient cette existence. J'avais lu que, le 6 avril 1536, Quesada avait quitté Sainte-Marthe avec sept cents fantassins et quatre-vingts chevaux. Il avait pour compagnons les capitaines Juan del Junco, Gonzalo Suarez Rondon, Juan de Cespedes, Juan de Saint-Martin, Valenzuela, Antonio Lebrija et Lazaro Fonte, qui faisaient route avec lui par voie de terre, pendant que sur le rio Magdalena une flottille de cinq bateaux montés par Cordoba, Manjarres, Chamorro, Otun, Velasquez, et les deux cents hommes du capitaine Urbina, naviguaient de conserve avec eux. La concentration devait se faire près du rio Cesar, sur les terres du cacique de Tamalamèque. Mais la flottille se dispersa sur le rio Magdalena et ne put arriver au rendez-vous. Quesada contourna cependant la Cienega de Santa-Marta, pénétra dans les montagnes où s'étaient retirés les Chimilas, passa ensuite à Chiriguana et à Tamalamèque, jusqu'au rio Serrano. En 1576, sous le gouvernement de Don Lope de Orosco, la paix était suffisamment établie avec les

1. *Suite. Voyez tome* IV, *p.* 61, 73, 85, 433 *et* 445.

Indiens pour que le capitaine Cordero pût visiter, en territoire chimila, le pueblo de los Angeles. Mais ces bonnes relations durèrent peu, et, vers la fin de la même année, les Chimilas furent une des tribus qui s'allièrent à Coropomeïna, cacique des Tupes, et le suivirent dans sa marche sur Santa-Marta, qui fut brûlée.

Depuis cette époque lointaine, il n'avait plus été question des Chimilas : deux hommes seulement avaient retrouvé leurs traces. Il y a une quinzaine d'années, le Colombien Isaacs, au cours d'un voyage de Santa-Marta à Valle de Upar, en avait rencontré quelques-uns et avait pris sur eux quelques notes hâtives. Quelque temps auparavant, M. Celedon, depuis évêque de Santa-Marta, avait eu la bonne fortune de voir à Santa-Marta deux Chimilas et d'obtenir d'eux quelques données linguistiques. Quant à la situation exacte de leur territoire, elle était inconnue : on les croyait campés sur les contreforts de la Nevada, et c'était tout. De leurs mœurs, pas un mot.

A Rio-Hacha, M. de Reus me fournit sur eux quelques renseignements. A San-Antonio, dans la Nevada, un habitant de Dibulla, nommé le « singe » (*el mono*), ajouta à ces données quelques notes nouvelles qui ne firent qu'augmenter ma curiosité. Le 31 mai 1895, ma décision fut prise, et, le soir même, de Rio-Hacha où je me trouvais alors, je m'embarquai pour Santa-Marta. Le 2 juin au soir, la balandre *Splenda*, sur laquelle j'avais pris passage, entrait dans le port ; mais ce fut seulement le 23 que je me mis en route, après avoir vainement attendu de Rio-Hacha une provision de plaques photographiques. Pendant ce séjour, qui était un retard, mon temps fut partagé entre mes hôtes, MM. de Luque et Araujo, — deux magistrats qui connaissaient parfaitement le chemin de Valle de Upar, — et M. Celedon, auteur d'un tableau comparatif des idiômes guamaka, bintoukoua et chimila. Les renseignements que me fournirent ces trois personnes furent vérifiés et complétés au cours de mon voyage.

KARAO (PAGE 461). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le 23 juin, à quatre heures et demie du matin, je me mis en route : il ne pouvait être question de prendre le chemin de fer jusqu'à Sevilla, son point terminus ; un cyclone l'avait détruit, pas un pont n'était resté debout entre Santa-Marta et la Cienega. Le pueblo de Gaïra était totalement détruit, et la force de l'ouragan avait été telle que les sommets des montagnes étaient ravinés, écorchés, comme égratignés par la griffe d'un animal gigantesque. Nous suivions les bords de la mer, une véritable côte d'azur, resplendissante de roches quartzeuses ; puis vint l'anse de Dulcino, jadis vaillamment défendue par les Indiens contre les envahisseurs espagnols ; puis, de la Cienega à Rio-Frio, un pays découvert, très fertile, riche en pâturages (*potreros*), bananes (*platanos*), haricots (*frisoles*) et manioc (*yucca*).

En 1892, une précédente exploration m'avait déjà amené dans ces parages, et ce ne fut que le 26, à partir de la Quebrada de Orihueca, que commença véritablement mon voyage. La forêt prenait en cet endroit et ne devait cesser qu'à Las Pavas, après un parcours de sept degrés géographiques.

Nulle forêt du monde connu, les plus belles même de l'ancien monde, ne peuvent être comparées à la forêt vierge où nous allions entrer. Il s'agissait de pénétrer dans l'inextricable fouillis encombré de lianes et de plantes parasites. Partout des troncs s'élançaient, d'immenses colonnes pressées, entre-croisées ou mortes, abattues, barraient la route. Des arbres trop vieux sont tombés d'où surgissent des végétations nouvelles. De là des changements imprévus dans l'aspect de la forêt : d'une voûte majestueuse,

LA FORÊT VIERGE DANS LES ENVIRONS D'ARACATACA (PAGE 460). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

aux arceaux de cathédrale, où l'air circule librement, vous passez à une obscurité fatigante, oppressante. C'est en effet ce qui différencie le plus les forêts : le point plus ou moins élevé de la naissance des premières branches des arbres. Il y a, comme nous venons de le dire, des éclaircies et des endroits inextricables, un troisième état intermédiaire, le tout diversifié encore par la présence des palmiers. Les uns ont le tronc lisse, d'autres filamenteux, d'autres (la *caña brava*) un fût peu élevé, tout hérissé d'épines.

Des arbres de la forêt, quelques-uns sont connus : le cacaotier, le caoutchouc, l'arbre à tolu, qui par les blessures faites à l'écorce, laisse couler une résine médicinale ; d'autres n'ont jamais été déterminés par les botanistes ; leur fleur, qui seule permettrait de les définir, est invisible, cachée à soixante mètres de hauteur. Il faudrait savoir pour chaque plante l'époque de la floraison, et encore l'espace manquerait-il pour abattre l'arbre géant.

Le feuillage ne perd jamais sa verdure ; les branches supportent toujours des orchidées de forme et de couleur étranges, et laissent retomber des racines qui donneront naissance à d'autres arbres.

Dans la pénombre perpétuelle, des singes évoluent par troupes; des aras, des perroquets, des paugils tout noirs se poursuivent avec des cris éclatants.

D'autres oiseaux inconnus traversent le mystère de cette végétation où l'homme se sent perdu, comme anéanti, au milieu des parfums violents de quelques lianes.

Les serpents seuls sont à craindre, entre autres la *bocca dorada*; mais pour se prémunir contre leur morsure il suffit, assure-t-on, de se frotter les bottes avec de l'ail.

Rien qui rapproche mieux l'homme de la nature qu'une halte dans la forêt. On choisit, sur le bord d'un ruisseau, une petite clairière (*pajales*) ; on attache les animaux à proximité de l'herbe, dans un *limpio*; puis commence l'installation du camp. Si le temps menace, un abri est vite construit avec des piquets et des branchages. Si la nuit est belle, les hamacs sont simplement attachés d'un arbre à un autre, après toutefois en avoir passé les extrémités (ou « araignées ») dans une moustiquaire. Le moment du repos venu, il faut relever vivement la gaze de la moustiquaire, se glisser dans la chambrette qu'elle forme et veiller à ce qu'aucune déchirure de l'étoffe n'ouvre passage aux insectes. Mais, avant de dormir, il y a le dîner à préparer. Un briquet (*eslabon*) donne du feu; trois pierres, trois mottes de terre sèche ou trois morceaux de nid de fourmis sont assemblés, soutenant une marmite remplie d'eau dans laquelle est jeté un morceau de viande. On mange sur une nappe de feuilles de balisier (arbuste qui croît dans les endroits humides). Chacun s'accroupit autour

de cette table primitive et prend son repas. L'eau du rio voisin désaltère les convives. Telle fut notre vie jusqu'à Las Pavas.

La voie ferrée s'arrête, avons-nous dit, à Sevilla ; le télégraphe continue jusqu'à Aracataca, où nous arrivâmes dans la journée du 26 ; mais pour notre malheur le buraliste avait bu beaucoup plus que de raison. Impossible de lui faire accepter le montant d'un télégramme ; à toutes nos offres d'argent il répondait, croyant sans doute à une tentative de corruption : « Non, monsieur ; non, monsieur ». Il fallut déchirer le télégramme. Jusqu'à Fundacion, *caserio* de huit ou dix cases, la route était peu accidentée, la terre végétale semblait excellente, mais il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines à l'époque de mon passage.

GROUPE DE CHIMILAS. — DESSIN DE MIGNON.

Le lendemain, à mesure que nous avancions, la forêt nous apparaissait de plus en plus luxuriante : aux bambous et aux palmiers corruas succédaient de nouvelles essences, entre autres les arbres à tolu et les caoutchoucs. Les terrains convenaient à merveille à la culture du café et à celle du cacao. Les tortues abondaient, ainsi que les *dantas* (tapirs), *manas* (sangliers), *saïnos* (pécaris), et les jaguars. Ces derniers, très dangereux pour le bétail, ont peur de l'homme. Un lynx apparut à un détour du chemin ; mais, le temps d'armer mon fusil, il disparut. Cette journée fut marquée par le passage de plusieurs rivières, et ce n'est pas une mince besogne qu'un passage. Il faut envoyer en avant son cheval, juger où le poussera le courant, s'élancer soi-même à la nage, atterrir, puis tirer sa monture hors de l'eau.

Le 27 au soir, nous atteignions Ariguani, et je pouvais enfin rencontrer quelqu'un qui me parlât de la tribu des Chimilas. Un certain Manuel José me les représenta comme des gens paisibles. Leur population, me dit-il, ne dépassait certainement pas trois cents personnes, réparties entre quelques villages très distants les uns des autres. On ne les voyait que rarement. Dans la soirée, mauvaise nouvelle : un certain Juan Oñate m'affirma que les Indiens les plus rapprochés d'Ariguani devaient partir, le lendemain matin, pour un campement éloigné de l'Ariguani. Leur déplacement m'écarterait de mon itinéraire et me ferait perdre un temps précieux.

Le 28, à 4 h. 1/2 du matin, Oñate me conduisit à travers la forêt jusqu'à son *hato* (endroit où l'on élève le bétail). Il était 6 heures lorsque nous atteignîmes ce point. Un moment d'anxiété : les Indiens sont-ils partis, ou non? — Non ; et leur premier campement se trouvait à un quart d'heure de là, en un endroit appelé Kaantaasanaaoutéka. Bientôt, en effet, dans une partie de la forêt, sept *ramadas* recouvertes de palmes nous apparurent. Une douzaine d'Indiens, le corps rouge brique rayé de teinture rouge, étaient sortis à notre approche et, silencieux, nous regardaient sans effroi. Ma première impression fut qu'ils étaient de race caraïbe : beaux, bien faits comme les Goagires, de couleur bronzée comme eux. La seule différence était dans les cheveux, que les Chimilas portaient très longs. Cette coutume, qui leur est commune avec les Arhouaques, quoiqu'ils n'entretiennent avec ces derniers aucune relation, leur vient sans doute de la nécessité

de se garantir les épaules contre la piqûre des moustiques. Les femmes étaient, comme chez les Motilones, vêtues d'une pièce d'étoffe de coton teinte en rouge. Les hommes n'avaient qu'un léger lambeau d'étoffe retenu à la taille par une ceinture. Quatre d'entre eux acceptèrent de venir avec moi chercher à Ariguani mes bagages et de me faire ensuite visiter leurs villages. De retour, à 8 heures, parmi les civilisés, un déjeuner sommaire, composé de manioc et de fromage, me réunissait une dernière fois à mes excellents amis MM. de Luque et Araujo. Les deux magistrats poursuivaient leur route vers Valle de Upar et me laissaient seul avec les Chimilas.

A 3 h. 1/2, j'étais de retour au campement des Indiens et je pouvais l'observer plus en détail que le matin : chacune de leurs ramadas se composait d'une barre transversale, appuyée sur deux piquets ou bien accotée à deux arbres, et supportant deux ou trois douzaines de grandes palmes. Quelques flèches, à l'intérieur de chacune de ces cahutes, étaient suspendues à la barre, et à ces flèches étaient accrochés les objets les plus usuels : gourdes, petits sacs, paniers de palmes tressées, hamacs de majagua. Dans un coin, des sandales, quelques calebasses, des arcs, et un petit instrument que je voyais pour la première fois, sorte de maniquet destiné au tir de l'arc. Sur un séchoir, un mana, tué la veille, achevait de se boucaner.

Fort heureusement, un des Indiens, Karao, avait passé dix ou douze ans chez les civilisés de Canoa durant son enfance. Ce fut lui qui me servit d'interprète et organisa le voyage.

Les Indiens commencèrent par relever en forme de chignon leurs longs cheveux, — ils ne se mettent jamais en route les cheveux flottants, — puis ils se rangèrent en colonne et me précédèrent. Cet ordre, qui avait l'avantage d'offrir à mon admiration la vigueur et la beauté des hommes, la joliesse des femmes, offrait un inconvénient assez pénible pour des narines européennes. Les Chimilas me parurent tous souffrir de flatuosités dont ils se débarrassaient avec un sans-gêne absolu. Le seul incident de la marche fut le passage assez dangereux du rio Ariguani, et, à 5 h. 1/2, nous arrivions à Karao-Attaka.

Karao me fit les honneurs de sa case, m'invita à partager son repas de mana et de bananes, m'offrit un de ses deux machetes de bois et finit par gréer mon hamac à côté du sien. Les moustiques, moins nombreux que la veille, nécessitaient encore l'emploi de la moustiquaire. A 9 heures, brisé de fatigue, le balancement du hamac commençait à m'endormir; mais de la case voisine une lente mélopée arrivait jusqu'à nous : c'était un

LA MAISON DU CHEF GOOR (PAGE 465). — DESSIN D'OULEVAY.

*

Chimila qui faisait sa prière. Mon hôte m'en donna la traduction. C'était une sorte de complainte dont chaque verset débutait par ces mots : « Père Grand, je chante que... » Voici le texte de la prière de mon voisin :

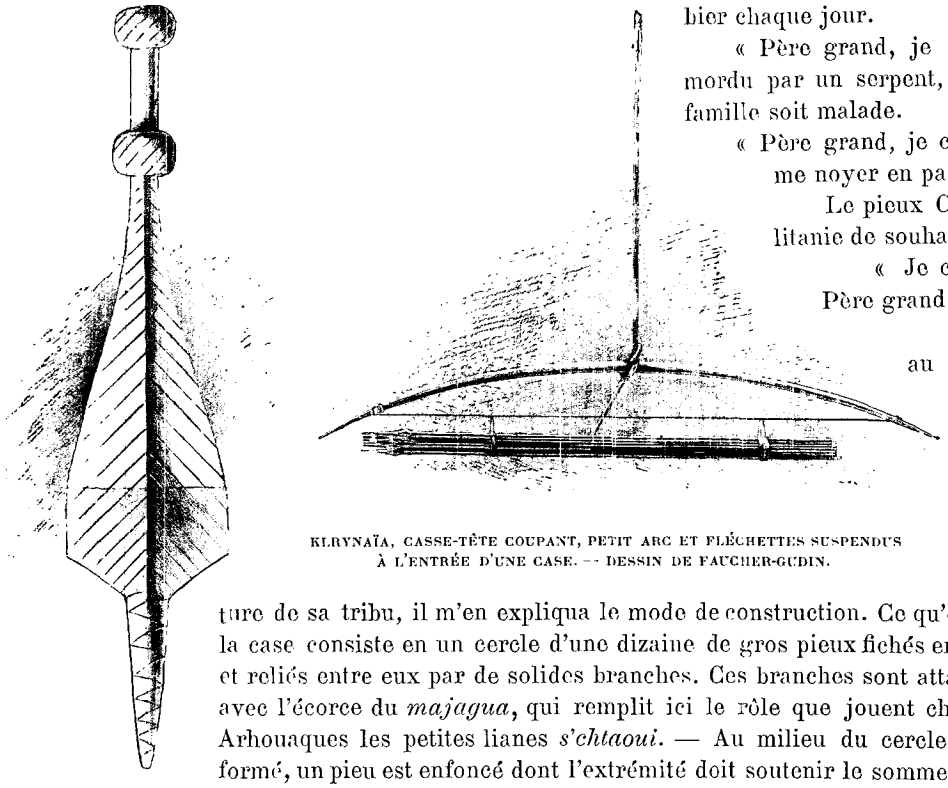
« Père grand, je chante que j'ai besoin de tuer du gibier chaque jour.

« Père grand, je chante que je ne voudrais pas être mordu par un serpent, ni être jamais malade, ni que ma famille soit malade.

« Père grand, je chante que je désirerais bien ne pas me noyer en passant un rio. »

Le pieux Chimila exprimait une interminable litanie de souhaits, et il terminait par ce verset :

« Je chante qu'ainsi je serais heureux, Père grand. »



KLRYNAÏA, CASSE-TÊTE COUPANT, PETIT ARC ET FLÉCHETTES SUSPENDUS À L'ENTRÉE D'UNE CASE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

29 juin. — Le réveil fut délicieux, au milieu d'un calme absolu troublé seulement par les cris des perroquets et des aras ou guacamayes. Karao me fit visiter, tout près de chez lui, une case plus grande que la sienne (18 pas de diamètre sur 9 mètres de hauteur), et, comme elle offrait un type de l'architecture de sa tribu, il m'en expliqua le mode de construction. Ce qu'on pourrait appeler le fondement de la case consiste en un cercle d'une dizaine de gros pieux fichés en terre et reliés entre eux par de solides branches. Ces branches sont attachées avec l'écorce du *majagua*, qui remplit ici le rôle que jouent chez les Arhouaques les petites lianes *s'chtaoui*. — Au milieu du cercle ainsi formé, un pieu est enfoncé dont l'extrémité doit soutenir le sommet du cône de la toiture. Le haut de ce pilier central est rejoint par les extrémités d'une douzaine de grandes branches dont le pied touche à la base de la circonférence. On obtient ainsi une armature semblable aux demi-arcs d'un dôme. Chacun de ces demi-arcs est relié à ses voisins par des cercles de bois, et, lorsque la carcasse de l'habitation est parachevée, il ne s'agit plus que de la couvrir. Des feuilles de palmes sont employées à cet effet : la queue des feuilles, repliée, est introduite à l'intérieur de la case et se tient aux branches de l'armature, pendant que le large éventail retombe au dehors et forme un abri impénétrable au soleil comme à la pluie. Le sommet du dôme se couronne d'une poignée de palmes dont l'éventail tourné en bas protège le point de jointure des demi-arcs et du pilier central.

A l'entrée de la grande case que me faisait visiter Karao se balançait, au bout d'une liane, un petit arc de trente centimètres de long et un paquet de vingt fléchettes. Etait-ce un simple ornement ou un emblème religieux? Il me fut impossible de le savoir.

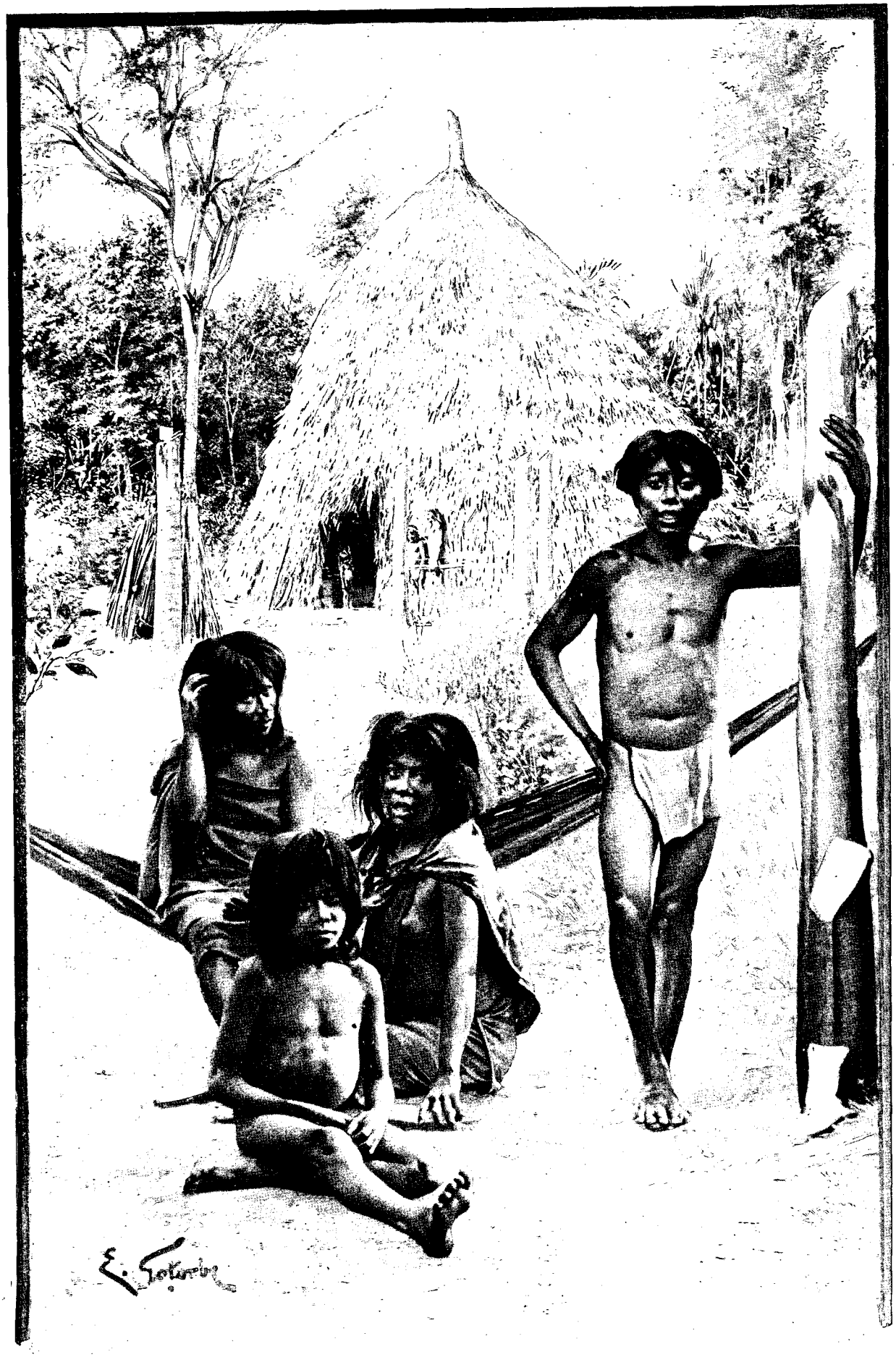
Au pied du pilier central, deux piquets fourchus portaient un tambour creusé dans un tronc d'arbre de 2m 50 de long, tendu d'un seul côté d'une peau de chèvre que retenaient mal des cercles de liane. On joue de cet instrument avec deux très petites baguettes qui donnent au tambourineur l'aspect d'un de ces petits lapins bien connus des petits enfants.

Un autre tambour, de dimensions plus réduites, et qui se battait avec les mains nues, était posé près du premier.

Des poteries de terre grossière, aux bords mal dessinés, enfonçaient dans le sol de la case le fond conique de leur cylindre.

LE CHEF GOOR. — DESSIN DE MIGNON.

De tous côtés, des arcs et des flèches étaient suspendus. Des casse-tête en bois rouge complétaient l'arsenal des Chimilas : c'étaient de solides armes, avec poignée, garde, lame tranchante d'un côté, terminées les unes en pointe, les autres en spatule. Leur nom était *klrynaïa*, me dirent les Indiens.



CASE ET INDIENS CHIMILAS. — DESSIN DE GOTORBE.

Vers trois heures, Karao me conduisit, à six cents mètres à l'Est, aux cases du « capitan ». Le chef avait deux grandes cases, l'une servant d'habitation à sa famille, l'autre de salle de bal et de réception. Il accepta d'échanger des objets contre la pacotille dont les explorateurs ont toujours une provision, couteaux, mouchoirs, etc... J'allai prendre dans mes bagages quelques nickels. La précaution se trouva utile : lorsqu'il eut vu cette monnaie qu'il se proposait de percer pour s'en fabriquer des colliers, le capitan ne voulut plus des couteaux, ni des mouchoirs. Pour dix cuartillos, il me donna un hamac de coton teint en rouge (son propre hamac); pour cinq nickels, un arc, dix flèches et un maniquet; pour quatre nickels, une kirynaïa; pour deux nickels, deux fuseaux. Aucune offre ne put le décider à se dessaisir d'un hamac en fibres de majagua et d'une mante de femme.

Rentré chez Karao à quatre heures dix, je calculai l'altitude de Karao-Attaka : ce point n'est situé qu'à quatre-vingt-deux mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est donc inexact de dire que les Chimilas habitent le versant de la Sierra Nevada; ils vivent en réalité dans les plaines qui s'étendent au pied des ondulations occidentales du massif.

Le 30 juin, après déjeuner, mon hôte Karao m'accompagna au village civilisé de Canoa. Le passage du rio Ariguani, que nous devions franchir, n'était pas, comme on me l'avait dit, navigable en cet endroit. L'Ariguani atteignait une profondeur de deux pieds seulement, et son lit était encombré de troncs d'arbres.

En route, mon compagnon, pour me prouver son adresse, tua d'une flèche une superbe pava. Quant au fusil, il m'avoua qu'il n'en connaissait pas le maniement, et que jamais personne de sa tribu n'en avait possédé. Un peu avant d'atteindre le but de notre excursion, il déplia un morceau d'étoffe de coton peint en rouge et se l'attacha à la ceinture : c'était pour lui une suprême coquetterie de se voiler ainsi le milieu du corps. Plusieurs de ses compatriotes affectent à cet usage la moitié d'une calebasse tout simplement. Karao avait droit de se montrer fier de son luxe. De notre visite aux civilisés, je ne dirai rien pour le moment, la suite de ce voyage m'ayant ramené parmi eux. Un seul détail est à noter, parce qu'il concerne mon Indien : Karao témoigna une véritable horreur pendant le repas qui nous fut offert. Les civilisés, pensant nous être agréables, avaient servi des œufs de poule. Jamais un Chimila ne consentirait à toucher pareil mets.

ENFANT CHARGÉ DU « LROTTA. » — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le soir même, nous étions de retour, et je continuais à noter les détails de la vie chimila. Contradiction assez fréquente dans tous les pays : mes hôtes témoignaient d'une tendresse très vive pour les animaux, perroquets, chiens, etc., et ils suspendaient dans leurs cases, pendant des semaines, des tortues réservées à la plus cruelle des morts. Lorsqu'ils voulaient se régaler, ils détachaient une de ces pauvres bêtes et la plaçaient directement sur le feu. La tortue cuisait dans sa carapace, après une longue agonie.

Le feu était conservé avec soin; mais venait-il à s'éteindre, on ne connaissait d'autre moyen de le produire que de faire tourner rapidement dans un morceau de bois très sec un bâton de bois dur. Je me rappelle un jeune garçon qui, à l'entrée d'une case, s'était agenouillé sur une pièce de bois dans laquelle ses mains, par un rapide mouvement de va-et-vient, agitaient un bâton. Le mouvement finissait par enflammer la poussière qu'avait produite le frottement, et la flamme, précieusement alimentée de feuilles sèches, devenait le point de départ d'un brasier. Les Chimilas gardent toujours des provisions de bois et de feuilles pour la production du feu. Pour attiser la flamme, ils se servent de plumets.

Ils ont des pierres à moudre. Celle qui se trouvait dans la case où j'étais logé avait été apportée par Karao d'une forêt où il y en avait, me dit-il, un grand nombre. Cet endroit était situé dans l'Est, ce qui tendrait à prouver que le versant Est, aujourd'hui désert, fut jadis peuplé comme celui du Nord.

1er juillet. — Karao me donne une belle leçon de philosophie. Il était étendu dans son hamac, lorsque le

feu se mit à sa case ; je l'en avertis et lui conseillai d'aller chercher de l'eau, la rivière coulant à moins de 800 mètres. « C'est trop loin », répondit-il, et il tourna le dos aux flammes. L'incendie s'éteignit du reste de lui-même, un instant après, grâce à la pluie.

Cet excellent Karao mettait une grande délicatesse à ne pas me faire sentir que ma présence continuelle dans sa case gênait les confidences qu'il pouvait avoir à faire à sa femme. A l'heure de la sieste, je laissai ces tendres époux, et je résolus de rendre visite au capitan. Celui-ci (il s'appelait Goor) était endormi : rouge, dans un hamac rouge, il paraissait une masse étrange qui se balançait dans un coin. Sa femme et ses quatre enfants le réveillèrent. Il me reçut avec beaucoup de bonne grâce, m'invita à m'étendre dans un hamac en fibres de *majagua*, me donna des épis de maïs grillé et un fruit qui avait le goût du melon, et, à mon départ, il m'offrit en cadeau un pain de teinture de *bija* et des échantillons de bois de tolu. Il m'assura qu'il se teignait pour écarter les moustiques, et m'engagea à l'imiter. Par courtoisie, je me teignis les mains... aussitôt une armée d'insectes me piquèrent cruellement. Soyez donc aimable ! Goor me confia un autre de ses secrets. Depuis mon arrivée parmi les Chimilas, j'avais remarqué qu'ils s'entouraient de fils de coton les jarrets et le haut des mollets. Le capitan m'apprit que cette coutume avait pour but de prévenir la fatigue ! Mon pantalon et mes bottes me dispensèrent de l'expérience.

UN JEUNE MÉNAGE CHIMILA. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

A ma rentrée chez Karao, je surpris, non pas une légère rougeur, — mes amis étaient peints en rouge, — mais un certain embarras qui me prouva à quel point mon absence avait été mise à profit.

Dix minutes après, Goor vint me rendre ma visite ; cet empressement, digne d'un diplomate, avait un but intéressé : le capitan brûlait d'entrer en possession d'une boîte d'allumettes que je lui avais promise en retour de ses présents. Ce fut en triomphateur qu'il emporta ses allumettes.

2 juillet. — Les Indiens ont causé ou prié toute la nuit ; le manque de sommeil m'accable. Cependant je prends des notes sur les objets qui ont jusqu'ici échappé à mon attention. Voici un instrument à chasser les moustiques : un simple petit balai obtenu par l'écrasement d'une tige de feuille de palmier. La feuille a été enlevée ; le pétiole, frappé entre deux pierres, étale ses nervures. Voici encore des paniers de *palmita* tressée que les Chimilas appellent *krotta* et dont ils se servent dans leurs déplacements perpétuels. — Le bétail faisant ici défaut, il n'y a pas de cuir. On se sert d'une écorce appelée *amm-mi-ra*. — Dans les cases, les courges abondent ; elles servent, ainsi que les poteries dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, d'ustensiles de cuisine. — Les cases sont de trois sortes : la ronde, généralement habitée par le personnage le plus important de l'endroit ; la case à fondements carrés, mais terminée, comme la précédente, par un toit conique ; enfin la *ramada*, sorte de grand hangar composé de piquets supportant une couverture de palmes.

Pendant que j'écris, un Indien m'importune au point que je suis obligé de me fâcher. L'Indien va retrouver ses compagnons, et tous regardent leurs klrynaïas. Durant une heure, je me tiens sur mes gardes ; mais, après une nuit d'insomnie, la chaleur du jour m'accable et je m'endors. Les Indiens se retirent dans la case voisine : à mon réveil, je leur propose des échanges. Bientôt je deviens possesseur de tous les klrynaïas !

Du reste, la journée n'est pas à la guerre, mais aux réjouissances : Karao prépare un bal pour la soirée. Singulier rapprochement, ce Karao me rappelle un certain Caraïno dont j'avais fait la connaissance durant ma campagne du Chaco, en 1886 : c'était la même taille, les mêmes jambes légèrement arquées en dedans, le même pli sauvage entre les sourcils, la même maigreur du bas du visage. Ces caractères sont, du reste, communs à tous les Chimilas. Il faut ajouter qu'ils ont la cheville très forte et la partie antérieure du pied développée d'une façon anormale, comme les Motilones.

Dans la grande case ronde, Karao faisait au tambour de 2m 50 les réparations nécessaires. Dans un coin, toutes les femmes que ne retenaient pas les soins de leur ménage préparaient la *chicha*. Voilà une liqueur que les civilisés n'envieront point aux Indiens. Les femmes étaient rangées autour d'une énorme provision de maïs bouilli. Elles se remplissaient la bouche de maïs, le trituraient avec leurs dents, et, moitié solide, moitié liquide, le crachaient dans un récipient en bois. Tous les récipients partiels étaient ensuite transvasés dans de grandes ollas où le breuvage devait fermenter.

L'heure du bal arrivée, Karao se mit en devoir d'illuminer sa case avec deux paquets de bougies que j'avais mis à sa disposition. Les Indiens se rangèrent autour du pilier central, dont les dessins circulaires et losangés m'apparurent pour la première fois : les hommes s'étaient ceints de leurs plus beaux tabliers ; ils s'étaient enroulé autour des poignets des bracelets formés d'une vingtaine de fils de coton. Les femmes s'étaient attaché sur l'épaule droite un long rectangle d'étoffe qui laissait à nu le sein gauche. Quelques-unes avaient, au-dessous, une autre pièce d'étoffe liée par une ficelle à la ceinture et entourant le corps. Aucune ne portait de bijoux.

Un Indien s'assit, près du pilier, sur un petit banc à dos d'âne, assez semblable à un pupitre d'église avec ses deux côtés en bois plein retombant obliquement, et, les mains armées de minuscules baguettes, il frappa la peau de chèvre du tambour géant. Un autre Indien prit en bandoulière le petit tambour et commença la danse, — la marche, pour mieux dire. Le Chimila ne saute point, il va en cadence, — au pas, comme l'on dit au régiment. Le tambourineur partit de l'entrée de la case, exécuta un certain nombre d'allées et venues qui pourraient se représenter graphiquement par une main dont on suivrait le contour des doigts ; puis il alla vers le fond de la case, dessina la même figure ; revint au devant du pilier, retourna au fond, — mais à l'extrémité opposée, — revint une dernière fois à l'entrée. A chaque station, il figurait les lignes d'une main avec tant de précision qu'on eût pu croire le sol couvert de dessins. Pendant qu'il marchait, il frappait son tambour de manière à donner le troisième temps d'une mesure de valse dont le grand tambour fournissait les deux premiers.

ENFANTS CHIMILAS. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Les calebasses de *chicha* se vidaient à vue d'œil. La fête était de tout point réussie.

3 juillet. — Pas de bonne société qui ne se quitte. La forêt, l'éternelle forêt avec son ombre et son humidité, commençait à me peser, et mon voyage d'exploration autour de la Nevada me réclamait.

Les Chimilas, heureux des cadeaux de leur hôte, me firent leurs adieux en me suppliant de revenir. Ils se chargèrent de mes effets, de mes instruments, et m'accompagnèrent à Canoa. Là, après de nouveaux adieux, plus émus que les premiers, je les vis s'éloigner tête basse.

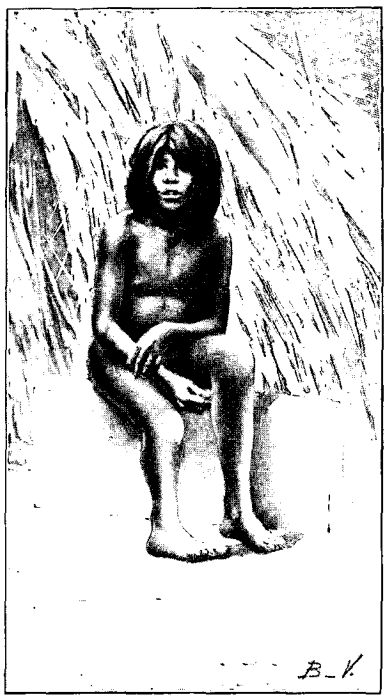
Canoa est ce qu'en Colombie on appelle un *caserio*, agglomération de six cases avec murailles en tiges de *caña boba*, aux toits de palmes, situées dans une clairière, en pleine forêt vierge. L'Ariguani coule à trois cents mètres.

De mon séjour parmi les Indiens j'étais revenu un peu Indien ; le contact avec des objets et des gens invariablement peints en rouge m'avait donné une couleur de feuille sèche qui nécessita un bain prolongé sous les piqûres des moustiques.

Le déjeuner, composé d'œufs et de manioc, n'était pas fait pour me rendre agréable le séjour de cet endroit, dont les habitants, peu habitués aux visages nouveaux, me regardaient comme un être tombé de la lune. J'espérais qu'une journée suffirait pour mettre en ordre mes carnets de route et que, le surlendemain, je pourrais, en prenant le chemin de Las Pavas, entrer dans la partie la plus intéressante de mon

voyage au point de vue géographique. La forêt, qui depuis Rio Frio ne m'a pas abandonné, ne m'a permis que de dresser mon itinéraire à la boussole, sans que j'aie pu une seule fois rectifier ma route par un tour d'horizon. Le panorama immense qui, d'après mes aimables compagnons de voyage, les docteurs Araujo et de Luque, s'étend au pied d'El Alto de las Minas me dédommagera amplement.

Canoa n'offrait rien qui ne se rencontre dans tous les caserios du Magdalena : des machines composées de deux cylindres pour broyer la canne à sucre ; des trépieds supportant des pierres à écraser le grain ; des petits bancs moins confortables que ceux des Indiens, et, pour remplacer les hamacs, des *trojas* ou tréteaux de *caña boba*... et c'est tout.



LE JEUNE CHEF DE KARAO-ATTAKA (PAGE 464). DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Une particularité, cependant : on a construit des enclos à tortues où ces pauvres bêtes attendent qu'on veuille bien les manger. Nous avons dit que les Chimilas se contentent de les suspendre à des ficelles de majagua et de les laisser gigoter désespérément pendant des semaines. Où les civilisés se rencontrent avec les Indiens, c'est dans le mode de préparation des infortunés chéloniens : la tortue simplement retournée est placée sur le feu, sa carapace servant de casserole. Dès qu'il sent la chaleur, l'animal remue tête, pattes et queue ; son agonie dure parfois dix minutes.

Et pourtant les hommes vivent ici familièrement avec les animaux : pendant que j'écris ces lignes, dans une case, des poulets, des dindons, des porcs s'approchent de moi ; des chiens viennent lécher mes bottes enduites de graisse. Pour compléter le tableau, deux enfants barbouillés de charbon et de cendres geignent dans un coin. C'est l'arche de Noé.

4 juillet. — Une petite scène de famille s'est passée la nuit dernière, tout près de moi, qui me fait involontairement réfléchir à ce qu'il y a de trop idéal dans le roman de Paul et Virginie.

Il pouvait être 10 heures du soir, la lune dans son plein éclairait la maison de cette lumière douce qui convient aux idylles. A travers la gaze de ma moustiquaire il m'était on ne peut plus facile de voir ce qui se passait aux alentours. Au moment où le sommeil allait enfin me prendre, un bruit léger me fit dresser l'oreille : un gamin de douze à treize ans, le fils de mon hôte, s'était blotti près de ma porte. Venait-il *registrar* (fouiller) mes vêtements abandonnés sur un petit banc, les seuls meubles que l'on connaisse ici ? Je me tins prêt à lui administrer une correction bien sentie. Un instant se passa. Le gamin se tourna vers l'entrée de la case et fit signe à un de ses camarades qu'il pouvait s'avancer. Un jeune homme de quinze à seize ans parut. Etait-ce un second voleur ? Non, c'était un amoureux qui venait, la nuit, comme un Roméo, faire sa cour à la sœur du premier gamin !

L'expédition n'allait pas sans quelques difficultés : Roméo et son complaisant introducteur avaient endormi la vigilance des chiens de garde ; ils s'étaient assurés que le maître de la maison ronflait comme un orgue ; ils traversèrent ensuite ma chambre, et arrivèrent enfin à la porte de la belle endormie. Mais la porte, quoique ouverte avec précaution, grinça lamentablement : la belle, réveillée en sursaut, croyant à la visite de quelque voleur, appela au secours : les gamins s'enfuirent, les chiens poussèrent des aboiements.

La jeune fille alla trouver son père. Le papa se frotta les yeux, bâilla, écouta le récit de l'invasion, rit aux éclats, et se rendormit. La pauvre Juliette rentra chez elle, inquiète en apparence, mais, en réalité, furieuse contre sa propre niaiserie : elle avait enfin compris que son visiteur était son Roméo. Lorsqu'elle jugea que son père ronflait de nouveau assez puissamment, elle se releva, fit deux ou trois fois le tour de la case, appelant à voix basse : « Ignacio! Ignacio! » Mais le romanesque jeune homme avait été tellement effrayé qu'il courait encore.

5 juillet. — En marche, à 5 heures du matin, après adieux aux habitants de Canoa, gens sympathiques à force de simplicité. Il m'a été possible de me procurer... un coq, du lait et des pains de maïs (*boyos*). De quoi se plaindre ? Le peon Martin Guerrero m'accompagne.

En plein midi, Martin prit la calebasse où dormait notre provision d'eau potable et en répandit quelques gouttes sur le sol. « Que fais-tu? » lui dis-je. Sans s'émouvoir, comme quelqu'un qui vient d'accomplir l'action la plus naturelle, il répondit : « Je sème de l'eau! » Il m'affirma que lui et ses compatriotes étaient convaincus que l'eau pousse comme les plantes, quand on la sème!! Il me soutint que les minéraux étaient des êtres vivants au même titre que les animaux. « La preuve, ajouta-t-il, c'est que si vous brisez un minéral, il change de couleur. » Lui expliquer l'oxydation au contact de l'air eût été perdre son temps.

Martin me rapporta quelques-unes des superstitions de ses concitoyens : tous portent au cou une petite main en corne qui doit les mettre à l'abri du « mauvais œil ». Ils croient guérir un cheval d'une fistule en lui

fendant les naseaux; ils ont des prières contre la fièvre, et quand ils voient quelqu'un exécuter un travail réputé impossible, ils s'écrient : « Celui-là a un secret ! »

Ils se transmettent de père en fils des histoires invraisemblables, celle-ci par exemple : Un homme était arrivé sur les bords de l'Ariguani avec des mules chargées d'or. Les mules ne pouvant aller plus loin, il fallut enterrer le trésor. Le propriétaire, craignant d'être volé, tua le peon qui l'avait aidé dans son travail, et alla quérir des bêtes de somme, mais il mourut avant d'avoir pu transmettre à qui que ce fût le secret de sa cachette. Plus tard, deux peones se mirent — on ne sait pourquoi — à la recherche du trésor, et furent assez heureux pour le trouver ; mais au moment où ils allaient le déterrer, un bruit épouvantable se produisit, et ils s'échappèrent.

Ce qui vaut mieux que ces pauvres imaginations, c'est le renseignement que me fournit Guerrero sur la provenance des pierres à moudre. Il me raconta qu'on en avait trouvé un grand nombre près de Garrupal. C'est une preuve, entre beaucoup d'autres, de l'existence de cités florissantes que la conquête espagnole a fait disparaître.

Un peu avant huit heures, nous vîmes voltiger autour de nous des essaims de gros papillons noirs. Cet incident fit tomber la conversation sur la faune du pays. Guerrero m'affirma qu'il avait vu souvent des crapauds à corne. Déjà les habitants du Nord de la Sierra Nevada m'avaient parlé de ces phénomènes, sans que jamais personne ait pu m'en montrer un seul.

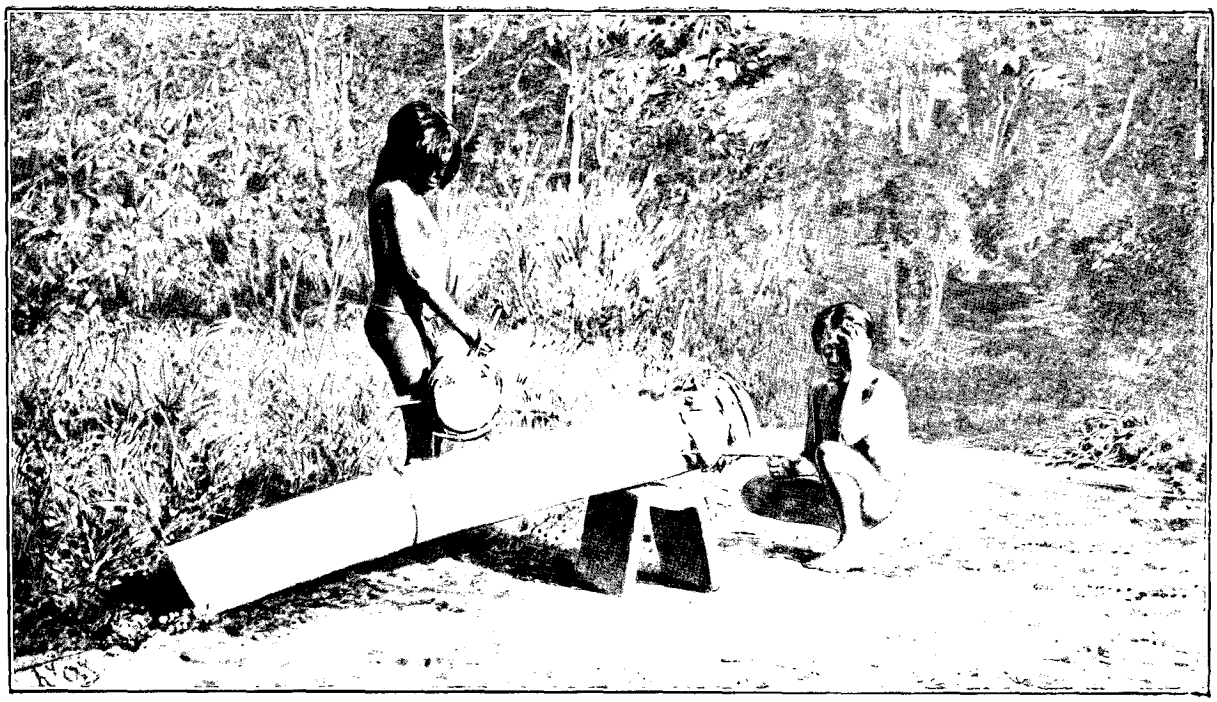
Les manas, les saïnos, les paugils abondent sur notre route. Partout nous voyons des sentiers tracés par le va-et-vient des fourmis. Il y a beaucoup de jaguars, de grande taille et mouchetés de noir. On en a tué dix-huit l'année dernière, et onze dans le courant de cette année : ils se nourrissent de manas, de porcs, de taureaux et de vaches. Il n'y a pas d'exemple qu'ils aient attaqué l'homme.

6 juillet. — El Alto nous réjouit de la vue splendide que nous avaient promise les docteurs Araujo et de Luque. L'œil se perdait sur une mer de stratifications plongeant dans la direction du Sud. El Alto n'est pas, en effet, comme le croient généralement les géographes, le point le plus méridional de la Nevada : la montagne court sur une longueur de cinq lieues encore vers le Sud.

(A suivre.) COMTE JOSEPH DE BRETTES.

ENFANT CHIMILA FAISANT DU FEU AVEC UNE BAGUETTE ET UN MORCEAU DE BOIS (PAGE 464).
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TAMBOUR CHIMILA. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

(SIX ANS D'EXPLORATIONS).

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

VII

Deuxième voyage en territoire chimila, et exploration dans la vallée des Taïronas.

JEUNE INDIEN CHIMILA.
DESSIN DE BEUZON.

Le 9 juillet 1895, après avoir mis de l'ordre dans mes calculs de route et avoir emballé ma charge d'instruments et de collections, j'avais quitté Valle de Upar. A l'entrée de la nuit, une pluie torrentielle, accompagnée d'éclairs et de formidables coups de tonnerre, m'avait surpris dans la plaine et m'avait poursuivi l'espace de trois lieues.

Le lendemain, j'avais traversé le rio Mocho, sur les bords duquel les Motilones avaient tué, quelques jours auparavant, un vieillard à coups de flèches. Le voisinage de ces Indiens constitue un danger permanent pour toutes les populations qui vivent à l'Ouest et au pied de la Cordillère des Andes. — Ce souvenir funèbre me préparait à l'excursion, que mes compagnons de voyage me proposèrent, à la Tomita : il s'agissait d'aller visiter, à une demi-lieue de distance, une grotte appelée *cueva de los siete caballeros* et aussi *cueva de las calaveras* (grotte des sept cavaliers ou grotte des squelettes). La tradition rapporte que, pendant les guerres de l'Indépendance, sept Espagnols, au nombre desquels se trouvaient un señor Vargas et un señor Tejadas, s'étaient réfugiés dans la montagne, emportant avec eux une forte somme d'argent. Les murailles calcaires, aux multiples retraites, leur avaient offert une cachette à l'abri de toutes les poursuites. Un habitant du pays avait accepté de pourvoir à la nourriture des reclus, mais bientôt la cupidité de cet homme avait été excitée par l'espoir de voler le trésor de ses clients, et il les avait empoisonnés. Ici la légende revêt une double forme : d'après les uns, le criminel aurait tiré profit de son forfait; selon les autres, il n'aurait pas réussi à trouver l'endroit où les cavaliers avaient enfoui leur argent. Quoi qu'il en soit, après une pénible montée, je me trouvai en présence d'une anfractuosité de roche calcaire

1. *Suite. Voyez t.* IV, *p.* 61, 73, 85, 433, 445 *et* 457.

aux suintements nitreux : le sol était jonché d'une douzaine d'humérus et de fémurs, de cinq maxillaires inférieurs et de deux crânes, dont un seul en bon état de conservation. Ce fut sous une pluie torrentielle que je rentrai à la Tomita.

Le 11 juillet, le curé de l'endroit me fit cadeau d'un crâne qu'il avait pris dans la cueva et qu'il avait jusque-là gardé dans son église.

La journée fut employée à d'interminables passages de rivières débordées, et le lendemain, au matin, je me disposais à quitter Villanueva, lorsqu'on m'annonça la disparition de mon cheval. Il ne fut retrouvé qu'à deux heures de l'après-midi. Je partis à trois heures, après avoir fait mes adieux à mes compagnons, et seul m'engageai sur la route qui mène à Molino, puis à Fonseca; mais la nuit me surprit dans la forêt vierge, au milieu d'un dédale de chemins. J'avais pris un relèvement d'étoile, mais à chaque instant les dômes impénétrables des grands arbres me voilaient le ciel, et si je pus enfin sortir de ce difficile passage, je le dus à l'instinct vraiment merveilleux de mon cheval. A 9 h. 1/2, tout meurtri de mes heurts contre les troncs d'arbres, les mains et le visage déchirés par les ronces, j'arrivai à Fonseca. Le pueblo était endormi, et tout ce que je pus obtenir fut de me coucher à jeûn dans un *rancho*.

Le 13 juillet, je me mis en route pour Treinta, mon avant-dernière étape avant Rio-Hacha. Le terrain, de calcaire, était devenu granitique ; après avoir passé le rio Rancheria, je côtoyai la muraille rocheuse appelée cerro de San Luiz, au pied des premières ondulations de la sierra de San Pablo, prolongement de la Nevada. Là, je tuai deux singes et un serpent à sonnettes.

Le 14 juillet, à 8 h. 1/2 du matin, j'atteignis Treinta. Triste journée pour moi, si loin de la France en fête. Le hasard me fit rencontrer un Français, seul survivant d'une « colonie » tentée en ce pays, et qui avait presque totalement oublié sa langue maternelle! — Treinta est aussi appelé *Tomarazon*, et l'origine de ce second nom est assez curieuse : c'était à Treinta que venaient jadis les femmes d'un village voisin pour apprendre les nouvelles (*tomar razon*). L'endroit avait fini par ne plus être connu que comme un lieu de renseignements. Du reste, on est extraordinairement curieux dans toute cette province, et toute personne qui vous poserait ailleurs la dixième partie des questions que l'on adresse ici à tout venant risquerait chez nous d'être mal reçue. Sans vous connaître, on vous demande si vous êtes marié, combien vous avez d'enfants, les noms de vos parents, de vos frères, de vos sœurs, etc. Le voyageur n'a que la ressource de se moquer de ces braves gens. Un gaudissart avait pris l'habitude de leur répondre : « Je suis originaire de la Syrie, où, comme vous savez, on ne se laisse pas raser. Dans ce pays, la polygamie existe, et, pour ma part, je me suis marié quatorze fois. La plus jeune de mes épouses a quatorze ans et la plus vieille cent vingt. Etes-vous content? Non. Désirez-vous savoir combien j'ai de dents artificielles? Tout un magasin, mes chers amis; et, si vous ne me croyez pas, écrivez à Rome ». C'était loin d'être très spirituel, mais cela décourageait les inquisiteurs.

Le soir du 14 juillet, j'arrivai à Barbacoas où deux vieilles femmes m'offrirent l'hospitalité. Un hamac fut gréé pour moi; de l'herbe fut coupée pour mon cheval. Pauvre cheval! je devais bientôt assister à son agonie.

Le 15, à 3 heures du matin, sachant que l'eau manquerait jusqu'à Rio-Hacha, je voulus le faire boire. La précaution était bonne, car le terrain était sablonneux avec, de loin en loin, des affleurements calcaires; la végétation sèche et basse était représentée par des *brazils*, *trupillos*, *divi-divis*, *tunas* et *cardones* (plantes grasses épineuses, les deux dernières). Vers 5 heures, aux premières clartés du jour, mon cheval tituba, son œil droit s'injecta de sang; secoué de vertige, il alla s'appuyer contre un poteau télégraphique planté au milieu du chemin, et faillit me casser la jambe. Je mis aussitôt pied à terre. On eût dit que le pauvre animal n'attendait que cela pour se laisser tomber lourdement sur le sol. J'essayai, mais en vain, de le traîner à l'ombre. Force me fut de le desseller. Je cachai le harnachement dans le bois, j'effaçai de mon mieux la trace de mes pas, et ne prenant avec moi que mes carnets de route et ma sacoche de voyage, je dis un adieu — peut-être le dernier — à mon vieux serviteur qui râlait; puis tristement je me dirigeai, seul, vers Rio-Hacha. Brave animal! il avait franchi les distances considérables qui séparent Santa-Marta de Rio-Hacha en passant par le territoire chimila et Valle de Upar, et il tombait en arrivant au repos!

M. LE COMTE DE DALMAS ET M. MUNET,
COMPAGNONS D'EXPLORATION DU VOYAGEUR EN TERRITOIRE CHIMILA. — DESSIN DE GOTORBE.

LE RIO FUNDACION. — DESSIN DE BERTEAULT.

De mon côté je mourais de soif et j'avais à faire, sous un soleil de plomb, une lieue et demie dans la partie du chemin appelée *arenales*, les sables. Je m'enveloppai la nuque pour éviter une insolation et m'engageai dans le sable mouvant. Vers deux heures vingt, à bout de forces, j'allais m'étendre à l'ombre, au sommet d'un monticule, lorsque j'aperçus le clocher de Rio-Hacha. Cette vue me rendit mon énergie, dissipa ma tristesse, et un quart d'heure après j'atteignais les premières maisons de la ville. Mon exploration était terminée.

Je n'ai pas à revenir sur les résultats de ce premier voyage, et si j'ai mentionné les incidents qui en marquèrent les dernières étapes, c'est dans le seul but de faire comprendre qu'une seconde exploration en pays Chimila ne s'offrait pas à mon esprit comme une partie de plaisir.

Au mois de février 1896, je me trouvai à Santa-Marta en même temps que M. le comte de Dalmas, qui, sur son yacht *Chazalie*, faisait une croisière scientifique dans la mer des Antilles, et lui racontai mon voyage d'exploration dans la tribu des Chimilas. Je lui montrai les derniers représentants de cette race jadis terrible qui, en 1556, avec les Itotos, les Huanos et les Cariachilas, avait brûlé Santa-Marta, maintenant inoffensifs, doux, serviables, fuyant tout contact avec la civilisation, se procurant une chétive nourriture avec leurs arcs et leurs flèches, pendant que leurs enfants cherchent des tortues, abondantes dans la région. Je lui dépeignis ces deux cents sauvages réunissant quelques provisions et, au moment des pluies, s'enfermant dans leurs cases rondes meublées de hamacs, de corbeilles, de marmites de terre, et conversant en une lente mélopée essentiellement différente des idiomes indiens du Nord de la Colombie. Il voulut connaître cette peuplade destinée à disparaître, et bientôt une expédition fut convenue. Un dîner fut donné à bord du *Chazalie*, auquel assista le gouverneur du Magdalena, M. le docteur Escobar, qui s'offrit à faciliter par tous les moyens notre entreprise. Un ami du comte de Dalmas, M. Munet, ayant manifesté le désir de se joindre à nous, fut accepté avec joie.

Ce fut le 14 février 1896 que s'effectua notre départ : rien du reste d'héroïque dans notre première marche, qui se fit en chemin de fer. Les Colombiens ont construit de Santa-Marta à Rio-Frio un *ferro-carril* qui doit se continuer dans l'intérieur du pays et rejoindre le Magdalena. Tout le long de la voie ferrée, au pied de la sierra de Santa-Marta, la terre végétale offre une épaisseur de plusieurs mètres. Des capitalistes de Bogota ont utilisé cette fertilité du sol en y faisant d'immenses plantations de bananiers dont les fruits sont portés à Santa-Marta, puis aux États-Unis. On comprend de quelle utilité est un chemin de fer en cette région : le train s'arrête à la demande des propriétaires riverains et ne reprend sa course qu'après s'être chargé de leurs denrées. De tels convois n'ont rien de commun avec les rapides d'Europe ou des États-Unis, mais ils rendent au pays qu'ils traversent les plus grands services.

Après une courte halte à la Cienega, dont l'alcade, señor Castro, vint nous recevoir à la gare, nous arrivâmes à Rio-Frio. Un télégramme nous y attendait, dans lequel, par une délicate attention, le gouverneur nous présentait ses souhaits de réussite au début de notre voyage.

A Rio-Frio, la journée se passa de très agréable façon : nous étions logés chez une commerçante dont la case était la seule confortable de l'endroit, et les heures s'écoulèrent en un bain dans la rivière, en un déjeuner qui nous parut somptueux, en une chasse aux oiseaux qui émerveilla les habitants : M. de Dalmas possédait une canne-fusil dont il se servait avec une grande adresse. Et c'étaient de la part des spectateurs des exclamations étonnées qui nous ravissaient de joie. La soirée se termina au bal, où fut exécutée devant nous la *coumiamba,* cette danse qui ferait rougir des dragons. J'ai déjà eu l'occasion de décrire ce spectacle : au milieu d'un cercle de curieux, un mât au bout duquel flotte le pavillon national; trois musiciens armés d'un tam-tam, d'un accordéon et d'une boîte à conserves remplie de cailloux, le tout agité, frappé, sécoué frénétiquement, pendant que les danseurs, hommes et femmes se démènent, comme des possédés, chaque homme séparé de sa compagne, mais en face d'elle, et exécutant en avant et en arrière des mouvements du ventre qu'elle répète avec exactitude. L'ensemble est d'une lourde et grossière originalité.

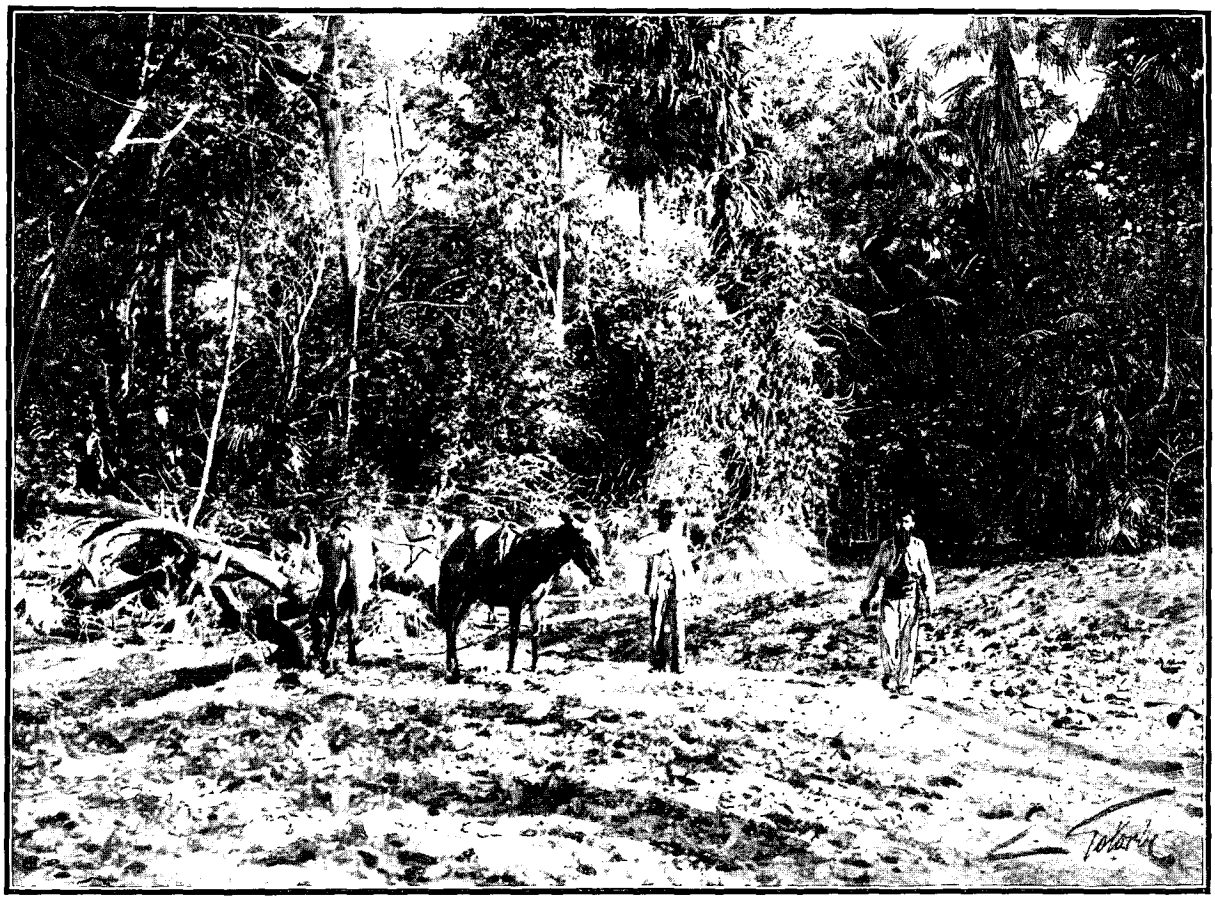
A 3 heures et demie du matin, le 15 février, je me réveille et cours chez le corregidor pour activer notre départ. Un gamin vers qui je m'avance pour obtenir un renseignement croit sans doute que je veux l'assassiner, car il s'échappe à toutes jambes, avec des cris affreux. Le corregidor se réveille et met à notre disposition les mules qui nous sont offertes par le gouverneur : il devait y en avoir sept, mais six seulement peuvent être réunies. Nous achetons des provisions et des sacs en fibres de majagua (*muchilones*); un peon, Gaspar, qui doit se rendre à Aracataca, nous demande de faire route avec nous, et est accepté. Le peon qui nous est fourni par les autorités est un nommé Pablo (Paul), homme d'une imagination aussi excessive que son ardeur est mince; la septième mule continuant à demeurer introuvable, Pablo se met en quête, et bientôt nous le voyons revenir sur un grand cheval blanc, armé d'un machete, d'un pistolet et d'un fusil à répétition; un vrai paladin! Cette belle vaillance devait, hélas! bientôt se démentir.

Nous suivions, à travers la forêt, la voie du chemin de fer. Brusquement, au bord du rio Sevilla, cette voie cesse, et nous dûmes souvent nous servir du sabre d'abatis pour nous ouvrir un passage; mais le pays était plat et la marche en somme assez peu pénible.

Vers cinq heures, nous atteignions la ville d'Aracataca, où se trouve en abondance le *roucou,* qui donne une teinture rouge-acajou. Mais si la teinture est abondante, les vivres sont rares, et l'on nous offrit des œufs à raison de quatre réaux (un franc) la pièce! Quant aux moustiques, ils passaient par-dessus le marché. On ne put nous donner, pendant la nuit, l'hospitalité que dans une salle où se dansait la coumiamba : les sons du tam-tam et de la guacharaca ne nous laissèrent reposer qu'à l'aube.

LES CASES DE FUNDACION. — DESSIN D'APRÈCHE.

Le 16 février, l'imbécillité de Pablo nous causa des mécomptes. Il avait été chargé de s'informer de l'état de la quebrada de San-Pedro : la rivière était-elle sèche? Pablo fit son enquête et nous affirma, d'un ton sentencieux, que le San-Pedro était *sequito.* Lorsqu'après une pénible série de montées et de descentes nous arrivâmes sur le bord de la rivière, celle-ci était tellement haute qu'il nous fut impossible de trouver un gué. Et cependant, en Colombie, on se contente de peu en fait de gués : il arrive très souvent que les peones ont de l'eau par-dessus la tête et qu'ils sont obligés de tenir leurs fardeaux à bras tendus, pour ne pas les mouiller. Cette fois, il nous fallut



A LA RECHERCHE DE L'EAU DANS LA FORÊT. — DESSIN DE J. LAVÉE.

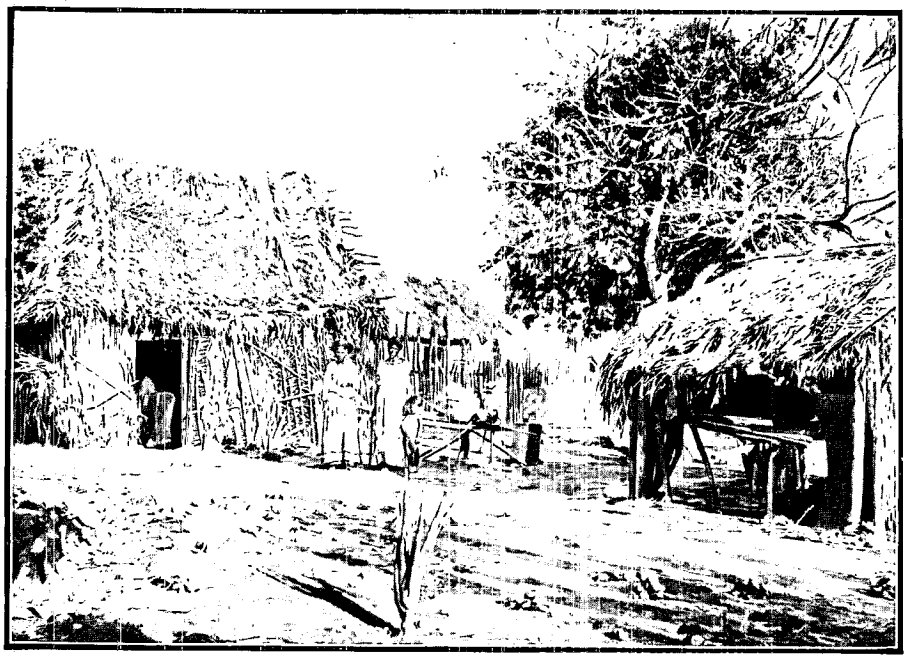
trouver une pirogue et mettre nos animaux à la nage. Pablo résolut de prendre sa revanche le jour même. Nous avions à traverser un pays brûlé, pierreux, planté de *carrisals* (bambous), tout semé des carcasses des animaux que la sécheresse avait tués sur place. Pablo nous affirma qu'il connaissait dans la forêt « une mie d'eau». Nous étions inquiets sur la valeur de son renseignement. Soudain il poussa un cri de joie : il venait de retrouver la « mie d'eau » : c'était un réservoir naturel formé par les racines d'un arbre. Il y avait là de quoi abreuver un moineau, mais non pas six mules et un cheval.

Cependant la nuit venait; la lune envoyait à peine quelques rayons (*lunecita*, en espagnol), qui ne parvenaient pas à traverser l'épaisseur du dôme de verdure qu'étendait au-dessus de nous la forêt; le sentier ne pouvait donner passage à deux personnes de front. Nous résolûmes de marcher en file indienne, après avoir mis chacun sur nos épaules une serviette dont la blancheur devait au moins être visible à un mètre de distance. Celui qui tenait la tête de la colonne était chargé d'avertir les autres des accidents de la route. A chaque instant on l'entendait crier dans les ténèbres — et sa voix était répercutée par l'écho : — « Ça descend! Baissez-vous! Un échelon! » Un échelon, c'était une brusque descente à angle droit, quelquefois de près d'un mètre. Il fallait obéir, et vite, aux ordres du chef de file, sans quoi l'on avait la figure cinglée par les branches, ou bien l'on tombait inopinément dans une profondeur qui, la nuit, donnait l'illusion et la crainte d'un gouffre. Chacun obéissait et se hâtait de transmettre les avertissements utiles à celui qui le suivait. Parfois, nous n'avions d'autre ressource que de nous coucher sur le cou de nos mules. Fatigué de ces exercices multipliés, M. Munet voulut descendre et continuer à pied; trois fois de suite il trébucha. Force lui fut de remonter et de se confier à l'infaillible instinct de sa bête.

A neuf heures et demie du soir, cette chevauchée fantastique prit fin, et nous décidâmes de camper jusqu'au lever du jour. Un grand feu fut allumé, chacun gréa son hamac. Un seul homme ne se mit pas en peine de se préparer un lit; c'était un peon que nous avions pris à notre passage à Fundacion; ce brave garçon s'était armé de son machete, et il s'en servait pour nettoyer la terre. Lorsqu'il eut débarrassé de fourmis et de garapates un espace suffisant, il étendit sa chemise à même le sol et s'étendit dessus. Pablo resta éveillé; toujours empressé, comme un inutile; on le voyait s'activer autour du feu, dont la conservation semblait lui tenir à cœur. A toutes nos invitations au repos il prétextait que le souci de notre sécurité l'intéressait au plus haut point. Cependant il dut convenir que le motif de sa persistante veillée était beaucoup plus égoïste : il avait peur des tigres.

*

Le matin venu, nous reprîmes notre route par la forêt, mais cette fois en chantant. Malheureusement notre nouveau guide retourna chez lui et nous laissa sous la conduite de Pablo, qui, à deux reprises, nous égara. Le pauvre homme voulut du moins nous être agréable et reconquérir notre estime en nous ménageant un beau coup de fusil. Tout à coup, nous le vîmes arrêter son cheval blanc et coucher en joue. Il allait tirer lorsque toute une famille de cochons domestiques se leva. Pablo remit son fusil en bandoulière. Il avait pris des porcs pour des pécaris! Son coup de fusil eût été désastreux : nous étions à l'entrée du village de Canoa.



RANCHOS À RIO-FRIO — DESSIN D'AUBÉCHE.

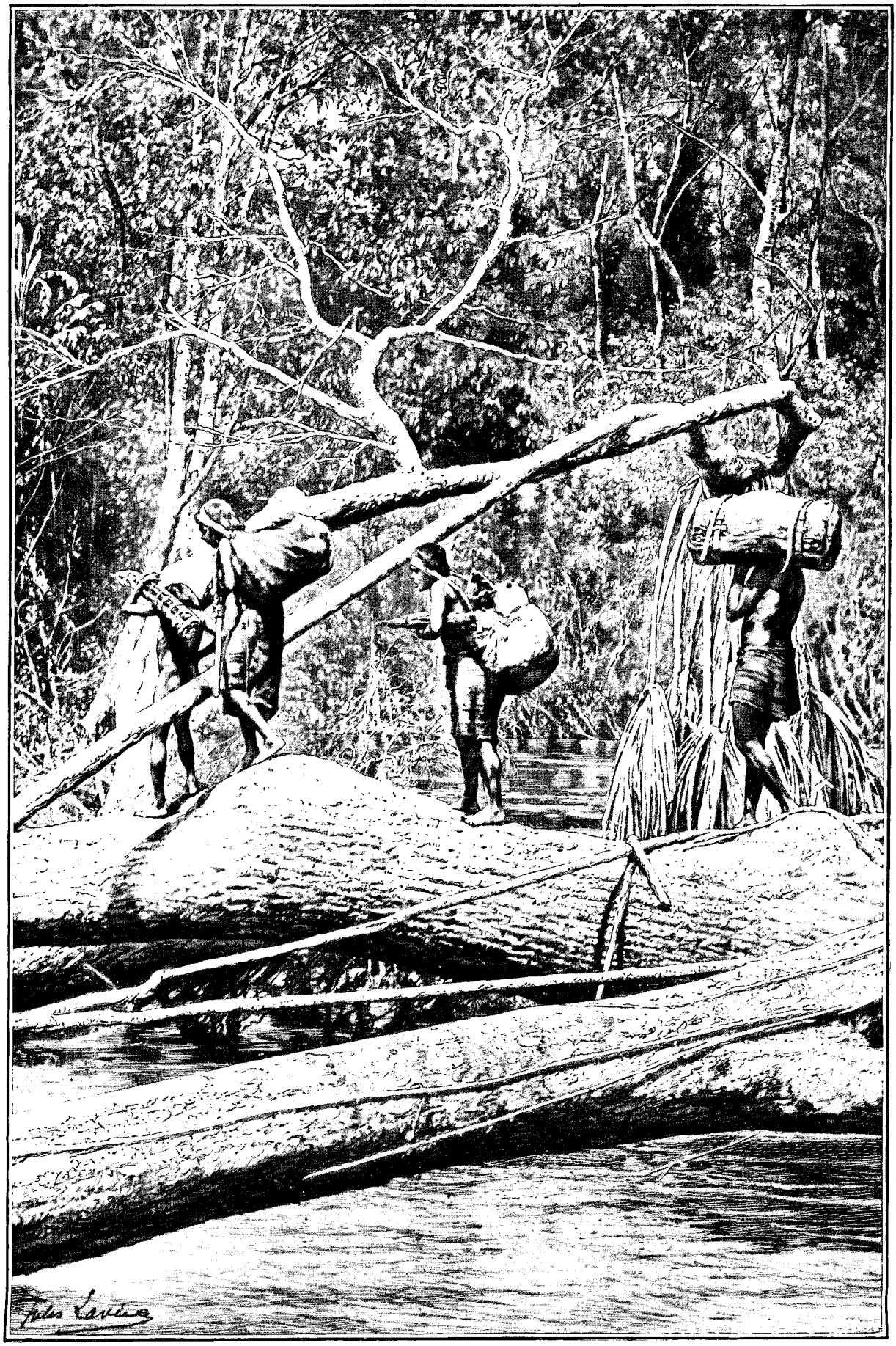
Notre premier soin fut de prendre possession de la case d'un certain Guerrero et de nous mettre en relation avec le corregidor nouvellement créé à Canoa. Celui-ci nous accompagna jusqu'à sa plantation de manioc et ensuite, à travers la brousse, jusqu'à la rivière Ariguani. Il poussa l'amabilité jusqu'à nous épargner la traversée du rio et s'avança seul de l'autre côté jusqu'à un endroit où il savait trouver les Chimilas. Ceux-ci ne me connaissaient que sous le nom de « barbu », ma barbe ayant été, lors de ma première visite, ce qui, dans ma physionomie, les avait le plus frappés. Le corregidor était au courant de ce détail; aussi aborda-t-il Karao, le chef des Indiens, en lui disant : « Ton ami le barbu est venu ». L'Indien, méfiant, crut qu'on inventait ce prétexte pour l'attirer dans un piège; il répondit : « Ce n'est pas vrai ». Pauvres gens! Ils ont été tant de fois victimes de leur naïveté qu'on ne saurait leur reprocher la prudence. Le corregidor reprit : « Il t'attend sur le bord du rio. — Je vais voir », répliqua Karao. Il prit son arc et ses flèches, appela ses compagnons, et bientôt nous les vîmes, au nombre d'une dizaine, déboucher de la forêt et s'avancer jusqu'au bord opposé de l'Ariguani. Ils étaient joyeux de revoir l'ami qui leur avait fait jadis des cadeaux, et ils criaient : *Amigo! amigo!* Leurs connaissances en espagnol ne leur permettaient pas de donner à leurs souhaits de bienvenue une forme plus complète; mais ce mot suffisait. Il fut convenu que Karao viendrait le lendemain à Canoa avec ses administrés prendre nos charges, et nous rentrâmes chez Guerrero.

Les Canoenses, gens très curieux de leur naturel, étaient fort intrigués de notre présence. Du reste, tout le long de la route, nous avions intrigué les indigènes : à Sevilla, on nous avait pris pour des chercheurs d'or; à Aracataca, pour des *perfectionneurs de rios* selon le *concepto* d'un habitant; à Fundacion, on nous avait demandé si nous venions planter du cacao et du café ; à Canoa, on s'empressa de nous donner des renseignements sur le caoutchouc. Instruits enfin de nos intentions désintéressées, les Canoenses nous laissèrent procéder à nos préparatifs pour la nuit. Nous voulions d'abord, pour échapper à l'atmosphère de la maison, camper en plein air, mais le temps menaçait, et d'autre part nos moustiquaires de tulle ne suffisaient pas à nous protéger contre l'invasion des *mouches-sang*, insectes plus petits que les moustiques. Force nous fut de coucher à l'intérieur de la case.

La veillée se passa à écouter des histoires de chasse au tigre, mais ces récits, qui faisaient dresser les cheveux sur la tête de Pablo, nous enlevèrent toute envie de nous livrer au sport des Canoenses. Les jaguars dont il s'agissait étaient de très petite taille; on les chassait avec des chiens qui les forçaient à monter dans les arbres ; on n'avait plus alors qu'à les tirer à coup sûr et à les voir se casser les reins en tombant. Il n'y avait pas là de quoi nous tenter.

La nuit s'écoula tant bien que mal, au milieu des aboiements ininterrompus des chiens, qui entendaient sans doute des bêtes rôder dans la forêt voisine.

Le lendemain, 18 février, nous nous mettons en marche pour aller au-devant des Indiens. Karao est en



NOS PORTEURS TRAVERSANT UN PONT IMPROVISÉ (PAGE 476). — DESSIN DE J. LAVÉE.

retard, et nous perdons quelque temps à l'attendre, en compagnie des gens de Canoa. Mais avec des personnes aussi bavardes le temps n'est jamais complètement perdu. On nous montre, à l'entrée de la forêt, la case d'un certain Juan Oñate dont l'histoire est loin d'être banale. Juan souffrait d'un cancer au nez; après avoir épuisé sans résultat les ressources médicales que lui offrait Canoa, il songea à faire appel à la science des sorciers arhouaques, confinés dans la « terre des remèdes ». Le voilà parti avec une paire de bœufs qu'il se proposait d'offrir au plus fameux guérisseur de cet étrange pays. Le sorcier examine le malade, jette un coup d'œil sur les bœufs et déclare gravement qu'il ne donnera sa consultation que si on lui amène trois autres bœufs. Juan Oñate revient à Canoa, choisit dans son troupeau les trois bêtes les plus grasses et retourne auprès du *mama*. Celui-ci daigne alors se livrer sur la personne du cancéreux à quelques-unes de ses habituelles simagrées. Juan rentre dans ses foyers... avec son cancer. Il retourne deux fois, cinq fois, dix fois à la « terre des remèdes », tant et si bien que son troupeau de bœufs prit tout entier le chemin du pays arhouaque. Lorsque sa fortune fut épuisée, sans que son mal fût guéri, il reçut du sorcier cette étrange prescription : « Si tu veux vivre, abandonne ta case, et ne la revois jamais! » On ne pouvait se moquer plus désagréablement d'un pauvre homme, et tout autre que Juan Oñate eût enfin compris qu'il avait été dupé; mais Juan ne sourcilla pas, il abandonna sa maison, en construisit une autre au bord de la forêt, et quand il avait à passer près de l'ancienne, il lui tournait le dos, afin de ne pas transgresser le précepte du *mama!* Je ne m'attendais pas à rencontrer jamais un exemple de crédulité aussi robuste.

Nous poursuivîmes ensuite notre chemin, et peu après les Indiens furent en vue. C'était une fête pour eux de recevoir notre visite. Tous avaient leurs arcs et leurs flèches, et Karao qui les commandait s'était peint sur la poitrine et les bras des dessins rouges. Ses bras étaient ornés de trois lignes droites perpendiculaires à une quatrième ligne, à peu près comme dans notre E majuscule. Sur sa poitrine s'étalaient quatre lignes parallèles horizontales, fermées par deux lignes verticales qui donnaient à l'ensemble l'apparence d'un gril dont on eût enlevé le manche.

Les Indiens allèrent jusqu'à nos charges et en prirent la plus grande partie, qu'ils amenèrent sur le bord de l'Ariguani, où ils les déposèrent. Ils firent un second voyage pour achever le transport des colis. En leur absence, nous voulûmes, malgré la violence du courant, prendre un bain dans la rivière: mais nous avions compté sans des myriades de petits poissons qui ne cessèrent de nous mordiller. C'est du reste une des plaies de cette région, la présence de ce singulier carnivore dans les cours d'eau. Ceux de l'Ariguani étaient de taille trop petite pour être à craindre; mais on a vu, dans d'autres rivières, notamment dans le delta de l'Orénoque, des baigneurs mourir sous les morsures de ces terribles ennemis. Du reste ces poissons se portent avec une telle avidité sur la chair fraîche que pour les pêcher on n'a qu'à jeter, dans les parages où ils se trouvent, une peau encore saignante : ils s'y attachent gloutonnement, et c'est le meilleur filet dont on puisse se servir.

JEUNES CHIMILAS. — DESSIN DE BEUZON.

L'endroit où nous nous baignions était orné d'un pont formé par la chute d'un arbre immense; ce fut sur ce pont que s'engagèrent les Indiens porteurs de nos charges. Peu après, nous nous installions dans la propre demeure de Karao. Après avoir passé sous le fétiche composé de becs de toucans et de queues d'écureuils ornant la porte, je retrouvai le mobilier décrit lors de mon premier voyage, les épis de maïs, les calebasses percées de petits trous, les klrynaïas, les arcs formés d'une espèce d'acajou, les flèches de roseau terminées en bois de palmier, et l'immense tambour creusé dans un tronc d'arbre.

A ce moment se produisit un véritable événement, un fait dont le souvenir restera longtemps sans doute à Karao Attaka : l'un de nous tira sa montre de son gousset, et le tic-tac du mouvement fut perçu des assistants. Ce fut une révolution : chacun voulut entendre ce bruit mystérieux.

Ceux qui n'étaient pas présents au moment de l'exhibition de la montre demandèrent aux autres des explications; ceux-ci voulurent raconter comment marchaient les aiguilles, mais les mots leur manquaient, et il leur fallait prendre des bâtons pour donner tant bien que mal — mais plutôt mal — leurs renseignements. D'ailleurs les gestes rentrent pour la moitié dans ce que disent les Chimilas, par suite de l'absence de mots. Leur langue est quelque chose de guttural et de nasillard qui se traîne comme la plainte d'un enfant, avec des alternances de longues et de brèves. En voici quelques échantillons : aïeul se dit : *Ya-amo-naya ;* adieu : *Ya-oué-kan-enté;* coton : *Io-o-ro-koua-om-bri ;* déjeuner : *Mou-koua-nâ-a ;* là-bas : *At-tayan-na-haté-oué ;* sable : *Ounn-ounn-atoua-natt.* On conçoit qu'avec des mots de cette dimension la conversation ne puisse

revêtir un caractère très vif. J'avais préparé tout un vocabulaire, et pendant de longues heures j'obtins de Karao l'équivalent de l'espagnol en sa langue maternelle. Il y mit une bonne volonté que je récompensai du reste par des cadeaux appropriés ; de mon côté je puis, sans vanité, affirmer qu'il me fallut une certaine patience. Je finis également par comprendre le système de la numération chimila, quaternaire comme celui de plusieurs autres langues américaines. Les Chimilas comptent jusqu'à quatre sur une main, et ensuite ils se livrent à la même opération sur l'autre main. Les pouces ne sont pas comptés. *Un* se dit : Kou-ten-da-sou ; *deux* : Mo-ouh-na ; *trois* : Kou-ten-da-ie-e-ma ; *quatre* : Mlri-i-e. Une main (ou *quatre*) se dit : Naia-attagra. Les deux mains (sans compter les deux pouces) : Naïa-mo-ounaattagra. Et c'est tout : la numération ne va pas plus loin.

UNE FAMILLE CHIMILA. — DESSIN DE BEUZON.

Les Chimilas, on le voit, sont un peuple en enfance, ou peut-être en décrépitude; pas de vieillards chez eux; tous sont phtisiques et meurent jeunes. Ils donnent une idée intermédiaire entre l'homme et l'animal : on les voit s'éventer perpétuellement avec le creux de la main droite en un geste bizarre qui va de bas en haut, rester des heures entières la bouche ouverte et se l'essuyer ensuite contre les piquets de leur case, laisser sans aucun soin leurs plaies purulentes, sur lesquelles viennent se fixer des essaims de mouches. Leurs médecins ne connaissent qu'un remède : mouiller de salive de petites pierres de quartz hyalin et les recueillir dans leurs mains ou dans une muchila! Tous mangent avec leurs doigts et avec des gestes qui ne rappellent pas ceux des autres hommes, étant donné que le pouce chez eux n'est presque pas opposable aux quatre doigts. Et quelle cuisine! Je me rappelle avoir vu une famille entière manger du putois!

Ils n'ont qu'une supériorité : celle de se glisser dans la forêt avec une agilité surprenante, sans remuer une feuille, et d'abattre à coups de flèches les oiseaux, les animaux de toutes sortes dont ils se nourrissent. Leurs flèches sont tirées à coup sûr à une distance de 80 mètres. M. de Dalmas, étant allé à la chasse avec Karao, avait déjà abattu deux dindons et un paugil, lorsque l'Indien lui désigna très loin, dans un arbre, un oiseau superbe ; mon compagnon ajusta et fit tomber l'animal. Quel ne fut pas son étonnement de constater alors que l'oiseau était déjà transpercé d'une flèche! Cette flèche avait été lancée par Karao, et si l'Indien avait prié son compagnon d'intervenir, c'était uniquement pour s'éviter la peine de monter dans l'arbre prendre son butin. Les Chimilas font le moins possible d'efforts. C'est ainsi que pour se procurer un baquet

destiné à un chien ils s'étaient contenté de creuser légèrement le tronc d'un arbre tombé de lui-même. C'est ainsi également que, pour obtenir le bois nécessaire à la confection de leurs arcs et de leurs flèches, ils entaillent de très beaux arbres, sans les abattre, et ne prélèvent que la quantité indispensable à leurs besoins du moment. Leur insouciance pour les soins de propreté les plus élémentaires est pour eux une cause de perpétuel malaise : on les voit à chaque instant gratter leur vermine et quelquefois s'adosser l'un à l'autre pour faire en commun cette opération. Le proverbe latin disait : *Asinus*, etc., sans avoir certainement prévu les démangeaisons des Chimilas.

Tels sont les traits que j'ai cru devoir ajouter au tableau que j'ai déjà présenté de cette étrange peuplade sur laquelle plane la mélancolie inhérente aux êtres appelés à disparaître. Après avoir échangé divers objets contre leurs armes et les quelques curiosités de leurs cases, nous leur fîmes nos adieux et retournâmes à Canoa.

Le 22 février, nous repassions par le chemin parcouru à l'aller : la quebrada de San-Pedro, Fundacion, Aracataca et Sevilla, où nous échappions enfin à l'obscurité, à l'humidité de la forêt. Nos mules, du reste, étaient fourbues et n'auraient pu fournir une étape de plus. Mais les versants de la Sierra Nevada nous apparaissaient, ruisselants de lumière. A Rio-Frio, le corregidor vint nous recevoir avec le chef de la police locale, un noir qui mettait sa vanité à n'employer que des termes choisis et des tournures de phrase pompeuses. Nous retombions dans la civilisation et dans ses mesquineries. Un policeman nous fut donné comme garde d'honneur, ce au grand contentement de Pablo, notre peon. Pablo, qui durant tout le voyage s'était montré au-dessous de sa tâche, triomphait à présent : il se considérait comme un conquérant et devant les habitants qu'attirait notre passage il prenait des poses de héros. Le 24 février, nous étions de retour à bord du *Chazalie*. Le lendemain, M. Munet nous quitta pour se rendre à la Cienega, où se trouvait le bateau portant le courrier à Savanilla et de là en Europe.

CHIMILAS. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le 28 février, le *Chazalie* levait l'ancre et nous promenait en vue de la côte accidentée de Santa-Marta, région des *ancones* ou anses au fond desquelles vivaient les premiers habitants de la terre actuellement appelée Colombie et dont on retrouve des vestiges en plusieurs endroits, notamment à Taganga, à Chengue et à Gaïraca.

Déjà, lors de mon voyage de 1894 à Taminakka, j'avais exploré, en compagnie de M. Sogler, cette contrée qui est une mine archéologique inépuisable et digne d'être fouillée méthodiquement. En remontant, depuis son embouchure, le fleuve Buritaka, nous avions abouti au Valle de Taïronas, dont j'avais pu calculer l'étendue considérable (564 kilomètres carrés). A une distance de trois heures de marche de la côte, nous avions trouvé de nombreuses haches en pierre, de formes diverses, et les vestiges d'une population d'une indiscutable importance établie sur les rives du fleuve. C'était l'emplacement de l'ancienne ville indienne de Sincorona, saccagée en 1571 par Diego de Andrade.

La journée du 10 septembre 1894 s'était pour nous écoulée en recherches. Le soir, nous n'avions trouvé de refuge que sous un toit de chaume construit par des *vaqueros* indiens et nègres, et nous avions pu nous procurer un peu d'eau potable. Cependant, après boire, ayant eu la curiosité de regarder au fond du trou où nous l'avions puisée, nous avions découvert des crapauds et un nombre incalculable d'animalcules. Notre nuit avait été troublée par le voisinage de deux chats-tigres que l'obscurité nous avait empêchés de poursuivre.

Jusqu'au 15, notre exploration s'était continuée sans autre incident que les piqûres des garapates, ces dangereux insectes qui pénètrent dans la chair et y donnent naissance à des plaies purulentes. Les bords granitiques du fleuve avaient rendu notre marche très pénible en nous obligeant à sauter d'une roche à l'autre et à nous accrocher aux racines qui végétaient dans les anfractuosités. Vers midi, notre courage avait été récompensé, et nous avions campé au milieu d'une ancienne ville indienne qui s'étendait de chaque côté du fleuve. Des restes d'escaliers en pierre descendant vers le cours d'eau indiquaient ce qu'avait dû être cette cité rasée par les conquérants, mais non dépouillée de tous ses trésors. On soupçonne que d'immenses richesses sont enfouies en cet endroit, et que des travaux relativement peu coûteux y feraient découvrir des objets précieux.

JEUNE FILLE CHIMILA. — DESSIN DE BEUZON.

On conçoit que nous ne pouvions avec nos machetes entreprendre de fouiller ces cités détruites; nous nous étions forcément contentés de parcourir ces ruines et d'y dresser à notre usage un abri de feuilles de palmier. Le 16, nous continuions notre exploration en changeant de rive à chaque moment, au risque d'être entraînés par le courant du fleuve ou d'être dévorés par les caïmans. Enfin, le 17, nous découvrions, à une demi-lieue du fleuve, les restes d'une troisième ville indienne abandonnée, comme les autres, depuis des siècles, et nous gravions dans l'écorce d'un arbre gigantesque nos noms et la date de notre pénible voyage.

Ces souvenirs que j'évoquais, le 28 février 1896, devant M. de Dalmas, lui donnèrent le désir de visiter l'une des baies de la côte de Santa-Marta. Il donna l'ordre d'arrêter, et le *Chazalie* mouilla dans l'anse de Gaïraca. A terre, sur le côté ouest, nous fîmes la découverte d'une *tinaja*, grosse poterie qui servait aux inhumations; mais celle-ci était brisée et depuis longtemps avait été violée. Les piqûres des fourmis nous fatiguaient; la nuit vint complètement interrompre nos recherches, et nous dûmes rentrer à bord. Le lendemain, avec sept matelots, nous pûmes entreprendre des fouilles sur divers points et mettre à découvert une excavation qui avait été sans doute une citerne. Les pierres à moudre, les haches de pierre polie s'offraient à profusion; les tinajas se présentaient par groupes de deux ou trois sur les bords d'un rio desséché. Nous finîmes par trouver une sépulture qui avait échappé à l'avidité des Espagnols : elle se composait de deux grandes jarres enfouies l'une au-dessus de l'autre, au centre d'un grand cercle de pierres levées dépassant, en moyenne, le sol de 20 à 40 centimètres. Outre des restes humains, nous recueillîmes dans les jarres des tumas, de petites pierres, des haches. D'autres vases plus petits sortirent des fouilles : ils avaient dû contenir des liquides et des aliments.

A deux heures de l'après-midi, nous étions de retour à bord avec une véritable charge d'objets intéressants, et le *Chazalie* levait l'ancre. Des nuages nous cachaient les sommets neigeux de la Sierra Nevada de Santa-Marta. Près des sources du Goachaca et du Mendiguaca, des feux allumés par les Arhouaques projetaient de grandes flammes. Il ne tenait qu'à nous de nous transporter par l'imagination à l'époque où disparut, au milieu du carnage et de l'incendie, l'antique civilisation des Taïronas.

*
* *

Et ce n'était pas sans une certaine mélancolie que je rappelais dans mon souvenir les six années que je venais de passer en Colombie. Rien que pour mener à bien les travaux géodésiques nécessités par la triangulation de la Sierra Nevada, il ne m'avait pas fallu moins de cinq explorations et de sept reconnaissances partielles, se résumant en 347 jours de voyage proprement dit, pendant lesquels 3 188 kilomètres avaient été parcourus en pays inexploré. Mon dernier séjour avait été employé de la façon suivante : exploration de la Sierra Nevada centrale, août 1893-février 1894; — fouilles près de Rio-Hacha, voyage à Bogota, mars-juillet

1894; — reconnaissance dans la région Taïrona (première partie), juillet-août 1894; — exploration de la région Taïrona (deuxième partie); fouilles à Gaïraca, septembre 1894.

Reconnaissance dans le centre de la péninsule indienne goagire, janvier 1895; — exploration de la région N.-E. de la Sierra-Nevada, février-mars 1895; — reconnaissance dans le centre de la péninsule indienne goagire, mars 1895; — exploration du territoire indien chimila, mai-juillet 1895; — reconnaissance dans la région N.-E. de la Sierra-Nevada, août-septembre 1895; — reconnaissance dans le centre de la péninsule indienne goagire, septembre 1895; — reconnaissance dans la région S.-E. de la péninsule indienne goagire, novembre 1895.

Reconnaissance dans le territoire indien chimila, février 1896; — exploration de la région N.-E. de la péninsule indienne goagire; fouilles à Gaïraca, mars 1896.

C'était l'épilogue — provisoire — de dix-neuf années d'explorations, dont douze dans le Sud américain.

Au cours de cette série, je n'ai pu m'attarder à décrire par le menu les voyages résumés ici. Chacun fera l'objet de relations ultérieures très complètes.

Le Nord de l'Amérique du Sud offre un puissant intérêt : durant tant d'explorations et de reconnaissances enchevêtrées, je n'en ai pu visiter qu'une faible partie.

Ces pays réservent de telles surprises au voyageur que plusieurs existences ne suffiraient pas à en faire l'étude approfondie. Il ne suffit pas de passer pour connaître, même superficiellement, une contrée. Tel détail échappe tout d'abord aux regards, telle observation scientifique, qu'il faut corroborer.

Dans ce but, j'ai visité à diverses reprises ces différentes régions, relativement proches, du Nord et du Nord-Est de la Colombie, du Nord-Ouest du Venezuela.

Une exploration, deux peut-être, termineront le travail auquel je m'efforce depuis 1890.

Après avoir effectué, en 1892, la première partie de l'itinéraire de Quesada (1536), je me propose de continuer à suivre pas à pas, et de terminer le parcours de ce conquérant espagnol.

Plus tard, je suivrai une route nouvelle et terminerai mes explorations en Colombie et au Venezuela par des reconnaissances dans les Sierras Negro et de Perija — ramification des Andes qui vont mourir dans le Nord-Est.

J'ignore s'il me sera donné de parfaire cette œuvre; le hasard guette chacun de nous et, plus qu'aucun autre, le voyageur est dans ses mains.

Pourtant j'espère, en dix années, avoir mené à bien cette dernière partie de ma tâche.

COMTE JOSEPH DE BRETTES.

AU RETOUR DES CHAMPS. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

RUE À MEDENINE (PAGE 489). — DESSIN DE GOTORBE.

LES TROGLODYTES DE LA TUNISIE MÉRIDIONALE[1]

(SOUVENIR D'UN SÉJOUR CHEZ LE KHALIFA DE MATMATA),

PAR M. LE PREMIER LIEUTENANT D. BRUUN, DE LA MARINE DANOISE.

(TRADUIT DU DANOIS PAR M. LÉON MATHEY.)

I

De Gabès aux montagnes des Matmata.

FEMME DE HADÈGE (PAGE 488). DESSIN DE MIGNON.

GRACE à la bonne volonté prévenante et à l'appui que m'ont prêté les autorités françaises, civiles et militaires, ainsi que les fonctionnaires de S. A. le Bey de Tunis, j'ai réussi à visiter, en 1893, les troglodytes de la Tunisie méridionale, dans les conditions les plus favorables. Au moment de raconter mon excursion, je me fais un devoir d'adresser mes remerciements sincères à tous ceux qui m'ont aidé.

Nous partons à cheval de Gabès et nous nous acheminons vers les montagnes des Matmata. La route suit le lit desséché d'un cours d'eau, dont les pierres sont mauvaises pour les chevaux. La chaleur est accablante; les sens s'assoupissent.

Nous traversons une oasis où nous abreuvons nos montures. Nous croisons quelques chameaux chargés, puis des piétons; parmi ceux-ci, il s'en trouve un sans burnous et sans coiffure; il n'a pour tout vêtement qu'une chemise serrée à la taille avec une corde. Il porte un drapeau rouge. Amor nous dit que c'est un marabout d'un village voisin de Gabès.

Les marabouts ne manquent pas dans le pays. Celui-ci est très pauvre, et il s'est rendu dans les montagnes pour réclamer de l'argent qu'il pensait lui être dû. Il porte un drapeau, afin que chacun puisse remarquer l'arrivée d'un saint homme. Je lui donne quelque monnaie, et le bonhomme en baisant ma main me souhaite tout le bien possible durant mon voyage. Allons! *Non licet omnibus*... de

Voyage exécuté en 1893. — *Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

recevoir les vœux d'un marabout ! Nous parcourons encore un bon bout de route, et nous nous trouvons bientôt dans les petites montagnes qui, semblables à des îles, émergent sur la ligne plane de la côte. Au sommet de plusieurs de ces élévations, il y a des tas de pierres :

« C'est d'avant notre arrivée », dit Amor.

Çà et là, lorsque le terrain est uni, on a légèrement gratté la surface autour des buissons desséchés ; ce sont des champs, ou plutôt des places propres à devenir des champs si la pluie survient ; mais on n'a pas cette perspective.

Nous faisons halte près de quelques arbustes et songeons à notre déjeuner : pain, beurre et fromage que tous nous pouvons manger ; vin et viande pour moi seul. Une grenade constitue notre dessert.

Sur ces entrefaites arrivent cinq femmes vêtues de bleu, accompagnées d'un vieil homme conduisant une dizaine de chameaux. Elles portent des anneaux aux poignets et aux chevilles, elles nous jettent un regard en passant et poursuivent leur route.

Le terrain calcaire s'est aplani. Dans les petites vallées, desséchées pour le moment, on voit çà et là des bouquets de palmiers et d'oliviers. On a creusé de petits fossés autour de chaque tronc pour retenir l'eau.

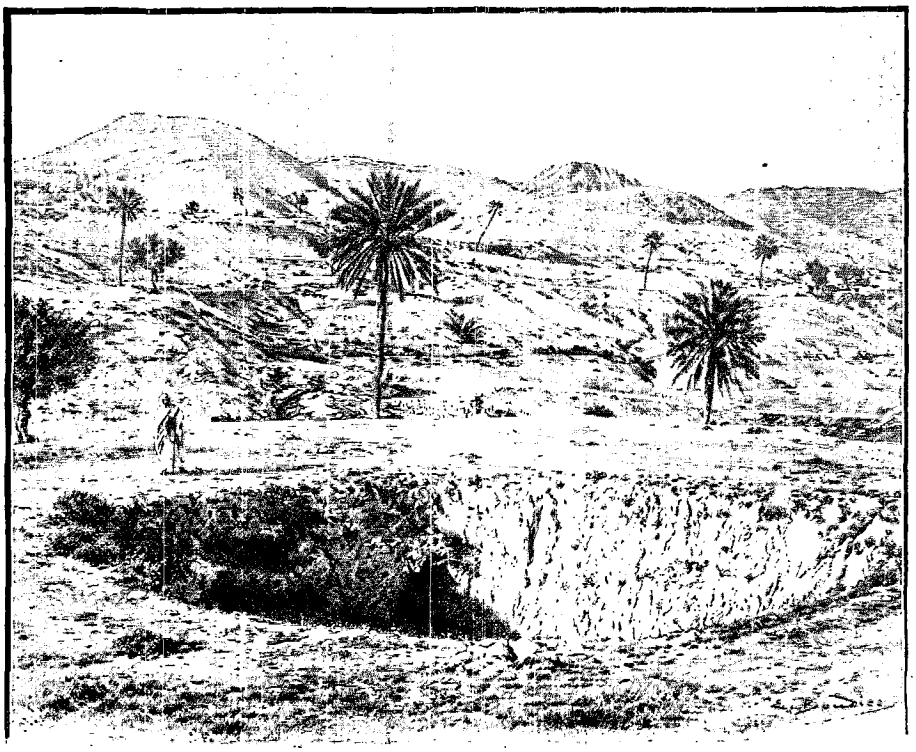
Non loin de là, des excavations ont été pratiquées dans les collines. Ce sont des trous habités en automne, quand il faut garder les récoltes.

Les montagnes où nous pénétrons s'élèvent de plus en plus, jusqu'au moment où, m'étant retourné sur ma selle, je vois à l'horizon lointain la ligne bleue de la Méditerranée. Nous avons atteint le point culminant où nous passerons aujourd'hui.

Soudain je m'arrête, une vallée relativement fort boisée s'ouvrant devant moi. De l'autre côté, la vallée se relève encore, et une longue chaîne de monts élevés la surplombe. Le fond ressemble à une ancienne carrière de sable ou à une argilière, avec de nombreux puits abandonnés et depuis longtemps inutilisés, dont le sol serait planté d'arbres : palmiers, oliviers et figuiers.

« Est-ce Hadège ? »

Ahmed fait signe que oui. Je mets alors pied à terre pour photographier, et nous descendons un instant à côté des chevaux.



ENTRÉE D'UNE MAISON TROGLODYTE À MATMATA. — DESSIN DE BOUDIER.

II

Chez le khalifa de Hadège.

Dès que nous sommes remontés en selle, arrive un chien de berger tout blanc. Il est sorti d'un trou que nous n'avions pas remarqué. Il aboie violemment contre nous. Ses camarades l'accompagnent à qui mieux mieux du haut des collines environnantes. Je pars en avant pour regarder le chien, et j'arrive devant un trou profond creusé au sommet de la colline, et dont les parois verticales s'enfoncent dans le sol. Là, au fond, je découvre un chameau, des ustensiles de ménage ; de grands paniers de jonc pleins d'orge sont placés près d'un foyer ; des poules picorent autour. Au bruit que fait mon cheval, les femmes et les enfants lèvent les yeux, ils me considèrent un instant et s'enfuient ensuite dans les trous des parois.

Ahmed me dit que je ne dois pas m'arrêter là ; j'obéis à son bon conseil.

Des sentiers conduisent à la colline et se réunissent devant une grande porte. C'est là l'entrée du long passage souterrain qui aboutit d'un autre côté à la cour rectangulaire que je viens de voir, et d'où l'on pénètre dans les chambres servant de demeure, de grenier et d'étables.

INTÉRIEUR D'UNE MAISON TROGLODYTE À MATMATA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Les troncs élancés des palmiers se dessinent verticalement sur l'horizon montagneux. Plusieurs oliviers croissent sur le terrain plat, mêlés à quelques palmiers. A l'ombre d'un de ces derniers sont assemblés quelques hommes. Ahmed dit que le grand khalifa est parmi eux. Aussi resté-je très tranquille. Un vieillard à barbe grise se lève et se dirige vers moi. Il me donne la main et me souhaite la bienvenue. Les autres suivent son exemple. Hommes bien bâtis, aux traits réguliers, yeux noirs et nez droit : on observe de suite que ce n'est pas l'ordinaire type arabe.

Plusieurs passages mènent de la cour ouverte dans la colline aux demeures des troglodytes, qui sont toutes semblables à celle dont je viens de parler.

On me désigne mon logement dans un des trous. Je pénètre dans l'intérieur de la colline par une porte solidement retenue par des gonds. Je passe alors dans un long corridor creusé à même le roc, et légèrement plus haut que la taille d'un homme. Sur les côtés sont creusées de grandes chambres pour les chevaux. Ce couloir aboutit à une cour ouverte dont les parois perpendiculaires ont environ 10 mètres de hauteur. La largeur de la cour est à peu près aussi grande. C'est par cet enclos qu'on entre dans des excavations régulières, au plafond cintré.

Dans la chambre qui m'est destinée, je m'étends avec bien-être sur un banc de repos garni de somptueux tapis de Kairouan. Une table, quelques chaises complètent l'ameublement accoutumé des chambres d'Européens.

Le khalifa est riche, très riche : il peut donc se permettre ce luxe.

Après cette longue traite à cheval, j'ai besoin d'un peu de repos. On ferme la porte de la cour, et la nuit se fait tout à fait dans ma chambre. Les mouches ne gênent point, et je goûte un sommeil réparateur.

Des hennissements partant de la cour me réveillent. Bientôt après, un flot de lumière se répand par la porte. Une forme entre, interceptant la lumière à son passage. C'est le khalifa, derrière lui Ahmed, d'autres silhouettes, les fils et les gens de la maison.

Par l'entremise d'Ahmed j'avais exprimé le désir de visiter l'intérieur d'une maison, et l'on m'avait promis aussitôt que je pourrais tout voir. Nous sortîmes à cet effet, mais nous passâmes plusieurs fois devant les ouvertures au sommet des collines, et devant les portes, sans que personne fît mine de nous inviter.

Nous arrivâmes enfin à une maison où l'on me permit d'entrer. La disposition générale était la même que dans celle d'où je venais. C'était l'habitation d'un Juif et d'une famille berbère. La cour était sale, des ustensiles de cuisine gisaient dispersés partout. Quelques paniers de jonc contenant du blé étaient au milieu, les volailles et les chèvres couraient autour. Une vieille femme ridée, tatouée, sale et vilaine, fut amenée afin que je pusse la regarder. C'était naturellement la femme du Juif. Je ne vis pas l'autre habitant de la maison, le Berbère. A mon entrée dans l'habitation, j'eus le temps d'apercevoir quelques jupons bleus et des jambes nues qui disparurent aussitôt dans les trous et sur les côtés.

Accompagné de deux fils du khalifa et de quelques hommes, je sors pour faire une promenade dans la vallée et sur les collines, d'où je jette des regards dans les trous habités. Sur mon passage les femmes rentrent précipitamment dans les maisons, suivies des chiens et de garçons curieux.

J'avais avec moi mon appareil de photographie et le faisais fonctionner à chaque occasion.

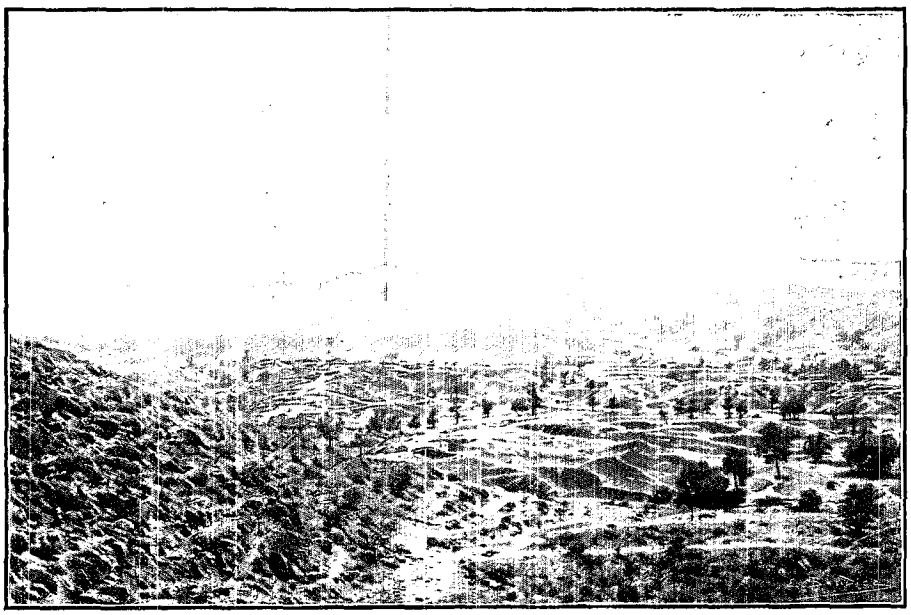
Cela me mène jusqu'au coucher du soleil. L'air s'est rafraîchi, on respire plus librement.

Sur une grande place entourée de palmiers, une cinquantaine d'enfants et de jeunes hommes prennent leurs ébats. Ils ont quitté leurs burnous et ne sont plus vêtus que du bonnet rouge et d'une chemise flottant autour d'eux. Ils se lancent une balle d'étoffe avec une longue canne recourbée à l'une des extrémités. Ils sont admirables de formes, musculeux, élancés, souples ; leurs mouvements sont résolus et leur peau hâlée, leurs traits réguliers et leurs yeux brillants. Et je reportai ma pensée vers les jeunes éphèbes de la Grèce et de Rome qui, eux aussi, devaient jouer dans la plaine, au pied des monts azurés. Le jeu ne cesse qu'au moment où le soleil disparaît derrière les montagnes.

Il est impossible de voir plus longtemps, le crépuscule étant inconnu dans ces régions. Je retourne donc vers mon trou, et, allumant une cigarette, j'attends qu'on ait servi mon repas.

Arrivent alors cinq formes humaines, chacune avec un plat qu'on dispose sur la table devant moi. On place une cruche d'eau à côté. Il y a de la soupe avec des morceaux de viande fortement épicée. Puis des poulets en fricassée, ensuite un énorme plat de couscous, du gruau d'orge et du mouton ; enfin, du miel et du pain : c'est du pain d'orge, un peu sec, mais d'un goût agréable.

J'ai mon couteau avec moi, et on me donne la cuiller, ce trésor pour un Européen dans ces contrées. Ahmed se tient à côté de moi et remplit mon verre chaque fois que j'ai bu. Il me sert les mets. A côté est assis Mansour, le troisième fils du khalifa ; l'usage l'exige.



VUE DE HADÈGE. — DESSIN DE BOUDIER.

Je l'invite à manger avec moi, mais, avec un mouvement plein de grâce, il porte la main à sa poitrine, incline la tête et me demande de l'excuser.

Une quantité de formes blanches sont sur le plancher tout autour ; les yeux sont fixés sur moi, tandis que je mange mon repas dans un grand silence. Lorsque j'eus fini, ce fut le tour de Mansour et des autres de manger les restes. Les os que je n'ai pas rongés, les débris de viande, etc., furent remis dans les plats et emportés dans une chambre contiguë. Tous les hommes vinrent s'asseoir autour des plats après s'être préalablement lavé la bouche et les doigts dans un bassin d'eau à cet usage.

Je jetai un coup d'œil dans la chambre, d'où un grand bruit de mâchoires parvint jusqu'à moi. Ils avaient placé leurs chaussures à côté de la natte sur laquelle ils étaient assis. Les doigts remplaçaient cuillers et fourchettes. Lorsqu'ils eurent fini, ils l'annoncèrent par un bruit pittoresque de la bouche. La desserte fut de nouveau remise dans les plats, et, selon toute apparence, ce fut le tour des garçons, et peut-être des nègres, enfin celui des chiens. Mais je n'ai pas vu ce dernier acte.

VUE DU VILLAGE TROGLODYTE DE MEDENINE (PAGE 489). — DESSIN DE BOUDIER.

Après avoir pris le café je sortis dans la cour. Les étoiles scintillaient au-dessus de ma tête, et j'entendis au loin un bourdonnement singulier, puis un grand bruit sourd, suivi de plusieurs autres.

C'étaient des voix humaines et des coups de fusil. Je le compris, lorsque le khalifa vint un peu plus tard m'inviter à la première journée des fêtes données à l'occasion de la noce de son fils Mohammed avec sa deuxième femme.

La lune se lève à gauche de la voûte céleste.

Devant moi, et escaladant les pentes des collines, des formes humaines sont accroupies côte à côte, enveloppées dans les burnous. La lune éclaire ceux de droite, et donne à ces masses blanches l'aspect de fantômes. Vis-à-vis de nous les groupes apparaissent moitié blancs, moitié noirs. A gauche, des silhouettes pointues s'enlèvent sur la lune.

Ce sont les hommes de Matmata ; ils se tiennent immobiles, tout occupés à regarder ce qui se passe ici, en bas devant moi, à un endroit que la lune n'éclairera pas avant d'être plus haut dans le ciel.

Le khalifa fait chercher deux chaises pour lui et pour moi. Derrière se tient Ahmed comme interprète.

Devant nos yeux, sur le sol plat, j'entrevois une masse compacte : ce sont les femmes en vêtements noirs, étroitement voilées. Elles se tiennent devant la porte d'entrée du trou.

On a allumé des lanternes qui sont placées à même le sol, près de mes pieds. Les rayons vous éblouissent d'abord, mais cet éclairage est nécessaire pour distinguer ce qui se passe.

Un cavalier d'un certain âge, Belcassem, parent du khalifa, qui a les fonctions de maître de police, fait faire une place entre nous et les femmes.

Quelques nègres s'avancent et se mettent à danser au son du tambour et de la clarinette. Ils marchent d'abord en avant, puis en arrière, et ainsi de suite, une dizaine de fois en tout, en se balançant sur les hanches. Chaque fois qu'ils arrivent près de nous, ils soulèvent les tambours et les clarinettes au-dessus de nos têtes et s'en retournent pour revenir encore.

Le khalifa lève sa main. Les nègres renversent leur tête en arrière afin qu'il puisse déposer une pièce de sa monnaie sur le front de chacun d'eux. Je donne comme lui; cela a pour effet de faire reprendre la marche de plus belle et d'augmenter le tapage assourdissant. Musique nasillarde, diffuse, ronflante. Tout à coup

les nègres se mettent à tourner plus rapidement, et la musique s'accélère. Puis la mesure se ralentit de nouveau. La marche reprend, et le gros tambour écorche nos oreilles chaque fois qu'il roule sur nos têtes.

Subitement le vacarme se tait, un singulier bruit s'élève des rangs des femmes. Cela ressemble à un gloussement de volailles, répété dans une très rapide mesure : *you, you, you, you, you.* Ce sont les applaudissements. En même temps part un coup de fusil. La lueur éclaire un instant les rangs féminins, quelques coups détonnent çà et là, pendant un certain temps. Les amis les plus intimes manifestent de cette manière leur joie. Les femmes répondent avec leurs *you, you, you,* les musiciens nègres se démènent, et l'on entend encore partir des détonations.

FAMILLE JUIVE DANS LA COUR D'UNE HABITATION DE HADÈGE (PAGE 481). — DESSIN DE MIGNON.

Voulant aussi contribuer aux fêtes, j'envoyai Ahmed chercher mon revolver, et j'en tirai six coups en l'air l'un après l'autre. Les femmes répondirent immédiatement par des cris de réjouissance, et les tambours et clarinettes se mirent aussi de la partie.

Je m'adressai alors au khalifa :

« Je suis heureux, khalifa, que tu aies daigné m'introduire dans le cercle de tes hommes. Voici ma main, cela signifie que tu as ma reconnaissance. Puisse Allah te protéger, toi et les tiens!

— Sois remercié pour tes hommages, repondit le khalifa, et pour ce que tu as dis! Tu es extrêmement bien venu, toi qui arrives d'un pays étranger et lointain, tu es mon ami, mon frère, j'en réponds; tant que tu séjourneras dans les monts de Matmata, personne ne te fera de mal. Tu peux voyager librement, où il te plaira.

— Je suis venu avec des armes, repris-je, tu as vu mon revolver aux fontes de ma selle. Je sais maintenant que cette arme est superflue, car je n'en aurai pas l'usage aussi longtemps que je me trouverai chez toi et tes compatriotes. C'est pourquoi, comme signe de la vérité de mes paroles, et comme preuve de la reconnaissance que j'éprouve pour toi, mon frère, je te donne mon arme. Cependant, avant de te la remettre, tu me permettras d'exprimer mon hommage à la façon de ton pays. »

Là-dessus je fis quelques pas en arrière hors du cercle et je déchargeai encore une fois six coups de revolver.

Un grand et prolongé *you, you,* sortit des rangs féminins, puis quelques coups de fusil éclatèrent.

Je m'inclinai devant le khalifa et lui donnai le revolver. Il me tendit sa main et la ramena à ses lèvres. Notre amitié était scellée.

« Désires-tu que les femmes chantent quelque chose pour toi, ou préfères-tu des chanteurs? demanda le khalifa.

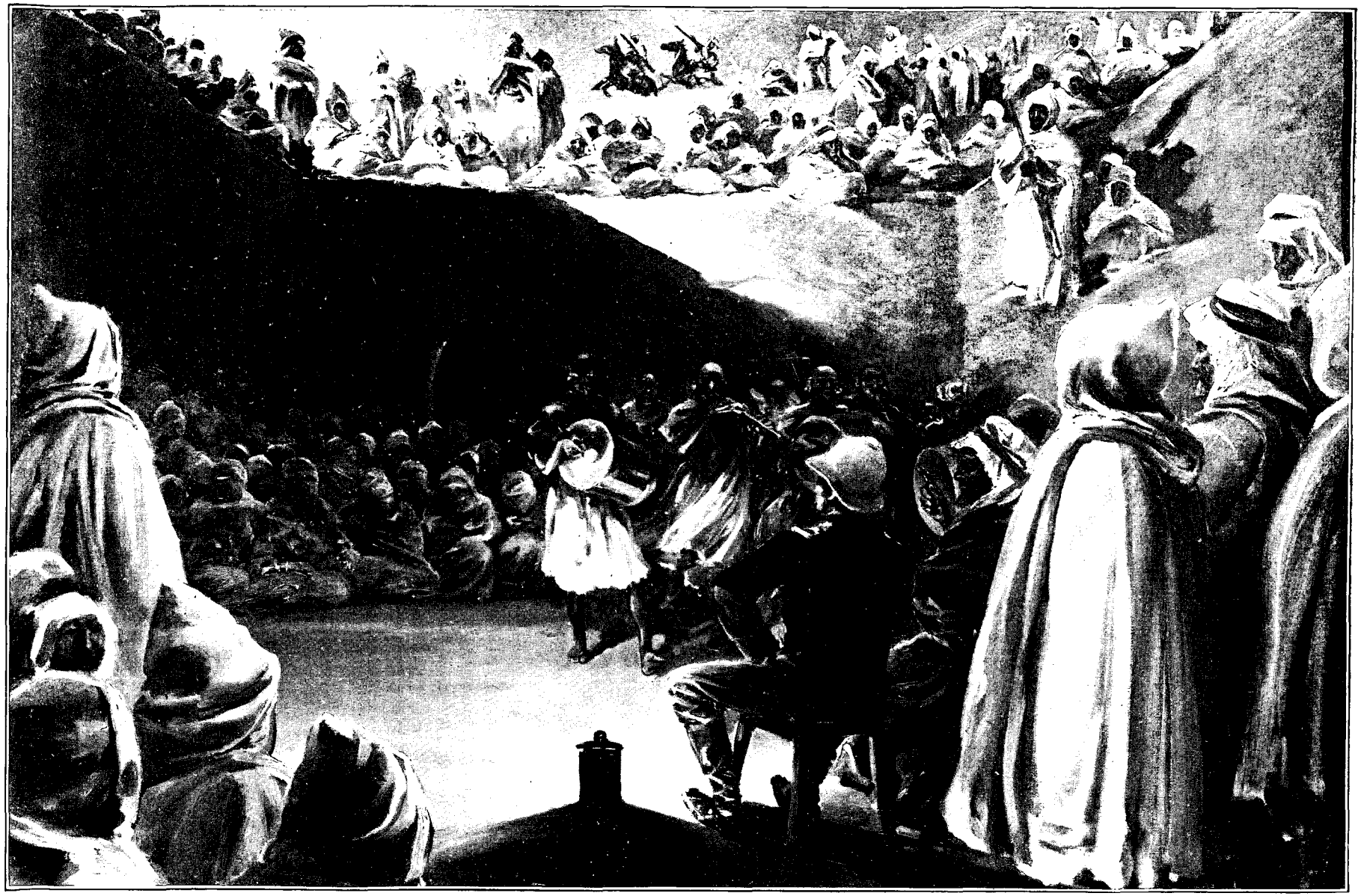
— Comme il te plaira, mon frère, je ne veux pas troubler votre fête. Fais ainsi que tu l'avais décidé avant mon arrivée. »

Puis, le vieux tenant absolument à savoir mes préférences, je ne pus nier que, personnellement, j'aurais aimé entendre les femmes.

Celles-ci se trouvaient donc devant moi, sans que je pusse distinguer leurs traits. Parmi elles était, m'a-t-on dit depuis lors, la première femme de Mohammed, le marié. Elle était venue prendre part à la joie générale. Elle est relativement jeune, et doit être encore belle. Qui sait? son cœur se serre peut-être à l'idée qu'elle va maintenant partager son mari avec une rivale plus jeune ; — mais, peut-être aussi, trouve-t-elle la chose toute naturelle, et se réjouit-elle de recevoir du secours pour son travail, pas toujours facile.

Le khalifa posa sa main sur mon épaule pour me dire que cela commençait.

Une belle voix de femme improvisa un solo, sur une cadence un peu lente, dont les autres femmes repre-



FÊTE DE NUIT CHEZ LE KHALIFA DE HADÈGE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

naient un refrain, interrompu de temps à autre par de longs *you, you*. Ahmed me traduisit ce chant, qui s'adressait à moi :

« Il est arrivé ce matin avec des armes et une suite, sans doute de Paris même : son pistolet attaché à la *rerbous*. Son cheval était rouge, le plus noble coursier qui se puisse voir ; lui-même se tenait aussi droit à cheval que le palmier là-haut sur les montagnes escarpées. *You, you, you, you, you, you.*

MANSOUR, FILS DU KHALIFA. — DESSIN DE MIGNON.

« Mais il est assis ici maintenant comme un frère, oui, comme le Bey lui-même, à côté de notre vieux khalifa, Sidi Fatouche; il lui a donné son pistolet, trésor précieux, valant davantage que le meilleur chameau. *You, you, you, you, you, you.*

« S'il veut être notre ami et demeurer chez nous, nous trouverons une femme pour lui. Fatma l'attend, Fatma aux délicieuses prunelles, aux ongles teints au henné, Fatma dont les poignets et les chevilles sont entourés d'anneaux dorés. *You, you, you, you, you, you.* »

. . . . . .

Les couplets furent encore plus nombreux, mais la modestie ne me permet pas de citer davantage.

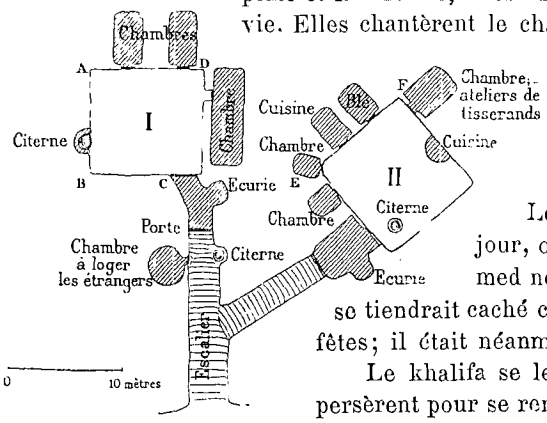
Je remerciai le khalifa et le priai d'être assuré de ma reconnaissance.

Un nègre demi-sang sortit alors des rangs (ces gens-là jouent chez les Arabes le même rôle que celui des fous au moyen âge), accompagné des éclats perçants des tambours et des clarinettes. Il entonna alors une chanson satirique contre les femmes, se plaignant de ce qu'au lieu de chanter ses louanges, à lui qu'elles connaissaient, elles avaient préféré chanter la glorification de cet étranger qu'elles voyaient pour la première fois. Il les gourmanda dans des termes rien moins que décents et fut accueilli par les applaudissements et les rires étouffés des hommes.

Quand il eut fini de chanter, ce fut de nouveau le tour des femmes. Elles se moquaient de lui, « misérable insecte, ne possédant pas même un burnous convenable, qui osait se figurer qu'elles allaient chanter ses louanges ».

Tambours et clarinettes firent derechef leur devoir; après quoi, le nègre se défendit. Lui et les femmes continuèrent ainsi à lutter pendant longtemps. Nul doute que les femmes ne remportèrent le prix; je vis, en effet, le nègre poussé à la fin de côté, vers les spectateurs, et jeté d'un groupe à l'autre, jusqu'au moment où il disparut dans l'obscurité.

Deux hommes commencèrent une danse avec des bâtons, à la mesure trottinante du tambour et de la clarinette, et finalement les femmes chantèrent de nouveaux soli avec refrains. Elles prièrent Allah d'accorder la pluie et la fertilité, elles chantèrent *Ména*, qui prit un amant et dut ensuite le payer de sa vie. Elles chantèrent le chasseur qui fascina le lion en jouant de la flûte, et sauva ainsi une petite fille. Elles chantèrent l'amour, les brillants cavaliers, le khalifa, et finalement moi-même ; mais, chose étonnante, autant qu'il me fut permis de l'éclaircir, elles ne chantèrent rien sur le marié; en revanche elles chantèrent un peu, en passant, sur l'épouse.



PLAN D'UNE HABITATION DE HADÈGE.

Les cérémonies devaient durer huit jours de suite. Le dernier jour, on chercherait l'épousée. Pendant huit jours, le marié Mohammed ne devait pas se montrer dans sa maison, ni devant son père. Il se tiendrait caché chez ses amis et n'assisterait pas non plus officiellement aux fêtes; il était néanmoins probablement présent, caché au milieu de ses amis.

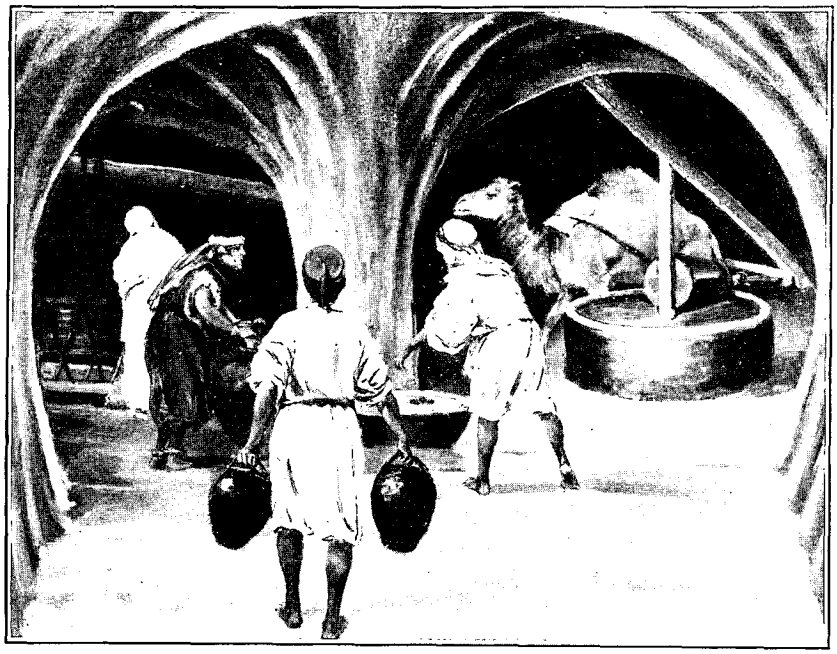
Le khalifa se leva enfin et me souhaita une bonne nuit. Les hommes se dispersèrent pour se rendre chez eux. Les femmes suivirent.

Le lendemain, je partis pour une excursion de deux jours dans les monts de Matmata, où je pus visiter quelques villages de Cerbères troglodytes, en particulier celui de Lacheche, le plus grand de tous.

Revenu à Gabès, je repris une fois encore le chemin de Hadège, où j'assistai à la grande cérémonie nuptiale qui eut lieu le 24 octobre. Puis je repartis le lendemain matin.

Le khalifa lui-même arrangea la selle et donna les ordres au guide Belcassem, et je partis, le cœur rempli de reconnaissance. Je me dirigeai vers l'Est, en traversant les montagnes, jusqu'à Beni-Sultan, village situé dans un vallon. A cet endroit, j'observai des trous disposés tout pareillement à ceux de Hadège. Je remarquai aussi des moulins à huile souterrains.

Après un arrêt de deux heures environ, nous continuâmes notre route vers le Sud en suivant la vallée. Nulle part ailleurs dans les montagnes de Matmata, je n'ai vu une aussi riche végétation. Les arbres souffraient cependant du manque d'eau, d'une façon visible. Non loin de là, nous passâmes près d'un puits auquel les femmes puisaient de l'eau, en courant, autour d'une roue, à côté. Le soir, nous arrivâmes au village de Toujane, situé comme deux nids d'aigles sur le côté d'un grand rocher, très haut perché dans les montagnes. De là, nous aperçûmes, par une crevasse, derrière la plaine, la lointaine Méditerranée.



LE MOULIN À HUILE SOUTERRAIN DE HADÈGE. — DESSIN DE MADAME CRAMPEL.

Le lendemain matin, je quittai les monts de Matmata et me dirigeai vers les plaines de l'Est, où des gens de la tribu de Bughammas labouraient en certains endroits, car la pluie était tombée récemment.

Ma visite aux villages troglodytes était terminée. Passant ensuite par le ksour Metameur, j'atteignis le ksour Medenine, où le commandant Billet et ses officiers me reçurent à bras ouverts.

III

Mœurs et coutumes des troglodytes de Tunisie.

Je profitai naturellement de mon séjour auprès du khalifa de Hadège, pour me renseigner sur sa famille et sa vie quotidienne; mais, comme je voulais absolument éviter tout soupçon d'espionnage, il me fallut réunir ces renseignements avec la plus grande discrétion et peu à peu. Tous ces détails forment un ensemble que j'ose affirmer essentiellement exact; si je me suis trompé, ce n'est que sur des points de peu d'importance.

Iasi ben Mansour Fatauch, le khalifa des montagnes, règne à ce titre sur les villages de Matmata. Il appartient à la tribu des Ouled-Iliman, dont le cheik est son fils Amor. Le khalifa a quelque soixante-cinq ans. Il possède trois femmes : Ména, Fathma et Iassïa.

La première lui a donné deux fils, Amor et Mansour; la seconde, un fils, Mohammed. Il a probablement aussi eu des filles, qui ont été mariées et ne sont plus ni de sa famille, ni de sa tribu, à moins que leurs maris n'appartiennent aux Ouled-Iliman, ce que je n'ai pu apprendre.

Le cheik Amor a deux femmes. La première, Aïcha, lui a donné un fils, Abd er Rhaman, et la seconde, Meryem, également un fils, Mahmoud.

Mansour, qui porte le titre d'*adel* (notaire) des Ouled-Iliman, n'a qu'une femme, Oudâ, et point d'enfant.

Mohammed, le *kateb* (écrivain) des Ouled-Iliman, est le secrétaire de son père. Sa première femme, Meryem, lui a donné un fils, Ahmed; la seconde, qu'il a épousée pendant mon séjour à Hadège, et au mariage de laquelle j'ai assisté, s'appelle Ména; elle est de la même tribu et du village qui porte le nom de la tribu.

Les fils du khalifa ont vingt et quelques années; aucune de leurs femmes n'a plus de vingt ans, et le plus grand des enfants a cinq ans.

Du ménage des fils sont issues sans doute aussi des filles; mais, lorsque j'ai demandé les renseignements à ce sujet, on s'est mis à rire avec dédain, comme pour exprimer que celles-là ne comptaient pas.

La famille du khalifa se compose donc d'une vingtaine de personnes vivant toujours ensemble; il faut y ajouter un certain nombre de nègres et de gens avec leurs enfants, auxquels se joignent plusieurs proches parents et des hommes à leur service.

Quelques-uns ont un intérieur particulier: ils possèdent même des oliviers et des troupeaux qu'ils exploitent pour leur compte, mais ils sont, malgré cela, sous la dépendance du khalifa. Comme tels, ils doivent l'aider à semer, moissonner, garder les troupeaux, tailler les dattiers et les oliviers, presser les olives, en somme, faire toutes les besognes.

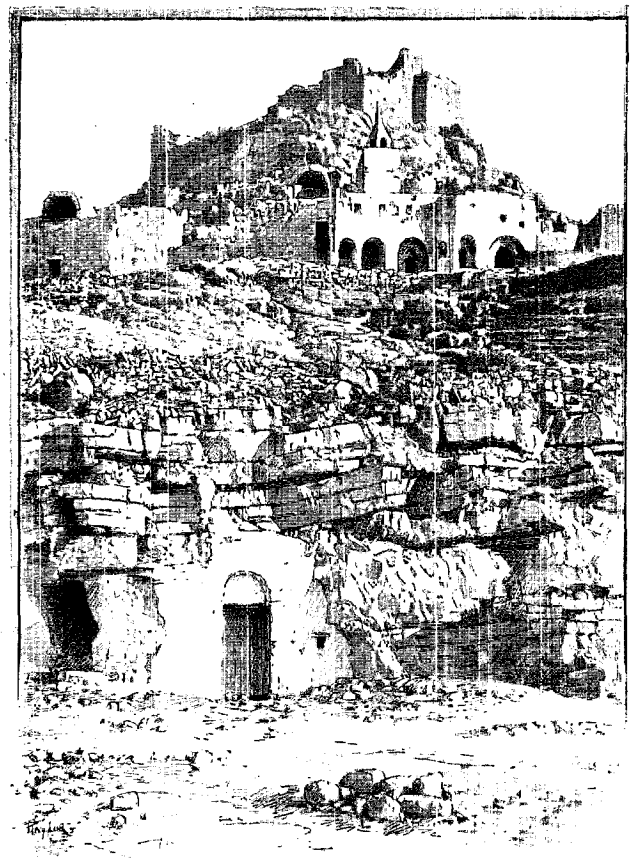
Le khalifa est très riche; il possède force dattiers, épars dans des vallées; ses olivettes se trouvent partout; ses troupeaux de brebis, de chèvres et de chameaux paissent dans la montagne ou au loin, dans les terres basses, au pied des monts; les champs qu'il fait labourer dans les plaines sont vastes. Il possède plusieurs demeures souterraines : granges, étables et huileries, qui servent à approvisionner et à loger tout ce monde, dont il est comme le père. Ses fils ne possèdent rien en propre, si ce n'est ce que leur abandonne le vieux patriarche. Ce n'est qu'à sa mort que chacun d'eux aura ses dattiers et ses oliviers à lui, sa demeure et ses troupeaux respectifs, s'ils ne préfèrent continuer leur vie en commun.

Les biens du khalifa se montent à quelque deux cent mille francs : un beau denier pour un montagnard des roches arides, où il n'y a ni source, ni puits, dont les pentes sont sillonnées de canaux destinés à conduire l'eau de pluie dans les citernes, et où chaque arbre est entouré d'une digue pour arrêter l'eau à son pied.

Nous allons jeter un coup d'œil dans les demeures occupées par le khalifa et sa famille, afin de nous faire une idée de l'arrangement domestique et de nous convaincre que, malgré l'organisation patriarcale de la vie en commun, chaque petit groupe a pourtant son étroit domaine.

Le terrain de la vallée autour de Hadège est une formation alluviale composée d'argile et de marne, admirablement propice à la construction d'installations souterraines. Ces constructions l'emportent sur nos maisons par plus de fraîcheur en été et plus de chaleur en hiver : elles sont aussi plus solides et moins visibles, tout en fournissant une excellente défense contre les voleurs; le bétail y trouve également son abri.

Le sol de la vallée est ondulé, formé de petits coteaux et de collines séparés par des plaines ouvertes ou des sillons plus étroits, où l'eau trouve son issue pendant la saison des pluies. Vu des montagnes, le tout ressemble à une grande sablière bouleversée, sillonnée de sentiers plus clairs et où les dattiers et les oliviers croissent dans les plis entre les coteaux.



VUE DE DOUIRAT (PAGE 492). — DESSIN DE TAYLOR.

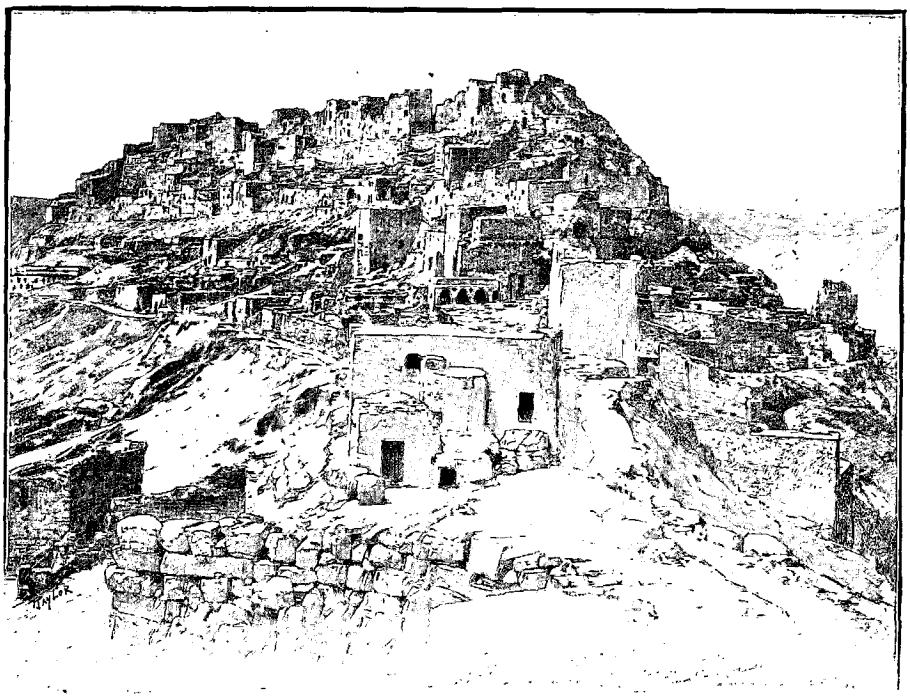
Voici comment sont construites les demeures de ces troglodytes. Partant du flanc d'une colline, un couloir souterrain, à hauteur d'un homme, est taillé dans le roc jusqu'au fond d'une grande fosse cubique à ciel ouvert et à murs verticaux. Le sol de cette fosse sert de cour à la maison. On entre par de petites ouvertures dans des pièces oblongues, également creusées dans le roc, au plafond voûté comme un berceau. Celles-ci servent de granges, d'étables ou d'habitations. La cour mesure d'ordinaire dix mètres de côté; les pièces attenantes ont jusqu'à huit mètres de long et à peine quatre mètres de large ; elles sont fermées par une porte. Il en est de même du couloir d'accès, qui en a deux, une à l'entrée et une à l'issue.

Dans la cour se trouve le foyer ordinaire. S'il pleut, on utilise une des pièces souterraines; souvent on creuse aussi à l'intérieur une citerne; sur les côtés, on place de grandes cruches ou jarres remplies de grain. Les animaux domestiques y trouvent aussi leur place, suivant une installation particulière ; le long du couloir d'entrée, on creuse parfois des grottes pour les chevaux et les mulets ; les portes fermées, il fait sombre partout dans les grottes, qui reçoivent ordinairement de la cour une lumière suffisante.

J'essaierai de décrire quelques-unes des demeures appartenant au khalifa ou à ses proches parents. D'un terre-plein, bien égalisé et couvert d'oliviers et de dattiers, des couloirs mènent jusqu'aux cours des maisons souterraines, au nombre de six, toutes voisines les unes des autres. Les deux premières maisons

forment un ensemble. Un seul couloir d'accès y conduit du dehors. Elles communiquent entre elles par un couloir souterrain intérieur. Dans la cour d'entrée s'ouvrent cinq grottes pour chevaux, brebis, citerne, cuisine et magasin. La seconde cour et les grottes, au nombre de dix, qui la bordent, servent d'habitation à tous les fils du khalifa, avec leurs femmes et leurs mères.

La nuit, le khalifa habite une grotte voisine, avec sa troisième femme ; mais il passe le jour avec le reste de sa famille dans la deuxième cour, où l'on cuisine et où l'on mange en commun. La cour est occupée par des jarres. Le cheik Amor a une grotte pour chacune de ses deux femmes et une troisième pour sa mère; deux grottes sont réservées pour l'orge. Fathma, la mère de Mohammed, habite une grotte à côté de laquelle se trouve celle de la seconde femme de Mohammed. Vis-à-vis, dans le mur opposé, est la première femme, tandis que Mansour et sa femme occupent la grotte voisine. Quant aux domestiques, il ne s'en trouve pas ici, que je sache. J'ai pu voir toutes les grottes; chaque femme a ses vases de ménage symétriquement arrangés sur les saillies du mur au fond de la grotte, comme nos ménagères ont leur vaisselle de cuivre appendue au mur de la cuisine. Le long des bords de la pièce, on place toutes sortes de choses, souvent des *semdauks* (coffres). Au milieu de la pièce, dont le sol d'argile est couvert de paillassons ou de tapis, se dresse un objet qui ressemble à une grande table basse : c'est le lit, couvert de tapis. On s'y couche sans se déshabiller. Les murs, qui sont blanchis à la chaux, sont ornés de fusils, de clefs, de filets, etc. Dans les chambres de Mansour et de Mohammed, j'ai vu quelques horribles tableaux colorés et sans verre représentant le Prophète, ressemblant assez exactement aux chromo-lithographies vernies de Jésus-Christ, qu'on trouve dans mon pays, partout chez les paysans. Les grottes, assez confortables, et la cour, étaient propres et bien tenues. J'ai bien vu, il est vrai, de la volaille dans la deuxième cour, mais évidemment ce n'était pas sa place accoutumée.



CHENINI. — DESSIN DE TAYLOR.

On arrive à la troisième habitation du khalifa par un long couloir muni de grottes pour les chevaux et les mulets. Elle donne accès à une salle de fête dont le plafond est formé par deux voûtes contiguës, soutenues par un rang de colonnes. Cette salle occupe tout un côté de la cour. En face, il y avait deux grottes. J'occupai l'une d'elles pendant mon séjour dans le pays. Ordinairement, elles servent de magasins à blé ; on a même pratiqué une sorte de cheminée allant de la voûte jusqu'à la surface du sol, pour faciliter le remplissage du magasin quand les chameaux ont déposé le blé à l'ouverture.

En face de la porte d'entrée, il y a deux grottes servant aussi de magasins à blé ; pendant mon séjour, elles étaient habitées par des domestiques. Une autre cour est occupée par une famille de nègres qui soignent les deux chevaux de Mohammed et d'Amor et les deux mulets du khalifa et de Mansour ; il y a aussi des magasins d'orge pour les animaux, une étable, une citerne et un bureau.

Toutes ces cours servent donc, directement ou indirectement, d'habitation au khalifa et à son ménage.

Des deux qui restent, la première est habitée par le cousin du khalifa, Bajalach, l'autre, par son oncle, le vieux Straïn Fatich. Elles sont arrangées comme nous l'avons déjà vu.

La demeure du khalifa et de sa troisième femme se trouvait un peu plus loin ; elle se composait de huit grottes, deux de chaque côté de la cour. L'une était occupée par le khalifa et sa femme, une seconde par un domestique, tandis que les autres servaient de magasins à blé et à dattes, de cuisine, de garde-robe et de bureau, car, en sa qualité de khalifa, le maître de céans a beaucoup d'écritures, et il doit avoir une place pour la conservation des documents.

Outre ces grottes, le khalifa en possède plusieurs autres, tant à Hadège qu'aux environs. Elles sont habitées par des gens préposés à la garde de ses vergers de dattiers et d'oliviers.

A une plus grande distance, il possède encore d'autres grottes pour un usage provisoire, notamment au temps de la cueillette, quand il faut garder les arbres contre les déprédations des voleurs.

Sauf quelques rares exceptions, toutes les grottes que j'ai vues dans les montagnes des Matmata étaient du même type. Je noterai seulement qu'à Sidi-ben-Aïssa j'ai trouvé des grottes communiquant avec l'extérieur par un couloir à découvert, de sorte qu'on peut voir la cour du dehors.

A Beni-Sultan, j'ai remarqué des couloirs aux degrés descendant en biais vers la cour ; la forme des grottes n'était pas régulière ; plusieurs d'entre elles n'étaient pas sur le même plan que la cour ; il fallait monter quelques degrés pour y arriver. Cette irrégularité leur donnait un aspect pittoresque.

Dans les cours, j'ai remarqué beaucoup de citernes, et, dans les grottes, des femmes travaillant aux métiers à tisser. La pénétration dans les maisons se faisait en descendant par des marches taillées dans le tuf ; l'escalier finissait par une porte conduisant, par de belles voûtes souterraines, dans une cour spacieuse.

Le cheik des Beni-Sultan possédait aussi un moulin à huile placé dans une grotte souterraine ressemblant à une crypte par ses voûtes et ses colonnes solides. Dans une de ces voûtes, j'ai vu le moulin : un chameau, parfois un mulet, fait tourner une grosse pierre sur un large cylindre, et, sous une voûte voisine, un simple pressoir est établi.

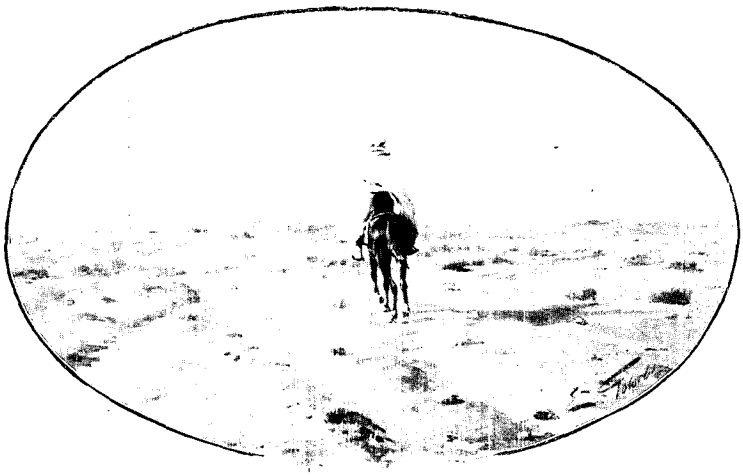
A Douirat, le village le plus méridional de la Tunisie et à mi-chemin, j'ai encore trouvé une autre forme de grottes. Dans le flanc des collines on en a creusé de la grandeur et de la forme des chambres que j'ai décrites plus haut. Devant l'entrée se trouvait une cour enclose, dans laquelle on avait bâti une maison. Du milieu de la maison, un corridor menait à la grotte. Ce genre de construction a cet avantage qu'on peut se retirer dans la partie la plus fraîche de l'habitation ; celle-ci est également plus facile à défendre, n'ayant qu'une seule entrée. Probablement, on a été forcé de se servir de maisons pour le logement de toutes les personnes, la montagne n'offrant pas assez de ressources pour la construction d'un nombre suffisant de grottes. Celles-ci sont l'original, la demeure de maîtres, et les maisons l'appendice, ou ergastule. Une cour enclose renferme le bétail.

A Fataouine, j'ai aperçu en passant des grottes qui n'étaient que des trous irrégulièrement coupés dans le roc ; elles étaient habitées. On trouve de pareilles grottes un peu partout dans les montagnes, mais elles ne sont habitées qu'au temps de la cueillette.

A Toujane, j'ai vu des grottes antiques creusées sur le flanc de la montagne ; on les avait quittées depuis longtemps.

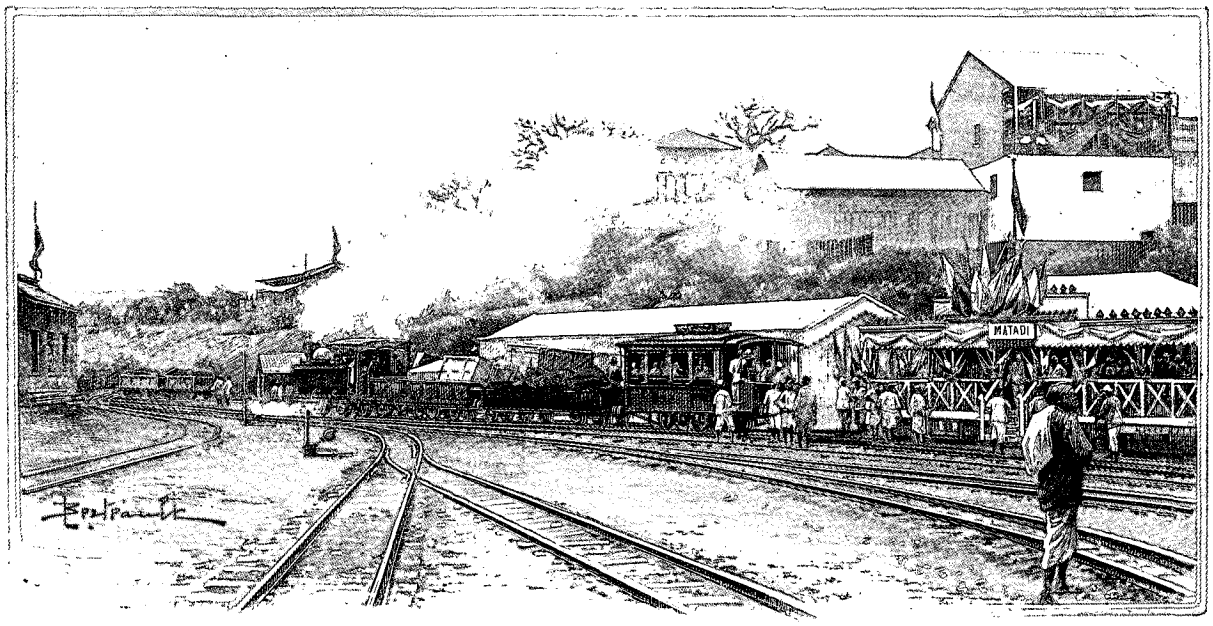
Enfin, je ferai remarquer que les constructions que nous trouvons dans la plaine, dans les villages de Metameur et de Medenine, dérivent évidemment des grottes. Leurs étroites maisons oblongues et voûtées, placées dans un carré l'une à côté de l'autre, et formant ainsi une sorte de citadelle, ont absolument la forme des grottes souterraines. On a simplement imité la construction des grottes à la surface du sol.

D. Bruun.



LA PLAINE DE GABÈS, ENTRE LA MER ET LES MONTAGNES (PAGE 481).
DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA GARE DE MATADI (PAGE 498). — DESSIN DE BERTEAULT.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO[1],

PAR M. HENRI LORIN.

(NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A L'INAUGURATION DE LA LIGNE)

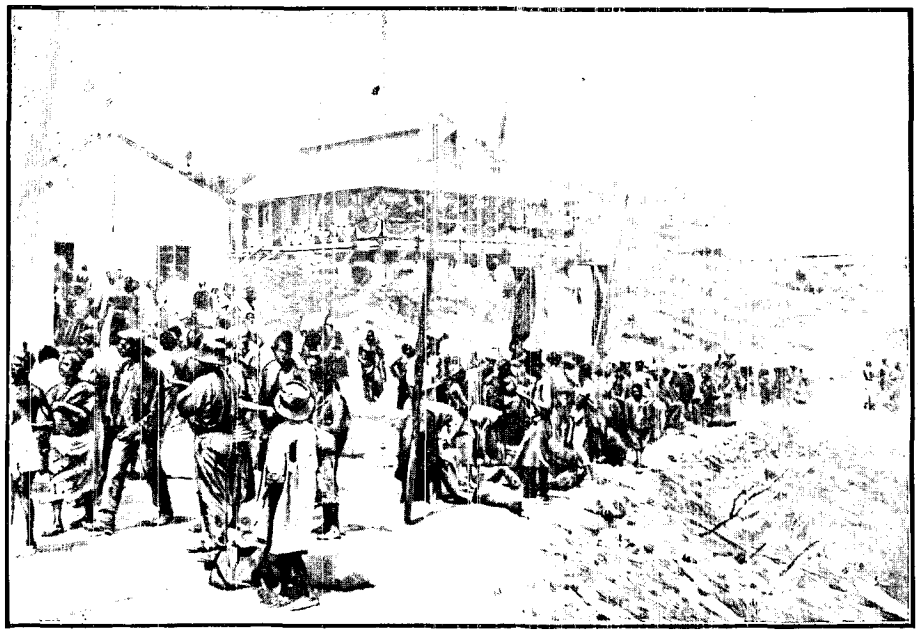
OUVRIERS DU CHEMIN DE FER.
DESSIN DE GOTORBE.

La pénétration de l'Afrique équatoriale par la côte atlantique est un des problèmes le plus récemment résolus de la géographie ; s'il était relativement facile d'aborder, en remontant de Zanzibar vers le Tanganyika, le groupe des bassins lacustres où se forment le Congo et ses affluents, l'obstacle des monts de Cristal, qui se dresse à peu de distance de l'Atlantique, arrêtait les voyageurs et le commerce arrivant par l'Ouest; longtemps même on douta que l'estuaire connu du Congo fût l'unique orifice par lequel débouchaient à la mer les eaux équatoriales, et c'est par Stanley seulement, en 1876, que fut laborieusement établie cette vérité; nombre d'explorateurs, depuis, ont complété ces découvertes et précisé l'extension du domaine hydrographique du Congo ; la constitution de l'Etat Indépendant, qui suivit de près le congrès de Berlin, marqua le point de départ d'un progrès décisif, et l'on ne saurait trop louer la clairvoyante obstination avec laquelle le roi des Belges, souverain de l'Etat, a dirigé cette œuvre de conquête scientifique et commerciale.

Stanley l'avait déclaré, dès son retour d'Afrique : un admirable réseau de navigation, séparé de l'estuaire par les rapides des monts de Cristal, restera sans valeur jusqu'au jour où l'obstacle de ces monts sera vaincu; mais, dès le lendemain de cette victoire, tout changera: l'Europe aura brisé la barrière qui la séparait de l'Afrique équatoriale; elle aura ouvert à son influence d'immenses territoires. De cette observation est née l'idée du chemin de fer; Stanley lui-même ne put obtenir du roi Léopold la concession des travaux pour les capitalistes anglais qu'il représentait; sous prétexte d'assurer la police de la ligne, ceux-ci demandaient presque une délégation de souveraineté. Mais leur projet fut repris en Belgique; un officier d'ordonnance du roi, aujourd'hui lieutenant-colonel, M. Thys, s'en fit l'infatigable champion; aucune difficulté ne rebuta sa confiance : indifférence railleuse des premiers capitalistes consultés, erreurs coûteuses des débuts de la construction, campagne de dénigrement devant les Chambres belges et dans la presse, Thys a tout supporté sans que sa foi dans le succès final ait un instant faibli; de telles entreprises sont à la merci d'incidents minimes; plus heureuse que d'autres, celle du chemin de fer du Congo franchit le point critique avant les

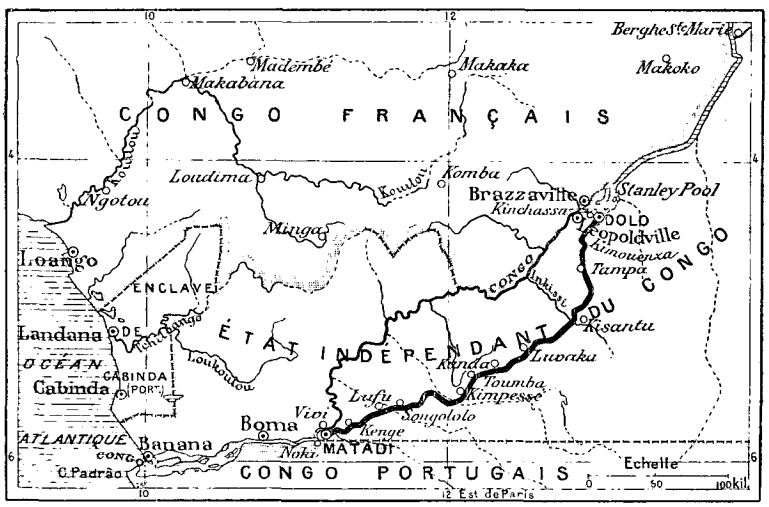
1. *Voyage exécuté en juin, juillet et août* 1898. *Texte inédit. Dessins d'après des photographies originales de M. Henri Lorin.*

désertions irréparables : après trois ans de tâtonnements et d'angoisses (1889-1892), les ingénieurs atteignaient au kilomètre 23 le « col de l'Horizon », dont le nom même nous indique la certitude des espérances qui s'épanouirent alors devant eux; on put livrer à l'exploitation la courte section achevée, et rassurer les prêteurs inquiets en leur montrant les premières recettes ; depuis, la construction fut menée tous les jours plus vite; les terrains étaient plus faciles, l'outillage et l'organisation du travail sans cesse améliorés ; dans les premiers mois de 1898, le rail arrivait au Stanley Pool, c'est-à-dire au lac où les eaux d'amont s'attardent avant de franchir les monts de Cristal : plus de 15 000 kilomètres de rivières navigables s'offraient dès lors au voyageur quittant son vagon, après deux jours de paisible voyage, à Dolo, Kinchassa ou Léopoldville, qui sont les ports de l'Etat sur le Pool. Le trajet total est de 390 kilomètres entre Matadi, qui est le dernier point de l'estuaire où remontent les bâtiments de mer, et Léopoldville, station terminus.



LE MARCHÉ NÈGRE DE MATADI. — DESSIN DE MIGNON.

Nous n'entrerons pas ici dans de longs détails techniques; notons simplement que le chemin de fer est à voie étroite de 0m,75, largeur très suffisante pour un trafic intense, et qui a permis de grandes économies sur les travaux d'art et les terrassements; on n'a rien épargné d'ailleurs pour que cet instrument, d'apparence un peu grêle, ne le cédât en rien aux outils plus massifs et moins souples; la voie pèse, rails et traverses, 100 kilogrammes au mètre courant; elle est partout établie avec le plus grand soin, et, depuis que l'exploitation régulière est commencée, elle se poursuit dans des conditions normales d'exactitude et de sécurité. Le prix de revient a, il est vrai, beaucoup dépassé les prévisions premières; le chiffre moyen atteint est d'environ 165 000 francs par kilomètre; mais les recettes démontrées des derniers mois assurent déjà la très large rémunération des capitaux engagés.

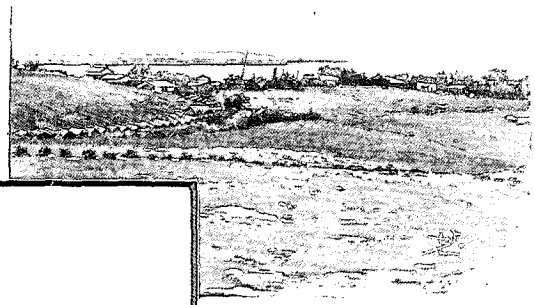


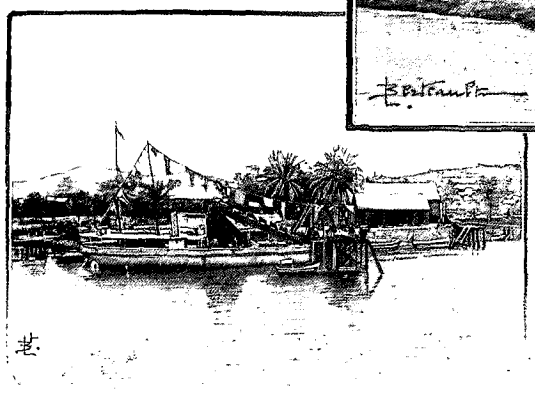
LE BAS CONGO ET LE CHEMIN DE FER.

La bataille ayant été rude, l'administration du chemin de fer a décidé d'en fêter solennellement le succès. Un beau steamer de la Compagnie maritime belge du Congo, l'*Albertville*, fut aménagé pour conduire aux fêtes de l'inauguration, en juillet 1898, les invités de Belgique et de l'étranger; le directeur de cette magnifique croisière était le colonel Thys lui-même, le véritable auteur responsable de l'œuvre du chemin de fer; il était juste qu'il présidât à ce voyage, où s'affirmerait, par une éclatante démonstration, l'intelligence de son énergie; nous avons regretté l'absence, pour raisons de famille, de M. A.-J. Wauters, le géographe bien connu, dont les études presque divinatrices avaient devancé, sur l'hydrographie congolaise, les observations des explorateurs. On avait un instant annoncé que le roi Léopold se rendrait lui-même au Congo : le souverain s'est borné à désigner un

représentant spécial, le général Daelman, un de ces hommes de cœur qui s'attachent plus vivement à la cause coloniale à proportion qu'elle a fait plus de victimes chères autour d'eux; le gouvernement belge, les puissances européennes, les grandes Sociétés commerciales du Congo, avaient également envoyé des délégués; M. de Lamothe, commissaire général du Congo français, représentait notre pays; enfin la presse belge, et certains journaux privilégiés de France et d'Allemagne, avaient reçu d'aimables invitations.

Nous avons été somptueusement traités, à bord de l'*Albertville:* mets et vins de choix, champagne au moindre prétexte, poste à bord pour l'expédition de nos courriers, chambre noire pour les photographes, toute une bibliothèque de livres français et anglais, de cartes, de gravures sur le Congo et l'Afrique équatoriale; parfois le colonel nous réunissait au salon et, dans une causerie claire et vive, bourrée d'idées, il nous parlait de ces pays d'Afrique, de ce chemin de fer qu'il connaît mieux que personne; puis, pour faire diversion aux lectures, aux conférences, aux conversations sérieuses, quelques-unes des dames passagères de l'*Albertville* voulaient bien nous donner un concert au piano... Nous avions, pour la forme, deux médecins à bord, mais nous ne les avons guère connus que comme de charmants compagnons de route : nous voyagions dans des conditions telles, nous arrivions au Congo si opportunément, dans la saison sèche et peu chaude de l'année, qu'il eût vraiment fallu le faire exprès pour être malade.





VUES DE BOMA. — L'ÉGLISE. — LE « PIER ».
DESSINS DE BERTEAULT.

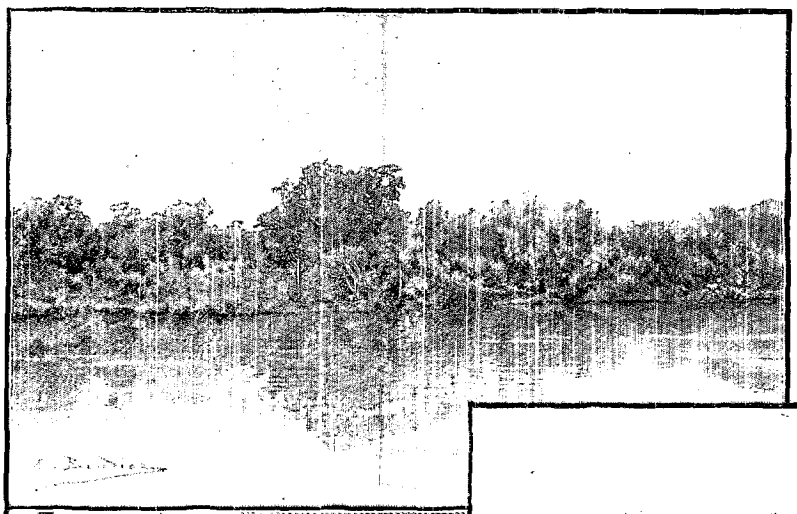
Le 1er juillet, date anniversaire de la proclamation de l'Etat Indépendant (1885), était fixé pour notre arrivée dans le fleuve; à cette date, exactement, nous jetions l'ancre dans l'estuaire, devant la mince langue de terre qui porte les factoreries de Banana. Ce n'est pas par cette station, presque abandonnée déjà, qu'il faut juger de l'avenir du Congo; longtemps les navires de mer s'arrêtèrent là, n'osant pas remonter l'estuaire, et des magasins s'y établirent, des estacades y furent montées, on traça même, sur le sol débroussaillé, de petites chaussées surélevées, à trottoirs de briques. Mais aujourd'hui, Banana est délaissée; des expériences répétées ont démontré que le Congo est accessible jusqu'à Matadi aux navires de haute mer; de légers travaux de dragage sont seulement nécessaires pour établir à travers le banc de Mateba, un peu en aval de Boma, un chenal aisément praticable aux basses eaux (juillet-août); nous avons dû nous-mêmes laisser à Banana soixante tonnes de charbon pour passer sans encombre.

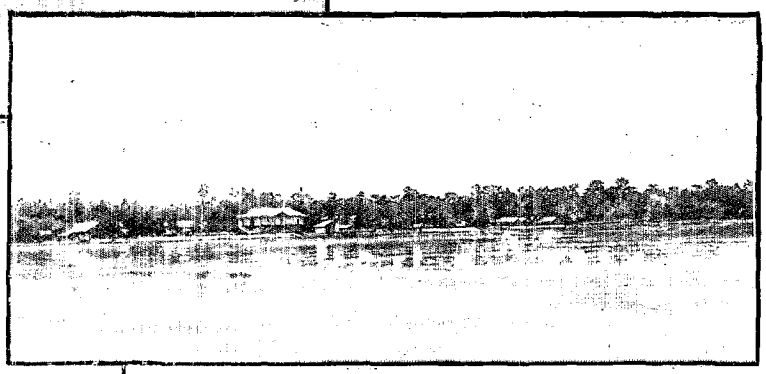
A l'aube, nous repartons pour Boma; c'est là maintenant qu'est placée la capitale de l'Etat, qui a reculé vers l'intérieur, en suivant les progrès de la pénétration; je doute qu'à Boma même elle soit fixée pour longtemps. Les paysages des rives du bas Congo sont tristes et monotones; le fleuve est très large, coupé d'îles, et, jusqu'à la hauteur de Ponta da Lenha, la grande forêt encadre les eaux; la marée, sensible encore à Boma, laisse sur la berge une couche inférieure de glaise brune, où l'on reconnaît des traces ferrugineuses. Au-dessus, les plages sont couvertes de graminées d'un vert liquide, entre lesquelles parfois un sentier indique le voisinage de cases indigènes; dans les dépressions, formant tapis d'un vert plus sombre, s'étalent les houppettes du papyrus, et le piéton se détourne soigneusement des bourbiers pestilentiels que dénonce cette plante; des palmiers de toutes tailles, des acacias flamboyants à fleurs rouges, des fromagers au tronc lisse couronné d'une ombrelle de branches se dressent au milieu des lianes qui leur font un inextricable rempart de verdure, et dans cette masse forestière, à peine éclairée intérieurement, tant elle est dense, surgit de loin en loin un baobab, arbre lourd et disgracieux, qui semble, avec des branches trop courtes pour le cône immense de son tronc, un navet géant posé les racines en l'air; en cheminant sous cette végétation puissante, nous découvririons toute une faune de singes et d'oiseaux aux riches plumages; mais la fièvre habite en permanence sur

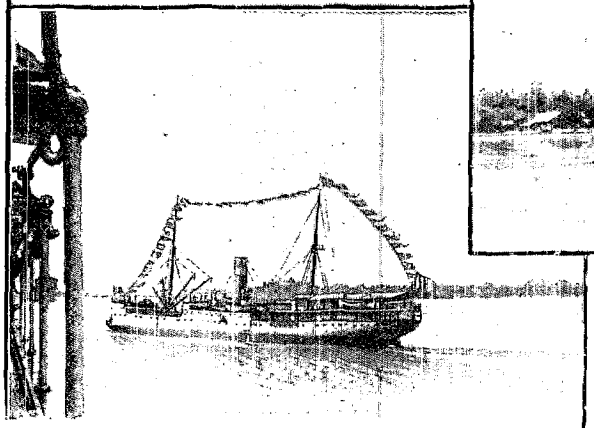
ces bords mal aérés; nous nous contenterons donc de regarder, du pont de l'*Albertville*, les aigles pêcheurs qui planent au-dessus du fleuve, et de chercher, à la lorgnette, sur les bancs de sable, des crocodiles endormis. Nous ne nous arrêterons même pas à l'île de Mateba, et c'est grand dommage, car là de patients efforts ont résolu la question de l'élevage du bétail, capitale pour l'avenir économique de ces pays. De loin, nous apercevons quelques toits blancs, parmi de vastes pâturages; renseignements pris, la Compagnie des « Produits du Congo » possède aujourd'hui sur ce domaine plus de trois mille têtes de bovidés.

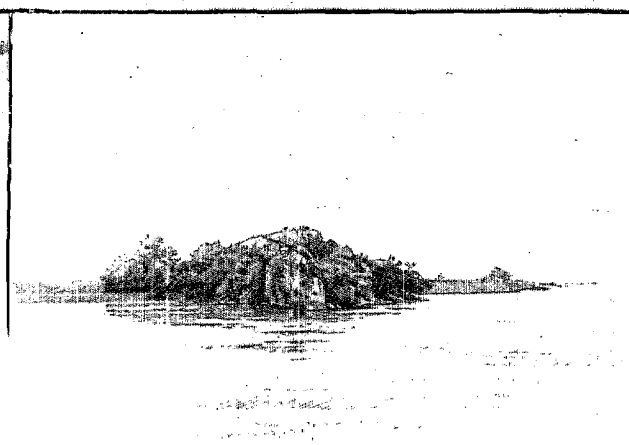
En amont de l'île de Mateba, le paysage change; la forêt cesse et fait place à une haute brousse, à travers laquelle la circulation doit être très pénible; le pays est peu habité; sur la rive gauche du fleuve, qui est terre portugaise jusques et y compris Noki, de petits groupes d'indigènes recueillent les régimes du palmier à huile, qu'ils vont vendre dans les factoreries; des barques primitives, simples troncs d'arbres creusés à la hache, leur servent de magasins et leur permettent un cabotage rudimentaire; les négociants européens, leurs correspondants, sont pour la plupart Hollandais ou Portugais; Noki est le centre de trafic le plus important et présente l'aspect d'un village assez confortable, avec sa dizaine de maisons étagées au-dessus du fleuve.

Le Congo coule maintenant entre des ondulations pelées, traversées de taches noires, témoins des incendies qu'allument annuellement les indigènes; dans les ravins seulement, les arbres se défendent, protégés par les eaux courantes contre le feu; les lignes sombres de leurs allées dessinent l'hydrographie du pays, déployé comme une carte; au loin, vers l'Est, l'horizon s'élève et s'accidente : à 100 kilomètres de distance, nous devinons la fin de l'estuaire et la barrière des monts de Cristal.







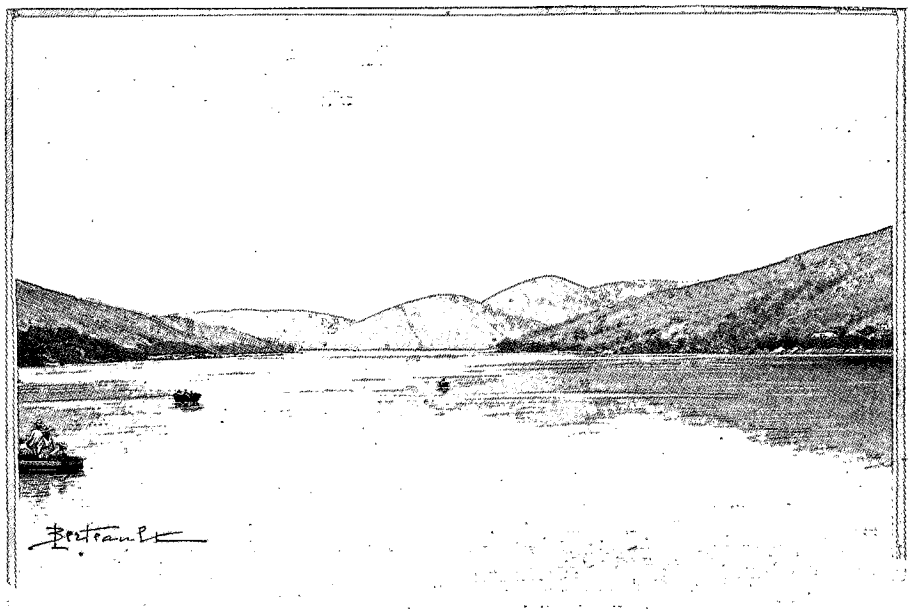


PAYSAGES DU BAS CONGO : LES RIVES DU FLEUVE, UNE FACTORERIE, LA « VILLE-DE-MARANHAO » EN RADE DE BANANA, LA ROCHE FÉTICHE, EN AVAL DE BOMA. — DESSIN DE BOUDIER.

Boma n'est déjà plus un simple poste, mais presque une ville; elle est divisée en deux parties, que relie un tramway à vapeur, Boma-plage et Boma-plateau. Toutes les autorités, toutes les troupes, tous les curieux du district attendaient l'arrivée de l'*Albertville*; le *pier*, en bois, était joliment décoré de drapeaux et de palmes; des équipes de matelots noirs, Bangalas ou Sangos, étaient postées pour saisir nos amarres; les soldats de la force publique, clairons et musique en tête, formaient une double haie, d'une immobilité parfaite; et les solides gaillards de la police indigène, leurs écharpes rouges en sautoir, maintenaient à distance des bandes de gamins presque nus... L'accostage est un peu long, mais nous laisse le loisir

d'admirer les Sangos; ils ont l'air féroce, avec le front tatoué d'une crête qui prolonge jusqu'aux cheveux la ligne du nez; ils manœuvrent pourtant avec assez de discipline.

Portez... armes! Présentez... armes! Nous sommes à quai; le général Daelman salue, sur la passerelle, M. Fuchs, gouverneur général de l'Etat; les clairons sonnent aux champs, la musique attaque une éclatante *Brabançonne*, et nous suivons le général, qui va d'abord passer la revue des troupes: ils ont très bonne façon, ces soldats noirs, vêtus d'uniformes sombres, dont la coupe rappelle ceux de nos turcos, et coiffés d'un fez rouge; ils sont impassibles, leurs armes minutieusement astiquées. Nous les reverrons tout à l'heure défilant très correctement aux accents de la *Marche des Grenadiers;* là encore, nous constaterons volontiers ce que les instructeurs, officiers et sous-officiers dans l'armée belge, ont su faire de ces fils d'anthropophages.



LE CHAUDRON D'ENFER. — DESSIN DE BERTEAULT.

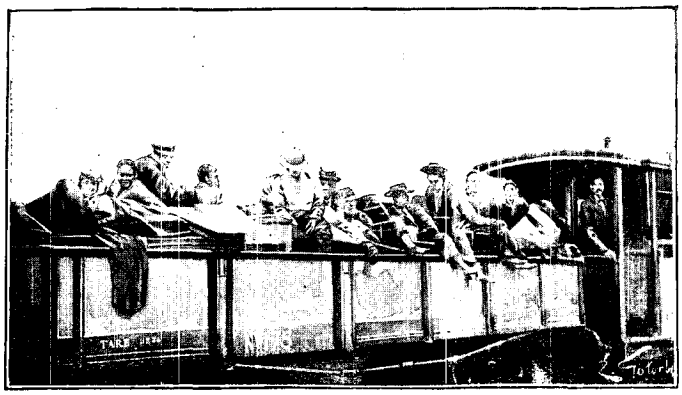
Montons maintenant à Boma-plateau; les collines qui descendent vers le fleuve sont plantées d'arbres fruitiers, et les maisons, même celles des indigènes, sont construites avec quelque recherche; les services publics sont très bien logés; le gouvernement général, l'église, l'hôpital et l'école des Sœurs franciscaines sont groupés sur une colline, entourés de jardins et de bosquets de fleurs; en face, une vaste caserne, largement percée, contient les appartements des officiers et les bureaux des services militaires; les soldats noirs sont campés autour; partout des chaussées empierrées, dont le réseau n'est évidemment pas improvisé pour nous; on peut fumer à Boma du tabac congolais et se rafraîchir avec des fruits du pays, papayes, « cœur de bœuf », etc.; des magasins offrent tous les articles de vêtement ou de toilette nécessaires aux habitudes européennes...

Et le voyageur se demande, cependant, si cette prospérité n'est pas un peu artificielle; ce n'est pas là l'emplacement désigné d'une capitale d'avenir; les pays avoisinants sont pauvres et à peine peuplés; tout à la ronde, l'œil ne découvre qu'une brousse inféconde, d'où émergent seuls d'inutiles baobabs. Il est à prévoir que l'Etat du Congo rapprochera bientôt son centre administratif des régions destinées à le faire vivre, c'est-à-dire du Stanley Pool; Boma, place de surveillance et de ravitaillement facile, ne sera plus qu'un camp d'instruction pour les troupes noires.

Boma marque l'entrée dans la partie la plus resserrée de l'estuaire du Congo; ici le fleuve coule entre des berges hautes; sa largeur a beaucoup diminué, en même temps que sa profondeur s'est accrue; il se répand en majestueux méandres parmi les premiers contreforts des monts de Cristal, et forme comme un chapelet de lacs dont l'œil cherche vainement les issues parmi les plans entre-croisés des collines; la marée ne se fait plus sentir, mais les crues d'été, dans ce couloir, laissent des traces de plus en plus visibles; elles atteignent $1^{m},50$ à Boma; elles dépassent souvent 7 mètres à la hauteur de Matadi. Le « Chaudron d'Enfer » est le point le plus pittoresque de cette section du Congo : les eaux, lancées contre une barrière de roches, l'ont profondément creusée et la minent sans cesse encore; sur ces falaises aux reflets rougeâtres, seuls quelques arbres se cramponnent aux fissures; le fleuve, courbé à angle droit, se replie en tourbillons dangereux, et descend avec une vitesse qui n'est pas moindre de dix nœuds; l'*Albertville* lui-même doit lutter pour franchir ce premier rapide; à peine en avons-nous triomphé que nous apercevons sur la rive gauche, belge maintenant, des maisons en amphithéâtre : c'est Matadi, le point de départ du chemin de fer.

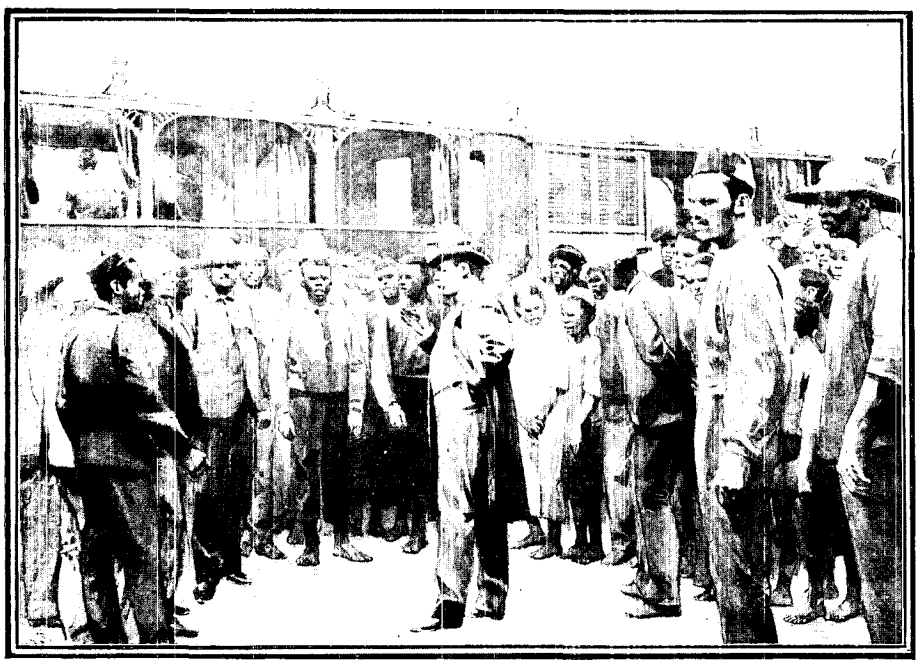
La nuit est tombée brusquement, pendant que notre steamer s'amarre au pier; et nous sommes tous accoudés au bastingage, regardant sur ces bords arides la ville née d'hier qui s'illumine en notre honneur. Je me trouve auprès de M. Espanet, — un compatriote, — qui a été tour à tour, avec son collègue belge M. Goffin, le directeur technique du chemin de fer. « Il n'y avait rien là, me dit-il, voici huit ans; rien

qu'une brousse poussiéreuse et des escarpements stériles ; *matadi*, dans la langue indigène, « des pierres... ». Les pierres de 1890 se sont, depuis, animées et peuplées ; découpées en échelons, percées de chemins, elles portent aujourd'hui de nombreuses maisons de commerce, la gare, les bureaux et les ateliers du chemin de fer ; c'est toute une bourgade industrielle qui a poussé là ; deux cents blancs y vivent, et plus de deux mille noirs ; les villages indigènes, aux *chimbèques* de bois couvertes de chaume, entourent d'un cadre plus sombre les habitations européennes, dont les toits et les façades sont blanchis à la chaux. La voie ferrée arrive jusqu'à l'extrémité du pier, qu'encombrent maintenant des centaines de curieux ; partout des lanternes vénitiennes ou des réverbères à pétrole ; on voit clair comme en plein jour ; devant nous, dans la gare, les petites locomotives aux cuivres brillants, parées de drapeaux et de feuillages, mettent en ordre les trains qui nous emmèneront au Stanley Pool ; à deux cents mètres en aval, un nouveau pier est en construction ; il sera relié au premier par un quai continu, et, dès lors, deux grands navires pourront, ensemble, échanger directement leurs chargements avec les vagons du chemin de fer.



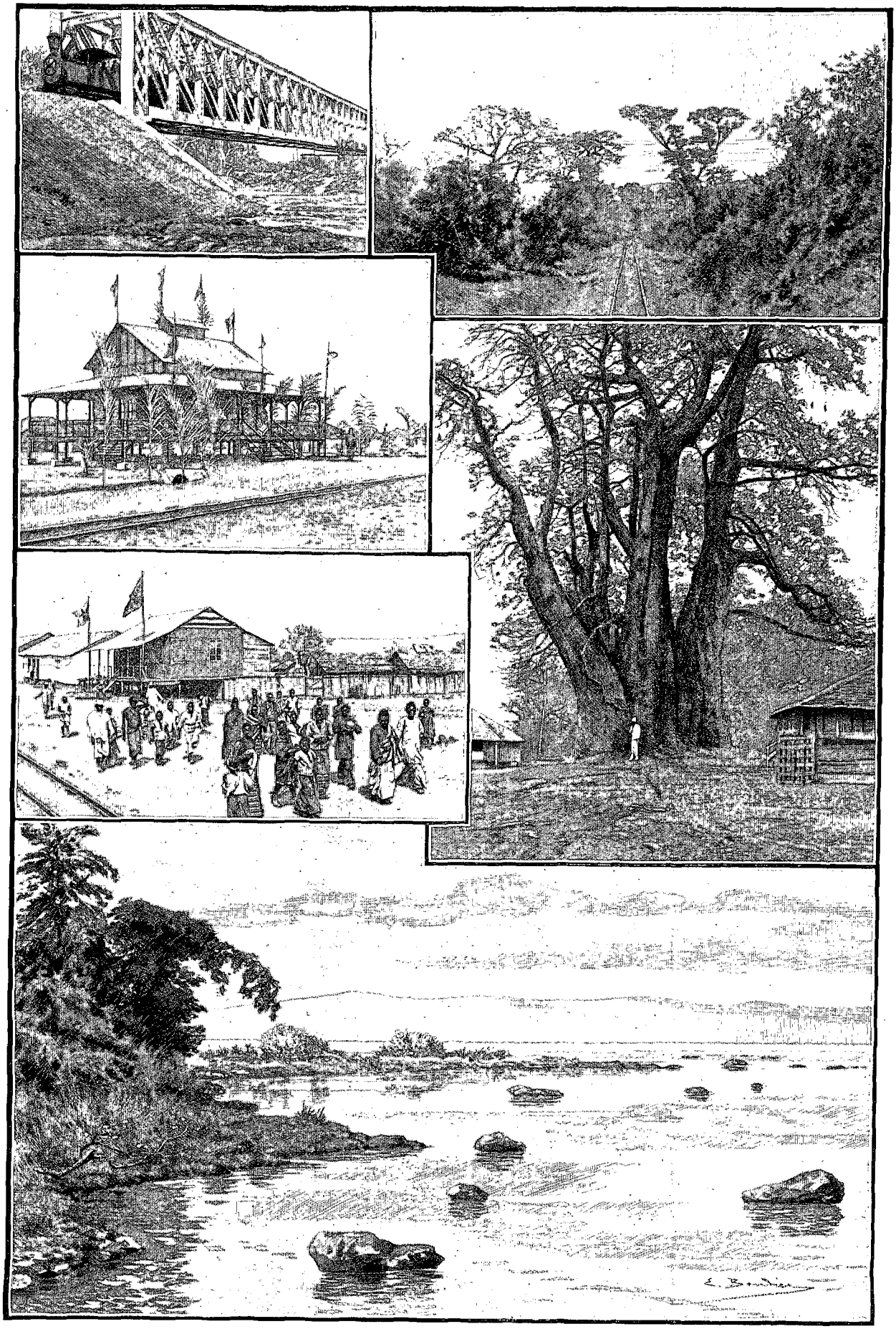
UN VAGON DE BAGAGES ET NOS BOYS. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous sommes restés à Matadi une journée entière, et ce n'était pas trop pour tout voir de près ; beaucoup de nos compagnons belges retrouvaient ici des camarades, et leur temps se passait vite en longues conversations de revoir... Pour nous, qui n'avions à chercher que la nouveauté des spectacles, nous restions libres d'errer à notre guise et de nous instruire en vagabondant ; nous avons mis à contribution l'obligeance de M. Quillet-Saint-Ange, premier titulaire du nouveau consulat français de Matadi, qui n'a pas hésité, pour nous accompagner, à quitter les travaux de sa maison en construction. Les blancs de Matadi ne sont pas encore aussi confortablement installés que ceux de Boma, mais chaque jour leur campement des débuts prend plus nettement forme de ville : petit à petit, on jette des ponts permanents sur les ravins qui coupent la colline, on adoucit les rampes et l'on nivelle les voies les plus fréquentées ; un sanatorium est établi pour les blancs, sur le plateau voisin de Kinkanda ; ailleurs, c'est un hôpital pour les noirs ; une bibliothèque, très intelligemment constituée, offre à ses lecteurs un grand nombre de journaux et de revues en plusieurs langues. L'eau potable est malheureusement rare, à Matadi même ; mais, en n'employant pour l'alimentation que de l'eau distillée aux ateliers, les médecins sont arrivés à proscrire absolument la dysenterie.



LE COMMANDANT WEYNS RETROUVANT SES ANCIENS SOLDATS (PAGE 502). — DESSIN DE BEUZON.

Beaucoup d'édifices, à Matadi comme dans tout le bas Congo, sont construits en fer : les pièces, toutes prêtes, sont envoyées d'Europe, et, pour peu que l'on ne soit pas trop pressé, les indigènes arrivent à les monter ensemble ; dans un pays où rien n'arrête, pendant la saison sèche, les feux de brousse allumés par les habitants, il est prudent de ne pas bâtir en planches ; de plus, presque tous les bois du pays sont attaqués par les termites, et de telle manière que la destruction est invisible jusqu'à ce que les madriers, réduits



VUES DU CHEMIN DE FER : LE PONT DE L'INKISS. — LA FORÊT. — GARE DE SONGOLOLO. — INDIGÈNES À UNE STATION. — BAOBAB À KINCHASSA. LE STANLEY POOL VU DE LÉOPOLDVILLE. — DESSINS DE BOUDIER.

à des feuilles superficielles, s'écrasent sur eux-mêmes; les partisans du fer ont pourtant des adversaires; ceux-ci prétendent que les cases en briques, couvertes de chaume, défendent contre la chaleur beaucoup mieux que les murailles en fer. En attendant que cette question d'excellence soit tranchée, les noirs vivent dans leurs chimbèques de bois, sans souci des incendies et des termites; les plus industrieux ajustent, en manière de toits, des débris de boîtes à pétrole, des fragments de tôle et des chiffons bigarrés; leurs villages ressemblent à ces cités de misère qui germent dans les terrains vagues sur le pourtour de Paris. En ces jours d'inauguration, eux aussi sont en fête; ils s'assemblent pour palabrer en fumant des pipes et danser d'interminables bamboulas; des miliciens du Congo français, qui attendent notre départ pour monter à Brazzaville, mêlent leurs uniformes à cette foule noire; j'ai le plaisir de me trouver, le soir, avec leurs officiers, dans la salle la plus fraîche de la *Belgica*; ces messieurs m'apprennent qu'ils vont participer à l'occupation du Baghirmi, placé sous notre protectorat par la mission Gentil; ils me racontent ce qu'ils savent des débuts si pénibles et des succès probables de l'expédition Marchand, et nous vidons ensemble une coupe de champagne à la grandeur de la France africaine.

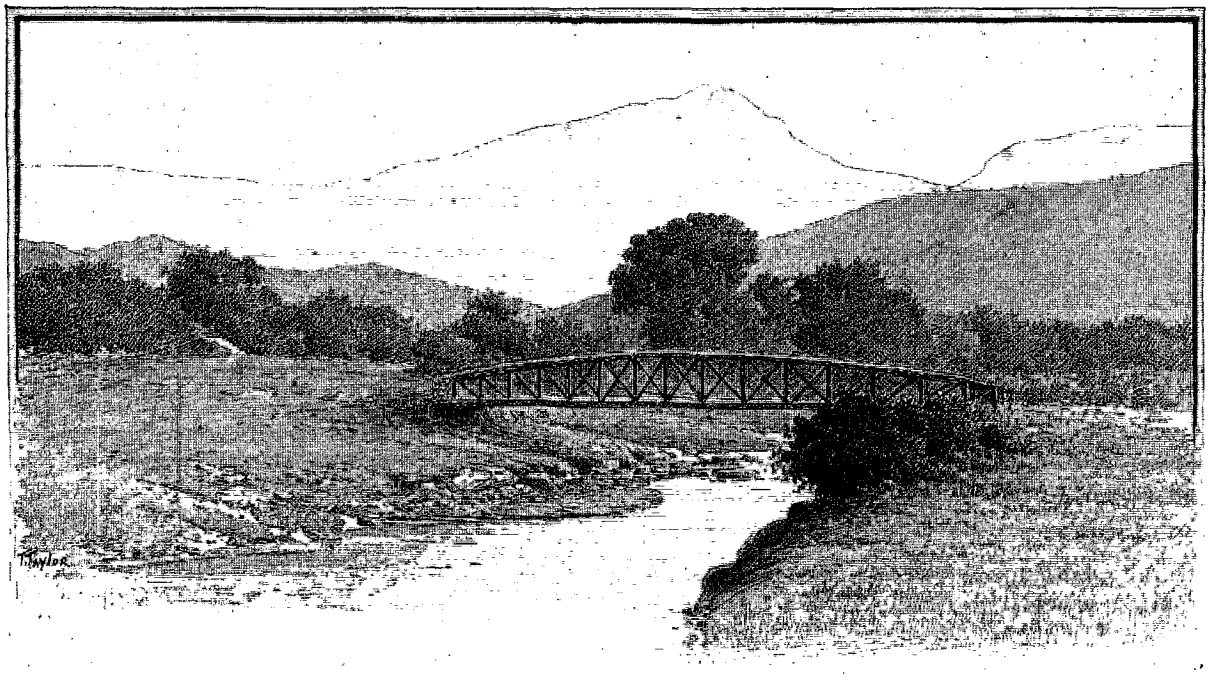
Il ne faut pourtant pas nous attarder, car demain, à l'aube, les passagers de l'*Albertville* se réveillent explorateurs, et nous avons déjà, chacun, notre feuille de route, indiquant dans quel train nous devons prendre place, dans quelle voiture, et à quelle heure est fixé le départ; il est minuit quand nous nous endormons dans nos couchettes; dès trois heures et demie les machines des trains manœuvrent à grands coups de sifflet; il fait nuit noire encore; un peu lourds de notre soirée de la veille, nous nous ébrouons avec courage.

Les ingénieurs de la Compagnie et les commissaires chargés d'organiser le départ ont certainement dormi beaucoup moins que nous; songez qu'il faut, entre cinq et sept heures, expédier sept trains; munir les réservoirs à eau, sur toute la ligne, pour donner à boire à nos locomotives; envoyer des machines de réserve, de distance en distance, en cas d'accidents; enfin les commissaires ont dû pourvoir chaque voiture des vivres qui nous seront nécessaires en route, recruter et dresser les jeunes nègres qui nous serviront de *boys*. Il n'y a eu, à travers tout ce mouvement extraordinaire, aucun accroc, aucun déraillement, pas un voyageur laissé en chemin, pas une valise égarée; en toute justice, on doit faire l'éloge de l'activité méthodique et de la complaisance de tous les employés de la Compagnie.

C'est un paisible et beau spectacle, aujourd'hui, ce confluent du Congo et de la Mpozo, que nos trains, en quittant Matadi, dominent d'une quarantaine de mètres; une île en occupe le centre, avec des plages de sable où dorment souvent des crocodiles; des rochers abrupts dévalent dans le fleuve, et la voie y serait entraînée elle-même, sans de forts murs de soutènement; en face, dans la brousse noircie par les incendies, deux ou trois maisons montrent ce qui reste de Vivi, l'ancienne station de Stanley en aval des rapides; la Mpozo roule à travers des barrières de galets des eaux mousseuses, comme celles de nos gaves, qui viennent se tasser contre les flots limoneux du Congo; vers le Sud, la pyramide d'une montagne rase semble fermer la brèche de la vallée: c'est le pic Cambier, dont le nom fixe sur la carte le souvenir d'un officier belge, aujourd'hui notre compagnon, qui leva naguère le tracé du chemin de fer. Rien ne révèle plus les labeurs meurtriers de ces premiers travaux, où jadis tant d'ouvriers noirs périrent en grand nombre, où tant de blancs tombèrent aussi.

STATION DE KENGÉ (PAGE 502). — DESSIN DE TAYLOR.

Mais déjà nous sommes au « col de l'Horizon »; le relief est plus calme, la voie, plus facilement posée, serpente à la surface d'un plateau largement ondulé; souvent nous coupons de minces rivières qui vont confluer



PONT DE LA MPOZO. — DESSIN DE TAYLOR.

dans la Mpozo ; des arbres leur font un fidèle cortège ; c'est le palmier élaïs, d'où pendent, comme de gros fruits, des nids d'oiseaux jaunes à tête noire ; c'est le fromager, dont le bois très mince sert aux indigènes à faire des tambours et des pirogues ; ou bien encore quelque gros baobab ; des lianes montent à l'assaut des arbres, les enserrent dans leurs mille replis et, des branches supérieures, retombent en pluie sur le sol ; les formes de soutien disparaissent sous ce voile, et des bouquets de bois, partout tapissés de lianes, semblent les ruines de châteaux ensevelis sous une frondaison de lierre. La lumière ne joue pas, au travers de ces entassements végétaux ; les diverses nuances du vert se détachent par masses profondes les unes sur les autres, mais ces sous-bois apparaissent lourds, étouffants et tristes.

Autour de ces galeries de verdure, la perspective s'étend au loin sur les mamelons du plateau; une antilope, parfois, lève sa tête inquiète au-dessus des graminées, et dans les fonds marécageux s'ébattent de rares éléphants; quelques rochers à pic, dressés comme des forteresses, pointent çà et là ; certains ont été attaqués par les ingénieurs pour fournir du ballast et reliés à la voie principale par un embranchement. Mais l'aspect qui domine tous les autres est celui de la brousse incendiée : le feu ne rase pas le sol; il amortit seulement ses couleurs vives et le dépeuple de toute sa faune; il court sur les herbes sèches, brûlant les branches tendres, les feuilles sans résistance, mais enfumant à peine les tiges et les troncs; il laisse derrière lui des squelettes d'arbres, rabougris désormais et trop faibles pour grandir, et surtout des chaumes dépouillés, marqués de cercles noirs aux nœuds où s'est attardée la flamme.

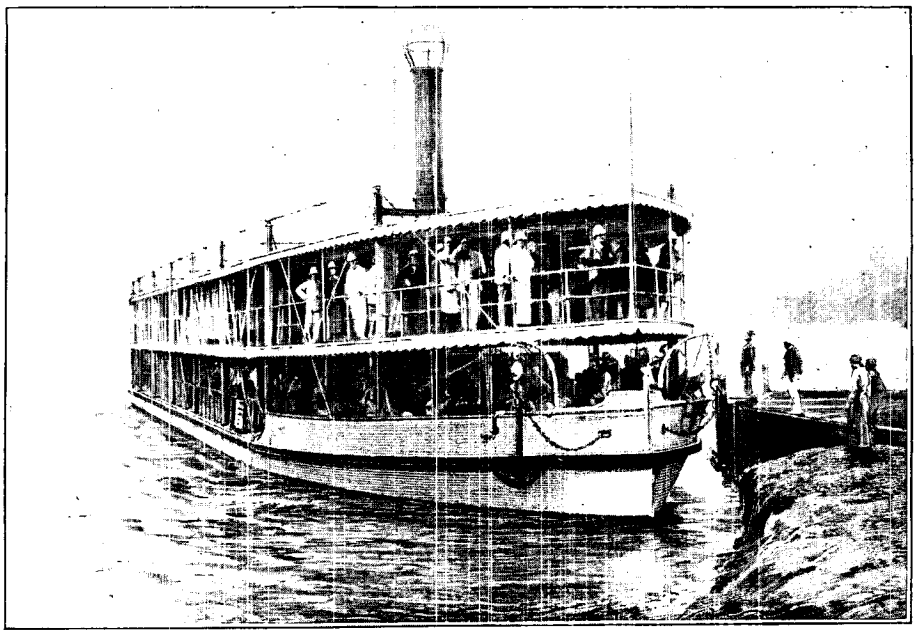
Les premières heures du voyage s'envolent vite, tandis que nous détaillons ces paysages, nouveaux pour nous; mais comme ils sont peu variés, nous songeons maintenant à déployer nos cartes, à nous informer auprès de nos ingénieurs des conditions de la construction, à regarder de plus près le matériel qui nous transporte et les horaires qui nous ont été remis : nous allons à petite vitesse, environ 20 kilomètres à l'heure; nous sommes obligés à des arrêts fréquents, car nos locomotives de 19 tonnes renouvellent souvent leurs provisions de combustible et d'eau. Parti à six heures du matin, notre train doit atteindre vers trois heures la station de Toumba, où nous passerons la nuit; la Compagnie n'a pas jugé utile de nous faire doubler l'étape, et nous estimons qu'elle a fort sagement agi : nous voulons voir le parcours, et, dans l'état actuel, douze heures de jour ne nous suffiraient pas pour « couvrir » près de 400 kilomètres; n'oublions pas que, au temps du portage par la route des caravanes, il fallait trois semaines pour ce trajet que nous ferons en deux jours.

Aussi bien, nous sommes très convenablement installés ; nos vagons sont ouverts à hauteur d'appui, et chaque voyageur est assis sur un bon fauteuil en rotin; des planchettes mobiles forment table entre deux sièges voisins, et c'est très commode pour lire, pour dîner et même... pour dormir; nos bagages sont rangés dans une plate qui suit immédiatement la locomotive ; une vingtaine de négrillons préposés à divers services sont couchés en long, en large, en travers, parmi les malles et les valises ; un mécanicien, un chauffeur et un serre-frein, noirs tous les trois, ont pris place sur la machine, et le fait que l'on nous abandonne à leur conduite, sans leur adjoindre un surveillant européen, montre bien que l'on peut compter sur ces collaborateurs indigènes.

L'étude du paysage et les conversations sérieuses ont sans doute le don de creuser l'appétit : il n'était pas dix heures que nous nous déclarions tous morts de faim; le commissaire de notre vagon fait un signe, et deux boys s'empressent de mettre notre couvert : ces gamins, vêtus d'un costume cycliste bleu à col marin, la tête coiffée d'une calotte de Banana, en fibres de palmier, sont des domestiques pleins de bonne volonté, sinon toujours d'expérience; ils comprennent suffisamment le français,... quand on joint à la parole le commentaire de quelques gestes; les caisses de conserves sont ouvertes, les bouteilles d'eau minérale et de vin débouchées; voici des sardines, du beurre, du corned beef, puis une salade de légumes et des confitures... Que nous racontent donc les anciens Congolais, des privations d'autrefois!

La population est encore bien peu dense, le long de la ligne; mais les bas-Congolais, effrayés jadis par l'afflux des travailleurs étrangers, reviennent peu à peu, maintenant que les chantiers nomades ont disparu; ils s'emploient même, assez volontiers, au service de la Compagnie; ce sont eux qui manœuvrent les pompes aux points d'eau, tandis qu'aux Sénégalais ou Sierra-Léonais sont réservées les fonctions supérieures. Il n'existe pas, à proprement parler, de villages dans le pays traversé par le chemin de fer; les besoins de l'exploitation ont simplement déterminé la position de quelques groupes de cases, pauvres paillottes au toit de chaume, où vivent quelques familles d'ouvriers; Kengé, Lufu, Songololo sont, avant Toumba, les principaux; il y a là une maison pour les agents blancs, avec télégraphe et téléphone; puis divers ateliers de réparation ou dépôts d'outils. Toutes ces cases, toutes les maisons d'Européens, à plus forte raison, étaient décorées pour notre passage : des drapeaux belges et congolais, — celui-ci d'azur à une étoile d'or, — des palmes qui font aux murs une parure élégante, et toujours, sur les chimbèques des Sénégalais, nos couleurs françaises. Les employés indigènes de la Compagnie, en costume de gala, nous saluaient tout le long de la ligne : les agents blancs, responsables du service, avaient souvent gardé leur « complet » de toile et leurs bottes de fatigue : ce n'est pas aux jours de presse que l'on a le temps de faire toilette; mais les noirs, libres de travail, avaient voulu se montrer dans leurs plus beaux atours. Tous ces gens-là paraissent ne pas craindre l'Européen; c'est une preuve que, pendant les travaux du chemin de fer, ils ont été traités humainement par les blancs; à chaque halte, M. Espanet, M. Goffin, ou bien encore le commandant Weyns, naguère chef de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer, étaient reconnus et acclamés.

Nous trouvons à Toumba, dans l'après-midi, un grand concours d'indigènes; ils sont venus de tous les environs, sur un avis du commissaire de district; et, comme tout leur est prétexte à tam-tam, nous les voyons en fête, criant et dansant, très indifférents sans doute à notre curiosité. Les chefs se distinguent par la richesse de leur costume : la Belgique leur fait passer les défroques usées des laquais de la cour; aussi ce ne sont que pourpoints galonnés et culottes à bandes d'or; les chemises sont plus rares et les chaussures tout à fait exceptionnelles; les coiffures varient du casque colonial, présent d'un Européen de passage, au bonnet de peau de léopard, cerclé d'une couronne de griffes; et tous ces braves nègres portent sur la poitrine, comme une croix de commandeur, la médaille d'argent de l'Etat, avec l'exergue : « Travail et progrès »; ils ne marchent jamais sans une escorte de ministres chargés des insignes royaux : le sceptre est un bâton piqué de clous de cuivre; le trône, une chaise pliante de bateau.

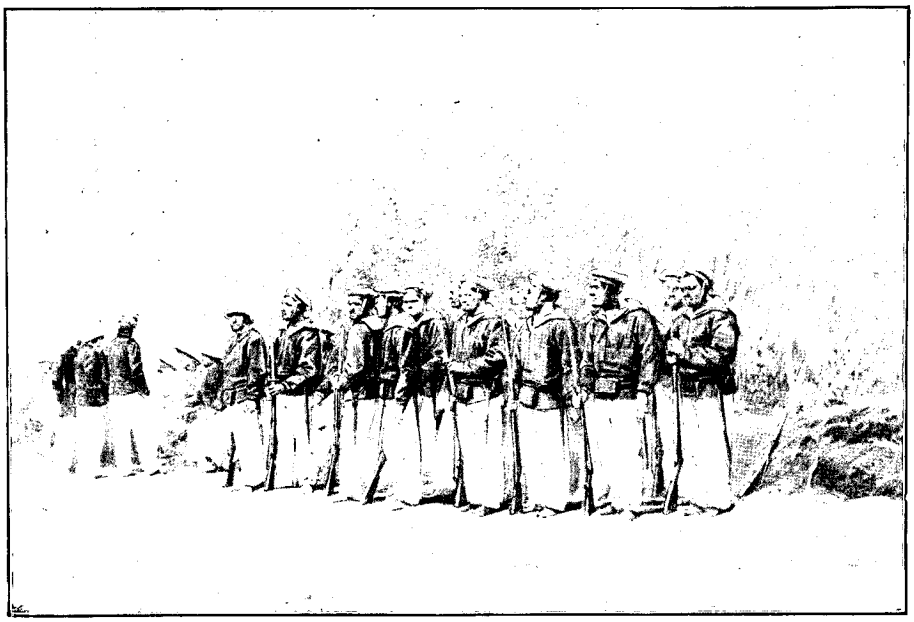


LE « BRABANT » ARRIVANT À BRAZZAVILLE. — DESSIN D'OULEVAY.

La réception qui nous fut faite à Toumba restera l'un de nos plus agréables souvenirs; les Magasins généraux avaient libéralement organisé dîner et logements : des baraquements en bois, divisés en chambres à deux lits, avaient été dressés sur le plateau, et nous y aurions longuement dormi si on nous en eût laissé le temps. La salle du banquet, où cent vingt convives se trouvèrent au large, était flanquée d'offices et de

cuisines de dimensions correspondantes ; l'intérieur en était décoré avec beaucoup de goût par des palmes, des panoplies d'armes indigènes, des groupes de photographies ; des lampes à incandescence, de grosses lanternes de chemin de fer, rouges et vertes, éclairaient les tables et posaient sur les figures des taches cocasses. Nous étions en grande tenue d'Europe, les dames en corsage décolleté, les officiers en uniforme de gala...

Le banquet n'était qu'un premier numéro ; nous avons eu ensuite feu d'artifice, concert et projections lumineuses; le feu d'artifice venait tout droit de Bruxelles, il n'a rien offert de nouveau qu'aux noirs, pressés sur le plateau ; mais le concert était donné par des artistes indigènes, élèves d'une mission voisine ; leur chef, noir lui-même, tenait fort bien, ma foi, un harmonium ; et comme ces airs de cantiques ne sont pas d'une musique très savante, un chœur improvisé d'Européens vint renforcer les chanteurs nègres.



LAPTOTS AU DÉBARCADÈRE DE BRAZZAVILLE. — DESSIN D'OULEVAY.

La deuxième journée de voyage nous conduisit de Toumba au Stanley Pool ; à Toumba, déjà nous étions à plus de 450 mètres ; nous monterons encore près de 300 pour atteindre, vers le kilomètre 230, le point culminant de la ligne (746 mètres) ; plus loin, la voie franchit par un beau pont de 100 mètres l'Inkissi, qui est le principal affluent du Congo en aval du Pool ; puis elle gravit un dernier relèvement des monts de Cristal et descend dès lors en suivant la jolie vallée forestière de la Loukaya. Cette partie du parcours est plus intéressante que la première, car le pays commence à se peupler, et les conditions meilleures du sol annoncent les ressources de l'Afrique intérieure ; le désert est passé, on devine la terre promise. Il est d'ailleurs possible que ces hauts plateaux soient destinés à quelque fortune ; à 600 ou 700 mètres d'altitude, l'air est pur et se renouvelle sans cesse ; Matadi et les ports du bas fleuve ne sont pas des résidences trop saines ; sur les rives mêmes du Pool, par 300 mètres, les émanations paludéennes pénètrent encore facilement l'organisme ; les terrasses de Toumba ou de Nzolagongo seraient l'emplacement tout naturel d'un sanatorium, à mi-chemin entre les deux bouts de la ligne. Déjà les Jésuites ont établi leur mission principale à Kisantu, sur les collines dominant l'Inkissi ; ils ont fait défricher à la charrue et planter en bananiers des champs fort étendus ; plus près du Pool, à Kimouenza, des Sœurs de Namur ont fondé une école de filles aujourd'hui fréquentée par plusieurs centaines d'élèves.

De l'Inkissi au Pool, le tracé n'a pas offert de difficultés sérieuses. Quelle qu'ait été la rapidité de la construction sur ces derniers kilomètres, la ligne, telle que nous l'avons vue, est encore, en bien des points, provisoire ; les ponts en fer ne sont pas placés ; les terrassements devront être consolidés avant la prochaine saison des pluies ; il reste à constituer sur le Pool lui-même des gares fluviales permettant, comme à Matadi, le passage direct des marchandises du chemin de fer sur les bateaux. Mais ce sont là des détails ; l'essentiel est achevé.

Le Congo français et l'Etat Indépendant sont voisins, sur le Stanley Pool : Dolo, Kinchassa, Léopoldville sont, d'amont en aval, les ports belges, tous trois desservis par le chemin de fer ; Brazzaville, sur la rive Nord, est le port français. Léopoldville est la plus ancienne, mais certainement la moins bien située des stations belges ; trop voisine des premiers rapides, elle n'offre aux bâtiments fluviaux qu'un mouillage peu sûr ; de plus, les plantations de café commencées autour des factoreries ont peu réussi ; Kinchassa possède des terres meilleures et un port plus tranquille, mais c'est plutôt encore Dolo, nichée dans l'intérieur sur un estuaire affluent du Pool, qui doit devenir la métropole commerciale de cette rive.

Nous ne sommes plus ici, comme le long du chemin de fer, en pays artificiellement meublé de quelques campements ; la porte de l'Afrique équatoriale est ouverte devant nous ; par delà ce lac du Pool, coupé d'îles boisées et de bancs de sable, le Congo, l'Oubanghi, le Kassaï et bien d'autres fleuves déroulent au loin leur

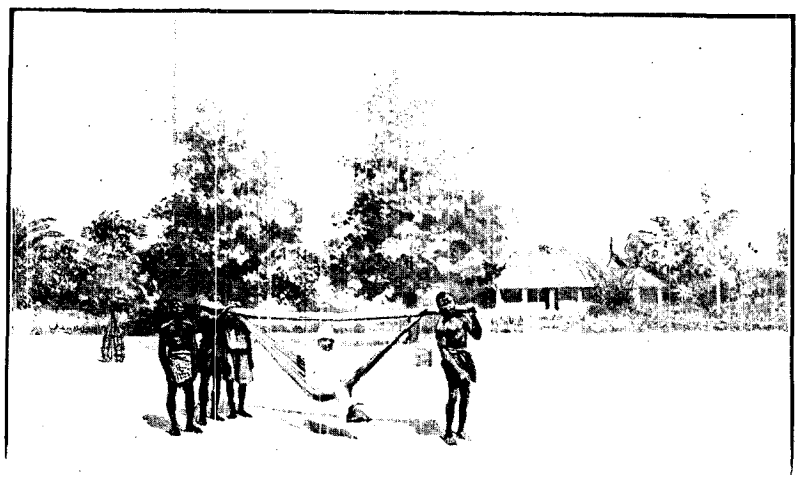
immense réseau navigable. Kinchassa, surtout, nous a frappés par son aspect de prospérité confiante. Ses magasins, nous dit-on, sont pleins d'ivoire et de caoutchouc, et l'État s'occupe d'incorporer au sol des richesses moins éphémères en multipliant les cultures coloniales dans le haut pays.

Les passagers de l'*Albertville* ont presque tous logé, pendant les fêtes, sur la rive belge du Pool; les Français seuls ont reçu l'hospitalité sur l'autre rive, à Brazzaville, avec le délégué du gouvernement russe qui eut la délicate pensée de les accompagner; mais les bonnes relations nouées en mer se sont encore affirmées ici, et, d'un bord à l'autre, on a très cordialement voisiné; Léopoldville eut le banquet de gala, les toasts officiels, le feu d'artifice; Brazzaville offrit de grand cœur un lunch plus intime — une trompe d'éléphant au champagne — et une inoubliable fantasia de Batékès.

Nous avions, quelques jours auparavant, fait escale à Libreville, capitale de notre Congo sur la côte; Brazzaville est notre capitale de l'intérieur, posée sur une colline qui commande le Pool d'une cinquantaine de mètres. Des deux côtés, nous avons constaté que notre colonie est très jeune encore; M. de Brazza s'est consacré tout entier à ce travail d'extension des frontières, dont la direction restera son meilleur titre de gloire; maintenant que, suivant les lignes de progrès qu'il avait tracées, nous touchons à la fois au Tchad et au Nil, toute une œuvre nouvelle s'impose, de mise en valeur scientifique; le Jardin d'Essai de Libreville en fournira les éléments; des voies de communication bien comprises en activeront le succès, et, disons-le nettement, le chemin de fer belge améliorera singulièrement les conditions de cette croissance. Notre devoir le plus urgent est de lancer quelques bateaux à vapeur sur le Pool, pour desservir l'Oubanghi et ses affluents; la dépense de premier établissement, d'après des spécialistes compétents, ne dépasserait pas 500 000 à 600 000 francs, pour cinq steamers d'une centaine de tonnes — tel le *Brabant* belge — et dix à douze chalands; ceci fait, nous songerions à construire, en terre française reconnue riche, le chemin de fer de Libreville à la Sangha, dont le rayon d'action s'étendrait jusqu'au Tchad.... Voilà de quoi nous devisions, entre Français, l'autre soir, à Brazzaville; à nos pieds, le Pool développait la nappe de ses eaux tranquilles, et loin, sur l'autre rive, des points de lumière marquaient la place des stations belges, où l'on causait très tard aussi...

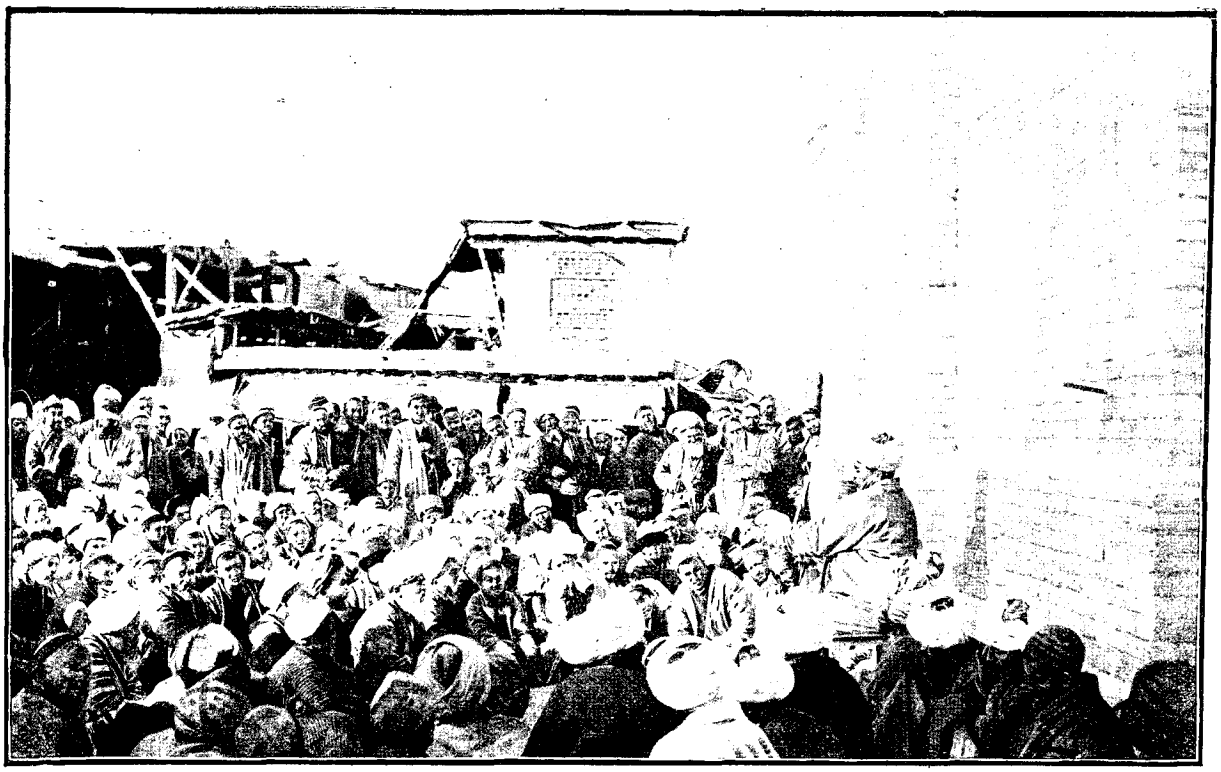
Les fêtes sont terminées; nos trains se reforment pour nous ramener à Matadi; nous retraversons les paysages parcourus; la fatigue des soirées de banquet et des sommeils très courts se trahit, dans tous les vagons, par des siestes prolongées, mais aucun de nous n'a été malade; les dames ont donné l'exemple d'une invincible endurance; décidément, dans la saison où nous y avons passé, le climat du Congo n'a rien d'insupportable, et nous pouvons garder le souvenir d'un admirable voyage, sans une restriction, sans un regret. Pour nous, Français, nous dirons, sans jalousie puérile, que cette première expérience d'un chemin de fer en pays noir est une belle œuvre dont les initiateurs méritent honneur et profit. Ce succès marque une date dans l'histoire africaine; n'hésitons pas à le reconnaître, mais, surtout, sachons profiter de la leçon.

HENRI LORIN.



EN TIPOÏ À BRAZZAVILLE. — DESSIN DE BEUZON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SCÈNE DE LA RUE À TACHKENT : DERVICHE RACONTANT DES LÉGENDES DEVANT UNE MOSQUÉE.
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE [1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

INTRODUCTION

FEMME SARTE DE TACHKENT.
DESSIN DE SLOM.

Au centre du continent asiatique, des forêts sibériennes aux plaines du Gange et de l'Indus, s'étendent les déserts les plus vastes et les plus redoutables de la terre, déserts de sable et de glace, tour à tour brûlés par les ardeurs d'un soleil implacable et balayés par les âpres bises d'un hiver arctique. Au-dessus des campagnes fertiles de l'Inde et des luxuriantes oasis du Turkestan russe, c'est l'énorme protubérance du Thibet et du Pamir, le « Toit du Monde », formé par les plus hautes montagnes du globe, l'Himalaya, le Karakoroum, le Kouen-Loun, l'Hindou-Kouch, le Thian-Chan. Là, sur des espaces infinis, le sol se dresse tantôt en larges et puissants plateaux à la hauteur du mont Blanc, tantôt en crêtes gigantesques jusqu'à l'extravagante altitude de 8000 mètres, constituant, en raison même de son élévation, un monde aussi mort et aussi fermé à l'homme que les régions polaires. Et au pied de ce colossal relief, le plus saillant de notre planète, enfermées dans les plis des grands monts Kouen-Loun et Thian-Chan, se développent les immensités sablonneuses du désert de Gobi, non moins impénétrables que le formidable rempart thibétain.

Ces solitudes de la Chine occidentale ont une importance politique considérable. Les passes du Thian-Chan et les chaînes d'oasis situées à la lisière du Sahara asiatique sont les voies de pénétration du Turkestan russe dans le Céleste Empire, et les crêtes du Pamir séparent l'Inde anglaise des possessions russes. Un jour, peut-être, sur les cimes du Toit du Monde, s'engagera, entre la baleine et l'éléphant, la lutte si longtemps prédite et toujours différée jusqu'ici.

Aussi bien, après être restés pendant des siècles complètement inconnus, ces déserts sont-ils depuis une quarantaine d'années l'objet d'actives explorations de la part des deux grandes puissances qui se disputent

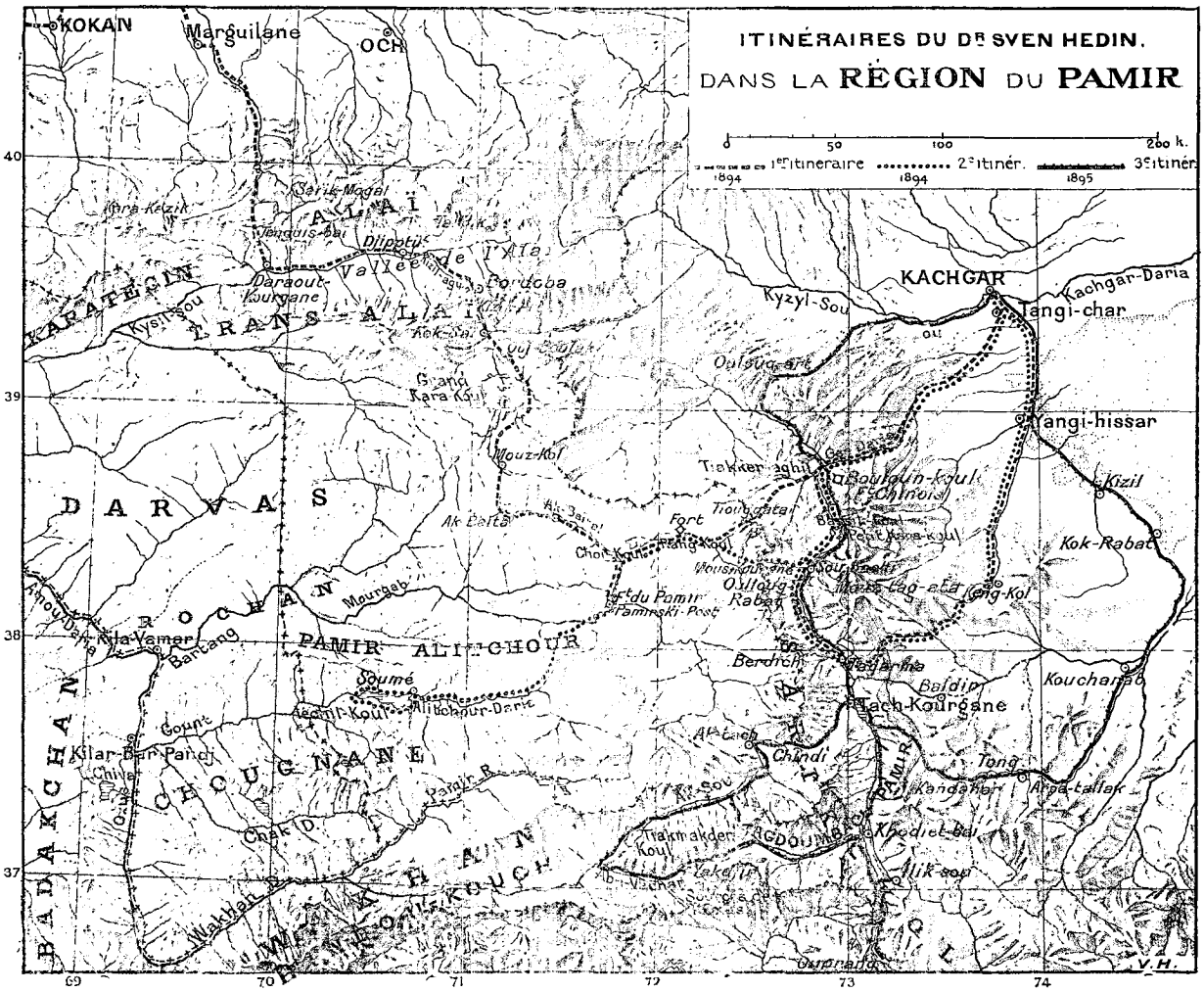
1. *Voyage exécuté en* 1895-1896. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies et croquis du Docteur Sven Hedin.*

l'empire de l'Asie. Obéissant à un sentiment d'émulation, Russes et Anglais s'efforcent de pénétrer toujours plus avant à travers le Pamir et le Thibet, soit pour étudier le terrain en vue de la lutte future, soit pour étendre leur influence politique ou commerciale. Ces voyages sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Tous ceux qui s'intéressent aux sciences géographiques savent l'importance des découvertes de Prjevalsky et de ses dignes continuateurs Pievtsov, Grombtchevsky, etc., de Carey et de Younghusband, etc. Rappelons seulement qu'à cette grande œuvre la France a pris une part glorieuse, et, à côté des expéditions anglaises et russes, nous pouvons citer avec orgueil les fécondes entreprises des Pères Huc et Gabet, de Bonvalot, de Capus, de Pépin, du prince Henri d'Orléans, de notre regretté Dutreuil de Rhins, de Grenard, de Bonin, etc. Si, grâce aux efforts valeureux de tous ces hardis pionniers, nos connaissances se sont singulièrement élargies, de vastes espaces du Thibet et une notable étendue de la Chine occidentale demeurent enveloppés d'un profond mystère, et, dans les contrées déjà parcourues, de nombreux problèmes de géographie physique n'ont pas encore été résolus.

C'est à l'exploration de ces parties de l'Asie centrale restées en dehors des investigations ou incomplètement étudiées que s'est appliqué le Dr Sven Hedin, avec une constance infatigable qui ne s'est jamais démentie pendant trois ans et demi.

Traverser l'Asie dans toute sa largeur, de l'Oural à Pékin, en suivant successivement les crêtes des Pamirs, les sables de Gobi et les plateaux du Thibet, relever la topographie de ces régions si diverses et en même temps observer les phénomènes actuels qui s'y manifestent, rechercher les traces des antiques civilisations dont ces pays ont été le berceau et celles des migrations des peuples, tel a été le plan conçu par le voyageur suédois et réalisé par lui avec un rare succès.

A cette tâche Sven Hedin était admirablement préparé par de longues études dans le cabinet et par deux précédents voyages en Asie. Aussi bien, le jeune explorateur, jouissant d'une légitime autorité à un âge où généralement on débute, réussit-il facilement à se procurer la somme de 30 000 couronnes (42 000 francs) qu'il estimait nécessaire à l'exécution de son programme. Le roi de Suède, qui, en toute occasion, manifeste l'intérêt le plus éclairé pour les expéditions scientifiques, accorda à Sven Hedin, en même temps que son haut patronage,



INTÉRIEUR DU BAZAR DE TURKESTAN. — DESSIN DE V. MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

un important subside. Encouragée par cet exemple, l'initiative privée, toujours prête à agir en Suède dès qu'il s'agit d'entreprises honorables pour le pays, s'empressa de lui apporter le concours de ses libéralités. Les préparatifs d'un tel voyage furent naturellement longs, et, seulement le 16 octobre 1893, Sven Hedin quittait Stockholm pour s'acheminer vers les déserts de l'Asie centrale, où pendant trois ans et demi nous allons maintenant le voir lutter avec une énergie surhumaine contre les plus terribles dangers et contre les redoutables souffrances du froid et de la soif.

Deux routes principales conduisent des plaines de l'Europe au pied du Toit du Monde : le fameux chemin de fer transcapien et la route postale d'Orenbourg à Tachkent à travers les steppes kirghizes. Ayant déjà visité Samarkand et Bokhara, l'explorateur suédois choisit la seconde de ces deux voies, et dans les premiers jours de novembre il arrivait à Orenbourg, le terminus du réseau russe au pied de l'Oural méridional. Parvenu au seuil de l'Asie, laissons maintenant la parole au jeune et vaillant voyageur.

CHARLES RABOT.

I

Orenbourg. — Les Cosaques. — La steppe kirghize. — La mer d'Aral. — Tachkent. — Margelan.

Comme toutes les villes de la Russie orientale, Orenbourg a un aspect asiatique. Au marché installé dans le faubourg, cette impression devient particulièrement vive. De tous côtés les marchandises les plus hétéroclites, autour desquelles se presse une foule bariolée de marchands de Khiva et de Bokhara, de Tatars, de Kirghiz, etc. Et devant cette scène pittoresque se découvre l'horizon grandiose de la steppe; à perte de vue, une plaine, fuyant vers l'Est en perspectives infinies, jusqu'au pied du Thian-Chan, jusqu'à la frontière de Chine.

Pas très agréable, le climat d'Orenbourg; en hiver des froids polaires (40° sous zéro), et en été une chaleur torride, rendue encore plus pénible par la poussière que le vent soulève sur les steppes et laisse ensuite retomber en pluies brûlantes. Pour compléter le tableau, ajoutons que l'automne pluvieux transforme les rues en bourbiers où les véhicules restent enlizés.

2 085 kilomètres séparent Orenbourg de Tachkent, la capitale du Turkestan russe, la distance de Berlin à

Alger. Ce trajet je l'ai effectué en tarentass. Qu'il ventât ou qu'il neigeât, pendant 19 jours je poursuivis ma route, m'arrêtant seulement de temps à autre pour reprendre un instant haleine, ou lorsque quelque réparation était nécessaire à ma voiture. D'ailleurs, à quoi bon interrompre le voyage? Dans la steppe, les stations ne présentent que le misérable abri d'une hutte en roseaux, et nulle part on ne trouve quoi que ce soit à se mettre sous la dent.

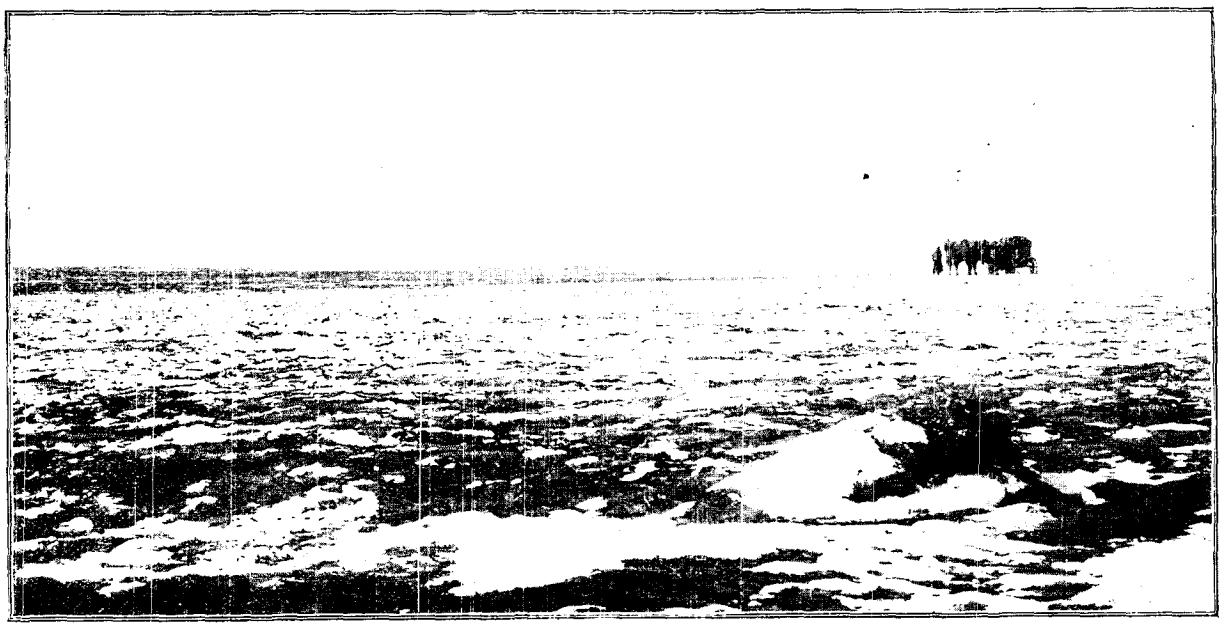
RUE D'ORENBOURG. — DESSIN D'AURÈCHE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Le 14 novembre, je quittai Orenbourg, et d'un seul trait parcourus les deux cent quatre-vingt-cinq kilomètres qui séparent cette ville d'Orsk.

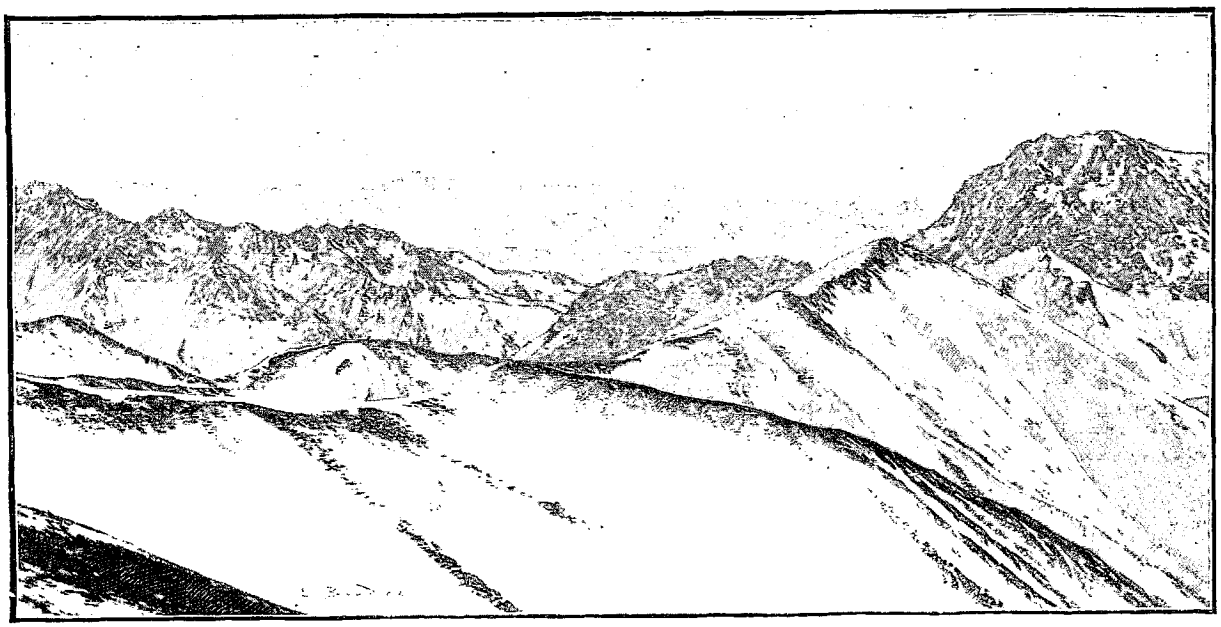
Le pays est presque désert; de loin en loin seulement de petits postes occupés par les fameux Cosaques d'Orenbourg. En cas de guerre, ils forment dix-huit régiments de cavalerie, et six seulement en temps de paix. A tour de rôle, ces régiments font six par six une période de service de trois ans, pendant que ceux laissés dans leurs foyers cultivent les terres des hommes sous les drapeaux. De tous les Cosaques, ceux d'Orenbourg fournissent le contingent le plus élevé.

..... Les derniers renflements de l'Oural ont disparu. Pas le moindre accident de terrain : la plaine et toujours la plaine. Des jours et des jours on chemine à toute vitesse, et c'est partout la même platitude infinie.

..... A cinq heures du soir, le soleil se couche dans un flamboiement d'incendie. Une fois l'astre disparu, le ciel rouge passe au violet, puis au bleu clair ; pendant quelques minutes encore traîne dans l'air une lueur indécise comme un reflet du jour, et tout s'éteint dans la nuit.... Les étoiles s'allument, et à travers l'obscurité froide scintillent comme des lampes électriques, tandis que la lune éclaire de sa lumière morte cette terre sans vie...



LA STEPPE KIRGHIZE, — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.



VUE PRISE VERS LE SUD DU SOMMET DU TENGUIS-BAÏ (PAGE 512). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Terekli. Le commencement des « sables noirs » du Kara-Koum. Les chevaux, incapables de tirer le tarentass sur un pareil terrain, sont remplacés par des chameaux.

..... Le sol présente une pente très douce vers le Sud-Ouest. Dans cette direction, une longue tache de tnuages sombres annonce l'approche de la mer d'Aral, de cette sœur de la Caspienne, isolée, comme elle, au milieu du continent et, comme elle, dernier vestige des océans géologiques. Pendant de longues heures j'attends avec impatience l'apparition de cette nappe d'eau. Enfin je vais voir autre chose que du sable, autre chose que cette infinie perspective jaune ! Hélas ! la désillusion la plus profonde m'attendait. Sur le bord de la « mer », c'est toujours la même aridité désertique. Nulle part un rocher pittoresque, nulle part un horizon intéressant ; rien que des dunes et encore des dunes. L'été, desséchés par le soleil, les sables s'envolent sous la poussée des vents et sans cesse resserrent le domaine du lac, constituant ici des bancs, là de longues flèches qui peu à peu ferment les baies déjà ouvertes et en tracent de nouvelles. Jusqu'à une très grande distance du rivage la profondeur est très faible : cinquante centimètres à un mètre ; pour abréger leurs étapes, les caravanes passent à gué les golfes situés en travers de leur route.

25 novembre. — Kazalinsk, 3 500 habitants, dont 1 000 Cosaques de l'Oural, une grande ville pour le pays. Après quelques observations hydrologiques sur le Syr-Daria, en route de nouveau !

..... Le terrain est absolument plat. Des pyramides d'argile surmontées de touffes de roseaux guident le voyageur dans cette uniformité infinie.

Pas un habitant, pas le moindre gibier ; un pays mort. Seul le majestueux Syr-Daria rappelle que la vie ne s'est pas encore complètement retirée de ce monde.

Plus loin commence une zone de roseaux, de saxaouls *(Anabasis ammodendron)* et de buissons. Après tant de sable cette verdure produit la plus agréable impression ; elle donne presque l'illusion d'un paradis terrestre.

Sur ces entrefaites une grave avarie survient à un des essieux du tarentass ; tant bien que mal, on procède à une réparation sommaire ; puis je m'achemine à une lente allure vers la ville de Turkestan, située à 811 kilomètres plus loin. Là seulement je trouverai un forgeron capable de remettre le véhicule en état. Pendant cette étape, la situation n'est pas précisément plaisante. Qu'à la suite d'un choc les roues viennent à tomber, l'équipage restera immobilisé en plein désert, à plus de trente lieues de tout secours.

Dans la nuit du 4 au 5 décembre j'arrivai à Tachkent, où le Gouverneur général, le baron Vrevsky, me ménagea l'accueil le plus cordial. Je passai sept semaines dans la capitale du Turkestan russe, occupé à régler mes instruments et à compléter mon équipement et mes approvisionnements. Pour me reposer des soucis du départ, les distractions ne manquaient pas.

La saison de Tachkent battait alors son plein, et à l'occasion de la Noël et du nouvel an eurent lieu chez le Gouverneur général plusieurs réceptions fastueuses.

Mais il est temps de nous acheminer vers la montagne. Le 25 janvier 1894 je quittai Tachkent, et quelques jours plus tard parvins à Margelan (Marguilane), au pied du Pamir.

*

II

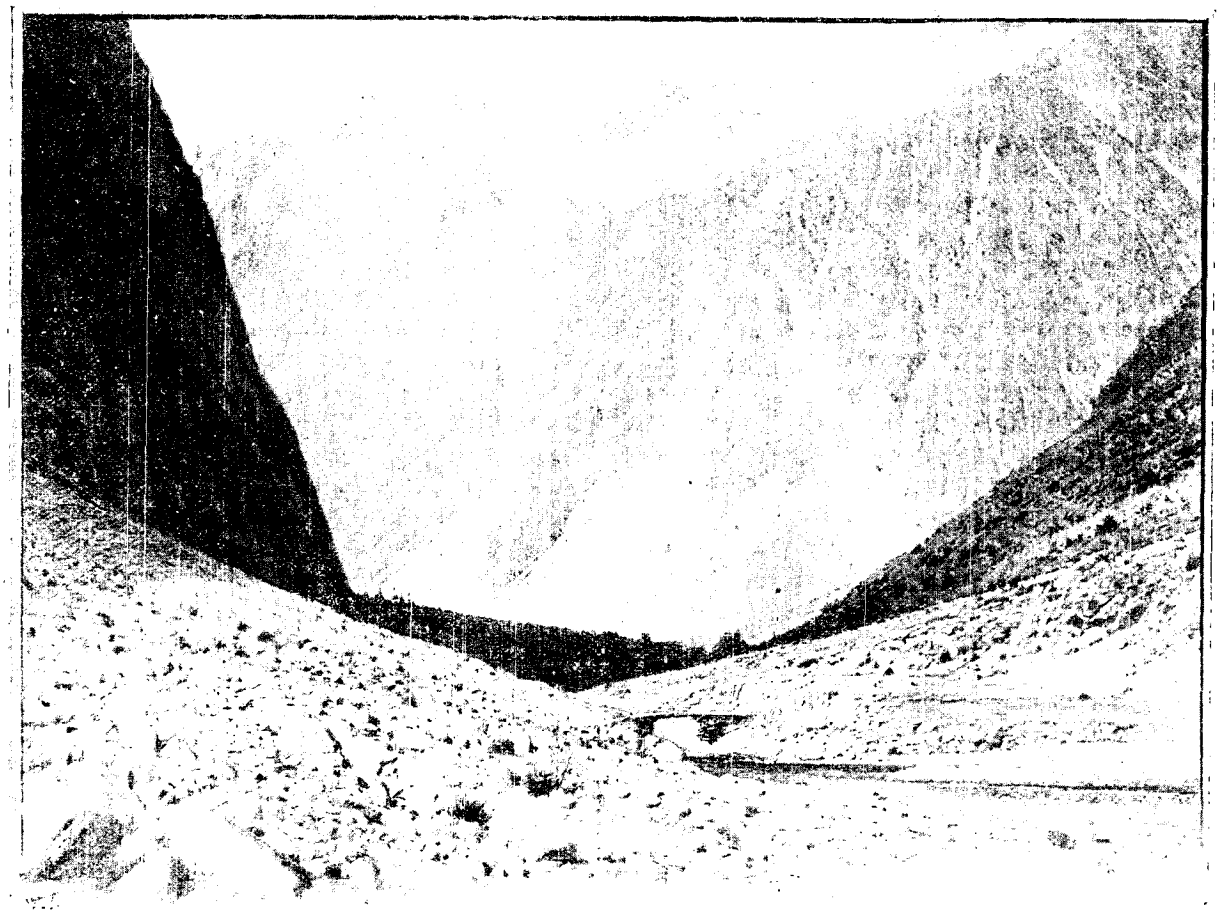
Dans les neiges de l'Alaï. — Sur le Pamir. — Froid terrible. — Le grand Kara-Koul. — Une forteresse à 3 600 mètres. — Entrée en Chine. — Le Mouz-Tag-Ata.

Au lieu de me rendre directement à Kachgar par les cols du Thian-Chan comme j'en avais primitivement l'intention, je résolus de gagner la Chine en traversant le Pamir. A Tachkent, les officiers russes auxquels j'avais fait part de ce projet furent unanimes à m'en dissuader. En cette saison, affirmaient-ils, le froid était épouvantable sur les hauts plateaux, et, à chaque instant, le voyageur risquait d'être englouti sous des avalanches ou étouffé dans les étreintes mortelles des tempêtes de neige. N'avais-je pas d'ailleurs l'exemple des dangers terribles courus par Bonvalot, Capus et Pépin dans une semblable entreprise? Le succès remporté par ces vaillants voyageurs montrait toutefois qu'avec de l'énergie et de l'endurance il était possible de triompher de tous les obstacles. Je persistai donc dans mon projet, qu'approuvaient du reste le baron Vrevsky et le gouverneur du Ferghana.

Pour assurer la réussite de mon expédition, le Gouverneur général prescrivit aux Kirghiz de la vallée de l'Alaï de préparer aux gîtes d'étape des tentes, des vivres, du combustible, etc., de frayer des pistes dans les neiges et de m'apporter un concours absolu en toutes circonstances.

Une fois ces dispositions prises, le 23 février 1894, je quittai Margelan, à la tête d'une caravane de onze chevaux et de trois hommes. L'un d'eux, un nommé Islam Baï, s'attacha à mon service et me suivit ensuite à travers toute l'Asie centrale avec une fidélité absolue. Par son dévouement ce brave homme a contribué dans une large mesure au succès de mon voyage.

Avant de nous lancer à l'assaut du Pamir, nous devions d'abord gravir la chaîne de l'Alaï, le puissant contrefort du Tian-Chan, séparant la vallée de l'Alaï du Ferghana. Dans l'épaisseur de ce relief s'ouvrent cinq cols principaux : le Talldik (3 537 mètres), le Djipptik (4 146 mètres), le Sarik-Mogal (4 300 mètres), le Tenguis-Baï (3580 mètres), et le Kara-Kasik (4 360 mètres). L'altitude moyenne de ces passes est donc de 4 000 mètres, soit, à quelques mètres près, la hauteur des cimes les plus élevées des Alpes du Dauphiné. De



VUE PRISE DANS LA VALLÉE D'ISFAÏRANE (PAGE 512) — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR VEN HEDIN.

DANS LES NEIGES DE LA VALLÉE DE L'ALAÏ. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

ces différents seuils, le plus facile est le Talldik, suivi par une route militaire, mais jusqu'à une époque très avancée du printemps il demeure obstrué par les neiges. Le Djipptik et le Sarik-Mogal sont exposés à de terribles avalanches et à de violentes « bourances » [1]. En conséquence je choisis le Tenguis-Baï, situé au fond de la vallée d'Isfaïrane. Cette passe est, en général, peu encombrée, et en moyenne chaque hiver ne se trouve guère fermée pendant plus de deux ou trois semaines.

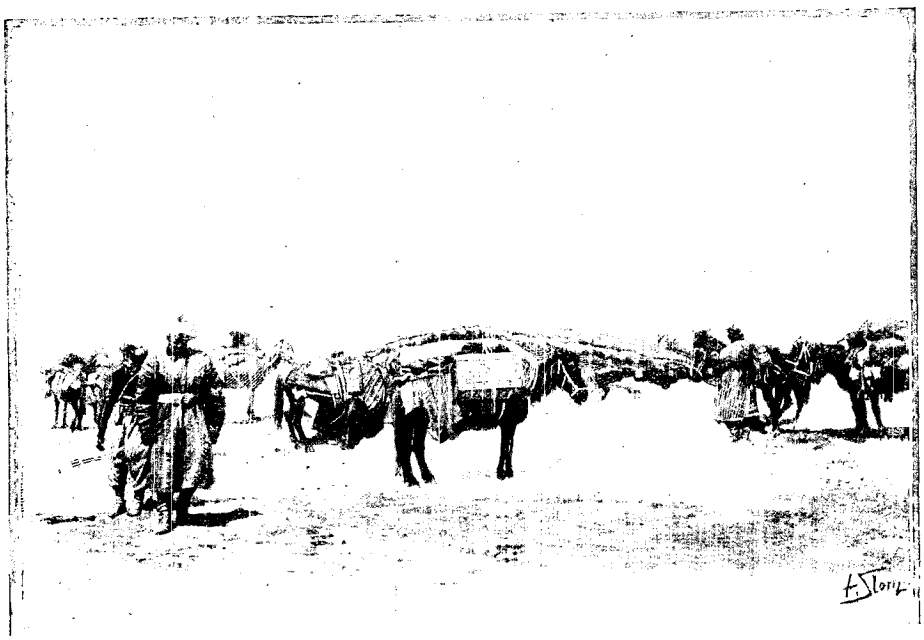
A deux jours de marche de Margelan les difficultés commencèrent.

Les extraits suivants de mon journal de route donneront au lecteur une idée plus vive des dangers de notre entreprise qu'une description rédigée après coup.

..... 25 février. — Le sentier, extrêmement étroit, est très accidenté. Tour à tour il grimpe à une grande hauteur, puis brusquement redescend par une pente escarpée pour remonter ensuite à pic sur un nouveau balcon aérien. Juste au-dessus d'un ravin neigeux au fond duquel coule le torrent, la piste est couverte de verglas. Sous la conduite d'un guide, un cheval avance pour tenter le passage. Au premier pas, il manque des quatre pieds et roule au fond du gouffre. Immédiatement les hommes s'arment de pelles et de pioches et attaquent la glace, mais bientôt l'obscurité arrive. Trois heures nous séparent encore de Langar, où le bivouac est préparé. Coûte que coûte il faut donc pousser en avant. La caravane ne peut passer la nuit sans feu et sans abri. Après ce mauvais pas, en voici un second, puis un troisième. Les chevaux marchent un par un, maintenus par deux hommes, l'un serrant solidement le licou, l'autre la queue, pour les arrêter en cas de glissade. Malgré ces précautions, quelques chutes se produisent, heureusement sans conséquence aussi grave que la première. En plusieurs endroits nous ne pouvons même pas nous tenir debout, et sur des centaines de mètres nous devons ramper au-dessus de précipices effroyables.

Au delà de Langar les dangers deviennent terribles. Toujours ces maudits rochers couverts de verglas! Le sentier n'est qu'une glace. Plus loin un autre péril menace la caravane. Les ponts établis sur le torrent sont si frêles que sous le poids d'un seul cheval ils manquent de s'effondrer. Après cela, nous sommes arrêtés par un énorme cône d'avalanche. On reprend les pioches, et au prix de longs et pénibles efforts on taille un sentier sur les flancs de ce colossal amas de neige. Ce travail terminé, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Chaque cheval doit être hissé au sommet du talus, et pour le haler là-haut les forces réunies de six hommes sont nécessaires. Au delà, encore d'autres nappes d'avalanches! Tous les dix pas les bêtes culbutent; parfois le terrain est si mauvais que l'on doit décharger les animaux et porter les bagages à dos d'hommes.

27 février. — Encore une journée très rude! Près de la crête supérieure de l'Alaï la neige atteint une épaisseur de deux mètres. Dès qu'un cheval s'écarte de l'étroite piste frayée par les Kirghiz, il disparaît dans ce pulvérin blanc. Avec cela, le mal de montagne commence à faire sentir ses effets. Depuis que nous avons dépassé l'altitude de 2850 mètres, plusieurs hommes souffrent de palpitations de cœur et de céphalalgie. Pas à pas cependant nous approchons du but, soutenus par l'espérance de la victoire. Encore une dernière crête, puis une longue suite de lacets et nous arrivons au sommet du Tenguis-Baï (3850 mètres). Du col se découvre une immensité neigeuse toute hérissée de dômes et de crêtes. Une impression de paysage lunaire. A peine çà et là, au milieu de cette blancheur infinie, quelques rochers rappellent l'existence de la terre sous cet enduit immaculé.



BORDOBA (PAGE 514). — DESSIN DE SLOM, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

..... La descente fut non moins difficile que l'ascension à travers une vallée remplie d'énormes nappes d'avalanches. L'une d'elles, large de 400 mètres et profonde de 20, était tombée la veille. Ainsi nous l'avions échappé belle! Malheur aux

1. Tempêtes de neige.

voyageurs atteints par un de ces éboulements ! c'est la mort certaine. Sous la pression déterminée par la chute de l'avalanche, la neige qui recouvre le sol se transforme en glace et retient dans un étau rigide les infortunés surpris par le tourbillon.

Après deux jours de marche nous atteignons la vallée de l'Alaï, ce large fossé ouvert entre la gigantesque crête que nous venons de franchir et le formidable rempart du Pamir. Là encore la neige est amoncelée en masses extraordinairement puissantes, et à mesure que nous avançons vers le haut de la vallée, elle devient de plus en plus épaisse. Le sentier est maintenant enfoui sous une couche haute de plusieurs mètres, et pour frayer une piste aux chevaux il devient nécessaire de faire marcher quatre chameaux en tête de la caravane. Encore en plusieurs endroits ces animaux disparaissent-ils dans la neige.

VUE GÉNÉRALE DU GRAND KARA-KOUL ET SONDAGES EXÉCUTÉS SUR CE LAC (PAGE 514).
DESSINS DE MASSIAS, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

..... Le temps était épouvantable ; tantôt une tempête nous enveloppait d'épais flocons, et tantôt nous nous trouvions perdus dans une brume polaire. A dix pas devant soi on ne voyait rien. Ciel et terre étaient confondus dans une grisaille impénétrable.....

..... Après avoir cheminé trois jours à travers cette immensité blanche, tout à coup nous apercevons une petite tache noire. C'est une iourte, une tente kirghize que des indigènes dressent à notre intention. Aussitôt l'espoir renaît parmi mes gens ; après tant d'efforts nous allons donc enfin nous reposer. Mais, avant d'atteindre le campement, il nous faut passer un ravin large de 150 mètres. Dans ce fossé la neige s'est accumulée sur une épaisseur de deux à trois mètres ; le premier cheval qui s'y aventure enfonce jusqu'à la tête. On cherche un passage, partout la couche est aussi profonde et aussi molle. Pour sortir d'embarras, les Kirghiz imaginent alors d'étendre par terre les plaques de feutre de la *iourte* et de faire passer la caravane sur ce pont volant. Dès qu'un cheval est arrivé au bout du tapis, on retire les morceaux laissés en arrière pour les reporter en avant. Je vous laisse à penser si cette manœuvre est facile. La traversée n'exigea pas moins d'une heure d'un pénible travail.

5 mars. — Dans la nuit, T. — 20°,5 C. A onze heures du matin, après tant de journées grises, le soleil paraît enfin, illuminant le majestueux panorama de la crête du Transalaï. Un horizon sublime dans sa blancheur idéale, une impression de terre irréelle.

Aujourd'hui, repos. D'après le rapport des éclaireurs, la neige serait absolument impraticable.

6 mars. — Une troupe de Kirghiz, venue se mettre à ma disposition suivant les instructions du Gouverneur général, a frayé hier une piste dans le haut de la vallée. Nous pouvons donc avancer jusqu'au débouché du Kizil-Aguin.

Le soir, le thermomètre descend à trente-deux degrés sous zéro, et pendant la nuit à trente-quatre degrés. Sous la tente, il reste à — 24°,8.

L'escalade si pénible du col de Tenguis-Baï, et cette marche épuisante à travers la vallée de l'Alaï, n'étaient qu'un avant-goût des périls et des difficultés auxquels l'expédition allait être exposée dans l'ascension de la muraille Nord du Toit du Monde.

7 mars. — Toute la journée nous barbotons dans la neige. A chaque instant les chevaux disparaissent dans la nappe blanche. En se débattant ils émergent un instant, puis sautent en l'air comme des dauphins hors de l'eau, et finalement s'enlizent de nouveau. La lenteur de la marche est désespérante. Quand sortirons-nous enfin de l'étreinte irrésistible de cette poudre impalpable ?

Coucher à Bordoba, un des refuges construits pour faciliter le service de la poste entre Margelan et le poste du Pamir.

8 mars. — Sept loups errent ce matin autour de notre abri. Ces animaux sont très abondants dans la région. L'été, ils fréquentent en bandes nombreuses la vallée de l'Alaï, où la présence des troupeaux des Kirghiz leur assure une copieuse nourriture. En une nuit, me racontent les guides, un seul loup aurait étranglé pas moins de cent quatre-vingts têtes de menu bétail. L'hiver, ces carnassiers se tiennent aux environs du grand Kara-Koul, où ils font la chasse aux arkhars *(Ovis Poli)*. Ne pouvant joindre ce gibier à la course, ils s'en emparent par de savantes manœuvres stratégiques. Lorsqu'ils en découvrent une troupe, ils l'enveloppent très habilement et l'obligent à se réfugier sur des pointes de rochers isolés autour desquels ils forment un cercle d'investissement. Après quoi ils attendent patiemment que, vaincus par la fatigue, les arkhars tombent de leurs perchoirs. En hiver, le loup ne craint pas de s'attaquer à l'homme et sur le compte de cet animal les Kirghiz racontent mille aventures plus extraordinaires les unes que les autres.

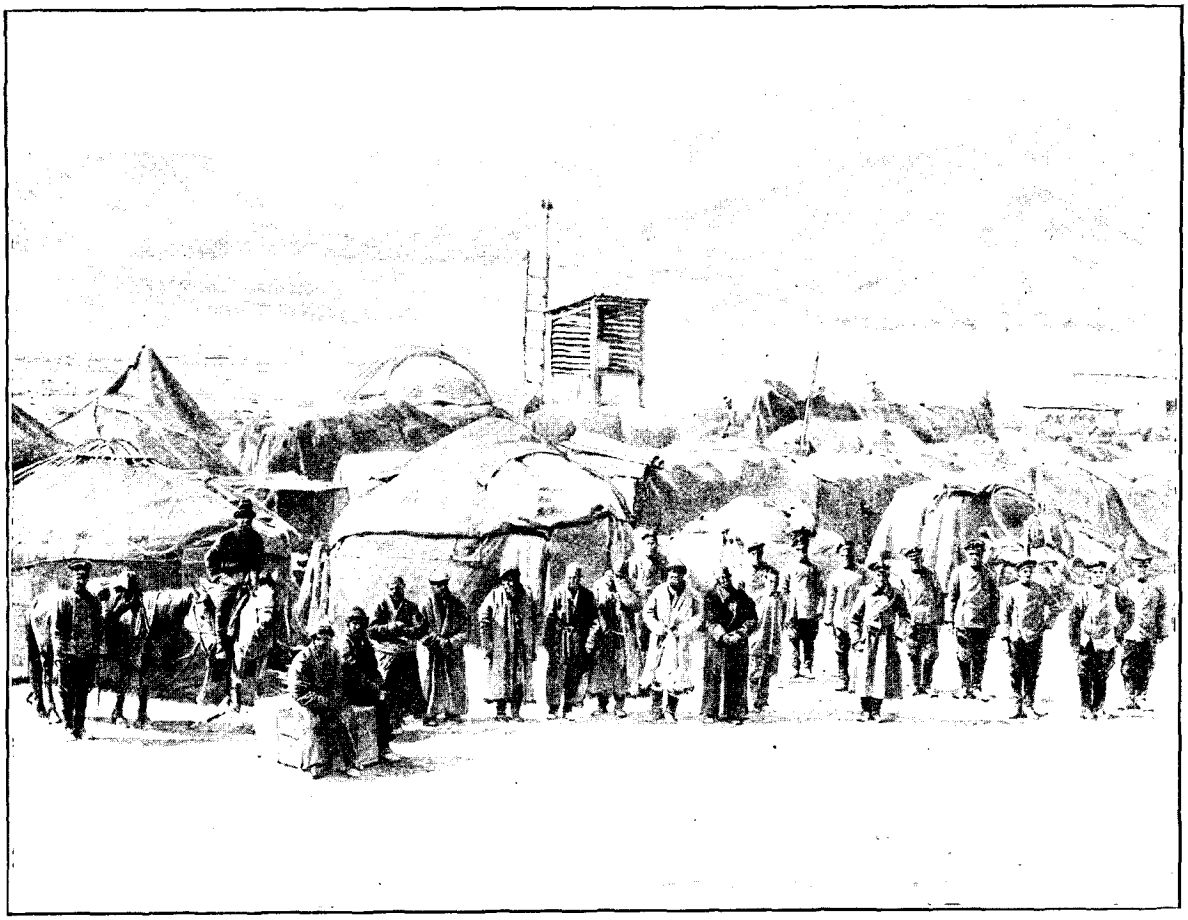
9 mars. — Après être restés un jour en campement afin de laisser reposer les chevaux, nous partons pour l'escalade du col de Kizil-Art, qui conduit au sommet du Pamir. Ce passage a une très mauvaise réputation. Même par un temps clair, des *bourranes* s'y déchaînent brusquement et ensevelissent les infortunés voyageurs surpris par leurs tourbillons mortels. Aussi bien, avant de se mettre en route, tous les Kirghiz se prosternent et invoquent Allah, afin d'obtenir de sa toute-puissance une facile traversée du col. Les craintes des guides furent heureusement vaines, et sans grandes difficultés l'expédition atteignit dans la soirée le sommet du col (4 270 mètres).

LE DOCTEUR SVEN HEDIN ET LES OFFICIERS RUSSES DE PAMIRSKY POST. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sur le versant Sud, la neige est beaucoup moins épaisse que dans l'Alaï ; par endroits même, le sol en est complètement dépouillé ; en revanche la température s'abaisse terriblement. Dans la nuit du 9 au 10, au refuge de Kok-Saï, le thermomètre tombe à — 38°,2.

Une courte descente, puis nous remontons de nouveau pour franchir le col d'Ouïboulak et atteindre le grand Kara-Koul. Au milieu d'un hérissement de montagnes toutes blanches, une immense plaine également blanche ; une impression d'énorme cratère tapissé de neige. Imaginez un lac de Genève perché à l'altitude de plus de 4 000 mètres dans une enceinte de cimes sauvages. Cette vaste nappe d'eau n'a point d'écoulement. Le Pamir, tout comme le continent asiatique, se compose de bassins fermés entourés de bassins périphériques ouverts dans les différentes directions du compas.

Pendant deux jours je parcourus le Kara-Koul sur la glace, pour y effectuer des sondages. Sous le pas



LA COUR DE PAMIRSKY POST. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

des chevaux la nappe cristalline émettait les bruits les plus étranges. Il me semblait entendre tantôt les harmonies ronflantes d'un orgue, tantôt la détonation sourde d'une explosion de torpille ou le grincement d'une porte. Suivant toutes probabilités, ces manifestations acoustiques sont produites par un déplacement de la force de cohésion des molécules. Cette excursion manqua tout à fait de charme, obligé que je fus de bivouaquer sur la glace par une température de 29 degrés sous zéro. La nuit suivante fut encore plus désagréable. Par suite d'une fausse manœuvre, le gros de la caravane ne nous rejoignit pas au rendez-vous qui lui avait été assigné, et force nous fut d'attendre le jour sans tente, sans feu et sans vivres. Par une chance inespérée, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 15 degrés. Après les froids précédents, c'était presque la chaleur.

Poursuivant ma route vers le Sud, je remonte la vallée du Mous-Kol, où je rencontrai de curieuses formations glaciaires qui seront décrites dans l'appendice scientifique du volume.

Les chevaux, épuisés par la raréfaction de l'air, n'avancent qu'à grand'peine. Après avoir fait quelques pas, tous s'abattent successivement ; seulement au prix des plus grands efforts nous parvenons à les relever. Enfin, après dix heures de travail surhumain, nous atteignons le col d'Ak-Baïtal (4 682 mètres).

Maintenant la route s'ouvre devant nous, relativement facile. Encore deux jours de marche et nous arrivons à l'oasis de ce désert de neige, au poste du Pamir (Pamirsky Post). Là, au milieu de la plus épouvantable solitude, à 3 610 mètres au-dessus du niveau de la mer et à plus de 480 kilomètres de toute localité habitée, le drapeau de la sainte Russie flotte sur le « Toit du Monde », gardé par une vaillante garnison de 160 hommes sous le commandement de l'énergique capitaine Saïtsev. Située dans la vallée supérieure du Mourghab, la forteresse commande le Pamir. Sa construction a été un vrai prodige d'activité. Commencé le 22 juillet 1893, l'ouvrage fut terminé trois mois plus tard, en dépit des tourmentes de neige et des tempêtes de sable, et notez que tous les matériaux durent être transportés à dos de cheval depuis Och, par des cols de 3 500 à 4 500 mètres.

Pendant l'hiver, la vie de la garnison de Pamirsky Post est aussi monotone que celle de l'explorateur polaire prisonnier à bord de son navire. Les jours succèdent aux jours sans amener d'autres changements que celui des phénomènes météorologiques. Lorsque je fis mon entrée dans le fort, il y avait plus de cinq mois

que les officiers russes n'avaient vu âme qui vive, en dehors des Kirghiz du voisinage Une fois par semaine seulement, le mardi, l'arrivée du courrier apporte un peu d'animation dans l'existence de ces reclus au milieu des glaces.

Pour conserver une harmonie parfaite entre les membres de cette petite colonie, le commandant avait établi une discipline sévère, tempérée par une très grande cordialité. N'importe en quelles circonstances, du reste, les officiers russes témoignent à leurs hommes une très vive et très sincère affection et par des procédés paternels savent tout obtenir de leur dévouement. En Russie, l'armée est véritablement une grande famille. J'en ai eu la preuve le jour du départ de trente soldats qui, leur temps terminé, allaient regagner la riante vallée du Ferghana. Avant de quitter le fort, l'escouade se rassembla dans la cour, et là tous les officiers vinrent prendre congé de leurs hommes et les embrassèrent trois fois.

Le 7 avril, après un séjour de trois semaines au Pamirsky Post, je reprenais le chemin de la montagne et, par le col de Tiouggataï (4 730 mètres), pénétrais sur le territoire du Céleste-Empire.

Les premiers Kirghiz que je rencontrai étaient depuis longtemps prévenus de ma prochaine arrivée. Je m'avançais, leur avait-on raconté, à la tête de soixante Cosaques armés jusqu'aux dents, pour entreprendre une incursion militaire sur leurs domaines, et l'annonce de ma venue avait répandu parmi eux la plus vive anxiété. A la vue de ma petite caravane, dont les allures n'avaient rien de belliqueux, leurs craintes se calmèrent vite et tous me firent la plus amicale réception. Avec les fonctionnaires chargés de la surveillance de la frontière, les choses n'allèrent pas aussi bien, et seulement après de longs pourparlers je fus autorisé à visiter la région du Mouz-Tag-Ata. Dans leur défiance, les policiers chinois voulurent examiner le contenu de mes caisses. Bien que la longueur de mes coffres ne dépassât pas 60 ou 80 centimètres, les vigilants gardiens du Céleste-Empire étaient persuadés qu'ils contenaient des soldats russes que je voulais faire rentrer en contrebande.

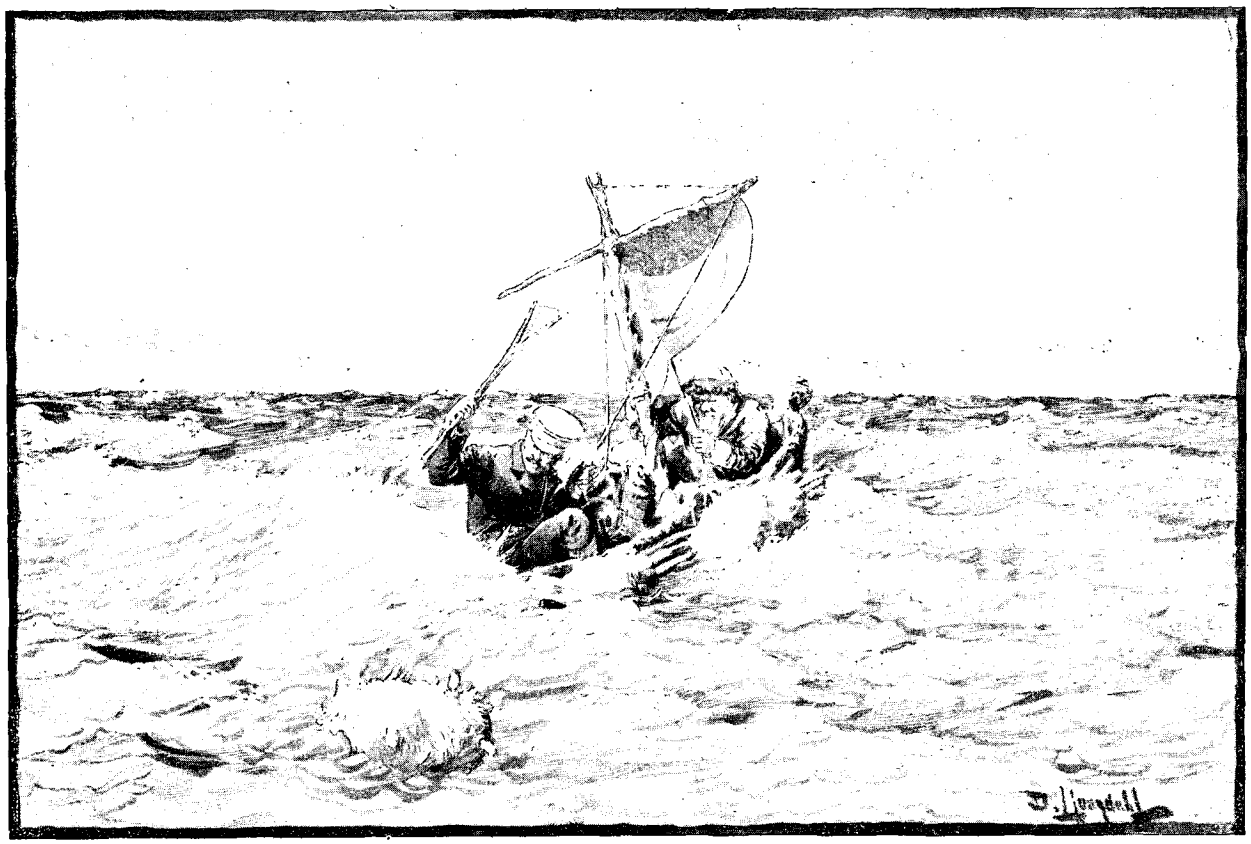
Le 17 avril je livrai assaut au Mouz-Tag-Ata (7 800 mètres), mais, à l'altitude de 5 336 mètres, une tourmente de neige m'obligea à la retraite. Je redescendis dans la vallée, rendu presque aveugle par une inflammation de l'iris de l'œil. Après quelques jours d'attente, aucune amélioration ne se produisant dans mon état, je pris le parti de gagner Kachgar pour m'y soigner et m'y reposer pendant quelques semaines. Arrivé très malade à Bouloun-Koul, je me disposai à séjourner dans cette localité, lorsque le chef de la forteresse chinoise m'ordonna de décamper. Incapable de résister à cette sauvage mise en demeure, je dus m'exécuter. C'est un des rares incidents désagréables qui me soient survenus au cours de mon voyage en Chine ; plus tard, tout au contraire, je reçus des mandarins de nombreuses marques de sympathie et trouvai toujours en eux un concours empressé. Pendant mes campagnes suivantes, j'appris à connaître les Chinois sous un jour tout à fait différent de celui sous lequel on les représente généralement.

Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)

CAMP DE DALAÏ-KOURGANE.
DESSIN D'AURÈCHE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



NAVIGATION SUR LE PETIT KARA-KOUL (PAGE 527). — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

III

Kachgar. — Le Consul général de Russie Petrovsky. — Un dîner chez le *Tao-taï*. — Départ.

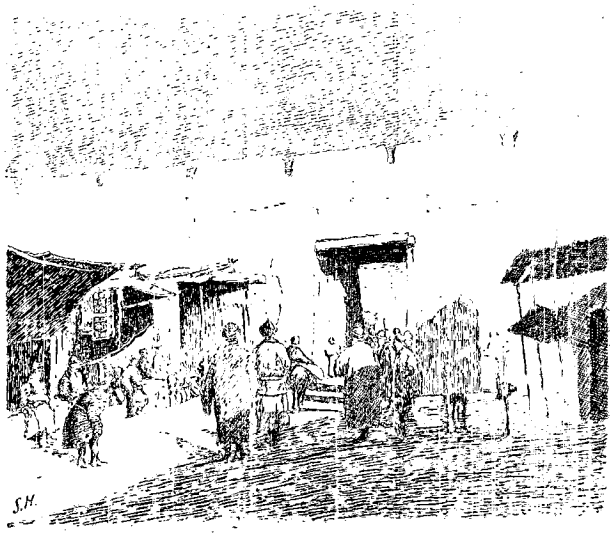
FEMME KIRGHIZE DU PETIT KARA-KOUL.
DESSIN DE MIGNON,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

Je restai sept semaines à Kachgar pour me remettre de mon iritite et pour classer mes notes. Comme dans mon précédent voyage en 1890, le Consul général de Russie, M. Petrovsky, m'offrit l'hospitalité la plus large et la plus affectueuse. Une figure singulièrement intéressante et sympathique que celle de cet agent politique. D'une habileté consommée, il a su acquérir, pour le plus grand profit de son pays, un prestige considérable par les qualités si diverses de son esprit et par sa connaissance profonde des Orientaux. Les musulmans le regardent comme le véritable successeur de Diaggataï Khan ; de l'avis même du *Tao-taï* de Kachgar, l'autorité du Consul général de Russie sur les indigènes serait égale à la sienne. Mon ami M. Petrovsky est non seulement un diplomate avisé, mais encore un savant très distingué, auteur d'intéressantes recherches archéologiques et historiques dans la Chine occidentale, et il consacre à l'étude tous ses loisirs.

Kachgar est ce qu'on appelle, dans le style des chancelleries, un poste d'observation ; aussi le gouvernement anglo-indien y entretient-il également un représentant. Lors de mon séjour, l'agent britannique était M. Macartney, un orientaliste du plus haut mérite. La petite colonie européenne comptait en outre madame Petrovsky, M. Loutch, secrétaire du Consulat russe, deux officiers et cinquante Cosaques, enfin trois missionnaires, tous les trois personnages très singuliers. C'était Adam Ignatiev, un gentilhomme polonais qui avait eu les aventures les plus extraordinaires, le Père Hendricks, un

1. *Suite. Voyez p.* 505.

Hollandais polyglotte, — il parlait douze langues, — enfin le père Johannes, un Turc d'Erzeroum converti. Après avoir prêché l'Islam, Johannes, pris un beau jour de doute sur la vérité du Coran, avait abjuré la foi de Mahomet. Baptisé à Tiflis par un prêtre arménien, il suivit ensuite à Stockholm un missionnaire suédois et, après un séjour de deux ans en Scandinavie, il avait été envoyé par ses supérieurs à Kachgar. Sa ferveur chrétienne était maintenant aussi ardente que jadis son fanatisme musulman, mais ce beau zèle évangélique restait infructueux auprès des anciens coreligionnaires de ce singulier apôtre. Pour occuper ses loisirs, Johannes avait entrepris une traduction de l'Évangile en langue turque. Aucun des différents missionnaires établis dans la ville n'avait du reste obtenu le moindre résultat. Tous les trois prêchaient dans le désert.

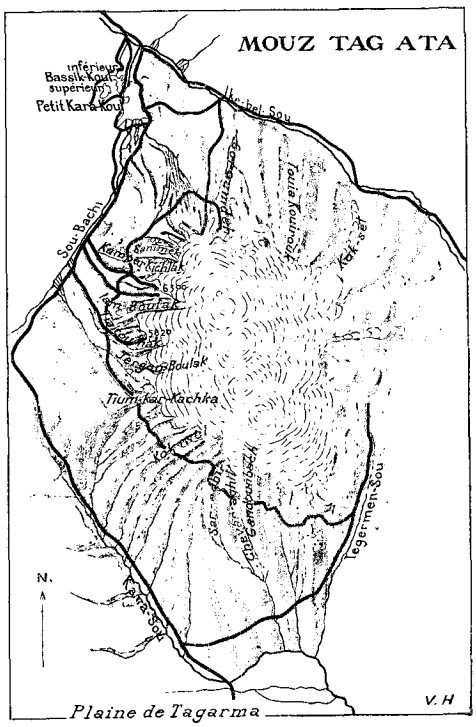


PORTE DE KACHGAR. — DESSIN DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Une fois rétabli, j'allai faire en grande pompe une visite au *Tao-taï*. Pour la circonstance, je revêtis mon habit noir, et, dans ce singulier costume pour un cavalier, je me rendis au *Yamen*, escorté par un peloton de Cosaques. Le *Tao-taï* vint me recevoir à la porte d'entrée et me conduisit à la salle d'audience, où nous nous assîmes autour d'un thé servi sur une petite table carrée. Pendant deux heures ce fut de part et d'autre un assaut de politesses et de compliments à la mode orientale. Au milieu de toutes ces congratulations, je saisis toutefois l'occasion de me plaindre, en termes très mesurés, mais très fermes, de la conduite du commandant de Bouloun-Koul, laissant entendre au *Tao-taï* que j'adresserais en haut lieu de justes réclamations. Tout ému, mon interlocuteur me pria de ne pas mettre à exécution ce projet et me promit de donner des instructions pour que je ne fusse plus désormais inquiété.

Le lendemain, ce haut fonctionnaire me rendit ma visite au Consulat, et quelques jours plus tard me convia à un dîner de gala avec tout le personnel de la mission russe.

Les invitations chinoises sont envoyées seulement un jour ou deux à l'avance. Si vous acceptez, vous conservez la carte que vous a adressée votre hôte, sinon vous la retournez. La réunion est-elle indiquée pour midi, n'arrivez pas avant deux heures ; auparavant vous trouveriez votre amphitryon endormi et ses gens affairés à la préparation du festin. Lorsque tout est prêt pour la réception, un domestique se présente à votre domicile avec la carte de son maître. C'est pour l'invité le signal de s'habiller. Inutile encore de vous hâter.



CARTE DU MASSIF DE MOUZ-TAG-ATA.

Nous nous rendîmes à la convocation du *Tao-taï* en cortège tout à fait imposant. En tête chevauchaient l'*Aksakal* (chef) des marchands russes de Kachgar en costume de cérémonie, et un Cosaque portant le fanion du Consulat ; derrière avançait une superbe calèche dans laquelle M. Petrovsky et moi avions pris place et qu'escortaient les deux officiers et Ignatiev. Un peloton de douze Cosaques en grand uniforme blanc fermait la marche.

Après les compliments de bienvenue, le *Tao-taï* nous conduisit dans un pavillon au milieu des jardins, où devait être servi le repas. Selon les règles de l'étiquette chinoise, notre hôte, avant de nous remettre nos verres et nos bâtonnets, les porta à son front, puis secoua chaque siège pour nous montrer sa solidité en faisant mine de l'épousseter. Ces manèges préliminaires terminés, de nombreux serviteurs entrèrent dans la pièce et déposèrent sur la table une quantité de soucoupes garnies. Pas un seul instant ce va-et-vient ne s'arrêta ; à peine un service était-il devant nous qu'immédiatement il était remplacé par un autre. Le menu se composait de pas moins de quarante-cinq plats empruntés aux espèces les plus singulières du monde animal et végétal, et accommodés suivant les procédés les plus bizarres. Il y avait, par exemple, des

CAMP KIRGHIZ. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

salamandres cuites, des cartilages rôtis, des peaux et des nageoires de poisson enveloppées de sauces douteuses, etc. La pièce de résistance était un salmis de jambon au sucre, accompagné de thé et d'eau-de-vie chinoise bouillante. Seul d'entre nous Ignatiev soutint l'honneur de l'Europe dans ce tournoi gastronomique, et par sa capacité d'absorption excita l'étonnement des Chinois eux-mêmes. Notre ami mangea des quarante-cinq plats et but, sans broncher, dix-sept tasses d'eau-de-vie chinoise, le plus affreux tord-boyaux que je connaisse. Pour en avoir absorbé une goutte, il me semblait avoir avalé de l'acide sulfurique. Après trois heures de ce régime, Ignatiev sortit de table, la tête aussi libre que s'il eût été à jeun. Pendant tout le repas, deux enfants exécutèrent des danses aux accords monotones d'un orchestre composé de tambours, de flûtes et de chanteurs. Aussitôt le dernier plat enlevé, suivant l'usage chinois, nous prîmes congé de notre amphitryon. Ce fut pour nous une véritable délivrance ; depuis longtemps nous attendions ce moment avec impatience, celui-ci pour allumer un cigare, celui-là pour avaler un verre d'eau glacée, afin d'activer la digestion des quelques mets auxquels il avait goûté du bout des lèvres.

Suivant les conseils du consul Petrovsky, je modifiai complètement mon programme de voyage. Au lieu de traverser l'Asie d'un seul trait, comme j'en avais tout d'abord formé le dessein, je me décidai à prendre Kachgar comme centre d'opérations et à entreprendre de cette ville une série d'explorations après lesquelles je reviendrais à mon point de départ pour me ravitailler et pour me débarrasser de mes collections. Une fois seulement que j'aurais résolu les différents problèmes géographiques dont je voulais poursuivre l'étude dans la Chine occidentale, je m'acheminerais vers le Thibet et de là vers Pékin.

La chaleur rendant en cette saison très difficile, sinon même impossible, une expédition dans le bassin du Tarym, je résolus de consacrer l'été à la reconnaissance du massif du Mouz-Tag-Ata, que la maladie m'avait obligé d'interrompre, et, le 21 juin, je reprenais le chemin du Pamir.

IV

Un Mathusalem kirghiz. — Une *baïga*. — Le petit Kara-Koul et les Bassik-Koul. — Tentatives d'ascension au Mouz-Tag-Ata.

Sous l'ardeur finissante d'une journée embrasée, ma caravane avance à pas lents dans le bruissement des saules et des peupliers qui bordent la large chaussée..... Au sortir de Kachgar, un grand mouvement passe sur la route à travers des tourbillons de poussière. Des mandarins roulent dans de petites voitures bleues attelées de mules tintantes de grelots ; des officiers et des soldats galopent en troupes bigarrées ; plus loin, des *arba* chargées de Sartes et de Chinois avancent entre de longues files de chevaux et de chameaux, au milieu d'un va-et-vient de mendiants et de colporteurs, tandis que dans l'eau bourbeuse des fossés grouillent des troupes d'enfants.

Pour parvenir à la base du Mouz-Tag-Ata je remontai la vallée du Keng-Kol. Cet itinéraire, suivant une région particulièrement tourmentée, fut très pénible. Seulement le 8 juillet j'arrivai à Tagarma, dans la vallée du Sarik-Kol, et quelques jours plus tard à Sou-Bachi, au campement de Togdasine Beg, le chef kirghiz qui

m'avait si bien accueilli trois mois auparavant. Ces Kirghiz sont les gens les plus heureux de la terre, vivant au milieu de leurs montagnes dans une liberté absolue, à l'abri des tracasseries administratives et fiscales; ces indigènes appartiennent à la catégorie aujourd'hui très peu nombreuse des hommes qui ne payent pas d'impôt. La seule restriction imposée par les Chinois à l'indépendance de ces nomades est la défense de passer la frontière et de conduire leurs troupeaux sur le territoire russe. Les Célestes, redoutant les empiétements de leur puissant voisin, s'efforcent de tenir fermées les passes du Pamir, et à cet effet ont établi plusieurs postes dans la vallée du Sarik-Kol, à Bouloun-Koul, à Sou-Bachi, et à Tach-Kourgane. Les garnisons en sont très faibles, en dépit des affirmations contraires des intéressés.

Pendant quatre mois je vécus au milieu des Kirghiz, habitant leurs iourtes, partageant leur nourriture, comme eux courant le pays tantôt à cheval, tantôt sur des yaks. Finalement, ainsi qu'ils le disaient eux-mêmes en riant, je me transformai presque en Kirghiz. Ces pasteurs remarquèrent bientôt la sympathie qu'ils m'inspiraient, et en toute occasion s'efforcèrent de me prouver combien ils étaient touchés de ce sentiment. De très loin ils venaient me faire des visites, m'apportant toujours, suivant les usages du pays, des provisions qui m'étaient très utiles pour le ravitaillement de ma caravane, et, dès que j'approchais d'un camp, des escouades de cavaliers arrivaient à ma rencontre et m'escortaient jusqu'à la tente du *beg*.

Avant mon départ pour le Mouz-Tag-Ata, Togdasine Beg organisa en mon honneur une grande fantasia — une *baïga* dans la langue indigène — à laquelle furent conviés les habitants des environs. Toute la matinée du 11 juillet, des groupes pittoresques s'acheminèrent vers la plaine d'Irik-Yak, où devait avoir lieu la fête. A mon tour, vers midi, je me mis en marche, suivi par quarante-deux cavaliers vêtus pour la circonstance de costumes éclatants. Le bleu se mêlait au rouge, le vert au blanc, le jaune au violet, et ces tons violents flambaient dans un éblouissement de soleil intense. Au milieu de cet escadron étincelant, seul j'apportais une note triste et laide. Pour compenser la médiocrité de mon vêtement et pour donner à mes amis une haute idée de ma personne, je passai autour du cou une grosse chaîne en laiton; bien astiquée, elle prit l'éclat de l'or aux yeux naïfs des indigènes, et sa possession m'assura la considération que mon piètre accoutrement aurait pu me faire perdre dans une si brillante société.

Sur le terrain de la fantasia je fus reçus par Khoat Beg, un vieillard de cent onze ans. Il était campé sur son cheval, aussi solide qu'un jeune homme; s'il n'avait été légèrement courbé, nul n'eût pu le croire aussi âgé. Quelques mois plus tard, il franchit sans difficulté un col de plus de 4 800 mètres. Tous les naturels lui témoignaient le plus grand respect, et, dès qu'ils arrivaient devant lui, sautaient à bas de leurs montures pour le saluer. Ce centenaire avait sept fils et cinq filles, quarante-trois petits-enfants et seize arrière-petits-enfants. Dans le cours de sa longue existence, Khoat Beg n'avait pas eu moins de quatre épouses kirghizes et de cent femmes sartes achetées à Kachgar et renvoyées ensuite lorsqu'elles avaient cessé de plaire à ce sultan nomade.

..... Un grand mouvement annonce le commencement de la *baïga*. On lâche un bouc, aussitôt un indigène se jette sur lui et lui arrache la tête. Une fois la pauvre bête étendue sans mouvement sur le sol, du bout de la plaine arrive à fond de train toute la troupe des Kirghiz. Dans un nuage de poussière

DÉPART POUR L'ASCENSION DU MOUZ-TAG-ATA (PAGE 524). — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

RASSEMBLEMENT DES CAVALIERS AVANT LA « BAÏGA ». — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

quatre-vingts cavaliers se précipitent sur le cadavre et, cramponnés à leurs selles, essayent de le ramasser par terre. La mêlée est effroyable. Profitant d'une bousculade qui a écarté les compétiteurs les plus ardents, un Kirghiz parvient à saisir la dépouille du bouc, mais au même instant il est culbuté..... Il va être écrasé, lorsque d'un bond il réussit à sauter sur sa monture. Afin de se frayer un passage, les hommes restés aux derniers rangs tirent en arrière les chevaux de leurs rivaux, les frappent sur le front avec le manche de leur fouet, et en même temps tentent de désarçonner leurs voisins. Tout à coup, au milieu de la confusion, survient un second escadron de concurrents, celui-là monté par des yaks. Piqués par les cornes de ces animaux, les chevaux se cabrent et se rejettent en arrière. Après un combat terrible, les nouveaux assaillants sont repoussés, et la lutte reprend de plus belle entre les cavaliers. Enfin l'un d'eux parvient à fendre le rempart de chevaux et d'hommes qui se bousculent autour de la peau de bouc, se penche rapidement vers le sol et, avant que les autres aient eu le temps de l'écarter, enlève l'enjeu de la lutte. Aussitôt il pique des deux, parcourt ventre à terre la plaine et, suivi de tous ses camarades, charge au galop droit sur la troupe des spectateurs. Arrivé à quelques pas de notre groupe, l'escadron fait une conversion, tandis que le vainqueur jette à mes pieds le trophée de sa victoire.

Après cette *fantasia*, j'allai étudier la région lacustre située dans la vallée inférieure du Sou-Bachi. Entre les escarpements sauvages du Mouz-Tag-Ata et de la puissante chaîne du Sarik-Kol, la nappe du petit Kara-Koul luit étincelante, telle qu'une gemme enchâssée au milieu de pierres brutes, et de tous les sommets environnants on la voit éclairer de ses reflets brillants l'étendue sombre de la vallée. Dans le cours d'une même journée, ce paysage, d'une saisissante grandeur, prend les aspects les plus dissemblables. Souvent, à quelques heures d'intervalle, les changements d'éclairage sont tellement grands que vous vous croyez brusquement transporté dans une autre région. Le matin, le ciel est d'une sérénité merveilleuse et l'air absolument calme. Sur un azur immaculé, le Mouz-Tag-Ata élève sa coupole marmoréenne dans un éblouissement de lumière, et à ses pieds le Kara-Koul demeure immobile, assoupi dans le silence de la grande chaleur. Plus tard, vers le Nord, l'horizon du Pamir se couvre d'une grisaille ; de gros nuages arrivent en longues traînées rapides et éteignent bientôt le joyeux ensoleillement ; de terribles rafales éclatent; en quelques instants la nappe bleue passe au vert de mer et se couvre d'un floconnement d'écume. Pendant une heure, la tempête fait

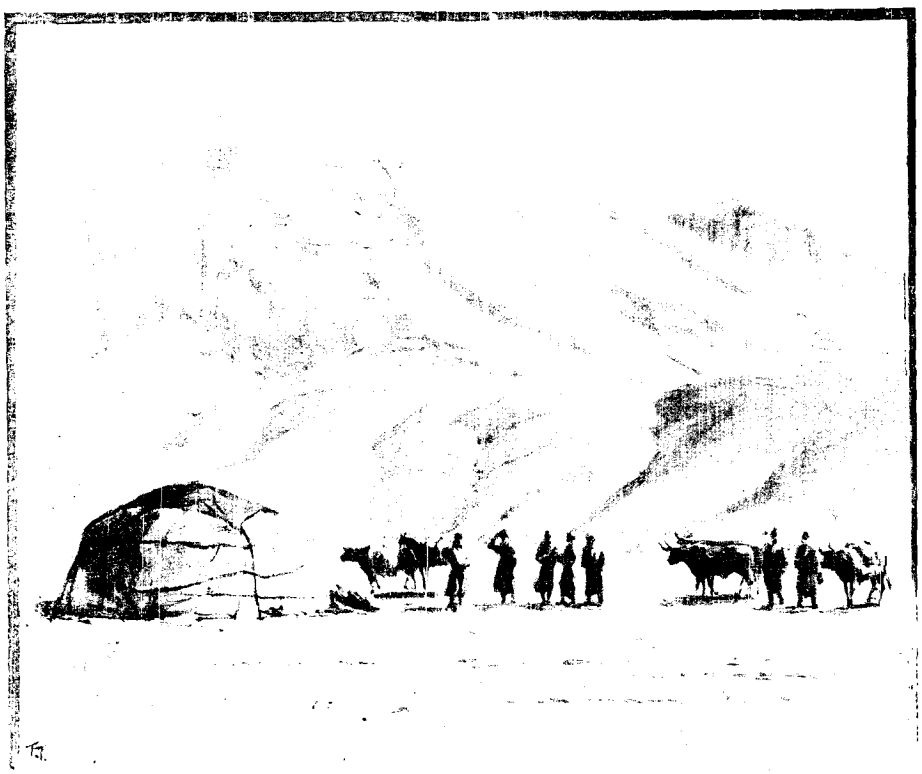
*

rage; puis, dès que la brise mollit, ce sont des trombes de grêle et des ondées diluviennes. Le soleil reparaît ensuite aussi brusquement qu'il s'était voilé auparavant. Dans la soirée, le ciel noircit de nouveau, et le vent d'Est se lève, chassant d'épais tourbillons de poussière qu'il apporte du désert de Gobi. Une pluie de sable étend sur toute la région une obscurité de cataclysme. Les souvenirs de la Bible vous reviennent à la mémoire; il semble que la contrée va subir le même sort que les cités maudites de Sodome et de Gomorrhe. Dans aucun pays le temps n'est aussi inconstant et les tempêtes aussi fréquentes.

Les environs du petit Kara-Koul présentent tous les caractères classiques du paysage morainique. A chaque pas ce sont des amas de moraines, des polis glaciaires et des blocs erratiques. Dans la vallée de l'Ikebel-Sou, au flanc d'un de ces quartiers de roche, se trouvent sculptées cinq chèvres sauvages. Sur ce produit de l'art archaïque indigène les Kirghiz ne surent me donner aucun renseignement, sinon qu'il était très ancien. Ces matériaux détritiques appartiennent à des schistes cristallins, notamment à des micaschistes et à différentes variétés de gneiss provenant des hautes régions du Mouz-Tag-Ata. Cette énorme coupole a été le centre de la glaciation qui s'est étendue jadis sur tout le pays, comme aujourd'hui encore elle est le centre de dispersion des glaciers qui glissent sur ses pentes.

A quelques kilomètres au nord-ouest du petit Kara-Koul sont situés les Bassik-Koul, deux autres bassins morainiques. Sur les bords du Kara-Yilga, affluent de l'une de ces nappes, je fus témoin d'un singulier phénomène. Le torrent était complètement à sec, lorsque tout à coup j'entendis un clapotement. Aussitôt après, une nappe d'eau se répandait dans le lit de la rivière et, en quelques minutes, le remplissait complètement. Cette crue, quotidienne, paraît-il, à cette époque de l'année, est déterminée par l'arrivée subite des eaux provenant de la fusion des neiges sur la chaîne du Sarik-Kol.

Avant de raconter mes aventures au milieu des glaces du Mouz-Tag-Ata, deux mots sur la topographie de ce massif. Cette montagne est le point culminant de la chaîne du Mouz-Tag, qui prolonge vers le Nord-Ouest le Kouen-Loun, comme l'Hindou-Kouch forme l'extension occidentale du Karakoroum. S'élevant à 7 800 mètres, elle constitue une des plus hautes saillies du globe, et ne se trouve dépassée que par quelques crêtes de l'Himalaya et du Karakoroum. Son sommet est occupé par une puissante calotte de névé donnant naissance à un grand nombre de glaciers escarpés qui pendent sur ses flancs, pareils à d'énormes cataractes congelées. D'où son nom de Mouz-Tag-Ata, c'est-à-dire de père des monts de glace [1]. Les indigènes considèrent cette cime comme sacrée et, dès qu'ils l'aperçoivent, ils se prosternent pour lui adresser une prière. Dans leurs croyances, le Mouz-Tag-Ata serait le tombeau de Moïse et d'Ali. Après la mort du prophète musulman, un chameau blanc serait descendu du ciel et aurait emporté son corps au sommet du pic. Sur ce dôme neigeux, l'imagination kirghize place également le Paradis terrestre. Alors que jadis les hommes vivaient tous heureux, raconte la légende, une ville fut construite au haut de la montagne. Un beau jour, les communications avec le reste du monde ayant été détruites, les habitants de cette cité aérienne continuent, comme par le passé, à jouir de la plus parfaite félicité. Dans ce séjour bienheureux le printemps est



LE MOUZ-TAG-ATA VU DE L'OUEST. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

1. *Mouz :* glace ; *tag :* montagne ; *ata :* père (en langue kirghize).

TYPES KIRGHIZ, HOMMES ET FEMMES. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

perpétuel, les arbres restent toujours fleuris et chargés de fruits, et les femmes demeurent éternellement jeunes et belles.

Le 26 juillet, je m'acheminai vers le Mouz-Tag-Ata. Comme montures et comme bêtes de charge j'employai désormais des yaks. Ces bovidés réunissent à la sûreté du mulet et à l'endurance du chameau l'agilité du chamois, quoique leur démarche lourde n'annonce guère une pareille qualité. Sur les pentes de neige comme sur les pierres roulantes, ils réussissent à se maintenir en équilibre, alors que tout autre animal roulerait dans le précipice. De plus, ils offrent cet avantage de pouvoir porter des charges à des altitudes où la raréfaction de l'air arrête les chevaux.

J'explorai successivement les glaciers de Goroumdeh, de Kamper-Kichlak et de Yam-Boulak. Ce dernier, le plus considérable du massif, mesure une longueur de 9 kilomètres et une largeur d'un kilomètre. Ces études furent rendues particulièrement pénibles par le mauvais temps. Presque tous les jours éclataient des tourmentes de grêle ou des tempêtes de neige, et toutes les nuits le thermomètre s'abaissait au-dessous de zéro. En plein été, l'hiver faisait à chaque instant des retours offensifs.

Le 6 août, j'essayai de gravir le Mouz-Tag-Ata par l'escarpement dominant au Nord le glacier de Yam-Boulak.

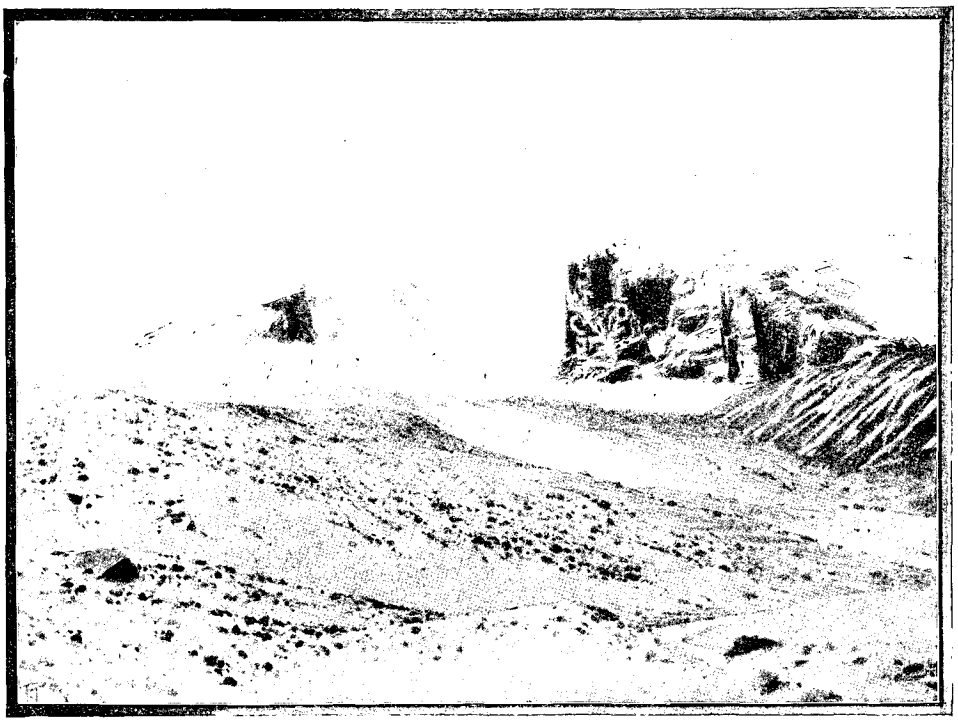
..... A partir de 5 100 mètres, la raréfaction de l'air fait des vides dans la caravane. Trois Kirghiz qui ont commis l'imprudence d'abandonner leurs montures défaillent, en proie à des maux de tête intolérables. Mes deux autres compagnons d'ascension se plaignent, eux aussi, de céphalalgie. Tant que je reste immobile, je ne ressens aucun malaise, mais, au moindre effort, je ne tarde pas à être indisposé. Rien que pour descendre de mon yak et ensuite pour me remettre en selle, j'éprouve de très violentes palpitations. Il y a quelques années, dans l'escalade du Demavend (Perse), à une altitude plus basse que celle où je me trouve maintenant, j'ai beaucoup plus souffert du mal de montagne, très certainement parce que je marchais. Si le corps n'est soumis à aucun effort pénible, si, par exemple, il est, comme ici, possible d'exécuter l'ascension sur une monture, on peut, sans être incommodé, atteindre une très grande hauteur.

Pendant que nous poursuivons péniblement notre route, de gros nuages se forment, et la brise du Sud-Ouest fraîchit en soulevant des tourbillons de neige poudreuse. Devant la fatigue de mes gens je prends le parti de faire halte (6 300 mètres). Les provisions déballées, aucun de nous ne sent le moindre appétit. Une soif ardente nous torture; les absorptions de neige auxquelles nous nous livrons, dans l'espérance de l'étancher, la rendent encore plus cuisante..... Les yaks, qui souffrent également du manque d'eau, lèchent le névé pour se rafraîchir.

GLACIER DE TERGEN-BOULAK.
DESSIN DE TAYLOR,
D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Du point où nous sommes arrêtés, le panorama est aussi grandiose qu'étendu. Par delà les montagnes du Sarik-Kol blanchissent, dans un lointain ensoleillé, les cimes neigeuses du Mourgabet du Trans-Alaï, tandis qu'à nos pieds s'ouvre la vallée du Sarik-Kol, toute mouchetée de lacs bleus. Au-dessus de nous apparaissent quatre pointements rocheux, et plus loin, au haut d'une large coupole de névé, le sommet septentrional du Mouz-Tag-Ata. Cette cime semble toute proche, mais la pente qui nous en sépare n'a pas précisément un aspect engageant. Très escarpée, coupée de crevasses, elle est, de plus, tapissée par une épaisse couche de neige qui paraît peu solide. Que sous le poids des yaks cette neige vienne à se détacher, nous serions tous entraînés dans une chute fatale par une avalanche irrésistible. En admettant même que l'ascension de cette déclivité soit possible, nous ne pourrions, épuisés comme nous le sommes,

la gravir et redescendre ensuite avant la nuit. Dans ces conditions la retraite devient donc nécessaire. Le 11 août, je livrai un nouvel assaut au Mouz-Tag-Ata, par le glacier de Tial-Toumak. Instruit par l'expérience, je me proposais, cette fois, d'exécuter l'escalade en deux jours; le premier, nous camperions à l'altitude de 6 000 mètres, et le lendemain essayerions d'atteindre le sommet. Dans cette pensée j'emportais une *iourte*, du combustible, des vivres, des peaux, des feutres, bref un matériel complet de campement. Tous ces bagages étaient chargés sur cinq yaks, tandis que quatre autres de ces animaux, choisis parmi les plus vigoureux de la vallée, portaient les ascensionnistes. D'autres indigènes marchaient derrière nous, armés de solides gourdins pour pousser en avant nos bêtes. Le bâton est le seul moyen d'action efficace sur le yak; le fouet, il le sent à peine, et lorsqu'on lui en applique un coup, il croit recevoir une caresse. Suivant l'escarpement dominant à l'Est le glacier de Tial-Toumak, nous attaquons la calotte supérieure à l'altitude de 4 750 mètres. La pente est rapide (24°); grâce à la neige qui recouvre la glace, nos montures ne glissent cependant pas. Plus haut, nos progrès sont entravés par un labyrinthe de crevasses; heureusement, elles sont trop étroites pour engloutir les yaks, lorsqu'un « pont » cède sous leur poids. Sur un pareil terrain l'équitation n'était pas précisément agréable, mais, pour ménager nos forces en vue de l'assaut final, j'étais résolu à n'abandonner nos montures qu'à la dernière extrémité.



LE GLACIER DE YAM-BOULAK. — DESSIN DE TAYLOR.

A mesure que nous nous élevons, l'épaisseur de la neige augmente, et la marche devient de plus en plus difficile. Tout à coup le yak en tête de la caravane disparaît presque complètement dans une fente. La pauvre bête ne se trouve plus retenue au-dessus du gouffre que par les sacs dont elle est chargée. Ayant conscience du danger qu'elle court, elle reste absolument immobile jusqu'à ce que nous venions à son secours. Nous lui passons autour du corps et de la tête des cordes sur lesquelles tirent les autres yaks, et seulement après un long travail l'animal est remis sur pieds. Quelques instants plus tard, la même aventure arrive à un Kirghiz; heureusement il a la présence d'esprit d'étendre les bras et de se maintenir ainsi sur l'orifice du trou.

Un peu plus loin, une crevasse large de 3 à 4 mètres et creuse de 6, dont le fond est rempli par un énorme amas de neige, coupe le glacier dans toute sa largeur et nous ferme l'accès du dôme supérieur. Encore une fois nous voici condamnés à la retraite, à l'altitude de 5 820 mètres.

Après cette pénible ascension, nous nous reposâmes un jour. Pendant que mes hommes allaient prendre part à un festin chez un tadjik établi aux environs, je restai au campement, seul avec mon chien. Le vent soufflait en tempête, enveloppant le paysage d'une grisaille hivernale; aussi, combien agréable me semblait l'abri de la tente sous ce jour triste et froid! Dans ma solitude, une douce sensation de repos m'enveloppait, et dans ce calme venant après les agitations des jours précédents une paix profonde me pénétrait d'un bien-être exquis. Durant les trois ans et demi qu'a duré mon voyage, jamais je n'ai eu la moindre impression d'isolement. J'avais du reste trop de travail pour avoir le temps de rêver. En route, j'étais sans cesse occupé par les observations les plus diverses, et, lorsque la pluie ou la neige m'obligeait à rester sous la tente, toute la journée je travaillais à mettre au net mes notes et mes croquis. Afin de donner au lecteur une idée complète de mon existence, je dois ajouter quelques détails sur mon régime alimentaire. Je ne faisais que deux repas, toujours composés des mêmes plats. Après avoir, au début de la campagne, mangé matin et soir du mouton rôti,

je ne tardai pas à en être dégoûté, et désormais, pendant deux ans et demi, mon ordinaire se composa de riz et de thé. Seulement, dans les grandes circonstances, je m'accordais le luxe d'une boîte de conserves.

Le 16 août, quatrième tentative au Mouz-Tag-Ata, dans la même direction que celle suivie le 6. Cette fois également, dans le dessein de bivouaquer à une grande altitude, j'emporte une iourte et du combustible.

Reprenant la piste laissée par la caravane lors de notre précédente ascension, nous avançons rapidement, et à quatre heures du soir établissons le campement à l'altitude de 6 300 mètres, au point où nous avions rebroussé dix jours auparavant. Notre abri est trop exigu pour nous loger tous, et trois hommes devront dormir dehors. Cette perspective ne les effraye nullement, habitués qu'ils sont aux températures polaires de l'hiver asiatique. Au début, tout le monde est gai; les conversations sont animées ; à chaque instant résonnent de longs éclats de rire. Mais peu à peu le silence se fait, et un voile de tristesse s'étend sur la caravane. L'un après l'autre, nous commençons à ressentir les effets de la raréfaction de l'air. Nous éprouvons des douleurs de tête intolérables, des bourdonnements d'oreilles et une complète inappétence. Même le thé, qui était toujours pour nous un agréable réconfort, n'excite pas la moindre envie. Deux Kirghiz sont si gravement indisposés qu'ils doivent redescendre.

..... La nuit est superbe. Dans un ciel d'un bleu sombre la lune se lève, jetant des feux aveuglants comme le reflet d'un bouclier d'argent frappé par le soleil. L'œil étonné peut à peine soutenir son éclat. Autour du campement, c'est un extraordinaire scintillement, un étincellement de milliards de petits cristaux de glace qui brillent comme une poussière de vers luisants. Au milieu de ce rayonnement blanc et tranquille, l'escarpement situé de l'autre côté du glacier de Yam-Boulak dessine sa colossale silhouette noire avec une netteté parfaite, tandis que dans le fond du précipice l'énorme courant de glace étend sa lividité cadavérique... Par moments résonne une détonation sourde ou un tonnerre lointain, produit par la formation d'une crevasse ou par le glissement d'une avalanche, puis tout redevient silencieux, de ce grand silence de nature morte qui s'entend comme une harmonie poétique et qui peu à peu vous pénètre et vous enveloppe en vous faisant passer un frisson d'effroi.

..... Aucun de nous ne peut un seul instant fermer l'œil. Les peaux dont nous sommes recouverts nous semblent d'un poids intolérable, et la position horizontale aggrave encore notre état. Sans cesse les hommes se plaignent, qui de douleurs de tête, qui de suffocations. D'heure en heure le froid devient plus intense (le thermomètre s'abaissa à — 12°), et la violence du vent augmente. Mais les nuits les plus longues ont une fin, et après de tristes heures d'attente anxieuse, le soleil paraît. Hélas! pas plus que les précédents, ce jour-là ne devait nous donner la victoire.

LANCEMENT DU CANOT SUR LE PETIT KARA-KOUL. — DESSIN D'OULLVAY, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

..... Le vent souffle en tourmente, soulevant d'épais nuages de neige poudreuse. A travers ces tourbillons il serait impossible de choisir la route au milieu des crevasses qui déchirent le glacier. De plus, malades et abattus, nous sommes incapables du moindre effort. Dans ces conditions poursuivre l'ascension serait une folie. Je prends donc le parti d'attendre. Le froid est très vif ; ni fourrures ni feutres ne protègent contre l'âpreté d'une pareille bise, et dès qu'on est resté une minute dehors, immédiatement on rentre dans la iourte. A midi, la tempête ne se calmant pas, je donne l'ordre de la retraite, et, le soir même, nous arrivions dans la vallée. La raréfaction de l'air nous avait tous tellement éprouvés que pendant un jour encore nous fûmes dans un état de malaise vague. Nous nous sentions faibles comme à la

suite d'une longue maladie. En dépit de ces échecs, je ne crois pas le Mouz-Tag-Ata inaccessible. La route qui présente les plus grandes chances de succès est celle suivie dans nos tentatives du 6 et du 16 août. Après avoir établi sur l'arête un dépôt à la hauteur de 4 500 mètres, on poursuivrait le lendemain l'escalade, en se servant de yaks jusqu'à la plus haute altitude possible. Dans cette direction le terrain ne m'a pas paru présenter d'obstacles insurmontables pour un alpiniste. On arriverait ainsi au sommet Nord, et de là par une crête au point culminant.

CAMPEMENT À 6 300 MÈTRES D'ALTITUDE.
DESSIN DE MIGEON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

V

Une excursion à Pamirsky Post et dans le Pamir Alitchour.

Après cette ascension j'allai me ravitailler au poste du Pamir, situé à une distance d'environ 130 kilomètres. L'entreprise n'était pas facile; les Chinois, me regardant comme un espion russe, surveillaient tous mes mouvements. Il s'agissait donc d'échapper à leur vigilance sans éveiller leurs soupçons. Après avoir fait répandre par mes amis kirghiz le bruit de mon départ pour la partie méridionale du massif, je cachai tous mes bagages, et dans la nuit du 19 août, accompagné seulement de trois hommes, je m'acheminai vers le col de Mouz-Karaou. Cette route est gardée par un petit poste. Heureusement, lors de notre passage, aucune sentinelle ne veillait. Certains de recevoir une bonne correction si nous avions été arrêtés, les Kirghiz ne retrouvèrent leur entrain que lorsque nous fûmes hors d'atteinte des Chinois. Deux jours de marche rapide, et nous arrivions à Pamirsky Post, où mon excellent ami le capitaine Saïtsev me reçut avec une cordialité dont je garderai toujours le souvenir.

Les jours suivants, j'entrepris une excursion dans le Pamir Alitchour jusqu'au Iechil-Koul, grand lac formé par l'Alitchour-Daria. Sur le versant Nord de la chaîne qui sépare cette dernière vallée de celle du Mourghab, le capitaine Saïtsev a fait entreprendre d'intéressants essais de culture. Ici, à l'altitude de 3 300 mètres, le froment, les raves et les radis viennent parfaitement à maturité. Au bord de l'Alitchour-Daria, près du *rabat* (refuge) de Soumé, signalons une source sulfureuse dont la température s'élève à + 60°,6.

De retour à Pamirsky Post, je filais immédiatement pour le Sarik-Kol, sur la foi de graves nouvelles apportés en mon absence par des Kirghiz. Les Chinois, disait-on, s'étant aperçus de mon départ, avaient infligé trois cents coups de bâton à Togdasine Beg pour le punir de ne leur avoir pas révélé ma fugue. Peut-être, en même temps, s'étaient-ils emparés des bagages et des collections laissés entre les mains de ce fidèle ami? Mes craintes étaient heureusement vaines. Les gardiens de la frontière n'avaient pas eu connaissance de mon départ, et Togdasine Beg n'avait été nullement inquiété. Tout le récit des Kirghiz était dû à leur imagination féconde.

Après avoir consacré une quinzaine à des études topographiques autour du Mouz-Tag-Ata, je regagnai les bords du petit Kara-Koul, afin d'effectuer des sondages dans cette nappe d'eau. L'exécution de ces opérations était d'autant plus difficile qu'aucune embarcation n'existait sur le lac, et qu'aux environs les bois de construction font complètement défaut. Dans toute la vallée de Sarik-Kol existent seulement, près d'un tombeau de saint musulman, six bouleaux rabougris; les couper eût paru aux Kirghiz le plus effroyable sacrilège. Pour trouver les matériaux convenables, il eût fallu entreprendre un voyage de plus de 150 kilomètres. Je ne désespérai pas cependant d'arriver à mes fins, et après quelques tâtonnements, je construisis un bachot au moyen d'une peau de cheval tendue sur une carcasse faite avec les perches d'une iourte. Un bâton solidement attaché à une traverse servit de mât, et une pièce de cotonnade, de voile. Cinq outres fixées sur les flancs et à l'arrière assuraient la stabilité de l'embarcation, à condition de ne marcher que par vent arrière. La construction de ce canot excita au plus haut point l'intérêt des naturels, et, lorsqu'il fut terminé, tous les

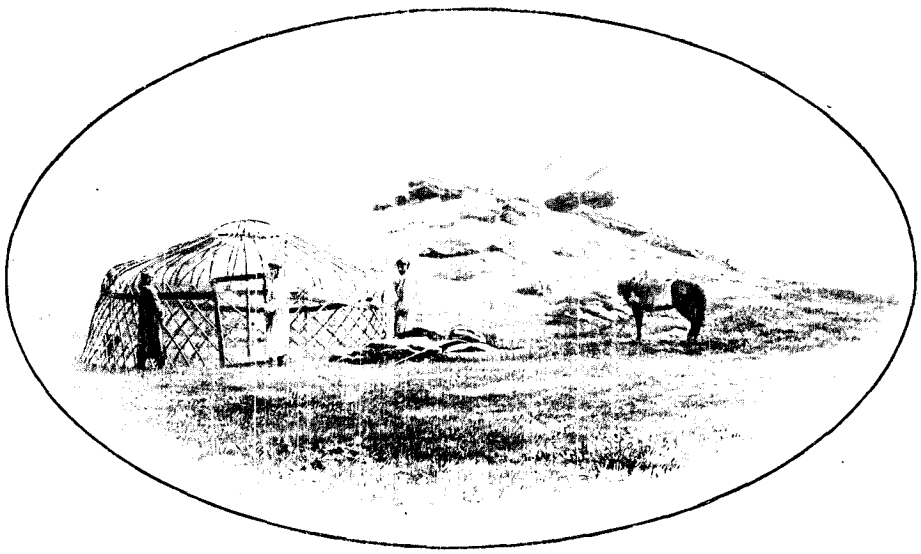
indigènes des environs vinrent assister à ses premières évolutions. Ma navigation sur le Kara-Koul fut pour les Kirghiz le grand événement de la saison, et le bruit de mes exploits nautiques se répandit bientôt dans le Pamir oriental. Lorsque je revins à Kachgar, tous les habitants nous interrogeaient sur les hauts faits de l'Européen qui, muni d'ailes, avait traversé le lac, après s'être envolé du sommet du Mouz-Tag-Ata.

Les Kirghiz, qui tout d'abord refusaient énergiquement de s'aventurer avec moi, s'enhardirent peu à peu et, l'un après l'autre, sollicitèrent l'honneur de faire une promenade en bateau. Aussi, lorsque j'entrepris les sondages, tout le monde s'offrit pour m'accompagner. Notre première croisière faillit cependant avoir une issue tragique. A peine à une centaine de mètres de la rive, éclate subitement un ouragan terrible. Avec une pareille embarcation, impossible de louvoyer dans le vent pour revenir à la côte; il faut fuir devant le temps et traverser la nappe d'eau dans toute sa largeur. En une minute, le lac est hérissé de grosses vagues comme une mer fouettée par la tempête. Un paquet d'eau enlève l'outre qui soutient l'arrière et remplit à moitié l'esquif. Malgré mes efforts pour parer leurs chocs avec l'aviron de queue, les lames deviennent de plus en plus menaçantes, et sous leurs assauts répétés les outres de tribord donnent des signes de faiblesse. Qu'elles viennent à se détacher ou à crever, c'en est fait de nous ! Avec cela, mon compagnon a le mal de mer; pour donner le change sur son état, il ne cesse de babiller, absolument comme le font en pareille occurrence les « terriens » qui n'ont pas le pied marin, dans l'espérance de cacher leurs angoisses. En ces circonstances critiques mon canot se comporta admirablement et, après une heure de navigation tourmentée, nous déposa sains et saufs sur le rivage.

Une fois l'étude du Kara-Koul terminée, je partis pour Kachgar, et le 19 octobre je prenais mes quartiers d'hiver dans l'hospitalière demeure du consul Petrovsky.

Résumé, d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)



CAMP A YAM-BOULAK (PAGE 524). — DESSIN DE SLOM, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

GROUPE D'ENFANTS À KACHGAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY, CONSUL GÉNÉRAL DE RUSSIE À KACHGAR.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

VI

De Kachgar à Laïlik. — Excursion au tombeau d'Ordan-Padchah. — Le Takla-Makane et le Mazar-Tag.

KAZIM-AKHOUN. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le 17 février 1895, je quittai Kachgar pour entreprendre une nouvelle campagne d'exploration. Cette fois, je me proposais de parcourir la partie du désert de Gobi comprise entre le Thian-Chan et le Kouen-Loun, qui est connue sous le nom de Takla-Makane. En 1885, Prejvalsky avait découvert à l'ouest du Khotan-Daria un groupe de collines appelé le Mazar-Tag. Sur la rive droite du Yarkand-Daria, au sud-est de la ville de Maral-Bachi, s'élève un massif portant le même nom; aussi, d'après les renseignements des indigènes, le célèbre voyageur russe avait-il tracé sur sa carte une chaîne de montagnes reliant ces reliefs à travers le désert. Mon expédition avait pour objet de vérifier l'existence de cette crête hypothétique et d'étudier cette région du Takla-Makane, qu'aucun voyageur n'avait encore visitée.

Par la vallée du Kizil-Sou ou Kachgar-Daria, je m'acheminai vers Maral-Bachi, accompagné de mon fidèle Islam-Bai et du nommé Kazim-Akhoun. Pour nous transporter, nous et nos bagages, j'avais loué deux *araba*, de grandes charrettes montées sur deux roues très hautes et recouvertes d'un toit en chaume. Garnie de pelleteries, fermée et tapissée intérieurement de feutre afin d'arrêter la poussière, celle dans laquelle j'avais pris place était relativement confortable.

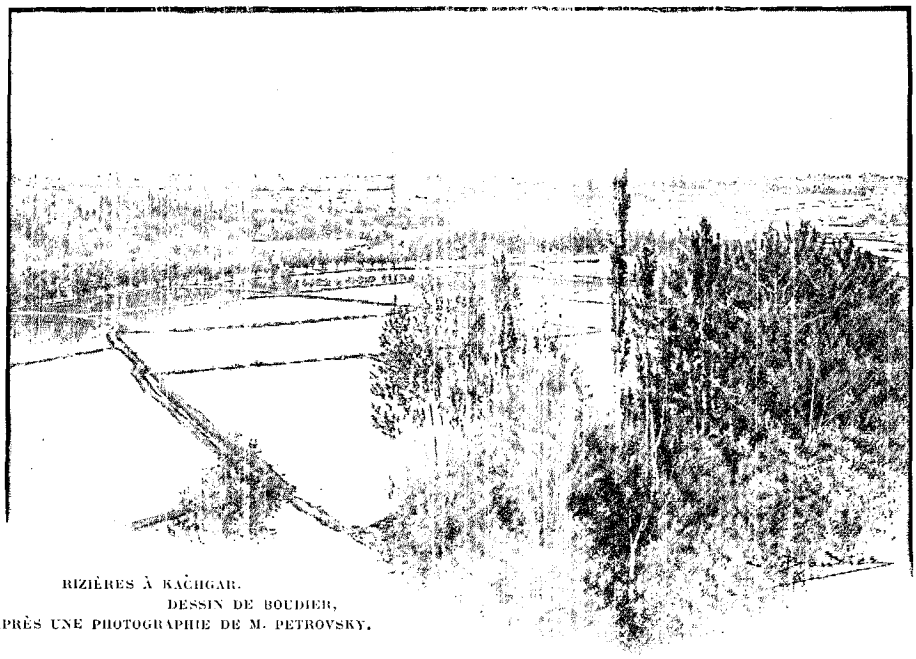
Cette route est suivie par de nombreuses caravanes qui transportent d'Ak-Sou à Kachgar du coton, du thé, des peaux et des tapis. Pour faciliter ces relations commerciales, le gouvernement du Céleste-Empire a installé de distance en distance des stations de poste. Chacun de ces relais est géré par un Chinois ayant sous ses ordres trois courriers musulmans. L'un sert de domestique, et les deux autres sont employés au transport des dépêches. Depuis l'ouverture de la ligne télégraphique établie le long de la route, grâce à l'initiative des Anglais, ce service a perdu une partie de son importance.

Quoique peu accidenté, le terrain est difficile. Un jour, les chevaux s'épuisent à traîner les véhicules à travers d'épaisses nappes de poussière très fine, et le lendemain nous nous embourbons. Au passage d'un

1. *Suite. Voyez p.* 305 *et* 317.

marais, la glace se brise sous le poids d'une des *araba*, et seulement après une heure de travail on parvient à la déhaler.

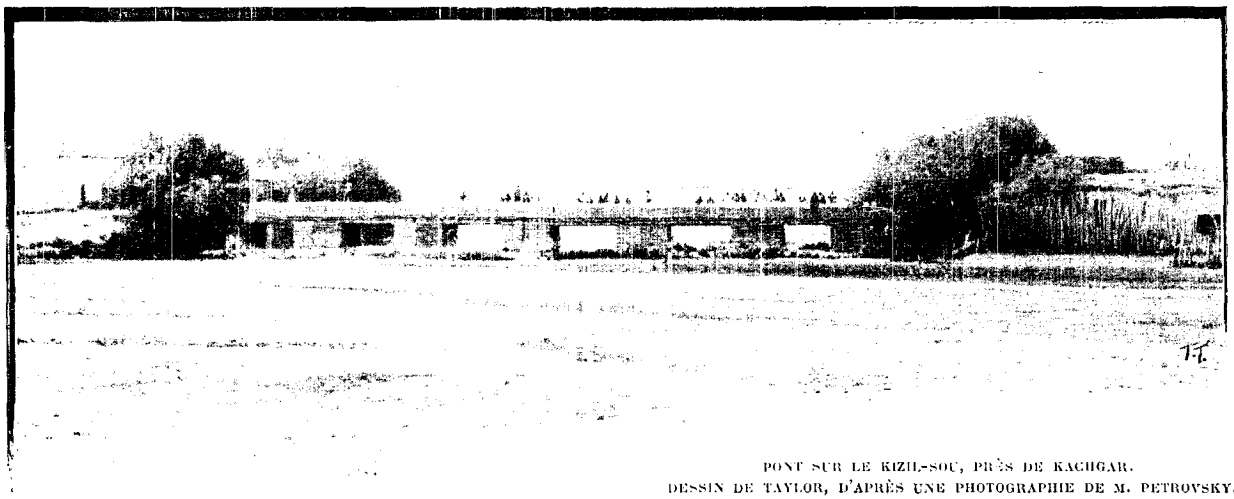
Le 23 février, la caravane arriva à Maral-Bachi. Cette ville, qui compte, assure-t-on, un millier de maisons, est habitée par des Doulanes. Cette population parle la même langue et professe la même religion que les autres naturels du Turkestan Oriental, mais présente un type ougrien plus accentué. Persuadés de l'existence de trésors dans le Takla-Makane, les indigènes s'intéressaient vivement à mes projets de voyage et, à ce propos, me narrèrent maintes légendes plus merveilleuses les unes que les autres. A titre d'exemple, j'en choisis une dans le nombre.



RIZIÈRES À KACHGAR.
DESSIN DE BOUDIER,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

Un jour, me conta un vieillard, un homme trouva dans une cité en ruine perdue au milieu des sables un monceau de lingots d'argent. Ravi de cette découverte qui lui assurait une vie facile jusqu'à la fin de ses jours, il chargea ces richesses sur son dos et prit aussitôt le chemin du retour. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'une troupe de chats sauvages l'attaqua et l'obligea à abandonner son butin. En vain, plus tard, avait-il essayé de retrouver ce trésor, toujours ses efforts étaient demeurés inutiles. Immédiatement alléchés par l'espoir du gain, nombre d'individus partirent pour le Takla-Makane; tous échouèrent également dans leurs recherches, plusieurs même ne reparurent jamais. D'après mon interlocuteur, malheur au voyageur qui, avant de s'engager dans les sables, n'aurait pas le soin d'éloigner les mauvais esprits! sans cesse il tournerait en cercle au milieu d'un dédale de dunes, et ne pourrait jamais retrouver son chemin.

De Maral-Bachi je visitai le Mazar-Tag, situé entre le Yarkand-Daria et le Kachgar-Daria. Dans un second groupe de collines qui s'élève au nord de ce dernier cours d'eau, je découvris une ville en ruine très curieuse. Les maisons accolées contre les parois de la montagne avaient l'aspect de nids d'hirondelles. La diversité des matériaux employés dans ces édifices indiquait deux périodes de construction : à l'époque la plus ancienne, on s'était servi de briques cuites, plus récemment d'argile séchée au soleil. La contrée est devenue stérile et déserte, sans doute à la suite d'un changement de cours du Kachgar-Daria. Un peu plus à l'Est, près de la station de Toumchouk, on rencontre les vestiges d'un monument carré mesurant dix mètres



PONT SUR LE KIZIL-SOU, PRÈS DE KACHGAR.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

de côté, probablement une mosquée. D'après leur style, ces constructions remonteraient au milieu du VIIIe siècle.

Pendant les deux jours que je consacrai à l'exploration de cette région, une tempête terrible fit rage, soulevant d'épais nuages de sable. Chargé de tourbillons de poussière, le ciel était sombre à midi comme un jour d'orage, et par moments les chevaux de l'*araba* disparaissaient complètement à mes regards.

De Maral-Bachi je gagnai ensuite Laïlik.

Avant de nous enfoncer dans le Takla-Makane, plusieurs semaines allaient être absorbées par les préparatifs de cette grande entreprise. N'ayant trouvé aucun chameau à Maral-Bachi, j'envoyai à Kachgar un courrier avec ordre d'en ramener huit bêtes vigoureuses et deux conducteurs ; en même temps, Islam-Bai partait pour Yarkand, afin d'acheter des citernes en fer, des provisions, ainsi que de l'huile et des noix de sésame pour nourrir les animaux.

Pendant l'absence de mes hommes, j'entrepris une excursion au tombeau d'Ordan-Padchah. Terem fut ma première étape dans cette région, qui auparavant n'avait jamais été visitée par des Européens. Terem signifie « lieu cultivé » ; jadis, en effet, au témoignage des habitants, ce pays produisait d'abondantes moissons. Un déplacement survenu dans la direction des cours d'eau a entraîné la ruine de la contrée. N'étant plus irrigués suffisamment, les champs sont devenus des landes stériles. Aujourd'hui la région n'est plus arrosée que par un canal issu du Gues-Daria, dont les apports sont maigres et intermittents. Les règlements établis par les autorités chinoises pour l'usage des eaux ne satisfont pas naturellement les riverains. Chacun voudrait pour soi seul toute la jouissance du canal sans se préoccuper de ses voisins.

PORTRAIT DU Dr SVEN HEDIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au delà de Terem commence le désert proprement dit. Dans cette solitude nous rencontrâmes une procession de quarante-cinq pèlerins, hommes, femmes et enfants, qui se rendaient au tombeau du saint. En tête du cortège marchait un joueur de flûte, flanqué de deux hommes tapant à tour de bras sur des tambours ; pour corser cette musique, de temps à autre les pieux voyageurs invoquaient en chœur Allah de toute la force de leurs poumons. Quinze d'entre eux portaient, en guise d'*ex-voto*, de longs bâtons garnis de chiffons. Arrivés devant le « Mazar », ces porteurs d'emblèmes entamèrent une danse religieuse.

Le pèlerinage au tombeau d'Ordan-Padchah est très fréquenté. Le nombre des visiteurs atteint en moyenne, l'hiver, dix ou douze mille, et l'été seulement cinq mille. Pour loger les fidèles, un hameau de huit maisons a été construit autour de l'oratoire. Le personnel religieux se compose d'un cheik, d'un iman, d'un *moutevelleh* et d'une vingtaine de serviteurs, tous nourris et entretenus par les offrandes des pèlerins.

Le Mazar proprement dit est formé par un entassement colossal de bâtons garnis de chiffons. Sans exagération, leur nombre peut être évalué à plusieurs mille, et la pyramide de leurs faisceaux s'élève à environ douze mètres.

Là également je fus assailli par une formidable tempête de sable *(bourane)*. Pendant trois jours, les tourbillons de poussière voilèrent complètement le soleil.

Le 15 mars, j'étais de retour à Laïlik. Le même jour Islam-Bai revenait avec les équipements et

les approvisionnements nécessaires pour la traversée du désert. Mon émissaire n'ayant pu acquérir aucun chameau à Kachgar, je renvoyai Islam-Bai à Yarkand, pour acheter coûte que coûte les animaux nécessaires à la caravane. De là un nouveau retard dans le départ de l'expédition, et seulement le 10 avril je m'acheminai vers le Takla-Makane. La caravane comprenait huit magnifiques chameaux et quatre hommes : Islam-Bai, deux chameliers, Mohammed-Chah et Kazim-Akhoun, enfin un indigène de Merket portant également le nom de Kazim-Akhoun, et auquel nous donnâmes le sobriquet de *Yolltyi* (guide), pour le distinguer de son homonyme. Cet homme affirmant connaître le désert pour y avoir cherché de l'or, je ne crus pas devoir prêter attention aux renseignements défavorables que plusieurs habitants me donnèrent sur lui. En pareil cas, nécessité fait loi. Nous emportions une quantité considérable de vivres, et 455 litres d'eau. D'après mes calculs, cette provision de liquide devait être suffisante pour vingt-cinq jours. Le personnel de l'expédition était complété par trois moutons, dix poules, un coq et deux chiens.

De Merket, nous nous dirigeâmes d'abord vers le Mazar-Tag, en suivant le Yarkand-Daria.

La première étape d'un voyage est toujours courte. Les hommes n'ayant pas encore l'expérience du paquetage, à chaque instant un sac ou une caisse mal assujettie menace de tomber, et toutes les dix minutes on doit faire halte pour modifier le chargement des bêtes. Une fois tout en ordre, les chameaux, qui depuis plusieurs jours n'ont pas marché, s'emballent en se livrant à une fantasia désordonnée. Il faut courir après eux, ramasser les bagages qu'ils ont semés dans leur course folle, et ensuite les remettre en place. Après plusieurs jours de route, l'humeur de ces animaux sera moins folâtre.

Le lendemain encore, une tempête de sable. On y voit à peine à quelques mètres devant soi.

..... La région prend un aspect désertique. La végétation devient très maigre; çà et là seulement quelques peupliers et quelques roseaux rabougris que nos bêtes de somme mangent au passage. En même temps, le sol se hérisse d'un labyrinthe de dunes irrégulières hautes de cinq à six mètres, orientées pour la plupart Nord-Sud. Pour ménager les chameaux, nous évitons, autant que possible, de gravir ces monticules. Leurs pentes sont généralement abruptes, et à plusieurs reprises les animaux chargés des citernes s'abattent en escaladant ceux de ces mamelons que nous n'avons pu tourner. Un avant-goût des difficultés qui nous attendent un peu plus loin. Quoi qu'il en soit, l'étape est de 21 kilomètres 3.

UN DERVICHE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

12 avril. — Route au Nord-Est, en suivant la lisière du désert. Toujours le même paysage ; des sables, des dunes ; de temps à autre un bout de steppe ou quelques peupliers. En plusieurs endroits la marche est rendue pénible par une épaisse couche de poussière très fine dans laquelle on enfonce comme dans du coton. Ailleurs, le sol est couvert d'efflorescences salines. Dans cette région, la nappe liquide souterraine se rencontre à une faible profondeur, et tous les soirs au bivouac, en creusant le sol, nous trouvons de l'eau.

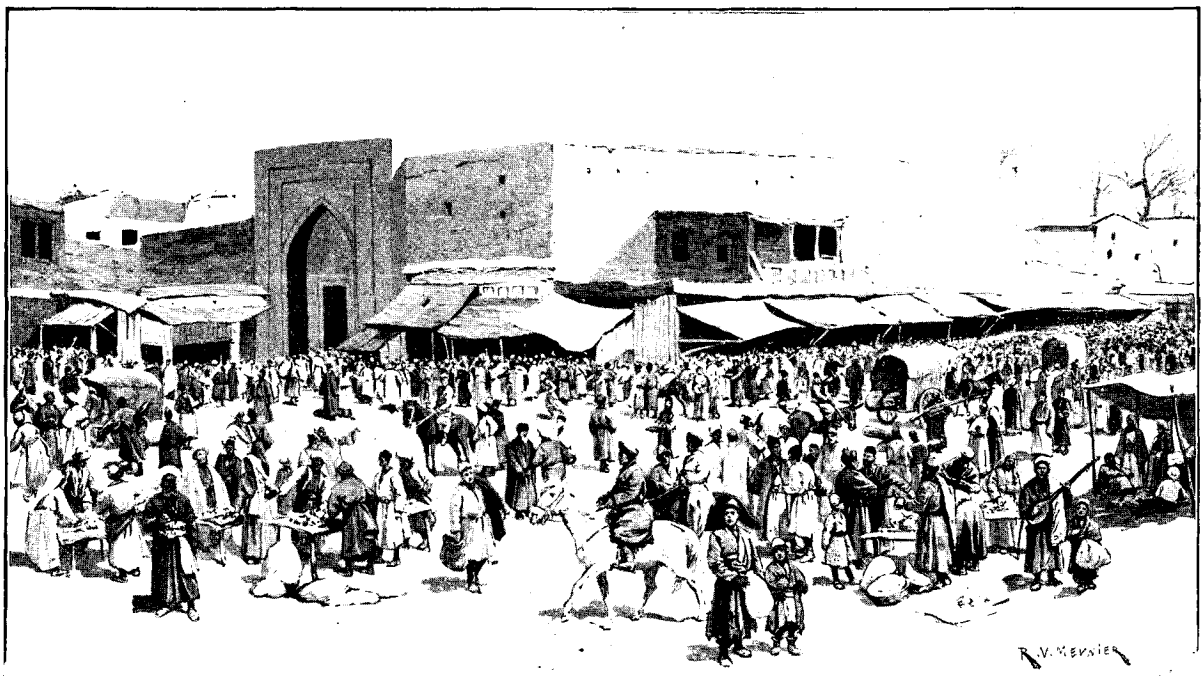
Le 15, repos sur les bords d'une mare. Bêtes et gens peuvent y étancher à satiété leur soif ardente. La chaleur commence, du reste, à être forte. A cinq heures du soir, le thermomètre s'élève encore à 25 degrés, et la température du sable monte à 44 degrés. Mais, aussitôt que le soleil s'enfonce dans l'horizon chargé de nuages, l'air devient beaucoup plus frais.

Aux environs du campement abondent les pistes de chameaux et de chevaux sauvages. Toute la nuit, les chiens aboient dans la direction de ces traces. Probablement ces animaux ont l'habitude de venir se désaltérer à la source que nous occupons; sentant la place prise, ils se tiennent à distance.

16 avril. — Toujours des dunes et des steppes desséchées. Une solitude silencieuse, mortellement triste.

Dans la journée, rencontré deux mares orientées Est-Nord-Est, comme celle d'hier, probablement les vestiges d'un bras du Yarkand-Daria, rempli seulement en temps de crue. C'est le principal événement de la journée.

17 avril. — Dans le Nord un nuage sombre demeure à l'horizon, immobile, sans changer de forme. En l'examinant à la lunette, je reconnais un massif de montagnes. Des heures et des heures nous marchons dans sa direction sans que ses contours deviennent plus nets et sans que nous paraissions nous en rapprocher. Cette



UNE RUE DE KACHGAR. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

cime lointaine est le Mazar-Tag, le but de notre expédition. Encore un effort et la première partie de notre tâche sera remplie. Si, malgré notre diligence, nous n'arrivons pas aujourd'hui au pied des monts, tout au moins nous camperons à la lisière d'un bois de peupliers.

18 avril. — Après une semaine passée au milieu des sables, une oasis merveilleuse : une forêt magnifique encadrant une grande nappe d'eau claire et transparente. Çà et là il y a bien encore quelques dunes, mais comparé à la morne solitude que nous venons de traverser, ce paysage a un aspect enchanteur. Le lac doit être un épanchement du Yarkand-Daria, qui n'est alimenté que par la crue de l'été. Après les hautes eaux, son niveau baisse ensuite jusqu'à la crue suivante. Sur les dunes riveraines, une terrasse située à 50 centimètres au-dessus de la surface actuelle du bassin marque le niveau qu'il a atteint l'été précédent.

Au delà de cette nappe, la végétation est si exubérante qu'elle entrave notre marche. A grand'peine pouvons-nous nous frayer un passage à travers un épais taillis de roseaux. Au milieu de cette brousse les piétons disparaissent complètement; seuls les hommes montés sur les chameaux dominent cette muraille de plantes palustres. Plus loin, nous sommes arrêtés par l'enchevêtrement inextricable d'une forêt vierge, et ce n'est qu'après avoir taillé un sentier à la hache, que nous parvenons à atteindre une clairière où nous campons.

Durant l'étape, grand a été notre étonnement de trouver des traces de pas et des pistes de cheval, toutes fraîches, ainsi que les vestiges d'un feu de bivouac. Probablement quelque Doulane erre avec son troupeau dans ces parages, ou quelque indigène de Maral-Bachi venu pour s'approvisionner de combustible. Le soir, afin de signaler notre présence, un grand feu est allumé sur le sommet d'une dune, mais personne ne répond à cet appel.

19 avril. — Hier, des bois impénétrables ; aujourd'hui, des ravins et des marais !

Le Mazar-Tag est maintenant visible dans ses moindres détails. Aucun contrefort ne paraît s'en détacher; le massif semble complètement isolé au milieu du désert. A sa base septentrionale s'étendent plusieurs petits lacs qui, lors de la crue du Yarkand-Daria, ne doivent former qu'un même bassin. Dans la soirée, nous nous arrêtons devant ces étangs.

20 avril. — Pendant que mes gens se reposent, je gravis le sommet voisin du bivouac. De là-haut, la vue est grandiose. A mes pieds, les nappes d'eau luisent immobiles comme de grandes glaces, reflétant tous les détails de la montagne. Au Nord pointent les collines de Mazar-Alldi, tandis que, dans le Nord-Est, s'ouvre l'horizon infini d'une steppe herbue, mouchetée de mares et de marais. La plaine est verte et jaune, la montagne violette, et dans le bas les eaux font des taches bleues...

Au coucher du soleil une buée diaphane s'élève au-dessus des lacs et la brise se tait. Le grand calme du soir descend sur la terre. De temps en temps un coassement, un cri lointain d'oie, puis tout redevient silencieux. Une douce impression de repos et de bien-être! Bien souvent, pendant les épreuves terribles

*

que nous allions traverser, le souvenir de cette oasis hantera ma mémoire comme un rêve de paradis terrestre.

21 avril. — Voici des traces d'*araba*, et plus loin trois chevaux en train de pâturer paisiblement. Il y a donc des hommes dans cette solitude... En effet, nous trouvons bientôt un indigène de Maral-Bachi. Il vient ici chercher du sel gemme pour le revendre dans les bazars.

Suivant le lac et le marais qui en est le prolongement, nous arrivons le soir au pied d'un massif de collines situé à l'est de celui gravi le 20.

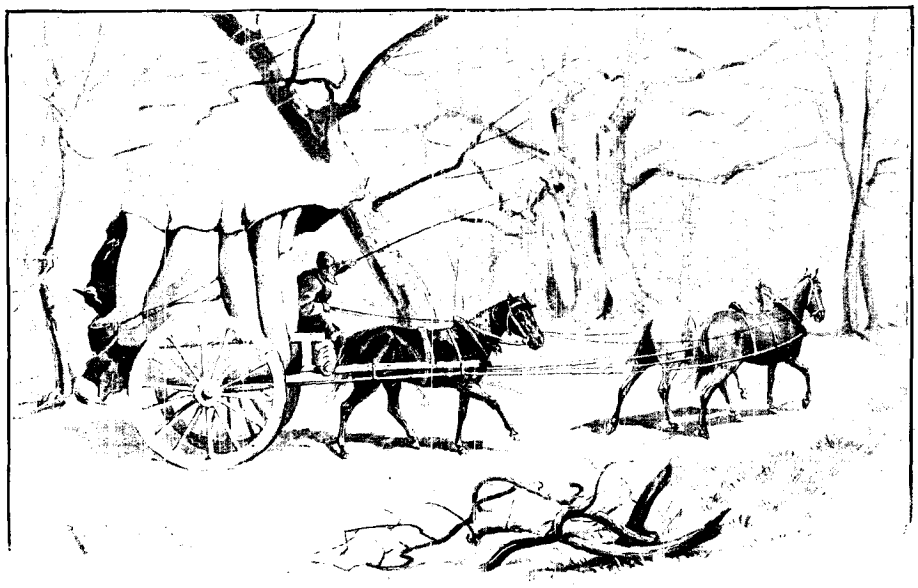
22 avril. — Pour reconnaître l'étendue de ce relief, j'escalade un des pitons qui dominent le campement. Vers l'Est et le Sud-Est aucune montagne en vue, rien qu'un horizon de sable. Le Mazar-Tag du Yarkand-Daria n'est donc pas uni par une crête à celui de la rive gauche du Khotan-Daria, comme le croyait Prjevalsky. Voici un important problème de géographie complètement résolu! Après cela, nous délibérons sur la direction à suivre. Yolltyi assure que le Khotan-Daria se trouve seulement à quatre jours de marche dans l'Est, et son dire est confirmé par l'examen des cartes. D'après ces documents, 130 kilomètres nous séparent seulement du fleuve. A raison de 22 kilomètres par étape nous pourrons donc en 6 jours franchir cette distance. 48 heures avant d'atteindre le Khotan-Daria on doit, comme dans la vallée de Yarkand-Daria, rencontrer, à une faible profondeur, une couche d'eau souterraine. Néanmoins, afin de parer à toute éventualité, je donne l'ordre d'emporter de l'eau pour dix jours. Cette provision ne remplissant qu'à moitié les citernes, les chameaux pourront avancer rapidement et sans grandes fatigues.

VII

A travers le Takla-Makane. — Terribles tourmentes de sable. — Le désert de la Soif.

23 avril. — Nous rentrons dans le désert. A 3 ou 4 kilomètres du lac, les dunes deviennent très compactes et de plus en plus hautes. Malgré ces indices défavorables, confiant dans mon étoile qui n'a jamais encore pâli, je contemple sans crainte la morne étendue jaune. Cette mer de sable me semble singulièrement grandiose, et le silence qui l'enveloppe rend cette impression plus pénétrante. Devant cette majestueuse immensité, plus que jamais je me sens poussé en avant par l'aiguillon de la découverte et par la fantasmagorie de l'inconnu.

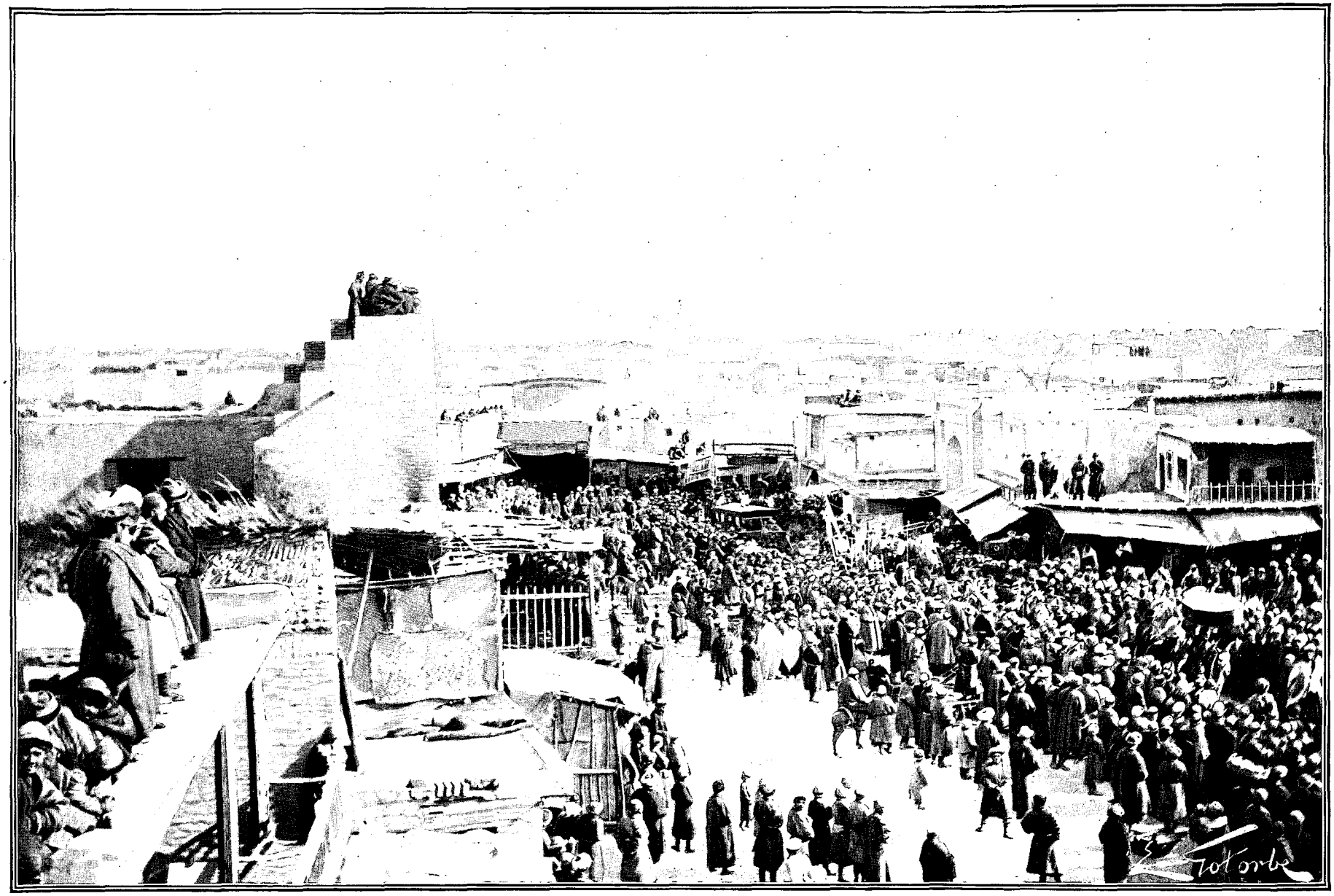
... Les dunes grandissent toujours. Les plus saillantes atteignent maintenant 25 ou 30 mètres et présentent des pentes si escarpées qu'il est nécessaire de tracer un sentier sur leur versant pour permettre aux chameaux de les gravir... Plus une flaque de sable ferme et résistant comme nous en avons rencontré dans nos précédentes étapes! Plus un tamaris, plus une herbe, plus une feuille! partout des sables mouvants! Pas un oiseau, pas une piste de cerf ou de gazelle! Le Mazar-Tag a disparu derrière les tourbillons de poussière qui obscurcissent le ciel. Dans la journée un de nos chiens s'est enfui, comme s'il eût prévu les terribles souffrances auxquelles nous allions être exposés.



UN ARABA (PAGE 529). — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Le soir, nous nous arrêtons près de deux tamaris, les derniers que nous devions trouver. Dès qu'ils aperçoivent ces broussailles les chameaux pressent le pas et en dévorent incontinent l'écorce; comme tout pacage fait défaut, nous leur donnons ensuite de l'huile et des noix de sésame. Pour trouver de l'eau, les hommes creusent en vain le sol jusqu'à une profondeur de 70 centimètres.

Perdus au milieu de ce désert, le plus terrible de la terre, nous éprouvons tous un sentiment de tristesse



PROCESSION CHINOISE À KACHGAR.

DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY, CONSUL GÉNÉRAL DE RUSSIE À KACHGAR.

poignante. Autour de notre maigre feu de bivouac les hommes échangent à peine une parole. Pas un rire, pas une plaisanterie! Un silence funèbre enveloppe le campement. Le seul bruit que l'on entende est celui de la sourde respiration rythmée des chameaux. Sous la tente, autour de la bougie voltigent encore quelques papillons de nuit égarés dans cette solitude à la suite de la caravane.

TAMARIS DANS LE DÉSERT,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

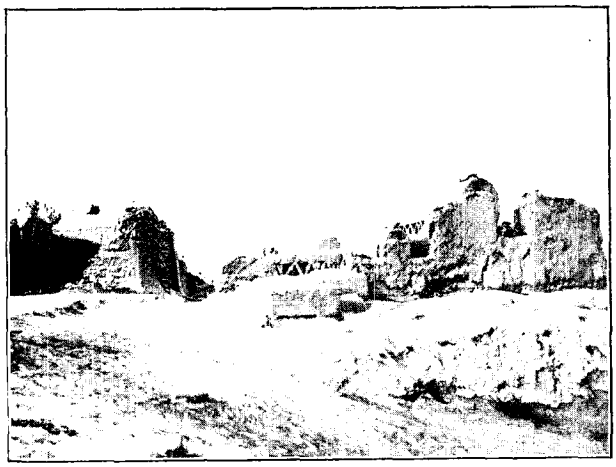
24 avril. — A minuit, je suis réveillé par le battement désordonné de la toile de la tente. Un ouragan d'Ouest qui s'est déchaîné subitement menace de culbuter notre abri.

En dépit de la tourmente nous nous mettons en route dès le matin. Par un pareil temps la marche devient extrêmement pénible. Les rafales soulèvent sous nos pas des nuages de sable et nous enveloppent de leurs tourbillons. Cette pluie de particules minérales pénètre partout, dans la bouche, dans le nez, dans les oreilles, même à travers les vêtements et les masques de fil de fer qui enveloppent mes lunettes. Par moments nous nous sentons presque asphyxiés. Les trombes de poussière ne s'élèvent pas à plus de 3 mètres ou 3m,50; aussi bien le zénith reste-t-il immuablement bleu et les rayons du soleil conservent-ils toute leur ardeur, tandis que l'horizon reste chargé de lourdes « pannes » jaunes. Cette tempête d'Ouest facilite cependant dans une certaine mesure la marche de la caravane en adoucissant les pentes des dunes dans la direction que nous suivons.

Primitivement mon intention était de me diriger vers le Sud-Est, afin de reconnaître l'étendue du Mazar-Tag. Aucune crête ne paraissant au milieu du Takla-Makane, je donnai l'ordre de faire route droit vers l'Est, pour arriver le plus tôt possible au Khotan-Daria.

Au milieu de ce dédale de dunes Islam-Bai guide la caravane, la boussole à la main, avec une sûreté remarquable. Suivant les ondulations du terrain, on le voit tantôt apparaître au sommet d'un monticule, tantôt disparaître dans un ravin. Tout à coup, notre chef de file s'arrête; il examine soigneusement l'horizon, puis revient en arrière. Plus loin le terrain est complètement impraticable en ligne droite, et un long détour est nécessaire pour contourner une zone de dunes.

..... Les hommes sont découragés. Ce matin, ils espéraient apercevoir la fin du désert, et à mesure qu'ils avancent, toujours ils ne distinguent qu'une morne étendue sablonneuse. Nous escaladons un monticule, et à perte de vue se découvre une immensité boursouflée de dunes. Nous dégringolons ensuite dans un ravin pour gravir une nouvelle crête, et du sommet de cette seconde colline c'est encore le même panorama. Fatigués par ces perpétuelles montées et descentes, les chameaux s'affalent sur le sol et ne se relèvent ensuite que difficilement.



TOMBEAUX MUSULMANS À KACHGAR.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

Toute la journée, une chaleur accablante, et impossible de se désaltérer. L'eau contenue dans les citernes chauffées par le soleil a une température de 30 degrés!

L'étape d'aujourd'hui est seulement de 13 kilomètres. Inutile de nous épuiser à creuser un puits; le sol est absolument sec. Aucune trace de vie organique, plus même de papillons voltigeant autour de ma chandelle!

25 avril. — Après une nuit très froide, une fraîche brise de Nord-Est souffle ce matin. Aujourd'hui encore le ciel reste embrumé par des tourbillons de sable. Les contours du paysage sont noyés; seules les dunes les plus rapprochées sont visibles à travers une pénombre mystérieuse. Ces nuages de poussière arrêtant l'insolation, toute la journée la température reste basse.

Au moment de lever le camp, je constate, à ma grande stupeur, que les citernes ne contiennent plus d'eau

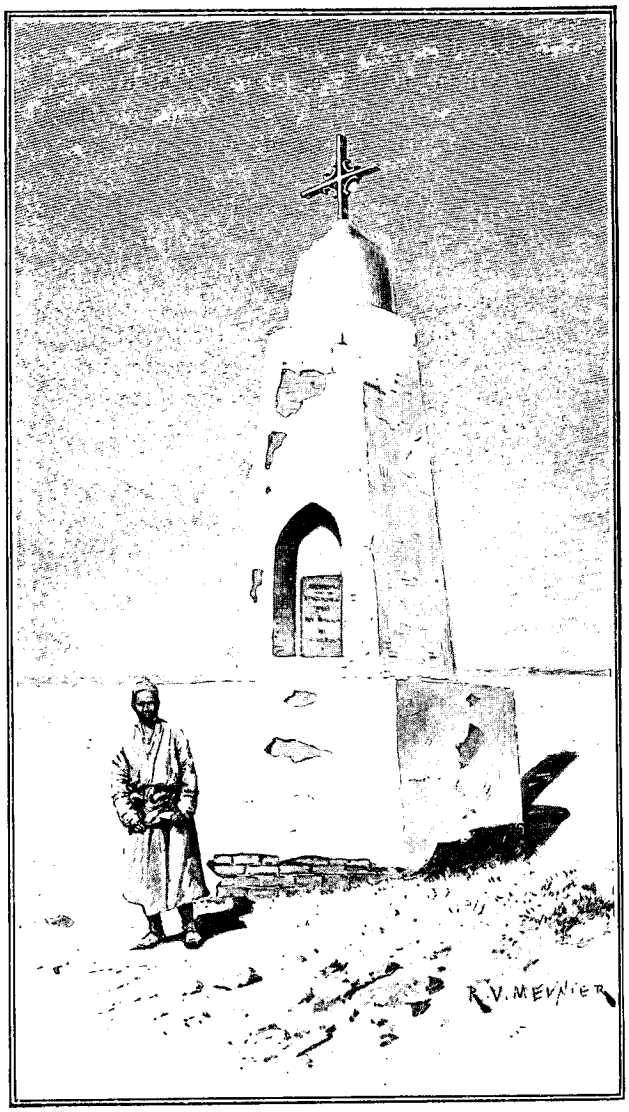
que pour deux jours. Yolltyi n'a pas exécuté les ordres que je lui avais donnés au lac du Mazar-Tag! Pour nous rassurer, il affirme que très certainement, après-demain, nous trouverons un puits. Ses dires sont du reste confirmés par les indications des cartes, et j'ai d'autant moins lieu de douter de sa véracité, que jusqu'ici tous ses renseignements ont été exacts. Persuadé que la distance à l'eau la plus voisine dans la direction de l'Est n'est guère plus grande que celle qui nous sépare du lac du Mazar-Tag, nous ne songeons pas un seul instant à revenir en arrière. Pourtant, que de souffrances auraient été évitées si nous avions pris ce dernier parti!

De jour en jour, les chameaux s'affaiblissent; l'un d'eux, quoique débarrassé de sa charge, s'arrête à chaque instant et finalement reste en arrière. Nos bêtes vont-elles l'une après l'autre nous faire défaut? A cette seule pensée, je suis secoué par un frisson d'effroi.

Sans cesse nous épions avec anxiété l'horizon. Toujours rien que des dunes!

Dans notre détresse, le moindre incident suffit pour ranimer l'espoir parmi nous. Entendons-nous le bourdonnement d'un taon, aussitôt nous croyons au voisinage d'un bois. Apercevons-nous un corbeau, il n'y a plus de doute, le Khotan-Daria est tout près... Et des heures et des heures nous marchons sans jamais découvrir la limite des sables.

Nous campons après avoir parcouru 20 kilomètres. Avant d'arriver au bivouac, notre grand chameau noir, Tiong-Kara, donne à son tour des signes de faiblesse. La situation, quoique grave, ne nous paraît pas cependant encore désespérée. Trois étapes au plus nous séparent du Khotan-Daria et très certainement dans quarante-huit heures nous atteindrons les forêts de peupliers qui l'entourent. Deux moustiques susurrent dans la tente. Les avons-nous apportés avec nous? ont-ils été entraînés jusqu'ici par le vent?



TOMBEAU DE SCHLAGIN-TWEIT, AUX ENVIRONS DE KACHGAR.
DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

26 avril. — Pendant que les hommes sont occupés au paquetage, je pars en avant. Pour évaluer la distance parcourue, je compte mes pas; chaque fois que j'en ai enregistré mille, j'éprouve une profonde satisfaction; il me semble avoir fait un progrès considérable vers la délivrance. Je marche seul, enveloppé par la tristesse funèbre de ce pays mort. Un silence de cimetière plane sur cette immensité; les dunes ont l'aspect de tombeaux; pour que l'illusion soit complète il ne leur manque que des croix! Vers midi, épuisé par la chaleur et par la soif, je suis sur le point de m'évanouir. Me raidissant, je parviens encore à faire un millier de pas, mais après cet effort je dois m'arrêter. Sur le sommet d'une dune, je me couche, la figure protégée par ma casquette blanche, et, à peine endormi, je suis emporté dans un monde meilleur sur les ailes du rêve. J'ai la sensation d'être étendu sur le gazon, à l'ombre d'un peuplier, au bord d'un lac. Les feuilles agitées par une brise agréable bruissent harmonieusement; à mes pieds l'eau clapote joyeusement, et au-dessus de ma tête un oiseau chante la joie de la vie. A ce moment, je me réveille; j'entends un bruit, j'ouvre les yeux, et du coup la fantasmagorie magique s'évanouit. Ce sont les sonnailles de la caravane qui m'a rejoint péniblement, et, à la place de la verdure entrevue dans l'hallucination du rêve, je ne découvre que le morne panorama du désert.

A mesure que nous avançons, les difficultés se multiplient. Un sable très fin couvre les vallées qui s'étendent entre les dunes, et dans ce pulvérin nous enfonçons comme dans une boue liquide... Ailleurs, la surface du sol est parsemée de petits fragments de silex à angles saillants. Ces cailloux exercent sur le sable la même action que l'huile sur les vagues de la mer, empêchant par leur poids les particules minérales de se soulever sous l'action des vents. Dans ces parages, grand est notre étonnement de rencontrer un squelette d'âne

ou de koulane. Malgré notre diligence, nous ne parcourons dans la journée que 15 kilomètres et demi. Au campement, nous ne dressons plus la tente, tant il devient nécessaire de ménager parcimonieusement nos forces.

... Près du bivouac, le sable forme une sorte de terrasse, très certainement creusée par l'érosion d'un ruisseau. Nous ne devons donc point être loin du Khotan-Daria. Bien que nous ne possédions plus d'eau que pour un jour, il est préférable, par suite, de marcher vers l'Est plutôt que de revenir sur nos pas aux lacs du Mazar-Tag. Dans la soirée, Islam-Bai et Kazim creusent un puits. Tout à coup, le sol présente des traces d'humidité; aussitôt tout le monde se met au travail avec l'énergie du désespoir. Pendant trois heures, sans une minute de repos, nous nous épuisons à gratter le sol. Hélas! tous ces efforts demeurent inutiles. A la profondeur de 3 mètres, le sable est absolument sec!

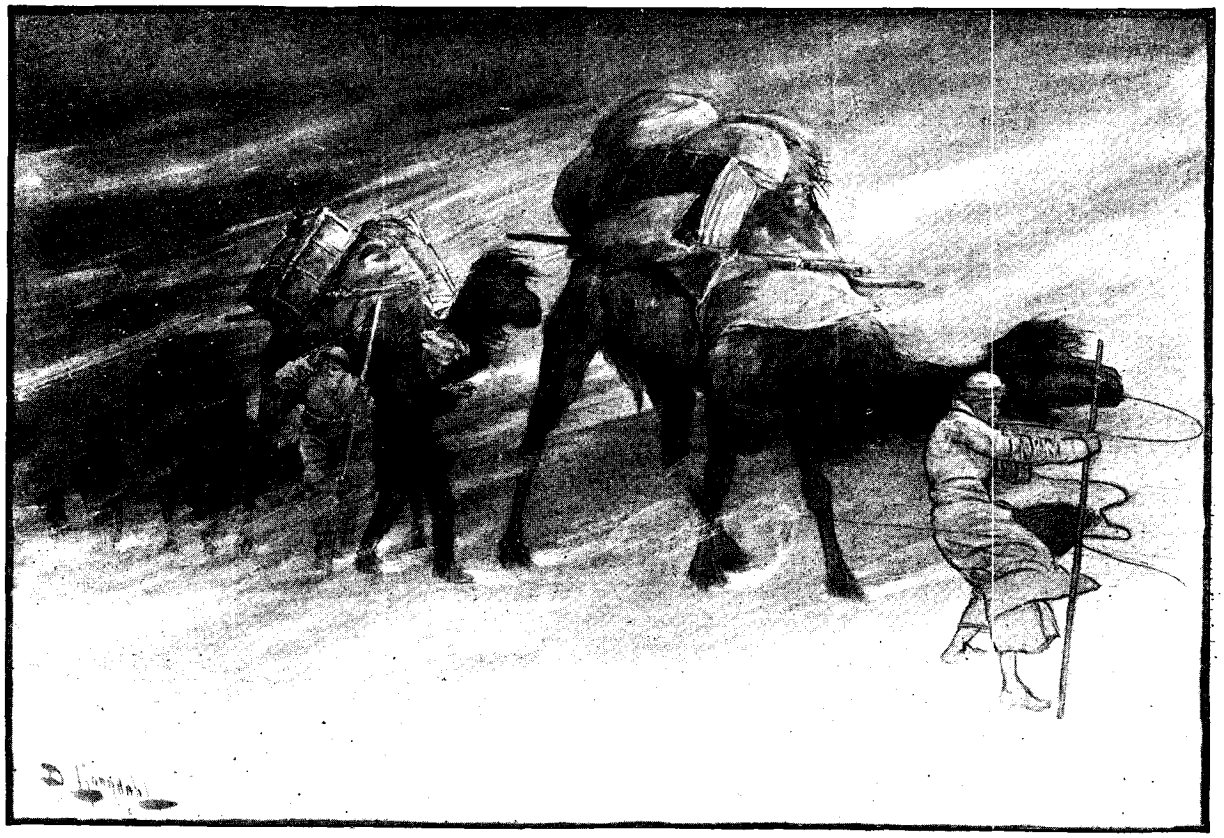
27 avril. — Nous essayons de rendre aux chameaux une nouvelle vigueur par une abondante nourriture. Nous leur donnons les coussins de foin qui supportent un des bâts, un sac de vieux pain, de l'huile, et enfin quelques gouttes d'eau. De plus, nous allégeons leurs charges d'un fourneau, de mon lit de camp, d'un matelas et de plusieurs autres objets de moindre importance.

Au début de l'étape, le terrain est relativement facile, la hauteur des monticules de sable ne dépasse guère une dizaine de mètres; mais cela dure peu. Plus loin, nous arrivons devant un labyrinthe inextricable de dunes hautes de plus de 60 mètres, et encore une fois nous voici obligés à de longs détours.

En compensation, la température est aujourd'hui très agréable; grâce à cette fraîcheur, l'allure de la caravane est relativement rapide. Seul Mohammed-Chah reste en arrière avec nos deux bêtes malades. Les autres chameaux ne sont guère plus solides. Un instant, pour me reposer, je monte Boghra, mais de suite l'animal fléchit sur ses jambes. Il faut donc renoncer à l'emploi des montures.

... Deux oies passent au-dessus de nous à une grande hauteur, se dirigeant vers le Nord-Ouest. Leur vue réveille parmi nous l'espérance. Evidemment elles viennent du Khotan-Daria et se dirigent vers le lac au pied du Mazar-Tag.

Du sommet d'une dune, encore une fois nous examinons avec attention l'horizon. Pas la moindre tache sombre dans cette immensité jaune! Pas un tamaris en vue! Toujours la mer de sable infinie, gonflée de hautes ondulations rigides. Dans la disposition de ces monticules apparaît un certain ordonnancement. Un grand nombre sont orientés suivant la direction Nord-Est-Sud-Ouest, et présentent leurs faces les plus escarpées vers le Sud-Sud-Ouest et l'Ouest. De même que la vague produite par le choc de lames venant de deux directions



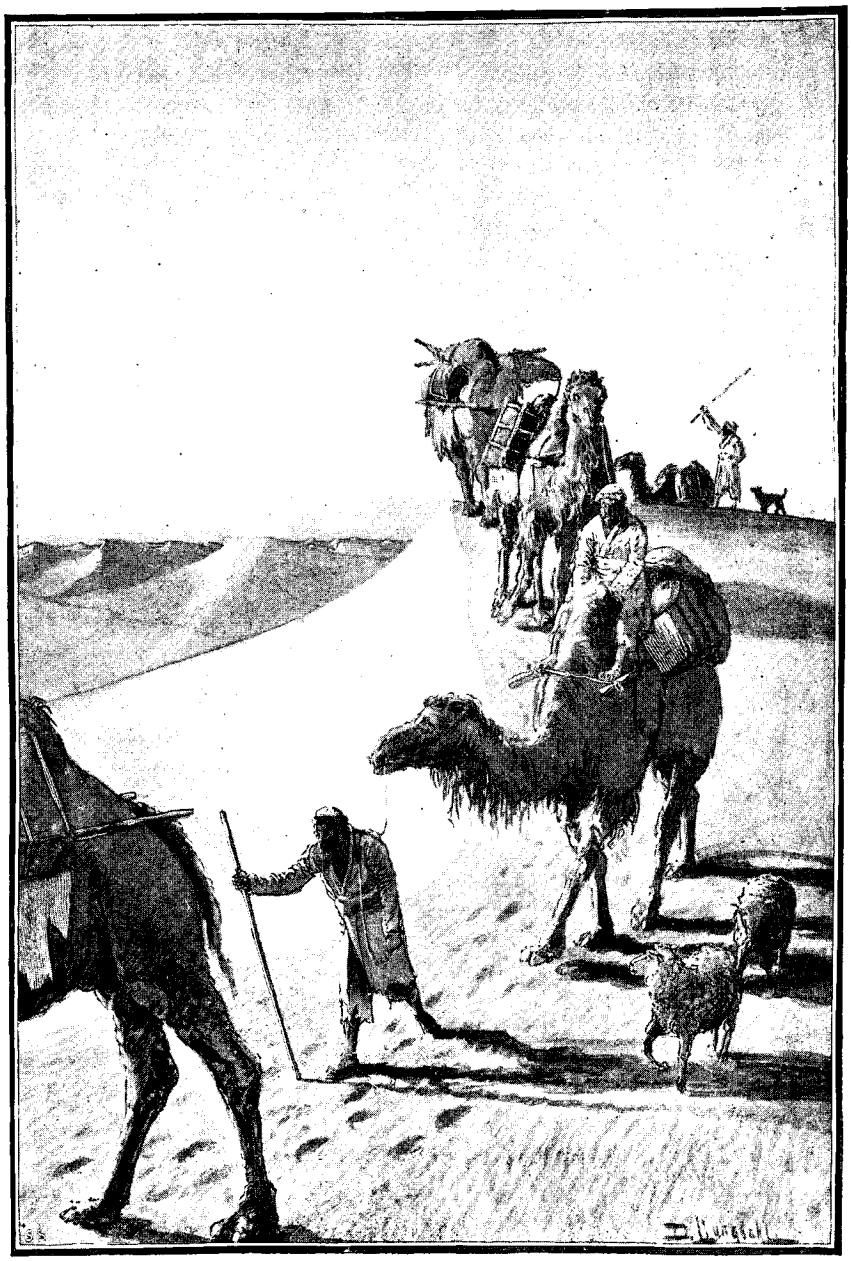
UNE TEMPÊTE DE SABLE. — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

différentes s'élève à une hauteur double des autres, les mamelons formés par la rencontre de deux systèmes de dunes dominent toute l'étendue du désert.

A six heures du soir, le campement est établi. Peu de temps après, Mohammed-Chah nous rejoint, après avoir abandonné les deux animaux malades confiés à sa garde. A peine en route, les malheureuses bêtes étaient tombées pour ne plus se relever.

La situation devient de plus en plus grave. Aucun indice n'annonce la fin du désert ; la provision d'eau est presque épuisée et les chameaux paraissent à bout de forces. Un instant, dans la soirée, nous avons l'espoir d'un soulagement à nos misères. De gros nuages gris amoncelés dans l'Ouest annoncent une abondante ondée. Immédiatement toutes les dispositions sont prises pour recueillir le précieux liquide : on ouvre les citernes, on étend par terre la tente, mais, hélas ! peu à peu le vent repousse les nuées vers le Sud, et avec elles le salut de la caravane.

Les hommes sont découragés. « Nous sommes ensorcelés ! s'écrie Mohammed-Chah. Jamais nous ne sortirons de ce désert maudit ! — Encore une journée comme celle-ci, et l'un après l'autre nous tomberons tous », reprend Islam-Bai. Yolltyi, lui, est persuadé que la boussole nous a induits en erreur et que nous tournons sans avancer, au milieu de ce dédale de dunes. « Inutile de nous épuiser par des marches forcées ; nos efforts resteront vains, tous nous succomberons aux souffrances de la soif », ne cesse-t-il de répéter. J'essaye de remonter le moral de mes compagnons et de leur prouver que nous sommes dans la bonne voie. Mes représentations demeurent sans résultat.



MARCHE À TRAVERS LES DUNES DE SABLE DU TAKLA-MAKANE.
GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

28 avril. — Encore une terrible tempête de Nord-Est. Des cimes des dunes, d'épais nuages de sable s'envolent pour retomber dans les vallées en averses torrentielles. Couchés sur le sol, nous nous réveillons littéralement enfouis sous une nappe de poussière ; tous les bagages et tous les objets que nous avons laissés hier à la surface du sol sont enterrés. Pour les retrouver nous devons sonder avec des bâtons, et entreprendre un véritable travail de déblaiement.

Dans un rayon de quelques mètres, impossible de distinguer quoi que ce soit ; la queue de la colonne n'en aperçoit pas la tête ; tout au plus entrevoit-on le chameau qui marche en avant de soi. Aussi ne puis-je songer à partir en éclaireur pour reconnaître le terrain. La caravane me perdrait de vue immédiatement et ne retrouverait même pas ma trace. Balayées par l'ouragan, les pistes s'effacent à peine formées. Nous avançons donc en escouade serrée ; si un homme s'écartait ou restait en arrière, il serait infailliblement perdu. Le

rugissement de la tempête couvre les cris et même les coups de fusil. Chassés par le vent, tous ces milliards de grains de sable sifflent dans l'air comme une pluie de balles. En vérité, ce fut une rude étape ! A plusieurs reprises, les tourbillons voilent complètement la lumière du jour et l'obscurité devient aussi profonde qu'en pleine nuit. Par moments, des trombes de sable menacent de nous étouffer. Lorsqu'une de ces rafales s'élève, notre seule ressource est de nous abriter derrière les chameaux. Ces malheureuses bêtes ne sont pas moins incommodées que nous par la tourmente, et dès qu'elles sentent la brise augmenter, immédiatement elles font volte-face en étendant le cou dans sa direction, jusqu'à ce que le nuage de poussière soit passé.

... Les dunes sont très rapprochées ; à peine en avons-nous escaladé une qu'en voici une seconde. Epuisé par ces perpétuelles ascensions, un de nos jeunes chameaux n'avance plus que très péniblement. Ses jambes tremblent, ses narines se dilatent, ses yeux deviennent vitreux et sa bosse postérieure flasque et ballante ; autant de symptômes qui ne laissent aucun doute sur son état désespéré. Pendant l'escalade d'une dune très escarpée, au moment du paroxysme de la tempête, j'aperçois Yolltyi, auquel avait été confié l'animal, accourir en toute hâte. La pauvre bête était tombée, et son conducteur pressait le pas afin de ne pas nous perdre de vue. Les hommes que j'envoie pour essayer de sauver le chameau, rebroussent chemin presque immédiatement; en quelques instants le vent balaye toutes les pistes, et dans ces conditions ils n'osent s'écarter de la caravane.

A six heures du soir, nous faisons halte. En dépit de la tourmente, l'étape a été aujourd'hui de 20 kilomètres 6.

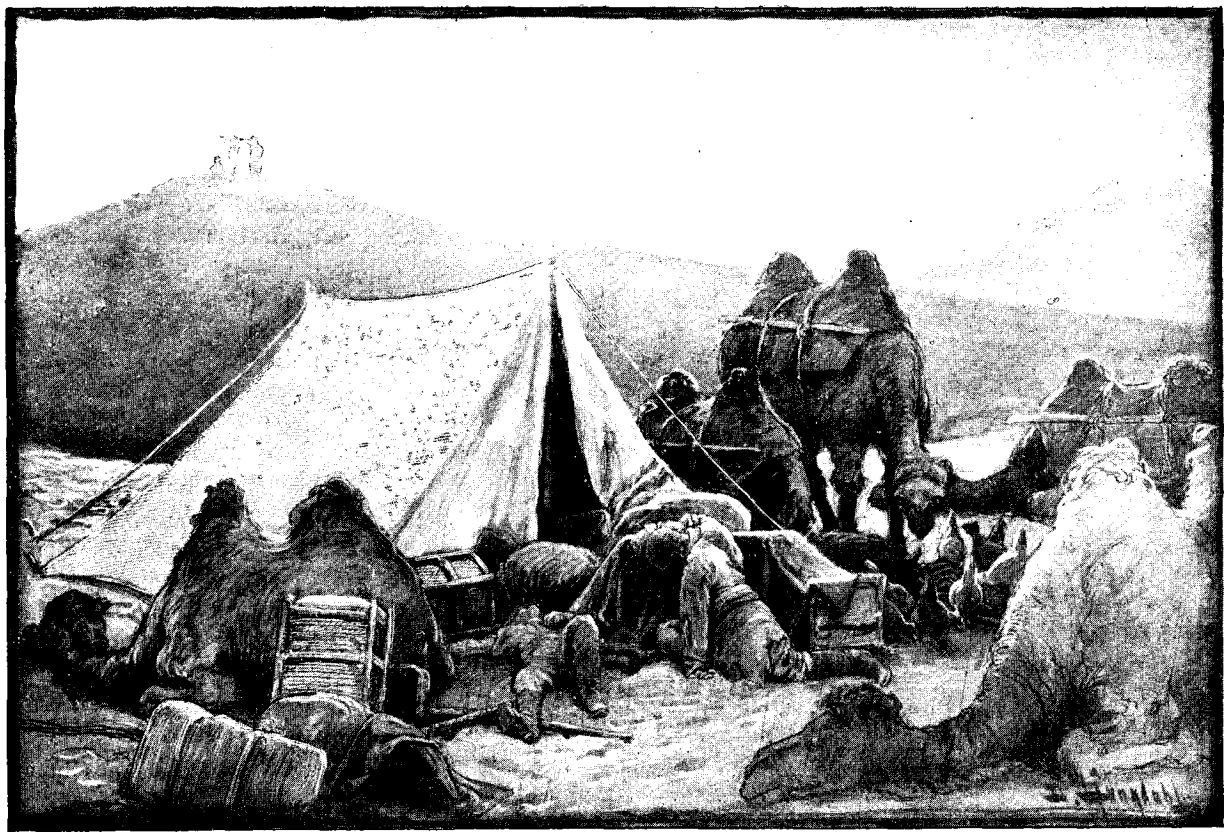
Les chameaux survivants ne pouvant porter tous nos bagages, je prends le parti d'abandonner les trois mois de vivres dont je m'étais muni en vue de mes explorations ultérieures et la plus grande partie du matériel de campement. Toutes les caisses contenant ces approvisionnements sont réunies dans un ravin au sommet duquel nous plantons un bâton garni de journaux, pour nous permettre de retrouver plus tard ce dépôt. En fait de conserves, je ne garde que celles renfermant un liquide. Ce soir-là, pour la dernière fois je prends du thé. Nous n'avons plus que deux litres d'eau !

Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)

MUSICIENS DE KACHGAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CAMP DE LA MORT, LE 1er MAI 1895 (PAGE 542). — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

VIII

L'agonie de la caravane dans le Takla-Makane.

Le 29 avril. — Pendant la nuit, la moitié de notre précieuse provision d'eau a été volée. Les hommes accusent Yolltyi de ce larcin, mais faute de preuve je ne puis sévir.

Toujours aucune terre en vue! Toujours à perte de vue la mer de sable et, à mesure que nous avançons, un terrain de plus en plus difficile! Marchant douze heures et demie sans arrêt, nous réussissons cependant à parcourir 27 kilomètres. Mais à quoi bon? Ce soir comme ce matin, c'est le même horizon désertique. Il semble que tous nos efforts n'aient abouti à aucun résultat et que nous n'ayons pas changé de place.

30 avril. — Pendant la nuit, la température s'est abaissée à $+5^{\circ},1$, et ce matin l'air est encore très frais. Pendant que les hommes chargent les chameaux, je surprends Yolltyi en train de nous dérober nos dernières gouttes de liquide. Aussitôt Islam-Bai et Kazim le jettent à terre, le frappent au visage et le piétinent. Si je n'étais intervenu, le coupable eût été écharpé. Tous mes gens lui en veulent à mort. N'est-il pas l'auteur de leurs souffrances par sa négligence à ne prendre qu'une provision d'eau insuffisante? Tous l'accusent de trahison, et tous sont persuadés qu'il a comploté à l'avance notre perte. Le misérable nous a, pensent-ils, entraînés dans cette région où nous devons périr, afin de nous dévaliser avec la complicité de quelque chercheur d'or, tandis que lui se soutient en nous volant notre eau.

JEUNE FILLE TADJIK. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Après cela, il ne nous reste plus que seize centilitres d'eau! Nous les employons à nous humecter les

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517 *et* 529.

lèvres ; puis, c'est la disette la plus complète. Tous nous nous sentons fourbus, et nos bêtes ne valent pas mieux que nous. Que Dieu nous vienne en aide ! L'agonie de la caravane va commencer.

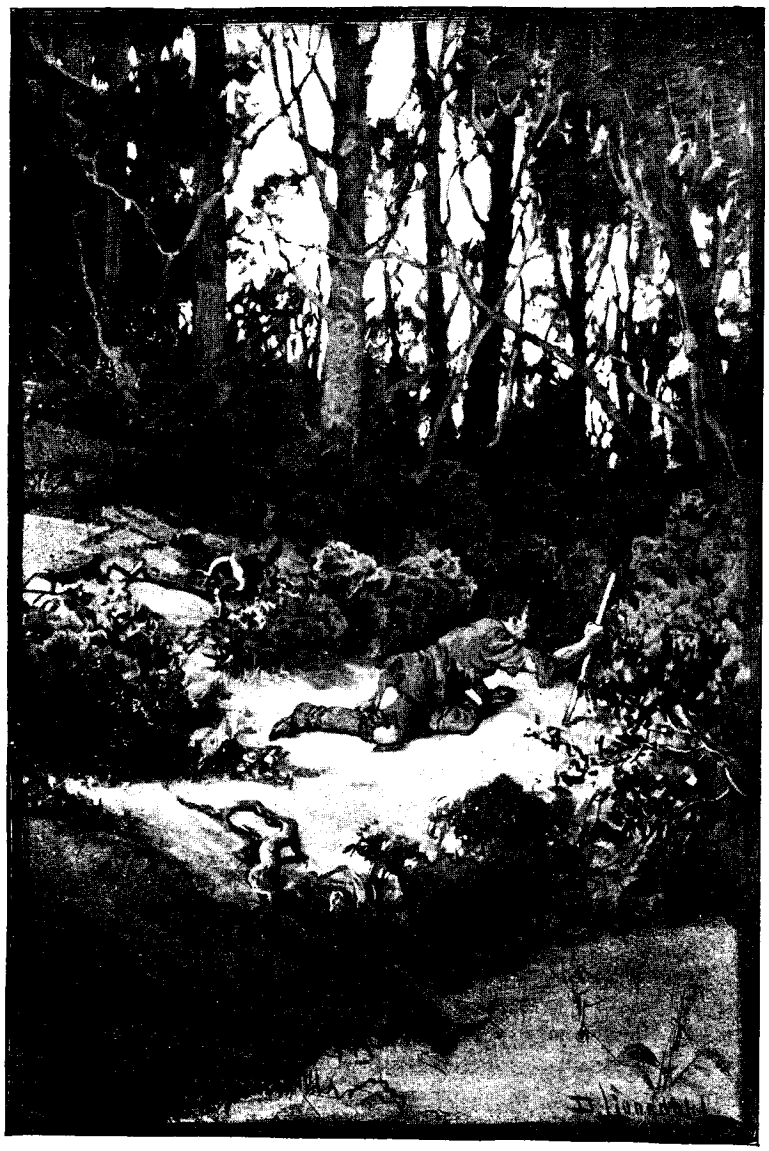
1er mai. — Encore une nuit très froide. Le thermomètre descend à +2° 2, la plus basse température observée pendant le voyage à travers le désert. Le ciel est par suite très clair et les étoiles jettent un scintillement extraordinaire. La journée s'ouvre par une aube merveilleusement limpide et calme ; pas la plus légère tache dans l'azur céruléen, pas le moindre flocon de poussière sur la crête des dunes.

Le premier Mai ! La fête du printemps dans le Nord. Là-bas tout le monde est gai et heureux. Peut-être à nous aussi ce jour apportera-t-il la joie et l'espérance.

Dans la matinée Yolltyi que nous avions laissé en arrière nous rejoint. Il affirme que nous trouverons de l'eau aujourd'hui, mais nous n'ajoutons plus foi à sa parole.

Pour se rafraîchir, les hommes mangent du pain trempé dans de l'huile rance de sésame. Torturé par la soif, je me résous à absorber un verre de l'abominable alcool chinois qui sert à alimenter mon fourneau de cuisine. Il me semble avaler de l'acide sulfurique. Me voyant boire, mon chien approche immédiatement en remuant la queue ; dès qu'il a flairé cette boisson répugnante, il s'éloigne en grognant.

A peine en route, je ne tarde pas à ressentir les effets désastreux de mon imprudente absorption. Je suis comme paralysé, mes jambes flageolent ; après m'être traîné quelques pas, je tombe sans mouvement. A force d'énergie, je parviens cependant à me relever, mais je suis littéralement à bout ; un peu plus loin je dois me coucher sur le sable.....



LE Dr SVEN HEDIN À LA RECHERCHE DE L'EAU DANS LA FORÊT (PAGE 546). GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

Lorsque je rouvre les yeux, la caravane a disparu derrière les dunes ; je n'entends même plus le bruit de ses sonnailles. A tout prix il faut donc repartir. Suivant sa piste, j'aperçois bientôt la petite troupe arrêtée dans un ravin. Cette vue me redonne du courage, et au prix d'un effort terrible je réussis à la rejoindre.

Après cette marche, bêtes et gens sont complètement épuisés. Mohammed-Chah étendu sur le sol, marmotte des prières et invoque le secours d'Allah ! Le pauvre homme délire par moments, en proie à des convulsions. Kazim, secoué par des crises d'oppression, n'est guère plus vaillant. Seul Islam est encore plein de vigueur ; toujours dévoué, il me propose de partir en avant à la recherche de l'eau et de revenir ensuite à notre secours avec une outre pleine ; il se croit la force de parcourir cinquante-cinq verstes. Ce serait folie d'accepter sa généreuse proposition. Qu'une « bourane » survienne, ce fidèle serviteur serait à coup sûr victime de son dévouement.

La chaleur est accablante. Sous ce soleil de feu nous sommes incapables de marcher, et maintenant les chameaux sont trop faibles pour pouvoir nous porter ; dans ces conditions, je prends le parti de bivouaquer jusqu'au soir.

Une fois la tente dressée, j'ai à peine la force de me déshabiller et de m'étendre sur un tapis. Islam et Kazim se dévêtent et se couchent à mes côtés, tandis que mon chien et notre dernier mouton s'approchent également pour chercher un peu d'ombre autour de notre abri. Seuls de toute la caravane, les poulets ont conservé

leur entrain; ils courent en plein soleil, sans paraître sentir son ardeur, et s'en vont picorer les bâts des chameaux et les sacs de provision. Une scène de basse-cour amusante en toute autre circonstance. Je suis dans un tel état de prostration que je ne puis me retourner sur mon tapis. Une torpeur morbide m'envahit peu à peu, et, dans les affres de la défaillance, pour la première fois, la situation m'apparaît désespérée. Je repasse toute ma vie comme dans un rêve; la porte de l'éternité me semble ouverte devant moi. Je pense à mon cher petit *home*, aux miens, à leur inquiétude lorsqu'ils ne recevront plus de nouvelles. Les jours, les mois, les années passeront, et toujours ils attendront en vain! On ne connaîtra même pas notre sort! Quand, un jour, l'on s'occupera de nous rechercher, depuis longtemps le vent aura effacé nos traces.

Les heures s'écoulent lentement. A chaque instant je consulte ma montre; aujourd'hui ses aiguilles semblent ne pas avancer. Jamais donc cette journée ne prendra fin!

Tout à coup, j'éprouve une impression de fraîcheur exquise; une douce brise pénètre dans la tente et calme nos corps enfiévrés. Peu à peu nous nous sentons renaître à la vie et reprenons conscience du monde extérieur. Dès que le soleil s'est abaissé sur l'horizon, immédiatement nous nous levons, résolus à faire une tentative suprême pour échapper à la mort qui plane au-dessus de nous.

Toujours une soif ardente nous dévore. Pour l'étancher, nous tuons notre dernier mouton et essayons d'en boire le sang. Triomphant de ma répugnance, je parviens à avaler à peine une cuiller à thé de ce liquide infect; mes hommes, eux, ne peuvent se décider à y toucher. Nous avons donc commis un crime inutile en sacrifiant cette pauvre bête qui nous avait suivis jusqu'ici avec la fidélité du chien. Islam-Bai a alors l'idée de demander aux chameaux un liquide encore plus immonde. Il en recueille le contenu d'une casserole, y ajoute du sucre et du vinaigre, et vient nous offrir cet épouvantable rafraîchissement. Seuls Kazim et moi avons la sagesse de nous en abstenir.

LE Dr SVEN HEDIN ET KAZIM ABANDONNENT LES DÉBRIS DE LA CARAVANE (PAGE 544). GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

Nous abandonnons ici la plus grande partie des bagages : la tente, la literie, les munitions, les vêtements, les appareils photographiques, un millier de plaques, et une centaine de clichés. Toutes les caisses sont rangées à l'intérieur de la tente et placées sur le bord de la toile, pour l'empêcher d'être emportée par le vent. Dans cette immensité jaune, cette tache blanche guidera nos pas, lorsque, après avoir trouvé l'eau, nous reviendrons chercher nos approvisionnements. Nous emportons seulement trois jours de vivres, quelques boîtes de conserves, deux fusils, deux bêches, les journaux de route, les cartes, les instruments les plus précieux, et les lingots d'argent. J'avais même donné l'ordre d'abandonner ces lingots, qui constituent une demi-charge de chameau —

j'en ai pour sept mille francs. Qu'importe en effet l'argent dans notre situation ; avant tout, il s'agit de sauver nos vies. Mais Islam-Bai ne veut à aucun prix se séparer de ce trésor. On ne sait ce qui peut arriver, répète-t-il ; et l'événement lui donna raison.

La faiblesse des animaux m'oblige à laisser en arrière Mohammed-Chah ; dès que nous aurons trouvé de l'eau, nous reviendrons le chercher. A coup sûr, le Khotan-Daria n'est plus loin, le malheureux pourra-t-il attendre jusque-là ?

Yolltyi, incapable de faire dix pas, reste également au camp de la Mort. Tandis que son pauvre camarade râle sur le sable, le misérable s'installe confortablement dans la tente.

A sept heures du soir, nous partons. Toujours des dunes très hautes ; en les gravissant, à chaque pas, les chameaux trébuchent et nous nous arrêtons épuisés. Islam, jusqu'ici le plus vaillant, faiblit à son tour ; il est pris de vomissements et, après s'être traîné quelques instants, tombe incapable de faire un pas de plus. Ses forces trahissent son courage. Seuls Kazim et moi, qui n'avons pas bu l'épouvantable liquide absorbé par notre compagnon, sommes encore valides.

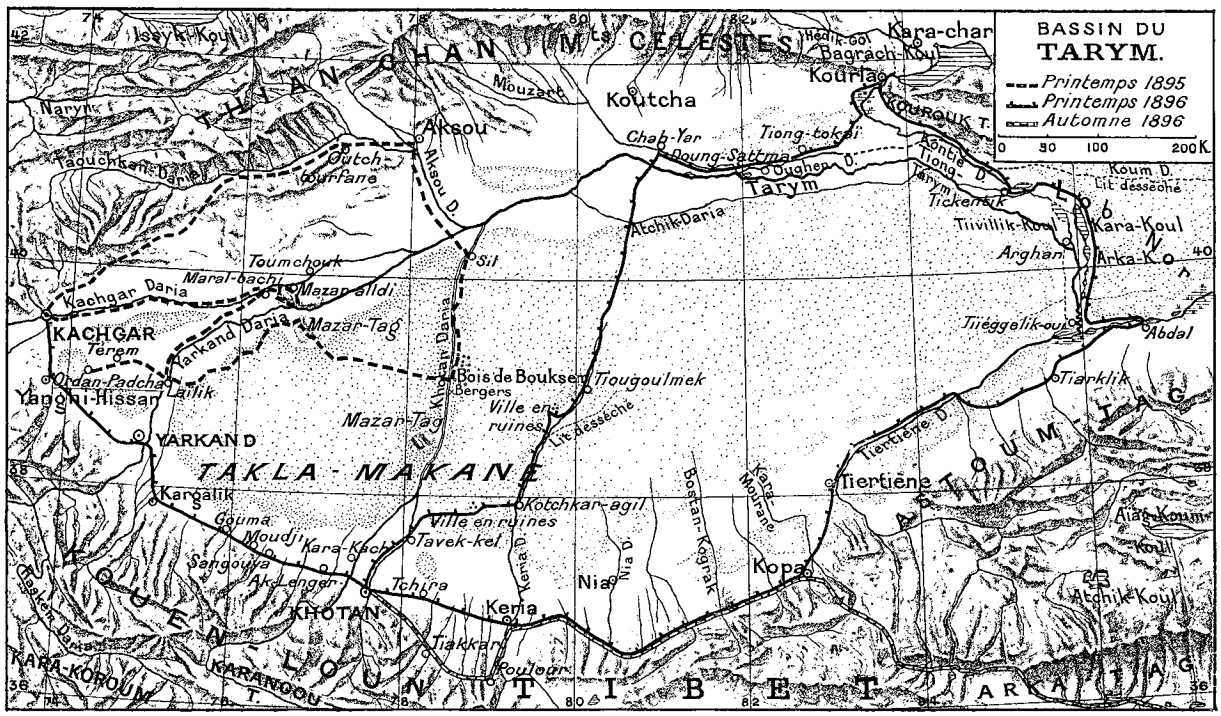
Dans cette terrible conjoncture, il n'y a pas à hésiter. Quelque cuisant que soit mon chagrin, il faut me décider à abandonner également Islam. Le salut est en avant ; le seul moyen de sauver nos malheureux traînards est d'atteindre la rivière le plus tôt possible pour voler ensuite à leur secours. Dès qu'il se sera reposé, Islam repartira en suivant notre trace. En le quittant, je lui recommande d'abandonner les chameaux ; avant tout il doit songer à lui et ne s'embarrasser d'aucun bagage qui puisse retarder sa marche. Accompagné de Kazim je poursuis ensuite ma route sans perdre un instant. J'emporte seulement les deux chronomètres, une boussole, un paquet d'allumettes et une boîte de conserves de homard ; Kazim prend une bêche et quelques morceaux de pain.

Jusqu'au lever du soleil nos progrès sont relativement satisfaisants. Nous marchons une heure ou deux, puis nous nous reposons et repartons ensuite ; d'étape en étape nous nous rapprochons lentement du but incertain.

2 mai. — A onze heures et demie du matin, vaincus par la chaleur nous nous étendons au pied d'une dune. Kazim creuse deux fosses jusqu'à la couche de sable qui n'a pas encore été échauffée par l'ardeur du soleil ; après nous être déshabillés, nous nous y couchons à l'ombre de nos vêtements accrochés à la bêche. Une agréable fraîcheur réconforte nos corps épuisés. Nous avons l'impression de recevoir une douche glacée.

A six heures du soir, en route de nouveau pendant une partie de la nuit.

3 mai. — A quatre heures et demie du matin, départ. Tout à coup Kazim s'arrête, me frappe sur l'épaule, et, sans dire un mot, allonge le bras vers l'Est pour me montrer quelque chose. J'ai beau regarder dans la direction indiquée, je ne découvre rien. Avec ses yeux de faucon mon compagnon a aperçu un tamaris. Cette vue nous donne immédiatement du courage. Peut-être le salut est-il tout près ? Peut-être touchons-nous au terme de ce



CARTE DU BASSIN DU TARYM.

long martyre? Arrivés au pied de l'arbuste, nous nous croyons sauvés et remercions Dieu de sa miséricorde. Nous nous rafraîchissons en mâchant les feuilles juteuses du tamaris, et pendant quelques instants éprouvons un soulagement à nos tortures. Après tant de jours passés au milieu de cette terre morte, voici enfin quelque chose de vivant. Très certainement les racines de l'arbre atteignent la couche aquifère souterraine, mais dans notre épuisement nous ne pouvons creuser un puits.

TYPES TADJIKS. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

Un moment de repos à l'ombre bienfaisante de l'arbuste, puis nous repartons. Les dunes sont maintenant moins hautes, et moins escarpées — elles ne s'élèvent guère à plus d'une dizaine de mètres — et par endroits de petits massifs de roseaux *(Lasiagrostes splendens)* tapissent les ravins. A chaque pas l'espoir de la délivrance grandit.

Voici sept heures que nous sommes en route. Un pareil effort nous a mis à bas; incapables de faire un pas de plus, nous nous couchons à l'ombre d'un tamaris, comme hier dans un fossé creusé dans le sol. Nous restons là toute la journée, sans mouvement, sans conscience du monde extérieur. Kazim n'a même plus la force de jeter de temps à autre sur moi du sable frais.

Dans la soirée nous reprenons notre marche chancelante. Soudain, à travers l'obscurité apparaissent trois vigoureux peupliers. Au pied de ces arbres il y a certainement de l'eau ! Aussi bien, essayons-nous de creuser un puits; hélas ! notre faiblesse est trop grande pour un pareil travail. Nos mains débiles ne peuvent soutenir la bêche chargée d'une pelletée de sable. Du reste, à quoi bon épuiser nos dernières forces? Le sol est à peine humide, la couche aquifère se trouve encore à une très grande profondeur.

Ne pouvant atteindre l'eau, nous cherchons alors le salut dans le feu. Ramassant toutes les feuilles mortes autour des peupliers, nous allumons un énorme brasier. Si Islam est encore vivant, sa lueur guidera ses pas, et, au cas où quelque caravane suivrait le Khotan-Daria en marche vers Ak-Sou ou vers Khotan, elle attirerait son attention. Nous préparons ensuite notre souper; mais, une fois les conserves ouvertes, nous ne pouvons surmonter notre dégoût pour la nourriture, dévorés que nous sommes par une soif ardente.

4 mai. — Nous nous traînons plus que nous ne marchons. A chaque instant, une défaillance nous oblige à faire halte. Après cinq heures de ce calvaire, quel n'est pas notre effroi en apercevant devant nous une nouvelle plaine de sable ! Plus un peuplier, à peine quelques tamaris ! Peut-être la zone boisée que nous venons de traverser n'est-elle qu'une dépression, et peut-être plus loin le désert s'étend-il de nouveau? En vérité c'est à désespérer les plus énergiques.

Bientôt la chaleur nous oblige à nous arrêter. Au pied d'un arbuste nous nous couchons découragés. Aujourd'hui Kazim n'a même plus la force de creuser une fosse. Nous restons là toute la journée, immobiles et silencieux. Qu'aurions-nous, du reste, à nous dire? L'un et l'autre, nous sommes hantés par les mêmes pensées et par les mêmes craintes.

Au coucher du soleil, je me lève. Mon compagnon est incapable de bouger et je pars seul à travers le désert, dans l'obscurité de la nuit. Pas un souffle d'air, pas un bruissement : un silence de mort !

A minuit et demi, je m'arrête sous un tamaris, et bientôt après suis rejoint par Kazim. En rampant il a pu suivre mes traces.

5 mai. — Chancelant sur nos jambes, nous gravissons les dunes en rampant sur les mains et sur les genoux et à la descente nous nous laissons glisser comme des masses inertes. Mais voici qu'à l'aurore apparaît à l'horizon une ligne sombre, évidemment la forêt riveraine du Khotan-Daria. Encore un effort et nous trouverons de l'eau.....

*

Soutenus par cet espoir, nous avançons moins péniblement et arrivons bientôt dans une dépression couverte de peupliers, un ancien lit abandonné du Khotan-Daria, sans aucun doute. Après cela, une bande de sables stériles, et nous pénétrons dans un bois touffu ! Des taillis épais, des clairières verdoyantes, des chants d'oiseaux ! Ma raison doute du témoignage des yeux. Maintenant des difficultés d'un genre nouveau entravent nos progrès ; à chaque pas la route nous est fermée par des fourrés impénétrables.

Cette marche achève Kazim ; les joues flasques, les lèvres bleues, la langue tuméfiée, sans voix, il semble près de succomber. Dans la pensée de lui redonner des forces, nous nous reposons pendant les heures chaudes de la journée ; le soir venu, son état ne s'étant pas amélioré, je dois partir seul.

Tant qu'il fait jour, je réussis à me frayer un passage à travers les taillis, mais, une fois la nuit venue, je n'avance plus qu'avec peine ; à chaque pas je culbute contre une souche ou trébuche dans la brousse... Soudain j'arrive à la lisière de la forêt et découvre devant moi une plaine de sable et d'argile unie comme un parquet, évidemment le lit du Khotan-Daria. En vain je cherche une flaque d'eau ; partout le sol est aussi sec que le sable du désert. Lutter pendant cinq jours pour venir mourir de soif dans le lit d'un fleuve, non, en vérité, ce n'est pas possible !

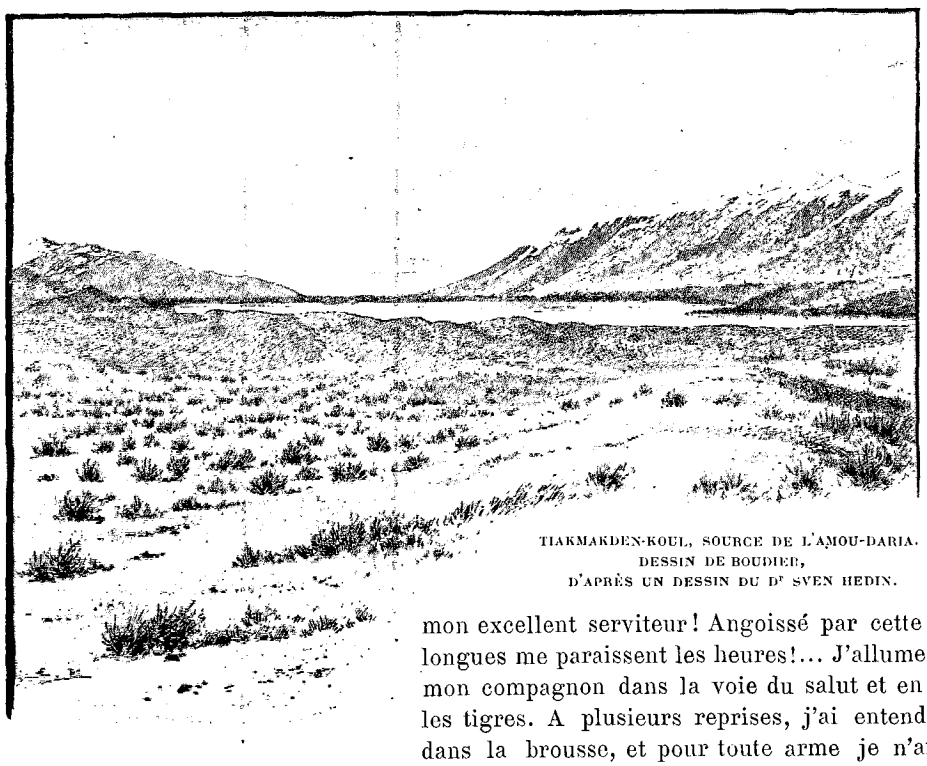
Dans cette terrible conjoncture je dus mon salut à la connaissance des lois de la physique du globe. Les rivières du Turkestan Oriental ont une tendance marquée à se déplacer vers l'Est ; donc, si le Khotan-Daria renferme encore quelques gouttes d'eau, elles doivent se rencontrer sur sa rive droite, et immédiatement je fais route dans cette direction.

Une lune éclatante éclaire heureusement le paysage. D'un moment à l'autre je m'attends à découvrir quelque mare. Mais non, j'avance, et nulle part je n'aperçois le moindre ruisselet. Bientôt la forêt de la rive droite apparaît, et me voici de nouveau au milieu d'épaisses broussailles. Le Khotan-Daria est absolument à sec !

J'allais m'abandonner au désespoir, lorsqu'en me débattant dans la brousse, j'entends un clapotement et un frôlement d'ailes. Un canard se lève sous mes pas, et au même instant je distingue à mes pieds une petite nappe d'eau.

Je suis sauvé ! En dix minutes j'avale plus de trois litres. Au fur et à mesure que je bois, mes forces renaissent ; ma peau, sèche comme un vieux parchemin, s'imprègne de moiteur ; après tant de souffrances, une sensation exquise de bien-être m'envahit.

Une fois réconforté, je pars immédiatement au secours de Kazim. En guise d'outres je remplis d'eau mes bottes [1] et passant les tirants dans le manche de la bêche, m'achemine, ainsi chargé, à la recherche de mon compagnon.

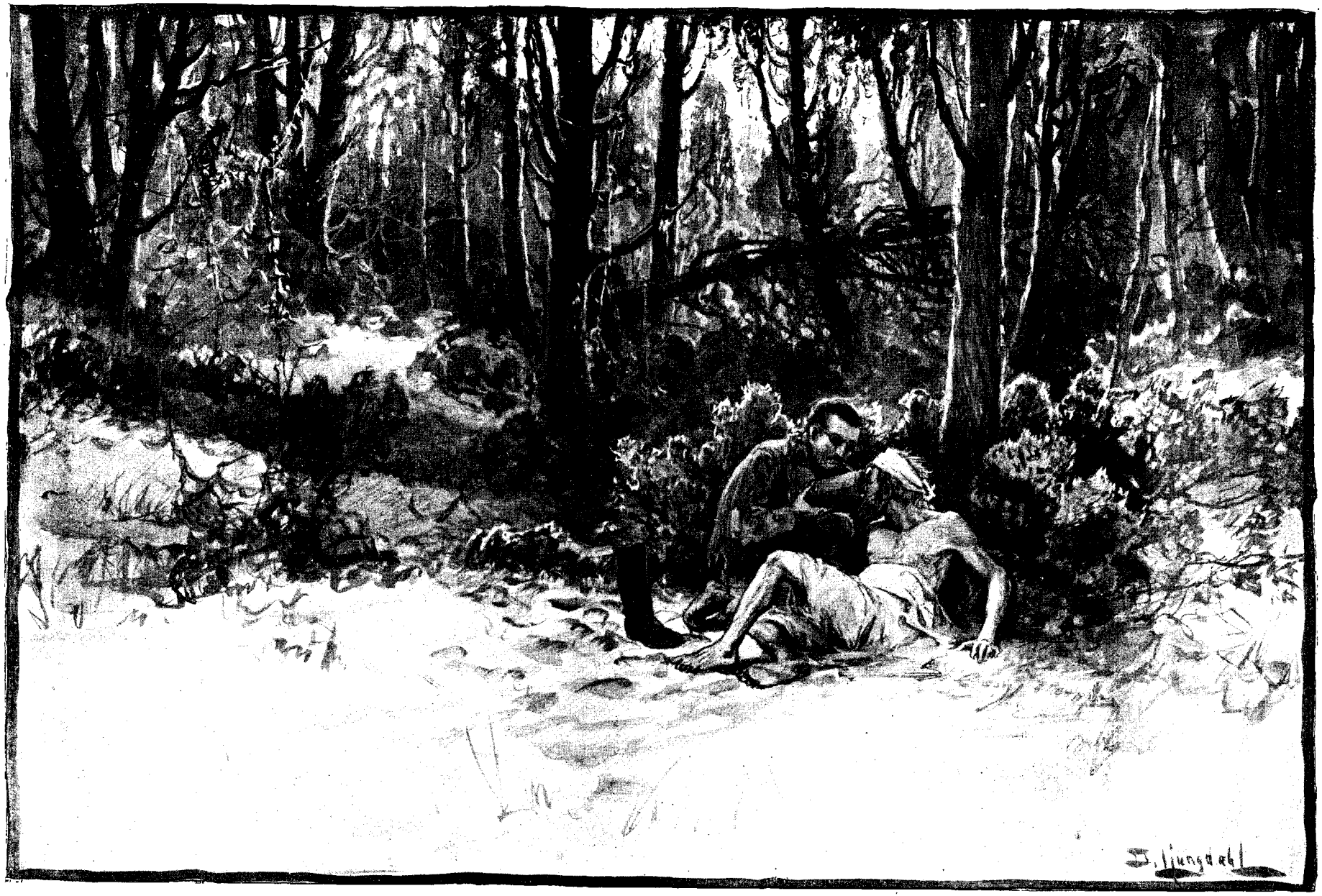


TIAKMAKDEN-KOUL, SOURCE DE L'AMOU-DARIA.
DESSIN DE BOUDIER,
D'APRÈS UN DESSIN DU Dr SVEN HEDIN.

Sur ces entrefaites le ciel se couvre d'épais nuages. Dans l'obscurité je ne puis retrouver mes traces ; de tous côtés je bats la forêt ; je cherche à m'orienter, impossible de me reconnaître ; j'appelle, point de réponse ! Kazim pourtant ne doit pas être loin. Il ne me reste donc qu'à attendre le jour. Qui sait si ce délai ne coûtera pas la vie à mon excellent serviteur ! Angoissé par cette poignante pensée, combien longues me paraissent les heures !... J'allume un grand feu pour guider mon compagnon dans la voie du salut et en même temps pour écarter les tigres. A plusieurs reprises, j'ai entendu des frôlements suspects dans la brousse, et pour toute arme je n'ai qu'un manche de bêche !

Dès la pointe du jour, j'ai la grande joie de rejoindre Kazim. Le malheureux gît, incapable de se mouvoir

1. Les bottes suédoises, dont la semelle est fixée à l'empeigne par des chevilles en bois, sont absolument étanches. (*Note du traducteur.*)



LE DOCTEUR SVEN HEDIN SAUVANT KAZIM. — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE

et d'articuler une parole. Quelques heures plus tard, et ce brave homme entrait en agonie. Peu à peu les forces lui reviennent, et, aussitôt qu'il peut marcher, nous nous acheminons lentement vers la mare où j'ai trouvé le salut, pour nous y reposer et pour y boire à notre satiété.

Maintenant, après avoir failli mourir de soif, nous sommes menacés de périr de faim. Nous n'avons plus une boîte de conserves, plus même une croûte de pain. Il m'est donc impossible d'aller au secours de mon pauvre Islam-Bai, resté à quatre jours de marche en arrière dans le désert. Sans vivres je ne puis parcourir une aussi grande distance à travers cet océan de sable; de plus, je ne possède aucun ustensile pour transporter une provision d'eau suffisante.

Dans cette situation, mon parti est vite pris. Je laisse Kazim, encore trop faible pour fournir une longue étape, et de suite je pars à la recherche d'indigènes, afin de me procurer les vivres qui nous font défaut et de sauver, avec leur aide, Islam s'il en est encore temps.

Pour se rendre de Khotan à Ak-Sou, les caravanes suivent les rives du fleuve, peut-être aurai-je la chance d'en rencontrer une?

En tout cas, 260 kilomètres seulement nous séparent de Khotan; en six jours, je puis parcourir cette distance.

IX

Le sauvetage des débris de la caravane. — Chez les bergers du Khotan-Daria. — Retour à Kachgar.

Le 5 mai, une terrible « bourane » m'oblige à m'arrêter sous un arbre pendant une partie de la journée. Un temps précieux se trouve ainsi perdu. Le lendemain, heureusement, je fais bonne route, quoique depuis deux jours je sois pour ainsi dire à jeûn. Pour me soutenir, je mâche des feuilles et croque des têtards. Si au moins ce régime peu ragoutant était réconfortant! Enfin, après tout, j'ai l'illusion de manger.

Sur les deux rives du fleuve, aucune piste de caravane! Aussi bien je commence à être inquiet, lorsque dans la soirée du 8 mai, je découvre dans le lit du fleuve des traces d'hommes qui datent tout au plus d'un jour. Immédiatement je les suis; elles pénètrent dans les bois. Bientôt j'entends une rumeur vague, puis quelques instants après, un cri humain et un beuglement. J'avance en toute diligence à travers d'épais massifs de roseaux... les voix deviennent plus distinctes, encore quelques minutes d'angoisse inexprimable et dans une clairière j'aperçois un berger surveillant son troupeau au pâturage. Saisi de peur à ma vue, l'indigène disparaît immédiatement dans le fourré. Sans aucun doute, avec mes vêtements en haillons et mon air misérable, il m'a pris pour quelque sorcier dont les légendes racontent la mystérieuse apparition au milieu des forêts.

LA COMMISSION ANGLO-RUSSE DU PAMIR. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COLONEL HOLDICH.

... Mon homme revient avec un compagnon. Je les salue d'un *Salam Aléikoum* (que la paix soit en vous) et sollicite de leur bonté un morceau de pain, leur expliquant que depuis huit jours je n'ai pas mangé. Les deux bergers me conduisent à leur hutte et m'offrent de suite tout ce qu'ils possèdent. Après tant de privations, voici enfin le salut, et la vie assurée! Mais ma situation ne laisse pas que de me préoccuper. Je n'ai plus le moindre lingot, partant plus moyen d'acheter ni de payer quoique ce soit. Ma seule ressource sera d'implorer la pitié de la première caravane qui viendra à passer et de gagner avec elle

Khotan, où l'*Aksakal* des marchands russes me fournira les moyens d'arriver à Kachgar. Tandis que je rêve tristement au désastre de la caravane, la plus heureuse nouvelle me parvient. Mon brave Islam-Bai est, lui aussi, sauvé! Des marchands qui allaient d'Ak-Sou à Khotan l'ont rencontré à une journée de marche plus au Nord et lui ont fourni toutes les provisions dont il avait besoin. Immédiatement j'envoie à sa recherche un des bergers et le lendemain j'ai la joie de voir arriver Islam et Kazim suivis du chameau qui portait mes instruments, mes journaux de route et notre fortune. Au lieu de songer avant tout à son salut et de se débarrasser de tout ce qui pouvait entraver sa marche, Islam avait d'abord pensé à sauver mes bagages, sachant leur importance pour l'avenir de notre expédition. Par son dévouement, ce brave et modeste serviteur m'a rendu un service que je ne saurais trop exalter.

OUAKHANLIKS DE L'ESCORTE ANGLAISE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE JOHNSTON ET HOFFMANN, CALCUTTA-SIMLA.

Terrible avait été son odyssée. Après notre séparation dans la nuit du 2 mai, Islam avait suivi nos traces jusqu'à ce qu'une nouvelle défaillance l'eût arrêté. Le soir, la vue de notre feu lui avait redonné du courage en lui annonçant notre arrivée dans les bois. Continuant à se traîner, il avait finalement atteint le Khotan-Daria, avec un seul chameau. Successivement, tous les autres animaux étaient tombés ou avaient pris la fuite dans la forêt. A bout de forces et trouvant, comme moi, le lit du fleuve à sec, Islam s'était couché pour attendre la mort, lorsqu'il avait été pour ainsi dire miraculeusement secouru par une caravane.

Après cette terrible épreuve, nous nous reposâmes quelques jours dans la paix de la vie pastorale. Vivant de laitage et de pain de maïs, logés sous des huttes de feuillage, nous menions la même existence que les pauvres primitifs qui nous avaient donné l'hospitalité. Je profitai de ce séjour pour mettre au net mes notes. Sans l'abondance des scorpions, mon gourbi aurait été le cabinet de travail le plus calme et le plus agréable que l'on puisse imaginer.

Entre temps une nouvelle caravane vint à passer. Je lui achetai trois chevaux, des bâts, un sac de farine, divers ustensiles de cuisine, bref tout ce qui était nécessaire pour poursuivre mes explorations.

Une fois remis de leurs fatigues, Islam et Kazim partirent avec deux indigènes rechercher les bagages abandonnés dans le désert. L'expédition n'eut aucun résultat. Après avoir fouillé les bois pendant plusieurs jours, ils ne retrouvèrent qu'une seule charge et qu'un seul chameau. Malgré les plus actives battues, ils ne purent découvrir la bête qui portait les baromètres, l'hypsomètre et d'abondantes provisions. Islam reconnut le tamaris au pied duquel il l'avait abandonnée, mais la ceinture qu'il avait attachée à une branche de l'arbre pour pouvoir le distinguer avait été enlevée et remplacée par un morceau de feutre blanc. Autour de l'arbre des traces de pas étaient visibles. Très certainement, croyions-nous, ce chameau avait dû être volé par Yolltyi, dont les allures ne nous avaient jamais inspiré confiance. Le misérable s'était, pensions-nous, glissé derrière nous et approprié les épaves de la caravane. L'enquête ouverte plus tard par les autorités chinoises à ce sujet n'aboutit à aucun résultat certain; d'après les renseignements recueillis ultérieurement, l'animal en question avait dû être enlevé par un des marchands qui avaient sauvé Islam. Les recherches pour retrouver le campement du 1er mai n'eurent non plus aucun succès. La tempête ayant effacé nos traces, Islam-Bai ne put réussir à découvrir la tente.

La perte de mes bagages m'obligea à modifier complètement mes plans de voyage. Sans aucun instrument pour la mesure des altitudes, je ne pouvais songer à partir pour le Thibet. Une exploration de cette région dans de pareilles conditions n'aurait eu aucun intérêt scientifique. Je pris donc le parti de battre en retraite et, le 23 mai, nous quittions nos hôtes, nous dirigeant vers Kachgar par la vallée du Khotan-Daria et par Ak-Sou.

DOST-MOHAMED-KHAN.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Pour payer les bergers de leur cordiale hospitalité, je remis à chacun d'eux quarante *tengueh* (seize francs), une somme énorme à leurs yeux et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Toujours dans l'espérance de retrouver le chameau qui portait les baromètres, nous avançâmes en deux escouades, l'une suivant la rive gauche, l'autre le lit du fleuve complètement à sec. Non plus que les précédentes, ces recherches n'aboutirent à aucun résultat.

Dans la vallée inférieure du Khotan-Daria, nous fûmes assaillis par une terrible tourmente. Nous nous disposions à camper, lorsque soudain nous vîmes un épais nuage jaune monter de l'Ouest et en quelques minutes couvrir tout le ciel. Brusquement le soleil se voila et disparut dans une obscurité profonde.

..... Une sensation de cataclysme imminent nous enveloppe. Au loin on entend un crépitement; de minute en minute il se rapproche... Un coup de vent, puis une rafale terrible. Les arbres tordus par l'ouragan se brisent avec des craquements épouvantables. Pendant quelques instants c'est un fracas terrible. En même temps des tourbillons de poussière nous aveuglent et nous étouffent. Fouetté par le souffle irrésistible de la tourmente, le sable fuit sous nos pas; on a comme une impression d'engloutissement.

La tempête ne dura que quelques heures; le lendemain le ciel était cependant encore tellement chargé de poussière, que toute vue était masquée dans un faible rayon.

Le 3 juin, nous arrivâmes à Ak-Sou où l'*aksakal* des sujets russes nous fit la plus aimable réception. Dans toutes les villes de la Chine occidentale sont établies des colonies plus ou moins importantes d'indigènes du Turkestan russe, qui font le commerce des laines, des peaux, du coton, etc. Chacune de ces communautés a pour chef un *aksakal*, une sorte d'agent consulaire, subordonné à l'autorité directe de mon ami Petrovsky. Point n'est besoin d'insister sur l'importance politique d'une pareille organisation.

Ak-Sou n'offre aucun intérêt. Ses mosquées pas plus que ses medressés ne sont des monuments remarquables.

De cette ville je gagnai Kachgar par la vallée de l'Ak-Sou-Daria, et en traversant ensuite le relief qui sépare cette vallée de celle du Kachgar-Daria.

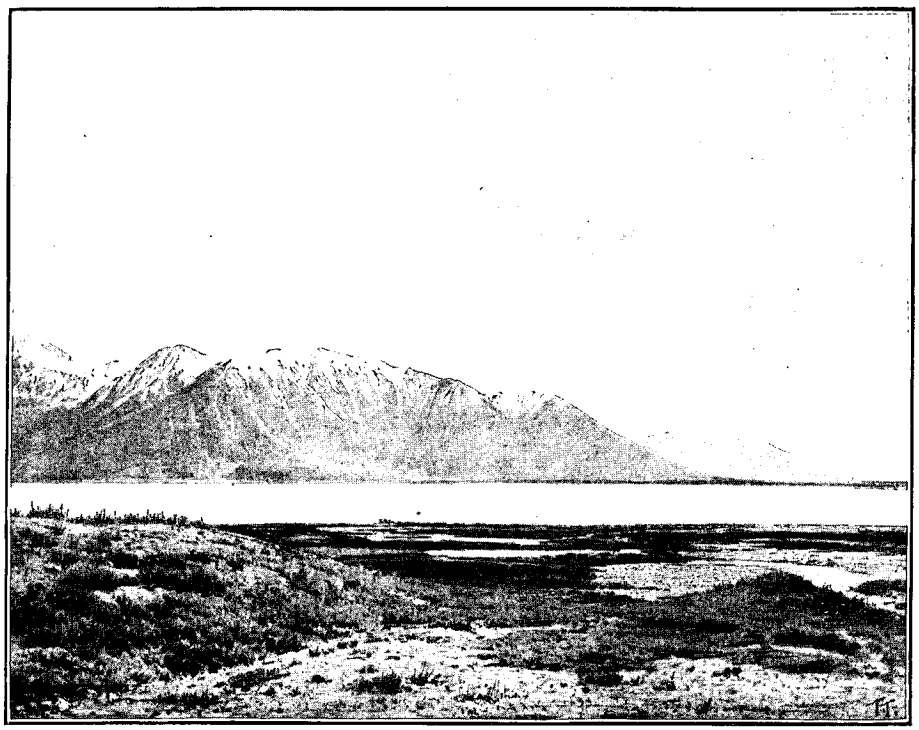
JEUNE HINDOU DE L'ESCORTE ANGLAISE.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Dès mon arrivée à Kachgar, j'expédiai à Och (Turkestan russe) un courrier pour demander en Europe des instruments en remplacement de ceux que j'avais perdus dans le Takla-Makane. Avant trois mois, quelque diligence que fissent mes correspondances, aucun envoi ne pouvait me parvenir. Afin de ne pas perdre mon temps, j'entrepris une nouvelle exploration dans les Pamirs, muni de baromètres et de thermomètres que me prêtèrent avec leur obligeance habituelle le consul Petrovsky et M. Macartney.

X

Une nouvelle campagne dans le Pamir. — L'Hindou-Kouch. — La commission de délimitation anglo-russe des Pamirs.

Le 10 juillet, toujours escorté d'Islam-Bai, je m'acheminais de nouveau vers la montagne et, quelques jours plus tard, franchissais au col d'Ouloug-Art (5 150 mètres) la chaîne séparant les vallées du Sarik-Kol de la plaine de Kachgar. Aucune ascension dans les Pamirs ne m'a présenté plus de dangers et de difficultés. Sur le versant occidental de cette crête, nous dûmes tailler un escalier le long d'une pente de neige vertigineuse, et faire descendre chaque cheval à la force du poignet par ce passage scabreux. Malgré nos précautions, une de nos meilleures bêtes perdit pied et roula au fond du précipice. Un peu plus loin, un cône d'éboulis glissa sous nos pas, et nous entraîna jusqu'au bord d'un lac où nous faillîmes culbuter. Avec cela, à chaque instant, pendant la traversée de ce massif, des tourmentes de neige fondaient sur nous et nous dérobaient toute vue. Une fois dans la vallée, nous n'étions pas au bout de nos peines et un grand glacier nous donna pas mal de tablature. Pour des alpinistes une pareille ascension n'eût pas offert de grandes difficultés, mais avec des chevaux il en allait autrement. Après cette pénible escalade, je descendis le Sarik-Kol et le 27 juillet atteignis Tach-Kourgane. Cette ville venait d'être entièrement détruite par une série de tremblements de terre. Depuis le 5 juillet, presque journellement des secousses se manifestaient. En vingt-deux jours les indigènes en avaient compté environ quatre-vingts ; la première avait été la plus violente. Plusieurs crevasses s'étaient ouvertes dans le sol, orientées Sud-Sud-Ouest, Nord-Nord-Est. Le jour de mon arrivée, une oscillation se produisit suivant une direction perpendiculaire à l'axe de la vallée.



LE LAC CHATMAKTIN DANS LE PETIT PAMIR.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COLONEL HOLDICH.

De Tach-Kourgane je fis route au sud vers l'Hindou-Kouch et allai explorer sur le versant nord de cette chaîne le col de Kounzer-Ab (4 810 mètres). Un des glaciers qui couvrent les pentes de ce passage alimente à la fois des ruisseaux tributaires de l'océan Indien et des affluents du Tarym. J'essayai ensuite sans succès, de trouver un passage vers le Raskan-Daria par le col d'Ouprang, le Kara-Sou et l'Ilik-Sou. En quelques jours il eût été possible par cette route d'atteindre la vallée supérieure du Yarkand-Daria, si en cette saison ce fleuve ne roulait une masse d'eau trop considérable pour être guée. D'autre part, la gorge au fond de laquelle coule l'Ilik-Sou avait été rendue impraticable aux chevaux par le récent tremblement de terre. Des pans de rochers s'étaient éboulés et obstruaient le passage. Après être sorti de cette impasse, je me dirigeai vers le Pamir Tagdoumbach où j'entrepris différentes recherches. Je traversai ensuite le Vakdjer (4 936 mètres). Près de ce col les eaux divergent vers trois directions différentes, à l'Ouest par le Pandj ou Ouakhane-Daria, elles s'écoulent vers l'Amou-Daria, à l'Est par le Tagdoumbach-Daria, vers le Tarym, et au Sud vers l'océan Indien.

Le 19 août, je fis, dans la haute vallée de l'Ak-Sou, l'agréable rencontre de la commission anglo-russe chargée d'établir une ligne précise de démarcation entre les possessions russes et anglaises depuis le lac Victoria jusqu'à la frontière Chinoise. Pendant près d'un mois, les présidents de la Commission, les généraux Pavalo-Chveikovsky et Gerard m'offrirent la plus large hospitalité. Mon séjour au milieu de ces aimables officiers restera un de mes meilleurs souvenirs de voyage.

Cette réunion diplomatique avait donné naissance sur le Pamir à une véritable ville temporaire com-

posée de iourtes kirghizes et de tentes. Elle comptait au moins cinq ou six cents habitants. L'escorte du général Pavalo-Chveikovsky était formée de quarante cosaques, de dix-huit musiciens et d'une foule de courriers et de caravaniers. La suite du général anglais, non moins importante, comptait environ deux cents soldats de l'armée des Indes, d'Hindous, de Kandjoutis, d'Ouakhanliks et d'Afridis.

Entre les deux camps les relations étaient très cordiales et à tour de rôle Anglais et Russes se convièrent à de fort belles réceptions. Quelques jours après mon arrivée, le chef de la mission russe offrit une grande soirée, suivie d'un souper luxueux et d'une retraite aux flambeaux. Le 30 août, on organisa pour les soldats un tir, des luttes et différents jeux. Plus tard, dans la plaine voisine de Kizil-Robat, eut lieu le « Derby », auquel prirent part deux ou trois cents cavaliers appartenant à toutes les races.

Au commencement de septembre, un télégramme du gouvernement anglais annonça son acceptation des propositions russes. Les travaux de la commission, repris aussitôt après avec une nouvelle ardeur, furent bientôt terminés. Pour célébrer cet heureux événement, des fêtes furent naturellement organisées par les deux camps et, le 13 septembre, Russes et Anglais se séparèrent en se prodiguant les marques de la plus vive sympathie.

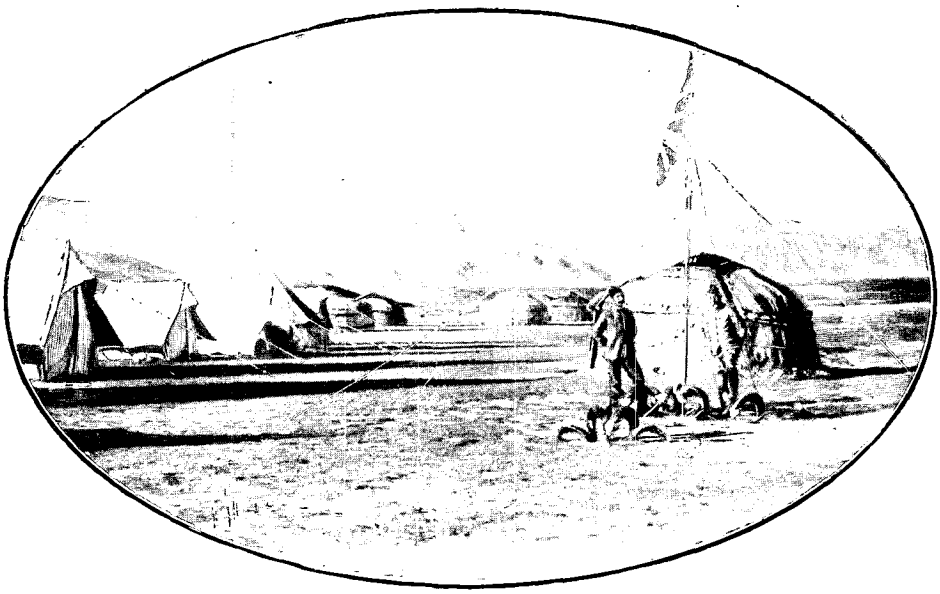
Le même jour, je m'acheminai vers l'Est et par la passe de Lakskak (4 645 mètres), j'arrivai dans la vallée de Tagdoumbach, près de la forteresse de Tach-Kourgane. La première des crêtes qui, pareilles à des bastions, enveloppe le Pamir à l'Orient se trouvait ainsi franchie et, le 16, je traversai la seconde au col de Serghak (4 032 mètres). Sur le versant est de ce relief est situé le village de Petit-Belder, occupé par une seule famille; aux environs sont disséminés une cinquantaine de maisons occupées par des Tadjiks. Ces indigènes, tout à la fois pasteurs et agriculteurs, passent l'été dans les montagnes et l'hiver dans les vallées inférieures. Le 19, je franchis une troisième chaîne au col de Kandahar (5 062 mètres) et, pendant sept jours, escaladai les chaînes de montagnes ardues au pied desquelles le Yarkand-Daria coule dans une profonde gorge.

Le temps était épouvantable, la neige tombait en abondance; sur ce terrain convulsé, la marche devint bientôt épuisante. Ajoutez à cela des torrents impétueux dont le passage à gué présente les plus grands dangers, et des sentiers taillés en corniche au-dessus de précipices effroyables, où le moindre faux pas serait mortel. Mais c'est le dernier effort avant le grand repos de l'hiver. Le 26 septembre, enfin, nous traversons le Yarkand-Daria à Koucherab et, le lendemain, arrivons à Lunger. A gauche, enveloppés dans des nuages de poussière, apparaissent indistincts les derniers contreforts des cîmes altières du Toit du Monde, tandis qu'à droite s'étend la platitude infinie du désert. Tel l'aspect d'une côte montagneuse, lorsqu'on s'en éloigne pour gagner la pleine mer.

Seulement le 3 octobre, je revins prendre mes quartiers d'hiver, à Kachgar, chez mon excellent ami le consul général Petrovsky, dont je ne saurais trop vanter l'affectueuse hospitalité.

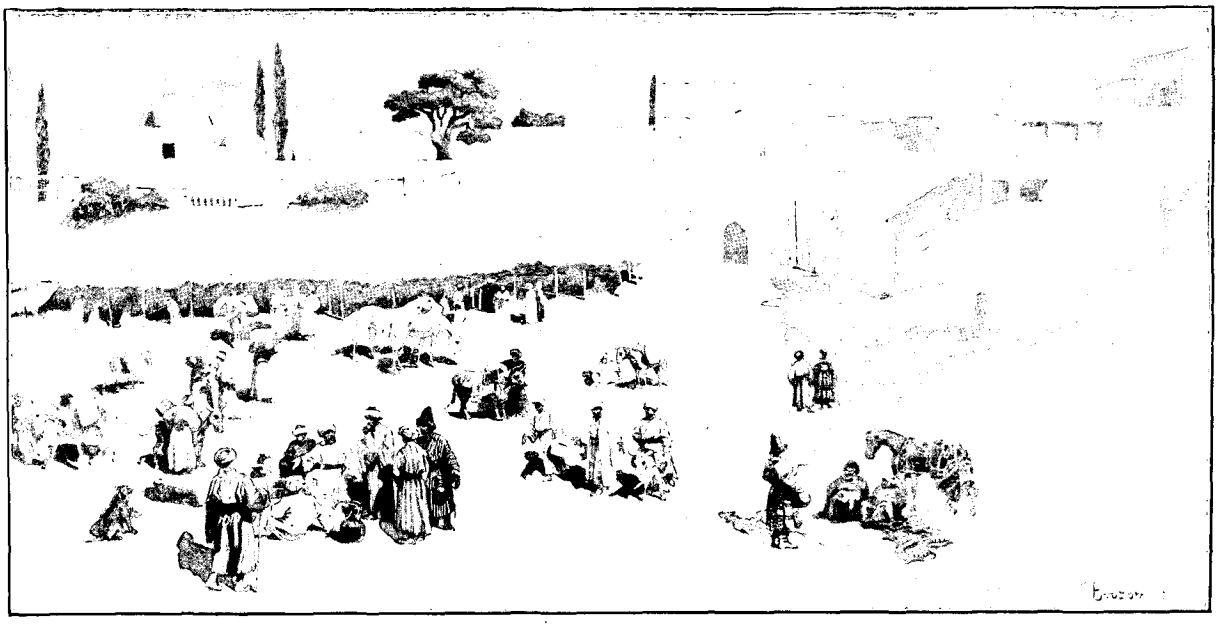
Abrégé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)



CAMP ANGLAIS SUR LE PAMIR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COLONEL HOLDICH.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



GRANDE PLACE DE KHOTAN (PAGE 558). — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

XI

De Kachgar à Khotan. — Yarkand. — Khotan. — La néphrite.

UN VIEUX BERGER DU KERIA-DARIA. — DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

MAINTENANT, des cimes dominatrices du Toit du Monde nous allons de nouveau nous diriger vers les sables du désert de Gobi, et encore une fois affronter les dangers de leurs tourmentes et les affres de la soif.

A mon retour du Pamir je reçus les instruments destinés à remplacer ceux perdus dans le désastre du Takla-Makane, et, à la fin de décembre, je m'acheminai vers Khotan pour poursuivre l'exploration du bassin du Tarym, interrompue si tragiquement au printemps dernier.

Mon départ de Kachgar fut entouré d'une grande pompe Le *Tao-taï*, suivi de tous mes amis chinois, vint en cortège imposant me présenter ses souhaits de bon voyage et d'heureux succès. M. et Mme Petrovsky et le missionnaire Ignatiev, escortés des Cosaques du Consulat, m'accompagnèrent ensuite jusqu'en dehors de la ville. Non sans un profond serrement de cœur je pris congé de ces excellents amis qui m'avaient témoigné tant d'attachement et rendu tant de services.

De Kachgar à Yarkand, la route est peu intéressante; inutile donc de nous y attarder, et arrivons de suite dans cette ville, la plus importante du Turkestan Oriental. Le chiffre de sa population s'élève, dit-on, à cent cinquante mille. Comme toutes les agglomérations urbaines de la région, Yarkand se compose de deux parties : Yanghi-Char, la cité chinoise, et Kovna-Char, la « vieille ville », habitée par les Musulmans. Les deux quartiers, distants d'environ 1 kilomètre, sont réunis par la rue du Bazar. Recouverte dans toute sa longueur d'un toit en bois, et bordée d'échoppes, cette artère constitue une sorte de passage dans le genre sinon dans le style des galeries des capitales européennes. Toute la journée, il y règne une très grande activité, et, dans la soirée, le coup d'œil devient particulièrement pittoresque à la lueur des lampes qui éclairent chaque boutique. La ville musulmane

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529 *et* 541.

n'est qu'un dédale de ruelles ; ses mosquées et ses médressés, d'une ornementation beaucoup moins riche que celles de Bokhara, n'offrent aucun caractère pittoresque.

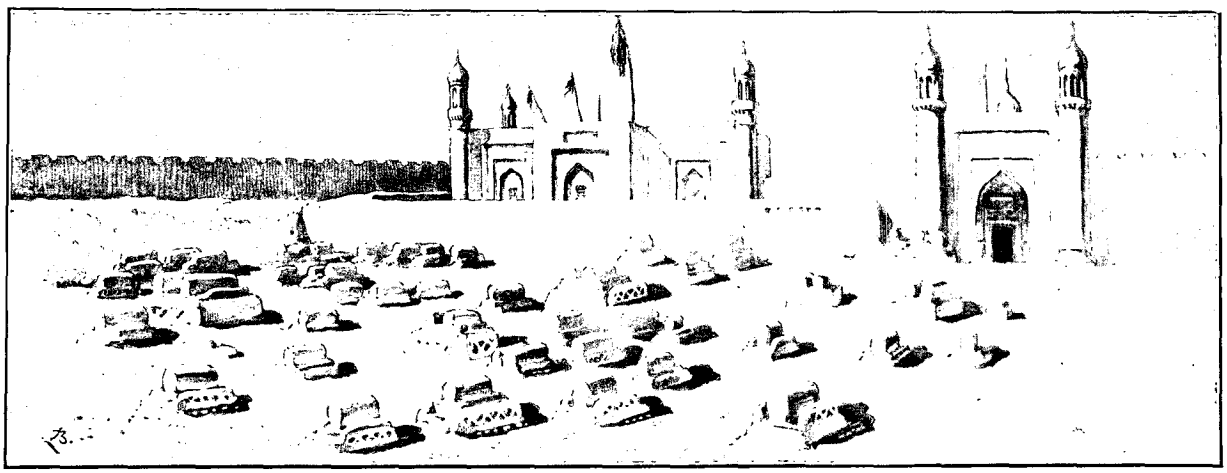
Yarkand est dominée par le Nevrous-Coung. Du kiosque qui surmonte ce monticule, situé dans le quartier Nord-Est, les musulmans observent le lever de la nouvelle lune qui met fin au jeûne du Ramadan. Au voyageur ce belvédère permet d'embrasser d'un seul coup d'œil la ville et les environs. A ses pieds s'étend une mosaïque grise et blanche de toits carrés ou rectangulaires, tachetée par la verdure de jardins et de bouquets d'arbres, tandis que, par delà le mur d'enceinte, se découvre un horizon de cultures et de canaux d'arrosage traversé dans le Sud-Est par le ruban scintillant du Yarkand-Daria.

Quoique bâtie près du plus grand fleuve de l'Asie Centrale, Yarkand manque d'eau potable. Pour tous les usages domestiques les habitants n'ont à leur disposition que l'eau de grands bassins servant tout à la fois de piscines, d'abreuvoirs, de lavoirs et d'égouts. Le liquide qu'ils contiennent est un véritable bouillon de culture. L'usage de cette eau empoisonnée détermine la formation d'un goitre placé le plus souvent sur la pomme d'Adam, et généralement gros comme le poing. Les trois quarts des Yarkandis sont atteints par cette maladie; seuls les marchands hindous et « andijdanliks »[1], qui boivent de l'eau de puits, en sont indemnes.

Quarante sujets russes sont établis à Yarkand. Ils y font, paraît-il, d'excellentes affaires en important des vêtements et de l'épicerie et en exportant des laines et des feutres; comme les Chinois, ils sont très mal vus par les indigènes.

Le 23 décembre, je me remis en route, et le lendemain soir arrivai à Kargalyk. Au delà de cette ville on entre dans le désert et la route n'est plus qu'une piste qu'efface chaque tempête. Aussi, pour guider le voyageur à travers cette plaine monotone, le gouvernement chinois l'a-t-il jalonnée de poteaux. Au milieu de cette stérilité est située la petite ville de Gouma, entourée de jardins et de cultures judicieusement irrigués. A 3 kilomètres au nord-est de cette oasis se rencontrent des ruines. Sur de petites terrasses d'argile je découvris de nombreuses tombes garnies intérieurement de planches et presque entièrement remplies de sable et de poussière. Les crânes qu'elles renfermaient appartenaient évidemment à des Turcs Diaggataï. Ces sépultures ne remontent à guère plus de deux ou trois siècles. Là également une ville a été détruite par le progrès des dunes. Depuis des milliers d'années le Takla-Makane étend son domaine aux dépens des zones fertiles qui l'avoisinent. Cette région, qui est aujourd'hui un des déserts les plus tristes de la terre, a été jadis le centre d'une civilisation relativement développée. Partout sur les bords de la route, abondent les vestiges de cette ancienne prospérité. A chaque pas on rencontre, à la surface du sol, des fragments de poterie et de briques, des morceaux de verre, plus rarement des pièces de monnaie, des bracelets et des ustensiles en bronze. D'après les indigènes, tous ces objets proviendraient d'une cité ruinée qu'ils appellent Nazar. Dans d'autres localités du Turkestan Oriental on découvre également des débris de verrerie. Aujourd'hui les indigènes ne savent plus travailler le verre. Au fur et à mesure de l'invasion des sables, le degré de culture des habitants s'est donc abaissé.

Au delà de Gouma le pays conserve le même aspect. Des steppes, des landes, des sables; puis, sur les

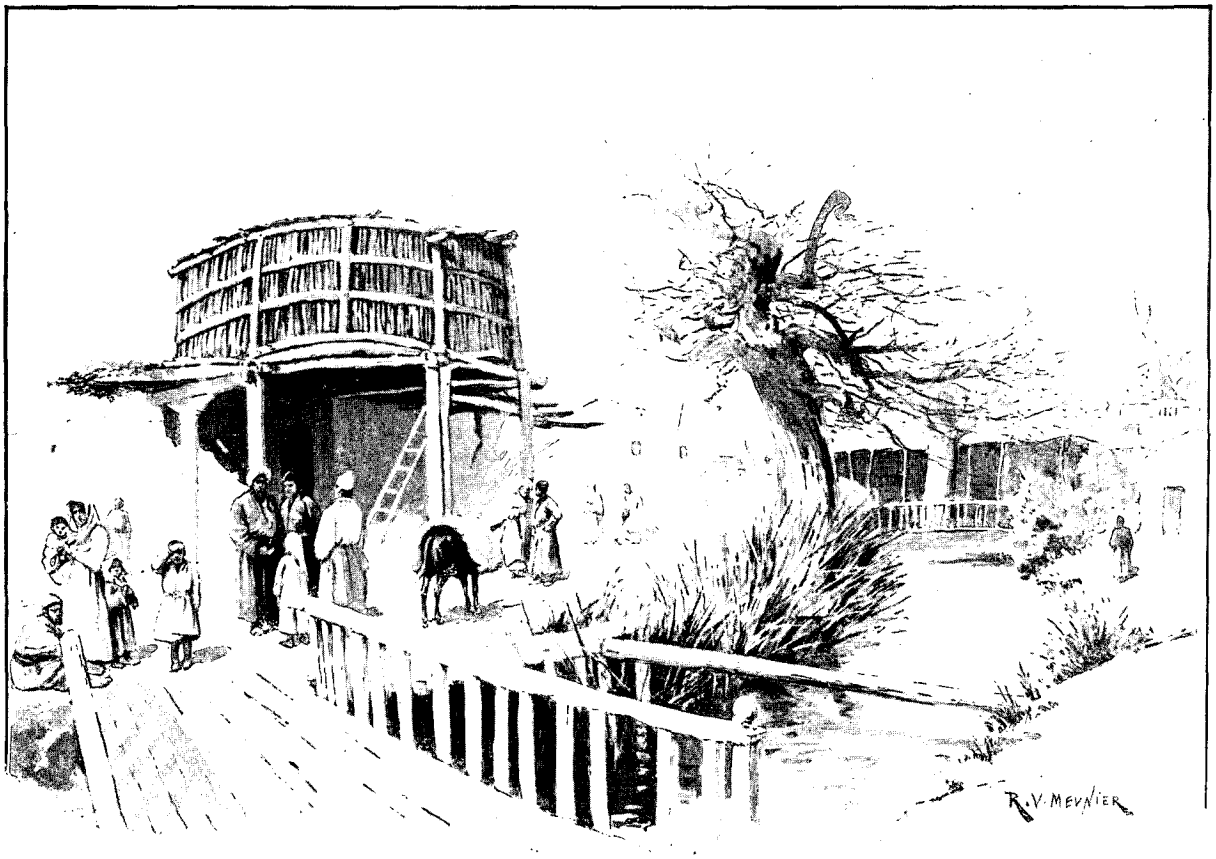


LES MURS DE YARKAND. — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

bords des rivières qui descendent des montagnes pour se perdre dans le Takla-Makane, de luxuriantes oasis, telles que Sangouya, Ak-Lenger, etc.

Près de cette dernière station est situé un très important *mazar* (tombeau de saint musulman) où la piété

1. Indigènes du Turkestan occidental, sujets russes.



LES PONTS DE KARGALYK. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

des fidèles entretient des milliers de pigeons. Profitant de leur caractère sacré, ces oiseaux se sont installés, sans plus de cérémonie, dans l'auberge des pèlerins. Dans toutes les pièces vous trouvez des groupes de femelles en train de couver ou de donner la becquée à leurs petits, et dans les corridors vous êtes enveloppé de vols compacts qui cherchent à s'enfuir par les portes ou par les fenêtres. Les indigènes croient ces pigeons protégés par la Puissance divine contre les attaques des vautours. Tout faucon qui ose assaillir un volatile du *mazar* tomberait, affirment-ils, mort sur le coup. Un des gardiens du tombeau me raconta avoir été témoin, tout récemment, de ce prodige. Quoi qu'il en soit, pour plus de sûreté, des perches garnies de loques voyantes ont été érigées sur la maison, afin d'écarter les rapaces. Suivant un ancien usage, les voyageurs qui visitent ce lieu de pèlerinage gratifient les pigeons d'une petite provision de maïs. Pareil don est considéré comme un hommage à la mémoire du saint.

Je n'eus garde de manquer à la coutume. Prenant dans une soucoupe une poignée du grain que j'avais apporté, je m'avançai dans la cour; aussitôt je fus enveloppé par un tourbillon ailé. En troupe compacte les oiseaux se posèrent sur mes épaules, sur mon bonnet, et poussèrent même l'audace jusqu'à venir manger dans ma main. Un instant je me crus à Venise, sur la place Saint-Marc.

Le 3 janvier, je fis mon entrée dans Khotan, escorté de l'*aksakal* des marchands russes de la ville et d'un interprète envoyés au-devant de moi par l'*ambane* [1]. Une grande et belle maison, située dans le quartier le plus calme, avait été mise à ma disposition. Je ne pouvais donc souhaiter meilleur accueil. Loin de rencontrer chez les mandarins de la méfiance et de la duplicité, comme beaucoup de mes prédécesseurs, j'ai, au contraire, presque toujours trouvé auprès d'eux une aide et un appui très efficaces. Seulement, en de rares occasions, j'eus maille à partir avec ces fonctionnaires. L'exception confirme la règle.

La fondation de Khotan remonte à une très haute antiquité, probablement à l'époque lointaine où le bassin du Tarym n'était pas encore un épouvantable désert. En Europe, cette ville ne fut connue qu'au XIIIe siècle, par le récit de Marco Polo. Le célèbre voyageur vénitien la visita en 1273, après avoir suivi la route que je viens de décrire. Dans ces derniers temps elle fut enlevée par Yakoub-Beg à Hadji-Padchah et, en 1878 et 1879, saccagée par les Chinois comme tout le Turkestan Oriental. Depuis des siècles Khotan est célèbre par son

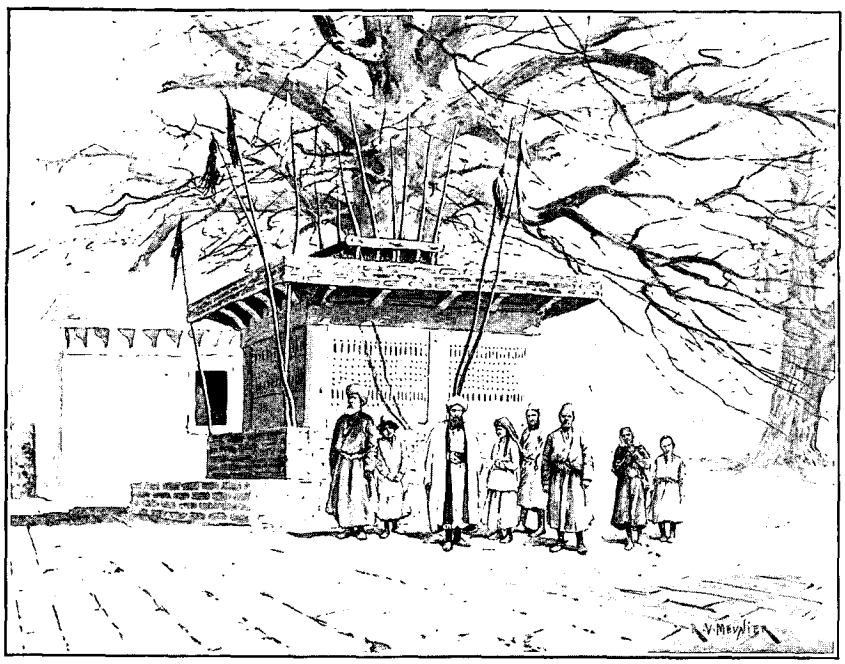
1. Le mandarin du rang le plus élevé, chargé du gouvernement de la ville.

commerce de néphrite. Cette roche se rencontre en place dans les vallées du Kara-Kach et du Iouroun-Kach, et en cailloux roulés dans le lit de ce dernier cours d'eau. Les autres articles de commerce sont la soie, les pelleteries, les feutres blancs, les fruits, le coton, l'opium et le tabac. La beauté des soieries de Khotan est réputée dans toute l'Asie. Les Chinois les emploient comme tapis de table dans les festins d'apparat, et les gens riches du Turkestan Occidental en ornent les murs de leurs demeures. Ces différentes marchandises pénètrent en Chine, soit par Ak-Sou et Tourfane, soit par Yarkand et Maral-Bachi. Le commerce avec la Russie passe par Kachgar, et celui avec les Indes par Leh dans le Ladak. Les bazars de Khotan sont fréquentés par les marchands de toutes les nationalités : des Chinois, des Afghans, des Hindous, des indigènes du Turkestan Occidental, même des Tatares Nogaïs d'Orenbourg. Une quarantaine de sujets russes sont établis dans cette ville : ils en exportent du coton, des tapis, des feutres, des pelleteries, et y importent des cotonnades et des denrées coloniales. Un Tatare d'Orenbourg possède une tannerie dont il retire un excellent profit, grâce à son ingéniosité commerciale.

Khotan n'est pas, comme on le croit, une ville, mais une vaste oasis dans laquelle la population est disséminée en plus de 300 bourgades. La principale, Iltji, compte 5 500 habitants (5 000 Musulmans et 500 Chinois).

Je restai 9 jours à Iltji. L'*ambane* Liou-Darine était un homme intelligent et de rapports très agréables. Après l'échange des visites officielles, j'allai fréquemment le voir, et peu à peu naquit entre nous une véritable amitié. De tous les Asiatiques avec lesquels j'ai été en relation pendant ce voyage, aucun ne m'a laissé un meilleur souvenir. Au cours de ce séjour et durant celui que je fis quelques mois plus tard, l'*ambane* me convia souvent, en compagnie des principaux fonctionnaires de la ville, à de somptueux dîners. Ces festins ne rappelaient nullement l'empoisonnement qui nous avait été offert par le *Tao-taï* de Kachgar. Le plus fin gourmet européen se fût régalé de la cuisine de Liou-Darine. Le menu de ces agapes comportait toujours un potage aux nids d'hirondelles; jamais je ne me fatiguai de ce plat savamment apprêté. De pareils repas variaient très agréablement mon ordinaire, composé toujours de riz, de mouton et de pain.

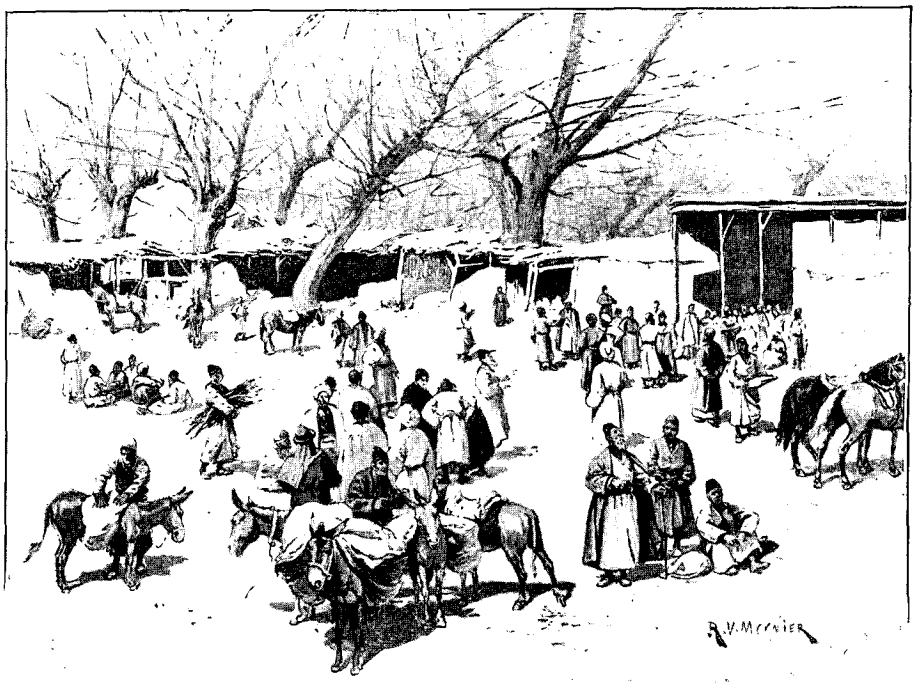
Comme Yarkand, Iltji est un dédale de rues étroites bordées de petites maisons basses. Il renferme 7 médressés, 20 mosquées et un grand nombre de *mazar*; le plus célèbre est celui d'Altoun-Bousrougvar. Le bazar, formé d'un labyrinthe de ruelles sales et tortueuses, parsemé de viviers ombreux, est le centre du mouvement et des affaires. Deux fois par semaine a lieu le marché, où les habitants des oasis voisines apportent leurs denrées. Les femmes y circulent le visage découvert. Toutes sont d'une laideur et d'une saleté repoussantes. Que ne se voilent-elles ? Le voyageur conserverait à leur égard une illusion qui ne serait pas sans charme. A côté du bazar, au milieu même de la ville, s'élève la « vieille pyramide d'argile » entourée de murailles et de tours, vestiges du château fort de Hadji-Padchah. De cette position dominante le regard embrasse tout le panorama des maisonnettes grises d'Iltji et de la campagne environnante jusqu'aux rideaux d'arbres qui enveloppent les autres oasis.



TOMBEAU DE SAINT «MAZAR») À GOUMA (PAGE 554).
DESSIN DE V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Le 9 janvier, je fis une excursion à Borasan, localité classique pour l'archéologue, aux environs de Khotan. Autour de ce village le sol renferme en abondance des terres cuites, les unes de style grec, les autres d'origine indienne, ainsi que des bronzes bouddhiques d'une très haute antiquité. Deux jours après je visitai un des plus importants gisements de néphrite de la région, situé au nord-est de Khotan, dans un ancien lit du Iouroun-Kach. Ce précieux jade se rencontre à une profondeur de quelques mètres au milieu de cailloux roulés, au-dessous de couches de sable et d'argile. Souvent pendant des mois les ouvriers remuent le sol sans faire aucune trouvaille de valeur, tandis que

d'autres fois, en quelques jours, ils récoltent de superbes échantillons dont la vente leur rapporte une somme très ronde. Le prix de la néphrite dépend de sa coloration et de sa pureté. Les morceaux jaunes ou blancs, tachetés de rouge foncé, sont très estimés; les exemplaires présentant une teinte verte uniforme sont moins cotés. Le lit de la rivière est divisé en *claims*, comme une exploitation aurifère. La plupart des chercheurs sont chinois; à côté d'eux quelques Musulmans sont également venus tenter la fortune.



LE MARCHÉ À MOUJI. — DESSIN DE V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

XII

Seconde traversée du Takla-Makane. — Une Pompéi asiatique. — Peintures murales du VIIIe siècle. — La vallée du Keria-Daria. — Une tribu inconnue. — Le chameau sauvage. — Arrivée à Chah-Yar.

Depuis Kachgar le voyage avait été une véritable partie de plaisir, sur cette grande route jalonnée d'oasis où chaque soir nous trouvions le vivre et le couvert. Maintenant le moment était venu de nous remettre en campagne et de rentrer dans le Takla-Makane. Mon programme primitif comportait simplement une excursion aux ruines situées dans le désert entre le Khotan-Daria et le Keria-Daria, dont l'existence m'avait été maintes fois signalée par les indigènes. Mais, en exploration comme à la guerre, les plans les plus minutieux sont souvent singulièrement modifiés par les circonstances. C'est ainsi que, parti pour une simple reconnaissance, je fus amené à étendre mes recherches jusqu'au Lob-Nor et à parcourir tout le bassin du Tarym.

Instruit par l'expérience, je formai, cette fois, pour traverser le Takla-Makane, une caravane très légère. J'emportai seulement des vivres pour cinquante jours, chargés sur trois chameaux et quelques ânes. Afin de diminuer le poids des bagages, je ne pris ni tente, ni lit de camp ; pendant tout ce voyage je dormis sur le sol, roulé dans des peaux. Quoique à plusieurs reprises le thermomètre descendît à 22° sous zéro, je ne souffris pas du froid. Mes compagnons étaient, outre Islam-Baï, un autre indigène d'Och (Turkestan russe) et les deux chasseurs rencontrés l'année précédente chez les bergers du Khotan-Daria, ceux-là mêmes qui avaient aidé au sauvetage des bagages après le désastre. A ces hommes j'adjoignis deux habitants de Tavek-Kel qui se faisaient fort de nous conduire aux ruines que je me proposais d'étudier. A plusieurs reprises ils avaient, disaient-ils, fouillé cette antique cité dans l'espérance d'y trouver de l'or et des objets précieux.

Quittant Khotan le 14 janvier, nous arrivions trois jours plus tard à Tavek-Kel, et le surlendemain entrions de nouveau dans les sables.

Au début le terrain est peu accidenté ; les dunes ne dépassent pas une hauteur de quelques mètres. Quoi qu'il en soit, afin de ménager les chameaux, nous ne faisons que des étapes de cinq à six heures. Dans cette région l'eau se rencontre à une faible profondeur (2^m 41 ; 1^m 81 ; 1^m 67) ; néanmoins, le sol étant gelé sur une épaisseur de 22 centimètres, le creusement d'un puits exige un long travail. Partout la position de la nappe souterraine est indiquée soit par la présence d'un tamaris ou d'un peuplier *(Populus diversifolia)*, soit par des traces d'humidité dans la couche de sable superficielle. Ici, comme dans la vallée du Yarkand-Daria et de l'Oughen-Daria, sa salinité diminue à mesure que l'on s'éloigne du fleuve, contrairement à ce que l'on pourrait croire.

..... A peine la caravane a-t-elle pénétré dans le Takla-Makane, que les dunes deviennent de plus en plus élevées. Le 22 janvier, nous en gravissons plusieurs hautes de 12 mètres, et le lendemain nous en rencontrons qui atteignent une quinzaine de mètres. Elles sont généralement disposées en massifs orientés Nord-Sud, en d'autres termes parallèles au Khotan-Daria et au Keria-Daria, et entre ces protubérances s'ouvrent, suivant la

même direction, des dépressions parsemées de tamaris dans les endroits où la nappe liquide souterraine est le plus rapprochée de la surface du sol.

Le 23 janvier, dans un de ces seuils nous traversons un bois dont les arbres ont été étouffés par le progrès des dunes. Ce fossé, qui se prolonge vers le Nord, est probablement un ancien lit du Keria-Daria. Dans le voisinage, annoncent les guides, se trouvent les ruines de la ville de Takla-Makane, comme ils appellent l'antique cité enfouie sous les sables. Le sol est en effet parsemé de nombreux fragments de poterie. En conséquence nous faisons halte et prenons nos dispositions pour le bivouac. Les hommes creusent un puits et allument ensuite de grands feux. La température n'est pas précisément chaude; dans la nuit, le thermomètre descend à 20 degrés sous zéro.

Le lendemain, nous nous mettons en route, armés de pioches et de haches, et bientôt découvrons le plus étrange spectacle que l'on puisse imaginer. De tous côtés, de la surface ondulée du désert émergent des vestiges d'habitations admirablement conservés. Nous avançons, et d'autres ruines apparaissent encore. Les mythes légendaires des indigènes deviennent une réalité ; un passé vieux de dix siècles renaît devant nous.

De la plupart des édifices il ne reste que des colonnes en bois hautes de 2 ou 3 mètres. Nulle part une pierre ou une brique. Le peuplier et les roseaux ont été ici les seuls matériaux employés, tandis que les autres villes mortes du Turkestan Oriental que j'ai visitées auparavant ont été bâties en argile cuite ou séchée au soleil. L'architecture de ces constructions est très simple; aux angles, des poteaux soutenant le toit, et, dans l'intervalle, des murailles de roseaux appliqués sur un clayonnage et crépis à l'extérieur comme à l'intérieur. Ces ruines occupent une superficie de 3 ou 4 kilomètres carrés ; la plus grande partie demeure ensevelie sous les dunes; seulement, dans les dépressions, des vestiges de maisons sont visibles. Aussi bien est-il impossible de reconstituer le plan de la ville.

Un édifice que les guides nomment le Temple de Bouddha, renfermait des peintures murales du plus haut intérêt. Elles figuraient des femmes légèrement vêtues, accroupies, les mains jointes, dans l'attitude de la prière, le visage balafré à la naissance du nez par un trait jaune, comme aujourd'hui les Hindous. D'autres fresques représentaient des hommes barbus ayant le type aryen très accusé et vêtus comme les Persans de nos jours, enfin des chiens, des chevaux, et un bateau ballotté par les vagues : une peinture ironique au milieu de ce désert de sable. Au-dessus on remarquait des séries de médaillons renfermant chacun une femme assise tenant un chapelet et la fleur de lotus.

En creusant au pied des murs je rencontrai un morceau de papyrus couvert de caractères inconnus, et un fragment de sculpture en gypse : un pied de grandeur naturelle provenant, selon toute vraisemblance, d'une statue de Bouddha. La découverte de ce morceau de statuaire, comme les peintures des murs et la position dominante de l'édifice, semblent justifier le nom donné par les guides à cette ruine.

Près du temple se trouvait une construction dont il ne restait que les piliers en bois. Leur hauteur et les trous carrés qu'ils portaient indiquaient qu'elle avait dû avoir deux étages, ou être surmontée d'une véranda, comme les habitations actuelles en Perse, à Khotan, à Kargalyk, etc. Des fouilles mirent à jour des figurines en gypse hautes de 10 à 20 centimètres, dont le dos était complètement plan et qui certainement avaient dû

VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE LA VILLE DE TAKLA-MAKANE.
DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

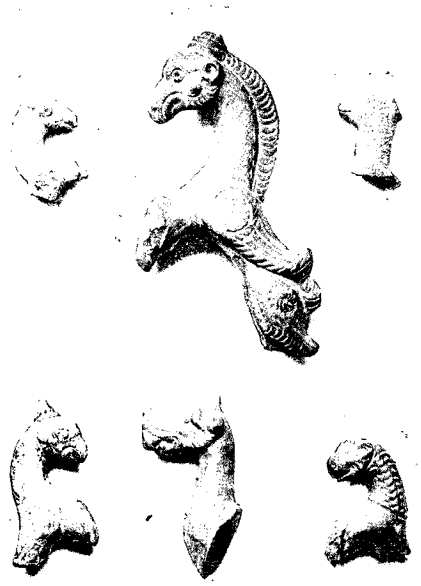
FEMME DE YARKAND. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

être appliquées comme décoration le long des murs. Elles représentaient des Bouddhas assis, les uns avec la fleur de lotus, les autres une main levée et la seconde appuyée sur la poitrine. Toutes ces statuettes avaient, comme les Bouddhas modernes, le visage rond, la chevelure nouée en une touffe sur le sommet de la tête, les yeux ouverts en amande, et de larges oreilles pendantes. D'autres sculptures figuraient des femmes, la poitrine nue, tenant au-dessus de la tête une guirlande de fleurs. Ailleurs je trouvai des moulures en bois sculpté, un débris de rouet, les oreilles d'une jarre en terre, une meule en porphyre large d'un mètre, etc. Des dunes émergeaient de longs alignements de troncs de peupliers; jadis des allées ombreuses s'ouvraient à travers ces terrains recouverts aujourd'hui de sables stériles, et des vergers d'abricotiers et de pruniers fournissaient les habitants de fruits succulents. A l'époque lointaine de sa prospérité, cette ville était arrosée par un fleuve, le Keria-Daria, sans aucun doute, et des canaux d'irrigation circulaient entre les maisons, apportant partout la fraîcheur et la fécondité.

TERRES CUITES TROUVÉES À BORASAN (PAGE 554).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Cette Pompéi asiatique, vieille d'au moins dix siècles, est antérieure à l'invasion musulmane conduite par Kouteïbe-Ibn-Mouslim, survenue au commencement du VIIIe siècle. Ses habitants étaient bouddhistes et de race aryenne, probablement originaires de l'Hindoustan. Peut-être appartenaient-ils à ce peuple légendaire combattu par Ordan-Padchah, mentionné par les traditions. A l'est de ces ruines, la marche à travers le désert fut pendant deux jours très pénible. Les dunes atteignaient une hauteur de 25 mètres; une même s'élevait à 40 mètres! Au delà de cet énorme monticule le terrain devint heureusement moins accidenté. Bientôt apparaissent des tamaris, puis des peupliers; finalement, après quelques heures de route, nous pénétrons dans un véritable bois, et le soir campons sur les bords du Keria-Daria.

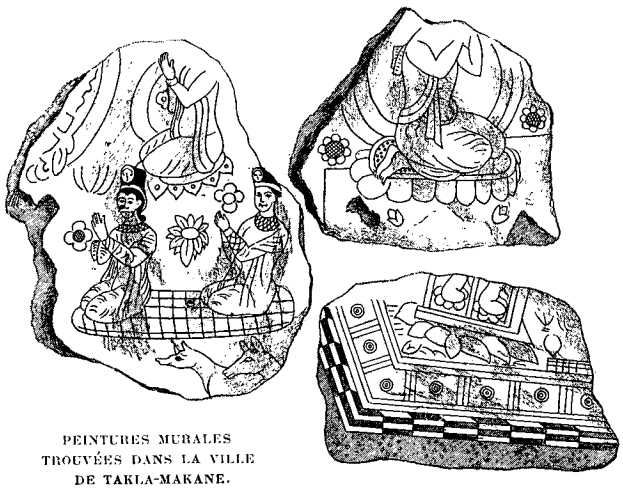
A notre grand étonnement, nous rencontrons des pistes d'hommes et de chevaux, et un peu plus loin une hutte; une découverte d'autant plus agréable que la température est très basse. La rivière est entièrement recouverte d'une épaisse couche de glace! Cette région, que nous croyions déserte, est donc habitée, et, dès le lendemain, nous nous mettons en quête des indigènes. Pendant des heures nous battons la forêt et les bords du fleuve. Nulle part âme qui vive. A chaque pas s'ouvrent des sentiers, mais tous se perdent bientôt dans le fourré. Partout des pistes de lièvres, de sangliers, de renards; à côté, des traces du passage fréquent de moutons, et même des empreintes de pieds. Finalement, au moment de camper, nous apercevons un troupeau dans une clairière. Des hommes doivent évidemment se trouver aux environs. Nous appelons, nous crions, aucune réponse. Mes guides partent fouiller le bois dans différentes directions; une demi-heure après, l'un d'eux ramène un naturel et une femme. Surpris par notre arrivée, ces pauvres gens s'étaient enfuis, dans la crainte de mauvais traitements. Une fois remis de leur terreur, ils me donnent des renseignements très importants. J'apprends ainsi que jusqu'au point où le fleuve se perd dans les sables, la forêt est habitée par des bergers qui gardent des moutons appartenant à des marchands de Keria. Chaque troupeau compte de trois cents à deux mille têtes, et chaque propriétaire a l'usage exclusif d'une zone déterminée de pâturage. L'effectif de cette petite tribu de pasteurs ne dépasse pas 150 individus.



GRIFFONS EN TERRE CUITE TROUVÉS À BORASAN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Perdus dans des forêts vierges, enveloppés d'immenses déserts, ces indigènes demeurent complètement séparés du reste du monde. Jamais pour ainsi dire ils ne quittent ces bois, et à part leurs voisins et de loin en loin les propriétaires des troupeaux, jamais ils ne voient un être humain. Les fonctionnaires chinois ignorent même l'existence de ces clans de bergers; — pour ne pas attirer sur ces primitifs les exigences d'un fisc sans pitié, je me suis bien gardé à mon retour de les renseigner à cet égard.

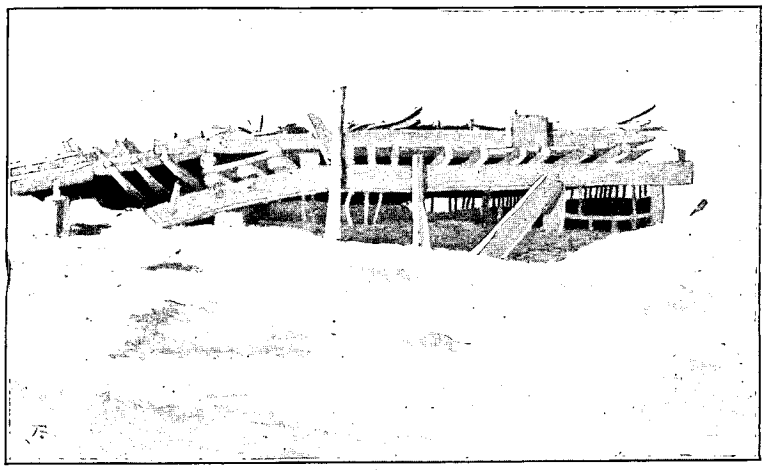
Jusqu'ici, la vallée inférieure du Keria-Daria est restée absolument inconnue. Amaigrie par de nombreuses irrigations au sud de Keria, la rivière n'a plus, en aval de cette ville, qu'un faible débit. Trompés par cette apparence, les explorateurs qui m'avaient précédé dans la région avaient tous cru à la disparition de ce cours d'eau dans les sables à une faible distance de Keria, et tous avaient négligé son étude. Complètement différent est le régime de ce fleuve. Bien loin de se perdre progressivement dans le désert, il est, au contraire, grossi au nord de Keria par des sources abondantes, et acquiert bientôt une nouvelle ampleur. Au point où je l'atteignis, le Keria-Daria mesurait une largeur de 32 mètres, et les flaques de glace éparses dans son lit indiquaient que, même après la crue de l'été, il continue à rouler une certaine quantité d'eau. Cette découverte me détermina à modifier mon plan de voyage, et, au lieu de revenir directement à Khotan, après la visite des ruines, comme j'en avais eu primitivement le projet, je pris le parti de descendre le fleuve jusqu'à sa perte dans les sables, et de pousser de là jusqu'au Tarym.



PEINTURES MURALES TROUVÉES DANS LA VILLE DE TAKLA-MAKANE.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Comme le Khotan-Daria, le Keria-Daria est bordé, sur chaque rive, d'une ceinture de futaies et de taillis derrière lesquels s'étend l'infini du désert. En plusieurs endroits, ces bois sont si compacts que nous eûmes quelques difficultés à nous frayer un passage à travers leur enchevêtrement. Dans cette région, à environ 50 kilomètres dans l'ouest du fleuve, une ancienne ville dort également enfouie sous les sables; les indigènes lui donnent le nom de Kara-Doug (colline noire), les buissons de tamaris qui couvrent plusieurs dunes voisines formant des taches foncées particulièrement apparentes au milieu de la teinte jaune du paysage. Kara-Doung présente les mêmes types de constructions et les mêmes motifs d'ornementation que la ville de Takla-Makane; elle daterait donc de la même époque, mais elle est moins étendue et moins bien conservée que la première. L'édifice le plus important mesure 80 mètres de long; de telles dimensions font supposer que c'était jadis un caravansérail. Dans cette ruine, je découvris un essieu d'*araba*, preuve que jadis ce pays fut sillonné de routes carrossables.

Après cette excursion, je poursuivis ma marche vers le Nord. Cette vallée du Keria-Daria est décidément un pays tout à fait singulier. A mesure que nous pénétrons plus avant au milieu du désert, la forêt devient de plus en plus large, et les roselières de plus en plus épaisses. Le 4 février, dans la région d'Arka-Tyatt, la végétation a un aspect véritablement tropical, et nulle part aucune dune en vue! Jusqu'où s'étend le Keriya-Daria vers le Nord? Jusqu'où s'étendent également ces bois? Vont-ils rejoindre ceux de la vallée du Tarym? Autant de questions qui excitent au plus haut point ma curiosité. Nous avançons en plein inconnu, et chaque pas amène une découverte.



RUINES D'UNE MAISON DE LA VILLE DE TAKLA-MAKANE.
DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

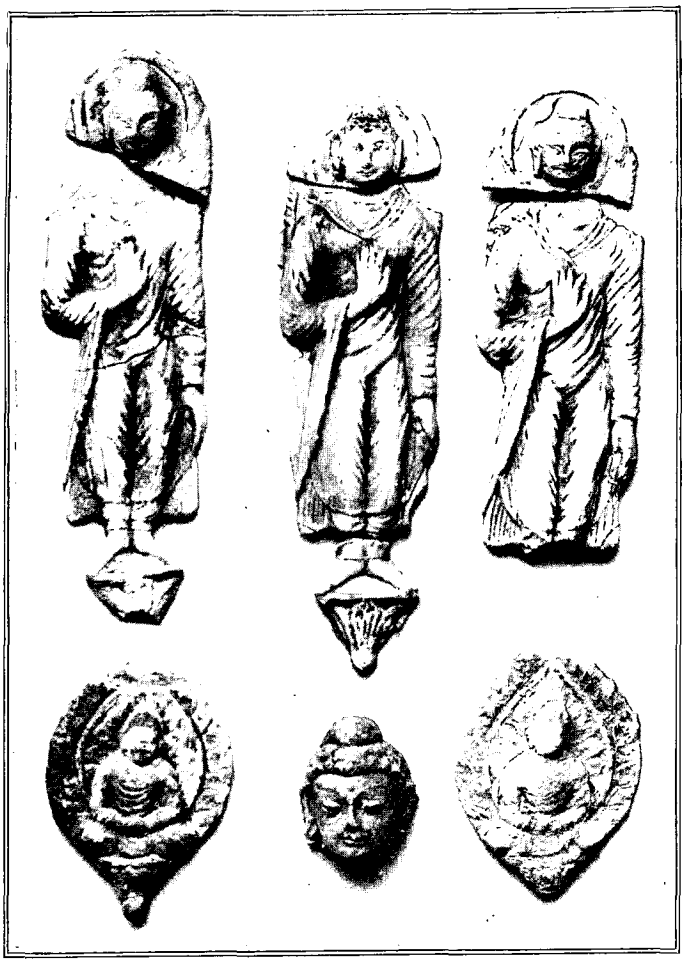
Le 6 février, à Sarik-Kechmé, le fleuve atteint une largeur de 79 mètres, et tout semble indiquer que nous sommes encore loin de sa perte. Trois jours plus tard, au nord des bois du Katak, après s'être épanché en un petit lac, il se resserre subitement en tournant en méandres à travers des fourrés impénétrables. Plus loin, il se rétrécit encore, et ne forme bientôt plus qu'un ruisseau large de 5 mètres. Le lendemain, nous voyons enfin les derniers filets d'eau s'enfoncer dans les sables, sous une couche de glace poreuse. Lors de la crue de l'été, le Keria-Daria s'étend à environ 38 ou 40 kilomètres plus au Nord.

Maintenant que l'eau n'apporte plus la fécondité, les bois deviennent plus clairsemés et, par endroits, disparaissent même complètement devant de petits massifs de dunes rudimentaires. Dans ces parages, un nouveau sujet d'études sollicite mon attention : à chaque pas nous relevons des traces de chameaux sauvages.

L'intérêt qui s'attache à l'origine et aux mœurs du chameau sauvage me détermine à résumer mes

observations personnelles, et l'enquête à laquelle je me suis livré à ce sujet auprès des indigènes. D'après les bergers du Keria-Daria, cet animal descendrait des individus domestiques employés, il y a dix siècles, par les habitants des anciennes villes du Takla-Makane, et qui, rendus à la liberté après l'invasion du pays par les sables, seraient revenus peu à peu à l'état sauvage. Cette hypothèse me semble d'autant plus vraisemblable, qu'il y a plus de deux mille ans les habitants de Borasan avaient déjà domestiqué le chameau, et que, suivant toute probabilité, les naturels des cités du Takla-Makane aujourd'hui enfouies sous les dunes, entretenaient avec la Chine et les Indes d'actives relations commerciales qui nécessitaient l'usage de ce quadrupède. Au dire de mes guides, les individus sauvages ne présenteraient aucune différence avec les individus domestiques ; il serait même impossible de les distinguer les uns des autres, sinon à l'humeur farouche des premiers. Dès que ces animaux se sentent suivis, ils disparaîtraient immédiatement et fileraient à toute vitesse, pendant deux ou trois jours. La fumée et l'odeur du bois brûlé les mettraient particulièrement en fuite, et, ce qui est plus extraordinaire, la vue de leurs congénères domestiques.

La chasse au chameau sauvage est une des principales occupations du clan de pasteurs le plus septentrional de la vallée du Keria-Daria, et, l'hiver, ce gibier fournit presque exclusivement à son alimentation. En cinq semaines, depuis le commencement de l'année, le chef de cette petite communauté avait déjà tué trois de ces animaux, et cela avec un mauvais fusil dont la portée ne dépassait pas 50 mètres. Par la patience le chasseur suppléait à l'insuffisance de son armement. L'année précédente, ce berger avait capturé un jeune chameau de quatre à cinq jours. Après avoir vécu pendant tout l'été et tout l'automne avec les brebis, il était devenu aussi apprivoisé qu'un animal domestique. On aurait tort de voir dans ce fait un résultat de l'atavisme : les chameaux font preuve d'une très grande facilité d'assimilation ; très rapidement les individus sauvages peuvent être domestiqués, et les animaux domestiques revenir à l'état sauvage.



BOUDDHAS EN GYPSE TROUVÉS DANS LES MINES DE LA VILLE DE TAKLA-MAKANE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Le chameau vit dans les régions les plus écartées du désert, dans des dépressions garnies de bouquets sporadiques de peupliers et de tamaris ; l'été, d'après les indigènes, il ne quitterait sa retraite qu'une fois par semaine, pour venir s'abreuver dans le fleuve. En hiver, me racontèrent les bergers, ce quadrupède ne boirait jamais, justifiant ainsi sa réputation classique de sobriété.

Le 9 février, nous observâmes les premières traces de ce gibier. Enflammés d'ardeur à cette vue, nos chasseurs partirent immédiatement battre le terrain ; leurs recherches n'eurent cependant aucun résultat. Ils aperçurent simplement un troupeau, sans parvenir à le joindre. Le lendemain nous avancions dans le lit estival du Keria-Daria au milieu de taillis de tamaris, lorsque tout à coup Kazim, qui marchait en éclaireur, s'accroupit brusquement en nous faisant signe de ne plus bouger. Huit chameaux pâturent à deux cents pas devant nous. Pendant que j'observe à la lunette leurs mouvements, notre homme arrive à portée et tire. Au bruit de la détonation, toute la bande se lève, regarde un instant dans la direction d'où est parti le bruit, puis prend lentement la fuite, sans paraître comprendre ce qui vient de se passer. L'animal visé par Kazim a été évidemment atteint ; il traîne la jambe et reste en arrière ; enfin, après avoir fait quelques pas, il tombe pour ne plus se relever. A la vue de ce magnifique butin, grande est ma joie. Voilà un précieux appoint pour mes collections. Mais comment transporter un pareil fardeau ? La peau seule constitue la charge d'un chameau, et, précisément à la veille de nous engager dans les sables, il serait nécessaire d'alléger le plus possible nos bêtes de somme. Heureusement mes hommes partageaient mon désir de conserver ce précieux trophée. Kazim déclara même que, dût-il s'en charger lui-

même, il n'abandonnerait pas la dépouille de son gibier. Immédiatement donc nous nous mîmes en devoir de le dépouiller. Cette longue et pénible besogne terminée, nous étendîmes la peau sur le sol, et la recouvrîmes à plusieurs reprises de sable brûlant. Grâce à ce traitement, elle perdit une grande partie de son poids, et put être portée par un âne.

Nous étions arrivés à la lisière du désert proprement dit. Cette fois, avant de pousser plus loin, je fis faire sous mes yeux une copieuse provision d'eau, et pris le parti de n'avancer qu'autant que la ligne de retraite se trouverait assurée par des puits. Dès que nous ne pourrions plus atteindre la nappe souterraine, j'étais bien décidé à revenir en arrière, quoi qu'il dût m'en coûter.

Le 12 février, nous nous mettons en route, suivant l'ancien lit du fleuve. Partout des arbres morts ou mourant sous l'étreinte des sables, et partout des dunes. Ces monticules ne dépassent pas une hauteur de 8 mètres : de simples taupinières en comparaison des amoncellements que nous avons escaladés, il y a un an, et tout récemment entre le Khotan-Daria et le Keria-Daria. Mais de hautes collines de sable visibles à droite et à gauche annoncent l'approche d'une région difficile.

Six heures après avoir quitté le campement, nous atteignons l'extrémité septentrionale de l'ancien lit du Keria-Daria, et bientôt distinguons à deux cents pas devant nous six chameaux sauvages. Un mâle reste couché au pied d'un tamaris, tandis que les autres nous regardent curieusement, sans paraître effrayés et sans manifester la moindre velléité de fuite. Immédiatement Islam-Baï avance en rampant jusqu'à 50 mètres de la bande, et se blottit derrière un peuplier, pendant que nous poursuivons notre route. Alors seulement un certain émoi commence à se manifester dans le troupeau : le chameau qui était couché se lève et part lentement, suivi de ses compagnons, pour passer en avant de la caravane, à côté du tamaris derrière lequel Islam est embusqué. A ce moment notre chasseur fait feu et abat un mâle. La bête était magnifique, et grand fut mon regret d'en abandonner la dépouille. En raison des difficultés que pouvait présenter la marche, il n'eût pas été sage de nous charger d'un tel surcroît de bagage. Nous nous contentâmes de prendre la graisse des bosses pour rendre plus succulent notre traditionnel pouding au riz, et une bonne provision de laine afin de fabriquer de solides cordes.

OBJETS EN OS PROVENANT DE BORASAN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

BOUDDAHS EN BRONZE PROVENANT DE BORASAN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Dans la même journée, nous rencontrâmes un second troupeau, celui-là également fort peu farouche. Lorsque ces animaux nous aperçurent, ils filèrent à environ cinquante pas devant nous, puis s'arrêtèrent ; quand nous les eûmes pour ainsi dire rejoints, ils repartirent un peu plus loin et de nouveau nous attendirent ; trois fois ils recommencèrent le même manège, jusqu'à ce qu'Islam en eût abattu un. C'était un massacre inutile, et je donnai l'ordre formel de ne plus tirer ces malheureuses bêtes. Le chameau n'est donc point aussi sauvage que les bergers s'étaient plu à nous le conter.

14 février. — Le hasard, ce grand maître des voyageurs, nous fait faire une très intéressante découverte. Sous la crête d'une dune, nous trouvons, enfouie dans le sable à une profondeur de 20 centimètres, une couche de neige épaisse également de 20 centimètres, s'étendant parallèlement à la surface de la butte. Dans cette région, il neige donc quelquefois, et

les tempêtes sont fréquentes en hiver, puisque depuis le dépôt de cette masse cristalline une profonde nappe de sable s'est accumulée sur le sommet de la colline.

Toujours un temps très froid. Dans la nuit du 14 au 15, le thermomètre descend à — 17°,5, et le 15, à 9 heures du matin, il reste à — 9°,9.

18 février. — Le terrain devient de plus en plus difficile. Les dunes atteignent une hauteur de 40 mètres. La marche est aussi pénible dans cette région que dans la partie du Takla-Makane, de sinistre mémoire, parcourue au printemps dernier; et maintenant l'eau commence à faire défaut. Le puits d'hier ne nous a donné qu'une très faible quantité de liquide. Si demain nous ne trouvons pas d'eau, nous reviendrons en arrière nous approvisionner dans l'ancien lit du Keria-Daria.

19 février. — La végétation reparaît de nouveau, composée de saksaouls *(Anabasis ammodendron)*. Nulle part un tamaris. Ces deux espèces végétales ne semblent pas pouvoir se développer sur le même terrain; partout l'une chasse l'autre. Dans les ravins entre les dunes s'étendent des plaques d'argile humide recouvertes de sel. Evidemment le Tarym ne doit plus être loin.

Le soir, au bivouac, nous creusons un puits : l'eau qu'il fournit, chargée de sel, n'est pas potable. Nous nous félicitons donc de la fraîcheur de la température. Pendant le jour la température est inférieure à — 0°, et dans la nuit descend à — 15°,6.

20 février. — Après avoir quitté le campement, la forêt riveraine du Tarym est en vue, et nous avançons avec une nouvelle ardeur. Dans une heure ou deux, pensons-nous, nous atteindrons le fleuve. Ah bien, oui ! jusqu'à la nuit nous marchons, sans pouvoir parvenir au but. Nous rencontrons simplement un lit de rivière absolument à sec, orienté Est-Ouest, probablement rempli seulement à l'époque de la crue estivale. Toujours point d'eau potable !

21 février. — Le Tarym semble se dérober devant nous ! Toute la journée nous cherchons de l'eau sans succès. Torturés par la soif, à plusieurs reprises nous essayons de creuser un puits : nos efforts demeurent stériles. Partout, en revanche, abondent des traces d'hommes et d'animaux domestiques, qui datent d'un jour au plus. Nous rencontrons même trois huttes ; mais nulle part un indigène.

Soudain les cris de *Sou, sou!* (de l'eau!) retentissent en avant, poussés par l'éclaireur de la caravane. Immédiatement la colonne presse le pas, et bientôt nous arrivons devant une petite mare. De suite nous nous jetons à terre, et lapons l'eau, comme des animaux. Quelques instants plus tard mes hommes ramenaient trois indigènes. Nous avons donc aujourd'hui toutes les chances.

Le lendemain, sous la conduite d'un de ces naturels, nous traversions sur la glace le Tarym, large en cet endroit de 156 mètres. Sous la charge des chameaux, la couche cristalline ployait, et, pour éviter de la rompre, ces animaux écartaient instinctivement les jambes, afin de répartir le poids sur une plus grande surface.

Le 23, enfin, la caravane faisait son entrée dans Chah-Yar, après avoir traversé le Sahara asiatique du Sud au Nord.

Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)

UN PEUPLIER ISOLÉ DANS LE TAKLA-MAKANE. — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

NAVIGATION SUR L'ILECK (PAGE 573). — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

XIII

De Chah-Yar à Korla. — Le gibier d'eau dans la vallée du Tarym. — Excursion à Kara-Char.

ENFANT DE LA RÉGION DU LOB-NOR.
DESSIN DE FAURET,
D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

De Chah-Yar, je me dirigeai vers le Lob-Nor pour compléter la reconnaissance du bassin du Tarym et pour essayer de résoudre l'intéressant problème de géographie physique que soulève l'emplacement de ce lac.

Comme je l'ai raconté plus haut, lorsque je quittai Khotan au commencement de janvier, j'avais l'intention de n'entreprendre qu'une courte expédition dans le Takla-Makane, sans sortir de la région soumise à l'autorité de l'*ambane* de cette ville. Il m'avait donc paru inutile d'emporter mon passeport chinois, et j'étais parti, muni simplement d'un laissez-passer délivré par le gouverneur de la province et valable uniquement dans l'étendue de sa circonscription. Une fois sorti du désert, cette situation irrégulière me suscita de gros embarras, et m'inspira les plus vives appréhensions pour le succès de mon exploration dans la région du Lob-Nor. Sous prétexte que je n'étais pas porteur de papiers m'autorisant à voyager dans tout le territoire du Céleste-Empire, le *beg* de Chah-Yar me fit défense de quitter la ville et interdit à ses administrés de me servir de guides. Mais en Chine, plus que partout ailleurs, les arguments sonnants ont une force irrésistible, et le 26 février je sortais de Chah-Yar sans être inquiété.

Après avoir rejoint le Tarym, je fis route vers l'Est, entre le fleuve et sa dérivation septentrionale, l'Intyikké-Daria. La langue de terrain séparant les deux cours d'eau est couverte tantôt de forêts, tantôt de steppes. Comme les vallées du

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529, 541 *et* 553.

Khotan-Daria et du Keria-Daria, cette contrée est occupée par des clans de pasteurs. Ces bergers n'avaient point l'humeur aussi pacifique que ceux que nous avions rencontrés précédemment, et, à plusieurs reprises, ils nous manifestèrent des sentiments sinon franchement hostiles, tout au moins peu amicaux. Ces indigènes habitent soit des cabanes en argile recouvertes d'un toit plat en planches (*sattma*), soit plus généralement, en été, des abris formés simplement d'un toit très saillant supporté par quatre poteaux.

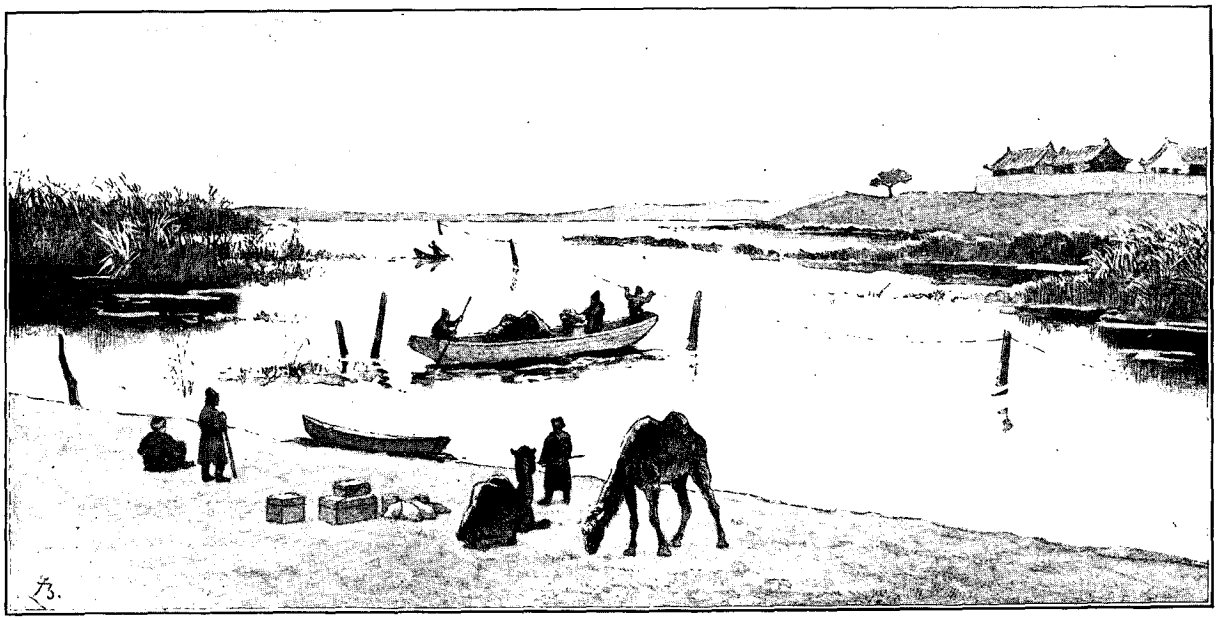
Partout le terrain est absolument plat ; aussi bien les cours d'eau se divisent-ils en un réseau de bras, d'autant plus difficile à démêler que leurs noms changent d'une zone de pâturages à l'autre. Ainsi, à Doung-Sattma, la branche principale du Tarym s'appelle Youmoulag-Daria, et le bras gauche Oughuen-Daria, dénomination réservée plus haut à l'ensemble du fleuve. D'après les indigènes, la crue annuelle se produirait en juin et serait très considérable. Pendant vingt jours les eaux monteraient constamment et atteindraient finalement la hauteur d'un peuplier, soit une quinzaine de mètres ; un mois durant, elles se maintiendraient à ce niveau, puis baisseraient d'abord lentement, et ensuite plus rapidement. Le commencement de mai serait l'époque de l'étiage.

Le Tarym gèle à la fin de novembre, et, vers le début de mars, la couche de glace ramollie par l'élévation de la température ne peut plus porter les piétons. La congélation se produit de l'aval vers l'amont et, la débâcle en sens contraire.

Dans cette région coupée de lacs et de rivières, les palmipèdes sont extraordinairement abondants. Jamais de ma vie et en aucun pays je n'ai vu pareille quantité de gibier d'eau. Un jour, toutes les trois ou quatre minutes, passaient des bandes de trente à cinquante oies, et dans l'intervalle des groupes de quatre à cinq oiseaux, probablement les traînards de ces bataillons ailés. Tous ces volatiles se dirigeaient vers l'Est, vers le Lob-Nor, suivant toute vraisemblance. Le jour, ces oies se tenaient à une très grande hauteur ; le soir, la plupart volaient beaucoup plus bas, à vingt ou trente mètres du sol ; quelques troupes même semblaient raser le sommet des peupliers. Celles-là, probablement fatiguées par une longue journée de route, se disposaient à s'abattre dans quelque clairière pour y passer la nuit. Une fois par an, ces oiseaux font aller et retour le voyage des Indes en Sibérie, un trajet qu'un homme n'accomplirait pas en moins de douze mois, et encore au prix de grosses difficultés. Les indigènes ont depuis longtemps observé que ces volatiles suivent jusqu'au Tarym une direction voisine du méridien de Koutcha et qu'à partir de ce fleuve ils font ensuite route vers le Lob-Nor. Ce lac marquerait une de leurs principales étapes et serait un de leurs centres de concentration les plus fréquentés. Au-dessus des plaines du Turkestan Oriental et de la Sibérie, le parcours est facile ; mais comment ces oiseaux réussissent-ils à franchir le colossal relief du Thibet ?

Dans les parties de ce massif que j'ai visitées, les oies sauvages étaient rares. A travers le Pamir, au

PASSAGE DU KONTCHÉ-DARIA. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.



PASSAGE DU KONTCHÉ-DARIA AU-DESSUS DE TIKKENLIK (PAGE 570). — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

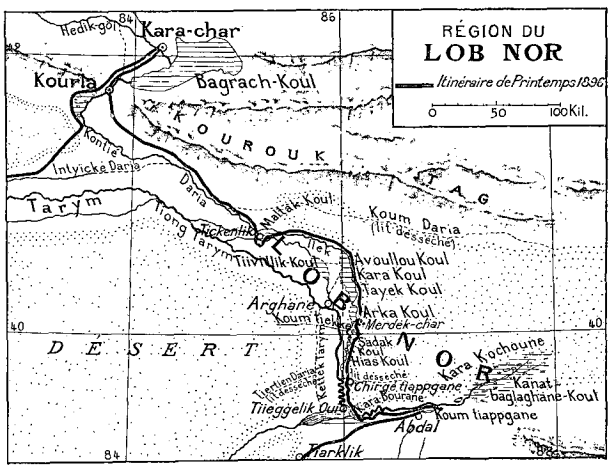
contraire, des troupes nombreuses de ces palmipèdes passent par la vallée du Sarik-Koul, le Rang-Koul et le Tiakmakden-Koul.

Le 2 mars, la caravane campa sur les bords de l'Ouguen-Daria qui était devenu très étroit, et, le lendemain, atteignit l'Intyické-Daria. Toute la journée du 5 nous séjournâmes dans les bois de Tiong-Tokaï pour laisser reposer les chameaux et exécuter une détermination astronomique. Plus à l'Est, les forêts s'éclaircissent progressivement ; les arbres sont remplacés par des tamaris et des *saxaouls*, et entre ces massifs d'arbustes apparaissent de petites dunes. A mesure que nous avançons, ces mamelons deviennent plus étendus, et bientôt nous voici de nouveau au milieu d'un horizon de sable. Cette zone désertique qui s'étend d'une part jusque dans le voisinage du Kontié-Daria, et de l'autre jusqu'au sud de Koutcha, n'a pas de dénomination particulière ; les indigènes l'appellent tout simplement Koum (désert de sable) ou Tieull (la plaine stérile). D'après leurs dires, elle renfermerait également des ruines d'anciennes villes. Les renseignements que je pus recueillir à ce sujet restèrent très vagues. En fait de vestiges du passé, je ne trouvai dans ces parages qu'un couteau en silex et des débris de poterie.

A travers ces sables s'ouvre, dans la direction de l'Est, un lit de rivière sinueux, abandonné depuis très longtemps et complètement enveloppé de dunes. Jadis, il a dû être rempli par un des fleuves qui coulent maintenant plus au Sud. C'est là une nouvelle preuve des importants changements dans la région des cours d'eau de cette partie de l'Asie.

Le 10 mars, j'arrivai à Kourla. Cette ville, située sur la grande route des caravanes de Pékin en Occident, a une certaine importance comme lieu d'étape et comme marché pour les produits agricoles. La vaste oasis qui l'entoure, peuplée de 55 villages, produit en abondance du froment, du maïs, du riz et des fruits succulents. Les poires jaunes de Kourla, des *nesbet*, comme on les appelle, fondent littéralement dans la bouche et doivent à cette particularité une réputation qui s'étend dans toute la Chine occidentale. Jusque dans cette ville est établie une petite colonie de marchands du Turkestan Occidental.

De Kourla je fis une excursion à Kara-Char pour étudier le régime très curieux du Kontché-Daria (ou Kontié-Daria) et du Bagrach-Koul, le plus grand lac de l'Asie centrale.



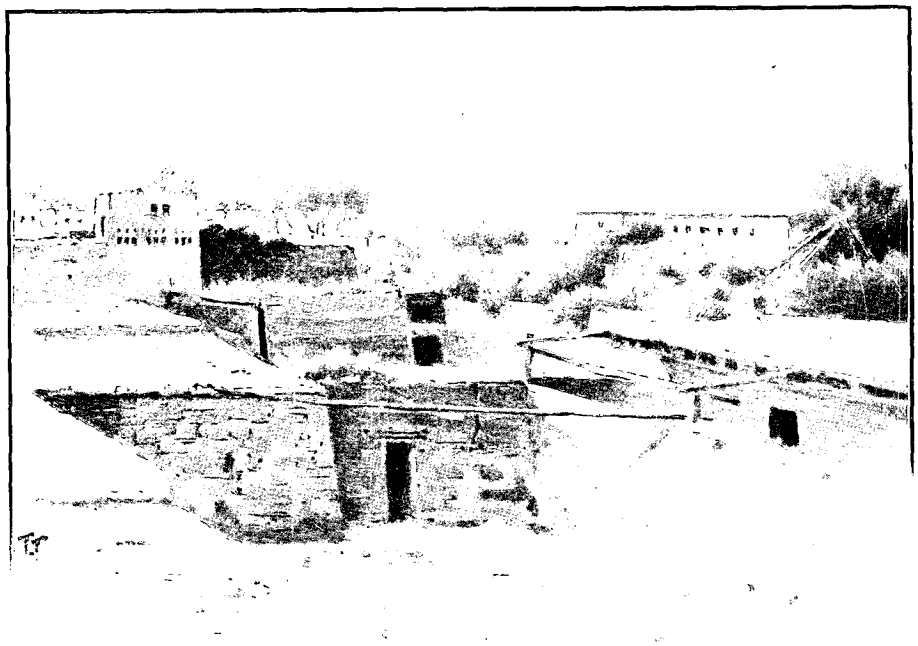
CARTE DE LA RÉGION DU LOB-NOR.

Le Kontché-Daria n'est jamais soumis à ces profondes variations de débit qui affectent tous les autres fleuves de la région. Tandis que le Khotan-Daria, le Yarkand-Daria, le Keria-Daria, etc., éprouvent chaque

été une crue énorme et passent ensuite par une longue période d'étiage, toujours la rivière de Kourla conserve à peu près le même niveau, à huit ou dix centimètres près. Cette situation particulière, elle la doit au Bagrach-Koul, qui joue à son égard le rôle de régulateur. Cette vaste cuvette emmagasine l'énorme quantité d'eau qu'y déverse son affluent, le Hedik-Gol, et la laisse ensuite s'écouler progressivement. Il arrive par suite qu'en hiver, époque de l'étiage des fleuves de l'Asie centrale, il sort du Bagrach-Koul par le canal du Kontché-Daria une masse liquide plus considérable que celle qu'y déverse le Hedik-Gol. (Débit du Kontché-Daria, à Kourla, le 11 mars 1896, 71,7 mètres cubes; du Hedik-Gol, à Kara-Char, le 14 mars, 53,5 mètres cubes.) D'après un calcul basé sur la position du niveau atteint par les eaux l'été précédent, et d'après les renseignements fournis par les indigènes, il entre dans le Bagrach-Koul deux milliards de mètres cubes d'eau de plus qu'il n'en sort. L'énorme excédent des apports sur la valeur du courant de sortie est tout entier absorbé par l'évaporation et par les infiltrations dans le sol.

L'Issik-Koul, le grand lac du Semirtchié, présente, comme on sait, un curieux phénomène hydrographique. A quelques kilomètres de son extrémité ouest et séparé d'elle par des plaines, passe un cours d'eau important, le Tchou; au lieu de venir se déverser dans le lac, comme cela semble naturel, cette rivière continue sa course vers le Nord-Ouest et va se creuser un lit à travers l'épaisse chaîne de l'Ala-Taou. Pour expliquer cette bizarrerie, en vain les géographes et les géologues se sont cassé la tête. A mon avis, l'étude du Hedik-Gol permet de se rendre compte de cette anomalie. L'embouchure de ce fleuve dans le Bagrach-Koul n'est distante que de 25 kilomètres de la sortie du Kontché-Daria, et entre ces deux points le terrain est partout constitué par des plaines. Dans cette zone, parallèlement au lac, se trouve un lit adventice entre le Hedik-Gol et le Kontché-Daria. Lors des grandes crues qui ont lieu tous les cinq ou huit ans, une partie des eaux du Hedik-Gol se rendent directement par ce canal au Kontché-Daria. Admettons que cette dérivation se produise quinze fois pendant un siècle; au siècle suivant, elle deviendra deux fois plus fréquente. Les alluvions ayant exhaussé le delta du Hedik-Gol, les eaux auront naturellement une tendance de plus en plus marquée à se déverser dans le lit temporaire. Il arrivera, par suite, un moment où la rivière abandonnera définitivement son ancien chenal pour suivre le lit adventice et se rendra directement au Kontché-Daria, laissant de côté le Bagrach-Koul à une très petite distance. C'est la même situation qu'à l'Issik-Koul, et elle a dû être déterminée par un processus analogue.

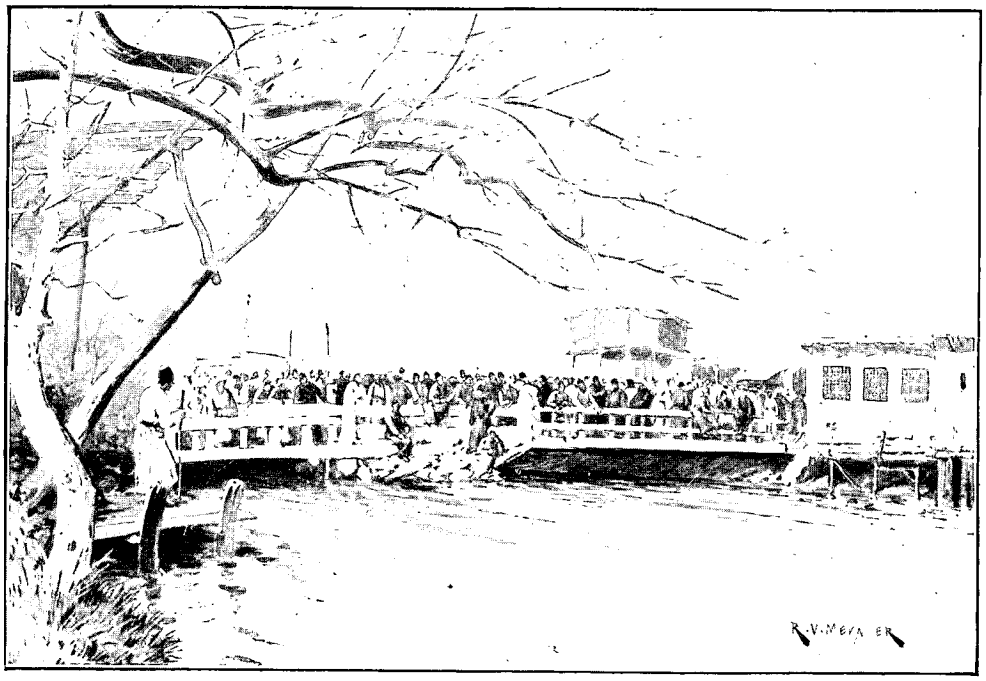
Kara-Char (ville noire) mérite son nom. Nulle part, en effet, en Asie centrale, je n'ai vu pareille saleté, et ce n'est pas peu dire. Cette ville a une très grande étendue; mais, composée de pauvres cassines et de tentes mongoles, elle n'offre aucun intérêt par elle-même, d'autant qu'elle est située au milieu de plaines stériles. Les Chinois et les Mongols constituent la majorité de la population; à côté d'eux vivent un certain nombre de Dounga-ves. Les Musulmans se trouvent en minorité.



VUE DE KOURLA. — DESSIN DE TAYLOR.

L'*ambane* de Kara-Char me ménagea un excellent accueil et très aimablement me remit un laissez-passer valable dans toute l'étendue de sa province. Pour un certain temps me voilà donc bien tranquille de ce côté, mais de retour à Kourla, après mon excursion au Bagrach-Koul, un incident vint de nouveau me mettre aux prises avec les autorités. En mon absence, Islam, que j'avais laissé dans cette ville à la garde des bagages, avait été fustigé par des soldats, pour ne s'être pas levé sur le passage d'un emblème impérial qu'ils

promenaient dans les rues. Mon domestique, sujet russe, ne s'était naturellement pas cru obligé aux marques de soumission auxquelles les Chinois sont astreints en pareil cas. J'exigeai donc du commandant de la garnison réparation de l'insulte faite à la Russie en la personne d'Islam, le menaçant, en cas de refus, d'aviser immédiatement de l'incident le consul de Russie d'Ouroumtsi et son supérieur immédiat le *Fou-Taï*, c'est-à-dire le gouverneur général du Turkestan Oriental. Je n'ai guère besoin de dire que satisfaction ne me fut pas accordée du premier coup. Le mandarin chercha à éluder ma réclamation, affirmant que personne n'avait entendu parler de l'affaire et qu'il était impossible de retrouver le coupable, mais je me montrai inflexible. « Si vous ne pouvez mettre la main sur le soldat qui s'est livré à l'acte de violence dont je me plains, eh bien, mon serviteur saura le reconnaître. Pour cela, vous n'avez qu'à rassembler devant nous la garnison. » Après s'être fait tirer l'oreille, le commandant fit droit à ma demande, et, comme je le prévoyais, Islam n'eut pas de peine à retrouver son homme. Finalement le soldat coupable reçut la même correction qu'il avait infligée à Islam, en présence de toute la population. Si un voyageur doit toujours traiter les indigènes avec douceur, il ne doit point laisser entamer son prestige. C'est une règle de conduite que l'explorateur ne doit jamais oublier, surtout en Chine.



LE PONT DE KOURLA. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

XIV

Le problème du Lob-Nor. — Redécouverte du Lob-Nor septentrional. — Assèchement du Lob-Nor méridional. — Périodicité dans l'existence de ces deux lacs.

De Kourla je m'acheminai vers Tikkenlik. Avant de relater les principaux incidents du voyage, il est absolument nécessaire d'indiquer les termes du problème de géographie physique que soulève la position du Lob-Nor, et pour cela de rappeler la polémique engagée à ce sujet entre Prjevalsky et le savant géographe allemand de Richthofen.

Prjevalsky, le premier Européen qui ait visité le Lob-Nor, l'avait rencontré à un degré plus au Sud que l'emplacement que lui assignaient les cartes chinoises, et avait constaté que ses eaux étaient douces. D'après Richthofen, un lac situé dans un désert et ne possédant pas d'écoulement vers la mer devait être salé; en second lieu, les topographes chinois ayant l'habitude de ne marquer sur leurs cartes que ce qu'ils ont vu, à son avis, une nappe d'eau existait certainement dans la position indiquée par eux. De ces deux faits, le sagace géographe allemand concluait que le Lob-Nor du voyageur russe était différent de celui des Chinois, et qu'il avait dû se former tout récemment, depuis que les Célestes avaient exécuté leurs levés. La mort empêcha Prjevalsky de poursuivre ses recherches, et, sauf Pievtsov, les continuateurs de son œuvre n'apportèrent aucun élément nouveau pour la connaissance du régime hydrographique de la région. La question restait donc entière, et c'est à sa solution que j'allais désormais, pendant un mois, appliquer tous mes efforts.

De Kourla je me rendis à Tikkenlik, par une route longeant la base du Kourrouk-Tag. Entre ces montagnes et le Kontché-Daria, je découvris les ruines très bien conservées de deux anciennes forteresses, et une série de pierres milliaires chinoises (*potaïs*). Ces hautes pyramides en argile et en bois qui portent indication des distances en *li* attestent l'existence, à une époque reculée, d'une route très fréquentée entre Kourla

*

et une localité inconnue située au Sud-Est, vraisemblablement sur les bords du Lob-Nor des géographes chinois.

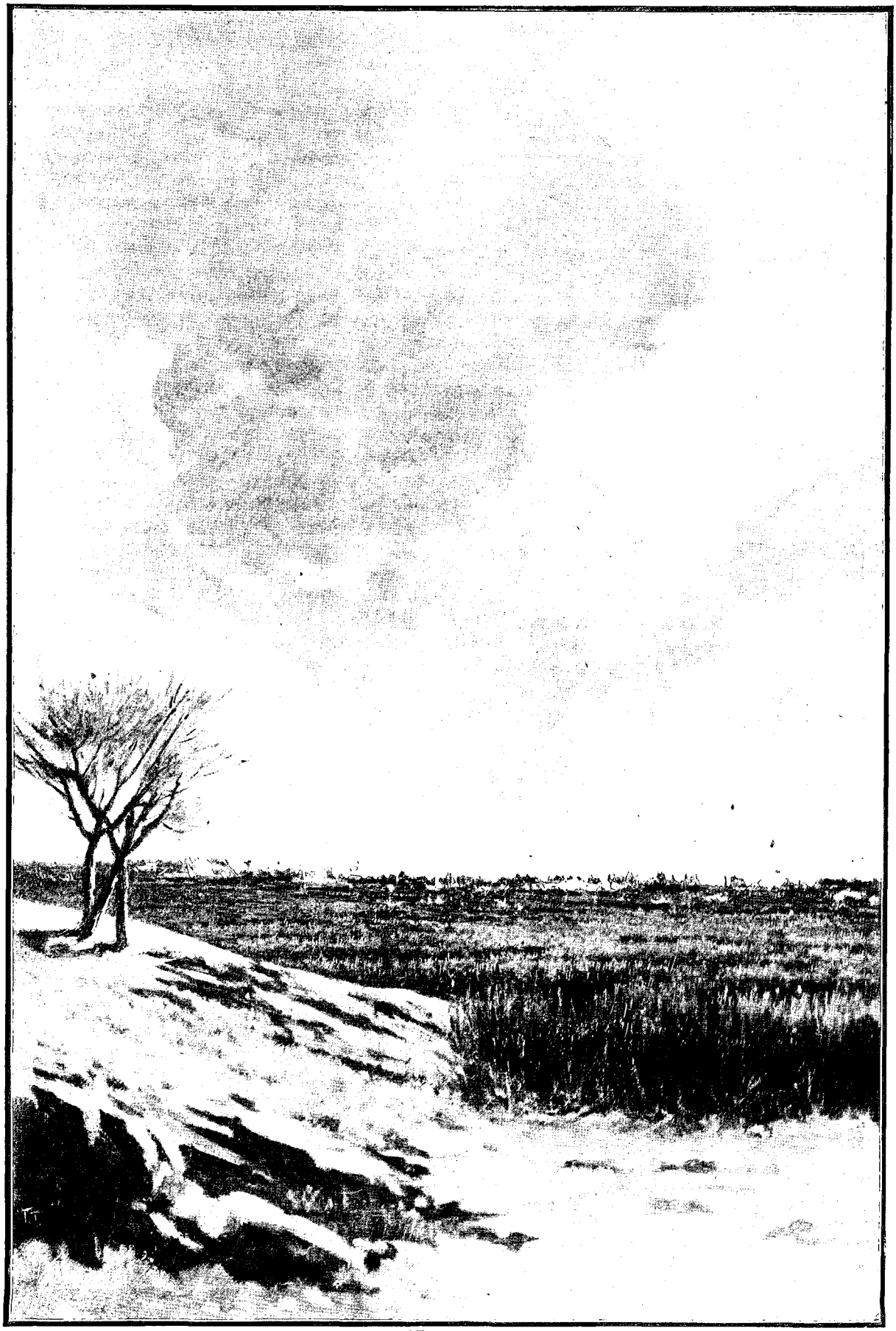
Prjevalsky ayant passé entre le Tarym inférieur et le Kontché-Daria, n'avait pu reconnaître si, à l'est de cette rivière, ne se rencontraient pas un lac ou les vestiges d'un lac. Pour terminer la polémique, de toute évidence il fallait d'abord s'assurer si le Kontché-Daria n'envoyait pas quelque bras dans la direction du Lob-Nor des Chinois, ou Lob-Nor septentrional, et le 31 mars je quittais Tikkenlik pour gagner la rive orientale de ce cours d'eau.

Au nord et à l'est du village, c'est un dédale de lacs et de rivières presque inextricable. Le Kontché-Daria s'épanche d'abord en un bassin marécageux, le Maltak-Koul, et s'en échappe ensuite, partagé en deux bras. L'un, le Kountiekkich-Tarym (la rivière de l'Est), grossi de deux dérivations du Tarym proprement dit, se divise également à son tour en deux branches et rejoint plus bas ce dernier fleuve. L'autre bras du Kontché-Daria, sous le nom d'Ilek (fleuve), coule à l'Est-Sud-Est. Après en avoir, pendant trois jours, longé la rive gauche, grande fut ma satisfaction, lorsque, le 4 avril, je découvris dans la vallée une grande plaine d'eau sur l'emplacement indiqué par les topographes chinois et par Richthofen pour le Lob-Nor. Quoiqu'elle ne forme réellement qu'un seul et même lac, les indigènes la partagent en quatre bassins et lui donnent successivement les noms d'Avoullou-Koul, Kara-Koul, Tayek-Koul et Arka-Koul. Actuellement, ces différents bassins sont presque entièrement couverts de roseaux et ne renferment des flaques d'eau libre que dans leurs parties centrales. Cet envahissement ne daterait, paraît-il, que de quelques années. Auparavant, les indigènes pêchaient dans ces lacs.

Au prix des plus grandes difficultés, la caravane suivit la rive orientale de ce chapelet lacustre. A chaque instant elle était obligée à de longs détours dans le désert, tantôt par l'escarpement des talus des dunes bordant les nappes d'eau, tantôt par des taillis de tamaris absolument inextricables. Ailleurs, elle devait se frayer un passage à travers des roselières très compactes et très hautes, — le sommet des tiges dépassait la tête des chameaux. Des nuées de moustiques ajoutaient encore aux souffrances de la marche. Sans cesse des essaims compacts de ces insectes nous enveloppaient et sans trève ni repos nous piquaient. Un soir, au campement installé sur une dune dominant le Kara-Koul, les tortures que nous faisaient endurer ces maudits diptères devinrent si aiguës que, pour nous en débarrasser, je fis mettre le feu aux massifs de roseaux voisins du bivouac. L'incendie se communiquant de proche en proche, une immense gerbe de flammes couvrit bientôt le lac, rôtissant des milliards de nos sanguinaires ennemis. Le spectacle était grandiose; pendant des heures je le contemplai, absorbé dans une muette rêverie. Il me semblait assister à l'éruption d'un de ces cataclysmes ignés que les géologues d'antan imaginaient pour expliquer les transformations de notre globe. Après cette exécution, la nuit fut tranquille; et ce soir-là, nous pûmes dormir sans avoir besoin de nous enduire la figure et les mains de jus de tabac, comme nous avions dû toujours le faire jusque-là, dans l'espoir de nous protéger contre les moustiques. Un remède fort peu agréable !

PIROGUE DU LOB-NOR MÉRIDIONAL. — DESSIN DE FAURET.

..... Pour la première fois, le 9 avril, sept jours après notre départ de Tikkenlik, nous rencontrons des indigènes à Koum-Tiekké. Cette localité, habitée par trois familles de pêcheurs, est située près de l'extrémité méridionale de l'Arka-Koul. Les eaux, filtrées par les roseaux, sortent du lac, bleues et limpides et vont rejoindre le Tarym, après s'être épanchées en une série de nappes beaucoup moins étendues que celles formées en amont. Que l'Avoullou-Koul et les trois autres lacs de l'Ilek soient les restes du Lob-Nor des cartographes chinois, cela ne fait aucun doute. La concordance des positions géographiques est une première preuve dont personne ne peut méconnaître la valeur. En second lieu, les Chinois donnent encore aujourd'hui à

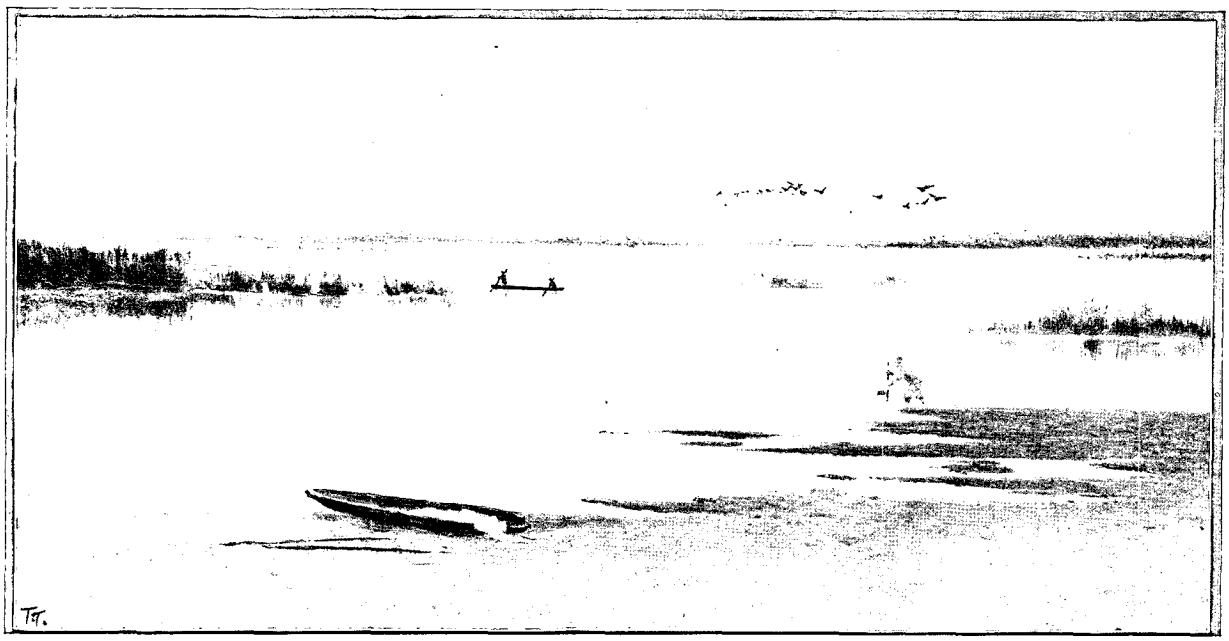


INCENDIE DES ROSEAUX SUR LES BORDS DU LOB-NOR SEPTENTRIONAL — DESSIN DE TAYLOR.

la contrée comprise entre Arghane et Tikkenlik le nom de Lob, dénomination absolument inconnue aux environs du lac de Prjevalsky.

Les géographes célestes représentent, il est vrai, leur Lob-Nor comme une nappe allongée dans la direction Est-Ouest, tandis que le réseau de l'Avoullou-Koul est orienté Nord-Sud. Loin d'être un argument contre l'identification que j'ai établie, cette différence de forme peut être, au contraire, expliquée facilement par les phénomènes actuels à l'œuvre dans cette région. Tout le bassin inférieur du Tarym est une plaine absolument horizontale ; par suite, la moindre dénivellation venant à se produire à sa surface suffit pour déterminer d'importants changements dans son régime hydrographique. Or, deux forces très actives travaillent sans cesse à modifier l'horizontalité du pays : les eaux du Tarym, chargées d'alluvions, et les vents dominants d'Est et d'Est-Nord- Est. Au printemps, en mars, avril et mai, de ces deux directions soufflent de terribles tempêtes de sable (*bouranes*) et par la description de ces tourmentes contenues dans les chapitres précédents, le lecteur peut se rendre compte de leur énergie, comme agent de comblement. Ces ouragans refoulent les eaux vers l'Ouest et en même temps déversent des tourbillons de sable qui progressivement comblent les lacs ou modifient leurs contours. Pendant les *bouranes* d'Est, l'écoulement du Tarym dans la section de son cours orientée Est-Ouest se trouve arrêté. Ainsi, durant une de ces tourmentes, j'ai observé, à Abdal, une baisse du fleuve de 40 à 50 centimètres, tandis qu'en amont le niveau du lac de Kara-Bourane s'élevait de 20 à 30 centimètres. L'ancienne extension du Lob-Nor vers l'Est et son colmatage partiel par les sédiments éoliens sont, d'autre part, attestés par l'aspect même de sa côte orientale. Le long de cette rive s'étend une suite de salines, de lagunes et de marais ; toutes ces flaques ont été récemment isolées du lac par les sables mouvants. L'état des bois de peupliers et de tamaris, qui encadrent à l'Est la nappe d'eau, fournit une preuve non moins certaine de son comblement et de son déplacement vers l'Ouest. A la lisière du désert, sur la frontière orientale de la forêt, tous les arbres sont morts, étouffés par le sable : à mesure que l'on se rapproche du lac, on voit des tiges saines émerger en nombre de plus en plus grand hors des dunes, et une fois sur la rive même, on ne rencontre plus que de jeunes taillis. Evidemment, le bois, qui a besoin d'eau pour subsister, a suivi les déplacements du lac vers l'Est, et les arbres desséchés, entourés aujourd'hui de dunes, se sont trouvés, à une époque antérieure, sur le bord même de la nappe. Toutes ces observations prouvent, sans laisser subsister le moindre doute, à mon avis, l'exactitude des affirmations de Richthofen.

Au nord du lac découvert par Prjevalsky, dans la position indiquée par les cartes chinoises existe donc un Lob-Nor dont l'Avoullou-Koul, le Kara-Koul, le Tayek-Koul et l'Arka-Koul sont les témoins. Mais, si le célèbre géographe allemand avait raison, Prjevalsky n'avait pas tort pour cela. Lors du second voyage du grand explorateur, en 1885, le Lob-Nor septentrional était à sec ; son emplacement était à cette époque simplement marqué par des lits de rivières et de lacs desséchés, parsemés de petites salines. Deux ans plus tard seulement, les eaux sont venues remplir de nouveau ce bassin. Prjevalsky ne commettait donc pas une erreur en affirmant qu'aucune nappe n'existait à l'est du Tarym.



VUE DU LOB-NOR. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

L'existence du Lob-Nor septentrional dûment constatée, je descendis l'Ilek en bateau, à partir de Koum-Tiekke, pour étudier le Lob-Nor de Prjevalsky et ses relations avec le lac septentrional.

Après les marches pénibles à travers les sables, combien agréable me sembla cette navigation! Huit jours durant je voguai, confortablement étendu dans un canot comme dans une chaise longue, avançant ainsi sans la moindre fatigue au milieu d'un pays, sinon pittoresque, du moins très intéressant. Les pirogues du Lob-Nor, creusées dans un tronc de peuplier, longues au maximum de huit mètres et larges tout au plus de soixante-quinze centimètres, sont manœuvrées par deux hommes assis, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Sur les nappes d'eau les bateliers rament généralement à genoux; au milieu des roselières, l'indigène placé à l'avant pagaye debout afin de pouvoir choisir sa route, ce qui n'est pas toujours facile. Cinq jours, m'assura mon équipage, suffisent à trois hommes pour construire une semblable embarcation.

KOUNTIEKKIAN-BEG,
PÊCHEUR DU LOB-NOR MÉRIDIONAL (PAGE 574).
DESSIN DE FAURET,
D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Au sud de l'Arka-Koul, l'Ilek coule au Sud, laissant sur sa gauche, à une distance d'environ 5 kilomètres, les ruines d'une forteresse chinoise. Dans cette région, les rameurs s'arrêtèrent tout à coup pour me raconter que, précisément à l'endroit où nous nous trouvions, existait toujours une mare salée, même pendant les périodes où la rivière était à sec. En ce point, je mesurai une profondeur de $9^{m},50$, un chiffre énorme pour un cours d'eau dont le débit ne dépasse pas 23 mètres cubes à la seconde.

Notre navigation fut singulièrement gênée par une violente tempête d'Est qui dura pendant presque tout mon séjour dans la région. Sur l'Ilek, bordé de fourrés de roseaux et de forêts et qui est très étroit, nous pouvions encore avancer sans difficultés, mais, dès que la rivière s'élargissait, la situation n'était pas toujours agréable. Le 12 et le 13 avril, la fureur de l'ouragan nous exposa même à de graves dangers et nous obligea à nous arrêter. Sur le Tarym, les vagues étaient aussi fortes que sur les lacs. Pour assurer notre sécurité, les bateliers formèrent une pirogue double, en attachant deux canots parallèlement l'un à l'autre, à une distance d'environ trente centimètres, au moyen de deux solides perches. Mais à quelque chose malheur est bon; grâce à ce vent, la chaleur ne se faisait plus sentir.

Le 17 avril, nous atteignons finalement le Kara-Bourane, c'est-à-dire l'extrêmité ouest du Lob-Nor de Prjevalsky. En 1885, lors du passage du célèbre voyageur russe, cette nappe était si large que d'une rive on n'apercevait pas celle située en face. Quoique quatre ans plus tard le prince Henri d'Orléans eût déjà constaté une importante diminution survenue dans son étendue depuis les observations du premier explorateur, j'étais loin cependant de m'attendre à la trouver presque complètement desséchée. Du vaste bassin qui existait onze ans et demi auparavant, il ne restait que quelques flaques d'eau si peu profondes qu'à chaque instant nos pirogues, d'une très faible calaison pourtant, s'ensablaient. Sur de vastes espaces, les fonds ne dépassaient pas 10 centimètres. A mesure que l'été avance, ces étangs sont progressivement séparés du Tarym et du Tchertchen-Daria, à ce que racontent les indigènes ; une fois leur isolement complet, sous l'action de l'évaporation, extrêmement puissante dans cette région, ils disparaissent entièrement et se couvrent de gras pâturages.

Continuant ma navigation à travers ce dédale de lacs, de marais et de rivières, j'arrivai à Koum-Tiappgane, le plus important village de pêcheurs de la vallée. A l'est de cette localité, le Kara-Kochoune, qui comme le Kara-Bourane constituait en 1885 une série de bassins lacustres, était en grande partie asséché ; il aurait même été entièrement envahi par les roselières, si les indigènes ne maintenaient ouvertes, au milieu de cette forêt de plantes palustres, des rigoles destinées au passage du poisson. Ces canaux, des *tiappgane*, sont, en réalité, des viviers, et chaque jour, pour ainsi dire, les indigènes y renouvellent les prodiges de la pêche miraculeuse. Aussi bien travaillent-ils sans cesse à empêcher leur obstruction. Au printemps, pour assurer la libre circulation des barques, ils arrachent toutes les jeunes pousses de roseaux qui croissent dans les fonds et en même temps pratiquent des coupes sur les rives. Chaque famille a ses *tiappgane* où seule elle a le droit de pêche et dont, par suite, seule elle a l'entretien. Ces canaux sont larges d'un mètre au maximum et bordés de murailles de roseaux hautes de plus de 5 mètres. Quoiqn'un tel labyrinthe semble absolument inextricable, les bateliers s'y orientaient avec une merveilleuse facilité. Souvent, après avoir cheminé de longues heures dans l'obscurité de cette forêt aquatique, nous arrivions dans une lagune où débouchaient une demi-douzaine de *tiappgane*. En pareil cas, jamais les rameurs n'hésitaient sur la direction à prendre, et jamais ils ne faisaient fausse route.

Tantôt nous suivions le Tarym, réduit dans ces parages à de très modestes dimensions, tantôt nous

parcourions des lacs marécageux, parfois très étendus, derniers vestiges du Kara-Kochoune. Dans l'une de ces nappes, le Iokkanak-Koul, je trouvai une profondeur de 4m,25, la cavité la plus grande mesurée dans le Lob-Nor méridional. Le 23 avril j'atteignis enfin le Kanat-Baglaghane-Koul, le plus oriental de ces différents bassins. Au delà le passage était complètement fermé par un barrage de roseaux infranchissable; leur hauteur atteignait 8 mètres et leur tige une circonférence de 6 centimètres.

Les gens du Lob ayant cessé d'entretenir les *tiappgane* dans cette région, en très peu de temps les plantes palustres avaient tout envahi.

Avant de battre en retraite, j'abordai sur la rive septentrionale. D'un monticule voisin la vue embrassait le Kanat-Baglaghane-Koul. Dans l'Est, pas la moindre flaque d'eau n'était visible; à perte de vue une nappe de roseaux ondoyait sous la brise, tandis qu'à l'Ouest l'étroit chenal que nous avions suivi traçait un long ruban bleu à travers l'étendue jaune des marais brûlés par le soleil.

En résumé, depuis 1885, date du voyage de Prjevalsky, le Kara-Bourane et le Kara-Kochoune, qui recouvraient alors des surfaces étendues, avaient peu à peu diminué, et le Lob-Nor septentrional, à sec à cette époque, s'était peu à peu rempli. Le Lob-Nor est donc un lac vagabond. Dans le bassin inférieur du Tarym, les eaux se promènent en quelque sorte périodiquement, remplissant tantôt le bassin septentrional, tantôt celui du Sud.

L'étude de la région me permet de plus d'affirmer que le Lob-Nor de Prjevalsky est de date récente. Les rives de tous les fleuves du Turkestan Oriental sont couvertes de forêts de peupliers; seulement, dans ces terrains, les arbres trouvent l'humidité dont ils ont besoin, et, d'autre part, les cours d'eau sont des véhicules pour le transport des graines. Or, à l'est du Tyieggelik-Oui on n'observe plus aucun peuplier, et ceux qui se trouvent dans cette localité ne dépassent pas l'âge de trente ans. Sur les bords du Kara-Bourane comme du Kara-Kochoune, il n'y a trace ni de jeunes bois, ni de vieux arbres étouffés par les sables comme autour du Lob-Nor septentrional. Le Lob-Nor méridional existe donc depuis trop peu de temps pour que des forêts aient eu temps de se constituer sur ses rives. Le témoignage des indigènes confirme du reste cette opinion. Le vieux chef du village d'Abdall, Kountiekkian-Beg, l'ami de Prjevalsky et qui fut également mon guide dans la région, me raconta que son grand-père, Noumet-Beg, habitait les bords d'un grand lac situé au nord du Kara-Bourane. Lorsque son ancêtre était âgé d'environ vingt-cinq ans, ajouta-t-il, le Tarym s'était frayé un nouveau lit vers le Sud et avait commencé à former le Lob-Nor méridional, tandis que le lac où Noumet avait passé son enfance et où sa famille pêchait depuis un temps immémorial se vidait peu à peu. Kountiekkian-Beg était âgé de 80 ans, son père et son grand-père Noumet avaient l'un et l'autre vécu jusqu'à 90 ans. Un déplacement des lacs a donc dû se produire il y a environ 175 ans, soit vers 1720.

CRUCHE EN CUIVRE TROUVÉE A VACH-CHARI, (PAGE 576) D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Malgré la force de tous les arguments que je viens d'exposer, la discussion n'est cependant pas encore close. A la suite d'une exploration dans cette région pendant l'hiver 1893-1894, le lieutenant russe Kosslov a tout récemment combattu mes conclusions et affirmé que le Kara-Kochoune-Koul était le Lob-Nor des cartographes chinois. Il me serait facile de réfuter cette thèse, mais ce n'est pas le lieu d'entamer ici une nouvelle polémique.

Ainsi donc toute l'énorme masse liquide déversée par les rivières descendues du Thian-Chan, du Pamir oriental et du Thibet septentrional, n'est pas suffisante pour maintenir un lac à l'état permanent au cœur de l'Asie centrale. De tous les côtés, le Tarym reçoit de puissants affluents, et peu à peu l'évaporation, singulièrement active dans cette région, et le pouvoir d'absorption des sables, lui font perdre le profit de ses apports. Sans cesse il se grossit et sans cesse en même temps il est appauvri par les actions physiques du milieu dans lequel il coule. A Tiiggelik, par exemple, au terme de sa course, le Tarym, après avoir recueilli toutes les rivières de son bassin, n'a même pas un débit supérieur à celui du Kontchié-Daria, son affluent, à Kourla. De Kourla à Tiiggelik, le surplus des eaux a été absorbé par l'air et par la terre.

XV

De Tiarklik à Khotan. — Menace d'arrestation. — Conflit entre les autorités chinoises civiles et militaires.

Le problème de la position du Lob-Nor résolu, je m'acheminai vers Khotan par la route qui longe la base septentrionale du Kouen-Loun. Cet itinéraire a été suivi par plusieurs voyageurs, notamment dans ces derniers temps par la mission Dutreuil de Rhins et par Littledale, mais je n'avais pas le choix.

Quittant Abdall, le 25 avril je me dirigeai vers Tiarklik. Avec quelle joie je fis route vers l'Ouest, le lecteur le comprendra sans peine lorsqu'il saura qu'à Khotan m'attendait un copieux courrier. Recevoir des nouvelles de tous les êtres qui me sont chers, lire leur écriture aimée, il me semblait que cela allait rapprocher les distances. Et comme pour accélérer notre marche dans la direction désirée, au moment du départ soufflait une effroyable tempête d'Est. Le ciel paraissait ainsi vouloir favoriser la prompte réalisation de mes vœux les plus ardents.

FEMME D'ABDALL (LOB-NOR MÉRIDIONAL).
DESSIN DE MASSARD, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Après avoir traversé, en sortant d'Abdall, des terrains qui lors du voyage de Prjevalsky étaient recouverts par le Kara-Bourane, nous suivons la rivière de Tiarklik. L'ouragan ayant arrêté leur écoulement, les eaux se sont répandues sur les plaines environnantes. Hérissée de vagues frangées d'écume, cette nappe temporaire prend l'aspect d'une mer fouettée par un coup de vent.

Deux jours plus tard j'arrivai à Tiarklik. Dans cette localité je dus me séparer de mes trois chameaux. Pendant quatre mois ces animaux m'avaient partout suivi avec une docilité admirable, à travers les sables du Takla-Makane comme à travers les marais du Lob-Nor, et peu à peu je m'étais pris d'attachement pour ces précieux auxiliaires. Quoiqu'il m'en coutât, je ne pouvais songer à les emmener plus loin. Ces vaillantes bêtes avaient besoin de se refaire; de plus, en cette saison, elles auraient été incapables de marcher, habituées qu'elles sont à ne pas travailler en été et à se reposer à cette époque sur les pâturages de la montagne.

A Tiarklik, le manque de passeport m'occasionna pendant quelques jours les plus graves ennuis. Sous prétexte que je n'étais pas muni de papiers m'autorisant à voyager dans sa circonscription, l'*ambane* Li-Darine refusa de me recevoir et m'interdit la route de Khotan par Tiertien. Libre à moi de retourner à Khotan par le chemin d'où je venais. Plutôt que de traverser une seconde fois le Takla-Makane et de subir cette exigence, j'étais résolu à tout. Je confiai mes bagages à un sujet russe établi dans la ville, et pris ensuite mes dispositions pour partir le lendemain pour Tiertien (Tchertchen). L'*ambane* nous arrêterait et nous ferait conduire à Kara-Char, soit ; mais de Kara-Char j'irais à Ouroumts solliciter les bons offices du consul russe de cette ville, pour me faire ouvrir le chemin de Tiertien. De Tiarklik à Ouroumts la distance était seulement de 700 kilomètres, et le pays très intéressant. L'incident ne serait donc pas, somme toute, trop désagréable. Dans la vie, on doit toujours voir le bon côté des événements dont on ne peut modifier le cours.

Le départ avait été résolu pour le 29 avril, lorsque dans la soirée du 28, je reçus la visite de Chi-Darine, le chef de la garnison de Tiarklik. Après m'avoir annoncé qu'il avait reçu l'ordre de m'arrêter le lendemain et après avoir déploré l'entêtement de Li-Darine, nous parlâmes ensuite voyages. J'étais en train de raconter à Chi-Darine mon expédition dans le Takla-Makane, lorsque tout à coup il s'écria : « Ah! c'est donc vous qui, l'an dernier, avez accompli cette terrible expédition dans les sables dont tout le monde parlait, lorsque Ling-Darine et moi nous nous trouvions à Khotan? Combien tous les deux nous avons déploré de ne pas vous rencontrer à votre retour! »

Le hasard de la conversation venait de me faire découvrir que mon interlocuteur était un ami de

Ling-Darine, autrement dit de Paul Splingaert, un Belge, qui, après avoir servi d'interprète à Richthofen, est devenu ensuite un puissant mandarin. Une fois de plus, le proverbe : « Les amis de nos amis sont nos amis » eut raison, et le lendemain, au lieu de mettre à exécution mon projet d'évasion, j'allai rendre visite à Chi-Darine.

Ce mandarin m'intéressa vivement en me montrant les itinéraires levés par lui dans la région montagneuse, au sud de Tiarklik et de Tiertien, qu'il venait de parcourir en compagnie de Splingaert. Sur ces cartes, le relief était indiqué suivant les procédés employés par nos topographes; si elles n'avaient porté des noms en caractères chinois, je les aurais prises pour l'œuvre d'un Européen. Chi-Darine savait du reste parfaitement se servir de la boussole et de la planchette.

L'*ambane* ne voulait pas démordre de ses idées. Depuis le soulèvement des Dounganes, ordre avait été donné de fermer la route de Tiertien et de Khotan, et il était résolu à faire observer la consigne par tout voyageur, quel qu'il fût. « Li-Darine veut vous arrêter, ajouta Chi-Darine, soit, mais en ma qualité de chef de la garnison, je ne lui donnerai pas un soldat pour cette besogne, et s'il commande aux habitants de se saisir de vous, je vous donnerai une escorte. Partez tranquillement pour Tiertien, je réponds des suites de l'affaire. » Telle fut la conclusion de Chi-Darine.

Pareil désaccord entre les autorités civiles et militaires est très fréquent en Chine, et à Khotan comme à Kachgar, j'en vis plusieurs autres exemples non moins singuliers. Si un tel défaut d'entente est préjudiciable aux intérêts de l'Etat, en revanche il me fut très utile en me permettant de poursuivre tranquillement ma route vers Khotan.

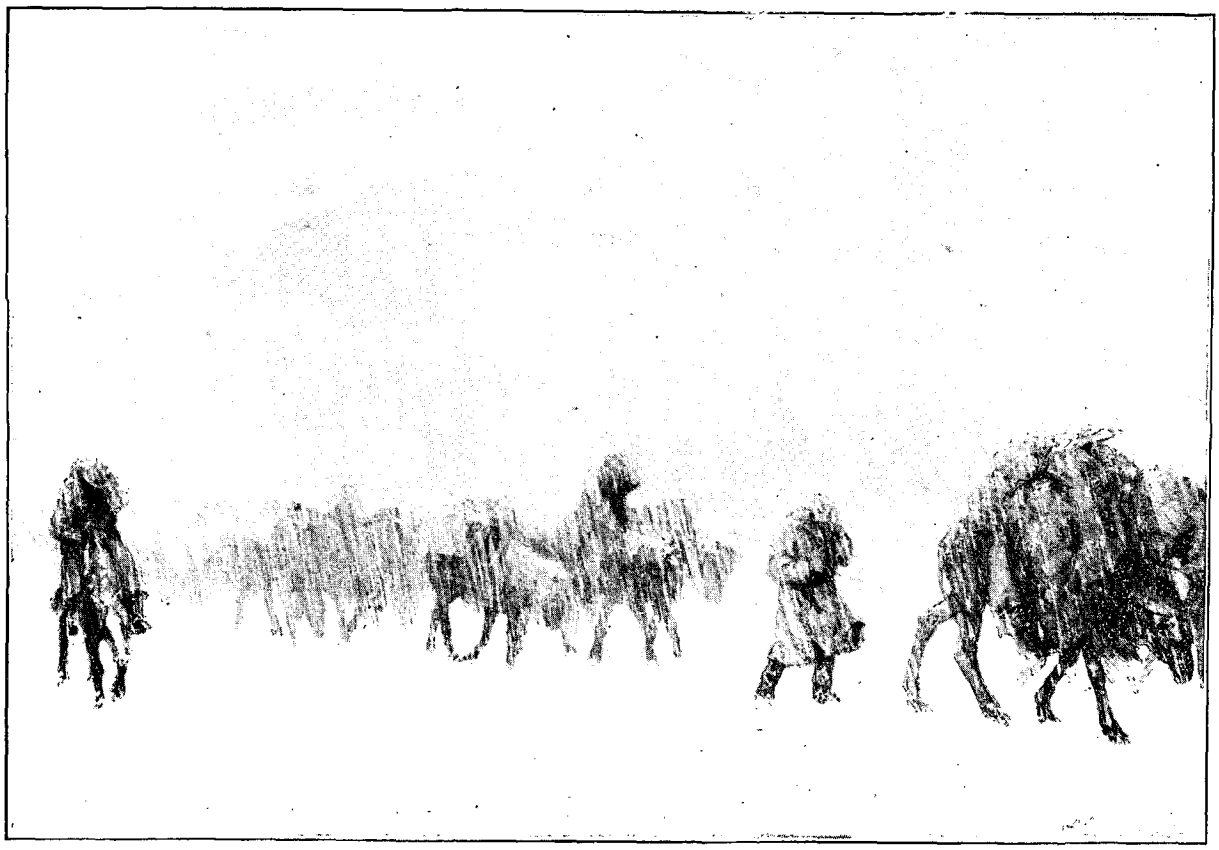
Neuf cents kilomètres me séparaient encore du terme de mon voyage. Ma première étape importante fut les ruines de Vach-Chari, où je parvins à acheter d'un indigène un ancien broc en cuivre très intéressant. Remontant ensuite le Tiertien-Daria, j'arrivai à Kopa, dont je visitai les primitives laveries d'or, puis me dirigeai vers l'Ouest en suivant la base du Kouen-Loun. Dans cette région habitent les Tagliks « les habitants des montagnes », une tribu de sauvages qui vit principalement de l'élevage du bétail. Finalement, après un voyage d'un mois, je faisais mon entrée dans Khotan. A peine étais-je descendu de cheval, que mon ami, l'*ambane* Liou-Darine, m'envoyait remettre la plus grande partie des bagages abandonnés en 1895 dans le Takla-Makane, à la suite du désastre de la caravane. Les chasseurs rencontrés chez les bergers de Bouksen et qui nous avaient guidés cette année aux villes ruinées avaient retrouvé nos approvisionnements. Obéissant aux conseils du beg du Tavek-Kel, ils en vendirent une partie et conservèrent le reste. Dès que l'*ambane* eut vent de l'affaire, il fit saisir le tout, emprisonna les coupables et les condamna à me payer une indemnité. Dans cette affaire, Liou-Darine déploya une telle sévérité que je dus intervenir en faveur des coupables. Les intérêts d'un Européen n'auraient pas été mieux défendus par un consul énergique que par ce mandarin. L'*ambane* de Khotan était d'une probité exemplaire et d'une intégrité qui lui valait l'admiration de tous. Malheureusement pour l'avenir de la Chine, de tels fonctionnaires sont des individualités isolées.

Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)

JALLBARS-BASKI, PRÈS DE TIENZ TARIUM. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TEMPÊTE DE GRÊLE SUR LES PLATEAUX DU THIBET. — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

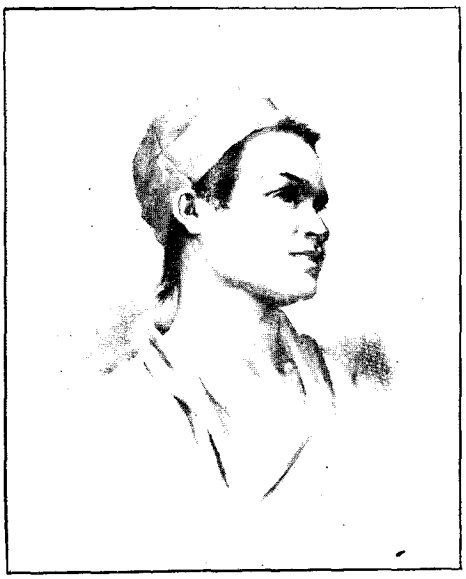
A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

XVI

L'escalade du Kouen-Loun. — Encore le mal des montagnes. — Ascension de l'Arka-Tagh. — Indiscipline des Tagliks.



UN CARAVANIER. — DESSIN DE FAURET.

Après deux ans et demi de labeurs incessants au milieu des glaces et des sables de l'Asie, le programme que je m'étais tracé se trouvait accompli presque intégralement. Successivement j'avais escaladé les cimes neigeuses du « Toit du Monde », traversé du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest le désert du Takla-Makane, enfin résolu les importants problèmes que soulevait la position du Lob-Nor. Pour terminer mon œuvre, il me restait à aborder l'exploration du Thibet septentrional. Si cette entreprise s'annonçait longue et périlleuse, en revanche elle promettait d'être féconde. Chaque pas dans l'inconnu de ce monde de montagnes et de plateaux amènerait d'intéressantes découvertes, et chaque étape me rapprocherait de la route du retour. Cette seule pensée suffisait à me donner un regain d'énergie et d'activité. Un mois passé à Khotan pour me remettre des fatigues du voyage au Lob-Nor et pour réorganiser la caravane, et le 29 juin 1896 je quittai définitivement cette ville, dont l'aimable *ambane* Liou-Darine, m'avait rendu le séjour si agréable. Coupant les vallées du Bostan-Tograk et du Mölldja, trois semaines plus tard j'arrivais à Kopa et, le 30 juillet, abordais l'escalade du Kouen-Loun, le bastion septentrional de la colossale muraille qui s'élève entre les plaines de l'Inde et la cuvette du Tarym. Désormais pendant des mois nous allions cheminer, à des altitudes de 4 à 5 000 mètres, à travers de mornes étendues de montagnes stériles et désertes. Cette solitude,

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529, 541, 553 *et* 556.

n'offrant aucune ressource, force était d'être muni d'approvisionnements importants, et, pour leur transport, de traîner derrière soi un nombre considérable de bêtes de somme. La caravane comptait ainsi 21 chevaux, 6 chameaux et 27 ânes, soit un total de 56 bêtes. Seuls, 3 chevaux, 3 chameaux et 1 âne arrivèrent sur l'autre versant, au Tsaïdam, et encore dans quel état! 90 0/0 de nos animaux succombèrent sur les hauts plateaux du Thibet, proportion qui éclaire déjà le lecteur sur les difficultés de la route que nous avons suivie. Cette cavalerie exigeait un personnel beaucoup plus nombreux que celui que j'avais emmené dans mes précédentes expéditions. Cette fois-ci, pas moins de 25 hommes m'accompagnaient. 8 Sartes, Chinois ou métis, constituaient l'élite de la troupe qui devait venir jusqu'au Tsaïdam; les autres, des Tagliks des environs de Kopa, nous aideraient simplement pendant la première partie du voyage.

Comme dans mes précédentes explorations, Islam-Bai occupait le poste de caravanier en chef. A côté de lui, un nommé Parpi-Bai me fut un auxiliaire précieux. Cet indigène d'Och (Turkestan russe), comme mon homme de confiance, avait fait partie du personnel des plus importantes missions qui avaient parcouru l'Asie centrale dans ces dix dernières années. Successivement il avait suivi plusieurs explorateurs russes, Carey et Dagleish, Bonvalot et le prince d'Orléans, Dutreuil de Rhins et Grenard. S'il ne connaissait pas la partie du Thibet que je me proposais de visiter, il possédait de ce pays une expérience qui nous fut très utile. Islam ne regardait cependant pas la présence de Parpi-Bai dans la caravane d'un œil sympathique : à son avis, ce n'était pas bon signe qu'il eût fait partie de deux expéditions dont les chefs avaient été assassinés.

..... La haute muraille de Kouen-Loun s'élève à pic au-dessus de Kopa, et pour notre coup d'essai dans cette région nous la franchissons par une brèche ouverte à l'altitude de 4 182 mètres (le Sarik-Kol-Davane). De l'autre côté de la passe, le sol présente une profonde dépression, puis se relève brusquement en une seconde chaîne encore plus élevée que la première. Il nous faut donc dégringoler dans une vallée, puis escalader une nouvelle crête. Descendre pour remonter ensuite, désormais pendant des semaines nous nous livrerons à cet exercice épuisant. Au début, il paraît singulièrement rude, et par moments j'en viens à me demander si cette nature sauvage n'aura pas raison de mon énergie. « Une longue et pénible journée de marche ». « La pente devient de plus en plus escarpée... » A chaque page de mon journal de route ces phrases reviennent comme une litanie. Je les copie, sans garder aucune illusion sur l'impression que leur lecture produira; jamais les mots ne pourront donner une idée de l'âpreté de cette région et de la tension de nos efforts.

MENDIANT MONGOL.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

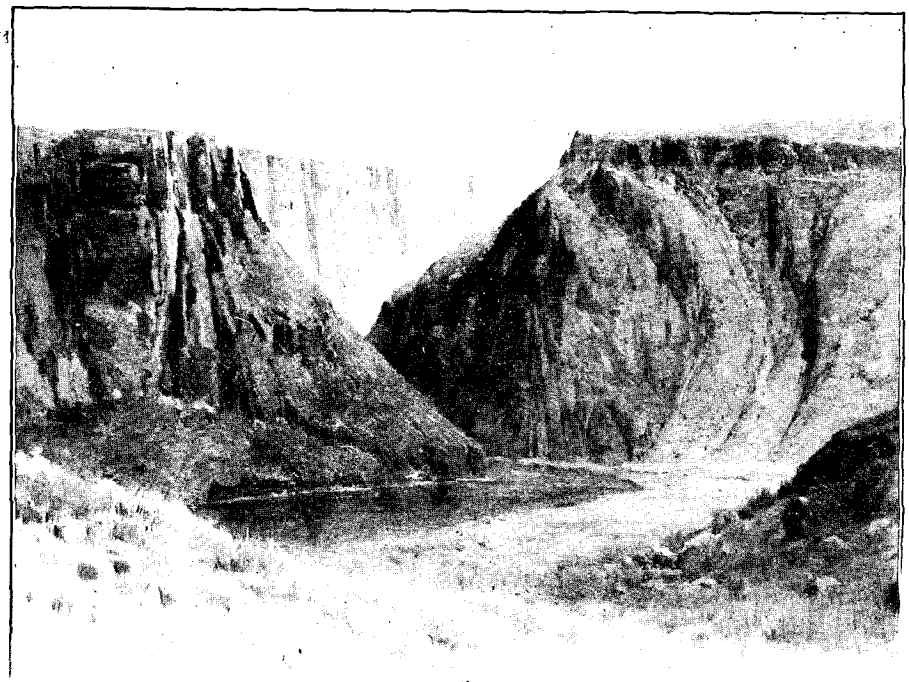
Le 7 août nous arrivons à la passe de la deuxième crête, au Iappkaklik-Davane (4 780 mètres), 30 mètres seulement de moins que le mont Blanc! Le soir, la caravane bivouaque au campement n° 1 (voir la carte). Au delà de ce point les habitants des avant-monts ne s'aventurent jamais; par suite les accidents de terrain ne portent plus aucun nom.

8 août. — A l'aube se lève un cyclone terrible qui jette bas la tente; heureusement, tous les instruments avaient été hier soir après les observations soigneusement empaquetés dans leurs caisses.

Une fois la tourmente passée, en route. Le même paysage désolé que nous avons vu hier, que nous verrons demain, après-demain... Partout des pierres; au pied des montagnes, de stériles terrasses de conglomérat, découpées de ravins à sec; dans la vallée, une nappe compacte de graviers. Nulle part trace de vie!

Dans la soirée, campé à l'altitude de 4 739 mètres. Tous les hommes se plaignent du mal de montagne. Mon interprète chinois est très souffrant : en proie à une fièvre ardente et à d'intolérables douleurs de tête, le malheureux fait peine à voir. Depuis deux jours, à chaque instant il semble sur le point de défaillir. Quand même cependant il poursuit sa route, soutenu dans ses crises par la promesse que je lui ai faite de l'emmener

jusqu'à Pékin et par l'espérance de voir la capitale. A conserver plus longtemps ce malheureux avec nous, nous risquons un accident fatal, pour le moins un retard dans la marche. Il est donc plus prudent de renvoyer Fong-Chi. Ce décision ne laisse pas que de me causer de graves soucis. Mon vocabulaire chinois est très pauvre; sans interprète, comment nous tirerons-nous d'affaire, une fois descendus des déserts thibétains? Bast! nous verrons quand nous en serons là. En voyage il faut compter sur le hasard.



LIT DU BOSTAN-TOGRAK, CREUSÉ DANS LES CONGLOMÉRATS.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

10 août. — Le mal de montagne fait de nouvelles victimes. Ce matin, trois hommes sont incapables de marcher; dans la journée le nombre des malades augmente encore. Presque tout mon monde éprouve d'atroces douleurs de tête; Islam-Bai lui-même est atteint. Je le plains de tout mon cœur, mais dans cette circonstance je ne laisse pas de maudire son indisposition. Voyant leur chef de file souffrant, les caravaniers élèvent naturellement le ton de leurs plaintes et s'abandonnent au découragement. Seul je ne suis pas incommodé par la raréfaction de l'air. A l'altitude de près de 5 000 mètres, je mange, je fume, sans éprouver aucun malaise. Les céphalalgies dont je souffrais au début ont même complètement disparu; la nuit seulement, je suis parfois réveillé par une angoisse au cœur très désagréable.

12 août. — Loin de s'améliorer, la situation devient de plus en plus grave. Brusquement, après une journée relativement bonne, Islam-Bai est devenu très malade. Dévoré par une fièvre ardente, secoué par des spasmes d'étouffement, vomissant à flots le sang, le malheureux me paraît déjà touché par la mort. Vais-je perdre ainsi l'un après l'autre les plus précieux de mes auxiliaires? « Notre camp est un hôpital », écris-je désespéré dans mon journal de route.

Mes craintes furent heureusement vaines. Grâce à une médication énergique, grâce surtout à sa robuste constitution, après deux jours de repos, le patient entrait en convalescence et nous pouvions poursuivre notre route.

15 août. — Toujours le même paysage. Peu ou point d'eau, de maigres pacages, quand nous avons la chance d'en rencontrer. Depuis plusieurs jours nous cheminons au fond de profondes vallées à la base septentrionale de l'Arka-Tagh, cherchant le défaut de la cuirasse qui nous permettra d'attaquer avec succès cette gigantesque crête. Et il est d'autant plus difficile de le découvrir que les cimes sont presque toujours embrumées. Ce matin, de gros nuages semblaient raser le sol. On avait l'impression de sentir un toit très bas au-dessus de soi, et instinctivement on se baissait pour éviter de le heurter. A midi, le temps est devenu épouvantable. Chassés par une tourmente d'Ouest, en quelques minutes des nuées noires obscurcissent complètement le ciel, et bientôt éclate un orage terrible. Autour de la caravane le tonnerre résonne avec un fracas épouvantable, et la grêle crépite avec rage. Les grêlons, quoique guère plus gros que des grains de maïs, nous cinglent avec une telle force que nous sentons leurs chocs à travers nos bonnets de fourrure et nos pelisses.

16 août. — Toujours le même temps venteux et froid et le même ciel chargé. Vers sept heures du matin, une éclaircie se produit, puis bientôt après les brumes nous enveloppent, plus denses que jamais. D'où viennent tous ces nuages? A l'horizon apparaît d'abord un petit flocon nébuleux; en quelques instants il grandit démesurément et bientôt recouvre tout le ciel d'une coupole obscure.

Dans l'espérance d'atteindre une brèche de l'Arka-Tagh, nous remontons un vallon ouvert dans l'épaisseur de

la chaîne. Pendant des heures nous montons péniblement sous une bourrasque de neige et de grêle; une fois au sommet, impossible de voir à deux pas devant nous. Quand les brouillards se dispersent, nous reconnaissons que nous avons gravi, non pas la crête maîtresse de l'Arka-Tagh, mais un de ses contreforts. En pure perte nous nous sommes donc épuisés à escalader cette passe.

Maintenant, il est trop tard pour redescendre. Il nous faut donc camper un peu au-dessous du col, à l'altitude de 5 253 mètres. Pas très agréable le bivouac à une pareille hauteur, sous une tourmente de neige. Dans la nuit le thermomètre descend à — 5°,4.

19 août. — Ce n'est pas assez des obstacles opposés par cette nature terrible, mes gens viennent encore ajouter aux difficultés du voyage.

Dans la nuit, tous les Tagliks se sont enfuis, en nous dérobant deux chevaux, une dizaine d'ânes, sans préjudice d'une bonne quantité de provisions. Il avait été convenu que trois de ces auxiliaires nous quitteraient ce matin. Pour permettre aux autres d'envoyer de l'argent à leurs familles, par l'intermédiaire des partants, j'avais payé à mes gens la moitié de leurs gages. Une fois la somme en poche, la troupe entière des Tagliks nous avait brûlé la politesse.

Dès que nous nous apercevons de l'évasion, trois de mes musulmans choisis parmi les plus énergiques, bien montés et bien armés, partent à la poursuite des voleurs. Le lendemain soir seulement ils ramènent les délinquants. Voulant guérir mes gens de toute nouvelle velléité de fuite, je résolus de faire un exemple, et pour la circonstance me transformai en juge. Une fois les coupables réunis devant moi, je leur reprochai leur conduite en termes énergiques, et, pour leur apprendre à ne pas se jouer impunément d'un Européen, je condamnai le meneur de la rébellion à recevoir douze coups de bâton, et tous à restituer l'argent qu'ils avaient reçu. Enfin, jusqu'à ce qu'ils nous eussent donné des gages certains de fidélité, les insoumis seraient chaque soir solidement ligottés au bivouac.

Cette escapade avait éreinté une partie de notre cavalerie; aussi bien, pour la laisser se reposer, je restai toute la journée du 21 août au camp n° 8. Cette aventure nous fit perdre trois jours.

Dans ces parages passe l'itinéraire de M. et de Mme Littledale. Venant du Nord et se dirigeant au Sud, les explorateurs anglais franchirent l'Arka-Tagh par un col dont nous ne devons plus être éloignés. N'ayant pu découvrir dans cette chaîne une nouvelle brèche, nous suivrons la route ouverte par nos prédécesseurs.

ENTRÉE DE LA VALLÉE DE MÖLLDJA.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

23 août. — Voici enfin le grand jour qui doit nous apporter la victoire ou la défaite, selon que nous réussirons ou échouerons dans la traversée du formidable rempart qui se dresse devant nous. Les présages ne sont pas encourageants. Aujourd'hui, comme hier et avant-hier, un chasse-neige enveloppe le paysage de ses tourbillons aveuglants. Août n'est pas encore terminé, et c'est déjà le plein hiver. Quoi qu'il en soit, nous partons. Un de mes hommes, qui a accompagné Littledale, se fait fort de nous conduire au sommet du col, les yeux fermés.

..... A pas lents, la caravane remonte une étroite vallée. Peu à peu les cimes voisines s'abaissent et affectent des formes plus molles. Sauf dans le lit du torrent, nulle part la roche en place; partout le sol est couvert de matériaux détritiques de très petit calibre. Après ce vallon, nous en enfilons un second. Evidemment nous sommes dans la bonne route. Voici un squelette d'âne provenant de la caravane anglaise, et dans

l'Est-Sud-Est la crête présente une échancrure, évidemment la passe que nous cherchons. Tout à-coup, vers l'altitude de 5580 mètres, la tête de colonne fait fausse route. Lorsque le guide a reconnu son erreur, la journée est trop avancée pour poursuivre l'ascension, et nous campons dans un vallon à l'est du col de Littledale. Autour du bivouac, aucun pacage! La végétation est réduite ici à de petites fleurs rouges qui poussent entre les pierres. Par extraordinaire le ciel est pur, et la pleine lune dégagée, rayonne sa paleur morbide au-dessus de ce monde inanimé. Point d'autre bruit que le clapotement métallique des eaux courantes, et point d'autre mouvement que le lent cheminement des pannes de brume sur les flancs des géants neigeux. J'ai l'impression d'être dans une autre planète.

L'ARKA-TAGH VU DU SUD. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS DES CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

24 août. — La reconnaissance partie dès la pointe du jour annonce que le vallon où nous nous trouvons aboutit réellement à la crête de l'Arka-Tagh. Dans cette direction, une couche de neige compacte couvre le sol; sa pente est douce, et sans difficulté elle nous conduit au col. Il est situé à l'altitude de 5 544 mètres, à quelques kilomètres à l'est de celui franchi par M. et Mme Littledale. Probablement dans cette région du massif, les passes sont nombreuses; peut-être l'extrêmité supérieure de chaque vallée conduit-elle à une dépression. Ici, le col n'est pas dominé de chaque côté de hautes cimes, comme c'est le cas généralement dans les chaînes de montagnes. Entre ce seuil et les sommets voisins, la différence d'altitude est très faible.

Du Sud-Est au Sud-Ouest par le Sud, le panorama est extraordinairement étendu. Dans un clair soleil qui nous paraît d'autant plus joyeux qu'il est plus rare, apparaît un important fragment de l'Arka-Tag. Sauf dans une petite partie de la chaîne, ces cimes présentent des formes arrondies très caractéristiques. Devant nous, la montagne domine un haut plateau parsemé de massifs isolés qui de loin font l'effet de taupinières au milieu d'une prairie. Par delà cette plaine, une crête bleuâtre ponctuée de taches neigeuses accidente l'extrême horizon.

XVII

Sur les hauts plateaux du Thibet. — Incidents de chasse. — Mortalité parmi les animaux de la caravane. — Rencontre des premiers Mongols. — Arrivée dans le Tsaïdam.

Nous avons quitté la cuvette du Tarym et pénétré dans une nouvelle région. Nous voici maintenant sur une terre vierge, pour ainsi dire, de pas humains. En deux points seulement nous croiserons les itinéraires de Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, de Dutreuil de Rhins et de Grenard.

Pour fêter notre heureuse traversée de l'Arka-Tagh, le soleil nous donne le spectacle de la plus chatoyante illumination. A mesure qu'il descend sur l'horizon, les nuages amoncelés dans l'Ouest s'empourprent, puis passent au jaune d'or et, par une lente dégradation, deviennent ensuite une immense nappe violette que les derniers rayons auréolent d'une gloire radieuse. Dès que la nuit arrive, une brise se lève, d'abord légère et caressante, puis, grandissant de minute en minute, souffle bientôt avec une force irrésistible, nous enveloppant de mugissements sauvages et nous cinglant d'averses de grêle. Cette tourmente passe comme une trombe; cinq minutes après qu'elle s'est déchaînée, le ciel sourit de nouveau, traversé par un merveilleux scintillement d'étoiles.

*

25 août. — Sur les hauts plateaux... Nous cheminons entre deux puissantes chaînes de montagnes; au Nord l'Arka-Tagh, au Sud un relief très proéminent qui est le prolongement du Koko-Chili.

Le soir, campé sur les bords d'un grand lac salé, sans émissaire, comme deux autres bassins précédemment rencontrés. Ainsi que ceux que nous rencontrerons par la suite, il a une forme allongée, déterminée par les deux massifs qui le flanquent au Nord et au Sud. En ce point nous croisons l'itinéraire de Dutreuil de Rhins. Altitude : 4 927 mètres (camp XII).

LE CAMP VIII, THIBET SEPTENTRIONAL,
POINT OÙ LE DOCTEUR SVEN HEDIN A COUPÉ LA ROUTE DE LITTLEDALE (PAGE 580).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

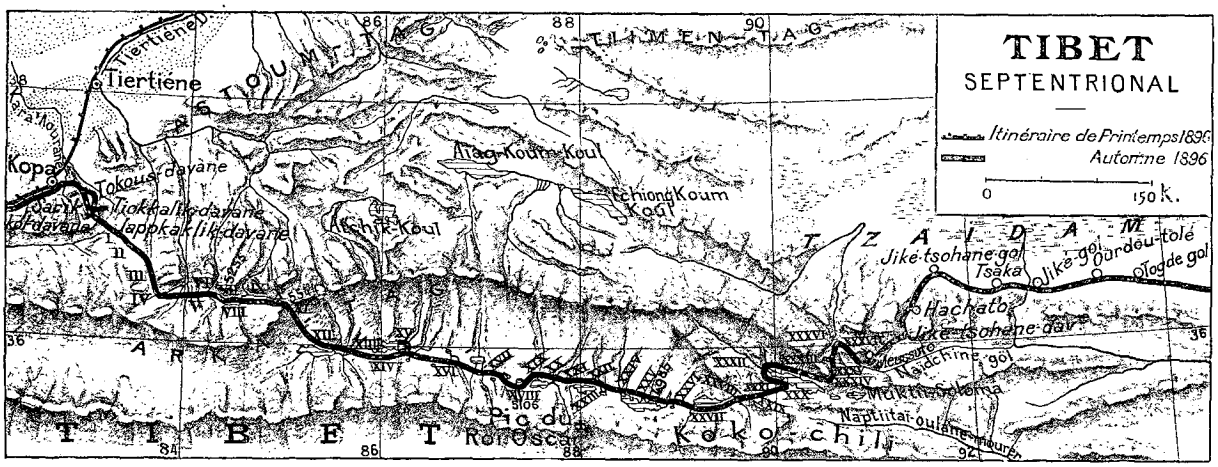
La marche devient terriblement ennuyeuse. Chaque jour voit se reproduire les mêmes incidents; en parcourant mon journal de route, il me semble toujours lire la même page. « Nous rencontrons des lacs. » « A deux heures, éclate une tourmente de grêle. » « Le coucher du soleil est de toute beauté. » Ces trois phrases reviennent comme un éternel refrain.

Les plateaux du Thibet, comme la cuvette du Tarym, sont l'habitat du *koulane*, de ce quadrupède sauvage que les partisans des théories évolutionnistes regardent comme la souche de nos équidés domestiques. Cet animal présente une très grande ressemblance avec le mulet. Il a la queue et la crinière de l'âne et des oreilles qui, quoique plus petites que celles de ce dernier animal, sont néanmoins beaucoup plus longues que celles du cheval.

Tous les jours nous apercevions des troupes de *koulanes*, et grand était mon désir d'enrichir mes collections zoologiques de la dépouille de ce beau gibier. Le 29 août, Islam et Parpi réussirent à en capturer un après une poursuite acharnée. Quoique ayant une jambe brisée, la malheureuse bête échappa pendant deux heures aux chasseurs.

Le lendemain, sur un grand lac, nous observons de belles mouettes blanches dont la présence à une telle latitude me paraît intéressante à signaler. Mes hommes leur donnent le nom d'*hangeitt*.

2 septembre. — Le terrain uni, couvert de graviers compacts, est favorable à la marche. Avant-hier, l'étape a été de 30 kilomètres; hier, de 33; aujourd'hui nous avançons non moins rapidement le long du versant nord de la chaîne méridionale. Cette haute crête présente une profonde dépression, taillée, semble-t-il, à



CARTE DU THIBET SEPTENTRIONAL.

ISLAM TUANT LE TAUREAU (PAGE 584). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

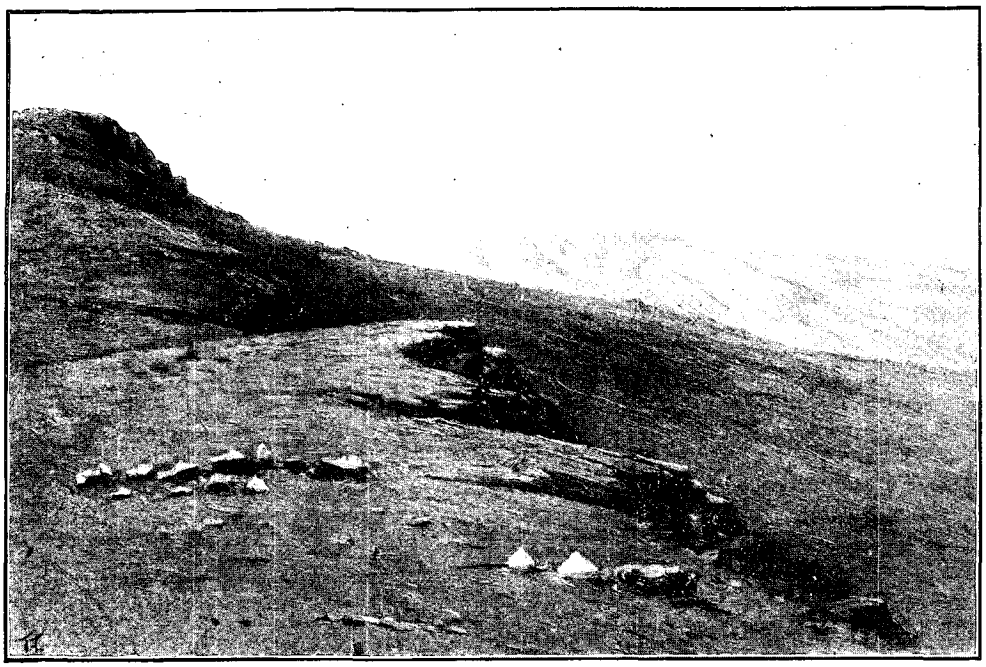
l'emporte-pièce, et au milieu de ce vide s'élève une coupole neigeuse. A la base ouest de ce dôme s'ouvre certainement une passe facile. Après avoir soigneusement examiné ce massif, Parpi-Bai s'écrie tout à coup, en me montrant le col : « *Bovolo toura* (seigneur Bonvalot). » C'est par cette brèche qu'est passé, il y a six ans, la célèbre expédition française.

Très aisément toutes les indications portées sur la carte de Bonvalot peuvent être identifiées sur le terrain. Voici le Dôme du Satyre, correspondant à la cime D de mes levers ; voici les volcans de Ruysbruk, des monticules de tuf noir dont les débris jonchent le sol. La mention : *Fondrières* et *lacs gelés*, se réfère aux flaques d'eau et aux marais de la vallée que nous suivons. Aucun doute, du reste, n'est possible. Le sol est parsemé d'excréments de chameaux qui remontent à plusieurs années, et de fragments de feutre blanc qui, d'après Parpi, servaient à protéger le dos des bêtes de bât de la caravane française.

Depuis près d'un mois nous n'avons pas vu des hommes, c'est pour nous un plaisir de trouver des traces humaines. Pendant quelques heures cet incident chasse de ma pensée les noirs pressentiments qui m'assaillent. De jour en jour l'état de notre cavalerie devient de plus en plus inquiétant. Les chameaux tiennent encore, mais les chevaux et les ânes sont en piteux état. L'escadron fond rapidement !

3 septembre. — Camp XVIII. Altitude, 5 106 mètres. Islam tue une femelle de *yak* sauvage. Une jolie pièce ! Sa taille, mesurée à l'épaule, atteint $1^m,37$; sa longueur, de la lèvre supérieure à la naissance de la queue : $2^m,46$. La chair ne constitue pas précisément un morceau de choix ; elle est si coriace, qu'après plusieurs cuissons elle est à peine mangeable, ce qui s'explique en partie par la température relativement basse à laquelle l'eau bout à cette altitude (80° environ). La langue de l'animal est, par contre, délicate, et plusieurs jours de suite je m'en régale à déjeuner.

Dans cette région, les *yaks* sont très abondants. Le même soir, Islam rencontra un superbe taureau. Cet animal avait la vie extrêmement dure. Avec trois balles dans le corps il chargea son assaillant avec autant d'impétuosité que s'il n'eût pas eu le moindre plomb dans la peau. Atteint de trois nouveaux projectiles, trois fois il tomba, et trois fois se releva, pour foncer sur le chasseur. Seulement, à la septième balle il s'affaissa inerte, et Islam s'en vint, tout joyeux, me conter sa victoire. De sa vie il n'avait tué un plus bel exemplaire. Sur sa description enthousiaste, je partis le lendemain matin pour faire dépouiller l'animal et adjoindre sa peau aux collections d'histoire naturelle. Arrivé à l'endroit où, d'après Islam, la bête avait été tuée, plus de *yak* ! Mon chasseur, n'en pouvant croire ses yeux, reste bouche bée. Les traces indiquent que le gibier s'est enfui, en tombant pour ainsi dire à chaque pas. Evidemment, il ne peut être loin. En effet, à cent mètres de là, Islam découvre son taureau soi-disant mort, debout et nous attendant de pied ferme. Une nouvelle balle demeure aussi inefficace que toutes celles qu'il a déjà reçues. Furieuse de cette attaque, la bête fonce sur nous. Devant cette charge, aucun de nous ne se sentant le talent d'une *espada* espagnole, nous fuyons à toutes jambes pour rejoindre nos chevaux, mais à peine avons-nous tourné les talons que l'animal est à vingt pas derrière nous. Très certainement il serait arrivé malheur à l'un d'entre nous, si subitement il ne s'était arrêté dans sa poursuite. Excité par la douleur, le monstre est dans un état de colère indescriptible ; il pousse des mugissements à réveiller tous les échos de ce monde mort, halète comme une locomotive, laboure le sol de ses cornes et de son mufle puissant en faisant voler un nuage de



L'ARKA-TAGH. — VUE PRISE VERS LE NORD-OUEST D'UN MONTICULE DE TUF VOISIN DU CAMP XI. DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

GRAND LAC SITUÉ PRÈS DU CAMP XXX (THIBET). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

poussière. En un mot, l'attitude du taureau après la pose des banderilles. Profitant de ce moment de répit, nous lui envoyons trois nouvelles balles; seulement au onzième projectile il s'affaisse pour ne plus se relever. Ce taureau mesurait $3^m,25$ de long, du mufle à la naissance de la queue, et était armé de cornes longues de $0^m,776$. Son poids était énorme; seulement avec peine nous pouvions soulever sa tête et pour charger sa peau sur le dos d'un chameau les efforts de quatre hommes furent nécessaires.

La présence d'un mammifère de cette taille dans la région me semble absolument étonnante. Comment, en effet, peut vivre sur ces montagnes presque stériles une bête aussi puissante, qui doit avoir besoin d'une nourriture très abondante?

4 septembre. — Au Sud-Est se lève une cime magnifique, couverte de brillants champs de neige, dominant tout le désert gris des monts sauvages. En l'honneur de mon souverain, le principal patron de mon voyage, je lui donne le nom de Pic du Roi Oscar.

7 septembre. — Toujours le même paysage. Depuis treize jours nous suivons une succession de larges cuvettes ouvertes entre l'Arka-Tagh et une autre chaîne située au Sud. Chacune d'elles renferme un lac salé sans émissaire, qui collecte les eaux du bassin. Entre ces différentes cavités le sol est à peine ondulé; la marche serait donc agréable, n'est-ce un vent âpre qui nous transperce jusqu'à la moelle.

De jour en jour l'état de notre cavalerie devient plus alarmant. A la fin de chaque étape nous avons à enregistrer quelque perte : le 10 septembre, un cheval et un âne ; le 12, un cheval et trois ânes. Et aucun pacage pour refaire les bêtes ! A mesure que nous avançons vers l'Est, ils deviennent de plus en plus maigres et de plus en plus rares; d'où la nécessité de longues marches. Souvent après une pénible journée de route nos animaux ne trouvent souvent rien à se mettre sous la dent. Aussi bien les chameaux sont-ils, à mon avis, seuls utiles dans une pareille expédition. Nous avons encore du maïs pour dix jours environ, mais Dieu sait quand nous atteindrons une région moins stérile ; il est donc nécessaire de la ménager et de ne l'employer qu'à la dernière extrémité. Aux angoisses de la faim s'ajoutent encore pour nos malheureuses bêtes les souffrances du froid. Toute la journée du 10 septembre tombe une neige abondante ; dans la nuit le thermomètre descend à $-11^\circ,7$. Le lendemain matin, le paysage est complètement blanc, et une nappe de glace couvre les lagunes sur le bord des lacs. Dans l'après-midi, et seulement sur les pentes exposées au Sud et au Sud-Ouest, la neige disparaît.

14 septembre. — Chaque soir, je commence mon journal par les mêmes lamentations sur la faiblesse de nos animaux. La caravane fond à vue d'œil. Aujourd'hui, plus que quatre ânes, et encore dans quel état sont-ils! Un cheval est resté en route, et deux chameaux arrivent au bivouac complètement fourbus.

17 septembre. — Les pacages disparaissent sous une nappe de neige si épaisse que les bêtes ne peuvent que dificilement l'entamer. Pour arracher au sol quelques touffes d'herbes, les chevaux se livrent à un épuisant travail de fouille.

Aujourd'hui, repos. Pour protéger les boulets des chameaux contre les pierres, les hommes leur fabriquent des chaussons en peau de koulane.

21 septembre. — Toujours le même exercice. Nous gravissons le bord d'une cuvette pour redescendre ensuite dans une seconde dépression adjacente à la première. Ces perpétuelles montées et descentes mettent à bout notre cavalerie épuisée. Au fond de chacune de ces cavités, toujours un lac. Voici la vingtième nappe d'eau que nous rencontrons depuis le pied de l'Arka-Tagh. Celle-ci paraît la plus étendue de toutes. Dans l'Est, aucune terre n'est visible, une impression de grand golfe s'ouvrant sur la pleine mer. Jamais donc cette vallée lacustre ne prendra fin!

Le niveau du terrain s'abaisse. Le 20 septembre, l'altitude du bivouac (camp XXX) n'est plus que de 4 625 mètres. Nous allons donc prochainement sortir de ce monde mort! Espérons-le du moins!

22 septembre. — La plus rude étape que nous ayons faite depuis longtemps. Nous escaladons une série de mamelons abrupts, coupés de profonds ravins, situés à la base d'une chaîne de montagnes très escarpées. Juste au moment où nous sommes engagés dans le passage le plus difficile éclate la tempête de grêle quotidienne.

27 septembre. — Voici enfin l'extrémité du long chapelet lacustre que nous suivons depuis cinq semaines. Mais, avant de quitter ces hauts plateaux désolés du Thibet, nous devons franchir une seconde fois l'Arka-Tagh. Nos animaux seront-ils capables d'un pareil effort? Nous n'avons plus que 5 chameaux, 9 chevaux et 3 ânes, tous complètement fourbus. L'ascension du col fut heureusement facile.

Sur le versant Nord du passage, Islam découvre un nombreux troupeau de yaks. Au bruit de ses coups de feu la bande se partage; tandis que les uns prennent la fuite du côté de la montagne, les autres filent vers la vallée et se dirigent de mon côté. Je suis sans arme, et pas moins de 47 bœufs sauvages arrivent sur moi. S'ils m'avaient aperçu, j'étais perdu. Par derrière leur troupe Islam galope ventre à terre; profitant d'une conversion décrite par les yaks, d'un balle bien ajustée il casse la jambe d'un taureau. Rendu furieux par la douleur, l'animal se lance immédiatement à la poursuite du cavalier et, bien que courant sur trois jambes, le rejoint bientôt. Au moment où il se baisse pour culbuter son cheval, Islam, l'étend raide d'une balle en pleine poitrine.

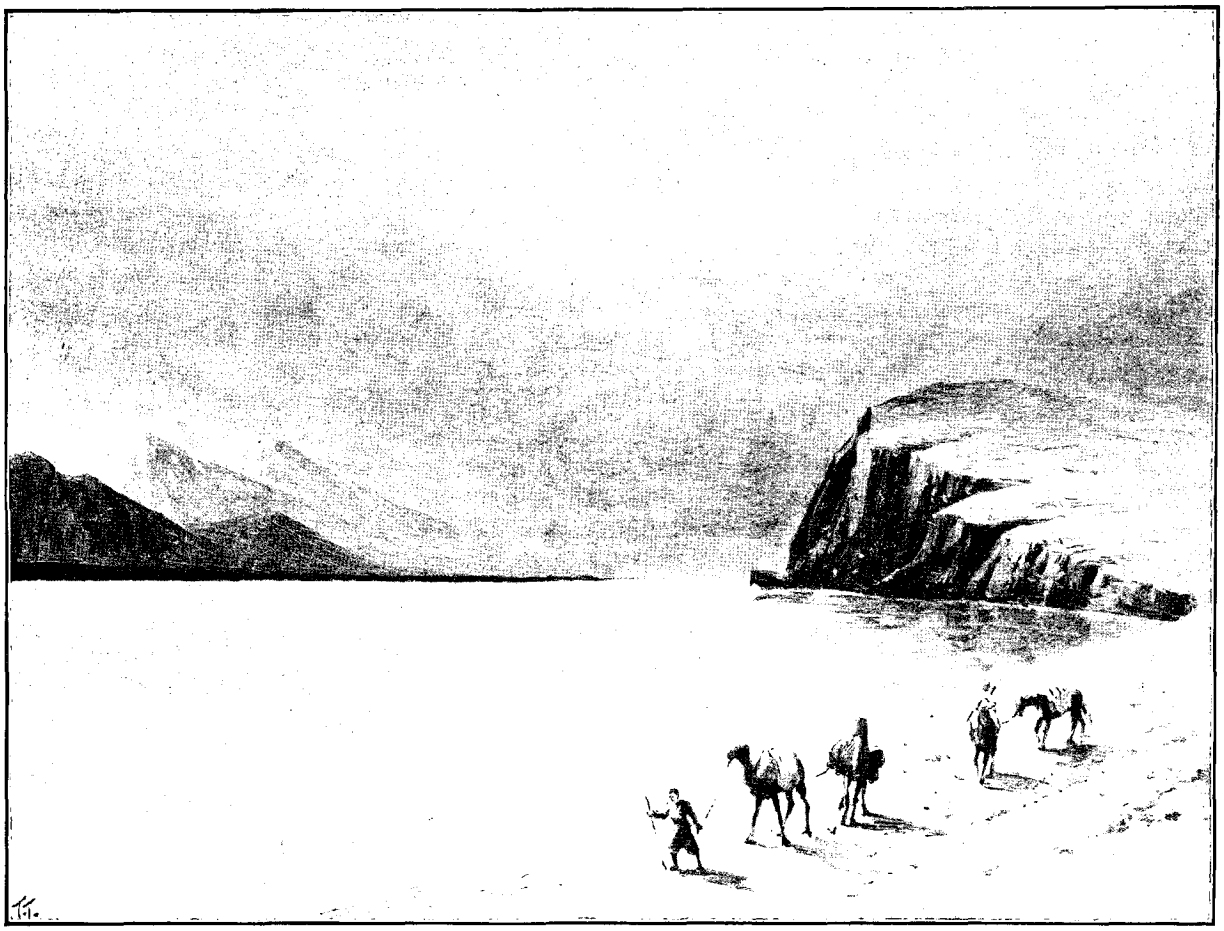
Une bonne journée aujourd'hui. Les hommes découvrent des traces évidentes du passage de l'homme : quatre pierres portant des caractères thibétains, trouvées près d'un ancien campement. Des indigènes ne doivent donc pas être loin!

Le lendemain nous rencontrons les pistes d'une caravane et celles d'un piéton. Tous ces « signes », comme disent mes gens, ne remontent pas à plus de 5 jours. Plus loin, nous passons devant un *obo*, un ex-voto de bouddhiste.

TYPES MONGOLS; AU MILIEU : DORTIÉ, GUIDE DE L'EXPÉDITION SUR LE VERSANT ORIENTAL DU THIBET. DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

1er octobre. — Nous descendions une grande vallée, lorsque Islam aperçoit plusieurs *yaks* sur un pâturage. Immédiatement il s'en approche en rampant et, une fois à portée, tire. Au bruit de la détonation les bêtes ne bronchent pas, et une vieille femme arrive en levant les bras en l'air, comme pour demander grâce. Notre chasseur avait tiré des yaks domestiques! Après 55 jours de marche, nous sommes enfin sortis du désert!

Le premier représentant de l'espèce humaine que nous voyons n'est pas précisément attrayant, encore qu'il appartienne au sexe qui a pour apanage la beauté. Mais de cela nous n'avons cure. Finie l'existence lourde et monotone que nous menons depuis deux mois sur ces hauts plateaux! Chaque jour maintenant nous verrons des humains; peut-être ne nous manifesteront-ils pas toujours des sentiments amicaux; leur rencontre



UNE TEMPÊTE SUR LE LAC N° 20 (THIBET). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

au moins nous apportera la vie, le mouvement, la nouveauté. Quoique la vieille femme ne sache que le mongol et qu'aucun de nous ne parle cette langue, nous nous entendons parfaitement pour l'achat d'un mouton. Je me mets à bêler en montrant un petit morceau d'argent. De suite la femme comprend. Par signes elle nous explique ensuite que son mari chasse le yak sur la montagne et qu'il reviendra dans la soirée. Donc campons jusqu'à son retour.

En attendant, visitons l'habitation de ces Mongols : une tente en feutre percée de trous et de déchirures. Parmi le mobilier plus que simple, signalons la lampe, une pierre creusée remplie de graisse de *yak*. En face de la porte de l'abri est placée une petite boîte contenant des livres thibétains formés de longues feuilles volantes très étroites. Chaque liasse est enfermée dans un morceau d'étoffe.

Dans la soirée, pendant que nous faisons cuire notre mouton, survient le maître de céans. Grand est son étonnement de trouver sa tente remplie d'étrangers, mais Dortié, — c'était son nom, comme nous l'apprîmes plus tard, — en homme intelligent, prit la chose avec calme. Avec lui recommence la pantomime. J'apprends ainsi que la localité où nous nous trouvons porte le nom de Meusseuto et que la rivière voisine est une des branches supérieures du Naidchine.

Après avoir acheté à ces primitifs trois chevaux et deux moutons, nous nous remettons en marche le 3 octobre, sous la conduite de Dortié. Cet indigène me servira de guide et en même temps de professeur de mongol. Le maître ni l'élève ne possédant aucun idiome commun, les débuts de cet enseignement furent pénibles. Une fois les premières difficultés vaincues, je fis des progrès rapides, et après plusieurs mois de cet exercice, ma connaissance du mongol fut suffisante pour me permettre de m'entretenir sans interprète avec le « Bouddha vivant » de Koum-Boum.

Le 4 octobre, nous traversons le col de Jiké-Tsohane (4974 mètres), et entrons dans le vaste bassin fermé du Tsaïdam. Le terrain s'abaisse rapidement ; le lendemain, à Harato, le baromètre indique seulement une hauteur de 3371 mètres. Depuis deux mois jamais nous ne nous étions trouvés à une aussi faible altitude. Dans ces parages nous rencontrons une troupe de six Mongols, cinq hommes et une femme, qui se dirigent vers la montagne pour y poursuivre le yak. Cette chasse est une des principales occupations de ces nomades, et fournit en grande partie à leurs besoins. Avec leurs mauvais fusils, les indigènes n'attaquent jamais ce

redoutable gibier qu'au nombre de deux au moins, afin que l'un des assaillants ait toujours un coup de réserve lorsque le taureau vient à charger. En octobre, les yaks descendent sur les pâturages des hautes vallées, et leur poursuite donne toujours des résultats satisfaisants.

6 octobre. — Au sortir d'un étroit défilé, un panorama absolument extraordinaire s'offre à nos yeux, habitués depuis des mois à ne contempler qu'un hérissement de montagnes. Les chaînes qui entourent la vallée s'écartent brusquement, et devant nous se découvre un horizon illimité d'une plaine infinie. Le sol est couvert de graviers, le lit du torrent à sec; nulle part trace de végétation, et au milieu de cette stérilité quelques dunes lèvent leur dôme luisant. C'est le Tsaïdam, un nouveau désert de sable, formant, comme celui du Tarym, une profonde cuvette au milieu des grands monts et présentant les mêmes caractères orographiques que le Takla-Makane. L'une après l'autre nos dernières bêtes tombent épuisées. Nous sommes réduits à trois chevaux et un âne. Encore quelques étapes et nous devrons marcher à pied. Heureusement, à Jiké-Tsohane-Gol, des Mongols consentent à me vendre vingt chevaux.

Pendant qu'Islam procède à la réorganisation de la caravane, j'étudie les indigènes. Ils sont bouddhistes, et la plupart d'entre eux ont fait le voyage de Lhassa. Tous portent, suspendues au cou dans un étui (*gavo*), des images sacrées en terre cuite (*bourkanes*). Ces *bourkanes*, fabriqués à Lhassa, sont souvent de fort jolies pièces d'orfèvrerie ornées de turquoise et de coraux. Je réussis à persuader aux Mongols de me céder ces talismans, mais il me fallut y mettre le prix et agir en cachette. Chacun de ces fervents adorateurs de Bouddha ne demandait pas mieux que de me céder l'insigne de leur foi, à condition que leur voisin n'en sût rien. Le soir, successivement, tous se glissaient à la faveur de la nuit dans ma tente pour m'offrir leurs dieux, toujours en me recommandant le silence. Cela me faisait songer à quelque scène de vaudeville.

Ces Mongols tirent le plus clair de leurs ressources de l'élevage de troupeaux de gros bétail, de moutons, de chameaux et de chevaux. La production chevaline paraît surtout les occuper, et le *koumis* est leur boisson de prédilection. A Jiké-Tsohane-Gol, situé à une altitude de 2 815 mètres, nous retrouvons presque l'été. L'air est limpide et calme, et à midi la température s'élève à + 15°. En revanche les nuits sont trop froides; le 12 octobre, le thermomètre descend à — 15°,1.

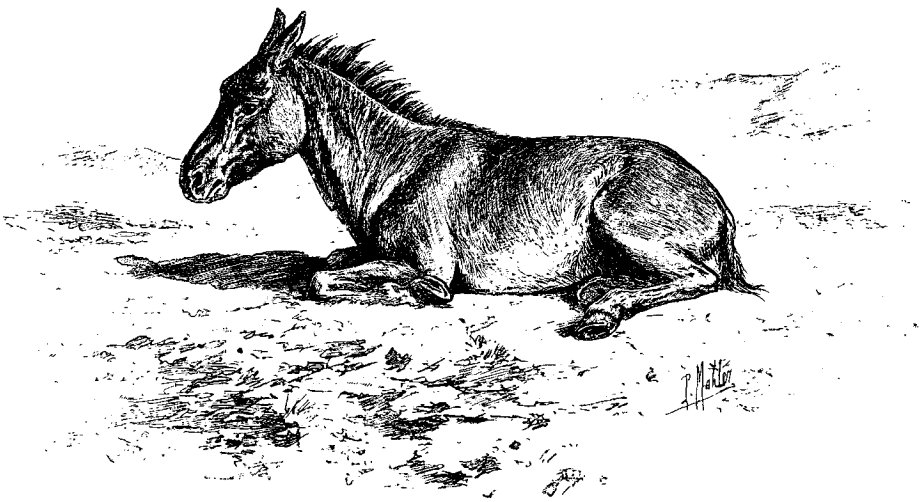
Une fois rééquipés, nous nous remettons en marche, suivant la lisière méridionale du désert. Toujours le même panorama uniforme ; à perte de vue une steppe absolument unie, pas le moindre accident sur lequel le regard puisse s'arrêter. Onze jours nous cheminons ainsi jusqu'au Tengelik-Gol, puis traversons le Tsaïdam vers le Nord-Est.

..... D'immenses étendues argileuses, sèches et dures, parsemées d'efflorescences salines. Nulle part trace de sable mouvant. Dans cette région le Tsaïdam est très étroit, et après une marche de 25 kilomètres nous atteignons les premières traces de végétation situées sur le bord septentrional de cette cuvette.

« Deux mille kilomètres me séparent encore de Pékin », écris-je en terminant mon journal. Deux mille kilomètres ! combien de mois, combien de jours de fatigue et de tracas représente cette distance ! Je commence à sentir le poids de mes trois ans de voyage et le vide de la longue absence. Quand reverrai-je les miens ? Depuis six mois je n'ai reçu aucune nouvelle. Il me semble que lorsque j'arriverai à Pékin je toucherai presque le sol aimé de la patrie.

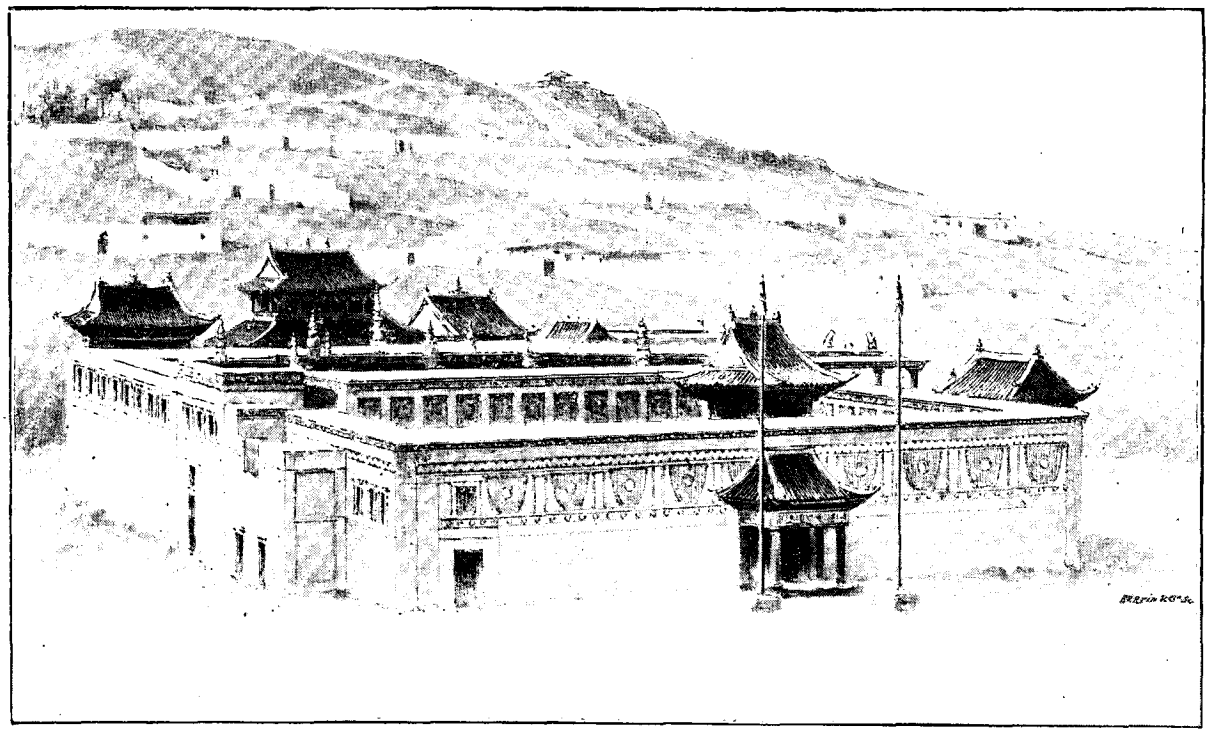
Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre).



KOULANE BLESSÉ. — DESSIN DE MAHLER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES TEMPLES DE KOUM-BOUM (PAGE 597). — DESSIN DE TAYLOR.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

XVIII

A travers le Tsaïdam. — Les Tangoutes. — Attaque de la caravane. — Le Koukou-Nor.

LOPPSEN. — DESSIN DE FAURET.

Le 26 octobre. — Sur le bord septentrional du Tsaïdam.

Toujours la même stérilité, seulement de loin en loin des buissons de tamaris et de *saxaouls*. Sur ce sol sec comme de l'amadou, sans aucune goutte d'eau, comment même des plantes appartenant à des espèces désertiques peuvent-elles vivre?

Après un massif de monticules d'argile bizarrement découpés, aux aspects de ville ruinée, une nouvelle plaine morne et désolée se découvre. Quand donc enfin sortirons-nous de cette monotonie? A la fin d'un voyage, elle énerve et fatigue.

..... Une tache mauve balafre l'horizon incolore. A mesure que nous avançons, elle grandit, se précise et devient la vaste nappe du Tossoun-Nor. Dans un clair soleil d'automne, elle luit toute bleue, ponctuée d'îles et de troupes de cygnes blancs, encadrée de pâturages et de taillis de roseaux rafraîchis par des sources limpides. Sur les bords de ce lac la vie est donc facile pour des nomades; ils y trouvent tout ce dont ils ont besoin : des pacages, de l'eau, du combustible. D'où le nom de Tossoun-Nor (lac gras) donné à ce bassin.

Au coucher du soleil, c'est un flamboiement de tonalités vibrantes, un paysage tellement monté en couleurs qu'il semble irréel. Le bleu des eaux atteint une profondeur que je n'ai vue nulle part ailleurs, et les collines des rives prennent un éclat rouge brique. Ces paisibles lacs de l'Asie perdus dans le désert, jamais je ne puis les regarder sans me sentir profondément ému. Seuls, ici, ils me rappellent les sites aimés de la patrie lointaine.

Le lendemain, nous rencontrons une seconde nappe, le Kourluk-Nor ou Kara-Nor, unie à la première

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529, 541, 553, 565 *et* 577.

par le Holouïne-Gol. Grâce à cet écoulement, les eaux de ce lac sont douces, tandis que celles du Tossoun-Nor, privées d'émissaire, sont salées.

28 octobre. — Route dans la direction de l'Est-Sud-Est. A gauche, nous embrassons le Kourluk-Nor, et plus loin la chaîne méridionale du Koukou-Nor, tandis qu'à droite le regard se perd dans l'infini des plaines.

UN JEUNE TANGOUTE.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Au milieu de cette immensité, pas un être vivant! Seuls, les squelettes de chevaux épars le long de la piste rappellent le passage de l'homme. Depuis Tengelik, nous n'avons point croisé un seul cavalier mongol. Plus nous avancerons vers l'Est, plus le pays deviendra désert. Partout la crainte des pillards tangoutes a fait le vide.

30 octobre. — Voici déjà l'hiver asiatique dans toute sa rigueur. La nuit dernière, le thermomètre est descendu à — 22°, 6, et ce matin la rivière charrie de gros glaçons.

Toujours la plus complète solitude, des dunes alternant avec des steppes et des marécages.

Des Tangoutes rôdent, paraît-il, dans les environs. Il y a quelques jours, ils ont enlevé des chevaux à des Mongols sur les bords du Kourluk-Nor. Cette nouvelle jette Loppsen dans une profonde tristesse. Sans cesse il épie anxieusement l'horizon, et sans cesse marmotte des prières. A sa demande, la caravane se garde soigneusement. Même si nous n'apercevons pas de Tangoutes sur la route, il serait dangereux de ne prendre aucune précaution. Ces brigands nous observent peut-être cachés derrière des rochers, et, une fois la nuit venue, guidés par nos feux de bivouac, ils s'approcheraient du camp à la dérobée et nous voleraient nos chevaux. Pour calmer les craintes du guide, je distribue aux hommes les trois fusils et les cinq revolvers qui constituent mon arsenal.

Bivouaqué à Sorgotsou. Aucun feu de campement indigène ne paraît dans la steppe, pas plus que sur la montagne. Nulle trace du voisinage de l'homme. Néanmoins, par mesure de prudence, toute la nuit nous gardons les chevaux à proximité de la tente. Nos chiens sont des gardiens vigilants; au moindre bruit suspect, ils donneront l'éveil. De jour en jour, la température devient de plus en plus basse; dans la nuit, le thermomètre descend à — 26°, 1.

31 octobre. — Nous traversons le bassin fermé de faible étendue du Kara-Nor. Les eaux ruisselant le long des bords de la cuvette forment ce lac au centre de la dépression. Autour de cette nappe abondent les traces d'ours. Ces animaux ne sont pas moins dangereux que les brigands Tangoutes. Ils approchent des chevaux en se dissimulant derrière les buissons et, à la première occasion favorable, bondissent sur eux.

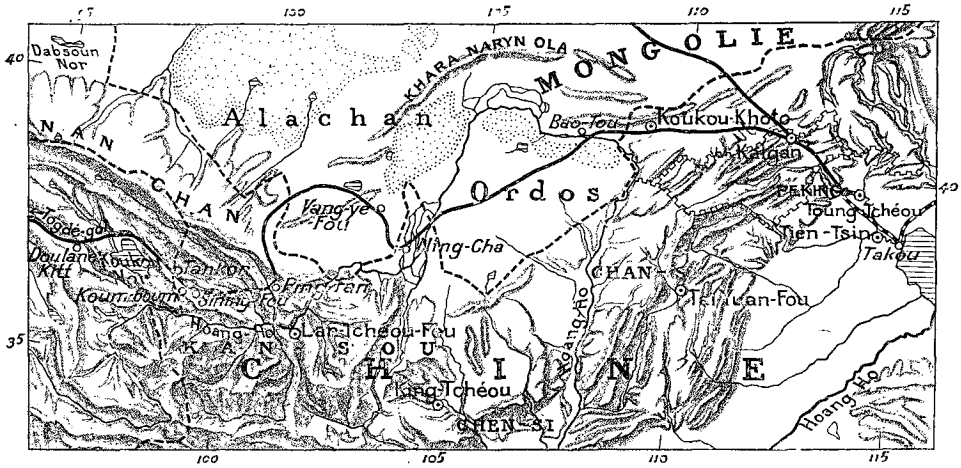
Afin d'éviter une surprise, je fais entraver la cavalerie près des tentes, dès qu'elle est rentrée des pâturages. En outre, chaque nuit, des hommes que l'on relève toutes les deux heures montent la garde. Pour se tenir éveillés, aussi bien que pour nous donner une preuve de leur vigilance, à intervalles réguliers ils frappent à tour de bras sur des casseroles. Liberté ils ont de chanter, et ils ne s'en font pas faute. Souvent, lorsque je ne dors pas, j'entends les mélopées tristes de mes musulmans.

1er novembre. — La nuit s'est écoulée sans alerte. Ni Tangoutes ni ours ne sont venus rôder autour du camp, et, le fusil sur l'épaule, nous poursuivons allègrement notre route.

TANGOUTE DU KOUKOU-NOR.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Au delà du Kara-Nor, nous nous engageons dans une large vallée parsemée de broussailles, ouverte entre des rochers escarpés. Apercevant des traces toutes fraîches d'ours, Loppsen et Islam partent immédiatement en avant et disparaissent bientôt à travers les taillis. Une heure après, je les vois tout à coup accourir à fond de train. « Les Tangoutes, les Tangoutes! » crient-ils dès qu'ils sont à portée de voix. En effet, derrière eux arrivent au galop 12 cavaliers. Immédiatement, j'ordonne de faire halte et de conduire les chevaux de bât derrière un bouquet de tamaris, sous la garde d'un homme. En même temps, avec Islam, Parpi et Loppsen, je prends position sur un monticule. Mes compagnons ne font pas

brillante figure. Parpi sait, en effet, le danger d'une pareille attaque pour s'être trouvé dans une situation semblable lors de l'assassinat du regretté Dutreuil de Rhins. Dans cette même région, Prjevalsky et Roborovsky ont été également exposés à des aventures de ce genre. Je ne puis donc me dissimuler la gravité de cette rencontre. Les Tangoutes sont tous armés de fusils. Ces indigènes sont d'excellents tireurs, visant lentement et ne lâchant la détente qu'à coup sûr. La partie est donc inégale. Notre attitude résolue en imposa aux pillards; nous voyant prêts à la lutte, ils prirent le parti de s'éloigner. Avant de nous attaquer, ils avaient sans doute voulu reconnaître l'effectif de la caravane et la qualité de notre armement. Plus loin, la vallée forme un étroit défilé. Peut-être les brigands nous y attendent-ils embusqués dans les rochers. En approchant de la gorge, nous prenons donc de nouveau une formation de combat. Les Tangoutes avaient déjà abandonné la position. Néanmoins, mes gens ne respirèrent librement qu'une fois sortis de ce passage.



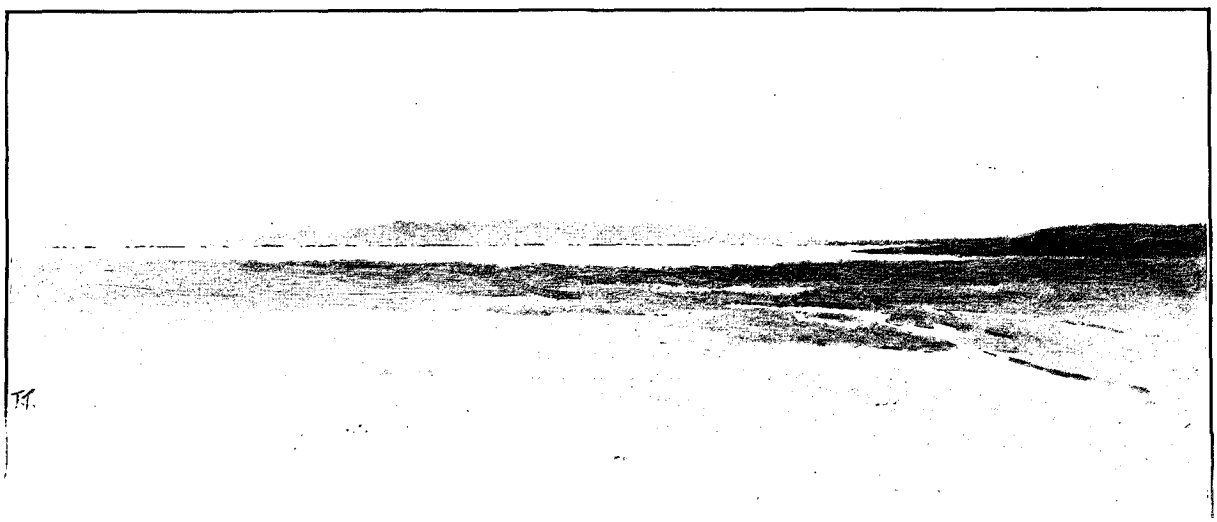
ITINÉRAIRE DU DOCTEUR SVEN HEDIN DANS LA CHINE ORIENTALE.

Le soir, nous prîmes toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise. Les feux furent masqués, afin de ne pas déceler la position du camp, et pendant la nuit les hommes veillèrent. L'ennemi nous épiait caché dans la brousse, poussant des cris sinistres que je ne saurais mieux comparer qu'aux rugissements des hyènes et aux grognements des loups affamés. Par ces hurlements, les Tangoutes s'assurent, paraît-il, si leurs adversaires sont bien gardés par leurs chiens. Les nôtres se chargèrent bruyamment de les éclairer à cet égard et, jusqu'à l'aube, aboyèrent furieusement. Perdant tout espoir de nous surprendre, les pillards ne tentèrent plus aucune attaque.

2 novembre. — Dès le lever du soleil, nous nous remettons en marche. Les Tangoutes observent toujours nos mouvements ; une fois la caravane en route, ils se précipitent sur l'endroit que nous venons de quitter. Les débris de journaux et les morceaux de bougie épars sur le sol du camp indiquèrent à nos ennemis qu'ils n'avaient point affaire à de pacifiques Mongols qui se laisseraient dépouiller sans résistance. Aussi jugèrent-ils prudent de nous laisser tranquilles.

..... Nous traversons d'immenses steppes encadrées par deux chaînes de montagnes et partagées en plusieurs bassins fermés. Le fond de ces différentes cavités est occupé par des lacs dont le lit, à sec pour le moment, est recouvert d'une couche épaisse de sel.

Nous campons près d'une tente tangoute, voulant montrer à ces bandits que nous n'avons pas peur d'eux.



PARTIE NORD-OUEST DU KOUKOU-NOR (PAGE 593). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

A notre approche deux cavaliers prennent la fuite, et seulement dans la soirée deux autres osent s'approcher de notre bivouac. Par la cordialité de notre accueil, nous parvenons à les apprivoiser un peu et à obtenir qu'ils nous vendent un mouton et du lait. Après cette première entrevue, loin de nous départir de notre vigilance, nous continuons à observer une conduite prudente à l'égard de nos voisins. Loppsen, du reste, ne cesse de nous recommander de nous garder avec le plus grand soin, et de ne pas nous laisser prendre aux démonstrations pacifiques des Tangoutes. A sa grande frayeur, je l'entraîne vers les deux tentes voisines. C'était, à son avis, se jeter dans la gueule du lion. A notre approche, six chiens hargneux aboient furieusement, prêts à se jeter sur nous. A ce vacarme, un homme paraît ; après avoir appris de Loppsen le but de ma visite, il m'engage à entrer dans son habitation. Autour d'un feu sont accroupies deux femmes, en train de faire mijoter une préparation culinaire peu appétissante. La plus jeune, la femme de notre hôte, a une mine accorte et animée et, pendant tout le temps que je reste devant elle, ne cesse de me dévisager : une marque d'attention à laquelle j'aurais été très sensible en toute autre circonstance. Tous sont vêtus de peaux comme les Mongols. Sur une caisse, en face de l'entrée de la tente, est placé un petit autel bouddhique comme celui que nous avons vu chez la vieille femme de Meusseuto. Au milieu de l'abri est disposé un foyer entouré de pierres plates destinées à supporter la marmite, et dans les coins sont entassées la garde-robe et les provisions.

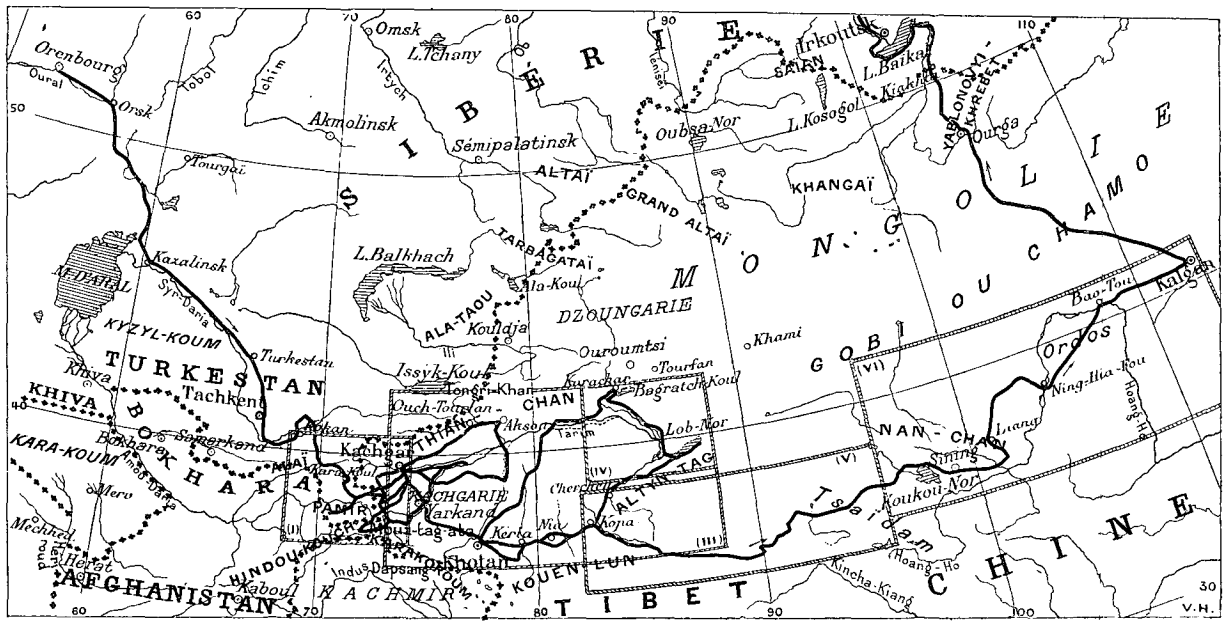
5 novembre. — Au réveil, le sol est couvert de neige, et le ciel chargé de gros nuages annonce le mauvais temps pour toute la journée.

Dix Tangoutes viennent nous rendre visite. Armés de grandes lattes droites, vêtus de costumes bleus et rouges, ils ont l'air de soldats. Ils examinent avec intérêt plusieurs de nos armes et ustensiles et causent volontiers. Mon revolver excite naturellement leur curiosité ; les six cartouches dont il est chargé me valent des marques non équivoques de respect. Le propriétaire d'un tel engin leur semble sans nul doute un homme très puissant.

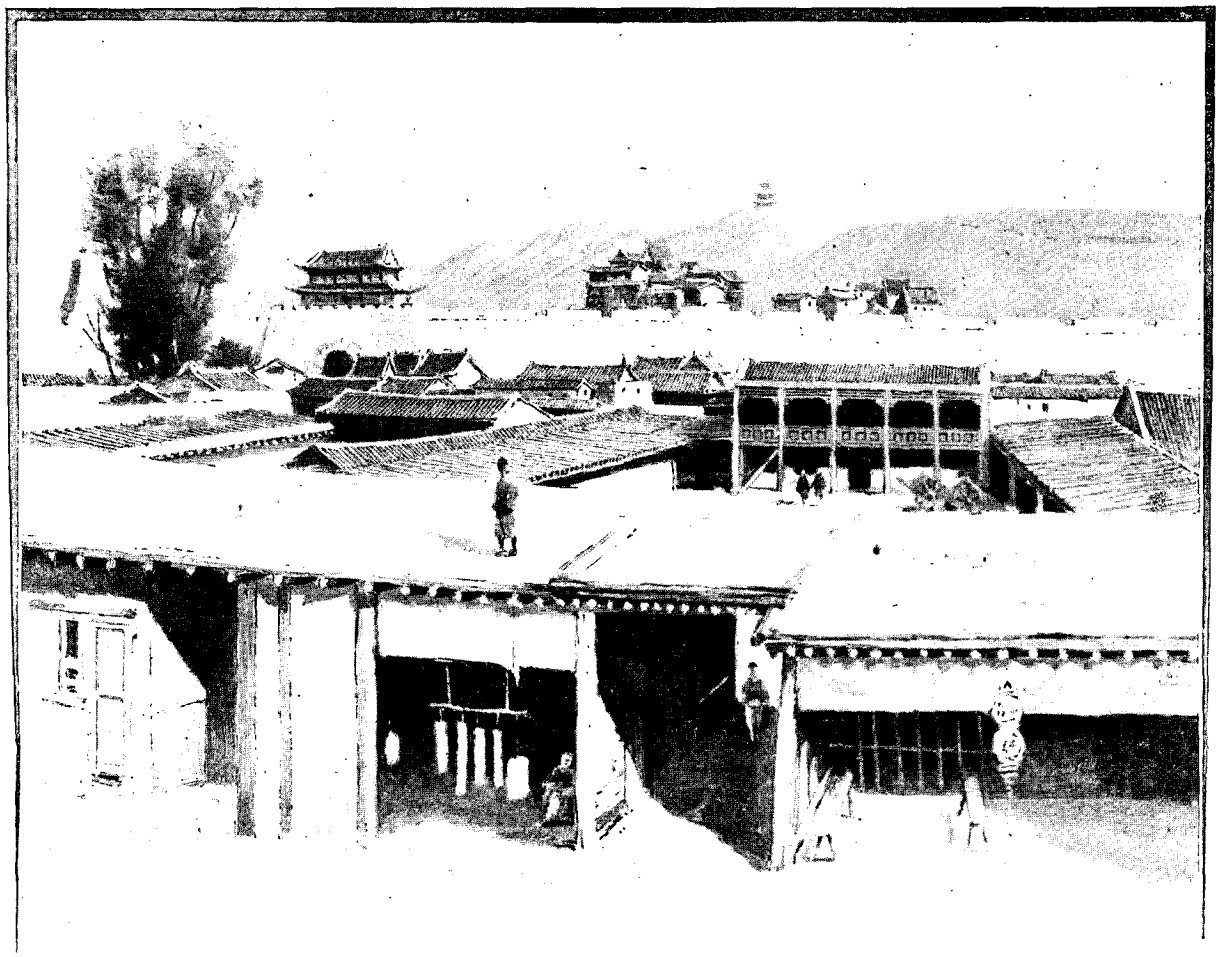
..... La vallée monte lentement vers l'Est entre des collines arrondies, parsemées de bois de conifères. A l'entrée de ravins ouverts à droite et à gauche, des tentes tangoutes apparaissent, tristes et maussades. Elles ont bien l'air de repaires de brigands. Nous en comptons vingt-cinq ; jusqu'à Doulane-Young, il en existerait, paraît-il, une quarantaine. Les indigènes pourraient donc facilement nous barrer le passage.

Plus loin, nous distinguons une construction en argile du plus singulier aspect : un cylindre posé sur un cube. C'est, me dit Loppsen, un *sovourga* annonçant le voisinage d'un temple. En effet, bientôt nous arrivons devant les murs de Doulane-Kitt, la première localité fortifiée que nous rencontrons depuis Kopa. Cette « ville », qui ne compte que quelques maisons et quelques tentes, est habitée par des Mongols Banga, une tribu de détrousseurs de grand chemin, dignes émules des Tangoutes. Dans la partie ouest de Doulane-Kitt, s'élève le temple, une grande maison carrée surmontée d'un toit plat.

Le soir, nouvelle alerte. A peine sommes-nous installés au bivouac que toute la vallée retentit de cris et de hurlements auxquels répondent nos chiens. Evidemment les Tangoutes se sont mis en marche pour nous fermer la route le lendemain matin. Toute la nuit nous restons sur le qui-vive, et seulement au lever du soleil reconnaissons l'inanité de nos craintes. Ce vacarme a été simplement causé par le passage de trois loups.



ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DU DOCTEUR SVEN HEDIN À TRAVERS L'ASIE.



PING-FAN, VUE VERS L'EST (PAGE 599). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Près de là, à Gantiour, se trouve un monument très remarquable, une enceinte carrée, formée par un mur appuyé contre un rocher et fait de blocs de granit épais de plus de 75 centimètres. Elle mesure une hauteur d'un peu plus de 2 mètres. L'état de la construction indique son antiquité. Leur sommet est revêtu de pierres plates portant la prière thibétaine habituelle : *Om mané padmé houm* (O bijou de lotus!). A l'intérieur sont suspendus des touffes de laine, des morceaux d'étoffe et des fragments d'os, tous couverts d'inscriptions. Ce monument archaïque, probablement une forteresse, avait été transformé par les indigènes en *obo*, c'est-à-dire en ex-voto. De l'intérieur du réduit on accède dans une haute et longue grotte naturelle dont les parois sont barbouillées d'inscriptions chinoises.

7 novembre. — Durant la nuit des Tangoutes rôdent autour du camp, sans réussir à nous enlever nos chevaux. Ces alertes continuelles épuisent les hommes, et j'en viens à regretter la tranquillité dont nous jouissions au Thibet, quelque ennuyeuse que fût cette monotonie. Dans la vie, on n'est jamais content de son sort.

Le lendemain, dans l'Est, une longue raie bleue parfaitement régulière devient visible au bout de la plaine. C'est le Koukou-Nor des Mongols, le lac Bleu, le Tso-Ngombo des Tangoutes, le Tsing-Kaï des Chinois, vaste mer intérieure perchée à l'altitude de 3 040 mètres.

Le 9 novembre seulement, nous atteignons les bords du lac. L'eau est beaucoup moins salée que celle des bassins thibétains, et présente les plus magnifiques teintes bleues et vertes. A perte de vue, tel qu'un océan, elle étend sa surface chatoyante, encadrée à droite et à gauche par des chaînes de montagnes qui s'abaissent lentement, et bientôt disparaissent noyées dans le grand horizon marin.

La présence d'une nappe d'une telle étendue au milieu du continent a naturellement frappé l'imagination des indigènes, et donné naissance à de nombreuses légendes. Les traditions expliquent très simplement la formation du Koukou-Nor. Jadis, un lama, rapportent-elles, après avoir creusé dans le sol un grand trou, aurait brisé en deux morceaux la racine d'une plante, et des fragments du végétal serait tombée une énorme quantité d'eau qui aurait rempli la cavité. Ce puissant personnage gravit ensuite une montagne voisine, et du sommet lança une pierre qui, en tombant à la surface du lac, forma l'île qui se dresse au milieu du Koukou-Nor.

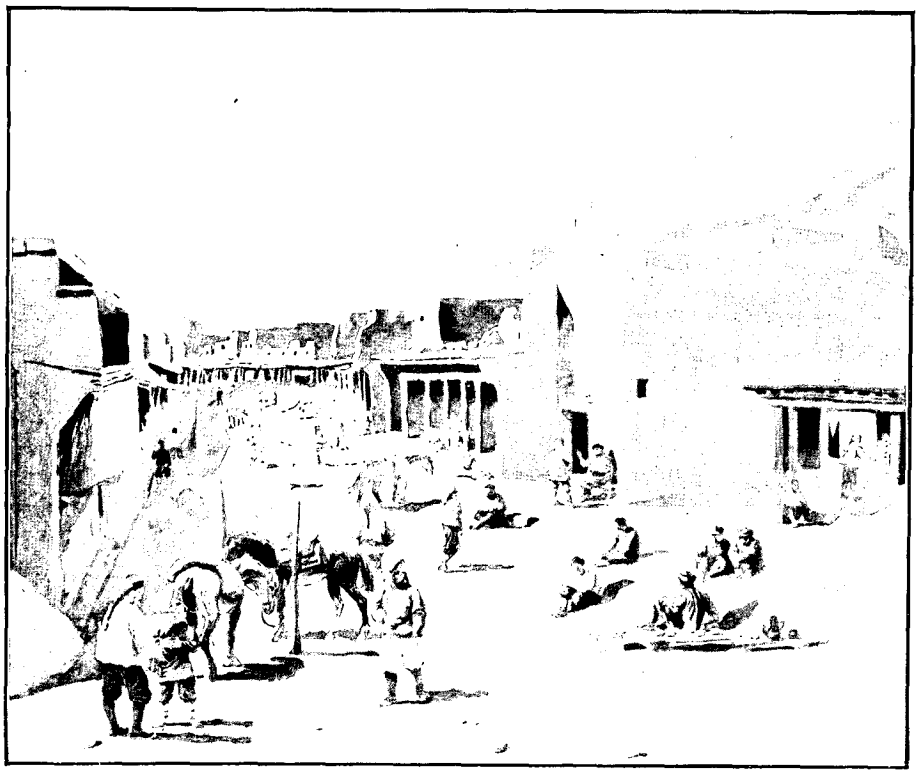
Pendant trois jours, nous suivons les bords de cette mer intérieure. Le paysage est maintenant animé par des cavaliers et par des troupeaux gardés par des femmes et des enfants ; tout ce monde est armé de sabres et de fusils. La contrée devient relativement peuplée ; le soir, nous campons près d'un groupe de dix tentes et un peu plus loin s'en trouve une vingtaine d'autres. Dès que le bivouac est installé, plusieurs de nos voisins viennent nous rendre visite, toujours avec leurs grandes lattes à la ceinture. Ici, la vie se passe dans un éternel qui-vive. Nos caisses intriguent vivement les indigènes. Evidemment, pensent-ils, elles doivent contenir des soldats, et Loppsen, qui tient à inspirer à ses interlocuteurs une crainte salutaire de nos forces, leur explique que les plus grandes renferment deux hommes armés de pied en cap et les petites un seul, sans compter un grand nombre de fusils. Dans leur naïveté, nos visiteurs prennent le tuyau du poêle de ma tente pour un canon ; toujours dans la pensée d'augmenter notre prestige et de les persuader de la supériorité de notre armement, Loppsen n'a garde de les détromper, et exalte pendant des heures la puissance d'un tel engin.

Les Tangoutes passent l'hiver dans les steppes riveraines du lac, qui jouissent d'un climat relativement peu rigoureux, grâce au voisinage de cette vaste nappe d'eau, et l'été errent dans les massifs montagneux situés plus au Nord. Ils obéissent à un chef qui est en quelque sorte le représentant auprès d'eux du gouverneur de Sining-Fou et en même temps le grand juge du pays. Dans la plupart des cas, ce personnage prononce les condamnations, et seulement pour les faits exceptionnels en réfère aux mandarins. Inutile d'ajouter que cette justice est très sommaire, et que le délinquant a toujours de grandes chances d'avoir la tête tranchée.

La souveraineté des Chinois sur ce pays est purement nominale. Ici, pas plus que dans le Tsaïdam, on ne trouve aucun mandarin, et aucune trace d'administration.

12 novembre. — Les chevaux mongols sont loin d'être aussi résistants que ceux du Turkestan ; déjà nous avons dû en abandonner plusieurs complètement fourbus. Il est donc temps d'arriver au terme du voyage. Sous les derniers rayons du soleil d'automne, le paysage prend un aspect de grandeur triste profondément impressionnante. Dans le Sud, derrière la nappe étincelante du Koukou-Nor, le relief méridional tache l'horizon clair d'un feston mauve, et dans le Sud-Est un lointain massif neigeux jette un chatoiement d'argent amorti. Devant nous se lève la chaîne limitant au Nord le bassin du lac ; pour le traverser, nous nous dirigeons vers le col de Kara-Köttel.

Encore 1 500 kilomètres d'ici Pékin ! et chaque jour l'hiver annonce sa prochaine arrivée. Cette nuit le thermomètre s'est abaissé à — 18°,4. De l'autre côté du Kara-Köttel, nous descendons une large vallée. Le sentier devient de plus en plus marqué ; de tous côtés le sol est foulé par le passage de troupes nombreuses de chevaux et de bétail ; autant d'indices de l'approche d'un pays peuplé. Dans la journée, en effet, nous rencontrons un chef tangoute vêtu du manteau rouge, insigne de sa dignité, qu'escorte une troupe de cavaliers, et plus loin une caravane de soixante *yaks* chargés de sacs de farine et de grains destinés aux habitants du Koukou-Nor.



RUE PRINCIPALE DE LOUSAR (PAGE 597).
DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

XIX

Ten-Kar. — Les temples de Koum-Boum, Sining-Fou, Liang-Tchéou-Fou. — L'Ala-Chan et l'Ordos. — Arrivée à Pékin.

14 novembre. — Le cours d'eau que nous suivons depuis hier, grossi de plusieurs affluents, devient le Tsounkouk-Gol, qui passe à Ten-Kar, Sining, et se jette ensuite, au-dessus de Lan-Tchéou, dans le Hoang-Ho. Nous voici donc enfin sortis des vastes bassins fermés de l'Asie centrale, pour entrer dans une contrée dont les eaux

UNE PORTE DE SINING-FOU (PAGE 598). — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

s'écoulent librement vers la mer. Après un séjour de trois ans au milieu de ces régions continentales, sans communication avec la mer, j'éprouve une impression de délivrance et de liberté.

Nous croisons une très nombreuse caravane de Mongols Dsoun-Sassak. Elle ne compte pas moins de mille chevaux de bât et de trois cents chameaux chargés de céréales, de macaronis, d'effets d'habillement, etc. Ce long convoi est escorté par trois cents cavaliers armés de sabres et de fusils. Des femmes et des enfants font partie de la troupe. Ce défilé produit un recul profond dans le passé le plus lointain de l'humanité ; il me semble être témoin d'une migration de peuple aux temps préhistoriques. Ces indigènes viennent d'acheter leur provisions d'hiver à Ten-Kar, et retournent maintenant dans les montagnes. Une pareille caravane marche très lentement et fait seulement de très courtes étapes.

..... La pente du terrain devient de plus en plus rapide, et de tous côtés les eaux bouillonnent en cascades écumantes. Dans ce cadre pittoresque est situé le village de Tsagan-Tokho, la première localité que nous rencontrons où les Chinois forment la majorité de la population. A partir de là, le pays est de plus en plus habité et animé. Les hameaux deviennent nombreux, et à chaque instant passent des groupes de cavaliers mongols, tangoutes ou chinois, et des caravanes d'ânes chargés de produits agricoles. Parfois même, nous croisons de petites voitures à deux roues attelées de mules. Sur les versants des collines pâturent des troupeaux, et sur les rochers, des temples et des *obo* dressent leurs silhouettes pittoresques. Tout indique le voisinage d'une ville, et à midi nous franchissons la porte de Ten-Kar. Dans la ville, c'est un mouvement et un bruit qui sonnent étrangement à nos oreilles habituées au silence des déserts. Dès mon arrivée, Parpi-Bai, envoyé en avant pour présenter au gouverneur mon passeport, me remet un billet de la « dame russe » dont m'avaient déjà parlé les Tangoutes, et qui, disaient-ils, vivait seule à Ten-Kar. Dans l'intérieur de l'Empire, les Chinois appellent Ourouss, c'est-à-dire Russes, tous les Européens, sans distinction de nationalité.

Le billet en question était une cordiale invitation de l'aimable inconnue à prendre mes quartiers chez elle. Il n'était guère convenable d'arriver comme une bombe chez une femme seule, mais la curiosité l'emporta. Devant une maison qui se distinguait par sa propreté, une jeune femme vêtue à la chinoise m'attendait. C'était Mme Reinhard, la gracieuse Européenne qui m'offrait l'hospitalité. Mme Reinhard était, en effet, seule, pour le moment, comme on me l'avait conté. Son mari, missionnaire hollandais, était depuis un mois parti pour accompagner jusqu'à Pékin le capitaine Wellby, de retour de son voyage au Thibet. Quoi qu'il en soit, son isolement au milieu des sauvages habitants de Ten-Kar ne lui inspirait aucune crainte; en cas de danger, elle comptait sur le dévouement des nombreux amis que sa pratique de la médecine lui avait valus dans la ville.

A Ten-Kar, je rencontrai l'ambassade que, tous les trois ans, le Dalaï-Lama envoie auprès de l'empereur de Chine pour lui présenter les présents qui constituent le seul tribut payé par le Tibet au Céleste-Empire. Les cadeaux consistent en étoffes, *bourkanes*, armes, fruits séchés, bois de santal, le tout d'une valeur de 5 000 *liang*. Toutes ces précieuses marchandises sont transportées par 300 chameaux qu'escortent autant de cavaliers. Le voyage de Lhassa à Pékin s'effectue à petites journées et dure environ deux ans. Pour se rendre de Lhassa à Ten-Kar, l'ambassade n'emploie pas moins de trois mois. Fatiguée par un tel effort, elle se repose un an dans cette dernière ville. Après quoi elle reprend le chemin de Pékin, où elle arrive huit ou neuf semaines plus tard. Les envoyés du Dalaï-Lama séjournent environ trois mois dans la capitale de l'Empire et, à leur retour à Ten-Kar, y demeurent ensuite pendant quatre mois, afin de prendre de nouvelles forces pour la traversée des montagnes. Le principal dignitaire de l'ambassade me montra les présents qu'il portait à l'Empereur, et, sans trop se faire prier,

PORTE DE LIANG-TCHÉOU-FOU. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

consentit à me céder quelques étoffes et objets d'orfèvrerie. Pendant ces opérations commerciales, deux lamas chantaient en s'accompagnant de coups de gong devant un petit oratoire dressé dans la pièce où nous nous trouvions.

L'été précédent, la rébellion des Dounganes s'était étendue jusqu'à Ten-Kar, et dans de sanglants massacres presque toute la population musulmane de la ville avait péri.

Au delà de cette ville, le paysage présente un aspect très pittoresque. Le fleuve coule dans une étroite gorge, toute bruissante de cascades et de rapides, et au-dessus apparaissent sur des escarpements de rochers de petits villages fortifiés. Cette vallée est très fréquentée; à plusieurs reprises, dans le cours de la même journée, nous rencontrons des caravanes. Au point de vue commercial, Ten-Kar a une grande importance, comme centre d'échanges entre les Chinois d'une part, les Mongols et les Tangoutes de l'autre.

Partout la guerre a laissé de terribles traces. Nombre de villages sont à moitié détruits; To-Ba, où je couche le 18 novembre, n'est qu'un monceau de ruines. Les hautes murailles carrées de la forteresse portent encore les traces des coups de canon. A côté un pittoresque temple, décoré de superbes revêtements en faïence, a été l'objet de la colère dévastatrice des musulmans. Quoique saccagé, il conserve encore un très grand air, et au soleil couchant l'émail de ses décorations luit d'un scintillement d'or comme un rayon d'espérance au-dessus des décombres de la ville.

De To-Ba, accompagné d'Islam-Bai et de Loppsen, j'allai visiter les fameux temples de Koum-Boum, pendant que Parpi-Bai s'acheminait avec les bagages vers Sining-Fou.

BANNIÈRE DE TEMPLE THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Un jour de marche, et nous arrivons à Lousar. Au Sud-Est, sur un amphithéâtre de collines, la ville des temples de Koum-Boum forme le plus magnifique et le plus original des décors. Suivant le sentier sacré conduisant aux sanctuaires, j'arrive devant une porte monumentale couronnée de flèches et de dômes. Autour, des marchands chinois établis dans de petites échoppes vendent aux pèlerins des chapelets, des rubans de soie, des soucoupes en cuivre et autres articles de piété, en même temps que des couteaux, des pipes, du tabac, des fruits séchés, etc. De là nous allons rendre nos devoirs au prieur, le fameux Bouddha vivant. C'est un homme d'une trentaine d'années, imberbe, la tête rasée, revêtu d'un vêtement de drap rouge foncé qui laisse les bras complètement nus. Les murs de la pièce dans laquelle nous sommes reçus en audience sont couverts de bannières, d'images de différentes divinités thibétaines, d'étagères sculptées et bariolées, contenant des statues de dieux. Sur une estrade, le long d'un mur, le lama marmotte son chapelet. Loppsen, après avoir ôté son bonnet, se prosterne devant lui, et de suite le prieur étend les mains sur la tête du fidèle et le bénit. Après quoi, il nous invite à prendre le thé, s'enquiert des incidents de notre voyage, et me donne la permission de visiter les temples.

Le centre de la ville sainte se compose d'une agglomération d'édifices religieux. Le plus remarquable est le temple de Sirkang, avec son toit élancé et son revêtement de plaquettes d'or. Devant s'élève un arbre sacré. Sur chacune de ses feuilles, au fur et à mesure des progrès de la foliation, apparaît la prière *Om mané padmé houm*. Ces feuilles merveilleuses sont vendues aux pèlerins ; lors de ma visite l'arbre en était complétement dépouillé. Le Père Huc, plus heureux que moi, fut témoin du miracle. Les caractères semblaient,

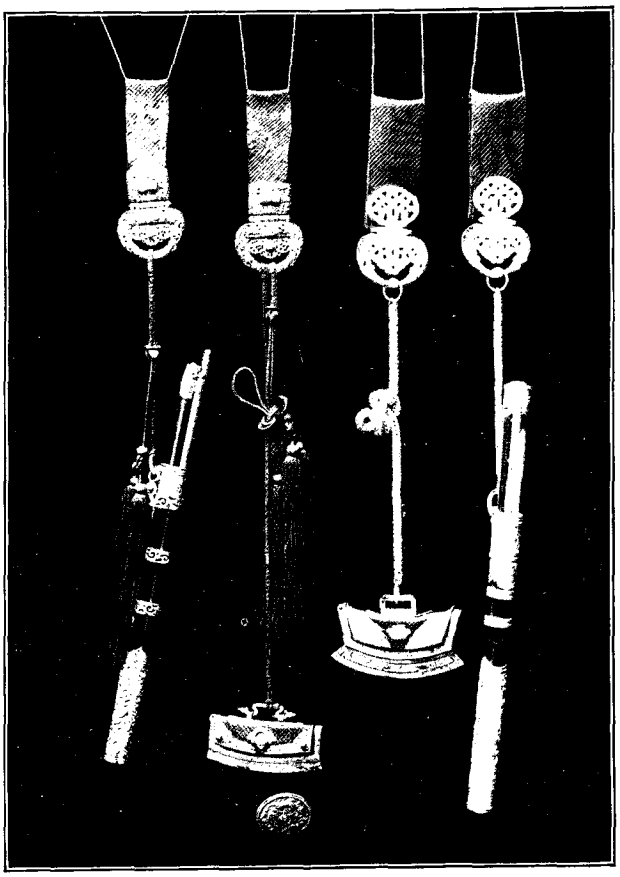
raconte-t-il, faire partie de la substance végétale. En dépit de la plus grande attention, le savant missionnaire ne put découvrir une supercherie. D'après Loppsen, les lamas imprimeraient en cachette sur les feuilles la formule consacrée.

La façade du temple est formée par une véranda supportée par six colonnes en bois sculpté rehaussées de peintures éclatantes. De ce vestibule trois portes ornées de superbes cuivres donnent accès dans une salle grandiose. La voûte, très haute, enveloppée d'une pénombre mystérieuse traversée par l'éclat des ors, produit une impression de religiosité émouvante. Ce sanctuaire thibétain laisse la même sensation de mysticisme que les cathédrales du Kremlin de Moscou. Au milieu de la salle, dans une sorte de sanctuaire encadré de pilastres, s'élève une statue colossale de Tzoung-Kaba, drapée de manteaux qui ne laissent voir que la figure et les mains. Autour sont groupées des statues, plus petites, représentant d'autres divinités et enfermées, les unes dans des armoires, les autres dans des espèces de guérites. Devant Tzoung-Kaba brûlent cinq lampes, et à ses pieds des coupes en cuivre ouvragé contiennent les offrandes des pèlerins : du riz, de la farine, du thé, etc.

Le temple de Sirkang est entouré d'autres édifices religieux, tous remplis d'un peuple de statues chargées d'étoffes somptueuses, le visage et les mains couverts de dorures. Parmi les plus remarquables de ces temples, je citerai celui de Tsougtjin-Dougoun, dans lequel des lamas font tourner sans arrêt deux moulins à prières : une manière facile d'accomplir ses devoirs religieux.

Dans la ville sainte grouillait une foule de lamas émaciés, vêtus de costumes rouges pareils à des plaids et à des toges. Tous étaient très aimables et très pacifiques, mais refusaient obstinément de me donner la moindre explication. Je dus donc me contenter de celles que me fournit Loppsen, qui du reste avait assisté souvent aux solennités religieuses de Koum-Boum et qui connaissait la ville sainte dans tous ses coins et recoins.

A côté des temples, un bâtiment intéressant est l'hôtellerie des pèlerins, le Mantsa-Hesoum. Elle renferme une immense cuisine où trois énormes marmites servent à préparer le thé et les repas des fidèles qui viennent faire leurs dévotions. Non loin de là un portique est couvert de peintures représentant les dieux. Avec leurs fronts sévères, plissés par la colère, leurs larges nez aux narines dilatées, leurs bouches contournées, leurs moustaches retroussées, leurs sourcils noirs, on dirait plutôt des mauvais génies que des divinités miséricordieuses. Par ces figures rébarbatives, les prêtres ont voulu donner au peuple une idée terrible de la puissance irrésistible des dieux.



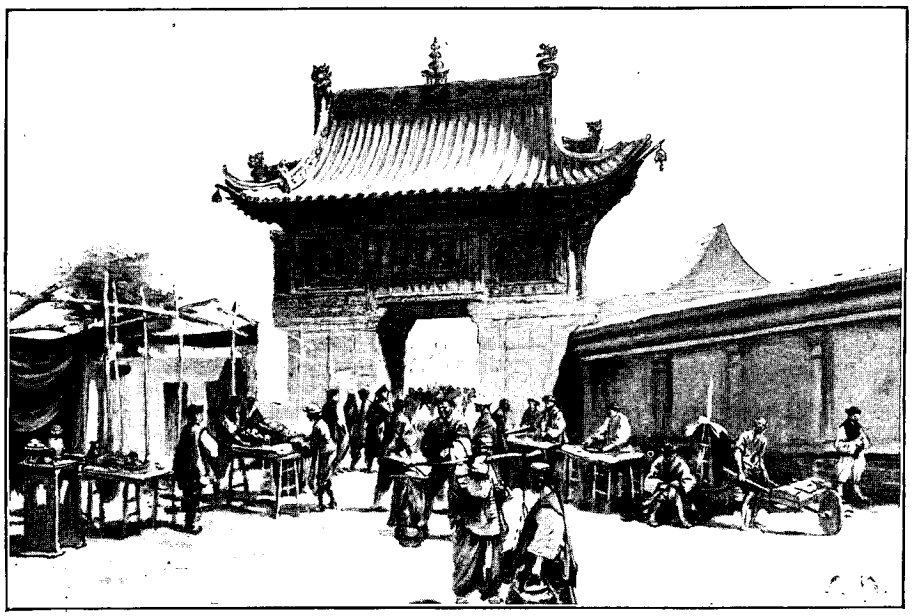
POIGNARDS MONGOLS DE KOUEI-HOUA-TCHOUNG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

L'architecture religieuse thibétaine produit un effet absolument fantastique par le hérissement désordonné de ses pignons, le fouillis indescriptible de ses sculptures et l'étincellement de ses peintures aveuglantes, mais ces formes contournées, chargées d'ornementation, ne laissent jamais cette impression de paix et de repos que l'on éprouve dans les sanctuaires des religions occidentales. La sensation de grandeur que donnent tout d'abord ces temples est ensuite peu à peu effacée par un sentiment désagréable amené en grande partie par la vue de la foule des lamas désœuvrés. Ces prêtres encombrent tous les portiques, marmottant leur rosaire, et dès que je m'arrête pour dessiner, immédiatement ils arrivent autour de moi, comme un essaim de mouches. La plupart sont des gamins de dix à quinze ans qui, après avoir reçu l'éducation religieuse nécessaire, embrassent ensuite l'état ecclésiastique. Pour résumer mon impression, me permettra-t-on de dire que cette ville sainte me rappelait, par bien des traits, les monastères de l'Europe?

Le 25 novembre, j'entrai à Sining-Fou. Dans cette ville, je me séparai de mes fidèles serviteurs du Turkestan Oriental. Pour reconnaître leur dévouement, qui avait assuré en partie le succès de mon expédition au Thibet, j'allouai à chacun d'eux une solde double de celle promise au départ. Je leur donnai en outre, pour leur voyage de retour, les chevaux mongols et des pro-

visions. Nous nous séparâmes donc bons amis, et, tandis qu'ils partaient vers l'Est par la grande route de Kan-Tchéou, Sou-Tchéou, Khami et Kourla, le 1er décembre, je me dirigeai avec Islam vers Pékin. Ma première étape dans cette direction fut Ping-Fan.

Après deux jours de marche, nous arrivons au milieu de campagnes très peuplées et très bien cultivées Partout on laboure les champs, et tous les vergers sont de véritables bois d'arbres fruitiers. Le pommier, le poirier, le prunier, l'abricotier, le noyer donnent ici d'abondantes récoltes. Le pays est constitué par le fameux loess. Escaladant ensuite une zone de collines, le 6 décembre j'atteignis Ping-Fan. Ici, changement de moyen de locomotion. Nous abandonnons les chevaux pour rouler dans des charrettes dans le genre des *araba* dont il a été question dans les premiers chapitres. La route gravissant l'extrémité orientale des monts Nan-Chan est très accidentée. Tour à tour, elle descend dans de profonds ravins, enjambe des torrents sur des ponts chancelants, ou traverse à gué des rivières : partout des trous, des fondrières, des rochers, et, par suite, à chaque instant des secousses à vous rompre les os. Partant généralement vers une heure du matin, nous nous arrêtions pendant une partie de la journée, pour laisser reposer les bêtes, et dans l'après-midi, faisions une nouvelle étape. Ces marches nocturnes étaient atroces. J'avais beau entasser sur moi les fourrures, jamais je ne parvenais à me protéger contre l'âpre bise. Islam, pour ne pas s'être suffisamment couvert, faillit avoir un pied gelé.



PORTE DE NING-SCHA. — DESSIN DE MIGNON.

Passant la Grande Muraille, le 14 décembre nous arrivons à Liang-Tchéou-Fou. Dans cette ville, je retrouve la civilisation, sous la forme d'un bureau de télégraphe. J'en profite pour annoncer le succès de mon expédition au roi du Suède, dont la libéralité avait permis l'exécution de mon programme d'étude.

Tout à fait enfantine est la conception que les Chinois se font de la transmission télégraphique. Ils se figurent que le papier sur lequel est inscrit la dépêche marche le long du fil avec une très grande vitesse, et que les isolateurs sont des stations où il se repose lorsqu'il est fatigué.

Liang-Tchéou-Fou est, après Lan-Tchéou, l'agglomération la plus importante de la province : avec les villages voisins, sa population ne s'élève pas moins de 100 000 âmes. Une mission évangélique anglaise y est établie, et à 25 li de la ville se trouve une mission catholique belge.

Le 26 décembre, je quittai Liang-Tchéou pour gagner Ning-Hia. Au lieu de suivre la route habituelle le long du Hoang-Ho, je traversai la partie méridionale du désert d'Ala-Chan, 465 kilomètres à travers des steppes et des sables, par des froids de 18 degrés. Les dunes les plus hautes ne dépassaient pas 10 mètres : de simples rides en comparaison de celles du Takla-Makane de triste mémoire. Leur disposition indiquait la prédominance des vents d'Ouest. Si l'Ala-Chan, formé de zones sablonneuses séparées par des bandes de steppes et de marais, est loin d'être aussi redoutable que la partie occidentale du désert de Gobi, il n'en présente pas moins de grandes difficultés et n'est accessible qu'aux chameaux.

Au milieu de cette solitude errent quelques clans de Mongols pasteurs. Fou-Ma-Fou, petite ville située sur la lisière du désert, est le principal lieu de rassemblement de ces nomades et le marché où ils viennent échanger les produits de leurs troupeaux contre des vêtements, de la farine, et les marchandises de diverse nature dont ils ont besoin.

Dans cette localité réside un prince mongol, un *vang* ou vassal de l'empereur de Chine. Ce haut dignitaire me reçut très cordialement et s'intéressa vivement à ma nationalité. Jamais avant ma visite il n'avait entendu parler de la Suède, et, pour satisfaire sa curiosité, je dus dessiner une carte montrant la position de ma patrie par rapport à la Chine. La science géographique de mon interlocuteur était plus que restreinte ; en fait de localités éloignées, il ne connaissait que Khotan et Lhassa, encore n'avait-il

jamais visité ces deux villes. Le prince me demanda ensuite avec les marques de la plus vive curiosité si le roi de Suède était un souverain aussi puissant que le Tzagan-Khan, " le Tsar blanc ". (l'empereur de Russie). Le souvenir du passage de Prjevalsky était resté gravé dans sa mémoire, ainsi que, du reste, dans celle d'un grand nombre d'indigènes de l'Asie centrale, comme celui d'un événement important.

Au delà de Fou-Ma-Fou, la caravane fut assaillie par une terrible tempête de Sud. Chassé par un vent furieux, le sable tourbillonnait autour de nous en nuages épais ; à peine pouvions-nous ouvrir les yeux, lorsque tout d'un coup, à 2 heures, la brise passa au Sud et brusquement nous enveloppa dans un chasse-neige. Ce fut comme l'adieu suprême envoyé par l'Asie Centrale.

Le 18 janvier, j'arrivai à Ning-Cha et de suite me dirigeai vers la mission évangélique dirigée par un pasteur suédois, M. Pilquist. Quelle joie de rencontrer au cœur de la Chine un compatriote ! L'hospitalité est doublement agréable.

Ning-Cha a été ruiné par la dernière rébellion des Dounganes. De 60 000 le nombre de ses habitants est tombé à 12 000. Aujourd'hui les relations entre Chinois et mahométans paraissent bonnes, mais le feu couve sous la cendre. Par leur travail et leur esprit d'entreprise les musulmans ont su se rendre maitres de toutes les sources de profit du pays.

Onze cents et quelques kilomètres me séparent encore de Pékin, et j'ai hâte d'arriver au terme du voyage. Plus j'approche du but, et plus les obstacles s'accumulent devant moi comme pour m'en interdire l'accès. La route facile que forme, l'été, le Hoang-Ho entre Ning-Cha et Pao-To, m'est actuellement fermée par l'épaisse carapace de glace qui recouvre le fleuve. Force est donc de traverser le désert d'Ordos ; une nouvelle expédition longue et pénible.

Pendant 18 jours, sans un moment de répit, nous avançâmes au milieu de cette solitude, une des plus terribles de l'Asie. A chaque instant s'élevaient de furieuses tempêtes du Sud-Ouest qui rendaient encore plus cuisante l'âpre température dont nous souffrions. Le vent soufflait avec une telle force qu'à tout moment on avait l'impression de se sentir enlevé de sa selle. Contre une pareille bise les feutres et les fourrures les plus épais n'offrent aucune protection. Aussi, chaque fois que les hommes découvraient quelque arbuste, immédiatement ils s'arrêtaient pour faire une flambée et se chauffer pendant quelques minutes. Un jour, la violence de l'ouragan nous obligea à rester au bivouac, blottis derrière un abri formé par les bagages et recouvert de feutres. Tous, nous étions gelés jusqu'aux os. A midi, le thermomètre marquait — 17°. Avec un pareil vent, cette température devint très dangereuse, et, sans ma chaufferette chinoise, j'aurais eu les mains gelées. Après cette tempête, le froid devient excessif. Dans la nuit du 2 février, le thermomètre marqua — 30, et — 33° dans celle du 3. Le 4, je traversai sur la glace le Hoang-Ho, large en cet endroit de 385 mètres, et le 8 arrivai à Pao-To. Là je n'y tins plus, et, confiant mes bagages à Islam, je m'acheminai incontinent vers Pékin. Le 2 mars enfin j'atteignis la capitale du Céleste-Empire. Mon voyage à travers l'Asie avait duré juste mille et un jours.

Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

IDOLES MODERNES DE LHASSA ACHETÉES CHEZ LES MONGOLS (BOURKHANES). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LE VÉSUVE, UN JOUR D'HIVER. — DESSIN DE BOUDIER.

L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR MM. BERTAUX ET YVER.

I

Au milieu des neiges. — De Naples à Montevergine.

NAPLES s'est effacée, et la citadelle de la colline Saint-Elme se fond dans le ciel clair. Nous avons perdu le rare et merveilleux spectacle qui, pendant ce rude hiver, nous enchantait chaque matin quand nous ouvrions notre fenêtre à Santa Lucia : un paysage des Alpes était apparu au bord du golfe radieux, et les montagnes de Sorrente et de Castellamare, toutes poudrées de neige, dessinaient entre le bleu du ciel et le bleu de la mer une arabesque d'argent si frêle et si ténue qu'on l'eût dite esquissée sur un cristal par les filigranes du givre. Seul, tandis que le train nous emporte, le Vésuve continue à dominer la campagne : la neige amoncelée dans les ravins qui entaillent les flancs du volcan, descend en coulées brillantes par le chemin des laves jusqu'aux premières maisons de Resina ou de Torre del Greco. Des deux côtés de la voie ferrée, les plantations se succèdent, monotones et opulentes. La terre, noire et ardente, peut pousser sans fatigue trois cultures superposées : au-dessus des légumes et des verdures maraîchères, les arbres fruitiers s'alignent à perte de vue, et de l'un à l'autre les vignes mariées aux troncs s'entrelacent en guirlandes flexibles, comme au temps des *Géorgiques*.

UN PÈLERIN DE MONTEVERGINE. DESSIN DE MIGNON.

Nous arrivons, en moins d'une heure, à la station de Cancello : c'est notre première halte. Vers la droite, on voit se détacher nettement au sommet d'une colline boisée le fier château pour lequel nous nous arrêtons : car les érudits napolitains le font remonter au temps des Lombards. Nous gravissons la colline en suivant une rampe de gazon coupée par des terrasses et de petits escaliers. Tout en montant, nous sentons le sol tressaillir, et nous entendons sous nos pieds bruire comme un torrent emprisonné. C'est l'aqueduc qui emporte vers Naples les eaux captées à Serino ; nous nous trouvons au point où, après avoir

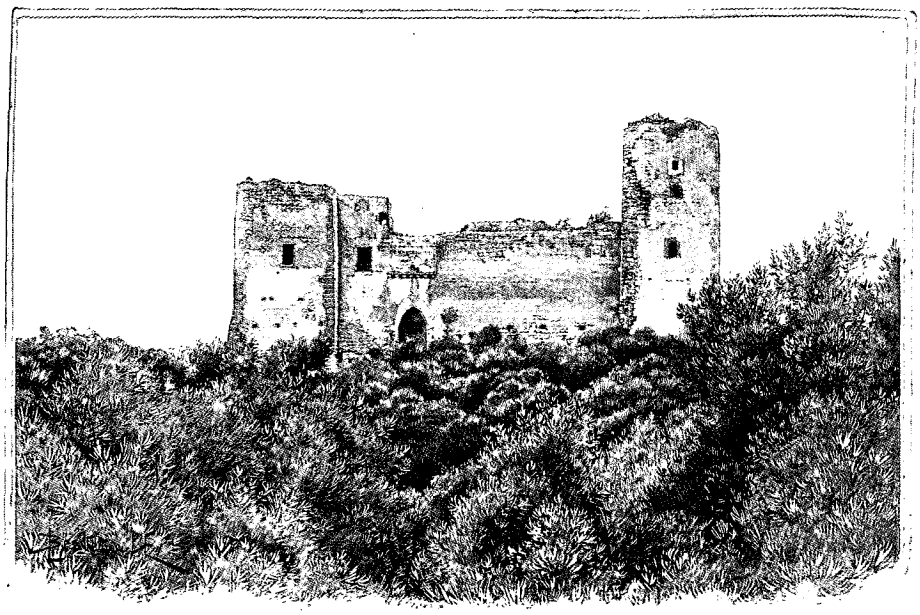
1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies des auteurs.*

franchi la région montagneuse, la puissante nappe d'eau roule à la plaine. Ce grand travail d'utilité publique a été décrété aussitôt après le choléra meurtrier de 1884; il fallait assainir à tout prix la ville, qui n'avait à boire que les eaux infectes des puits. Mais, comme il arrive encore pour toutes les grandes entreprises industrielles, on ne put trouver de capitaux en Italie pour commencer les travaux : c'est une société anglaise qui a construit l'aqueduc de Serino et qui l'exploite.

Avant même d'être arrivés au pied des murailles, parmi les oliviers touffus, nous devons nous convaincre que la citadelle encore debout n'est point l'œuvre des Lombards, ni même des Normands. L'enceinte rectangulaire flanquée de six tours carrées, la porte en tiers-point, les salles voûtées en berceau brisé ne peuvent pas être antérieures au XIIIe siècle. La déception est de celles auxquelles l'archéologue doit être accoutumé, et l'ampleur de l'horizon que nous découvrons par-dessus les oliviers toujours verts nous est une compensation magnifique. D'un côté c'est toute la plaine féconde et sereine de la Campanie, la *Campania felice*, le ruban de voie ferrée qui monte dans la direction de Rome, les tours angevines de Maddaloni, la résidence royale de Caserte, flanquée de grands corps de garde comme un Versailles, les ruines sombres de la vieille Caserte, abandonnée sur son rocher, le Vulturne, Capoue. Vers le Sud on peut deviner encore à l'horizon la pointe délicate d'Ischia et le profil pur de Capri.

Le train qui vient de Naples et qui bifurque vers Nola et Bénévent nous prend au passage; à peine sommes-nous en route, qu'un Napolitain se lève et, ouvrant une boîte énorme déposée à côté de lui, prend la parole sur un ton de camelot. Il brandit successivement tout son arsenal, avec un verbiage étourdissant : des bijoux à deux sous, des peignes à quatre sous, des soucoupes avec le portrait des deux familles modèles, la famille royale d'Italie et la famille de l'allié impérial, des couteaux allemands à lames innombrables qu'on se passe à la ronde, et sur lesquels on peut lire cette marque de fabrique vraiment mémorable : OTTO BROCKHAUS, *Sheffield*.

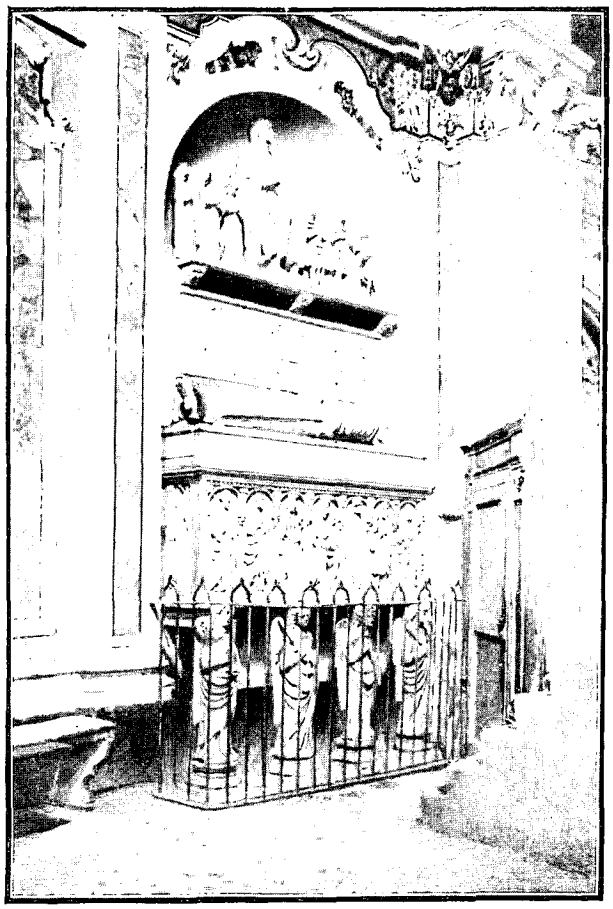
Au milieu des discours intarissables du commis voyageur et de la confusion des enchères, nous voici déjà à Nola, où nous descendons. Une ville neuve, ennuyeuse et provinciale. La cathédrale, brûlée il y a quarante ans, est encore en reconstruction; l'amphithéâtre, les thermes, toutes les ruines qui attestaient la prospérité de la ville romaine, ont disparu depuis le XVIIe siècle. Il ne reste plus même un souvenir de la villa que, suivant les commentateurs anciens, Virgile possédait à Nola; plus une pierre du palais où l'empereur Auguste est venu mourir. C'est à peine si le nom de la rue Giordano Bruno nous rappelle que le redoutable philosophe est né à Nola. Nous savions, de reste, qu'il fut brûlé à Rome, car, chaque fois que nous sortions du Palais Farnèse, notre logis officiel, nous ne pouvions traverser le *Campo dei Fiori* sans voir au-dessus du marché bariolé la silhouette lugubre du moine de bronze, debout sur le piédestal qu'on lui a dressé au lieu même où son bûcher flamba : « *Qui, dove il rogo arse* ». Pour les libres penseurs d'Italie, dont Giovanni Bovio est le chef, Giordano Bruno est devenu le maître : ils ont placé sa statue face au palais de la Chancellerie, pour qu'elle semblât menacer du regard l'écusson de Jules II, le chêne et la tiare. Mais, dans la petite ville campanienne, le souvenir de l'hérétique martyr est relégué dans l'ombre par la figure souriante d'un très aimable saint. Ame pleine d'indulgence, esprit délicat et raffiné, saint Paulin, né à Bordeaux, était un vrai Français de la Gaule.



RUINES DU CHÂTEAU DE CANCELLO. — DESSIN DE BOUDIER.

Il vint à Nola vers la fin du IVe siècle, pour y vénérer les reliques de saint Félix, et aussi pour inspecter les propriétés que sa famille avait en Campanie. Il se plut dans la ville alors florissante, y demeura, et y fut nommé évêque par acclamation. Saint Paulin avait longtemps brillé dans le siècle par sa science de magistrat

et sa réputation de lettré. Elève et rival d'Ausone, ami de saint Martin et de saint Ambroise, admiré par saint Jérôme, il a laissé tout un recueil de poésies ingénieuses et savantes qu'il est bien permis de n'avoir pas lues. Mais on devrait garder un souvenir au bon saint bordelais même en dehors de sa ville épiscopale, s'il est vrai, comme l'affirment de graves historiens, qu'il ait eu à Nola l'idée charmante d'inventer les cloches. Il est certain, tout au moins, que très anciennement on appelait les clochettes *nolanæ*, et les grosses cloches *campanæ*, ce qui peut aussi faire penser à une origine campanienne. La légende a passé dans les armoiries de Nola, et nous voyons sur la porte du Municipe l'écusson de la ville chargé d'une belle cloche d'or.



TOMBEAU DE TOMMASO DE SAN SEVERINO (1358) (PAGE 604). DESSIN DE MIGNON.

La fête du saint qui a donné au bronze sa voix religieuse est célébrée chaque année par un tintamarre d'enragés. Le 22 juin, Nola sort de sa torpeur, et les Napolitains par bandes apportent aux provinciaux le renfort de leur gaieté bruyante. Nous aussi nous sommes venus de Naples un été, avec la foule, pour voir le spectacle et la fameuse procession des *gigli* (les *lis*). On ne peut rien imaginer de plus pittoresque et de plus bizarre.

Depuis le matin, la place du Municipe est noire de monde. Au centre, un grand brick-goélette, chargé d'une fanfare, figure le vaisseau sur lequel est venu saint Paulin. Nous croyions savoir que le saint avait passé par Milan et par Rome; mais, en interrogeant un habitant de Nola, nous apprenons qu'il est venu par eau, pour la raison que Nola était alors un port de mer. Le vent gonfle les voiles, et les remous de la foule semblent soulever l'esquif. Des deux côtés de la place, les *gigli* sont rangés debout. Imaginez six tours de bois, hautes de 10 à 12 mètres, et qui dépassent tous les toits voisins. Elles sont faites d'une armature assemblée à la façon d'un échafaudage, et recouvertes de toiles qui figurent une architecture compliquée, relevée de statues en carton-pâte. Les styles s'y mêlent dans une confusion joyeuse: le baroque et la rocaille fraternisent avec le gothique troubadour, baptisé « style angevin ». Au premier étage de chaque tour, une estrade contient une demi-douzaine de musiciens armés de cuivres et de grosses caisses. Que représentent ces masses de bois? Peut-être le clocher de Saint-Paulin, ancêtre de tous les clochers du monde? Pourquoi les appelle-t-on des lis? La coutume est-elle ancienne? C'est ce que personne ne peut nous dire. Mais on nous avertit, — il faudra le voir pour le croire! — que ces géants vont se mettre en mouvement. En effet, nous voyons rangés au pied de chaque *giglio* une cinquantaine de porteurs, des *facchini* robustes, uniformément vêtus d'un pantalon de toile, d'une chemise de couleur et d'un bonnet rayé. A la tête de chaque équipe, une sorte de tambour-major, appuyé sur un long bâton surmonté d'un bouquet, surveille ses hommes.

Un roulement de pétards. La procession, formée tant bien que mal dans les plâtras de la cathédrale inachevée, sort précédée d'oriflammes éclatants. On voit défiler par centaines des pénitents, des moines, des chanoines; enfin un groupe d'évêques mitrés d'or qui escortent le buste du saint, étincelant d'argent. Toute la place acclame et grouille; les fanfares mugissent; des gamins juchés sur les *gigli* bombardent le saint de fleurs et de dragées, et voici que les *gigli* eux-mêmes se mettent en branle. Au signal des chefs d'équipe, les porteurs soulèvent l'effroyable charge, et les tours avancent ou reculent en cadence, dans une sorte de quadrille, comme des campaniles qui seraient piqués de la tarentule...

Pour le moment, nous sommes bien loin du soleil de juin et de la fête. Les rues sont vides, l'air est froid, et le soir tombera trop vite pour que nous allions à une demi-heure de la ville chercher les seuls souvenirs de saint Paulin et des premiers temps chrétiens qui subsistent encore, dans le village de Cimitile.

Le lendemain, nous partons pour Cimitile de bon matin, en suivant une route bordée de cultures florissantes, champs de blé ou de maïs, ou carrés de tabac. Qu'allons-nous trouver dans ce lieu si révéré pendant tout le moyen âge et dont il n'existe que d'anciennes descriptions? Nous savons seulement qu'on a trouvé à Cimitile

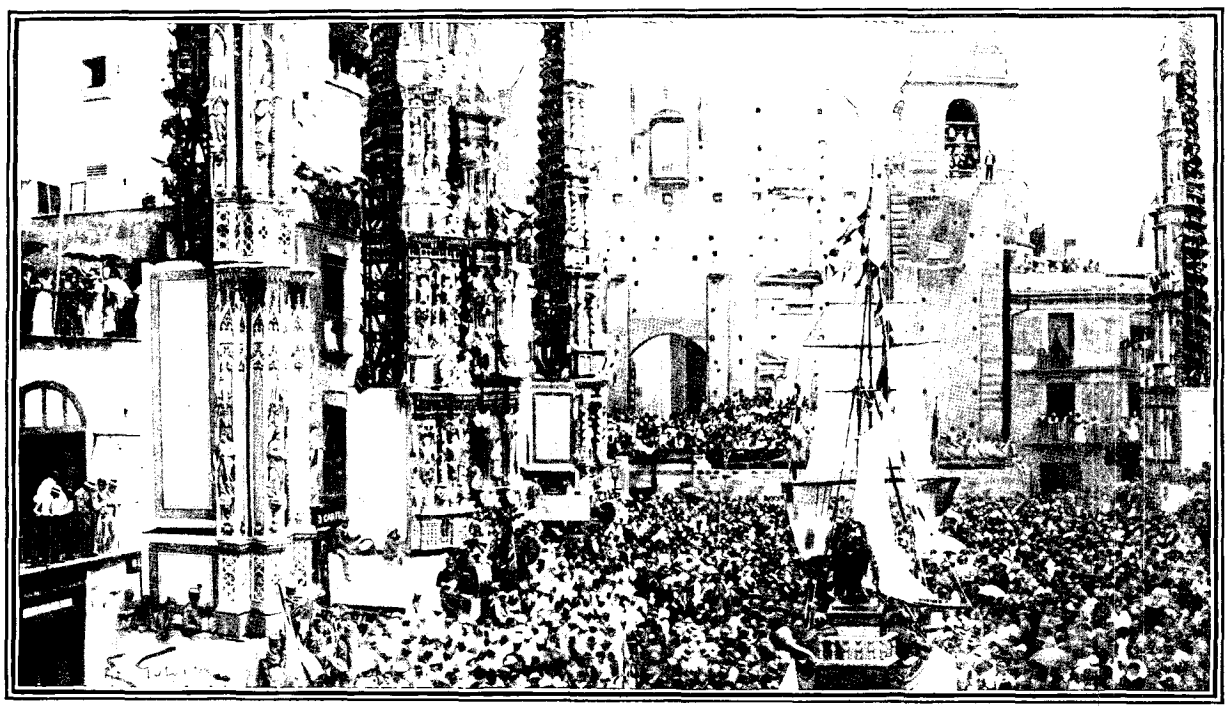
presque autant d'épitaphes chrétiennes qu'on a déterré autrefois à Nola d'inscriptions païennes. Déjà, au quatrième siècle, le pape saint Damase avait élevé en ce lieu une basilique, en l'honneur des martyrs de Nola, qui y avaient été massacrés. Saint Paulin, dès qu'il fut évêque, s'occupa d'agrandir et d'orner l'édifice primitif où les pèlerinages affluaient déjà. Plus tard, les fidèles pensèrent que de reposer dans la terre sanctifiée par les corps de tant de saints, c'était un gage de résurrection pour la vie éternelle. La basilique et les chapelles remplies de religieux devinrent un lieu de sépulture comme ces cryptes de la Cava, qui sont encore pleines de tibias et de crânes longobards. Le village entier prit le nom du grand cimetière, Cœmeterium, et il le garde encore, à peine modifié.

Arrivés à Cimitile, nous nous engageons dans des ruelles sordides, encombrées de marmots, de volailles et de pourceaux. Parmi les masures des paysans, quelques masures aussi basses et plus noires sont enterrées dans la boue durcie et dans l'ordure : c'est le sanctuaire des martyrs et des saints.

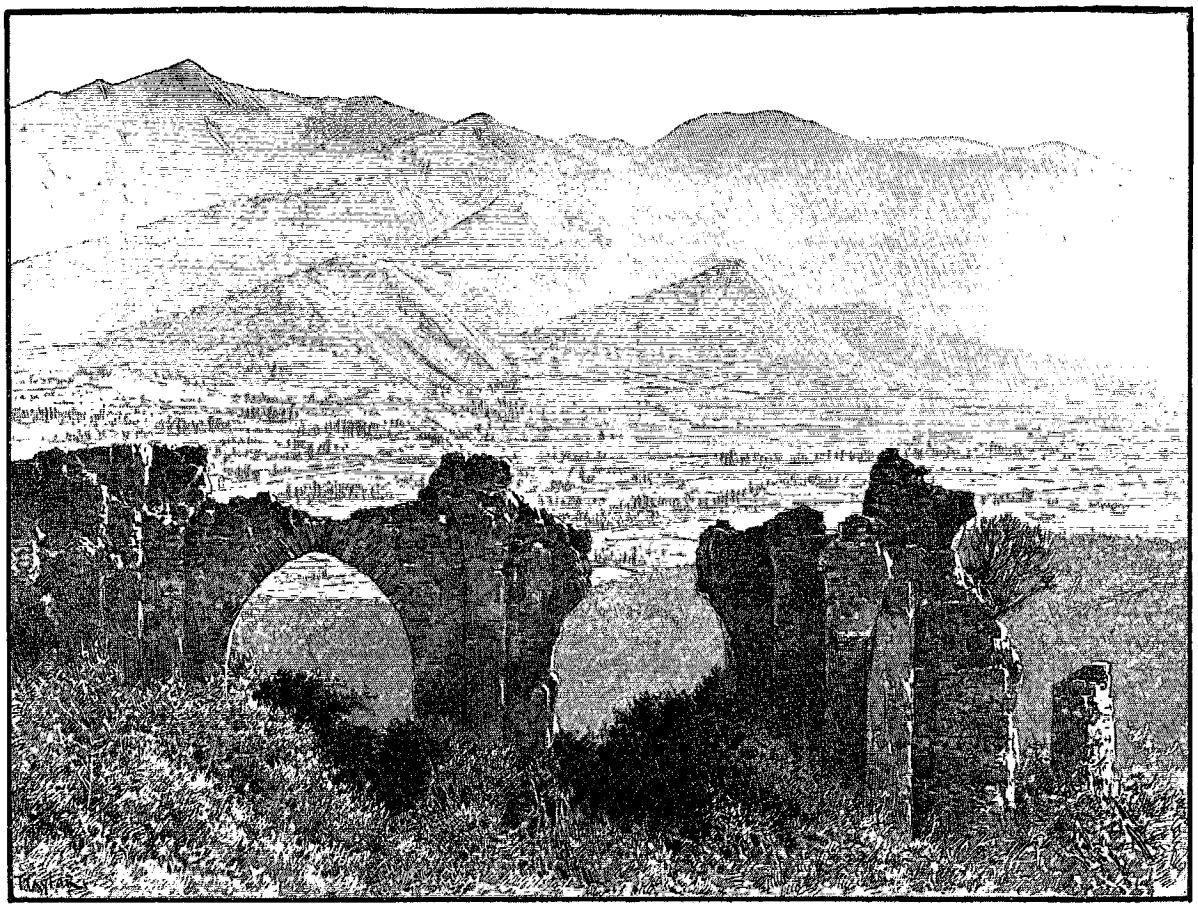
Il y a là trois églises groupées autour d'un clocher nain. L'une d'elles, basse, lézardée, livrée aux toiles d'araignée, contient encore des colonnes et des chapiteaux antiques de l'église bâtie par saint Damase; on distingue, incrustés dans la voûte moderne, des morceaux de la mosaïque exécutée au temps de saint Paulin. Partout des inscriptions funéraires d'évêques ou de prêtres, dont quelques-unes remontent au ve siècle. Enfin, dans une abside voûtée, on trouve rassemblées des plaques de chancels et d'ambons, ainsi que des sarcophages qui forment un petit musée très précieux d'ancienne sculpture chrétienne.

L'après-midi nous reprenons le train. Cette fois nous quittons la plaine; à Palma, nous touchons les montagnes, et avant d'entrer dans le tunnel, nous apercevons une dernière fois la mer à l'horizon lointain. Nous nous arrêtons à un grand village pittoresquement groupé au bord d'une rivière. La colline voisine porte encore les ruines d'un château qui dut être formidable. Il a été bâti par un baron de la famille San Severino, qui fut la plus puissante du royaume de Naples, au temps des Angevins, avec la famille des Baux, venus de Provence. Les seigneurs ont laissé leur nom au village : Mercato Sanseverino. Ont-ils laissé aussi dans l'église quelque monument de leur piété? C'est ce que nous venons chercher. L'église elle-même est pauvre et rebâtie. Mais un franciscain déguenillé qui nous reçoit nous conduit aussitôt vers le chœur, et nous avons la surprise d'y découvrir un grand tombeau de marbre, semblable aux riches mausolées que firent sculpter dans les églises de Naples les princes angevins et leurs grands officiers. Le seigneur dont le corps repose dans cette chapelle de village est, d'après l'inscription, le connétable Tommaso de San Severino, mort en 1358. Les sculpteurs qui travaillèrent à sa tombe, des Toscans sans doute, ont imité visiblement, dans des proportions modestes, le mausolée du roi Robert, à Santa Chiara. Le sarcophage est soutenu par les quatre Vertus traditionnelles; et, comme le pieux roi, le connétable est représenté deux fois : assis parmi ses enfants et, plus bas, gisant, les pieds nus, dans la bure des franciscains.

Pour gravir la colline et regarder de près les ruines du château, nous demandons un guide. Aussitôt un



LA FÊTE DES « GIGLI », À NOLA (PAGE 603).

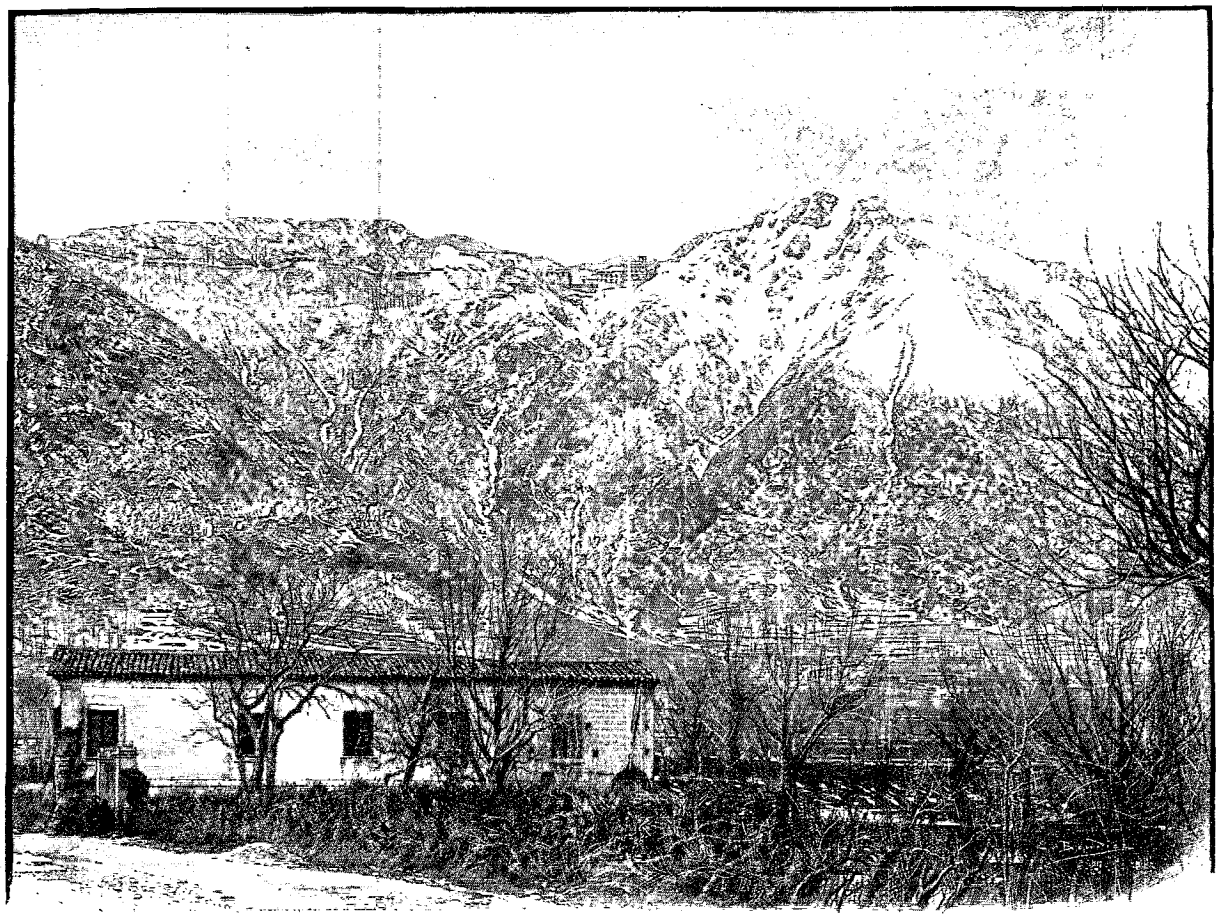


L'APENNIN VU DU CHATEAU DE MERCATO SAN SEVERINO. — DESSIN DE BOUDIER.

facchino désœuvré se présente. Nous grimpons avec lui parmi des buissons maigres, en faisant rouler sous nos pas des pierrailles, et rapidement nous arrivons à la tour d'angle, une énorme masse tout éventrée. A peine l'avons-nous dépassée, que nous nous entendons héler, et il sort de la ruine un petit homme noir armé d'un fusil qui se met à notre poursuite en redoublant ses cris. Il nous rejoint, et nous regardons notre guide avec quelque inquiétude en voyant la mine farouche de ce gnome hirsute, ses mains noires et brûlées et son tromblon dont le canon est fixé au bois par des ficelles. Mais le brigand lui-même nous rassure; il est le gardien de la montagne, qui appartient à deux seigneurs de l'endroit, et il nous laisse entendre qu'avec sa permission nous pourrons aller où bon nous semblera. Nous comprenons, et nous offrons au diablotin quelques sous. Ses petits yeux pétillent de joie, et, par reconnaissance, il se met à nous accompagner. Avec lui nous suivons les murs encore debout et nous atteignons le point culminant d'où l'on peut dominer les trois enceintes de ce camp retranché, capable de recevoir une armée. Le soleil baisse vers les montagnes, et la neige se teinte de rose, pendant que l'ombre violette se répand dans la vallée. Quand nous avons joui largement des teintes du couchant, nous redescendons par un sentier malaisé. Alors, comme si dans l'obscurité notre brigand se retrouvait lui-même, il nous raconte fièrement que, sur cette montagne et dans cette tour d'où il a surgi derrière nous, il a longtemps fabriqué de la poudre en contrebande. Il faut bien chasser, n'est-ce pas, quand il y a des lièvres et des renards? Les carabiniers l'ont pris au gîte et il a fait quelques mois de prison. Puis, une fois libéré, deux notables de l'endroit l'ont pris à leur service comme celui qui connaissait le mieux la montagne, et du braconnier ils ont fait un garde-chasse. Mais il n'a pas cessé pour cela son petit métier, et fièrement il met dans sa paume ridée une pincée de poudre dont il nous fait admirer le grain.

La nuit est venue. Le chemin de fer nous emporte à travers des ombres de montagnes. Dans un demi-sommeil nous entendons crier : « Serino! » Nous passons au village qui envoie vers Naples un intarissable fleuve d'eau de source. Enfin voici Avellino; nous sortons de la gare dans la bise glaciale, et, en quelques minutes, notre voiture nous arrête sur une place bordée de maisons neuves et inondée de lumière électrique. Dans le lointain, sous les étoiles, on devine la blancheur de la neige, sur les sommets et l'on croit arriver de nuit dans quelque hameau suisse, illuminé comme une capitale.

Le réveil sonne à sept heures et l'eau est gelée. A la sortie de l'auberge, nous repoussons énergiquement les offres des cochers qui veulent à toute force nous traîner dans leurs véhicules ouverts à tous les vents, et d'un

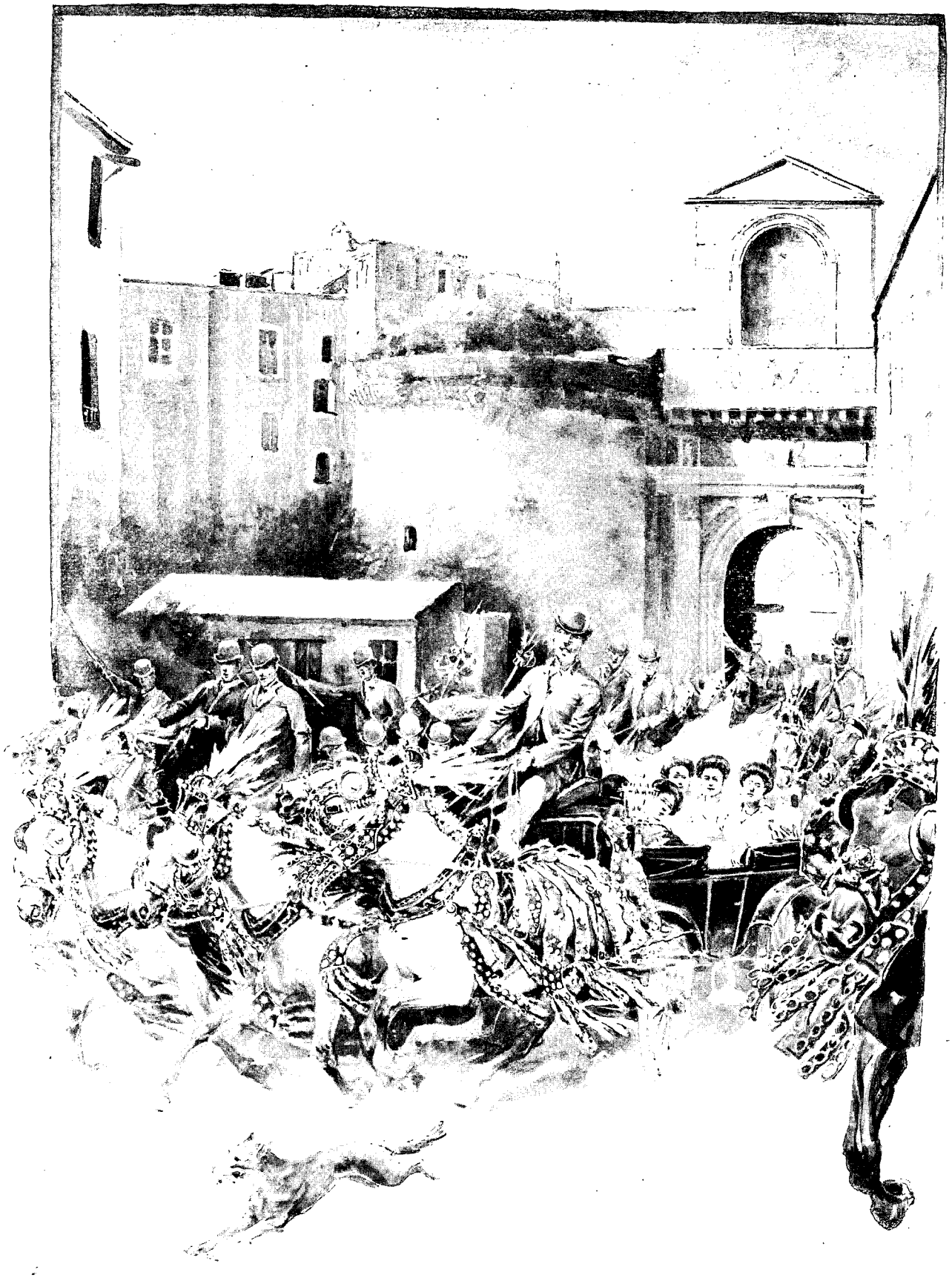


MONTEVERGINE. — DESSIN DE BOUDIER.

pas de bersagliers nous faisons sonner la terre durcie de la grand'route. Le but se dresse là-bas : une haute montagne qui semble isolée, tant elle domine la chaîne à laquelle elle se rattache. Ses deux sommets sont encore écrasés par un épais nuage gris : mais le soleil commence à le fondre en flocons qui se dispersent dans le ciel déjà rayonnant, et l'on aperçoit dans un pli de la montagne, entre les deux cimes, une grande construction blanche dont les fenêtres seules font tache sur la neige : c'est là le monastère auquel il nous faut arriver. En une heure de montée, nous arrivons à Mercogliano, un village de vieilles maisons groupées autour d'une forteresse en ruine. Là commence le chemin de mulets, aujourd'hui tracé dans la neige par les pas des paysans qui vont faire des fagots sur la montagne; nous le voyons serpenter très haut parmi les roches dénudées et les châtaigniers maigres : « *Avanti!* » Lentement nous nous élevons, tandis que la vaste plaine et le cirque de montagnes s'élargissent autour de nous, dans l'air limpide et glacé.

A mi-côte, en faisant halte, sur un plateau étroit, nous avisons une borne de pierre qui porte le monogramme de la congrégation virginienne : ce signe rappelle au pèlerin qu'ici la montagne devient sainte et que sur la terre de la stricte abstinence on ne doit emporter aucune victuaille défendue, sous peine d'attirer la foudre ou tout au moins la pluie.

Cependant le chemin sacré allait s'effaçant de plus en plus sous les flocons tombés pendant la nuit. Bientôt un petit bois, qui promettait pour le printemps une ombre délicieuse aux pèlerins fatigués, nous sépara seul du monastère; mais ce dernier kilomètre valait une lieue, car tout sentier avait disparu, et il nous fallut entrer bravement dans la belle neige épaisse et molle où nos bottes disparaissaient. Enfin, nous débouchons à quelques pas de l'énorme construction, toute neuve d'apparence et fort laide, malgré sa masse imposante : une caserne montée sur une base de forteresse. La porte de la cour s'ouvre entre deux remparts de neige que les moines viennent d'élever pour déblayer l'entrée; on croirait vraiment arriver à quelque chartreuse bâtie sur un sommet des Alpes. Entre ces murs glacés, où l'on sent fuir la chaleur de la rude montée, un jeune bénédictin vêtu de laine blanche, tout frais et rose, vient nous saluer très cordialement et nous invite aussitôt à entrer dans le monastère pour nous sécher et nous remettre un peu. Il ouvre avec fracas une épaisse porte de chêne et nous introduit dans une petite salle enfumée, illuminée d'un grand feu : dès la porte une chaleur de four nous monte au visage. C'est la cuisine, où cinq moines blancs sont assis devant une cheminée démesurée; tous se



LE RETOUR DU PÈLERINAGE DE MONTEVERGINE (PAGE 610). — DESSIN DE Mme PAUL CRAMPEL.

lèvent pour nous faire accueil, et le plus âgé, qui est le supérieur, nous tend ses larges mains. Il nous offre la place d'honneur, sur l'âtre même et sous l'énorme manteau de la cheminée : une nouvelle brassée de menu bois est jetée dans le brasier, la flamme bondit en ronflant, et au bout de deux minutes, à peu près rôtis et complètement suffoqués, nous nous écartons de la fournaise. Pour achever de nous réconforter, le vénérable dom nous invite de très bon cœur à partager le repas de la petite communauté; mais, comme l'heure du *Benedicite* n'est pas encore venue, il nous remet aux mains de notre premier guide pour nous permettre de visiter rapidement les bâtiments du monastère.

On monte des escaliers trop larges, on parcourt des corridors interminables, on traverse des salles vastes et nues. Tout vient d'être restauré, car les murs menaçaient ruine, mais cette construction neuve est condamnée à rester vide : seuls les quelques bénédictins que nous avons vus tout d'abord errent sous les hauts plafonds, simples gardiens conservés par l'Etat dans un monument national. De plus, le religieux qui nous guide a la surveillance d'un petit observatoire météorologique installé sommairement dans une tour carrée qui s'élève au-dessus d'un angle de la grande construction rectangulaire et en domine les quatre étages.

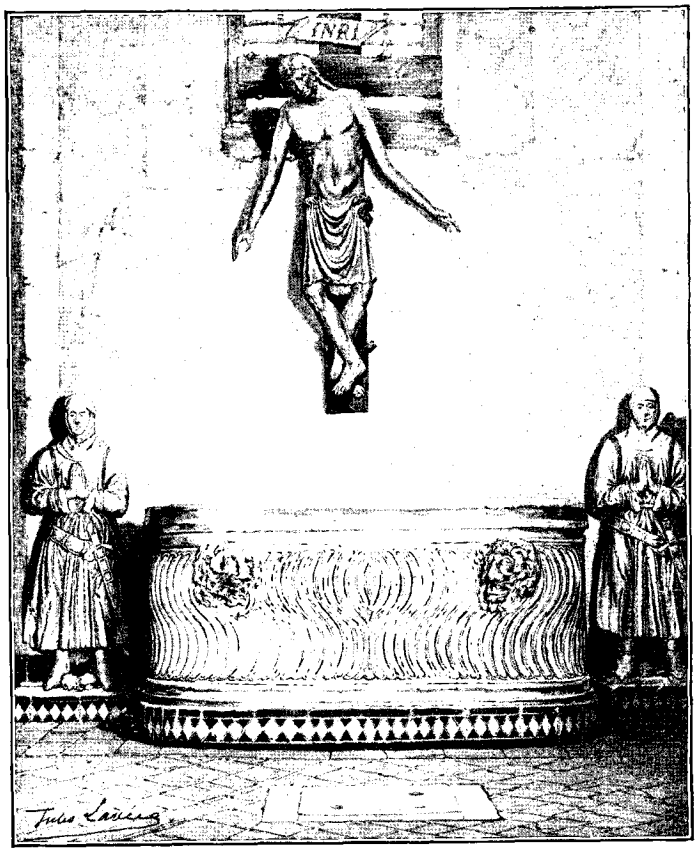
Le moine nous montre avec une joie d'enfant ses instruments jolis et fragiles comme des jouets perfectionnés. Mais nous entendons les murs entre lesquels nous sommes résonner sous le vent qui passe en maître sur la montagne et qui est contraint ici de signer au vol sur l'appareil enregistreur sa petite ligne noire; par la lucarne du laboratoire, nous voyons rayonner la lumière de midi. Aussi nous hâtons-nous de demander au religieux : « Mon Père, vous devez avoir de cet observatoire une vue bien belle? » Il sourit d'aise, à la pensée sans doute du spectacle qu'il va nous offrir; sans rien dire, il nous fait descendre quelques marches, et nous sommes dans un large corridor fermé à une extrémité par une grande baie vitrée, étincelante de soleil. Le religieux ouvre les battants, se penche avec nous vers l'abîme, et tous trois nous restons émus d'une longue admiration. La plaine s'étend largement à 1 200 mètres au-dessous du monastère, blonde et grise, coupée par des routes blanches, tachée par des groupes de maisons claires, dont le plus grand est Avellino; plus loin, le sol est bossué de monticules où s'élèvent des restes de forteresses. Enfin, à l'horizon sans brume, sont rangées les montagnes, le Solofra, le Falesio, le Terminio, légers comme des nuages, dans leur parure blanche. Le calme de l'espace indéfini s'ajoute à la gravité du silence. Le lieu où nous sommes est bien un lieu de prières. En vérité, ils savaient choisir les coins de terre où ils devaient attendre le ciel, ces fils de saint Benoît, l'anachorète qui établit sa hutte au plus haut du mont Cassin. Ils aimaient à élever leurs âmes par le spectacle quotidien des plus grandes œuvres divines, et ils se rapprochaient de Dieu en se fixant sur les sommets : c'est un moine de Montevergine qui nous a donné ce secret de la piété bénédictine, dans l'inscription que nous avions lue en passant sur la porte de l'église et dont maintenant le sens nous pénétrait :

LE MONASTÈRE DE MONTEVERGINE. — DESSIN DE BERTEAULT.

Natus virginei colitur de Virgine montis
Hic Deus, ut brevior detur ad astra via.

Alors, devant l'immuable horizon qu'avaient contemplé pieusement tant de générations de saints, nous évoquâmes le passé glorieux du monastère maintenant vide et muet, sauf à deux jours de fête. La montagne était déjà sacrée dans l'antiquité païenne, et avant d'être vouée à la Mère du Christ, elle avait porté un sanctuaire de la Mère des Dieux. Le temple de Cybèle n'avait pas entièrement disparu l'hiver sous la neige, l'été sous les buissons verts, lorsque, dans les premières années du XIIe siècle, saint Guillaume gravit la montagne. Il venait du Nord, de Verceil, et il était de famille noble et riche : mais, attiré par la vie religieuse, il était parti pour un long pèlerinage d'où il ne devait pas revenir. Après avoir visité les sanctuaires célèbres et Rome, il avait été séduit par la paix des retraites élevées où s'étaient réunis les bénédictins; il prit leur habit au mont Cassin, puis il alla chercher une paix

plus parfaite encore, un lieu assez désert et assez beau pour y vivre en ermite. Il trouva Montevergine, et là, entre les deux sommets, sur les débris du temple antique, il établit sa cabane et commença une chapelle à la Vierge, sans autre aide qu'un petit âne qui portait les pierres. Un énorme loup dévora l'âne, mais le saint lui commanda de porter le bât à la place de sa victime, et la bête féroce servit docilement jusqu'à l'achèvement de la construction. Bientôt la renommée des vertus de Guillaume se répandit au loin, d'autres bénédictins vinrent se joindre au solitaire, et l'ermitage devint un grand monastère, dont le saint fut le premier abbé. Il y vieillit au milieu de ses frères, puis vers la fin de sa vie, repris par cet amour de la solitude qui l'avait entraîné hors des plaines de la Lombardie, il quitta sa montagne pour s'enfoncer dans les forêts de la Basilicate. Là, comme il avait fondé Montevergine sur les ruines d'un temple de Cybèle, il fonda, dit-on, sur les ruines d'un temple d'Apollon, l'ermitage qui conserva son nom, San Guglielmo al Goleto. Après la mort du fondateur, la congrégation virginienne essaima du sud au nord de l'Italie, et au XIVe siècle Charles de Valois l'introduisit en France. Mais une vénération particulière resta toujours attachée au premier monastère : il fut visité par les papes et les rois, et toutes les dynasties qui se succédèrent dans l'Italie méridionale le comblèrent d'exemptions, de présents, de donations territoriales. Le premier coup, un coup mortel, fut porté à la puissante abbaye, en 1807, par la suppression de l'Ordre de Saint-Benoît dans le royaume des Deux-Siciles. En vain après la mort de Murat, les Bourbons réintégrèrent dans le monastère les moines dispersés; en vain, les rois eux-mêmes vinrent y faire des visites et des retraites, comme jadis les pieux monarques de la maison d'Anjou. La sécularisation des biens ecclésiastiques après la fondation de l'unité italienne ne fit qu'achever la ruine du monastère. C'est que Montevergine avait perdu ce qui conserve encore à la Cava et au mont Cassin un souvenir de leur grandeur et un reste de leur prospérité, ce qui a fait la gloire de la congrégation bénédictine : la science et le travail. Tandis que les deux grands monastères bénédictins de l'Italie méridionale ont encore un peu de vie, parce qu'ils sont l'un et l'autre une bibliothèque et un lycée, Montevergine n'est plus qu'un observatoire sans grande utilité et un but de pèlerinage. Seule l'église reste intéressante par les monuments du moyen âge qu'elle renferme encore : nous la visiterons après le déjeuner, car notre guide nous avertit que midi va sonner.



LE TOMBEAU DE MANFRED A MONTEVERGINE (PAGE 610.) — DESSIN DE J. LAVÉE.

Nous descendons au réfectoire, une salle basse et pauvre, où le supérieur, après avoir dit l'*Angelus* et le *Benedicite*, nous fait asseoir à ses côtés. L'un des moines reste debout, et dans un livre fatigué par l'usage il nous lit : « Comment fut Jésus-Christ sur cette terre », *Come fù Gesù Cristo in questa terra*. C'est la fameuse lettre du proconsul Lentulus, ce vénérable apocryphe où semble apparaître déjà l'image d'un Rédempteur trop beau et trop bouclé, d'un Christ du XVIIe siècle. Quand la page est finie, les frères en robe blanche serrée par une ceinture de cuir et sans le grand scapulaire apportent la nourriture, et avant de la servir s'agenouillent un moment devant le supérieur. Toujours en silence, nous mangeons, pour nos péchés, de petits poulpes amollis dans l'huile chaude et une platée d'herbes gluantes.

L'église consacrée en 1124 avait été déjà remplacée dans le cours du XIIe siècle par un édifice plus vaste, consacré à son tour en 1182. L'édifice ancien croula tout entier en 1629, et l'église actuelle a été construite aussitôt après le désastre. Elle est imposante par les proportions gigantesques de sa nef unique; le XVIIe et le XVIIIe siècle l'ont revêtue à profusion de marbres éclatants et de dorures massives, et parmi les grandes églises baroques dont les villes d'Italie sont pleines, il n'en est pas de plus pompeuse. Mais dans la sévérité des montagnes le luxe profane de ce palais de la Vierge est presque choquant, et l'on donnerait tout ce marbre luisant que le jeune bénédictin nous montre avec orgueil pour deux piliers de vieille pierre,

Heureusement il s'est conservé dans quelques coins de l'édifice moderne des monuments et des œuvres d'art qui reportent l'esprit vers les histoires tragiques et merveilleuses des siècles passés. Dans le bras droit du transept, au fond d'une chapelle, nous voyons un grand et magnifique sarcophage antique décoré de deux mufles de lions, où l'on peut lire le nom du Romain qui y reposa le premier : Minius Proculus. C'est le tombeau que le roi Manfred s'était préparé dans l'église dotée par les rois normands, par Frédéric II et par lui-même. Mais il tomba vaincu dans ces champs de Bénévent que nous verrons demain et où nous pourrons chercher en vain la place où fut abandonné son cadavre. Charles Ier d'Anjou, après la victoire, alla rendre grâces au monastère de Montevergine, et c'est alors que, dit-on, il donna le sarcophage du roi vaincu, avec la chapelle qui le contenait, à un de ses fidèles, un chevalier des Abruzzes, Giovanni della Leonessa. Celui-ci mourut en 1287 et fut déposé là. Des deux côtés de son sarcophage on voit encore adossées au mur deux statues de guerriers, debout et les mains jointes : elles représentent très probablement Giovanni et son fils Carlo, et autrefois elles ont dû être couchées, car les chevaliers ont les yeux clos et leurs pieds reposent sur deux petits chiens, comme on en voit sur les tombes françaises du moyen âge. Mais combien aujourd'hui les deux statues sont plus émouvantes, ainsi dressées des deux côtés du tombeau comme des sentinelles en prière! Au fond de la chapelle funéraire, entre les deux chevaliers, est pendu un très grand crucifix de bois qui doit remonter, lui aussi, à la fin du XIIIe siècle, et qui, par son attitude, est peut-être unique au monde. Le Christ penche sa tête et tend ses mains déclouées vers le sarcophage, en signe de bénédiction et de bienvenue.

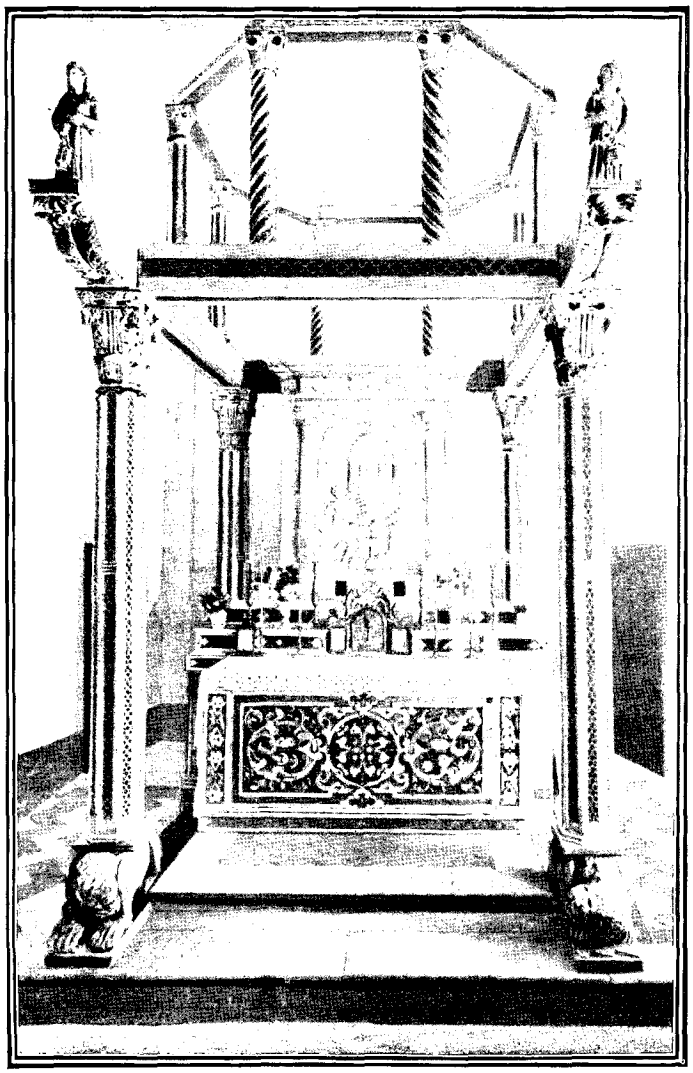
Avant le désastre de 1629, on voyait au milieu du chœur un autre monument du XIIIe siècle, le ciborium du maître-autel élevé aux frais de Charles-Martel, petit-fils de Charles Ier d'Anjou et roi de Hongrie : il existe encore presque intact, mais il a été transporté dans la chapelle absidale de droite. La forme et la décoration en sont très archaïques. Quatre animaux barbares, lions et griffons, tenant des proies dans leurs griffes, supportent quatre piliers incrustés de mosaïques parmi lesquelles est figuré l'écusson de Hongrie, blanc à bandes rouges. Entre les chapiteaux massifs qui surmontent ces piliers et l'architrave incrustée d'émaux qui dessinent des entrelacs arabes, s'avancent deux grandes consoles, dont chacune porte une statue d'ange.

Enfin le bénédictin, notre guide, sort de la nef par une porte latérale haute et pompeuse, il allume deux cierges sur un autel et s'agenouille aussitôt : nous sommes dans le Saint des Saints, la grande chapelle couverte d'or et remplie de flambeaux qui sert de châsse à la Vierge miraculeuse de la montagne; à côté du prêtre nous nous mettons à genoux devant un très grand tableau sombre, presque invisible sous les bijoux et les ex-voto dont il est chargé. C'est la madone de Montevergine. Elle a, comme on peut le penser, sa légende, et passe pour une œuvre de l'apôtre saint Luc apportée de Constantinople; mais elle a aussi son histoire authentique : ce tableau fut donné en 1310 par Catherine, fille de Baudouin, le dernier empereur latin de Constantinople, et femme de Philippe, prince de Tarente, l'un des fils de Charles II d'Anjou. A son tour le frère de Philippe et de Charles-Martel, Jean de Morée, donna en 1324 à l'église de Montevergine deux ambons richement décorés de mosaïque, qui ont été ruinés en 1629. Vraiment, dans cette église pleine des souvenirs de la maison d'Anjou, on se sent étonné à la pensée de l'éclat merveilleux dont rayonna pendant toute la première moitié du XIVe siècle cette dynastie française, si calomniée par les historiens patriotes de Naples et les érudits gibelins d'Allemagne. Il ne s'agit point ici des fautes politiques qu'elle a pu commettre, ni des prodigalités auxquelles elle s'est laissé entraîner, mais seulement de la place qu'elle a tenue en Europe; or, nous avons trouvé dans cette église, sans parler de ce qui a disparu, deux ex-voto d'un prince angevin et d'une princesse angevine : l'un a porté la couronne du roi de Hongrie, l'autre a gardé le nom d'impératrice de Constantinople.

LA MADONE DE MONTEVERGINE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mais, hélas! dans la chapelle où nous sommes, rien, si ce n'est le grand tableau mystérieux, ne parle plus des Angevins d'Orient. Les deux tombeaux de Catherine de Constantinople et de Louis son fils, qui avaient été élevés là, sous la protection de la Vierge, ont fait place à un mausolée baroque du goût le plus étrange: rien n'y manque, ni les médaillons peints, avec les portraits de Catherine et de Louis en costumes du XVIIe siècle, ni le coussin de marbre rouge sur lequel repose une lourde couronne de bronze doré, ni les petits anges gras et luisants. Le décor des murs auquel le peintre Volpi vient de mettre la dernière main (1894) fait penser à un salon très moderne : fresques claires sur les parois, grandes appliques de bronze figurant des anges amincis dans des robes très

longues, voûte ovale où des amours ailés voltigent sur un fond d'or mat. Il faut oublier cette fausse richesse et ces élégances mondaines et rester comme le moine en prière, les yeux fixés sur le vieux tableau, pour en suivre les contours à travers la vitre qui le protège, sous les ex-voto d'argent neuf et l'antique fumée des cierges. Les documents d'archives ont révélé le nom du peintre, un Ombrien qui s'appelait Montano d'Arezzo. Sa Madone est contemporaine des deux fameuses Madones de Florence et de Sienne, celles de Cimabue et de Duccio, et elle semble participer de l'une et de l'autre. En approchant, on peut étudier en détail les plaques d'argent doré entre lesquelles les figures peintes sont comme enchâssées; quelques-unes, notamment celles qui forment le trône de la Vierge, ne sont pas antérieures au XVIIIe siècle, mais les losanges d'argent qui couvrent le fond du panneau portent encore l'écusson fleurdelisé de la princesse angevine.



LE CIBORIUM DE CHARLES-MARTEL À MONTEVERGINE. — DESSIN DE SLOM.

C'est devant le tableau du peintre toscan, couvert d'or comme un icone de Byzance, que deux fois chaque année des milliers de pèlerins viennent s'agenouiller. Notre premier soin en sortant de la chapelle est, bien entendu, de faire causer notre guide sur ce pèlerinage célèbre. Il y a deux fêtes à Montevergine ; l'une est le 8 septembre, l'autre le 23 mai. Celle-ci est la seule qui attire une foule. Les paysans des Abruzzes et de la Terre de Labour y viennent de leur pas lourd, appuyés sur de hauts bâtons bénits, peints au-dessus de la poignée, qu'ils appellent *antrite*; ils marchent en chantant, presque sans s'interrompre, des mélopées lentes et graves. En même temps qu'eux arrivent au triple galop, dans un bruit fou de clochettes et de cris, les calèches où sont entassés les grasses *maeste* napolitaines, les petits boutiquiers de Naples qui ont fermé boutique pour quatre ou cinq jours, et aussi des escouades de jeunes gens douteux, des camorristes, ou, comme on dit plaisamment, des fils de bon chrétien « *figli di buon cristiano* ». Le beau temps des *corricoli* et des costumes tout velours et soie est, hélas! bien passé: mais encore aujourd'hui le pèlerinage ou, si l'on veut, la partie de campagne, la grande *scampagnata* à Montevergine est une dépense nécessaire pour le Napolitain de vieille souche, et il faut être bien gueux, ou bien bourgeois, pour se la refuser. D'ordinaire, ils mettent les frais en commun et forment un petit syndicat, car tout se fait ainsi dans ce pays arriéré, qui pratique sans s'en douter les théories « nouvelles »; il y a, peut-on dire, des *paranze* de pèlerins comme des paranze de bateliers, de portefaix et d'assassins. Chaque groupe frète des voitures somptueuses attelées de chevaux fringants, des *cammenatori* (grands marcheurs); les gens s'endimanchent, les chevaux portent avec fierté toute une parure de grelots, de rubans et de panaches, chaque voiture arbore sa bannière, et tout ce monde sort le 22 mai par la *porta Capuana*, à une allure joyeuse et folle, que les cochers poussent, on ne sait comment, pendant cinquante kilomètres, jusqu'au pied de la montagne. Alors on prend d'assaut les villages de Loreto et de Mercogliano, qui se sont transformés comme ils pouvaient en auberges et en écuries.

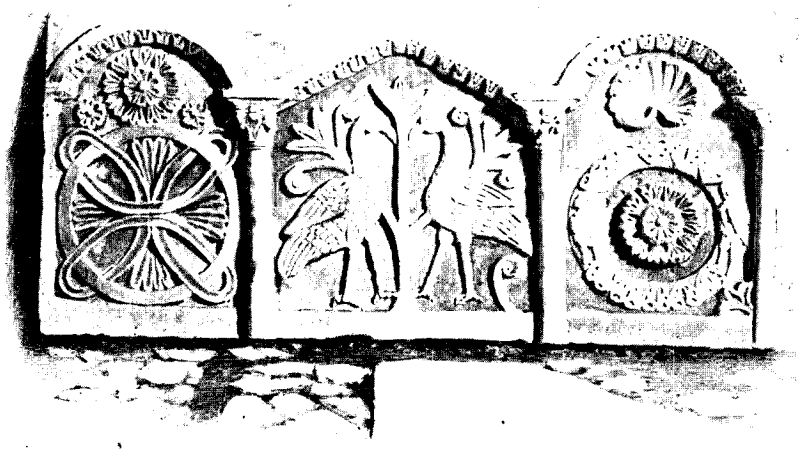
Quand le ciel est pur, la montée vers le sanctuaire commence dès le soir du 22 et dure toute la nuit pour se prolonger toute la journée du lendemain. Sous les étoiles, de grands feux de joie brillent dans les villages, une longue procession de torches et de cierges serpente jusqu'aux lumières du monastère, et un chant confus s'élève, où sont mêlés les cantiques presque funèbres des paysans et les joyeux refrains d'amour napolitains. Les premiers pèlerins arrivés au but sont parqués pour la nuit dans la *foresteria*, hors du monastère, dans

toutes les dépendances, dans l'église même. Autrefois, dit-on, il se passait dans ces lieux saints transformés en réfectoire et en dortoir des choses abominables, qui attirèrent la colère divine : les grandes inscriptions apposées dans l'atrium de l'église conservent encore le souvenir du fameux incendie de 1611. Toute une compagnie joyeuse d'hommes et de femmes, venue d'Aversa, menait grand bruit et mangeait avec ostentation des provisions défendues, en bravant le ciel et en criant : « Eh bien, à quand la pluie? » Cette fois ce ne fut pas la pluie qui vint, ce fut le feu. Avec la rapidité de la foudre, des flammes envahirent le local où s'étaient entassés les pèlerins, et dans la presse effroyable qui suivit, quatre cents personnes périrent étouffées.

Les cérémonies religieuses qui accompagnent le pèlerinage n'offrent rien de particulier. Le flot humain traverse l'église illuminée, où tintent partout les clochettes des messes, et passe lentement à travers la chapelle de la Madone, presque invisible derrière une forêt lumineuse de cierges : là, du matin au soir, c'est une mêlée confuse de prières, chapelets ou litanies, que tous profèrent à la fois. Puis, vers le soir, le torrent des pèlerins s'écoule le long du sentier rocheux ; les paysans reprennent leur route, et les Napolitains partent joyeusement pour un second pèlerinage, la Madonna dell' Arco, à quelques milles de Nola. Enfin, quand ils ont été, toujours au galop, porter à ce nouveau sanctuaire leurs vœux d'ardente superstition, ils font la course à qui rentrera le plus tôt par la porta Capuana ; tout Naples est dehors pour applaudir les arrivants, et le spectacle sous le soleil de ces voitures chargées de monde qui lancent chacune son chatoiement et son tintamarre à travers la poussière est l'un des plus étonnants que puisse encore offrir la ville du bruit et de la gaieté. Cette course folle est appelée l'*arretenata*. Comme les cochers ne peuvent plus arrêter, les chevaux vont ainsi le long de la mer, par le port, Santa Lucia, la Villa, jusqu'à Posilipe : c'est là que se fait le repas final de tradition, et, ce qui est plus grave, le règlement des comptes. Comme il arrive, au moment où chacun doit tirer son écot, que l'on ait vidé pas mal de bouteilles, les couteaux sortent d'eux-mêmes et les gardes municipaux viennent, quand tout est fini, ramasser les blessés.

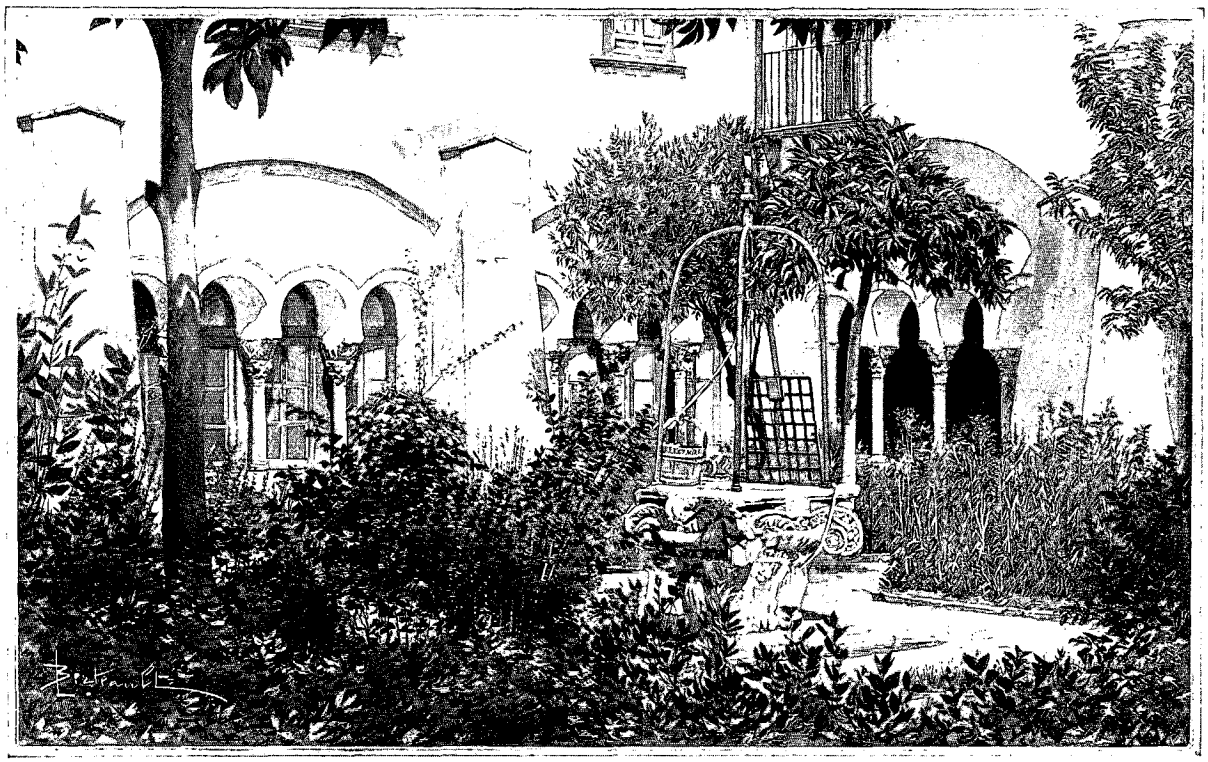
Cependant le jour baisse et il nous faut prendre congé des bons bénédictins. Comme nous descendons par un chemin plus sûr que celui du matin, nous voyons devant nous, dans la plaine, le grand monastère de Loreto, fondé seulement en 1749, qui a attiré à lui la vie du Monastère de la Montagne, et qui à son tour gît oublié parmi des jardins et des plantations. Vers notre droite s'étendent les deux golfes de Naples et de Salerne, et nous nous arrêtons sur une plate-forme pour regarder au loin. Les nuances des fonds, éteintes par la buée du soir, s'atténuent délicieusement. Le cap Misène et Ischia sont d'un bleu très doux sur la mer couleur d'or très pâle ; le Vésuve est mauve, et le profil superbe de ses deux sommets se découpe nettement, tandis qu'une mince vapeur sort du cratère et monte sans se fondre dans le ciel d'un vert caressant. Au-dessus du Vésuve une côte lointaine s'effile sur la mer. Vers la gauche les sommets blancs des montagnes sont modelés par un lavis de bleu d'outre-mer, et sur la plaine illuminée en rose passent les grandes ombres des nuages

(A suivre.) E. Bertaux et G. Yver.



PLAQUE SCULPTÉE DU VIIIe SIÈCLE À NOLA (PAGE 602). — DESSIN DE MIGNON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CLOÎTRE DE SANTA SOFIA À BÉNÉVENT (PAGE 620). — DESSIN DE BERTEAULT.

L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR MM. BERTAUX ET YVER.

II

Bénévent, Ariano et Bovino.

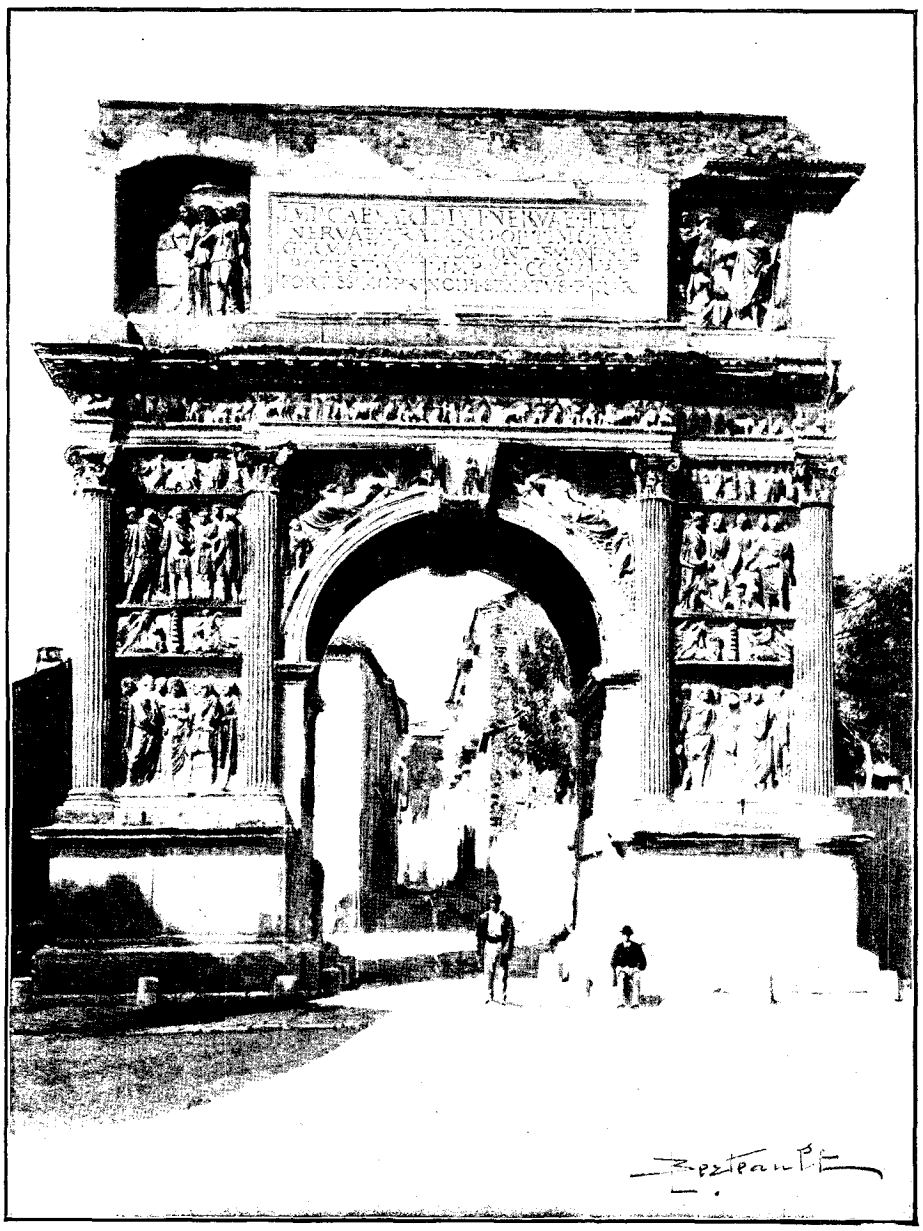
LES ARMOIRIES DE BÉNÉVENT (PAGE 618). DESSIN DE J. LAVÉE.

En quittant la gare d'Avellino, le train décrit une courbe lente qui nous permet de parcourir du regard tout le plateau fertile en vignes dont Avellino forme le centre et de saluer la couronne des montagnes et la double cime de Montevergine. Après un premier tunnel, nous nous enfonçons dans l'étroite vallée du Sabato, dont la voie suivra les eaux tumultueuses jusqu'à Bénévent. Parfois, lorsque les collines qui enserrent le fleuve s'écartent, on voit des cheminées d'usine sortir d'un bouquet d'arbres, entourées d'une petite cité ouvrière; les rochers sont gris, tout hérissés d'arbustes roussâtres : on pourrait se croire dans le Jura français. Mais un nom, sur une petite station, suffit à nous rappeler que nous traversons le royaume des Angevins et le pays des Samnites. Ce village, campé sur un escarpement qui a porté une citadelle, c'est Altavilla Irpina, qui évoque en même temps les chevaliers français de Hauteville, compagnons d'armes de Charles Ier d'Anjou et l'antique peuplade des Hirpins, chasseurs de sangliers. L'Italie est si fière de mêler son passé à son présent que telle page d'un indicateur des chemins de fer est devenue un chapitre d'histoire. Après l'accomplissement de l'unité italienne, il fallut distinguer officiellement les pays homonymes qui se trouvaient autrefois séparés dans les deux moitiés septentrionale et méridionale de la péninsule, et qui maintenant se touchaient dans le dictionnaire des communes. On donna alors aux plus

1. *Suite. Voyez p.* 601.

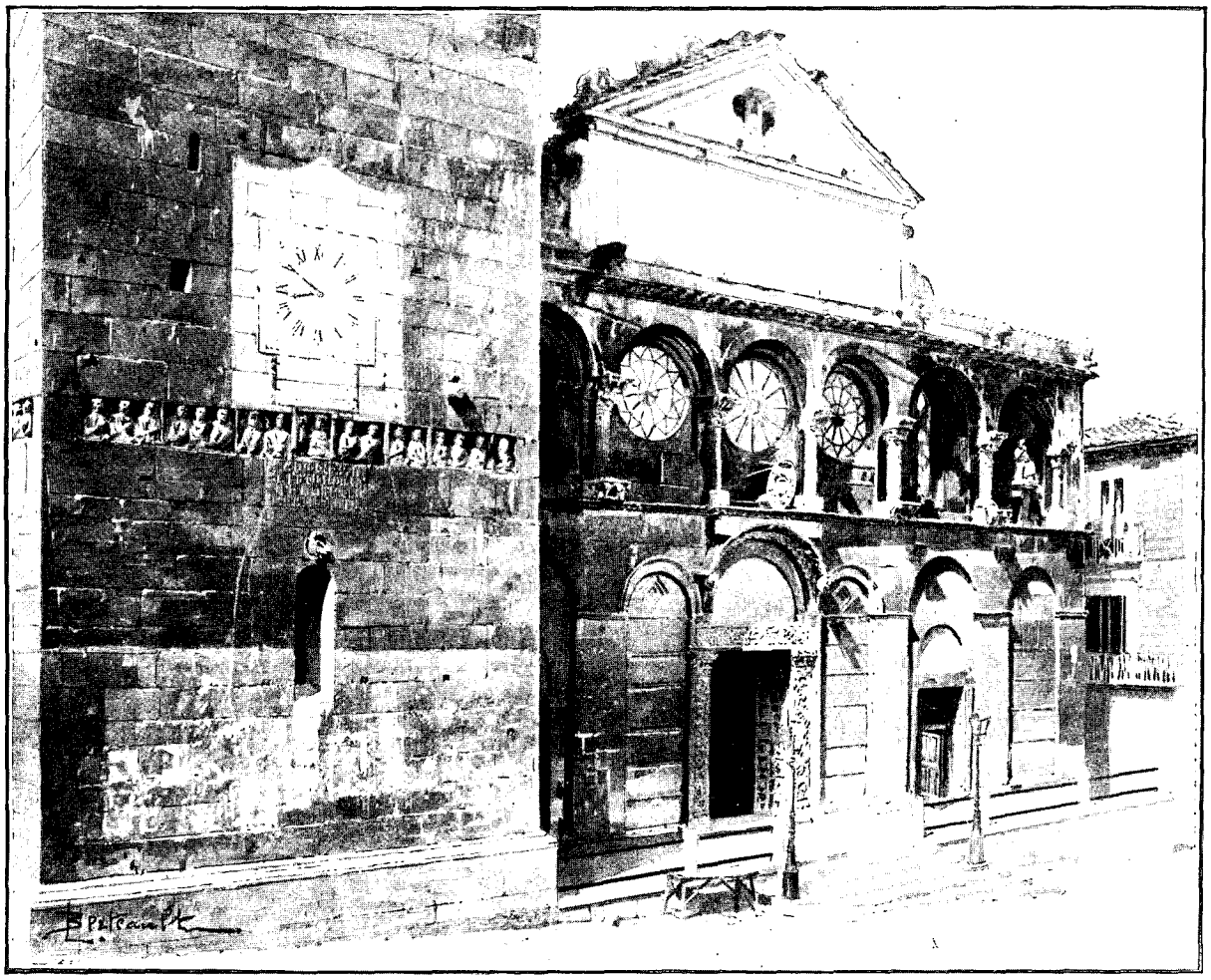
humbles villages des surnoms empruntés à l'épopée romaine. Une file de gares misérables passe parfois devant le voyageur comme une énumération de Tite-Live.

Hélas ! le souvenir glorieux de tant de siècles ne peut rien enlever aux misères des ignorants. Nous en avons sur-le-champ l'impression saisissante. Comme le train s'est arrêté à la station d'Altavilla, toute une famille de paysans, le père, la mère, deux filles et deux garçons, envahissent notre wagon et entassent sur les bancs des sacs, de menus meubles et un parapluie vert, gigantesque et patriarcal. Ce sont des émigrants, qui s'en vont à Bénévent pour gagner par Caserte le port de Naples, où un transatlantique de Hambourg les emportera. La moitié du village les accompagne jusqu'au quai. Quand le train siffle, un concert de lamentations éclate des deux parts : l'homme gémit, les femmes sanglotent. Puis, au premier tunnel, le calme se rétablit. L'homme allume une moitié de cigare, les femmes attaquent une miche de pain noir. Ils se mettent à raconter aux voisins leur histoire, l'histoire de tant de pauvres gens : la terre qu'ils fouillaient ne les nourrissait pas ; les impôts leur enlevaient le peu qu'ils gagnaient ; toute leur famille est établie au Brésil : ils vont la rejoindre. Les yeux du père de famille s'illuminent d'espoir ; le gamin tire l'accordéon qu'il a emporté pour charmer l'ennui de la longue traversée, et se met à jouer le dernier refrain de Piedigrotta. Heureuse mobilité des simples, livrés tout entiers à l'impression qui les occupe ! C'est au milieu des chansons et des rires que les émigrants arrivent à Bénévent, une heure après avoir dit adieu à leur foyer.



L'ARC DE TRIOMPHE DE BÉNÉVENT (PAGE 617). — DESSIN DE BERTEAULT.

Depuis Altavilla, qui garde le défilé où prend fin la haute vallée de Sabato, les montagnes se sont abaissées par échelons successifs, la vallée s'est élargie et les champs de blé succèdent aux prairies étroites. La voie descend rapidement vers une plaine à peine ondulée, sillonnée de cours d'eau et semée d'oliviers. Derrière nous les montagnes que nous venons de traverser se referment en un demi-cercle sombre. En avant, une ligne d'autres montagnes se dresse comme une barrière, et plus loin, vers le Nord, au-dessus de la première arête, les cimes blanches du grand Apennin, le Vitulano, le Taburno, le Matese se perdent dans la brume blanche. Entre ces masses de montagnes, la plaine, si large qu'elle soit, paraît un couloir. Au centre de cette plaine fermée, une ville est placée comme Avellino dans sa vallée ; mais cette ville est plus grise et plus grave ; des coupoles, une tour puissante, la



CATHÉDRALE DE BÉNÉVENT (PAGE 618). — DESSIN DE BERTEAULT.

signalent de loin : c'est Bénévent. Le train contourne l'enceinte de la ville pendant plusieurs minutes. Nous pouvons regarder à loisir les antiques remparts, superbement brunis par le soleil et tout bossués de fragments romains. Au pied des murs coule un fleuve invisible, le Calore, dont le murmure monte vers nous à travers un rideau de hêtres et de peupliers.

A la station, nous nous laissons entraîner par un facchino dans un carrosse de mine surannée, débris de la splendeur de quelque monsignor, au temps où résidait ici toute une cour pontificale. Le trot irrégulier de deux chevaux pelés, chargés de cuivre et de grelots, nous emporte à travers la large route qui mène à la ville, entre deux files d'arbres solennels et mornes. Nous nous engageons sur un pont moderne, flanqué de tourelles où veillaient autrefois les soldats du pape. Tandis que la voiture roule au-dessus du fleuve gonflé par les neiges, nous entrevoyons vers la droite un étrange chaos de vieilles maisons qui pendent sur l'eau profonde, et vers la gauche, au bout du rempart tout hérissé de broussailles, le sommet du grand arc de triomphe élevé à Trajan.

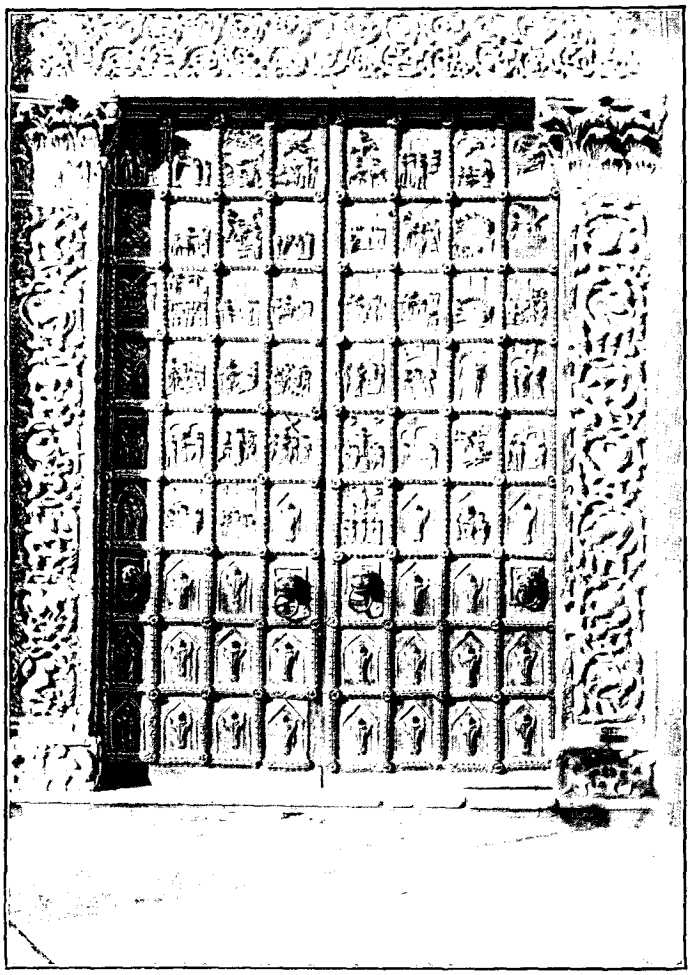
Le cocher nous égare dans un labyrinthe de rues obscures avant de nous arrêter sur une petite place déserte devant l'Albergo Centrale. L'hôtel ne paye pas de mine : l'entrée est basse, l'escalier étroit et infirme ; mais l'hôtesse est avenante, les chambres proprettes, en vérité, et le bon marché ridicule. Nous n'en protestons pas moins pour nous faire rabattre la moitié d'une lire, car d'accepter un prix qu'on vous propose sans faire la petite « combinazione », ce serait vouloir passer en Italie pour un Anglais.

Quelle n'est pas notre surprise, quand nous ressortons, de trouver déjà la petite place remplie de gamins et d'hommes ! Tandis que nous nous frayons un chemin à travers les groupes curieux, un gaillard d'une trentaine d'années, proprement vêtu, le regard intelligent, nous accoste chapeau bas : « *Signori ingegneri* », commence-t-il, « Messieurs les ingénieurs ». C'est la formule d'usage pour vous adresser à quelqu'un qui porte quelque chose en bandoulière, une jumelle si l'on veut. Et très poliment l'homme se propose comme guide. Non moins poliment nous déclinons l'offre. Mais il insiste : « *Eccellenze*, je ne demande rien de vous. Je serai très honoré de vous conduire parmi les curiosités de ma ville, et ce que j'en fais, c'est à titre gracieux, « *per*

gentilezza ». Il disait vrai, cet homme qui ne voulut accepter de nous qu'une tasse de café, et qui nous consacra une journée entière. Les esprits chagrins pourront chercher dans cette complaisance la preuve qu'un habitant de Bénévent n'a rien à faire du matin au soir. Laissons-les dire. Le Bénéventin nous a fait sentir une fois de plus le prix de cette qualité si purement italienne qu'elle n'a guère de nom en français : la *cortesia*, plus cordiale que la politesse et plus réservée que l'amabilité. Surtout il nous a rendu témoignage de cet amour de l'antiquité, respectueux, presque filial, qui lui aussi peut être compté parmi les vertus italiennes. Il était heureux de se parer devant nous de ce passé pour lui confus, et l'on eût dit qu'en allant d'un monument à l'autre il faisait les honneurs de ses souvenirs de famille.

Que d'histoire il s'est entassé dans cette enceinte délabrée depuis les temps où, dit-on, Diomède, roi d'Etolie, bâtit une citadelle au confluent du Sabato et du Calore, jusqu'au jour où le dernier légat pontifical, le cardinal Carafa, fut emmené à Naples sous la conduite du capucin frère Pantaléon, aumônier de Garibaldi !

Bénévent resta jusqu'au XIe siècle la capitale d'un duché lombard, survivant tenace de tous les autres établissements de ce peuple germanique en Italie. Alors le pape Léon IX se fit donner la ville par l'empereur Henri III, sans autre raison de droit que leur bon plaisir à tous deux : peut-être les derniers Lombards auraient-ils résisté, et peut-être le pape ne fût-il jamais entré dans Bénévent, si la même année il ne s'était fait prendre par les Normands. On connaît cette aventure extraordinaire : les barbares du Nord, épouvantés de leur propre audace, et n'abandonnant pas pourtant leur ruse native, tombent au pied du pontife. Robert Guiscard se relève avec l'investiture de toutes ses conquêtes à venir sur les Grecs de Calabre et de Sicile, mais le pape s'est fait garantir la possession de Bénévent.



PORTES DE BRONZE DE LA CATHÉDRALE DE BÉNÉVENT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quand, un siècle plus tard, une autre armée normande eut pris un second pape, Innocent II dut, cette fois, accorder au duc Roger le titre de roi, mais Bénévent fut toujours réservé au Saint-Siège. La ville pontificale s'élevait au cœur du royaume de Sicile, comme pour rappeler aux rois leur vasselage envers celui dont ils tenaient l'investiture, par un perpétuel « memento ». Aussi quand les Hohenstaufen, héritiers des Hauteville, voulurent secouer le joug et régner enfin sans maître, quand la guerre fut déclarée entre le pape et le roi de Sicile qui était aussi l'Empereur, c'est Bénévent qui fut prise la première, et c'est devant Bénévent que le champion de l'Eglise, Charles d'Anjou, abattit d'un coup, avec Manfred, la puissance impériale en Italie.

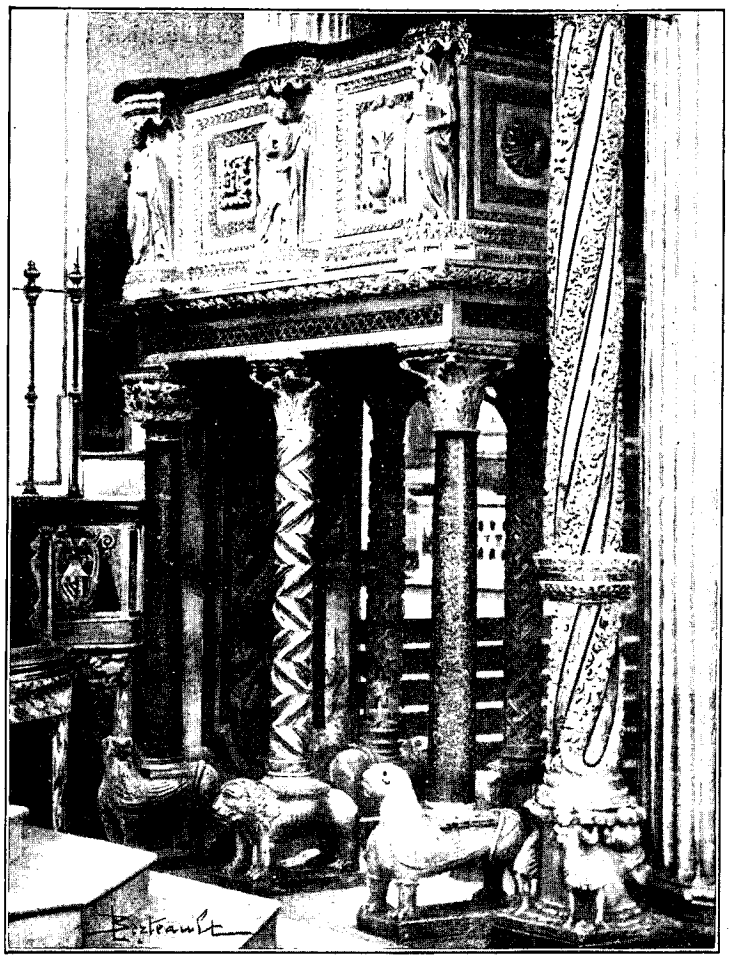
En 1799, d'autres Français arrivent en vainqueurs dans la « trouée » fameuse : 70 dragons, perdus en éclaireurs, s'emparent de Bénévent et y font la loi. Dix jours plus tard le gros de l'armée les suit, et le général Brusier, après une visite à la cathédrale, emmène six fourgons d'orfèvrerie. Le vieux duché lombard devient une principauté pour Talleyrand. Celui-ci n'y réside pas, mais il envoie ses procureurs, Dufresne de Saint-Léon, puis Beer. Il crée un lycée, organise une garde nationale et une gendarmerie, met en vigueur le Code civil... Mais les princes de l'Empire tombent avec l'Empire, et de nouveau Bénévent retombe dans la torpeur et l'engourdissement, sous le gouvernement paresseux des légats. Ce n'est aujourd'hui qu'une ville de province, à peine animée les jours de marché. On ne connaît sa dignité de préfecture et de chef-lieu de province qu'à son Corso, bordé de constructions neuves, une poste de style dorique, et même, Dieu leur pardonne ! des banques et des crédits mobiliers. Dès qu'on a quitté la grande rue, on retombe dans la vieille ville, triste et pauvre, avec ses

ruelles boiteuses et ses maisons noires, qui semblent désertes. A chaque pas on rencontre dans un mur quelque tronçon de colonne ou quelque cippe, débris de la ville romaine. Sur une petite place, c'est une miniature d'obélisque en granit rose, un souvenir de Domitien; sur une autre, un bœuf Apis de style égyptien, qui rappelle la religion cosmopolite du temps d'Hadrien. Un chaos d'habitations sordides a envahi les murs et les couloirs gigantesques d'un amphithéâtre.

Hors de la ville, on nous montre une ruine énorme, que le peuple appelle les Quarante Saints, *I Santi Quarantia :* ce doit être le reste d'un grand entrepôt, pour l'approvisionnement des voyageurs ou des troupes, qui passaient incessamment par Bénévent. Mais la merveille de la ville, c'est le grand arc de triomphe.

« Voilà la porte d'or », nous dit notre Bénéventin quand, au sortir d'un faubourg misérable, nous débouchons en face du monument superbe ; la tradition populaire lui a conservé son nom romain de *porta aurea.* Il le mérite mieux qu'autrefois, car son marbre de Paros s'est doré délicieusement sous la patine du temps.

En vérité, c'est le roi des arcs de triomphe antiques, et il n'y a pas, même à Rome, un plus noble témoin de la splendeur impériale. L'indigne maçonnerie qui a remplacé le couronnement tombé n'enlève pas aux proportions de l'édifice leur solennité. Les détails de sculpture ont été respectés par le choc de tant d'invasions, depuis les Goths de Totila. La composition des scènes est d'une gravité uniforme. Qu'il s'agisse d'un triomphe de Trajan sur les Daces ou d'un acte administratif, l'artiste a réuni le même nombre de figures sévèrement drapées, dans des attitudes de cérémonie. On ne peut chercher ici la fougue des combats représentés sur les grands reliefs de l'arc de Trajan qui s'élevait à Rome et dont les fragments furent encastrés dans l'arc de Constantin. Mais le style des figures est le même : la même école de sculpteurs a travaillé à l'arc de Rome et à l'arc de Bénévent : devant une œuvre de cette tenue, il est impossible de penser à un atelier provincial. Art officiel, dira-t-on, art de commande, qui jamais peut-être n'a éveillé d'autre émotion que l'orgueil romain. Il faut cependant rendre justice aux artistes inconnus qui ont su tirer parti du programme le plus ingrat, relever par la noblesse d'une attitude et d'une draperie un chapitre d'histoire judiciaire ou financière, se souvenir encore, si près de l'irrémédiable décadence, des modèles les plus purs, et faire que, devant leurs Victoires appuyées du genou sur le taureau du sacrifice, quelques étrangers ont pensé, de loin, aux déesses athéniennes, dont le vol s'est posé sur la balustrade d'une chapelle de marbre au bord de l'Acropole.



AMBON DE LA CATHÉDRALE DE BÉNÉVENT. — DESSIN DE BERTEAULT.

A travers la grande arche s'ouvre la campagne ; l'arc de Trajan servait de porte triomphale à deux grandes voies : la via Appia qui, là, s'infléchissait brusquement vers le Sud et allait s'enfoncer dans les montagnes avant de gagner l'Adriatique; la via Egnatia, appelée aussi via Trajana, qui partait du pied même de l'arc de triomphe pour se dérouler tout droit vers Troja et gagner la petite ville disparue d'Egnatia, entre Bari et Brindes, qui lui a donné son nom. Bénévent était une position stratégique de premier ordre et la principale étape des voyageurs qui de Rome se dirigeaient vers la Grèce et l'Orient.

Ainsi, dans sa plaine, centre de réunion des vallées et des fleuves, elle était la ville des routes et des ponts. La voie Latine, venant de Teano par Alife et Telese, entre dans la ville en franchissant le *Ponte Fratto;* la via Appia, qui vient de Capoue par Arienzo, passe devant Bénévent sur le *Ponte Leproso,* qui rappelle quelque léproserie du moyen âge ; depuis qu'elle est entrée dans la plaine sillonnée de cours d'eau, elle a déjà traversé

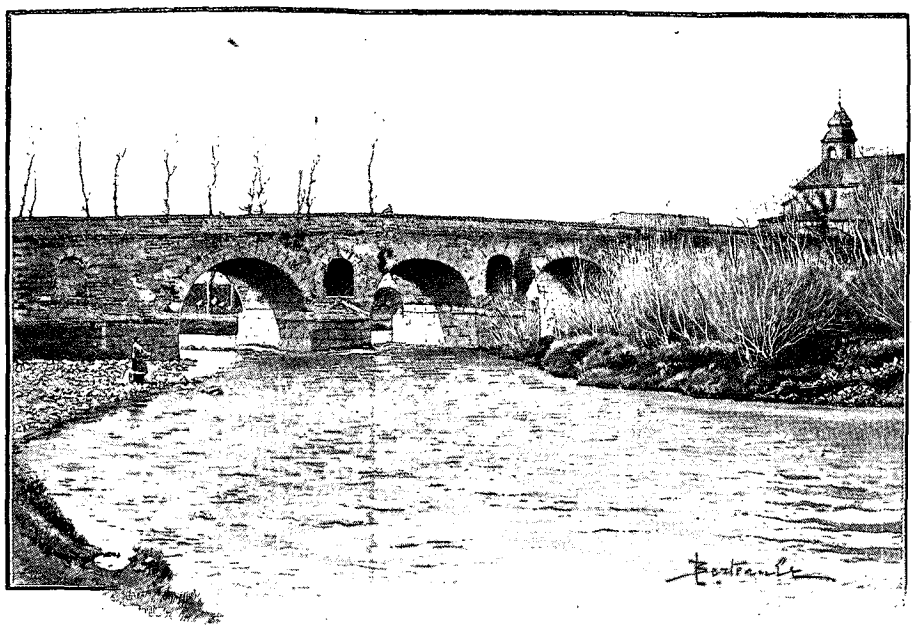
*

successivement le *Ponte Tufaro*, le *Ponte d'Appollosa*, le *Ponte Corvo :* tous ces ponts, construits en grandes pierres à bossages, ont résisté aux crues et aux barbares et ils servent encore.

La ville des Césars, à Bénévent aussi bien qu'à Rome, demeure indestructible à côté de la ville des papes et dans cette ville même. La cité, sur laquelle a dominé la plus grande puissance du moyen âge, reste encore le Beneventum romain au nom de bon augure, qui avait succédé au *Malventum* des Samnites. Les fragments antiques semblent avoir pris possession des édifices chrétiens. Voyez le campanile élevé contre la cathédrale, en 1279, après la victoire de Charles d'Anjou. Il est bâti en grandes pierres de temple ou d'amphithéâtre, et l'on y trouve encastrées des files de stèles où des Romains au front bas, le mari avec sa femme, le soldat avec son cheval, fixent les passants de leur regard volontaire. Sur une face du lourd clocher est un bas-relief dont la légende est entrée dans l'histoire de la ville. Quelque savant local a rêvé que Diomède en personne avait apporté cette image, qui aurait représenté le fabuleux sanglier de Calydon. C'est tout simplement un porc paré pour le sacrifice du Suovétaurile. Mais Bénévent tient à cet ancêtre des temps héroïques, et elle porte sur son écusson l'animal anobli du nom de sanglier.

La façade de la cathédrale elle-même paraît tout d'abord une simple mosaïque de fragments antiques et de copies d'après l'antique : la frise horizontale qui couronne ce grand mur, les consoles qui portent les colonnes du premier étage sont imitées directement de l'arc de Trajan. Les époques successives de l'histoire de la ville ont donné aussi leurs pierres à cette façade, qui fut rebâtie dans son état actuel, au commencement du XIIIe siècle. Ainsi tout le mur inférieur, entre les arcatures, est fait de larges dalles couvertes d'inscriptions en hexamètres latins, qui sont les épitaphes des ducs longobards, dont les tombes étaient autrefois alignées sous le parvis. On y lit encore l'énumération de leurs domaines et de leurs vertus, et leurs noms redoutables, Urso, Radelgis et sa femme Carertrude.

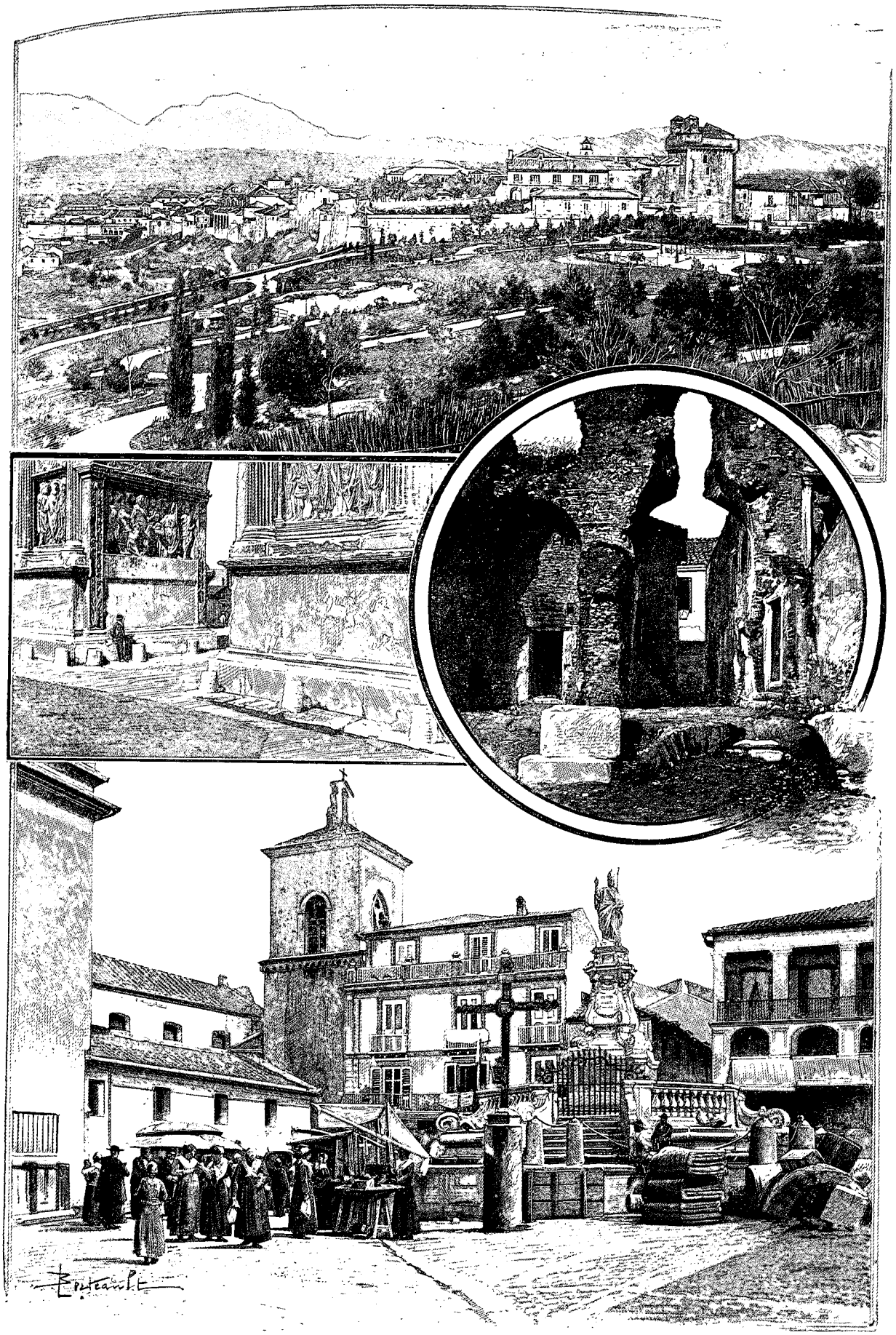
Toute bâtie qu'elle est en morceaux de ruines et en pierres tombales, la cathédrale a pourtant un type local nettement caractérisé par les arcatures aveugles et les losanges dessinés en creux sur la paroi. Nous retrouverons en Pouille des édifices de la même famille, et nous pourrons alors en chercher les ancêtres. Nous reverrons ces monstres qui s'avancent au-dessus du couronnement, sans faire office de gargouilles. Quel était le maître Roger qui, suivant l'inscription de la porte de droite, a réuni en un tout des matériaux si divers, et qui a sculpté le superbe portail du centre? On ne sait, et il faut le regretter, car sa sculpture énergique et grasse, moitié antique, moitié byzantine, n'est pas d'un ouvrier vulgaire. C'est ce portail qui sert de cadre aux fameuses portes de bronze, qui sont citées partout, et que bien peu d'artistes ou de curieux sont venus étudier. Elles sont couvertes de reliefs qui représentent des scènes de la vie du Christ, un pape, malheureusement inconnu, et tous les évêques suffragants de l'archevêque de Bénévent.



PONT ROMAIN PRÈS DE BÉNÉVENT. — DESSIN DE BOUDIER.

L'intérieur de l'église a mortellement souffert des tremblements de terre et des restaurations. Mais il contient ses joyaux d'art, comme la façade a ses portes : ce sont deux ambons d'un travail fantaisiste et singulier, signés en 1311 par un sculpteur de Monteforte, près Bénévent, appelé Nicolas, qui s'est représenté sur une de ses œuvres au pied d'un crucifix. Ils sont les derniers en date de ces meubles d'église, revêtus de mosaïques aux arabesques siciliennes, dont le prototype dans l'Italie méridionale avait été la chaire de Salerne.

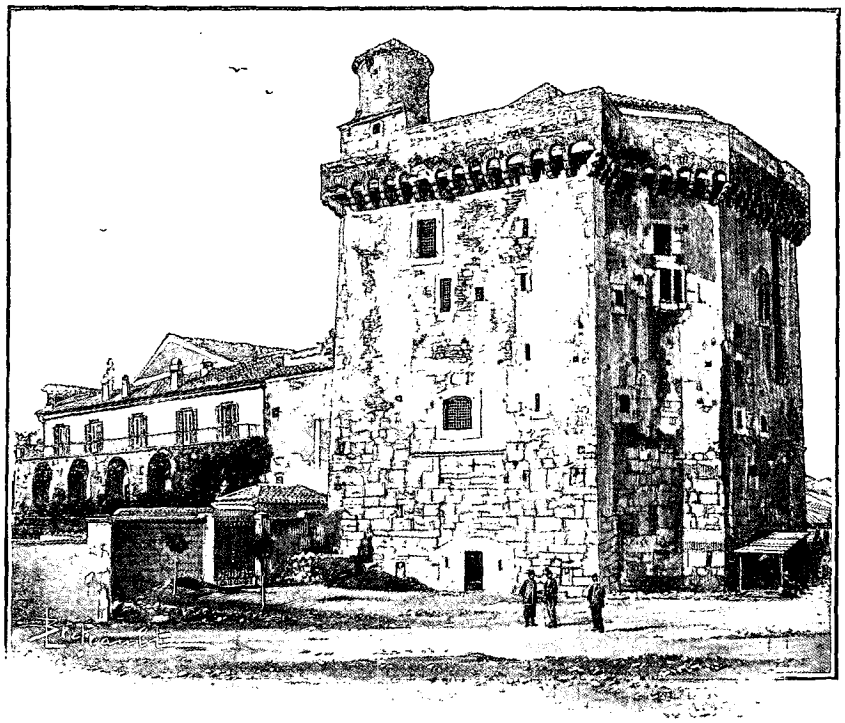
En sortant de la cathédrale par une porte latérale de gauche, on tombe sur la petite place de l'archevêché, qui est aussi la place du Marché. Le palais de l'archevêque est dentelé de créneaux baroques ; au centre de la place est une fontaine rocaille surmontée de la statue de Benoît XIII : tout un décor du XVIIIe siècle que ne



VUE GÉNÉRALE DE BÉNÉVENT, SOUS L'ARC DE TRIOMPHE. PLACE DE L'ARCHEVÊCHÉ. L'AMPHITHÉATRE ROMAIN. — DESSINS DE BERTEAULT.

déparent pas les manteaux bruns des paysans et les fichus rouges des femmes. Nous reprenons le Corso pour le monter jusqu'à la forteresse qui, depuis le XIVe siècle, occupe le point culminant de Bénévent. Bientôt nous nous arrêtons sur une place déserte, où l'on voit une fontaine, un campanile et une église basse. Ici nous sommes sortis de la ville romaine qui ne gravissait pas la colline (les fouilles l'ont prouvé surabondamment); nous nous trouvons dans la ville lombarde. L'église que nous voyons était une annexe du palais ducal. Elle fut fondée au VIIIe siècle par Adelgis, le Charlemagne des Lombards, en l'honneur de la Sainte Sagesse du Verbe, et c'est pourquoi on l'appelle Santa Sofia. Monument très bizarre en forme de rotonde, avec deux cercles concentriques de colonnes antiques à chapiteaux antiques. A l'église tient un cloître délicieux, aux arcades presque moresques, où l'on retrouve sous des chapiteaux triangulaires du XIIe siècle tout couverts de monstres, de pauvres chapiteaux informes du temps des Lombards. On entend bourdonner tout autour de ce cloître une école d'enfants, tenue par les frères de la Doctrine chrétienne. Et voilà ce qui reste, avec les épitaphes de la cathédrale, du luxe barbare de ces ducs très puissants dont l'un disait orgueilleusement : « Si la montagne de Montevergine était d'argent massif, je la dépenserais en trois jours ». Leur souvenir se perpétua seulement dans la tradition populaire. Longtemps les enfants de Bénévent se montrèrent un noyer très vieux qui avait été l'arbre sacré des Longobards, encore païens, et que ceux-ci avaient continué de vénérer quand saint Romuald et saint Barbatus les avaient convertis par l'entremise d'une autre Clotilde, la duchesse Théodorata. Le moyen âge crut que le noyer servait de rendez-vous aux sorcières et aux stryges qui y menaient leur sabbat avec le « roi des démons »... Et en pleine Renaissance, un érudit napolitain consacra tout un traité aux « effets magiques du noyer de Bénévent ».

Encore quelques pas et nous arrivons devant la forteresse commencée en 1321 par le pape Jean XXII : un souvenir des papes d'Avignon. C'est un donjon rectangulaire dont les murailles sont pleines de sculptures antiques en morceaux. Ici la ville s'arrête et l'on entre dans un jardin public, comme les Italiens depuis quelques années se sont ingéniés à en créer sur les terres les plus ingrates, près des villes les plus éteintes. Il y a de beaux massifs, des allées coquettes, un peu d'eau. La vue s'étend au loin sur la plaine sillonnée par les fleuves et par les chemins de fer qui se croisent devant la vieille cité, sans réussir à y rapporter comme les voies antiques le commerce et la vie. Nous avons devant nous, vers le Nord, les champs où s'est livrée la fameuse bataille qui donna la moitié de l'Italie à une dynastie française. Comment mieux terminer cette journée où nous avons traversé tant de siècles qu'en descendant vers la plaine historique? Nous demandons donc au compagnon qui a voulu nous suivre jusqu'ici le chemin et le pont qu'il faut prendre pour aller au champ de bataille, au « champ des roses », comme on l'appelait au temps des Angevins. Notre guide l'appelle encore ainsi, *il Campo rosino*. Nous nous laissons accompagner par lui le long d'un vieux quartier jusqu'au Ponte Fratto, et là nous prenons congé de lui, avec force poignées de main et protestations d'amitié, pour pouvoir librement rassembler nos trop rares souvenirs, en prenant le terrain pour carte.

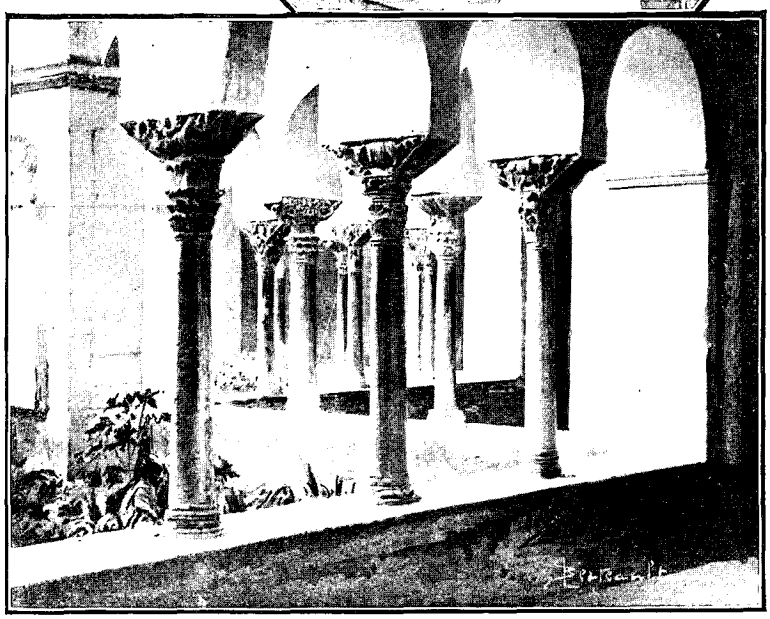


CHÂTEAU DU PAPE JEAN XXII, A BÉNÉVENT. — DESSIN DE BERTEAULT.

Les troupes de Manfred étaient sorties de Bénévent pour se déployer vers l'Ouest jusqu'au confluent du Calore et du Sabato. L'armée de Charles Ier, plus nombreuse, s'était étendue dans la plaine, au sortir des défilés qu'elle avait traversés en suivant l'ancienne Voie Latine, depuis le mont Cassin, par Cajazzo et Telese. Le champ de bataille est classique, comme pour les antiques duels de peuples; un fleuve, le Calore, sépare les deux armées, et les hautes montagnes sont les barrières du champ clos. Ni retraite, ni fuite, car pour l'un comme pour l'autre des deux rivaux, la défaite entraînera la défection générale. C'est en une journée que devait se jouer cet enjeu

magnifique, le royaume de Sicile. Mais il ne s'agissait pas de décider seulement qui demain serait maître de Naples, de Foggia et de Palerme. Le sort même de Rome était peut-être mis en balance à Bénévent, et le pape livrait avec l'épée de Charles d'Anjou une bataille suprême, sous les murs de la ville papale.

Les vieux chroniqueurs italiens ont décrit les deux armées qui se mesuraient du regard. D'un côté le frère de saint Louis. Il a pris à Rome la couronne qu'il vient revendiquer, et si le pape n est pas venu le sacrer en personne, c'est qu'il avait peur d'être poursuivi du Latran à Saint-Pierre par la meute de ses créanciers. Le camp français est plein de moines qui confessent les chevaliers tout armés et qui lancent l'anathème au nom du vicaire de Dieu contre le fils de l'Antechrist. Manfred est un jeune homme qui combat pour la vie, dont il a joui en artiste : on se souviendra longtemps après sa mort à Florence, et c'est Villani qui le dit, que le fils de Frédéric II était chanteur et joueur de lyre et qu'il s'habillait de soie verte à l'orientale. Le fort de son armée, c'est la cavalerie allemande et l'infanterie arabe. Les archers de Lucera fourmillaient devant Bénévent, et à l'aube, pendant que tintaient les cloches de la ville, la voix des muezzins s'élevait dans le camp appelant les musulmans à la prière. Certes, les Français qui combattirent là purent croire qu'ils étaient à la Croisade.



UN COIN DU CLOÎTRE DE SANTA SOFIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Ce dut être une journée froide comme cette claire journée de mars qui finit, celle du 26 février 1266. Les sommets étaient, comme aujourd'hui, neigeux. La terre, qui but le sang des plus braves, le champ des roses rouges est maintenant semé de tabac, le meilleur tabac, assure-t-on, qui soit dans toute la Napolitaine. Mais, par-dessus les plantations régulières, il passe avec le vent du soir un souffle d'épopée, et les tercets de Dante qui, par lambeaux, nous reviennent à la mémoire, semblent sonner à travers la plaine jusqu'aux montagnes. Quand le corps de Manfred fut retrouvé sous les cadavres déjà défigurés, trois jours après la bataille, il fut enterré au bord du Calore, près d'un pont romain, et les soldats de l'armée victorieuse défilèrent devant la fosse, chacun y jetant sa pierre, comme eussent fait des Germains sur le tombeau d'un chef barbare. Le corps du vaincu resta là, sous la garde des lourdes pierres :

Sotto la guardia della grave mora...

Mais le pape ne souffrit pas que la terre d'Eglise continuât de porter le tumulus du roi mis au ban de l'Eglise. Clément IV envoya l'archevêque de Cosenza pour mettre à nu les restes de Manfred, les porter hors du territoire de Bénévent et les enfouir de nuit, sans pompe et sans torches :

A lume spento.

Cette fois, la sépulture où reposa enfin l'excommunié était si bien perdue, qu'on ne sait pas même quel est ce fleuve, le Verde, auprès duquel fut creusée la fosse, et que nomme le poète. Mais au prince que Rome avait poursuivi jusque dans la mort, « Celui qui volontiers pardonne » devait remettre ses péchés. Dante reconnut Manfred errant devant le Purgatoire, blond et beau, noble de visage et tendre de cœur, comme il était dans sa vie, et le fantôme chargea le poète de demander des prières à sa fille, la belle Constance, pour que le Juge éternel daignât lever avant le terme fixé l'arrêt qui fermait encore au condamné l'accès du lieu de souffrance et de purification.

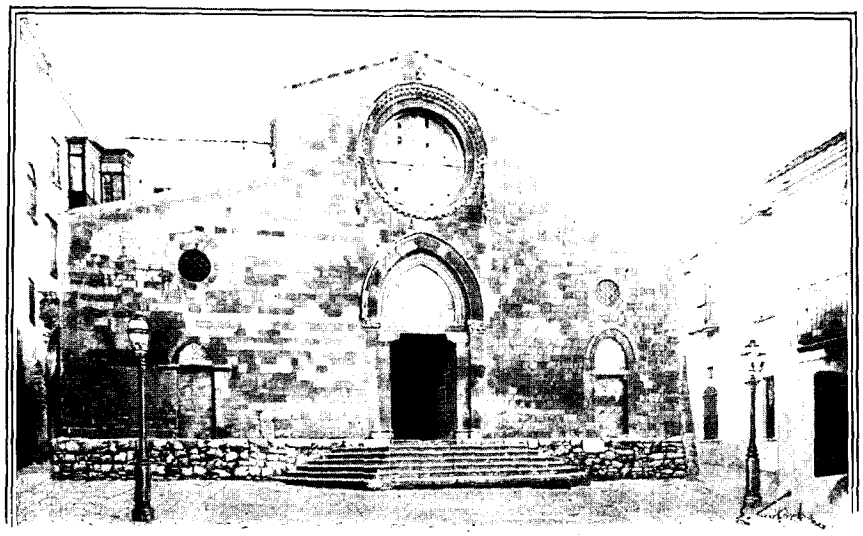
Nous sommes contraints de prendre une journée entière pour l'excursion d'Ariano, vu la rareté des trains de la ligne de Foggia. C'est un pèlerinage que nous tentons. La place forte qui avait été l'un des premiers comtés normands fut donnée par Charles II d'Anjou à l'un de ses fidèles provençaux, Ermengard de Sabran, et possédée après la mort de celui-ci par son fils Eléazar, qui a été compté parmi les membres les plus illustres du tiers ordre de Saint François. Il était riche en domaines et en biens, et hautement estimé dans les armes et dans les conseils. Mais il fut pris du désir d'une vie plus parfaite. Quand, jeune encore, il eut épousé une noble et riche demoiselle de Marseille, Delphine du Puy, tous deux s'unirent pour pratiquer en commun l'humilité et la chasteté, et vécurent ensemble comme frère et sœur. Saint Elzéar et la bienheureuse Delphine ont complété ainsi cette lignée de saints que la maison d'Anjou donna en exemple au royaume de Naples : le sage roi Robert, la pieuse reine Sancia, et le fils de Charles II, saint Louis, évêque de Toulouse.

Il faut, pour gagner Ariano, monter jusqu'au seuil qui sépare les versants des deux mers. La voie ferrée suit le tracé d'une voie romaine. Le train s'engage dans la vallée du Miscano, parmi des champs encaissés entre des mamelons broussailleux. On voit bien les cultures, mais pas une habitation; les rares villages sont loin de la vallée, sur les hauteurs. Des troupes de femmes, militairement alignées, sont occupées à fouir la terre avec des houes, sous la surveillance d'un *fattore*, armé et botté comme un négrier parmi ses esclaves. A mesure que le train monte en serpentant comme le torrent, les pentes deviennent de plus en plus dénudées et tristes.

Nous trouvons à la station d'Ariano une diligence qui nous emmène cahin-caha vers la ville, en gravissant péniblement une route neuve. Au bout d'une petite heure, la citadelle apparaît, et il faut une autre heure pour atteindre les maisons les plus basses.

Ariano est plantée à 800 mètres d'altitude, au point culminant de cet Apennin médiocre, suite de plateaux plutôt que chaîne de montagnes, qui rejoint les massifs des Abruzzes aux massifs de la Basilicate. De la citadelle, on commandait toutes les hauteurs, des croupes arrondies et jaunâtres, et les vallées, celles qui se creusent vers la Campanie et celles qui s'élargissent vers les Pouilles. La citadelle regarde vers Foggia et vers l'Adriatique, et la ville est officiellement nommée Ariano di Puglia.

La forteresse qui veillait sur la route la plus importante du royaume de Sicile n'est plus qu'une masse écroulée et enfouie sous les herbes, entre quatre tours épaisses réduites à un informe amas de pierres. La ville a été entièrement ruinée, comme tant d'autres, par le tremblement de terre de 1456. La cathédrale elle-même n'a pas conservé une pierre qui puisse rappeler les Sabran. Nous nous consolons, il est vrai, en écoutant les histoires de l'aubergiste qui nous cuisine un déjeuner passable. C'est près d'Ariano qu'a été tué le dernier chef de bande authentique des provinces méridionales, en 1880. Il s'appelait Manso. Quand il fut enfin surpris par les carabiniers, il accepta le combat. Blessé, voyant ses gens tomber l'un après l'autre, il avala les quelques pièces d'or qu'il avait en poche et se brûla la cervelle.



CATHÉDRALE DE BOVINO. — DESSIN DE GOTORBE.

Pendant le déjeuner, la petite salle de l'auberge s'emplit peu à peu de notables qui viennent voir les étrangers. « Saviez-vous, messieurs, nous dit un adjoint au maire, que nous avons ici des Françaises pour faire l'école communale ? » Comment ? Nous qui croyions être les premiers de notre pays à monter jusqu'à ce nid d'aigle, au moins depuis Charles VIII ? Nous nous trompions. Il existe à Ariano, et aussi, près de là, à Mirabella Eclano, autrefois une étape de la via Appia, des Sœurs de Saint-Vincent de Paul françaises qui apprennent à lire aux petits Italiens. Vous pensez si nous avons couru saluer la Mère supérieure ! C'était une bonne vieille qui parlait avec un accent bizarre, moitié italien, moitié marseillais. Depuis nous avons rencontré bien d'autres communautés françaises, servant dans les écoles ou dans les hôpitaux, à Molfetta, même à Bari. Elles ont été appelées là sous les Bourbons, au milieu du siècle, et elles se renouvellent encore à chaque mort. Nous avons connu aussi les Petites Sœurs des Pauvres à Naples,

gouvernant avec une autorité faite de douceur leurs vieux lazzaroni : presque toutes étaient Françaises. Françaises aussi les Petites Sœurs de Messine qui vinrent quêter à bord de notre vapeur. Certes, la terre italienne n'est pas plus pauvre de dévouement qu'elle ne l'a été d'enthousiasme et d'héroïsme. Mais, après des découvertes comme celle que nous venons de faire à Ariano, ne nous était-il pas permis de penser que la France est bien la patrie et comme la métropole de la charité? Nous n'avions pas perdu notre journée en visitant la comté d'Eléazar de Sabran: où nous allions chercher le souvenir de deux saints français, nous avions retrouvé des Françaises qui étaient des saintes.

CATHÉDRALE DE FOGGIA. — DESSIN DE MIGNON.

Le lendemain, après une seconde nuit passée à Bénévent, nous reprenons le même train que la veille, pour nous arrêter cette fois à Bovino et arriver le soir à Foggia. Aussitôt après la station d'Ariano, le train s'engage dans un tunnel, et continue à monter en soufflant, puis au milieu de l'obscurité il se met à rouler sur une descente. A la sortie du tunnel, nous voyons à notre droite un torrent, déjà puissant, descendre par bonds dans la directoin de l'Adriatique : c'est le Cervaro, dont nous suivons la courte vallée jusqu'à Bovino.

Il faut une bonne heure, en diligence, pour atteindre, sur sa colline menaçante, ce fameux pays de brigands. C'est maintenant un gros bourg bien triste et bien sage, qui a une cathédrale et un évêque. Nous avons rendu visite à l'une et à l'autre.

La façade de la cathédrale, inégale et déjetée, n'a d'autre intérêt que d'avoir été bâtie au XIVe siècle, par un architecte local, Oddone de Lucera. L'intérieur, misérablement délabré, conserve encore, avec des colonnes antiques, des fragments de sculpture du Xe siècle. C'est dans l'église qu'un petit abbé, à mine effrontée, vint nous avertir que « Son Excellence » serait heureuse de nous voir. Il faut, pour atteindre le salon du palais épiscopal, traverser une cuisine où pendent des jambons et des quartiers de lard. Un prêtre, vêtu d'une soutane élimée et assis dans un fauteuil déteint, se lève pour nous souhaiter la bienvenue : c'est l'évêque. L'audience se passe en souvenirs d'histoire locale et en doléances, car l'évêque de Bovino a beau pleurer misère, le ministère n'envoie rien pour la restauration de la pauvre cathédrale. Nous lui promettons, pour l'apaiser, d'intervenir auprès de nos amis de Rome, et nous partons, avec un des caudataires du prélat, pour visiter le « château ». C'est une construction du XVIIe siècle, assez pompeuse, qui fut élevée par les Guevarra : car Bovino a gardé le souvenir des Espagnols venus avec les rois d'Aragon, si Ariano a perdu la trace d'Eléazar de Sabran. On voit dans un salon quelques tableaux de famille, entre autres une grande toile dans le genre d'Angelica Kauffmann : le petit roi Charles III de Bourbon jouant avec des enfants de la famille Guevarra, dans le jardin royal de Caserte.

Nous redescendons vers le chemin de fer en compagnie d'un commis voyageur qui a passé plusieurs années dans la République Argentine, et qui regrette d'en être revenu. Là-bas au moins on peut, nous dit-il,

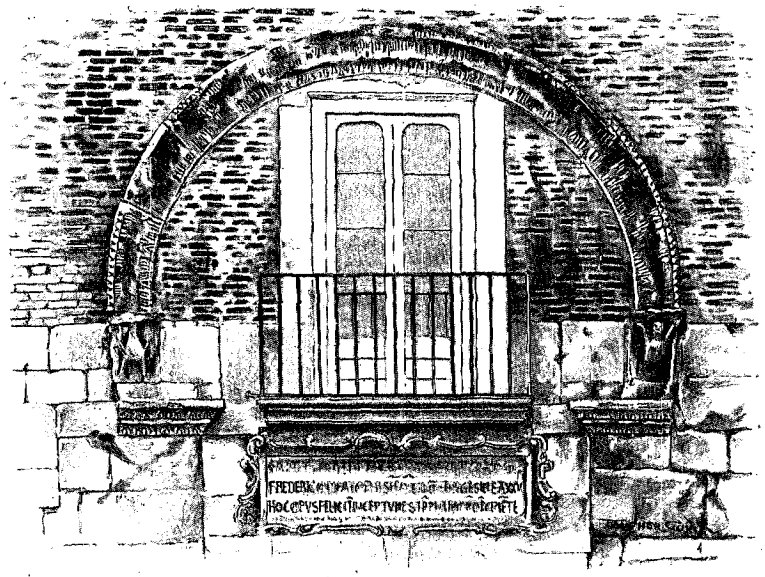
gagner sa vie. Nous voyons les dernières ondulations des plateaux se perdre dans la grande plaine, unie et verte comme l'Adriatique qui la borde de son ruban mince. Entre la plaine et la mer, le Gargano s'élève massif et abrupt; d'où nous sommes, on peut douter si la montagne est une presqu'île ou encore une île. Plus près de l'Apennin, une éminence légère fait tache sur la monotonie du sol à peine ondulé. C'est Lucera et la citadelle des Sarrazins qui, avec son enceinte tourelée bâtie au bord d'une colline tombant à pic dans la plaine, prend la silhouette d'un monstrueux vaisseau de guerre, qui serait échoué là, rasé comme un ponton et l'éperon enfoncé en terre.

Le chemin de fer entre droit dans la plaine et court parmi les landes coupées de champs de blé. Les gens qui partagent notre compartiment se pressent à la portière et semblent se montrer dans le désert un spectacle curieux. Nous regardons comme eux, et nous voyons un oiseau de proie, petit et fin, un faucon, à ce qu'il semble, qui suit éperdûment le train, tantôt au-dessus des wagons, tantôt frôlant les portières, de si près que l'on distingue son œil jaune qui fixe les herbes. Un brigadier de carabiniers, habitué du trajet, nous explique cette course folle qu'il observe plusieurs fois par semaine. Le faucon s'est aperçu que le vent du train emportait et étourdissait les petits oiseaux qui se trouvaient près de la voie : lui, fort de ses longues ailes, suit le tourbillon et le fend tout à coup pour tomber sur quelque pauvret palpitant et paralysé. Le seul train, paraît-il, derrière lequel il part en chasse est celui de 5 heures après-midi, 17 heures comme on dit sur l'horaire, le plus rapide de la journée. L'oiseau y vient chaque soir, un peu après la station de Bovino, et dès qu'il arrive à Giardinetto il file vers la montagne, souvent avec une proie. Exemple curieux et peut-être rarement observé d'un instinct animal qui a su profiter d'une invention humaine. Qu'auraient pensé notre Descartes et son contradicteur, le bon La Fontaine, de l'ingénieux faucon de Capitanate? Et qu'en penseront les naturalistes, s'il en est un qui recueille cette observation? L'oiseau qui a eu cette inspiration singulière transmettra-t-il son habitude à d'autres, et aura-t-on à classer dans quelques centaines d'années une espèce nouvelle des montagnes d'Italie, le faucon des chemins de fer, *falco ferroviarius*?...

Foggia. Une grande gare pareille à toutes les grandes gares, avec un grand hall vitré et un grand buffet miroitant. La ville a repris aujourd'hui une importance comme nœud de chemins de fer. Deux grandes lignes s'y coupent: celle de Bologne à Gallipoli, qui conduit les voyageurs anglais à Brindisi, d'où part la malle des Indes ; et la ligne que nous avons suivie depuis Bénévent : celle qui rejoint Naples aux Pouilles.

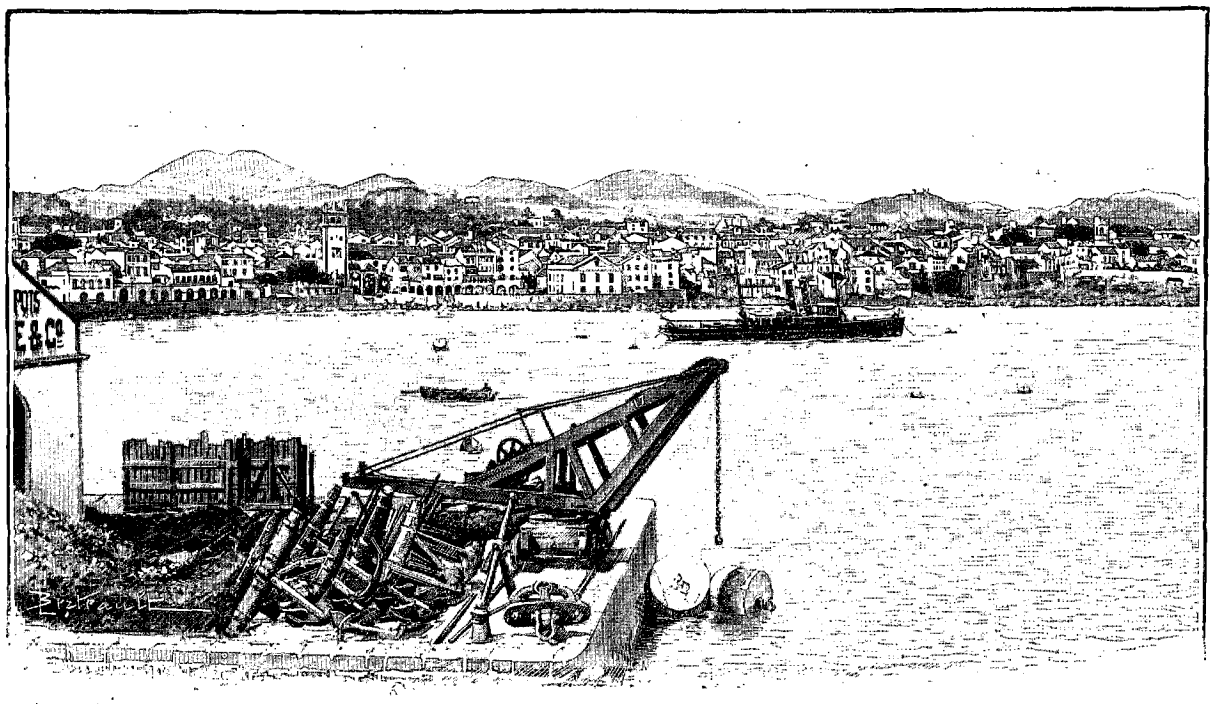
Nous entrons en ville par une allée très large plantée d'arbres décrépits. Le jour décline; une cendre de tristesse et d'ennui semble pleuvoir sur tout ce qu'on voit, et en face d'un grand boulevard bordé de constructions neuves, le jardin public montre ses verdures assombries à travers une colonnade d'un dorique glacé, qui semble l'entrée funèbre d'un Campo Santo.

(A suivre.) E. BERTAUX ET G. YVER.



UN ARC DU PALAIS DE FRÉDÉRIC II, À FOGGIA. — DESSIN DE FAUCHER GUDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE DU PORT DE PONTA DELGADA (PAGE 628). — DESSIN DE BERTEAULT.

AUX ILES AÇORES[1].

PAR M. PIERRE D'ESPAGNAT.

(Les photographies ont été faites par J. RAPOSO, a Ponta-Delgada.)

UNE FEMME DE LA CAMPAGNE.
DESSIN DE J. LAVÉE.

Lorsqu'on quitte l'un des ports de la vieille Europe, Bordeaux, Santander ou Lisbonne, à destination de l'Amérique du Sud, la première terre qui émerge dans l'Ouest, presque sous la même latitude que cette dernière ville, est l'île San Miguel, l'une des Açores.

Fréquemment elle apparaît enveloppée des hautes brumes de la mer. Chateaubriand rappelle, au début de son *Voyage en Amérique* l'impression un peu sauvage qu'il reçut d'une de ses voisines, l'île Graciosa, où il aborda peu de jours après son embarquement à Saint-Malo pour le Nouveau Monde. C'était le 6 mai 1791. Pour la première fois, il foulait un sol étranger : plus tard, il devait y égarer les pas de Chactas.

Il renvoie aussi, pour la description de ces terres perdues, — et ceux que charme la somptueuse tristesse du rêveur breton, s'y attarderont, — à quelques pages qu'il leur consacra dans l'*Essai historique*. A la suite d'un tel guide, n'est-il pas téméraire de conduire de nouveau le lecteur contemporain autour des Açores?

Elles sont nombreuses, ces îles : deux grandes, San Miguel et Terceira; six plus petites, Santa Maria, Graciosa, San Jorje, Pico, Fayal et Flores, et enfin quelques autres — las Formigas notamment — presque infimes, poussière d'archipel, rochers semés en sentinelles avancé es sur l'Océan. Cinq d'entres elles son groupées à des distances réciproques variant de 5 à 50 milles; les trois dernières, Flores dans le Nord-Ouest, San Miguel et Santa Maria au Sud-Est, étirent, en s'éloignant de la constellation principale, la grande ligne oblique des Açores, — comme les crêtes émergées d'une chaîne sous-marine. Elles sont bien, en effet, les pointes, trouant la mer, d'un immense soubassement montagneux, les cônes alignés d'une rangée de volcans jaillis là du fond de l'abîme, comme les soupapes de sûreté de la grande chaudière centrale, prêtes à se rouvrir au premier travail.

Quelques-unes sont en formation, sans doute, dans les ténèbres des gouffres; elles apparaîtront demain; à de récentes époques, deux d'entre elles déjà ont dressé brusquement au-dessus de l'eau leurs têtes de scories

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

et de cendres, que les flots eurent vite fait de ronger et d'engloutir à nouveau, avec le drapeau britannique sur elles, trop hâtivement planté.

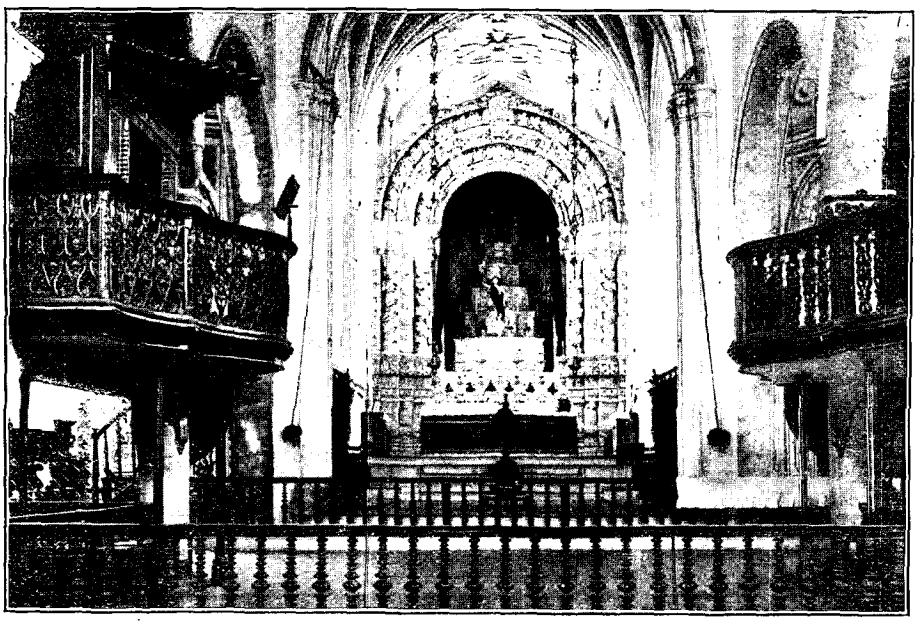
Et ces soupapes de la terre s'apparentent étroitement à celles des Canaries, dont elles continuent sur l'Atlantique le rouge chapelet, par le trait d'union délicieux de Madère.

Faut-il encore rappeler des Açores ce que tout le monde en connaît : qu'elles sont comprises entre 27° et 30° 4′ de longitude Ouest et 36° 50 et 39° 45′ de latitude Nord ; qu'elles furent découvertes, on ne sait trop par qui, en 1433 ; que, depuis, elles demeurèrent fleurons fidèles de la couronne de Bragance, terres heureuses et sans histoire ; qu'elles sont le centre, scientifiquement guetté, de fréquentes et redoutables perturbations atmosphériques ; que, sur leurs côtes, viennent souvent mourir les cyclones trop célèbres de la mer des Antilles?

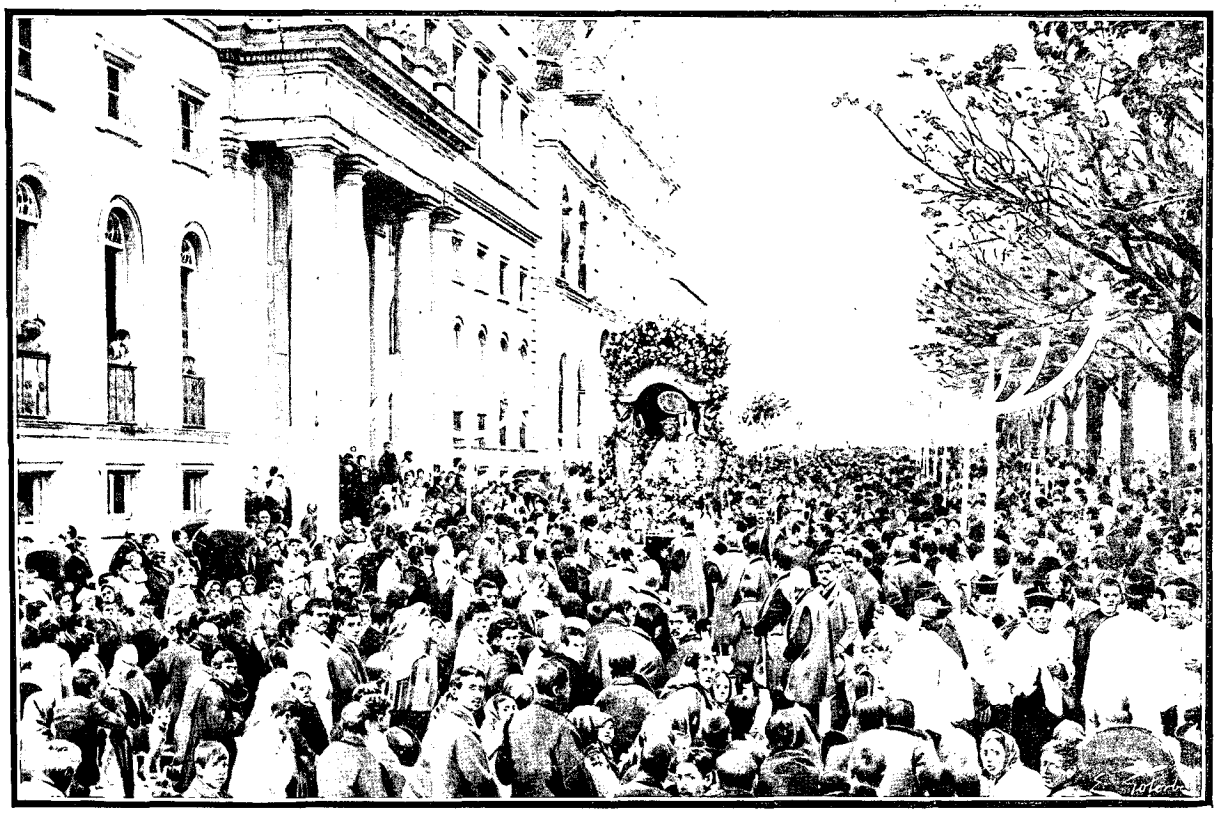
Un service régulier de vapeurs les relie à la mère patrie. L'*Açor* et le *Funchal*, partant de Lisbonne le 5 et le 20 de chaque mois, avec escale à Madère, les desservent successivement, de Santa Maria à Flores et *vice versa*. Quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et octobre, la même ligne — l'*Empreza insulana de navegaçao* — accorde un arrêt supplémentaire à la petite île de Corvo.

Des villes, d'ailleurs, de véritables villes, ont poussé sur ces roches ferrugineuses ; une végétation d'hommes, robuste et drue, tout entière importée par la conquête, mais qui a gratté avec courage la surface des alluvions et des laves, y a cultivé le léger humus dont elle sait vivre. Ponta Delgada, capitale de l'île San Miguel, avec ses 25 000 habitants, accuse la vitalité de cette race laborieuse et frugale. Un peu moins importante, Flores, dans l'île du même nom, tient encore un rang important par son commerce et sa population. Puis, ce sont, en ordre de valeur décroissante, Angra, dans l'île de Terceira, Santa Cruz, dans celle de Graciosa ; Villa de Vellas, capitale de San Jorje ; Lages, dans celle de Pico ; Horta, dans celle de Fayal. La France entretient un agent consulaire à Ponta Delgada. Cet aimable fonctionnaire paraît être, au reste, à peu près le seul de nos compatriotes établi dans ces îles. Les Anglais et les Allemands y forment, par contre, de petites colonies. Ce sont, pour la plus grande partie, des commerçants, des poitrinaires attirés là par la douceur du climat atlantique, et, de temps à autre, des touristes aux guêtres blanches, à l'alpenstock conquérant, charriés par le bateau de Madère et qui viennent pousser, au nom du Bædeker, cette pointe extrême sur les derniers rochers portant le nom d'Europe.

Un savant, M. Fouqué, a écrit l'histoire géologique des Açores. Il y en a peu d'aussi intéressantes. Elle était faite pour tenter en lui l'ingénieux et patient monographe des révolutions du sol. Sans doute, toutes ces émersions de cratères aujourd'hui éteints ne furent pas simultanées. Certaines éruptions se prolongèrent, à n'en pas douter, fort longtemps ; d'autres perdirent en durée ce qu'elles dépensèrent en violence. Quelques-unes dispersèrent les matériaux vomis, démolirent même leur cône d'éruption ; et plusieurs, au contraire, le surélevèrent considérablement, en accumulant les débris autour de la cheminée centrale. Certaines, enfin, ne rejetèrent que des cendres, des ponces, des silices très légères, tandis que d'autres, épanchant des torrents de roches fondues, en superposèrent les coulées pour former un bloc, une masse presque indestructible. De là des différences considérables dans la hauteur respective, la largeur, l'aspect général actuel de ces volcans assoupis : variations dans les altitudes, allant de 400 à 2 800 mètres, hauteur culminante atteinte par le cône de Pico ; variations dans l'évasement de ces mêmes coupes, avec, ici, des diamètres relativement exigus, et là des dimensions circulaires formidables, comme au double cratère aujourd'hui rempli par le lac des Sept Villes et qui mesure plus d'une lieue d'un de ses bords à l'autre.



ÉGLISE DE MATRIZ À PONTA DELGADA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UNE PROCESSION À PONTA DELGADA. — DESSIN DE GOTORBE.

La particularité qui frappe, invariablement, dans les failles et les éboulements provoqués par les pluies au flanc de ces montagnes, est la superposition absolument régulière, au sommet de la formation, d'un nombre incalculable de petites stratifications de physionomie, de cohésion et de matériaux différents. Il est aisé d'y lire, comme en une épopée grandiose, au long des parois un peu hautes, le récit, écrit par la nature même, des drames et des bouleversements sans témoin dont ce coin du globe fut le théâtre dans les âges tertiaires. Entre deux bancs principaux de ponces pulvérisées et de menus débris laviques, de grandes strates calcaires apparaissent, régulièrement déposées, révélant le calme des fonds de la mer après une première éruption et en attendant une seconde. Deux fois, au moins, les Açores durent émerger de l'Atlantique, pour y sombrer à nouveau; deux fois la torche sortit de l'eau, secoua ses flammes et s'engloutit, puis souleva de nouveau la nappe d'azur. Qui sait si Atlantide effondrée dans la nuit des mêmes âges ne reparaîtra pas, elle aussi, un jour, ramenant à la lumière, sous un ciel aussi bleu, ses ruines et ses palais étonnés du soleil?...

J'avoue que je viens de passer quelques heures paresseuses bien exquises dans la contemplation de cette mer Ténébreuse — les anciens qui l'appelèrent ainsi en connaissaient les tempêtes. — Après le ballottement des glauques vagues de Gascogne, il n'y a pas d'autres délices que le recueillement de la pensée devant cette douceur bleue étalée là, immense et calme à l'infini, au devant du pâle horizon. Etendu sur le tapis de graminées roses dont se couvre la roche ignée, je reçois de tant de lointain une indéfinissable rumeur; un soleil tiède et rayonnant sans morsure tombe, presque perpendiculaire. A droite et à gauche, l'île de San Miguel, qui m'héberge aujourd'hui, descend doucement, en longues croupes rousses et vertes, sous l'Océan plein de sommeil, et là-bas, tout là-bas, dans un recul que l'imagination prolonge peut-être au delà de la réalité, je crois voir se lever la silhouette, la chimère toute bleuâtre, toute mourante, d'une autre île — Santa Maria!

Quand le temps est bien clair, les navigateurs aperçoivent de très loin cette île San Miguel. Elle est haute, en dos d'âne, comme une cime de montagne émoussée par les éruptions et les tempêtes. A quarante milles elle se dresse déjà, puissante et triste, violâtre et menaçante, telle qu'un Sinaï coupé à mi-hauteur par les cirrus sans fin flottant dans la lumière du ciel. Bientôt, à l'approche, les côtes se précisent. L'on s'aperçoit alors que tout ce flanc oriental de l'île, si majestueusement désolé, surplombe presque la mer, à pic effroyablement. Une à une, les arêtes de cette haute pente sortent de la vapeur; à leur sommet, les croupes de la montagne, tranchées net, dessinent d'immenses arceaux d'un vert un peu roux, et des oiseaux noirs, minuscules dans l'éloignement, tournoient avec une lenteur encore appesantie par la distance, sur le bleu fatigué du ciel ou contre l'immense mur rougeâtre de ces rochers.

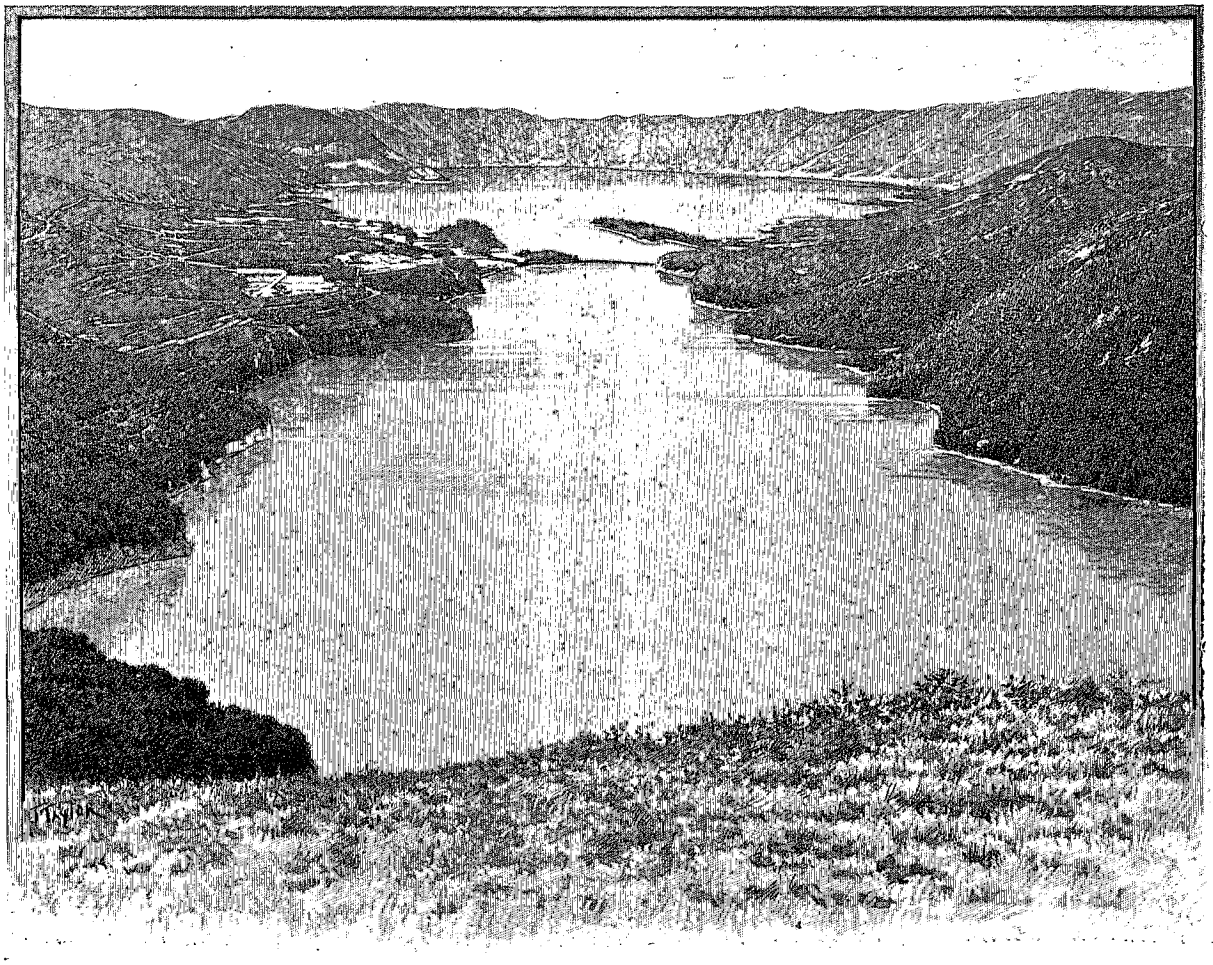
Pourtant, à mesure que l'on avance, elles perdent leur aspect de falaises, ces gigantesques parois déclives. Ce ne sont plus les éboulements calcaires à pans raides des côtes de la Manche, les flancs perpendiculaires des collines coupées d'où les rafales et les marées, de temps à autre, détachent sous leur choc quelque colossale aiguille de pierre tendre, quelque obélisque menaçant préalablement isolé par fêlure. L'on sent mieux ici le persistant effort qu'ont dû fournir ces lames souvent furieuses pour user ainsi cette roche dure, l'effritement continu des siècles, grain à grain, à peine perceptible chaque année. Sous ce frottement millénaire, la masse formidable des laves a pris la forme des vagues qui l'ont si infatigablement léchée : de sa base presque accore à son faite déchiré, lentement elle se creusait, s'incurvait sous leur éternelle polissure. Et sa cime aujourd'hui offre un retrait léger sur son pied sensiblement vertical, une chute moelleuse de lignes d'ombre de trois cents mètres en hauteur, sur la minuscule grève où pas un galet n'est resté.

En fuyant vers la pointe ouest de l'île, tous ces abrupts versants s'adoucissent et s'allongent. De la mer on suit encore la ligne des faîtes, qui recule à l'intérieur, mais progressivement s'abaisse. La campagne, la très verte campagne apparaît partout. Au flanc d'innombrables collines remontant du fond des ravins, les petits carrés cultivés se suspendent, s'étirent, se succèdent, déformés en trapèzes, en triangles, selon les perspectives. Les cultures différentes les nuancent du vert cru au jaune très éteint, aux couleurs indéfinissables de sable ou de rouille. Et tous ces champs semés là dans un moutonnement inégal et pittoresque au possible font penser à ces tapis de table qu'on voit en province, dans les communautés très pauvres, faits de myriades de petits morceaux multicolores.

De plus en plus les pentes s'atténuent; un instant on a aperçu la petite ville de Villa Franca disséminée très gaiement, toute blanche, au flanc de deux collines évasées, devant la mer. Maintenant, d'autres maisons isolées, d'autres agrestes campagnes, d'autres agglomérations de modestes villas rustiques apparaissent, surmontées de clochers, de moulins à vent. Une route, étroit lacet de poussière blanche que l'œil suit longtemps, s'enfuit en corniche et descend doucement vers Ponta Delgada encore invisible. Puis un rocher se dresse, brun rougeâtre, déchiqueté, très haut sur la route marine. Il faut décrire un cercle dans le Sud, le tourner, car il s'avance assez loin dans la mer, en éperon massif et farouche d'aspect, battu de lames folles, creusé de cavernes, environné d'oiseaux.

FEMMES DES AÇORES (PAGE 634). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au delà on aperçoit quelques bateaux de plaisance qui évoluent, qui jouent comme de grands poissons argentés sur une rade tranquille. Ils ont chacun trois voiles latines, tombant de trois petits mâts qui leur donnent l'air de vaisseaux véritables en miniature, un aspect inattendu de joujoux dans lesquels des hommes graves seraient assis. La ville est proche à présent et sort en effet presque aussitôt d'un repli de terrain, en amphithéâtre d'un blanc sale au devant d'un large horizon fumeux. C'est Ponta Delgada, capitale de cette île et la ville la plus importante de tout le groupe des Açores. De quoi au juste tire-t-elle son nom, ces cinq syllabes qui signifient « pointe étroite » ? Du saillant assez mince qui s'avance à sa droite et qu'un môle aujourd'hui prolonge, ou de quelque autre particularité connue des premiers découvreurs et disparue depuis eux ? Du reste, la perspective initiale n'en est guère enchanteresse, et les vieilles cités espagnoles qui s'étagent aux flancs de Ténérife ou de la Grande Canarie ont un autre coup d'œil. Une ceinture de rouges laves limite le port très ouvert que défend à peine du côté du Sud la digue largement éventrée par le dernier cyclone. Trois ou quatre steamers marchands dorment à l'ancre dans un coin de ses eaux charbonneuses. Plus loin, c'est l'épave à demi émergée d'un bateau anglais, une vieille carcasse de fer où, toute la journée, les coups des démolisseurs retentissent contre les boulons rouillés; enfin, au delà, les premières maisons se dressent



LE LAC DES SEPT-VILLES (PAGE 632). — DESSIN DE TAYLOR.

avec quelques ruelles étroites débouchant par intervalles pour se perdre à travers un plan confus de bâtisses dans la profondeur devinée de la ville.

La première de ces constructions, celle dont on reçoit tout de suite l'impression de face en posant le pied sur le petit quai, offre l'aspect étrange, absolument exotique en ce lieu, de quelque demeure de la vieille Rhodes, d'une de ces résidences mi-vénitiennes, mi-mauresques, qui se chauffent encore au soleil dans certains ports oubliés de la Méditerranée. Avec ses murs nus, vernissés de faïences à fleurs bleues, ses petites fenêtres originales, ses escaliers descendant à ras de l'eau derrière des colonnes trapues, elle semble attendre toujours le retour du Templier dont l'épée eût traîné jadis sur ses dalles sonores.

A deux pas, un petit arc de triomphe, portant la date et la facture du dix-huitième siècle offre, avec quelques volutes d'une lourde élégance, des écussons vieillots tout rongés d'air marin. Et des couronnes les surmontent, des couronnes royales, en saillie à jour, aux fleurons tombés, bien archaïques elles aussi, mais charmantes et, comme des fleurs très anciennes, incrustées dans la pierre.

Plus loin, c'est le dédale des rues neutres, des places quelconques, aux maigres ombrages, où il ne passe presque jamais de voitures et qui sont pavées de petits morceaux de laves usés par les pas de plusieurs générations. A peine trouverait-on à citer une église encore, d'un luxe intérieur bien douteux, bien faux dans sa profusion d'ors, de bleus tendres et d'argent, que ne rachète guère la façade de mollasse friable, aux niches de saints dégradées par le temps, aux massifs enroulements de pierre!

Dès que l'on a ainsi obtenu de Ponta Delgada une impression d'ensemble, le mieux est assurément d'en sortir, pour respirer d'abord, puis pour goûter le charme très reposant de la campagne à l'extérieur. On monte donc à l'aventure par de tortueuses ruelles, qui ne sont même pas des *calles* espagnoles et où les maisons banales, provinciales, n'offrent pas non plus le type classique, à balcons, à jalousies, de la *casa* canarienne. Ici, le climat, beaucoup plus européen, très hygrométrique, — il pleut deux fois plus qu'à Madère et la température se maintient entre 20° en été et 13° en hiver, — a fait proscrire les terrasses qui donnent tout de suite à ces villes méridionales un air si chaud, si ensoleillé; toutes les demeures sont coiffées uniformément du

*

toit à tuiles plates et brunes dont se surmonte n'importe quel *home* villageois, de Champagne ou de Normandie. Pourtant, la plupart de ces habitations sont peintes de couleurs douces, de rose mourant, de bleu angélique, de jaune pâle ou de violet, et comme tous les contrevents se nuancent, eux aussi, de vert pomme, le tassement de tous ces petits cubes, entrevu d'une certaine hauteur, donne la sensation nette de ces joujoux de villes que les enfants, à Noël, sortent des boîtes de Nuremberg.

Et la promenade la plus exquise au souvenir qu'on puisse faire autour de Ponta Delgada est l'excursion à ce lac des Sept-Villes, qui offre sans doute le plus beau panorama des Açores.

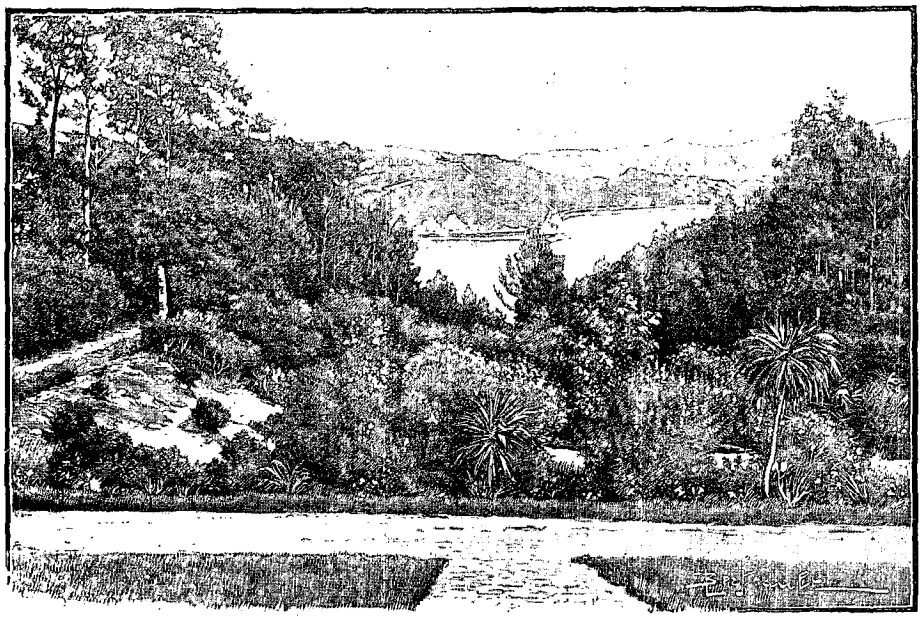
C'est par troupes allègres qu'il est le plus gai de s'y rendre ; l'on oublie ainsi le soleil, les mouches et la poussière ; et quelques aimables compagnons que le hasard des routes m'a donnés ont pensé de même, car trois antiques carrioles, tirées frénétiquement chacune par trois haridelles poudreuses, nous emportent à vive allure, dans la matinée fraîche, vers ce site dont semblent fiers tous les Açoriens.

D'abord, on suit, pendant des kilomètres, de hauts murs continus en pierres sèches, en pierres rougeâtres de scories ou de laves. Et la campagne, de droite et de gauche, se divise à l'infini en damiers gris, découpés par de semblables murailles où se trahit l'âpreté du « tien et du mien » chez le paysan de cette terre. A Quiberon, dans tout le Morbihan, il y a ainsi des espaces immenses tout nus, tout pelés, où rien ne pousse, où pas un être vivant ne passe, et qui sont cependant hachés de petits murs têtus et croulants comme ceux-ci. Alors dans ce coin de pays je retrouve, pour un instant, toute l'échappée de la brande armoricaine.

L'illusion passe vite. Au haut de ces parois, à présent, de vives touffes de maïs s'élancent, des champs entiers d'un vert riche et jaillissant, que ces pierres branlantes étayent à miracle, tiennent suspendus en l'air. Voici même que de gros bouquets d'hortensias tout bleus, d'un bleu de pervenche vraiment inattendu, s'y accrochent à leur tour, se prolongent indéfiniment à leur faîte en corniches éclatantes et fraîches sur ces assises déjetées.

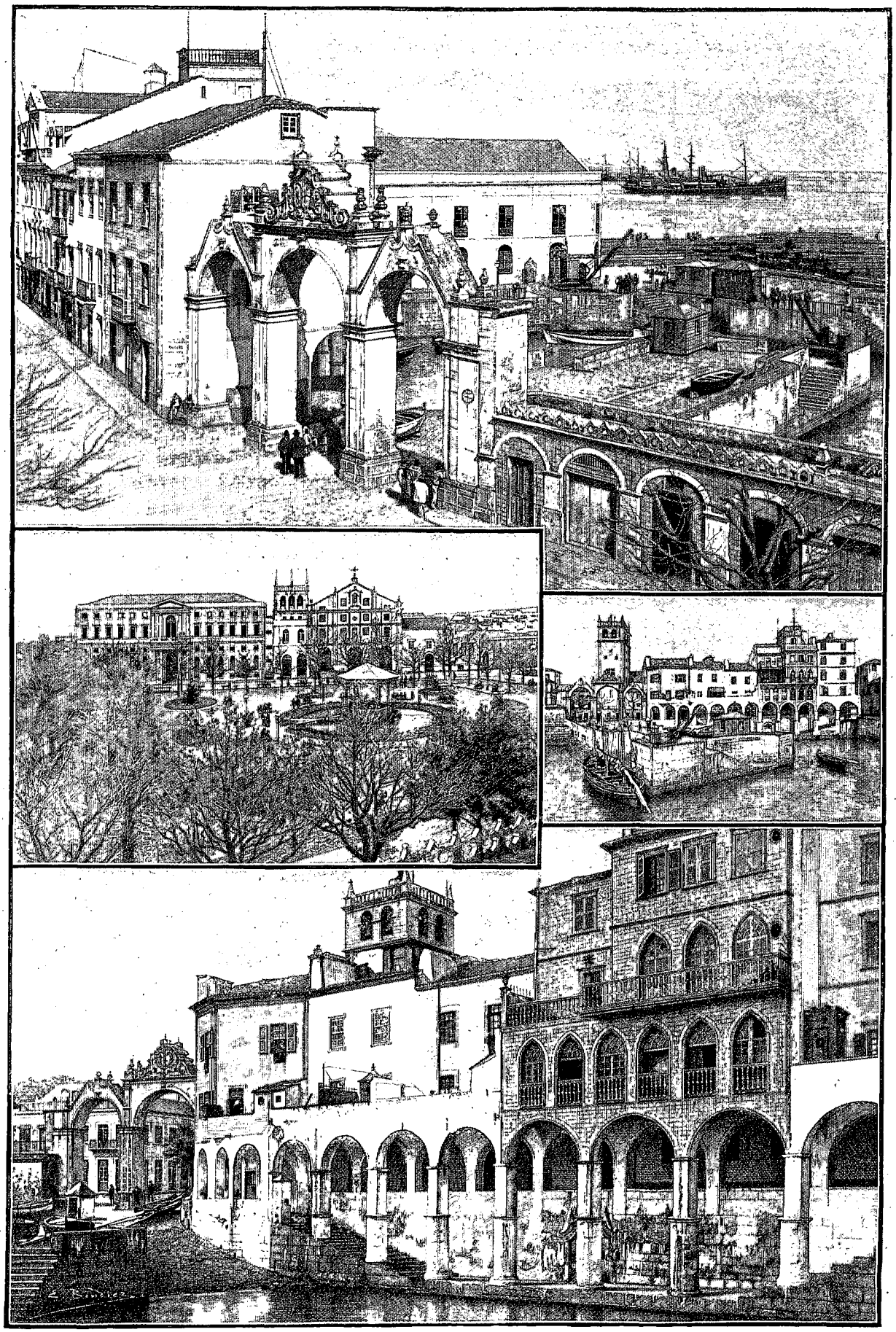
Au delà, enfin, c'est la campagne, la libre campagne un peu sauvage, mais d'où toutes ces divisions jalouses, toutes ces déplaisantes barrières ont disparu. La terre s'accidente, se creuse, se boursoufle. La route décrit aussi de capricants lacets, bondit pareillement, déboule en des crevasses, tourne, cherche une issue, reprend son élan au flanc des montagnes. Toujours la poussière, la poussière rougeâtre qui tourbillonne de ce chemin à fleur de laves ; toujours les mouches ardentes en plein soleil ; et les trois carrioles qui fuient, qui fuient, par toutes les sinuosités de cette route, emportées avec d'affreux cahots, aux jarrets raidis des haridelles.

Sous un grand orme en parasol, tout le monde descend. Et nous enfourchons les mules qui nous attendent là, pour nous permettre, parmi des sentiers resserrés, d'atteindre le but de notre voyage. Pendant une bonne heure encore il faut grimper, patiemment, en file indienne, sur le bord de failles profondes, ou bien le long de raidillons très vifs. De plus en plus la campagne se dénude, les versants que nous gravissons, et qui sont les flancs d'un grand volcan éteint, se redressent ; on n'aperçoit plus un seul arbre ; des pierres roulent sous les pas de nos bêtes, et la mer, avec une lenteur insensible, la mer, immense et pâle, se lève derrière nous, merveilleusement.



LES BORDS DU LAC DE FURNAS (PAGE 632). — DESSIN DE BERTEAULT.

En même temps, toutes les croupes des montagnes qui descendent parallèlement de ces sommets apparaissent à l'infini, dans une profondeur plus grandiose, et plus serrées comme de grands sillons réguliers ; puis ce sont des espaces complètement déserts, complètement sauvages, où notre cavalcade débandée, avec ses taches claires, a l'air toute petite, toute perdue ; l'herbe se tapit davantage encore au ras du sol. Un vent éternel, un



VUES DE PONTA DELGADA : L'ARC DE CAES — L'HÔPITAL ET LA PLACE SAINT-FRANÇOIS — LE QUAI — UNE MAISON DU PORT.
DESSINS DE BOUDIER.

vent plein d'éboulements d'automne, court sur ces hauts ravins. Un dernier effort pour arriver au point culminant de notre excursion, sur l'étroite crête au delà de laquelle s'ouvre brusquement, comme un effrayant précipice, le cratère de l'ancienne fournaise. Et d'ici, réellement, le coup d'œil féerique, comme on nous l'avait dit, tient au delà les promesses qu'on nous en avait faites.

On voit d'abord, tout à l'infini, devant soi, un cirque, dentelant le ciel de falaises qui forment le bord intérieur de la gigantesque coupe. Un lac, un double lac, s'étend tout au fond, d'un beau vert d'émeraude très atténué, très lointain, à peine frôlé çà et là d'imperceptibles rides. Des ombres effilochées, qui sont celles des nuages, le traversent avec une indéfinissable lenteur. D'ici, nous les prenions, dans le premier instant, pour de grands bancs d'herbes marines. Sur les bords de ce lac, tapissant un vaste espace en pente douce à gauche, d'où l'eau continue de se retirer tous les jours vers la dépression centrale de la cuvette, une petite ville toute minuscule et toute blanche se disperse entre des bourrelets de verdure et de petits carrés d'un vert plus ras qui sont des champs cultivés. Plus loin, on aperçoit encore à différents plans, et toujours noyés par le grand éloignement brumeux, d'autres cratères poussés dans le gouffre principal, des cônes secondaires d'éruption greffés sur ses parois intérieures gauches, plus inclinées, celles-là, et des coulées, des stries de laves, des moutonnements d'arbres montant à l'assaut de certaines pentes, des fumées blanches s'élevant on ne sait d'où; et encore, sur le lac, le sillage d'un point où l'on devine un bateau ; sur ses parois accores, la marche en zigzag d'un chevrier qui descend. Entre deux nuages qui semblent d'argent, l'impassible soleil répand toute sa lumière au fond de cet abîme, tandis que, juste au-dessous de lui, seul dans le ciel illimité, comme une tache suspendue, un aigle immobile regarde.

Enfin, me retournant sur l'étroite crête balayée d'un vent perpétuel, j'embrasse d'un seul coup la mer, toute marbrée de zones lumineuses, de zones pâles, dans la hauteur démesurée de l'horizon.

Ce panorama, si paisible aujourd'hui, d'une si lumineuse grandeur, fut le théâtre un jour d'un de ces cataclysmes communs à tous les pays mal assis sur les grandes chaudières terrestres, et aussi d'un terrible sauve-qui-peut humain.

La tradition le rapporte : c'était en 1444. Gonçalo Velho Cabral venait d'abandonner dans l'île, avec quelques maigres ressources, des colons africains perdus là, seuls, sans communications; ces malheureux, errant de ravin en ravin, étaient venus de ce côté, à la recherche d'une terre où l'on pût travailler et vivre. A cette époque, une dense forêt couvrait toutes ces pentes, et du cratère actuel il n'était pas question.

Un jour, un tonnerre épouvantable se fit entendre; la montagne s'ouvrit en vomissant des flammes, les laves roulèrent de tous côtés et des quartiers de roc lancés en gerbe sur tout le pays d'alentour firent croire que le diable était enfermé au fond de la fournaise. Plusieurs des colons périrent. Les autres, terrifiés, s'enfuirent dans les bois de hêtres, où ils vécurent comme des bêtes, n'osant en sortir que longtemps après.

MARCHAND DE FRUITS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

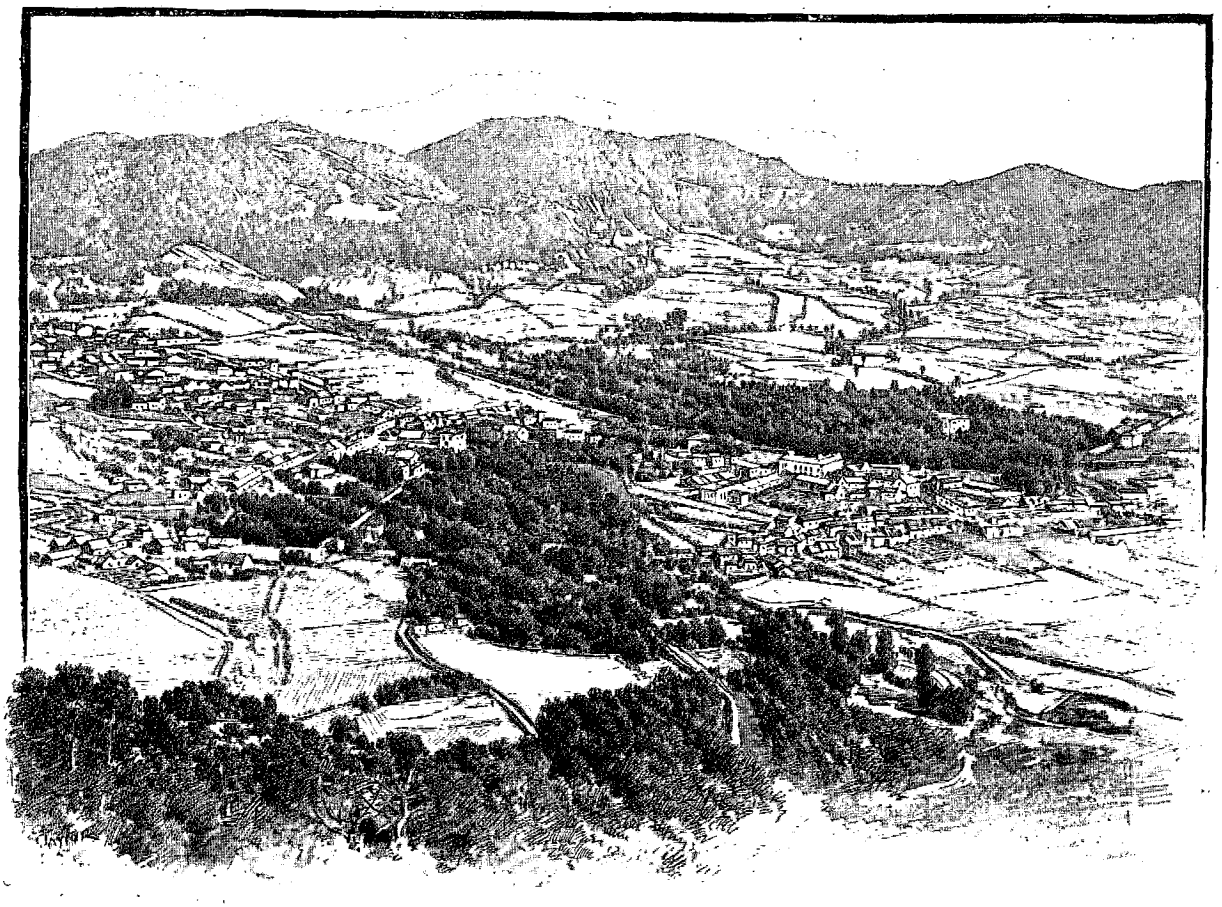
Et aujourd'hui l'on a beau contempler, dans ce trou d'enfer converti en vallée d'églogue, les sept villes blanches qui s'y reposent; il y a sous ces apparences heureuses un je ne sais quoi d'insécurité, comme si l'on pressentait qu'un jour ou l'autre, la scène d'il y a cinq siècles pourrait bien recommencer.....

A l'examiner mieux, ce lac des Sept-Villes — *Lagoa das Siete Cidades* — n'apparaît plus comme un seul cône d'éruption qui serait, il faut l'avouer, de dimensions uniques au monde. On y reconnaît aisément la trace de deux évasements circulaires dont l'un, le plus éloigné et le plus vaste, est le Lagoa Grande, l'autre, qui dort à nos pieds, le Lagoa Azul. Entre ces deux dépressions le faible tirant d'eau — un mètre environ — a permis d'établir, d'une rive à l'autre du lac, une large chaussée de pierre.

Dans une autre zone de ces hautes et poétiques régions, il convient encore d'aller jeter un coup d'œil aux solfatares de Furnas : elles sont perdues dans la montagne, mais juste du côté opposé à ce lac des Sept-Villes, c'est-à-dire presque à l'extrémité orientale de la même île de San Miguel.

Pour s'y rendre, on a de nouveau la joie d'une très pittoresque route et, lorsqu'on approche des hauteurs, de sentiers de chèvres les plus folâtres et les plus gracieux du monde. Par là on peut se rendre, si l'on veut, à Ribeiro Grande, qui est la deuxième ville de cette belle oasis insulaire; et par là aussi les intrépides atteignent le superbe et bleuâtre Pico da Vara, qui est, après le Pico proprement dit, dans l'île du même nom, la plus haute montagne du groupe des Açores.

Mais pour le moment nous n'allons qu'à Furnas, à la vallée morte de l'asphalte et du soufre. Les mêmes



LA VILLE DE FURNAS. — DESSIN DE TAYLOR.

haridelles dans le même tourbillon de mouches, la même rougeâtre poussière soulevée, par leur galop, dans le soleil.

Et puis, au bout d'un certain temps, on voit s'arrondir un site extraordinairement sauvage, un étroit horizon de roches rouges, naguère tourmentées par le feu. Des margelles de puits, disposées çà et là aux orifices naturels des cheminées, laissent s'échapper, dans l'air mort, une continuelle vapeur irrespirable aux végétations d'alentour. Aussi tout le paysage apparaît-il lugubrement pelé, d'une désolation étrange, où, seuls, quelques aloès maladifs se sont entêtés à pousser.

En somme, paysage classique des solfatares. Des fumerolles jaillissant de tous côtés, par petites bouffées blanches, et au milieu, ou presque, les deux sources principales, la *Caldeira* — la Chaudière — et la Bouche d'Enfer, d'aspect farouche, en effet, qui projette avec des bouillonnements intermittents des eaux fumantes et des gaz.

Ces produits d'un grand laboratoire souterrain finissent par se rejoindre en cheminant à travers les scories du sol, et un torrent un peu tragique, naturellement, la Rivière Brûlante — *Ribeiro Quente* — en dévale, tout menaçant, au milieu des rochers.

Des bords de cet infernal ruisseau, toute graminée, toute mousse, si rude et si frugale soit-elle, est encore exclue. Rien que le sol damné, amarante ou noirâtre, qui semble emprunté à la célèbre description de l'Averne.

Les mêmes chemins au retour, dans les teintes des choses et de l'atmosphère décrues par les approches du soir. Une gamme indéfinissable de rose court sur les bruyères couchées. Des lueurs nouvelles se plaquent aux parois des ravins. Et nous rentrons dans notre débandade, un peu fatigués maintenant de l'aller, parmi les grands coups de chapeau des gens de la campagne debout sur leurs portes.

Elles sont décidément très douces, très bienveillantes, polies encore à l'image d'autrefois, ces pauvres populations açoriennes. Un peu mendiantes aussi ; mais qui ne l'excuserait en voyant, en grappes rieuses aux fenêtres, l'innombrable marmaille dont le ciel a béni chaque famille? Il y en a de bien gentilles, de ces blondes têtes roses, si ébouriffées ! Et tout cela va, trottine, galope, pieds nus, pieds nus éternellement, aussi bien, du reste, la grosse maman féconde que le vieux octogénaire ; si bien qu'une paire de bottines, aux Açores, m'a paru le signe d'un luxe inestimable et d'une véritable hiérarchie sociale.

Beaucoup de figures adultes revêtent une expression d'énergie caractéristique. Il ne serait peut-être pas très malaisé d'y lire quelque descendance un peu sauvage mêlée à celle du sang conquérant, une hérédité indigène comme celle qu'ont si curieusement conservée certains types guanches des Canaries. Et pourtant les visages de quinze ans sont bien gracieux parfois, bien souriants, et de jolies têtes, presque de Graziellas, nous dévisagent avec de grands yeux noirs qui illuminent souvent le charme un peu uniforme de ces traits de jeune fille.

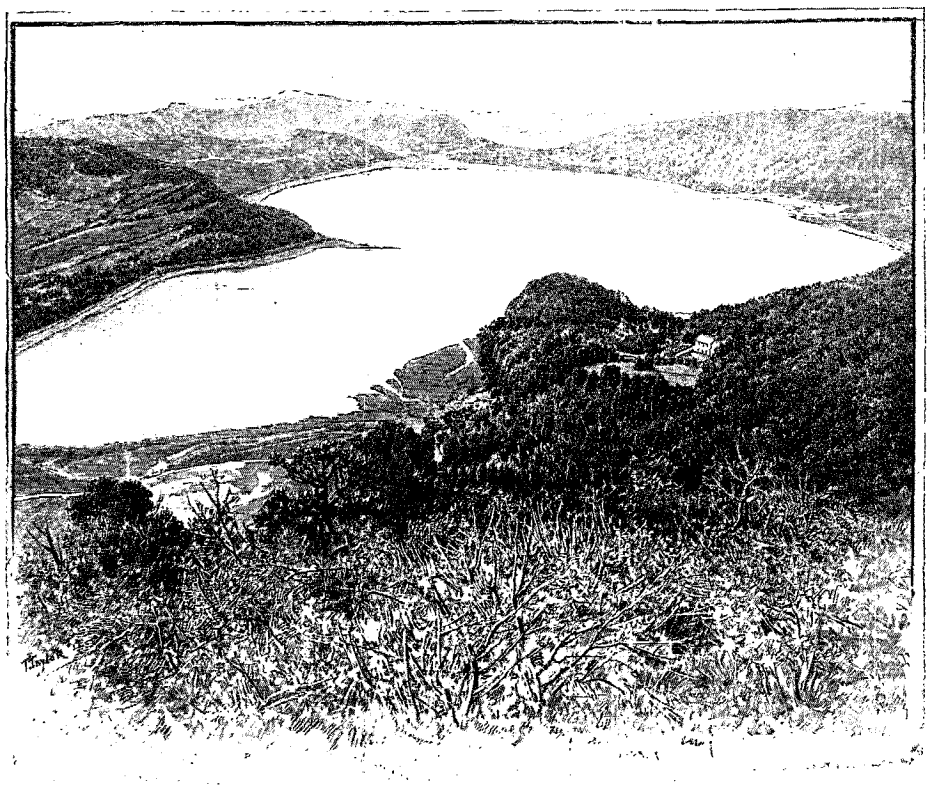
Pas bien varié, ni bien national, leur costume. Les Rébeccas à la fontaine, qui attendent, les pieds dans l'eau, offrent des atours assez quelconques, mais elles se sauvent, élevant sur leur tête dans un émouvant équilibre et soutenant de leurs deux bras une grande amphore rouge, à anses, qui, elle, fait rêver aux temps judaïques. Dans les rues de Ponta Delgada on rencontre cependant, à l'aventure, des ombres perdues au fond d'une mante-cloche que surmonte un capuchon énorme. C'est un vêtement de toute saison et qui révèle à lui seul la fréquence des bourrasques dans ce pays.

A présent, sur la route, nous croisons encore des charretées d'oranges, de ces belles pommes d'or des Hespérides qui doivent bien à leur légende de mûrir préférablement dans ce pays enchanté. Demain elles prendront le chemin d'Europe. Avec les ananas, c'est la principale exportation de ces îles. Ah! les mandarines des Açores!

Et enfin nous rentrons à Ponta Delgada dans une soirée moins belle que les précédentes, estompée de quelques petits nuages mauvais, — précurseurs ordinairement de ce terrible vent du Sud-Ouest que les Açoriens nomment expressivement le *Charpentier*.

Dans la large paix de ces crépuscules, on aperçoit presque toujours, sur le parvis de brique des églises, des femmes enveloppées de noir, qui se traînent, agenouillées. C'est leur manière de prier.

A qui apprendra-t-on d'ailleurs que tous les habitants de ces îles sont profondément pieux, de la piété un peu idolâtrique commune aux races du Midi! Constamment des processions se déroulent par les rues et par la campagne, dans un apparat luxueusement brutal. Funèbres, recueillies, elles escortent un grand Christ douloureux, saignant sous ses ors et son manteau royal; figure d'un réalisme effrayant que nous avons pu voir ici, dans une église.

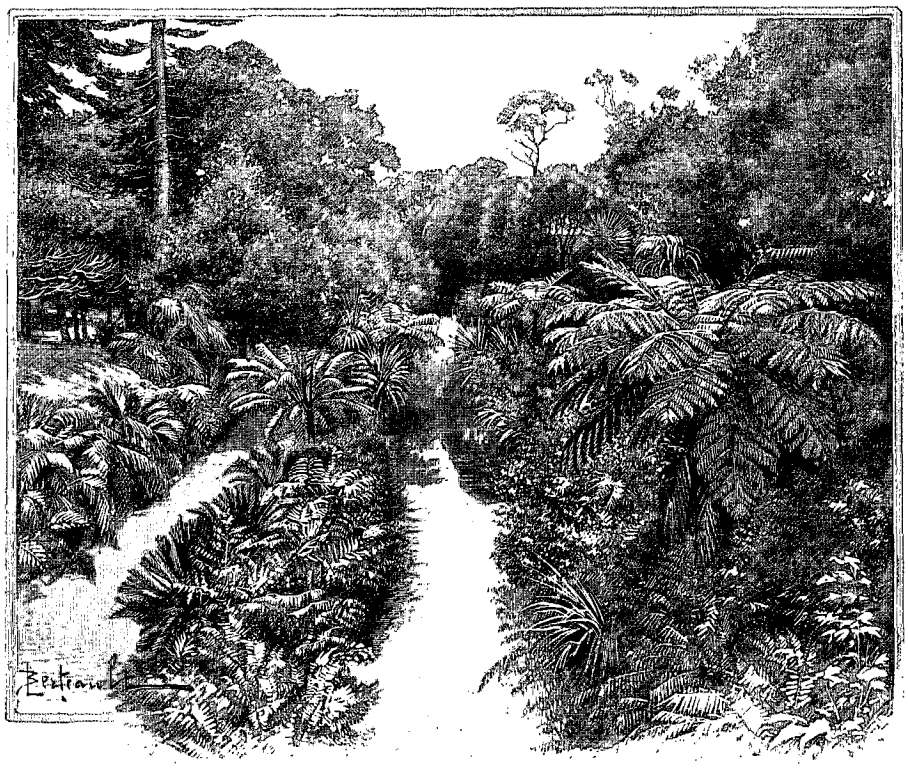


LE LAC DE FURNAS (PAGE 632). — DESSIN DE TAYLOR.

..... Deux ou trois jours plus tard, au retour de quelques promenades encore sur divers points, charmants ou désolés, de cette île, un regret m'était venu, que ma dernière excursion a dissipé un peu. Il me semblait que la poésie spéciale à la nature méditerranéenne manquait un peu ici, ce je ne sais quoi de rêveur et de délicieux que donne à ses paysages de soleil la flore des cactus, des palmiers, des aloès. Le climat des Açores, moins tiède que celui de Madère, n'a pas permis ou n'a permis que très peu l'acclimatement de ces gracieuses arborescences. Les bois n'offrent guère que les essences accoutumées à nos forêts de France : pins pointus et fougères, hêtres et peupliers rappellent en plus d'un endroit la vallée de la Solle ou le Bas-Bréau. Cependant quelques particuliers, à force d'argent et de soins, ont réussi à développer en certains plis de vallées tout à fait exquis de ces îles, la végétation qui évoque d'un seul coup pour moi toute l'Algérie, tout le Maroc. Et une visite au Jardin Borges — *Borges's garden* — est la dernière impression sur laquelle il

convient de quitter l'île San Miguel, si l'on ne tient pas à s'attarder au petit musée provincial, dont quelques habitants, peu avisés en art, paraissent injustement fiers.

Pour quelques minutes donc, je me suis reposé dans ce cadre réellement enchanteur de lumière et de plantes préférées. Il y a des voûtes de palmiers extrêmement souriants, des jaillissements touffus de fougères rares, des lacets d'une eau immobile qu'on dirait un miroir, des alignements indéfinis d'aloès à la mélancolique fleur.



JARDIN BORGES. — DESSIN DE BERTEAULT.

Et puis, il faut quitter maintenant cette apparition souhaitée, ces eaux, ces ombrages, et ces montagnes dénudées ou gracieuses, et ce ciel même des Açores, comme on quitte successivement en ce monde tous les lieux où l'on s'était plu, les sites où peut-être on se fût épris de vivre, où le voyageur laisse à regret comme un peu de lui-même.

Ainsi, après quelques jours apaisants passés au milieu d'elles, je m'éloigne à présent de ces terres, au delà desquelles il n'y a plus que l'Amérique. Devais-je m'y attarder davantage? En décrire une, c'est les décrire toutes. Et puis je songe malgré moi, toujours, à la page définitive de Chateaubriand.....

Mais en repassant ce matin en vue de ce Pico qui me rappelle, en plus humble, le Teyde majestueux que j'ai connu secouant son panache de fumée sur la mer blanche d'Orotava, invinciblement mon souvenir retourne à ces molles Canaries étalées un peu plus bas sur la mer, le long de la côte africaine. Non certes je ne les ai pas tout à fait retrouvées ici, ni la douceur légère de leur ciel, ni les déchirements tumultueux de leurs montagnes, ni la neige éternelle coiffant, dans l'éblouissement de l'été, la cime du géant de Ténérife. Surtout rien n m'a rappelé, même dans le somptueux paysage du lac des Sept-Villes, le cirque féerique, unique au monde, du val d'Orotava. Là, vraiment, c'était un Gavarnie; moins neigeux, moins glacé, mais plus élargi dans le rêve, dans sa profondeur violâtre. Je vois encore tous ces villages perdus, comme des points blancs, çà et là, parmi l'ombre colossale tombée des falaises de quinze cents mètres; et les croupes de l'île descendant avec une majesté de lignes que je n'ai retrouvée nulle part, dans une mer âpre, pleine d'écroulements d'écumes, éternellement furieuse. Et là-haut, tout là-haut, par-dessus les nuages mêmes, dans la gloire du soleil et de l'azur, le pic haussant sa tête chenue, comme un Zeus ironique et souverain.

Pourtant il existe une intime affinité, un parallélisme curieux dans les traits généraux des deux flores. Là-bas, à Ténérife, partout, sur les larges espaces dénudés du sol, dans les interstices des vieilles pierres, en bordure au faîte des murs croulants, sur les fenêtres des maisons et dans les carrés des jardins, on n'apercevait qu'un seul épanouissement, on ne marchait que dans la tache sanglante des géraniums rouges; ici, c'est dans l'avenue d'azur des hortensias bleus.

Pour le surplus, il y avait aux Canaries, semble-t-il, plus de largeur d'horizon, et comme plus de ciel respirable, plus d'accessible espace. Un certain confortable de la campagne trahissait, à défaut d'une race plus laborieuse, une plus grande diffusion de l'argent. Sur des routes belles et larges, on allait jusqu'aux points culminants des lointains. Si la nature était plus âpre, si l'on rencontrait plus souvent des croupes incultivables, de vastes étendues toutes pierreuses où le vent ne trouvait pas même à coucher quelques graminées têtues, en revanche une aisance importée arrivait tous les jours d'outre-mer. L'on chercherait en vain, aux Açores, quelque ville comme Sainte-Croix, dans l'abrupte Ténérife, encore moins comme Las Palmas, dans la Grande

Canarie. Tout au plus pourrait-on comparer Ponta Delgada ou Flores aux capitales secondaires du groupe espagnol. Et cependant tout accuse encore, à travers l'héréditaire pauvreté, la dure vitalité de la race portugaise. L'Açorien paraît résigné à cette infériorité de sa vie que rien n'améliorera jamais. S'il émigre parfois aux Hawaï, c'est que, agriculteur avant tout, libre enfant de la montagne, il a en horreur le joug de la guerre, la conscription. L'habitant des Canaries, lui, lutte pour une existence meilleure et avec le souci de s'enrichir.

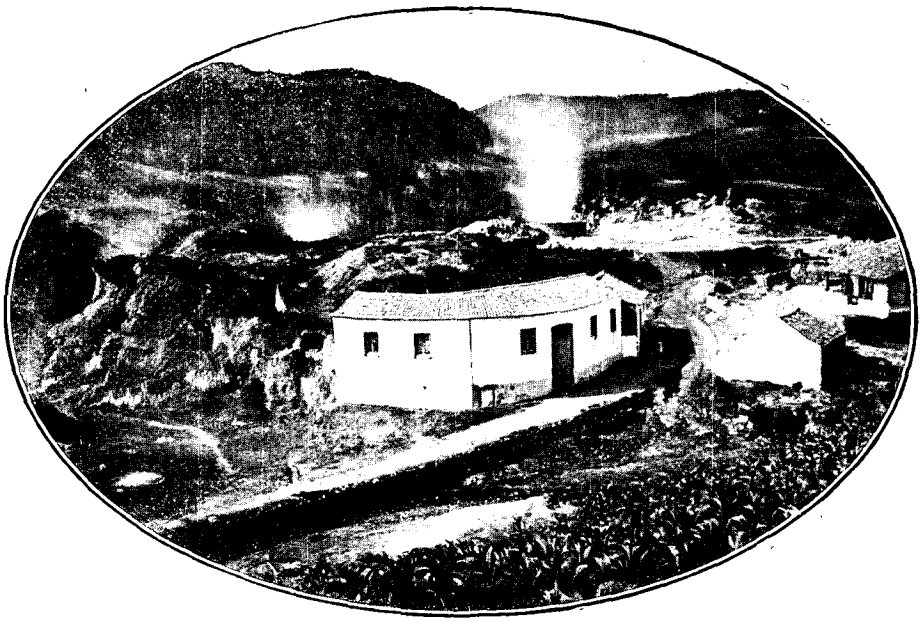
D'ailleurs la situation exceptionnelle de Las Palmas, comme point de relâche au croisement de toutes les lignes d'Amérique en Europe, assure pour un long avenir et presque malgré elle un transit important d'argent et d'affaires à la plus grande des Canaries. Surtout le développement hardi d'un port immense découpé dans l'Océan même invite les bateaux à y chercher un mouillage vaste et sûr, à déserter la chanceuse rade de Ténérife. Si nous nous décidions, nous aussi Français, à fermer la baie de Dakar, ce port colossal en partie déjà creusé par la nature, quelle désastreuse concurrence pour la capitale insulaire! Nul point de la côte africaine ne pourrait lutter contre le bassin sur lequel la France aurait ainsi fermé les portes du Sénégal, et l'on ne trouverait en Europe que la rade de Brest et celle de Gibraltar pour lui pouvoir être comparés.

Jusque-là Las Palmas continuera à jouir d'une supériorité incontestée et que chaque jour vient accroître encore. La position géographique des Açores, si favorable cependant, ne saurait contre-balancer l'impossibilité pour une flotte de vapeurs de s'abriter derrière ses môles insuffisants, en des parages si fréquemment visités des tempêtes. Surtout, la forme presque circulaire de ces îles ne favorise guère l'effort humain, et le manque de baies, les fonds de mauvaises roches, condamneront pour longtemps encore, si ce n'est pour toujours, les Açores à cette médiocrité qui, pour être dorée, apporte, dit-on, quelquefois le bonheur.

Qui saurait juger si la Providence n'a pas, ainsi, entendu les soustraire aux agitations et aux inquiétudes dont tant de pays plus fortunés qu'elles ont payé une richesse éphémère? Heureuses Açores, elles poursuivent dans l'exil atlantique une destinée obscure et douce qu'envieraient bien des nationalités plus orgueilleuses! On n'y voit personne mourir de faim. Les mendigots mêmes qui m'y assaillirent auraient pu se passer de mon aumône. Chacun est plus ou moins l'ami ou l'obligé de son voisin. Le *struggle for life* s'exerce plus contre la terre maternelle que contre l'homme.

Et même, à tout prendre, la nature n'y est point si marâtre. Les cyclones qui meurent sur les rochers de leurs côtes ne s'aventurent guère au delà. On n'y a pas vu, comme aux Antilles, des centaines de victimes. Teyde suspend sa menace pittoresque et trentenaire au-dessus des retraites les plus exquises du monde. Par là s'échappera peut-être malheureusement encore le trop-plein de la poussée qui circule toujours sous ces zones volcaniques. Il aura sauvé les Açores. Puis, toujours, à qui les visita d'un cœur dépris de lucre, elles apparaîtront, ces douces îles, des oasis marines où survit encore l'antique foi, et parmi des hommes moins rapaces, une cordialité disparue ; solitudes plus tranquilles où les vains bruits du siècle viennent s'éteindre et, selon les âmes, Thébaïde ou Tibur.

PIERRE D'ESPAGNAT.



SOLFATARE DE FURNAS (PAGE 633). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE

Notes et impressions d'un reporter

PAR *M. HENRI TUROT*

Athènes : Manifestations devant le Palais-Royal . . . 1
Athèna mélancolique . . . 1
Départ des troupes de Corfou . . . 2
Le Lycabette . . . 3
Les Incendies de la Canée . . . 4
Le Port de la Canée . . . 5
Un coin du quartier chrétien . . . 6
Massacres à la Canée . . . 7
Le Konak avant l'incendie . . . 8
Une mosquée de la Canée . . . 9
Caserne turque . . . 10
La forteresse de la Canée . . . 10
Une rue de la Canée avant et après les incendies . . . 11
Les escadres à la Canée . . . 12
Les insurgés sur l'Akrotiri. (D'après une photographie) . . 13
Le Kawas du Consulat. (Dessin d'Oulevay) . . . 13
Carte de l'île de Crète . . . 14
Pappas Maleko. (Dessin de Gotorbe) . . . 15
Platania. (Dessin de Berteault) . . . 16
Baie de la Sude. — Retimo. (Dessin de Taylor) . . . 17
La Canée, vue de Halépa. (Dessin de Boudier) . . . 18
La révolte des gendarmes turcs. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 19
Halépa, la maison des soeurs. (Dessin de Boudier) . . . 20
Vues de Candie. (Dessin de Boudier) . . . 21
Carte de l'Akrotiri . . . 22
Insurgés et ruines sur l'Akrotiri. (D'après une photographie) . . . 23
Cloître de Gonia. (Dessin de Boudier) . . . 24
Défilé de troupes turques à Salonique. (Dessin de Gotorbe) . . . 25
Le Palikare Karavelos. (D'après une photographie) . . . 25
Le prince Georges. (D'après une photographie, cliché Merlin, à Athènes) . . . 26
Le prince Constantin. (D'après une photographie, cliché Merlin, à Athènes) . . . 26
Carte de la Thessalie . . . 27
M. Delyannis. (D'après une photographie, cliché Pirou) . . 28
Larissa. — Mosquée et pont sur le Pénée. (Dessin de Boudier) . . . 29
Chalcis et Volo. (Dessin de Boudier) . . . 30
Embarquement des bachi bouzouks. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 31
Un poste d'evzones. (Dessin de A. Paris) . . . 32
Autour de Karadjali. (Dessin de Boudier) . . . 33
Monastir. — Uskub. (Dessin de Taylor) . . . 34
Les Palikares. (D'après une photographie) . . . 35
Tour Blanche, à Salonique (Dessin de Berteault) . . . 36
Farandole de soldats grecs. (Dessin de A. Paris) . . . 36
Entrée des Turcs à Larissa. (Dessin de A. Paris) . . . 37
Le général Smolenski. (Dessin d'Oulevay) . . . 37
Région de Velestino-Domokos-Pharsale . . . 38
Combat de Prophète-Elie. (Dessin de Gotorbe) . . . 39
Osman-Pacha. (D'après une photographie) . . . 40
Edhem-Pacha. (D'après une photographie) . . . 41
Bataille de Mati. (Dessin de Gotorbe) . . . 42
Débâcle de Tyrnavo. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 43
Panique à Volo. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 44
Vues de Velestino. (Dessin de Boudier) . . . 45
Soldats albanais. (Dessin de Gotorbe) . . . 46
Scènes prises à Volo. (Dessin de Boudier) . . . 47
Le transport. (Dessin de Boudier) . . . 48
Batterie d'artillerie dans le défilé de la Phourka. (Dessin de A. Paris) . . . 49
Vasilika Kamatopoulo. (Dessin d'Oulevay) . . . 49
Carte de l'Épire . . . 50
Combat de Domokos. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 51
Prisonniers turcs. — Maison du diadoque. — La place de Domokos. (Dessin de Gotorbe) . . . 52
Campement de soldats grecs à Domokos. (Dessin de A. Paris) . 53
Vues de Lamia. — Une place. — La citadelle. — Fontaine turque. (Dessin de Boudier) . . . 54
Convoi d'émigrants. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 55
Les volontaires français. (Dessin de Gotorbe) . . . 56
Enterrement d'un officier. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 57
Vues d'Arta. — La forteresse. — Ruines antiques. — Eglise byzantine. — Une mosquée. (Dessin de Boudier) . . 58
Pont sur l'Arakhtos. — Campement aux portes d'Arta. (Dessin de Boudier) . . . 59
Garibaldiens à Arta. (Dessin de Gotorbe) . . . 59
La garde du pont à Arta. (Dessin de Boudier) . . . 60

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

Six ans d'explorations

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

Barilero à Rio-Hacha. (Dessin d'Oulevay) . . . 61
Enfants à Rio-Hacha. (Dessin d'Oulevay) . . . 61
Rio-Hacha, vue prise du port. (Dessin de Taylor) . . . 62
Carte du nord de Magdalena . . . 62
Indiens goagires passant le gué du rio Rancheria. (Dessin de Gotorbe) . . . 63
Don José Laborde, préfet de la province de Padilla. (D'après une photographie) . . . 64
Palétuviers. — La côte prise de Dibulla. (Dessin de Boudier) . . . 65
Instruments des peones. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 66
« Machete et muchila ». (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 66
Spécimens des différents genres de maisons en Colombie. (Dessin de Boudier) . . . 67
Opération d' « encascar ». (Dessin d'Oulevay) . . . 68
Descendants d'Espagnols. (Dessin de Gotorbe) . . . 69
Descendants de noirs d'Afrique. (Dessin de Gotorbe) . . . 70
Passage du rio Rancheria. (Dessin de Boudier) . . . 71
Un « Hato ». (Dessin de Boudier) . . . 72
Vue d'Ocana. (Dessin de Gotorbe) . . . 73
Enfant à Brotaré. (D'après une photographie) . . . 73
Carte de la Sierra Nevada . . . 74
Indiens Arhouaques-Bintoukouas. (Dessin de J. Lavée) . . 75
San Antonio. — Case d'Élisée Reclus. (Dessin de Boudier) . . . 77
Le « Poporo » et le « Nouaï ». (Dessin de Faucher-Gudet) . 77
Enterrement arhouaque. (Dessin de A. Paris) . . . 78
Sommet de la Sierra Nevada. (Dessin de Taylor) . . . 79
Un « Mama » (sorcier). (Dessin d'Oulevay) . . . 80

Indienne motilone. (Dessin de J. Lavée) 81
Une rue de Salazar. (Dessin de Boudier) 82
Rio de Oro. (Dessin de Boudier) 83
Bénitiers en bronze. (Dessin de Gotorbe) 83
Fourmilières. (Dessin de Boudier) 84
Femmes goagires au bord de la mer. (Dessin de J. Lavée). . 85
Jeune femme goagire. (Dessin de Gotorbe). 85
Enfant goagire. (D'après une photographie). 86
Jeune Indien à cheval. (Dessin de Gotorbe) 87
En vue de la côte goagire. (Dessin de Taylor). 88
Esclaves goagires. (Dessin d'Oulevay). 89
Bergers. (Dessin de J. Lavée) 90
Bal goagire. (Dessin de Mme Paule Crampel). 91
Un Goagire. (Dessin de M. P. Thiriat). 92
Tir à l'arc. (Dessin d'Oulevay). 93
Une crique. (Dessin de Boudier). 94
Groupe de Goagires. (Dessin de J. Lavée). 95
Pirogue. (Dessin d'Oulevay) 96

AU PAYS DES BA-ROTSI

(Haut-Zambèze)

par *M. ALFRED BERTRAND*

Récréation de mineurs dans le Compound. (D'après une photographie) 97
Un de nos dîners. (Dessin de Thiriat) 97
Avenue à Winberg. (D'après une photographie). 98
La ville du Cap et la montagne de la Table. (D'après une photographie). 99
Aspect du pays près du lac Makarikari. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 100
Campement sous un mimosa. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 101
Les princesses de Kanyé. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur). 102
L'expédition. (Dessin de Van Muyden). 103
Notre arrivée à Kanyé. — Maféking. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 104
Femmes construisant des huttes à Palapye. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur) 105
Le roi Khama. (Dessin de Gotorbe) 105
Station missionnaire de M. Louis Jalla. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) 106
Le Zambèze près du confluent de la rivière Linyanti. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 107
En route. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur) 108
Troupeau de zèbres près de la rivière Machilé. (Dessin de Van Muyden). 109
Sibetté. (D'après une photographie de l'auteur). 109
Sortie de l'école à Kazoungoula. (D'après une photographie de l'auteur). 110
Itinéraire de M. Alfred Bertrand 110
Un marché au pays des Ba-Rotsi. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de l'auteur) 111
Indigènes assistant au passage du Njoko. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 112
Antilopes. — Duiker, « cephalopus mergens ». — Waterbuck, « cobus ellipsiprymnus ». — Livingstone's eland, « oreas canna ». (Dessins de Van Muyden, d'après les spécimens rapportés par l'auteur). 113
Serpent tué sur les bords de la rivière Machilé. (Dessin de Van Muyden). 113
Village Ma-Totéla et greniers à grains. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 114
Chasse aux Gnous. (Dessin de Van Muyden). 115
Mouchoirs de poche des Ba-Rotsi. (Dessin de Van Muyden, collection de l'auteur) 116
Intérieur de la hutte du chef Siboupa sur les bords du Njoko. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de l'auteur) 117
Le chef Souroukouroukourou. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur). 118
Grande plaine des Ba-Rotsi et village Ma-Totéla. (Dessin de Boudier, d'après des photographies de l'auteur) . . . 118
Maboneta. — L'arbuste Moholouholou. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur) 119
Le lac Blue Water, source présumée de la rivière Ykué. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 119
Forgerons ma-totéla. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur) 120
Le roi Léwanika rendant la justice au Lékhotla. (D'après une photographie de M. Coillard). 121
La reine Mokouaé. (D'après une photographie de M. Coillard). 121
Le roi Léwanika autrefois. (D'après une photographie de M. Coillard). 122
Le roi Léwanika aujourd'hui. (D'après une photographie de M. Coillard) 122
Mme Adolphe Jalla et ses élèves à Léalouyi. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). . . . 123
M. Coillard. (D'après une photographie de M. Boissonnas, à Genève). 124
Une dent d'éléphant. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 124
La barque royale. (D'après une photographie de M. Coillard). 125
Tubana en bois (cédé par le roi Léwanika). — Plat royal en bois sculpté. — Plat à poisson, en bois. — Coupe en terre cuite du chef Boumoé, neveu du roi Léwanika. (Dessins de Van Muyden, d'après les collections de l'auteur). 126
Les canots arrêtés par dix hippopotames. (Dessin de Van Muyden) 127
Capture d'un crocodile. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur). 128
Buffles en fuite. (Dessin de Van Muyden, d'après une photographie de l'auteur). 129
Rapides de Kalé (Zambèze). (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de l'auteur). 130
Chutes de Victoria (Victoria Falls). (Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de l'auteur) 131
Instruments de musique. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 132
Le marché à Johannesburg. (D'après une photographie) . . 133
Un guerrier zoulou. (D'après une photographie). 133
Cueillette du thé par les coulis hindous. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 134
A Boulouwayo. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 134
La rivière de Mérindol (Natal). — Maison de planteur. (D'après des photographies). 135
Les voitures de Durban. (D'après une photographie). . . 136
Vue de Durban. (D'après une photographie). 137
Comment on débarque à East-London. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie). 138
Simulacre d'un combat entre deux zoulous. — Guerriers zoulous. (Dessins de Gotorbe, d'après des photographies). 139
Prétoria. — Maison du président Krüger. — Palais du gouvernement. (D'après des photographies). 140
Port-Elizabeth. (Dessin de Taylor, d'après une photographie). 141
Indigènes faisant du feu. (D'après une photographie). . . 142
Un joli coin près de Kearsney (Natal). (D'après une photographie) 143
East-London vu de la mer. (D'après une photographie). . 144

EN ASIE MINEURE

Cilicie

par *Mme B. CHANTRE*

Kibitka d'Avchars. (D'après une photographie). 145
Arménienne de Tomardza. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 145
Notre chef d'escorte. (Dessin de Gotorbe). 146
Déboisement du Taurus. (D'après une photographie). . . . 147
Nomades du Taurus. (Dessin de Gotorbe). 148
Le Tekké-Déressi. (D'après une photographie). 149
Campement de la mission dans le Tekké-Déressi. (D'après une photographie). 150
Chez les Avchars. (Dessin de A. Lavée). 151
Hadjinli. (D'après une photographie). 152
Hadjinli. (D'après une photographie) 153
Avchar. (Dessin de Gotorbe) 154
Petit temple près de Comana. (D'après une photographie). 155
Mon cheval. (D'après une photographie). 156
Sis : le Couvent. (Dessin de Taylor). 157
Colonne à Comana. (Dessin d'Oulevay). 157
Ruines d'un temple. (D'après une photographie). 158
Théâtre de Comana. (D'après une photographie). 159
Avchar. (Dessin de Bigot-Valentin) 160

Le village moderne de Schar. (Dessin de Taylor). 161
Hadjin. (Dessin de Taylor). 162
Porte d'un temple à Comana. (Dessin de Gotorbe). . . . 163
La route dans le Heraz-Bel. (D'après une photographie). 164
Plaine de Capan. — Confluent du Tchatchak et du Sarus. (D'après une photographie) 165
Vallon du Kirk-Sou. (Dessin de Taylor). 166
Le Kéraz-Bel. (D'après une photographie). 167
Chèvres du Taurus. (Dessin de A. Paris). 168
Campement tzigane au bord du Sihoun ou Sarus. (Dessin d'Oulevay) 169
Arménienne de Sis. (Dessin de Bigot-Valentin). 169
Vue des derniers contreforts de l'Anti-Taurus. (Dessin de Taylor) 170
Forteresse de Sis. (D'après une photographie de M. Alfred Boissier). 171
Vue d'Adana (Dessin de Taylor). 172
Vue d'Adana. (Dessin de Taylor). 173
Pont sur le Sihoun. (D'après une photographie). 174
Grande mosquée d'Adana. (Dessin de J. Lavée). 175
La fille du chef tzigane. (Dessin de Gotorbe). 176
Moulins sur le Sarus. (Dessin de Gotorbe). 177
La toilette des petits tziganes. (Dessin de Gotorbe). . . 178
Un buffle. (Dessin d'A. Paris). 179
Vue de Vathy. (D'après une photographie) 180

AU CHILI

par *C. DE CORDEMOY*

Araucans écoutant le phonographe. (Dessin de Thiriat). . 181
Vieillard araucan. (D'après une photographie). 181
La belle Huinmaï. (Dessin de Bigot-Valentin). 182
Bartolo Palomo, ses « mocetones » et ses femmes. (Dessin de Bigot-Valentin). 183
Armes des Araucans. (D'après une photographie). 184
Bijoux des Araucans. (D'après une photographie). 184
Païnen. (Dessin de Jules Lavée). 185
Le canelo sacré. (D'après une photographie). 186
Les Araucans à l'attaque de Collipulli. (Dessin d'A. Paris). 187
Cimetière araucan. (D'après une photographie). 188
Embouchure de l'Imperial. — Mission de l'Imperial. (Dessin de Berteault) 189
Araucan prisonnier. (D'après une photographie). 190
Ruca d'Indiens. (Dessin de Slom). 191
Chariot araucan. (Dessin de Slom). 192
Débarcadère d'Iquique, le jour du centenaire de la découverte de l'Amérique. (Dessin d'Oulevay). 193
Un charretier. (Dessin de Bigot-Valentin). 193
Vue de Corral. (Dessin de Berteault). 194
Fort espagnol de Corral. (D'après une photographie). . . 195
Coquimbo. (D'après une photographie). 196
Vue de Valdivia. (Dessin de Berteault). 197
Plan incliné de Junin. (Dessin de Gotorbe). 198
Exploitation du salitre. — Descente du minerai. (Dessin de Gotorbe). 199
Rade de Juan-Fernandez. (D'après une photographie). . . 200
Iquique et Arica. (D'après une photographie). 201
L'Observatoire de Robinson Crusoë. (D'après une photographie) 202
Grotte de Robinson Crusoë. (D'après une photographie). . 203
Une usine salitrera. (D'après une photographie). 204
La récolte au Chili. (Dessin d'Oulevay). 205
Un chiquillo, vendeur de journaux. (D'après une photographie). 205
Valparaiso. — Parc municipal. (D'après une photographie). 206
Place d'Armes de Santiago. (Dessin de Berteault). . . . 207
M. Manuel Prieto. (D'après une photographie). 208
Le capitan Prat. (D'après une photographie). 209
Un cadet de l'École navale. (D'après une photographie). 209
El señor de Mayo. (D'après une photographie). 210
Un velorio. (Dessin d'A. Paris). 211
Chutes de la Laja. (Dessin de Taylor) 212
Palmiers du Salto. (D'après une photographie). 213
Salto del Soldado. (D'après une photographie). 214
Les Pénitentes. (D'après une photographie). 215
Condor. (D'après une photographie). 216

EN ALLEMAGNE : ROTHEMBOURG ET WÜRTZBOURG

Voyage aux villes historiques de la Franconie

par *M. EUGÈNE MÜNTZ*

Le « Burgthor » (porte de la citadelle) à Rothembourg. (Dessin de Taylor). 217
Le « Topplerschlösschen », près de Rothembourg. (Dessin de Taylor) 217
Les remparts de Rothembourg, vus de la Tauber. (D'après une photographie). 218
Vue de Rothembourg. (Dessin de Taylor) 219
L'autel du Saint-Sang (église Saint-Jacques), à Rothembourg. (D'après une photographie) 220
Le tabernacle de l'église Saint-Jacques, à Rothembourg. (D'après une photographie). 221
L'hôtel de ville de Rothembourg. (Dessin de Taylor). . . 222
Rothembourg : la « Klingengasse ». — La rue des Forgerons. — La rue des Seigneurs et le beffroi de l'Hôtel de ville. — Un portail en style baroque. 223
La maison des Cariatides. (D'après une photographie). . . 224
Le « Spitalthor ». (D'après une photographie). 225
Le « Klingenthor » de Rothembourg. (D'après une photographie). 226
L'hôtel de ville de Würtzbourg. (D'après une photographie). 227
La fontaine de Saint-Georges, à Rothembourg. (D'après une photographie). 228
Grille en fer forgé (Résidence de Würtzbourg). (D'après une photographie). 229
Enfants jouant (jardin de la Résidence, à Würtzbourg). (D'après une photographie). 229
Une maison de Würtzbourg. (D'après une photographie) . 230
Une fresque de Tiépolo dans une des salles de la Résidence, à Würtzbourg. (D'après une photographie). . . . 231
Un pavillon de la Résidence, à Würtzbourg. (D'après une photographie) 232
Une salle de la Résidence, a Würtzbourg. (D'après une photographie) 233
La place du Marché, à Neustadt. (Dessin de Taylor) . . 234
La tour du comte Eckard, à Würtzbourg. (Dessin de Berteault) 235
Panorama de Bamberg. (Dessin de Taylor) 236
La vieille Résidence de Bamberg. (Dessin de Berteault). . 237
Le palais archiépiscopal de Bamberg. (Dessin de Berteault). 238
L'église Saint-Martin, à Bamberg. (D'après une photographie). 239
Bas-relief du tombeau du pape Clément II (cathédrale de Bamberg. (D'après une photographie). 240

LES DOLOMITES

par *M. EDME VIELLIARD*

Innsbruck. — Rue Marie-Thérèse. (Au fond, la chaîne des monts du Solstein. (Dessin de Taylor, photographie Würthle u. sohn, à Salzbourg). 241
Femme du Pusterthal. (Photographie B. Johannes, à Meran). 241
Carte des routes et des principaux sommets des Alpes dolomitiques 242
La Dürrensee reflétant les sommets des monts Cristallo et Cristallin. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbrück). . 243
Portefaix de Botzen. (Photographie B. Johannes, à Meran). 243
Le lac Misurina et le mont Sorapiss, à l'arrière-plan. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbrück). 244
Retour de la messe, à Cortina d'Ampezzo. (Dessin d'Oulevay). 245
Le mont Tofana et le bourg de Cortina d'Ampezzo. (D'après une photographie). 246
Les « drei zinnen » (les trois cimes) vues du nord. — Les mêmes, vues de Landro. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck) 247
Les « drei zinnen » (les trois cimes), vues du lac Misurina. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck). 248
L'hôtel de Schluderbach, au pied de la montagne la « Rothwand ». (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck) 249
Le mont Civetta, vu du nord-ouest. (Dessin de Taylor). . 250
Le village de Caprile et le mont Civetta. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 251
Le château d'Ambras, près Innsbruck, et la vallée de l'Inn. (D'après une photographie). 252
Place du Dôme et fontaine de Neptune, à Trente. (Dessin de Taylor). 253

Un » saltner » à l'époque des vendanges (gardes-vignes des environs de Botzen). (Photographie B. Johannes, à Meran). 253
Le sommet de la Marmolada, vu du mont Rodella. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 254
Le mont Vernet, vu du col Fedaja. (D'après une photographie). 255
La Rosetta et la Cima di Ball, vues de san Martino. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 256
Le Cimon della Palla, vu du col Rolle. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 257
Le bourg de Primiero et les rochers du Sass Maor. (Photographie Würthle u. sohn, à Salzbourg). 258
Les tours de Vapolet. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck) 259
Une rue de Brixen. (Dessin de Taylor) 260
Cloître à Brixen. (Dessin d'Oulevay). 261
Portail nord du Dôme de Trente. (Dessin de Berteault). . 262
Gorge de la Fersina, près Trente (chemin de fer du val de Sugana). (Photographie Unterweger, à Trente). 263
L'hôtel du Karersee (entre Botzen et Vigo di Fassa), au pied du massif de Rosengarten). 264

EXCURSIONS AU YÉMEN

par *DÉSIRÉ CHARNAY et A. DEFLERS*

Une kouba à Kamaran. (Dessin de Taylor). 265
Maison à Hodeïdah. (Dessin de Boudier). 265
Les alentours d'Hodeïdah. (Dessin de Boudier). 266
Fort et village de Kamaran. (Dessin de Berteault). . . . 267
Le Yémen. — Itinéraire de MM. Charnay et Deflers. . . 267
Panorama d'Hodeïdah. (Dessin de Gotorbe). 268
Panorama d'Hodeïdah. (Dessin de Gotorbe). 269
L'heure de la musique. (Dessin de Mme Paule Crampel). . 270
Un chamelier bédouin. (Dessin de J. Lavée). 271
Armes des Arabes du Yémen. (Dessin de Van Muyden). . 272
Plongeurs réparant une digue à Hodeïdah. (Dessin de Gotorbe) 273
Les portes de Hodeïdah. (Dessin de Taylor) 274
Port de Hodeïdah. (Dessin de Boudier) 275
Hameau sur la route de Sâna. (Dessin de Boudier). . . . 276
Vue de Sâna. (D'après une photographie). 277
Mosquée de Salah-ed-din. (D'après une photographie). . . 277
Bédouin conducteur de caravanes. (Dessin de Bigot-Valentin). 278
Bédouin montagnard indépendant. (Dessin de Bigot-Valentin) 279
Menâkha et le Djebel Chibâm. (Dessin de Gotorbe). . . . 280
Le Ouadi Dhar, près de Sâna. (Dessin de Taylor). 281
Maison de campagne à Raudha 282
Panorama de Sâna. — Maisons de Sâna. (Dessin de Taylor) 283
Ouadi Dhar. (D'après une photographie). 284
Vue de Tawîla. (Dessin de Gotorbe) 285
Citadelle de Kahirah, à Tâez. (Dessin de Taylor) 286
Mosquée Mudhafer, à Tâez. (D'après une photographie). . 287
Vue générale de Yérim. (Dessin de Taylor). 288

PNOM-PENH

(Voyage au Cambodge)

par *M. J. AGOSTINI*

Barques dans le canal, à l'entrée du Tonlé-Sap. (Dessin de Taylor) 289
Un cornac muni de son crochet. (Dessin d'Oulevay). . . . 289
Pnom-Penh : Le village catholique aux hautes eaux. (D'après une photographie). 290
Pnom-Penh : Les anciens et les nouveaux compartiments. (Dessin de Berteault). 291
Pnom-Penh : Le pont du Trésor. — Le pont de la grand'rue. (D'après une photographie). 292
Pnom-Penh : Le Trésor, façade sur le quai de Verneville. (Dessin de Taylor). 293
Pnom-Penh : Palais du roi Norodom. (Dessin de Taylor) . 294
Pnom-Penh : Les fêtes devant le palais du roi. (Dessin de Gotorbe) 295
Pnom-Penh : Une femme du peuple. (Dessin de Bigot-Valentin) 296
Pnom-Penh : Marchande de fruits. (Dessin de Bigot-Valentin) 297
Pnom-Penh : La pyramide et la pagode restaurées. (Dessin de Taylor) 298
Pnom-Penh : Intérieur de la pagode, statue de Bouddha. (Dessin de Massias) 299
Char à bœufs en usage pour les courses. (Dessin d'Oulevay) 300

DANS LES CAVERNES DES CAUSSES

(Dixième campagne souterraine, 1897)

par *M. E.-A. MARTEL*

La route du Causse. (Dessin de Boudier, photographie de G. Gaupillat) 301
Portrait d'Armand. (D'après une photographie de G. Gaupillat) 301
Roc Saint-Gervais. (D'après une photographie de G. Gaupillat) 302
Vallée de la Jonte. (Dessin de Boudier, photographie de G. Gaupillat) 303
Entrée de l'aven Armand. (D'après une photographie de A. Viré) 304
Préparatifs de descente : Pose de l'échelle. (Dessin d'Oulevay, photographie A. Viré). 305
Aven Armand : La forêt vierge. (Dessin de Taylor, photographie A. Viré). 306
Aven Armand : La forêt vierge. (Dessin de Taylor, photographie A. Viré). 307
Carte des Causses indiquant l'emplacement de l'aven Armand. 308
Plan et coupe de l'aven Armand. 308
Grotte de Dargilan : Salle de la Fontaine. (Dessin de Taylor, photographie Renaud) 309
Campement dans la caverne des Baumes-Chaudes. (Dessin de Bigot-Valentin, photographie A. Viré). 310
Grotte de Dargilan : Le clocher. (Dessin de Taylor, photographie de G. Gaupillat) 311
Le bateau de toile. (Dessin de Mme Paule Crampel, photographie de A. Viré) 312

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE

par *Mme STANISLAS MEUNIER*

Saint-Pétersbourg : Exposition du Congrès géologique au musée zoologique de l'Académie des sciences, salle dite du Mammouth. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 313
M. Pavlov, professeur de géologie à l'Université de Moscou. (D'après une photographie). 313
Les congressistes russes : 1. M. Inostrantzew, professeur a l'Université de Saint-Pétersbourg. — 2. Mme Amalitzky. — 3. M. Tscherniychef, géologue en chef du Comité géologique de Saint-Pétersbourg. — 4. M. Amalitzky, professeur a l'Université de Varsovie. — 5. M. Karpinsky, directeur du Comité géologique de Saint-Pétersbourg. — 6 Mme Pavlov, membre de la Société des naturalistes de Moscou. 314
Les hôtes de la Russie : 1. M. Michel Mourlon, directeur du Service de la carte géologique de belgique. (Cliché Devonder). — 2. M. de Richthoffen, professeur a l'Université de Berlin. (Cliché Bsokesch). — 3. M. G. Capellini, président du Comité géologique a Bologne. (Cliché Lanzoni). — 4. M. Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'histoire naturelle. (Cliché Pirou). — 5. M. Ch. Barrois, président de la Société géologique de France. (Cliché Parker). — 6. M. Mac Kinnry Hughes, professeur a l'Université de Cambridge. (Cliché Clarke). — 7. M. Albert Gaudry, professeur au Muséum d'histoire naturelle, président du Congrès géologique de 1900. (Cliché Pierre Petit). — 8. M. Archibald Geikie, superintendant du service géologique du Royaume-Uni. — 9. M. Marcellin Boule, assistant au Muséum d'histoire naturelle. — 10. M. Ch. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon. (Cliché Ricard). — 11. M. A. de Gregorio, directeur des Annales de Paléontologie d'Italie. (Cliché Le Lieure). — 12. M. de Zittel, professeur a l'Université de Munich. (Cliché Karl Lutzel). — 13. M. Forel, professeur a l'Université de Lausanne. (Cliché Chastellain). — 14. M. N. Prelati, directeur du service géologique d'Italie. (Cliché Le Lieure). 315
Saint-Pétersbourg : extrémité de Vassili-Ostrov. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 316
Bateaux sur la Volga. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 317
Cour d'une maison tartare a Samara. (Dessin d'Oulevay). 318

Les congressistes sur le pont de la « Xénia ». (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 318
Femmes cosaques a Alexandrovka. — Bykavy-Khoutara : l'entrepôt des melons (page 323). (Dessin de Gotorbe, d'après des photographies de M. Marcellin Boule). . . . 319
Tsaritzyn : le bazar. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 320
Tsaritzyn : scènes de la rue (page 324). (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 321
Falaises de la Volga, a Alexandrovka. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 322
Pont de 1 300 mètres sur la Volga, a Syzerane (page 320). (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 323
Le chef de la police, a Troubno (page 322). (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 324
Un arrêt des Congressistes dans la steppe. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 325
Un de nos phaétons sur la route militaire de Géorgie (page 328). (Dessin de Mme Crampel, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 325
M. Loevinson-Lessing, professeur a l'Université de Iourieff 326
Le glacier du Devdorok. (Dessin de Taylor) 326
L'Elbrous. (Dessin de Taylor) 327
La vallée du Térek. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 328
Un ancien poste fortifié, près de Kazbek. (Dessin de Taylor) 329
Le fort Djerakov (page 329). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 330
Campement cosaque a Kazbek. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 331
Ourson captif a Mtskhète. (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 332
Georgiens a Ananour (page 334). (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 333
L'auteur et sa fille en costume géorgien. (D'après une photographie de Pirou) 334
Mtskhète : la ville et la cathédrale (page 336). (Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 335
Eglise et poste d'Ananour. (Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 336
Un enterrement musulman a Tiflis (page 341). (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 337
Une ruelle a Tiflis. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 337
Panorama de Tiflis. (D'après une photographie) 338
Tiflis : femmes lavant des tapis dans un ruisseau (page 340). (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 339
« Bourka » transformée en robe par une Parisienne. (D'après une photographie de Pirou) 340
La « Bourka », manteau caucasien. (Dessin de René V.-Meunier) 341
Tiflis : le jardin botanique (page 340). (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 342
Vues de Tiflis : la forteresse et la Koura. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 343
La forteresse de Tiflis. (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 344
Balakhany : les puits de pétrole. (D'après une photographie) 345
Bibi-Eybat : puits jaillissant de pétrole. (Dessin de Berteault 346
Vues de Bakou : le port et la ville. (Dessins de Berteault) 347
Bakou : voiture persane. (Dessin de Slom) 348
En quittant Erivan : caravaniers persans. (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie) 349
En route pour le marché d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier) 349
Un tchapar de notre escorte. (Dessin de Mme Paule Crampel) 350
Mendiant sur la route de Délijane. (Dessin de René V.-Meunier) 351
La Zenga et les remparts d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier) 352
Le Goktcha et l'ile Sevanga. (Dessin de Boudier). . . . 353
La cathédrale d'Etchmiadzin. (Dessin de René V.-Meunier) 354
L'hospitalité du catholicos. (Dessin de Malteste). 355
Le catholicos Mégréditch Ier. (Dessin de Bigot-Valentin). . 356
L'archimandrite Malachie Derounian. (D'après une photographie) 357
Le bazar d'Erivan. (Dessin de Slom) 358
Ouvriers tartares d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier). 359
Mendiant a la porte d'Etchmiadzin. (Dessin d'Oulevay). . 360
La rentrée du blé en Arménie. (Dessin d'Oulevay). . . . 361
M. Karakach, conservateur du musée géologique de Saint-Pétersbourg. (D'après une photographie) 361
Au bazar d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier) 362
Itinéraire de l'auteur 362
L'Ararat. (Dessin de Taylor) 363
Mosquée d'Erivan. (D'après une photographie) 364
Ruines d'Ani : la cathédrale (page 368). (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger) 365
Ruines d'Ani : vue générale. (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger) 366
Eglise des Grecs a Ani. (Dessin de Taylor) 367
Grande muraille d'Ani. (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger) 368
Grande muraille d'Ani. (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger) 369
Ruines d'Ani : le palais des rois (gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger) 370
Arménienne de Karaglis. (D'après une photographie). . . 371
Tartares d'Alexandropol. (Dessin de René V.-Meunier). . 372

PROMENADE EN SERBIE

par *M. P. JOUSSET*

Chevaux de la vallée de la Drina. (Dessin de Mme Paule Crampel) 373
Femme de Vakovitch (page 375). (Dessin d'Oulevay). . . . 373
Boucherie de village. (Dessin d'Oulevay) 374
Un pont a Zvornik. (Dessin de Boudier) 375
Jeune fille serbe. (Dessin d'Oulevay) 376
Le roi Alexandre (page 381). (D'après une photographie). 377
Vue d'Oujitzé (page 380). (Dessin de Boudier) 378
Paysannes serbes. (Dessin de J. Lavée) 379
Un village serbe (vallée de la Drina). (Dessin de Boudier). 380
Sépultures de combattants des guerres de l'indépendance serbe. (Dessin de Boudier) 381
Pope de village faisant son marché. (Dessin d'Oulevay). . 382
Tziganes. (Dessin d'Aurèche) 383
Coin de rue dans un village serbe. (Dessin d'Oulevay). . 384
Le marché de Tchatchak. (D'après une photographie). . . 385
Paysan serbe (page 389). (Dessin d'Oulevay) 385
Un paysan vendeur de légumes, au marché de Tchatchak. (Dessin de Thiriat) 386
L'école de Tchatchak. (Dessin d'Oulevay) 387
Un « cheri-bachi », chef de Tziganes, en Serbie (page 360). (Dessin de J. Lavée) 388
Eglise de Kruchevatz (page 393). (D'après une photographie) 389
Restes du palais du tsar Lazare a Kruchevatz (page 394). (D'après une photographie) 390
Femme serbe. (Dessin de J. Lavée) 391
Nich : un restaurant en plein vent. (Dessin d'Oulevay). . 392
Une rue a Nich. (Dessin de Boudier) 393
Ménagères serbes, au marché de Nich. (Dessin d'Oulevay). 394
Nich : pont donnant accès a la forteresse. (Dessin de Boudier) 395
Nich : la tour des crânes. (D'après une photographie). . 395
Restes de la forteresse de Pirot. (D'après une photographie) 396
Belgrade : la citadelle. (Dessin de Boudier) 397
Belgrade : statue du prince Milan. (Dessin d'Oulevay). . 397
Gare de Belgrade. (D'après une photographie) 398
Belgrade : l'Université. (D'après une photographie). . . 399
Miloch Obrenovitch. (Dessin de Bigot-Valentin) 400
Le prince Michel. (Dessin de Bigot-Valentin) 401
Belgrade : la Térasia. (Dessin de Slom) 401
Belgrade : le palais royal. (D'après une photographie). . 402
Un héros de l'indépendance. (Dessin de J. Lavée) 403
Belgrade : rue Doubrovatchka. (D'après une photographie) 404
La métropole de Belgrade. — Une ancienne mosquée. — Les ministères. (Dessins de Boudier) 405
Type serbe. (D'après une photographie) 406
Belgrade : vue prise du Kalimegdan. — Vue de Semlin. (Dessins de Boudier) 407
Le Konak de Topchider. (Dessin de Boudier) 408

*

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU

et dans la Région Nord

PAR *M. LE COMMANDANT RÉJOU*

Marchands dioulas arrivant a Kabara. (Dessin de Gotorbe) 409
Chef touareg. Le frère de Sobo, le chef des Tenguéréguiffs. (Dessin de R. V.-Meunier) 409
Un chaland remontant le Niger. (Dessin d'Oulevay) . . . 410
Champ de bataille de Tacoubao. — Le cimetière français de Tombouctou. (Dessins de Boudier) 411
Tombouctou : une maison, une rue, le cercle des officiers. (Dessins de Taylor) 412
Femmes Sonraïs et Gababis de Tombouctou. (Dessin d'Aurèche) 413
Vue d'une partie de Tombouctou. — La mosquée. (Dessins de Boudier) 414
Le marché de Tombouctou. (Dessin de Boudier) 415
Un point d'eau au désert. (Dessin de Boudier) 416
Touaregs changeant de campement. (Dessin de R. V.-Meunier) 417
Village de Saumono sur le Niger, près de Séraféré. (Dessin de Boudier) 418
Palabre avec les Touaregs du Daouna. (Dessin de R. V.-Meunier) 419
Touaregs et mehari berabiches. (Dessin de R. V.-Meunier). 420
Imrads Kel Aouza des bords du lac Télé. (Dessin de J. Lavée) 421
Types bambaras. (Dessin de Bigot-Valentin) 421
Au bord du lac Daouna. (Dessin de Slom) 422
Sédentaires a Kabara. (Dessin de J. Lavée) 423
Pointe nord de la montagne de Goundam. (Dessin de Boudier) 424
Un coin de la deuxième zone. — Limite des inondations. (Dessins de Boudier) 425
Village d'Azoutou. (Dessin de Boudier) 426
Touaregs Immedederen et leur chef. (Dessin de J. Lavée). 427
Sentinelles touaregs. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 428
Case de Habé. (Dessin de Gotorbe) 429
Bambaras Saumonos. (Dessin d'Oulevay) 430
Pêcherie de Saumonos. (Dessin de Slom) 431
Enfants jouant dans un marigot. (Dessin de Gotorbe) . . . 432

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

(Six ans d'Explorations)

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

Les bords de la rivière Gouarkarou. (Dessin d'Oulevay). 433
Jeune fille goagire. (Dessin de Bigot-Valentin) 433
Un coin de case chez les Goagires. (Dessin de Massias) . . 434
Métier a tisser. (Dessin de Massias) 435
Femme et enfants goagires. (Dessin de J. Lavée) 436
Indiens goagires. (Dessin de Bigot-Valentin) 437
Un Pieschi (page 442). (Dessin de Mignon) 438
Indiens de Tarouayoupana. (Dessin de J. Lavée) 439
Femme goagire partant en voyage. (Dessin de Fauret) . . . 440
Femme et enfants a Gouarerpa (page 442). (Dessin de Gérard) 441
Femme de Tarouayoupana. (Dessin de Bigot-Valentin) . . 442
Pieschis travaillant la terre. (Dessin de Slom) 443
Un « pintch » (case) près de Gouarerpa. (Dessin de Slom). 444
Types de Samarias : dames de Santa-Marta (page 456). (Dessin de Mignon) 445
Mon ami Lemako. (Dessin de Mignon) 445
L'installation de l'auteur a Taminakka. (Dessin de Boudier) 446
Itinéraire dans la Sierra Nevada de Santa-Marta . . . 446
Le retourshadour du Limousin (page 456). (Dessin de Massias) 447
La carumba des Indiens arhouaques (page 456). (Dessin de Massias) 447
Indiens arhouaques. (D'après une photographie) 448
Un pont arhouaque. (Dessin de Boudier) 449
Coiffures de bal et ustensiles des Indiens arhouaques. (Dessin de Massias) 449
Sièges de pierre des anciens Arhouaques. (Dessin de Taylor) 450
Tombeaux arhouaques. (Dessin de Taylor) 450
Un « mama », sorcier arhouaque, soignant un malade (page 453). (Dessin de Mme Paule Crampel) 451
Le cabildo (hôtel de ville) de Santa-Marta. (Dessin de Boudier) 452
Santa-Marta : le port et la ville (page 456). (Dessins de Boudier) 453
Jardin où se promena Bolivar, les derniers jours de sa vie, a San Pedro Alejandrino (page 456). (Dessin de Boudier) 454
Maison où est mort Bolivar. (Dessin de Boudier) 454
Statue élevée a Bolivar, a Santa-Marta. (Dessin de Mignon) 455
Poteries trouvées dans les sépultures arhouaques. (Dessin de Massias) 456
Indien chimila tirant de l'arc. (Dessin d'Oulevay) 457
Marimonda (singe atele). (Dessin de Beuzon) 457
Karao (page 461). (Dessin de Bigot-Valentin) 458
La forêt vierge dans les environs d'Aracataca. (D'après une photographie) 459
Groupe de Chimilas. (Dessin de Mignon) 460
La maison du chef Goor (page 465). (Dessin d'Oulevay). 461
Kirynaïa, casse-tête coupant. — Petit arc et flèchettes suspendus a l'entrée d'une case. (Dessins de Faucher-Gudin) 462
Le chef Goor. (Dessin de Mignon) 462
Case et Indiens chimilas. (Dessin de Gotorbe) 463
Enfant chargé du « lrotta ». (Dessin de Bigot-Valentin). 464
Un jeune ménage chimila. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 465
Enfants chimilas. (Dessin de Bigot-Valentin) 466
Le jeune chef de Karao-Attaka (page 464). (Dessin de Bigot-Valentin) 467
Enfant chimila faisant du feu avec une baguette et un morceau de bois (page 464). (Dessin de Bigot-Valentin) . 468
Tambour chimila. (Dessin d'Oulevay) 469
Jeune Indien chimila. (Dessin de Beuzon) 469
M. le comte de Dalmas et M. Munet, compagnons d'exploration du voyageur en territoire chimila. (Dessin de Gotorbe) 470
Le rio Fundacion. (Dessin de Berteault) 471
Les cases de Fundacion. (Dessin d'Aureche) 472
A la recherche de l'eau dans la forêt. (Dessin de J. Lavée) 473
Ranchos a Rio-Frio. (Dessin d'Aurèche) 474
Nos porteurs traversant un pont improvisé (page 476). (Dessin de J. Lavée) 475
Jeunes Chimilas. (Dessin de Beuzon) 476
Une famille Chimila. (Dessin de Beuzon) 477
Chimilas. (Dessin de Bigot-Valentin) 478
Jeune fille chimila. (Dessin de Beuzon) 479
Au retour des champs. (Dessin de Gotobre) 480

LES TROGLODYTES DE LA TUNISIE MÉRIDIONALE

(Souvenir d'un séjour chez le khalifa de Matmata)

PAR *M. LE CAPITAINE D. BRUUN*
de l'Infanterie danoise

(Traduit du danois par M. Léon MATHEY)

Rue a Médenine (page 489). (Dessin de Gotorbe) 481
Femme de Hadège (page 488). (Dessin de Mignon) 481
Entrée d'une maison troglodyte a Matmata. (Dessin de Boudier) 482
Intérieur d'une maison troglodyte a Matmata. (Dessin de J. Lavée) 483
Vue de Hadège. (Dessin de Boudier) 484
Vue du village troglodyte de Médenine (page 489). (Dessin de Boudier) 485
Famille juive dans la cour d'une habitation de Hadège (page 484). (Dessin de Mignon) 486
Fête de nuit chez le khalifa de Hadège. (Dessin de Mme Paule Crampel) 487
Mansour, fils du khalifa. (Dessin de Mignon) 488
Plan d'une habitation de Hadège 488
Le moulin a huile souterrain de Hadège. (Dessin de Mme Crampel) 489
Vue de Douirat (page 492). (Dessin de Taylor) 490
Chenini. (Dessin de Taylor) 491
La plaine de Gabès, entre la mer et les montagnes (page 481). (Dessin de Gotorbe) 492

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

PAR *M. HENRI LORIN*

(NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A L'INAUGURATION DE LA LIGNE)

La gare de Matadi (page 498). (Dessin de Berteault). . . 493
Ouvriers du chemin de fer. (Dessin de Gotorbe). 493
Le marché nègre de Matadi. (Dessin de Mignon). 494
Le bas Congo et le chemin de fer. 494
Vues de Boma : l'église. — Le « pier ». (Dessins de Berteault). 495
Paysages du bas Congo : les rives du fleuve. — Une factorerie. — La « Ville de Maranhao » en rade de Banana. — La roche fétiche, en aval de Boma. (Dessin de Boudier). 496
Le Chaudron d'Enfer. (Dessin de Boudier). 497
Un wagon de bagages et nos boys. (Dessins de Gotorbe). . 498
Le commandant Weyns retrouvant ses anciens soldats (page 502). (Dessin de Beuzon). 498
Vues du chemin de fer : le pont de l'Inkissy. — La forêt. — Gare de Songololo. — Indigènes a une station. — Baobab a Kinchassa. — Le Stanley Pool vu de Léopoldville. (Dessins de Boudier). 499
Station de Kengé (page 502). (Dessin de Taylor). 500
Pont de la Mpozo. (Dessin de Taylor). 501
Le « Brabant » arrivant a Brazzaville. (Dessin d'Oulevay). 502
Laptots au débarcadère de Brazzaville. (Dessin d'Oulevay). 503
En tipoï a Brazzaville. (Dessin de Beuzon). 504

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE

PAR *M. LE DOCTEUR SVEN HEDIN*

(Résumé par M. Charles RABOT)

Scène de la rue a Tachkend : derviche racontant des légendes devant une mosquée. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 505
Femme sarte de Tachkent. (Dessin de Slom). 505
Itinéraires du Dr Sven Hedin dans la région du Pamir. . 506
Intérieur du bazar de Turkestan. (Dessin de V.-Meunier, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 507
Rue d'Orenbourg. (Dessin d'Aurèche, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 508
La steppe kirghize. (D'après une photographie du Dr Sven Hedin). 508
Vue prise vers le sud du sommet du Tenguis-Baï (page 512). (Dessin de Boudier, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 509
Vue prise dans la vallée d'Isfaïrane (page 512). (Dessin de Taylor, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 510
Dans les neiges de la vallée de l'Alaï. (Dessin de Mme Paule Crampel). 511
Bordoba (page 514). (Dessin de Slom, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 512
Vue générale du grand Kara-Koul et sondages exécutés sur ce lac (page 514). (Dessins de Massias, d'après des photographies du Dr Sven Hedin). 513
Le Dr Sven Hedin et les officiers russes du Pamirsky-Post. (D'après une photographie). 514
La cour du Pamirsky-Post. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 515
Camp de Dalaï-Kourgane. (Dessin d'Aurèche, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 516
Navigation sur le petit Kara-Koul (page 527). (Gravure extraite de l'édition suédoise). 517
Femme kirghize du petit Kara-Koul. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 517
Porte de Kachgar. (Dessin du Dr Sven Hedin). 518
Carte du massif du Mouz-Tag-Ata. 518
Camp kirghiz. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 519
Départ pour l'ascension du Mouz-Tag-Ata (page 524). (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 520
Rassemblement des cavaliers avant la « baïga ». (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 521
Le Mouz-Tag-Ata vu de l'Ouest. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 522
Types kirghiz, hommes et femmes. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après des photographies du Dr Sven Hedin). 523
Glacier de Tergen-Boulak. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 524
Le glacier de Iam-Boulak. (Dessin de Taylor). 525
Lancement du canot sur le petit Kara-Koul. (Dessin d'Oulevay, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . . . 526
Campement a 6 300 mètres d'altitude. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 527
Camp a Iam-Boulak. (Dessin de Slom, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 528
Groupe d'enfants a Kachgar. (D'après une photographie de M. Petrovsky, consul général de Russie à Kachgar). . 529
Kazim-Akhoun. (Dessin de Bigot-Valentin). 529
Rizières a Kachgar. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Petrovsky). 530
Pont sur le Kizil-Sou, près de Kachgar. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Petrovsky). . . 530
Portrait de M. Sven Hedin. (D'après une photographie). . 531
Un derviche. (D'après une photographie de M. Petrovsky). 532
Une rue de Kachgar. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après des croquis de Sven Hedin). 533
Un araba (page 529). (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 534
Procession chinoise a Kachgar. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Petrovsky, consul de Russie à Kachgar). 535
Tamaris dans le désert. (D'après une photographie du Dr Sven Hedin). 536
Tombeaux musulmans a Kachgar. (D'après une photographie de M. Petrovsky). 536
Tombeau de Schlagintweit aux environs de Kachgar. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 537
Notre caravane au milieu d'une tempête. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 538
Marche a travers les dunes de sable du Takla-Makane. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 539
Musiciens de Kachgar. (D'après une photographie de M. Petrovsky). 540
Le Camp de la Mort, le 1er mai 1895 (page 542). (Gravure extraite de l'édition suédoise) 541
Jeune fille tadjik. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 541
Le Dr Sven Hedin a la recherche de l'eau dans la forêt (page 546). (Gravure extraite de l'édition suédoise). . . 542
Le Dr Sven Hedin et Kazim abandonnent les débris de la caravane (page 544). (Gravure extraite de l'édition suédoise). 543
Carte du bassin du Tarym. 544
Types tadjiks. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 545
Tiakmakden-Koul, source de l'Amou-Daria. (Dessin de Boudier, d'après un dessin du Dr Sven Hedin). 546
Le Dr Sven Hedin sauvant Kazim. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 547
La commission anglo-russe du Pamir. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie du colonel Holdich). 548
Ouakhanliks de l'escorte anglaise. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de Johnston et Hoffmann). (Calcutta-Simla). 549
Dost-Mohamed-Khan. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 550
Jeune Hindou de l'escorte anglaise. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 550
Le lac Chakmaktin dans le petit Pamir. (Dessin de Taylor, d'après une photographie du colonel Holdich). . 551
Camp anglais sur le Pamir. (D'après une photographie du colonel Holdich). 552
Grande place de Khotan (page 558). (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 553
Un vieux berger du Keria-Daria. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 553
Les murs de Yarkand. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 554
Les ponts de Kargalyk. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 555
Tombeau de saint (« mazar ») a Gouma (page 554). (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 556
Le marché a Mouji. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 557
Vue générale des ruines de la ville de Takla-Makane. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 558

Femme de Yarkand. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 559
Terres cuites trouvées a Borasan (page 554). (D'après une photographie de Dallhöf). 560
Griffons en terre cuite trouvés a Borasan. (D'après une photographie de Dallhöf). 560
Peintures murales trouvées dans la ville de Takla-Makane. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 561
Ruines d'une maison de la ville de Takla-Makane. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . 561
Bouddhas en gypse trouvés dans les mines de la ville de Takla-Makane. (D'après une photographie de Dallhöf). . 562
Objets en os provenant de Borasan. (D'après une photographie de Dallhöf). 563
Bouddhas en bronze provenant de Borasan. (D'après une photographie de Dallhöf). 563
Un peuplier isolé dans le Takla-Makane. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 564
Navigation sur l'Ileck. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 565
Enfant de la région du Lob-Nor. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 565
Passage du Kontché-Daria. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 566
Passage du Kontché-Daria au-dessus de Tikkenlik. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin) 567
Carte de la région du Lob-Nor. 567
Vue de Kourla. (Dessin de Taylor) 568
Le pont de Kourla. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 569
Pirogue du Lob-Nor méridional. (Dessin de Fauret). . . . 570
Incendie des roseaux sur les bords du Lob-Nor septentrional. (Dessin de Taylor). 571
Vue du Lob-Nor. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 572
Kountiekkian-Beg, pêcheur du Lob-Nor méridional. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . 573
Cruche en cuivre trouvée a Vach-Chahri. (D'après une photographie de Dallhöf). 574
Femme d'Abdall (Lob-Nor méridional). (Dessin de Massard, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 575
Jallbars-Baski, près de Tienz-Tarium. (Dessin de Taylor). 576
Tempête de grêle sur les plateaux du Thibet. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 577
Un caravanier. (Dessin de Fauret). 577
Mendiant mongol. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 578
Lit du Bostan-Tograk, creusé dans les conglomérats. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 579
Entrée de la vallée de Mölldja. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 580
L'Arka-Tagh vu du Sud. (Dessin de Taylor, d'après des croquis du Dr Sven Hedin). 581
Le camp VIII, Thibet septentrional, point où le Dr Sven Hedin a coupé la route de Littledale (page 580). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . 582
Carte du Thibet septentrional. 582
Islam tuant le taureau (page 584). (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . . . 583
L'Arka-Tagh : vue prise vers le nord-ouest d'un monticule de tuf voisin du camp XI. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 584
Grand lac situé près du camp XXX (Thibet). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 585
Types mongols, au milieu : Dortié, guide de l'expédition sur le versant oriental du Thibet. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 586
Une tempête sur le lac n° 20 (Thibet). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 587
Koulane blessé. (Dessin de Malher, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 588
Les temples de Koum-Boum (page 597). (Dessin de Taylor). 589
Lopsen. (Dessin de Fauret). 589
Un jeune tangoute. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 590
Tangoute du Koukou-Nor. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 590
Itinéraire du Dr Sven Hedin dans la Chine orientale. . . 591
Partie nord-ouest du Koukou-Nor (page 593). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 591
Itinéraire général du Dr Sven Hedin a travers l'Asie. . 592
Ping-Fan, vue vers l'Est (page 599). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin) 593
Rue principale de Lousar (page 597). (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 594
Une porte de Sining-Fou (page 598). (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 595
Porte de Liang-Tchéou-Fou. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 596
Bannière de temple thibétain. (D'après une photographie de Dallhöf). 596
Poignards mongols de Kouei-Houa-Tchoung. (D'après une photographie de Dallhöf). 598
Porte de Ning-Cha. (Dessin de Mignon). 599
Idoles modernes de Lhassa achetées chez les Mongols (Bourkhanes). (D'après une photographie de Dallhöf). . 600

L'ITALIE INCONNUE

par *MM. BERTAUX* et *YVER*

Le Vésuve, un jour d'hiver. (Dessin de Boudier). 601
Un pèlerin de Montevergine. (Dessin de Mignon). 601
Ruines du château de Cancello. (Dessin de Boudier). . . 602
Tombeau de Tomasso de San Severino (1358) (page 604). (Dessin de Mignon). 603
La fête des « gigli » a Nola (page 603). 604
L'Apennin vu du château de Mercato San Severino. (Dessin de Boudier). 605
Montevergine. (Dessin de Boudier). 606
Le retour du pèlerinage de Montevergine (page 610). (Dessin de Mme Paule Crampel). 607
Le monastère de Montevergine. (Dessin de Berteault). . . 608
Le tomleau de Manfred a Montevergine (page 610). (Dessin de J. Lavée). 609
La madone de Montevergine. (D'après une photographie). 610
Le ciborium de Charles-Martel a Montevergine. (Dessin de Slom). 611
Plaque sculptée du VIIIe siècle a Nola (page 602). (Dessin de Mignon). 612
Le cloître de Santa Sofia a Bénévent (page 620). (Dessin de Berteault). 613
Les armoiries de Bénévent. (Dessin de J. Lavée). 613
L'arc de triomphe de Bénévent (page 617). (Dessin de Berteault). 614
Cathédrale de Bénévent (page 618). (Dessin de Berteault). 615
Portes de bronze de la cathédrale de Bénévent. (D'après une photographie). 616
Ambon de la cathédrale de Bénévent. (Dessin de Berteault). 617
Pont romain près de Bénévent. (Dessin de Boudier). . . . 618
Vue générale de Bénévent : sous l'arc de triomphe. — Place de l'Archevêché. — L'amphithéâtre romain. (Dessin de Berteault). 619
Château du pape Jean XXII a Bénévent. (Dessin de Berteault). 620
Un coin du cloître de Santa Sofia. (Dessin de Berteault). 621
Cathédrale de Bovino. (Dessin de Gotorbe). 622
Cathédrale de Foggia. (Dessin de Mignon). 623
Un arc du palais de Frédéric II a Foggia. (Dessin de Boudier). 624

AUX ILES AÇORES

par *M. PIERRE D'ESPAGNAT*

Vue du port de Ponta Delgada (page 628). (Dessin de Berteault). 625
Une femme de la campagne. (Dessin de J. Lavée). 625
Eglise de Matriz a Ponta Delgada. (D'après une photographie). 626
Une procession a Ponta Delgada. (Dessin de Gotorbe). . 627
Femmes des Açores (page 634). (D'après une photographie). 628
Le lac des Sept-Villes (page 632). (Dessin de Taylor). . . 629
Les bords du lac de Furnas (page 632). (Dessin de Berteault). 630
Vues de Ponta Delgada : l'arc de caes. — L'hôpital et la place Saint-François. — Le quai. — Une maison du port. (Dessin de Boudier). 631
Marchand de fruits. (Dessin de J. Lavée). 632
La ville de Furnas. (Dessin de Taylor). 633
Le lac de Furnas (page 632). (Dessin de Taylor). 634
Jardin Borges. (Dessin de Berteault). 635
Solfatares de Furnas (page 632). (D'après une photographie). 636

TABLE DES MATIÈRES

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE

Notes et impressions d'un reporter

PAR *M. HENRI TUROT*

I. Quelques mots de préambule. — Trois heures à Corfou. — Au Pirée. — Les manifestations à Athènes. — En route pour la Crète. — Du Pirée à la Canée. — Arrêt à Milo. — Une promenade à la Canée. — La question de l'autonomie. — L'incendie du Konak 1

II. Chez les insurgés. — Excursion à l'Akrotiri. — Le camp de Vassos à Platania. — L'imagination d'Ismaïl-Bey. — La bataille de Sikalaïa. — L'émeute des gendarmes. — Promenade à la baie de la Sude. — Un sauvetage à Kalépa. — Retournons à Athènes. — L'ultimatum des puissances. — Le départ. — Retimo. — Candie. — Syra . . 13

III. L'opinion à Athènes. — Le monde officiel. — L'*Ethniki Hetairia*. — A la frontière de Thessalie. — Du Pirée à Volo. — Postes grecs et postes turcs. — Système de défense. — A Sofia. — Le programme macédonien. — De Sophia à Salonique 25

IV. Les hostilités commencent. — Premières batailles. — La batailles de Mati. — La débâcle de Tyrnavo. — Abandon de Larissa. — Nouvelles d'Athènes. — Les batailles de Velestino. — La bataille de Pharsale. — La panique de Volo. . . 37

V. De Volo à Domokos. — La physionomie d'Athènes. — La bataille de Domokos. — L'Armistice. — En Épire. — Conclusion 49

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

Six ans d'explorations

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

I II, III. Cucuta. — Maracaïbo. — Le village de Taminakka. — Dans la forêt. — Arrivée à Rio-Frio. — Mœurs et coutumes des Goagires. . . . 85

AU PAYS DES BA-ROTSI

(Haut-Zambèze)

PAR *M. ALFRED BERTRAND*

I. De Southampton au Cap et à Maféking. — De Maféking à Palapye (capitale de Kama, roi des ba-Mangwato) par Kanyé (tribu des ba-Rnaketsé) à Molépololé (tribu des ba-Kuéna) et la « piste de la Soif », près du désert de Kalahari. — A travers le Béchuanaland. — Le grand lac salé Makarikari. « Land of the thousand vleys ». — Sur les bords du Zambèze, Kazoungoula. — Pays des ba-Rotsi. 97

II. Kazoungoula. — Nous remontons le cours de la rivière Machilé. — Arrivée à la source de la rivière Machilé. — Territoire de la tribu des ma-Nkoya. — Traversée du pays des ba-Rotsi jusqu'à Léalouyi. — La rivière Njoko, territoire de la tribu des ma-Totéla. — La rivière Loumbé (Lumbi). — La rivière Louyi (Lui), territoire de la tribu des ma-Kuangoa (Makwenga). — Séfoula. 109

III. A Léalouyi, capitale du roi Léwanika. — Nalolo, résidence de la reine Mokouaé. — Descente du Zambèze. — La région des rapides. — Séshéké. — Retour à Kazoungoula. — Visite aux chutes du Zambèze (Victoria Falls). 121

IV. Des chutes Victoria à Panda-Matenga. — Daka. — La grande « piste de la Soif ». — La rivière Gway (frontière du Matébéléland). — A Boulouvayo. — Le Transvaal. — Le Natal. — Une plantation de thé. — Durban. — East-London. — Port-Elizabeth. — Retour au Cap. 133

EN ASIE MINEURE

Cilicie

PAR *Mme B. CHANTRE*

I. Sur le tell de Kara-Euyuk. — Expulsés du territoire turc par iradé impérial. — Départ de Sourp-Garabet. — Tomardza. — Adieu au vilayet d'Angora ! — Anti-Taurus. — Le Kuru-Bel. — Campements avchars. — Les belles forêts du Taurus. — Vandalisme des bergers turcs. — Rencontre de paysans qui nous mettent de force en quarantaine. — Dans le Tekké-Déressi. — Notre campement. — Attente d'un médecin. — Ennui d'une quarantaine. — Les caravaniers ont faim. — Arrivée d'un soi-disant médecin et d'une garde de police. — Cordon sanitaire. — Le Tekké-Déressi et sa mauvaise réputation. — Départ. — On nous désinfecte. — Arrivée à Schar. 145

II. Schar moderne et Comana antique. — La cité sacro-sainte de la déesse Mâ. — Vallée du Gucuk-Sou (Sarus). — Avchars. — Arrivée à Hadjin. — Le Khozan et ses habitants. — Départ pour Sis. — Le Keraz-Bel. — Ses difficultés. — Kapan. — Derniers contreforts de l'Anti-Taurus. — Marche difficile. — Sis, son monastère et ses ruines. . . 157

III. En route pour Adana. — Les bonnes routes de Turquie. — Une nuit mouvementée. — Adana. — Dislocation de la caravane. — Mersina. — La douane et ses vexations. — A bord de la *Gironde*. 169

AU CHILI

PAR *M. C. DE CORDEMOY*

XV. La frontière. — Angol et Traiguen. — Le cuisinier de Collipulli. — Le pont du Malleco. — Le *chivateo*. — La flore sylvestre. — Un voyage accidenté. — La voiture de Benjamin. — Les charrettes. — Le graissage au maqui. — Un baiser dans un tunnel. — Le colo-colo. — Temuco. . . 181

XVI. L'Araucanie. — Carahue. — L'Imperial. — Un vapeur. — Bajo Imperial. — La Mission. — Elisa Bravo. — Bartolo Palomo. — Ses femmes. — La belle Huinmaï et ses terreurs. — La ruca. — Les mœurs. — Un nillatum. — Mariage au rapt. — La femme de l'Évangile. — Cimetières araucans. — Cayupi. — Antoine Aurélie Ier, le roi de l'Araucanie. — La Saint-Sébastien. 186

XVII. L'île Mocha. — Lebu et ses mines de charbon. — Coronel, Lota et ses industries. — Le parc. — Corral. — La végétation tropicale. — Le rio Valdivia et ses affluents. — Valvidia et les Allemands. — Les plaisirs de l'été. — La Union. — Osorno. — Le lac Llanquihue. — La faune. — Un fauve gardien. — Puerto Montt et les Bavarois. — La ville enchantée des Césars 193

XVIII. Robinson. — Au Nord. — Coquimbo et la Serena. — Le cuivre. — Las Condes. — Caldera. — Le *Blanco Encalada*. — Copiapo. — Les mines d'argent. — Le Cateador. — Diaz Gana et Juan Godoy. — Caracoles et Chañarcillo. — Le beau rêve d'un ânier. — Antofagasta. — Huanchaca. — Iquique. — Un campement féerique. — Cabancha. — Les chinganas. — Les salitreras. — Le salitre. — Pisagua. — Arica 197

XIX. Le retour par le Nord, Lima, Guayaquil et Panama. — Part à deux ! — L'île de Robinson. — Retour à Valparaiso et Santiago. — Le choléra. 205

XX. Retard. — Les précautions sanitaires. — Un mariage mouvementé. — Un *temblor* au Conseil municipal. — Ma *casilla*. — La Poste. — La bicyclette 206

XXI. Les banques. — La conversion métallique. — Méfiez-vous ! — Histoire d'un nihiliste, d'un journaliste et d'un tabellion. — Les prisons. — Les enterrements. — Le *velorio*. — Centenaires. — Cent cinquante ans ! — Les journalistes 208

XXII. Les voitures. — Les chevaux. — L'armée. — Le *topeo*. — Le Señor de Mayo. — La colonie française. — « Je mendie en brésilien » 212

XXIII. Départ. — Le rancho. — *Los Andes*. — Le climat. — Le chand de parapluies de Lima. — Le chemin de fer transandin. — Le *Salto del Soldado*. — Les condors. — La *Cumbre*. — La posada de *las Cuevas*. — La *pampa*. — Buenos-Ayres. — Adieu ! 214

EN ALLEMAGNE : ROTHEMBOURG ET WURTZBOURG

Voyage aux villes historiques de la Franconie

PAR *M. EUGÈNE MÜNTZ*

IX. Rothembourg « ob der Tauber » 217
X, XI, XII, XIII, XIV. Würtzbourg 228
XV. Neustadt « an der Saale » 233
XVI. Bamberg. 236

LES DOLOMITES

PAR *M. EDME VIELLIARD*

I. Un peu de géographie et de géologie. — Attractions diverses des Dolomites. — Leur découverte. — Facilité de leur accès. 241

II. De Paris à Toblach. — Le monte Cristallo et les Drei Zinnen. — Le lac Misurina. — Cortina et le Val d'Ampezzo. 245

III. Par monts et par vaux du Val d'Ampezzo au Val Fassa. — Caprile et la Civetta. — Les gorges de Sottoguda. — La Marmolada 252

IV. Le val Fassa. — L'Eldorado des géologues. — Le Cimon della Pala. — San Martino di Castrozza. . 257

V. Primerio. — Le Val Canali. — Retour par le Val Sugana et Trente. — Dernière vue des Dolomites. 262

EXCURSIONS AU YÉMEN

PAR *DÉSIRÉ CHARNAY et A. DEFLERS*

I. L'Arabie. — Quelques mots d'histoire. — Sabah, Mariaba ou Mareb, capitale des Sabéens. — Sa digue. — Les explorateurs du Yémen. — L'île de Kamaran. — Le lazaret. — Un guet-apens. — Départ pour Hodeïdah. — La traversée. — Trois jours de torture. — Hodeïdah. — Aimable réception. — Le casino. — La mer et les plongeurs. — La ville. — Rues et marchés. — Le commerce à Hodeïdah. — Extérieur de la ville. — La porte principale. — Les cafés. — La musique. — Les faubourgs 265

II. En route pour Sâna. — Mariam. — Merawa. — Badjil. — Bahâ. — Hodjeilah. — Menâkha. — La ville de Sâna et ses environs. — Raudha et ses maisons de campagne. — Excursions à Kaukaban et Tawila, à Yérim et à Tâez. — Retour à Hodeïdah 277

PNOM-PENH

(Voyage au Cambodge)

PAR *M. J. AGOSTINI*

Voyage exécuté en 1893-1894. 289

DANS LES CAVERNES DES CAUSSES

(Dixième campagne souterraine, 1897)

PAR *M. E.-A. MARTEL*

I. L'aven Armand. — La grotte de Dargilan. — Une nuit aux Baumes-Chaudes (Lozère). — La montagne de Thaurac (Hérault). — Les gouffres de Sauve (Gard) 301

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE

PAR *Mme STANISLAS MEUNIER*

I. De Saint-Pétersbourg à Tzaritzyn 313
II. La Steppe et le Caucase. 325
III. Tiflis. — Le Désert. — Bakou. 337
IV. Le Petit Caucase et l'Ararat 349
V. Le Plateau Arménien. 361

PROMENADE EN SERBIE

PAR *M. P. JOUSSET*

De Zvornik à Oujitzé. — La vallée de la Drina. 373
La Haute Serbie 376
Oujitzé. 380
La vallée de la Morava 385
Kruchevatz, Nich 393
Belgrade 397
Belgrade à l'arrivée de Semlin 401

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU

et dans la Région Nord

PAR *M. LE COMMANDANT RÉJOU*

I. 409
II. 421

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

(Six ans d'Explorations)

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

IV. Encore les Goagires de l'Ouest. — Goagires de l'Est. 433
V. Indiens Arhouaques. — Kaggabas 445
VI. Exploration du territoire indien chimila 457
VII. Deuxième voyage en territoire chimila, et exploration dans la vallée des Taïronas 469

LES TROGLODYTES DE LA TUNISIE MÉRIDIONALE

(Souvenir d'un séjour chez le khalifa de Matmata)

PAR *M. LE PREMIER LIEUTENANT D. BRUUN de la Marine danoise*

(TRADUIT DU DANOIS PAR M. LÉON MATHEY)

I. De Gabès aux montagnes des Matmata 481
II. Chez le khalifa de Hadège. 482
III. Mœurs et coutumes des troglodytes de Tunisie. . . 489

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

PAR *M. HENRI LORIN*

(NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A L'INAUGURATION DE LA LIGNE)

Voyage exécuté en juin, juillet et août 1897. . . . 493

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE

PAR *M. LE DOCTEUR SVEN HEDIN*

(RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT)

Introduction 505
I. Orenbourg. — Les Cosaques. — La steppe kirghize. — La mer d'Aral. — Tachkent. — Marguelan. . 507
II. Dans les neiges de l'Alaï. — Sur le Pamir. — Froid terrible. — Le grand Kara-Koul. — Une forteresse à 3 600 mètres. — Entrée en Chine. — Le Mouz-Tag-Ata 510
III. Kachgar. — Le Consul général de Russie Petrovsky. — Un dîner chez le *Tao-taï*. — Départ 517
IV. Un Mathusalem kirghiz. — Une *baïga*. — Le petit Kara-Koul et les Bassik-Koul. — Tentatives d'ascension au Mouz-Tag-Ata 519
V. Une excursion au Pamirsky-Post et dans le Pamir Alitchour 527
VI. De Kachgar à Laïlik. — Excursion au tombeau d'Ordan-Padchah. — Le Takla-Makane et le Mazar-Tag. 529
VII. A travers le Takla-Makane. — Terribles tourmentes de sable. — Le désert de la Soif 534
VIII. L'agonie de la caravane dans le Takla-Makane. . . 541
IX. Le sauvetage des débris de la caravane. — Chez les bergers de Khotan-Daria. — Retour à Kachgar . 548
X. Une nouvelle campagne dans le Pamir. — L'Hindou-Kouch. — La commission de délimitation anglo-russe des Pamirs. 551
XI. De Kachgar à Khotan. — Yarkand. — Khotan. — La néphrite. 553
XII. Seconde traversée du Takla-Makane. — Une Pompéi asiatique. — Peintures murales du VIIIe siècle. — La vallée du Keria-Daria. — Une tribu inconnue. — Le chameau sauvage. — Arrivée à Chah-Yar. 557
XIII. De Chah-Yar à Kourla. — Le gibier d'eau dans la vallée du Tarym. — Excursion à Kara-Char 565
XIV. Le problème du Lob-Nor. — Redécouverte du Lob-Nor septentrional. — Asséchement du Lob-Nor méridional. — Périodicité dans l'existence de ces deux lacs 569
XV. De Tiarklik à Khotan. — Menace d'arrestation. — Conflit entre les autorités chinoises civiles et militaires. 575
XVI. L'escalade du Kouen-Loun. — Encore le mal des montagnes. — Ascension de l'Arka-Tagh. — Indiscipline des Tagliks. 577
XVII. Sur les hauts plateaux du Thibet. — Incidents de chasse. — Mortalité parmi les animaux de la caravane. — Rencontre des premiers Mongols. — Arrivée dans le Tsaïdam 581
XVIII. A travers le Tsaïdam. — Les Tangoutes. — Attaque de la caravane. — Le Koukou-Nor. 589

L'ITALIE INCONNUE

PAR *MM. BERTAUX* ET *YVER*

I. Au milieu des neiges. — De Naples à Montevergine. 601
II. Bénévent, Ariano et Bovino. 613

AUX ILES AÇORES

PAR *M. PIERRE D'ESPAGNAT*

Voyage exécuté en 1897. 625

TABLE DES GRAVURES ET CARTES I

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue Fromont.